



HAL
open science

Brooklyn et "ses" Dodgers. Base-ball et construction des identités urbaines aux Etats-Unis, une sociohistoire (1883-1957)

Peter Marquis

► To cite this version:

Peter Marquis. Brooklyn et "ses" Dodgers. Base-ball et construction des identités urbaines aux Etats-Unis, une sociohistoire (1883-1957). Histoire. Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHESS), 2009. Français. NNT: . tel-00467869

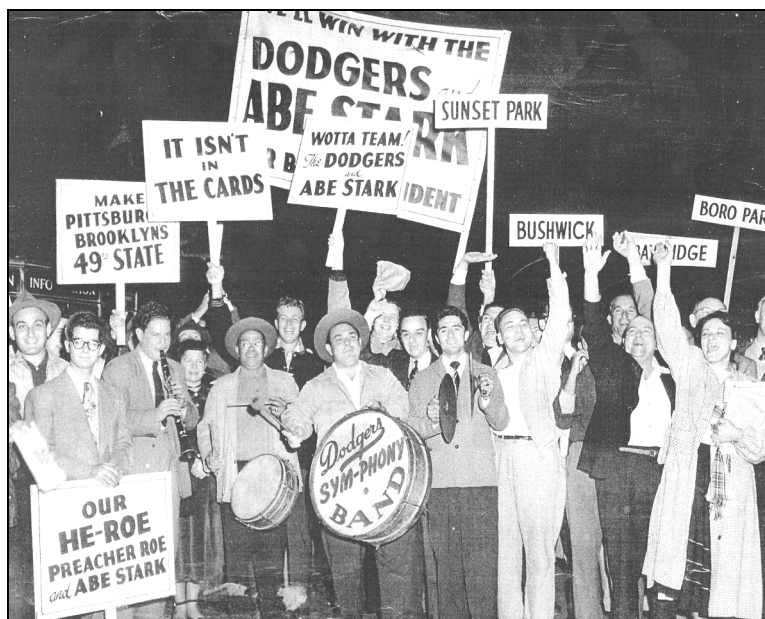
HAL Id: tel-00467869

<https://theses.hal.science/tel-00467869>

Submitted on 29 Mar 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Brooklyn et « ses » Dodgers

Base-ball et construction des identités urbaines aux
Etats-Unis, une sociohistoire (1883-1957)

Version révisée et remaniée (deux volumes en un)

Thèse en vue de l'obtention du grade de docteur de l'EHESS

Discipline : histoire et civilisations

Présentée et soutenue publiquement le 5 décembre 2009 par

Peter Marquis

sous la direction de M. François Weil

Membres du jury :

M. Jean-Paul Gabilliet, professeur des universités, Université Montaigne-Bordeaux III (rapporteur).

M. Bernard Genton, professeur des universités, Université Marc Bloch-Strasbourg II (rapporteur).

M. Vincent Michelot, professeur des universités, IEP de Lyon, Université Lyon II.

M. Pap Ndiaye, maître de conférences, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris.

M. François Weil, directeur d'études, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, (directeur).

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales

Brooklyn et « ses » Dodgers

Base-ball et construction des identités urbaines aux
Etats-Unis, une sociohistoire (1883-1957)

VOLUME 1

Thèse en vue de l'obtention du grade de docteur de l'EHESS

Discipline : histoire et civilisations

Présentée et soutenue publiquement le 5 décembre 2009 par

Peter Marquis

sous la direction de M. François Weil

Membres du jury :

M. Jean-Paul Gabilliet, professeur des universités, Université Montaigne-Bordeaux III, (rapporteur).

M. Bernard Genton, professeur des universités, Université Marc Bloch-Strasbourg II, (rapporteur).

M. Vincent Michelot, professeur des universités, IEP de Lyon, Université Lyon II.

M. Pap Ndiaye, maître de conférences, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris.

M. François Weil, directeur d'études, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris (directeur).

Illustration de couverture : « Agitant des pancartes inspirées à la fois par la course au titre et les élections municipales, [...] des admirateurs des Dodgers, dont le Sym-Phony Band, accueillent l'équipe victorieuse à Grand Central Station », *World Telegram & Sun*, 30 septembre 1949, « Dodgers Picture Collection », Brooklyn Collection Room Brooklyn Public Library.

On this wondrous sea
Sailing silently,
Ho! Pilot, ho!
Knowest thou the shore
Where no breakers roar -
Where the storm is o'er?

In the peaceful west
Many the sails at rest -
The anchors fast -
Thither I pilot thee
Land Ho! Eternity!
Ashore at last!

Emily Dickinson
« Poem #4 » (1853/1896),
The Complete Poems of Emily Dickinson,
Little Brown, Boston, 1961, 6.

Remerciements et dédicaces

Cette thèse est le prolongement de mon mémoire pour le diplôme d'études approfondies présenté en 2003 au Centre d'études nord-américaines (CENA) de l'Ecole des hautes études en sciences sociales¹. Je remercie tout particulièrement mon directeur de recherche M. François Weil, directeur d'études, sans qui ni ce premier mémoire ni la présente thèse n'auraient vu le jour. Par sa fine connaissance de l'histoire sociale et culturelle de New York, il a su m'orienter dès nos premiers échanges vers le riche sujet des rapports entre Brooklyn et « ses » Dodgers. Il a également fait beaucoup pour que je puisse mener à bien cette recherche dans de bonnes conditions matérielles et m'a incité, comme à son habitude au sein du CENA, à intégrer mon travail dans la production scientifique américaine. Je lui suis d'une infinie reconnaissance. Je remercie également M. Pap Ndiaye qui, par son intérêt pour l'histoire critique du sport, a su, à plusieurs étapes clés de mon parcours, me guider et m'encourager à poursuivre mon questionnement.

Mener sans financement extérieur une thèse de troisième cycle relève de la gageure. Pour ma part, j'ai bénéficié de la précieuse aide de trois institutions dont je souhaite ici remercier les responsables. Le *George Lurcy Charitable and Educational Trust* m'accorda pour 2005-2006 une bourse d'étude que je mis à profit pour étudier à New York University et séjourner à Brooklyn, au cœur de mon sujet d'étude. L'Association française d'études américaines m'attribua en 2006 la bourse de thèse qu'elle dispense en collaboration avec la Société des anglicistes de l'enseignement supérieur. Sans celle-ci je n'aurais pu me rendre à Los Angeles pour explorer le fonds d'archive de la famille O'Malley, jusque-là fermé au chercheur. Enfin, que soient sincèrement remerciés Messieurs Pollet et Michelot, à l'Institut d'études politiques de Lyon, qui m'ont employé de 2006 à 2010 comme Attaché temporaire d'enseignement et de recherche, fonction qui me permit de concilier enseignement de l'histoire américaine et recherche universitaire. Je remercie également Céline Legrand, Anne-Sophie Savoureux et Guillaume Odin qui m'ont également apporté leur soutien durant cette période.

Lors de mon séjour de recherche aux Etats-Unis j'ai accumulé de nombreuses dettes, professionnelles comme amicales, que je souhaite reconnaître ici. A New York University, le professeur d'histoire urbaine et sociale Daniel Walkowitz fut un *sponsor* irréprochable tant au niveau administratif qu'intellectuel. Qu'il soit en particulier salué pour son témoignage personnel sur les liens entre les Dodgers et la classe ouvrière de Paterson (New Jersey) à l'après-guerre. Mon statut de *non degree visiting scholar* à la New York University m'ouvrit les portes du séminaire « le base-ball comme chemin vers Dieu » du professeur John Sexton. Jamais las de partager son amour pour le base-ball new-yorkais, cet admirateur de Jackie Robinson invita ses étudiants à assister à un match des New York Mets dans les loges d'honneur ! A Brooklyn College, j'ai pu bénéficier des aperçus du professeur de sociologie Jerome Krase, fin connaisseur de l'histoire sociale de Brooklyn, ainsi que des conseils en matière d'histoire orale du professeur Philip Napoli.

Peu de thèses verraient le jour sans le professionnalisme et la disponibilité de bibliothécaires exceptionnel(le)s. Pour ma part, je tiens à remercier Mark de la Brooklyn Public Library ainsi que Judith, Leslie et Joy de la *Brooklyn Collection Room* de la même institution². Leonora Gidlund, responsable en chef des archives aux *New York City Municipal Archives*, me prit sous son aile plus que je ne l'espérai. Dans le confort des archives flambant neuves de la bibliothèque de Brooklyn College, à Midwood, j'ai pu bénéficier de l'aide d'Anthony M. Cucchiara et de son aimable personnel. Je salue également les bibliothécaires de la *Brooklyn Historical Society* pour le professionnalisme avec lequel ils gèrent leur vaste collection. Hors de

¹ Peter Marquis, « Une ville et son club : histoire socio-culturelle des Dodgers de Brooklyn, 1908-1960 », mémoire de DEA, histoire et civilisations, EHESS, Paris, 2003.

² Je ne connais malheureusement pas les noms de famille de ces personnels.

New York, j'ai profité du savoir encyclopédique et de la générosité de Timothy J. Wiles, archiviste au *Bartlett A. Giamatti Research Center* du *Baseball Hall of Fame and Museum* à Cooperstown (New York). A Los Angeles, Brent Shyer, co-responsable du site www.walteromalley.com, pour le groupe O'Malley & Seidler Partners, m'a fourni de nombreux documents *via* internet et m'a toujours encouragé à achever cette recherche. A Paris, Mme Sophie Grandire-Rodriguez, ancienne secrétaire du CENA, a su faire des miracles en des temps record. Enfin, je remercie la douzaine d'hommes et femmes qui ont accepté de partager leurs souvenirs des Dodgers à Brooklyn lors d'entretiens semi-directifs.

Un grand nombre de collègues chercheurs furent impliqués, consciemment ou non, dans ce travail. Je remercie tout particulièrement pour leurs relectures, leurs critiques, leurs aides, leurs intérêts ou leurs conseils : Virginie Adane, Camille Amat, Darran Biles, Anne Bory, Nicolas Barreyre, John Dean, Josépha Ditisheim, Marion Fontaine, Jean-Paul Gabilliet, Antoine Lech, Charles Little, Andy McCue, Bob McGee, Nicolas Martin-Breteau, Patrick Mignon, Roberta Newman, Pauline Peretz, Catherine Pouzoulet, Steve Riess, Pierre-Yves Saunier, Peter Schulman et Ann M. Wilson. Merci également à tous les membres du séminaire des doctorants du Centre d'études nord-américaines et les participants aux rencontres du Réseau des doctorants en études sportives (REDESP), deux groupes que j'ai eu le plaisir de co-diriger ces dernières années. Je salue enfin les organisateurs de conférences qui m'ont donné la chance de présenter mes travaux, comme l'Atelier Amérique du Nord de l'ENS-LSH de Lyon (avec l'IEP de Lyon et l'EHESS), la *Spring Academy* du *Center for American Studies* de l'Université d'Heidelberg (Allemagne) ou la *Paris Graduate Conference in American Studies*.

Enfin, la réussite d'un travail de si longue haleine repose sur le soutien matériel et affectif de nombreuses personnes. Je remercie chaleureusement, et pour de très diverses raisons, Kirk Anderson, la famille Aron-Aslan à Brooklyn, Béatrice Brociner, Maguelonne Chandeev York, Signet Classics,), Paule et Patrick Martellet, Mélanie et Thomas Mervoyer (et leur équipe de relectrices), Isabel Montero ainsi que tous les membres de ma famille et en particulier : Alain, Pierre et Renée Marquis, Renée Michon, Yvonne Nicolas et Léon Duchemin. Mes plus grands remerciements reviennent à mon épouse Audrey Marquis, pour sa patience homérique, ses idées, son intelligence, et son amour. Ce que les autres ont donné une ou deux fois, elle l'a dispensé au quotidien pendant près de six ans. Que soit enfin salué le lecteur de ces pages : sans son intérêt cette recherche n'aurait pas de sens³.

Je dédie ce travail :

au professeur CLOTILDE DRUELLE-KORN, instigatrice éclairée d'un parcours d'américaniste,

à ma fille ANOUCHKA LOU MARQUIS qui du haut de ses 18 mois a déjà beaucoup trop entendu parler des Dodgers de Brooklyn,

et à mon épouse AUDREY MARQUIS, dont le talent mériterait bien une place au *Baseball Hall of Fame* au titre de « meilleur coach de thèse » !

PM
Paris-Yvetot-Clochermerle, août 2009

³ Toutes questions, commentaires et critiques peuvent être adressés à marquis.peter@gmail.com.

Sommaire

DEBUT DU VOLUME 1	1
REMERCIEMENTS ET DEDICACES	4
SOMMAIRE	6
TABLE DES ENCARTS	8
TABLES DES ABBREVIATIONS ET DES SIGLES	9
CARTE GENERALE DE BROOKLYN	12

INTRODUCTION GENERALE

"BROOKLYN ETAIT LES DODGERS ET LES DODGERS ETAIENT BROOKLYN"	16
PROLOGUE : LE MATCH DE BASE-BALL	33

PREMIERE PARTIE :

LA LENTE EMERGENCE D'UN CLUB LOCAL,

ECONOMIE, SPECTACLE, ET FIERTE CIVIQUE LORS DU PREMIER AGE DES
DODGERS A BROOKLYN (1883-1937)

.....	36
-------	----

CHAPITRE 1 :

LA CONSTRUCTION ECONOMIQUE ET SPORTIVE D'UN CLUB LOCAL (1883-1937)....37

CHAPITRE 2 :

LA FABRIQUE DU PREMIER PUBLIC DES DODGERS, ENTRE REALITE ET
IMAGINAIRE (1883-1937).....106

CHAPITRE 3 :

DEVENIR « FAN DES DODGERS » : MECANISMES ET SIGNIFICATIONS DE
L'EXPERIENCE DU STADE (1883-1937).....151

CHAPITRE 4 :

LES DODGERS ET LA FIERTE CIVIQUE BROOKLYNOISE (1883-1937)218

CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE :268

DEBUT DU VOLUME 2	270
--------------------------------	-----

SOMMAIRE	272
----------------	-----

TABLES DES ABBREVIATIONS ET DES SIGLES	274
--	-----

CARTE GENERALE DE BROOKLYN	275
----------------------------------	-----

DEUXIEME PARTIE :
LE PAROXYSMES DE LA RELATION ENTRE BROOKLYN ET
« SES » DODGERS,
UN DEUXIEME AGE ENTRE RUPTURES ET CONTINUITES (1938-1957)

.....276

CHAPITRE 5 :

LA FABRIQUE D'UN CLUB DE GAGNANTS : L'ENTREPRISE DODGERS LORS DE SON
DEUXIEME AGE (1938-1957).....277

CHAPITRE 6 :

LES DEUX FACES D'UNE MEME MEDAILLE : L'IDENTIFICATION ENTRE BROOKLYN
ET « SES » DODGERS (1938-1957).....347

CHAPITRE 7 :

L'ENRACINEMENT DANS LA VILLE : LES DODGERS ET LES ŒUVRES CARITATIVES
POUR LA JEUNESSE LOCALE.....420

CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE :

DU PAROXYSMES A LA MEMOIRE.....475

CONCLUSION GENERALE480

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE491

INDEX515

GLOSSAIRE DU BASE-BALL518

ANNEXES522

TABLE DES MATIERES DES DEUX VOLUMES560

Table des encarts

1. Cartes

Carte 1 : Carte générale du <i>borough</i> de Brooklyn, vers 1995	13
Carte 2 : Vue aérienne de Brooklyn (détail), 1897	64
Carte 3 : Carte de Pigtown et de ses environs, 1902	65
Carte 4 : Plan du réseau de la compagnie de transport BMT (détail), 1924	68
Carte 5 : Répartition de la population de Brooklyn par zone de résidence, en pourcentage de la population totale, 1905	139
Carte 6 : Répartition de la population de Brooklyn par zone de résidence, en pourcentage de la population totale, 1930	139
Carte 7 : La population de Brooklyn née à l'étranger, répartie par pays d'origine et par zone de résidence, exprimée en milliers, 1920	141
Carte 8 : Carte générale du <i>borough</i> de Brooklyn, vers 1995	275
Carte 9 : Convergence géographique des œuvres caritatives liées aux Dodgers	458
Carte 10 : Carte de situation de la carte 9 au sein de la partie nord et centrale de Brooklyn	458
Carte 11 : Répartition dans Brooklyn de la population auto-désignée comme « noire », 1940-1970	530
Carte 12 : Schéma des lieux de résidence des fans des Dodgers dans Brooklyn, 1945-1954	542

2. Graphiques

Graphique 1 : Comparaison des bénéfices nets et de la fréquentation moyenne, 1920-1937	97
Graphique 2 : Fréquentation moyenne par match, Brooklyn <i>National League</i> Club, en milliers, 1884-1937	112
Graphique 3 : Taux de remplissage moyen dans les stades des Dodgers (médiane arrière sur 5 ans), en %, 1900-1939	114
Graphique 4 : Comparaison des profits annuels et du classement dans la ligue, 1938-1957	285
Graphique 5 : Taux de remplissage moyen à Ebbets Field, 1938-1957 (par tranches de 4 ans)	286
Graphique 6 : Comparaison de la fréquentation moyenne par match et du classement dans la ligue, 1938-1957	286
Graphique 7 : Nombre d'équipes en ligue mineure affiliées aux Brooklyn Dodgers, 1932-1960	310
Graphique 8 : Fréquentation moyenne par match, 1938-1957 (par tranches de 4 saisons)	336
Graphique 9 : Population brooklynoise née à l'étranger, 1910-1950	526

3. Illustrations

Illustration 1 : le « Bum » de Brooklyn est enfin champion, 1955	32
Illustration 2 : Occupation du terrain par les neuf défenseurs	34
Illustration 3 : Plan original de la rotonde d'Ebbets Field, 1912	129
Illustration 4 : « Chut, je crois entendre des pas », 1909	162
Illustration 5 : Feuille de marque du dernier match de la <i>World Series</i> de 1955	168
Illustration 6 : Les Atlantics de Bedford, « Champions d'Amérique », 1865	223
Illustration 7 : Le pont de Brooklyn à son inauguration, 1883	226
Illustration 8 : « Vieux-crampons, tocards et rescapés du foyer d'indigents », 1916	263
Illustration 9 : Walter O'Malley en couverture de <i>Time</i> , avril 1958	327
Illustration 10 : Couverture du <i>Guide pour la World Series 1947</i>	364

Illustration 11 : « Les Dodgers sont ici », badge en espagnol pour <i>Spring Training</i> à Cuba.....	378
Illustration 12 : Une affiche pour la tournée des Dodgers au Japon en 1956.....	379
Illustration 13 : La femme comme trophée sportif et sexuel, 1952.....	383
Illustration 14 : La caricature de Brooklyn comme terre de peuplades reculées, sd.....	399
Illustration 15 : le « Bum » de Brooklyn vu par Willard Mullin, 1951.....	410
Illustration 16 : « Qui est un bon à rien ! », couverture du <i>Daily News</i> , 1955.....	412
Illustration 17 : Le père Knickerbocker unissant Dodgers et Yankees, 1941.....	417
Illustration 18 : Publicité pour une levée de fonds du <i>Flatbush Boys' Club</i>	431
Illustration 19 : « How Does it Look, Kid ? », ou le joueur des Dodgers comme héros du jeune Brooklynnois, 1949.....	453
Illustration 20 : Couverture du programme des activités du <i>Flatbush Boys' Club</i> , 1952-53.....	466
Illustration 21 : Maquette de CitiField, stade des New York Mets, 2009.....	478
Illustration 22 : Schéma de la zone de strike.....	521
Illustration 23 : Portrait de Charles H. Ebbets (photogravure), 1898.....	543
Illustration 24 : Feuille de marque d'un match de juillet 2003 (détail).....	555
Illustration 25 : « Parfois le r'mède est pire qu'la maladie », 1955.....	556

4. Photographies

Photographie 1 : Ebbets Field, durant la <i>World Series</i> de 1955, vue panoramique.....	15
Photographie 2 : Le stade Washington Park et sa tribune naturelle, 1887.....	48
Photographie 3 : Brooklyn Superbas contre Chicago Cubs, 1912.....	61
Photographie 4 : « New » Washington Park, entrée des gradins en bois, avril 1898.....	62
Photographie 5 : La façade d'Ebbets Field, vers 1913.....	71
Photographie 6 : Vue de l'arrière d'Ebbets Field, vers 1915.....	72
Photographie 7 : L'intérieur d'Ebbets Field, ligne de 3 ^{ème} base, 2 ^{ème} étage.....	88
Photographie 8 : Ebbets Field peu avant son ouverture en 1913.....	99
Photographie 9 : Vue aérienne d'Ebbets Field après la rénovation de 1931.....	99
Photographie 10 : L'élégante façade d'Ebbets Field, vers 1914.....	126
Photographie 11 : « Caldwell exécutant le premier lancer à Ebbets Field », 1913.....	130
Photographie 12 : « A l'extérieur d'Ebbets Field », autour du 5 octobre 1920.....	153
Photographie 13 : « Des hot-dogs pour les fans à Ebbets Field », 6 octobre 1920.....	166
Photographie 14 : Gradins temporaires à Ebbets Field, <i>World Series</i> 1920.....	174
Photographie 15 : Aux abords d'Ebbets Field, 1920.....	174
Photographie 16 : Foule devant Ebbets Field.....	174
Photographie 17 : Le gouverneur de Pennsylvanie John K. Tener à Ebbets Field.....	175
Photographie 18 : « Inauguration de la saison à Ebbets Field », sd.....	194
Photographie 19 : Un ouvrier à Ebbets Field, vers 1950.....	199
Photographie 20 : « Mlle Geneviève Ebbets, benjamine de Charley Ebbets, fait le premier lancer lors de l'inauguration d'Ebbets Field, 5 avril 1913 ».....	237
Photographie 21 : Shibe Park, Philadelphie, 1909.....	239
Photographie 22 : La défaite des Dodgers en « une » du <i>New York Times</i> , 5 oct.1951.....	290
Photographie 23 : Larry MacPhail traversant la salle de presse d'Ebbets Field, vers 1940.....	292
Photographie 24 : Vue aérienne de l' <i>infield*</i> d'Ebbets Field, vers 1940.....	299
Photographie 25 : Le camp d'entraînement « Dodgertown » à Vero Beach (Floride).....	314
Photographie 26 : Jackie Robinson et Branch Rickey signent le contrat historique mettant fin à la ségrégation dans la ligue majeure de base-ball, 1945.....	316

Photographie 27 : « Vero Beach, une destination de vacances ouverte toute l'année », 1956	333
Photographie 28 : Ebbets Field dans le dense tissu urbain brooklynois, vers 1955	339
Photographie 29 : Vue aérienne de Dodger Stadium, à Los Angeles, avril 1962.....	344
Photographie 30 : Gil Hodges en compagnie de sa famille et de ses voisins à Flatbush, 1953.....	351
Photographie 31 : Naturalisation en masse à Ebbets Field, 1954.....	355
Photographie 32 : Réception à <i>Borough Hall</i> pour les Dodgers victorieux, 1956.....	360
Photographie 33 : Un prisonnier de guerre rapatrié de Corée, à Ebbets Field, 1953.....	372
Photographie 34 : La parade victorieuse du 29 septembre 1941 (global et détail).....	390
Photographie 35 : Les Brooklynois s'affichent pour « leur » équipe, vers 1950.....	391
Photographie 36 : Supporteurisme et rites mortuaires, vers 1950	392
Photographie 37 : Un « citoyen typique » de Brooklyn vu par Hollywood, 1946.....	406
Photographie 38 : Hilda Chester et d'autres fans à Ebbets Field.....	407
Photographie 39 : Frank Graham, Jr., faisant la promotion de la série de matches amateur « Brooklyn contre le monde », 1950	438
Photographie 40 : « La manière forte » : les joueurs des Dodgers rencontrent la jeunesse locale, 1955	447
Photographie 41 : Le pont de Brooklyn et le bas-Manhattan, vers 1950.....	481
Photographie 42 : Ebbets Field, théâtre d'émotions, vers 1952	489
Photographie 43 : Disposition des sections d'un terrain de base-ball amateur.....	521
Photographie 44 : Larry MacPhail et Branch Rickey, 1941	543

5. Sources écrites

Source écrite 1 : Walter O'Malley à Robert Moses, 28 octobre 1953.....	545
Source écrite 2 : Robert Moses à Walter O'Malley, 2 novembre 1953 (réponse).....	546
Source écrite 3 : « M. de Chauvenette et le Duc de Roquefort Chiz jouent au base-ball », 1913	555
Source écrite 4 : « Take Me Out to the Ball Game », (chanson), 1909	556
Source écrite 5 : « Welcome to the Brooklyn Baseball Team », 1912 (poème).....	557
Source écrite 6 : « Leave Us Go Root for the Dodgers, Rodgers », 1942 (poème).....	557
Source écrite 7 : « The Brooklyn Dodger Jump », 1949 (chanson).....	558

6. Tableaux

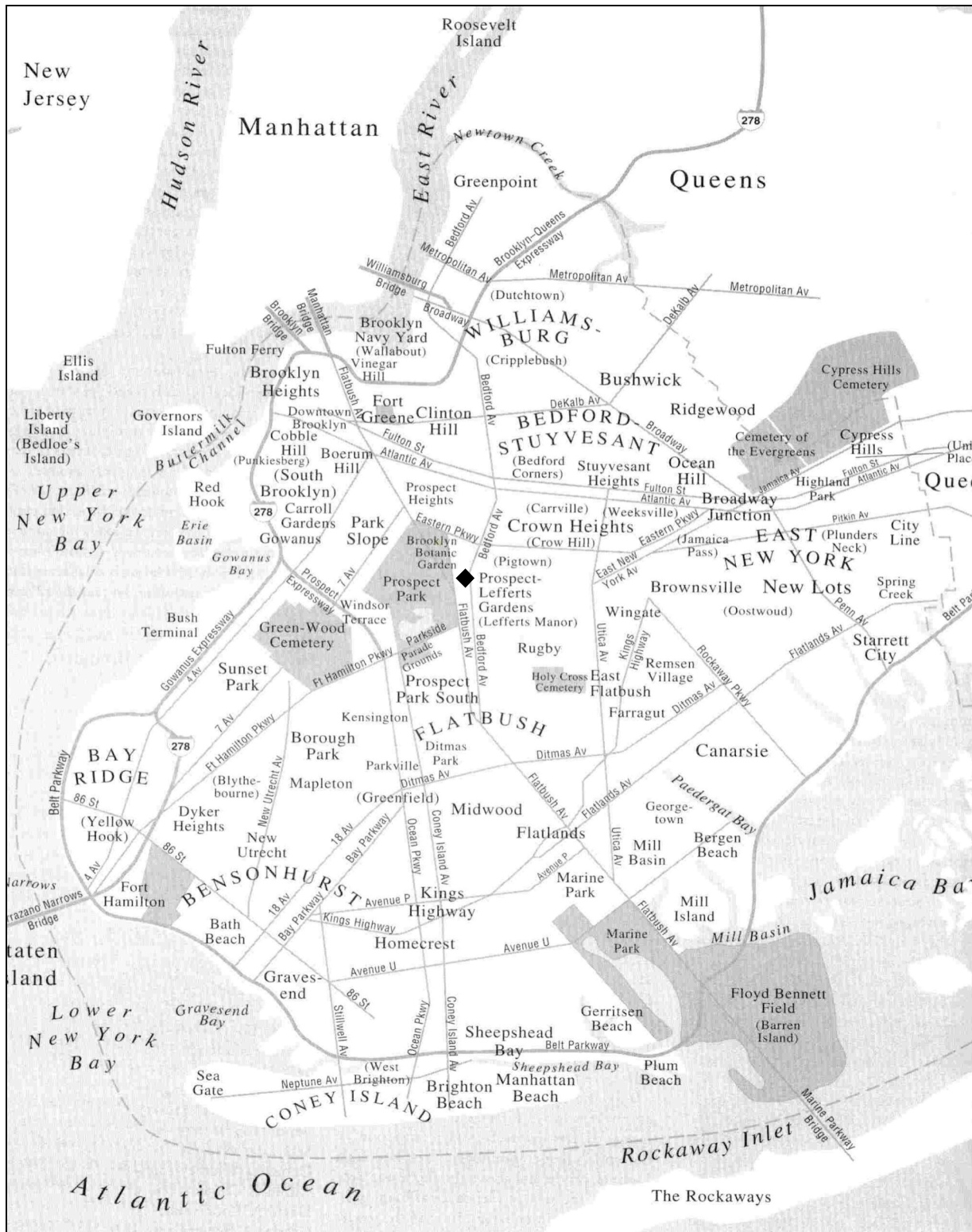
Tableau 1 : Population de la ville de Brooklyn et évolution décennale, 1870-1890	49
Tableau 2 : Taux de remplissage (et autres indices) à Washington Park, 1884-1889	52
Tableau 3 : Taux de remplissage moyen d'Ebbets Field, 1902-1937.....	85
Tableau 4 : Bénéfices des Dodgers et rang dans les classements sportifs et financiers de la <i>NL</i> , 1920-1930.....	87
Tableau 5 : Classement et bilan financier des Brooklyn Dodgers, 1931-1939.....	96
Tableau 6 : Taux de remplissage moyen, médiane arrière sur 5 ans, 1920-1939	101
Tableau 7 : Comparaison des rangs sportif, financier et de fréquentation pour les Dodgers au sein de la <i>NL</i> , 1930-1938.....	101
Tableau 8 : Rang des Dodgers dans le classement et pourcentage de victoires, 1930-1938	102
Tableau 9 : Comparaison des variations décennales de la fréquentation, la capacité d'accueil et la population du comté de Kings, 1880-1940.....	113
Tableau 10 : Croissance du sud de Brooklyn par rapport au nord, 1905-1930.....	137
Tableau 11 : Croissance comparée de la part du <i>borough</i> de Brooklyn au sein de New York City, 1900-1940.....	138

Tableau 12 : Répartition par « nativité et race » de la population de Brooklyn, 1910-40	140
Tableau 13 : Origine ethnique auto-déclarée des joueurs réguliers des Brooklyn Dodgers, 1913-1937.....	142
Tableau 14 : Répartition de la population active masculine selon les principaux secteurs d'activité, Brooklyn, 1920-1940.....	210
Tableau 15 : Population de la ville de Brooklyn et évolution décennale 1870-1890	219
Tableau 16 : Population totale et hausse décennale pour les comtés de Kings et New York, 1880-1900...	227
Tableau 17 : Nature et localisation de l'offre immobilière à Brooklyn en avril 1913	249
Tableau 18 : Comparatif de 8 indicateurs sportifs, économiques et démographiques, 1918-1957.....	280
Tableau 19 : Dépense totale de consommation personnelle pour acheter des billets de spectacle, en millions de dollars (de l'époque), 1929-50 (sélection).....	282
Tableau 20 : Comparaison du classement dans la ligue et du classement dans la fréquentation totale de la ligue, 1941-1957 (sélection).....	285
Tableau 21 : Brooklyn dans la fréquentation de la <i>NL</i> , 1938-1957 (par tranches de 4 saisons).....	336
Tableau 22 : Les efforts des Dodgers au profit des troupes, vers 1942.....	369
Tableau 23 : Quelques dignitaires présents à Ebbets Field et leur lien avec le conservatisme.....	375
Tableau 24 : Description plan par plan des premières images de <i>Arsenic et vieilles dentelles</i>	398
Tableau 25 : Part des 5-19 ans dans la population totale de New York, 1900-1930	430
Tableau 26 : Composition du Bureau de la « Fondation brooklynoise pour le base-ball amateur », 1950 .	439
Tableau 27 : La « Fondation brooklynoise pour le base-ball amateur » et son réseau d'associations, 1952.....	441
Tableau 28 : Légende de la carte 9	459
Tableau 29 : Prosopographie des membres du bureau du <i>Knot-Hole Club</i> des Dodgers, 1946-1953	462
Tableau 30: Population totale de Brooklyn et variation décennale, 1910-1960	523
Tableau 31 : Population de Brooklyn par lieu de naissance et couleur de peau, 1910-1960.....	524
Tableau 32 : Population de Brooklyn, par race et origine pays de naissance, 1910-1960.....	526
Tableau 33: Population d'origine portoricaine à New York, 1910-1950	527
Tableau 34 : Population new-yorkaise selon les tranches d'âge, en %, 1900-1930	527
Tableau 35 : Nombre de jeunes entre 0 et 26 ans à Brooklyn, 1919-1960 (selection)	527
Tableau 36 : Profil socio-professionnel des travailleurs brooklynois, 1940.....	528
Tableau 37 : Répartition de la population de Brooklyn par grandes zones, 1905-1930	529
Tableau 38 : Population des 20 <i>blocks</i> autour d'Ebbets Field et le reste du <i>borough</i> , 1905-1930.....	529
Tableau 39 : Les environs d'Ebbets Field et le reste du <i>borough</i> , 1905-1930	529
Tableau 40 : Origine « raciale » des résidents autour d'Ebbets Field, en %, 1920-1930.	529
Tableau 41 : Bilan sportivo-entrepreneurial des Dodgers de Brooklyn, 1883-1957, 3 pages	532
Tableau 42 : Fréquentation totale (et classement) des équipes de <i>NL</i> , 1930-1939	537
Tableau 43 : Totaux des salaires dépensés par les équipes de Ligue majeure, 1929-1946 (sélection).....	537
Tableau 44 : Liste des 70 joueurs les plus « populaires » des Dodgers, 1913-1957.....	540
Tableau 45 : Liste des 10 joueurs les plus performants et les plus « populaires » des Dodgers, 1949.....	540

Tables des abréviations et des sigles

(B)DD : *(Brooklyn) Dodgers Doings*
AFM : *American Federation of Music*
AL : *American League*
Ave. : avenue
BABF : *Brooklyn Amateur Baseball Foundation*
BE : *Brooklyn Eagle*
BHS : *Brooklyn Historical Society*
BIAS : *Brooklyn Institute of Arts and Science*
BMT : *Brooklyn-Manhattan Transit (Company)*
BPL : *Brooklyn Public Library*
BTC : *Brooklyn Trust Company*
chap. : chapitre
CML : classement moyen dans la ligne
coll. : collection
dir. : dirigé par
DKHC : *Dodger Knot-Hole Club*
DLD : *Dodgers Line Drives*
éd. : édition
ex. : exemple
FHA : *Federal Housing Administration*
FMM : fréquentation moyenne par match
ibid. : *ibidem*, le même ; utilisé en note de bas de page pour renvoyer à une œuvre citée dans la note précédente
IRT : *Interborough Rapid Transit (Company)*
LDD : *Line Drives for the Dodgers*
Lib. : *Library*
nd. : non disponible
NL : *National League*
NY : New York (Etat)
NYT : *New York Times*
op. cit. : *opus citatum*, œuvre citée (y compris les articles ou les œuvres audiovisuelles)
PMSM : Le profit médian par spectateur par match
rééd. : réédition
sd : sans date connue
tabl. : tableau(x)
tr. fr. : traduction française
TRM : taux de remplissage médian par saison
USL : *United States League*
v. : voir
WASP : *White Anglo-Saxon Protestant*
WPA : Works Progress Administration
YMCA : *Young Men's Christian Association*

Carte générale de Brooklyn



Carte 1 : Carte générale du borough de Brooklyn, vers 1995

Source : John Tauranac, in Kenneth T. Jackson, dir., *The Encyclopedia of New York*, New-York Historical Society & Yale University Press, 1995. Les noms entre parenthèses désignent les quartiers d'antan aujourd'hui disparus. Le carré noir indique la position d'Ebbets Field, stade des Dodgers de 1913 à 1957.

*Quel besoin ces hommes ont-ils
d'attaquer ?
Pourquoi les hommes sont-ils troublés
par ce spectacle ?
Pourquoi s'y engagent-ils tout entiers ?
Pourquoi ce combat inutile ?
Qu'est-ce que le sport ?
Qu'est-ce donc que les hommes mettent
dans le sport ?
Eux-mêmes, leur univers d'homme.
Le sport est fait pour dire le contrat
humain.*

- Roland Barthes

Le Sport et les hommes, Montréal, Presses de
l'Université de Montréal, 2004 (texte du film *Le
sport et les hommes* d'Hubert Aquin, 1961), 71.

*Le base-ball est entré dans ma vie
depuis que mon ami l'écrivain John
Burnham Schwartz m'en a patiemment
expliqué les règles – mais aussi le
langage, le code et les rites. L'Amérique
que nous connaissons – celle du
cinéma, du jazz, de Mac Donald's et de
Halliburton – émet une évidence tour à
tour admirable et détestable. Le base-
ball ne se livre pas si facilement. Il est
pourtant le sport américain par
excellence, son passeur de temps,
unificateur, où la statistique fait les
traditions, relie les héros du passé, les
Babe Ruth, les Jackie Robinson, à ceux
d'aujourd'hui.*

- Antoine Audouard

Écrivain (filleul d'Antoine Blondin), *Libération*,
15 et 16 août 2009.



Photographie 1 : Ebbets Field, durant la *World Series* de 1955, vue panoramique

Source : photographie grand angle, disponible à www.brooklynballparks.com, consulté le 31/07/09.

La foule entassée, les tribunes asymétriques, le vendeur de friandises, la proximité des joueurs, le jeu blotti entre ciel et terre, et la ville, jamais très loin, derrière le mur du champ droit : tout faisait du match de base-ball à Ebbets Field une expérience mémorable et humaine.

Introduction générale

« *Brooklyn était les Dodgers et les Dodgers étaient Brooklyn* »

« Brooklyn en elle-même n'était qu'une circonscription de la ville de New York et notre fierté venait du fait que nous avions les Dodgers et c'est cela qui nous distinguait [...] C'était simplement ça : l'équipe faisait notre fierté et notre joie [...] Ce qui est étrange dans cette histoire c'est qu'on pouvait insulter les joueurs autant qu'on voulait, leur donner des méchants surnoms, c'est comme ça qu'ils sont devenus « ces bons à rien » (*dem bums*), [...] Et... il existait une relation... les joueurs vivaient à Bay Ridge [un quartier de Brooklyn] pendant la saison, ils y louaient des appartements et il y avait une affinité sincère entre les joueurs et les fans, qu'on ne retrouve pas aujourd'hui ».

- Bob Rosen¹

« Brooklyn était les Dodgers et les Dodgers étaient Brooklyn. Ils vivaient dans la communauté [...] On vivait et mourait avec eux. Quand on jouait dans la rue, au *stickball*, au *punchball* au *stoopball* [des variantes du base-ball], on calquait nos jeux sur les Dodgers [...] On traînait près du magasin de bonbons jusqu'à la parution de la première édition du *Daily News* ou du *Daily Mirror* et on lisait les résultats ensemble. [...] Je me souviens qu'Ebbets Field était bruyant, la grosse rotonde et... tous ces stimuli, les sons, les odeurs de hot-dogs, de cacahuète, de café et de bière. Vous étiez assailli par vos sens. On montait jusqu'à l'étage sur un frêle escalier et puis on allait dans les loges ou les tribunes, soudain, on avait cette vue panoramique avec le ciel bleu, le terrain si vert et si soigneusement entretenu, les uniformes d'un blanc étincelant. Je garde cette vision en moi aujourd'hui ».

- Tony Sogluizzo²

« Brooklyn veut dire... l'intégrité... l'honnêteté... un sentiment d'individualité... vous voyez ?... une volonté d'embrasser la vie et d'être qui vous êtes... Brooklyn c'est un lien, c'est penser ce qu'on dit, c'est rester fidèle à ses amis à travers le bon comme le moins bon. C'est pour ça que soutenir une équipe appelée « les bons à rien de Brooklyn » était quelque chose de très... brooklynien (*brooklynish*). [...] Il y avait cette sorte d'essence de Brooklyn, qui était très réelle [...]. Les Dodgers capturaient cette essence, tout le monde s'intéressait à eux, on marchait dans la rue on entendait les matches à la radio (rappelez-vous que c'était avant la télévision) [...]. Tout le monde parlait du match de base-ball [...] C'était un moyen de communication... un sujet de discussion... »

- John Sexton³

COMMENCER CETTE RECHERCHE EN LAISSANT LA PAROLE à ses acteurs principaux, les « fans » des Dodgers de la grande époque (les années 1940 et 1950), offre l'avantage d'entrer de plain-pied dans l'intensité émotionnelle du sujet, sans que la voix du chercheur, parfois froidement analytique, ne vienne entacher l'authenticité du témoignage de « ceux qui y étaient ». Pourtant, aussi « vrais » soient ces souvenirs, ils sont déjà le fruit d'une élaboration *a posteriori*, d'abord en tant que sélection de la part du chercheur qui les cite, ensuite, comme

¹ Bob Rosen, Brooklynais né en 1933, entretien avec l'auteur dans son appartement de Midwood, 5 novembre 2005 ; ces traductions et toutes celles qui suivent sont les miennes, de même que les remarques entre crochets ; entre parenthèses et en italique sont parfois indiqués les mots anglais quand ils sont particulièrement difficiles à traduire ou quand ils sont centraux dans la culture sportive américaine et qu'il est important que le lecteur les connaisse dans leur version originale.

² Tony Sogluizzo, Brooklynais né en 1938, entretien avec l'auteur à la Brooklyn Public Library, 1^{er} mai 2006.

³ John Sexton, Brooklynais né en 1942, entretien avec l'auteur dans son bureau de New York University, 1^{er} mars 2006.

substrats mémoriels d'une histoire pétrie par les centaines d'ouvrages et de reportages que le sujet des Dodgers à Brooklyn a suscité depuis cinq décennies. En effet, les Dodgers furent bien plus qu'une équipe professionnelle de base-ball née à la fin du 19^{ème} siècle, ils constituent aux Etats-Unis un « mythe culturel »⁴. Dites « Brooklyn Dodgers » à un Américain, même jeune, et il vous parlera probablement de Jackie Robinson, joueur des Dodgers, premier Africain-Américain à avoir intégré les ligues professionnelles de base-ball, de la rivalité avec les Yankees de New York, sempiternels vainqueurs de l'autre rive du fleuve, il évoquera sans doute la délocalisation bouleversante vers Los Angeles en 1957 et, s'il est assez âgé pour cela, le bonheur de la vie de quartier dans les années 1950, quand « tout le monde connaissait son voisin, que le rythme de la vie était plus lent et que le base-ball n'était encore qu'un jeu et non un commerce »⁵.

En dépit des apparences, cette notoriété contemporaine du club n'est pas une réalité discursive posthume. L'équipe, malgré ses résultats plutôt faibles et irréguliers, suscita la ferveur de supporters fidèles et démonstratifs durant les 74 saisons où les Dodgers jouèrent à Brooklyn : près de 490 000 personnes assistèrent chaque année aux matches joués à domicile, soit 6 400 par rencontre, plaçant le club parmi les plus populaires de la *National League* (un des deux championnats formant la Ligue majeure de base-ball)⁶. Cet engouement pour la *home team* (équipe locale) permit aux propriétaires de dégager des profits conséquents et aux notables de Brooklyn de faire la promotion de leur « ville »⁷. Précisons que sans la renommée du base-ball, les Dodgers n'auraient jamais eu un tel succès. En effet, du tournant du 19^{ème} siècle aux années 1960, ce sport fut présenté (et perçu) comme le « jeu national » américain par excellence. On vantait ses bienfaits pour le corps et l'esprit, son rapport intime aux valeurs imaginées de la communauté nationale, sa mise en scène de luttes symboliques et salutaires entre des villes fières de leurs patrimoines et surtout on encensait, *via* une intense commercialisation, les vertus de ses héros Ty Cobb, Babe Ruth, Joe DiMaggio et même l'Africain-Américain Jackie Robinson⁸. Après la soudaine délocalisation à Los Angeles (où le

⁴ Thèse défendue dans Frederic Roberts, « A Myth Grows in Brooklyn : Urban Death, Resurrection, and the Brooklyn Dodgers », *Baseball History* 2, vol. 2, 1987, 4-26.

⁵ En 1957, les Dodgers, alors une des équipes de base-ball les plus populaires et bénéficiaires des Etats-Unis, furent subitement délocalisés vers Los Angeles, transplantation décidée par le président Walter O'Malley, qui, ne parvenant pas à convaincre les édiles new-yorkaises de l'aider à construire un stade plus grand à Brooklyn, accepta l'offre que lui faisait le maire Poulson pour migrer sur la côte ouest ; pour la citation, le joueur Carl Erskine, interviewé dans Rory Fielding, *1955 - Seven Days of Fall*, documentaire DVD, 2007.

⁶ Pour les données chiffrées, « Collection de sources quantitatives assemblées par l'auteur concernant l'histoire sportive et entrepreneuriale des Brooklyn et Los Angeles Dodgers (1883-1960) », voir annexes et note 1 page 37.

⁷ Par commodité, le mot « ville » est parfois employé génériquement pour désigner le *borough* de Brooklyn.

⁸ Sur les liens entre baseball et « américanité », voir le pamphlet du joueur devenu idéologue, Albert G. Spalding, *America's National Game*, New York, American Sports Publishing Company, 1911 ; sur l'imaginaire national, Benedict Anderson, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1991 (1983) ; sur la commercialisation du sport, Mark Dyreson, « The Emergence of Consumer Culture

club a gardé le même nom), les Dodgers de Brooklyn devinrent effectivement un objet de mémoire, et ce d'autant plus facilement que cette ancienne ville indépendante devenue en 1898 simple circonscription (*borough*) de New York, grand territoire de 251 km² situé à la pointe ouest de l'île de Long Island et séparé de Manhattan par l'East River, fut la terre d'accueil de milliers d'immigrants dès 1880⁹. En 1950, près de 3 millions de personnes y résidaient, davantage que n'importe quelle autre entité urbaine des Etats-Unis, hormis New York (dans son ensemble) et Chicago¹⁰. Dans les années 1990, on disait même qu'un Américain sur sept y avait habité un temps avant de partir vers d'autres horizons¹¹. Profitant de ce marché et de la place de choix occupé par les Dodgers dans la culture populaire américaine, les secteurs de la presse et du divertissement s'emparèrent de ce sujet avec délectation... et grand appétit.

A partir des années 1970, la fortune littéraire posthume du club ne fit que croître, sans fléchir jusqu'à nos jours. Raymond Shuck, auteur d'une thèse sur la « mémoire publique » des Dodgers dans l'Amérique de ces dernières décennies, comptabilisa, pour seulement 2004 et 2005, plus de 10 ouvrages et documentaires DVD parus, sans compter les commémorations, les articles de presse ou les références dans d'autres œuvres¹². Ces deux années ne sont pas une anomalie : depuis 1957 et leur départ pour Los Angeles, les Dodgers firent l'objet d'une centaine d'ouvrages, certains très remarquables comme *Boys of Summer* (le *best seller* de Roger Kahn, paru pour la première fois en 1971) ou *Bums*, une histoire orale signée Peter Golenbock publiée en 1984, d'autres plus confidentiels¹³. Ce qui unit ce corpus considérable d'ouvrages (outre ses thèmes communs comme l'histoire de l'équipe, ses grands moments, ses grands joueurs, *etc.*), est son regard univoque sur les relations entre le club et la ville qui l'accueillit. Les Dodgers sont devenus pour beaucoup d'Américains, y compris celles et ceux qui ne les ont jamais connus à Brooklyn, l'incarnation de ce *borough* de New

and the Transformation of Physical Culture : American Sport in the 1920s », *Journal of Sport History*, vol. 16, n°3, hiver 1898 ; pour un aperçu des règles de ce sport méconnu en France, voir prologue page 33.

⁹ Je retiens comme définition de « mémoire » celle donnée par Pierre Nora : « la mémoire c'est la vie. Elle est portée par des groupes de gens en vie et donc elle est en permanente évolution [...]. L'histoire est la reconstruction incomplète et problématique du passé ; la mémoire appartient à notre temps et forme un lien vécu avec le présent éternel », in *Les Lieux de Mémoire*, vol. 1, cité dans E. J. Hobsbawm, *The Age of Empire, 1875-1914*, London, Abacus, 1994 (1987), 1 ; Brooklyn est donc 2,3 fois plus grand que Paris en termes de superficie.

¹⁰ En 1950, Brooklyn comptait plus de 2,7 millions d'habitants pour un peu moins de 7,9 millions à New York et environ 3,6 millions à Chicago, « Population of the 100 Largest Urban Places : 1950 », <http://www.census.gov/population/www/documentation/>, consulté le 26/08/09.

¹¹ Propos du président du *borough* Howard Golden (1977-2001), in préface à Stan Fischler, *Confession of a Trolley Dodger from Brooklyn*, Flushing (New York), H & M Prod. Inc. II, 1995, 9.

¹² Raymond Ignatius Shuck, « Dodging the Past : the Brooklyn Dodgers as Public Memory », Thèse de doctorat (PhD), études américaines, Arizona State University, 2006, 1-2 ; pour une liste quasi exhaustive de ces publications, voir la bibliographie page 496 de la présente thèse.

¹³ Roger Kahn, *The Boys of Summer*, New York, Harper & Row, 1971 ; Peter Golenbock, *Bums : an Oral History of the Brooklyn Dodgers*, New York, Putnam, 1984 ; les ouvrages récents semblent plus confidentiels, publiés à compte d'auteur ou chez des éditeurs spécialisés dans le base-ball, voir par ex. Rudy Marzano, *The Last Years of the Brooklyn Dodgers : A History, 1950-1957*, Jefferson, McFarland, 2008.

York à l'identité si marquée¹⁴. Très rares sont les auteurs qui s'écartent de la doxa selon laquelle le club reflétait Brooklyn et Brooklyn reflétait le club¹⁵. Colporté d'ouvrage en ouvrage, ce discours homologique, c'est-à-dire d'équivalence organique, n'était jamais expliqué plus avant et encore moins justifié par une recherche quantitative (fondée sur l'analyse sociodémographique du *borough* par exemple) ou qualitative (le vécu des fans).

Tel un palimpseste, l'histoire sociale et culturelle des Dodgers se compose donc de plusieurs textes surimprimés les uns aux autres, millefeuille discursif caractérisé par son homogénéité de ton et de propos. Pour illustrer l'uniformité de ce corpus, on ne donnera que trois exemples. Le premier est de Shelly Dinholfer, commissaire d'exposition, qui écrit en 1987 :

« Même si Brooklyn avait perdu son indépendance en 1898, elle a toujours conservé ses caractéristiques particulières et cette magnifique équipe de loufoques écervelés était son emblème [...] Les fans et l'équipe qu'ils soutenaient mettaient en lumière la ténacité et la force de ce *borough* hors du commun. [...] Les Dodgers ont pu être pour certains une entreprise à but lucratif, mais ils étaient, littéralement, la respiration et le pouls de Brooklyn »¹⁶.

Prolongeant ce discours exceptionnaliste, l'écrivain Stanley Cohen remarqua en 1992 :

« Rarement une équipe et une ville furent si ajustées l'une à l'autre que Brooklyn et les Dodgers. Les résidents de Brooklyn étaient, de réputation, un rassemblement de râleurs, pluriels par leurs origines, ouvriers par leur statut, plutôt chahuteurs dans leurs manières et prompts à se piquer du manque de respect que leur accordaient les snobinards cosmopolites de Manhattan »¹⁷.

Enfin, Stewart Wolpin, journaliste sportif, résuma en 1995 :

« Peu de clubs de base-ball eurent un tel rapport identitaire et un tel impact sur leur communauté que les Dodgers à Brooklyn [...]. Le destin de l'équipe locale représentait pour beaucoup le destin de Brooklyn »¹⁸.

Ainsi, Brooklyn et les Dodgers auraient formé les deux faces d'une même médaille, ouvrière, ethnique, démocratique, gouailleuse et haute en couleur. Mais peut-on se contenter de ces raccourcis identitaires ? En effet, pour paraphraser les éclairantes analyses de Marion

¹⁴ François Weil, *Histoire de New York*, Paris, Fayard, 2000, 176 et 314-315.

¹⁵ Pour « doxa », je retiens la définition bourdieusienne d'ensemble des représentations sociales admises sans discussion ni examen avec un sentiment d'évidence et de nécessité produit par la convergence des discours dominants, in Philippe Braud, *Sociologie politique*, Paris, LGDJ, 1998.

¹⁶ Shelly Dinholfer, catalogue de l'exposition « Brooklyn & the American Popular Song », Brooklyn College, avril 1987.

¹⁷ Stanley Cohen, *Dodgers ! : The First 100 Years*, New York, Carol Paperbacks, 1992 (1990), 2.

¹⁸ Stewart Wolpin, *Bums No More ! : The Championship Season of the 1955 Brooklyn Dodgers*, New York, St. Martin's Press, 1995, 3, citant un éditorial du *New York Times* de 1957 et l'historien local Elliot Willensky.

Fontaine sur le football dans le bassin minier lensois, « il est difficile de se satisfaire de cette identité [brooklynoise] intangible et univoque, [...] ramassée en quelques stéréotypes » : la fierté locale pour une équipe de joyeux perdants, la beauté d'Ebbets Field, l'intégrité brooklynoise liée au caractère « ouvrier » de sa population, l'opposition à Manhattan, *etc*¹⁹. Le problème n'est pas que ces stéréotypes soient vrais ou faux, réels ou imaginés, mais qu'ils ne firent jamais l'objet d'un éclaircissement, d'une validation par d'autres preuves que leur simple mention. Un des premiers buts de ce travail de thèse fut donc de déconstruire scientifiquement aux moyens des outils des sciences sociales cette somme de discours afin de mettre au jour sa formation au fil de l'histoire, ses artisans, ses détracteurs éventuels, ses accélérations, ses moments de replis, *etc*. Quel intérêt existe-t-il à déconstruire cette typification, phénomène courant et bien connu en histoire urbaine ?

Le phénomène des Dodgers dans Brooklyn pose de fait un problème historique spécifique : comment l'identité d'une ville tout entière put-elle se nourrir à ce point de l'image d'un club sportif ? A l'inverse, comment un club a-t-il pu être identifié à un tel degré à la ville qui l'accueillait ? Habituellement, les villes et les régions sont typifiées dans l'imagination populaire par leur activité économique (le nord minier en France et en Grande-Bretagne, le capitalisme à New York ou Tokyo), par leur histoire (Londres l'impériale et métisse, Berlin l'austère récemment émancipée) ou même par les cultures populaires (Rio la festive, Naples la désordonnée). A part quelques exceptions (Marseille, Manchester, Glasgow, peut-être Barcelone ou Turin), très peu de villes sont identifiées à leur club de sport. Or, à Brooklyn, les Dodgers réussirent au fil de leur longue histoire à être unanimement reconnus comme l'incarnation sportive d'une manière d'être et de penser proprement brooklynoise. Tout se passait comme si la variété des identités de classe, ethniques et raciales du plus grand *borough* de New York, troisième plus grande ville du pays jusqu'aux années 1950, pouvait se réduire aux personnalités de neuf joueurs et à leur style de jeu. Comment cela fut-il possible ? Qu'est-ce que cela nous enseigne sur la place du sport dans la construction des cultures urbaines aux Etats-Unis ?

Le but de cette recherche est donc d'analyser les processus de cette « construction des identités » en insistant sur le poids de la longue durée historique et sur la prépondérance de complexes mécanismes identificatoires propres au jeu et au spectacle sportifs. D'aucune manière le fruit d'un lien naturel et immanent entre la ville et le club (comme beaucoup de commentateurs l'avancèrent d'une façon ou d'une autre), la relation ville/club fut le produit

¹⁹ Marion Fontaine, « Les « Gueules Noires » et leur club. Sport, sociabilités et politique à « Lens les Mines » (1934-1956) », Thèse de doctorat, Histoire, EHESS, Paris, 2006, 2.

d'une construction lente et incertaine, alimentée tantôt « par le haut » (la direction du club, la presse), tantôt « par le bas » (le public, les joueurs, les Brooklynais). Pourtant la force de cette symbiose telle qu'elle était exprimée verbalement ou non tenait dans sa prétendue nature immanente et naturelle, justement anhistorique et inaliénable. Ce sont la nature, les conditions d'apparition, et la fabrique de cette union symbolique (au sens étymologique du terme²⁰) que cette thèse cherche à expliquer, avec l'espoir d'éclairer à la fois les dynamiques jusqu'ici mal connues de la construction des identités façonnées par le spectacle sportif et celles, également négligées, des identités brooklynoises.

Si le concept de spectacle sportif (ici le match de base-ball) fit l'objet de très peu d'études, le terme d'« identité », lui, fut au cœur de nombreuses controverses dans les sciences sociales²¹. Pour certains chercheurs, la tentation fut même grande de l'abandonner. Pourtant rejeter un terme ne suffit pas à faire disparaître les réalités qu'il englobe. Je revendique donc l'usage de ce terme, ou plutôt de l'expression « construction des identités » en m'appuyant notamment sur les travaux d'Anne-Marie Thiesse et sur un récent article de Martina Avanza et Gilles Laferté, deux jeunes auteurs qui appellent, paradoxalement, à un dépassement du concept d'identité dans les sciences humaines et sociales²². Selon eux, son usage s'est trop « routinisé » au point qu'il recouvre des notions aussi distinctes que « représentations », « auto-identifications », « catégorisations », « appartenances », *etc.* Ce foisonnement provient de l'usage fréquent du terme dans les années 1980 et 1990, période clé du mouvement constructiviste qui défendait qu'aucune identité n'était innée ou immuable, mais bien le fruit d'une construction sociale à la fois « par le haut » (institutions, discours) et « par le bas » (groupes concernés, usages quotidiens). Le constructivisme eut l'avantage de dénaturer les identités (notamment nationales et régionales) en montrant comment et pourquoi elles avaient été créées²³. Néanmoins, le terme « identité » est trop chargé politiquement et conceptuellement de nos jours, c'est pourquoi il doit être, selon eux,

²⁰ « Symbole, du grec *symbolon* : objet coupé en deux constituant un signe de reconnaissance quand les porteurs pouvaient assembler les deux morceaux », *Le Nouveau Petit Robert, Dictionnaire de la langue française*, 2004.

²¹ On citera « Le sport, le héros et l'argent, une histoire du Tour », *Histoire & Sociétés*, n° 7, juillet 2003, 4 et le séminaire « Spectacle sportif » de Patrick Mignon tenu à l'EHESS depuis 2006 ; sur l'identité et ses problèmes, Philip Gleason, « Identifying Identity : A Semantic History », *Journal of American History*, vol. 69, n°4, mars 1983, 910-931 ; Rogers Brubaker, « Au-delà de l'identité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°139, 2001, 66-85.

²² Martina Avanza et Gilles Laferté, « Dépasser la "construction des identités" ? Identification, image sociale, appartenance », *Genèses*, vol. 61, décembre 2005.

²³ Voir par ex. Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe, XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Seuil, 1999 ; François Guillet, « Naissance de la Normandie (1750-1850). Genèse et épanouissement d'une image régionale », *Terrain*, n°33 : 145-156, 1999 ; et pour le sport, Claude Boli, *Manchester United, l'invention d'un club : deux siècles de métamorphose*, Paris, La Martinière, 2004.

déconceptualisé et scindé en trois sous-termes, à savoir « identification », « image sociale » et « appartenance »²⁴.

L'intérêt fondamental de cette refonte du concept d'identité par Avanza et Laferté est de faire apparaître les trois notions constitutives de l'« identité » et surtout leurs rapports entre eux. Pour le terrain qui nous intéresse, cela permet d'affiner la problématique des liens identitaires entre Brooklyn et les Dodgers. Premièrement, les élites de la ville prônaient par l'entremise du soutien au club le maintien d'une fierté locale compétitive reposant sur la valorisation de « l'esprit de Brooklyn » (*image sociale*). La direction du club, elle, a progressivement « inventé » son public idéal (*identification*) mais a aussi agi de concert avec la municipalité de Brooklyn pour diffuser une image sociale des Brooklyn Dodgers caractérisée notamment par les valeurs de la classe moyenne (segmentation des publics, compétitivité mêlée au contrôle des passions, réformisme par le sport). Mais cette image sociale des Dodgers fut travaillée de l'intérieur par le public qui s'appropriait ses *appartenances*, un peu à la manière de la minorité noire de France et de son « bricolage identitaire » que Pap Ndiaye nomme « identité choisie » par opposition aux « identités prescrites »²⁵.

Derrière le mot unique « identité » se cache donc une multiplicité de sens mais surtout un nécessaire dynamisme (que certains appellent labilité ou volatilité), témoin qu'elles sont le fruit de constructions sociales. Contrairement à leur usage courant, les identités sont donc moins des caractéristiques fixes que des possibilités de caractériser et d'être caractérisés. Une des raisons pour lesquelles les liens entre Brooklyn et les Dodgers furent si forts repose dans cette multiplicité et potentialité identificatoire. En effet, derrière l'apparente unicité de l'équation Brooklyn = Dodgers se dissimulait au moins quatre « sous-identités » : l'*identité idéale* (l'image du fan local souhaitée et construite par le club-entreprise), l'*identité contrastive* (celle fabriquée dans les rapports entre Brooklyn et Manhattan), l'*identité de conformité* (les valeurs morales légitimées par le club et son rayonnement dans la vie sociale

²⁴ L'identification est comprise comme « une action sociale où l'attribution identitaire est extérieure, s'exerçant sur un individu, dans le cadre d'une institution sociale, selon une technique codifiée » ; l'image sociale partage avec l'identification une nature de discours imposé de l'extérieur, mais elle ressort davantage des représentations que des catégories immuables ; l'appartenance est employée en contraste à ces deux notions dans la mesure où l'analyse compréhensive du chercheur se situe au cœur des identifiés en étudiant « par le bas » les façons d'appartenir aux multiples milieux de leur monde social, Avanza et Laferté, « Dépasser la "construction des identités" ? » 142-144.

²⁵ Pap Ndiaye, *La Condition noire. Essai sur une minorité française*, Paris, Calmann-Lévy, 2008, 46. Ces notions se rapprochent de celle d'*agency* (marge de manœuvre) développée par Richard Hogarth dans *La culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1986 [1^{ère} éd. *The Uses of Literacy : Aspects of Working Class Life*, 1957], puis exploitée par Stuart Hall et ses disciples au *Centre for Contemporary Cultural Studies* de Birmingham University.

locale) et enfin l'*identité épaisse* (les rapports entre jeu sportif et existence humaine)²⁶. Ce fut grâce à ce large éventail de caractéristiques, activables ou non selon les situations, que l'identification Brooklyn/Dodgers a pu « prendre » sur le long terme. Etudier la formation des identités, définies, au final, comme des représentations de soi et d'autrui marquées par le souci d'un ancrage dans la permanence, nécessitait donc de prendre en compte le poids de l'histoire, projet qui fut facilité par le renouveau des études sportives.

Méthodologie et sources

En effet, il y a encore une vingtaine d'années consacrer sa thèse de doctorat à l'étude des liens entre un club sportif et la ville qui l'accueille aurait suscité au mieux des suspensions sur le bien fondé d'une telle enquête, au pire un rejet catégorique. Depuis les années 1990, grâce aux travaux sur le corps, le sport ou les loisirs, publiés par des historiens et philosophes reconnus comme Alain Corbin, Alain Ehrenberg ou Georges Vigarello²⁷, des universitaires français d'horizon divers tels Pierre Arnaud, Christian Bromberger ou Thierry Terret virent leurs recherches sur l'histoire sociale du sport légitimées²⁸. Aux Etats-Unis, le carcan se brisa également, quoique trente ans plus tôt, au sortir des années 1960, quand les sciences humaines se divisèrent en une multiplicité de sous-écoles, dont la « nouvelle » histoire sociale inspirée par l'Ecole des Annales de Fernand Braudel²⁹. Des sujets comme le sport, le jeu et les loisirs populaires furent alors admis dans le canon de la discipline historique. Depuis cette révolution, insufflée notamment par la création de la revue *Journal of Sport History* en 1974, l'« histoire critique du sport » a connu de belles avancées et, de l'avis de beaucoup, a grandement contribué à une meilleure connaissance du passé humain, notamment des Américaines et des Américains modestes dont, jusqu'à ces mêmes années 1960, on faisait rarement l'histoire³⁰.

²⁶ Ce dernier point est une référence directe à la « description épaisse » préconisée par l'anthropologue Clifford Geertz dans « Thick Description : Toward an Interpretive Theory of Culture », in *The Interpretation of Cultures*, Basic Books, New York, 1973, 4-30.

²⁷ Alain Corbin, dir., *L'Avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Flammarion, 2001 [1995] ; Georges Vigarello, « Le regard et les spectacles », dans Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, dir., *Histoire du corps, vol. 3 : Les Mutations du regard, le XXème siècle*, Paris, Seuil, 2006 ; Georges Vigarello, *Passion Sport, Histoire d'une culture*, Paris, Textuel, 2000 ; Alain Ehrenberg, *Le Culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.

²⁸ Je pense notamment à Pierre Arnaud, dir., *Les Athlètes de la République : gymnastique, sport et idéologie républicaine, 1870-1914*, Toulouse, Privat, 1987 ; Christian Bromberger, Alain Hayot et Jean-Marc Mariottini, *Le Match de football : ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1995 ; Patrick Clastres et Paul Dietschy, *Sport, société et culture en France du XIXe à nos jours*, Paris, Hachette, 2006 ; Ronald Hubscher, *L'Histoire en mouvement, le sport dans la société française, XIXe-XXe siècles*, Paris, Armand Colin, 1992 ; Bernard Michon et Thierry Terret, dir., *Pratiques sportives et identités locales*, Paris, L'Harmattan, 2004 ; Patrick Mignon, *La Passion du football*, Paris, Odile Jacob, 1998.

²⁹ Sur ce tournant, voir « L'hétérogénéité et la cohésion », in Claude Fohlen, Jean Heffer et François Weil, *Canada et Etats Unis depuis 1970*, Paris, PUF, 1997, 305.

³⁰ Sur cette rupture, Melvin Adelman, « Academicians and Athletics : Historians' View of American Sports », *The Maryland Historian*, vol. 4, n°1, automne 1973 ; Allen Guttman, « Who's on First ? Books on the History

Conformément aux ambitions de cette nouvelle histoire sportive, prendre comme sujet d'étude un club professionnel de sport et ses relations bidirectionnelles avec la ville qui l'entoure imposait de se placer à la confluence de plusieurs disciplines et de plusieurs approches. L'histoire urbaine, tout d'abord, et ses multiples interprétations sur le rôle du tiers-espace des loisirs et de la « culture publique » dans la création des expériences et des identités citadines ; l'histoire des entreprises, ensuite, car un club de base-ball aux Etats-Unis était avant tout une société gérée par des actionnaires soucieux de tirer profit de leur investissement ; l'histoire de la « culture de masse », également, que l'historien Michael Kammen définit comme « la culture disséminée aux moyens des médias de masse »³¹, phénomène qui affecta le sport et ses publics à un niveau considérable, l'histoire sociale, enfin, entendue au sens large d'étude des rapports de pouvoir entre les individus et les institutions qui les entourent selon les critères de classe, de race et de genre. Il faut ajouter à cela la nécessité d'embrasser un regard « compréhensif » propre à la sociologie ou à l'ethno-histoire afin de ne pas plaquer sur les sujets étudiés des considérations savantes, ni au contraire verser dans un populisme misérabiliste, deux écueils bien identifiés par Claude Grignon et Jean-Claude Passeron³².

Au final, le sport apparaît bien comme « l'objet le plus transversal des objets transversaux », ainsi que le remarqua Patrick Clastres, suggérant au chercheur de ne négliger aucune approche tout en tentant de faire surgir au maximum la spécificité du phénomène sportif³³. Au point de départ théorique de ce travail se trouve en effet l'affirmation de l'anthropologue Clifford Geertz dans *Bali, Interprétation d'une culture* : celui qui veut interpréter la culture d'une société donnée doit se demander ce que la culture fait à cette société, autrement dit comment elle la traverse, lui donne du sens, lui permet de dire quelque chose sur elle-même³⁴. Dans le contexte de notre sujet, ce parti pris devient : qu'est-ce que le base-ball, entendu comme interface culturelle d'échanges sociaux, « fit » à Brooklyn ? Le sport, ici plutôt spectacle que pratique, devient alors un actant social jouissant d'une grande autonomie face à la société. Il est bien moins le miroir du monde qu'un de ses organes de

of American Sports », vol. 66, n°2, septembre 1979, 350 ; Steven A Riess, « The Historiography of American Sport », *OAH Magazine of History*, vol. 7, n°1, été 1992 ; sur la contribution de la nouvelle histoire du sport à l'histoire « par le bas » : Elliott Gorn et Warren Goldstein, *A Brief History of American Sports*, New York, Hill and Wang, 1993, 7 ; pour une synthèse en français, Peter Marquis, « La balle et la plume, le regard universitaire sur la place du sport dans la société américaine », *Transatlantica, Revue d'études américaines/American Studies Journal*, à paraître.

³¹ Michael G. Kammen, *American Culture, American Tastes : Social Change and the 20th Century*, New York, Knopf, 1999, 4.

³² Claude Grignon et Jean-Claude Passeron, *Le Savant et le populaire, misérabilisme et populisme en sociologie et littérature*, Paris, Gallimard, 1989.

³³ Remarque de Patrick Clastres au séminaire du groupe de recherche « Sport, société et culture » du Centre d'histoire de Science Po, Paris, 12 février 2007.

³⁴ Clifford Geertz, « Jeu d'enfer. Notes sur le combat de coq balinais », in *Bali, Interprétation d'une culture*, Gallimard, Paris, 1983 (pour la tr. fr.), surtout les pages conclusives 212-215.

changement, moins le témoin de l'évolution d'une société qu'un laboratoire où se forment, parfois même momentanément, des identités individuelles et collectives, des attitudes portant sur le genre et la « race », des sociabilités façonnées dans les discours, les pratiques et les spectacles générés par le sport.

C'est au vu de telles exigences épistémologiques et méthodologiques que fut retenu le terme de « sociohistoire » pour définir l'approche employée dans ce travail. Fondée par l'historien de l'immigration et de la citoyenneté Gérard Noiriel, la sociohistoire peut-être caractérisée *a minima* par l'union de la discipline historique et de la sociologie afin de mettre en lumière le poids des catégories sociales, notamment les identités produites par les institutions, dans les processus historiques³⁵. Le sport se prête bien à ce double questionnement car, pour le comprendre, il faut étudier ses conditions d'apparition, les types de pratique et de pratiquants (y compris en tant que spectateurs) et ses effets sur la vie sociale. Toutefois, l'emploi du mot sociohistoire dans le titre de notre travail revendique moins le mariage de l'histoire et de la sociologie que la perspective d'une histoire globale empruntant à l'ethnologie, l'histoire des entreprises, l'histoire des cultures urbaines et bien sûr l'histoire des spectacles sportifs et de leurs publics. Ce travail se veut donc une sociohistoire des liens entre Brooklyn et son club de base-ball pris sous l'angle de la construction des identités à travers les représentations sociales entremêlées des Dodgers et du *borough*.

Pour mener à bien cette recherche transversale, il fallut mobiliser plusieurs sources portant sur l'histoire sociale et culturelle de Brooklyn. Le premier impératif fut de mettre cette dernière en regard avec l'histoire du club et de ses images sociales. Un obstacle de taille se présenta immédiatement : aucune synthèse universitaire n'existe au sujet de Brooklyn. A l'exception de quelques monographies par quartier ou par groupe ethnique, d'une poignée de thèses d'histoire politique et de cinq ou six albums bien documentés mais plus narratifs qu'universitaires, Brooklyn demeure le parent pauvre des études urbaines américaines³⁶. Certes l'histoire d'un si grand ensemble urbain est difficile à concevoir et à réaliser, car Brooklyn n'est pas une « ville » comme les autres. Administrativement, d'abord, c'est un *borough* du Grand New York, dont les prérogatives étaient limitées à la portion congrue de la voirie, des canalisations et de quelques transports. Ni l'économie, ni l'éducation, ni la planification urbanistique ne font et ne faisaient partie des pouvoirs du président de *borough*, ce qui peut expliquer le manque d'intérêt des historiens.

³⁵ Joël Guibert et Guy Jumel, *La socio-histoire*, Paris, A. Colin, 2002, 57 ; Gérard Noiriel, préface à Emmanuelle Saada, *Les Enfants de la colonie : les métis de l'empire français entre sujétion et citoyenneté*, Paris, Découverte, 2007, 8.

³⁶ Voir en bibliographie les ouvrages de H. et M. Frommer, G. Glueck et P. Gardner, K. Jackson et J. Manbeck, S. Levine, D. McCullough, D. Ment, T. Sanchez, E. Schoenebaum, E. Snyder-Grenier, E. Willensky.

De plus, Brooklyn, terre d'accueil de milliers d'immigrants européens, avait une population extrêmement changeante. Jusqu'aux années 1960, près de 33% de la vaste population blanche de Brooklyn était née à l'étranger, d'abord en Allemagne ou en Irlande, puis en Italie et en Russie³⁷. Chaque décennie, la population augmentait massivement et la composition sociale des quartiers évoluait très rapidement, trop peut-être pour qu'on ait le temps de les décrire. D'un point de vue économique enfin, la grande majorité des Brooklynais travaillait à Manhattan où dans les usines et ateliers qui dépendaient de sa puissance industrielle et commerciale. Première cité dortoir de l'histoire selon Kenneth Jackson, le *borough*, était l'*hinterland* de Manhattan, un statut ancillaire qui peut expliquer pourquoi très peu d'historiens se penchèrent sur son histoire sociale, sinon comme une note de bas de page à l'histoire de Manhattan³⁸. Pour réaliser cette étude sur la ville et son club de base-ball, il fallut donc pallier cette carence, du moins en partie, et plonger dans les données manuscrites des recensements fédéraux afin de dessiner à grands traits la composition démographique, ethnique, raciale, et socio-professionnelle de la population du *borough*.

La deuxième source que notre projet exigeait de consulter était les archives du club (comptes-rendus des réunions du conseil d'administration, livres de comptes, correspondance officielle et privée, *etc.*), mais là encore il fallut se contenter de bribes. Dans le déménagement à Los Angeles, beaucoup de documents furent perdus, non tant par négligence que par absence de conscience que ceux-ci pouvaient avoir une valeur intellectuelle et historique. Ceux qui restent (et ils sont nombreux) sont gardés à Los Angeles dans les bureaux du cabinet de conseil O'Malley & Seidler Partners, dirigé par les enfants de Walter O'Malley, mais ils ne sont pas ouverts aux chercheurs, sauf sur demande dûment motivée³⁹. Heureusement, dans les années 1950, le Congrès américain exigea des propriétaires de club de base-ball qu'ils rendent publics leurs comptes pour la période 1920-1950 dans le cadre de l'enquête sur le marché du base-ball et son exemption des lois antitrust⁴⁰. La partie de cette recherche consacrée à l'histoire entrepreneuriale des Dodgers put donc être menée à bien.

Troisièmement, pour entrer au cœur de la culture des « fans » et tenter de dessiner leur profil et leur motivation, il fallait amasser le plus d'informations primaires possibles⁴¹.

³⁷ Collection de données socio-démographiques assemblées par l'auteur à partir des publications du bureau du recensement et d'autres organismes (1910-1970), voir annexes A1, page 522.

³⁸ Kenneth T. Jackson, *Crabgrass Frontier : The Suburbanization of the United States*, New York, Oxford University Press, 1985 ; dans le désert historiographique brooklynois, l'étude de la formation des ghettos constitue une exception, voir Harold X. Connolly, *A Ghetto Grows in Brooklyn*, New York, NYU Press, 1977 et Wendell Pritchett, E., *Brownsville, Brooklyn, Blacks, Jews and the Changing Face of the Ghetto*, Chicago, University of Chicago Press, 2002.

³⁹ Grâce à une bourse de thèse de l'AFEA-SAES, j'ai pu consulter certaines de ces archives en juin 2006.

⁴⁰ United States House Committee on the Judiciary, *Hearing Before the Antitrust Subcommittee : "Organized Professional Team Sports"*, 85^{ème} cong., sess. 1, 1957

⁴¹ J'utilise le mot « fan » entre guillemets car c'est une identité sociale construite culturellement (voir chap. 3). Comme tous les spectateurs se rendant à Ebbets Field n'étaient pas des « fans », ce terme désigne les plus assidus

La tâche fut rendue difficile par l'absence de pratiques archivistiques dans ce milieu. Plus exactement, les « fans » de sport sont souvent d'avidés collectionneurs quand il s'agit de leurs héros, mais jamais au sujet de leur propre pratique ou personne. De plus, avant « l'âge d'or de la publication sportive » des années 1980, les « fans » n'écrivaient que rarement leurs mémoires. Enfin, les clubs ne tenaient pas, comme aujourd'hui, des listes des abonnés à l'année ou ne conduisaient pas d'enquêtes marketing sur le « cœur de cible » de leur activité⁴². Ces difficultés furent relativement faciles à contourner : premièrement, la presse regorgeait de portraits de « fans » qui, s'ils sont à prendre avec prudence, donne une idée du public du base-ball ; deuxièmement, les nombreuses photographies des tribunes et gradins, publiées ou non, servirent de matériau pour faire des analyses quantitatives et quelques descriptions de ce qu'on nommera « l'expérience du stade ». Enfin, les Dodgers de Brooklyn ont encore de nombreux fans vivants, ce qui me permit de réaliser une douzaine d'entretiens semi-directifs qui, ajoutés aux histoires orales déjà réalisées, dessinent un portrait compréhensif du « fan » des Dodgers, essentiellement après 1945.

D'autres approches furent choisies pour compléter ces sources : l'analyse de la culture matérielle du « supporterisme »⁴³ (à travers les chansons, les banderoles, les objets fétiches, *etc.*), les connotations du base-ball dans la culture populaire (publicités, enregistrements sonores, films et résumés à la télévision, dès 1947)⁴⁴, ou encore la presse sportive, généraliste et locale. Cette dernière fut surtout exploitée grâce au *Brooklyn Eagle*, journal de « la communauté », qui accompagna fidèlement les Dodgers depuis 1883 jusqu'à 1955, année où il dut cesser de publier à cause des grandes restructurations de la presse new-yorkaise⁴⁵. Malgré son éclairage local, le *Eagle* est une source qui pose problème : sa vision de Brooklyn était élitiste et conservatrice et il ne se penchait jamais, par exemple, sur les populations pauvres ou noires du *borough*. Acteur et vecteur d'un regard limité sur Brooklyn, il demeure une source primaire de choix pour l'étude des liens entre la ville, sa fierté civique et son club de base-ball. Notons, de plus, que l'*Eagle* est le seul des quatre grands journaux

et ceux qui revendiquaient le plus un lien identitaire avec le club, à la manière des « fan clubs » du football européen, sociabilité organisée d'ailleurs inexistante à Brooklyn et dans le base-ball en général.

⁴² Sur la difficulté à faire l'histoire du sport et de ses publics, voir Françoise Bosman, Patrick Clastres et Paul Dietschy, *Le sport : de l'archive à l'histoire*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2006 et le chap. 2 de la présente thèse ; j'emprunte l'expression « âge d'or de la publication sportive » à Timothy J. Wiles, bibliothécaire au *Baseball Hall of Fame and Museum* de Cooperstown (New York), discussion avec l'auteur, 15 avril 2006 ; à titre d'exemple pour les Dodgers, voir Bill Borst, *The Brooklyn Dodgers, 1953-1957 : A Fan's Memoir*, St. Louis, Krank Press, 1982 ; sur baseball et enquête marketing, David Q. Voigt, « Out with the Crowds : Counting, Courting and Controlling Ballpark Fans », *Baseball History 2 : An Annual of Original Baseball Research*, vol. 2, 1989, 102.

⁴³ J'emprunte ce néologisme, traduction commode de *fandom*, à Nicolas Hourcade, « La place des supporters dans le monde du football », *Pouvoirs*, avril 2002, 101-123.

⁴⁴ Pour consulter un échantillon de ces sources, voir le site réalisé par l'auteur « Brooklyn et "ses" Dodgers : annexes multimédia », disponible à <http://sites.google.com/site/brooklynetsesdodgers>.

⁴⁵ Raymond A. Schroth, *The Eagle and Brooklyn: A Community Newspaper, 1841-1955*, Westport (Connecticut), Greenwood Press, 1974.

brooklynois dont les archives furent conservées de manière si complète⁴⁶. Pour compléter l'inventaire des sources utilisées, les très nombreux ouvrages grand public sur les Dodgers furent utiles pour apprendre l'histoire sportive du club ainsi que son folklore et son image publique. Certains d'entre eux sont contemporains à l'équipe (la première chronique du club parut en 1945) et furent rédigés par des journalistes très proches du club : ils font donc office de sources primaires. Certains membres du personnel du club (comme le commentateur radio Red Barber ou le responsable des manifestations promotionnelles Irving Rudd) publièrent leurs mémoires, qui fournissent, elles aussi, un matériau de première main⁴⁷.

Enfin, il existe quelques thèses, articles ou ouvrages portant un regard critique sur l'histoire des Dodgers à Brooklyn, le plus complet étant celui de Carl Prince, historien de la jeune république américaine et retraité de New York University⁴⁸. Paru en 1996, *Brooklyn's Dodgers* tente de déconstruire l'identification ville-club en questionnant les attitudes politiques de la direction, sa position ambiguë vis-à-vis de l'intégration de Robinson ou l'importance de la culture machiste au sein du club et des supporters. Prince tente également d'élucider l'épineuse question des relations entre les différents groupes ethniques et leur loyauté pour l'équipe phare du *borough*. Si cet ouvrage a plus de qualités que de faiblesses, il demeure décevant à cause de la thèse simpliste qu'il défend :

« Les Dodgers s'avérèrent des catalyseurs très nécessaires : la présence de l'équipe fut centrale pour le sentiment de communauté à Brooklyn. Même s'ils n'ont pas fait disparaître les tensions, l'universalité de l'équipe dans le *borough*, à la fois réelle et psychique (sic), aida à apaiser les liens sociaux par ailleurs tendus. Ils offraient un des points de ralliement les plus efficaces dans cette société urbaine complexe »⁴⁹.

⁴⁶ Le *Brooklyn Eagle* est numérisé de 1842 à 1902 (disponible à <http://eagle.brooklynpubliclibrary.org>) ; pour le reste, il est en microfilm à la Brooklyn Public Library. Les trois autres journaux, tous rachetés progressivement par l'*Eagle*, étaient le *Brooklyn Daily Union*, le *Brooklyn Times* et le *Brooklyn Citizen*, voir le registre *N.W. Ayer & Son's American Newspaper Annual and Directory*, N. W. Ayer & Son., Philadelphie, éditions de 1883 à 1920.

⁴⁷ Des années 1920 aux années 1950, chaque équipe avait un correspondant attitré par journal ; il voyageait avec eux et partageait l'intimité des joueurs même hors du terrain, « Baseball Reporting », in John Thorn et Pete Palmer, dir., *Total Baseball*, New York, Warner Books, 1997, 2221 ; pour les mémoires, Red Barber et Barney Stein, *The Rhubarb Patch : The Story of the Modern Brooklyn Dodgers*, New York, Simon and Schuster, 1954 ; Irving Rudd et Stan Fischler, *The Sporting Life*, New York, St Martin's, 1990.

⁴⁸ Carl E. Prince, *Brooklyn's Dodgers : The Bums, the Borough, and the Best of Baseball*, New York, Oxford University Press, 1996, à sa suite, plusieurs travaux « critiques » furent réalisés sur les représentations des Dodgers : Thor Ansen Hoyte, « "... and so we played" : memory, place and the Brooklyn Dodgers », mémoire de MA, études américaines, Lewis & Clark College/Syracuse University, 1993/1998 ; Shuck, « Dodging the Past », op. cit., 2006 (de loin le plus critique) ; John Hughson, « "Smoke and mirrors" : Evocations of the Brooklyn Dodgers and Ebbets Field in *Blue in the Face* », *Sport in Society*, vol. 11, n°2, 2008 et Peter Schulman, « Remembering Next Year : The Brooklyn Dodgers as Lieu de Mémoire in Contemporary American Fiction », contribution présentée à la conférence « Imagining Brooklyn Conference », Center for the Study of Brooklyn & Ethyl R. Wolfe Institute for the Humanities, Brooklyn College (New York), mai 2007.

⁴⁹ Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 116.

Aussi séduisante soit cette approche supposant l'existence d'une « communauté » à l'échelle du *borough*, elle demeure un postulat irénique, consensuel et surtout non démontré au fil des pages de qui demeure un essai subjectif. En effet, le défaut majeur de *Brooklyn's Dodgers* est qu'il souffre d'un fort biais subjectiviste et autobiographique avoué par l'auteur lui-même. Cela est d'ailleurs une caractéristique majeure de l'historiographie existante : la grande majorité des auteurs de livres sur les Dodgers (et même des historiens du base-ball en général) grandit à Brooklyn⁵⁰. Marc Singer affirme que leur passé de jeunes fans des Dodgers façonna leur préoccupation intellectuelle : ils s'intéressent donc en priorité à l'intégration de Robinson, la victoire de 1955, le départ pour Los Angeles, la « mystique » des Dodgers, ses liens avec le public local, le prétendu esprit égalitaire et démocratique du base-ball ou à la nature transgénérationnelle de ce sport.

Contribution et plan

Au vu d'une telle historiographie à la fois lacunaire et chargée d'affects, parler des Dodgers sans être un fan depuis l'enfance est donc à la frontière de l'hérésie⁵¹. Avec ma part de « francité », je m'assure *a priori* d'écrire une histoire sociale, économique et culturelle des Dodgers qui ne soit ni animée par une quête des émotions de l'enfance, ni pétrie de nostalgie pour les années 1950, ni biaisée par un supporteurisme partisan, ni au service d'un discours préconstruit sur la société états-unienne d'hier et d'aujourd'hui⁵². En ce sens, cette étude, en se détachant de la charge affective liée au base-ball aux Etats-Unis, peut prolonger le travail entrepris par certains historiens qui veulent ouvrir l'histoire américaine au regard étranger⁵³. Elle permet aussi de souligner que le sport n'est pas un domaine « neutre » ou « autonome » : il se joue avant tout dans ce dernier, même professionnalisé à outrance, un investissement affectif maximal qui met continuellement en scène les discours, parfois sérieux, parfois

⁵⁰ Pour l'aveu de Prince, *Ibid.*, xiii : « A me relire, je trouve ces pages nostalgiques, même si j'ai essayé de traiter ces questions historiques d'une manière impartiale [...] Je pense que c'est un travail sérieux, mais je ne crois pas qu'il soit très objectif. Je n'ai simplement pas su le faire cette fois-ci » ; remarque faite dans Marc Singer « The After-Image of Ebbets Field and the Shape of Baseball History », *North American Society for Sport History Proceedings*, 1994, 62-63 ; la liste des auteurs brooklynois comprend H. Seymour, auteur de la première histoire du base-ball, R. Kahn, M. Adelman, historien du sport à New York, J. Tygiel, spécialiste de J. Robinson, P. Levine, biographe de A.G. Spalding ; auxquels il faut ajouter pour ces dernières années : H. Frommer, C. Prince, M. Shapiro, B. McGee, et A. Mele (voir bibliographie pour les titres).

⁵¹ Dans un courriel du 23 mars 2003, M. Adelman, un des artisans du renouveau des études sportives américaines, me fit d'ailleurs part de son étonnement qu'un jeune Français s'intéressât à « [ses] très chers Dodgers ».

⁵² J. Tygiel, historien du sport reconnu, narre à la fin de l'introduction de son livre sur Jackie Robinson comment il s'est ému lui-même d'avoir réalisé un rêve d'enfant en devenant chercheur : « le petit garçon en moi sourit : j'avais bien de la chance en effet d'avoir pu mêler la vocation de l'historien et le hobby du fan de base-ball », Jules Tygiel, *Baseball's Great Experiment : Jackie Robinson and his Legacy*, New York, Oxford University Press, 1983, vi ; personnellement, je ne suis pas « fan » de base-ball, même si je me suis mis à ce sport en 2003 pour le connaître de l'intérieur et si je soutiens épisodiquement les Mets de New York depuis mon séjour de recherche à Brooklyn en 2005-2006.

⁵³ Sur l'internationalisation de l'histoire américaine, voir par exemple Thomas Bender, dir., *Rethinking American History in a Global Age*, Berkeley, University of California Press, 2002.

facétieux, du « nous contre eux », binarité qui prend tout son sens dans les rapports tendus entre Brooklyn et New York⁵⁴.

Au final, cette thèse entend contribuer, premièrement, à une histoire critique et distanciée de la place des loisirs populaires aux Etats-Unis, chantier récemment ouvert par la nouvelle histoire du sport. Elle s'inscrit aussi dans une branche assez récente des études urbaines, qui s'intéresse aux « géographies morales », c'est-à-dire ces représentations sociales de certains territoires qui ont des effets sur la politique urbaine et sur le vécu des citoyens⁵⁵. Dans cette approche, la ville est donc entendue davantage comme un processus qu'un site où s'inscrivent ces changements. Le cas new-yorkais, par la multiplicité des cultures et des phénomènes qui s'y développèrent, offre à cet égard un terrain privilégié. En effet, on sait déjà beaucoup de choses sur cette ville-monde, sur sa politique, ses migrants, ses sous-cultures, mais assez peu sur ses loisirs⁵⁶. Plonger dans l'histoire des relations entre Brooklyn et « ses » Dodgers permet donc de voir sous un nouvel angle la formation des cultures et des identités new-yorkaises à un moment clé de son histoire, de la fin du 19^{ème} siècle au tournant des années 1950.

Le plan retenu se superpose aux années d'existence des Dodgers à Brooklyn, de leur naissance à peine remarquée en 1883 à leur départ si controversé en 1957. Au sein de ces 74 années, deux phases se dessinent nettement, articulées autour de l'année charnière 1938. Ce point de rupture vaut autant pour l'histoire sportive et entrepreneuriale du club que pour le public du base-ball (dans sa composition, ses comportements et ses appartenances), ainsi que pour l'histoire de Brooklyn, notamment dans sa défense d'une indépendance et d'une fierté locale. Au final, ce sont deux âges des relations club/public/ville qui sont distinctement identifiables et qui forment les deux parties de notre recherche.

Avant 1938, le club était relativement populaire, mais son ancrage local était fragile, contesté par d'autres équipes, d'autres loisirs et surtout des difficultés internes – comme les dissensions des actionnaires – et externe – comme la Grande dépression (chapitre 1). Durant

⁵⁴ Sur sport et « neutralité », voir Jacques Defrance, « La politique de l'apolitisme. Sur l'autonomisation du champ sportif », *Politix*, n°50, 2000, 13-37, cité dans Fontaine, « Les "Gueules Noires" », 2006, 7.

⁵⁵ Je m'appuie largement sur Pierre-Yves Saunier, « Représentations sociales de l'espace et histoire urbaine : les quartiers d'une grande ville française, Lyon au XIX^e siècle », *Histoire sociale/Social history*, vol. 57, juillet 1996, qui écrit, pages 2-3 : « Il convient de prendre au sérieux les représentations sociales ayant cours au sujet des espaces [...] urbains, sans les considérer ni comme purs reflets de la réalité, ni comme productions idéologiques destinées à manipuler les dominés, mais comme des faits sociaux [...]. Les valeurs et normes portées par le discours sur les espaces [...] sont] solidifiées en véritables représentations sociales, collectives, intériorisées par les individus grâce à leurs diffusions dans les textes les plus variés, mais aussi grâce à leurs effets sur les pratiques (politique d'aménagement, [...]) ».

⁵⁶ Sur les loisirs, voir Kathy Lee Peiss, *Cheap Amusements : Working Women and Leisure in Turn-of-the-century New York*, Philadelphia, Temple University Press, 1986 ; John F. Kasson, *Amusing the Million : Coney Island at the Turn of the Century*, New York, Hill & Wang, 1978 ; pour une bibliographie générale en français et en anglais, voir Pauline Peretz, dir., *New York : Histoire, Promenades, Anthologie et Dictionnaire*, Paris, Robert Laffont-Bouquins, 2009, bibliographie.

ses mêmes années 1883-1938, un public du base-ball s'inventa à Brooklyn, devenant au fil des saisons de plus en plus partisan et démonstratif, même si sa composition était moins ouvrière qu'on a pu l'écrire (chapitre 2). Temple des classes moyennes et d'un progressisme appliqué au sport, le stade Ebbets Field devint aussi progressivement le lieu où se forgea une nouvelle identité urbaine, celle du « fan de base-ball ». Formé par la presse à devenir expert, il était également appelé à jouir de ses cinq sens de l'expérience du match de base-ball ainsi qu'à endosser des identités socioculturelles précises, masculines, patriotes et chauvines (chapitre 3). Durant ce même premier âge, la direction des Dodgers n'investit que timidement dans son image de « club de la ville » ; les élites brooklynoises, elles, s'emparèrent de l'image de l'équipe, et surtout de son stade inauguré en grande pompe en 1913, pour promouvoir la renaissance de « l'esprit de communauté » brooklynois (chapitre 4).

Après 1938, les relations ville/club/public entrèrent dans un deuxième âge qui fut également le plus intense du point de vue de la construction des identités sportivo-urbaines. L'arrivée du nouveau président Larry MacPhail déclencha une phase de succès sur le terrain (6 titres de *National League* en 10 ans), à laquelle firent écho une popularité et une rentabilité financière parmi les plus élevées de tout le championnat, notamment grâce à la bonne gestion du président Branch Rickey, responsable de l'engagement du premier joueur noir dans le base-ball professionnel. Point d'orgue du deuxième âge des relations ville/club, la délocalisation de 1957 semble difficile à comprendre au vu de l'enracinement tangible et symbolique du club dans la ville, sauf à prendre en compte la nouvelle composition et les nouvelles appartenances du public du base-ball dans les années 1940 et 1950 et surtout le phénomène d'exode vers la banlieue (chapitre 5). Parallèlement, la période 1938-1957 marqua le paroxysme de l'identification Brooklyn/Dodger : le club donna un visage concret à des causes qui touchaient les Brooklynois au plus près, comme le patriotisme, l'anticommunisme, le maintien d'une hiérarchie dans les rapports de genre et de « race » ou encore l'image de Brooklyn comme *borough* provincial et déclassé, stigmaté repris à son compte par le public des Dodgers dans sa célébration du *bum*, ou « bon à rien » (chapitre 6 ; voir Illustration 1 ci-dessous). Prolongement concret de ses identifications d'ordre discursif, le club s'enracina dans la ville en jouant un rôle social pour la jeunesse locale par le biais d'une fondation caritative dédiée notamment au combat « moral » (mais discriminatoire) contre la « délinquance juvénile » (chapitre 7). A l'orée de leur départ soudain pour Los Angeles, les Dodgers étaient donc parvenus au paroxysme de leur imbrication dans Brooklyn, relation à la fois concrète et symbolique qui survécut à la délocalisation et se prolongea dans des phénomènes mémoriels posthumes où se lit, encore aujourd'hui, une certaine idée des

identités brooklynoises et de la place du sport dans la « communauté » urbaine (conclusion de la 2^{ème} partie).

Notons enfin que si entre ces deux âges (1883-1937 et 1938-1957) existent plus de ruptures que de continuités, le travail de l'histoire comme actant social fit que le paroxysme de l'imbrication de la ville dans le club et du club dans la ville dans les années d'après-guerre n'aurait certainement pas été possible sans les fondations posées durant les cinq décennies précédentes. De même, le poids de New York dans cette histoire ne peut-être sous-estimé : un grand nombre des identifications étudiées opéra à Brooklyn justement parce que ce *borough* était dans une relation ancillaire à Manhattan, capitale de la presse et des « faiseurs d'opinion », berceau du base-ball et temple des loisirs populaires.

Le temps et l'espace : voici deux structures sous-jacentes que l'on gardera à l'esprit tout au long de cette enquête sur la construction de liens identitaires à la fois réels et imaginés entre Brooklyn et « ses » Dodgers *via* l'économie, la symbolique et l'engouement populaire pour le base-ball aux Etats-Unis des années 1880 à la fin des années 1950.

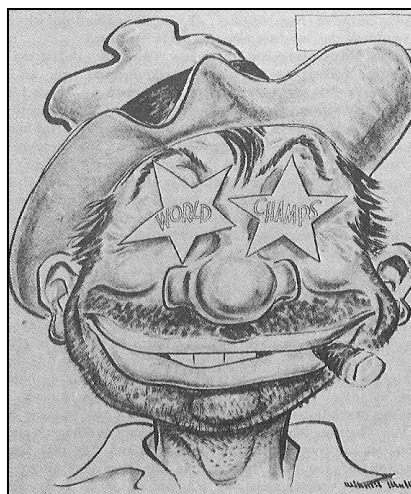


Illustration 1 : le « Bum » de Brooklyn est enfin champion, 1955

Source : dessin de Willard Mullin reproduit dans Cohen, *Dodgers !*, op. cit., 3

Le portait du fan des Dodgers en col-bleu s'appuyait tout particulièrement sur cette caricature du *Brooklyn Bum* (« bon à rien de Brooklyn ») : « un vagabond ventripotent et mal rasé qui portait des guenilles rapiécées, une veste usée jusqu'à la corde et un chapeau écorné, avec, au coin de la bouche, le début d'un mégot de cigare [...], emblème des Dodgers jusqu'à leur départ pour Los Angeles [et qui] cristallisa la relation entre Brooklyn et son équipe de base-ball »⁵⁷.

⁵⁷ Cohen, *Dodgers !*, 2.

Prologue : le match de base-ball¹

Règles du jeu et expérience du spectateur

En guise de prologue, une plongée succincte dans l'univers du base-ball s'impose tant ce sport est méconnu en France². Il s'agit ici moins de décrire les règles de ce sport né aux Etats-Unis vers 1840 que d'évoquer leur « esprit », c'est-à-dire le répertoire sémantique à connaître pour placer le regard au même niveau que les milliers de spectateurs s'étant enthousiasmé pour les Dodgers et mettre le sport autant que possible au cœur de cette sociohistoire de la construction des identités urbaines à Brooklyn. Avatar urbain des *rounders*, jeu infantile britannique né au 18^{ème} siècle semblable à la thèque normande, le base-ball est réputé alambiqué, « indigène, cryptique et dur à déchiffrer »³. Pourtant son principe, ou son « but du jeu », est assez simple. Il peut être résumé ainsi : il s'agit, à l'aide d'une batte en bois ou aluminium de frapper le plus loin possible une balle de liège et de cuir lancée par l'adversaire et de courir autour d'un terrain en forme de carré afin de revenir au point de départ (*home*) avant que la défense n'y renvoie cette balle (voir Illustration 2). Un tour complet vaut un point (*run*) mais la progression peut être scandée en plusieurs étapes si la frappe ne garantit pas au coureur de faire le tour sans s'arrêter. Se trouvent en effet sur le chemin menant au point de départ trois bases, qui permettent au coureur de trouver un refuge en terrain ennemi. En effet, si une partie du corps du coureur est en contact avec cette base, ce dernier ne peut être éliminé : on dit qu'il est *safe*. Mais ce tour complet peut aussi être effectué d'une traite si la frappe atterrit dans les gradins (*home-run*, phase de jeu assez rare qui suscite l'enthousiasme des spectateurs) ou si elle sort du stade.

L'accès à une base s'appelle un *hit* ou « coup sûr » ; il y a trois sortes de *hits* : le *single* (coup sûr d'une base), le *double* ou le *triple*. L'attaque (c'est-à-dire la « batterie » des frappeurs) se succède à la batte : après que le premier frappeur a réussi un *hit*, un *home-run* ou s'est fait éliminé (voir ci-dessous pour les moyens de retirer des attaquants), il laisse sa place au coéquipier dont le nom lui succède sur la liste de passage au bâton. A chaque fois qu'un coéquipier frappe une balle, le premier frappeur, devenu « coureur », retrouve la possibilité de faire le tour des bases pour marquer un point. En cela, le base-ball est un sport

¹ Voir également le glossaire français-anglais du baseball page 518. Tous les mots suivis d'un astérisque dans le texte sont expliqués dans ce lexique.

² Preuve que le base-ball est très mal connu en France, le nombre de licencié/e/s de la Fédération de base-ball, softball et cricket ne dépassait pas 10 000 en 2005, soit 225 fois moins que le football et aussi peu que le twirling bâton ou la pêche sportive au coup, d'après « Recensement réalisé auprès des fédérations sportives agréées », Ministère de la Jeunesse, des Sports et de la Vie Associative, 2005.

³ Didier Aubert, « Baseballogie, sur trois romans de Philip Roth », *Europe* n°806-807, juin-juillet 1996.

cumulatif et multipolaire : les actions se découpent en plusieurs séquences dont les résultats s'additionnent et se déroulent en plusieurs points du terrain en même temps.

De leur côté, les adversaires, formant la « défense », se chargent de faire revenir la balle au plus vite sur une des bases ou sur le point de départ, désigné sous le joli nom de « marbre » en français. Des défenseurs se trouvent assignés à chaque base : ils s'appellent *first baseman* (joueur de première base), *second baseman*, *third baseman*, *short stop* (« arrêt-court », qui se trouve entre la 2^{ème} et le 3^{ème} base) ou *catcher* (le « receveur » qui a lourde tâche de défendre le marbre). Ils sont aidés par trois joueurs situés dans le « champ » (*outfield*) : le *leftfielder* (champ gauche), le *centerfielder* (champ centre) et le *rightfielder* (champ droit). Le 9^{ème} défenseur est le *pitcher* (lanceur) : il cherche à éliminer les frappeurs par ses lancers rapides, courbes, lents ou plongeants, envoyés à plus de 130 km/heure dans la zone de *strike*⁴. De plus, il prête souvent main forte à ses coéquipiers en assurant des relais ou en créant un rideau de sécurité derrière les joueurs de base.

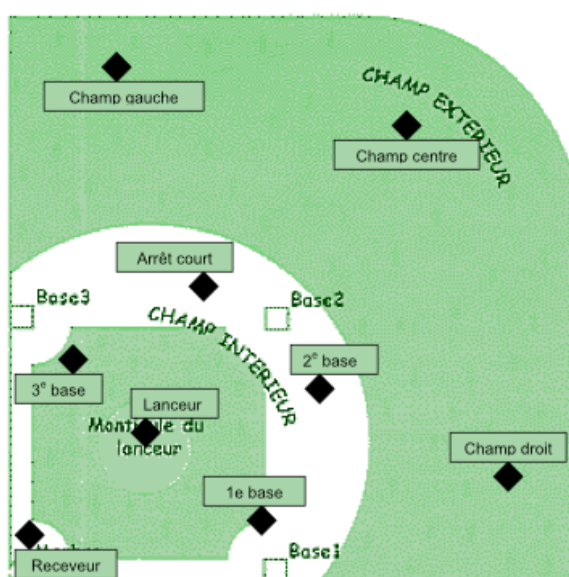


Illustration 2 : Occupation du terrain par les neuf défenseurs

Source : Peter Marquis.

La défense dispose de plusieurs moyens pour retarder ou interrompre la progression des attaquants : éliminer le batteur en faisant trois *strikes* ou « prises » (*make a strike-out*), attraper une balle en chandelle (*catch a pop fly*), avoir la balle dans le gant et un pied sur une des bases avant que le coureur n'y parvienne (*beat the runner on base*) ou toucher le joueur avec la balle dans le gant (*tag out*). Toutes ces actions défensives entraînent l'élimination ou « retrait » du ou des joueurs concernés (*be put out* ou *made out*). En effet, il peut y avoir plus

⁴ La Ligue majeure de base-ball définit la *zone de strike* comme un pentagone imaginaire dont la limite supérieure se situe au point médian entre le dessus des épaules et le haut du pantalon, c'est-à-dire au milieu du dos, et la limite inférieure au niveau des rotules. En largeur, ce parallélogramme est aussi large que la plaque du marbre (*home plate*), voir le schéma Illustration 22 page 521.

d'une élimination par phase de jeu : on parle dans ce cas de « double jeu » ou de « triple jeu ». Quand trois frappeurs sont éliminés, les équipes changent de rôle : l'attaque devient défense et inversement. Un match se joue en neuf manches (*innings*) composées de deux demi-manches (*top of the inning* et *bottom of the inning*) où chaque équipe passe une fois à la batte. Toutefois, si les équipes sont à égalité au terme des neuf manches, le match continue jusqu'à ce qu'une des deux marque un point, ce qui explique pourquoi certaines rencontres durent souvent 3 heures. Notons enfin que les règles du base-ball ont à peine changé depuis leur codification en 1846, ce qui en fait un jeu à la fois atemporel et intergénérationnel, facteur de permanence et de comparabilité. Ce point explique pourquoi les jouent un rôle si important dans la culture du base-ball aux Etats-Unis. Comme le dit une expression célèbre : « quand vous êtes sur un terrain de base-ball, vous n'êtes pas seulement face à neuf adversaires, vous êtes face à l'histoire ».

Autre particularité qui influence l'expérience du spectateur, le rythme séquencé du base-ball en 9 manches de 6 retraits chacune le distingue, par exemple, du football dans lequel la balle est constamment en jeu, sauf en cas de sortie de terrain ou d'une faute. Au base-ball, l'action n'est pas continue : elle est compartimentée en phases de jeu, déclenchées à chaque nouveau lancer. Cela ne signifie pas que la tension est absente, bien au contraire ; elle est même dramatisée par ce découpage qui crée des mini-intrigues au sein de chaque manche. Quand un batteur a deux *strikes* contre lui, par exemple, le stade se concentre, se raidit pour voir s'il sera éliminé au prochain lancer ou non. Le paroxysme du suspense arrive le plus souvent en fin de match, comme ce 31 mai 2006 où les New York Mets recevaient au Shea Stadium de Queens les Arizona Diamondbacks. Après 3 heures 10 de jeu, les deux équipes étaient toujours à égalité 0 à 0. Dans la 10^{ème} manche, les Mets réussirent à placer 2 joueurs sur base (un en 2^{ème}, l'autre en 3^{ème}). Au bâton, José Valentin, vétéran de 36 ans, avait remplacé une jeune recrue par donner l'occasion aux Mets de faire un *single* et d'emporter le match. Après 5 lancers (2 *strikes*, 3 balles), Valentin faisait toujours figure d'homme providentiel : le stade entier attendait de lui cette délivrance. Les panneaux électroniques clignotaient, la musique grondait, le public était debout. Le lanceur se contorsionna pour envoyer sa meilleure balle : c'était un *strike*, le troisième. Valentin fut éliminé. L'élan fut brisé d'un coup. La déception des milliers de fans et le sentiment d'inaccomplissement étaient perceptibles dans l'air. Loin d'être exceptionnel, ce genre de séquence se répète de matches en matches, faisant du base-ball un sport de suspense extrêmement frustrant, voire injuste. Trois joueurs sur base ne rapportent rien s'ils ne parviennent pas au marbre (on les appelle *left-on-base*), la plus longue des frappes est nulle si le défenseur l'attrape en l'air avant sa chute : c'est là un des aspects de la grammaire propre du base-ball.

PREMIERE PARTIE :

LA LENTE EMERGENCE D'UN CLUB LOCAL

**économie, spectacle, et fierté civique lors
du premier âge des Dodgers à Brooklyn
(1883-1937)**

Chapitre 1 : La construction économique et sportive d'un club local (1883-1937)

LES CLUBS DE SPORT GAGNENT ET PERDENT au fil des saisons. Certains brillent éternellement, fabriquant ainsi les légendes qui alimentent les chroniques sportives publiées chaque année par centaine dans le monde entier. Pourtant, derrière les victoires ou les défaites d'une équipe se cachent bien plus que les aléas de la fortune. Un club qui gagne a souvent trouvé les bons compromis entre employer des joueurs compétents et s'assurer que leurs salaires ne soient excessifs, louer ou posséder un stade confortable et attractif sans qu'il ne soit trop grand ou trop cher à entretenir, évoluer dans un championnat au niveau élevé (afin de maintenir l'intérêt du public) mais non au point de finir chaque saison « dans les profondeurs du classement », selon l'expression consacrée. L'histoire de tout club sportif professionnel recèle donc l'histoire d'une entreprise sportive, de sa direction, de son financement, de sa stratégie. Partant, le projet de ce premier chapitre est de proposer non pas une énième histoire sportive des Dodgers (il en existe des dizaines, toutes très utiles) mais de construire en s'appuyant sur des sources comptables une histoire critique de l'entreprise Dodgers durant son « premier âge », c'est-à-dire de sa naissance en 1883 au tournant de 1938, afin de comprendre son lent ancrage dans la ville puis le *borough* de Brooklyn.

Pourquoi 1938 ? Il est clair à de très nombreux égards, autant sportifs qu'économiques, que le club entra dans une nouvelle ère à cette date, lorsque Larry MacPhail prit la relève de Steve McKeever à la présidence du club et qu'il engagea des moyens considérables pour que les Dodgers deviennent une équipe de gagnants. Avant ces années de gloire, de 1883 à 1937, l'équipe avait offert, sous un nom ou un autre, dans un stade ou un autre, un base-ball de piètre qualité. Durant 56 saisons, elle dépassa seulement 22 fois le seuil des 50% de victoires par an¹. Elle ne remporta le titre de champion que 7 fois et finit à la sixième place (sur huit) ou en dessous 27 fois. Sur ces 56 saisons, son classement moyen fut 4,5 sur 8, faisant d'elle une équipe qu'on qualifiera, sans se montrer partisan, de moyenne à médiocre. Cependant, malgré ces résultats passables, le club fut majoritairement bénéficiaire ce qui lui permit de rester pérenne saison après saison. Il survécut à la concurrence d'autres clubs, d'autres ligues, d'autres loisirs commerciaux. Il se dota en 1913 d'un stade monumental, Ebbets Field, remarqué nationalement. Pendant les années 1930, enfin, il

¹ L'histoire économique et entrepreneuriale des Dodgers que je propose ici repose sur une recherche inédite réalisée à partir de données éparses, rassemblées, recoupées puis constituées en bases de données analysables. La multiplicité des foyers d'archives rend difficile la mention des sources précises auprès de chaque chiffre donné au sein du texte. C'est pourquoi j'ai constitué un corpus des sources primaires et secondaires qui m'ont permis de rassembler ces données. Je l'ai nommé « Collection de sources quantitatives assemblées par l'auteur concernant l'histoire économique et entrepreneuriale des Brooklyn et Los Angeles Dodgers (1883-1960) » et il est consultable dans les annexes A2, page 531.

fidélisa un public populaire qui s'identifiait avec ses joueurs loufoques, des « adorables perdants », dont l'image nourrit une certaine idée de l'identité brooklynoise, ouvrière, loyale, gouailleuse.

Au fil des pages qui suivent, seront interrogés les mécanismes par lesquels le club réalisa deux objectifs complémentaires : être pérenne d'année en année et s'ancrer dans l'environnement urbain qui l'accueillait. Ce premier chapitre s'inscrit donc dans la problématique générale de la thèse en ce qu'il éclaire par une critique de l'histoire sportive et entrepreneuriale des Dodgers les processus par lesquels le club est lentement devenu un élément important, pour ne pas dire central, de l'histoire de la ville et de ses habitants. Le parcours retenu passera par trois étapes que scandent des événements charnières pour l'histoire du club. De 1883 à 1897, tout d'abord, le club surmonta divers obstacles pour prouver que Brooklyn était une ville de base-ball, capable de faire bonne figure nationalement. Puis de 1898 à 1919, avec l'arrivée de Charles Ebbets à la présidence, il se dota d'un stade remarqué qui ancrera durablement l'équipe dans le monde brooklynois, malgré des résultats très fluctuants. Enfin de 1920 à 1937, le club entra dans une nouvelle phase de rentabilité économique, malgré une crise des années 1930 qui s'accompagna paradoxalement d'un regain de popularité. Au final, ces 56 premières années virent les Dodgers émerger comme club de la ville, malgré des difficultés nombreuses qui prouvent que ce statut privilégié fut le fruit d'une lente construction et non d'une quelconque immanence².

1. BROOKLYN S'IMPOSE COMME VILLE DE BASE-BALL, 1883-1897

Le 9 mars 1883, cinq hommes d'affaires se rendirent au 360 Adams Street, rue élégante du cœur historique de Brooklyn, pour y faire enregistrer devant le greffier du comté de Kings le certificat d'association du « Brooklyn Base-Ball Association » : les Dodgers de Brooklyn étaient nés³. En 1883, cette « association » n'était qu'un club parmi d'autres, cherchant à se faire une place dans le marché très concurrentiel du base-ball professionnel. Cet acte de naissance du nouveau club de base-ball de Brooklyn incite à s'interroger sur les raisons et les conditions de sa création, l'identité et les motivations de ces cinq investisseurs ainsi que les modalités matérielles et institutionnelles de son établissement durant sa première décennie d'existence.

² Faute de problématisation grâce aux outils des sciences sociales, la majorité des histoires « grand public » des Dodgers explique le lien fort entre la ville et le club par l'existence d'une essence commune entre ces deux entités ; pour une critique de cette interprétation, voir Marquis, « Une ville et son club », DEA, 101-111.

³ « Court News », *Brooklyn Eagle*, 9 mars 1883 ; « Baseball News », *New York Tribune*, 12 mars 1883.

1.1. Les raisons d'une naissance tardive (1846-1882)

Pour comprendre la spécificité de l'enracinement des Dodgers dans Brooklyn, il faut au préalable se pencher sur la préhistoire du club, c'est-à-dire les années précédant son apparition. En effet, Brooklyn fut le berceau du base-ball dès la naissance de celui-ci dans les années 1840. Il y connut par la suite un grand succès jusqu'au tournant des années 1870, où les clubs de la ville disparurent subitement. Aucun club de Brooklyn ne figura dans les premières ligues professionnelles qui naquirent alors. Comment expliquer ce paradoxe dans une des plus grandes villes du pays ? Comment, dès lors, le base-ball professionnel est-il « revenu » à Brooklyn par l'entremise de la création des Dodgers ?

a) Le riche passé des ancêtres des Dodgers

Contrairement à une croyance largement répandue, le base-ball, tel qu'il est pratiqué de nos jours, n'est pas né en 1839 à Cooperstown, bourgade du nord de l'Etat de New York, mais bien dans l'environnement urbain de New York City et tout particulièrement de Brooklyn, alors ville indépendante comptant près de 100 000 habitants en 1850⁴. Depuis que les *gentlemen* du club social des New York Knickerbockers avaient disputé, contre une équipe de Brooklyn, le « premier » match de base-ball moderne le 19 juin 1846 sur le terrain « Elysian Fields » de Hoboken, en bordure de l'Hudson River, ce jeu de balle et de bâton dérivé des *rounders* britanniques se diffusa rapidement auprès de la population de l'agglomération new-yorkaise⁵. La formalisation des règles par Alexander Cartwright, membre des Knickerbockers, contribua à ce que le base-ball dépasse rapidement en popularité le cricket, le patinage sur glace (prisé à New York) ou encore les courses attelées⁶. Dans une certaine mesure, Brooklyn peut être considéré comme le berceau du base-ball, tant ses résidents y contractèrent, selon le mot de l'historien James Terry « une véritable fièvre pour le base-ball »⁷. Quatre clubs amateurs s'y constituèrent coup sur coup entre 1854 et 1855 : les Excelsiors, les Putnams, les Eckfords et les Atlantics. Ils furent rapidement imités par une douzaine d'autres, la majorité intégrant la première ligue officielle de base-ball du pays,

⁴ Soit le septième rang national et cinq fois moins que New York, Bureau of the Census, « Population of the 100 Largest Cities », <http://www.census.gov/population/www/documentation/>, consulté le 31/01/09, tableau 8, 1850.

⁵ Il s'agit en fait du premier match que les Knickerbockers consignèrent dans leurs archives car en octobre 1845 ils avaient déjà disputé une rencontre à Elysian Fields, James L. Terry, *Long Before the Dodgers : Baseball in Brooklyn, 1855-1884*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2002, 13.

⁶ Importé d'Europe avant la guerre d'Indépendance, le cricket était très populaire dans le nord-est dans les années 1840, Steven A. Riess, dir., *Encyclopedia of Major League Baseball Clubs*, 2 vol., University of South Carolina Press, 2006, ix ; sur les sports new-yorkais au 19^{ème} siècle et la popularité des courses attelées en particulier, voir Melvin L. Adelman, « Baseball, Business, and the Workplace : Gelber's Thesis Reexamined », *Journal of Social History*, vol. 23, n°2, hiver 1989, 288 et Melvin L. Adelman, *A Sporting Time : New York City and the Rise of Modern Athletics, 1820-70*, Urbana, University of Illinois Press, 1990 (1986), 55-73.

⁷ Terry, *Long Before the Dodgers*, 18.

baptisée *National Association of Baseball Players* (NABBP) constituée dès 1858 à l'initiative des Knickerbockers et de 15 autres clubs de la région⁸.

Au sein de la *NAABP*, les équipes de Brooklyn dominèrent largement. De 1859 à 1867, tous les titres de « champions nationaux » furent remportés par une équipe de Brooklyn, deux fois par les Eckfords et surtout six fois par les Atlantics et leur joueur vedette A. J. Reach⁹. Les Atlantics, qui avaient été fondés par A.R. Samuells, « boss » démocrate du district de Bedford, pour divertir et fidéliser la population ouvrière irlando-américaine du quartier, devaient leur supériorité à leur financement illicite : Samuells recevait des fonds par le biais du vice percepteur des impôts Edward J. Flynn¹⁰. Ce furent d'ailleurs les Atlantics qui réalisèrent l'exploit de vaincre en 1870 les Cincinnati Red Stockings, équipe professionnelle composée des meilleurs joueurs du pays restée invaincue durant pas moins de 57 matches consécutifs¹¹. L'exploit fut remarqué nationalement et convainquit les sceptiques que Brooklyn était une ville de base-ball et qu'elle présentait un riche potentiel pour l'exploitation de ce sport à des fins commerciales. D'ailleurs, malgré leur défaite à Brooklyn en 1870, la folle aventure des Red Stockings du propriétaire Harry Wright persuada beaucoup d'hommes d'affaires que le base-ball, jusqu'ici maintenu dans le carcan de l'amateurisme, pouvait assumer pleinement son statut d'entreprise lucrative¹².

b) Professionnalisation et déclin dans les années 1870

Ce fut pour cette raison que se réunirent en mai 1871 à New York les délégués de 10 équipes déterminés à former la première ligue professionnelle de base-ball, baptisée la *National Association of Professional Base-Ball Players* (*NAPBBP* ou *National Association*). Pilotée par Harry Wright, qui avait bâti entre temps les Boston Red Stockings autour du lanceur vedette Albert G. Spalding, cette ligue devait inclure les Eckfords de Brooklyn, équipe semi-professionnelle composée d'ouvriers qualifiés des chantiers navals qui représentait depuis les années 1850 la fierté des quartiers industriels du nord de la ville¹³. Toutefois, la direction des Eckfords refusa de payer la cotisation obligatoire de 10 dollars et

⁸ Ibid., 17 ; United States House Committee on the Judiciary, *Report of the Subcommittee on Study of Monopoly Power, Submitted by Mr Celler, Organized Baseball*, 82^{ème} cong., sess. 1, 27 mai 1952, chapitre V, « Evolution and Historical Development of Organized Baseball », 16.

⁹ Jonathan F. Light, « Brooklyn », *The Cultural Encyclopedia of Baseball*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 1997, 119.

¹⁰ Terry, *Long Before the Dodgers*, 13-15 ; Ted Vincent, *Mudville's Revenge : The Rise and Fall of American Sport*, New York, Seaviews Books, 1981, 16.

¹¹ Cohen, *Dodgers !*, 4 ; sur le sens de cette victoire pour l'histoire de la fierté civique brooklynoise, voir chap. 4, page 221 et suivantes.

¹² Riess, dir. *Encyclopedia*, xi.

¹³ Ellen M. Snyder-Grenier, *Brooklyn! An Illustrated History*, Philadelphia, Temple University Press, 1996, 223

le club ne fut pas admis dans cette première ligue professionnelle¹⁴. Il fallut attendre 1872 pour que Brooklyn soit représenté nationalement dans la *National Association*. En effet, Robert Ferguson, propriétaire des célèbres Atlantics, fut convaincu par William Cammeyer, patron des New York Mutuals (les rivaux de Manhattan, également sous contrôle de la machine démocrate) d'entrer dans la ligue afin de tirer profit réciproquement de la rivalité intra-new-yorkaise¹⁵. Mais Cammeyer, en homme d'affaires rusé, le persuada également de prendre la tête de la *National Association*. Soucieux de stabiliser une ligue aux règles mal définies et peu respectées¹⁶, surmené par la somme de travail, notamment administratif, que lui demandait cette charge, Ferguson ne put gérer correctement son propre club. Les Atlantics ne furent jamais compétitifs et déclarèrent faillite à la moitié de la saison 1875, alors qu'ils n'avaient remporté que 2 victoires en 44 matches¹⁷. Brooklyn n'avait donc pas pu participer à l'aventure de la première ligue professionnelle.

A l'hiver 1875-76, excédé par la non compétitivité et l'instabilité chronique de la *National Association*, William Hulbert, riche magnat du charbon et propriétaire des Chicago White Stockings, fonda une ligue dissidente, la *National League of Professional Baseball Clubs* (ci-après *NL*), afin de mettre de l'ordre dans le base-ball et lui « donner un système économique solide tel qu'il n'a jamais pu avoir auparavant », selon les mots d'Albert Spalding, son nouveau bras droit à Chicago¹⁸. Cette réorganisation du base-ball professionnel s'appuya sur une refonte juridique (la ligue se dota d'un comité directeur chargé de faire appliquer un règlement drastique) et morale (la pratique tolérée des paris dans la *National Association* avait terni, selon Hulbert, la réputation du base-ball)¹⁹. A cet égard, il fut délicat pour la direction de la *NL* d'admettre dans cette ligue « morale » les New York Mutuals de William Cammeyer. En effet, outre leurs liens avec Tammany Hall (la machine démocrate de

¹⁴ A la mi-saison cependant, suite au désistement du club de Fort Wayne (Indiana), les Eckfords furent autorisés à prendre part au championnat, avant de le quitter de nouveau en septembre après que d'autres clubs se plaignirent de leur entrée tardive, Cohen, *Dodgers !*, 4.

¹⁵ Neil W. MacDonald, *The League that Lasted : 1876 and the Founding of the National League of Professional Base Ball Clubs*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2004, 8-9.

¹⁶ La *NAPBBP* fut une entreprise instable et peu rentable : 25 clubs s'inscrivirent durant les cinq années de son existence, mais onze périclitèrent après une saison et seize furent des échecs financiers. Même les Boston Red Stockings de Wright et Spalding, malgré leur titres de champion de 1872 à 1874, ne générèrent que de maigres profits et n'attirèrent qu'une moyenne de 3 000 personnes par match, *Study of Monopoly Power (1952)*, 18.

¹⁷ MacDonald, *The League that Lasted*, 30 et *Study of Monopoly Power (1952)*, 18.

¹⁸ Spalding, cité dans Peter Levine, *A.G. Spalding and the Rise of Baseball, the Promise of American Sport*, New York, Oxford University Press, 1986, 24.

¹⁹ Hulbert supervisa la rédaction des statuts de la *NL* qui entrèrent en vigueur en 1876. Elle se caractérisait par une grande bureaucratisation : les propriétaires, le président de la ligue, le secrétaire-trésorier et un conseil d'administration avaient pour charge de faire respecter des règles drastiques. Il n'y avait que huit clubs dans tout le pays, situés dans des villes de 75 000 habitants au minimum ; les clubs devaient s'acquitter d'une cotisation de 100 dollars et respecter un calendrier de matches prédéterminé à l'avance sous peine d'exclusion immédiate ; les joueurs étaient tenus pas des contrats restrictifs et étaient passibles de mise au ban (*blacklisting*) s'ils contrevenaient à leurs obligations contractuelles et morales. En effet, la *NL* interdisait la pratique du base-ball professionnel le dimanche, la vente d'alcool sur la propriété du club et toute forme de paris ou d'accord préalable sur l'identité du vainqueur du match (*pool selling*), *Ibid.*, 24.

New York), les Mutuals avaient la mauvaise réputation de fermer l'œil sur les pratiques illicites de paris opérées par leur public ou leurs propres joueurs, au point que le terrain où ils jouaient fréquemment, les Union Grounds de Brooklyn (également propriété de Cammeyer), fut qualifiés de « nid à parieurs »²⁰.

D'un autre côté, il était impensable pour Hulbert et ses associés de ne pas inclure les Mutuals dans la *NL*, tant ils étaient puissants et ils dominaient le marché de la région de New York et de Brooklyn depuis la faillite des Atlantics. Hulbert privilégia donc l'argument commercial à son dessein moral et admit les Mutuals dès avril 1876. Mais la présence de New York dans la *NL* fut de courte durée : refusant de se rendre dans les villes de l'ouest pour y disputer les matches fixés par le calendrier statutaire, les Mutuals furent disqualifiés et exclus de la ligue, comme le règlement le prévoyait²¹. Aussi surprenant que cela puisse paraître pour l'observateur du 21^{ème} siècle, il fallut attendre 1883, c'est-à-dire six saisons, pour qu'une équipe de New York, alors de loin la plus grande ville du pays, intègre de nouveau ce championnat, pourtant qualifié de « national ».

L'absence d'une équipe brooklynoise dans la *NL* devrait également surprendre. En 1880, avec plus de 560 000 habitants, Brooklyn était la 3^{ème} ville américaine, derrière New York et Philadelphie, mais devant Chicago et Boston²². Son économie florissante (notamment grâce aux « cinq arts noirs » du pourtour côtier), son dynamisme démographique et l'étendue de sa fierté civique en faisaient un candidat parfait à l'obtention d'une franchise de *NL*²³. A cette anomalie, deux explications sont possibles : la première est d'ordre juridique. En effet, dans leur souci de mettre en l'ordre le marché du base-ball, les instances de la *NL* avaient ajouté une clause de droits territoriaux au règlement de la ligue :

« Chaque club membre aura le contrôle exclusif de la ville dans lequel il se trouve et du territoire autour de cette ville dans un rayon de 8 kilomètres (5 miles), et aucun club visiteur ne saura dans aucune circonstance (...) être autorisé à affronter quel club que ce soit sur ce territoire autre que le club dudit territoire »²⁴.

Elle explique pourquoi ni les Atlantics ni aucun autre club de Brooklyn ne furent autorisés à rejoindre la *NL* en 1876 : même si la ville de Brooklyn était indépendante, elle se trouvait à 3,5 km de New York (de mairie à mairie), c'est-à-dire dans le territoire réservé de la franchise new-yorkaise de la *NL*, les Mutuals de Cammeyer. Bien entendu, avec la radiation de ces

²⁰ En anglais « hotbed of gambling », MacDonald, *The League that Lasted*, 48.

²¹ *Study of Monopoly Power (1952)*, 20.

²² « Population of the 100 Largest Cities », article en ligne cité, consulté le 31 janvier 2009, tableau 11, 1880.

²³ Sur Brooklyn en 1880, voir David Ment, *The Shaping of a City, a Brief History of Brooklyn*, Brooklyn Educational Committee Alliance, 1979, 56 et le chapitre 4 de la présente thèse.

²⁴ *National League Constitution*, 1876, article V, section 5, cité dans *Study of Monopoly Power (1952)*, 19.

derniers en août 1876, cet obstacle légal devenait caduc. Mais il existait une deuxième explication, d'ordre structurel et économique. Dans ces premières années, la *NL* (comme d'ailleurs sa prédécesseur la *National Association*) ne pratiquait pas le contrôle des salaires des joueurs ce qui eut pour conséquence de susciter leur inflation et de ruiner les clubs les uns après les autres²⁵. Ce fut en partie pour cette raison que les *Atlantics* durent déclarer faillite en 1875 et que les *Mutuals* ne purent assumer les dépenses occasionnées par leurs matches à l'ouest en 1876.

Ces difficultés économiques touchaient la *NL* dans son ensemble et vers 1880 sa pérennité n'était pas assurée. Toutefois, un tournant historique se produisit au début de la décennie 1880 : la ligue devint bénéficiaire après avoir mis fin à l'instabilité des salaires des joueurs grâce à l'adoption d'une contrainte à la liberté du marché²⁶. Cette « clause de réserve », votée en secret par les propriétaires en 1879, prévoyait que cinq joueurs d'un club lui étaient exclusivement réservés, c'est-à-dire non transférables et interdits de négociation pendant une période déterminée. Ceci évitait l'inflation des salaires et garantissait une compétition plus juste (du moins pour les propriétaires et le public). En 1881, pour la première fois depuis 1876, la majorité des équipes de *NL* tirèrent des profits et virent la fréquentation de leur stade augmenter²⁷. En conséquence, la clause de réserve fut donc rendue publique et étendue à 11 joueurs en 1883 puis 14 en 1887.

c) La conquête du marché new-yorkais

Cette ère de prospérité attira les investisseurs vers le base-ball qui, plus que jamais auparavant, semblait pouvoir être source d'enrichissement. Plusieurs ligues concurrentes furent établies, mais une seule parvint à assembler assez de capital pour rivaliser avec la *National League* : l'*American Association* (ci-après *AA*), fondée en 1881 par quelques barons de la bière²⁸. A la différence de la *NL*, l'*AA* autorisait la vente d'alcool dans les enceintes sportives (elle fut surnommée *The Beer and Whisky League*), les matches le dimanche et elle pratiquait des tarifs plus attractifs (25 cents au lieu de 50 pour la *NL*). Durant la saison 1882, l'*AA* avait embauché 47 anciens joueurs de la *NL* (libres) et menaçait d'installer une franchise à Philadelphie et à New York, où la *NL* n'était pas présente. A la mort de Hulbert, le nouveau

²⁵ Lorsqu'un club se trouvait en déroute, un autre plus solide rachetait ses meilleurs joueurs au bas prix générant ainsi la concentration des talents dans les clubs les plus riches et l'impossibilité pour les plus faibles de se remettre à niveau. Cette ouverture du marché menaçait l'existence même des ligues puisque, privés de joueurs et de fonds, les clubs les plus faibles devaient abandonner la ligue, laissant les clubs les plus forts ou les plus riches sans adversaires et le public sans véritable compétition pour laquelle s'enthousiasmer, *Ibid.*, 22.

²⁶ Cette contrainte à la libre entreprise caractérisa le base-ball jusqu'en 1975 ; pour une histoire complète de la clause de réserve, voir Lee Lowenfish et Tony Lupien, *The Imperfect Diamond : The Story of Baseball's Reserve System and the Men Who Fought To Change It*, New York, Stein and Day, 1980.

²⁷ *Study of Monopoly Power (1952)*, 25.

²⁸ Stefan Szymanski et Andrew S. Zimbalist, *National Pastime : How Americans Play Baseball and the Rest of the World Plays Soccer*, Brookings Institution Press, 2005, 55.

président de la *NL*, A.G. Mills, entreprit de coopérer avec la ligue rivale plutôt que de s'engager dans « une guerre des ligues » dévastatrice pour les deux camps. Le 17 mars 1883, un accord de coopération, appelé accord national fut signé à New York. Il prévoyait une période de transfert bien définie, l'application d'une clause de réserve et le maintien de la clause des droits territoriaux, autrement dit les villes de *NL* étaient protégées contre l'installation d'une franchise de l'*AA* et inversement.

Ce fut dans ce climat de prospérité et d'expansion contrôlée que l'idée vint à un certain George Taylor, journaliste et amateur de sport de Manhattan, de redonner à New York un club de base-ball professionnel²⁹. Il chercha d'abord des partenaires pour mener à bien cette entreprise qui nécessitait non seulement un capital de départ conséquent afin d'acheter des joueurs et de construire ou louer un stade, mais aussi un carnet d'adresses étendu pour se faire reconnaître auprès des instances du base-ball. Faute de rassembler ces éléments, il se fit devancer par le fabricant de tabac millionnaire John B. Day et son partenaire en affaires l'ancien joueur James Mutrie³⁰. Tous deux géraient depuis 1880 une équipe de base-ball semi-professionnelle, les New York Metropolitans. Contactés par la direction de l'*AA* en 1882 pour entrer dans cette ligue et lui permettre d'empocher le marché new-yorkais, ils déclinerent l'offre, probablement pour éviter qu'une seule ligue ait le monopole sur la ville et maintenir la possibilité que New York soit une ville de derby entre les deux championnats rivaux. A la fin 1882, après que chacune des ligues leur fit de nouveau la même proposition, Day et Mutrie firent coup double : ils engagèrent pour 1883 deux équipes dans chacune des ligues, les Metropolitans dans l'*AA* et les Gothams dans la *NL*. Puisque les deux équipes appartenaient à une seule et même société, la clause des droits territoriaux maintenue dans « l'accord national » de 1883 ne s'appliquait pas. Ainsi, en mai 1883, le base-ball professionnel était de retour à New York après 6 saisons d'absence avec non pas une, mais deux équipes ! En réalité, une troisième était également en train de se constituer.

1.2. La naissance des « Dodgers »

Après treize ans sans équipe de premier ordre, les conditions semblaient réunies en 1883 pour que Brooklyn renoue avec le base-ball de haut niveau. Il fallut pour cela qu'un groupe d'investisseurs new-yorkais aux revenus assez douteux croit en son potentiel de ville de base-ball et y implante les « Brooklyn Grays », équipe qui deviendrait les « Dodgers ».

²⁹ Andy McCue, « A History of Dodger Ownership », *The National Pastime* n°13, 1993, 34.

³⁰ Sur les projets de Day et Mutrie, voir Benjamin G. Rader, *Baseball : A History of America's Game*, Urbana, University of Illinois Press, 1992, 26.

a) Des investisseurs new-yorkais aux revenus douteux

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, les Dodgers de Brooklyn naquirent à New York. En effet, outre leur simple origine géographique, les cinq investisseurs qui créèrent et financèrent le club étaient des individus dont les profils biographiques et les sources d'enrichissement étaient typiques de la bourgeoisie d'affaires du New York de la fin du 19^{ème} siècle.

Le journaliste George Taylor tout d'abord, l'homme à qui l'on prête la paternité des Dodgers, était co-rédacteur en chef du célèbre quotidien de James Gordon Bennett, le *New York Herald*. Responsable de la section métropolitaine, il subissait, selon Andy McCue, une forte dose de stress³¹. Sur les conseils de son médecin, il décida donc, à 30 ans à peine révolus, de se réorienter vers la gestion d'un club de base-ball, une activité qu'il imaginait meilleure pour sa santé. Fan de base-ball, il avait remarqué dans le courrier de ses lecteurs que beaucoup partageaient cette passion, mais encore lui fallait-il pour mener à bien son ambition assembler autour de lui des investisseurs de confiance pour financer cette nouvelle équipe, qu'il construisait littéralement à partir de rien. Taylor contacta d'abord un ami à Wall Street qui, après avoir accepté de partager le bail d'un terrain à South Brooklyn, lui fit faux-bond. Se retrouvant seul à devoir assumer le loyer, Taylor saisit un avocat de Park Row, John Brice, qui parla du projet à un certain Charles H. Byrne avec qui il partageait son bureau. Lui-même fan de sport, Byrne était, comme Taylor, un ancien élève de Saint François-Xavier, une célèbre institution scolaire jésuite de New York. Byrne avait commencé sa carrière à Omaha (Nebraska) comme responsable des achats pour la compagnie ferroviaire Union Pacific. Après une brève incartade en politique, il revint à New York où il devint agent immobilier. A 39 ans, avec un carnet d'adresses bien rempli, il était prêt à se lancer dans cette aventure. Il apporta son soutien financier à Taylor et surtout il impliqua dans le fond d'investissement son propre beau-frère, Joseph J. Doyle, avec qui il avait des intérêts dans la gestion d'une maison de paris sur Ann Street, rue du bas-Manhattan qui, dans les années 1880, était un des centres névralgiques du jeu illégal³².

Légèrement plus âgé (45 ans), Doyle était un proche de Tammany Hall, respecté, dit-on, par le « Boss » Tweed et ami personnel de James Kelly (qui fut le successeur de Tweed à la tête de Tammany et le responsable du budget de la ville à partir de 1874). Ancien pompier

³¹ Taylor travaillait la nuit comme chef de rédaction pour la section new-yorkaise du journal (*night city editor*), McCue, « A History », 34.

³² Pour ce paragraphe, Terry, *Long Before the Dodgers*, 124 ; McCue, « A History » ; 34 ; Bob McGee, *The Greatest Ballpark Ever : Ebbets Field and the Story of the Brooklyn Dodgers*, New Brunswick (New Jersey), Rivergate Books, 2005, 24 ; « Death of C. H. Byrne », *Chicago Daily Tribune* 1898 ; sur Ann Street, voir les articles « A Gambling-House Raided », *New York Times*, 17 février 1880 et « Watching Gambling-Places », *New York Times*, 12 avril 1883.

volontaire pour la brigade n°28, Doyle avait passé sa vie entière à New York, où il fut un membre actif de plusieurs cercles sportifs³³. Il fut par exemple le premier à organiser des courses pédestres, tenues sur plusieurs jours, à Madison Square Garden, grande salle de spectacle alors sur la 26^{ème} rue. Il devint en 1891 propriétaire du grand Hôtel Elberon à White Plains, ville bourgeoise du comté de Westchester au nord de New York, où se rendaient en villégiature de nombreux hommes politiques de la ville³⁴. Son lien avec les maisons de jeu sur Ann Street est suggéré par une seule source, mais au regard de ses contacts avec les édiles municipales, il n'est pas incohérent qu'il ait participé à cette activité illicite, condamnée publiquement par Tammany, mais tolérée secrètement par les forces de police qui en tiraient des bénéfices grâce à la corruption³⁵.

Le quatrième homme d'affaires new-yorkais impliqué dans la naissance des Dodgers était un dénommé Ferdinand A. Abell, que toutes les sources contemporaines consultées dépeignent comme un « homme du monde » (*a social man*). Il fut contacté par le trio fondateur au moment où manquaient les fonds nécessaires pour construire des tribunes sur le terrain de South Brooklyn loué par Taylor et que Doyle avait fait terrasser pour 12 000 dollars³⁶. Le plus âgé des quatre investisseurs (il avait 50 ans en 1883), Abell était aussi le plus riche, une fortune probablement acquise grâce à ses activités dans le monde du jeu. Il possédait une maison de paris (parfois décrite comme un casino) à Narragansett Pier, une commune chic du littoral du Rhode Island ainsi que plusieurs affaires dans tout le nord-est. Il est également plausible que se soit lui qui, en tant que propriétaire d'une maison de jeu sise au n°1 Ann Street, eut maille à partir avec la police en 1861, suite au passage au tabac d'un client³⁷. Enfin, en 1880, un certain Henry Morrison (qui prétendait s'appeler en réalité Ferdinand A. Abell) fut mis en examen pour organisation de jeu illicite au 818 Broadway sur le témoignage d'un membre de la Société new-yorkaise pour la prévention des délits³⁸.

Ce genre d'activité interlope n'empêchait pas celui qui fut pendant deux décennies la colonne vertébrale financière des Dodgers de faire partie de la belle société new-yorkaise. Partageant son temps entre les salons de l'Upper East Side et les stations balnéaire de la côte

³³ Sur la vie de Doyle et ses liens avec la machine démocrate, « White Plains », *New York Tribune*, 16 octobre 1900, 14 et « Joseph J. Doyle Dead », *The Washington Post*, 8 janvier 1906, 3 ; sur John Kelly, Edwin G. Burrows et Mike L. Wallace, *Gotham : a History of New York City to 1898*, New York, Oxford University Press, 1999, 1027-1028.

³⁴ « Death List of Today », *New York Times*, 8 janvier 1906, 9.

³⁵ Sur la compromission des cadres de Tammany Hall avec le monde du jeu, Burrows et Wallace, *Gotham*, 807 et 827 ; sur l'impunité des maison de paris, « Watching Gambling-Places », *NYT*, 12 avril 1883.

³⁶ *New York Clipper*, 1899, cité dans McCue, « A History », 34.

³⁷ La manchette précise que Frederick Blackman et un certain « Augustus » Abell, propriétaires d'une maison de jeu, furent arrêtés par la police pour avoir roué de coup un client. Or le deuxième prénom de Ferdinand Abell commençait par la lettre A et il se faisait appeler « Gus » par les journalistes, « Fight in a Gambling House », *New York Times*, 15 novembre 1861, 5 et Abe Yeager, « Former Magnate Dead », *Sporting Life*, 15 novembre 1913, 8.

³⁸ « The Gambling-House Cases », *New York Times*, 3 février 1880, 3.

atlantique, Abell possédait depuis 1872 un grand immeuble de style Shingle à Newport (Rhode Island), ville du littoral, qu'on pourrait appeler le Deauville de New York³⁹. Il n'est pas surprenant dès lors qu'en 1892 son nom apparaisse dans les colonnes mondaines du *New York Times* et qu'en 1895 il devienne l'unique propriétaire du Nautilus Club, un splendide *club house* sur Bath Road, à Newport, qui accueillait depuis longtemps la fine fleur de la belle société new-yorkaise en villégiature sur la côte⁴⁰.

Au vu des profils biographiques des quatre fondateurs du club en passe de devenir les Dodgers, il paraît clair que leur motivation était bel et bien financière et non « gratuite », au sens de désintéressée. Pour ces entrepreneurs aux revenus parfois douteux et aux contacts nombreux avec les cercles politiques locaux, le base-ball était devenu une manière légitime de s'enrichir, comme pour beaucoup d'autres hommes d'affaires des années 1880⁴¹. Ils appartenaient à cette bourgeoisie de petits commerçants, de gérants de salles de billard, de propriétaires de théâtre, de managers, d'employés, de vendeurs, *etc.*, qui, si elle ne cherchait pas toujours à tirer des profits directs de son activité dans le base-ball, voulait exploiter la visibilité et la bonne réputation de ce sport pour servir ses intérêts commerciaux ou politiques⁴². C'est probablement dans ce dessein que « Ferdinand A. Abell, Joseph J. Doyle, Charles H. Byrne, George D. Taylor et John M. Kelley », pour citer scrupuleusement l'acte notarié du 9 mars 1883, déposèrent devant le greffier du comté de Kings les statuts de la « Brooklyn Base-Ball Association », société à responsabilité limitée au capital de 20 000 dollars dont les biens se situaient « entre les 4^{ème} et 5^{ème} avenues et les 3^{ème} et 4^{ème} rues [...] »⁴³.

³⁹ « John G. Richardson/Sophia E. Blatchford House (Written Historical And Descriptive Data) », *Historic American Buildings Survey*, Office of Archeology and Historic Preservation, National Park Service, Department of the Interior, Washington (DC), 1969, 3.

⁴⁰ « In The Social World », *New York Times*, 1^{er} avril 1892, 8 ; « Sale of Newport Real Estate », *New York Times*, 17 janvier 1895, 1 et « General Sporting Notes », *Brooklyn Eagle*, 19 janvier 1895.

⁴¹ Sur cet aspect, voir Steven A. Riess, « The Baseball Magnate and Urban Politics in the Progressive Era », *Journal of Sport History*, vol. 1, n°1, 1974, p. 41-62.

⁴² Je m'appuie sur l'analyse comptable de Ted Vincent portant sur 1 263 hommes ayant investis dans des clubs professionnels de base-ball à cette époque, Vincent, *Mudville's Revenge*, cité dans Rader, *Baseball*, 30.

⁴³ « Court News », *op. cit.*, 1883 ; « Baseball News », *op. cit.*, 1883 ; le nom de John M. Kelley pose problème : aucune histoire standard des Dodgers ne le cite donc il est difficile d'en savoir davantage sur lui. De plus, c'est un nom tellement courant à New York que les recherches par la presse ne donnent aucun résultat fiable. Enfin, il est orthographié « John M. Kelly » dans le *New York Tribune*, ce qui laisserait penser qu'il s'agirait de John Kelly, le « boss » de Tammany, mais cette hypothèse est peu probable même si celui-ci était ami avec Byrne. A partir de 1889, il ne figure plus dans les membre du conseil d'administration : il se peut dès lors que ce John M. Kelley ait été un actionnaire minoritaire ou un représentant du cabinet d'avocat en charge du club comme c'était courant dans le monde du base-ball à cette époque (vers 1890 le club changea de cabinet d'avocat, « pas de titre », *Brooklyn Eagle*, 14 janvier 1892, 3).

b) Pourquoi Brooklyn ?

Pour ces quatre investisseurs en quête de profit, la ville de Brooklyn offrait un profil prometteur. Tout d'abord, le prix de l'immobilier y était moins cher qu'à Manhattan, ce qui signifiait que les moindres frais de location du terrain donneraient à la société un avantage sur les deux autres clubs de New York, les Gotham et les Metropolitans de de Day et Mutrie. Deuxièmement, le terrain de South Brooklyn, obtenu par Taylor grâce à l'aide du magnat de l'immobilier local Edwin Litchfield, était doublement avantageux⁴⁴. Géologiquement parlant il se constituait d'une partie plane au niveau du croisement de la 5^{ème} rue avec la 5^{ème} avenue (la future entrée du stade) et d'une partie inclinée en pente douce au coin opposé (qui servirait de gradin naturel, dans un premier temps, puis de soubassement réduisant le coût de construction des tribunes). Sa localisation géographique était également avantageuse : situé entre le quartier en plein essor de Park Slope et les quartiers portuaires et populaires de Red Hook, il pourrait attirer un public local nombreux et socialement diversifié. De plus, l'entrée principale était desservie par plusieurs lignes de transports collectifs (d'abord hippomobiles puis à vapeur) qui longeaient la 5^{ème} avenue du nord au sud. Enfin, Washington Park (comme fut baptisé le premier stade de l'équipe qui deviendrait les Dodgers) se trouvait à l'immédiate périphérie des quartiers d'affaires de Brooklyn et surtout du pont de Brooklyn qui ouvrit le 24 mai 1883⁴⁵. Seulement douze jours plus tard, les Grays disputèrent leur premier match à Washington Park, soldé par une victoire de bonne augure 13-6 contre Trenton devant 6 000 spectateurs⁴⁶.



Photographie 2 : Le stade Washington Park et sa tribune naturelle, 1887

Source : www.theruckerarchives.com, consulté le 31/01/09.

La nette déclivité du terrain derrière l'aire de jeu permettait de faire une tribune naturelle.

⁴⁴ Edwin Litchfield fut notamment responsable du développement de Park Slope en quartier résidentiel huppé dans les années 1880, McGee, *The Greatest Ballpark*, 24.

⁴⁵ Il fut baptisé ainsi car il se trouvait à quelques mètres du site qui avait vu en août 1776, lors de la Bataille de Long Island, le Général Washington perdre 300 insurgés, tombés pour l'indépendance des Etats-Unis, Ibid., 25 ; sa construction coûta 13 000 dollars et dura 3 mois et demi, quelques jours de trop pour que les Grays y jouent le premier match de la saison le 9 mai 1883, disputé gratuitement aux Parade Grounds, « Washington Park », <http://www.brooklynballparks.com>, consulté le 28/02/2009 ; Terry, *Long Before the Dodgers*, 125.

⁴⁶ McGee, *The Greatest Ballpark*, 26.

L'ouverture du pont de Brooklyn fut sans doute un facteur clé du développement des Grays et, partant, de l'existence des Dodgers. Premier franchissement en dur au-dessus de l'East River, ce géant de pierre et d'acier reliait durablement et aisément New York, 1^{ère} plus grande ville du pays, à Brooklyn, la 3^{ème}, avec ses 560 000 habitants en 1880. Cette rencontre entre ces deux bassins de population s'accéléra : en 1890, la population de Brooklyn avait presque doublé et dix ans plus tard elle dépassait largement la barre symbolique du million d'habitants, ce qui la plaçait dans les 15 premières villes mondiales (voir Tableau 1).

Année	1870	1880	1890	1900*
Population	396 099	566 663	806 343	1 166 582
Hausse absolue		170 564	239 680	360 239
Hausse en %		43,06	42,23	44,68

Tableau 1 : Population de la ville de Brooklyn et évolution décennale, 1870-1890

Source : Bureau of the Census, Population of the 100 Largest Cities,
<http://www.census.gov/population/www/documentation/> (31/01/09).

* à partir de 1898 Brooklyn devint un *borough* du Grand New York et le décompte de sa population se superposait en fait à celui du comté de Kings.

Notons toutefois que cette hausse ne signifie pas que le public du base-ball doubla. Même si les données socio-économiques de la population du comté de Kings ne sont pas disponibles pour la période 1880-1900, il est probable, au vu du recensement de 1909, que la plupart de ces nouveaux arrivants soient des immigrants venus du Lower East Side de Manhattan, essentiellement des ouvriers de la sidérurgie ou de l'industrie textile⁴⁷. Ceux-ci ne disposaient ni du temps ni des ressources financières pour assister régulièrement à des matches de base-ball. A cette nuance près, Brooklyn offrait donc à l'entreprise d'Abell, Doyle et les autres un potentiel de développement intéressant, auquel il faut ajouter la présence de quatre journaux quotidiens locaux (en plus de la dizaine de quotidiens de Manhattan) présentant chacun des pages sports, ainsi que l'existence sur le territoire brooklynois de Coney Island, vaste parc d'attractions qui, s'il pouvait en apparence représenter une concurrence pour les Dodgers, était en réalité un élément moteur d'une certaine culture de la consommation des loisirs à New York et à Brooklyn⁴⁸.

Ainsi, au printemps 1883, la naissance des Dodgers était consommée. Le club existait légalement sous la forme d'une société par actions, il était piloté et financé par quatre investisseurs principaux disposant de fonds conséquents liés à leurs activités commerciales (licites et illicites) et enfin il disposait d'un stade idéalement situé au cœur d'un vaste bassin de population où existaient déjà deux équipes professionnelles ainsi qu'une culture du base-

⁴⁷ Bureau of the Census, *Thirteenth Census of the United States Taken in the Year 1910. Abstract of the Census with Supplement for New York*, Washington DC, Government Printing Office, 1913, tableau 8.

⁴⁸ Pour cette thèse, voir Kasson, *Amusing the Million*, op. cit.

ball et de la consommation de loisirs. Comment ce scénario idéal s'accommoda-t-il de la réalité sportive et entrepreneuriale du club dans les années 1880 et 1890 ?

1.3. Comment Brooklyn s'imposa comme ville de base-ball (1883-1897)

Malheureusement pour l'historien, l'histoire comptable du base-ball de la fin du 19^{ème} siècle est, pour ainsi dire, impossible à réaliser. En effet, les livres de comptes des clubs ne furent que très rarement sauvegardés. On peut néanmoins proposer quelques conjectures fondées sur le contexte, les résultats sportifs, la fréquentation des stades, et d'autres indicateurs quantitatifs réunis et analysés pour la première fois dans ces pages. On remarquera tout d'abord qu'un club de sport professionnel survit d'année en année seulement si les recettes amenées par le public payant (elles-mêmes dépendantes en partie des résultats de l'équipe sur le terrain) dépassent (ou s'équilibrent dans le cas d'un budget fondé sur l'emprunt) les dépenses de fonctionnement du club, incluant le salaire des personnels (joueurs, direction, maintenance), la location du terrain, l'entretien du stade, les frais de participation à la ligue et le remboursement des emprunts. Ce fut apparemment le cas pour les Dodgers, même si la question de l'endettement se posa dans les années 1890. Ajoutons que pour qu'un club s'ancre dans la ville qui l'accueille, l'équilibre budgétaire ne suffit pas. Il faut aussi un stade accueillant propice à créer des souvenirs collectifs, une équipe digne d'intérêt, composée de joueurs qui restent au club assez longtemps pour être connus et reconnus. Il faut aussi, et c'est un prérequis de taille, que les résidents de la ville aient les moyens financiers et matériels de se rendre au stade pour soutenir leur équipe. L'analyse suivante montre que ce fut le cas à Brooklyn, même si les années 1890 montrèrent déjà un net ralentissement de la popularité du club.

a) 1883-1889 : une première décennie triomphale

Doté de financements assez solides, d'un bassin de population vaste et dynamique, d'un stade bien situé capable d'accueillir entre 1 000 et 5 000 personnes et d'une concurrence sportive équitable, le club de base-ball de Brooklyn, dont l'équipe s'appelait alors les Grays, put envisager ces premières saisons assez sereinement. D'ailleurs, selon tous les indicateurs retenus, la première décennie des Grays, soit de 1883 à 1889, c'est-à-dire de la naissance au déménagement à Eastern Park (stade de Brownsville, quartier à l'est de Brooklyn), le club rencontra un franc succès.

Sur le plan sportif tout d'abord, on comptabilise un classement moyen situé à 2,6 sur 8, ce qui est très largement au-dessus de la moyenne théorique de 4⁴⁹. Ce fut d'ailleurs la meilleure moyenne des Dodgers jusqu'aux années 1950. Pour sa première saison en 1883, l'équipe finit en tête de la ligue mineure où elle évoluait alors, l'*Interstate Association*, puis, l'année suivante, elle obtint une place dans la très prisée *American Association*. Cette ligue fondée en 1881 par des barons de la bière était réputée plus rentable, mais elle était également plus concurrentielle : les premières saisons, les Grays ne firent mieux qu'osciller entre le 9^{ème} et la 3^{ème} place. Les succès vinrent à partir de 1888 : durant 3 saisons, l'équipe finit deuxième et deux fois première. Ces résultats furent le fruit d'une politique d'acquisition efficace de la part de la direction débutée dès 1883. En effet, cette année-là Byrne, alors président du club, avait racheté à la mi-saison les meilleurs joueurs des Camden Merrits, équipe de l'*Interstate Association* en pleine déroute financière. Parmi eux se trouvaient les frappeurs Kimber, Pete Corcoran et le jeune Adonis Terry⁵⁰. Byrne récidiva en 1885 en acquérant pour 5 000 dollars, somme considérable à l'époque, McTamany et d'autres joueurs du club de Cleveland. Profitant de la banqueroute des Metropolitans de New York, devenus en 1885 la propriété d'Erastus Wiman, un magnat des transports de Staten Island qui n'avait pas su gérer le club, Byrne acquit à bon prix en 1888 les services de Dave Orr, Chief Roseman et Darby O'Brien. La même année, il acquit pour 18 000 dollars trois bons joueurs des St Louis Browns, grâce auxquels les Bridegrooms (les « mariés », c'est ainsi que les Grays furent rebaptisés après le mariage de six joueurs la même année) finirent 2^{ème} du championnat⁵¹.

Ces acquisitions amenèrent à Brooklyn des joueurs talentueux qui en retour attirèrent les « fans », passionés par la rivalité entre les Bridegrooms et les St Louis Browns. En effet, les calculs de taux de remplissage moyen du stade (ou « TRM », l'indice le plus juste pour évaluer la popularité d'une équipe⁵²) montrent des chiffres remarquables (voir Tableau 2)

⁴⁹ Ce calcul de moyenne, comme les suivants, prend en compte la variation du nombre d'équipes dans les championnats où jouèrent les Grays/Dodgers, voir « Coll. de sources quantitatives », source citée.

⁵⁰ « Byrne's Goal : the Championship of the American Association », *Brooklyn Eagle*, 31 mars 1887.

⁵¹ Cohen, *Dodgers !*, 6.

⁵² Le « taux de remplissage moyen » est calculé en divisant la fréquentation moyenne par match par le nombre de places disponibles dans le stade à cette date : il neutralise donc les évolutions causées par les changements dans le nombre de matches joués ou la taille du stade.

Année	Spectateurs payants par an	Spectateurs payants par match (moyenne)	Capacité d'accueil du stade par match ⁵³	Taux de remplissage (en %)
1884	65 000	1 193	6 000	19,9
1885	85 000	1 518	6 000	25,3
1886	185 000	2 624	6 000	43,7
1887	273 000	3 957	6 000	66,0
1888	245 000	3 427	6 000	57,1
1889	353 690	5 053	6 000	84,2

Tableau 2 : Taux de remplissage (et autres indices) à Washington Park, 1884-1889

Source : « Collection de sources quantitatives assemblées par l'auteur concernant l'histoire sportive et entrepreneuriale des Brooklyn et Los Angeles Dodgers (1883-1960) », voir annexes.

La moyenne sur la période qui nous intéresse présentement (1883-1889) était de 50,4%, ce qui signifie qu'un peu plus d'un siège sur deux était occupé à chaque match, un exploit ! Il faut toutefois nuancer ces chiffres dans la mesure où Washington Park était un stade qui autorisait le public debout, ce qui rendait difficile le décompte exact. Néanmoins, même si les valeurs absolues sont approximatives, ces taux sont pertinents à relever dans la mesure où ils montrent une progression du taux de fréquentation au fil des ans (de 19 à 85%), c'est-à-dire une croissance de la popularité relative de l'équipe. A tarif constant, cela implique également une hausse des recettes au guichet, à pondérer toutefois à la hausse probable des salaires des joueurs, conséquence naturelle des meilleurs résultats obtenus. Comme le suggère le pic de 1889, les joueurs des Bridegrooms finirent leur décennie à Washington Park en beauté puisqu'ils remportèrent cette année-là le « fanion » (ou *pennant**, le titre de la ligue) et accédèrent à la super finale qui les opposa aux New York Giants, vainqueurs en *National League (NL)*. Les Giants de John Day l'emportèrent 6 à 3 mais cette *World Series* avant l'heure popularisa l'équipe de Brooklyn dans tout le pays et acheva de hisser la valeur financière du club (le capital passa de 20 000 dollars en 1883 à une valeur estimée entre 80 000 et 250 000 dollars en 1890)⁵⁴.

Il est donc manifeste que de 1883 à 1889, à l'orée du départ pour le nouveau stade Eastern Park, Abell et ses partenaires avaient réussi leur pari de faire vivre à Brooklyn une équipe de base-ball professionnelle, compétitive, populaire et bénéficiaire. Malgré ce bon départ, la fortune du club connut un revers dans la décennie suivante.

⁵³ Le chiffre de 6 000 fut retenu car les sources indiquent un maximum de 4 500 sans compter les places debout ; de plus il serait incohérent d'avoir une moyenne de 5 053 pour un stade de 5 000 places.

⁵⁴ Voir Annexes 1, « Coll. de sources quantitatives » en particulier Tableau 41, page 532; les Bridegrooms furent aussi le club qui attirait le plus vaste public de toute la AA.

b) 1890-1897 : les difficultés à Eastern Park

En effet, de 1890 à 1897, de l'installation à Eastern Park jusqu'au retour à South Brooklyn, le club perdit sur tous les tableaux. Son classement moyen chuta de 2,6 à 5,5, conséquence à la fois d'une baisse de niveau de l'équipe (liée à une politique managériale moins efficace car moins opportuniste) et à la hausse du niveau de la ligue dans laquelle les Bridegrooms évoluaient⁵⁵. En 1890, ils avaient effectivement rejoint la *NL*, célèbre ligue qui n'avait pu accepter en son sein les Atlantics de Brooklyn à sa création quelque 15 ans auparavant. Cette ligue offrait un niveau de jeu supérieur, même si les banqueroutes successives de plusieurs de ces équipes avaient décimé son cheptel. Conséquence de la baisse de résultat des Bridegrooms, le TRM chuta également de 50 points à 20% pour une moyenne de 18% sur la période 1890-1897. Autrement dit moins d'un siège sur cinq du grand Eastern Park (18 000 places assises) était occupé en moyenne à chaque match ! Enfin, le rang de l'équipe de Brooklyn dans le classement de la *NL* concernant la fréquentation moyenne par match des stades ne cessa de baisser, atteignant 5%, pour une part dans la fréquentation totale annuelle chutant de 16% à 8%.

Les raisons de cette déconfiture sont multiples. Premièrement, Eastern Park était un stade bien desservi par les lignes de tramway à vapeur, mais beaucoup trop excentré du centre d'affaires et des bassins de population susceptibles de se rendre au match. En effet, le quartier de Brownsville, en pleine explosion démographique, comptait plus de 50% de migrants juifs d'origine russe, pour la plupart ouvriers des grands ateliers textiles du quartier, qui ne s'intéressaient guère au base-ball et encore moins à l'équipe qui venait d'arriver⁵⁶. De plus, des vents froids venus de la Baie de Jamaica toute proche frigorifiaient les rares spectateurs⁵⁷.

Deuxième raison des difficultés des années 1890, le déménagement à Eastern Park fut en réalité le fruit d'une nouvelle donne dans le monde du base-ball et d'une nouvelle composition du comité directeur des Dodgers. En effet, en 1889, une ligue dissidente, appelé *Players' League*, s'était invitée dans le monopole du base-ball détenu par la *NL* et l'*AA*. Défendant un meilleur respect des joueurs, John « Monte » Ward, fondateur de la *Players' League*, leur promettait aussi de meilleurs salaires. Par sa rhétorique démagogue (« les propriétaires de club forment une corporation plus forte que le plus puissant des cartels », disait-il, « les joueurs sont vendus et échangés comme s'ils étaient des moutons plutôt que des citoyens Américains »), il parvint à débaucher un grand nombre de vedettes des clubs en

⁵⁵ Ibid.

⁵⁶ Steven A. Riess, *Touching Base : Professional Baseball and American Culture in the Progressive Era*, Urbana, University of Illinois Press, 1999 (1983), 108.

⁵⁷ « Byrne Talks », *Brooklyn Eagle*, 21 janvier 1897 ; voir carte d'ensemble de Brooklyn page 13.

place⁵⁸. A Brooklyn, une équipe de la *Players' League*, nommée les « Brooklyn Wonders », fut mise sur pied par George Chauncey, un riche magnat de l'immobilier et du rail. Lui et ses co-investisseurs, également dans ces secteurs d'activité, firent construire pour les Wonders le stade Eastern Park le long des lignes qu'ils possédaient, afin d'augmenter le trafic sur celles-ci et, par ricochet, leur valeur marchande⁵⁹. Toutefois, la demande pour le base-ball n'était sans doute pas assez grande et, après la saison 1889 (que les Bridegrooms et les Wonders eurent peine à finir sans déficit), les deux comités directeurs signèrent une trêve matérialisée par la fusion des deux clubs en un seul. Abell, Byrne et Doyle détenaient 51% des parts et le « groupe Chauncey » 49%, soit le reste. Le manager des Bridegrooms était désormais le fameux John « Monte » Ward, qui officiait anciennement pour les Wonders. Contre une promesse de liquidité (30 000 dollars payés en traite annuelle), Byrne accepta également de faire jouer son équipe à Eastern Park et d'abandonner Washington Park tout en gardant le bail du terrain. Or le groupe Chauncey demandait pour la location de Eastern Park trois fois plus que pour Washington Park !

Au bord de la faillite, le club dut alors se restructurer profondément : Doyle se retira du triumvirat en 1895 et vendit ses actions à Abell qui acquit également progressivement des parts des membres du groupe Chauncey, puisque les membres de celui-ci furent incapables d'honorer leur remboursement de 30 000 dollars (ils payèrent donc en vendant des actions). Même s'il obtenait aisément une part majoritaire du capital, Abell, principal financier du club, n'était pas intéressé par cet investissement qui lui faisait perdre de l'argent. C'est pourquoi il accepta avec enthousiasme le projet d'un jeune homme en pleine ascension au sein du club, un certain Charles Ebbets, de faire revenir aussi vite que possible le club dans son quartier d'origine. A South Brooklyn, les Bridegrooms disposaient en effet d'un stade abordable, d'une bonne desserte de transports publics et d'un public de supporters. Le projet se réalisa fin 1897 et l'équipe débuta la saison 1898 dans un nouveau stade, « New Washington Park », à South Brooklyn.

La décennie 1890 fut donc une période de vaches maigres pour le club de base-ball de Brooklyn qui fêtait en 1898 ses 15 ans d'existence. Durant ces années d'adolescence, il avait connu la gloire puis les déconvenues causées par la fusion de 1890 largement à la défaveur du club de Byrne. Certains des changements qui se produisirent dans la décennie 1890 ne pouvaient être anticipés ou évités (la formation de la *Players' League* par exemple), et l'on argumentera que la direction en place n'avait pas le choix de refuser l'offre de fusion du groupe Chauncey. Toutefois, il semble que l'option prise relevait d'une mauvaise lecture de

⁵⁸ Ward cité dans Levine, *A.G. Spalding*, 60.

⁵⁹ C'est à cause du nombre de voies ferrées, et des dangers qu'il y avait à les traverser pour accéder au stade, que les Bridegrooms furent alors renommés les « Trolley Dodgers » (« les esquivants de trolley »).

ce qui avait fait la réussite du club jusque-là : un stade assez exigu, proche des quartiers populaires de souche américaine ou de deuxième génération d'immigrants, une équipe performante grâce à une politique d'acquisition avisée et des joueurs peu gourmands en termes de rémunération. Il faut ajouter que la *NL*, dans laquelle les *Bridegrooms/Dodgers* venaient de faire leur entrée durant cette période de vaches maigres, interdisait la vente d'alcool dans l'enceinte du stade et pratiquait une politique tarifaire moins avantageuse pour les fans des classes moyennes inférieures ou basses que sa rivale, l'*AA* (50 cents au lieu de 25).

En définitive, à travers ce déménagement peu judicieux à Eastern Park, on détecte de la part de la direction une mauvaise analyse de la composition du public du base-ball dans les années 1890. Ce dernier était plus proche de celui du vaudeville ou du parc d'attractions (Coney Island était alors en plein essor) que de celui du théâtre légitime⁶⁰. Comme le critiquait un pourfendeur d'Eastern Park en 1897 :

« Le match de base-ball se déroule à la périphérie de la ville, les sièges sont durs, les tribunes sont ouvertes aux quatre vents, à la neige et à la pluie, il n'est guère de changement de décor ou de musique - rien que des sandwiches et des hot-dogs - et encore moins de garantie de ne pas assister à un mauvais et terne spectacle [...] »⁶¹.

Il semble en effet que le supporteur initial des *Bridegrooms/Dodgers* ait rechigné à dépenser entre 50 cents et 2 dollars pour un match en plein air, sans garantie de prouesse physique ni d'enjeu compétitif, et surtout à plus de 30 minutes de son lieu de résidence ou de travail.

En conclusion à ce premier développement, il semble que les deux premières décennies de « l'équipe de base-ball de Brooklyn » (1883-1897) furent marquées à la fois par un contexte porteur, par de saines décisions managériales et de bons résultats assurant un ancrage local durable et à la fois par un rapide revers de fortune affectant autant les finances du club que sa popularité auprès du public brooklynois. Ce schéma en dents-de-scie sera d'ailleurs une des caractéristiques saillantes de l'histoire sportive et financière du club au fil des années suivantes. Toutefois, en 1898, il renoua avec la stabilité et le succès, grâce aux talents de Charles Ebbets, en passe de devenir le sauveur du club et son plus grand architecte.

⁶⁰ Pour cette observation sur la place du base-ball dans l'économie des autres loisirs commerciaux, David Nasaw, *Going Out : The Rise and Fall of Public Amusements*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 2000 (1993), 96-99.

⁶¹ « Cheap Ball », *Brooklyn Eagle*, 23 janvier 1897, 6 ; le reste de l'article incitait les cadres du base-ball à rendre leur sport plus attractif pour convaincre « le spectateur qui hésitait entre le théâtre et le stade » que « le déplacement en valait la peine ».

2. CHARLES EBBETS : UN NOUVEAU PRESIDENT POUR UN NOUVEL ANCRAGE, 1898-1919

2.1. Le tournant Ebbets

a) Itinéraire personnel et accession à la présidence

Charles H. Ebbets méritait son surnom de « vieux colonel » : simple employé du club de base-ball de Brooklyn dès sa première année d'existence en 1883, il franchit une à une les étapes au sein de l'entreprise pour s'en faire élire président en 1898, et surtout le rester jusqu'à sa mort en 1925⁶². Né le 29 octobre 1859 dans une famille établie de marchands et de propriétaires fonciers habitant d'abord Spring Street, dans Greenwich Village, puis Astoria, dans le Queens, Ebbets quitta les écoles publiques de New York vers 12 ans pour travailler comme apprenti dans une fabrique de goélettes. Il se maria à 19 ans et s'installa avec sa famille, dont son fils Charles Jr., et une partie de sa belle-famille dans le Bronx, avant de déménager à Brooklyn vers 1882. Quand John, son frère aîné, un comptable de Manhattan qui connaissait les directeurs du nouveau club de base-ball de Brooklyn, le recommanda auprès d'eux, « Charley », comme on le surnommait, avait déjà beaucoup d'expérience professionnelle dans le monde des loisirs et de la publicité.

A moins de 25 ans, Ebbets avait travaillé comme dessinateur pour le cabinet de l'architecte new-yorkais William T. Beer notamment pour réaliser le grand Metropolitan Hotel, puis comme employé du grand parc d'attractions Niblo's Garden et enfin comme responsable des abonnements pour un des magazines les plus en vue de l'époque, le *Frank Leslie's Illustrated Newspaper*. Il oeuvra également comme imprimeur pour Dick & Fitzgerald et même pour sa propre petite maison d'édition, s'occupant d'imprimer et de vendre lui-même en porte à porte des romans et des manuels. Ces compétences diverses incitèrent le président Byrne à l'embaucher dès avril 1883 comme homme à tout faire afin de tirer profit de ses multiples talents. Ebbets commença, pour 75 dollars la semaine seulement, par dessiner les affiches et imprimer les cartes de scores (qu'il imprimait à la main et vendait lui-même dans les tribunes) avant de tenir les guichets et même de vérifier les livres de comptes. Puis il se fit remarquer en 1889 pour ses talents d'architecte lorsqu'il soumit aux directeurs ses propres plans pour rénover Washington Park qu'un incendie avait détruit en mai. Grâce à son zèle, le stade fut reconstruit et amélioré en moins de 12 jours, à temps pour accueillir le public nombreux de la série finale de matches contre les New York Giants.

⁶² Ces éléments biographiques et les suivants sont tirés de Peter C. Bjarkman, *The Brooklyn Dodgers*, Secaucus (New Jersey), Chartwell, 1992, 14 ; Burton A. Boxerman et Benita W. Boxerman, *Ebbets to Veeck to Busch : Eight Owners Who Shaped Baseball*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2003, 4 ; Light, « Brooklyn », 120 ; McGee, *The Greatest Ballpark* ; Riess, *Touching Base*, 78.

Durant l'intersaison, Ebbets gérait l'exploitation d'un toboggan haut de 60 mètres qu'il avait pensé installer à Washington Park pour le plus grand plaisir des enfants de l'école primaire voisine. La presse le re-baptisa alors Charles « Hercule » Ebbets tant il savait mener de front plusieurs projets avec succès⁶³.

Durant les années 1890, alors que l'équipe jouait à Eastern Park, son sens des responsabilités et de la prise de risque séduisit le co-proprétaire George Chauncey qui lui céda vers 1895 quelques parts de ses actions dans le club⁶⁴. En 1897, aidé par la hausse des pertes financières du club, Ebbets saisit l'occasion pour acheter davantage d'actions et fortifier son influence au sein de l'entreprise. Probablement grâce à ses contacts politiques (il faisait alors campagne pour un poste de conseiller municipal), Ebbets acquit les parts du groupe Chauncey, pour une valeur de 25 000 dollars. Il s'assura ensuite une option d'achat sur les actions de Ferdinand Abell, ce qui le poussa à déclarer triomphalement à la presse le 1^{er} janvier 1898 qu'il était actionnaire majoritaire, avec 85% des parts, le reste des actions appartenant au président Byrne, alors sur son lit de mort. Le 4 janvier, ce dernier décéda, laissant la place libre à Ebbets, âgé de seulement 39 ans, pour se faire élire président. Mais sa rapide ascension connut un revers de taille : il ne put rassembler l'argent nécessaire pour acheter les parts d'Abell avant le 1^{er} février, date à laquelle l'option d'achat devenait caduque. Il resta donc actionnaire minoritaire jusqu'en 1907. Il avait néanmoins les coudées franches pour diriger le club à sa guise tant Abell savait qu'Ebbets serait capable de faire fructifier de nouveau son investissement.

b) Ancrage local et politique de succès

Ebbets œuvra beaucoup pour que son club, alors en profonde crise financière, soit reconnu comme le club de base-ball de Brooklyn. Pour ce faire, il entreprit plusieurs actions qui traçaient une filiation entre l'équipe et la ville au niveau de son histoire et de sa vie politique. Il contribua aussi à ce que l'équipe redevienne performante sur le terrain.

Sa première démarche comme président fut de rapatrier l'équipe dans South Brooklyn, son quartier d'origine, précisément au croisement de la Troisième et Quatrième avenues et de la Première et Quatrième rues, c'est-à-dire diamétralement opposé à l'emplacement du stade Washington Park. Même si le club possédait encore le bail de ce dernier, Ebbets préféra construire un nouveau stade car il avait conclu un marché avec Al Johnson, président des sociétés *Nassau Railroad* et *Brooklyn Heights Railroad*, deux compagnies de transport collectif, pour qu'elles participent à hauteur de 15 000 dollars (sur

⁶³ En réalité son deuxième prénom était Henry, McGee, *The Greatest Ballpark*, 28.

⁶⁴ Le développement qui suit s'inspire largement de McCue, « A History », 34.

les 60 000 nécessaires) à l'érection de ce stade en bois d'environ 20 000 places⁶⁵. En effet, elles possédaient des lignes de tramway qui passaient non loin de l'emplacement envisagé et espéraient que cet investissement serait rentabilisé par la fréquentation des lignes par les milliers de spectateurs se rendant plusieurs fois par semaine à « New Washington Park », comme le stade fut baptisé⁶⁶.

Cet accord était emblématique des rapports étroits existant entre politique urbaine et construction des enceintes sportives durant les années 1880-1920. Pour l'historien Steven Riess, spécialiste du sujet, il ne fait aucun doute qu'un club, pour prospérer, devait avoir l'appui des milieux politiques, eux-mêmes souvent en collaboration étroite avec les magnats du rail. Les partis en dérivèrent une image positive de « mécènes du sport national » tandis que les industriels des transports rentabilisaient leurs lignes⁶⁷. D'ailleurs, Charles Ebbets lui-même avait eu une carrière politique entre 1896 à 1904. Elu de justesse comme démocrate à l'assemblée de l'Etat de New York pour le 12^{ème} district de Brooklyn, il perdit son siège lors du raz-de-marée républicain de 1897 qui vit William McKinley emporter la Maison Blanche. En novembre de la même année, il obtint un siège au conseil municipal de New York pour le 7^{ème} district de Brooklyn, remporté d'extrême justesse contre sept autres candidats (dont 3 démocrates). En 1904, au terme de son premier mandat quadriennal, il décida de briguer un poste au Sénat d'Albany, mais il essuya une écrasante défaite la même année où le républicain Theodore Roosevelt emporta aisément la Maison Blanche⁶⁸. S'il mit alors un terme à ses aspirations politiques, Ebbets demeura très actif dans la vie civique de Brooklyn, participant à plusieurs associations bénévoles, comme les clubs de cyclisme ou de bowling, ainsi qu'à des sociétés fraternelles secrètes, comme les Elks ou les francs-maçons, autant de tribunes publiques pour parler (et faire parler) de son entreprise⁶⁹.

L'implication d'Ebbets dans la vie politique et civique de Brooklyn valut au club un bon succès d'estime parmi les élites et le grand public⁷⁰. De plus, grâce au faible coût de la location du terrain, le club dégagait chaque année un bénéfice croissant⁷¹. Cette réussite économique s'expliquait aussi par la réussite sportive des Superbas, nom donné à l'équipe par la presse qui faisait référence à la fois au nouveau manager Ned Hanlon et à une célèbre pièce de vaudeville de l'époque intitulée *Hanlon's Superbas*. Hanlon était arrivé de Baltimore en

⁶⁵ McCue, « A History » ; « Coll. de sources quantitatives », annexes A2, section « stades ».

⁶⁶ Riess, *Touching Base*, 108.

⁶⁷ Ibid., 54-55.

⁶⁸ Edward E. Steele, *Ebbets, The History and Genealogy of a New York Family*, St. Louis Genealogical Society, 2005, 103 ; Riess, *Touching Base*, 79.

⁶⁹ McCue, « A History », 37 ; Riess, *Touching Base*, 79 ; pour son appartenance à la loge des Elks, « sans titre », *New York Times*, 17 mars 1913.

⁷⁰ Sur la séduction des élites locales par Charles Ebbets, voir chap. 4.

⁷¹ Riess, *Touching Base*, 79.

1899 suite à un coup de génie du président Ebbets. Au milieu des années 1890, les Baltimore Orioles dominaient la *NL*, mais ne rencontraient pas un grand succès financier. Ebbets s'arrangea pour que le président Van der Horst, un magnat de la bière dont l'intérêt pour le base-ball déclinait alors, acquiert des parts dans le club de Brooklyn, malheureux sur le terrain mais bénéficiaire financièrement. Pour faire fructifier son investissement, Van der Horst consentit à transférer à Brooklyn les nombreux talents de Baltimore, comme le frappeur Wee Wee « Hit'em Where they Ain't » Keller, un frappeur de choix né à Brooklyn, Hughie Jennings, Joe Kelley et le féroce lanceur « Brickyard » Kennedy. Ces trois Irlando-Américains furent des artisans majeurs du titre de champion de *NL* obtenu en 1899 par les Superbas dès la première année de l'accord avec Van der Horst⁷². Le « contingent de Baltimore », comme la presse appelait les stars venus du Maryland, remportèrent de nouveau le fanion en 1900.

c) Un début de siècle difficile

Toutefois l'embellie fut de courte durée. En 1901, le « contingent » miraculeux quitta Brooklyn aussi vite qu'il était arrivé sous l'effet de l'ouverture d'une nouvelle ligue dissidente, l'*American League* de Ban Johnson (ci-après *AL*). Issue de la *Western League* qui organisait le base-ball professionnel dans les villes de l'ouest non affiliées à la *NL*, l'*AL* offrait des salaires plus avantageux aux joueurs. En 1901, les Superbas perdirent nombre de leur joueurs ce qui rendit furieux le président Ebbets : il n'hésita pas à qualifier Ban Johnson de « criminel qui se comporte comme un larron dérobant les poules dans la nuit ». De plus, le président dut résoudre une kyrielle de problèmes à commencer par des résultats sportifs catastrophiques. Les Superbas connurent en effet des années noires entre 1903 et 1914 : ils ne firent jamais mieux que 5^{ème} sur huit durant cette période, demeurèrent six saisons de suite à la sixième ou septième place et finirent même derniers (cas unique dans l'histoire du club) en 1905⁷³. Ces piètres performances eurent un impact neutralisateur sur la fréquentation moyenne par match à Washington Park : elle resta autour de 3 000 durant ces 12 saisons, c'est-à-dire égale à celle de Eastern Park alors que le stade était plus accessible. Une des causes de cette médiocrité venait du fait que les Superbas ne disposait pas d'une équipe homogène. Au contraire, il y avait parmi elle des vedettes, comme Roger « Nap » (pour Napoléon) Rucker, un lanceur efficace qui resta de 1907 à 1916 à Brooklyn, rare joueur de talent isolé dans un club de *misfits* (ici, « bras cassés »).

⁷² Bjarkman, *Brooklyn Dodgers*, 15 ; Riess, *Touching Base*, 80, Light, « Brooklyn », 119.

⁷³ « Coll. de sources quantitatives », voir annexes, Tableau 41.

Ebbets devait également faire face à des difficultés au sein d'une direction de plus en plus divisée : en 1906, Ned Hanlon lui intenta un procès pour avoir détourné de la trésorerie du club 16 000 dollars à son profit⁷⁴. L'année suivante, alors que le premier procès n'était pas résolu, Hanlon, Abell et les héritiers de feu Van der Horst s'associèrent pour exiger le remboursement de 50 000 dollars, représentant les 40 000 dollars (plus les intérêts) que les dirigeants de Baltimore avaient prêtés au club de Brooklyn en 1889 et que ce dernier n'avait jamais remboursé⁷⁵. Afin de mettre un terme à ces complications nuisant à la santé du club, Ebbets décida de se séparer de son ancien mentor Ferdinand Abell. Il racheta d'abord les parts de Van Der Horst, grâce au prêt de liquidités consenti par son ami Henry W. Medicus, fabricant de meubles réputé de Brooklyn. Medicus rentra par la même occasion dans le capital du club, même s'il n'avait aucun pouvoir exécutif. Puis, en 1907, Ebbets acquit les actions d'Abell et de Hanlon : 70% des parts lui revenaient (dont 10% pour son fils aîné, d'ailleurs secrétaire du club) et 30% pour Medicus⁷⁶.

Limité dans ses moyens d'action depuis qu'il avait utilisé une grande partie de ses fonds pour acheter les parts de Von der Horst, Hanlon et Abell, Ebbets était d'autant plus sous pression durant cette première décennie du 20^{ème} siècle que son ennemi déclaré, John McGraw, le manager des New York Giants, le narguait publiquement. Après l'avoir insulté au vu et au su de tous à Washington Park, McGraw se pavanait à chaque fois que son équipe, où jouaient désormais certains anciens du « contingent de Baltimore », remportait un match contre les Superbas⁷⁷. De plus, son sens des affaires (et son honnêteté diront certains) lui faisaient voir d'un très mauvais œil les resquilleurs profitant du spectacle du base-ball sans payer. Parmi eux, beaucoup utilisaient les terrasses de l'immeuble appelé *Guinea Flats*, situé le long de la Première rue, pour observer, à bas prix, le déroulement du match à New Washington Park (voir Photographie 3, page 61).

⁷⁴ « Hanlon Fighting Ebbets », *New York Times*, 13 novembre 1906, 7.

⁷⁵ « Brooklyn Club is Sued for \$50,000 », *Chicago Daily Tribune*, 20 février 1907, 10.

⁷⁶ Riess, *Touching Base*, 79 ; McCue, « A History », 37.

⁷⁷ Cohen, *Dodgers !*, 14.



Photographie 3 : Brooklyn Superbas contre Chicago Cubs, 1912

Source : Rucker Archives ; au fond au centre les *Guinea Flats*, d'où les resquilleurs regardaient gratuitement jouer les Superbas de Charles Ebbets.

Pour couronner le tout, Ebbets devait faire face au vieillissement de Washington Park. Il engagea donc des travaux de rénovation en 1908, qui lui coûtèrent 22 000 dollars⁷⁸. Le stade comptait désormais entre 15 000 et 20 000 places assises, dont 5 000 places dans les tribunes à 75 cents, 7 000 dans les gradins à 50 cents, et le reste dans la section à 25 cents. Ebbets soigna particulièrement la clientèle aisée : il réserva 60 emplacements pour parquer des calèches et fit en sorte que les loges se situent à seulement 45 mètres du terrain. Dans l'ensemble, Washington Park, même rénové, était trop exigu (on le qualifiait de « boîte à chapeaux » ou *bandbox*) au point qu'une émeute s'y produisit lors le match d'ouverture de la saison en avril 1912 (voir chapitre 2, page 123). Face à cette « farce », et craignant « l'accident le plus grave de l'histoire de [la] ville », Ebbets fit interrompre le match à la 6^{ème} manche⁷⁹. L'homme d'affaires se serait bien dispensé de cette mauvaise publicité, mais cet incident de surpopulation le conforta dans son plan de bâtir un nouveau stade de base-ball à Brooklyn, plus grand, plus sûr et lui permettant un meilleur contrôle sur ses clients. Par ailleurs, les odeurs pestilentielles du canal du Gowanus et les fumées noirâtres des puits de charbon de Red Hook ne cadraient plus avec la vision édifiante du base-ball qu'il voulait défendre⁸⁰ (voir Photographie 4).

⁷⁸ « Coll. de sources quantitative », section « stades », voir annexes, p. 532.

⁷⁹ « Scenes at First Brooklyn – New York Baseball Game », *Brooklyn Eagle*, 13 avril 1912.

⁸⁰ Steele, *Ebbets*, 100 ; Boxerman et Boxerman, *Eight Owners*, 13 ; G. Edward White, *Creating the National Pastime : Baseball Transforms Itself, 1903-1953*, Princeton University Press, 1996, 16.



Photographie 4 : « New » Washington Park, entrée des gradins en bois, avril 1898

Source : Lib. of Congress, sur www.brooklynballparks.com.

L'environnement industriel de Washington Park (cf. le haut-fourneau au centre) déplaisait à Ebbets, qui quitta les lieux en 1912. Au fond à gauche, les *Guinea Flats*. L'entrée « à 25 cents » se situait au carrefour de la 3^{ème} avenue et de la 1^{ère} rue, à South Brooklyn.

Ainsi, en 1912, les Superbas étaient aussi célèbres à Brooklyn que leur président était connu dans le monde du base-ball pour son sens accru des affaires. Ebbets avait surtout la réputation de savoir faire du profit malgré une équipe peu performante, notamment grâce à ses talents de publiciste et de promoteur⁸¹. Au final, son parcours depuis 1883 s'était appuyé sur trois piliers : une claire conscience de l'essor des loisirs populaires à la fin du 19^{ème} siècle et au début du 20^{ème} siècle⁸² ; une gestion efficace de sa richesse qu'il lui permit d'acheter petit à petit des parts dans le capital du club ; et surtout le soutien des acteurs de la politique urbaine locale. A un moment où Washington Park ne lui donnait plus satisfaction à tous points de vue, il utilisa de nouveau cet atout pour la construction d'Ebbets Field, le stade des Dodgers, qui allait définitivement ancrer l'équipe dans Brooklyn.

2.2. Le stade Ebbets Field : un nouvel ancrage pour le club

a) La localisation : un pari sur l'urbanisation

Pigtown et son folklore

Charles Ebbets envisagea de bâtir un nouveau stade de base-ball à Brooklyn vers 1908⁸³. De même que pour Washington Park, il fit jouer ses contacts politiques afin de détecter la zone la plus susceptible d'attirer les spectateurs en nombre. Pariant sur une

⁸¹ Steele, *Ebbets*, 102 ; on le surnommait d'ailleurs « Holiday » Ebbets parce qu'il avait soumis à la NL un calendrier de matches augmentant le nombre de rencontres les jours fériés.

⁸² Cet essor était dû à l'expansion des transports rapides, à l'augmentation des heures chômées et au développement de l'électricité, Snyder-Grenier, *Brooklyn !*, 237 ; Jeanne Halgren Kilde, « Leisure » dans Mary Kupiec Cayton et Peter W. Williams, dir., *Encyclopedia of American Cultural & Intellectual History*, 2 vol., New York, Scribner, 2001, 533.

⁸³ McGee, *The Greatest Ballpark*, 43.

urbanisation imminente du centre et du sud de Brooklyn, il choisit « Pigtown », un secteur sous-développé du *borough* situé entre trois zones attractives : à l'est, Prospect Park, le grand parc paysager de Brooklyn ouvert en 1874 ; au sud, Flatbush, ancien village fondé au 17^{ème} siècle devenu au fil du temps un quartier résidentiel de classe moyenne ; au nord, Bedford, vaste territoire couvert de petits immeubles occupés par les cols-bleus et les cols blancs de Brooklyn⁸⁴. Pigtown était un vaste terrain inhabité à flanc de colline, appelé ainsi en raison de son passé fermier et des moutons qui y paissaient encore au tournant du siècle. Quelques fermes, bicoques et pâturages y subsistaient, comme perdus au cœur d'une modernité symbolisée par le tramway de Franklin Avenue tout proche, à en juger par une photographie éloquente de 1900 montrant le musée de Brooklyn et ses environs⁸⁵.

Ce secteur avait mauvaise presse, notamment en raison des « squatteurs » italo-américains qui y vivaient⁸⁶. Une manchette de 1906 raconte par le menu la façon dont la brigade de police de Flatbush dut intervenir pour empêcher une « bande d'Italiens » de se livrer à un dépôt illicite de charbon⁸⁷. « Quartier de réputation notoire », il semble que dans l'imaginaire collectif et le folklore local, Pigtown représentait une sorte de front pionnier exempt de toute civilisation⁸⁸. D'ailleurs, la littérature sur les Dodgers colporta fréquemment ce folklore sans en avoir nécessairement vérifié sa véracité⁸⁹. Si Pigtown était un tel « village de taudis », pourquoi Ebbets l'avait-il retenu pour y construire son nouveau stade de baseball ? Cartes d'époque à l'appui, je souhaite démontrer que la situation de Pigtown était moins le résultat d'un délabrement ou d'un abandon que le signe d'une anomalie temporaire dans le développement urbain de Brooklyn. Ebbets semblait conscient de ce potentiel grâce à ses contacts politiques. Ce furent eux qui lui permirent de parier sur l'urbanisation imminente de Pigtown, essor rendu possible par le développement des transports collectifs dans le secteur.

⁸⁴ Kenneth T. Jackson et John B. Manbeck, dir., *The Neighborhoods of Brooklyn*, Yale University Press, 2004, 13 ; Eleonora W. Schoenebaum, « Emerging Neighborhoods : the Development of Brooklyn's Fringe Areas », thèse de doctorat (Ph.D.) en sciences politiques, Columbia University, 1976, 221, 305.

⁸⁵ « Brooklyn Museum and Dwellings in Crown Heights, at Eastern Parkway and Franklin Avenue », photographie noir et blanc, Brooklyn Historical Society, Ref : U-1973-5-1250, ca 1900 ; cette photographie est de trop mauvaise qualité pour être reproduite ici.

⁸⁶ Boxerman et Boxerman, *Eight Owners*, 13.

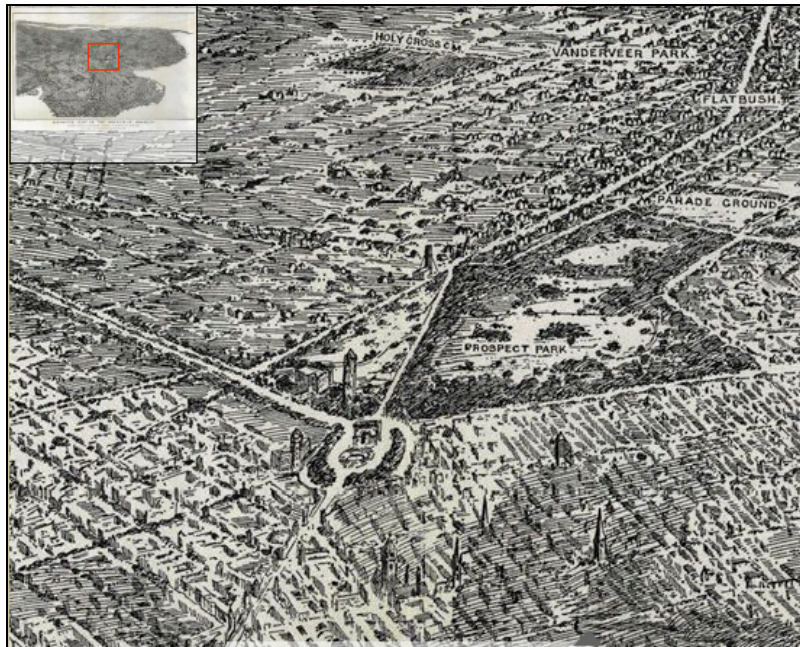
⁸⁷ « Hot Battle in Pigtown », *Brooklyn Eagle*, 3 mai 1906 ; Elizabeth R. Rawson, *Catalogue de l'exposition "Brooklyn Baseball and the Dodgers"*, Brooklyn Historical Society, 1986.

⁸⁸ Voir par exemple : « [Pigtown] n'était pas le quartier le plus huppé de Brooklyn, avec ses taudis occupés par des squatteurs et ses collines où erraient impunément des chèvres », Tom Meany, *The Artful Dodgers*, New York, A.S. Barnes, 1953, 3.

⁸⁹ On trouve un exemple de cette folklorisation dans la description péjorative de Pigtown faite par Golenbock, *Bums*, 2, reprise presque *verbatim* dans Stanley Cohen, *Dodgers! : The First 100 Years*, New York, Carol Pub. Group, 1990, 14, puis reproduite sous une forme abrégée dans Wolpin, *Bums No More !*, 8 ; aucun de ces trois ouvrages ne crédite ses sources. A juste titre, McGee appelle Pigtown « la parcelle légendaire », McGee, *The Greatest Ballpark*, 276.

Un secteur sous-développé...

En 1897, soit dix ans avant qu'Ebbets ne convoite cette zone, Pigtown était encore une sorte de *no man's land* entièrement à développer entre les quartiers de Bedford et de Flatbush.

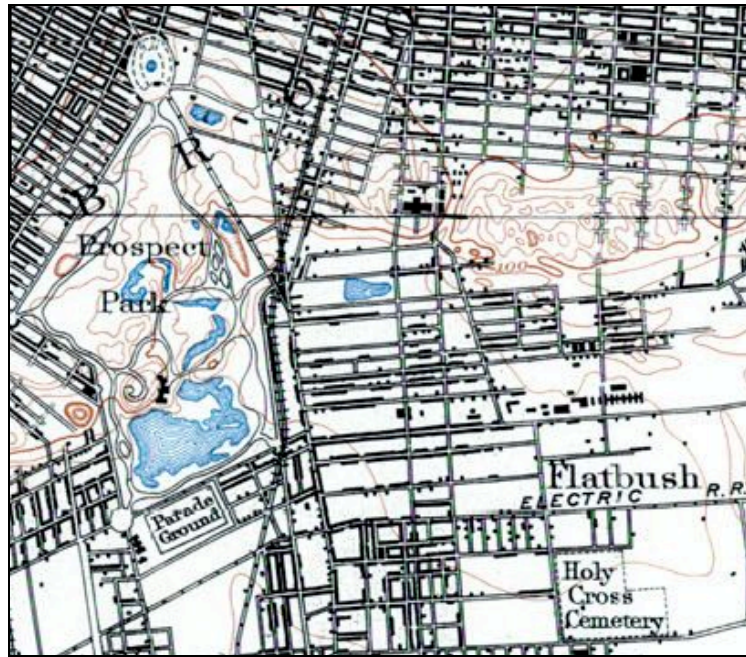


Carte 2 : Vue aérienne de Brooklyn (détail), 1897

Source : « Atlas of Brooklyn, Bird's Eye View », Geo. Welch, 1897, carte dessinée (détail).
Remarque : le sud est en haut.

Sur la Carte 2 au fusain nommée « Vue aérienne de Brooklyn (détail) », on distingue nettement que les quartiers au nord de Grand Army Plaza (la place centrale) étaient densément construits et peuplés. Il s'agissait de Park Slope et de Bedford (précisément Prospect Heights). Dans le coin supérieur droit se trouvait Flatbush qui, lui aussi, montrait un bâti assez dense. En revanche, à l'est de Prospect Park et au sud d'Eastern Parkway, l'artère qui traçait une diagonale vers la gauche depuis Grand Army Plaza, l'espace semblait vierge de toute rue et de toute construction à l'exception d'un haut édifice au début du boulevard et d'une usine remarquable par sa cheminée à la pointe sud de la parcelle en forme de triangle isocèle, l'Institute Park⁹⁰. Jouxant ce parc, le rectangle qui formait Pigtown, délimité par Eastern Parkway, Rogers Avenue, Malbone Street et Washington Avenue, ne contenait que des vergers et quelques bicoques. C'était précisément près de cette cheminée, au coin sud-ouest de ce vaste espace inhabité, qu'Ebbets envisagea de bâtir son nouveau stade.

⁹⁰ Toutefois une carte de 1890 indique qu'il existait des rues dans ce rectangle. Le dessinateur a pris quelques licences avec la réalité administrative, probablement pour souligner les qualités rurales du centre de Brooklyn, « Brooklyn City Map » dans E. Robinson, *Kings County 1890*, « Brooklyn City Map, 1890 », <http://www.historicmapworks.com/sections/maps>, consulté le 12/01/2008.



Carte 3 : Carte de Pigtown et de ses environs, 1902

Source : « Atlas of New York City », *Geological Atlas of the United States*, U.S. Geological Survey, 1902, carte géologique (détail).

Cinq années plus tard, ce même rectangle inexploité s'était couvert de quelques rues sans pour autant être quadrillé par le plan à damier typique de la ville américaine. Une carte géologique de 1902 (Carte 3) confirme toutefois que le quartier immédiatement à l'est de Prospect Park, c'est-à-dire Pigtown, était nettement moins construit que ceux de l'ouest (Park Slope) et surtout du nord (Bedford). On distingue de nouveau le triangle formé par l'Institute Park, et non loin de sa pointe sud, une mare, à quelques décamètres de l'emplacement du futur stade des Dodgers. Ce détail, jamais remarqué auparavant, confirme qu'Ebbets opta pour une zone quasi-rurale, du moins encore très peu urbanisée. Notons que dans les mêmes années, à Philadelphie, Benjamin Shibe, le propriétaire du club de base-ball des Athletics, avait fait un choix similaire en construisant son nouveau stade sur « Swampoodle », un terrain vague des quartiers nord de la ville, caractérisé par la présence de marécages⁹¹.

Enfin, en 1907-08, c'est-à-dire au moment où Ebbets choisit le futur emplacement de son stade, cette zone était désormais délimitée par des rues et des avenues⁹². Cela ne signifie pas pour autant qu'elle était développée ; en effet il était fréquent dans les villes américaines

⁹¹ Swampoodle, littéralement « la flaque aux marais », était un vaste terrain accidenté occupé par des bandes de jeunes et des marchands ambulants. Ils y vendaient des produits frais cultivés dans des vergers sauvages couverts de chèvrefeuille et de lierre rampant. Toutefois, cette zone était proche des lignes de chemin de fer menant vers le centre de Philadelphie et la banlieue, Bruce Kuklick, *To Every Thing a Season, Shibe Park and Urban Philadelphia, 1909-1976*, Princeton University Press, 1993 (1991), 23-4.

⁹² « Atlas of the Borough of Brooklyn, City of New York : from Actual Surveys and Official Plans by George W. and Walter S. Bromley », G.W. Bromley, 1907-08, planches 17, 26 et 27 (détail), New York Public Library, The Lionel Pincus and Princess Firyal Map Division, image numérique : 1517427.

que les rues soient tracées selon le plan orthogonal sans que des résidences ou des commerces occupent l'intérieur des *blocks*, ces rectangles bordés de quatre rues qui définissent l'espace urbain américain. Preuve que le quadrillage des rues préexistait souvent un réel développement urbain, le parallélépipède choisi par Ebbets (délimité par Montgomery Street, Bedford Avenue, Sullivan Street et Cedar Place) ne présentait aucune construction. Seule une ruelle s'y trouvait, nommée Pine Place, détruite lors des travaux de terrassement du stade.

Un changement d'échelle confirme le faible développement de Pigtown en 1908 : aux alentours immédiats de ce parallélépipède, il n'y avait aucune construction en brique, seulement quelques-unes en bois entre Franklin Avenue et Cedar Place à l'ouest du futur stade⁹³. Plus révélatrice encore, une étude des 40 *blocks* autour du futur stade montre une disparité nord/sud : sur les 20 *blocks* situés au nord de Malbone Street (dans le carré Eastern Parkway, Nostrand Avenue, Malbone et Washington Avenue), deux seulement étaient occupés. En revanche, sur les 21 *blocks* au sud de Malbone (dans le carré Malbone, Nostrand, Fenimore Street et Flatbush Avenue), neuf *blocks* étaient totalement occupés et six partiellement occupés, presque tous par des constructions en brique. Cette inégalité de développement illustre bien que les environs immédiats du site d'Ebbets Field étaient sous-développés mais également que la zone était à la lisière de quartiers en pleine croissance⁹⁴.

Il faut préciser ici qu'une zone aussi peu développée que Pigtown était une anomalie dans le Brooklyn des années 1910, où dès la fin du dix-neuvième siècle, le centre, l'est et le sud, c'est-à-dire « les franges périphériques » en marge du vieux Brooklyn du nord-ouest s'étaient rapidement développées⁹⁵. L'intensification de l'industrie lourde sur le pourtour côtier du nord et de l'ouest, où se trouvaient anciennement les quartiers d'habitation, eut pour effet de transférer les zones résidentielles vers ces nouvelles franges périphériques, telles le sud de Bedford et le nord de Flatbush. Dans ce processus, Pigtown était comme une zone tampon entre ces deux quartiers, ce qui peut expliquer pourquoi elle ne fut pas rapidement urbanisée. Il faut ajouter que la déclivité du terrain, la présence de sols marécageux et sa mauvaise réputation dans le folklore local durent jouer contre son développement. En 1908, elle n'en demeurait pas moins très prometteuse pour Ebbets qui avait prophétisé, selon ses propres dires, que les deux quartiers « à la mode » qui l'encadraient allaient « fusionner autour du stade »⁹⁶. De plus, il avait prédit à raison que l'essor des transports publics la rendrait accessible au plus grand nombre.

⁹³ Ibid. ; utilisant probablement la même source, McGee releva quatorze bâtiments en bois sur Cedar Place et deux sur Sullivan Street, McGee, *The Greatest Ballpark*, 40.

⁹⁴ Voir « Atlas of the Borough of Brooklyn », 1907-08, planches 17, 26 et 27 (détail), op. cit.

⁹⁵ Schoenebaum, « Emerging Neighborhoods », 301-302.

⁹⁶ Charles H. Ebbets, « Lettre à G. Herrmann, président de la *National League* », 12 mai 1912, National Baseball Hall of Fame, A. Bartlett Giamatti Research Center, 1.

... *mais prometteur grâce aux transports.*

En effet, outre sa localisation entre deux quartiers résidentiels en plein essor, la zone de Pigtown fut également choisie par Ebbets parce qu'il avait pressenti qu'elle serait prochainement desservie par plusieurs lignes de transport en commun. Il est vrai que dès 1902, se trouvait déjà dans les environs de Pigtown une ligne de chemin de fer aérien, la Brighton Beach Line, axe nord-sud électrifié en 1900, qui reliait le coeur de Bedford à Brighton Beach et Coney Island, les deux quartiers les plus méridionaux du *borough*⁹⁷. A son terminus septentrional, au croisement de Fulton Street et de Franklin Avenue, le passager pouvait prendre une correspondance soit vers l'est et ses nouveaux quartiers résidentiels comme New Lots, soit vers l'ouest, en direction du centre commerçant et civique de Brooklyn et, au-delà, le pont de Brooklyn, Park Row, City Hall et le quartier financier de Manhattan⁹⁸. Grâce à ce service continu, rendu possible par l'acquisition en 1899 de toutes les lignes indépendantes de Brooklyn par la *Brooklyn Rapid Transit Company* (ou BRT), Flatbush n'était plus qu'à trente minutes de Manhattan⁹⁹. En plus de la Brighton Beach Line, deux lignes de tramway desservaient les environs du site envisagé, l'une venant du nord par Grand Army Plaza et Flatbush Avenue ; l'autre venant du sud par Ocean Avenue, à laquelle se greffait une ligne longeant Parkside puis Coney Island Avenue vers le sud. Ces deux branches croisaient une ligne est-ouest naviguant le long de Church Avenue à travers Kensington et Flatbush nord. En bref, Pigtown était, dès 1902, déjà assez facilement accessible quoique peu bâti.

Six ans plus tard, en 1908, l'année où Ebbets envisagea la construction du nouveau stade, le Brighton Beach Elevated (ou *el*, comme les New-Yorkais appelaient ce genre de train aérien), était toujours en place de même que les deux lignes de tramway et leurs correspondances. Notons que la ligne d'Ocean Avenue fut prolongée vers l'est, le long de Malbone Street, l'artère routière la plus proche du futur site d'Ebbets Field¹⁰⁰. Il semble également qu'une ligne de tramway ou de bus longeait désormais Franklin Avenue, comme pour désengorger le trafic du *el*. En 1908, le site retenu était donc desservi par un train aérien rapide et au moins trois lignes de tramway en surface.

⁹⁷ « Atlas of New York City », *Geological Atlas of the United States*, U.S. Geological Survey, 1902, carte géologique (détail), carte, op. cit. ; cette ligne aérienne construite vers 1895 suivait en fait le tracé d'une ancienne voie ferrée à but touristique ouverte en 1878 ; elle desservait la zone convoitée à la station Willink Park, renommé ensuite Prospect Park, Ment, *The Shaping of a City*, 73-74.

⁹⁸ Les passagers devaient alors emprunter la Fulton Street Line ; à propos de New Lots, Schoenebaum, « Emerging Neighborhoods », vi et 215.

⁹⁹ Ment, *The Shaping of a City*, 73-74.

¹⁰⁰ Voir « Atlas of the Borough of Brooklyn », 1907-08, planches 17, 26 et 27 (détail), op. cit.



Carte 4 : Plan du réseau de la compagnie de transport BMT (détail), 1924

Source : « Plan du BMT, vers 1924 » (détail), in Elliot Willensky, *When Brooklyn Was the World, 1920-1957*, New York, *Harmony Books*, 1986, 88 ; Ebbets Field apparaît près de la station Prospect Park.

Enfin, en 1913, l'année de l'ouverture d'Ebbets Field, deux lignes de métro souterrain venues de Manhattan atteignaient leur terminus à Atlantic Avenue¹⁰¹. Ce carrefour nodal de Brooklyn, au croisement de Flatbush et de Pacific Avenue, était à environ trois kilomètres du site d'Ebbets Field¹⁰². Ebbets, grâce à ses contacts politiques à la mairie de Brooklyn, savait sans doute que le métro continuerait son tracé depuis Atlantic Avenue le long de Flatbush Avenue jusqu'au croisement de celle-ci avec Malbone Street, là où il rejoindrait le tracé du Brighton Beach El. Ce fut chose faite en 1920 : le *el* fut transformé en métro souterrain, puis aérien, en direction du sud (voir Carte 4). Willink Park, l'ancienne station du *el*, fut rebaptisée « Prospect Park », arrêt express sur la Brighton Beach Line. Elle se trouvait à environ 300 mètres du site d'Ebbets Field. Pour résumer, en 1913, le stade était déjà desservi par une ligne de train aérien, trois lignes de tramway (Malbone/Ocean, Franklin/Flatbush sud et Flatbush nord) et une ligne de métro accessible *via* cette dernière ligne de tramway. Gageons également que les automobilistes, déjà nombreux à New York en 1913, étaient séduits par les larges boulevards à proximité d'Ebbets Field, comme Eastern Parkway, Flatbush Avenue, Malbone Street ou Ocean Avenue¹⁰³.

¹⁰¹ Le métro de New York fut inauguré en 1904. Ces deux lignes en question, propriété de deux compagnies privées, franchissaient l'East River *via* les ponts de Brooklyn et de Manhattan. Pour une étude complète voir Clifton Hood, *722 Miles : The Building of the Subways and How They Transformed New York*, Baltimore, John Hopkins UP, 2004 (1993).

¹⁰² « Map of Borough of Brooklyn », Supplement to the Brooklyn Eagle Almanac, 1913, carte en noir et blanc avec rues et lignes de transport, accessible à <http://www.bklyn-genealogy-info.com/map>, consulté le 12/01/2008 ; voir aussi, « Baseball : Ebbets Field, Special Feature », *Brooklyn Eagle*, 5 avril 1913 ; pour la distance, google.maps.com, consulté le 31/09/2008.

¹⁰³ Boxerman et Boxerman, *Eight Owners*, 13.

Il est donc difficile de corroborer les dires quelque peu exagérés de Charles Ebbets dans son discours à la presse d'avril 1912 où il avait annoncé que « 12 lignes directes électriques aériennes ou en surface » et « 19 correspondances » desserviraient Ebbets Field¹⁰⁴. Néanmoins, il avait raison de souligner que son stade était « au cœur d'une zone de 4 millions de personnes » tant il était facile de s'y rendre depuis presque tous les quartiers de Brooklyn, depuis Manhattan (Wall Street était à 20 minutes, la 42^{ème} rue à une demi-heure), et même depuis les confins de Long Island via le Long Island Railroad jusqu'à Nostrand Avenue puis le tramway du même nom¹⁰⁵. Ainsi en choisissant Pigtown comme lieu d'emplacement de son futur stade, Ebbets avait misé sur l'urbanisation imminente de cette zone encore largement sous-exploitée en 1908. Il put faire ce choix grâce à ses contacts politiques, au développement rapide des transports publics new-yorkais et, il ne faut pas l'oublier, son sens aigu des affaires¹⁰⁶.

b) La construction d'un stade monumental

Ebbets, maître d'œuvre

En effet, Ebbets agit discrètement pour acquérir les 1,8 hectares nécessaires à la construction de son grand stade, capable d'accueillir 18 000 personnes assises et 3 000 debout¹⁰⁷. Le site, délimité par Montgomery Street, Bedford Avenue, Sullivan Street et Cedar Place, se composait de plus de quarante parcelles. Pour ne pas inciter les propriétaires à faire grimper les prix, il les contacta un par un et acquit l'ensemble sur près de quatre années. Il ne tint jamais la presse informée et réalisa les transactions par l'entremise d'une société écran, la *Pylon Construction Company*, dirigée par Howard C. Pyle, agent immobilier inconnu du monde du base-ball¹⁰⁸. S'il réussit à contenir la spéculation et faire main basse sur ce terrain pour seulement 150 000 dollars, les plans, le terrassement (considérable sur cette zone en déclivité), la construction des murs ainsi que l'aménagement intérieur lui coûtèrent environ 750 000 dollars, somme considérable pour l'époque¹⁰⁹. Au bord de la ruine, il dut vendre 50%

¹⁰⁴ « Ebbets Field to Have Up-to-Date Features », *New York Times*, 7 avril 1912 ; repris dans, encart informatif, « Ways of Reaching New Ball Grounds », *Brooklyn Eagle*, 3 avril 1913.

¹⁰⁵ « Ebbets Field to Have... », *NYT*, op.cit. ; « Ways of... », *BE*, op. cit. ; En janvier 1912, Ebbets avait annoncé « huit lignes de tramway et un *el* » et avait donné d'autres estimations de temps de parcours depuis Park Row (18 minutes), Borough Hall (13 minutes) ou Cypress Hills, à Queens (26 minutes), « \$750,000 Baseball Park Assured for Brooklyn », *Brooklyn Eagle*, 3 janvier 1912.

¹⁰⁶ Riess, *Touching Base*, 124.

¹⁰⁷ Pour la surface de 1,8 ha (soit 4,5 acres ou environ 18 000 m²), Boxerman et Boxerman, *Eight Owners*, 13 ; pour la capacité, Riess, *Touching Base*, 125 et Peter C. Bjarkman, dir., *Encyclopedia of Major League Baseball Team Histories*. vol. 1, National League, Westwood (Connecticut), Meckler, 1991, 78.

¹⁰⁸ Pour le nombre de parcelles, Boxerman et Boxerman, *Eight Owners*, 13 ; pour la société écran, « \$750,000 Baseball Park... », *BE*, op. cit. et « The Story of Ebbets Field », *Brooklyn Eagle*, 9 avril 1913.

¹⁰⁹ A titre indicatif 150 000 dollars de 1913 équivalent à plus de 3 250 000 dollars courants. Le coût total du terrain et des travaux atteignait donc la somme de 16 millions de dollars courants ; pour les conversions : http://www.minneapolisfed.org/community_education/teacher/calc, consulté le 15/08/09.

de ses parts à deux entrepreneurs brooklynois, les frères Steve et Edward McKeever qui investirent en échange 100 000 dollars dans la société qui gérerait l'exploitation d'Ebbets Field. Egalement proches de la machine démocrate du *borough*, ces deux fans de base-ball, enrichis en partie grâce à la construction du pont de Brooklyn, étaient des personnalités locales ainsi que de fins connaisseurs des chantiers de cette sorte¹¹⁰.

Les travaux d'Ebbets Field débutèrent en février 1912 après que Ebbets annonça le projet à la presse¹¹¹. Là encore, le « vieux colonel », comme on l'appelait, fit montre d'une grande maîtrise des moyens de communication moderne. Il réunit une cinquantaine de personnalités, dont les célèbres journalistes Damon Runyan et Arthur Smith, au Hamilton Club de Brooklyn pour un banquet de nouvelle année où il dévoila ses ambitions¹¹². Il insista sur l'accessibilité de « Ebbets Park » (sic), sur son confort, sa polyvalence et surtout sa fonction civique. « Enfin, Brooklyn [était] sur le point de se doter d'un stade de base-ball et d'une arène sportive à la hauteur de la taille et de l'importance du *borough* », écrivit-il, avant d'énumérer les « détails de perfection » qui distinguait son œuvre des autres enceintes sportives. Le 6 avril de la même année, quelques jours avant le début de la saison, il raviva sa campagne publicitaire en contactant de nouveau la presse pour témoigner de l'avancée des travaux. Les nouvelles firent le tour du pays par l'entremise des quotidiens nationaux et des magazines comme *Frank Leslie's Illustrated*, *Sporting News* ou *Baseball Magazine* qui tous publièrent la prose du vieux colonel. Le reporter du *New York Times* ne tarissait pas d'éloge à propos des « innovations » d'Ebbets Field : la sécurité du béton armé, le garage pour les automobilistes, le système d'annonce par haut-parleur dans le stade, les téléphones à disposition des « hommes pressés » et des étourdis qui « auraient oublié de passer commande à l'épicier ». Même l'architecture somptueuse du hall d'entrée suscitait l'admiration alors qu'aucune pierre n'en avait encore été posée¹¹³.

L'architecture en détail

Ebbets Field était, de l'avis de beaucoup, un des stades de base-ball les plus élégants de l'époque¹¹⁴. L'architecte new-yorkais Clarence R. Van Buskirk avait opté pour le style éclectique, une approche courante au tournant du siècle. Son imposante façade, inspirée du Colisée de la Rome antique, frappait le visiteur par son mariage de brique, de verre, de béton, de terra cotta et d'acier¹¹⁵ (voir Photographie 5). Elle exhibait le dessin de colonnades néo-

¹¹⁰ Edward et Steven McKeevers étaient amis avec Ebbets depuis 30 ans, voir le portrait dithyrambique que leur offrit le *Eagle*, « The McKeever Brothers, the Story of two Brooklyn Men, etc. », *Brooklyn Eagle*, 9 avril 1913.

¹¹¹ L'annonce fut rappelée dans l'article « The Story... », *BE*, op. cit.

¹¹² « \$750,000 Baseball Park... », *Brooklyn Eagle*, op. cit.

¹¹³ « Ebbets Field to Have... », *NYT*, op. cit.

¹¹⁴ Bjarkman, dir., *Encyclopedia of MLB*, 78.

¹¹⁵ Pour les mélanges de matériau, Snyder-Grenier, *Brooklyn !*, 237.

classiques, de chapiteaux corinthiens et de demi-cercles ornementaux sur le linteau de chaque fenêtre. L'utilisation de brique rouge et blanche rappelait, quant à elle, le style industriel ou même l'architecture des bains publics et des établissements scolaires. Enfin, les murs extérieurs ouvragés et les nombreuses arcades filant vers les champs droits et gauches évoquaient les œuvres de la Renaissance, tel le *Palazzo Consiglio* de Vérone¹¹⁶.



Photographie 5 : La façade d'Ebbets Field, vers 1913

Source : Brooklyn Historical Society ; la photographie est prise au coin de Sullivan Place et de Cedar Place.

La monumentalité de l'édifice était accentuée par la déclivité du terrain, plus bas au niveau de l'entrée que des ailes. Aussi de nombreux clichés d'Ebbets Field furent-ils pris en contre-plongée, exacerbant la hauteur du bâtiment (24 mètres au faîte du deuxième gradin). Vu depuis le champ droit, au croisement de Sullivan Street et de Bedford Avenue, ce stade à double étage semblait plus imposant encore (voir Photographie 6). Enfin, pour bien juger de la monumentalité dégagée par Ebbets Field, il faut rappeler qu'il était, en 1913, entouré de terrains vagues et de bicoques de bois, comme l'attestent plusieurs photographies d'époque¹¹⁷. Seul édifice de taille dans le désert urbain de Pigtown, il se voyait de loin et se détachait dans le paysage de la ville. Cet isolement jouait à son avantage car il lui conférait encore davantage de majesté.

¹¹⁶ Judith Stonehill et Francis Morrone, *Brooklyn : A Journey Through the City of Dreams*, New York, Universe, 2004, 65.

¹¹⁷ « Ebbets Field dans son environnement, vue depuis le sud ouest », pas de date, reproduit in Philip Lowry, *Green Cathedrals*, Reading (Massachusetts), Addison-Wesley, 1992, 117-118 ; impossible à reproduire ici.



Photographie 6 : Vue de l'arrière d'Ebbets Field, vers 1915

Source : Brooklyn Coll., BPL, don de M. et Mme Angelo. La monumentalité d'Ebbets Field est encore plus frappante sur ce cliché pris depuis le carrefour de Sullivan Street et de Bedford Avenue (champ droit).

Le même souci d'élégance se prolongeait à l'intérieur du stade. En effet, une fois franchie une des dix portes coulissantes qui servaient d'entrée principale à l'édifice (au croisement de Sullivan Street et de Cedar Place), le visiteur se trouvait au sein d'une vaste rotonde au sol carrelé et aux murs recouverts de marbre¹¹⁸. Objet d'admiration depuis qu'Ebbets en avait dévoilé les plans un an auparavant, ce hall d'entrée de 24 mètres de diamètre comptait douze guichets de vente et autant de tourniquets donnant accès aux différentes sections du stade¹¹⁹. Au sol, des carreaux de mosaïque blancs et noirs traçaient le dessin d'une balle de base-ball estampillée « EBBETS FIELD ». Au plafond, un dôme de stuc s'élevant à plus de huit mètres offrait au visiteur un spectacle « céleste d'étoiles et de nuages »¹²⁰. Sujet de railleries pour sa grandiloquence kitsch quelques années plus tard, un imposant lustre électrifié pendait en son centre, composé de branches dorées en forme de battes et de globes lumineux à l'apparence de balles de base-ball¹²¹. De cette rotonde « palatiale » partaient également des escaliers en colimaçons vers les bureaux du personnel commercial et ceux de la direction¹²². Derniers détails, révélateurs de la volonté d'Ebbets à rester dans l'histoire, une plaque de bronze en l'honneur des actionnaires du club et de

¹¹⁸ Rod Kennedy, Jr., « Ebbets Field : The Original Plans », ouvrage non publié, The Brooklyn Dodgers Hall of Fame, 1992, Brooklyn Collection, Brooklyn Public Library, planche 3.

¹¹⁹ Ibid. ; pour l'admiration, « Ebbets Field to Have... », *NYT*, op. cit. ; les photographies de la rotonde sont rares et de mauvaise qualité.

¹²⁰ « Thousand Visit New Ball Park », *New York Times*, 17 mars 1913.

¹²¹ Les motifs de cet « électrolier », comme on l'appelait, étaient répétés sur le toit de la façade, Ibid., voir annexes A5, page 553, pour une reproduction de l'*électrolier*.

¹²² Kennedy, « Original Plans », Brooklyn Collection, Brooklyn Public Library ; pour l'épithète « palatial », Boxerman et Boxerman, *Eight Owners*, 16.

l'architecte trônait sur un des murs de la rotonde tandis qu'une boîte de cuivre contenant divers objets dignes de souvenir fut insérée dans la pierre de touche de l'édifice¹²³.

Entendu comme un monument destiné à durer dans le temps et à marquer les esprits, Ebbets Field, avait suscité lors de son ouverture les commentaires les plus dithyrambiques¹²⁴. S'ils permirent probablement au public brooklynois de s'enorgueillir de cet édifice fédérateur, ils étaient aussi le signe que les Dodgers s'ancraient durablement dans Brooklyn.

c) *Ebbets Field dans son contexte : le base-ball en plein essor*

Pour bien apprécier le sens de la construction d'Ebbets Field, il faut rappeler le contexte économique et institutionnel dans lequel il prit place et qui lui servit de fondation, à savoir l'essor du base-ball dans les années 1910 et ses liens avec l'industrialisation.

Il est indéniable que le président Ebbets joua gros en pariant sur Pigtown et surtout en finançant avec ses deniers personnels une somme si considérable. Toutefois il était assuré d'une chose : depuis l'accord entre la *NL* et l'*AL* de 1903, le base-ball était devenu un secteur d'activité stabilisé et de plus en plus lucratif. Les valeurs moyenne des clubs avaient crû de 150 000 dollars vers 1906 à 250 000 dollars entre 1909 et 1913¹²⁵. De plus, le « passe-temps national », comme la presse baptisa le base-ball, avait les faveurs du public. Entre 1903 et 1907, la fréquentation annuelle des stades fut multipliée par deux, passant de 3 à 6 millions. En 1908, elle atteignit même 7 millions¹²⁶. Les historiens expliquent cette hausse du base-ball, et du commerce du sport en général, par « l'avènement des loisirs », pour reprendre une expression d'Alain Corbin, que facilitèrent l'urbanisation et surtout l'industrie capitaliste¹²⁷. De 1870 à 1900, la proportion de la population urbaines aux Etats-Unis passa de 26% à 46%, fournissant ainsi la masse critique nécessaire à la rentabilité des hippodromes, des salles de boxe et des stades de base-ball. La mécanisation de la presse couplée à l'invention du télégraphe et du téléphone permirent les comptes-rendus rapides des rencontres sportives lointaines, souvent rapportées au lectorat de la « presse jaune » dans un style vernaculaire et argotique qui popularisa, par exemple, les équipes et les héros du base-ball. L'essor des transports en commun rapides et abordables rendit accessibles à des millions de citoyens des

¹²³ « Pas de titre », *NYT*, 25 septembre 1957 ; on avait déposé dans la boîte en cuivre des coupures de presse, des photographies de joueurs vedettes, des annales contenant les records du base-ball, des pièces de monnaie, etc., Eric Strohl, « The Cornerstone of Brooklyn Baseball », *Memories and Dreams* été 2005, 22.

¹²⁴ Voir par exemple à Boston, « Brooklyn Meets Philadelphia in Opening Match », *Christian Science Monitor*, 9 avril 1913 ; à Chicago, « Phils Open Race with Victory, 1-0 », *Chicago Daily Tribune*, 10 avril 1913, et à Washington « Chance Loses in First Try », *The Washington Post*, 6 avril 1913.

¹²⁵ McCue, « A History », 38 ; « Baseball Values Rise in the Major Leagues », *New York Times*, 30 décembre 1906.

¹²⁶ Riess, *Touching Base*, 5 ; McCue, « A History », 38.

¹²⁷ Corbin, dir., *L'Avènement des loisirs, 1850-1960* ; le reste du paragraphe s'inspire largement de l'entrée « The Sporting Boom of the Industrial Age, 1870-1900 », dans Steven A. Riess, Melvin Adelman et Patricia Vertinsky, dir., *Encyclopedia of North American Sport*, Armonk (New York), ME Sharpe, à paraître.

enceintes sportives souvent financées par les sociétés de transport elles-mêmes. Enfin, l'industrie capitaliste permit l'invention et la production en masse de biens sportifs comme les gants en cuir et les balles à cinq *cents*, les chronomètres et les appareils photographiques, les pneumatiques et les moteurs à explosion.

L'essor du base-ball s'explique également par des facteurs internes telle la stabilisation de la compétition en 1903. Cette année-là, les deux ligues concurrentes, la *NL* et l'*AL*, conclurent un pacte de non-concurrence, préférant collaborer plutôt que dilapider le filon sur lequel elles pourraient avoir le monopole. Elles se dotèrent d'une instance de coordination, la commission du baseball syndiqué (*Organized Baseball*), dirigée par les propriétaires de club¹²⁸. Cette trêve dans « la guerre des ligues » donna naissance à la *World Series*, probablement la manifestation sportive la plus célèbre aux Etats-Unis de nos jours. Tenue chaque année en septembre ou octobre, cette grande finale opposait au meilleur des 5 matches les vainqueurs du fanion de chaque ligue. En octobre 1912, six mois avant l'ouverture d'Ebbets Field, les Boston Red Sox avaient vaincu 4 manches à 3 les New York Giants de John McGraw et du lanceur vedette Christy Mathewson. Leur passe d'armes tint le pays en haleine pendant huit jours. Pour la première fois, on vit s'amasser un public de quidams devant les panneaux d'informations disposés sur les places ou sur les façades des grandes maisons de presse¹²⁹. La fièvre du base-ball connut alors un de ses premiers pics. Facteur non négligeable d'un tel engouement, et donc d'une telle manne financière pour les propriétaires et leurs partenaires, la publicité prit dans les années 1910 l'apparence qu'on lui connaît depuis. Les matches étaient annoncés dans la presse à grand renfort de dramatisation, des affiches couvraient les parois des tramways et des métros, les premières cartes à collectionner faisaient leur apparition dans les paquets de cigarettes. A Brooklyn, la société Allen & Gintner remplaça ses photographies de jeunes femmes dénudées par 208 cartes frappées d'un « B » pour Brooklyn Superbas¹³⁰.

Ebbets Field fut donc bâti dans un contexte porteur qui aurait dû garantir, en théorie, un essor sportif et surtout économique du club. Malgré sa beauté et son confort, loués par tous, ce stade monumental situé au cœur de Brooklyn, dans un quartier en plein essor, ne tint pas toute ses promesses, au moins à court terme, car à moyen et long terme, la vision et la

¹²⁸ L'année 1903 marqua la fin des « guerres des ligues » (*league wars*) pendant lesquelles Ban Johnson et ses associés à la tête de la *Western/AL* cherchèrent à concurrencer par tous les moyens le monopole dont jouissait la *NL* depuis 1876 ; « l'Accord National » de 1903 reconnaissait deux ligues majeures et plusieurs ligues mineures à l'exception de tout autre championnat, White, *Creating*, 60.

¹²⁹ 35 000 personnes assistèrent au premier match aux Polo Grounds à New York, tandis qu'au coin de la 1^{ère} Avenue et de la 85^{ème} rue des centaines de quidams s'amassèrent pour suivre le compte-rendu jeu après jeu, Ken Burns, *The Faith of Fifty Million People, 1920-1930*, documentaire, Florentine Films, 1994, interview de George Plimpton.

¹³⁰ Snyder-Grenier, *Brooklyn !*, 235.

construction du stade par Ebbets solidifièrent sans aucun doute l'ancrage de l'équipe dans son environnement urbain.

2.3. Quels effets sportifs et financiers pour Ebbets Field ?

Au vu de certains indicateurs quantitatifs, il est tentant de parler, avec Stanley Cohen, d'une « renaissance du club » dans les années 1913-1914. Mais cette interprétation, fondée uniquement sur les résultats du club dans le classement et sur les statistiques personnelles de certains joueurs, n'est pas satisfaisante. Elle occulte le fait que l'équipe chuta en popularité et que le club perdit de l'argent pendant la période 1913-1919, malgré (ou à cause de) la construction du nouveau stade.

a) Une renaissance...

Stanley Cohen, comme d'autres, s'appuie sur deux éléments marquants pour parler de renaissance de l'équipe après les années noires (1900-1912) traversées à Washington Park. Tout d'abord l'équipe, qu'on appelait alors les Robins (en hommage au manager Wilbert Robinson arrivé en 1914) gagna le titre de champion de *NL* en 1916, ce qui n'était pas arrivé depuis 17 saisons. Les Robins, menés par un noyau dur de bons joueurs comme les frappeurs Jake Daubert, Casey Stengel et Zach Wheat ou les lanceurs Ed Pfeffer, Sherrod Smith et le vétéran Rube Marquard, occupèrent la première place de la ligue début mai et parvinrent à la conserver jusqu'à septembre. Ils ne purent toutefois se détacher nettement des seconds, les Phillies de Philadelphie menés par le lanceur vedette Grover Cleveland Alexander, et remportèrent le fanion qu'avec 2,5 matches d'avance (sur 154). Cette course serrée pour le titre de 1916 attira à Ebbets Field plus de 450 000 personnes, ce qui était de loin le record du club depuis sa naissance. Malgré leur bonne équipe, les Robins durent s'incliner en *World Series* contre les Boston Red Sox qui emportèrent cette super-finale aisément 4 matches à 2, grâce à la supériorité de leur bataillon de lanceurs. Parmi ces cinq as se trouvaient un jeune prodige, un gaucher nommé George « Babe » Ruth qui avait remporté 23 victoires pendant la saison régulière et réussit l'exploit lors du deuxième match de la série de lancer 13 manches sans concéder un seul *run** contre Sherrod Smith (il prolongea l'exploit pendant 26 manches en 1917). Le fanion de la *NL* et les trois matches de *World Series* joués à Ebbets Field devant des foules immenses renflouèrent les caisses du club dont le niveau était assez bas depuis la construction du stade.

Deuxièmement, Cohen s'appuie sur les bonnes statistiques de certains joueurs pour parler de renaissance du club. Il est vrai que Zach Wheat par exemple, acheté par Larry Sutton en 1908, frappa chaque saison au-dessus de 30%, ce qui était une performance

extraordinaire. De même, Jake Daubert obtint en 1914 et 1915 le titre de meilleur frappeur de la ligue avec 35% de réussite. Enfin en 1914, « Big Ed » Pfeffer remporta 23 matches comme lanceur et Rube Marquard sut se maintenir trois saisons de suite au-dessus de la barre symbolique des 20 victoires. En outre, Wilbert Robinson (« Uncle Robbie » pour la presse et les fans) avait réussi bon an mal an à acquérir des hommes fiables et compétents (sinon brillants) à la plupart des postes clé, à savoir sur le monticule (les lanceurs Pfeffer et Rucker), derrière le marbre (le receveur Otto Miller), au poste d'arrêt-court (Ivy Olson, obtenu péniblement des Cincinnati Reds en 1915), en deuxième base (George Cutshaw) et au champ centre (Myers ou Dalton). Cette bonne colonne vertébrale défensive occupant l'axe du terrain, nécessaire selon Robbie à toute équipe victorieuse, s'associait à la batterie de frappeurs efficaces pour former un club homogène qui ne reposait pas que sur quelques talents isolés, comme c'était le cas dans les années 1900.

Pour compléter ce bilan optimiste sur la santé des Robins en 1914, cette année-là marqua la fin d'une période noire durant laquelle l'équipe occupa soit la 6^{ème} soit la 7^{ème} place pendant six saisons consécutives. De plus, l'année 1913 présentait du point de vue de la fréquentation du stade un bilan très favorable, laissant penser que l'ouverture d'Ebbets Field, stade plus grand et plus confortable que Washington Park, allait revigorer les recettes au guichet, source principale de revenus pour les clubs de base-ball. En 1913, 347 000 spectateurs passèrent les tourniquets d'Ebbets Field, soit 104 000 de plus que l'année précédente à Washington Park. Logiquement, la moyenne par match augmenta aussi, de 3 200 à 4 500. Plus révélateur encore, en 1913 le taux de remplissage (indice qui prend en compte la capacité d'accueil du stade) était supérieur de 5 points de pourcentage à celui de 1912 à Washington Park. De toute évidence, l'ouverture du stade attira vers le club un public plus nombreux, ce qui, étant donné l'augmentation générale des prix des entrées, était synonyme de hausse des recettes pour Charles Ebbets et les autres actionnaires. On ajoutera pour finir que de 1914 à 1920, le public d'Ebbets Field représentait 12% du public total de la *NL*, c'est-à-dire sa part théorique (il y avait 8 clubs dans la ligue), un taux supérieur de 3,4 points de pourcentage à celui de la période 1910-1914. Durant son histoire brooklynoise, le club ne repassa jamais sous la barre des 12,5% même durant la Grande dépression des années 1930.

b) ... en trompe l'œil

Cet exposé flatteur, s'il n'avance rien de faux, ne dit pas non plus toute la vérité. En effet, de 1913 à 1919, le club se heurta à de sérieuses difficultés qui laisse penser que la construction d'Ebbets Field ne fut pas une réussite si univoque et surtout si immédiate.

Tout d'abord il faut se garder de prendre comme seules références les deux années exceptionnelles que furent 1913 (l'ouverture du stade) et 1916 (le titre de champion de la ligue). Si l'on observe les tendances sur la période 1913-1919, les conclusions sont beaucoup plus mitigées. Le taux de remplissage du stade par exemple, indice s'il en est de la vitalité économique du club, était de 21% pour 1915-1920, un taux comparable à ceux des décennies précédentes, et même inférieur au 23% de 1905 à 1910. Le nouveau stade, par son environnement et son aménagement, aurait du attirer une clientèle relativement supérieure à celle de Washington Park où les nuisances étaient nombreuses. En 1914, soit un an après les bons résultats obtenus lors l'ouverture du stade, le taux de remplissage dégringola à 9% et la fréquentation totale à moins de 123 000, soit une chute de plus de 180% par rapport à 1913. Le club était alors avant-dernier dans le classement de la ligue pour la fréquentation. La non-progression du taux de remplissage et la baisse de la fréquentation s'accompagnèrent de résultats sportifs fluctuants. Si de 1914 à 1916, l'équipe progressa brillamment de la cinquième place à la première, elle chuta à la 7^{ème} l'année suivante. Cela était du jamais vu dans l'histoire de base-ball, au point que le chroniqueur sportif John Durant n'hésita pas à comparer cette spectaculaire contre-performance « à la chute de Belzébuth du haut des Portes du Paradis »¹³¹. L'équipe occupa ensuite une médiocre cinquième place en 1918 et 1919, avant de remporter, à la surprise générale, le titre en 1920 grâce à une mobilisation de l'équipe dans les derniers mois de la saison.

Ces contre-performances dans la fréquentation d'Ebbets Field et les résultats sportifs des Robins laissent supposer que le club perdit de l'argent durant cette période. De nouveau, il est impossible de l'affirmer car les données comptables manquent, mais certaines hypothèses peuvent être raisonnablement avancées. D'abord, le coût élevé de la construction totale du stade (plus de 750 000 dollars de 1913) avait endetté Ebbets auprès de plusieurs créanciers. Il comptait probablement sur des bénéfices rapides afin de renégocier ses taux d'intérêt à son avantage. Cette possibilité ne se présentant pas, il dut rembourser au taux originel, perte considérable pour un emprunt d'une telle somme. Deuxièmement, Ebbets avait tablé sur une hausse de la population brooklynoise, notamment dans les quartiers environnants son stade, pour venir aux matches et rentabiliser son lourd investissement. De nouveau, il dut repenser sa stratégie car le taux de croissance de la fréquentation du stade (9,8% de 1910 à 1920) et celui de la population brooklynoise (23,5% sur la même période) étaient bien inférieurs à la hausse de la capacité d'accueil entre Ebbets Field et Washington Park (de 16 000 à 22 000, soit 37,5%). Autrement dit, l'entreprise d'Ebbets souffrit d'un net

¹³¹ John Durant, *The Dodgers, an Illustrated Story of Those Unpredictable Bums*, New York, Hastings House, 1948, 34.

manque à gagner durant les années qui suivirent l'ouverture du nouveau stade. Doit-on pour autant conclure à un échec d'Ebbets Field, à la faillite du projet, cher à Ebbets depuis sa prise de pouvoir en 1898, de moderniser et rentabiliser le club ? Il se peut plus probablement que les retombées économiques de la construction d'un nouveau stade agissent à moyen terme et non à court terme. Il ne faut pas non plus négliger que le contexte des années 1900-1920 fut particulièrement néfaste pour l'entreprise d'Ebbets, surtout à cause des multiples concurrences en tous genres qu'elle devait affronter.

c) De multiples concurrences

Concurrence de la Federal League, 1914-15

A la fin des années 1900, le base-ball connut une telle expansion qu'il suscita la création d'une ligue concurrente dont l'impact affecta particulièrement le club de Brooklyn. Convaincu qu'il pourrait aisément bâtir un championnat assez compétitif pour attirer les fans et dégager des profits, John T. Powers, homme d'affaires de Chicago, fonda la *Federal League* en 1913, ligue mineure indépendante qui s'engagea initialement à ne pas empiéter sur le marché et les privilèges du « base-ball syndiqué »¹³². Mais, enhardi par le succès commercial de la première saison, James Gilmore, magnat du chauffage à Chicago, remplaça Powers et attira de riches entrepreneurs pour donner à la *Federal League* un véritable statut de ligue majeure. A Brooklyn, Robert B. Ward, un homme d'affaires devenu millionnaire grâce à son réseau de boulangeries industrielles, fonda une équipe, les Brooklyn Tip-Tops, nommés ainsi en hommage à un de ses pains les plus vendus. Les Tip-Tops, ou BrookFeds, jouaient à Washington Park, l'ancien stade des Dodgers de Charles Ebbets, rénovés par Ward et ses partenaires pour accueillir, sur des gradins en acier, en brique et en béton, plus de 18 000 spectateurs¹³³. La concurrence avec l'entreprise de Ebbets était donc directe, d'autant que le président de la *Federal League*, James Gilmore, n'hésita pas à proposer des salaires généreux à certaines vedettes du base-ball syndiqué, comme Mordecai « Three Finger » Brown qui rejoignit Saint Louis en tant que manager/joueur et surtout Joe Tinker, la star des Chicago Cubs qui se fit embaucher par les Chicago Whales, l'équipe locale de la *Federal League*. Au total plus de 221 joueurs rompirent leur contrat avec les clubs de *NL* ou d'*AL* pour rejoindre la ligue dissidente.

Malgré un succès honorable du point de vue de la fréquentation et une course au titre très serrée en 1915, la *Federal League* dut se dissoudre fin 1915, après seulement 2 saisons.

¹³² Sur l'histoire de la *Federal League*, voir Peter Marquis, « Federal League » in Riess, Adelman et Vertinsky, dir., *Encyclopedia of North American Sport* ; et Marc Okkonen, *The Federal League of 1914-1915 : Baseball's Third Major League*, Garrett Park (Maryland), Society for American Baseball Research, 1989.

¹³³ « Washington Park », www.brooklynballparks.com, article en ligne, consulté le 15/08/09.

En effet, en janvier 1915 le syndicat des ligues majeures avait rédigé une liste noire des joueurs qui avaient rompu leurs contrats, ce qui ralentit fortement la désertion des joueurs au profit de la *Federal League*. De plus, le Brooklynois Robert B. Ward, un des investisseurs les plus généreux de la ligue dissidente, mourut soudainement en 1915, mettant définitivement en péril sa santé financière¹³⁴. A l'hiver 1915, les deux ligues établies conclurent un marché avec les propriétaires de la ligue rivale : contre 600 000 dollars, ces derniers acceptaient de mettre un terme à leur entreprise. Il n'en demeure pas moins que l'incartade de la *Federal League* dans le marché du base-ball syndiqué affecta les clubs, contraints par la concurrence d'augmenter les salaires. De 1913 à 1915, le salaire médian des joueurs passa de 2 900 à 6 500 dollars, soit une augmentation de 124%¹³⁵. A Brooklyn, les stars « Nap » Rucker et Jake Daubert utilisèrent la menace de « passer » à la *Federal League* comme un levier pour exiger de Charles Ebbets une augmentation de salaire. L'un et l'autre obtinrent gain de cause : de 4 000 à 4 500 dollars pour le vétéran Rucker, et de 5 000 à 9 000 dollars fixes sur 5 ans pour le frappeur hors pair Daubert¹³⁶. Au final, la *Federal League* fut un vrai casse-tête pour Ebbets autant au niveau financier que relationnel : sa dispute avec Daubert à propos de sa hausse de salaire fit les choux de gras d'une presse sportive encline à prendre parti pour les joueurs et prompte à dépeindre le « magnat » du base-ball comme un propriétaire pingre et ingrat¹³⁷.

Le style de jeu « inside ball » :

Deuxième concurrence, d'ordre plus structurel, le base-ball d'alors était dominé par un style de jeu que les Superbas ne maîtrisait pas et que dominaient des équipes difficiles à concurrencer pour des raisons d'inertie structurelle.

Le *inside base-ball* (ou *scientific ball*), style de jeu dans lequel l'essentiel de l'action se passe dans l'*infield* (c'est-à-dire l'aire du terrain formé par le carré marbre – 1^{ère} base – 2^{ème} base – 3^{ème} base – marbre ; voir plan d'un terrain page 34) dominait dans les années 1900-1920. A cette époque, aussi appelée « ère de la balle morte », le lanceur avait l'avantage sur le frappeur : les balles avaient un cœur en caoutchouc lourd qui leur donnaient une rotation imprévisible, la zone de prise (*strike zone**) était plus grande que de nos jours, et deux mauvaises balles (*foul ball**) équivalaient à deux prises (*strike**). Au final, les frappes longues comme les *line drives* ou les *home-run*, permettant de faire avancer plusieurs joueurs

¹³⁴ Marquis, « Federal League », op. cit.

¹³⁵ *Study of Monopoly Power (1952)*, 74, enquête de L. Heilbonnen pour A. Hermmann, portant sur 19 joueurs.

¹³⁶ United States House Committee on the Judiciary, *Study of Monopoly of Power : Hearing Before the Subcommittee on Study of Monopoly Power*, série 1, partie 6, Organized Baseball, 82^{ème} cong., sess. 1, 3 juillet-24 octobre 1951, 75 ; Cohen, *Dodgers !*, 23.

¹³⁷ McCue, « A History », 36, pour un portrait antérieur mais similaire, WM. A. Phelon, « The Great American Magnate », *Baseball Magazine*, vol. 10, n°3, janvier 1913, 21.

d'un coup, étaient rarissimes. Le jeu se résumait à un duel entre le lanceur et le frappeur, ce dernier usant d'amorti, et de *hit and run* pour gagner la première base ou faire avancer un à un les joueurs déjà sur base¹³⁸. Pour exceller dans ce style de jeu, il fallait une bonne équipe de lanceurs, capables de déjouer les ruses des frappeurs opposés, or, Brooklyn ne disposait pas de ce genre de joueur, ou en trop petit nombre pour parvenir à se faire une niche dans un championnat très compétitif dominé par les Giants de New York, menés par John McGraw et le joueur Christy Mathewson, et les Phillies de Philadelphie, du stratège Connie Mack, maîtres de l'*inside baseball*.

De plus, la suprématie de ces deux équipes était difficile à déboulonner puisque le base-ball des années 1910 était très conservateur dans son recrutement. Quoique les ligues pratiquassent par souci d'équité une redistribution partielle des recettes entre le club visiteur et le club hôte permettant une mutualisation des bénéfices du base-ball, lorsqu'un club était en difficulté financière et sportive, il le restait longtemps. En effet, il n'existait ni loterie permettant aux clubs les plus faibles d'obtenir les meilleurs joueurs des ligues inférieures, ni système de promotion/relegation faisant varier les clubs au sein des ligues majeures. Facteur d'inertie, ce fort conservatisme s'accompagnait de pratiques de recrutement peu efficaces. A Brooklyn par exemple, un seul homme, Larry Sutton, assurait la tâche essentielle de débusquer des talents dans tout le pays, de les présenter à Charles Ebbets et éventuellement de les engager dans l'équipe¹³⁹. Ces débutants (*rookies*) repérés en ligues mineures mettaient du temps à prendre la place des vétérans, attachés à leur travail tant leur profil, majoritairement rural et sans éducation supérieure, rendait difficile les chances de reconversion sans perte de revenu et de statut social¹⁴⁰. En d'autres termes, un club faible avait des chances de le rester, à moins de racheter à bas prix des joueurs d'équipes en difficulté ou de bénéficier de rentrées d'argent non conditionnées par les résultats sportifs, comme les revenus provenant d'autres activités. A cet égard, il faut préciser que Charles Ebbets était un des rares propriétaires de club à ne vivre que de son activité dans le base-ball¹⁴¹.

¹³⁸ Rader, *Baseball : A History*, 87 ; sur les Giants du manager McGraw et de Christy Mathewson, James D. Hardy, *The New York Giants Base Ball Club : The Growth of a Team and a Sport, 1870-1900*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 1996, 3.

¹³⁹ Sur Sutton, voir Cohen, *Dodgers !*, 14 ; voir aussi, Meany, *The Artful Dodgers*, 17, qui précise que cet ancien imprimeur à son compte rapporta à Ebbets plus que n'importe quel recruteur professionnel actuel, pour un salaire bien moindre, à une époque où les centres de formation et les équipes filleules (*farm clubs*) n'étaient pas développées, sauf à St. Louis où B. Rickey avait lancé son « académie du base-ball » dès 1913.

¹⁴⁰ Dans les années 1910, les joueurs venaient majoritairement du Midwest rural, Rader, *Baseball : A History*, 91.

¹⁴¹ Ils étaient exactement 6 sur 16, *Study of Monopoly Power (1952)*, 92.

Autres loisirs et nouvelle démographie

Il faut également préciser que le public des années 1900 et 1910 était sollicité par de nombreuses occasions de se divertir, dans des lieux aussi divers que le théâtre de vaudeville, le cirque, ou les parcs d'attractions, autant de rivaux du base-ball qui cherchaient comme lui à attirer un public de classe moyenne en quête de loisirs à la réputation respectable¹⁴². A Brooklyn, la concurrence venait tout particulièrement de Coney Island, parc d'attractions situé sur le littoral sud du *borough*, dont les manèges, montagnes russes, courses de chevaux électriques ou autres cabarets populaires attiraient chaque dimanche ensoleillé environ 100 000 visiteurs de toutes classes sociales, trouvant dans cette ambiance à la fois survoltée et féérique de quoi satisfaire les aspirations hédonistes de ces années de prospérité¹⁴³.

Outre cette concurrence au sein même du *borough*, Charles Ebbets devait faire face à une démographie brooklynoise en pleine mutation et dont les caractéristiques principales n'étaient pas très porteuses pour le marché du base-ball. En 1920, Brooklyn comptait 67% de « blancs nés sur le sol américain » (*native whites*) pour 33% de « blancs nés à l'étranger » (*foreign-born whites*), soit un peu plus de 650 000 personnes nouvellement arrivées sur le territoire américain¹⁴⁴. Plus de 160 000 d'entre elles travaillaient dans les secteurs de l'industrie comme machinistes, opérateurs ou employé du textile, des métiers qui ne laissaient guère le temps d'assister aux rencontres de base-ball, tenues en début d'après-midi ou le samedi. Les matches du dimanche, seul jour chômé pour cette majorité de la population active brooklynoise, demeurèrent interdits pour des raisons religieuses dans l'Etat de New York jusqu'à 1919¹⁴⁵. De plus, parmi les 132 139 « blancs natifs » de la population active, seulement moins de 30 000 étaient embauchés dans des professions de service, comme comptables, caissiers ou vendeurs, et moins de 10 000 occupaient des emplois libéraux comme avocat, juge, médecin ou notaires, profession aux horaires souples permettant de se rendre aux matches de base-ball en semaine par exemple. Ces données socio-économiques montrent que l'essor démographique de Brooklyn dans ces années ne se traduit pas

¹⁴² Nasaw, *Going Out*, 5 et 102.

¹⁴³ Snyder-Grenier, *Brooklyn !*, 187-195 ; les années 1900 virent l'ouverture de Luna Park et d'Astroland, deux attractions centrales de Coney Island ; sur le sujet voir les ouvrages classiques : Kasson, *Amusing the Million* et Rem Koolhaas, *Delirious New York : A Retroactive Manifesto for Manhattan*, New York, Oxford University Press, 1978, qui débute avec un chapitre sur Coney Island comme laboratoire de l'« intensité architecturale » de Manhattan, 33.

¹⁴⁴ *A Social-Economic Grouping of the Gainful Workers of the United States, by Color, Nativity, Age, and Sex, by Industry, with Comparative Statistics for 1920 and 1910*, Washington DC, United States Government Printing Office, 1938 ; ces catégories étaient celles des agents recenseurs qui les assignaient sans consultation aux recensés, sur ce sujet voir Paul Shor, *Compter et classer. Histoire des catégories de la population dans le recensement américain, 1790-1940*, Paris, Editions de l'EHESS, à paraître.

¹⁴⁵ Pour une étude aboutie des liens entre politique urbaine, réformisme social et « lois bleues », voir Steven A. Riess, « Professional Sunday Baseball : A Study in Social Reform, 1892-1934 », *Maryland Historian*, n°4, automne 1973, et Steven A. Riess, « The Baseball Magnate and Urban Politics in the Progressive Era », *Journal of Sport History*, vol. 1, n°1, 1974.

nécessairement par une augmentation du public potentiellement capable de se rendre à Ebbets Field. Au contraire, la nouvelle donne démographique réduisit presque à la portion congrue le public naturel du base-ball tandis qu'il augmentait celui des loisirs nocturnes ou dominicaux, comme les parcs d'attractions.

Première guerre mondiale et base-ball

Dernier obstacle, et non des moindres, qui explique en partie les contre-performances financières et sportives des Robins/Dodgers dans les années 1910, la Première Guerre mondiale eut un impact conséquent sur le marché du base-ball, même après l'armistice. En 1917, pourtant, le base-ball était considéré par les institutions nationales comme une activité essentielle à l'économie de guerre. Les propriétaires arguaient que ce sport offrait un divertissement salvateur à une population inquiétée par les conséquences de l'engagement américain et qu'il favorisait l'élan patriotique en appelant publiquement les fans à la souscription de bons du trésor et en invitant gratuitement les soldats au stade¹⁴⁶. Mais en mai 1918, le ministre de la Guerre de Woodrow Wilson, Newton Baker, abrogea le statut d'exemption du base-ball et appela tous les joueurs entre 21 et 35 ans sous les drapeaux soit en tant que combattants soit en tant qu'employés d'une industrie de défense. Par exemple, « Chief » Bender travaillait 14 à 18 heures par jour aux chantiers navals¹⁴⁷. Les *dugouts** des clubs se vidèrent alors de 227 joueurs (50% de l'effectif total), la plupart restant sur le territoire américain, comme les vedettes Ty Cobb et Christy Mathewson, servant dans un bataillon dirigé par Branch Rickey, le manager des St. Louis Cardinals¹⁴⁸. Pour remplacer les joueurs sous les drapeaux, les présidents embauchèrent des jeunes sans talents et des vétérans sans panache mais, face à la chute de la fréquentation des stades causée par cette décision, les propriétaires durent écourter d'un mois la saison 1918. De plus, il est probable que la propagande anti-allemande alimentée entre autres par le *Committee on Public Information* de George Creel avait entaché la réputation du base-ball puisqu'une grande partie des joueurs était d'origine allemande, comme Honus Wagner, l'arrêt-court vedette des Pirates de Pittsburgh¹⁴⁹.

Le club de Brooklyn fut frappé de plein fouet par cette conjoncture peu porteuse. L'année 1917 fut marquée par la chute notoire de la 1^{ère} à la 7^{ème} place, une déconfiture historique expliquée en partie par l'engagement sous les drapeaux de trois lanceurs clés :

¹⁴⁶ Rader, *Baseball : A History*, 102 ; Burns, *Baseball : 3rd Inning* », VHS, op. cit.

¹⁴⁷ Richard C. Crepeau, *Baseball, America's Diamond Mind, 1919-1941*, Orlando, U. P. of Florida, 1980, 2-3

¹⁴⁸ Burns, *Baseball : 3rd Inning* », VHS, op. cit.

¹⁴⁹ Sur la Première Guerre mondiale, la propagande d'Etat et les actions locales pour éradiquer la « déloyauté » des Allemands-Américains, Alan Brinkley, *The Unfinished Nation, a Concise History of the American People*, New York, McGraw-Hill, 2004 (1993), 614-615.

Pfeffer, Mitchell et Cadore¹⁵⁰. Ce handicap sportif s'accompagna d'une chute de la fréquentation totale à Ebbets Field (221 619 en 1917 pour 447 747 l'année précédente) et d'une nouvelle querelle coûteuse entre Ebbets et son joueur vedette Jake Daubert. Ce dernier exigea du président qu'il lui paie la totalité de la saison 1918 quand bien même celle-ci était écourtée. Ebbets refusa de verser la différence (2 150 dollars) et Daubert porta l'affaire devant les tribunaux. N'attendant pas le jugement, Ebbets régla le différend à sa manière en transférant fin 1918 Daubert aux Reds de Cincinnati, privant ainsi le club d'un de ses meilleurs joueurs¹⁵¹.

Il faut aussi rappeler que la Première guerre mondiale réduisit considérablement le budget alloué aux loisirs. En effet, l'Etat fédéral finança la guerre en grande partie par la souscription populaire de bons du trésor appelés « liberty bonds ». Trente-deux milliards de dollars, soit 30 fois le budget national, furent ainsi récoltés au cours de la guerre¹⁵². A considérer que chaque habitant donna une part égale, cela représentait 300 dollars par habitant, un manque à gagner considérable pour le secteur des loisirs¹⁵³. Deuxièmement, au sortir de la guerre, l'économie américaine traversa une crise de reconversion qui provoqua une chute du PNB de 10%, une inflation de 15% entre 1919 et 1920 et mit au chômage plus de cinq millions d'Américains en 1920¹⁵⁴. Ces difficultés économiques s'accompagnèrent de troubles sociaux, notamment dans le milieu des salariés syndiqués. Soucieux de préserver les droits syndicaux acquis pendant la guerre, de très nombreux corps de métiers se mirent en grève durant l'année 1919. On compta 4 millions de grévistes cette année-là, dont 350 000 le 19 septembre, plus large mobilisation syndicale de l'histoire des Etats-Unis. Les blocages affectèrent particulièrement les secteurs liés à l'économie de guerre, comme la construction de navires, très importante sur le pourtour côtier du nord de Brooklyn. Dans le *borough*, les mouvements les plus suivis furent ceux des employés du gaz, des conducteurs de tramways, des machinistes des chantiers navals et même des locataires¹⁵⁵. Ces journées de grève non rémunérées, associées à l'inflation grimpante et à la hausse soudaine du chômage ne purent qu'handicaper l'essor commercial du base-ball à Brooklyn. Au final, ces données contextuelles expliquent en partie pourquoi le taux de fréquentation d'Ebbets Field, et donc les revenus du club, restèrent stables durant les années 1910 malgré l'ouverture d'un stade flambant neuf en 1913 et un titre de champion en 1916.

¹⁵⁰ Cohen, *Dodgers !*, 29.

¹⁵¹ Durant, *The Dodgers*, 34.

¹⁵² Alan Brinkley, *American History : a Survey, vol. 2 : since 1865*, McGraw-Hill, 1999 (1983), 783

¹⁵³ Chiffre obtenu en divisant la somme totale des bons par la population de 1920, soit 105 710 210 habitants.

¹⁵⁴ Brinkley, *American History*, 798.

¹⁵⁵ « Strike Fails to Cut Off Brooklyn Gas », *New York Times*, 9 septembre 1919, 19 ; « Shipworkers Fight for Half Holiday », *New York Times*, 12 septembre 1919, 31 ; « Hylan Orders Bus Lines to Run Where Streetcars Quit », *New York Tribune*, 14 septembre 1919, 3 ; « Rent Strikers in Brownsville Plan to Build Own Homes », *New York Tribune*, 19 septembre 1919, 2.

Au terme de ce deuxième développement, rappelons que les années 1898-1920 furent marquées par le « tournant » Ebbets, à savoir la manière dont la prise du pouvoir de cet homme sur le club transforma les rapports de ce dernier avec la ville. Malgré des résultats sportifs médiocres, les Dodgers/Robins étaient désormais connus de tous car ils jouaient dans un stade monumental au cœur de Flatbush, quartier qui allait symboliser dans les années 1920 et 1930 l’ancrage local du club dans le quotidien et l’économie de la population brooklynoise.

3. L’EMERGENCE D’UN CLUB RENTABLE ET POPULAIRE, 1920-1937

A partir de 1920, les Dodgers entrèrent dans une nouvelle ère, marquée par une rentabilité et une popularité très élevées, malgré des résultats sportifs encore en dents-de-scie. La crise des années 1930 affecta grandement ses revenus, mais la responsabilité de ces déficits revenait davantage à une direction désunie qu’à un contexte extérieur. A l’aube des années 1940, la popularité de l’équipe menée par Dazzy Vance ou Babe Herman restait anormalement élevée, notamment grâce à la « mystique » des Dodgers.

3.1. Le tournant des années 1920 : rentabilité et résultats sportifs

a) Indicateurs positifs et profits élevés

La décennie des années 1920 commença brillamment pour le club de Charles Ebbets. En 1920, l’équipe menée par les lanceurs Burleigh Grimes (23 victoires) et le frappeur Zach Wheat (+ de 30% de réussite au bâton) décrocha pour la deuxième fois en seulement 5 saisons le titre de champion de *NL*, avec un pourcentage de victoire de 60,4%, record absolu depuis 1899. Ce succès inattendu pour un club qui avait fini en deuxième partie du classement les trois saisons précédentes devait beaucoup à une mobilisation des joueurs en fin du championnat : ils remportèrent 20 matches sur 23 en août puis 10 de suite en septembre pour finir 1^{er} devant les Giants. Malgré la solidité des Brooklyn Robins, toujours menés par le manager ventripotent Wilbert Robinson, ils ne firent pas le poids face aux frappeurs et aux lanceurs hors pair des Cleveland Indians lors de la *World Series* 1920. Ils s’inclinèrent 4 matches à 2, handicapés de surcroît par une fortune peu clémente : lors du 1^{er} match, trois événements exceptionnels et alors inédits dans l’histoire des *World Series* se produisirent à leur détriment¹⁵⁶. Malgré cette défaite, l’équipe en tira une grande popularité (plus de 808 000

¹⁵⁶ Dans la première manche, Elmer Smith des Indians frappa un home-run qui permit à quatre joueurs de marquer (lui-même et les 3 coureurs déjà sur bases), réalisant ainsi le premier *jackpot home-run* de l’histoire des *World Series* ; dans la quatrième manche, Jim Bagby des Indians devint le premier lanceur à réussir un home-run en tant que frappeur ; et enfin dans la cinquième manche, Bill Wambsganss, le vieux deuxième base sans génie

spectateurs visitèrent Ebbets Field en 1920, record près de deux fois supérieur au précédent) ainsi que des bénéfices considérables (près de 190 000 dollars, soit un peu moins de 2 millions de dollars de 2007, deuxième plus haut chiffre de la *NL* pour la saison 1920)¹⁵⁷.

Dans l'ensemble, la décennie 1920 fut un très bon cru pour le club en ce qui concerne sa popularité, comme l'attestent les bons scores de la fréquentation moyenne par match. Ebbets Field reçut en moyenne deux fois plus de spectateurs durant la période 1920-1930 (8 611 spectateurs par match) que pendant la décennie précédente 1909-1919 (3 635 spectateurs par match). En 1920 et en 1924 (année de succès durant laquelle les Dodgers faillirent remporter le titre), plus de 10 000 spectateurs assistèrent en moyenne à chaque match, tandis que le record de 14 000 fut atteint en 1930, autre année où l'équipe passa près du fanion. Il est vrai qu'Ebbets Field connut en 1924 et 1926 quelques rénovations majeures qui augmentèrent la capacité d'accueil d'un quart, ce qui explique en partie l'augmentation de la fréquentation moyenne. Toutefois, on peut affirmer que le club devint de plus en populaire de 1920 à 1930, puisque les taux de remplissage moyen d'Ebbets Field furent en hausse sur la période (voir Tableau 3). Le tournant de 1920 est remarquable, autant à l'échelle de la longue durée (17 ans, colonne 1 et 2) que de la courte durée (5 ans, colonne 3 et 4).

Colonnes	1	2	3	4
Périodes	1902-1919	1920-1937	1915-1919	1920-1924
Taux de remplissage moyen d'Ebbets Field, en %	21,5	30,8	21,2	35,7

Tableau 3 : Taux de remplissage moyen d'Ebbets Field, 1902-1937

En 1920, le taux de remplissage atteignit 47%, un record depuis 1890, lui-même battu durant la très bonne saison de 1930 où il dépassa la barre de 50% (50,9%), un taux inégalé jusqu'en 1945. Dans l'ensemble, le taux de fréquentation moyen ne passa jamais sous la barre des 30% durant les 11 saisons 1920-1930, un chiffre qui n'avait été atteint qu'une seule fois dans l'histoire du club, en 1916. Ebbets Field était plein au tiers durant cette décennie, ce qui laisse supposer des recettes au guichet théoriques d'environ 6 500 dollars par match, soit plus de 995 000 dollars par an¹⁵⁸.

des Indians, réussit l'exploit d'éliminer en une seule séquence défensive trois joueurs des Robins sans l'aide d'un partenaire (*unassisted triple-play*), fait unique dans l'histoire des *World Series*. Il attrapa en vol. le *line-drive** de Clarence Mitchell, marcha sur le coussin de 2^{ème} base pour éliminer Pete Kilduff déjà parti, à tort, vers la 3^{ème} base puis élimina Otto Miller, pris entre la 1^{ère} et la 2^{ème} base, en le touchant avec son gant, Cohen, *Dodgers !*, 32 et Durant, *The Dodgers*, 45.

¹⁵⁷ « Coll. de sources quantitatives », op. cit., voir annexes page 531.

¹⁵⁸ La capacité médiane sur la décennie était de 26 000 ; le prix moyen du billet de 75 cents : $(26\,000 \times 75)/3 = 6\,500$; le nombre moyen de matches par saison durant la décennie était de 153,5 : $6\,500 \times 153,5 = 997\,750$ dollars, Ibid.

Cette augmentation de la popularité du club est d'autant plus frappante que l'équipe ne progressa pas en termes de résultats sportifs. À l'exception des trois bonnes années mentionnées (1920, 1924 et 1930), les Robins restèrent une équipe de seconde division durant cette décennie : son classement moyen de 1920 à 1929 était 5,1 sur 8, comparable à celui de la décennie précédente (5,2 sur 8). On peut même distinguer une période noire entre 1925 et 1929, causée par les départs en retraite de Zach Wheat et Burleigh Grimes, deux piliers du club. Durant ce passage à vide le club termina 7^{ème}, puis ne quitta pas la 6^{ème} place pendant pas moins de 4 saisons, des résultats médiocres qui auraient dû en toute logique déclencher une baisse de la popularité du club au sein de la *NL* et surtout une baisse des profits. Au contraire, le club occupa en moyenne la 3^{ème} place en terme de fréquentation au sein de la *NL* de 1920 à 1937, alors que les résultats le plaçaient autour de la 5^{ème} place. En d'autres termes, les Robins étaient alors plus populaires auprès du public qu'ils n'étaient compétents sur le terrain.

On notera pour finir que le club fut très bénéficiaire durant la période 1920-1930 (voir Tableau 4). Ses profits médians d'environ 140 000 dollars par saison étaient à peine inférieurs à ceux de la « grande » décennie 1940-1950 (154 451 dollars) où le classement médian du club étant de 2 sur 8. Cela prouve très nettement que durant les années 1920-1930 l'entreprise de Charles Ebbets connut une de ses heures de gloire, un constat jusqu'ici peu remarqué par les spécialistes. Quoique les résultats sportifs fussent médiocres, l'entreprise dégagait des profits relativement très supérieurs à ce qu'ils auraient dû être si la hiérarchie classement sportif / classement financier était respectée (colonne 3 et 4 du Tableau 4)¹⁵⁹. Comment expliquer ces bénéfices anormalement élevés et cette hausse de popularité malgré des résultats sportifs médiocres ?

¹⁵⁹ Il faut rappeler que jusqu'en 1950, 74% des bénéfices d'un club de base-ball étaient dérivés des recettes au guichet. A cela s'ajoutait les droits d'exploitation concédés aux commerçants (buvette, restauration rapide, presse, etc.) installés dans l'enceinte du stade (10%), les droits radiophoniques (10%) ainsi que les revenus locatifs des propriétés foncières du club (6%), *Study of Monopoly Power (1952)*, 96.

Année	Bénéfices en dollars contemporains	Bénéfices en dollars de 2007	Rang dans le classement de la NL	Rang dans le classement de la NL pour les bénéfices
Colonnes	1	2	3	4
1920	189 785	1 948 971	1	2
1921	151 604	1 743 422	5	3
1922	146 372	1 796 430	6	3
1923	93 092	1 122 321	6	4
1924	264 070	3 177 284	2	1
1925	4 166	48 902	7	6
1926	135 668	1 576 773	6	5
1927	148 296	1 756 920	6	5
1928	61 985	744 033	6	5
1929	124 060	1 489 146	6	4
1930	426 976	5 256 594	4	2
médiane	146 372	1 743 423	6	4

Tableau 4 : Bénéfices des Dodgers et rang dans les classements sportifs et financiers de la NL, 1920-1930

b) Trois facteurs explicatifs

Il faut pour répondre à ces questions envisager le marché du base-ball selon toutes ses composantes, à la fois comme spectacle, comme phénomène urbain et social, comme entreprise à but lucratif au sein d'une société du divertissement en pleine mutation.

Un spectacle plus séduisant

Du point de vue du public, le spectacle offert par les Robins à Ebbets Field de 1920 à 1930 était particulièrement séduisant. En effet, malgré des résultats médiocres au final, l'équipe avait un bon pourcentage de victoire durant cette période : elle remportait régulièrement 5 à 6 matches sur 10, ce qui n'était pas arrivé depuis les années 1899-1903 (le pourcentage de victoire décennal était de 50% et 45% pour la décennie précédente). Les Robins offraient au public de nombreuses victoires durant la durée du championnat, ce qui était facteur de fidélité, d'optimisme et de plaisir pour les spectateurs, comme durant les deux années 1924 et 1930 où ils dominèrent la saison avant de s'écrouler en fin de parcours. De plus, l'ambiance à Ebbets Field était probablement attachante : la photographie prise depuis le 2^{ème} étage des tribunes suggère que les spectateurs étaient proches les uns des autres, ce qui est souvent facteur de bonne humeur (Photographie 7).



Photographie 7 : L'intérieur d'Ebbets Field, ligne de 3^{ème} base, 2^{ème} étage

Source probable : Lib. of Congress, pas de date, reproduit à <http://www.brooklynballparks.com> (7/05/09)
Ebbets Field était réputé pour sa bonne ambiance, facilité par l'exiguïté des lieux.

Ce stade relativement exigu était propice aux démonstrations de joie et aux manifestations de soutien du public pour son équipe (voir chapitres 2 et 3 pour une étude du public). En retour, le bon taux de remplissage du stade bénéficiait au moral des joueurs, qui, même s'ils ne gagnaient pas *in fine*, offraient régulièrement des saisons exaltantes ou des exploits personnels mémorables à leur public.

Les années 1920 furent en effet marqués par la présence simultanée à Ebbets Field de stars nationales, dont les prouesses suscitaient la fierté du public, et de joueurs de seconde zone qui par leur excentricité se rendaient attachants. Le lanceur Arthur « Dazzy » Vance, par exemple, faisait partie du premier groupe : ce géant roux qui passa 10 ans en ligue mineure avant d'être repéré par Larry Sutton fut un des meilleurs *pitchers* de l'histoire des Dodgers. Il gagna plus de 10 matchs par saison durant toute sa carrière à Brooklyn (1922-33), offrit 24 victoires aux Robins en 1924 et fut le détenteur du plus grand nombre de retrait sur 3 prises (*strike outs*) de la *NL* de 1922 à 1928 ! « The Dazzler », comme on l'appelait, avait un « truc » pour déstabiliser ses adversaires : il remontait sa manche avant de lancer puis, avec le mouvement rapide du bras, celle-ci glissait vers le poignet, rendant difficile l'appréhension de la balle par le frappeur¹⁶⁰. En plus de Vance, les Robins disposaient de frappeurs de calibre national comme Zach Wheat, qui rivalisait avec le grand Roger Hornsby pour le plus grand nombre de home-run et Jack Fournier, arrivé en 1924 à plus de 30 ans, qui fut sacré meilleur frappeur de home-run durant sa première saison.

Mais ses vedettes, qui faisaient la fierté du public, côtoyaient des « tocards » et des « clowns » dont les frasques sur le terrain faisaient du match de base-ball à Ebbets Field un

¹⁶⁰ Durant, *The Dodgers*, 46 et Cohen, *Dodgers !*, 34.

spectacle presque total¹⁶¹. Parmi eux, le plus célèbre fut Floyd Caves « Babe » Herman qui, dès son arrivée, à Flatbush en 1926 s'attira les faveurs du public car il était un frappeur hors pair mais un défenseur de piètre qualité. Gene Schoor dit de lui qu'il « tenait sa batte comme un Stradivarius mais traitait son gant comme un objet étranger »¹⁶². « The Babe » entra *ad vitam aeternam* dans la postérité (du petit monde du base-ball du moins) quand il parvint, par son étourderie, à faire éliminer deux Robins dont lui lors d'une course frénétique vers la 3^{ème} base... où se trouvaient déjà ses co-équipiers Dazzy Vance et « Chick » Fewster¹⁶³. Aux côtés de Herman se trouvaient d'autres joueurs loufoques au jeu inepte que les journalistes appelèrent les *daffy dodgers* » ou les *daffiness boys*.

Un spectacle plus accessible

Deuxièmement, le spectacle du match de base-ball à Ebbets Field était plus accessible, à la fois géographiquement et socialement parlant. En effet, en 1920, le métro arriva à environ 300 mètres d'Ebbets Field. Le *Brighton Beach Elevated Train* (un métro aérien qui traversait Brooklyn du nord au sud) fut transformé par la compagnie *Brooklyn Manhattan Transit* (BMT) en ligne souterraine durant les années 1910. Il prit le nom *Brighton Beach Line* (connu de nous jours sous le nom de *B/Q line*) et disposait d'une station, Prospect Park, qui desservait le parc du même nom et Ebbets Field, à quelques *blocks* vers l'est¹⁶⁴. Sur un plan de réseau de la compagnie daté de 1924, on voit nettement que cet arrêt se trouvait près d'Ebbets Field, dont le nom figurait déjà sur la carte, indice de sa popularité métropolitaine (voir Carte 4, p. 68).

Outre cette meilleure accessibilité géographique, Ebbets Field se rendit également accessible à un public plus large à compter de 1919. En effet, le président Charles Ebbets fut l'instigateur et l'artisan principal de l'abrogation dans l'Etat de New York des « lois bleues »,

¹⁶¹ Durant, *The Dodgers*, 49.

¹⁶² Gene Schoor, *A Pictorial History of the Dodgers : From Brooklyn to Los Angeles*, New York, Leisure Press, 1984, cité dans Cohen, *Dodgers !*, 36.

¹⁶³ Herman au bâton frappa un coup vers le champ droit qui devait lui assurer d'aller en deuxième base (*a double*). Il se mit à courir de même que Fewster, déjà en 1^{ère} base. Pendant ce temps, Vance, en 2^{ème} base, jugea que le double serait vite attrapé par la défense et décida de courir jusqu'à la 3^{ème} base, sans tenter d'aller jusqu'au marbre pour marquer le point. En mettant le pied sur le coussin il vit avec stupeur que Fewster s'y trouvait déjà et que Herman faisait un glissé pour l'atteindre. Fewster et Herman furent retirés et Vance sauvé car dans le cas d'occupation pluri-numéraire des bases la priorité revient au plus avancé des joueurs. Herman fut accusé mais en réalité la faute revenait à Vance qui n'osa pas courir vers le marbre alors que le *double** de Herman le permettait. Rube Bressler, un Robin sur le banc au moment de la frappe, donna cette version des faits dans Lawrence S. Ritter, *The Glory of Their Times : The Story of the Early Days of Baseball Told by the Men Who Play It*, New York, Macmillan, 1984 (1966), cité dans Cohen, *Dodgers !*, 38, ce coup fit l'objet de « davantage de versions que l'histoire de la Création » selon le même auteur, 36. Toutes légèrement remaniées, elles se gaussent de Herman et du club en général, voir notamment Ed Fitzgerald, dir., *The Story of the Brooklyn Dodgers*, New York, Bantam Books, 1949, 16 ; Leo Durocher, *The Dodgers and Me, the Inside Story*, Chicago, Ziff-Davis, 1948, 15 ; et Golenbock, *Bums*, 5.

¹⁶⁴ La station Prospect Park, sur le réseau souterrain du BMT, ouvrit le 1^{er} août 1920, « Prospect Park Station », en.wikipedia.org/wiki/Prospect_Park_(BMT_Brighton_Line), consulté le 30/09/08.

ces lois qui interdisaient la pratique des sports le dimanche. Elles furent supprimées après plus de 20 ans de lutte menée principalement par les propriétaires de club de base-ball¹⁶⁵. La résistance des députés républicains conservateurs d'Albany s'effrita sous la double influence des matches de base-ball « patriotes » donnés les dimanche pendant la Première guerre mondiale et l'élection en 1918 du démocrate Al Smith, un amateur de base-ball, au poste de gouverneur¹⁶⁶. Avec la levée de cette « discrimination contre le base-ball », le public ouvrier, qui n'avait pas la possibilité matérielle de se rendre au stade les jours de semaine (le samedi n'était alors pas un jour chômé), put enfin goûter au plaisir du base-ball professionnel. Il est probable qu'Ebbets se soit impliqué vivement pour la légalisation du « base-ball dominical », ou *Sunday ball*, parce qu'il savait que Brooklyn comptait beaucoup d'industries, d'usines, d'ateliers et de chantiers navals qui employaient tout autant de personnel peu ou pas qualifiés, pour la plupart des immigrants, qui représentaient pour lui un public nombreux à conquérir. Les matches du dimanche eurent un grand succès pour tous les clubs de New York et en particulier pour les Robins de Brooklyn. En effet, Ebbets s'arrangea pour que les Robins disputent fréquemment deux matchs par dimanche (*double-headers*) afin de tirer un profit maximal de la présence massive des travailleurs manuels¹⁶⁷. De plus, il se trouve que l'équipe remporta tous ces matches dominicaux sauf un entre le printemps 1919 et l'automne 1921, ce qui se ressentit positivement sur la comptabilité du club¹⁶⁸.

Une entreprise de plus en plus rentable

Le succès financier des Robins/Dodgers durant les années 1920-1930 s'explique également par une rentabilité accrue, liée directement aux contrôles des dépenses structurelles du club. Premièrement le stade Ebbets Field, dont les travaux avaient commencé plus de 10 auparavant, commençait à devenir rentable dans la mesure où, étant assez petit, il nécessitait peu d'entretien. L'ajout de gradins en béton en 1924 et 1926 fut une opération coûteuse, mais qui rapporta à la direction un public plus nombreux et plus fidèle. De plus, prétextant une hausse des coûts de fonctionnement lié à la qualité des joueurs et à la beauté du stade, Ebbets avait supprimé en 1916 les places à 25 cents, les moins chères du stade. Il s'assura ainsi, à fréquentation égale, des revenus supérieurs. Deuxièmement, les résultats médiocres des Robins durant cette décennie (on pense notamment à la traversée du désert entre 1925 et 1929) ne mettaient pas les joueurs en position favorable pour négocier une augmentation de salaires. Si la masse salariale du club n'augmentait pas, ou peu, et que les recettes au guichet,

¹⁶⁵ Charles H. Ebbets, « A Defense of Sunday Baseball, Why I Believe Major League Baseball On Sunday Night Ought to be Permitted in Eastern Cities », *Baseball Magazine*, vol. 19, n°5, 1917, 477, 535 (suite).

¹⁶⁶ Riess, *Touching Base*, 142-148.

¹⁶⁷ *Study of Monopoly Power (1952)*, 99.

¹⁶⁸ « Pas de titre », *Sporting News*, 3 janvier 1929, qui parla d'une « série phénoménale et énormément rentable ».

elles, augmentaient, cela signifiait un bénéfice en hausse pour la direction, d'autant que les coûts d'entretien d'Ebbets Field étaient prévisibles.

Il faut, pour finir, replacer cet essor financier et populaire du base-ball à Brooklyn dans le contexte des années 1920, ces fameuses « années folles » durant lesquelles le secteur des loisirs et du divertissement commercial connut une croissance sans précédent. De plus en plus d'Américains virent leur temps de loisir augmenter, y compris les classes ouvrières et moyennes dont la semaine de travail passa de 60 heures en moyenne dans les années 1890 à 45 dans les années 1920¹⁶⁹. En outre, les salaires et les traites augmentèrent jusqu'à 30% tandis que le coût de la vie, lui, resta inchangé. Toutes ces conditions expliquent pourquoi la somme dépensée par les Américains pour leurs loisirs atteignit 4 millions par an entre 1919 et 1929, le double de la décennie précédente. Il ne fait aucun doute que le base-ball participa et profita de cet essor inédit. En effet, les années 1920 sont connues comme l'âge d'or de ce sport, une décennie où brillèrent des héros comme Babe Ruth et Lou Gehrig, deux frappeurs hors norme des New York Yankees, équipe qui rafla presque tous les titres de champion durant cette décennie. Dans le gigantesque Yankee Stadium, construit en 1923, le « bataillon des meurtriers » (*murderers' row*) fit oublier au public américain le scandale de la fin de saison 1919 qui avait vu huit joueurs des Chicago White Sox accepter des pots de vin pour perdre la *World Series*¹⁷⁰. George Herman Ruth, dit « Babe » ou « Il Bambino », par sa personnalité attachante (il adorait les enfants), son hédonisme (il dévorait du matin au soir) et sa masculinité archétypale (on ne comptait plus ses maîtresses), fit rêver des millions d'Américains, dont beaucoup étaient, comme dans les romans de F. Scott Fitzgerald, tiraillés entre la consommation ostentatoire et l'angoisse face au vide spirituel causé par la guerre. D'une certaine manière, le spectacle du base-ball, avec ses héros dépassant chaque année les records de *home-runs** et de points marqués, incarnait le retour de la confiance dans une certaine Amérique triomphante, insouciant et sûre de vivre la vie comme elle devait être vécue¹⁷¹.

Précisons toutefois que cette situation porteuse, qui affecta sans aucun doute Brooklyn et les Robins, n'explique pas entièrement les très bons résultats financiers du club. En effet, elle est surtout due à la hausse phénoménale de la fréquentation moyenne par match (+148,8 points de pourcentage entre 1920 et 1930), bien supérieure à la fois à la hausse de la capacité

¹⁶⁹ Kathleen Morgan Drowne et Hubert Patrick, *The 1920s*, Westport (Connecticut), Greenwood Press, 2004, 55.

¹⁷⁰ Sur le scandale de 1919, Elliot Asinof, *Eight Men Out : The Black Sox and the 1919 World Series* New York, Holt, Rinehart and Winston, 1963.

¹⁷¹ « L'âge de Ruth » correspondit aussi à la fin de « l'ère de la balle morte » ou « base-ball scientifique ». Le nombre de points marqués par match passa de 7,9 de 1901 à 1928 à 9,6 de 1922 à 1941 en AL, ligue dans laquelle 630 *home-runs* furent frappés, contre seulement 198 à l'époque de Ty Cobb et Honus Wagner, Rader, *Baseball : A History*, 118 ; Ruth vainquit son propre record de *home-run* chaque année.

d'accueil du stade (+ 55,6 points de pourcentage) et de la population de Brooklyn (+26,9 points de pourcentage) sur la même période¹⁷².

3.2. Les Dodgers dans la crise des années 1930

Malgré les bons résultats financiers des années 1920, le club traversa dans la décennie suivante une grave crise qui affecta aussi bien sa popularité que ses revenus. Cette décennie tourmentée s'inscrivait certes dans un contexte économique très affecté par la Grande dépression, mais les déconvenues financières des Dodgers durant les années 1930 émanaient davantage d'une organisation interne défailante que des circonstances extérieures. En outre, malgré de profonds dysfonctionnements au sein de la direction et en dépit d'un ralentissement général du base-ball, les Dodgers continuèrent d'enthousiasmer une partie du public brooklynois, notamment grâce à la bonhomie de leurs joueurs.

a) Grande dépression et base-ball

La Grande crise des années 1930, qui fut déclenchée par le célèbre krach boursier de Wall Street le jeudi 29 octobre 1929 et dont les effets dévastateurs sur l'économie américaine se firent sentir jusqu'au début des années 1940, mit au chômage plus de 300 000 New-Yorkais dès 1930¹⁷³. En 1931, la crise en vint à toucher les professions libérales (1/3 des médecins de Brooklyn durent cesser leur activité), puis les banquiers et courtiers. Grâce à la générosité des élites, comme Randolph Hearst, Spore Bush, ou Vanderbilt Belmont, près de 37 000 emplois furent créés et de nombreuses familles nourries. En 1932, « Jimmy » Walker, le maire « playboy » de New York et protégé de Tammany, démissionna, laissant la voie libre à Fiorello La Guardia qui, avec les fonds du New Deal, remit la ville sur pied économiquement et politiquement¹⁷⁴. Néanmoins, en 1936, un New-Yorkais sur cinq bénéficiait encore de l'aide publique. Pendant cette période de profonde crise économique et sociale (chaque jour des hommes en costumes faisaient la queue pour récupérer la nourriture avariée des boulangeries et les expulsions mirent à la rue plus de 10 000 New-Yorkais, forcés de vivre dans des baraquements ou les bidonvilles de Central Park), la population n'avait ni

¹⁷² « Coll. de sources quantitatives », op. cit. ; Ira Rosenwaike, *Population History of New York City*, Syracuse University Press, 1972, Tableau 2 : « New York City Population by Borough with Decennial Change, 1900-1970 ».

¹⁷³ Peter Marquis « Grande dépression » in Peretz, dir., *New York*.

¹⁷⁴ Ibid. et McGee, *The Greatest Ballpark*, 300.

les moyens (ni l'envie sans doute) d'assister à des matches de base-ball professionnel pour lesquels une place coûtait souvent le prix d'un repas¹⁷⁵.

Les effets du krach et du chômage se firent sentir sur le marché du base-ball dès 1931, après une saison record en 1930 (la fréquentation totale des deux ligues du base-ball syndiqué dépassa pour la première fois la barre des 10 millions de spectateurs)¹⁷⁶. Ensuite, l'affluence dans les stades chuta de 40 points de pourcentage de 1930 à 1933, avant de commencer une lente remontée, achevée en 1940 lorsque le nombre de spectateurs égala celui de 1930. Les propriétaires de club ne prirent aucune mesure particulière pour anticiper les pertes de profit causées par le krach de 1929. Certains, comme Navin des Detroit Tigers, exhibèrent même un train de vie dispendieux alors que le public n'avait souvent pas de quoi s'offrir de places plus chères que 50 cents¹⁷⁷. Les joueurs souffrirent directement de la chute de l'affluence : leur salaire fut réduit de 25 points de pourcentage et le nombre de joueurs salariés par équipe passa de 25 à 22. Pour maintenir la tête hors de l'eau, Connie Mack, le vieux stratège de Philadelphie, dut vendre une grande partie des stars qui avaient permis à son club les « Athletics » de remporter le fanion en 1929, 1930 et 1931¹⁷⁸.

Pour compenser ces pertes de revenus, les propriétaires se mirent lentement à signer des contrats avec les sociétés de télécommunication pour diffuser à la radio certains matches. Autre parade, à partir de 1935, certains clubs comme les Cincinnati Reds de Larry MacPhail inaugurèrent « le base-ball sous les étoiles », à savoir les matches en soirée, éclairés par des énormes spots placés en haut de pylônes de fer¹⁷⁹. Malgré ces quelques stratégies, la plupart des clubs perdirent de l'argent durant les saisons 1930-1940. En 1932, seuls les Cubs de Chicago et les Yankees de New York, les deux vainqueurs dans leur ligue respective, dégagèrent un profit¹⁸⁰. On recensa précisément 85 clubs déficitaires sur ces 11 années contre 75 bénéficiaires, même si le nombre de clubs finissant « dans le rouge » devint inférieur à celui des clubs bénéficiaires dès 1935¹⁸¹. De même, à partir de 1936 les revenus globaux du base-ball syndiqué dépassèrent leur niveau d'avant crise, à savoir plus de 17 millions de

¹⁷⁵ Rader, *Baseball : A History*, 136 ; le *Brooklyn Eagle* du 1^{er} septembre 1935 fit un article sur 40 000 travailleurs de la *Works Progress Administration* (une composante du New Deal) qui rénovaient l'aéroport Bennet Field à Brooklyn ; plus loin le journal s'inquiétait du nombre insuffisant d'appartements disponibles.

¹⁷⁶ Ken Belson, « Apples for a Nickel, and Plenty of Empty Seat », *New York Times*, 7 janvier 2009.

¹⁷⁷ Pour le premier match de la saison 1933, la moitié des 40 000 spectateurs du Yankee Stadium occupaient les sièges à 50 cents (*bleachers*), Charles C. Alexander, *Breaking the Slump : Baseball in the Depression Era*, New York, Columbia University Press, 2002.

¹⁷⁸ Avec un effectif décimé, les « A's » finirent 8^{ème} en 1935, Rader, *Baseball : A History*, 136.

¹⁷⁹ Ron Briley, « Recension de Charles C. Alexander, "Breaking the Slump : Baseball in the Depression Era" et Bill Werber et C. Paul Rogers III, "Memories of a Ballplayer : Bill Werber and Baseball in the 1930s" », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 12, n°1, 2003, 156.

¹⁸⁰ Belson, « Apples for a Nickel... », *NYT*, op.cit., 2009.

¹⁸¹ Calcul réalisé à partir de *Study of Monopoly Power (1952)*, 75.

dollars annuels¹⁸². Cette reprise rapide des affaires est corroborée par un constat cinglant : alors même que des milliers de banques s'effondrèrent et que des millions de personnes perdirent leur emploi, aucun club de base-ball de ligue majeure ne déclara faillite, même si deux furent remaniés et qu'au moins trois survivaient grâce aux prêts de la Ligue¹⁸³.

b) Chez les Dodgers : une crise à plusieurs visages

Une direction en crise de fonctionnement

A Brooklyn la crise se fit d'autant plus sentir que le club souffrait de profonde dissension interne depuis la mort de Charles Ebbets le 18 avril 1925 au Waldorf-Astoria de New York¹⁸⁴. Le « vieux colonel » comme on l'appelait parfois, s'était éteint en laissant de nombreux héritiers, représentés par Joseph Guilleaudeau, le mari de sa fille Genevieve¹⁸⁵. Il était responsable de la gestion de 50% des parts du club, soit environ 1 250 000 dollars selon une offre d'achat parue quelques mois plus tard¹⁸⁶. L'autre moitié restait la propriété du « clan McKeever », comme la presse aimait à qualifier les intérêts des deux frères, Ed et Steve, qui étaient entrés au capital de la société en 1912 pour aider au financement d'Ebbets Field. Jusqu'ici chacun détenait 25%, mais le jour des funérailles de Charles Ebbets, tandis qu'une pluie glaciale s'abattait sur Green-Wood Cemetery où étaient rassemblés toutes les huiles du base-ball et de la politique locale, Ed McKeever, président par intérim depuis la mort de Charles Ebbets, attrapa une pneumonie qui lui ôta la vie 11 jours plus tard¹⁸⁷. Non seulement ses 25% du capital étaient désormais détenus par un cabinet d'avocats, représentés par Frank B. York, mais encore fallait-il trouver un nouveau président pour le club.

Lors d'une réunion du conseil d'administration en mai 1925, les directeurs n'élirent pas Steven McKeever comme il s'y attendait, mais le manager Wilbert Robinson. Les héritiers de Ebbets, dont Charles Jr., fâché avec les McKeever depuis longtemps, voulurent faire barrage et élirent donc un président de compromis, qui s'avéra aussi un président d'insuccès. En effet, le manager n'avait pas l'étoffe d'un gestionnaire : ses acquisitions furent hasardeuses et ses rapports avec la presse houleux¹⁸⁸. De plus, le club chuta alors en deuxième division de classement pendant plusieurs saisons. Toutefois, Steve McKeever était pieds et poings liés : chaque vote des quatre directeurs se soldait par un équilibre 2 contre 2,

¹⁸² *Study of Monopoly (1951)*, 12.

¹⁸³ Belson, « Apples for a Nickel... », *NYT*, op.cit., 2009 et *Study of Monopoly Power (1952)*, 75.

¹⁸⁴ « Charles Ebbets, Owner of Robins, Dies in New York », *Chicago Daily Tribune*, 19 avril 1925, A3.

¹⁸⁵ L'héritage de 1 275 811 dollars fut en fait divisé en 15 parts pour son fils, sa veuve, ses trois filles, sa belle-fille et ses petits-enfants, McGee, *The Greatest Ballpark*, n302 ; Joseph Guilleaudeau, dont les grands-parents avaient immigré de France, travailla toute sa vie pour le fabricant de chapeaux *Stetson Hat Co*, Andy McCue, courriel à l'auteur, 13 janvier 2009.

¹⁸⁶ « Ebbets Share of Robins Put at \$1,250,000 by Heirs », *Chicago Daily Tribune*, 20 septembre 1925, 7.

¹⁸⁷ « Pas de titre », *Sporting News*, 3 janvier 1929.

¹⁸⁸ Riess, dir., *Encyclopedia of MLB Clubs*, 197.

Harry DeMott et Joseph Guilleaudeau, pour les intérêts d'Ebbets, votant d'une façon, McKeever et York votant d'une autre. Pis, chaque clan avait sa vision du meilleur développement souhaitable pour le club. Par exemple, le « clan Ebbets » préférait faire fructifier ses dividendes, tandis que le « camp McKeever » était en faveur de l'agrandissement d'Ebbets Field et d'une politique de dépense afin d'acquérir des joueurs capables de ramener les Dodgers en 1^{ère} partie de classement. Ces querelles de chapelle, « faisaient passer la bataille de l'Argonne pour une cour d'école primaire à l'heure de la récréation », selon le bon mot d'un journaliste de l'époque¹⁸⁹.

Inquiet que l'inertie du club puisse mettre en péril son intégrité en tant qu'équipe concourant dans le championnat, le président de la *NL*, John Heydler, intervint en février 1930. Il persuada Robinson de laisser son poste de président contre la garantie d'un poste de manager pendant 2 ans. Frank B. York devint alors président, tandis que Steven McKeever occupa le poste clé de trésorier. Le commissaire du base-ball, Kenesaw Mountain Landis, s'assura que le club redevienne fonctionnel en faisant entrer au conseil d'administration un cinquième directeur sans parts dans le capital, un certain Walter Dutch Carter, beau-frère du juge de la Cour suprême Charles Evans Hughes, afin de débloquer la série de votes 2 contre 2¹⁹⁰. Mais la « trêve de 1930 » ne dura qu'un temps : les directeurs se mirent du côté de Steve McKeever et « Uncle Robbie » fut limogé à la fin de la saison 1931. En octobre 1932, Frank York démissionna à cause de « pressions extérieures », selon le *Sporting News*, ce qui laissa, enfin, le siège de président libre pour Steve McKeever qui, à 78 ans, devint le plus vieux président de tout le base-ball syndiqué¹⁹¹. Il mourut six ans plus tard, en ayant aussi mal géré le club que son successeur York.

Une crise financière plus que sportive

En effet, à partir de 1930, le club entra dans une période de déclin important, dont il ne sortit qu'avec la reprise en main du club par Larry MacPhail en 1938, à la mort de Steven McKeever. Entre temps, les finances tombèrent au plus bas : - 160 000 dollars en 1932 au plus fort de la crise, - 130 000 dollars cinq saisons plus tard (voir Tableau 5). Relativisons ces chiffres : les pertes totales de 1931 à 1937 ne représentaient que 54% des bénéfices acquis dans les 8 saisons précédentes, ce qui, sur le long terme, n'aurait pas dû handicaper le club outre mesure. D'ailleurs, les Dodgers avaient pour cette période un rang moyen de 4,8 sur 8 dans le classement des équipes de *NL* selon leurs revenus. On peut dire que la décroissance

¹⁸⁹ « Steve McKeever, Grand Old Fighter and Sportsman at 78 Rides Triumphantly at Head of Brooklyn Club », *Sporting News*, 10 novembre 1932.

¹⁹⁰ Riess, dir., *Encyclopedia of MLB Clubs*, 197.

¹⁹¹ « Steve McKeever... », op. cit., *Sporting News*, 1932.

des années 1930-1934 était contextuelle, liée avant tout au ralentissement de l'économie nationale et du marché du base-ball en particulier.

Année	Rang dans le classement	Profits ou pertes en dollars contemporains	Profits ou pertes en dollars de 2007
1931	4	-5 308	-71 653,44
1932	3	-160 170	-2 410 432,03
1933	6	-48 682	-771 997,53
1934	6	-137 868	-2 114 416,01
1935	5	-148 692	-2 224 798,59
1936	7	-42 453	-628 912,33
1937	6	-129 140	-1 846 642,18
1938	7	-3 751	-54 676,41
1939	3	143 637	2 123 451,63

Tableau 5 : Classement et bilan financier des Brooklyn Dodgers, 1931-1939

Toutefois, en toute logique, l'équipe aurait dû se rétablir financièrement à partir de 1935, d'autant que les résultats sportifs restèrent constants (autour de la 5^{ème} place). Au contraire, la société continuait de connaître des pertes, alors que les autres clubs sortaient la tête de l'eau (seulement 52,7 des clubs étaient déficitaires de 1935 à 1939). Les Dodgers, eux, étaient alors 6^{ème} sur 8 dans le classement des équipes de *NL* selon leurs revenus. En réaction à de telles pertes, les directeurs du club prirent des mesures d'urgence, dictées par la recherche de profits et non par la logique du management sportif. Ainsi, durant le mandat de Steven McKeever comme président, pas moins de trois managers se succédèrent pour tenter de mener l'équipe à la victoire : Max Carey de 1932 à 33, auquel succédèrent Casey Stengel, de retour à Brooklyn comme manager, de 1934 à 36, puis Burleigh Grimes, autre ancienne star locale, de 1937 à 38. Aucun n'ayant le temps de rebâtir le club, il stagnait entre la 5^{ème} et la 7^{ème} place durant six longues saisons. Il faut rappeler que depuis 1930, le club était surtout dirigé selon les intérêts de la *Brooklyn Trust Company*, une banque du *borough* qui avait fait des prêts généreux à Ebbets puis à Robinson pour maintenir le club en vie¹⁹². Son président, George V. McLaughlin, amateur de base-ball et conscient du rôle que jouait l'équipe pour l'image de la ville et le moral de ses habitants, refusa de détruire le capital du club en le vendant bout par bout¹⁹³. Toutefois, vers 1935, le club accusait des dettes d'environ 750 000

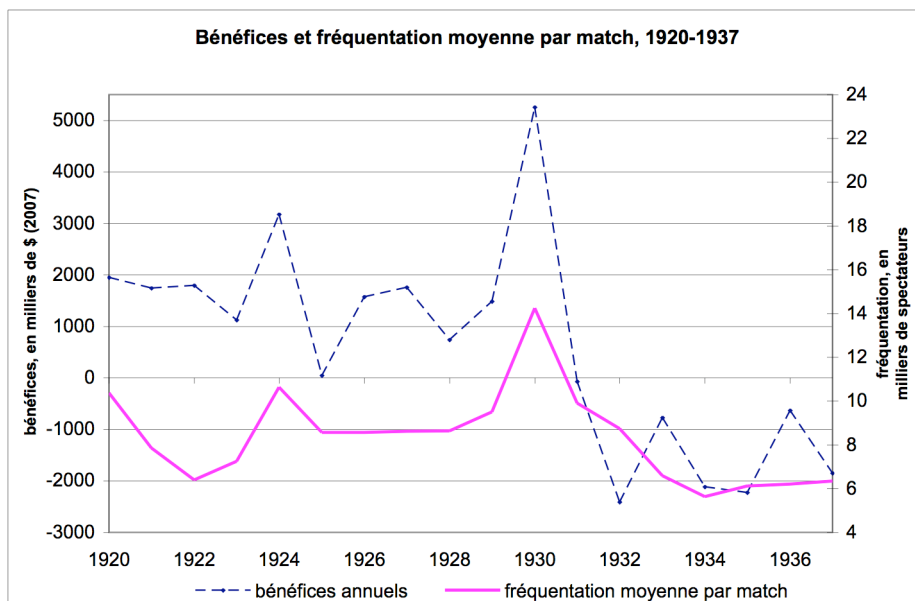
¹⁹² La *Brooklyn Trust Company* (*BTC*) ne pouvait être trop stricte avec le club, étant à la fois créancière du club et l'exécutant officiel de l'héritage de Charles Ebbets depuis que celui avait déposé ses actions devant la *Mechanic Bank* (achetée par le *BTC*) pour garantir le paiement de sa pension conjugale après son divorce avec Minnie en 1922, Steele, *Ebbets*, 102, McGee, *The Greatest Ballpark*, 302 ; « George McLaughlin, Banker, 80, Dies », *New York Times*, 8 décembre 1967, 42.

¹⁹³ Cohen, *Dodgers !*, 48.

dollars auprès de cette institution¹⁹⁴ ! McLaughlin conditionna l'octroi de nouveaux crédits à l'acquisition d'un nouveau manager : il fit donc appel au président de la NL pour qu'il lui recommande un nouveau gérant capable d'assainir les finances et de refonder les ambitions sportives du club. Leland Stanford « Larry » MacPhail, le brillant *dandy businessman* responsable de la renaissance des Cincinnati Reds, se chargea de cette tâche jusqu'en 1942 (voir chapitre 5, page 291).

Pourquoi une chute des profits ?

La première explication que l'on serait en droit d'apporter reviendrait à imputer la chute des profits à la baisse de la fréquentation moyenne par match. Il est vrai que de 1930 à 1937, le public d'Ebbets Field connut une baisse d'environ 50 points de pourcentage. La médiane de la fréquentation moyenne par match de 1930 à 1934 était de 8 741, mais seulement de 6 348 de 1935 à 1939, soit 2 400 personnes en moins à chaque match durant la deuxième partie des années 1930. Mais comme l'indique également le Graphique 1, cette baisse ne peut expliquer la chute des bénéfices annuels.



Graphique 1: Comparaison des bénéfices nets et de la fréquentation moyenne, 1920-1937

On voit nettement que de 1920 à 1930, les bénéfices et la fréquentation moyenne suivaient une évolution presque toujours parallèle. En revanche à partir de 1930, les bénéfices chutèrent relativement plus vite et plus profondément que la fréquentation moyenne. A imaginer que ce parallélisme se soit poursuivi durant les années 1930, les bénéfices auraient dû être entre +500 000 et +1 500 000 dollars de 2007 et non entre -500 000 et -2 500 000

¹⁹⁴ « Illness Takes Most Colorful Baseball King in 84th Year », pas de source disponible, 7 mars 1938 ; on trouve également le chiffre de 500 000 dollars, Snyder-Grenier, *Brooklyn !*, 239.

dollars comme on le voit sur le graphique. En d'autres termes, ce ne fut pas la baisse de la fréquentation qui causa un endettement si massif¹⁹⁵.

La rénovation d'Ebbets Field en 1931

Il faut donc chercher ailleurs la cause de cette chute des revenus. Il se trouve qu'en 1930, le président York, poussé par Steve McKeever (dont c'était le rêve depuis longtemps) et la trêve au sein du directoire, voulut agrandir le stade Ebbets Field car « [...] l'intérêt de Brooklyn pour le base-ball a[vait] tant dépassé la capacité d'accueil d'Ebbets Field que l'impression générale [était] celle d'un homme d'1,80m engoncé dans un costume de marin pour enfant », comme l'écrivit le *Brooklyn Eagle*¹⁹⁶. Il est vrai que la saison 1930 avait été une telle réussite quant à la fréquentation (on estima à 200 000 le nombre de clients refusés à l'entrée) que York avait bon espoir¹⁹⁷. Dans un premier temps, il envisagea de raser les gradins non couverts existants depuis 1913 le long du champ centre pour construire de nouvelles tribunes plus spacieuses, sans pour autant réduire l'espace de jeu. Ce projet exigeait que la ville de New York cède à la direction des Dodgers le droit de fermer une portion de Montgomery Street, la rue qui longeait les gradins découverts et sur laquelle devaient se poser les fondations des tribunes envisagées¹⁹⁸. En secret, le club avait acquis le terrain vague au nord de Montgomery Street, entre Bedford Avenue et Cedar Place, afin de construire ces tribunes et d'accueillir les spectateurs¹⁹⁹. Malgré une proposition avantageuse pour la municipalité (le club devait lui acheter ce bout de rue et leur transférer une parcelle de surface égale), celle-ci s'opposa à ce projet²⁰⁰.

York et McKeever furent donc contraints d'élargir la capacité d'accueil d'Ebbets Field sans déborder du block originel sur lequel Charles Ebbets l'avait bâti. Pour ce faire, ils durent concevoir des tribunes en béton sur deux étages, étriqués et pentus, et arranger les couloirs, les passerelles et les pylônes afin de dégager le plus de places assises possibles (voir Photographie 8 et Photographie 9).

¹⁹⁵ Sauf si la progression n'est pas arithmétique (une suite de nombres tels que chacun surpasse le précédent d'une même quantité) mais géométrique (une suite de nombres tel que chacun est égal au précédent multiplié par un même nombre), autrement dit, sauf si des pertes une année appellent des pertes grandement supérieures l'année suivante, ce qui est probable si l'on prend en compte les frais d'endettement exigés par les banques, par exemple.

¹⁹⁶ « Peaceful Directors May Move to Enlarge Park Before Next Year », *Brooklyn Eagle*, 20 avril 1930.

¹⁹⁷ « Ebbets Trustees Tell Wingate of More Seats Plan », *BE*, 11 février 1931.

¹⁹⁸ Le club possédait le terrain vague au-delà de Montgomery Street, ce qui lui permettait d'envisager ce projet de grandes tribunes ; il pourrait également y construire un garage à automobiles.

¹⁹⁹ « Plan to Enlarge Ebbets Field to Seat 55 000 », *BE*, 10 mai 1930.

²⁰⁰ Ibid. et « Double-Decked Stand to Add 15,000 Seats », *BE*, 23 octobre 1930. Les sources consultées n'indiquent pas la cause du refus.



Photographie 8 : Ebbets Field peu avant son ouverture en 1913

Source : <http://www.ballparks.com/baseball/national/ebbets.htm> (10/01/09), don des frères Brown.

La photographie est prise depuis le coin de Bedford Avenue et de Montgomery Street ; les tribunes couvertes à double étage ne longeaient à l'époque que les lignes de 1^{ère} et 3^{ème} base.



Photographie 9 : Vue aérienne d'Ebbets Field après la rénovation de 1931

Source : pas de source disponible, vers 1950.

La photographie permet de visualiser la rénovation de 1931 : en plus des tribunes initiales (celles avec les colonnades, visibles sur la Photographie 8), le stade comptait désormais des tribunes couvertes encaissant le champ gauche (le long de Montgomery Street) et le champ centre (au coin de Bedford Avenue). Elles remplaçaient les gradins en bois non couverts (*bleachers*) en place depuis les années 1910.

En conséquence de cette restriction spatiale, ils durent aussi voir à la baisse leurs ambitions de départ : d'une extension de 25 000 places (ce qui aurait fait d'Ebbets Field un stade de plus de 50 000 places assises), ils annoncèrent lors de la pose de la première pierre en février 1931 un ajout théorique de 10 000 sièges²⁰¹. En réalité, malgré les 450 000 dollars dépensés pour aménager les nouvelles tribunes couvertes, qui s'étendaient désormais jusqu'aux champs centre et droit, la capacité d'accueil à l'ouverture en 1931 n'était que de 32 000 places assises²⁰². Pire encore, les fans les plus désargentés découvrirent avec stupeur que les sièges à 50 cents, autrefois au nombre de 3 000 avaient été réduites à 300, au profit de 4 000 places à 1,50 dollars à réserver à l'avance pour les matches du week-end²⁰³. Or, l'inauguration du « nouvel » Ebbets Field le 1^{er} mai 1931 coïncida avec l'une des années les plus noires de la

²⁰¹ « Workers Start Seat Additions At Ebbets Field », *BE*, 16 février 31.

²⁰² McGee, *The Greatest Ballpark*, 117 et « Ebbets Trustees... », op. cit., 1931.

²⁰³ « Fans in Protest as Ebbets Field Cuts Bleachers », *BE*, 20 avril 1932 ; le nouvel arrangement prévoyait également 130 loges, « Those 8000 Seats at Ebbets Field Will Be Ready Opening Day », *BE*, 5 avril 1931.

Grande dépression, ce qui laissait présager que les places les plus chères seraient boudées. L'ironie était de taille. Comme le remarqua l'écrivain E. B. White à propos de l'Empire State Building, inauguré le même jour, « cette tour fait croître sa pointe métallique à 300 mètres du sol, tandis que nous n'avons même pas 20 centimètres de pain à manger »²⁰⁴. En d'autres termes, le club dépensa de l'argent pour espérer en gagner davantage, mais cet investissement, encombré par des obstacles légaux et réalisé au pire moment imaginable dans l'histoire du club, s'avéra catastrophique.

Une direction incompétente

Malgré cet investissement peu opportun, les 32 000 places d'Ebbets Field auraient pu rapporter au club des recettes conséquentes. C'était sans compter sur les faiblesses d'une direction incapable de générer des résultats sportifs. Alors que Fournier, Stengel, Grimes et Fewster avaient quitté le club à la fin des années 1920, l'idole du public Babe Herman et le rusé Dazzy Vance firent leurs adieux à Ebbets Field en 1932 et 1933. Le manager Max Carey, en place depuis 1932, tenta de les remplacer par des joueurs moins âgés, mais il n'obtint de la direction que deux jeunes *outfielders* incompétents. Pis, en échange de ces recrues, Carey dut se départir de Lefty O'Doul, alors meilleur frappeur de la ligue et du bon lanceur Lefty Clark. Incapables de faire mieux que 6^{ème} en 1933 (et pour cause), Max Carey fut remercié. Il reçut néanmoins son salaire pour 1934 alors qu'il ne travailla pas ! Pour l'historien du base-ball John Durant, ce genre de *management* inepte illustre le conflit entre un *front-office* fait de banquiers et d'avocats qui ne connaissaient rien au base-ball et des managers compétents qui n'avaient pas les moyens d'honorer leur mission²⁰⁵. En 1934, Casey Stengel, le héros du premier match à Ebbets Field en 1913, prit la relève de Carey tout en réprochant la manière dont la direction l'avait traité. La même année, Bill Terry, manager des Giants, répondit à un journaliste qui lui demandait de faire un pronostic sur les Dodgers, « Est-ce que Brooklyn est toujours dans le championnat ? ». Piqués au vif, les joueurs de Stengel finirent 6^{ème} mais ils réussirent à battre les Giants dans les deux derniers matches ce qui les priva d'une place en *World Series*, au profit des St Louis Cardinals²⁰⁶. L'honneur de Brooklyn était sauf ! Incapable de faire mieux que 5^{ème} et 7^{ème} les deux saisons suivantes, Stengel, pourtant aimé du public, fut renvoyé fin 1936, mais lui aussi fut payé un salaire entier pour 1937. De telles dépenses, associés à une masse salariale disproportionnellement élevée par rapport au

²⁰⁴ Marquis, « Grande dépression » in Peretz, dir., *New York* ; McGee, *The Greatest Ballpark*, 117.

²⁰⁵ Durant, *The Dodgers*, 70

²⁰⁶ Ibid, 64 ; pour une autre lecture de l'affront de 1934, voir page 182 de la présente thèse.

classement de l'équipe²⁰⁷, expliquent aussi pourquoi les comptes du club furent si bas durant la deuxième partie des années 1930, à une période où la plupart des autres clubs du base-ball syndiqué retrouvaient des forces.

Les médiocres résultats sportifs des années 1930 ainsi que l'inconséquence de la direction du club, le tout dans un stade légèrement plus grand, provoquèrent une baisse du taux de remplissage d'Ebbets Field (voir Tableau 6). Alors que le stade était plein au 1/3 dans les années 1920, il n'y avait plus qu'un siège sur cinq d'occupé entre 1935 et 1939. En 1934, ce taux chuta même à 17,6% et à 18,1% en 1937, ce qui n'était pas arrivé depuis les années noires de la Première Guerre mondiale.

Années	1920-1924	1925-1929	1930-1934	1935-1939
Taux de remplissage, en %	35,7	30,8	27,3	19,4

Tableau 6 : Taux de remplissage moyen, médiane arrière sur 5 ans, 1920-1939

c) De faibles résultats mais une popularité en hausse : raisons d'une anomalie

Années	Rang dans le classement sportif de la NL	Rang dans le classement de fréquentation des stades de la NL	Rang dans le classement financier de la NL
1930	4	2	2
1931	4	3	5
1932	3	2	7
1933	6	4	3
1934	6	3	7
1935	5	4	8
1936	7	3	8
1937	6	3	9
1938	7	4	5

Tableau 7 : Comparaison des rangs sportif, financier et de fréquentation pour les Dodgers au sein de la NL, 1930-1938

Malgré ces indicateurs dans le rouge, il faut remarquer que Brooklyn offrait un paradoxe digne d'être relevé. En effet, pendant les années de Dépression (de 1930 à 1939), l'équipe resta populaire malgré des résultats sportifs médiocres. Deuxième paradoxe, cette popularité n'enrichit pas le club, endetté par la rénovation du stade. Si à Ebbets Field la fréquentation moyenne par match ne cessa de baisser dans les années 1930, le rang tenu par public du stade dans le classement de la fréquentation totale de la ligue resta haut, précisément entre la 2^{ème} et la 4^{ème} place sur la période (voir Tableau 7). Autrement dit, en valeur absolue, Brooklyn perdait du public chaque saison, mais relativement moins que les

²⁰⁷ En 1929, les Dodgers se rangeaient 6^{ème} sur 16 en ce qui concerne la masse salariale, alors qu'ils n'étaient que 12^{ème} sur 16 dans le classement, Riess, dir., *Encyclopedia of MLB Clubs*, appendice M, 972.

autres clubs. Cette assertion est confirmée par la part grandissante du public des Brooklyn Dodgers à domicile dans le total du public de la NL : de 1930 à 1935 le reste largement supérieur à sa part théorique (soit 12,5%) et par la suite il ne descendit guère en dessous de celle-ci. Quels sont les facteurs expliquant ce qu'on peut appeler « l'anomalie brooklynoise des années 1930 » ?

Tout d'abord, peut-on l'expliquer cela par de bons résultats sportifs ? Force est de constater que non, au vu du classement reproduit dans le Tableau 7 : de 1930 à 1938 l'équipe finit 3 fois au-dessus de 4^{ème} et 6 fois en deuxième partie de classement. Pourtant, à dates comparables, son rang en termes de popularité relative était supérieur : en 1934 l'équipe finit 6^{ème} dans le championnat mais 3^{ème} dans le classement du public. Sur l'ensemble de la période 1931-1938, la même dichotomie est visible : le classement moyen était 5,5 sur 8, tandis que le rang dans le classement de fréquentation était 3,25 sur 8. En clair, la popularité relative au sein de la ligue n'était pas liée aux résultats des Dodgers sur le terrain. Deuxièmement, est-il possible d'expliquer cette anormale popularité relative du club par la qualité du spectacle offert, indépendamment du résultat de l'équipe en fin de saison ? Cela est difficile à défendre aux vues du faible pourcentage de victoires chaque saison (voir Tableau 8).

Années	Rang dans le championnat	Pourcentage de victoires
1930	4	55,8
1931	4	52
1932	3	52,6
1933	6	42,5
1934	6	46,7
1935	5	45,8
1936	7	43,5
1937	6	40,5
1938	7	46,3

Tableau 8 : Rang des Dodgers dans le classement et pourcentage de victoires, 1930-1938

De 1932 à 1938, l'équipe perdit régulièrement 6 fois sur 10, avec une contre-performance record en 1937 de 40,5% seulement, un taux jamais atteint depuis la dernière place de 1905. De plus, Ebbets Field, qui restait un stade exigu et chaleureux comme dans les années 1920, souffrait néanmoins d'une vétusté croissante. Si les tribunes du champ furent rénovées en 1930-32, celles donnant sur le marbre, la 1^{ère} base et la 3^{ème} base demeurèrent inchangées depuis leur construction en 1913. À court de finances, la direction négligea d'entretenir ce stade déjà vieux de 20 ans : les peintures s'écaillaient, la plomberie rouillait et se perçait, les fauteuils, jadis vantés pour leur confort, grinçaient. Pire encore, les toilettes tenaient plus de

l'écurie que de sanitaires dignes d'une grande métropole mondiale comme Brooklyn²⁰⁸. Difficile de croire, dès lors, que le public brooklynois resta fidèle aux Dodgers à cause des atouts sportifs des joueurs ou du charme désuet d'Ebbets Field.

La « mystique » des Dodgers

Ayant épuisé les explications ponctuelles quantitatives, il faut se tourner de nouveau vers une interprétation globale et qualitative pour comprendre pourquoi le public d'Ebbets Field demeura fidèle aux Dodgers, malgré des résultats médiocres, un stade vétuste, et une tendance générale du marché du base-ball à la baisse. Toutefois, en l'absence de témoignages directs ou d'enquête aboutie, ce qui suit ne représente que des hypothèses d'explication²⁰⁹.

Pour beaucoup de journalistes sportifs ayant écrit sur les Dodgers, le mystère de la fidélité du public durant la Dépression tiendrait à la « mystique » du club, nourrie par la loufoquerie attachante des joueurs²¹⁰. Surnommés « les garçons loufoques » (*daffiness boys*) par le journaliste Westbrook Pegler en 1934, les Dodgers des années 1930 étaient pour la plupart des joueurs sans grand talent que les aléas de leur carrière avaient conduit à Brooklyn. Ces « ouailles au cœur léger » faisaient fi de toutes les règles du base-ball : ils ne respectaient pas l'ordre de passage au bâton, se doublaient sur le chemin des bases, se laissaient tromper par des chandelles (*pop flies**) faciles à réceptionner, etc²¹¹. L'un deux, un Basque-Américain nommé Steven « Frenchy » Bordagaray perdait constamment sa casquette et faisait sans cesse des glissades pour atteindre les bases, en dépit du bon sens et de la logique du match²¹². Un autre, le fameux « Babe » Herman, gardait toujours un cigare à demi allumé dans sa poche sur lequel il tirait de temps à autre quand il s'ennuyait dans le champ centre²¹³. Casey Stengel, lui, avait la réputation de soulever sa casquette pour saluer les fans qui le huaient... et laissait par la même s'envoler un colibri qui trônait sur sa tête²¹⁴. En d'autres termes, les Dodgers étaient tels des « princes clownesques qui apportèrent un soulagement comique au jeu de base-ball »²¹⁵.

²⁰⁸ Golenbock, *Bums*, 13.

²⁰⁹ La grande majorité des témoignages imprimés et des histoires orales dont je dispose ne traite que de la période post-1938.

²¹⁰ Voir par exemple, Bjarkman, *Brooklyn Dodgers*, 7.

²¹¹ Durant, *The Dodgers*, 49. Pour une étude détaillée des *daffy boys* et de leur signification dans l'« expérience du stade », voir chap. 3, page 206 et suivantes.

²¹² Tom Meany et Bill McCullough, « Once a Dodger, Always a Dodger », *Saturday Evening Post*, 6 mars 1937, reproduit in Fitzgerald, dir., *The Story of the Brooklyn Dodgers*, 35.

²¹³ Golenbock, *Bums*, 6 ; Herman était aussi le « roi des étourdis » : plusieurs fois il se laissa dépasser par les coureurs qui le suivaient tant il était distrait, ce qui leur valut d'être retirés (au base-ball on ne peut pas doubler le coureur qui nous précède), Durocher, *The Dodgers and Me*, 25.

²¹⁴ John Escher, « Baseball Madness in Brooklyn », *The American Mercury*, 23 août 1939, reproduit dans Fitzgerald, dir., *The Story of the Brooklyn Dodgers*, 5 ; Durocher, *The Dodgers and Me*, 11.

²¹⁵ Cohen, *Dodgers !*, 33.

Bien entendu, tous les joueurs ne se comportaient pas de la sorte et la plupart de ces récits sont d'ailleurs probablement légendaires ou apocryphes. Ce qui est certain est que les commentateurs de l'époque les percevaient et les décrivaient de la sorte. Les Dodgers commencèrent à partir de 1925 mais surtout dans les années 1930 à projeter une image qui allait caractériser leur identité et souder un lien sans pareil entre l'équipe et ses fans. Cette image était, selon Cohen, celle de

« perdants adorables » [et de] « clowns délectables », [...] d'esprits libres excentriques et farfelus qui apportaient à chaque match une insouciance inopinée qui semblait laisser le sort du match dans les mains de la Destinée plutôt que dans les leurs. Ils parvenaient ainsi à perdre avec un panache supérieur à n'importe quelle équipe victorieuse »²¹⁶.

Cette manière attachante de perdre les rendait très populaires auprès du public local. Malgré l'excès de simplification de cette thèse, elle semble fournir ici l'explication la plus plausible au phénomène que nous cherchons d'éclairer : dans les années 1930, un amour pour les « perdants adorables », unissait les fans et ce qui devint petit à petit « leur » équipe²¹⁷.

De 1920 à 1937, les Dodgers avaient donc établi, plus que jamais auparavant, leur emprise sur le public local. Ce fut surtout le résultat d'une bonne gestion entrepreneuriale de la part de Charles Ebbets qui réussit à dégager des profits assez conséquents (plus de 3 millions de dollars courants en 1924) pour qu'ils durent au-delà de sa mort en 1925. Après les années fastes que furent 1916, 1920, 1924 et 1930, les résultats chutèrent et le club frola la banqueroute, preuve que son existence était encore fragile. Il fallut le sauvetage providentiel du banquier George McLaughlin, proche d'Ebbets, pour remettre le club à flots et lui permettre d'atteindre son « deuxième âge » à partir de 1938.

Pour conclure ce chapitre couvrant plus de cinquante ans d'histoire sportive, entrepreneuriale et sociale du club des Dodgers, il faut rappeler un fait facilement oubliable au vu des succès de l'équipe dans les années 1940 et 1950 : il ne fut pas une bonne formation d'un point de vue sportif. Finissant régulièrement entre la 4^{ème} et la 5^{ème} place du classement, les Dodgers perdirent plus d'un match sur deux (53%) pendant les 56 ans saisons qui composent son premier âge (1883-1937). Reflet de ces difficultés chroniques sur le terrain, le taux médian de remplissage dans les divers stades de l'équipe n'était que de 22%, ce qui

²¹⁶ Cette citation et les précédentes, Ibid., 33.

²¹⁷ Certains auteurs avancent que le soutien pour l'équipe était d'autant plus fort que les temps étaient difficiles, notamment dans une grande ville comme Brooklyn où dominait une économie de service frappée de plein fouet par la Grande dépression. En plus d'être charmés ou simplement divertis par les frasques de ces « perdants adorables », les spectateurs pouvaient trouver en eux une sorte de reflet de leur condition difficile, voir Golenbock, *Bums*, 10. Wolpin en revanche défend que « la Dépression effrita petit à petit le charme des "perdants adorables", Wolpin, *Bums No More!*. Pour une analyse complète de ses discours, voir page 206 et suivantes.

signifiait que quatre sièges sur cinq étaient inoccupés durant cette période. Malgré cela, le club survécut, en partie grâce à la gestion du triumvirat initial (Doyle, Byrne, Abell), en partie grâce au flair entrepreneurial de Charles Ebbets (l'accord avec les Orioles, l'achat de Pigtown) et en partie, enfin, grâce à la riche histoire du base-ball à Brooklyn et au large bassin de population représentée par la ville. Des Atlantics, les « champions » de 1865 privés de ligue professionnelle à cause d'arguties légales, aux Dodgers et leurs *Daffy Boys*, rois de la pitrerie sur le terrain, la route fut longue et tortueuse. A aucun moment la pérennité du club de base-ball de Brooklyn ne fut assurée tant la solvabilité de l'entreprise était fragilisée par des mauvaises saisons, des concurrences (*Players' League, Federal League*), des législations (interdiction du base-ball dominical), ou bien des défections du public vers d'autres équipes, sports ou lieux de loisirs. Si en 1937 les Dodgers étaient bel et bien présents, ce ne fut pas le fait d'une destinée inéluctable (liée par exemple à son histoire de « berceau du base-ball ») mais d'une construction lente et méthodique, dont le *leitmotiv* majeur a été, semble-t-il, la recherche de profits mais surtout la quête d'un rapport durable, respectueux voire intime avec le public local. Sans cette stratégie qu'on pourrait appeler « communautaire » (dans le sens de *community-oriented*), les Dodgers n'auraient pas intégré, comme ils l'ont fait, le tissu socio-culturel local. Pour mieux comprendre les dynamismes de ce processus liant intimement la ville et « son » club, il faut se pencher désormais sur le public lui-même : qui était-il ? quelles étaient ses appartenances ? Comment fut-il considéré par la presse et les littérateurs contemporains de ce « premier âge » du club ?

Chapitre 2 : La fabrique du premier public des Dodgers : entre réalité et imaginaire (1883-1937)

PAS MOINS DE 6 000 PERSONNES AVAIENT FAIT le déplacement à South Brooklyn pour assister ce 13 mai 1883 au premier match de la « Brooklyn Base Ball Association », petit club de ligue mineure que peu de Brooklynais connaissait. A 16 heures précises, après un long concert donné par l'orchestre du 23^{ème} Régiment de Shannon, les 2 500 spectateurs des tribunes purent admirer le premier lancer d'Eagan, *pitcher** des « Brooklyn », ce jour-là opposés au « neuf » de Trenton, ville du New Jersey¹. Avec les 2 000 autres spectateurs assis dans les gradins au placement libre et les 1 500 contraints par le manque de place à rester debout ou à occuper des chaises pliantes posées directement sur l'herbe, ils devinrent sans le savoir acteurs d'un processus qui, durant les 56 années suivantes, visa à associer la ville de Brooklyn, le club des Dodgers et les spectateurs, dans une « culture publique » commune².

« Hier fut un jour de gala pour l'histoire du base-ball dans cette ville », écrit le *Brooklyn Eagle* le lendemain du match. « Washington Park, sur la 5^{ème} avenue, fut ouvert au public [...], sous les auspices de la *Brooklyn Base Ball Association*. [...] Une remarquable assemblée s'était réunie pour assister au match d'ouverture de la saison, [...] [durant lequel] l'équipe visiteuse se comporta en *gentleman*, sans qu'un mot ne soit entendu pour contester les décisions de l'arbitre ; et le même crédit est dû à l'équipe locale ».

Fierté locale, spectacle sportif, interaction sociale, discours moralisateur : ce sont les quatre thèmes qui affleurent immédiatement dans ce compte rendu à l'honneur des propriétaires, des joueurs et des spectateurs. Ce sont également autant d'éléments qui façonnèrent, du milieu du 19^{ème} siècle à la fin des années 1930, l'expérience du public du base-ball, expérience aussi forte que subtile au vu des nombreuses sources disponibles, mais qui laisse le chercheur désarmé face à la complexité d'un moment social où se mêle la réalité de la composition sociodémographique des tribunes à l'imaginaire des promoteurs du sport et des propriétaires de clubs. Idéalisé, imaginé, fabriqué par une somme de discours internes et externes, le « fan » est une réalité évasive qui ne se laisse pas réduire à une seule et unique interprétation. Le mot lui-même, apparu vers 1880 avec l'avènement du base-ball comme

¹ « Brooklyn At the Bat – Defeating the Trenton Team on the New Baseball Ground », *Brooklyn Daily Eagle*, 13 mai 1883.

² J'emprunte ce terme à T. Bender pour qui la culture publique est « un forum où le pouvoir sous ses diverses formes est élaboré et rendu effectif » ; épistémologiquement, c'est aussi un principe organisateur qui pourrait intégrer de manière commode les histoires politiques, intellectuelles, culturelles et sociales jusqu'ici fragmentées, Thomas Bender, « Wholes and Parts : The Need for Synthesis in American History », *Journal of American History*, vol. 73, 1986, 126 ; S. Pope propose d'appliquer ce concept à l'histoire critique du sport, Steven W. Pope, « Negotiating the "Folk Highway" of the Nation : Sport, Public Culture and American Identity, 1870-1940 », *Journal of Social History*, vol. 27, n°2, hiver 1993, 321-340.

sport de spectateur, désigne à la fois le *fanatic*, l'« enthousiaste » qui s'intéresse de manière régulière à tous les aspects du phénomène sportif et le *fancy*, l'homme de goût, connaisseur qui sait apprécier les œuvres du corps et de l'esprit à leur juste valeur³.

Depuis que les sports « modernes » existent, la question du spectateur a fait couler beaucoup d'encre et a produit de nombreuses théories⁴. Pour les littérateurs du 19^{ème} siècle, c'était un homme foncièrement moral qui s'inspirait du spectacle édifiant du base-ball pour « s'élever » (*uplift*) ou bien un « voyou » (*rough*), souvent d'origine étrangère, dont les viles motivations corrompaient la « pureté » (*cleanliness*) du sport. Au début du 20^{ème} siècle, le spectateur, tel que la presse le décrivait, perdit de son individualité pour intégrer un collectif appelé « la foule du base-ball » (*the base-ball crowd*), féroce partisan et savamment impliqué dans le jeu, dont la nature bigarée magnifiait les fondements d'une société américaine naturellement démocratique et égalitaire. Enfin de nos jours, sous la plume de psychologues, sociologues, ethnologues et philosophes (notamment européens), le « fan de sport » est devenu tour à tour (avec plus ou moins de pertinence) le révélateur de tendances sociétales lourdes, comme le capitalisme aliénant (J.-M. Brohm), le culte de la performance individualiste (A. Ehrenberg), la recherche d'un idéal méritocratique perdu (G. Vigarello) ou l'existence d'appartenances locales et sociales fortes (N. Elias, C. Bromberger, M. Fontaine ou A. Lech)⁵.

Cette récente approche critique a fait peu d'émules aux Etats-Unis. Malgré son apport économique crucial à l'existence des clubs et des ligues, le fan demeure « le personnage le moins bien connu du monde du sport et du base-ball en particulier »⁶. Les très rares universitaires qui se sont penchés sur la question de son identité sociodémographique durent se contenter de sources peu fiables et arrivèrent à des conclusions plus que divergentes⁷. Au final, parler scientifiquement du public du base-ball à Brooklyn (ou ailleurs) semble destiné à l'échec ou au mieux « à des aperçus impressionnistes », comme l'écrivit un de ces

³ « Fan », *The Oxford English Dictionary Online*, 10/04/09 ; pour « fancy », Donald Dewey, *The 10th Man : The Fan in Baseball History*, New York, Carroll & Graf, 2004, xi et Donald Dewey, courriel à l'auteur, 11/04/09.

⁴ Bruno Dumons, Gilles Pollet et Muriel Berjat, *La Naissance du sport moderne*, Lyon, La Manufacture, 1987, 2.

⁵ Jean-Marie Brohm, *Les Meutes sportives. Critique de la domination*, Paris, L'Harmattan, 1993 ; Ehrenberg, *Le Culte de la performance* ; Vigarello, *Passion Sport* ; Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994 (1ère éd. "Quest for Excitement. Sport and Leisure in the Civilizing Process", Oxford, Basil Blackwell, 1986) ; Bromberger, Hayot et Mariottini, *Le Match de football* ; Fontaine, « Les "Gueules Noires" », ; Antoine Lech, « Comment peut-on être supporter(s) ? », thèse de doctorat, Sociologie, Université Paris Descartes - Sorbonne, Paris, 2008.

⁶ Fred Stein, *A History of the Baseball Fan*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2005, 1.

⁷ Ce maigre corpus inclut : Allen Guttman, *Sports Spectators*, New York, Columbia University Press, 1986 ; Riess, *Touching Base*, 26-47 ; Steven A. Riess, *City Games : The Evolution of American Urban Society and the Rise of Sports*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1989, 223-227, 235-237 ; Voigt, « Out with the Crowds », 92-127 ; George B. Kirsch, *The Creation of America Team Sports : Baseball and Cricket, 1838-72*, Urbana (Illinois), Univ. of Illinois Press, 1989, 99-120 ; Dean A. Sullivan, « Faces in the Crowd : A Statistical Portrait of Baseball Spectators in Cincinnati, 1886-1888 », *Journal of Sport History*, vol. 17, n°3, hiver 1990 ; Nasaw, *Going Out*, chap. 8 « The National Pastime », 99-103.

universitaires, étant donné la difficulté de l'entreprise⁸. Pourtant « le jeu en vaut la chandelle », pour utiliser une métaphore ludique. Il est en effet inconcevable de chercher à comprendre la naissance d'un lien identitaire ou « communautaire » (au sens de *community*) entre une ville et sa population à travers le rôle culturel joué par le club local de base-ball sans prendre en compte l'interface par lequel le club et la ville se rencontraient. Cette interface était « le premier public des Dodgers », construction réelle et imaginée dont ce chapitre se propose de faire le portrait à la fois complet et nuancé. C'est essentiellement la question du « qui ? » qui est traitée ici sur une période allant de 1883 à 1937, c'est-à-dire durant le premier régime des relations ville-club, avant l'arrivée en 1938 du président Larry MacPhail et sa politique d'investissements massifs pour que le club devienne une entreprise bénéficiaire⁹.

Pour être complet, ce portrait doit s'interroger sur la place et le rôle joués par les femmes et la minorité noire dans ce qui resta au fil des ans un « pré carré » masculin et de classe moyenne. Mais plutôt que d'étudier ces segments les uns après les autres, le choix a été, à la suite des travaux de Michelle Perrot et de Jeffrey Sammons, de les prendre en considération les uns avec les autres car ce sont les rapports qu'ils entretiennent « qui peuvent être moteurs d'histoire »¹⁰. Deuxièmement, pour être nuancé, ce portrait ne peut non plus séparer la réalité sociodémographique du public du stade (d'ailleurs difficile à établir) et l'ensemble de discours et de représentations formés sur ce public (c'est cela que désigne ici l'expression « imaginaire du public »). Cette tension aussi est « moteur d'histoire » et surtout c'est elle qui permet d'intégrer cette histoire du public dans la problématique de la thèse, à savoir la construction d'un lien, réel et imaginé, entre ville et club. De 1883 à 1937, la construction du « public des Dodgers » fut lente et traversée par d'incessants débats, souvent implicites, sur la nature ambivalente du « fan » brooklynois, son origine sociale, ses valeurs, ses motivations, et ses comportements, autant de discours réifiant qui contribuèrent à la fois à la relative fragilité des liens entre ville et club avant 1937 mais aussi à leur solide ancrage dans une « culture publique » commune, qui se manifesta pleinement dans les années 1940 et 1950¹¹.

Le premier point de ce chapitre est consacré à la présentation des problèmes épistémologiques, suivi d'un bref parcours sur l'évolution quantitative du public brooklynois.

⁸ Voigt, « Out with the Crowds », 103.

⁹ La question du « comment ? » et du « pourquoi ? » certains Brooklynois sont devenus « fans » des Dodgers est traitée dans le chapitre suivant.

¹⁰ Michelle Perrot, dir., *Une Histoire des femmes est-elle possible ?*, Marseille, Rivages, 1984, 15 ; Jeffrey T. Sammons, « "Race" and Sport : A Critical, Historical Examination », *Journal of Sport History*, vol. 21, n°3, automne 1994, 204, appuyant sa révision historiographique sur Thomas C. Holt et John Hope Franklin.

¹¹ J'emprunte ces deux concepts respectivement à Peter Conolly-Smith, *Translating America : an Immigrant Press Visualizes American Popular Culture, 1895-1918*, Washington, Smithsonian Books, 2004, 16-17 et Pope, « Negotiating the "Folk Highway" », op. cit., 327.

Sera ensuite étudiée en trois temps l'histoire du premier public des Dodgers : d'abord de ses années de formation (1840-1880) à l'exaltation d'un idéal démocratique et partisan (1880-1913), puis ses années de solidification dans l'enceinte d'Ebbets Field (1913-1920), où se construisit une forte culture de classe moyenne, et, enfin, les années 1920 et 1930, analysées du point de vue du discours sur l'américanisation des étrangers par le base-ball, confrontée à une recherche quantitative de la composition ethnique et raciale des tribunes.

1. FAIRE L'HISTOIRE DU PREMIER PUBLIC DES DODGERS

Faire l'histoire du public des Dodgers pose plusieurs problèmes épistémologiques qui demandent d'être soulignés d'emblée car ils influencent grandement la manière dont est construite la suite de cette enquête. Premièrement, dans sa grande majorité, le public des stades du premier 20^{ème} siècle était anonyme : il ne laissait pas son nom sur un registre, ne rédigeait pas ses mémoires, ne faisait pas l'objet d'enquête par les professionnels du sport¹². De plus, la discipline historique, longtemps dédaigneuse vis-à-vis des activités ludiques, n'incita pas les institutions à amasser de sources primaires relatives au « supportérisme », c'est-à-dire l'action globale de soutenir une équipe¹³. D'ailleurs, cette activité, du point de vue même de ses participants, ne semblait pas digne de préservation historique quant à ses pratiques et objets (au deux sens du terme) : « on donne aux archives les preuves de son engagement politique, mais pas de son engagement sportif », remarqua récemment un spécialiste¹⁴. Enfin, résultat et cause de ce qui précède, les travaux universitaires sur le public du base-ball sont très rares et souvent contradictoires, notamment en ce qui concerne l'origine sociale des spectateurs : recourant à un même découpage de la société américaine en trois classes (élevée, moyenne, basse), des historiens arrivèrent pourtant à des conclusions différentes. Allen Guttman défendit l'idée que, « depuis ses origines, le base-ball attira des fans des classes inférieures » et que vers 1900, « la classe de loisirs snobait le diamant » ; Steven Riess, lui, établit au moyen d'inférences savantes que le public du base-ball de l'ère progressiste était majoritairement de classe moyenne, tandis que George Kirsch conclut que

¹² Les mémoires de fans à l'après-guerre sont beaucoup plus nombreux ; sur les enquêtes de marché, voir Voigt, « Out with the Crowds », 104.

¹³ J'emprunte ce néologisme à Nicolas Hourcade, « La Place des supporters dans le monde du football », *Pouvoirs* n°101, avril 2002, 78 ; sur le dédain de l'Université envers les études sportives, voir Alfred Wahl, *Les Archives du football, sport et société en France (1880-1980)*, Paris, Gallimard/Julliard, 1989, chap. 1 « Le football, objet d'histoire », 11 ou Bromberger, Hayot et Mariottini, *Le Match de football*, 5.

¹⁴ Remarque de Patrick Clastres au séminaire du groupe de recherche « Sport, société et culture » du Centre d'histoire de Science Po, 12 février 2007.

les fans étaient principalement de classe aisée ou moyenne¹⁵. Pour citer Quentin Voigt, historien du base-ball et auteur d'un article pionnier sur le sujet des « fans de base-ball » :

« Sujet de recherche très épineux, la composition et le comportement des foules sont étudiés depuis au moins un siècle sans avoir produit plus que de vagues classifications sur les formes de la foule, accompagnées d'explications nébuleuses sur ses comportements. [...] A vrai dire, on sait peu de chose de la constitution du public des stades de base-ball du passé [...], c'est pourquoi les recherches historiques sur [celle-ci] sont susceptibles de produire seulement des aperçus impressionnistes »¹⁶.

Selon lui, cette lacune s'explique en partie par la complexité du phénomène étudié :

Des conclusions hâtives sur la composition des foules des stades de base-ball sont susceptibles de survenir aussi longtemps que les chercheurs ne parviennent pas à reconnaître la complexité du problème. [...] En tant que rassemblements temporaires d'individus, les foules humaines tendent à être transitoires, instables et sujets à un comportement émotivisé (sic), autant de caractéristiques qui défient les investigations mesurées de leur composition. [...]

Malgré ces mises en garde et la « complexité » du sujet, nous faisons l'hypothèse qu'une histoire sociale du public brooklynois des Dodgers est réalisable.

1.1. Comment reconstituer l'histoire des publics du base-ball à Brooklyn ?

En l'absence de sources classiques, l'histoire des publics du base-ball à Brooklyn est à reconstituer par d'autres moyens. Parmi eux, le plus plaisant (mais aussi un des plus problématiques d'un point de vue épistémologique) est la ressource photographique : ci et là existent des dizaines de clichés représentant le public du base-ball dans son environnement, autant dans les tribunes qu'aux abords du stade¹⁷. Ces photographies de presse révèlent à la fois la composition sociale (selon le genre, la classe ou la race) du « peuple des tribunes » mais aussi ses comportements, et parfois, certains de ses *habitus*¹⁸. Mais toute lecture de

¹⁵ Voigt, « Out with the Crowds », "The Enigma of Ballpark Composition", 100 ; si Voigt a raison de souligner la fragilité des outils d'analyse, il gauchit quelque peu les propos de Guttmann et de Kirsh qui, dans l'ensemble, concluent avec Riess que le public des stades appartenait le plus souvent aux classes moyennes, aussi polysémique soit ce terme ; sur sport et définition des classes moyennes en France, voir Dumons, Pollet et Berjat, *La Naissance du sport moderne*, 47.

¹⁶ Voigt, « Out with the Crowds », 101, 103.

¹⁷ Voir par exemple la « George Grantham Bain Collection » de la Bibliothèque du Congrès américain.

¹⁸ J'emprunte cette expression à D. Demazière *et al.*, *Le Peuple des tribunes. Les supporters de football dans le Nord-Pas-de-Calais*, Documents d'Ethnographie Régionale du Nord-Pas-de-Calais, n°10, Béthune, Musée d'Ethnologie de Béthune, 1998 ; « [...] l'*habitus* est le produit du travail d'inculcation et d'appropriation nécessaire pour que ces produits de l'histoire collective que sont les structures objectives (e. g. de la langue, de l'économie, etc.) parviennent à se reproduire, sous la forme de dispositions durables, dans tous les organismes (que l'on peut, si l'on veut, appeler individus) durablement soumis aux mêmes conditionnements, donc placés dans les mêmes

photographie est à nuancer pour au moins trois raisons : dans quelle mesure déduire l'appartenance sociale d'un individu en fonction de son apparence extérieure, en quoi les sujets exposés sont-ils représentatifs ou exceptionnels, et surtout, comme l'écrit une historienne, « est-ce que le fait que des gens occupent le même endroit et consomment les mêmes objets signifie qu'ils ont des intérêts ou des valeurs similaires pour l'usage de cet espace ou de ces objets »¹⁹ ? Il se peut que des codes différents soient en compétition les uns avec les autres, ce qui exige de peindre de manière nuancée et consciente de ces tensions le portrait du public pluriel du stade de base-ball.

Pour ce faire, on s'est intéressé aux facteurs matériels et intellectuels conditionnant la production et la réception du spectacle sportif. Parmi les premiers, l'étude du style architectural des stades et la critique des aspects matériels des matches (horaires, prix des places, déroulement, *etc.*) jouent un grand rôle. Sera également pris en compte l'environnement culturel du base-ball à travers les discours des « faiseurs d'opinions » comme la presse, bien sûr, mais aussi la littérature pédagogique ou la rhétorique publicitaire. A cet égard, rappelons que ces médias eurent souvent pour but de mettre en scène un public idéal, en harmonie avec les croyances de l'époque sur le comportement des foules et le rôle des élites. La presse par exemple, se fit l'écho des deux tendances globales : l'angélisme de « l'évangile de la santé » et la diabolisation des éléments perturbateurs au sein du public²⁰. De plus le « credo du base-ball » en faisait un sport américain par excellence, à la fois nationaliste et facteur d'assimilation pour les étrangers²¹. Plutôt que de montrer du doigt les écarts entre le public imaginé (à la fois souhaité et construit) et le public réel du base-ball, comme le fait la plupart des analyses contemporaines, je souhaite questionner ici le dialogue constant entre ces deux pôles car ce fut bel et bien cet aller-retour, ou tension, qui donnait sens, à l'époque, à l'expérience du stade autant pour le public que pour les commentateurs.

Deuxièmement, qu'en est-il de l'histoire quantitative ? N'est-il pas possible d'avoir recours à l'histoire économique du base-ball pour dessiner un portrait illustratif du public des stades ? Cette approche pose deux problèmes : elle répond au « combien ? » mais non au « qui ? » ni au « comment ? » ; de plus, les données disponibles sont sujettes à caution car elles proviennent de la presse qui avait tout intérêt à gonfler les chiffres pour augmenter l'importance du phénomène base-ball (et donc leur vente) tout en soulignant la popularité du

conditions matérielles d'existences », Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique : précédé de Trois études d'ethnologie kabyle*, Paris, Seuil, 2000 (1972), 282.

¹⁹ Elaine S. Abelson, « The City as Playground : Culture, Conflict, and Race : recension de David Nasaw, "Going Out : The Rise and Fall of Public Amusements" (1993) », *American Quarterly*, vol. 48, n°3, septembre 1996, 528.

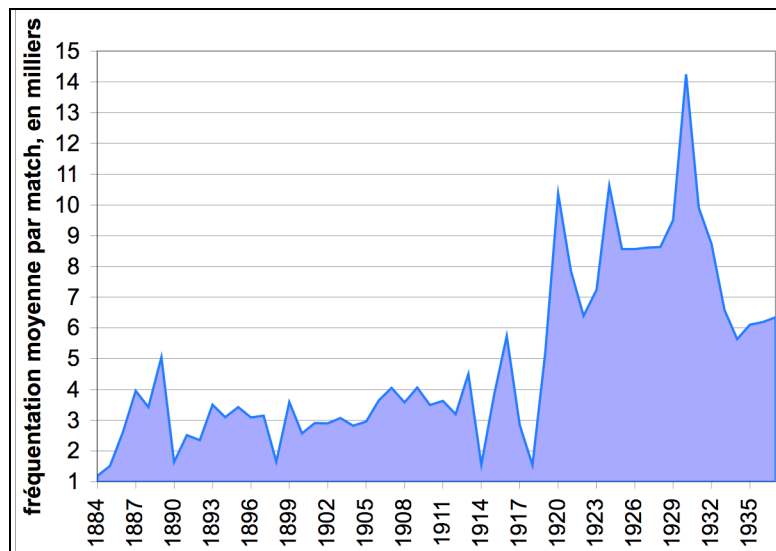
²⁰ Sur l'évangile de santé (*gospel of health*), voir Harvey Green, *Fit for America : Health, Fitness and Sport in American Society*, New York, Pantheon, 1986, 213.

²¹ Steven A. Riess, « The New Sport History », *Reviews in American History*, vol. 18, n°3, septembre 1990, 317

club local dont elle était souvent très proche²². Malgré ces limites, il est possible et utile de tracer un bref portrait de l'évolution quantitative du public des Dodgers de 1883 à 1937 afin de fournir une toile de fond aux développements suivants, en insistant notamment sur les évolutions et les moments de rupture.

1.2. La question du « combien ? » : un public de plus en plus fidèle

En valeur absolue, la fréquentation moyenne par match (FMM) dans les différents stades des Dodgers ne cessa d'augmenter durant ces années, ce qui n'est pas surprenant, compte tenu, premièrement, de la hausse de la population totale de Brooklyn et, deuxièmement, de l'augmentation de la capacité d'accueil de ces stades, à savoir Washington Park I (1883-1889, environ 6 000 places), Eastern Park (1890-1897, environ 18 000), Washington Park II (1898-1912, environ 16 000) puis Ebbets Field (1913-1937, environ 25 000). On distingue nettement quatre phases : de 1900 à 1905 la FFM approchait 3 000 personnes par match, puis augmenta lentement à environ 3 600 de 1906 à 1920 avant d'exploser littéralement de 1920 à 1935 avec une FFM de 8 600 soit plus du double du taux précédent²³. Avec la Grande dépression, la FFM baissa de nouveau (environ 6 300 personnes par match de 1934 à 1937) mais resta deux fois supérieure aux taux de 1900-1920



Graphique 2 : Fréquentation moyenne par match, Brooklyn *National League* Club, en milliers, 1884-1937

Source : « Collection de sources quantitatives... », voir annexes.

La rupture de 1920, très spectaculaire sur le Graphique 2, s'explique en partie par les bons résultats sportifs de 1916, 1920 et 1924 (deux titres de *National League* et une deuxième

²² Sur la partialité des chiffres de fréquentation donnés par la presse, Voigt, « Out with the Crowds », 93.

²³ Ces données chiffrées, comme toutes les suivantes, sont tirées de « Coll. de sources quantitatives », Annexes A2, Tableau 41, page 533.

place) ainsi que par la hausse de la capacité d'accueil du stade et de la population brooklynoise (voir Tableau 9).

	Variation de la fréquentation moyenne par match, en %	Variation de la capacité d'accueil des stades des Dodgers, en %	Variation de la population du comté de Kings*, en %
1880-1890	nd	nd	+34,5
1890-1900	+64,1**	300**	+44,7
1900-10	+23	0	+40,1
1910-20	+9,8	+12,5	+23,5
1920-30	+148,8	+55,6	+26,9
1930-40	-1,4	+14,3	+5,4
1884-1937***	+195,9	+433,3	+350,1

Tableau 9 : Comparaison des variations décennales de la fréquentation, la capacité d'accueil et la population du comté de Kings, 1880-1940

Source : « Collection de sources quantitatives... », voir annexes. nd : non disponible.

* : le comté de Kings désigne le *borough* de Brooklyn.

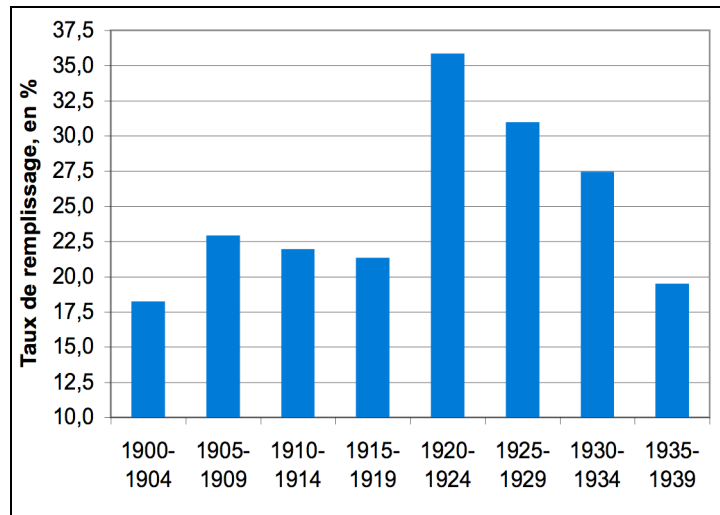
** : avant 1900, les données pour la fréquentation et la taille des stades sont très approximatives.

*** : médianes 1884-1893 et 1928-1937 pour la colonne 1 ; 1880 et 1940 pour la colonne 3.

Malgré cette mise en contexte, il faut insister sur le fait que l'explosion de la FMM après 1920 n'était pas tributaire des facteurs extérieurs. En effet, son taux de croissance était 2,7 fois supérieur à celui de la capacité du stade et 2,1 fois à celui de la population du *borough* pour la période 1920-1930 notamment. Cela indique une accélération de la popularité du club à mesure que le siècle avançait.

Ce premier constat est corroboré par un autre indicateur : la hausse du taux de remplissage moyen (TRM), visible dans le Graphique 3. Ce rapport entre la capacité d'accueil du stade et la FMM est un des meilleurs indicateurs existants de la popularité d'une équipe car il neutralise les effets de hausse causés par l'augmentation de la taille des stades. La TRM passa de 23% sur la période 1900-1920 à 31% sur 1920-1940, preuve que le club devint de plus en plus célèbre. La rupture de 1920 est encore nettement visible, puisque le TRM crut sans que la capacité ne changeât substantiellement. Les réels travaux d'agrandissement d'Ebbets Field ne se produisirent qu'en 1931, à une période de ralentissement de fréquentation des stades pour des raisons conjoncturelles, ce qui explique les faibles taux après cette date. La FFM absolue, elle, n'enregistra qu'une chute légère ce qui indique que, malgré les difficultés causées par la Grande dépression, le public des Dodgers resta fidèle à son équipe²⁴.

²⁴ Pour une analyse plus précise des comportements du public pendant la Dépression, voir chap. 1, page 101.



Graphique 3 : Taux de remplissage moyen dans les stades des Dodgers (médiane arrière sur 5 ans), en %, 1900-1939

Source : « Collection de sources quantitatives », voir annexes.

Pour résumer, de 1883 à 1937, le public des Dodgers fut multiplié par trois, passant d'environ 2 500 personnes par match lors de la première décennie du club à plus de 7 600 de 1928 à 1937. Cette hausse est à pondérer par la croissance de la population de Brooklyn (x4,5 sur la période) et surtout celle de la capacité d'accueil des divers stades accueillant l'équipe et son public (x5,3 entre Washington Park 1 et Ebbets Field en 1937). Il est toutefois raisonnable d'affirmer que le club devint de plus en plus populaire durant ces 56 saisons, à en juger par la hausse du taux de remplissage des stades (de 25% à 33%). Nationalement, Brooklyn n'était pas un club particulièrement populaire malgré la taille de la ville et de la métropole qui l'entourait, sauf de 1890 à 1894 et surtout de 1920 à 1937 (3^{ème} sur 8 et plus de 13% du public total de la *National League*). D'ailleurs, toutes ces augmentations, qu'elles soient relatives ou absolues, marquent une accélération très nette après 1920, année qui inaugure le premier âge d'or du public brooklynois.

Toutefois, pour qu'il soit la preuve de la naissance d'un public de plus en plus fidèle, ce parcours quantitatif doit être complété par un historique de la composition sociodémographique (c'est-à-dire ethnique, générationnelle, raciale, sexuelle et selon la classe) des différents stades où jouaient les Dodgers. Cette histoire, sujet du reste de ce chapitre, est divisée en trois moments : de 1840 à 1912, quand se forma un public masculin en col blanc, prétendument « démocratique » et assurément de plus en plus partisan ; de 1913 à 1920 lorsque Ebbets Field, ce monument d'élégance, devint le temple des classes moyennes masculines par la segmentation de ses tribunes et le peu de place faite aux femmes et aux Africains-Américains ; enfin, de 1920 à 1940, période marquée par la question de la présence d'un public étranger à Ebbets Field et de la capacité du base-ball à l'« américaniser ».

2. 1883-1912 : LA LENTE APPARITION D'UN PUBLIC LOCAL

« Le spectacle n'est pas au cœur des premiers sports. L'espace du stade demeure longtemps contingent, encombré, traversé d'arbres ou d'auxiliaires divers, bordé de lignes mal définies, de nature indéterminée »²⁵

Ce constat de Georges Vigarello à propos du « premier » sport européen est également vrai pour le base-ball, qui, de sa naissance vers 1840 au début des années 1880, ne fut pas pensé comme un sport de spectateurs. Pourtant il le devint assez vite ensuite, sous l'effet couplé de plusieurs phénomènes qui construisirent socialement l'identité réelle et imaginaire du « fan », telles la promotion de la « démocratie » et de l'engagement partisan²⁶.

2.1. La construction sociale des premiers fans de base-ball (1840-1880)

a) 1840-1860 : du gentleman au parieur

Né vers 1840 dans le milieu des cols blancs new-yorkais désireux de fonder une pratique athlétique propice à développer une sociabilité de *gentlemen*, le base-ball était surtout loué pour ses capacités à susciter chez le joueur « patience, force, abnégation, ordre, obéissance, bonne humeur » et à renforcer une fraternité masculine éprouvée aussi bien pendant qu'après les matches, lors des dîners chez McCarty ou au Odd Fellows Hall de Hoboken²⁷. A partir de 1855, la formation d'équipes représentant un quartier, une entreprise ou un corps de métier (ouvriers des chantiers navals, bouchers, pompiers, employés de la poste, imprimerie, *etc.*) encouragea l'émergence d'identifications professionnelles et territoriales²⁸. De plus, la pratique très répandue des paris d'argent sur tel ou tel aspect du match favorisa sans aucun doute l'investissement personnel des premiers « fans » de base-ball, notamment lors de derbys comme la grande série opposant sur trois matches les meilleurs joueurs de Brooklyn à ceux de New York à l'été 1858²⁹. A Brooklyn, cet engouement populaire (et lucratif) généra des débordements lors d'une série de matches opposant en 1860 les Excelsiors aux Atlantics : devant 20 000 spectateurs (sur 3 matches) et une centaine de policiers, les Excelsiors remportèrent le derby brooklynois, causant la colère des fans des Atlantics qui envahirent le terrain pour protester contre l'arbitrage. Ils voulaient

²⁵ Vigarello, « Le regard et les spectacles », 343.

²⁶ Le mot « fan » lui-même apparut vers 1889, *The Oxford English Dictionary Online*, consulté le 10/04/09.

²⁷ Editorial de 1857 dans le journal sportif *Porter's Spirit of the Times*, cité dans Rader, *Baseball : A History*, 10 ; Dewey, *The 10th Man*, 10 ; typiques de ces clubs de *gentlemen* étaient les New York Knickerbockers d'Alexander Cartwright ou les Excelsiors de Brooklyn.

²⁸ Riess, *City Games*, 35.

²⁹ Rader, *Baseball : A History*, 6 ; sur le premier derby new-yorkais et son rapport avec la naissance d'un public partisan, voir Dewey, *The 10th Man*, 16-17 ; Terry, *Long Before the Dodgers*, 23-25.

surtout ne pas perdre les sommes qu'ils (et elles) avaient mises, comme le fit remarquer le *Brooklyn Eagle* dès le lendemain dans une tribune appelant la ligue à interdire les paris et d'une manière générale à moraliser les spectateurs. Le *New York Clipper*, lui, ne blâma ni la ligue ni les parieurs mais « l'élément étranger de [l'] immense population métropolitaine » (comprendre : les Irlandais), inaugurant ainsi la longue tradition du discours anti-étranger et anti-ouvrier dans le base-ball³⁰. Parallèlement, le public était souvent dépeint sous son jour le plus *fair-play* : lors du derby de 1858, le *Eagle* souligna que

« l'assemblée était du caractère le plus respectable, composée principalement de dignes citoyens et de sobres hommes d'affaires [qui] malgré la défaite des Brooklyn agitent leurs chapeaux et leurs mouchoirs sans amertume. Ils souriaient jovialement et espéraient simplement plus de chance pour l'année [suivante] »³¹.

Cette tension entre idéal de respectabilité, culpabilisation des étrangers et expression, parfois violente, de passion partisane marqua, du moins d'après ces sources secondaires, les deux premières décennies de l'histoire du fan de base-ball à Brooklyn.

b) 1860-1880 : du « voyou » étranger à « l'âne » africain-américain

Cette tension fut renforcée par l'essor commercial du base-ball de 1860 à 1880. Soucieux de tirer profit de l'engouement populaire pour ce sport dans la métropole new-yorkaise, des propriétaires comme le Brooklynais William Cammeyer mirent à la disposition des clubs (contre une compensation locative) des terrains qui pour la première fois étaient ceints d'une clôture afin de faire payer les spectateurs³². Ce « mouvement des enclosures » marqua, selon Henry Chadwick, la véritable professionnalisation du base-ball : les clubs comme les Atlantics comprirent que plus ils jouaient plus ils gagnaient de l'argent, étant donné qu'ils percevaient une commission sur les recettes et sur les ventes annexes (*concession sales*)³³. Malgré le dogme de l'amateurisme régulant la première ligue de base-ball, les clubs n'hésitèrent pas à offrir des salaires déguisés à certains joueurs de talent comme Jim Creighton, première vedette du sport, qui évoluait pour les Excelsiors de South Brooklyn³⁴. Pour accroître leurs profits, les propriétaires de club et de *ballparks*, comme on appelait ces aires de jeu d'avant l'ère des stades, augmentèrent vers 1875 le prix d'entrée de 10 cents à 25 cents tout en prétextant qu'ils agissaient ainsi pour tenir à l'écart « les éléments

³⁰ Pour l'*Eagle* et le *Clipper*, Dewey, *The 10th Man*, 17.

³¹ « Base-ball All Star Game », *Brooklyn Daily Eagle*, 21 juillet 1858.

³² Dewey, *The 10th Man*, 62 : L'Union Grounds de Cammeyer ouvrit en 1862, le Capitoline Grounds de R. S. Decker et H. S. Weed en 1864 ; tous deux se situaient à Williamsburg afin d'accueillir les New-Yorkais et les Brooklynais ; l'hiver les terrains étaient convertis en patinoire, <http://www.brooklynballparks.com>, 18/12/08.

³³ Chadwick, cité dans Dewey, *The 10th Man*, 29.

³⁴ Terry, *Long Before the Dodgers*, 29.

perturbateurs ». Ces « voyous » (*roughs*) et « éléments non professionnels » (autant de noms de code pour désigner les ouvriers et les étrangers) étaient sans cesse incriminés pour les « bagarres » (*fisticuffs*) qui explosaient ci et là dans le stade. En réalité, selon l'historien Donald Dewey, les parieurs et les consommateurs d'alcool étaient probablement davantage responsables de ces troubles, souvent montés en épingle par la presse pour les dénoncer et affirmer leur caractère exceptionnel³⁵.

D'un point de vue sociodémographique, les classes populaires formaient la strate sociale la moins présente dans les stades car la cible des nouveaux terrains payants était explicitement les classes moyennes et les travailleurs en col blanc. Les matches débutaient en milieu d'après-midi, après la fermeture des bureaux, et l'ambiance qui s'en dégagait était louée pour sa « respectabilité », au point que les « épouses, les soeurs et les valentines [pouvaient] y assister sans craindre le moindre mot ou geste qui pourrait faire rougir la joue de la plus regardante »³⁶. En réalité, la présence des femmes était encouragée à des fins de régulation sociale, car, selon la conception de l'époque, elles « purifi[aient] l'atmosphère morale d'une rencontre de base-ball, réprimant [...] toute explosion d'invectives qu'induit souvent l'excitation d'une compétition disputée »³⁷. Dès 1867, le jeudi de chaque mois fut désigné comme « journée des dames » (*Ladies' Day*) : l'entrée au *ballpark* était gratuite pour les femmes.

A mesure que le base-ball devenait, au moins dans les discours, l'apanage d'une classe moyenne éprise de moralité et de savoir-vivre, le base-ball noir devint de plus en plus un spectacle racialisé. Alors que les premiers Africains-Américains à jouer officiellement au base-ball avaient adopté le modèle des clubs de *gentleman* new-yorkais dès les années 1850, dans les années 1870, la respectabilité de ces clubs fut mise à mal par l'émergence de la mentalité « Jim Crow »³⁸. James Terry rapporte que les préjugés anti-noirs des démocrates de Brooklyn, dont le *Eagle* était l'organe de presse officiel, s'exprimèrent lors de la rencontre d'octobre 1867 entre les Excelsiors de Philadelphie et les Uniques de Brooklyn, deux formations composées « de personnes de couleur respectables, prospères et de la bonne société », selon le rival républicain le *Daily Union*³⁹. En 1871, la position raciste du *Eagle* semblait l'avoir emportée : le *Daily Times* de Brooklyn décrivit un match à Union Grounds

³⁵ Dewey, *The 10th Man*, 33.

³⁶ « Our National Game », *Brooklyn Daily Eagle*, 3 août 1859 ; l'idée comme la lettre de cette citation furent reprises par le *New York Clipper*, 23 juin 1866, cité dans Steven M. Gelber, « "Their Hands Are All Out Playing : Business and Amateur Baseball, 1845-1917 », *Journal of Sport History*, vol. 11, n°1, printemps 1984, 18.

³⁷ Magazine de 1867 cité dans Stein, *the Baseball Fan*, 158.

³⁸ Le terme « Jim Crow » renvoie, d'une part, à un personnage noir tiré d'une chanson populaire, d'autre part, à l'ensemble des lois qui régissaient la ségrégation des Noirs américains, de la fin du 19^{ème} siècle aux années 1950n aux Etats-Unis ; pour de plus amples détails, voir page 203, texte et notes 164 et 165.

³⁹ Terry, *Long Before the Dodgers*, 117-120.

entre deux équipes « de noirs » (*negroes*) venues du nord de l'Etat de New York comme s'il s'agissait d'un spectacle de cirque, s'attendant à ce que le lanceur, tel un phénomène de foire, « propulse des balles des deux mains ou en se tenant sur la tête ». Rien de cela n'arriva et « la foule de pauvres blancs (*white trash*) qui avait payé 25 cents pour passer du bon temps repartie chez elle déçue après avoir salué les ânes (*mokes*) une dernière fois »⁴⁰.

En 1880, le public du base-ball était donc déjà autant réel que fantasmé : les préoccupations sociales, ethniques et raciales d'une époque se lisaient dans les descriptions angéliques ou diaboliques que la presse en faisait. Du public peu nombreux et très homogène des clubs de *gentlemen* à celui abondant et partisan des *Atlantics* et des *Mutuals* jusqu'aux foules de *Union Grounds*, on assista à un glissement du sens de la participation au base-ball : d'une poursuite d'une appartenance sociale, il se mua en démonstration et construction de celle-ci, notamment avec la mainmise des classes moyennes sur l'imaginaire du sport.

2.2. Le premier public des Dodgers (1883-1913)

Durant les trois décennies (1883-1913) qui suivirent ce premier âge, la construction sociale du fan réel et imaginaire suivit les mêmes mécanismes et respecta les mêmes lignes de faille que pendant la période précédente. Seule l'amplitude des phénomènes changea, influencée par le nouveau statut du base-ball comme sport de spectacle de masse. Ce fut le résultat de l'augmentation du nombre de ligues et de matches, de la taille des stades, et enfin de l'investissement financier, médiatique et idéologique dans ce sport, devenu « le passe-temps national ». Au sein de cette continuité (nonobstant le changement d'échelle), se distingue un aspect saillant : la solidification d'un esprit local et partisan parmi le public des *Dodgers* (alors appelés *Grays*, *Bridegrooms*, et *Superbas*), équipe née en 1883 qui joua dans trois stades différents avant son installation durable à *Ebbets Field* en 1913.

a) Domination des classes moyennes et stigmatisation des cols-bleus

Premièrement, les années 1880-1910 furent marquées par l'apogée de la domination des classes moyennes comme cible première des promoteurs du base-ball et son corollaire, la stigmatisation des ouvriers⁴¹. Ces derniers virent leur capacité physique à assister à un match de base-ball grandement compromise en 1891 par le passage des « lois bleues », ensemble de mesures datant de l'époque puritaine qui imposant le respect du Sabbat et interdisaient donc la pratique du base-ball le dimanche ; or le « jour du Seigneur » était le seul jour chômé par

⁴⁰ Ibid., 117-120 ; dans les années 1880-1890, les comptes-rendus de matches entre Africains-Américains disparurent presque totalement des quotidiens, invisibilité appuyée par l'« accord de gentleman » conclu par les ligues majeures qui interdirent aux clubs d'engager des « joueurs nègres », Terry, *Long Before the Dodgers*, 123.

⁴¹ Pour une description approfondie des rapports entre les *Dodgers* et les classes moyennes, voir chap. 3, p. 194.

les ouvriers d'alors⁴². En plus des horaires de match et du coût des places favorables à un public de cols blancs libres de quitter son travail l'après midi en semaine, le « credo du base-ball », pour utiliser une expression de Steven Riess, renforça l'assimilation entre l'éthique nativiste des cols blanc et la diabolisation des immigrants ouvriers⁴³. A Cincinnati, par exemple, les cadres des Reds tentèrent à la fin des années 1880 de décourager les ouvriers en col-bleu de venir au stade en instituant non seulement une politique tarifaire et de calendrier destinée à les isoler et les exclure, mais encore en les accusant injustement de tous les troubles se déroulant dans l'enceinte sportive⁴⁴. « L'élément étranger », « les hommes aux 25 cents », « les voyoux » (*hoodlums*) étaient tenus pour responsables plutôt que les spectateurs des « pavillons » à 40 ou 50 cents, parce que ces derniers formaient les rangs de la classe moyenne courtisée par les promoteurs du base-ball. Ils avaient compris que leur sport ne serait pas seulement jugé sur son propre mérite mais aussi sur la qualité morale perçue de ceux qui le cautionnaient : ils courtisèrent en particulier les hommes d'affaires, les *leaders* civiques, les professions libérales, le « beau sexe » et les résidents des banlieues. Quand une fois au stade, ces spectateurs invectivaient l'arbitre, jetaient des verres de bière ou des pétards leurs agissements étaient considérés comme « des démonstration ludiques et sans mauvaises intentions »⁴⁵.

Au Washington Park de Brooklyn, le public des années 1890-1900 semblait essentiellement appartenir à ces classes moyennes masculines, du moins à en juger par une photographie d'avril 1898 où sur 34 individus identifiables, 34 sont des hommes et 34 portent costume et pardessus⁴⁶. Tous portent également un chapeau melon en feutre type *Fedora* sauf un qui porte un canotier et trois une casquette d'ouvrier. Puisque ce cliché fut pris devant l'entrée des places les moins chères (25 cents), il indique que même le public des Dodgers le moins aisé était majoritairement des hommes en col blanc, ou du moins qu'ils en avaient l'allure.

b) Moralisation « démocratique » du spectacle du base-ball

Deuxièmement, la fonction moralisatrice du base-ball fut renforcée durant les années 1880-1910. Dès 1881-1882, la *National League* passa une série de mesures visant à moraliser les tribunes : interdiction de vente d'alcool dans l'enceinte du stade, renforcement du droit

⁴² Sur le « Sunday Ball » et les « Blue Laws », Riess, « Professional Sunday Baseball », op. cit., 98-104 ; Charlie Bevis, *Sunday Baseball, The Major League's Struggle to Play Baseball on the Lord's Day*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2003.

⁴³ Riess, *Touching Base*, 7.

⁴⁴ L'historien Dean Sullivan retrouva les archives comptables complètes pour 221 matches des Reds à domicile et arriva à la conclusion citée, Sullivan, « Faces in the Crowd », 365.

⁴⁵ Ibid., 362.

⁴⁶ Photographies « Fans at Brooklyn Park, Opening Day », 1898, Lib. of Congress (voir Photographie 4, page 62) et « Outside of Baseball Park of Nationals Brooklyn », 1898, pas de source.

des arbitres à expulser les spectateurs turbulents (*rowdy*), mise au pas des joueurs qui buvaient de l'alcool en public, *etc*⁴⁷. Ces mesures étaient autant de moyens de pression pour contrôler le salaire des joueurs en jouant la carte de la moralité du base-ball aux yeux du public. En 1883, Albert Spalding, propriétaire des Chicago White Sox, écrivit à un jeune joueur pour le dissuader de quitter la ville : « le public de l'équipe se compose de la plus haute société de Chicago ; aucun théâtre, aucune église, aucun lieu de divertissements n'accueille une classe plus raffinée que celle de nos tribunes »⁴⁸. Ce portrait idéalisé avait surtout pour but d'attirer au stade les clients aisés issus de la classe moyenne, précisément parce qu'ils n'avaient pas l'habitude de s'y rendre et d'y consommer, comme le suggère Allen Guttman⁴⁹. Abondant dans ce sens, Steven Riess rappelle que les propriétaires se donnèrent du mal pour donner du sport une image de respectabilité en envoyant, par exemple, des abonnements gratuits (*free season passes*) aux hommes d'affaires et politiciens locaux, et surtout aux hommes d'Eglise⁵⁰. De plus, les cadres du base-ball s'évertuèrent à présenter les propriétaires comme des hommes d'affaires compétents, des *managers* à la fois capables de faire du profit, de susciter la fierté locale et de bénéficier à la « communauté », bref de servir l'intérêt commun⁵¹. Par exemple, le premier match des Brooklyn Grays à Washington Park en mai 1883 donna l'occasion au *Brooklyn Eagle* de louer le président Byrne, qui « [avait] montré énergie et esprit libéral dans cette association [...], un modèle d'organisation, avec un terrain arrangé avec le plus grand soin, [...] propice à la pratique de sports amateurs [...] [où] aucune dépense ne fut négligée » pour que l'on ait une bonne vue depuis les tribunes et « que la presse fasse son travail »⁵².

La vocation perçue du base-ball à garantir la morale d'inspiration victorienne et les valeurs des classes moyennes donna naissance à un discours qui jusqu'ici ne s'était pas manifesté si nettement⁵³. Il s'agissait pour les promoteurs du sport de faire des tribunes le lieu par excellence où une prétendue « démocratie » américaine se révélait⁵⁴. En 1883, le *Boston*

⁴⁷ Robert F. Burk, *Never Just a Game : Players, Owners, and American Baseball to 1920*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2001, 66.

⁴⁸ Lettre de Albert Spalding à Henry Graham, 26/12/1883, citée dans Levine, *A.G. Spalding*, 42.

⁴⁹ Guttman, *Sports Spectators*, 112.

⁵⁰ A New York, 150 membres du clergé reçurent ces invitations en 1900, Riess, *Touching Base*, 33

⁵¹ Voir l'apologie du « manager-expert » dans Albert G. Spalding, *America's National Game ; Historic Facts Concerning the Beginning, Evolution, Development and Popularity of Base Ball, with Personal Reminiscences of its Vicissitudes, its Victories and its Votaries*, New York, American Sports Publishing Company, 1911, cité dans Levine, *A.G. Spalding*, 117.

⁵² « Brooklyn At the Bat... », op. cit., 1913.

⁵³ Stephen Freedman, « The Baseball Fad in Chicago, 1865-1870 : An Exploration of the Role of Sport in the Nineteenth-Century City », *Journal of Sport History*, vol. 5, n°2, été 1978, 72, citant Gregory H. Singleton, « Protestant Voluntary Organizations and the Shaping of Victorian America » dans Daniel Walker Howe, dir., *Victorian America*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1976, 47-58.

⁵⁴ Le sens du mot démocratie tel qu'il était employé au tournant du siècle est proche de celui qu'on donne à l'expression « mixité sociale » aujourd'hui, sur le rôle de cette notion, Crepeau, *America's Diamond Mind*, chap. 2 « Democracy & Character », 31-48.

Globe s'enthousiasmait : « au match de base-ball, on trouvera chaque classe, chaque position, chaque couleur et nationalité », un idéal démocratique répété et amplifié par Spalding dans son pamphlet nationaliste *America's National Game* en 1911⁵⁵. Le psychologue et essayiste canadien Addington Bruce, proche de Spalding, ajouta à ce mythe de la diversité celui de l'égalité lorsqu'il écrivit dans un long article de la revue *Outlook* :

« Le spectateur du match de base-ball n'est plus un homme d'Etat, un avocat, un courtier, un docteur, un marchand ou un artisan, mais un simple Monsieur-tout-le-monde avec un cœur emplie de fraternité et de bienveillance pour tous ses congénères [...]. Plus il s'assiera dans les tribunes, [...] plus il deviendra un homme et un citoyen meilleur »⁵⁶.

L'idée, aussi républicaine qu'utopique, selon laquelle « les présidents et les prolétaires, les banquiers et les buralistes »⁵⁷ appartenaient à la même classe lorsqu'ils regardaient un match de base-ball avait plusieurs buts : gommer l'existence d'une ségrégation spatiale au sein des stades, faire de l'expérience du stade un moment de communion civique ou spirituelle, rappeler qu'en Amérique il était possible à toutes et à tous de « recommencer le monde » sans que l'origine sociale ne soit un obstacle⁵⁸. Instrument d'une certaine mythologie nationale optimiste, ce discours poussa les propriétaires de club à élargir le public du base-ball.

En effet, les femmes et les enfants furent au cœur de cette idéologie républicaine démocratique. Même si elles avaient la réputation de ne pas comprendre le jeu, les femmes devinrent une cible favorite des propriétaires avides d'améliorer l'image publique du sport. Aidés par la presse qui soulignait à chaque début de saison combien les femmes étaient nombreuses dans les tribunes, les propriétaires courtisèrent les « dames » en améliorant la propreté des stades (afin qu'elles y trouvent le même confort qu'au théâtre par exemple) et surtout en prétextant que leur présence dissuadait les spectateurs les plus turbulents et forçaient les hommes respectables à « choisir leurs adjectifs plus scrupuleusement »⁵⁹. Ce double objectif, à la fois commercial et moral, fut atteint grâce à la résurgence des « journées des dames », pendant lesquelles l'entrée au stade était gratuite ou moitié prix pour ces dernières. La pratique de *Ladies' Day* fut généralisée à la plupart des clubs vers 1880 et fut adoptée à Brooklyn dès 1885⁶⁰. Un article de 1889 détaillait les subtilités de cette politique

⁵⁵ *Boston Globe*, cité dans Guttmann, *Sports Spectators*, 112 ; sur le pamphlet, Levine, *A.G. Spalding*, 115-120.

⁵⁶ H. Addington Bruce, « Baseball and the National Life », *Outlook*, n°104, 17 mai 1913, 105.

⁵⁷ Dewey, *The 10th Man*, 28.

⁵⁸ « We have it in our power to begin the world over again », Thomas Paine, *Common Sense*, appendice à la 3^{ème} édition, Philadelphie, 1776.

⁵⁹ Riess, *Touching Base*, 34 et pour la citation, *Sporting News*, cité dans Paul Adomites, « Fans and Concession », dans John Thorn et Pete Palmer, dir., *Total Baseball*, New York, Warner Books, 1997, 544.

⁶⁰ Les premiers *Ladies' Days* de l'époque professionnelle eurent lieu à Baltimore et Philadelphie en 1883 ; la légende veut que le club de Cincinnati inaugurât cette pratique en 1889 pour que les dames voient gratuitement jouer le beau Tony Mulane, Adomites, « Fans and Concession », 544.

d'élargissement du spectacle du base-ball, jusqu'alors très masculin, à la famille : les enfants de moins de 12 ans payaient tarif réduit (15 cents au lieu de 25 cents pour les places « découvertes » et 30 au lieu de 50 pour les « tribunes ») ; les dames, elles, étaient exonérées de paiement pendant les matches de gala de l'avant saison (sauf contre New York) et avaient un accès gratuit aux « découvertes » tous les jours de la semaine et aux « tribunes » les jeudis. Les samedis et jours fériés, ces réductions ou gratuités ne s'appliquaient pas. Pour éviter que cette ouverture au public non masculin soit assimilée à une incitation au commerce vénal, les « dames » avaient une entrée spéciale au coin de la 4^{ème} avenue et aussi de la 5^{ème} rue à Washington Park⁶¹.

c) *Naissance d'un public partisan à Brooklyn*

Outre ce moralisme démocratique, les années 1880-1910 virent apparaître une nouvelle façon d'identifier le public du base-ball : il était désormais plus partisan, c'est-à-dire plus ancré localement et plus attaché à la victoire, coûte que coûte, de l'équipe représentant sa ville. Ce phénomène fut particulièrement important à Brooklyn où dès les premiers matches de la saison 1883 un lien se créa entre les joueurs et les spectateurs. A la mi-avril, le *Eagle* remarqua que le grand nombre de noms irlandais dans le neuf de départ de Grays (Doyle, Farrow, Murphy, Walker, Luff, Dolan, etc.) « allaient sûrement attirer les fans vivant à Gowanus », c'est-à-dire les résidents de ce quartier industriel de l'ouest de Brooklyn où vivaient une majorité d'Irlando-Américains⁶². De plus la large victoire contre Trenton 11-3 lors du premier match à Washington Park devant 6 000 fans entassés dans des « gradins pleins à craquer, ou assis sur des chaises et bancs pliants installés sur le terrain » fut qualifié par le journal de « digne victoire pour les fans »⁶³.

Il semble que naquit alors une imbrication entre le club local et son public de plus en plus partisan. Ce processus fut largement renforcé par la rivalité entre les Grays/Bridegrooms et les Giants, l'autre équipe de New York qui jouait aux Polo Grounds, immense stade situé au nord de l'actuel Manhattan, à la lisière du Bronx. Evoluant jusqu'en 1889 dans deux ligues différentes, les équipes se rencontraient peu, sauf lors de super finale officieuse de fin de championnat qui désignait « la meilleure équipe de New York »⁶⁴. A partir de 1890, les Bridegrooms rejoignirent les Giants dans la *National League*, ce qui accentua la fréquence et l'intensité des derbys. Ce fut d'ailleurs la manne financière représentée par la rivalité Giants/Dodgers qui poussa les propriétaires du club de Brooklyn à accepter de déménager

⁶¹ « It Opens To-Day », *Brooklyn Daily Eagle*, 30 mars 1889.

⁶² Cité dans Terry, *Long Before the Dodgers*, 126.

⁶³ « Brooklyn At the Bat -- Defeating the Trenton Team on the New Baseball Ground », *Brooklyn Daily Eagle*, 13 mai 1883.

⁶⁴ Cohen, *Dodgers !*, 7.

l'équipe à l'est du *borough*, à Eastern Park, dans le quartier de Brownsville, situé non loin de Queens et accessible rapidement par les lignes de transport depuis le sud de Manhattan (*via* le Long Island Rail Road ou le train de Fulton). D'une certaine manière, cette délocalisation à plus de 10 kilomètres de Gowanus était supposée donner une dimension régionale à l'équipe de Brooklyn, d'en faire le porte-drapeau de Brooklyn au sein de la métropole new-yorkaise. Même si les années à Eastern Park furent un échec (voir page 53), lorsque Charles Ebbets « ramena » l'équipe à Gowanus (ou Red Hook/Park Slope selon les terminologies choisies), cette dimension régionale était bel et bien ancrée dans l'esprit des fans.

De retour dans le quartier industriel de ses débuts (le nouveau Washington Park fut construit non loin d'un canal, d'un entrepôt de charbon et de l'*American Can Company's Factory*), les Dodgers/Superbas suscitèrent tant l'engouement partisan des fans que plusieurs débordements se produisirent, révélateurs d'un lien fort entre le sentiment d'appartenance locale des fans et l'ancrage territorial du club. En 1911, dans la dernière manche d'un match opposant les Superbas aux Pirates de Pittsburgh, une partie du public situé près de la 1^{ère} base lança sur le jeune arbitre Ralph Frary des bouteilles de soda et des verres de limonade⁶⁵. Quelques minutes avant, il avait renvoyé les remplaçants de Brooklyn au vestiaire après qu'ils eurent remis en cause de manière peu courtoise ses capacités à discriminer entre une prise et une mauvaise balle, erreur de jugement qui avait coûté un point aux Superbas. Le déluge de bouteilles fut précédé d'une sorte d'hystérie collective quand les six hommes du banc, menés par la mascotte Frankie Deery marchèrent lentement, comme dans une parade, vers le vestiaire. Cette anecdote illustre un vieux truisme du monde du sport (la haine de l'arbitre) ainsi que la relation quasi fraternelle existant entre le public et « son » équipe, relation ici joviale mais qui peut tourner aussi à la critique la plus féroce.

Ce fut le cas le 11 avril 1912 quand, pour le match d'ouverture de la saison, les Superbas reçurent les New York Giants dans un Washington Park pris d'assaut par la foule. Selon le reporter du *Brooklyn Eagle*, il y avait 25 000 spectateurs (dont 10 000 sur le terrain, assis sur des bancs et des chaises) venues de tout New York pour assister à ce derby passionnant, attisé par la haine mutuelle entre Ebbets et John McGraw, manager des Giants⁶⁶. Arrivée quatre heures avant le premier lancer, la foule se rua à l'intérieur du petit stade de bois pour découvrir que beaucoup de places avaient été attribuées (donc vendues) deux fois. Malgré le stationnement aux alentours des policiers du commissariat de Bergen Street, l'émeute ne put être évitée, d'autant que la police n'avait pas le droit d'intervenir sans

⁶⁵ « Pop Bottles Fly in Brooklyn Game », *New York Times*, 9 juillet 1911.

⁶⁶ Thomas S. Rice, « Scenes at First Brooklyn-New York Baseball Game », 13 avril 1912 ; sur la haine entre Ebbets et McGraw, Bjarkman, dir., *Encyclopedia of MLB*, 78-79.

l'autorisation expresse du maire Gaynor⁶⁷. Les débordements furent immédiats : les Pinkertons (une sorte de police privée) ne purent contenir « les membres les plus indisciplinés de la foule », chauffés à blanc par l'enjeu du derby, qui, trahis, se mirent « à lancer de la terre et d'autres missiles » et à envahir le terrain⁶⁸. Le match se joua tant bien que bien mal, mais il fut arrêté à la sixième manche, par ordre d'Ebbets, sur les conseils du maire de New York William Gaynor. Le *Brooklyn Citizen* du lendemain épingle sévèrement la direction et Ebbets en particulier pour ce cas de « survente délibérée », émanant d'un « esprit de cupidité pour le dollar tout puissant »⁶⁹. Le quotidien, probablement jaloux des liens entre les Superbas et son rival, l'*Eagle*, fustigeait Ebbets pour avoir joué avec la foi, le respect et la sécurité de son public. Pire encore, « la scène avait insufflé à la réputation du base-ball brooklynois le coup le plus sévère qu'elle n'ait jamais enduré aux yeux du public ». En riposte, Ebbets monopolisa les pages sport du *Eagle* du surlendemain pour se défendre et rappeler qu'il restait de la place dans les gradins, mais que les fans avaient préféré se coller aux lignes du terrain, qu'il était occupé à accueillir le maire et enfin qu'il embaucherait une troupe d'anciens soldats pour policer les « fans les plus agités » (*the rowdiest of the fans*)⁷⁰. Effectivement, selon le *Eagle*, parmi les « 10 000 dingues de base-ball sur le terrain, beaucoup étaient de ce type si fréquent à New York [...] qui s'y connaît mieux que personne, vocifère du coin de la bouche et crache dès qu'il le peut »⁷¹.

Que le coupable de cette émeute fût un des ces « barons voleurs », symbole du capitalisme irresponsable du tournant du siècle (qu'Ebbets symbolisait aux yeux du journaliste du *Citizen*) ou le public immigré ou étranger (dépeint de manière stéréotypée par le « vieux colonel »), une chose était claire : les derbys contre New York attiraient les foules autant qu'ils attisaient les passions partisans. Au fond c'est plutôt ce nouvel esprit chauvin, fruit de plusieurs années de fabrique d'identité entre le public et « son » club, qui explique le mieux ces débordements d'avril 1912, seulement un an avant que le stade Ebbets Field n'ouvre ses portes et inaugure une toute nouvelle ère des rapports réels et imaginés entre le club, le stade et le public.

⁶⁷ Une loi de l'Etat de New York proscrivait aux forces de police d'intervenir dans des enceintes privées, sauf danger immédiat. Dans ce cas seulement, le maire donnait l'injonction au directeur de la police d'engager des troupes, Riess, *Touching Base*, 87.

⁶⁸ Le maire Gaynor permit à la police de la ville de rentrer dans l'enceinte, mais comme il s'agissait d'un terrain privé et qu'il n'y avait pas d'émeutes, elle resta aussi inefficace que les Pinkertons, « Lax Police and Fire Protection Made Opening Game a Farce », *Brooklyn Eagle*, 12 avril 1912.

⁶⁹ « Greed of Brooklyn Club Make Opening a Disgrace », *Brooklyn Citizen*, 12 avril 1912.

⁷⁰ « Ebbets Ready to Redeem All Unused Pasteboards », *Brooklyn Eagle*, 13 avril 1912.

⁷¹ « Brooklyn At the Bat... », *Brooklyn Eagle*, op. cit., 1912.

3. EBBETS FIELD, TEMPLE REEL DES CLASSES MOYENNES ET MIROIR IMAGINAIRE DES MINORITES (1913-1920)

Il est indéniable qu'en concevant son chef d'œuvre, Charles Ebbets avait à l'esprit bien plus qu'un simple stade de base-ball. Comme de nombreuses réalisations architecturales de cette époque, Ebbets Field véhiculait un programme à la fois esthétique et éthique. Il s'agissait de réaliser, dans un quartier de Brooklyn porteur d'avenir, un monument qui résisterait au passage du temps (répondant ainsi au sens étymologique de ce terme) tout en suscitant l'admiration de ses contemporains dont il refléterait les sensibilités⁷². Alors que Brooklyn avait perdu son indépendance politique en 1898, alors que le jeune *borough* ne pouvait s'enorgueillir d'aucune richesse architecturale en dehors du pont de Brooklyn, déjà vieux de 40 ans, l'inauguration en avril 1913 de ce splendide stade de 18 000 places assises fut l'occasion pour la ville de renouer avec une forme de communion civique et de fierté locale (analysée dans le détail au chapitre suivant). Toutefois, cette première rencontre entre le club et son public *via* la construction du stade ne se fit pas dans l'acceptation de toutes et de tous. En effet, la plupart des caractéristiques d'Ebbets Field, que ce soit son apparence extérieure, la segmentation sociale des tribunes, l'accent mis sur la sécurité, ou même le prix des places, remplissaient les attentes des nouvelles classes moyennes, groupe en pleine ascension sociale que Charles Ebbets voulait attirer. Il s'agit donc de voir ici comment le stade a pu, dans le détail de son architecture extérieure et intérieure, participer à la constitution d'une communauté liant club, ville et spectateurs, mais sur une base restrictive.

3.1. Un monument dédié au « public » et aux classes moyennes

Comme vu plus haut, Ebbets Field était un des stades de base-ball les plus élégants de l'époque, tant l'architecte Van Buskirk avait opté pour une imposante façade inspirée de plusieurs styles⁷³. Il est probable que les nombreux motifs et ornements d'Ebbets Field visaient un public aisé, rompu au confort des salles de spectacles et des loisirs caractérisés par la respectabilité sociale (voir Photographie 10). Ils s'inspiraient du faste architectural des nouveaux lieux de loisirs publics comme les parcs d'attractions de Coney Island ou les « palais » du cinéma, alors en plein essor dans le *borough*⁷⁴. Par ces choix, Ebbets chercha à rassurer les fans potentiels qui n'avaient pas osé s'aventurer à Washington Park, localisé dans

⁷² « Monument » vient du latin *monumentum*, substantif tiré du verbe *monere* qui signifie « faire penser, avertir, se souvenir », *Le Nouveau Petit Robert de la langue française 2009*, version en ligne, accessible à <http://robert.bibliotheque-nomade.univ-lyon2.fr/pr1.asp>, consulté le 19/03/09.

⁷³ Stonehill et Morrone, *Brooklyn : A Journey Through the City of Dreams*, 65 ; voir également chap. 1 page 70.

⁷⁴ Sur les autres « divertissements publics » de l'époque, Nasaw, *Going Out*.

Red Hook vers le Canal Gowanus, site marqué par l'activité portuaire et l'incendie du stade en 1888⁷⁵.



Photographie 10 : L'élégante façade d'Ebbets Field, vers 1914

Source : non disponible ; les arcades d'Ebbets Field, son auvent ouvragé et le confort de sa rotonde en marbre visaient à transformer le base-ball en spectacle respectable pour le public aisé.

D'ailleurs, les déclarations faites par Ebbets en avril 1912 pour annoncer la construction du stade insistaient d'abord sur son dévouement pour la sécurité de la « clientèle » :

« J'ai gagné plus d'argent que je ne l'avais jamais imaginé, mais je l'investis entièrement dans le nouveau stade pour les fans de Brooklyn. Bien sûr, c'est une chose d'avoir un bon club et de gagner un fanion, mais de mon point de vue il y a quelque chose de plus important que cela dans la gestion d'un club de base-ball. Je crois que le fan doit être choyé. Un club doit pouvoir fournir un foyer (*home*) convenable pour ses clients. Il doit se trouver dans un endroit qui est sain, sûr et facile d'accès. On doit rechercher la sûreté du public et éliminer tout risque d'accident ou de décès »⁷⁶.

Quelques semaines plus tard, il continua cette campagne de relations publiques autant à son honneur qu'à celui du stade en publiant dans le célèbre magazine *Frank Leslie's Illustrated* un article insistant sur les attentes du public qu'il cherchait à attirer, et d'une certaine manière à inventer :

« [...] Les fans brooklynois requièrent et méritent un meilleur stade que celui dont ils ont disposé jusqu'ici. [...] La classe de l'assistance est plus élevée qu'auparavant et les spectateurs sont habitués au confort sur leurs lieux de travail ou de loisirs. [...] C'est pour cela que je construis un nouveau stade situé

⁷⁵ David John Kammer, « "Take Me Out to the Ball Game" : American Cultural Values as Reflected in the Architectural Evolution and Criticism of the Modern Baseball Stadium », thèse de doctorat (Ph.D.) en études américaines, University of New Mexico, 1982, 226.

⁷⁶ Charles H. Ebbets, cité dans Abraham Yager, « Plans Revealed for Ebbets Field », *Sporting News*, 14 mars 1912, 6, cité dans Kammer, « "Take Me Out to the Ball Game" », 226.

dans la partie la plus belle de Brooklyn et qui dispose de tout l'équipement moderne »⁷⁷.

De toute évidence, Ebbets honora son engagement : plusieurs détails de son édifice reprenaient les motifs reconnaissables des salles d'opéra ou de théâtre légitime de New York, à commencer par le pavillon et son auvent ouvragé dans le style caractéristique des salles de spectacle, mais aussi les sièges plus larges de 5 cm que ceux des autres stades parce qu'ils n'avaient qu'un accoudoir⁷⁸. Le *New York Times* ne s'y trompa pas quand il décrivit dès 1912 la rotonde d'Ebbets Field comme « un hall d'entrée de salle de théâtre, quoique beaucoup plus spacieux »⁷⁹. La parenté avec ces loisirs empreints de respectabilité se poursuivait à l'intérieur du stade. Une consigne et un vestiaire gratuits, de même qu'un service de location de parapluie, étaient disponibles⁸⁰. Des fauteuils au dossier incurvé ornaient les loges en bordure de terrain, tandis que, pour « les médecins et les hommes d'affaires », des téléphones publics dotés de tablettes pour faciliter la prise de message se trouvaient à chaque étage. Les dames n'étaient pas en reste : elles disposaient de « salle de retrait » avec personnel attiré. Enfin, vers la fin des rencontres, la rotonde se couvrait de tapis et se transformait en salle d'attente pour les clients qui avaient une automobile ou une calèche parkées sur des parkings proches, que possédait également le club⁸¹. En un mot, Ebbets souhaitait que « le base-ball [soit] le luxe du public », comme il l'avait déclaré en 1912⁸².

A travers ces choix ornementaux et commerciaux, Ebbets restait fidèle à la tradition du « base-ball des *gentlemen* » née dans les années 1860 au moment où ce sport connaissait ses premiers développements. Plutôt que de construire un vaste stade sans âme et voué à accueillir de larges foules à l'instar des hippodromes, des salles de boxe ou des attractions de Coney Island, il opta pour un édifice empreint d'élégance. Il visait avant tout le public de la « haute société urbaine », cette classe établie de marchands, entrepreneurs, courtiers, petits patrons, avocats, médecins, notaires ou juristes, dont Richard Hofstadter fit jadis le groupe social moteur du mouvement progressiste⁸³. Ebbets n'était d'ailleurs pas le seul à cibler en particulier ces nouvelles classes moyennes, à en juger par l'horaire de commencement des matches choisi par la Ligue majeure de base-ball : la plupart des rencontres se donnait l'après-midi et les jours de semaine. Plus précisément, en 1913, la décision fut prise par les

⁷⁷ Charles H. Ebbets, « Why I Am Building a New Baseball Stadium », *Frank Leslie's Illustrated*, 4 avril 1912.

⁷⁸ Kammer, « "Take Me Out to the Ball Game" », 227.

⁷⁹ « Ebbets Field to Have Up-to-Date Features », *New York Times*, 7 avril 1912.

⁸⁰ Pour l'annonce de ces services, « Free Umbrellas for Fans », *The Washington Post*, 16 mars 1913.

⁸¹ « Ebbets Field to Have... », NYT, op. cit., 1912.

⁸² Selon lui, le coût élevé de « ces services empreints d'élégance » justifiait la hausse des prix et la suppression des places à 25 cents, « Free Umbrellas for Fans », *Washington Post*, op. cit., 1913.

⁸³ Richard Hofstadter, *The Age of Reform : from Bryan to F.D.R.*, New York, Knopf, 1955, 137, cité dans Frederick R. Lynch, « Social Theory and the Progressive Era », *Theory and Society*, vol. 4, n°2, été 1977, 165.

autorités de faire débiter les matches de semaine à 15 heures au lieu de 14h30 afin de satisfaire spécifiquement les employés de Wall Street, dont l'activité cessait chaque jour à 14 heures, de même que tous les cols blancs ou professions libérales qui pouvaient aménager leur temps de travail⁸⁴. Au final, le décorum du stade comme les horaires des matches ciblaient avant tout les « nouvelles classes moyennes », appellation retenue par l'historien Robert Wiebe pour affiner la nomenclature de Hofstadter⁸⁵. En position de force au début du 20^{ème} siècle, cette frange de la société, composée, selon Wiebe, d'hommes d'affaires et de professions libérales, était habituée à des loisirs dits « intermédiaires », plus respectables que ceux des travailleurs manuels (comme la danse, le théâtre de vaudeville ou la boxe) mais moins élitiste que ceux de l'aristocratie, tel le yachting, le polo ou le tennis⁸⁶. Ebbets Field semblait un lieu pensé pour que cette classe de travailleurs aisés puisse jouir d'un « entre-soi géographique », garantie de stabilité et de distinction sociale⁸⁷.

3.2. Ebbets Field et la ségmentation des publics

Au-delà de sa monumentalité édifianche et de son adéquation aux sensibilités des classes moyennes, l'architecture d'Ebbets Field témoignait en effet d'une certaine conception du public. A une époque où les écrits fustigeant les dangers de « la foule » connaissaient un grand succès, Charles Ebbets et son architecte Clarence Van Buskirk conçurent un stade dont une des particularités était de segmenter les spectateurs et de créer des territoires propres à chaque classe de clients⁸⁸.

En premier lieu, Ebbets Field était un espace ségrégué dans la mesure où le confort de la place variait en fonction du prix payé, tarification différenciée que n'appliquaient pas les propriétaires de salles de cinéma par exemple⁸⁹. Comme beaucoup d'autres stades, Ebbets Field se répartissait en trois grandes catégories : la zone des « loges » était la plus chère (un fauteuil coûtait 1,5 dollars) : elle se trouvait près du terrain, exclusivement au premier niveau. Derrière les loges du premier étage et sur la majorité du deuxième palier se trouvait la catégorie des « tribunes » à 1 dollar où existaient à la fois des places « à réserver » et d'autres « en libre accès ». Enfin la zone la plus abordable (une place valait 25 ou 50 cents) se composait de « gradins » en béton situés au-delà des première et troisième bases, autour des

⁸⁴ Riess, *Touching Base*, 37.

⁸⁵ Robert H. Wiebe, *The Search for Order, 1877-1920*, New York, 1967, cité dans Lynch, « Social Theory », 178.

⁸⁶ Sur les loisirs des hommes de la classe ouvrière, Roy Rosenzweig, *Eight Hours for What We Will : Workers and Leisure in an Industrial City, 1870-1920*, New York Cambridge University Press, 1983 ; sur les femmes, Peiss, *Cheap Amusements*.

⁸⁷ J'emprunte l'expression à Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, La Découverte, 2000.

⁸⁸ Sur la foule, voir Gustave Le Bon, *La Psychologie des foules*, Paris, PUF, 1971 (Paris, Félix Alcan, 1895).

⁸⁹ David Nasaw, *Going Out*, op. cit., 97-99, cité dans Riess, *Touching Base*, 42.

champs droits et gauches⁹⁰. Ces places bon marché se trouvaient loin de l'action et n'étaient pas couvertes. On y accédait, après avoir attendu en file sur le trottoir, par des entrées spécifiques situées sous les gradins et non par la rotonde⁹¹. D'ailleurs, en plus de sa fonction esthétique, la rotonde de marbre au carrefour de Sullivan Street et de Cedar Place servait à des fins de régulation spatiale et sociale (voir Illustration 3).

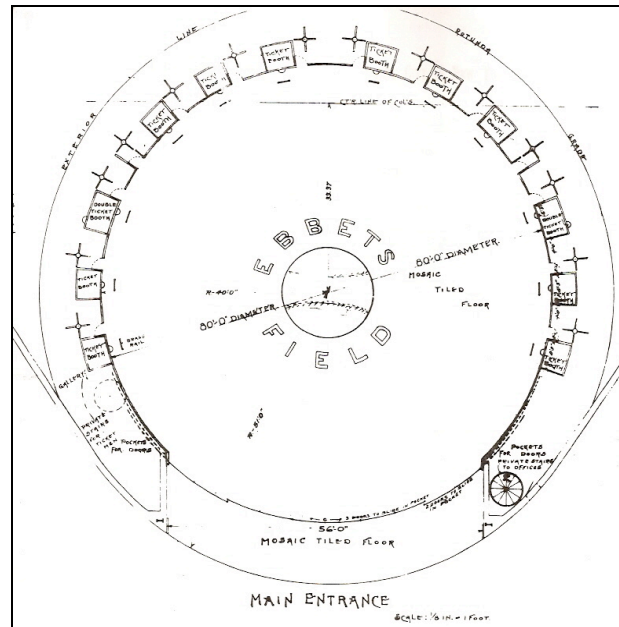


Illustration 3: Plan original de la rotonde d'Ebbets Field, 1912

Source : Kennedy, *Ebbets Field*, op.cit., 1992.

Le rôle des guichets dans le fonctionnement circulaire de la rotonde est manifeste.

S'y trouvaient douze guichets répartis en trois catégories : quatre pour les tribunes en accès libre, quatre pour les places réservées et les loges, quatre pour le deuxième étage. Après s'être dirigés vers la section correspondant à leur billet, les clients attendaient derrière une courte balustrade de cuivre, puis achetaient ou retiraient leur coupon réservé. Derrière chaque guichet se trouvait un tourniquet dont la fonction était double : enregistrer le nombre d'entrées et dissuader les resquilleurs, trop nombreux à Washington Park⁹². Ensuite, le client était guidé par divers panneaux en émail indiquant le chemin vers les différents étages, depuis lesquels il pouvait enfin contempler le diamant vert et blanc. Dès le match du 5 avril 1913, le *Brooklyn Eagle* loua l'efficacité de ce système qui, grâce aux douze guichets (contre quatre ou cinq à Washington Park) « prit en charge la foule de manière remarquablement fluide et

⁹⁰ Ma traduction, respectivement, de *box seat area, reserved or unreserved grandstand seats* et *bleachers*. Ces derniers tirent leur nom de la comparaison faite entre les fans assis sur ces bancs de bois non couverts et le linge étendu en extérieur qui peut blanchir (*bleach*) s'il reste trop longtemps au soleil, *The American Heritage Dictionary of the English Language, 4th ed.*, 2000, disponible à <http://www.bartleby.com/61/85/B0318500.html>, consulté le 19/03/09.

⁹¹ Kennedy, « Original Plans », Brooklyn Collection, Brooklyn Public Library ; Lowry, *Green Cathedrals*, 117.

⁹² Bjarkman, dir., *Encyclopedia of MLB*, 78 ; voir aussi pages 60-61.

rapide »⁹³. Grâce à cette régulation, les clients se trouvaient dès la rotonde « au sein de leur propre territoire », pour citer la colonne dithyrambique du *New York Times*. « Ce faisant, ils évitaient l'entremêlement peu confortable » qui caractérisait jusque-là les stades de base-ball « où il n'y avait qu'une seule entrée générale pour toutes les sections des tribunes »⁹⁴.

Cette segmentation des publics s'accompagnait d'un autre phénomène s'inscrivant également dans l'espace : la création de territoires distincts. Si l'on analyse la disposition générale des places telle qu'on la distingue sur la Photographie 11, datant de 1913, le contraste entre les catégories est frappant .



Photographie 11 : « Caldwell exécutant le premier lancer à Ebbets Field », 1913

Source : George Bain Collection, Library of Congress, LC-B2- 2669-11.

Les balustrades des loges segmentaient le public et organisaient le spectacle du baseball.

Plus la place était proche du terrain, plus elle était coupée du reste de l'assistance. Par exemple, les loges de quatre ou six personnes étaient enceintes de rambardes en fer ; de même, les places réservées des tribunes se trouvaient séparées des sièges non réservés par de vastes allées de circulation qui formaient comme une frontière entre deux mondes⁹⁵. D'ailleurs, le long de ces couloirs allaient et venaient sans interruption de jeunes ouvriers qui veillaient à ce que chacun demeurât dans sa section propre et quittât l'enceinte également par la sortie correspondant à son secteur. En un mot, l'occupation de l'espace était régulée selon

⁹³ « Baseball Is Here », *Brooklyn Eagle*, 5 avril 1913, *BE*, op. cit. ; d'autres sources sont moins élogieuses : il semble que les files de clients amassés devant chaque guichet aient atteint le centre de la rotonde, provoquant une grande panique. Des fans en colère, au bord de l'émeute, furent seulement apaisés par un coup de téléphone à la police, McGee, *The Greatest Ballpark*, recension par Robert A. Moss, « Expulsion from Eden », *Elysian Fields Quarterly, the Baseball Review*, vol. 23, n°3, 2006 ; la quasi émeute est évoquée dans un article de 1913 signé par Allen Sangree pour le *New York American*, cité dans Richard Goldstein, *Superstars and Screwballs : 100 Years of Brooklyn Baseball*, New York, Dutton, 1991, 101.

⁹⁴ « Ebbets Field to Have... », *NYT*, op. cit..

⁹⁵ Cette répartition en trois espaces plus ou moins denses et séparés par des couloirs est très nette sur le document « Original Plans - Ebbets Field Seating Diagram », Brooklyn Public Library, Brooklyn Collection, 1952.

des territoires précis, eux-mêmes définis par la structuration physique du stade autant que par les pratiques sociales en vigueur. A cet égard, le base-ball était une exception : la plupart des autres « divertissements publics » étudiés par Nasaw adoptèrent dans les années 1910 la politique du prix unique⁹⁶. La géographie d'Ebbets Field offrait donc un exemple saisissant d'ordonnement des publics, appuyé par une grande homogénéité sociale dans les tribunes.

En effet, dans cette configuration spatiale, les classes ouvrières étaient nettement défavorisées : ne représentant que 5,5% des 18 000 places disponibles à Ebbets Field, les sièges à 25 cents se trouvaient dans une vaste section où la promiscuité était de mise⁹⁷. Assis sur des bancs de pierre, le public des *bleachers* vivait le match de base-ball d'une manière beaucoup plus indifférenciée que celui des loges, ne pouvant donc prétendre à faire de la sortie au stade de base-ball une entreprise de distinction sociale. Par ailleurs, beaucoup de commentateurs considèrent la légalisation des matches le dimanche (entrée en vigueur en 1919 dans l'Etat de New York) comme la preuve de la volonté des propriétaires de club à élargir le spectacle du base-ball à la population ouvrière pour des raisons économiques mais aussi morales. De fait, cette présomption n'est pas confirmée dans tous les cas. A Cincinnati par exemple, Dean Sullivan a montré que, si le public des places à 25 cents augmentait le dimanche, cette hausse n'était que de 0,7% par rapport aux autres jours de la semaine. Le lundi en revanche était le véritable « jour des cols-bleus » car, à Cincinnati du moins, les travailleurs profitaient de ce jour appelé *blue Monday* pour purger les abus d'alcool de la veille en se rendant au stade de base-ball et en « ratant » l'usine⁹⁸. De telles données ne sont pas disponibles pour Brooklyn, mais l'exemple de Cincinnati incite à la méfiance et confirme que les travées d'Ebbets Field n'étaient pas sûrement pas aussi démographiquement équilibrées que voulaient bien le dire les promoteurs du base-ball⁹⁹. Le nombre limité de sièges bon marché et le placement de matches l'après midi en semaine garantissaient que le cœur des spectateurs serait des professions libérales, des travailleurs en col blanc et des hommes d'affaires à leur compte. D'ailleurs, pour David Nasaw, le base-ball était comme « une longue promenade que seuls les hommes qui contrôlaient leur emploi du temps pouvaient s'offrir »¹⁰⁰.

⁹⁶ Sur la politique tarifaire des autres loisirs, Nasaw, *Going Out*, 15, 32, 35, 98.

⁹⁷ En 1913, il y avait 1 000 places à 25 cents à Ebbets Field, Riess, *Touching Base*, 42 ; dans l'ensemble des ligues majeures, vers 1910, plus de 75% des sièges coûtaient plus de 25 cents, 86% au Forbes Field de Pittsburgh en 1909 et 95% au Braves Field de Boston en 1915, Nasaw, *Going Out*, 99.

⁹⁸ Sullivan, « Faces in the Crowd », 362 ; la part des places à 25 cents était 43% le dimanche, 46,9% le lundi et 42,3% sur la semaine ; sur les « blue Mondays », voir Rosenzweig, *Eight Hours*, 38.

⁹⁹ Sullivan conclut de la même manière pour le Cincinnati Ground, Sullivan, « Faces in the Crowd », 365.

¹⁰⁰ Nasaw, *Going Out*, 99.

3.3. Ebbets Field et les publics issus des minorités sexuelles et raciales

Si l'exclusion relative des classes dites « inférieures » était manifeste, qu'en est-il des autres minorités visibles à savoir les femmes et les Africains-Américains ? Pour dresser un portrait complet du public (en réalité des publics) du stade, il faut interroger les rares sources photographiques disponibles pour la période.

En 1913, sur environ 300 personnes visibles de dos et assises dans les loges le long de la 3^{ème} base (les places les plus onéreuses), on distingue seulement cinq femmes soit moins de 2%, qui arboraient de magnifiques chapeaux fleuris¹⁰¹. Le même jour, elles étaient plus nombreuses dans les loges le long de la 1^{ère} base, notamment autour de Geneviève Ebbets, la fille du président, qui fit le lancer inaugural ce jour-là : on en compte cinq sur seize personnes identifiables, soit plus d'un tiers¹⁰². Ces données appuient les hypothèses de Steven Riess (également fondées sur des études de photographies), selon lesquelles les femmes étaient beaucoup plus présentes dans les loges que dans les sections les moins chères (gradins)¹⁰³. A l'extérieur du stade, elles étaient également très peu nombreuses, signe qu'elles arrivaient à la dernière minute. Vers 1914, on en distingue seulement 2 sur environ 300 spectateurs en costumes et chapeaux patientant autour de l'entrée¹⁰⁴ et quatre sur 82 individus occupant l'esplanade devant la rotonde d'Ebbets Field vers 1913¹⁰⁵. Le reste se composait d'hommes en costume foncé ou clair, coiffés de canotiers, et d'une quinzaine d'enfants en chemise blanche dont un bagagiste, cinq vendant des journaux et cinq essayant d'entrer par le côté nord-ouest du stade. Il est possible que cette relative absence de femmes permit de créer des liens de masculinité : les hommes étaient libres de jurer, de cracher, d'insulter l'arbitre, *etc.*, ce qui n'était pas possible au vaudeville ou au parc d'attractions.

Au final, le stade de base-ball était un des derniers prés carrés masculins dans un univers de loisirs publics qui se démasculinisaient progressivement¹⁰⁶. Peut-on avancer que la sociabilité du stade servit de rempart à cette démasculinisation de certaines sphères anciennement masculines ? Au contraire, faut-il voir, avec Michael Kimmel ou Thierry Terret, cette occupation genrée des tribunes comme un acte de transfert vers la sphère sportive d'une masculinité menacée, d'une reconstitution de celle-ci face à des changements

¹⁰¹ « Caldwell Pitching in First Game at Ebbets Field », photographie en noir et blanc, George Bain Coll., Lib. of Congress, 9 avril, 1913, voir Photographie 11, page 130.

¹⁰² « Miss Ebbets Throws First Ball », photographie en noir et blanc, George Bain Coll., Lib. of Congress, 5 avril, 1913, voir Photographie 20, page 237.

¹⁰³ Riess, *Touching Base*, 35 et 240.

¹⁰⁴ « Ebbets Field, ca 1914 », Brooklyn Historical Society, V1973-5-1801.

¹⁰⁵ « Ebbets Field, ca 1913 », photo., Merlis Collection, version modifiée pour une couverture de livre.

¹⁰⁶ Nasaw, *Going Out*, 101, selon Nasaw le stade base-ball était un lieu plus respectable que le saloon car exempt de la présence de prostituées et des stigmates associés à la vie nocturne.

structurels forts¹⁰⁷ ? Cette deuxième hypothèse semble valide dans la mesure où l'exclusion relative des Africains-Américains de l'enceinte du stade a pu représenter pour ces hommes blancs en « crise » d'identité un point de ralliement symbolique autour duquel se (re)former en tant que groupe, uni par l'exclusion d'un groupe tiers perçu comme inférieur¹⁰⁸. Quels sont les signes tangibles de cette relative exclusion ?

Au premier plan d'une des photographies les plus célèbres de la façade d'Ebbets Field, on distingue à peine, comme perdu au milieu de toute l'agitation d'avant-match, un commis en chemise blanche et casquette d'ouvrier¹⁰⁹. L'unique homme de couleur de la photographie incarne le signe (mais peut-être pas preuve) que les Africains-Américains se rendaient rarement à Ebbets Field. D'ailleurs, sur toutes les autres photographies consultées antérieures à 1920, les Noirs sont absents. Pour expliquer ce que d'aucuns ont qualifié de « sous-représentation » des Africains-Américains » dans le base-ball, trois explications sont possibles : Premièrement, la population noire de Brooklyn en 1910 n'était que de 1,4% et 1,6% dix ans plus tard¹¹⁰. Deuxièmement, les loisirs « respectables » des classes moyennes excluaient de manière systémique le public noir¹¹¹ ; enfin, les athlètes noirs étaient bannis des ligues majeures depuis 1880 ce qui incita certains entrepreneurs à développer des équipes et des ligues parallèles réservées aux joueurs africains-américains, qui attiraient, sans que cela soit exclusif, un large public issu de la même minorité raciale. Au sein de ces *Negro Leagues*, les Brooklyn Royal Giants, formés en 1905 par John Connor, un propriétaire de café, puis rachetés en 1913 par Nat Strong, un promoteur blanc de spectacles new-yorkais, disputèrent entre 5 et 25 matches par saison contre d'autres équipes noires jusqu'à la faillite de la *Eastern Colored League* en 1927¹¹². Ils jouaient, entre autres, à Dexter Park à Woodhaven, un quartier à la lisière entre Brooklyn et Queens, très fréquenté le dimanche car les violations des « lois bleues » étaient moins punies à Queens qu'à Brooklyn¹¹³. D'autres équipes noires jouaient aussi à Wallace's Grounds et à Meyerrose Park, tous deux situés à Ridgewood, quartier également à cheval entre Brooklyn et Queens. Il est probable que la minorité africaine-américaine de Brooklyn préférât se rendre dans ces *ballparks* (pour voir en 1924 par exemple

¹⁰⁷ Michael S. Kimmel, « Baseball and the Reconstruction of American Masculinity, 1880-1920 », dans Peter Levine, dir., *Baseball History*, vol. 3, Meckler, 1990, 102, 108 ; Thierry Terret, *Sport et genre*, Paris, Harmattan, 2005 ; sur la masculinité à Ebbets Field dans les périodes postérieures, voir pages 177, 381 et 385.

¹⁰⁸ Pour ce raisonnement : Nasaw, *Going Out*, 2 ; Kimmel, « Baseball », 108.

¹⁰⁹ « Ebbets Field, vers 1913 », photographie, Merlis Collection, version non modifiée.

¹¹⁰ *Fifteenth Census of the United States : 1930, Population, Volume III, Part 2. Reports by States Showing the Composition and Characteristics of the Population for Counties ; Cities, and Townships or Other Minor Civil Divisions, Montana-Wyoming*, Dept of Commerce and Labor, Bureau of the Census, Washington, Government Printing Office, 1932, Tableaux 11, 12a.

¹¹¹ En revanche les Africains-Américains étaient disproportionnellement mis en scène, Nasaw, *Going Out*, 2.

¹¹² http://www.baseball-reference.com/bullpen/Brooklyn_Royal_Giants, consulté le 25/03/09 ; Leslie A. Heaphy, *The Negro Leagues, 1869-1960*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2002, 62 ; James A. Riley, *The Biographical Encyclopedia of the Negro Baseball Leagues*, New York, Carroll & Graf, 1994.

¹¹³ Voir le site de recherche sur le base-ball local <http://www.brooklynballparks.com>, consulté le 18/12/08.

« Cyclone » Joe Williams, le prodige des *strikeouts**) plutôt qu'à Ebbets Field où rien ne les y invitait.

Ainsi, de 1913 au début des années 1920, Ebbets Field a inventé un nouveau public du base-ball, autant par son architecture monumentale et confortable que par les discours de ses promoteurs essayant de capturer la sympathie des classes moyennes. Mais cet imaginaire du public du base-ball fusionna vite avec une certaine réalité sociodémographique par le biais de dispositifs structurels aussi déterminant que l'heure et le jour des matches. Si les classes inférieures furent mises à l'écart, à la fois par ces contraintes et par une stigmatisation anti-étrangère dissimulant à peine son nativisme, les ouvriers durent probablement moins conditionnés que les femmes et les Africains-Américains. En effet, en faisant l'objet des *Ladies' Days* les premières furent réifiées dans leur capacité mythique à pacifier les débordements des hommes, tandis que les seconds servirent la cause commune d'un groupe masculin malmené dans son identité mais réunifié par son appartenance au groupe des « blancs ». Au final, le public façonné par Ebbets Field, entendu à la fois comme site et comme processus de changement urbain, était très majoritairement blanc, américain de 3^{ème} ou 4^{ème} génération, principalement masculin et assez libre de son temps pour assister à un match de base-ball à l'heure où la majorité de ses concitoyens travaillaient. Il reste à étudier son origine ethnique et surtout le rôle qu'a joué cette variable dans la tension entre réalité et imaginaire.

4. L'AMERICANISATION EN QUESTION : L'ORIGINE ETHNIQUE DU PUBLIC ET DES JOUEURS (1920-1937)

Quelle fut la place des étrangers dans le public d'Ebbets Field ? La question mérite quelques éclaircissements sur le contexte tout d'abord.

Dans les années 1920 et 1930, aidé par une hausse globale du niveau de vie, le public du base-ball ne cessa de croître, accueilli dans des stades plus vastes et plus sûrs¹¹⁴. Le jeu devint plus spectaculaire, privilégiant les longues frappes et les *home-runs** aux stratégies exécutées dans l'*infield** : les frappeurs Babe Ruth, Lou Gehrig, Hank Greenberg, *etc.*, devinrent des stars nationales comme d'autres athlètes de cet « âge des héros » et jouissaient d'une popularité aussi grande que les vedettes du cinéma, de la chanson ou de la littérature

¹¹⁴ Sur la hausse du temps et du budget consacrés aux loisirs, Morgan Drowne et Patrick, *The 1920s*, 55, sur le « nouvel âge des stades », Lowry, *Green Cathedrals*, op. cit. ; sur la hausse globale du public du baseball, Voigt, « Out with the Crowds », fig. 2 et 3, 97-98 ; dans les années 1920, le public des stades augmentait plus vite que la population totale et en 1930 la barre des 1 million de spectateurs fut dépassée, Adomites, « Fans and Concession », 546.

produites par ces « années folles » (*roaring twenties*)¹¹⁵. Les premières retransmissions de matches à la radio comme le développement de la pratique amateur chez les jeunes popularisèrent ce sport jusque-là essentiellement confiné au segment des hommes blancs des classes moyennes à un public plus vaste, notamment issu de l'immigration¹¹⁶. Dans un poème intitulé « The Crowd at the Ball Park », l'écrivain William Carlos Williams témoigna de cette nouvelle composition sociale des stades tout en insistant sur la « beauté éternelle » et l'énergie vitale, parfois primaire, qui se dégageaient des tribunes¹¹⁷ :

The crowd at the ball game
is moved uniformly
by a spirit of uselessness
which delights them—
all the exciting detail
of the chase
and the escape, the error
the flash of genius—
all to no end save beauty
the eternal
[...]
It is alive, venomous

it smiles grimly
its words cut—
The flashy female with her
mother, gets it—
The Jew gets it straight—it
is deadly, terrifying—
It is the Inquisition, the
Revolution
It is beauty itself
that lives
day by day in them
idly— [...]

Au-delà de l'exaltation suggérée par le poème, une question s'impose toutefois : comment évaluer sûrement cet influx d'étrangers ou de descendants d'étrangers dans les gradins ? Les photographies ne peuvent guère nous aider, ni les témoignages oraux qui sont d'autant plus inexistantes que les immigrants laissèrent relativement peu d'archives. Cette question est d'autant plus épineuse qu'elle se heurte à un discours fondé dans les années 1900-1920 et toujours prégnant aujourd'hui, à savoir que le base-ball aurait servi de force assimilatrice pour les immigrants européens, que son credo aurait, pour citer Steven Riess, « enseigné aux enfants les valeurs américaines 'traditionnelles' et aidé les nouveaux venus à assimiler la culture WASP dominante aux moyens de leur participation au sport et à ses rituels »¹¹⁸. Selon Morgan Bulkeley, président de la *National League*, qui joignit sa voix au chœur des promoteurs du sport en insistant sur l'américanité du base-ball :

¹¹⁵ Pour la hausse de popularité causée par le changement de style de jeu, Stein, *the Baseball Fan*, 43, sur l' « âge des héros », Benjamin G. Rader, *American Sports : from the Age of Folk Games to the Age of Televised Sports*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1990 (1983), chap. 9 « The Age of Sport Heroes », 131-150 : il liste Babe Ruth pour le base-ball, Jack Dempsey et Jack Johnson pour la boxe, Red Grange pour le football, Bobby Jones pour le golf, William Tilden et Suzanne Lenglen pour le tennis.

¹¹⁶ En 1921 eut lieu la 1^{ère} retransmission d'un match de *World Series* et en 1925, le propriétaire Wrigley autorisa la diffusion de tous les matches de Chicago, Adomites, « Fans and Concession », 546.

¹¹⁷ William Carlos Williams, « The Crowd at the Ball Park », *The Dial* 1923, traduction française non disponible.

¹¹⁸ Riess, *Touching Base*, 7, ce credo idéologique fut relayé par la presse et accepté par le public, Ibid., 5.

« Il n'y a rien qui facilitera davantage et plus rapidement l'assimilation des étrangers et des descendants d'étrangers nés dans ce pays que de leur donner une bonne petite leçon du bon vieux jeu de Base-Ball (sic) »¹¹⁹.

En 1923, Frederick G. Lieb, alors président de la *Baseball Writers' Association*, enfonçait le clou en faisant de ce sport un modèle des valeurs démocratiques américaines : « hormis la petite maison en brique rouge » (c'est-à-dire l'école publique) écrit-il, « aucun organisme n'a fait davantage pour assembler nos différentes races en une seule que notre sport national, le base-ball. Le base-ball est notre vrai melting-pot »¹²⁰. Cette fonction « américanisante » du sport « national » se serait opérée selon deux vecteurs : l'exemplarité des héros dits ethniques, c'est-à-dire identifiés publiquement comme d'origine étrangère (« Anglais », « Allemands », « Irlandais », « Italiens », « Juifs », *etc.*, pour reprendre les catégories de l'époque) et la promotion du base-ball comme facteur d'assimilation parmi les institutions intermédiaires des minorités comme la presse « ethnique », les associations civiles et religieuses, ou les organes de solidarité. L'objet du développement suivant est de s'interroger sur le nombre et le lieu de résidence des Américains issus de l'immigration à Brooklyn, sur leur fréquentation d'Ebbets Field et sur la présence et le rôle des « héros ethniques » chez les Dodgers.

4.1. Ebbets Field dans la nouvelle démographie brooklynoise

Rappelons tout d'abord que Charles Ebbets bâtit son nouveau stade dans une zone peu développée, baptisée « Pigtown », dans l'espoir d'acquérir les parcelles à bas prix et surtout parce qu'il savait, probablement grâce à ses contacts politiques, que ce secteur serait prochainement desservi par plusieurs lignes de transports collectifs rapides et abordables. *De facto*, dès 1920, le métro souterrain de la compagnie BRT desservait Ebbets Field via l'arrêt « Prospect Park » sur la « Brighton-Beach Line » (aujourd'hui la ligne B/Q). De plus, une demi-douzaine de lignes de tramway sillonnant le *borough* du nord au sud et d'est en ouest passaient non loin du stade. Ces lignes n'avaient pas pour but d'amener les spectateurs au stade : elles permirent surtout aux résidents des quartiers nord de Brooklyn, les premiers peuplés historiquement, de déménager vers le sud pour y louer ou acquérir des logements plus spacieux et plus sûrs, dans des quartiers résidentiels neufs et aérés¹²¹.

A cet égard, on peut dire que Ebbets Field se trouvait géographiquement à la charnière entre le « vieux » Brooklyn du tournant du siècle et le « jeune » Brooklyn des années 1920-50 :

¹¹⁹ Cité dans Harold Seymour, *Baseball*, vol. 2 "The Golden Age", New York, Oxford University Press, 1989 (1973), 4.

¹²⁰ Frederick G. Lieb, « Baseball—The Nation's Melting Pot », *Baseball Magazine*, août 1923, 393.

¹²¹ Sur cet aspect du développement urbain, Kenneth T. Jackson, dir., *The Encyclopedia of New York*, New-York Historical Society & Yale University Press, 1995, entrées « Brooklyn » et « Subway ».

comme le montre le Tableau 10, la population brooklynoise effectua une translation du nord de l'ancien Pigtown (devenu Crown Heights depuis) vers le sud, sur une période s'étalant de 1905 à 1930.

Années	Nord ouest	Sud est	Iles et ports
1905	81,8	17,8	0,4
1930	46,5	53,4	0,1

Tableau 10 : Croissance du sud de Brooklyn par rapport au nord, 1905-1930

Source : Laidlaw, *Population*, 84, compilé par l'auteur.

Cette translation vers le sud est d'autant plus visible sur les deux cartes suivantes (Carte 5 et Carte 6, page 139) qui comparent les bassins de population les plus vastes de Brooklyn à ces deux dates. On y voit nettement que le quartier autour d'Ebbets Field (hachuré) se trouva à un point pivot de cette translation démographique. Une des conséquences majeures de cette localisation quasi providentielle fut que de 1905 à 1930, Ebbets Field se trouvait dans une zone littéralement encerclée par des bassins de population parmi les plus vastes du « vieux » comme du « jeune » Brooklyn. Par exemple, en 1905, Bedford, immédiatement au nord de Pigtown/Crown Heights rassemblait près de 10% de la population totale du *borough*, et en 1930, Flatbush, juste au sud du stade, était le bassin le plus peuplé du comté avec 190 000 résidents, soit 7,4%¹²². Comme l'écrit l'historien David Kammer, Ebbets Field ne fut pas bâti là où vivaient les gens, mais là où passaient les transports que les gens utilisaient¹²³. Au final, il estime que le stade était accessible à 90% du *borough*, et plus de 3 millions de personnes vivaient à moins de 40 minutes en transports collectifs. Ces données sont d'autant plus importantes que le *borough* de Brooklyn connut une croissance démographique sans précédent durant cette même période, au point de devenir le *borough* de New York City le plus peuplé dès 1925 (voir Tableau 11).

¹²² Walter Laidlaw, dir., *Population of the City of New York, 1890-1930*, 83.

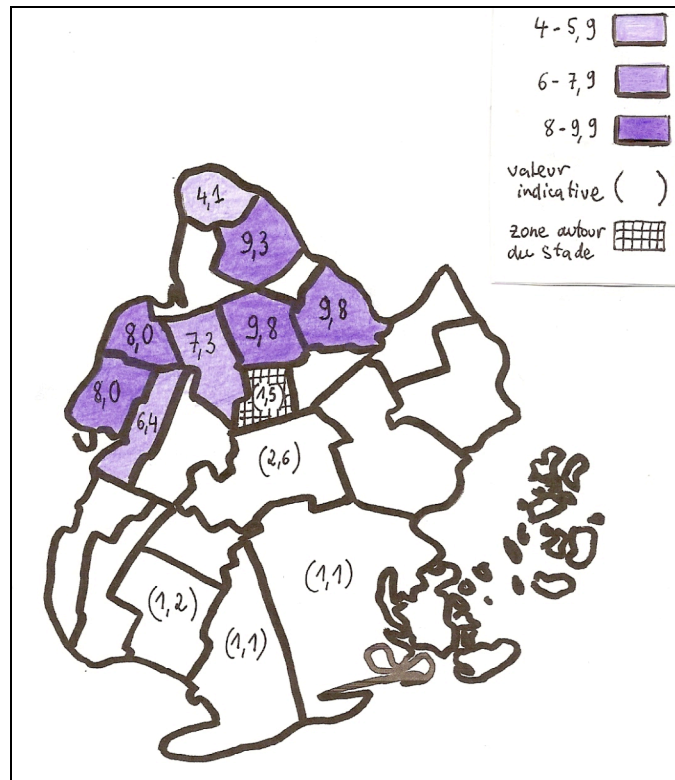
¹²³ Kammer, « "Take Me Out to the Ball Game" », 225 ; données d'ailleurs avancées par Charles Ebbets lui-même.

	Population de Brooklyn	Part de Brooklyn dans New York City	Part de Manhattan dans New York City
1900	1 166 582	33,9%	53,8%
1920	2 018 356	35,9%	40,6%
1940	2 698 285	36,2%	25,35%

Tableau 11 : Croissance comparée de la part du *borough* de Brooklyn au sein de New York City, 1900-1940.

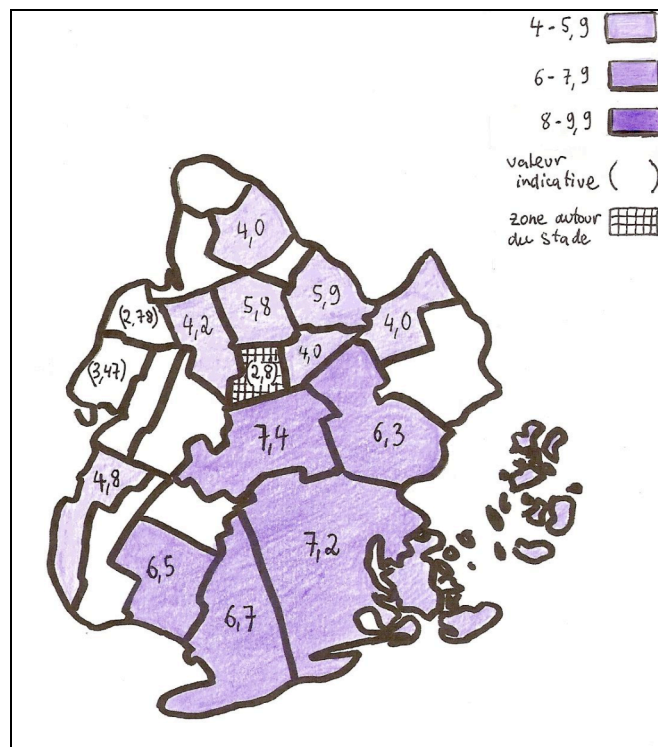
Sources : Ira Rosenwaike, *Population History of New York City*, op. cit., 110.

Est-ce que cette double évolution (absolue et relative) s'accompagna d'une augmentation de la population étrangère autour d'Ebbets Field, et donc potentiellement à Ebbets Field ?



Carte 5 : Répartition de la population de Brooklyn par zone de résidence, en pourcentage de la population totale, 1905

Méthodologie : ne sont représentées que les zones où vivaient plus de 4% de la population totale
 Source : Laidlaw, *Population*, op. cit., 84 et 110 (carte).



Carte 6 : Répartition de la population de Brooklyn par zone de résidence, en pourcentage de la population totale, 1930

Méthodologie et source : voir Carte 5.

4.2. Des étrangers à Ebbets Field ?

	Natifs	Natifs avec parents nés à l'étranger	Nés à l'étranger	Noirs
colonne	1	2	3	4
1910	64,8	23	35	1,6
1940	71,2	41,2	28,4	4,0

Tableau 12 : Répartition par « nativité et race » de la population de Brooklyn, 1910-40

NB : la somme n'est pas égale à 100 car la 3^{ème} colonne et une partie de la 5^{ème} sont comptabilisées dans le chiffre total de la 2^{ème}

Source : voir note 124

Comme le montre le Tableau 12, la population étrangère de Brooklyn recula de 1910 à 1940, mais elle représentait tout de même dans son ensemble 58% de la population totale en 1910 et 70% trente ans plus tard (colonnes 2 et 3). On peut donc affirmer que le Brooklyn d'avant-guerre était une ville massivement peuplée par des Américains de 1^{ère} ou de 2^{ème} génération. Cela laisse présager que les travées d'Ebbets Field reflétaient cette composition sociale. Mais d'où venaient ces étrangers exactement ? En 1910, 1/3 des immigrants de 1^{ère} génération étaient originaires de Russie, 1/4 d'Italie, 1/6 d'Allemagne et 1/6 d'Irlande ; la même année, 1/3 des Brooklynnois de 2^{ème} génération (c'est-à-dire nés de parents nés à l'étranger) étaient d'origine allemande, 1/3 irlandaise et 1/4 russe¹²⁴. Trente ans plus tard, 1/4 des étrangers étaient Russes, 1/4 Italiens et 1/10 Polonais, tandis qu'1/3 des Brooklynnois de 2^{ème} génération étaient Italiens et 1/3 Russes. Parmi la population étrangère de Brooklyn (de 1^{ère} ou de 2^{ème} génération) on constate donc sur les 30 années étudiées l'affaiblissement net du nombre d'étrangers d'origine allemande et irlandaise au profit des Italiens et des Russes. Cela confirme la tendance nationale remarquée, entre autres, par Catherine Collomp : les migrations vers les Etats-Unis au début du 20^{ème} siècle provenaient de plus en plus d'Europe de l'est et du sud et de moins en moins d'Europe du nord¹²⁵. Doit-on conclure de cette forte présence d'Américains de souche étrangère à Brooklyn que le public d'Ebbets Field était de plus en plus d'origine italienne et russe par exemple ?

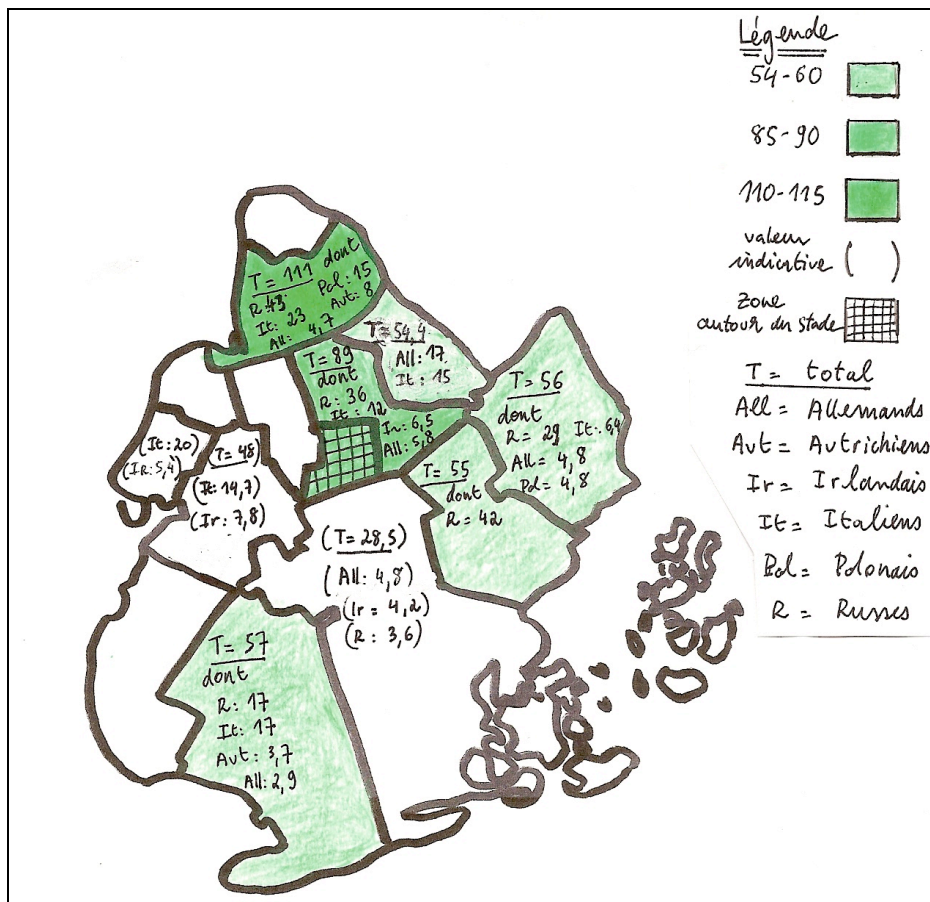
En fait, l'étude précise du lieu de résidence de ces populations nées à l'étranger, suggère une réponse négative¹²⁶. En 1920 (seule année pour laquelle l'origine ethnique est disponible par quartier), on remarque que 74% des Italiens et 58% des Russes de Brooklyn habitaient les « vieux » quartiers du nord. Au contraire, les « jeunes » quartiers du sud, ceux-

¹²⁴ *Fifteenth Census of the United States : 1930*, op. cit. ; *Sixteenth Census of the United States : 1940, Population, Second Series, Characteristics of the Population, New York, Under the supervision of Dr L. Truesdell*, Bureau of the Census, Washington, Government Printing Office, 1942, Tableaux 21 et E-40.

¹²⁵ Catherine Collomp, *Entre classe et nation : mouvement ouvrier et immigration aux Etats-Unis, 1880-1920*, Paris, Belin, 1998, 29.

¹²⁶ Ce raisonnement est fondé sur le postulat que la composition du public d'un stade est relative à la proximité ou la distance du lieu de vie des spectateurs qui le compose.

là même qui connurent une hausse démographique considérable durant cette période, étaient majoritairement le lieu de résidence d'immigrants d'Europe du nord. Une telle disparité s'explique par le phénomène de succession résidentielle, typique du peuplement de New York : les primo-arrivants d'Europe du sud et de l'est s'installaient dans les quartiers les moins onéreux et les plus proches de leur lieu de travail (Lower East Side à Manhattan, Williamsburg, Greenpoint et Brownsville à Brooklyn), poussant ainsi vers les quartiers plus cossus les Américains de 2^{ème} génération comme les Allemands, Anglais, Irlandais, ou Scandinaves¹²⁷.



Carte 7 : La population de Brooklyn née à l'étranger, répartie par pays d'origine et par zone de résidence, exprimée en milliers, 1920

Méthodologie : sont représentées en priorité les zones où vivaient plus de 50 000 personnes nées à l'étranger, soit environ 10% du total des personnes nées à l'étranger de Brooklyn (571 356 en 1920).

Source : Laidlaw, *Population...*, 257 et 110 (carte modifiée)

La Carte 7 confirme nettement que non seulement les grands quartiers d'immigration (en foncé) étaient au nord du borough (Williamsburg, Bedford) mais encore que les quartiers

¹²⁷ Sur Brownsville, voir Deborah Dash Moore, « On the Fringes of the City : Jewish Neighborhoods in Three Boroughs », dans Olivier Zunz et David Ward, dir., *The Landscape of Modernity : Essays on New York City, 1900-1940*, New York, Russell Sage Foundation, 1992, sur la succession résidentielle en général, Jerome Kruse, *Self and Community in the City*, Washington (DC), University Press of America, 1982, chap. 1.2, disponible à <http://www.brooklynsoc.org/PLG/selfandcommunity/ch1-2.html>, consulté le 19/04/09.

dynamiques du sud (Flatbush, Midwood, Flatlands, Gravesend, Bensonhurst, Coney Island, etc.) avaient un assez faible taux d'Italiens, de Russes ou de Polonais. En d'autres termes, les alentours d'Ebbets Field n'étaient pas particulièrement peuplés par des immigrants de la « 2^{ème} vague d'immigration », c'est-à-dire d'Europe du sud et de l'est, à l'exception de Brownsville, où 42 000 Russes vivaient (sur 56 000 étrangers). On peut donc faire l'hypothèse que le public d'Ebbets Field n'était pas *a priori* composé de populations non anglophones d'origine méditerranéenne ou d'Europe de l'est, c'est-à-dire des « étrangers » aux yeux de la population de souche américaine ou d'Europe du nord.

4.3. Des héros ethniques sur le terrain ?

Une fois ce tableau démographique posé, il reste à savoir si les joueurs réguliers des Dodgers présentaient des caractéristiques ethniques susceptibles d'en faire des « héros identitaires » auprès du public¹²⁸. Force est de constater que parmi les joueurs s'étant durablement illustrés à Ebbets Field (plus de 100 matches de suite pour les joueurs de champs et 33 pour les lanceurs, pendant 3 saisons consécutives), aucun ne reflétait la nouvelle composition sociodémographique du *borough* (voir Tableau 13).

	Iles britanniques	Allemagne	France	Pays-Bas	Autres
Pourcentage N= 29	44,8 (Irish: 27,5%)	24,1	10,3	6,9	10,3 (Indian : 6,9)

Tableau 13 : Origine ethnique auto-déclarée des joueurs réguliers des Brooklyn Dodgers, 1913-1937

Source : « Enquête socio démographique sur les joueurs », voir Annexes A3, page 538.

Plus d'1/4 d'entre eux étaient Irlandais (seulement 3,2% pour la population brooklynoise) et 1/4 était d'origine allemande (3,1% pour le *borough*), les autres nationalités étant quasi inexistantes à Brooklyn¹²⁹. Ainsi, les coqueluches du public brooklynois qui s'appelaient Babe Herman, Dazzy Vance, Zach Wheat, Casey Stengel, Rube Marquard, Van Lingle Mungo ou Jack Fournier déclaraient, respectivement, être d'origine allemande, irlandais-écossaise, irlandais-« indienne », irlandais-allemande, germano-américaine, néerlandaise, ou franco-canadienne¹³⁰. Ces nationalités n'étaient pas représentatives de la majorité des origines ethniques des habitants de Brooklyn entre 1920 et 1940.

¹²⁸ Pour l'expression « héros identitaire », Vigarello, *Passion Sport*, 154.

¹²⁹ Dans le détail : 4,2% des Brooklynnois étaient nés de parents irlandais et 2,25 nés en Irlande ; 3,7% étaient nés de parents allemands et 2,5% nés en Allemagne ; méthodologie : médiane pour 1910-1940 ; sources : *Fifteenth Census of the United States : 1930*, op. cit., tableaux 21 et E-40.

¹³⁰ « Enquête socio-démographique sur les joueurs réguliers des Dodgers, 1910-1957 », voir annexes A3 page 538 ; la mère de Zach Wheat était une Cherokee, Eleanore Carey, « Zachary David Wheat », Manuscrits pour la WPA, "History of Sports - Baseball", NYC Municipal Archives (microfilm 1/8), Federal Writers' Project, sd.

L'anomalie la plus criarde toutefois est l'absence complète de joueur au patronyme laissant supposer une appartenance à la culture juive ou originaire d'un pays où le judaïsme était pratiqué majoritairement. En 1925 pourtant, un Brooklynais sur trois était juif, un taux en progression de 41 points de pourcentage par rapport à 1916, d'après un rapport du *Welfare Council* de New York de 1931¹³¹. Comme les Giants, les Robins avaient longtemps cherché à signer un grand joueur de culture juive pour séduire ce vaste segment de la population, mais en vain¹³². Seul Moe Berg, diplômé polyglotte de Princeton et futur agent secret, pût vraiment tenter sa chance pour les Robins en 1923, mais l'expérience ne dura pas plus d'une saison, Wilbert Robinson ayant jugé son niveau à la batte trop faible après que Berg eut passé l'été 1924 à étudier à la Sorbonne¹³³. En 1931-1932, une autre recrue d'origine juive, Alta Cohen, qui avait l'avantage supplémentaire d'être né à Brooklyn, fut signé aux Robins, mais il ne joua pas plus de 10 matches durant ces deux saisons, pour des raisons inconnues¹³⁴.

Ce décalage manifeste entre l'origine ethnique des joueurs réguliers et la population brooklynoise dans son ensemble infirme la théorie selon laquelle le base-ball aurait servi de facteur américanisant pour les migrants par le biais de l'existence de « héros identitaires ». Autrement dit, il semble improbable que les Brooklynais aient admiré les Dodgers pour leur appartenance ethnique commune, leur ascension sociale ou leur intégration dans la société américaine. En revanche, on supposera que l'exemple fourni par les vedettes d'origine britannique ou allemande ait pu inciter les immigrants d'Europe du sud et de l'est à vouloir adopter les valeurs supposées de la première vague migratoire (pratique de l'anglais, protestantisme, travail qualifié, *etc.*) plutôt que de prôner un développement autonome, « communautaire », au sens français du terme. Dans ce cas, le héros identitaire est n'importe quel étranger qui a réussi, peu importe son origine. Cette hypothèse, toutefois, est discréditée par les *whiteness studies* (études sur la blancheur) qui montrent l'existence de lignes de démarcation au sein des groupes de migrants blancs. Les premiers arrivants (venus d'Europe septentrionale) attribuèrent aux migrants suivants (d'Europe méridionale et orientale) une identité socio-ethnique inférieure à la leur par le biais d'un processus appelé « racialisation », qui instituait des degrés de blancheur au sein du groupe des migrants blancs¹³⁵.

¹³¹ Welfare Council of New York City, *A Survey of Works for Boys in Brooklyn*, Research Bureau, 1931, 6-7.

¹³² Malgré cette quête, on recensait seulement 14 jours juifs dans les années 1920, Steven A. Riess, « From Pike to Green with Greenberg in Between », dans Lawrence Baldassaro et Richard Johnson, dir., *The American Game: Baseball and Ethnicity*, Carbondale (Illinois), Southern Illinois University Press, 2002, 124-125.

¹³³ Nicholas Dawidoff, *The Catcher was a Spy : The Mysterious Life of Moe Berg*, New York, Vintage Books, 1994, 17.

¹³⁴ « Oldest Brooklyn Dodgers' Alumnus Dies », *San Diego Tribune*, 12 mars 2003.

¹³⁵ Voir, pour cet argument, David R. Roediger, *Working Toward Whiteness : How America's Immigrants Became White : The Strange Journey from Ellis Island to the Suburbs*, New York, Basic Books, 2005 ; Matthew Frye Jacobson, *Whiteness of a Different Color : European Immigrants and the Alchemy of Race*, Harvard University Press, 1999 (1998). Je remercie Pap Ndiaye pour ses remarques au sujet des *whiteness studies*.

La fonction de l'exclusion des Africains-Américains pour la cohésion des « races » blanches

Malgré cette hiérarchie, les diverses « races » blanches trouvèrent au stade un terrain d'entente, si l'on peut dire, grâce à l'exclusion commune des spectateurs noirs. En effet, pour paraphraser l'historien Jules Tygiel, « en désignant certaines personnes comme indignes d'être admises [dans l'enceinte du stade], la communauté du base-ball élevait le statut de ceux qui y étaient acceptés »¹³⁶. Cet usage interne de l'exclusion d'un groupe tiers avait pour conséquence d'atténuer les dissensions au sein du groupe dominant, de garantir la permanence de valeurs communes imaginées et, dans une certaine mesure, de fabriquer une culture sportive qu'on appellera « communauté du stade ».

Cette communauté s'appuyait donc surtout sur « l'exclusion » des Africains-Américains : qu'est-ce à dire exactement ? Bien sûr Brooklyn n'était pas Memphis et les lois Jim Crow ne s'appliquaient pas dans cette partie des Etats-Unis. Pourtant la ségrégation selon des critères raciaux de l'espace des divertissements publics n'était pas absente. Le prix des places tout d'abord (entre 50 cents et 1,50 dollars vers 1920) rendait difficile l'accès au stade à la minorité noire, dont le revenu moyen dépendait d'activités professionnelles mal rémunérées¹³⁷. En 1930, la population africaine-américaine de Brooklyn travaillait en effet essentiellement dans le service domestique ou à la personne (28%, pour 3,5% des natifs blancs et 8,2% des étrangers) et dans l'industrie mécanique et manufacturière (30,4%, pour 30% des natifs blancs et 50,5% des étrangers). Deuxièmement, selon Charles Johnson, peu de noirs s'intéressaient au base-ball à cause des « accords de *gentleman* » qui en avaient interdit la pratique en ligue majeure et mineure aux athlètes noirs¹³⁸. Cette affirmation est corroborée par notre étude des photographies disponibles pour la période 1920-1937 : seulement 3,6% des 475 spectateurs identifiables étaient noirs¹³⁹. Dans le détail, on remarque que parmi une foule de 15 jeunes hommes assis dans l'herbe à attendre l'ouverture des portes pour un match de *World Series* en octobre 1920, 4 étaient Africains-Américains (soit près de 27%), mais que ce taux s'effondre à moins de 3% si l'on observe des échantillons plus grands comme sur ce cliché des gradins en bois pris lors d'un match de 1930 contre les Cubs¹⁴⁰. Difficile pourtant

¹³⁶ Tygiel, *Great Experiment*, 14-15, cité dans Nasaw, *Going Out*, 100.

¹³⁷ Voir « Répartition des emplois par nativité et sexe (sélection), hommes, Brooklyn, 1930 » in *A Social-Economic Grouping of the Gainful Workers of the United States, by Color, Nativity, Age, and Sex, by Industry, with Comparative Statistics for 1920 and 1910*, US Government Printing Office, Washington DC, 1938.

¹³⁸ Charles Johnson, *Patterns of Negro Segregation*, 1943, 72, cité dans Nasaw, *Going Out*, 100.

¹³⁹ Ce chiffre appuie les conclusions tirées pour la période précédente page 133.

¹⁴⁰ « Crowds at Ebbets Field for *World Series* Game », 5 octobre 1920, photo., Bain Coll., Lib. of Congress ; « Fans at Ebbets Field during Robins/Cubs », photo., pas de source, 1930, on y voit un couple, trois groupes de 2 ou 3 individus ou quelques hommes seuls, mais pas d'enfant.

de crier à la sous-représentation dans la mesure où le taux de 3,6% mentionné plus haut est en réalité supérieur de 0,9% au pourcentage de noirs à Brooklyn en 1930¹⁴¹.

Au final, la discrimination raciale contre les Africains-Américains s'est probablement renforcée dans les années 1920 et 1930 avec la « reconstitution de la masculinité » étudiée page 135, mais les membres de la communauté noire assistèrent aux matches à Ebbets Field en nombre proportionnel à leur présence dans le *borough*. Une nuance s'impose toutefois : le stade était immédiatement au sud de Bedford, quartier qui rivalisait avec Harlem quant au nombre de résidents Africains-Américains dès 1930¹⁴², et il se trouvait à moins de 500 mètres de certains ensemble de *blocks* où la population noire dépassait 30% lors du recensement de 1930¹⁴³. Même si le stade pouvait faire partie de leur environnement urbain, il y a fort à parier que les quelques centaines de spectateurs noirs présents à Ebbets Field dans les années 1920 et 1930 devaient se sentir esseulés, comme « pas à leur place », parmi une foule de 15 000 spectateurs majoritairement blancs. Ces derniers, s'ils n'interdirent pas *de jure* l'accès aux tribunes à la minorité noire, utilisèrent leur domination numérique pour renforcer les liens au sein d'un groupe pensé comme homogène car d'une même couleur de peau.

Ainsi, l'absence de « héros ethniques » à Brooklyn invalide le discours utopiste et substantiellement progressiste selon lequel le base-ball aurait « américanisé » les immigrants d'Europe du sud et de l'est *via* l'exemplarité de joueurs issus des mêmes rangs que la population locale ayant assimilé les valeurs de la société américaine au point de briller dans le jeu *yankee* par excellence. En d'autres termes, l'absence de héros ethnique ramène au rang de mythe le discours de l'américanisation par le base-ball, du moins dans le Brooklyn des années 1920-1930¹⁴⁴. Sans héros ethniques à qui s'identifier, les spectateurs brooklynois d'origine italienne ou russe se trouvaient comme contraints d'aduler des figures de l'Amérique « d'avant eux », des Allemands, des Anglo-Américains « de souche », des Irlandais¹⁴⁵. D'ailleurs, le constat est sensiblement le même pour les autres équipes : les grands héros des années 1920, comme Babe Ruth ou Lou Gehrig aux New York Yankees et des années 1930, tels Pepper Martin, Dizzy Dean ou Joe Medwick aux St Louis Cardinals, étaient également

¹⁴¹ « Collection de données socio-démographiques assemblées par l'auteur à partir des publications du Bureau du Recensement et d'autres organismes (1910-1970) », voir Annexes A1, Tableau 32, page 524.

¹⁴² Peter Marquis, « Bedford Stuyvesant », dans Pauline Peretz, dir., *New York : Histoire, Promenades, Anthologie et Dictionnaire*, Paris, Robert Laffond, 2009.

¹⁴³ Par exemple les zones 311 et 309 dans Laidlaw, *Population*, 132. Voir annexes page 529, d4.

¹⁴⁴ En effet, l'arrivée massive de joueurs italo-américains avant-guerre puis juifs et africains-américains après 1945 donna une toute autre dimension à cette problématique.

¹⁴⁵ Une interprétation inverse consiste à avancer que ces migrants de la nouvelle génération ont justement pu s'identifier aux héros allemands et anglo-américains parce que ceux-ci étaient eux-mêmes migrants et fils de migrants. Cette lecture minimise le poids de la distinction première/deuxième génération par rapport à celle Américains/étrangers.

d'origine allemande ou anglo-américaine¹⁴⁶. On notera deux exceptions de taille : Joe DiMaggio, fils de pêcheur sicilien et coqueluche des Yankees (et de l'Amérique) à partir de 1936, et Hank Greenberg, juif new-yorkais d'origine roumaine, vedette des Detroit Tigers dès 1934¹⁴⁷.

4.4. Cadre urbain défavorable et préjugés racistes sur les compétences athlétiques

L'absence de héros ethnique à Brooklyn représente une limite certaine à la fabrication de liens de type identitaires ou communautaires entre le public d'Ebbets Field et les joueurs, *via* la politique de recrutement du club. Cet état de fait s'explique par plusieurs facteurs : Premièrement, comme le défend dans plusieurs publications l'historien Steven Riess, spécialiste de la question de la mobilité sociale dans le sport, les joueurs de base-ball étrangers devaient faire face à une discrimination certaine, mais ils étaient surtout handicapés par leur expérience d'immigrants urbains privés de grands espaces pour pratiquer le base-ball à un niveau qui pourrait faire d'eux des professionnels. La boxe et le basket étaient davantage prisés par les Italiens et les Juifs de New York par exemple. Cela est confirmé par le portrait type du joueur régulier des Dodgers de 1913 à 1937 : né dans le Midwest ou un Etat du sud, de descendance irlandaise ou allemande, il était à 60% diplômé du lycée ou de l'université, contre un maximum de 32% à Brooklyn¹⁴⁸.

Deuxièmement, les carrières sportives étaient souvent mal considérées par les parents nés à l'étranger qui voyaient dans le base-ball, par exemple, une distraction futile écartant leurs garçons des vrais chemins de la réussite, comme l'université pour la mère de Lou Gehrig ou la pêche professionnelle pour le père de Joe DiMaggio¹⁴⁹. Moins célèbres, mais tout aussi inquiets étaient le père d'un certain Jim, jeune juif de Los Angeles, qui interdit à sa progéniture de jouer au base-ball car cela le menait à avoir de mauvaises fréquentations et à négliger *shuhl*, ou bien la mère italienne de Nick, 14 ans, qui vitupéra devant le tribunal de

¹⁴⁶ L'absence quasi parfaite d'« Italiens, Juifs et Slaves » dans les ligues majeures prouvent pour Riess que « le base-ball n'était pas un facteur remarquable de mobilité sociale pour certains groupes les plus demandeurs de voies non conventionnelles pour réussir, Steven A. Riess, « Professional Baseball and Social Mobility », *Journal of Interdisciplinary History*, vol. 11, n°2, automne 1980, 244.

¹⁴⁷ Lawrence Baldassaro, « Dashing Dagos and Walloping Wops Media Portrayal of Italian American Major Leaguers before World War II », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 14, n°1, nd, 103 ; Riess, « From Pike to Green », 128-129, Greenberg, né dans le Bronx, venait d'une famille roumaine pratiquante.

¹⁴⁸ « Enquête socio-démographique sur les joueurs », 1913-1937, annexe citée ; une étude nationale confirme la prédominance d'Etats ruraux comme le Missouri, l'Illinois, l'Ohio ou la Pennsylvanie parmi les lieux de naissance des joueurs de ligue majeure en 1920 et 30, Carl Ojala et Michael T. Gadwood, « The Geography of Major League Baseball Production, 1876-1988 », dans Alvin L. Hall, dir., *Cooperstown Symposium on Baseball and the American Culture*, Meckler in association with the State University of New York, College at Oneonta, 1989, 170.

¹⁴⁹ Sam Wood, *The Pride of the Yankees*, film en noir et blanc avec Gary Cooper, Theresa Wright et Babe Ruth, 1946 ; PBS, « Giuseppe and Rosalie DiMaggio », *The American Experience*, <http://www.pbs.org/wgbh/amex/dimaggio/peopleevents/pande01.html>, consulté le 19/04/09.

mineurs de Chicago contre son fils ingrat qui au lieu de travailler pour la famille et aider son père malade, préfèrait « se lever à midi et jouer sans cesse au base-ball »¹⁵⁰. Prenant le contrepied de ces condamnations, certains *leaders* des minorités ethniques comme le romancier et journaliste Abraham Cahan, rédacteur en chef du *Forverts*, journal new-yorkais écrit en yiddish, voyaient dans le base-ball un bon moyen d'aider les jeunes à se développer individuellement et socialement. A un père juif, inquiet pour la santé de son fils qui s'entichait du base-ball, il répondit :

« Nous disons qu'il faut laisser les garçons jouer au base-ball et devenir excellents dans ce sport. [...] Dans un corps sain vit un esprit sain. Dans un corps vif, un esprit vif. Et surtout, gardons-nous d'élever nos enfants de sorte qu'ils deviennent étrangers à leur propre lieu de naissance »¹⁵¹.

La même ambivalence caractérisait la presse allemande, étudiée en détail par l'historien Peter Connolly-Smith : malgré la popularité avérée par ailleurs du base-ball parmi les Germano-américains, un journal aussi influent que le *Staats-Zeitung* attendit 1913 pour couvrir le baseball parce qu'il voulait que les intérêts culturels de son lectorat restent ancrés dans le monde ethnocentrique du théâtre, de la musique, des bars à bières et des *Verein* (association fraternelle athlétique) typiquement germano-américaines¹⁵². A l'inverse, le *Morgen Journal* faisait la promotion du baseball de toutes les manières possibles, notamment en soutenant la légalisation des matches dominicaux ou en célébrant les stars locales comme Christy Mathewson. Sa vie publique était traitée comme celle des stars du cinéma telles Mary Pickford, Charlie Chaplin, et D. W Griffith, afin de montrer que le base-ball faisait partie à part entière des institutions culturelles américaines à connaître et à apprécier¹⁵³.

Enfin, l'absence de héros ethniques à Brooklyn s'explique également par le climat idéologique des années 1900-1920, dans lequel les « races blanches », comme on disait alors, étaient fréquemment dépréciées par les Américains « de souche » ou les immigrants irlandais et allemands qui les voyaient comme des concurrents. Le rapport de la commission Dillingham de 1907 officialisait cette hiérarchie intra-immigrante . Il présentait la nouvelle immigration comme illettrée, peu qualifiée, instable, composée d'hommes célibataires, venus de pays non démocratiques et catholiques, dont les valeurs étaient opposées à l'individualisme vigoureux de « l'anglo-saxon », arrivé de son plein gré¹⁵⁴. De tels préjugés

¹⁵⁰ Cités dans Riess, *City Games*, 105.

¹⁵¹ Abraham Cahan, *Forverts* (ou *Daily Forward*), 1903, cité dans Gerald Sorin, *The Nurturing Neighborhood, The Brownsville Boys Club and Jewish Communities in Urban America, 1940-1990*, New York, New York University Press, 1990, 76 ; le même type d'anecdote est citée dans David Spaner, « From Greenberg to Green : Jewish Ballplayers », dans John Thorn et Pete Palmer, dir., *Total Baseball*, New York, Warner Books, 1997, 171.

¹⁵² Connolly-Smith, *Translating America*, 81.

¹⁵³ *Ibid.*, 82.

¹⁵⁴ Cité dans Collomp, *Entre classe et nation*, 32.

xénophobes (infirmés par les statistiques) avaient poussé certains jeunes talents juifs à changer leur nom de famille pour pouvoir atteindre le niveau professionnel sans essuyer quotidiennement des moqueries antisémites¹⁵⁵. D'autres, Italiens, Grecs, et même Cubains à la peau claire (dits « castillans ») furent tout simplement dissuadés par ce climat xénophobe à se lancer dans une carrière professionnelle. En réalité, il ne s'agissait pas seulement de préjugés mais bien d'une pensée construite et cohérente qui érigeait en science exacte une vision racialisée des différences humaines, comme l'illustre le cas suivant.

A la fin d'un article anodin présentant la saison 1913, WM. A. Phelon, auteur clé de *Baseball Magazine*, se lança dans une énumération circonstanciée « race » par « race » des déterminations physiques qui expliquaient au final la supériorité des « Anglo-Saxons » dans le base-ball¹⁵⁶. Le Japonais et le Philippin ont des trop petites mains pour tenir la balle, de même que le Français qui « par sa nature fragile et facilement susceptible » aurait cependant pu adorer ce sport, s'il n'était pas par ailleurs « indisposé » par son orgueil démesuré (suivait un dialogue imaginaire aussi grotesque que hilarant entre « M. de Chauvenette et le Duc de Roquefort Chiz »)¹⁵⁷. En revanche, l'Allemand, l'Australien et l'Anglais ont « bien sûr » la même capacité que les Américains à utiliser leurs « puissantes mains pour gober des balles lancées comme des boulets de canon » (mais les Anglais sont trop amoureux du cricket pour briller dans le base-ball et les Australiens trop anglicisés). Au bout du spectre de cette étude anthropométrique se trouve le « nègre », dont la « main énorme » (*mammoth hand*), trop large pour enfiler un gant de cuir, explique les « prouesses » des « Cubains » (noirs) que Phelon a vus, « cueillir des balles difficiles avec une aisance stupéfiante ». Les « Indiens », eux, ne sont pas décrits selon leurs traits physiques mais moraux : les conditions de vie dans les réserves sont telles (maladie, expropriation, vol des ressources primaires, *etc.*) que le base-ball leur bénéficie tout naturellement. Toujours selon Phelon, ce sport permet de les élever (*uplift*) et de fournir un salaire décent (environ 4 000 dollars/an) à ceux d'entre eux, comme « Chief » Bender ou Zach Wheat, par ailleurs décrits comme « naturellement agiles », qui évoluent en ligue majeure¹⁵⁸.

A Brooklyn aussi, on trouve un exemple de cette typification des qualités athlétiques des joueurs selon leur origine ethnique. Un court paragraphe publié en avril 1913 dans le *Eagle* disait que Zach Wheat, « notre Indien du champ centre » selon le reporter Rice, avait les « pieds sûrs et rapides » (*quick- and sure-footed*), une tournure de phrase en épithète

¹⁵⁵ De « Cohen » à « Corey », par exemple, Spaner, « From Greenberg to Green », 172.

¹⁵⁶ WM. A. Phelon, « Thirty Days of Baseball History », *Baseball Magazine*, mars 1913, 97-99.

¹⁵⁷ Voir la reproduction de ce dialogue humoristique et d'une partie de l'article dans les annexes, page 555.

¹⁵⁸ Article de presse non référencé, cité dans la biographie de Zach Wheat, disponible à www.sabr.org, consulté le 15/04/09.

homérique fréquemment utilisée pour décrire les Amérindiens¹⁵⁹. De même Casey Stengel et Jake Daubert, dont on souligna à tort l'origine néerlandaise – sûrement une confusion entre *Dutch* (« Hollandais » en anglais) et *Deutsch* (« Allemand », en allemand) –, étaient présentés comme des frappeurs naturels de *home-runs*, signe de la virilité saxonne. Enfin, J. Carlisle Smith « un digne *gentleman* du sud et un Cavalier d'ancienne lignée » avait du ce jour-là « s'offrir pour être celui qui porterait le lourd fardeau de la responsabilité », avec un esprit chevaleresque qu'on prêtait régulièrement aux planteurs et aristocrates du sud des Etats-Unis.

Le déterminisme biologique et racial dont ces deux articles font montre était révélateur du climat de pensée dominant, à savoir que certains groupes ethniques étaient plus ou moins disposés à exceller dans le base-ball. Conformément à d'autres discours idéologiques de l'époque, les préjugés étaient les plus forts à l'égard des Européens de l'est et du sud, et surtout des « non-blancs », dont on expliquait l'excellence sportive par des dispositions physiques, voire génétiques, extraordinaires. Cela peut expliquer pourquoi les membres de ces groupes, influencés par ces discours essentialistes, se tournèrent moins vers des carrières de joueur de base-ball que les Américains dits « de souche ».

Au terme de ce chapitre, il faut rappeler que de 1883 à 1937, le public des divers stades des Dodgers augmenta en nombre, à la fois de manière absolue (la FFM fut multipliée par 3 pour atteindre 7 600 spectateurs par match en moyenne de 1928 à 1937) et de manière relative (le TRM passa de 25 à 33% sur la période). L'année 1920 marqua un tournant net dans cet accroissement de la popularité du club auprès du public local. Même s'il est extrêmement délicat de se prononcer sur la nature sociodémographique du public des sports en général (et avant 1900 en particulier), on a tenté de montrer qu'au fil des décennies les spectateurs brooklynois se firent de plus en plus partisans, c'est-à-dire attachés à « leur » équipe locale. Notons toutefois que, dès les années 1880, le public des stades était essentiellement masculin, blanc et de classe moyenne. Malgré un évangile de la « démocratie », les tribunes restaient peu hospitalières pour les femmes (sauf si elles se conformaient à leur rôle de pacificatrices des débordements masculins) et pour les Africains-Américains, peu nombreux et surtout représentés comme des phénomènes de foire.

Ces caractéristiques socioculturelles se renforcèrent après 1913 et l'ouverture d'Ebbets Field, temple des classes moyennes blanches et masculines où l'élégance du bâtiment rivalisait avec la segmentation des publics pour asseoir la réputation du base-ball comme spectacle respectable, au même titre que le théâtre légitime ou le cinéma des

¹⁵⁹ « Superbas Win 3-2 in Opening Game at Ebbets Field », *Brooklyn Eagle*, 6 avril 1913.

« palais »¹⁶⁰. Les classes inférieures furent ainsi mises à l'écart, malgré l'abrogation en 1919 des « lois bleues » interdisant le base-ball dominical. Qu'en était-il des groupes ethniques ? Furent-ils, comme les promoteurs du base-ball ne se fatiguaient jamais de le dire, « américanisés » par le spectacle du base-ball ? Pour que cela soit vrai, il aurait fallu que les milliers d'Italiens, Russes et Polonais qui arrivèrent à Brooklyn dans les années 1900-1940 puissent se rendre au stade. Or, premièrement, ils résidaient, en majorité dans les quartiers éloignés d'Ebbets Field (à la différence des Américains « de souche » et des Anglo-Américains), et, deuxièmement, il est peu probable qu'ils fussent attirés à Ebbets Field par la présence sur le terrain de héros dits « ethniques », c'est-à-dire issus des mêmes groupes ethniques qu'eux. En effet, les joueurs des Dodgers étaient principalement des Allemands, Irlandais ou Européens du nord qui, par leur origine ethnique, ne pouvaient incarner des héros identitaires pour la majorité des Brooklynnois, sauf à considérer qu'ils représentent un modèle de réussite du migrant, peu importe son origine. Cela est peu probable si l'on suit les analyses de David Roediger sur les clivages au sein des « races » blanches. Dans tous les cas, il est probable que le groupe blanc ait solidifié ses liens internes en mettant à l'écart ou en stigmatisant les spectateurs noirs, comme l'avance Jules Tygiel.

De 1883 à 1937, donc, le public des Dodgers s'est construit par des processus complexes situés entre réalité tangible (horaires des matches, prix des places, lieux de vie, segmentation des gradins) et facteurs imaginés (stigmatisation des étrangers et des Noirs, typification de la femme, éloge des classes moyennes, promotion du chauvinisme). Si, malgré cette multiplicité d'identités, le portrait du « premier public » des Dodgers paraît désormais plus clair, il reste à voir en détail comment il se comportait au stade, quelles étaient ses identifications, pourquoi il se passionnait pour l'équipe locale, bref, comment il est « devenu fan ».

¹⁶⁰ Sur les *movie palaces*, voir Peter Marquis, « Cinéma », dans « Dictionnaire », in Peretz, *New York*, op. cit.

Chapitre 3 : Devenir « fan des Dodgers » : mécanismes et significations de l'expérience du stade (1883-1937)¹

EN 1909, ALORS QUE LE BASE-BALL CONNAISSAIT un véritable essor de popularité, Jane Addams, la célèbre fondatrice de la colonie sociale Hull House de Chicago, fit l'observation suivante :

« Tous les hommes de la ville se rendent au stade de base-ball [...]. Ils sont libérés de leurs soucis personnels et si mêlés les uns aux autres qu'un homme ne peut dire si c'est son propre cri ou celui d'un autre qui emplit ses oreilles, si c'est son propre pardessus ou celui d'un autre qu'il agite sauvagement pour célébrer la victoire. [...] Il ne l'appelle pas consciemment son frère, mais le sentiment est là. Cela ne suggère-t-il pas que le divertissement public a l'indéniable pouvoir de rassembler toutes les classes d'une communauté au sein de la ville moderne, malheureusement si riche en dispositifs qui tiennent les hommes éloignés les uns des autres ? »².

Un tel portrait plonge le lecteur dans l'univers de sons, de gestes et d'émotions qui donnait sa couleur au spectacle du base-ball et expliquait en partie l'engouement qu'il suscitait auprès des résidents des grandes villes américaines au début du 20^{ème} siècle. Il évoque aussi un moment de communion collective où les identités individuelles disparaissaient au profit d'une identité de groupe fédérée par la nature partisane du spectacle proposé. Aussi convaincante soit cette approche, il n'est pas si certain que le match de base-ball ait eut le pouvoir de « rassembler toutes les classes d'une communauté ». Ce chapitre se penche tout particulièrement sur les mécanismes par lesquels le spectacle du base-ball put donner l'impression de générer de la « communauté » dans les années 1880-1940³. Cela se produisit notamment aux moyens de l'exhortation à ressentir et à se rassembler, deux thèmes particulièrement cruciaux dans un Brooklyn disparate où le sentiment d'unité était fragile.

« Etre fan » n'allait pas de soi : il fallait un apprentissage pour le devenir, une formation que les dirigeants de club et la presse s'évertuèrent à dispenser durant ces années, à Brooklyn comme ailleurs. Si, dans la deuxième partie du 19^{ème} siècle la pratique des sports, et du base-ball en particulier, fut largement louée pour ses vertus physiques et morales, il fut beaucoup plus difficile aux partisans de « l'évangile de la santé » de justifier une activité

¹ Je remercie vivement Nicolas Martin-Breteau pour son aide à la conceptualisation et rédaction de ce chapitre.

² Jane Addams, *The Spirit of Youth and the City Streets*, New York, Macmillan, 1909, 96, citée dans Nasaw, *Going Out*, 103.

³ J'utilise le mot « communauté », traduction insuffisante de *community*, dans un sens émique (provenant des acteurs sociaux) et non étique (formulé par les discours savants) ; sur ces notions, Guy H. Haskell, « Book Review », *The Journal of American Folklore*, vol. 105, n°418, automne 1992, 489-491 ; sur la différence d'usage entre communauté et *community*, Laurent Bouvet, *Le communautarisme. Mythes et réalités*, Paris, Lignes de repères, 2007.

aussi passive et potentiellement pernicieuse que le fait d'être simple spectateur⁴. Il était d'autant plus impératif de « moraliser les tribunes » que, dès les années 1860, avant même que le base-ball ne se professionnalise officiellement, les pratiques de paris illicites étaient très développées chez les hommes et les femmes du public, qui par cet investissement pécuniaire trouvaient une raison tangible de s'enthousiasmer pour l'issue du match ou les performances de tel joueur. En riposte, dirigeants de ligue et littérateurs hygiénistes tentèrent d'attribuer au « spectatorisme », cette activité propre aux spectateurs que les sciences sociales anglophones nomment *spectatorship*, les mêmes vertus que la pratique elle-même : à savoir une activité de plein air édifiante inspirant le contrôle de soi et, par mimétisme avec les joueurs, le goût de l'effort et l'esprit d'équipe⁵. Mais ces discours n'eurent qu'un maigre retentissement : violences et débordements demeurèrent fréquents dans les stades en bois des années 1880-1890 dans lesquels le public se trouvait parfois à quelques mètres seulement des joueurs. Jugés inappropriés à l'image du base-ball comme sport de *gentleman*, ces comportements furent d'abord diabolisés, méprisés ou simplement ignorés par la presse.

Toutefois, au tournant du 19^{ème} siècle, tous les acteurs de l'économie du base-ball, des propriétaires aux architectes de stade en passant par les journalistes et les magnats du rail, comprirent que le public des stades était un élément essentiel à la réussite de leur entreprise. Il fallait donc le courtiser et lui procurer du plaisir, sans pour autant abandonner totalement la visée morale du base-ball. Naquirent alors des techniques d'implication du spectateur pour le convaincre qu'il participait activement et non passivement au spectacle du sport. Ces techniques sont visibles par exemple dans la rhétorique employée pour parler des « fans », dont la figure même apparaît alors, ainsi que dans la commercialisation et la masculinisation de l'« expérience du stade ». Cette expression désigne ici le phénomène global d'aller au stade de base-ball en tant que spectateur ou supporteur en incorporant tout l'environnement social et culturel qui s'y manifestait. A Brooklyn ces techniques prirent tout particulièrement une allure locale, car non seulement le spectateur était impliqué à Ebbets Field, mais encore il était impliqué pour sa ville et ce qu'elle représentait.

Le but de ce chapitre est donc de prolonger la réflexion sur les publics des Dodgers (commencée dans le chapitre précédent, traitant du « qui ? ») en se penchant sur le « comment ? » et le « pourquoi ? ». Il paraît en effet essentiel pour comprendre la nature des rapports entre Brooklyn et « ses » Dodgers » durant leur premier âge (1883-1937) d'intégrer l'étude des mécanismes à la fois matériels, sensoriels et culturels qui présidèrent à la

⁴ Harvey Green, *Fit for America : Health, Fitness and Sport in American Society*, New York, Pantheon, 1986, 213 ; la même appréhension était perçue par les promoteurs du football « européen » à ses débuts, Hourcade, « La place des supporteurs dans le monde du football », op. cit., 75.

⁵ Dewey, *The 10th Man*, 9-10.

construction du « fan des Dodgers ». Le parcours se penche d'abord sur l'« école du fan », puis sur les rapports entre l'expérience du stade et la fabrique d'identités, et, enfin, il propose deux hypothèses sur les significations des liens ville/club/public.

1. L'ÉCOLE DU FAN : PARTICIPER, RESENTIR, APPRECIER



Photographie 12: « A l'extérieur d'Ebbets Field », autour du 5 octobre 1920
Source: « Outside Ebbets Field », George Bain Coll., Lib. of Congress, DIG-ggbain-31278.

Bonne humeur, plaisir des sens, air gouailleur du col blanc brooklynois, expertise du fan par la presse et sociabilité masculine : tout sur ce cliché pris quelques heures avant le début d'un match de *World Series* à Ebbets Field souligne que le match de base-ball était un moment de fête et de partage. Mais pour opérer, cette communion d'un temps devait obéir à des mécanismes précis et construits au fil du temps. « Devenir fan » nécessitait de passer par « l'école du fan », une socialisation autant intellectuelle que sensorielle qui se déroulait au stade bien sûr mais aussi entre les matches. Participer, ressentir, apprécier : voilà ce que le spectateur devait apprendre pour devenir « fan », c'est-à-dire expert. Si l'on ne se penche pas sur cette instruction, dispensée non pas par une, mais plusieurs entités, il est impossible de comprendre comment un lien s'est lentement créé entre le public brooklynois et ce qui devint petit à petit « son » club.

1.1. Participer, ou la fabrique du « 10^{ème} homme »

Alors que « l'évangile de la santé » avait loué sans modération la pratique des sports et des activités de plein air depuis la deuxième partie du 19^{ème} siècle, l'explosion des sports de spectateurs (aussi appelé « sports de masse ») vers 1880 transforma l'expérience sportive : la plupart des « fan de sport » était désormais des observateurs passifs plutôt que des praticiens actifs. Un tel virage poussa les réformateurs de la « nouvelle croyance sportive » à formuler

un nouveau credo pour contrecarrer la nocivité potentielle du spectatorisme. Une des stratégies choisies fut de pousser le public à participer activement au spectacle offert, afin de le tenir occupé mais aussi de lui donner de l'importance en tant qu'acteur du match.

a) *Se faire une opinion (et l'exprimer)*

La pratique répandue de paris illicites et la consommation d'alcool dans le stade furent au 19^{ème} siècle les deux fléaux que les propriétaires et les promoteurs du sport entendaient éradiquer afin de faire du base-ball un sport respectable accessible au plus grand nombre⁶. Une des techniques retenues pour détourner le spectateur de ces activités fut de mobiliser son esprit et ses mains par d'autres occupations jugées plus saines. Un des instruments utilisés à cette fin fut la fameuse « feuille de marque » ou *baseball scorecard* (voir ci-dessous Illustration 24). Inventée en 1866 par le journaliste brooklynois Henry Chadwick, le « père du base-ball », cette feuille quadrillée permettait de consigner sur le papier tous les détails du match à mesure qu'il se déroulait. Avec l'invention quasi concomitante du *line-up*, c'est-à-dire la liste des joueurs exclusivement inscrits sur la feuille de match, la feuille de marque fut « une étape importante dans la programmation du base-ball, au sens où ce que les gens allaient voir participaient aussi d'un engagement du club envers le public », selon l'historien Donald Dewey⁷. De plus, remplir une feuille de marque était une nécessité pour le spectateur qui ne voulait pas simplement regarder passivement des séquences de jeu mais bien s'investir dans le spectacle offert.

En effet, il n'y avait pas de système d'annonces par haut-parleurs dans les stades avant les années 1940, du moins à Brooklyn à en juger par le témoignage de Burt Appleton, âgé de 14 ans en 1935 qui raconte : « pour suivre le match, écrit-il, il fallait acheter 5 cents une feuille de marque, ou alors dépendre des annonces peu audibles et irrégulières dispensées par l'homme au mégaphone »⁸. En revanche, avec la feuille de marque, un spectateur pouvait, de manière autonome, tenir lui-même la comptabilité du match et apprécier sans l'aide de tout commentateur extérieur les performances ou défaillances de tel ou tel joueur. A cet égard, cette pratique participait non seulement du plaisir personnel du spectateur mais encore il acquérait les moyens de se faire un avis d'expert sur le sujet.

D'ailleurs, à Ebbets Field, l'avis du spectateur était valorisé. Un certain folklore veut que Wilbert Robinson, le manager des Dodgers de 1914 à 1931 (appelé « Oncle Robbie » par

⁶ Les représailles sur les paris, un élément incontournable du spectacle du base-ball, débutèrent vers 1908 et connurent un pic après le scandale de la *World Series* de 1919 durant lesquels certains joueurs des White Sox de Chicago avaient accepté des pots de vin afin de mal jouer et faire gagner certains *bookmakers*, Adomites, « Fans and Concession », 545.

⁷ Dewey, *The 10th Man*, 44.

⁸ Burton L. Appleton, « Opening Day at Ebbets Field 1935 », manuscrit non publié, Brooklyn Collection, Brooklyn Public Library, don à John Manbeck, 1994, 2.

la presse et les fans) discutât de ses stratégies avec des chauffeurs de taxi qui le haranguaient devant le stade avant et après le match⁹. On dit même qu'il formait son équipe type en écoutant les conseils de certains journalistes locaux, de sa femme « Ma' Robinson » ou des serveurs du bar « chez Joe ». Bien sûr cela ne donnait pas de lui une image très professionnelle, mais cette proximité avec le public avait pour effet de valoriser l'importance que jouait ce dernier dans la fabrique du match. Le président Charles Ebbets lui-même avait aussi la réputation de s'asseoir sur un haut tabouret dans les tribunes et de commenter avec le public les actions de ses joueurs¹⁰. D'après un article de 1932, les deux parties n'étaient pas toujours d'accord, ce qui illustre bien un aspect saillant de l'expérience du stade : l'objet du plaisir n'était pas tant le match que le commentaire sur le match.

Le stade se transformait alors en forum démocratique où toutes les opinions, à condition qu'elles soient favorables aux Dodgers, avaient droit de cité. Une photogravure de l'époque montre une « scène typique à Ebbets Field » : des hommes en canotiers portaient leurs mains en mégaphone pour huer le lanceur de l'équipe adverse ; un autre agitait son chapeau, sûrement pour accompagner ses invectives ; tous cherchaient à démoraliser l'adversaire sans épargner pour autant les joueurs locaux¹¹. Signe de l'intense activité verbale du public, Ivy Olson, l'arrêt-court des Dodgers pendant les années 1920, se mettait des cotons dans les oreilles pour ne pas entendre les critiques acerbes des fans des premiers rangs lui reprochant ses quelques lancers hasardeux. Ainsi, le public était invité à participer au match en se faisant une opinion sur le jeu par le biais de la feuille de marque, l'échange amical avec les dirigeants du club voire la communication directe avec les joueurs. Donald Dewey, qui appelle cette caractéristique du public du base-ball, « la vigilance dogmatique » (*opinionated watchfulness*), précise en effet que le fan ne se contentait jamais d'un commentaire fade ou non partisan (comme « c'était un beau match ») mais qu'il se devait de prendre partie, quitte à être outrancier¹².

b) Quand le public décide

Pour donner à son public l'impression qu'il était pris en compte dans la gestion du club, les cadres du base-ball brooklynois sollicitèrent l'avis des fans sur un certain nombre de sujets, à commencer par l'horaire de commencement des matches. En avril 1912, le président Ebbets organisa un semblant de referendum par l'entremise de la presse : les fans devaient

⁹ Arthur Daley, « Uncle Robbie and the Brooks », *New York Times*, 1^{er} janvier 1951, in Andrew P. Mele, dir., *A Brooklyn Dodgers Reader*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2005, 26.

¹⁰ McCue, « A History », 37.

¹¹ Joseph Lilly, « Assorted Metropolitan Crowds - Ebbets Field Baseball Fans Rabid Rooters and Caustic Critics », *New York World Telegram*, 7 août 1932.

¹² Dewey, *The 10th Man*, xiv.

exprimer leur préférence entre un premier lancer à 15h30, 15h45 ou 16h en semaine et 14h30 ou 15h le samedi¹³. Il est manifeste que seuls les fans appartenant aux classes moyennes étaient implicitement sollicités tant les horaires proposés s'adressaient uniquement aux employés et salariés qui pouvaient se libérer relativement tôt l'après midi. Le résultat du vote n'est pas connu, mais l'idée même d'impliquer le public dans l'organisation des matchs souligne une volonté de la part de la direction de faire du spectateur le « dixième homme » du match de base-ball. Les journaux de Brooklyn ouvrirent également leurs colonnes aux fans, facilitant ainsi l'impression de participation chez ces derniers et l'image d'une presse à l'écoute. Pour le début de la saison 1912, certains lecteurs profitèrent de cet espace éditorial pour suggérer des nouveaux surnoms pour l'équipe de Charles Ebbets, dont le manager était alors Bill Dahlen. Un certain E. Latell du 707 Woodward Street proposa « les Damnés de Dahlen » parce que l'équipe subissait une malchance continuelle (pluie, mauvais terrain, malades, blessés) ; un autre fan, recourant à un jeu de mot entre « *steers* = conseils, tuyaux » et « *Steers* = le nom du président du *borough* », suggéra « les Tuyaux de Dahlen » puisque le président du *borough*, Alfred E. Steers étant un « grand fan, fin connaisseur du jeu et grandement intéressé par la réussite de l'équipe locale » ; un dernier, plus prosaïque, proposa les « Gauchers de Dahlen » puisque l'équipe comptait beaucoup de lanceurs et frappeurs gauchers¹⁴.

Cette technique d'implication reflétait une tendance nationale. En effet, la presse sportive n'avait pas tardé à ouvrir ses colonnes à la sagacité de ses lecteurs. Le mensuel *Baseball Magazine*, publié à New York à partir de 1908, consacrait à chaque numéro une rubrique intitulée *Our Fans' Department -- Comment from Grand Stand and Bleachers* (« Le coin des fans : commentaires venus des tribunes et des gradins ») où étaient publiées des lettres érudites, des commentaires généraux, des témoignages de félicitations ou de protestations, ainsi que des prises de position sur des sujets controversés comme l'autorisation des matches le dimanche¹⁵. En 1915, le magazine n'hésita pas à se faire l'écho de ce qu'il considérait comme l'insatisfaction du public. Un soupçon de vitriol traversait les premières lignes de cet article frondeur envers les dirigeants de la ligue :

« La prospérité du base-ball repose sur un bon système de vente. Le magnat vend quelque chose que le public veut, à savoir du base-ball. Que le public

¹³ « Pas de titre disponible », *Brooklyn Citizen*, 3 avril 1912.

¹⁴ « Letters to the Sports Editor », *Brooklyn Citizen*, 4 avril 1912.

¹⁵ Voir N. S., « Why is It Wrong to Play Baseball on Sunday? », *Baseball Magazine*, vol. 7, n°5, septembre 1911, courrier des lecteurs, 102.

achète ce produit ne signifie pas qu'il est satisfait de ce qu'il reçoit. Il n'a pas le choix dans cette affaire. En réalité il n'est pas satisfait »¹⁶.

Démagogie pour augmenter les ventes ou véritable manifeste pour que le spectateur soit pris en compte dans l'organisation du sport ? Il est difficile de trancher. Néanmoins ces quelques exemples montrent que tout était fait pour que le spectateur *lambda* devienne « le dixième homme », c'est-à-dire un joueur supplémentaire, dont il fut également démontré qu'il jouait un rôle dans le succès de l'équipe.

c) Influencer sur le cours du match

Le fan peut-il influencer le cours d'un match ? *Base-ball Magazine* aborda cette question dans un long article de 1911 dédié à l'étude quasi anthropologique des différents « spécimens de fan », leur comportement et leur impact sur le jeu :

« Quel rôle, demande-t-on souvent, joue les fans dans les retours au score ? Ont-ils vraiment une influence ? Peuvent-ils ou non faire basculer le cours du match vers la victoire ? Un psychologue répondrait par l'affirmatif, affirmant que ces vagues d'influence [...] ne peuvent manquer d'avoir un impact sur les esprits et les corps des légions engagées dans la bataille. [...] Sans aucun doute, les jeunes lanceurs sont souvent perturbés par les volumes sonores, les cris provenant de toutes les directions, la masse mouvante d'humanité qui danse et se contorsionne ; il n'est pas rare alors de les voir s'effondrer [...] comme si le grondement et le vacarme de la foule portait en lui le destin du match »¹⁷.

La presse spécialisée et le monde du base-ball en général reconnaissaient donc de plus en plus l'importance du rôle joué par les fans dans l'obtention des victoires. Quelques années auparavant, Wilbert Robinson, joueur des Baltimore Orioles dans les années 1890, avait déclaré que le public des Bridegrooms (le surnom de l'équipe de Brooklyn à cette époque) avait largement contribué à la victoire inattendue de leur équipe contre celle du Maryland. En 1916, devenu manager de l'équipe de Brooklyn, ce personnage jovial à la personnalité aimable « avait rendu ses hommes extrêmement populaires dans tout le pays » au point que, selon le jugement d'un journaliste de *Baseball Magazine*, « l'atmosphère créée par les fans [aiderait] Brooklyn à remporter la *World Series* contre les Red Sox de Boston, qui, hormis dans leur ville, avaient moins de fans nationalement que Brooklyn »¹⁸.

D'ailleurs Brooklyn commençait à acquérir la réputation d'une ville où les fans étaient particulièrement érudits et loyaux. Qu'ils viennent en groupe (comme les membres de la société secrète les *Elks*, ceux du *Crescent Athletic Club* ou les employés de la brasserie *Hof*

¹⁶ « What the Baseball Public Wants », *Baseball Magazine*, vol. 15, n°4, août 1915, op. cit., 69.

¹⁷ WM. A. Phelon, « The Great American Fan », *Ibid.*, vol. 7, n°5, septembre 1911, op. cit., 4.

¹⁸ « Who Will Win the Pennant ? », *Baseball Magazine*, octobre 1916, 17, 20.

Brau en avril 1913) ou individuellement, le fan de Brooklyn « prenait le base-ball très au sérieux [car pour lui] chaque match était une bataille entre les héros et les voyous [...], un monde perdu ou gagné ». Les fans à Ebbets Field étaient célébrés pour leurs frasques, dont on disait qu'elles avaient influencé le cours de plusieurs matches. Ils se moquaient des capacités des joueurs adverses en minimisant leurs exploits ou en exagérant leur contre-performances. Il n'était pas rare d'entendre, venues des gradins, des phrases comme « Ce coup-là ne sera qu'un mauvais souvenir dans quelques manches », « Hé Mains-Grasses, où est-ce que t'as appris à lancer comme ça ? », ou, destiné à l'arbitre, « Voleur ! Tu es aussi une aveugle qu'une taupe »¹⁹.

Certains fans passèrent même à la postérité en tant qu'individu, comme Hilda Chester, cette Brooklynoise fan de base-ball qui en 1918, à seulement à 20 ans, se fit embaucher par les frères Stevens comme manutentionnaire à Ebbets Field²⁰. Une fois les sacs de 25 kilos de cacahuètes conditionnés dans des petits sachets à vendre 25 cents dans les tribunes, elle pouvait assister gratuitement au match et ne manquait jamais de faire entendre sa voix puissante et rauque pour encourager les Dodgers. A partir de 1938, sa présence était d'autant plus remarquable qu'elle venait au stade avec une cloche de vacher notamment lors des « journées des dames »²¹. En plus de « Cowbell Hilda », d'autres se firent connaître pour leur activisme : une certaine « Apple Mary », postée au-dessus de la 1^{ère} base au 1^{er} étage, était particulièrement rancunière. Un jour elle descendit dans la salle de presse pour insulter un journaliste qui avait été peu clément envers les Dodgers plusieurs années auparavant. En face d'elle, au-dessus de la 3^{ème} base, « Big Abe Bettan », un vendeur ambulancier juif, s'était spécialisé dans la raillerie à l'égard des Dodgers. Pour l'apaiser, Wilbert Robinson lui offrit un abonnement à l'année, mais Abe le refusa préférant payer pour garder sa liberté d'insulter les joueurs locaux. D'ailleurs, pendant la Dépression, alors que les Dodgers jouaient de plus en plus mal, le public fit de plus en plus nombreux à les critiquer ouvertement : l'un d'entre eux criait continuellement « Hé toi, espèce de bon à rien ! » (*ya bum ya !*) ce qui lui valut de devenir « l'esprit de Brooklyn » sous la plume du journaliste Sid Mercer. A partir de ces années, la presse rebaptisa les Dodgers « Bums », surnom popularisé par la caricature de Willard Mullin parue pour la première fois dans le *New York World Telegram* en 1937²².

¹⁹ Lilly, « Ebbets Field Baseball Fans », op. cit.

²⁰ « Distinguished Service – Cowbell Hilda », *Daily News*, 12 juin 2003. Chester s'illustra surtout dans les années 1940, au point de devenir une sorte d'icône du club et même une amie de la direction.

²¹ Sur *Ladies' Day*, voir chap. 2, page 119 et suivantes.

²² Snyder-Grenier, *Brooklyn !*, 239 ; Wolpin, *Bums No More !*, 10 ; voir chap. 6 page 409 pour une illustration et une analyse approfondie de la figure du « bum ».

1.2. Ressentir : le spectateur en la mise en scène de l'effervescence

Durant les années 1910, avec l'essor sans précédent du public des stades, le monde des lettres, de la musique et de l'illustration s'intéressa de plus en plus au base-ball et à ses « fans ». Le « récit de match », invention médiatique et littéraire du tournant de siècle, devint partie prenante de cette « école du fan » au sens où il apparut à un moment clé pour former les spectateurs à appréhender le spectacle du match de base-ball comme un moment voué à la liesse collective et à l'effervescence des sens.

a) Médias et « découverte » du fan

Le terme « fan » lui-même, dérivé de *fancy*, un vieux mot anglais pour désigner un adepte de quelque chose, plutôt que de *fanatic* comme beaucoup l'ont avancé, apparut alors dans les colonnes des quotidiens²³. De courts poèmes au ton léger, semblables aux limericks irlandais, ornaient les « pages sport » à l'approche du début de saison ou de certains grands matches. On y exprimait la joie (et l'angoisse parfois) d'être fan et le plaisir d'être « emporté par la foule », comme le chantait Edith Piaf. La musique, justement, jouait un rôle croissant dans l'expérience du stade : les orchestres un peu partout s'improvisaient et les compositeurs de Tin Pan Alley trouvaient dans le personnage du fan un sujet à la fois moderne et universel qui inspiraient leurs créations ragtime, jazz ou valse d'opérette. Les illustrateurs, enfin, dépeignaient à force de caricature les traits du *bug*, du *crank*, du *faithful*, autant de sobriquets donnés au spectateur des années 1910 et 1920. Ces années montrent également une évolution nette dans le regard porté par la presse sur le public des stades. Largement ignoré auparavant, le fan apparaît comme sujet d'étude en tant que tel. Si certains articles tentaient quelques hypothèses sur sa psychologie, la plupart se contentaient de les décrire, ou plus exactement de décrire ses manifestations de liesse et ses émotions. N'ayant pas accès au vécu direct des fans, les journalistes présumaient ces dernières, au point, sans doute, de les exagérer, voire de les inventer. Cette « découverte » des émotions du fan, couplée à l'essor de la presse spécialisée, fit naître un nouveau style littéraire : le récit de match. Plus que la simple narration du résultat, il était drame, suite de séquences, alternance de joie et de peine. Il faisait la part belle à la mise en scène, à l'hyperbole, et à la peinture de l'effervescence des sens.

b) Joie, impatience et rituel

A l'aube de la saison 1912, le mystérieux poète FWR offrit aux lecteurs du *Brooklyn Eagle* une variante, en pieds, de ce nouvel art sportivo-littéraire :

²³ Pour « fancy », Dewey, *The 10th Man*, xi, et courriel à l'auteur, 11/04/09.

« Criez votre joie et buvez vos peines, que la rangée entière lève son chapeau :
Les petits chéris d'Ebbets sont de retour pour offrir leur spectacle le plus beau.
La limonade à dix cents, les feuilles de marque, les cacahuètes grillées,
Les boissons au chocolat ; toutes sont de retour pour séduire et aguicher.
Des employés de bureau qui ont perdu mamie, des écoliers faisant l'école buissonnière,
Des hommes enjoués venus seuls et d'autres de leur pépée accompagnés:
Une infinité d'espèces s'était mêlée pour assister au premier lancer.

Criez votre joie et buvez vos peines, : perdre un match ce n'est rien
D'autres sont à venir et pour se faire un nom, il en faut plus d'un !

Ne vous inquiétez pas, creusez le sol pour déterrer le mât du fanion
Savourez cet état d'esprit, partagez-le, le trou n'est pas si profond !
Même si les fans de New York disent que nous ne valons pas grand-chose
Dites haut et fort ce que vous pensez de Brooklyn, allez-y sans retenue
Que l'orchestre joue et que l'équipe de base-ball de Brooklyn soit la bienvenue »²⁴.

Ces vers de mirliton associaient l'inauguration de la saison à un débordement d'émotions et un à lâcher prise collectif. Le spectateur était invité à une fête des sens à la fois personnelle (« criez vos joie et buvez vos peines ») et collective (« savourez cet état d'esprit, partagez-le). Un an plus, pour l'ouverture d'Ebbets Field, un autre journaliste du *Eagle*, employant un style faussement épique que n'aurait pas renié Pope, s'exclama : « 25 000 cœurs battirent la chamade, 25 000 paires de pieds martelèrent le sol de béton, 25 000 gorges grondèrent de satisfaction »²⁵. Vibrer ensemble, à l'unisson, voilà ce qui animait le public, du moins aux yeux des journalistes.

Déjà en 1908, la chanson « Take Me Out to the Ball Game » (devenu depuis l'hymne populaire du base-ball) avait mis l'accent sur le plaisir qu'un homme (ou une femme en l'occurrence) pouvait ressentir à se fondre dans une foule (*crowd*) : « Emmène-moi au match de base-ball / Emmène-moi avec la foule », demandait la protagoniste Katie Casey dans le refrain²⁶. Si on consulte le manuscrit des paroles composées par Jack Norworth, on constate même que la formule « Emmène-moi avec la foule » fut préférée à « Emmène-moi au stade », plus prosaïque et moins incarnée dans une épaisseur humaine²⁷. De plus, la mise en scène de la joie collective passait par la possibilité de s'extraire du groupe et d'agir individuellement, en devenant chef de chœur par exemple. Ainsi, le 2^{ème} couplet de la célèbre chanson disait :

²⁴ FWR, « A Welcome to the Brooklyn Baseball Team by a Model Brooklyn Fan », *Brooklyn Eagle*, 12 avril 1912, je souligne. Voir l'original en annexe, page 557.

²⁵ « Baseball Is Here », *Brooklyn Eagle*, 5 avril 1913, également pour les citations suivantes.

²⁶ « Take me out to the ball game / Take me out with the crowd », Chanson, « Take Me Out to the Ball Game », Jack Norworth (paroles) et Albert Von Tilzer (musique), York Music Company, 1927 (1908) ; paroles citées dans Tim Wiles, « Music Matters in Baseball's History », *Memories and Dreams*, vol. 27, n°4, hiver 2005, 18.

²⁷ « « Take me out to the ball game / take me to [out with] the park [crowd] » ; le manuscrit original est reproduit dans Tim Wiles, « Music of the Sphere », in *Baseball as America : Seeing Ourselves Through Our National Game*, Washington (DC), National Geographic Society & National Baseball Hall of Fame and Museum, 2002, 129-31 : entre crochets droits la version finale, voir le texte complet page 556.

« Quand le score était à deux partout
Katie Casey savait quoi faire,
Pour encourager les gars qu'elle connaissait
Elle faisait pousser ce chant aux hommes du public »²⁸

On remarque que l'expérience du stade n'était nullement réservée aux hommes : Katie Casey avait parfaitement sa place dans cet univers de joie d'où se dégageait une certaine ivresse collective. D'ailleurs, il semble que les spectateurs du 1^{er} match de la *World Series* de 1916 aient bel et bien ressenti cette ivresse. Une centaine d'hommes « pris de frénésie » et de jeunes garçons « en plein délire » envahirent le terrain après la victoire des Robins contre Boston²⁹. Ils zigzagèrent en file indienne pendant 15 minutes en suivant l'orchestre et en chantant à tue-tête « Glory Glory, Hallelujah ». Et le journaliste de commenter que face à ce singulier spectacle, le Béoïen les aurait sûrement jugé fous à lier, alors que l'initié, lui, savait apprécier cette « danse du serpent », pratique commune sur les terrains de football (américain) universitaire, qui témoignait « simplement de l'effervescence qui suit une glorieuse victoire ».

La presse, comme la chanson populaire, appréciaient donc souvent de mettre en scène des situations de liesse collective, le plus souvent hyperboliques, comme si l'expérience de l'effervescence était partie prenante de l'expérience du stade. Mais cette mise en scène pouvait aussi être éminemment individuelle, surtout à l'approche du début de saison, période de l'année empreinte d'impatience et d'excitation pour le fan. Dès 1909, le rituel de l'attente et de l'espoir fut dramatisé dans un quotidien de Brooklyn. Une illustration signée Frank Dunnam montrait la caricature d'un homme d'affaires (chapeau de feutre, long cigare et costume rayé) perdre le contrôle sur lui-même et sur son langage au fur et à mesure que le premier jour de la saison approchait :

« LUNDI – (l'homme fume devant une bière, l'air pensif) : Ah, que sont moroses ces trois longs jours passés à attendre. Pourquoi, nous mortels, sommes nous donc forcés de souffrir de la sorte ?

MARDI – (l'homme a les yeux écarquillés vers l'horizon) : Si seulement je pouvais dormir pour ne pas affronter ce suspense !

MERCREDI – (l'homme gesticule, perd son cigare et son chapeau devant le spectacle du match) : Toi le frappeur, fais la voler ! Quoi, un *strike* ? Mais c'est du vol ! »³⁰

²⁸ « When the score was just two to two / Katie Casey knew what to do / Just to cheer up the boys she knew / She made the gang sing this song », « Take Me Out... », op. cit.

²⁹ « Cushions and Paper Fly as Fans Celebrate Victory - Brooklyn Rooters Parade Over Field After Game - Prove Town is Good Baseball City », *Brooklyn Eagle*, 11 octobre 1916.

³⁰ « Only Three Days More », *Brooklyn Eagle*, 11 avril 1909.

Juste en face de cette bande dessinée miniature, on retrouvait notre capitaliste par excellence face contre sol, l'oreille tendue pour entendre les bruits de pas du joueur de base-ball, dont la silhouette réfractée sur le sol était d'autant plus imposante qu'il se trouvait dos au soleil, comme s'il était lui-même un fils du printemps.



Illustration 4 : « Chut, je crois entendre des pas », 1909
Source : « Only Three Days More », *Brooklyn Eagle*, 11 avril 1909.

Entre messie venu du monde céleste et géant chtonien, ce joueur de base-ball incarnait les forces ancestrales du renouveau et l'espoir que la plupart des peuples entretiennent pour quiconque aurait le pouvoir magique de les divertir, au sens premier, les emmener vers un ailleurs. La maison cossue enfoncée dans la vallée ne fait que renforcer l'imaginaire champêtre et messianique de cette scène empruntant au mythe du retour du fils prodigue. Religion païenne, le base-ball savait capturer les esprits au point que cet homme d'affaires, comme saisi par une foi mystique, mettait son corps dans une posture grotesque qui, au final, confère de l'humour à l'ensemble de la scène.

Si même les hommes d'affaires respectables connaissaient « un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens » (pour citer Rimbaud) à l'approche du début de saison, les enfants étaient d'autant plus sujets à cette excitation. Selon le jeune Burton Appleton, âgé de 14 ans en 1935, le premier match de la saison, connu aux Etats-Unis sous le nom de *Opening Day*, était à Brooklyn « un jour d'Espoir [...], une Rédemption pour le fan brooklynois à l'agonie depuis 15 années passées sans le moindre titre »³¹. *Opening Day* avait même acquis le sobriquet de « Journée des Grand-mères », puisque beaucoup de fanatiques de base-ball prétendaient qu'ils devaient se rendre aux funérailles de leur grand-mère, dans

³¹ Appleton, « Opening Day at Ebbets Field 1935 », 3.

l'espoir de trouver une excuse pour assister au match sans craindre un refus ou un blâme pour avoir manqué le travail ou la classe. L'importance de ne pas rater le premier match de la saison produit donc un folklore partagé, commun, semble-t-il, à beaucoup de Brooklynais, jeunes et moins jeunes. Cette tradition orale s'inscrivait dans un ensemble de rituels liés au spectacle du base-ball et à son anticipation. Comme l'explique Anthony King à propos du rôle du football dans la société britannique, le sport n'est pas seulement de nature économique : son attrait est qu'il réunit chaque semaine dans un même lieu à un horaire relativement fixe des milliers de personnes pour qui cette pratique est un rituel, c'est-à-dire, selon Clifford Geertz, l'occasion pour des individus de « se raconter à eux-mêmes une histoire sur eux-mêmes » afin d'interpréter, de considérer et éventuellement de négocier leur place dans la société qui les entoure³². Le rituel sportif n'est donc aucunement l'imposition structurale d'un ordre hiérarchique et hégémonique mais la dramatisation *via* l'effervescence des sens des moyens par lesquels un groupe d'individus se considère et se positionne, y compris politiquement, au sein de la société qui produit ce rituel.

Ce détour par l'anthropologie interprétative (ou herméneutique) de Geertz est nécessaire pour comprendre la vraie nature de la mise en scène de l'excitation collective et individuelle suscitée par le base-ball au début du siècle dernier. Il ne s'agissait pas d'une parenthèse puérile marquée par la transgression, la régression et l'anarchie mais bien d'un moment hautement codifié (malgré l'excitation des corps et des esprits) facteur de socialisation et créateur d'appartenances communes. En effet, « les travaux d'ethnologie et d'anthropologie sociale comme ceux de Christian Bromberger sur le football, ceux d'Arjun Appadurai sur le cricket ou encore ceux de Sébastien Darbon sur le rugby montrent que la construction des identités locales passent par l'appropriation puis l'exhibition des valeurs que les communautés se plaisent à s'accorder », ici l'allégresse, l'excitation et l'espoir d'un jour meilleur³³. Cette appropriation était d'autant plus forte et qu'elle reposait sur une certaine culture du ressentir.

c) Cultiver le plaisir des sens

Outre la mise en scène des émotions collectives et individuelles, les récits de matches, chansons populaires et autres caricatures développaient un deuxième thème récurrent, à

³² Anthony King, *The End of the Terraces : The Transformation of English Football in the 1990s*, éd. révisée, Continuum International Publishing Group, 2002 (1998), 17-19 ; Clifford Geertz, « Deep Play : Notes on the Balinese Cockfight », *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973, 448.

³³ Pascal Duret, *Sociologie du Sport*, Que sais-je ?, Paris, PUF, 2008, chapitre 2, nd ; Arjun Appadurai, *Après le colonialisme : les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2001, chapitre 3 : « Jouer avec la modernité : la décolonisation du cricket indien » ; Bromberger, Hayot et Mariottini, *Le Match de football* ; Sébastien Darbon, *Rugby, mode de vie. Ethnographie d'un club, Saint-Vincent-de-Tyrosse*, Paris, Jean-Michel Place, 1995.

savoir que l'expérience du stade était une expérience avant tout sensorielle. De cette implication des cinq sens découlait un certain hédonisme facilité et renforcé par les nouveaux modes de consommation du début du siècle.

Le stade de base-ball était avant tout un « paysage sonore », pour utiliser l'heureuse expression d'Alain Corbin, qui provoquait des émotions fortes³⁴. Un article de 1911 sur les comportements du fan « moderne » comparait « la multitude de cris, de râles, de protestations et d'encouragements » qui envahissait les stades à un « Niagara de sons » perturbant les jeunes lanceurs et, parfois, les arbitres³⁵. Deux ans plus tard, un des journalistes du *Eagle* décrivit avec force imagerie sonore l'effet produit sur la foule par les deux coups de circuit frappés par Jake Daubert et Casey Stengel lors du 1^{er} match officiel joué à Ebbets Field : « [les *home-runs*] provoquèrent un tonnerre d'applaudissement qui rugit par monts et par vaux comme le vrombissement d'une artillerie se lançant dans l'action accompagnée par des fusils Parrott »³⁶. La métaphore militaire a pour but ici de frapper les esprits pour connoter les ressources de puissance et de progrès incarnées par les athlètes, tandis que l'imagerie sonore évoque un stade bruisant de sons qui se propagent d'un bout à l'autre de l'enceinte sans que personne ne puisse échapper à l'action et à son effet sur les corps. Si, comme un commentateur d'Alain Corbin l'écrit, « les bruits n'étaient pas [au 19^{ème} siècle] la nuisance qu'ils sont devenus »³⁷, il faut préciser que l'espace sonore du stade s'adoucissait régulièrement pour laisser place à des airs de musique joués par des orchestres sur place, comme ce 8 avril 1913 où « *Aida*, *La Paloma* et des airs irlandais furent interprétés pour encourager fans et fannettes »³⁸. Par contraste, la défaite était avant tout silence : alors que les fans de Brooklyn reprenaient en chœur « Glory, Glory, Hallelujah », les Boston Loyal Rooters « étaient abattus, les drapeaux muets, les voix silencieuses »³⁹.

Si l'ouïe était sollicitée au stade, les autres sens n'étaient pas en reste, comme la vue par exemple. Les récits de matches insistaient sur la vitesse des actions (la rencontre du 6 avril 1913 offrit « un des jeux les plus rapides jamais vus ») et sur l'excitation qui en découlait (« le match fut plein de rebondissements (*thrills*) et il n'y eut pas un seul temps

³⁴ Alain Corbin, *Les Cloches de la terre : paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIXe siècle*, Paris, Flammarion, 2000 (1994).

³⁵ WM. A. Phelon, « The Great American Fan », *Baseball Magazine*, vol. 7, n°5, septembre 1911.

³⁶ « Superbas Win... », *BE*, op. cit. ; les fusils *ten-pounders* de la firme Parrott furent surtout utilisés pendant la guerre de Sécession.

³⁷ Jean-Clément Martin, « Recension de "Alain Corbin, Les Cloches de la Terre, Paris, Albin Michel, 1994" », *Annales HSS* n°4, juillet-août 1996, 808.

³⁸ « All Brooklyn is Waiting the Glad Cry of 'Play Ball' at Ebbets Field Tomorrow », *Brooklyn Eagle*, 8 avril 1913.

³⁹ « Cushions and Paper Fly », *Brooklyn Eagle*, op. cit.

mort (*never a dull moment*) »⁴⁰. En 1915, *Baseball Magazine* se fit l'écho et l'artisan d'une telle rhétorique de la vitesse dans un panégyrique à l'art de la frappe :

« Le baseball est un sport qui a un attrait direct. Il y a chez lui une fraîcheur, une étincelle, un jaillissement d'énergie, un éclat qui électrise l'imagination. Il y un appel à la chair dans le claquement de la batte, un frisson d'enthousiasme dans une saisissante action défensive. Par tous les moyens possibles, qu'on accroisse cette fougue, cette vitesse et ce zèle dans l'action. Et qu'on relègue à la place qui est la sienne cet art prosaïque et peu passionnant qu'est celui du lancer, si dominant aujourd'hui qu'il gâte l'ensemble du sport »⁴¹.

Le goût était aussi largement sollicité. En effet depuis les années 1880 et la construction de « l'empire des frères Stevens », toute sortie au stade de base-ball s'accompagnait de la consommation de nourriture et de boisson en plus ou moins grande quantité. Le Britannique Harry M. Stevens « inventa » la vente de denrées consommables dans les stades à Columbus (Ohio) avant de diffuser son commerce à tous les stades de l'est. Avec son frère il bâtit rapidement un empire couvrant tout le pays et tous les sports. La légende raconte qu'il introduisit le *hot dog* vers 1901 aux Polo Grounds de New York : constatant que les glaces ne se vendaient pas, il jeta dans l'eau bouillante des saucisses achetées dans les charcuteries du quartier allemand autour du stade et les plaça dans un petit pain rond. L'ensemble, appelé *frankfurter* (en hommage à l'origine des saucisses) ou *hot dog* (après la popularisation de ce terme traduit de l'allemand par l'illustrateur comique Thomas Dorgan) était aisé à manier et facile à manger sans perdre un instant du spectacle⁴².

A Ebbets Field, des photographies prises aux abords du stade montrent des vendeurs ambulants servant ce mets devenu symbole d'une sortie au match de base-ball pour de nombreux Américains. L'un de ces clichés, probablement daté de la *World Series* de 1920, montre deux jeunes femmes en pull et robe, manches retroussées, qui vendent des hot dogs maintenus au chaud sur un four à brique. L'étal est de fortune, le sol jonché de petits cailloux. Nous sommes probablement près de l'entrée des places les moins chères, sur Montgomery Street. Les quatre acheteurs en chapeau, dont un d'un certain âge, semblent habitués à dévorer leur hot-dog tout en lisant le journal ou en consultant le programme⁴³. Une autre photographie prise en 1920 sur Sullivan Street, c'est-à-dire devant Ebbets Field, montre un stand de vente mieux organisé avec des petites vitrines emplies de pains préparés, des cruches de boissons, des hommes en costume, souriants alors qu'ils attendent en file pour être servis, gage de la popularité de ce petit mets si central à l'expérience du stade (voir Photographie 13).

⁴⁰ « Ebbets Field Opening Victory for Superbas », *New York Times*, 6 avril 1913.

⁴¹ « What the Baseball Public Wants », op. cit., 74

⁴² Adomites, « Fans and Concession », 547-548.

⁴³ « Crowd Outside Ebbets Field », photographie en noir et blanc, George Bain Coll., Lib. of Congress, LC-DIG-ggbain-31277, 5 octobre, 1920.



Photographie 13 : « Des hot-dogs pour les fans à Ebbets Field », 6 octobre 1920

Source : « Baseball Fans--"Hot Dogs" for Fans Waiting for Gates to Open at Ebbets Field », photo., Lib. of Congress, George Bain Coll., LC-USZ62-58784

Ne s’y trompant pas, la culture populaire a souvent mis à l’honneur d’autres plaisirs gustatifs du stade comme les cacahuètes ou les petits biscuits dans « Take Me Out to the Ball Game », ou, dans le poème de FWR « Bienvenue à l’équipe de base-ball de Brooklyn » : « la limonade à dix cents, les feuilles de marque, les cacahuètes grillées / Les boissons au chocolat ; toutes [...] de retour pour séduire et aguicher »⁴⁴. Dans l’ensemble, le match de base-ball était un moment de plaisirs sensoriels (auditifs, gustatifs, et sûrement olfactifs), voire sensuels. En effet, pour être complet, il faut préciser que le match de base-ball pouvait également être un lieu de séduction pour hommes et femmes. Katie Casey, l’héroïne de la chanson citée plus haut, ne demande-t-elle pas à son « jeune beau » de l’emmener « un samedi », non pas au spectacle comme il le suggérerait, mais au stade de base-ball ?⁴⁵ De même, FWR évoque les jeunes hommes venus au match « avec leur pépée » et les autres, venus seuls : ces derniers voulaient-ils y faire une rencontre ?⁴⁶ Ajoutons enfin que le public féminin, présent dans les stades depuis la naissance du sport dans les années 1840⁴⁷, pouvait parfois se délecter devant le spectacle des corps masculins en mouvement, comme celui du bien surnommé William « Adonis » Terry, qui a 19 ans devint la coqueluche de ces dames, et

⁴⁴ FWR, « "A Welcome to the Brooklyn..." », poème ; trad. « Bienvenue à l’équipe de base-ball de Brooklyn » - par un fan brooklynois exemplaire ».

⁴⁵ « Take Me Out... », op. cit., 1^{ère} strophe : « On a Saturday her young beau] Called to see if she’d like to go] To see a show but Miss Kate said no] I’ll tell you what you can do –] Take me out to the ball game... ».

⁴⁶ FWR, « "A Welcome to the Brooklyn..." », op. cit., voir p. 160 ; à en croire le reporter du *New York Times*, « l’intérieur du stade était un vrai tableau [...], agrémenté par la présence dans les loges [...] de toute la galaxie de la jeunesse et de la beauté brooklynoise [...] Les demoiselles de Brooklyn ne furent jamais aussi nombreuses à assister à un match, et c’est à regretter, car à partir d’aujourd’hui on les considérera comme un élément clé du nouveau stade », « Ebbets Field Opening... », *NYT*, 6 avril 1913, op. cit.

⁴⁷ Donald Dewey rappelle que les premiers matches des Knickerbockers étaient observés par un nombre conséquent d’épouses et de fiancées, Dewey, *The 10th Man*, 6.

le resta pendant les 9 saisons où il évolua pour les Brooklyn Grays⁴⁸. On peut se demander également si le fait d'offrir un miroir aux membres de la gent féminine lors de l'inauguration d'Ebbets Field ne fut pas l'occasion pour les dirigeants de signifier que la séduction voire un soupçon d'érotisme avait sa place dans l'expérience du stade, qui, on le voit bien, ne se cantonnait pas au jeu sportif. Le spectacle était aussi dans la rue et dans les tribunes.

Fête des sens, le match de base-ball était donc un moment d'hédonisme marqué par la recherche et la consommation de plaisirs, comestibles ou non. A l'instar d'un Babe Ruth (le plus grand joueur des années 1920) jouissant sans entraves de sa vie de nabab des années folles, le public du stade était à la recherche de l'exceptionnel⁴⁹. L'attrait pour le paroxysme se faisait d'ailleurs sentir dans les récits de certains matchs « plus dramatiques qu'aucun autre auparavant », « uniques aux yeux de l'auteur et d'une génération de fans »⁵⁰, « le théâtre d'une démonstration de joie spontanée inégalée dans l'histoire de la *World Series* »⁵¹. Aucune hyperbole n'était de trop pour impliquer le fan dans le spectacle du match de base-ball : ses sens étaient sollicités, son goût capturé, son imaginaire mobilisé.

1.3. Apprécier, ou les joies de l'expertise

L'école du fan était donc composée de deux dominantes : l'apprentissage de la participation et l'incitation à ressentir. Pour être complet, il faut ajouter un troisième pôle : l'exhortation à apprécier. Il faut entendre ce terme dans les deux acceptions : à la fois aimer et évaluer. Au fil du temps, le plaisir du spectateur se raffina et exigea du public qu'il devînt un expert en base-ball.

a) Feuille de marque et socialisation de l'expert

La feuille de marque, conçue vers 1860 mais développée comme bien de consommation dans les années 1910, avait pour but de tenir le spectateur occupé et de lui fournir les informations nécessaires pour qu'il suive de manière active les différentes phases du match. Pour être plus précis, le fait de remplir cette simple feuille quadrillée transforma le spectateur *lambda* en « connaisseur ». En effet pour synthétiser un match rapidement sur un espace réduit de papier, il fallait administrer un savoir technique considérable, nécessitant d'employer des abréviations, des sigles, des codes qui « [faisaient] passer ce système de

⁴⁸ Terry, *Long Before the Dodgers*, 128-129.

⁴⁹ Sur Babe Ruth et l'hédonisme des années 1920, Ron Briley, « Ruth and Cobb as Cultural Symbols : the Development of a Mass Consumer Ethic for Baseball in the 1920s », *Class at Bat, Gender on Deck and Race in the Hole : A Line-up of Essays on Twentieth Century Culture and America's Game*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2003, 7-23 ; Rader, *Baseball : A History*, 119-123.

⁵⁰ « Superbas Win... », *Brooklyn Eagle*, 6 avril 1913, op. cit. ; « Cushions and Paper Fly », *BE*, 11 octobre 1916.

⁵¹ « Cushions and Paper Fly », *Brooklyn Eagle*, op. cit.

transcription particulier pour des cunéiformes aux yeux du Béotien », selon Paul Dickson, spécialiste de cette pratique réservée aux initiés⁵². Par exemple, chaque position de joueur était (et est toujours d'ailleurs) symbolisée par un numéro (1 pour lanceur, 2 pour receveur, 3 pour 1^{ère} base, etc. jusqu'à 9 pour le joueur de champ droit). De même chaque geste défensif ou offensif répertorié comme une lettre : K pour *strike* (prise), F pour *fly ball* (chandelle), E pour *error* (faute de la défense), BB pour *base on ball* (accorder une base à un frappeur), etc. (voir Illustration 5).

BROOKLYN DODGERS													
BROOKLYN DODGERS													
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	AB	R	E
19 Gilliam, LF, 2B	4-3				4-3		2-6	9			///	1	1
1 Reese, SS	8	8					K				///	1	1
4 Snider, CF	4-3		K		E-3						///	1	1
39 Campanella, C											///	1	1
16 Amoros, LF		4-3			3-3		7				///	1	1
14 Hodges, 1B		7	6-3					8			///	1	1
6 Fenner, RF		4-3							3		///	1	1
43 Robinson, 3B			6-3		K	3-1					///	1	1
17 Erskine, P			4-3					4-2	8		///	1	1
36 Newcome, P											///	1	1
30 Loos, P											///	1	1
45 Podres, P.											///	1	1
12 Kellert, IF											///	1	1
23 Zimmer, IF											///	1	1
43 Hawk, IF											///	1	1
8 Shuba, OF											///	1	1
10 Walker, C											///	1	1
54 Howell, C											///	1	1
32 Koufax, P											///	1	1
41 Labine, P											///	1	1
22 Herman, C											///	1	1
31 Pitter, C											///	1	1
33 Beckor, C											///	1	1
44 Bessent, P											///	1	1
24 Alston, Mgr.											///	1	1

NEW YORK YANKEES													
Yankees													
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	AB	R	E
ALIZUIZ 28-Bauer, R.F.	2	4-3			5-3						///	1	1
MARTIN 32-McDougal, 3B	7							9			///	1	1
MADON 18-Barca, C											///	1	1
BERA 7-Mantle, C.F.	8						7	9			///	1	1
BAUER 15-Collins, 1.B.		4-3									///	1	1
SKURBAN 25-Noren, L.F.			4-3								///	1	1
CERV 42-Coleman, S. 3B		6-3		5			6-3	7			///	1	1
HOWARD 1-MARTIN, 2.B.									6-3		///	1	1
16 Bond, P.											///	1	1
23 Byrne, P.											///	1	1
19 Macley, P.											///	1	1
3 Crosetti Coach											///	1	1
28 Morgan, P.											///	1	1
37 Stengel, Mgr.											///	1	1
51 Leja, I.F.											///	1	1
6 Carey, I.F.											///	1	1
29 Silvera, C.											///	1	1
39 Wiesler, P.											///	1	1
53 Kucks, P.											///	1	1
10 Rizzato, S.S.											///	1	1
31 Turner, Coach											///	1	1
40 Carroll, I.F.											///	1	1
55 Grim, P.											///	1	1
17 Richardson, I.F.											///	1	1
33 Dickey, Coach											///	1	1
41 Cerv, O.F.											///	1	1
14 Skowron, I.F.											///	1	1
18 Larsen, P.											///	1	1
35 Robinson, I.F.											///	1	1
47 Sturdivant, P.											///	1	1
32 Howard, L.F.											///	1	1

Illustration 5 : Feuille de marque du dernier match de la *World Series* de 1955

Source : Tom Olifant, *Praying for Gil Hodges : A Memoir of the 1955 World Series and One Family's Love of the Brooklyn Dodgers*, New York, Thomas Dunne Books/St. Martin's Press, 2005, 127.

Développées par la presse, les *scorecards* aidèrent le fan à devenir un expert dès les années 1900. Chaque lettre ou combinaison de chiffre désigne une élimination ou une progression sur base. Ici est consigné en sténo hiéroglyphique le *shut-out** de Podres qui donna aux Dodgers leur 1^{er} titre de « champions du monde » en 1955.

Remplir correctement une feuille de score nécessitait un apprentissage long et érudit, qui avait pour conséquence de fidéliser le spectateur, de l'impliquer physiquement et mentalement, mais aussi de le socialiser au sein d'un groupe de semblables pareillement initiés. Véritable « carte de membre ouvrant les portes du monde du base-ball », la feuille de marque « cette simple feuille de papier, si facile à remplir qu'un enfant peut le faire (sic), conserv[ait] le match chronologiquement et ne laissait passer aucun détails, lui permettant de continuer d'exister au-delà de la dernière manche »⁵³.

b) Portait du fan en connaisseur

Cette insistance sur le goût du détail, et d'une manière générale sur l'« expertise » du fan, se fit d'ailleurs de plus présente dans les poèmes, articles et éditoriaux sur le base-ball parus dans les années 1910-1920. Dans un pastiche de H. L. Longfellow, George Potter,

⁵² Paul Dickson, *The Joy of Keeping Score : How Scoring the Game Has Influenced and Enhanced the History of Baseball*, New York, Walker, 2007 (1996), 3. Pour une illustration de cette technique, v. annexes page 555.

⁵³ Le journaliste du *Washington Post*, Tom Boswell, cité dans *Ibid.*, 7.

écrivain pour *Baseball Magazine*, décrit « un supporter enragé » et souligne son talent d'analyste et de conseiller :

« [...] Chaque semaine sans interruption, de trois à six,
vous l'entendez faire rugir ses cordes vocales
vous l'entendez leur dire quand voler une base
et quand faire une passe lancée.
Il ne laisse jamais l'arbitre en paix
Et il lui dit même où il devrait aller... [...] »⁵⁴

Dans la même veine (l'ironie en moins), un long reportage dans le mensuel réputé *Harper's* présentait le fan comme un expert, un critique « auquel rien n'échappe », « qui connaît sur le bout des doigts les moyennes offensives et défensives de chaque joueur » et surtout qui « comprend 90% de ce qui se passe sur le terrain, malgré la complexité qui caractérise le jeu [des années 1910] »⁵⁵. Accompagné de dessin au fusain montrant le fan « dans son état naturel, en train d'encourager ou de huer », l'article rappelle que malgré cette érudition, le fan n'attend qu'une chose : la victoire de son équipe au dépend de celle de l'autre ville. Plus nuancé dans sa description des rapports entre spectatorisme et attitudes partisans, John R. Tunis, par ailleurs connu pour ses romans de base-ball destinés à la jeunesse, dépeint dans un long article de 1923 ce qui fait selon lui « le vrai fan » :

« Quelle est votre définition du fan ? La plupart des gens considèrent comme fan un homme (sic) qui regarde les matches de ligue majeure, qui est assis dans les gradins et hurle quand l'équipe locale marque, qui fait une tête de six pieds de long quand l'autre camp ramène un joueur à la maison. Mais cet homme n'est pas le vrai fan. Le fan le plus pur n'a probablement jamais vu un match. Très probablement, il vient d'un canton à des kilomètres d'une ville où il y a une équipe de ligue majeure, une ville qui n'a peut-être même pas les moyens de soutenir une équipe de ligue mineure. Mais il est néanmoins le fan véritable. Il connaît les moyennes de frappe de toutes les équipes phare, combien de *home-run* Babe Ruth a fait en 1920 et quel genre de lancer perturbe le plus les frappeurs des Giants [...] Ce vrai fan n'est partisan d'aucune ville en particulier : il soutient simplement la meilleure équipe »⁵⁶.

Nécessaires à la formation de ce « vrai fan » étaient les nouveaux moyens de communication comme le télégramme ou surtout la radio qui permit, selon Tunis, à 800 000 personnes d'assister par procuration à la *World Series* de 1922, soit quatre fois plus que l'affluence des stades⁵⁷. Tout aussi indispensables à l'acquisition de ce savoir encyclopédique

⁵⁴ George B. Potter, « The Village Fan - A Ballad of the Bleachers (With Apologies to H. W. Longfellow) », *Baseball Magazine*, septembre 1911.

⁵⁵ Edward B. Moss, « The 'Fan' and His Ways », *Harper's Weekly*, n°54, 11 juin 1910.

⁵⁶ John R. Tunis, « Baseball, Kindness Mr. Morse », *The American Legion Weekly*, n° 5 octobre 1923, 7.

⁵⁷ Le télégramme comme la radio donnèrent également naissance à deux formes singulières de spectatorisme à distance et par procuration : la reproduction « en miniature » de matches réels sur des tableaux verticaux où

étaient les statistiques, élément qui pour beaucoup de spécialiste est un pilier de la nature des sports américains⁵⁸. Elles aussi apparurent dans les années 1860 grâce à Henry Chadwick qui avait inventé un système simple pour comptabiliser les performances des joueurs afin de prouver aux propriétaires que la compétence sportive pouvait être évaluée, comme toute autre activité professionnelle. Ensuite, la presse spécialisée, comme le *New York Clipper*, *Sporting Life* ou *Sporting News*, se mirent à ajouter chaque semaine une grille de marque où figuraient, en colonnes, les moyennes de frappe, les pourcentages des lanceurs gauchers, les dimensions comparées des terrains, etc.⁵⁹. Troisième élément nécessaire à la formation de l'expertise du fan : l'apparition croissante de calendriers, programme d'avant saison et livrets sur les joueurs. A cet égard, l'édition du 30 mars 1889 du *Eagle* (quelques jours avant le début de la saison) était révélatrice : les joueurs avaient leur silhouette dessinée dans les pages sports accompagnées d'un portrait en mot, le calendrier des matches à venir était annoncé et « Charley » Ebbets, alors simple employé du club, avait mis au point une nouvelle feuille de marque qu'il présentait au public⁶⁰.

Vingt-quatre ans plus tard, la stratégie de communication et de fidélisation du club restait la même : le 4 avril 1913 le visage des nouveaux joueurs apparaissaient en médaillon et leur noms dans une sorte de parchemin qui leur donnait l'allure d'aristocrates⁶¹. Le lendemain, un encadré occupait un quart de la page sport pour annoncer le programme des matches « spéciaux » à Ebbets Field, comme le trentième anniversaire d'Ebbets dans le baseball le 10 mai, la Journée des aveugles le 17, l'anniversaire de la Bataille de Long Island le 30 août, etc.⁶². Notons enfin que la maisonnette de bois située juste en face de la rotonde d'Ebbets Field fut rapidement convertie en point de vente de journaux, probablement par le *Brooklyn Standard Union*, alors quotidien numéro un du borough, qui y avait apposé un

bougeaient des figurines de métal en fonction des événements se produisant sur le terrain, voir le commentaire d'un match Brooklyn-Cleveland en 1896 : « Au début, les fans se moquaient des joueurs, comme des figurines de papier à un spectacle de marionnettes, mais au fur et à mesure ils se prirent au jeu. On entendit alors des remarques identiques à celles faites sur le vrai terrain ; il était difficile de se rendre compte que les joueurs dont les formes se présentaient manifestement à l'imagination se trouvaient sur le terrain à Cleveland », « « Seeing the Brooklyns Play », *Brooklyn Daily Eagle*, 7 juillet 1896, (je souligne), deuxièmement, la commercialisation de jeux de salon sur le thème du base-ball, « opposant avec des cartes et des dés les champions de la National League contre ceux de l'American League », voir la publicité, « A World Series of Your Own », *Baseball Magazine*, novembre 1916, 112.

⁵⁸ Sur le lien entre statistiques, capitalisme et sports modernes, voir Allen Guttman, *Games and Empires : Modern Sports and Cultural Imperialism*, New York, Columbia University Press, 1994, 2-3.

⁵⁹ Gage de la popularité du sport, deux de ces trois hebdomadaires de divertissement apparurent simultanément vers 1885 ; Dewey avance que la présence de ces données chiffrées « rassurait la clientèle de classe moyenne en montrant que le base-ball était rationnel et scientifique, et pas un simple jeu », Dewey, *The 10th Man*, 80.

⁶⁰ « It Opens To-Day », *Brooklyn Daily Eagle*, 30 mars 1889.

⁶¹ « Superbas Primed for Victory at First Home Game », *Brooklyn Eagle*, 4 avril 1913.

⁶² Publicité, *Brooklyn Eagle*, 5 avril 1913.

panneau publicitaire où l'on lisait « l'actualité du base-ball »⁶³. Conçu pour fournir les dernières informations (ou rumeurs) du monde du base-ball au fan soucieux de « ne rien rater », ce kiosque de fortune suggère que l'expérience du stade était largement façonnée par la presse.

Dans de telles conditions de médiatisation, il n'est pas surprenant d'entendre chanter dans « Take Me Out to the Ball Game » : « Katie Casey assistait à tous les matches] elle connaissait les joueurs par leur prénom », ⁶⁴. Symbole à la fois de l'engouement d'un fan et de la grande mise à disposition d'informations sur les joueurs, ces vers de la 2^{ème} strophe font écho à ceux de la 1^{ère}, également marqués par la dévotion physique et matérielle de Katie pour son équipe :

« Katie Casey était une malade du base-ball
sa fièvre atteignait des sommets,
pour le simple fait de soutenir les gars de la ville
elle dépensait le moindre de ses centimes »⁶⁵.

Si là encore la double hyperbole a pour but de dramatiser l'expérience du fan au stade afin de la rendre plus attirante, elle suggère également l'investissement, à tous les sens du terme, consenti par certains fans. Un éditorialiste du *New York Times* déplora d'ailleurs le « fanatisme » de certains fans à travers l'anecdote du vieil ami retrouvé après quatre ans d'absence qui « au lieu de discuter avec vous et d'échanger des idées sur les choses de la vie comme autrefois [...] préfère parler inlassablement de vieux matches de base-ball sans intérêt, [...] car il semble pris, sans pouvoir s'en extirper, dans l'état du fanatisme pour le base-ball »⁶⁶. De l'expertise à la monomanie, il n'y a qu'un pas, semble dire cette colonne alarmiste mais révélatrice d'une époque où le rôle et le sens de la passion populaire pour le base-ball rentrèrent en écho avec certains nouveaux aspects de la société américaine.

Pour résumer, incité à s'investir personnellement et collectivement pour son équipe locale, impliqué dans le spectacle du match par la mobilisation de tous ses sens, séduit intellectuellement par la promesse d'une expertise garante d'une forme d'éternité, le fan de base-ball des années 1890-1930 semble avoir joué un rôle dans la redéfinition des expériences

⁶³ « Ebbets Field, vers 1913 », photographie, Merlis Collection, version non modifiée ; le *Union* tirait alors 60 000 exemplaires par jour, deux fois plus que le *Citizen* et le *Eagle*, ses principaux concurrents, *N.W. Ayer & Son's American Newspaper Annual and Directory*, N. W. Ayer & Son., Philadelphie, 1913, 634-5.

⁶⁴ « Take Me Out... », op. cit., 2^{ème} strophe, « Katie Casey saw all the games / Knew the players by their first names ».

⁶⁵ Ibid., 2^{ème} strophe, « Katie Casey was baseball mad/ Had the fever and had it bad/ Just to root for the home town crew/ Every sou – Katie blew ».

⁶⁶ « Too Much Interested in Baseball – Friend Meet and Compare Notes After an Absence of Four Years », *New York Times*, 17 septembre 1911 ; un mois plus tard une autre manchette était dédiée à « la destruction d'un fan » interné à l'asile depuis que sa passion pour le base-ball et notamment pour les statistiques l'avait rendu fou, « Wreck of a Fan », *New York Times*, 11 octobre 1911.

urbaines de cette époque. Le rôle du supportérisme fut d'autant plus important dans l'histoire des villes américaines qu'il contribua à la fabrication de certaines identités et identifications, notamment à Brooklyn.

2. EXPERIENCE DU STADE ET FABRIQUE D'IDENTITES

Le sport, à partir du moment où il devint un spectacle de masse participa à la construction et à la mise en scène d'imaginaires sociaux et d'appartenances collectives. Le football a ainsi constitué en Angleterre un support d'identification pour la classe ouvrière, le symbole à la fois de sa spécificité et de son intégration à la collectivité nationale. En France, où il n'a longtemps constitué qu'une passion par intermittence, la fonction identitaire accordée visiblement à ce sport est demeurée plus difficilement perceptible des années 1920 aux années 1960⁶⁷. En s'inspirant des travaux de Fishwick, de Holt, de Mignon ou de Fontaine, il est possible d'engager une réflexion sur les liens entre expérience du stade et fabrique d'identités à Brooklyn, en n'insistant pas tant sur les appartenances de classe (traitées selon une autre problématique dans le chapitre précédent) que sur la fabrique d'un lien entre le club, le public et la ville, entendue à la fois comme espace social et comme système de représentations. Malgré les mises en garde formulées par l'étude récente d'Avanza et Laferté, l'expression « fabrique d'identité » fut retenue⁶⁸. Elle demeure en effet opérante à condition de garder à l'esprit que ces « fabriques » ne sont jamais coercitives et qu'elle donnent lieu à des identifications négociées par ceux qu'elles visent plutôt qu'à des identités fixes et homogènes. Il faut également les inscrire dans d'autres institutions sociales, comme l'Eglise, l'école ou le lieu de travail et ne jamais perdre de vue que les identités « fabriquées » à Ebbets Field ne le furent jamais à l'exclusion d'autres appartenances formant, du point de vue de l'individu, ce qu'on appellera sa palette identitaire⁶⁹.

⁶⁷ Ces premières lignes s'inspirent largement de Marion Fontaine, « I minatori alla conquista del calcio. Modernizzazione sportiva e costruzione identitaria nel mondo operaio francese (Les mineurs à la conquête du football, modernisation sportive et construction identitaire dans le monde ouvrier français) », *Memoria e Ricerca* n°27, janvier-avril 2008, 1 ; je remercie l'auteur de m'avoir transmis une copie de cet article ; Nicolas F.B. Fishwick, *English Football and Society, 1910-1950*, Manchester, Manchester University Press, 1989 ; Richard Holt, « Working Class Football and the City : the Problem of Continuity », *British Journal of Sport History*, vol. 3, mai 1986, 5-17 ; Mignon, *La Passion du football*, 185-98 ; Fontaine, « Les "Gueules Noires" », op. cit.

⁶⁸ Avanza et Laferté, « Dépasser la "construction des identités" ? » ; selon ces auteurs, « mêmes les exigences les plus constructivistes du terme [identité], largement dominantes aujourd'hui en sciences sociales, posent problème », 136 ; le courant récent de la « construction d'identité », de « l'invention de la tradition » se pose souvent en dénonciateur d'identités factices, ne s'interroge pas sur la réception des discours identificateurs par les acteurs eux-mêmes, et néglige d'étudier les moyens par lesquels ces identités, toutes fabriquées soient-elles, acquièrent le statut naturel, voire sacré, qu'elles ont pour beaucoup d'entités sociales, Ibid., 136-139.

⁶⁹ Je m'inspire ici de Bernard Lahire, *La Culture des individus : dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004 et de Ndiaye, *La Condition noire* cette approche s'oppose à celle de Nasaw : « à l'intérieur du stade, des foules d'inconnus s'amalgamaient dans une communauté de fans [...] Peu importait d'où ils venaient, ces hommes étaient venus pour soutenir l'équipe locale. Leur identification en tant que fans

Une fois ce cadre posé, il est possible d'interroger les mécanismes par lesquels l'expérience du stade à Ebbets Field put associer un spectacle *a priori* non déterminé idéologiquement (le match de base-ball) à un certain nombre d'identités, comme celle de fan, d'homme, de Brooklynois et de patriote.

2.1. Le stade comme lieu d'identifications multiples

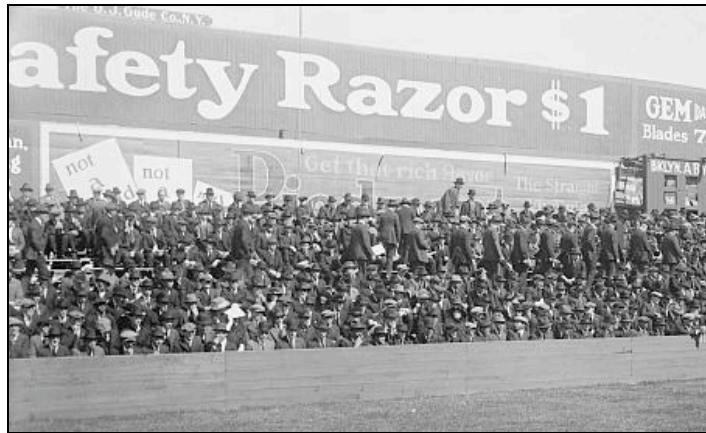
a) Une identification entre fans...

Plusieurs techniques furent employées pour que se constitue, du moins dans les discours et les signes, une « communauté de fans » composée non pas d'individus isolés aux motivations disparates mais bien de supporters faisant corps derrière leur équipe⁷⁰. Premièrement, la presse, grâce à la révolution de l'appareil photographique *Brownie Box* de l'entreprise Kodak, ne se contentait pas de publier fréquemment des gros plans de joueurs en pleine action⁷¹ ; elle étalait aussi au milieu de ses pages sports des panoramiques des tribunes et des gradins emplis de fans, surtout lors des grands matches comme la *World Series* de 1920 (voir Photographie 14). Ces clichés permettaient au fan individuel de se voir représenté au sein d'un groupe anonyme mais assez homogène, une proximité propice à l'auto-identification avec le collectif. L'outil photographique était aussi utilisé pour montrer le fan aux abords de stade, alors qu'il attendait l'ouverture des portes en lisant la presse ou en discutant avec des compagnons (Photographie 15). Là encore, la presse mettait en scène l'effacement de l'expérience individuelle au profit d'un moment collectif, voire fraternel. Cette identification du fan avec lui-même, si l'on peut dire, se prolongeait dans certaines vues d'ensemble, comme ce cliché pris devant la rotonde d'Ebbets Field au moment où les spectateurs faisaient la queue pour pénétrer dans le stade (Photographie 16) ou lors d'un moment institutionnalisé, comme le premier lancer d'un match qu'exécutait fréquemment un dignitaire (Photographie 17).

dépassait toutes les autres, du moins pendant les quelques heures où « leur » équipe était sur le terrain », Nasaw, *Going Out*, 102.

⁷⁰ Pour l'expression « communauté de fans », Nasaw, *Going Out*, 102.

⁷¹ Dewey, *The 10th Man*, 130.



Photographie 14 : Gradins temporaires à Ebbets Field, World Series 1920

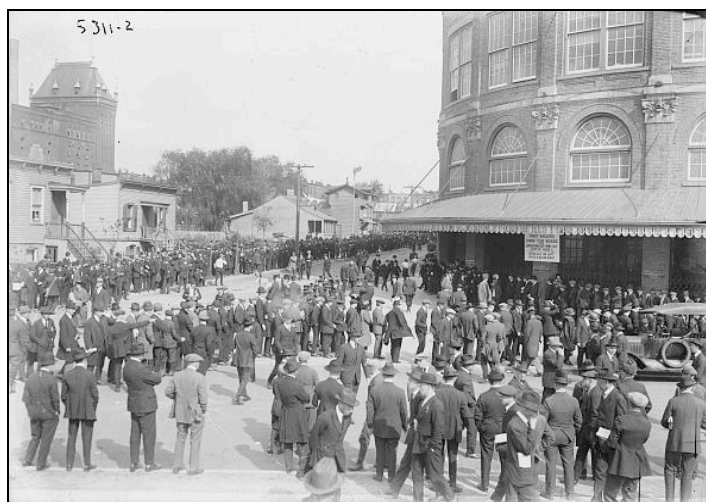
Source : Lib. of Congress, George Bain coll., LC-DIG-ggbain-31445

La révolution photographique permet de représenter le « fan » et donc de faciliter les identifications collectives



Photographie 15 : Aux abords d'Ebbets Field, 1920

Source : Lib. of Congress, George Bain coll., LC-DIG-ggbain-31441



Photographie 16 : Foule devant Ebbets Field

Source : Lib. of Congress, George Bain coll., 10 mai 1920, LC-DIG-ggbain-31450



Photographie 17 : Le gouverneur de Pennsylvanie John K. Tener à Ebbets Field

Source : Lib. of Congress, George Bain coll., 1914, LC-DIG-ggbain-15765; Ici la foule, visible au second plan, formait une masse attentive et ordonnée derrière le gouverneur de Pennsylvanie, debout à côté des co-présidents Charles Ebbets et Edward McKeever.

La mise en scène de ces individus rassemblés dans un seul espace pour un but précis produisait un effet de masse qui suggérait un certain anonymat de la foule, mais également soulignait que la sortie au stade se composait de rituels collectifs facteurs d'identification avec le groupe. D'ailleurs, un jeu paru dans les pages du *Brooklyn Eagle* récompensait le lecteur ou la lectrice qui parvenait à trouver l'identité exacte d'un spectateur dont la photographie avait été prise dans les tribunes à Ebbets Field. Le gagnant du concours baptisé « Find your Face in the Circle » (ce visage était entouré parmi d'autres) recevait un billet gratuit pour un match à venir⁷². Opération commerciale augmentant les ventes du journal, ce jeu en apparence anodin servait à connecter entre eux les membres du public qui pouvaient contempler, le temps d'une photographie, la foule à la fois unifiée et disparate qu'ils composaient. Pour appuyer ce recours à l'image, la presse n'hésitait pas à utiliser des métaphores comme « les Fidèles de Flatbush » ou « les ouailles d'Oncle Robbie » afin de suggérer que le public d'Ebbets Field formait un groupe homogène, ancré sur un territoire (le quartier de Flatbush) et pris dans un relation d'imbrication avec les cadres du club, qu'ils soient joueurs ou dirigeants⁷³.

b). ... et avec les divers acteurs du club

En effet, la presse incitait également les spectateurs à s'identifier aux joueurs de l'équipe. Un exemple saisissant de cette rencontre entre le public et les joueurs se trouve dans l'édition du *Brooklyn Eagle* faisant suite à la victoire de Brooklyn contre Boston dans le

⁷² Voir par exemple *Brooklyn Eagle*, pages sports, première page, 10 avril 1913 et *BE*, 11 mai 1913.

⁷³ Ces expressions apparaissaient fréquemment dans les pages du *Brooklyn Eagle* ou du *New York Times* entre 1910 et 1940 ; le sobriquet « ouaille » (*flock*) n'était pas dénué d'humour puisqu'il formait une métaphore aviaire avec le surnom de l'équipe, les « Robins », désignant à la fois un rouge-gorge et le diminutif du nom du *manager*, Wilbert Robinson.

troisième match des *World Series* de 1916. A la 6^{ème} manche, le lanceur Jack Coombs, pièce maîtresse du jeu des Robins durant cette saison victorieuse, leva les bras en l'air pour signaler qu'il voulait quitter la partie. Le public comprit immédiatement que le « vétéran » Coombs, comme on le surnommait⁷⁴, ne reviendrait plus à Ebbets Field. Arrivé de Philadelphie aux Dodgers à 32 ans, à l'initiative du manager Wilbert Robinson, qui n'avait pas son pareil pour repêcher des joueurs sur le déclin et leur offrir, tout à l'avantage des Robins, quelques dernières heures de gloire⁷⁵, Coombs avait obtenu le respect du public local, et plus encore, à en juger par le portrait qu'en fit le *Eagle* :

« Plus d'une gorge se serra hier à Ebbets Field quand Jack Coombs, héros de six matches de *World Series* leva la main au ciel [...]. Car Jack est plus qu'un joueur pour les Brooklynais. Il est davantage un héros populaire aux yeux du public du base-ball. Jack semble davantage être un des nôtres, si vous en comprenez le sens. Ce match lui est dédié bien qu'il quittât la partie »⁷⁶ (je souligne)

Il n'est pas aisé de savoir exactement quel « sens » donner à la formule cryptique « un des nôtres » : est-il un Brooklynais exemplaire parce qu'il a contribué au succès de l'équipe ? Est-il un membre émérite du monde du base-ball parce qu'il s'est illustré en ligue majeure depuis plusieurs années ? Tout dépend de ce que recouvre le « nous ». Quoi qu'il en soit la formule faisait communauté, en unissant derrière un même vocable, aussi vague soit-il, le public et les joueurs de ce qui devenait subtilement « leur » équipe.

Le même type de continuum identitaire se formait grâce à l'attitude de certains cadres du club dont on exhibait volontairement la proximité avec le public du stade. « Oncle Robbie » par exemple était présenté comme un membre de la famille, un « gars terre à terre et toujours prêt à rire » dont le physique de clown (il pesait 150 kilos) le rendait sympathique auprès du plus grand nombre⁷⁷. Moins flatteur (mais tout aussi facteur d'identification) était le portrait habituel du président Ebbets : pingre comme personne dans le milieu du base-ball, on disait de lui qu'il faisait laver les maillots des joueurs à sa propre mère pour économiser les frais de blanchisserie⁷⁸. Il tournait ce défaut à son avantage en se présentant comme un entrepreneur responsable qui gérait son affaire comme un bon père de famille : pourquoi, par exemple, posséder une voiture alors qu'il pouvait aller au stade à pied ? Il est vrai qu'en 1895 la famille Ebbets habitait au 328 de la Première rue, à quelques *blocks* seulement de

⁷⁴ Voir WM. A. Phelon, « The Greatest Race in Baseball History », *Baseball Magazine*, août 1916, 53.

⁷⁵ Durant, *The Dodgers*, 22

⁷⁶ « Cushions and Paper Fly », op. cit., *Brooklyn Eagle*, 1911.

⁷⁷ Arthur Daley, « Uncle Robbie and the Brooks », *New York Times*, 1^{er} janvier 1951, in Mele, dir., *A Brooklyn Dodgers Reader*, 26.

⁷⁸ McGee, *The Greatest Ballpark*, 31.

Washington Park⁷⁹. Dans tous les cas sa pingrerie était sujet de conversation sympathique dans la presse et probablement dans les travées d'Ebbets Field.

c) *Identification au sein du groupe masculin*

Le processus d'auto-identification fonctionnait également à un deuxième niveau, à savoir entre les hommes du public. En effet, tout dans l'enceinte du stade et ses environs conférait à en faire un univers masculin, ou du moins exhibant certains signes extérieurs de la masculinité. Si les dames et les demoiselles étaient les bienvenues à Ebbets Field, elles se trouvaient néanmoins en territoire masculin, comme le suggère fortement l'abondance de publicités destinés aux hommes sur les murs délimitant le terrain. Ceci était déjà le cas à Washington Park où deux photographies prises vers 1912 montrent que celles-ci vantaient principalement des produits culturellement associés à l'univers masculin comme l'alcool (du whisky surtout) ou le tabac⁸⁰. A Ebbets Field la tendance était exactement la même. En 1913, les cigarettes *Fatima*, ainsi que les whiskys *Perfection* et *Green River* partageaient l'espace publicitaire du mur du champ droit avec les rasoirs *Ever Ready* ou les tabacs *Bull Durham*, représentés par un imposant taureau vu de profil, symbole classique de virilité⁸¹. Sept ans plus tard, année de *World Series* à Brooklyn, les mêmes annonceurs se partageaient l'espace publicitaire avec de nouveaux venus, comme les savons *Lifebuoy*, signe que l'hygiène, voire la séduction, étaient des valeurs perçues comme compatibles avec l'univers du base-ball⁸².

On arguera que la présence de publicités « masculines » relevait d'une logique purement commerciale : elle reflétait simplement la composition majoritairement masculine des gradins. Si cet argument est parfaitement valide, il ne faut pas négliger pour autant que le social peut s'exprimer de manière matérielle à travers la production de l'espace et ainsi désigner, pour ne pas dire déterminer, un espace qu'on qualifiera de « genré », c'est-à-dire marqué par les rapports sociaux de sexe⁸³. Cette hypothèse est d'autant plus plausible que

⁷⁹ McGee laisse aussi entendre que vers 1916 les joueurs et leurs familles louaient des appartements ou des maisons dans le nouveau quartier qui émergeait autour d'Ebbets Field, Ibid., 76 ; Frank Graham rapporte même qu'on les voyait pousser leurs landaux dans les rues avoisinantes ou dans Prospect Park tout proche, Frank Graham, *The Brooklyn Dodgers : an Informal History*, Carbondale (Illinois), Southern Illinois University Press, 2002 (1ère ed., New York, G.P. Putnam's Sons, 1945), 55.

⁸⁰ Photographie « Brooklyn versus Chicago, vers 1910 » par Ralph Irving Lloyd et « Brooklyn Superbas contre Chicago Cubs », 1912, Rucker Archives. On y voit des affiches de plusieurs mètres carrés vantant les cigarettes *Turkish Trophies*, le gin *Coronet Dry*, les gommes à mâcher *Adams Peps in Tutti Frutti*, les cigarettes *Fatima*, le whisky *Green River* et le scotch *Perfection*, la bière en bouteille *Peter Doeloker* et les pneumatiques *Ajax*.

⁸¹ « Caldwell... », photographie citée.

⁸² « Crowd During Opening Day of *World Series* », photographie en noir et blanc, George Bain Coll., Lib. of Congress, 5 octobre, 1920.

⁸³ Ces remarques s'appuient sur Henri Lefebvre, *The Production of Space*, Oxford, Blackwell, 1991, Jerome Krase, « Italian American Urban Landscapes : Images of Social and Cultural Capital », manuscrit non publié, don à l'auteur, 2005, 1 ; Bill Brown, « Recension de Charles F. Springwood "Cooperstown to Dyersville : A Geography of Baseball Nostalgia, Boulder (Colorado), Westview Press, 1996" », *Journal of Sport History*, vol. 24, n°3, automne 1997, 443.

l'espace autour d'Ebbets Field était également majoritairement « masculin », c'est-à-dire occupé par des entreprises dont l'activité économique se rapportait à des objets culturellement connotés comme masculins, ici l'automobile et l'alcool. L'analyse de détail qui suit suggère surtout que le paysage des environs d'Ebbets Field se « masculinisa » au fil du temps.

En 1912, Malbone Street (l'artère située à quelques décamètres au sud d'Ebbets Field, alors en construction) ne comptait aucune boutique ou entreprise en bord d'avenue. En revanche entre le stade et Prospect Park se trouvait une imposante brasserie, la *Consumer Park Brew Corporation* de qui dépendait une usine de fabrication de glace « hygiénique » (pour maintenir les bières et d'autres denrées au frais), une petite brasserie, la *Beck Brewing Co.* et un hôtel sur Washington Avenue⁸⁴. De plus, à quatre *blocks* au nord le long de Bedford se trouvait une caserne militaire (*Troop C. Armory, NG/NY*) et vers le nord ouest, le long du tramway de Franklin Avenue, un terminal de la compagnie de chemin de fer *Coney Island & Brooklyn*. Enfin, voisin du futur Ebbets Field, sur Cedar Place, se trouvait une petite usine de construction *The Harley Mermey Scenic Construction Company*, probablement installé ici pour fournir en matériau le chantier du stade. Si en 1912 les environs du stade restaient encore peu développés, les rares bâtisses ou entreprises présentes faisaient la part belle à des métiers d'homme comme l'armée, la construction ou la mécanique.

Huit ans plus tard, la situation restait sensiblement la même à la différence près que des dizaines d'immeubles en brique de 4 ou 5 étages étaient sortis de terre autour du stade, surtout sur les *blocks* à l'ouest de Bedford Avenue de part et d'autre d'Empire Boulevard (l'ancienne Malbone Street, rebaptisée après le terrible accident de train de passager le 1^{er} novembre 1918)⁸⁵. En revanche la masculinisation du paysage environnant le stade est très nette sur la carte de 1929 où l'on constate que Empire Boulevard est littéralement couverte de garages, de stations-service, de magasins de pneumatiques et de concessionnaires de voitures (Buick, Oakland, Pontiac)⁸⁶. La même activité commerciale caractérisait Sullivan Street, la rue immédiatement au sud d'Ebbets Field. Les rues alentour, comme Crown Street ou Bedford étaient également occupées par des garages, dont l'utilité probable était de satisfaire les clients d'Ebbets Field venus en voiture. La brasserie *Consumer Park* (renommée *Interboro Brewing Company* en 1913) était encore présente, mais son activité avait cessé en

⁸⁴ « Miniature Atlas of the *Borough* of Brooklyn », Brooklyn & Manhattan, E. Belcher Hyde Publishers, 1912, plan cadastral (détail).

⁸⁵ « Desk Atlas of *Borough* of Brooklyn, City of New York », nd, nd, 1920-21, plan cadastral, planches 1-4 section III et 90-109 section I ; sur l'accident qui fit près de 100 morts voir « Scores Killed or Maimed in Brighton Tunnel Wreck », *New York Times*, 2 novembre 1918, 1.

⁸⁶ « Desk Atlas of the *Borough* of Brooklyn, volume I », nd, nd, 1929, plan cadastral (détail).

1920 à cause de la Prohibition⁸⁷ ; en revanche Fred Winters, le restaurateur « herculéen, et athlète de première classe », salué pour la beauté de son restaurant par l'homme de lettres James Huneker dans le *New York Times*⁸⁸, proposait à moins de 5 minutes d'Ebbets Field « de quoi rassasier les appétits les plus gourmands »⁸⁹. Une publicité parue le lendemain de l'inauguration du stade précisait qu'il servait une bière sans égales, qu'il était le seul « café et restaurant de premier ordre dans les environs d'Ebbets Field » et qu'il disposait de tout le confort pour les automobilistes. Là encore, le bâti comme le discours faisaient des environs d'Ebbets Field un espace masculin.

Ainsi en une quinzaine d'années, les alentours du stade s'étaient couverts de commerces principalement destinés à la clientèle masculine. En conséquence, se rendre au stade pour assister à un match impliquait de traverser un paysage urbain « masculinisé » avant de pénétrer dans une enceinte sportive où les publicités faisaient la part belle à l'homme archétypal, à ses plaisirs et à son image. Enfin, après le match, la presse publiait des encarts publicitaires accompagnés de gravures vantant une certaine idée de la virilité, comme ce livre d'exercices destiné à « développer, embellir, et accroître la force des épaules, des bras et de mains, sans aucun appareil »⁹⁰. En conséquence de toute cette exposition, le spectateur du base-ball, qu'il soit homme ou femme, pouvait aisément identifier l'expérience du stade comme une expérience pensée pour des hommes. A cet égard, on peut affirmer que le spectatorisme servait de fabrique d'identité de genre dans la mesure où les hommes se rendant à Ebbets Field y trouvaient à la fois l'assurance de ce qui constituait le masculin d'alors et pouvait y puiser des manières communes « d'être homme ».

Aller au stade pouvait donc déclencher plusieurs processus d'auto-identification collective : entre membre d'un même public, entre spectateurs et joueurs et enfin entre membres du même sexe. Mais la capacité de l'expérience du stade à créer des identités dépassait ce niveau personnel. En effet, à partir de 1900, aller au stade et s'enthousiasmer pour le jeu se transformait de plus en plus en investissement identitaire local.

⁸⁷ Renseignement fourni par le blog de Frank H. Jump spécialisé dans les vieilles publicités new-yorkaises, <http://fadingad.wordpress.com/2008/01/30/interboro-brewing-company-montgomery-street-crown-heights-brooklyn/>, consulté le 26/03/09.

⁸⁸ James Huneker, « Huneker Reminisces about the Maw of New York », *New York Times*, 27 septembre 1914.

⁸⁹ Publicité, « Before and After the Game, Visit Winter's Cafe and Restaurant », *Brooklyn Eagle*, 9 avril 1913.

⁹⁰ Publicité, « Strong Arms », *Brooklyn Eagle*, 6 avril 1913.

2.2. L'adaptation au style local de supportérisme

Comme l'indique le refrain de la chanson phare du base-ball « Take Me Out to the Ball Game », parue en 1908 et révisée en 1927, un des plaisirs cardinaux du spectateur était de « soutenir l'équipe locale » :

« Laissez moi soutenir l'équipe locale,
S'ils ne gagnent pas c'est bien honteux
Car il faut trois *strikes* pour faire un mort
Au vieux jeu de base-ball »⁹¹.

Cet investissement civique, c'est-à-dire presque citoyen, du spectateur se souciant avant tout de la victoire ou de la bonne réputation de l'équipe de sa ville a supplanté plusieurs formes de supportérisme prégnantes au 19^{ème} siècle, tel le *gentleman* intéressé par le beau geste et le *fair-play*, le parieur soucieux que gagne l'équipe sur laquelle il avait misé, ou bien le salarié avide de voir l'équipe de son entreprise faire bonne figure. Au début du 20^{ème} siècle, le spectateur fut incité par des mécanismes identificatoires influents à s'investir dans la destinée de ce qui devient petit à petit « son » club. Fabrique d'identité locale et civique, l'expérience du stade présuppose que le public se reconnaisse dans les représentations personnelle et collective qu'on fait de lui et, deuxièmement qu'il adhère au jeu des identités contrastives nécessaires à toute confrontation symbolique des styles et des appartenances. Comme l'écrit Christian Bromberger à propos du football méditerranéen :

« L'identification à un club n'est pas perçue et conçue par les supporters comme le simple signe arbitraire d'une commune appartenance mais comme le symbole motivé d'un mode spécifique d'existence collective qu'incarne le style de jeu de l'équipe, modulation aux tonalités propres d'un langage universel »⁹².

Quels furent les mécanismes « motivés » présidant à la fabrique d'un supporter brooklynois prototypique durant les premières décennies du 20^{ème} siècle ?

a) Style local et public typiquement brooklynois

Baseball Magazine lança la mode des caractéristiques locales du public du base-ball en publiant en 1911 un long article sur les « différentes manières d'être fan dans différentes villes du pays »⁹³. Après Chicago, la jeune et fidèle, Boston, la *fair-play*, vint le tour de Brooklyn, la bigarrée et partisane. Pour ce journaliste se rendaient à Washington Park soit les

⁹¹ « Take me Out... », op. cit., refrain, « Let me root, root, root for the home team/ If they don't win it's a shame / For it's one, two, three strikes, you're out / At the old ball game ».

⁹² Bromberger, Hayot et Mariottini, *Le Match de football*, 121.

⁹³ Phelon, « The Great American Fan », 1-7.

banquiers de Manhattan, soit la classe aisée de Brooklyn, soit encore les groupes de jeunes chahuteurs qui vivaient aux alentours du stade. S'ils n'avaient généralement pas assez d'argent pour entrer dans l'enceinte, ils ne manquaient jamais une occasion de défendre leurs hommes en invectivant les adversaires ou en jetant des objets sur eux. Encore davantage chauvin était le public des Polo Grounds, toujours prêt à critiquer l'arbitre s'il prenait une décision défavorable à son équipe des New York Giants. Par contraste, les Highlanders (futurs Yankees) de New York n'avaient pas de public attiré. Toutes les villes de base-ball étaient ainsi passées en revue à la recherche d'idiosyncrasies permettant à l'auteur de démontrer que chaque ville avait son « espèce ou sous-espèce » de fan.

Dans ce contexte, il n'est pas surprenant de trouver ici et là des références à un public typiquement brooklynois⁹⁴. Il est frappant de constater que ce qu'on peut appeler une invention « par le haut » du public local servait surtout à opposer les villes entre elles, dans un système de représentations réciproques symboliques et antagonistes. Ainsi en 1916, quand les Robins réussirent l'exploit de défaire les Boston Red Sox lors du troisième match de la *World Series*, le journaliste rappela qu'il s'agissait d'un combat entre deux styles très distincts. D'un côté Boston et sa « redoutable machine à gagner, bien huilée et équipée pour vaincre facilement » ; de l'autre Brooklyn « humble et primitive »⁹⁵. Mais dans ce combat entre David et Goliath, revisité selon la métaphore automobile, le plus faible des deux l'emporta « en mettant des bâtons dans les roues de ce mécanisme techniquement parfait ». Non seulement, l'équipe semblait incarner un Brooklyn peu développé et mal organisé face à la capitale de la Nouvelle Angleterre aussi industrielle qu'industrielle (on pense notamment à l'industrie textile), mais encore la victoire des Robins servit à faire taire les médisants qui doutaient de la fidélité du public brooklynois : « la procession triomphale [qui a suivi le match] fut un révélateur pour eux. Ce fut aussi la revanche de Brooklyn ».

Ainsi la victoire de l'équipe figurait aussi la victoire du public sur celui de l'adversaire. Ce dédoublement du conflit sportif était d'autant plus significatif dans ce cas que les Red Sox disposaient depuis la fin des années 1890 d'un des fan clubs les plus virulents et des plus fidèles de l'histoire du sport, les *Boston Royal Rooters*⁹⁶. En réponse à la domination de ce groupe de supporters, Ebbets lança un appel à ses fans les plus fidèles : eux aussi

⁹⁴ Voir par exemple, « Giants Lose and Tie in Double Engagement with the Robins », *New York Times*, 1^{er} septembre 1917 ; « Adieu of Giants is Robin Victory », *New York Times*, 1^{er} septembre 1918 ; et Lilly, « Ebbets Field Baseball Fans », op. cit., 1932

⁹⁵ « Cushions and Paper Fly », *BE*, 1916, op. cit.

⁹⁶ Mené par Mike « Nuf Ced » McGreevy et John Fitzgerald, futur maire de Boston et grand-père de JFK, ce groupe de fans entraînait sur le terrain dans un style militaire en entonnant « Tessie », un air de comédie musicale populaire à l'époque. De 1903 à 1916, les Royal Rooters accompagnèrent six fanions et six titres de *World Series* pour Boston. Ils avaient la réputation d'exiger les meilleures places dans chaque stade qu'ils visitaient, Dewey, *The 10th Man*, 85-88.

devaient se fédérer et se comporter en groupe uni. Il avait prévu « un ou deux trains » pour accompagner les Superbas à Boston et obtenu du président des Red Sox qu'il réservât 600 places au stade d'Huntington Avenue pour les « Brooklyn Royal Rooters »⁹⁷. L'histoire ne dit pas si les Brooklynais formèrent ou non un club de la sorte, mais il est révélateur en soi que face à une équipe démonstrative et organisée, Ebbets décidât d'imiter le principe d'un club de supporters unis comme un seul homme derrière son équipe.

b) *La rivalité avec les Giants*

Malgré cette forte opposition avec les Red Sox en 1916, autant au niveau de l'équipe que du public, la véritable construction identitaire contrastive du public brooklynois avait lieu lors des rencontres avec les New York Giants. Némésis absolue depuis au moins la *World Series* non officielle de 1899, les rivaux de Manhattan faisaient une cible de choix puisqu'ils évoluaient dans la même ligue que les Dodgers, la *National League*⁹⁸. Les Giants avaient connu plusieurs années de domination incontestée de la ligue vers 1910 grâce aux talents conjugués du manager John McGraw, irlandais gouailleux et proche de Tammany, et de son joueur vedette Christy Mathewson. A la même période les Superbas, handicapés par leur faiblesse au lancer, touchaient le fond : en 1913, ils finirent 34 matches ½ derrière les Giants⁹⁹. Malgré quatre bonnes années (1916, 1920, 1924 et 1930), les Dodgers commencèrent la décennie 1930 avec une réputation d'équipe de seconde zone. En 1934 quand Casey Stengel prit la relève de Max Carey au poste de manager, le monde du base-ball ne se faisait guère d'illusion sur les capacités de cet ancien joueur à raviver les forces d'une équipe de vétérans mal gérée par une direction aux abois¹⁰⁰. Ceci explique pourquoi, au début de la saison, interrogé par un journaliste soucieux de connaître son pronostic sur la saison des Dodgers, Bill Terry, le remplaçant de McGraw à la barre des Giants s'exclama : « Quoi ? Brooklyn est toujours dans le championnat ». Cette remarque assassine fit le tour du *borough* en moins de temps qu'il ne fallut pour la prononcer¹⁰¹.

Piqué au vif, le public des Dodgers fit tout pour effacer l'affront : une occasion en leur fut donné les 29 et 30 septembre 1934. Sixièmes à quelques jours de la fin du championnat, les Dodgers n'avaient plus d'espoir de briller après une saison terne, pourtant ils mirent tout leur effort pour vaincre les Giants deux matches de suite et les priver d'un titre de champion de *National League* et d'une place en *World Series* au profit des Cardinals de St

⁹⁷ « Superbas to Have 600 Royal Rooters », *Brooklyn Eagle*, 4 octobre 1916.

⁹⁸ Cohen, *Dodgers !*, 6.

⁹⁹ Ibid., 14, 17.

¹⁰⁰ Voir chap. 1, page 94.

¹⁰¹ Terry dit « *is Brooklyn still in the league ?* », cité dans Durant, *The Dodgers*, 70.

Louis. La veille du premier match, Casey Stengel exprima publiquement ce que pensait probablement la plupart des fans :

« Les Dodgers n'ont rien à gagner d'un point de vue financier en battant les Giants, c'est vrai. Mais ils ont beaucoup à perdre ou gagner en termes de réputation en faisant chuter les Giants. C'est parce que les fans brooklynois sont passionnément impatients de voir les Giants dans les choux, et c'est la responsabilité du club de Brooklyn de donner à ses clients ce qu'ils veulent. [...] Ca veut dire beaucoup pour les gars, ça veut dire beaucoup pour moi et ça veut dire beaucoup pour le club [de les éliminer de la course au fanion]. Je crois connaître nos fans et si les Cardinals emportent le fanion parce que nous avons battu les Giants, ils en seront heureux tout l'hiver. Mais si les Giants prennent le fanion parce qu'ils nous ont battu, alors les fans de Brooklyn n'auront guère de sentiment de fierté pour leur équipe »¹⁰²

Le souhait de Stengel se réalisa et les Dodgers firent d'une saison sans éclat une saison réussie, du moins aux yeux des fans, qui ne manquèrent pas d'arborer aux Polo Grounds une pancarte écrite avec le fiel de la vengeance : « On est toujours dans le championnat, Terry ». La victoire donna lieu à des manifestations de joie sans précédent : selon un article paru trois ans plus tard, les fans portèrent Casey Stengel sur leurs épaules sans le poser au sol jusqu'au métro !¹⁰³

Plus important encore pour l'image de marque du public brooklynois, le *Brooklyn Eagle* publia une illustration en quart de page qui mettait en scène un Dodger balourd et désinvolte et un Giant freluquet et nerveux. Le premier bavardant avec un employé des trains à son guichet retardait délibérément la progression du second, pressé de rallier Detroit pour y jouer la *World Series*. Derrière cette caricature se lit la vengeance du faible sur le fort, de l'humble sur l'ambitieux, de ce que les Américains appellent l'*underdog*, sorte d'outsider, sur le favori. Toutes les joies sont bonnes à prendre, semble dire la morale de cette fable du lièvre et de la tortue revisitée, surtout celles qui vous mettent en valeur face à celui qui vous a humilié. C'est aussi le portrait typique d'une guerre « pour de rire » entre deux frères qui, au fond, ne sont pas aussi radicalement différents que les mises en scène médiatiques ne le font croire. Comme le montre Bromberger, les oppositions identitaires sont toujours les plus violentes et les plus caractérisées (au sens anglais ici de « transformées en personnage ») dans les conflits entre clubs voisins qui partagent souvent une même culture et un même public¹⁰⁴.

¹⁰² « Brooklyn Gets Chance to Knock Terry's Team Out of League Pennant », *Brooklyn Eagle*, 29 septembre 1934.

¹⁰³ « Yes, Terry, we're still in the league », John Escher, « Baseball Madness in Brooklyn », *The American Mercury*, 23 août 1939, in Fitzgerald, dir., *The Story of the Brooklyn Dodgers*, 6 ; « Once a Dodger, Always a Dodger » Tom Meany et Bill McCullough, *Saturday Evening Post*, 6 Mars 1937, in Fitzgerald, dir., *The Story of the Brooklyn Dodgers*, 26-29.

¹⁰⁴ Christian Bromberger et Jean-Marc Mariottini, « Le rouge et le noir : un derby turinois », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 103, n°1, 1994, 79.

C'est bien le propre des derbys de magnifier les différences, mêmes artificielles, afin de rendre dramatique le quotidien et d'insuffler une rivalité dans un espace urbain a priori homogène et privé de conflit.

Dans tous les cas, les derbys entre les Dodgers et les Giants suscitèrent des mobilisations identitaires qui transformèrent l'expérience du stade. Le spectateur ne supportait plus simplement une équipe plutôt qu'une autre, il se battait pour la « réputation » de sa ville et le « sentiment de fierté » de ses habitants.

2.3. Le club à la rencontre de son public au sein de la ville

Cette identification entre le public et sa ville fut largement favorisée au fil des années par un certain nombre de rencontres entre ces deux entités, rencontres le plus souvent orchestrés par les dirigeants du club eux-mêmes. Que ce soit pour féliciter publiquement l'équipe à l'issue d'une saison victorieuse dans un lieu prestigieux (banquet-spectacle de 1899), pour aller à la rencontre de la ville lors d'une parade festive dans les rues (1916) ou pour témoigner aux joueurs la gratitude du public malgré l'absence de titre (réception de 1924), toutes ces occasions non seulement rapprochèrent le public et son club mais encore elle faisait de l'expérience du spectateur une expérience civique¹⁰⁵.

a) Le banquet de 1899

Le soir du 21 octobre 1899, un banquet-spectacle fut donné à la prestigieuse académie de musique de Brooklyn pour féliciter les vainqueurs de 1899 et pour « leur remettre formellement le fanion à défendre »¹⁰⁶. Plus qu'une cérémonie sportive, ce gala, émaillé de numéros d'artistes, de spectacles de vaudeville et de musique symphonique, fut un vrai moment civique unissant le club, les joueurs, la ville et le public du stade. Organisé, entre autres, par plusieurs personnalités locales, dont Mitchell May (avocat brooklynois élu en mai 1899 représentant démocrate au Congrès puis juge à la Cour suprême du New York dans les années 1920 et 1930), Abe Yager, journaliste sportif du *Eagle* et Isaac M. Kapper (avocat du Sénateur démocrate Michael Coffey qui s'opposa en 1900 au boss local Hugh McLaughlin, également juge à la Cour suprême du New York à partir de 1910)¹⁰⁷, cette réception se voulait à l'image des travées (idéalisées) d'Ebbets Field. S'y étaient retrouvés « des hommes dont le visage [était] bien connu dans les tribunes, des femmes qui appréc[iaient] le sport, et même

¹⁰⁵ Le terme « civique » est entendu au sens de fierté « civique », voir la définition note 1, p. 218.

¹⁰⁶ « Testimonial a Success », *Brooklyn Eagle*, 22 octobre 1899.

¹⁰⁷ Sur Mitchell May, *Biographical Directory of the United States Congress*, version en ligne <http://bioguide.congress.gov/scripts/biodisplay.pl?index=M000276>, consulté le 31/03/09 ; sur Isaac Kapper, <http://politicalgraveyard.com/bio/kaneaster-karns.html>, consulté le 31 mars 2009, « M'Laughlin Goes South », *New York Times*, 21 janvier 1900 ; « 69 Indictments Returned in Queens », *New York Times*, 23 novembre 1910

des occupants des gradins découverts (*bleacherites*) (...) qui firent entendre leurs cris de ralliement familiers et saluèrent les joueurs comme seuls eux sav[ai]ent le faire ».

Les organisateurs avaient recréé dans une enceinte théâtrale l'ambiance d'un match à Ebbets Field, ou du moins ses aspects les plus saillants. Ils accompagnèrent cette mimésis par plusieurs discours tous aussi édifiants les uns que les autres : Isaac Kappler félicita Ebbets, le manager Hanlon et surtout les supporters et leurs mots d'encouragements; Ebbets n'eut pas peur de l'hyperbole et affirma que, grâce à l'investissement financier de Byrne, Abell et Doyle, les Dodgers étaient « la meilleure équipe que les Etats-Unis pouvaient produire, [...] une équipe qui a fourni ce que Brooklyn avait longtemps attendu », avant d'appeler « M. Hanlon le Dewey des managers ». A quelques mois de la fin de la guerre hispano-américaine, Ebbets pouvait faire référence à l'amiral Dewey afin de convoquer une métaphore militaire jamais très éloignée de l'imaginaire sportif, mais surtout il rappela que les Dodgers œuvrait, au final, pour Brooklyn, qu'ils étaient l'émanation de ses aspirations à la grandeur¹⁰⁸. Témoignage ultime du lien contigu que les dirigeants voulaient tracer entre le club et la ville, Willie Keeler, natif de Brooklyn et vedette des Orioles puis des Dodgers, reçut en gage de gratitude d'une ville à un de ses fils une montre en or des mains de Frank X. McCaffrey, membre du barreau et des cercles sociaux locaux¹⁰⁹.

b) La parade de 1916

Dix-sept ans plus tard, une nouvelle rencontre officielle eut lieu entre la ville, le club et son public à l'occasion du départ de l'équipe pour Boston afin d'y disputer le 1^{er} match de la *World Series* 1916. En fin connaisseur du marché des loisirs et de la politique locale, le président Ebbets avait organisé un cortège automobile transportant les joueurs et les dirigeants du stade vers la mairie du *borough*, d'où ils prirent le métro en direction de Grand Central Station à Manhattan pour embarquer dans un train pour Boston. Durant au moins une heure, « le cortège triomphal progressa lentement à travers des rues bondées, sous les vivats de milliers de spectateurs, dans une atmosphère marquée par la sincérité des encouragements que les optimistes adressaient à l'équipe »¹¹⁰. Dans une logique de fabrication d'identité locale entre la ville et le public, il est remarquable d'étudier le parcours du cortège à travers les rues de la ville et ses monuments symboliques.

Plutôt que d'emprunter le chemin le plus direct (Flatbush Avenue puis Fulton Street), les 18 voitures de la procession remontèrent Bedford Avenue vers le nord, s'arrêtèrent à la

¹⁰⁸ Voir chap. 4.

¹⁰⁹ Sur McCaffrey voir « Bushwick Clubhouse Sale », *New York Times*, 4 décembre 1910 et « Rofrano Aid Bares Murder of Gaimari », *New York Times*, 14 septembre 1915.

¹¹⁰ « Ready Superbas ? We Are, with Send-off Music and Cheers », *Brooklyn Eagle*, 5 octobre 1916.

YMCA de Bedford pour écouter l'orchestre de l'orphelinat jouer un air, continuèrent à travers un des quartiers les plus peuplés de Brooklyn, puis empruntèrent Lafayette Street afin de couper vers l'ouest en traversant Fort Greene jusqu'à *downtown* Brooklyn. A quelques mètres de sa destination finale, le cortège poussa plus au nord en empruntant Clinton puis Washington Street, au milieu des immeubles d'affaires, afin de se rendre devant le siège de la rédaction du *Eagle* où l'attendaient plus de 500 personnes (voir carte globale de Brooklyn page 13). Un discours fut donné et le drapeau du journal fut hissé en signe de porte-bonheur alors que de nouveau la musique entraînante d'un orchestre commandé pour l'occasion retentissait. Rebroussant chemin, le cortège arriva sur la place de la mairie où s'étaient amassées non moins de 7 000 personnes pour écouter un représentant du bureau du président de *borough* demander officiellement à Ebbets de « ramener le titre mondiale à Brooklyn ». Digne des parades présidentielles ou de retour de campagnes militaires, cet événement, créé et amplement relayé par la presse, semble avoir suscité l'engouement de la foule, parfois si densément positionnée sur le chemin du cortège que des motos de police devaient ouvrir le chemin comme en haut d'un col lors du passage du Tour de France. Les quartiers, rues et lieux choisis par les organisateurs du parcours témoignent d'une volonté de faire vivre un lien fort entre l'équipe, son public et la population brooklynoise en général, à la fois pour étendre la popularité du club mais aussi pour que la fête du départ de l'équipe à Boston soit un événement civique total, et non restreint aux initiés.

c) La réception de 1924

La 3^{ème} rencontre entre le public et le club au sein même de la ville sur laquelle il faut s'attarder se déroula en septembre 1924, au terme d'une saison palpitante qui vit les Dodgers terminer 1 ½ match seulement derrière les Giants dans le classement de la *National League*. Après un début de championnat terne, l'équipe se transforma fin août et emporta 15 matches de suite à domicile comme en déplacement grâce aux exploits de Dazzy Vance (28 victoires pour 6 défaites), Zach Wheat (37,5% à la frappe) et Jack Fournier (34,0%)¹¹¹. De retour à Ebbets Field pour affronter les Giants et obtenir une place en *World Series*, l'équipe perdit sur le fil contre les joueurs de McGraw devant plus de 32 000 personnes¹¹². Deux jours plus tard, encore face aux Giants, 500 fans enragés délogèrent un poteau téléphonique et l'utilisèrent comme bélier pour creuser un trou dans le mur du champ centre et pénétrer gratuitement l'enceinte du stade¹¹³. S'ils perturbèrent le match, ils ne purent empêcher les Dodgers de finir second. Toutefois, une fête digne des lendemains des plus belles victoires eut lieu le 24

¹¹¹ Cohen, *Dodgers !*, 33 ; Durant, *The Dodgers*, 49.

¹¹² « Giants Beat Robins As 32,000 Look On », *New York Times*, 8 septembre 1924.

¹¹³ Escher, op. cit., in Fitzgerald, dir., *The Story of the Brooklyn Dodgers*, 6.

septembre, organisée non pas le club, ni même par la ville, mais par les spectateurs eux-mêmes. 30 000 fans se réunirent à la caserne du 106^{ème} régiment d'infanterie sur Bedford et Atlantic Avenue pour féliciter les joueurs et leur offrir à chacun une montre en or gravée à leur initiales¹¹⁴. Offertes par des « fans dévoués, sur le feu depuis que les Robins [avaient] commenc[é] leur course vers le sommet quelques semaines [auparavant] », ces montres portaient une inscription révélatrice du sens de cette rencontre : « De la part des citoyens de Brooklyn, pour le club de base-ball de Brooklyn de 1924 ».

En effet, il s'agissait bien d'un geste civique, visant à témoigner la gratitude de ce qu'on pourrait appeler avec emphase et romantisme « le peuple des tribunes » envers l'équipe qui les a fait vibrer et espérer¹¹⁵. L'effervescence de la saison se prolongea d'ailleurs jusque dans l'enceinte de la caserne et sur les trottoirs alentour où des fans, tassés sur trois rangées, attendaient en vain de pouvoir entrer afin de voir leur héros recevoir leur cadeau. Un tel engouement peut sembler difficile à apprécier en l'absence de victoire ou d'exploit majeur. Pourtant c'est bien une atmosphère de fin de guerre ou de grande joie collective qui se dégage du compte-rendu offert par le *New York Times* (qu'on ne saurait taxer ni de chauvinisme ni de sensationnalisme) :

« La circulation était bloquée, des centaines d'automobilistes firent entendre leur appréciation pour les efforts des joueurs en sonnait leur klaxons et leur sirène, tandis que les petits garçons hurlaient de joie, envahis par une pure frénésie, à mesure que chaque pilier des Robins descendait de voiture pour entrer dans le bâtiment. Même les hommes d'affaires les plus prospères et les plus dignes de Brooklyn, des membres de la Chambre de commerce [...], oublièrent leur statut et se rendirent aphones en hurlant pour Dazzy Vance, Wilbert Robinson, Zach Wheat, Burleigh Grimes et Jack Fournier, lorsque leur nom était appelé et qu'ils s'avançaient pour recevoir leur montre ».

Dérèglement des sens, abandon de rôles sociaux, expérimentation collective et intergénérationnelle des fascinations communes, tout dans cette réception « des fans pour les fans » indique qu'en 1924, le « peuple des tribunes » avait très largement adopté son équipe au point de le considérer à la fois comme un membre du cercle proche auquel on fait un cadeau et à la fois comme un être d'exception digne de tous les excès d'adoration.

¹¹⁴ « 30,000 Fans Pay Tribute to Robins », *New York Times*, 25 septembre 1924.

¹¹⁵ J'emprunte ce terme à Demazière *et al.*, *Le Peuple des tribunes. Les supporters de football dans le Nord-Pas-de-Calais*.

2.4. Fonction sociale du club

On l'a vu, l'expérience du stade dépassait le cadre de l'enceinte sportive *stricto sensu* et affectait la sphère de l'identité civique des spectateurs pris comme individus et comme groupe. C'est par ce genre de mécanisme que le club des Dodgers a pu bel et bien devenir celui de Brooklyn au fil des saisons. Toutefois, l'imbrication alla plus loin. A quelques rares occurrences durant son histoire de 1883 à 1937, le club prit à parti son public pour l'impliquer dans ses projets pédagogiques, qu'ils soient moraux ou patriotiques.

a) Base-ball et jeunesse locale

Rappelons tout d'abord qu'une grande partie des amis proches du président Ebbets étaient des avocats, des juges, des policiers, des membres du clergé, autant de professions garantes de l'ordre et de l'exemplarité envers la jeunesse. Il n'est donc pas surprenant de lire le 5 avril 1913 qu'Ebbets allait organiser une « journée pour les écoliers brillants » (« Honor Roll Day ») à Ebbets Field. Première nationale, cet événement consistait à inviter 8 000 élèves parmi les plus studieux des écoles de Brooklyn à un voir un match¹¹⁶. Ils assistèrent en mai 1913 à la victoire 7-5 des Superbas contre les Cubs sous le regard attentif de quelques étudiants du lycée Erasmus Hall qui « n'eurent pas de mal à les canaliser ». Pourtant « cette armée de jeunes hommes et de jeunes femmes hululait de joie et grondait de désespoir » au rythme des frappes des Superbas. D'après le journaliste, ces jeunes, dont « beaucoup n'avaient jamais vu un match de base-ball de ligue majeure », apprirent ce jour-là le sens du mot « soutenir »¹¹⁷. Ainsi, Charles Ebbets fit davantage qu'ouvrir gratuitement les portes de son stade à des milliers de jeunes, il les éduquait au métier de fan, les intronisait dans le monde du base-ball, et les poussait à adopter un comportement exemplaire sous le contrôle de leurs aînés. Récompense pour les plus brillants des écoliers, la sortie au stade était donc également une manière de continuer l'école après l'école.

Par la suite, Charles Ebbets ne cessa d'œuvrer pour que son stade devienne une institution publique dédiée à la formation des plus jeunes. Il invita par exemple 300 lycéennes à venir à Ebbets Field pour réaliser une série de travaux pratiques sur les statistiques appliquées au base-ball¹¹⁸. En retour, quelques associations caritatives du *borough* furent promptes à chercher le soutien du club. Le *Flatbush Boys' Club* par exemple fut un des

¹¹⁶ « Honor Roll Pupils See Superbas Win », *Brooklyn Eagle*, 10 mai 1913 ; Adomites, « Fans and Concession », 546.

¹¹⁷ « Honor Roll... », *BE*, op. cit., 1913.

¹¹⁸ « Baseball for Students », *The Washington Post*, 4 mai 1913 ; l'école en question était la *Girl's High School* dont le proviseur était William Felter.

premiers à tracer une équivalence entre le jeu de base-ball et le bien-être des enfants¹¹⁹. En 1933, le *Knot-Hole Club*, né à St Louis en 1917, fit ses débuts à Brooklyn. Il s'agissait d'offrir aux enfants les plus démunis la possibilité d'assister gratuitement aux matches à faible affluence comme la semaine ou l'été¹²⁰. Ce genre d'action en faveur de la jeunesse conférait aussi au club un rôle pédagogique, comme s'il était un garant de la moralité de la communauté qui le faisait vivre mais qu'il contribuait également à structurer et faire prospérer.

b) *Base-ball et publicité locale*

Dans la même veine, la presse développa un certain nombre de techniques éditoriales visant à resserrer les liens entre le stade et la ville, autrement dit à fabriquer de la communauté autour du club de base-ball. Par exemple, il est frappant de constater que la maquette des pages « sports » du journal mettait constamment en regard des articles sur l'équipe phare du *borough*, les Superbas, et d'autres sur la myriade de formations amateurs, qu'elle soient scolaires, paroissiales, caritatives ou corporatives¹²¹. Sans pouvoir l'affirmer, il est fort probable que cette juxtaposition ait eu pour effet de tracer un continuum entre la pratique amateur et la pratique professionnelle du base-ball. En d'autres termes, les exploits des Superbas n'étaient qu'une émanation du goût des Brooklynais pour ce sport et, réciproquement, c'était la popularité historique du base-ball à Brooklyn qui avait donné naissance à une équipe si populaire. Dans les deux cas, les joueurs de base-ball amateurs et les Superbas étaient unis dans la même « communauté ».

Enfin, cette constante association entre Brooklyn et son club de base-ball au sein d'une communauté unie se prolongeait dans les pages du *Eagle* au moyen de la publicité, et en particulier de celle faite par des grandes enseignes locales, comme Abraham & Straus. Ce gigantesque bazar sur Fulton Street, artère commerçante majeure du *borough*, publia des encarts dans le *Eagle* où il se disait fier d'Ebbets Field et donc fier de Brooklyn :

« Nous félicitons Brooklyn pour l'entreprise qui a inspiré l'érection du superbe stade de base-ball inauguré ce samedi. Une structure si magnifique, entièrement dédiée aux sports de plein air, est une victoire pour Brooklyn ainsi qu'une belle manière d'encourager les loisirs sains, ce que la communauté saura certainement apprécier »¹²².

Suivait un inventaire des équipements de base-ball en vente « pour un prix modique » chez Abraham & Straus. En saluant la réussite et la modernité d'Ebbets Field, le magasin

¹¹⁹ « Wanted - 20,000 One Dollar Bills to Build this House », *Brooklyn Eagle*, 1er avril 1913.

¹²⁰ Adomites, « Fans and Concession », 546 ; Appleton, « Opening Day at Ebbets Field 1935 », 12,14.

¹²¹ *Brooklyn Eagle*, 11 avril 1909, par exemple, mais aussi tous les week-ends d'avril 1913.

¹²² Publicité « Play Ball – Strike One. A Monument to Outdoor Sports », *Brooklyn Eagle*, 4 avril 1913.

faisait certes connaître ses produits, mais surtout il profitait de l'aura positive qui entourait l'inauguration du stade. Ce dernier convoquait des valeurs civiques et collectives fondamentales pour la formation d'un sentiment communautaire. Charles Ebbets, et avec lui, le *Brooklyn Eagle*, avaient tenté de faire entrer les Dodgers dans le patrimoine culturel commun des Brooklynais en associant comme les deux côtés d'une même pièce la ville et le stade. La confluence entre les boutiques de la ville, la publicité, le public et un certain provincialisme s'accéléra vers 1931 quand Abraham (Abe) Stark, mercier juif de Brownsville à la tête de son atelier magasin de vêtements depuis 1914, convainquit les dirigeants du club d'apposer sur le nouveau panneau d'affichage électrique une publicité pour ses produits. Le slogan fit mouche : « Touchez le panneau, gagnez un costume » (*Hit sign, Win suit*), même si ledit panneau était positionné si bas et si loin que presque aucun frappeur ne sut l'atteindre. En partie grâce à cette publicité dans un des endroits les plus fréquentés de Brooklyn, Abe Stark se fit un nom à Brooklyn, ce qui l'aida à entrer en politique dans les années 1950 et à gagner la présidence du *borough* en 1960¹²³.

c) Base-ball et patriotismes

Il va sans dire que toutes ces implications morales afférentes à l'expérience du stade n'étaient pas prescriptives. Libre à chacune et chacun d'adopter ou non la visée pédagogique proposée par Ebbets et le monde du base-ball en général. Le même impératif de nuance s'impose pour l'étude des connotations patriotiques colportées par la mise en scène du base-ball durant la Première guerre mondiale. Pour se prémunir contre toute critique de laxisme ou pour éviter que le base-ball ne passe pour une futilité inutile, les propriétaires de club décidèrent de faire du match de base-ball un spectacle édifiant et patriotique. Un début de match à Ebbets Field était une véritable parade militaire : les joueurs défilaient batte sur l'épaule, à la manière des soldats en rang de bataille. Cette revue de troupe était accompagnée par la musique du 23^{ème} régiment de Shannon, qui entonnait l'hymne national, *The Star Splangled Banner*. Fréquemment, les joueurs amenaient sur le terrain un gigantesque drapeau rouge blanc et bleu qu'ils hissaient eux-mêmes sur le mât du champ centre pour qu'il vole au vent durant le match, symbole que le base-ball voulait s'intégrer dans la culture patriotique nationale.

En bon patriote, le « colonel » Ebbets, comme on l'appelait parfois, contribua à l'effort de guerre à sa manière en organisant en juillet 1917 un match dont les recettes

¹²³ Ce développement s'inspire largement de Roberta Newman, « 'Now Pitching for the Dodgers' : The Local Character of Baseball and Advertising in Brooklyn, 1890-1957 », contribution présentée à la conférence « SABR's 35th Annual Convention », Toronto, 4-7 août 2005. Je remercie l'auteur de m'avoir transmis une copie de son intervention orale.

« bénéficieraient intégralement aux dépendants de ceux qui, au front, se batt[aient] pour leur pays »¹²⁴. En plus de subvenir aux besoins les plus urgents de ces familles en détresse (nourriture, vêtement, loyer), par l'entremise de « la Milice du Salut », œuvre charitable avec qui Ebbets et la *National League* travaillaient, le propriétaire des Dodgers avait prévu plusieurs matches certains dimanches de juillet et d'août. Les bénéfices serviraient à acheter du matériel de base-ball expédiés dans les bases d'entraînement ou au front par le biais de la Croix Rouge, de la *YMCA*, des Chevaliers de Colomb, ou du comité de défense nationale du maire de New York. En agissant ainsi, Ebbets ne faisait pas exception : des dizaines d'autres matches de charité furent organisés dans tout le pays durant la guerre. En revanche, le président des Dodgers se distingua de ses compères en exploitant à des fins politiques et commerciales une querelle liée à la tenue de ces matches.

En effet, le 1^{er} juillet 1917, le préfet de police de Brooklyn Riegelmann, candidat démocratique à la présidence du *borough*, fit cesser le match sous prétexte que Charles Ebbets avait violé la « loi bleue » de 1787 interdisant la conduite d'activités laborieuses « le jour du Seigneur » dans l'Etat de New York¹²⁵. Ebbets fut conduit devant les tribunaux et argua qu'il oeuvrait dans le respect du décret du 25 mai 1917 édicté par la *National League* stipulant que « pour mener l'effort de guerre patriotique », la ligue recommandait aux clubs d'organiser des matches de charité le dimanche, à condition de ne faire aucun profit (les clubs conservaient toutefois les recettes des ventes des concessions et bénéficiaient d'une image de marque positive). Sans charge réelle, l'affaire fut classée rapidement, suggérant que Riegelmann avait simplement voulu faire parler de lui en se présentant comme le défenseur de la moralité à quelques semaines des élections¹²⁶. Il reçut de fait plus de publicité qu'il ne l'avait escompté. Le 17 septembre, deux jours seulement avant le scrutin, Ebbets redressa l'affront subi sur ses propres terres en publiant en pleine page du *Eagle* quatre colonnes au vitriol où il exposait par le menu les exactions de Riegelmann et de ses hommes le jour du match (manipulation, mensonge, incivilité)¹²⁷. Adressée au « public du base-ball et aux patriotes de Brooklyn », la tribune remarquait avec ironie « combien le préfet avait montré du zèle à empêcher la conduite d'une action philanthropique [...] dont le but était de contribuer

¹²⁴ Charles H. Ebbets, Edward J. McKeever et Stephen W. McKeever, « To the Patriotic and Baseball Public of Brooklyn », *Brooklyn Eagle*, 18 septembre 1917.

¹²⁵ Cette loi sabbathienne s'appuie sur le troisième commandement du *Décatalogue* : « Le jour du Seigneur garderas, en servant Dieu dévotement », P. Cardinal Gasparri, *Catechismus Catholicus*, Vatican, 1933, 23, disponible à http://www.vatican.va/archive/fra0013/___p72.htm, consulté le 20/03/09 ; le respect du Sabbat est précisé sans le *Livre de l'Exode*, « Tu te souviendras du jour du sabbat pour Le sanctifier. Pendant six jours tu travailleras et tu feras tout ton ouvrage, mais le septième jour est un sabbat pour le Seigneur ton Dieu. Tu ne feras aucun ouvrage, toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante ni tes bêtes ni l'étranger qui est dans tes portes », *Exode*, XX, 8.

¹²⁶ Newman, « Now Pitching », op. cit.

¹²⁷ Ebbets, McKeever et McKeever, « To the Patriotic and Baseball Public of Brooklyn », op. cit.

au soulagement matériel et affectif des soldats et des marins de l'Armée américaine, ainsi qu'à leurs dépendants ». Non content de se présenter en victime aux intentions vertueuses, Ebbets en profita pour prêcher un discours associant dans un même souffle la pureté morale du club et le patriotisme du public :

« Le public brooklynois sait que ce club ne dispense rien d'autre que du base-ball propre et honnête. Il ne tire pas un large revenu des spectacles annexes ou de la vente d'alcool. Il a refusé ce marché qui augmenterait de beaucoup ses revenus, mais il refuse que des spiritueux soit vendus dans l'enceinte où il invite les jeunes hommes et les jeunes femmes de Brooklyn à assister au plus sain des sports américains. Les prix d'entrée sont fixés par la nécessité économique et seulement celui qui connaît parfaitement les nécessités et les dépenses qu'impliquent une affaire de 250 000 dollars annuels est qualifié [...] pour déclarer quelles doivent être les prix »¹²⁸.

Fort de cette diatribe flatteuse à la fois pour son entreprise et pour le public qu'il « invitait », Ebbets pouvait donc se permettre de dispenser une consigne de vote officiel pour le scrutin du surlendemain :

« C'est pourquoi nous demandons aux fans de base-ball qui sont membres du Parti démocrate et qui croient que les méthodes saines du base-ball doivent être importées en politique et dans la vie des élus [...] de voter contre Edward Riegelmann aux primaires démocratiques du 19 septembre [...] pour les faits que nous avons exposés [...] et pour Bird S. Coler [...] ex-président du *borough*, ex-intendant général de la ville de New York [...] et ami déclaré de la légalisation du base-ball le dimanche »

En quelques phrases, Ebbets était donc parvenu à transformer une comparution au tribunal en attaque caractérisée contre sa probité, son patriotisme et son dévouement envers le public du base-ball brooklynois. Grâce à la complicité du *Eagle*, il sut mener une campagne de relations publiques qui affectait directement la réputation du sport comme activité politiquement neutre¹²⁹ et surtout faisait du « public brooklynois » un acteur de la vie politique locale. Par extension, la confluence entre politique, moralité et patriotisme modifiait la nature de l'expérience du stade : s'enthousiasmer pour la victoire Dodgers équivalait à participer à une action morale, patriote et politiquement partisane, du moins pour celui qui voulait s'approprier le discours d'Ebbets.

Ainsi, de 1890 à 1940 environ, devenir « fan des Dodgers » signifiait participer, consciemment ou non, à plusieurs processus d'identification, en tant que « fan », tout

¹²⁸ Ibid.

¹²⁹ « Un cliché largement répandu veut que le sport soit, politiquement, l'activité neutre par excellence : une heureuse parenthèse dans les conflits politiques de la vie sociale », Nicolas Martin-Breteau, « "Un laboratoire parfait" ? Sport, race et génétique : le discours de la différence athlétique aux Etats-Unis », manuscrit non publié, séminaire des doctorants du CENA-EHESS avril 2009, 1.

d'abord, à la fois collectivement et individuellement, mais aussi en tant qu'individu masculin et brooklynois (c'est-à-dire à la fois non New-Yorkais et fier d'être de Brooklyn), enfin, en tant que citoyen patriote et défenseur des intérêts du club. Ces multiples identifications formèrent l'image sociale du fan des Dodgers, concept défini par Avanza et Laferté comme « la production sociale des discours, des symboles figurants les groupes et les territoires, une logique de la «publicité» – au sens de rendre public – voire de la politisation des groupes et des territoires »¹³⁰. Cette image était produite par les élites socio-sportives, mais pouvaient être négociée, c'est-à-dire appropriés selon les besoins du moment, par les « fans » eux-mêmes. Face à un phénomène aussi complexe, il est ardu de prêter un sens unique à l'« expérience du stade », ce pourquoi nous proposons deux hypothèses concernant la signification des rapports ville-club-public.

3. SENS DES RAPPORTS VILLE-CLUB-PUBLIC : DEUX HYPOTHESES

« Là, la souffrance et l'aliénation de la vie urbaine industrielle étaient apaisées et la grise routine abrutissante du paysage urbain cassée par ces étendues de vert soigneusement entretenues. Le stade de baseball (*baseball park*) était l'imitation artificielle d'un environnement pastoral dans laquelle l'identification avec son équipe professionnelle donnait un sentiment de communauté à de parfaits inconnus. Le *park* était un havre rural de sentiments partagés au cœur de la ville et de son aliénation¹³¹ ».

Si l'expérience du stade était à la fois un moment d'apprentissage pour devenir fan et une matrice de formation des identités masculines, brooklynoises, voire patriotiques, il reste à formuler des hypothèses sur le sens global de ce phénomène à la fois sportif, social et culturel. Pourquoi des « hypothèses » et non des affirmations ? La raison est double : non seulement les sources sont trop éparées pour pouvoir avancer des thèses fortes, mais encore le savoir des sciences sociales sur le sens de l'expérience du stade est encore à ses prémices. Les théories, pourtant, sont nombreuses : de la « dérégulation régulée des émotions » chez Elias et Dunning à l'ethnologie de l'insupportable nature de l'existence sociale chez Bromberger en passant par la thèse socio-économique de Gunther Barth citée en exergue, les lectures macroscopiques ne manquent pas, et l'on serait tenté de les plaquer sur les sources disponibles¹³². Au contraire, deux lectures inédites sont ici proposées : le stade comme lieu utilisé à dessein par les classes moyennes en quête de contrôle social pour imposer leur vision

¹³⁰ Avanza et Laferté, « Dépasser la "construction des identités" ? », op. cit., 142-143, citant Jean-Claude Chamboredon et Annie Méjéan.

¹³¹ Gunther Barth, *City People : The Rise of Modern City Culture in Nineteenth Century America*, New York, Oxford Univ. Press, 1980, 190-191.

¹³² Elias et Dunning, *Sport et civilisation* ; Bromberger, Hayot et Mariottini, *Le Match de football*, op. cit.

d'un monde régulé et, deuxièmement, l'expérience du match comme détournement du héros identitaire et appropriation du héros déchu dans le contexte particulier de la Grande dépression à Brooklyn. Ces deux hypothèses, ni contradictoires, ni complémentaires, éclairent, chacune selon leur méthodologie et leur parti pris, les mécanismes par lesquels le « public des Dodgers » s'est inventé dans la première partie du 20^{ème} siècle, en entretenant des liens étroits avec la société brooklynoise environnante.



Photographie 18 : « Inauguration de la saison à Ebbets Field », sd

Source : Brian Merlis Coll. ; www.brooklynpx.com

Depuis les gradins découverts à 25 cents (*bleachers*), le spectacle du match semble bien lointain et peu attractif. Pourtant on sent cette assemblée d'hommes en costume attentive et prête à exploser. Rigorisme d'un lieu façonné esthétiquement et éthiquement par le credo victorien des classes moyennes (hypothèse 1) ou communion latente d'un public local conscient de son identité et fier de son lien avec les joueurs (hypothèse 2) ?

3.1. Ebbets Field : un lieu pour les classes moyennes et une excoissance du progressisme

a) Les rôles du base-ball : compensation et instrumentalisation

Jusqu'aux années 1970, les sciences sociales avaient coutume d'attribuer la propension de certains individus à s'investir dans des activités sportives à un besoin de compenser la solitude et l'impersonnalité de la vie citadine provoquées par l'industrialisation et l'urbanisation intensive, notamment à la fin du 19^{ème} siècle¹³³. S'appuyant sur une tradition remontant à Alexis de Tocqueville, Max Weber puis à l'Ecole de Chicago, cette lecture estimait, avec Louis Wirth, que dans la ville moderne, « réduit à un état d'impuissance quasi totale en tant qu'individu, le citoyen [était] susceptible de [...] rejoindre d'autres individus aux intérêts similaires dans des groupes leur permettant d'atteindre leurs objectifs »¹³⁴. Cette

¹³³ Freedman, « The Baseball Fad in Chicago », 43.

¹³⁴ Louis Wirth, « Urbanism as a Way of Life », *American Journal of Sociology*, 44, 1938, 27, cité dans Ibid., 43 ; Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Paris, Gallimard, 1986 (1835) ; H. H. Gerth et C. Wright

interprétation considérait que l'essor du base-ball par exemple était inséparable de celui des associations volontaires et des groupements fraternels, comme les sociétés d'aide mutuelle, les organisations humanitaires ou les clubs sociaux divers. Benjamin Rader précisa à cet égard qu'à une époque où le pays était « en quête de sous-communautés » pour combler le vide laissé par le démantèlement « des classes et de toute forme de corporation au profit du simple individu », comme le dit un contemporain de Tocqueville, les associations athlétiques furent centrales dans la formation de ces sous-groupes¹³⁵. Souvent négligée car elle n'affichait pas ouvertement un but social, cette sociabilité sportive était néanmoins efficace pour lier les individus entre eux. Par exemple, l'Eglise trouvait utile de soutenir une association athlétique car les paroissiens pouvaient s'y retrouver autrement qu'au moment du culte, des groupes de travailleurs qualifiés formaient des clubs de sport pour souligner leur différence avec les ouvriers ordinaires, enfin, les écoles organisaient des clubs athlétiques pour créer des liens entre les élèves au sein de quartiers souvent hétérogènes du point de vue de la classe, de l'origine ethnique et du culte¹³⁶.

Cependant, depuis la fin des années 1870, certains historiens ont modifié le paradigme interprétatif de la fonction des associations bénévoles du 19^{ème} siècle : plutôt que de l'étudier selon le point de vue de l'individu isolé, ils commencèrent l'exploration des contributions de ces groupes ou « sous-communautés » au maintien de l'ordre social dominant à ces époques¹³⁷. Par exemple, il a été montré que la classe moyenne de souche américaine recourut à l'association volontaire pour augmenter le degré de cohésion au sein de ses propres membres, accroître le rôle de *leader* de l'homme d'affaires ou du chef d'entreprise dans la sphère sociale et enfin promouvoir l'extension d'un modèle « victorien » de comportements au sein d'un environnement de plus en plus pluriel d'un point de vue culturel¹³⁸. Appliquée au rôle des associations sportives et du sport professionnel, cette nouvelle théorie suggère que le base-ball a pu à la fois renforcer et façonner la conception que les classes moyennes se faisaient de la société urbaine et de leur fonction dans celle-ci. A Chicago, par exemple, alors que la ville passa en quelques décennies du statut de petite bourgade rurale à celui de métropole géante et capitale du commerce de l'ouest américain, le base-ball servit aux classes

Mills, trad. et dir., *From Max Weber, Essays in Sociology*, New York, Oxford Univ. Press, 1958, 310 ; Robert E. Park, « The City : Suggestions for the Investigation of Human Behavior in the Urban Environment » in Robert E. Park, Ernest W. Burgess et Roderick D. McKenzie, dir., *The City*, Chicago, Univ. of Chicago Press, 1925, 14-18, 23-25.

¹³⁵ Benjamin G. Rader, « The Quest for Subcommunities and the Rise of American Sport », *American Quarterly*, vol. 29-4, automne 1977, 356.

¹³⁶ *Ibid.*, 369.

¹³⁷ Freedman, « The Baseball Fad in Chicago », 43.

¹³⁸ *Ibid.*, 43, citant Don H. Doyle, « The Social Functions of Voluntary Associations in a Nineteenth-Century Town », *Social Science History*, 1, 1977, 344-55 et Gregory H. Singleton, « Protestant Voluntary Organizations and the Shaping of Victorian America » in Daniel Walker Howe, dir., *Victorian America*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1976, 47-58.

moyennes pour asseoir leur pouvoir¹³⁹. D'un côté les connotations rurales de ce sport permettaient au citoyen de souligner son attachement au monde stable et lisible de la commune de taille moyenne, tandis que la vitesse, la puissance et l'organisation que le baseball exhibait coïncidait avec la vision des entrepreneurs d'une ville plus riche, plus productive, plus rationnelle et mené par les *leaders* des classes moyennes. Comme l'écrit Gunther Barth :

Le stade de base-ball urbain était un des nouveaux lieux de socialisation importants dans la ville du 19^{ème} siècle, surtout pour les hommes blancs de classes moyennes et ouvrières et Américains de souche. Comme le théâtre de vaudeville, le grand magasin et le parc urbain, le stade offrait un monde d'abondance et de fantasme, d'excitation et de divertissement, tous scrupuleusement circonscrits par la logique du capitalisme¹⁴⁰.

Sur la base de ces divers travaux, il est possible d'avancer ici une hypothèse consistant à interpréter l'expérience du stade Ebbets Field dans les années 1910-1930 comme un moment de maintien de la domination sociale et culturelle des classes moyennes. Cette fonction inattendue du stade fut rendue possible par l'adéquation entre les desseins esthétiques et éthiques du stade (le jeu de mot est intentionnel) et les préoccupations des nouvelles classes moyennes, au premier rang desquelles le maintien d'un ordonnancement rassurant et rationnel du monde social qui empruntait largement à la pensée progressiste, alors prégnante dans le débat public américain. Pour l'historien Steven Riess, un des premiers à avoir appliqué dans sa thèse de doctorat en 1979 cette nouvelle lecture des rapports sociaux à l'émergence du sport au tournant du siècle, le progressisme et le base-ball entretenaient de nombreux points de convergence¹⁴¹. Vaste coalition de réformateurs soucieux de rectifier un certain nombre de maux de la société américaine (comme la pauvreté urbaine, la corruption, le délitement moral, l'immigration galopante, *etc.*) par la recherche d'un ordre fondé sur les valeurs traditionnelles des classes moyennes blanches, anglo-américaines et protestantes, le mouvement progressiste entra en synergie avec le « credo du base-ball ». Celui-ci, façonné à la fois par les propriétaires de club, la presse à grand tirage et certains idéologues nationalistes, prétendait que le base-ball était une des institutions américaines les plus bénéfiques au bien-être physique et moral de la nation. Américain, rural, démocratique (au sens où il rassemblait des individus de tous milieux), le base-ball avait comme principale fonction sociale d'enseigner aux enfants l'éthique du travail, le sacrifice individuel pour le bien commun, la maîtrise de soi

¹³⁹ Freedman, « The Baseball Fad in Chicago », 61.

¹⁴⁰ Barth, *City People*, 190-191.

¹⁴¹ Riess, *Touching Base*, pages 6-9 pour la présentation de l'argument principal.

ou le culte du passé, autant de traditions dites « WASP » qui étaient également à la racine du credo progressiste.

Parallèlement, la plupart des caractéristiques d'Ebbets Field, que ce soit son apparence extérieure, la segmentation sociale des tribunes, l'accent mis sur la sécurité, ou même le prix des places, remplissaient les attentes des nouvelles classes moyennes, groupe en pleine ascension sociale que Charles Ebbets voulait attirer (voir chap. 2). Il s'agit donc de voir ici comment le stade a pu, dans le détail de son architecture extérieure et intérieure, participer à la constitution d'une communauté liant club et ville sur la base restrictive d'une adéquation avec les préoccupations des nouvelles classes moyennes et des réformateurs progressistes.

b) De la quête de sécurité au souci de distinction sociale

Comme il le répétait souvent, un des premiers soucis de Charles Ebbets était d'offrir le maximum de confort à ses clients, mais cette préoccupation s'accompagnait d'un autre impératif, également exprimé par le « vieux colonel » lui-même : « Nous devons donner à notre clientèle ce qu'ils ont expressément appelé de leurs vœux, et dans le base-ball progressiste d'aujourd'hui, cela signifie [...] de la sécurité [...] »¹⁴². Il est vrai que dans les vieux stades en bois le contrôle des foules était mal aisé : quoique les débordements fussent rares, ni la structure inadéquate des édifices ni les maigres services de sécurité ne pouvaient endiguer l'enthousiasme du public, notamment les jours d'affluence, comme ce 12 avril 1912 où un début d'émeute à Washington Park avait entaché le début de saison et la réputation de Charles Ebbets¹⁴³. Il est probable que ce jour-là, le propriétaire des Brooklyn Superbas ait pris conscience qu'il devait imposer de l'ordre à cet environnement peu régulé spatialement et socialement. Dès le lendemain de l'incident, il embaucha une garnison de 100 anciens policiers et militaires, appelés les « Dougherties », chargés de « réprimer tout désordre en évinçant le fauteur de trouble » et de superviser les interactions entre les spectateurs à Ebbets Field¹⁴⁴ (voir Photographie 19).

Outre la présence de ce corps chargé de la sécurité des personnes en cas d'agitation, Ebbets avait intégré dans les plans de son nouveau stade de très nombreuses sorties de secours et autres passerelles d'évacuation qui contribuaient également à un sentiment de sécurité en garantissant la fluidité des déplacements vers et hors du stade¹⁴⁵. Comme le

¹⁴² Ebbets, « Why I Am... », op. cit.

¹⁴³ Riess, *Touching Base*, 87.

¹⁴⁴ Les Dougherties, dont on précisa qu'il dépassait chacun le mètre quatre-vingt, posèrent au garde-à-vous dans l'édition du *Eagle* annonçant la reprise du championnat en 1913, « Ex-Soldiers Who Will Do Duty at Ebbets Field », *Brooklyn Eagle*, 9 avril 1913.

¹⁴⁵ Kennedy, « Original Plans », Brooklyn Collection, Brooklyn Public Library.

« vieux colonel » ne manquait pas de la rappeler fréquemment à la presse, ces 14 rampes et 10 sorties offraient la sécurité d'une évacuation rapide et sûre en cas d'urgence et limitaient le risque d'emprisonnement dans la structure¹⁴⁶. En effet, même si les stades modernes comme Ebbets Field étaient construits en béton armé, le spectre de l'incendie du Polo Grounds en 1911 restait dans les mémoires new-yorkaises, de même que celui du navire *Le général Slocum* en 1904, qui avait fait plus d'un millier de victimes¹⁴⁷. Ainsi est-il fort probable qu'en dessinant les plans de son stade de base-ball, Ebbets visait en particulier les membres des classes moyennes qui retrouvaient dans cette gestion efficace des déplacements de population une caractéristique des théâtres et des opéras, où escaliers et couloirs canalisait l'arrivée et la sortie des spectateurs selon la section correspondant à leur billet. On peut donc affirmer que les nombreuses rampes d'accès et d'évacuations d'Ebbets Field avaient un deuxième atout : en plus de prévenir les bousculades, elles limitaient les mélanges entre publics de diverses sections.

On voit ici comment la recherche de sécurité pouvait être le corollaire d'une quête de distinction sociale pour les classes moyennes, ou du moins de segmentation des publics du stade. Avec ces innovations, Ebbets avait bel et bien rempli les attentes d'un public épris de confort, de sécurité et même d'hygiénisme¹⁴⁸. D'une certaine façon, il avait incidemment œuvré pour la préservation et le renforcement de l'ordre social dominant, à savoir celui des classes moyennes. D'ailleurs, dans son ensemble, Ebbets Field offrait un programme architectural fondé sur un usage ségrégué de l'espace, favorisant, par le biais des politiques tarifaires, les classes moyennes au détriment des classes populaires¹⁴⁹.

¹⁴⁶ Strohl, « Cornerstone », 23 ; Ebbets donna les mêmes chiffres en janvier 1912 dans « \$750,000 Baseball Park... », op. cit.

¹⁴⁷ Le 15 juin 1904, ce vapeur prit feu alors qu'il transportait les fidèles d'une église allemande du Lower East Side pour son pique-nique annuel. Plus de 1 000 personnes périrent, ce qui représentait un pourcentage de la population de la ville de l'époque supérieur au nombre des victimes du 11-Septembre, « After the Fall », *The Economist*, vol. « The Town of the Talk : a Survey of New York », 19 février 2005, 4.

¹⁴⁸ La presse ne manqua pas de faire remarquer dans une description mêlant admiration pour la modernité technologique et souci hygiéniste que « les sanitaires [étaient] équipés de lavabos vitrifiés, d'urinoirs en porcelaine et de toilettes fonctionnant avec des chasses d'eau à valve, l'ensemble étant ventilé par un système d'aération à ras de plafond, garantissant la pureté de l'air et les meilleures conditions de propreté », (pas de titre disponible), *Brooklyn Eagle*, 9 avril 1913.

¹⁴⁹ Voir chap. 2.



Photographie 19 : Un ouvrier à Ebbets Field, vers 1950

Source : « *Brooklyn Eagle* Picture collection », Brooklyn Public Library, dossier « Ebbets Field »
Vers 1940, les ouvriers en costumes remplacèrent le service d'ordre embauché dans les années 1910 pour réguler les comportements et rassurer les clients de classe moyenne.

c) Segmentation du public et « angoisses » des classes moyennes

Comment comprendre ces dispositifs de régulation ? La configuration spatiale proposée par l'architecture d'Ebbets Field semble conforme à une vision fixiste et, en quelque sorte, « classiste » de la société. En effet, la stricte segmentation du public au sein du stade présumait et entérinait à la fois que chaque individu appartenait avant tout à une couche sociale, elle-même inscrite dans une hiérarchie pyramidale qui ordonnait et structurait les interactions. Une telle conception en strates imperméables servait naturellement les intérêts des individus ou groupes dont le capital économique et culturel était le plus élevé : ils pouvaient ainsi faire l'expérience de leur position dominante tout en s'assurant que l'ordre en place demeurerait inchangé puisque eux seuls pouvaient le modifier¹⁵⁰. Leur intérêt premier était donc de limiter au maximum l'indistinction sociale, phénomène d'abolition des frontières entre classes qui entraînait la perte de prestige de la classe dominante.

A en croire Richard Hofstadter, un des premiers historiens à s'être penché sur les valeurs des classes dominantes des années 1890-1920, la « haute société urbaine », traversa à cette période une « angoisse de statut » résultant des diverses évolutions de la société¹⁵¹. L'avènement d'institutions de grande échelle dans les domaines des affaires et de la gouvernance publique de même que l'essor de la pensée managériale et bureaucratique dans ces mêmes secteurs transformèrent profondément le sens des rapports entre travail et statut. L'« organisation » prenait le pas sur l'individu, ou du moins sur les « schémas de déférence »

¹⁵⁰ Ce développement s'inspire de l'étude de Gabriel Kolko sur l'ère progressiste, Gabriel Kolko, *The Triumph of Conservatism, a Reinterpretation of American History, 1900-1916*, New York, The Free Press, 1963, elle-même empruntant ses prémisses à C. Wright Mills, *The Power Elite*, Oxford Press, 1956. Pour une lecture critique de l'historiographie de l'ère progressiste, voir Lynch, « Social Theory ».

¹⁵¹ Hofstadter, *Age of Reform*.

traditionnels donnant sens au système classique de relations sociales. Cette révolution inquiéta surtout les élites urbaines établies, protestantes et *yankees* (c'est-à-dire américaine de souche), pour qui le mérite individuel et la qualité du « caractère » étaient des valeurs cardinales¹⁵². Attirées par les bénéfices de ce nouvel ordre économique, mais inquiètes des changements qu'il provoquait, ces classes moyennes aisées avaient à cœur de maintenir les hiérarchies sociales dans un *statu quo*. Cette préoccupation transparaissait dans toutes les sphères de leur existence, y compris dans celle des loisirs. D'ailleurs, le base-ball était majoritairement dominé par ces classes moyennes, que ce soit du point de vue de la position sociale des propriétaires, entrepreneurs pétris de la nouvelle logique managériale, que de celui du public régulier, des cols blancs acteurs clés du capitalisme moderne¹⁵³. Comme l'illustrait la configuration segmentée et hiérarchisée de ses travées, Ebbets Field reflétait donc nettement les valeurs et préoccupations de la classe qui organisait et pilotait le base-ball, qui endossait une fonction sociale dépassant la sphère du sport *stricto sensu*.

En effet, assister à un match de base-ball à Ebbets Field pouvait revêtir l'allure d'une leçon de comportement, voire de savoir-vivre victorien. Toutefois les « bonnes manières » de la fin du siècle, une des fondations de la culture des classes moyennes¹⁵⁴, étaient non pas mises à mal, mais comme reconfigurées au contact du spectacle jouissif et participatif du base-ball. Par exemple, la page des sports de l'édition du 5 avril 1913 du *Eagle* se lisait comme un dialogue constant et irrésolu entre la mise en scène de l'excitation collective et l'apologie de l'ordonnement généré par le nouveau stade, la première débordant littéralement le cadre imposé par la seconde. Les *fans* et « *rooters* » étaient invités à venir en masse au stade, et « laiss[er] derrière eux leur morosité, afin de laisser l'allégresse librement s'exprimer »¹⁵⁵. Apposée à ces vers de mirliton, une petite illustration au stylo présentait une marée d'hommes en chapeaux de feutre se précipitant d'une manière désordonnée vers Ebbets Field, dépeint comme une sorte de grotte sombre et attirante. A quelques centimètres de cette mise en scène verbale et picturale de l'excitation collective frôlant le panurgisme, un autre paragraphe comparait les fans à des « troupes et des régiments venus comme une armée d'alliés prendre d'assaut la citadelle Ebbets »¹⁵⁶. Appuyant cette métaphore militaire véhiculant une impression d'ordre et de puissance contrôlée, la description faite de la nouvelle rotonde faisait la part belle à la canalisation des passions. Une foule « fluide, rapide et ordonnée » s'était glissée sans effort dans ce nouveau dispositif architectural qui, semble-t-

¹⁵² Lynch, « Social Theory », 162.

¹⁵³ Riess, *Touching Base*, 165.

¹⁵⁴ John F. Kasson, *Rudeness & Civility : Manners in Nineteenth-Century Urban America*, New York, Hill & Wang, 1990 (tr.fr. "Les Bonnes manières", Belin, Paris).

¹⁵⁵ Illustration et poème, « Play Ball! », *Brooklyn Eagle*, 5 avril 1913, *BE*, op. cit.

¹⁵⁶ « Baseball Is Here », *BE*, op. cit.

il, avait transformé la horde impétueuse attendant devant la « grotte » en public policé et appréciatif. Les vertus pédagogiques de l'expérience du stade étaient finalement appuyé par la présence, soulignée à dessein par le journaliste, de quatre hommes d'Eglises dans une loge juste derrière la 3^{ème} base, « témoins du caractère moralement édifiant du sport ».

On voit bien comment l'expérience du stade se composait d'un subtil mélange entre incitation à la jouissance hédoniste assez typique des années 1910-1920 et d'un appel à l'ordre et à la dignité de comportement, plutôt caractéristique de l'ère victorienne, c'est-à-dire les dernières décennies du 19^{ème} siècle. Ce double discours, contradictoire en apparence seulement, alimentait la fabrication d'Ebbets Field comme un espace régulé où se jouaient à la fois des matches de base-ball et une certaine idée du comportement à adopter en public, conformément à un éthos des classes moyennes progressistes, ici attachées à leur héritage victorien¹⁵⁷. L'efficacité de cette fabrique de comportements est difficile à évaluer tant les sources sont lacunaires et difficilement interprétables. Néanmoins, elle doit être soulignée, d'autant qu'elle entre en écho direct avec un autre aspect du progressisme, le contrôle des foules, notamment étrangères.

d) La méfiance à l'égard des « foules » étrangères et non-blanches

Outre le souci de maintenir la hiérarchie en place, ces classes moyennes avaient effectivement à cœur de canaliser les énergies engendrées par la nouvelle vie industrielle et urbaine. Les preuves manquent pour l'affirmer, mais il semble que cette « recherche d'ordre » s'appliqua en premier lieu au contrôle de la « foule », à laquelle plusieurs sociologues de l'époque prêtaient un pouvoir formidable. Le plus célèbre d'entre eux, le Français Gustave Le Bon, connu avec son ouvrage *La Psychologie des foules*, publié en 1895, un succès international. Paru dès 1896 aux Etats-Unis sous le titre *The Crowd, A Study of the Popular Mind*, cet essai de « psychologie sociale » qui fustigeait le pouvoir obscur de la foule fut largement lu outre-atlantique (on dit même qu'il faisait partie des livres de chevets du président Theodore Roosevelt)¹⁵⁸. Le Bon y stipule que :

« La foule produit par elle-même une nouvelle réalité humaine, une « âme » dotée d'une « unité mentale » [...] qui est qualitativement autre que la simple somme spirituelle des individus qui la composent. L'individu se trouve altéré par la foule, devient surtout soumis à l'inconscient, et régresse vers un stade

¹⁵⁷ Dans ce creuset se « redéfinit » aussi une certaine idée de la virilité, voir Steven A Riess, « Sport and the Redefinition of Middle-Class Masculinity in Victoria America », dans Steven W. Pope, dir., *The New American Sport History : Recent Approaches and Perspectives*, Urbana-Chicago, University of Illinois Press, 1997, 172-197.

¹⁵⁸ Gustave Le Bon, *The Crowd : A Study of the Popular Mind*, New York, The Macmillan Co., 1896 ; pour la référence à Théodore Roosevelt, Catherine Rouvier, *Les Idées politiques de Gustave Le Bon*, Paris, PUF, 1986, recension par Ange Sampieru, *Vouloir*, vol. 35/36, janvier 1987.

primaire de l'humanité. [...] Les foules étant plus puissantes que toutes les intelligences et toutes les volontés individuelles, l'individu doit s'en protéger en les connaissant. [La] recrudescence des foules indique [...] l'anéantissement prochain de notre civilisation ; seul un nouvel idéal social, capable d'organiser positivement les foules, redonnera essor à une nouvelle civilisation »¹⁵⁹.

L'influence des penseurs hostiles à la « foule » comme Le Bon était visible dans la construction des nouveaux stades de base-ball et autres enceintes sportives, dont beaucoup furent bâtis entre 1910 et 1930, années durant lesquelles le livre et ses thèses eurent le plus de succès¹⁶⁰. A Ebbets Field par exemple, la présence d'une rotonde régulatrice, de nombreuses sections et sous-sections, de rampes d'accès, de sorties de secours et de couloirs de circulation attestaient le désir de canaliser les énergies que l'engouement pour le spectacle sportif était susceptible de produire.

Il faut toutefois préciser que cette crainte de la « foule » recoupaient probablement une hantise à l'égard des publics au capital économique le moins élevé, du moins ceux qui occupaient les places les moins chères du stade. Par exemple, à Ebbets Field, ils étaient cantonnés aux *bleachers*, section au confort spartiate située à l'écart des fastes de la rotonde et de la sociabilité de la haute société qui occupait loges et tribunes. Ce dédain pour la « foule », ici perçue comme équivalente aux classes ouvrières, était donc teinté d'inquiétude. Cette position rappelle l'ambiguïté ressentie vis-à-vis des tribunes dite « populaires » dans les stades de football français des années 1920 et 1930 : essentielle à la rentabilité de l'entreprise sportive, la présence massive du public ouvrier était pourtant vue d'un mauvais œil¹⁶¹. Elle fait également écho au débat qui divisait alors les Etats-Unis au sujet des immigrants dits « de la deuxième vague », c'est-à-dire ces Russes, Italiens, Balkans, ou Austro-Hongrois qui peuplèrent massivement et rapidement les villes américaines au début du 20^{ème} siècle. Face à la hausse de cette population étrangère stigmatisée comme inassimilable, notamment par le rapport Dillingham de 1907, le courant nativiste prit de l'ampleur¹⁶². Inquiétés par une dilution de la pureté de la « race américaine », ces partisans d'un contrôle de l'immigration propagèrent l'idée selon laquelle le caractère et la structure de la nation étaient en danger. Il était donc impératif que les institutions publiques comme le base-ball agissent pour le

¹⁵⁹ Bernard Dantier, « Introduction à la psychologie de foules de Gustave Le Bon », 4, document produit en version numérique pour le site Les Classiques des sciences sociales, Université du Québec à Chicoutimi, 2002, <http://classiques.uqac.ca/>, consulté le 10/10/08, je souligne.

¹⁶⁰ Sampieru, « recension », op. cit.

¹⁶¹ Fontaine, « Les "Gueules Noires" », 65.

¹⁶² Le rapport fédéral du sénateur Dillingham démontrait fallacieusement que les nouveaux migrants étaient des illettrés, moins qualifiés, plus instables, essentiellement des hommes célibataires, venus de pays catholiques et non démocratiques. Ces conclusions reflétaient le point de vue des partisans d'une restriction de l'immigration fondée sur des critères ethniques. Pourtant démentie par les statistiques (les « nouveaux » Juifs, par exemple, étaient souvent plus qualifiés que les « vieux » Irlandais), cette position poussa à l'introduction en 1917 un test d'alphabétisation puis des quotas par pays en 1921 et 1924, Collomp, *Entre classe et nation*, 32.

maintien des valeurs traditionnelles de l'Amérique « de souche ». A Ebbets Field, cette mission sociale du base-ball s'incarnait dans une configuration spatiale garante, aux yeux des propriétaires et clients de classe moyennes, du contrôle des « foules », perçues comme imprévisibles car étrangères autant du point de vue de leur position socio-économique que de leur origine ethnique.

Parallèlement à cette volonté de contrôler le futur de la nation en s'assurant que son passé demeurât la référence pour tous¹⁶³, on peut aussi lire dans l'expérience du match à Ebbets Field une mise à distance de la minorité non blanche. Les Africains-Américains étaient exclus du stade non pas physiquement mais culturellement pour deux raisons. Premièrement, l'histoire du base-ball comme sport des classes intermédiaires et des villes, se superposait mal à celle de cette minorité, majoritairement rurale et de classe inférieure. Deuxièmement, les liens entre base-ball et Africains-Américains étaient marqués au fer rouge de l'idéologie Jim Crow. Ce personnage caricatural joué au théâtre par des comédiens blancs maquillés de charbon popularisa l'image du noir comme un être stupide, pauvre, fainéant et naturellement inférieur au blanc¹⁶⁴. Vers 1890, le portrait du noir illettré, en guenilles et aux lèvres charnues était devenu la norme, en partie à cause des illustrations d'Edward W. Kemble et des compositions musicales d'Ernest Hogan, comme « All Coons Look Alike to Me » (Tous les noirs se ressemblent pour moi), en 1896¹⁶⁵.

Il n'est donc pas étonnant de trouver dans le monde du base-ball des références à ce stéréotype. Les joueurs des équipes noires étaient dépeints comme des phénomènes de foire que le public blanc venait voir pour leur prouesse et non pour leur maîtrise¹⁶⁶. De plus, certaines équipes, comme les Chicago White Sox, utilisaient les services d'une mascotte noire, le jeune Clarence Davis, pour faire rire la foule et opérer comme porte-bonheur pour l'équipe¹⁶⁷. Ses danses ridicules, comme le *double shuffle*, réalisées avant chaque match, permettaient au public blanc de se convaincre de sa supériorité. Les sources ne disent pas si les Dodgers possédaient une mascotte similaire, mais il est très frappant de constater qu'en 1899, lors de la soirée de gala donnée à la *Brooklyn Academy of Arts* en l'honneur des vainqueurs locaux du championnat, un certain Gregory Patti chanta « une ribambelle de chanson de nègres (*coon songs*) » et que Pauline Ryan, accompagnée de ses deux petits

¹⁶³ Riess, *Touching Base*, 8.

¹⁶⁴ L'impact du personnage créé par le comédien Daddy Rice vers 1830 fut si grand que le nom « Jim Crow » fut donné aux lois ordonnant la ségrégation des espaces publics selon des critères raciaux dans plusieurs Etats du pays, abrogées par l'arrêt de la Cour suprême des Etats-Unis *Plessy contre Ferguson* en 1896.

¹⁶⁵ Ronald L. F. Davis, « Embedding Racial Stereotypes in the American Mindset : Jim Crow and Popular Culture », article électronique, pas d'adresse disponible.

¹⁶⁶ Voir chap. 2, p 116 et suivantes.

¹⁶⁷ Nasaw, *Going Out*, 101 ; Levine, *A.G. Spalding*, 70, 101.

danseurs noirs (*pickaninnies*) « fit rire la salle aux éclats »¹⁶⁸. Cette anecdote suggère non seulement que le monde du base-ball n'était pas imperméable aux préjugés raciaux ambiants mais encore qu'il a contribué à les renforcer en exhibant publiquement, dans l'enceinte des stades, les raisons pour lesquelles les blancs se considéraient supérieurs aux noirs. Il y a fort à parier qu'Ebbets Field n'échappait pas à cette règle.

Par conséquent, le stade des Dodgers était un lieu où s'incarnaient les valeurs des classes moyennes comme la peur de l'étranger d'Europe de l'est ou du sud considéré « inassimilable » et la réification de l'homme noir en objet de foire. D'autres thèmes, comme la masculinité, y étaient également définis et, d'une manière, « performés », c'est-à-dire rendus réels aux moyens d'une certaine attitude corporelle ou intellectuelle. Rendre l'étranger « américain », bâtir une « ligne de couleur » entre le blanc et le noir, maintenir la femme dans son statut de débutantes et/ou de faire-valoir, tout cela était performé à Ebbets Field et participait de la formation de ce qu'on peut appeler, avec Elaine Abelson, une hégémonie des classes moyennes sur les loisirs publics, fondée avant tout sur l'imposition d'un ordre social, racial, et sexuel¹⁶⁹.

e) *L'usage social du stade : progressisme et « communauté »*

Il est probable que cette « recherche d'ordre » dérive également de la pensée progressiste, courant réformiste des années 1880-1920 que les historiens, après maintes querelles, s'accordent à définir comme un « mouvement remarquable par son hétérogénéité, unifié (à considérer qu'il le fût) par une croyance partagée chez les réformateurs que le progrès était possible et qu'un interventionnisme avisé dans les affaires de la société et dans l'économie était nécessaire »¹⁷⁰. Il était conséquemment fondé sur un optimisme d'inspiration positiviste, à savoir que la solution à un problème social, économique ou politique se trouvait dans son identification, son analyse et sa compréhension¹⁷¹. Fruits d'une très large coalition à la fois altruiste et individualiste associant des opposants et des partisans au contrôle de l'immigration, des sociologues en guerre contre la pauvreté, des experts libéraux qui voulaient plus d'efficacité dans le management des entreprises, des adeptes de la fin des monopoles, des suffragettes, des religieux contre la prostitution, des partisans de la prohibition de l'alcool, *etc.*, les bataillons des réformateurs se composaient essentiellement de membres de la classe moyenne, dont beaucoup de femmes. Alan Brinkley rappelle qu'il émanait d'un besoin urgent d'imposer l'ordre au chaos causé par les excès de

¹⁶⁸ « Testimonial a Success », *Brooklyn Eagle*, op. cit., 1899.

¹⁶⁹ Abelson, « The City as Playground : Culture, Conflict, and Race : recension de David Nasaw, "Going Out : The Rise and Fall of Public Amusements" (1993) », 528.

¹⁷⁰ Brinkley, *Unfinished Nation*, 577.

¹⁷¹ Riess, *Touching Base*, 7.

l'industrialisation et de l'urbanisation, désordre que les lois naturelles du « laissez faire » ou du darwinisme social ne pouvait réguler. Seul l'interventionnisme de la force publique pouvait générer, par son organisation rationnelle, une forme d'ordre social qui devait être appliquée aux instincts humains, à commencer par les villes, où le vice, la corruption et la misère avilissaient l'âme humaine¹⁷². Il semble qu'Ebbets Field fût l'émanation directe de ce credo, à la différence près que ladite intervention provenait d'une initiative privée et non publique. Il faut donc requalifier le progressisme à l'œuvre dans le programme d'Ebbets Field. Moins l'expression d'une politique publique générale que celle d'une section privilégiée de la société, le stade et l'idéologie qui sous-tendait son architecture visaient surtout à satisfaire les intérêts des classes moyennes liées à la nouvelle société industrielle.

Cette lecture corrobore les conclusions de Robert Wiebe pour qui ce furent ces nouvelles classes moyennes, composées d'hommes d'affaires en pleine ascension, qui étaient à l'initiative du mouvement progressiste, et non pas les agents de la force publique comme le suggérait Hofstadter¹⁷³. Leur expérience de l'efficacité de la bureaucratie managériale les incitait à penser que la société pouvait être dirigée par des experts compétents et que cette « gouvernance scientifique » (*scientific government*) amènerait progrès, ordre et lien social communautaire. Ces « progressistes » au sens strict du terme regrettaient que leur influence économique et politique acquise au niveau national ne soit davantage visible à l'échelle des villes et des communautés locales¹⁷⁴. Ils s'investirent donc dans les activités économiques et culturelles de ces dernières, appliquant ainsi leur méthode de réformisme par le haut. Je fais l'hypothèse que le succès des clubs de base-ball et, surtout leur popularité auprès des populations locales des grandes villes américaines comme New York, Boston, Chicago ou Brooklyn, émanait de ce mouvement qui vit le management rationnel et hiérarchisé des progressistes prendre le pas sur la vision à petite échelle des entrepreneurs locaux. Ceci explique pourquoi Charles Ebbets, représentant de ces nouvelles classes moyennes en tant que propriétaire de la société par actions nommée « Club de Base-ball de Brooklyn », mit sans cesse l'accent sur la contribution à l'essor de la « communauté ». Parallèlement, le public de cols blancs trouvait dans son soutien financier et symbolique de l'équipe de base-ball locale un moyen de stabiliser et renforcer sa position sociale dominante. Ce faisant il entretenait et diffusait ce que l'historien Paul Boyer appela une culture de la « loyauté civique », définie ainsi :

¹⁷² Brinkley, *Unfinished Nation*, 558.

¹⁷³ Lynch, « Social Theory », 178.

¹⁷⁴ Wiebe, *The Search for Order*, cité dans Brinkley, *Unfinished Nation*, 574.

« abstraction difficile à saisir [...], convoquée à l'envi par les progressistes, [...], pour apporter harmonie, ordre et cohésion morale à l'Amérique urbaine [alors] en pleine expansion physique [...], [et] insuffler la fierté locale aux masses urbaines [afin de contribuer à] un ordre moral et spirituel plus homogène »¹⁷⁵.

Il paraît donc raisonnable d'affirmer que l'architecture d'Ebbets Field fut une sorte d'excroissance du mouvement progressiste : la segmentation des espaces et la territorialisation des publics avaient pour but de maintenir une vision hiérarchique des interactions sociales, réponse à l'« angoisse de statut » qui frappait une frange des élites locales. Ce conservatisme s'accompagnait paradoxalement d'une quête de progrès : appliquer l'ordre bureaucratique cher aux nouvelles classes moyennes à la société du stade – où « les foules » ne cessaient d'inquiéter – afin de garantir une plus grande harmonie entre les membres de la « communauté ». Plus qu'un simple monument à fonction édifiante, Ebbets Field était donc également pensé comme un acteur de changement dans ces premières décennies du 20^{ème} siècle où un certain nombre de réformateurs rassemblés sous le terme de « progressistes » tentèrent de rationaliser le monde urbain tout en cherchant à lui imposer un ordonnancement favorable à leur intérêts et préoccupations. Ebbets Field, exemple d'architecture sportive à forte fonction sociale, s'inscrivait donc dans le nouveau credo urbaniste : la ville moderne devait être édifiante, organisée et instigatrice de « communauté ». Pour l'historien, le stade apparaît donc comme un témoin de la pensée sur la ville avant même d'être un laboratoire des pratiques sociales mêlant sport et identité urbaine, sujet sur lequel se greffe la deuxième hypothèse retenue.

3.2. Les Daffiness Boys : une homologie sociale ?

La deuxième hypothèse qu'il faut étudier pour éclairer le sens de l'expérience du stade est celle de l'existence d'une putative homologie sociale entre les spectateurs et les joueurs. Cette expression signifie que ces derniers auraient partagé avec les premiers la même position socioprofessionnelle, entendue comme la même classe, le même type d'emploi, le même salaire, voire le même rapport au travail, caractérisé, par exemple, par le rôle crucial du corps, du collectif, de la hiérarchie, de l'emploi saisonnier, *etc.* Pour le dire sans nuance, les joueurs et les spectateurs auraient été du même monde, comme le parfait reflet l'un de l'autre ou encore les deux faces d'une même médaille. De quand date cette interprétation du rapport ville-club à Brooklyn et quels étaient exactement ses arguments ? Peut-elle être ou non

¹⁷⁵ Paul Boyer, *Urban Masses and Moral Order in America, 1820-1920*, Harvard University Press, 1992 (1978), chapitre « The Civic Ideal and the Urban Moral Order », 252-260.

corroborée par les caractéristiques socio-démographiques du Brooklyn de l'époque ? Enfin, si cette interprétation n'est pas fondée dans les faits, quel est son sens et que nous dit-elle sur le rôle du héros (ou plutôt du anti-héros) dans l'expérience du stade Ebbets Field durant les années d'entre-deux-guerres ?

a) Naissance d'un folklore : les Dodgers en col-bleu

La lecture consistant à affirmer que les joueurs des Dodgers étaient les homologues des spectateurs fut surtout avancée dans les années 1980-1990 afin d'expliquer la grande popularité du club parmi la population locale. Pour la majorité des journalistes et écrivains s'étant penché sur cette « mystique » des Dodgers, si les fans avaient la patience d'attendre à chaque fin de saison que la suivante soit meilleure (« Wait Till Next Year » était le slogan officieux des fans des Dodgers), c'était bien parce que le public retrouvait dans les joueurs un reflet de leur propre identité, de leur propre expérience individuelle ou collective. Comme le résuma avec élégance Stanley Cohen :

« Brooklyn durant les années 1920 était devenu un havre pour une population majoritairement ouvrière et immigrante venue des *tenements* grouillants du Lower East Side de Manhattan. Il s'agissait d'un ensemble de citoyens qui avaient appris fort longtemps auparavant à mesurer le succès par petites doses. Les Dodgers de cette époque étaient une équipe à l'échelle de ses fans. Ils semblaient mal dotés pour connaître la prospérité et rejetaient avec dédain sa possibilité même »¹⁷⁶.

Ainsi, la popularité des Dodgers, une équipe d'« adorables perdants » et de challengers (*underdogs*), s'expliquait par son rapport d'homologie avec la population brooklynoise, que beaucoup s'imaginaient faite d'ouvriers sans le sou, d'employés aigris, d'urbains durs-à-cuire (*scrappy*) et excessivement fiers de leur lieu de résidence. Ce portrait était d'autant plus crédible que les Dodgers connurent leurs pires saisons durant la Grande Dépression, la grande crise économique qui affecta de 1929 à la fin des années 1930 tous les secteurs de l'économie brooklynoise.

Pour Peter Golenbock, auteur en 1982 d'une « histoire orale des Dodgers », ce lien d'homologie expliquait pourquoi « il n'y avait aucune autre ville où les fans étaient aussi loyaux et dédiés [qu'à Brooklyn] »¹⁷⁷. Selon lui,

« durant les heures sombres de la Grande Dépression, les joueurs des Dodgers étaient des travailleurs en col-bleu qui devaient se débrouiller comme ils pouvaient chaque jour avec très peu d'argent, exactement comme leur fans, pour qui essayer ne suffisait pas toujours. Peu importait les piètres résultats de

¹⁷⁶ Cohen, *Dodgers !*, 33.

¹⁷⁷ Golenbock, *Bums*, 9.

l'équipe, les résidents de Brooklyn aimaient leur Dodgers d'un amour passionnel, durable, total et jamais vu auparavant ou depuis »¹⁷⁸.

Il ajoute même que cette communauté d'expérience dépassait la sphère du travail :

« Même si la Dépression rendit la vie plus dure aux Brooklynois [...], ce fut avant tout une époque bénie. L'argent n'était pas facile à gagner et trouver un travail à temps plein tenait plus de la bénédiction divine que de votre capacité à vous faire embaucher. Mais c'était une époque où les gens d'à côté étaient des voisins et non des étrangers, où les rues résonnaient des rires d'enfants jouant au *stick ball* [une variété de base-ball] [...]. Pour les fans, les Dodgers étaient une extension de la famille, des représentants de leur *borough* et une part importante de leur vie. Ils étaient fiers de leurs Dodgers [...] comme des parents qui aiment, malgré tout, un enfant qui ne ramène que des 0 de l'école.

Nonobstant le regard romantique et nostalgique sur les années 1930, cette interprétation fusionnelle du lien ville/club semble corroborée par quelques passages tirés d'ouvrages publiés dans les années 1940, c'est-à-dire quelques années seulement après la période étudiée. En 1941, Charles Dexter pouvait écrire sans hésiter :

« Toute l'Amérique aime les Dodgers parce qu'ils incarnent l'esprit du « ne laisse jamais tomber » (*never-say-die*) [...] Dans d'autres villes, un match de base-ball est un divertissement, quelque chose dont on peut se passer. A Brooklyn, le base-ball fait partie de la vie elle-même. [...] Quand vous êtes confortablement assis à Ebbets Field, ou quand vous suivez à la radio un match des Dodgers, vous observez plus qu'un match de base-ball. Vous devenez vous-même partie prenante du drame vivant de la vie américaine : la lutte pour arracher une victoire alors que vous étiez dans l'ombre de la défaite, le noble effort du challenger (*underdog*), la détermination de l'homme-de-rien qui veut conquérir son destin »¹⁷⁹.

Il est vrai que dans les années 1930, le club survivait avec très peu de moyens. La construction en 1931 de gradins couverts pour un coût de 600 000 dollars fut d'autant plus inopportune que la grande crise fit faire grimper l'inflation et que nombre de Brooklynois se retrouvèrent sans emploi. Au bord de la banqueroute, le club fut racheté pour 1 200 000 dollars par la *Brooklyn Trust Company*, une banque locale qui gérait ses comptes depuis la présidence d'Ebbets. Les cadres de la banque placèrent à la tête du navire en perdition depuis la limogeage de Wilbert Robinson en 1931 un avocat new-yorkais, Frank York, qui ne connaissait rien au base-ball¹⁸⁰. Entraîneurs, managers, présidents, ne cessèrent de changer pendant six années, sans que les finances ne se relevassent. Cette période de trouble

¹⁷⁸ Ibid., 10.

¹⁷⁹ Clinton H. Hoard et Charles Dexter, dir., *The Dodgers 1941, Today and Yesterday in Brooklyn Baseball*, Brooklyn, W. & H. Baseball Publishing Co., 1941 [épuisé, collection de la *Brooklyn Historical Society*], 3-4.

¹⁸⁰ Durant, *The Dodgers*, 6 ; Goldstein, *Superstars*, 159.

s'accompagna d'une grande ineptie sur le terrain : l'équipe jouait d'une manière si hasardeuse que Westbrook Pegler, un des journalistes les plus en verve des années 1930, surnomma les joueurs « les Garçons Loufoques » (*Daffiness Boys*)¹⁸¹. Au même moment la Grande dépression s'abattait sur le pays et sur la métropole new-yorkaise en particulier. A Brooklyn, une usine sur trois dut fermer et 300 000 personnes se retrouvèrent au chômage (soit 10% de la population active)¹⁸². La récession toucha même les professions libérales : un tiers des médecins cessèrent leur activité. Dans ce contexte, il fut commode de chercher dans l'engouement populaire pour le club de base-ball local une échappatoire.

Il semble donc qu'une certaine tradition littéraire ait diffusé l'idée selon laquelle le public d'Ebbets Field ne faisait qu'un avec les joueurs des Dodgers dans la mesure où ils partageaient le même type d'emplois ouvriers, souffraient des mêmes maux causés par la Dépression et vivaient d'une manière similaire le fait d'être dans l'ombre des lumières de Manhattan¹⁸³. Pour donner tout son sens à ce discours homologique, il est judicieux de s'interroger sur son rapport avec la réalité socio-démographique de Brooklyn dans les années 1920-1940 afin de répondre à deux questions : la population du *borough* était-elle majoritairement ouvrière et peut-on considérer les joueurs de base-ball comme des travailleurs en col-bleu ?

b) *Une vue de l'esprit ?*

Puisqu'il n'existe à ce jour aucun ouvrage proposant une synthèse de l'histoire sociale de Brooklyn incluant la répartition de la population selon les catégories socioprofessionnelles, il est ardu de comparer « l'imaginaire » de ce discours homologique à « la réalité » sociale, économique et démographique du Brooklyn des années 1920-1940. Pourtant, les données brutes du recensement sont disponibles dans divers fonds d'archives et il a été possible d'en traiter un certain nombre, afin de faire apparaître les grandes lignes de la répartition socioprofessionnelle des Brooklynais au cours de cette période (voir Tableau 14).

¹⁸¹ Michael Shapiro, *The Last Good Season : Brooklyn, the Dodgers, and Their Final Pennant Race Together*, New York, Doubleday, 2003, 7 par exemple.

¹⁸² Peter Marquis, entrées « Grande dépression » et « Brooklyn », in Peretz, dir., *New York*.

¹⁸³ Sur ce dernier point, voir Red Barber, « Brooklyn, NY, USA », in Fitzgerald, dir., *The Story of the Brooklyn Dodgers*, préface ; ce thème est largement étudié dans la 2^{ème} partie de la thèse.

	1920	1930	1940
Population active masculine de plus de 10 ans, en milliers	650	830	860
Manufacture et industrie, en %	43,8	39,8	37,5
Commerce, en %	18	21,7	23,7 ¹⁸⁴
Service (clerical occupations), en %	12,9	12,5	19,1
Transport, en %	11,9	12,0	nd*

Tableau 14 : Répartition de la population active masculine selon les principaux secteurs d'activité, Brooklyn, 1920-1940

Source : « Collection de données socio-démographiques assemblées par l'auteur à partir des publications du Bureau du Recensement et d'autres organismes (1910-1970) », voir annexes.

* en 1940 cette catégorie disparut, répartie dans une dizaine de sous-unités.

Il apparaît nettement que la population employée dans le secteur secondaire (ce qu'on pourrait appeler la classe ouvrière), nettement majoritaire en 1920, perdit progressivement de son importance au profit des secteurs commerciaux et des services, composant traditionnellement le secteur tertiaire ou, pour employer la terminologie américaine, le secteur des cols blancs. En 1940, cette catégorie dépassait même de 5 points le secteur manufacturier et industriel. Pour le dire autrement, les charpentiers, peintres, plombiers, ouvriers du bâtiment, employés du textile, artisans, contremaîtres, opérateurs, imprimeurs, chauffeurs, dockers, pêcheurs et autres jardiniers laissèrent petit à petit leur place à des travailleurs en col blanc parmi lesquels des artistes, professeurs, avocats, dentistes, comptables, caissiers, vendeurs, représentants, sténodactylographes, agents d'assurance et de courtage, publicistes, pompiers, gardes, coiffeurs, barman, cuisiniers, intendants d'immeuble, infirmiers, serviteurs, serveurs, et ouvriers (à Ebbets Field par exemple)¹⁸⁵. La situation en 1940 illustre bien ce virage vers l'économie tertiaire. Cette année-là, Brooklyn comptait encore environ 76 000 opérateurs dans l'industrie manufacturière, dont 33 000 dans le textile (soit près de 5% du total de la population active non employée dans le « travail de secours », ou *relief work*, du New Deal), ainsi que 38 000 chauffeurs, 16 000 mécaniciens et 12 000 peintres. Mais ces métiers manuels furent progressivement remplacés par des emplois liés à la vente et au commerce : près de 97 000 Brooklynais travaillaient dans le négoce de détail et de gros, 43 000 dans les épicerie, plus de 40 000 dans les restaurants et bars, 15 000 en tant que comptables ou caissiers. Le secteur du service et de la gestion était aussi en plein essor avec

¹⁸⁴ En 1940, les catégories du bureau du recensement évoluèrent : la sous-catégorie « commerce » disparut au profit de plusieurs entités. Pour des raisons de comparabilité, la ligne « commerce » fut conservée ici. Elle se compose des sous-catégories « propriétaires, managers et cadres » (1/3 étaient patrons de restaurant et de bars), « service non domestique » et « professions libérales et semi-libérales ». Toutes auraient pu être comptabilisées dans « services ». Prises ensemble, les lignes « commerce » et « services » représentent 43% du total.

¹⁸⁵ Pour la définition des catégories, voir United States Census Bureau, *16th Census, 1940, Population 2nd series, Characteristics of Population (with Limited Data on Housing) : New York*, United States Government Printing Office, Washington DC, 1943, 8.

près de 44 000 emplois dans la finance, l'assurance ou l'immobilier, 38 000 dans les professions libérales et 34 000 dans l'administration publique (*government work*). La figure typiquement américaine du *clerk* dominait alors : employés de bureau, assistants, messagers faisaient partie de cette population d'ouvriers en cols blanc brooklynois qui travaillaient dans les immeubles de *downtown Brooklyn* ou, plus fréquemment, dans les sièges sociaux des plus grandes entreprises capitalistes des Etats-Unis situées de l'autre côté de l'East River, à Manhattan¹⁸⁶.

En conséquence, il semble erroné de dépeindre la population de Brooklyn comme un grand bassin ouvrier où dominerait une culture « col-bleu ». S'il est vrai qu'une grande part des Brooklynois était employée dans le secteur secondaire (on comptait en 1940 un total de 157 000 opérateurs et 118 000 artisans et contremaîtres, soit 32% de la population active), la majorité d'entre eux était plutôt des ouvriers en col blanc. On en déduira logiquement que le public d'Ebbets Field ne pouvait être, aux vues des données du recensement, aussi « ouvrier » que ne l'avancèrent ces auteurs et journalistes des années 1940 et 1990 qui postulaient un rapport d'homologie « ouvrière » entre les spectateurs et les joueurs.

Deuxième contre-vérité, les joueurs eux-mêmes appartenaient davantage aux classes intermédiaires qu'aux classes ouvrières. Si Golenbock et d'autres firent de ces athlètes le miroir d'une population laborieuse et peu qualifiée, notre enquête sur l'origine socioprofessionnelle des joueurs réguliers des Dodgers de 1913 à 1937 montre un tout autre portrait. Sur 32 joueurs ayant divulgué des informations concernant leur niveau d'instruction, 12 fréquentèrent l'université et 5 en furent diplômés, soit respectivement 37,5% et 16%. De plus, 11 suivirent un enseignement secondaire et 7 obtinrent l'équivalent du baccalauréat (soit 34% et 22% du total). Enfin, seulement 28% cessèrent leurs études au terme de l'école primaire. On évalue donc à plus de 60% le nombre de joueurs ayant une instruction de niveau lycée ou supérieur (diplômés du lycée et inscrits à la faculté). Ce taux est largement supérieur au niveau d'instruction moyen constaté à Brooklyn sur la période 1920-1950. En 1920, moins de 3 Brooklynois sur 10 était encore scolarisé à 17 ans, c'est-à-dire à la fin du lycée. Vingt ans plus tard, le nombre médian d'années passés à l'école était de 7,7, ce qui signifie que la plupart des Brooklynois âgés de plus de 25 ans en 1940 avait terminé leurs études vers 13 ans, soit avant l'entrée au lycée. Preuve supplémentaire de cette différence d'instruction entre

¹⁸⁶ On comptait un total de 163 000 travailleurs « en col blanc » (*clerical*) et 51 000 *clerks* ; pour une étude des « cols blancs » du point de vue de l'histoire sociale des entreprises, Olivier Zunz, *L'Amérique en col blanc*, trad. Pap Ndiaye, Paris, Belin, 1991 ("Making America Corporate", 1990), 8-11 et chapitre V, 203-240.

joueurs et spectateurs, en 1950, seulement 13% des Brooklynais étaient diplômés du lycée et 3% de l'université¹⁸⁷.

Il apparaît donc que les joueurs réguliers des Dodgers étaient relativement plus éduqués que la population brooklynoise. Ceci est conforme aux conclusions avancées par Steven Riess à la suite de son enquête quantitative sur l'origine sociale des joueurs de ligue majeure de 1900 à 1958¹⁸⁸. Mais ce constat montre surtout qu'il est erroné de qualifier les joueurs professionnels d'ouvriers non-qualifiés. Au contraire, ils appartenaient aux classes intermédiaires, susceptibles d'avoir des revenus supérieurs à la moyenne des Américains et pas nécessairement soumis à une culture « col-bleu » comme beaucoup d'auteurs voulurent le faire croire. Certes ils ne disposaient pas de syndicat reconnu comme tel, certes ils devaient sans cesse lutter pour défendre leur place dans l'équipe et la rémunération que cela leur garantissait, certes, enfin, pendant la Grande Dépression ils durent subir de considérables baisses de salaires et une précarité similaire à celle subie par les ouvriers, les dockers ou les employés du textile, mais dans l'ensemble ils n'étaient pas la caricature de travailleurs manuels qu'on a voulu faire d'eux.

Il faut donc conclure à une double contre-vérité : non seulement le public d'Ebbets Field n'était probablement pas aussi ouvrier que certains l'avancèrent (d'autant plus que les horaires et les jours de matches étaient peu favorables aux ouvriers employés six jours sur sept), mais encore les joueurs non plus n'étaient pas des travailleurs en col-bleu. Ainsi donc, si la thèse de l'homologie sociale ouvrière est invalidée, comment expliquer la grande popularité des Dodgers dans les années 1930, à un moment où ni les résultats sur le terrain ni l'aura civique du club n'étaient à leur plus haut point. J'avance que ce qui se passait dans ces années à Ebbets Field relevait d'une expérience carnavalesque aux fonctions sociales très particulières.

c) La théorie de l'envers et du héros déchu

Si le discours homologique est une vision de l'esprit fabriquée de toutes pièces par des littérateurs peu scrupuleux, soucieux d'exagérer à des fins dramatiques la relation de symbiose entre Brooklyn et « ses » Dodgers, il n'en demeure pas moins que ce discours fut opérant pendant de longues années, ce qui suggère qu'il joua une fonction précise ou encore qu'il mettait le doigt sur une vérité quant à l'expérience du stade durant les années 1920 et

¹⁸⁷ « Collection de données socio-démographiques, voir annexes » ; pour 1940, United States Bureau of the Census, *Housing and Population Employment and Ethnicity by Health Areas – New York City*, Washington DC, United States Government Printing Office, c1940, tableau B3, 68-86, l'âge médian obtenu par la technique de l'échantillon (30 *health areas* sur 100).

¹⁸⁸ De 1900 à 1919, 45% des pères des joueurs était travailleurs en col blanc, 34% en col-bleu et 21% agriculteurs ; de 1920 à 1940 la part des cols blancs passa à 48%, Riess, *Touching Base*, 172.

1930. Ce qui caractérisait la relation entre le public et les joueurs durant cette période n'était pas sur le mode du miroir (comme le souligne la thèse de l'homologie) mais sur celui de l'envers carnavalesque.

En effet, vers 1926 les Dodgers entrèrent dans une des phases les plus comiques de leur histoire, appelée « les années loufoques » (*daffiness days*) en référence au style de jeu inepte pratiqué sur le terrain. Ils n'en sortirent que 15 ans plus tard avec le titre de champion obtenu en 1941, première étape de la « révolution MacPhail ». Durant ces années, les Dodgers étaient la risée du monde du base-ball. Pour Durant, qui écrivit ces lignes peu de temps après,

« Ce fut à la moitié des années 1920 que les Gremlins du base-ball visitèrent Ebbets Field et ensorcelèrent l'équipe si parfaitement que les fans et même les journalistes aguerris se regardaient ébaubis face à l'étrange spectacle offert sur le diamant »¹⁸⁹.

Ces « ouailles au cœur léger » maltrahaient toutes les règles élémentaires du base-ball : ils ne respectaient pas l'ordre de passage à la batte, se doubleraient sur le chemin des bases, se laissaient tromper par des tirs en chandelles et occupèrent parfois à trois une seule et même base. Les anecdotes apocryphes de ce genre sont légions dans toutes les histoires populaires des Dodgers. Dès 1949, on évoquait Whitey Alperman, un joueur qui en « faisait des tonnes avant d'attraper une simple chandelle »¹⁹⁰. Le public l'applaudissait et il faisait la révérence en ôtant son chapeau avant de s'entendre remontrer : « Remets ta casquette, Alperman, espèce de bon à rien, et puis pour qui tu te prends d'ailleurs ? ». On grossissait aussi les frasques du Basque-Américain « Frenchy » Bordagaray, qui se fit retirer alors qu'il avait un pied sur la base car il battait la mesure¹⁹¹. Dans la même veine musicale, Pea Ridge Day et Rabbit Maranville étaient célèbres pour leur talent d'imitateur d'animaux¹⁹². Le cri de cochon poussé par « Pea Ridge » à chaque retrait sur prise qu'il faisait « retentissait comme un *yodel* dans tout Brooklyn et jusqu'aux rives du canal Gowanus »¹⁹³.

L'auteur Peter Golenbock prolonge la liste de ces « personnages » hauts en couleur : las lors d'un déplacement, « Boots » Poffenberg essaya de s'enfuir par le train, on surnommait le lanceur Beck Walter « Boom Boom » car il concédait des home-runs facilement (un boom pour la frappe, un boom pour le bruit de la balle contre les tribunes) ; Luke « Hot Potato » Hamlin était coutumier des erreurs de dernière minute qui coûtaient le

¹⁸⁹ Durant, *The Dodgers*, 59.

¹⁹⁰ Durocher, *The Dodgers and Me*, 12.

¹⁹¹ Ibid., 18.

¹⁹² Fitzgerald, dir., *The Story of the Brooklyn Dodgers*, 37-29

¹⁹³ Meany et McCullough, op. cit. in Ibid. 37-39 ; Escher, op. cit., in Fitzgerald, dir., *The Story of the Brooklyn Dodgers*, 4.

match aux Dodgers ; les fans disaient alors « Hot Potato a encore sévi ». Pour mettre un terme à ces inepties, le manager « Oncle Robbie » décida de punir les contrevenants en fondant « le club des bêtas » (*the Bonehead Club*) : quiconque commettait une bévue de ce type devait déposer 10 dollars dans une caisse commune destinée à un repas de fin d'année. Selon la légende, Robinson en devint lui-même le premier « membre actif » en faisant jouer Al Lopez receveur alors qu'il avait listé Ernie Lombardi sur le line-up donné aux arbitres¹⁹⁴. Mais le plus fameux de tous les « daffy boys » était Babe Herman dont Kyle Crichton écrivit dans un article pourtant élogieux de 1933 :

« Il ressemblait à un personnage inventé par Ring Lardner : drôle, affable, atypique. [...]. Frappeur hors norme, c'était aussi un des plus mauvais joueurs de champ du moment. Lorsqu'un tir en chandelle allait dans sa direction, il y avait autant de chances que le « Babe » l'attrape ou se fasse tuer par elle. Son habitude était de courir dans un sens, puis dans l'autre, puis de tourner sur lui-même éperdument. Tandis que la balle commençait sa descente, les spectateurs étaient pétrifiés de peur, mais M. Herman mâchait de la gomme, insouciant. A un moment précis, il tendait son gant : si la balle s'y trouvait, ce hasard le remplissait de joie »¹⁹⁵.

Au final, les Dodgers des années 1920 et 1930 tenaient plus de la troupe de cirque que d'une équipe de base-ball, du moins à en croire les anecdotes précédentes et le souvenir de Leo Durocher, grand joueur des années 1940 qui fut transféré en 1937 de St Louis à Brooklyn, à son grand désespoir comme il l'écrivit dans ses mémoires publiés en 1948 : « Pour moi les Dodgers étaient des bouffons et Casey Stengel, leur manager, un artiste comique [...] qui gérait le club comme un spectacle (*routine*) de Olsen et Johnson [...] : quel horrible endroit où être transféré ! »¹⁹⁶.

Mais cet aspect loufoque et clownesque du jeu des Dodgers jouait une fonction auprès des spectateurs. Ils y trouvaient une sorte d'éloge au geste non parfait, une manière oblique de moquer le culte de la productivité qui caractérisait à la fois le monde de l'usine et celui des bureaux. Réponse à une société de plus en plus conformiste et valorisant l'approbation du regard d'autrui, le style de jeu des Dodgers était à la fois ludique et salvateur : le temps d'un match la notion habituelle de réussite se trouvait redéfinie, comme déplacée vers son opposé, la loufoquerie. Le match de base-ball à Ebbets Field dans les années 1930 était donc une sorte de carnaval où, à la manière des fêtes populaires médiévales décrites par Bakhtine, les valeurs

¹⁹⁴ Durant, *The Dodgers*, 49.

¹⁹⁵ Kyle Crichton, « The Great Herman », *Collier's*, 19 août 1933, in Fitzgerald, dir., *The Story of the Brooklyn Dodgers*, 95. Pour la « loufoquerie » la plus célèbre de Babe Herman, voir chap. 1, page 87 et note 163.

¹⁹⁶ Durocher, *The Dodgers and Me*, 10 et 18.

s'inversaient le temps d'une journée¹⁹⁷. Ici, le héros n'est plus l'athlète olympien capable de transcender les limites humaines mais bien un quidam faillible et gauche. Plus précisément, la figure créée par les « daffiness boys » n'est pas celle du anti-héros mais bien du héros déchu : « Babe » Herman aurait pu être aussi brillant que son double triomphant « Babe » Ruth, mais ses qualités de héros sont restés *potentielles*. Stengel, Ridge, Maranville, Bordagaray auraient pu être de « vrais » joueurs de base-ball, mais leur arrivée à Brooklyn les mena à être des « aimables perdants » (*likeable losers*) et des « adorables bons à rien » (*beloved bums*).

Il semble donc que les Dodgers des années 1930 aient proposé au public d'Ebbets Field une sorte de « contre-société », non pas égalitaire et méritocratique comme Vigarello entend ce terme, mais anti-productiviste, voire anti-capitaliste. Si cette hypothèse est vraie, alors elle s'oppose en tous points aux conclusions de Michael Kimmel dans un article de 1990 où il défend que « le base-ball comme sport de spectacle accommodait le public des classes inférieures aux règles du capitalisme »¹⁹⁸. Pour lui, comme pour Gunther Barth (dont il s'inspire), le match de base-ball n'avait rien d'un moment de loisir anodin : « ce monde d'abondance et de fantasme, d'excitation et de divertissement [était] soigneusement circonscrit dans la logique du capitalisme urbain » qui « imposait sa hiérarchie de classe » et entérinait la reconstruction d'une masculinité fondée sur l'exclusion des ouvriers, des femmes, et des Africains-Américains¹⁹⁹. Il semble que l'expérience du stade à Ebbets Field des années 1920 à la fin des années 1930 ait été tout autre. Les *Daffy Boys* offraient l'envers de cette société capitaliste aliénante en soulignant, dans la plus grande tradition du clown, la futilité qu'il y a se prendre au sérieux.

Respiration dans un monde de plus en plus dominé par la culture de l'entreprise (dont le romancier Sinclair Lewis fit un portrait cinglant dans *Babbitt* en 1922), le spectacle décalé des *Daffy Boys* à Ebbets Field était aussi un écho à la position subalterne de Brooklyn face à Manhattan la monumentale et scintillante. Malgré des résultats sportifs calamiteux dans les années 1930, les Brooklynois soutirent en masse « leurs » Dodgers non pas parce qu'ils voyaient dans l'identité des joueurs le reflet de leur putative appartenance à la classe ouvrière, mais bien parce que le style de jeu clownesque de ces derniers était le parfait envers des valeurs d'entreprise que le capitalisme de Manhattan incarnait. Perdus dans l'ombre des Géants, il se peut que l'ouvrier, le petit propriétaire ou le *clerk* de Brooklyn purent faire l'expérience, le temps d'un match à Ebbets Field, d'une culture publique antinomique. Ce phénomène de renégociation des exigences du monde capitaliste et de revendication d'une

¹⁹⁷ Mikhail Bakhtine, *L'oeuvre de Francois Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970, 15-19.

¹⁹⁸ Kimmel, « Baseball and Masculinity », , 105.

¹⁹⁹ Ibid.,108 et Barth, *City People*, 190-191.

façon d'être proprement brooklynoise prit toute son ampleur lors du « deuxième âge » de la relation ville/public/club, de 1938 à 1957.

Pour conclure ce chapitre sur la formation sociale et culturelle du fan des Dodgers des années 1890 aux années 1930, il faut rappeler trois points majeurs. Premièrement, l'« école du fan » était une formation à l'émotion sportive individuelle et collective, à la participation commercialisée ainsi qu'à l'expertise. Aller au stade de base-ball était donc une expérience aussi hédoniste que codifiée, voire ritualisée, comme l'a montré Anthony King à propos du football anglais²⁰⁰. Deuxièmement, la construction de l'identité du fan des Dodgers puisait dans un répertoire d'images sociales acceptables produites par les élites socio-sportives. Esprit de corps, chauvinisme, patriotisme, masculinité exacerbée : telles étaient les appartenances à la fois imposées et appropriées par les spectateurs des Dodgers. Troisièmement, l'expérience du fan à Ebbets Field fut nettement marquée par les caractéristiques formelles et symboliques de ce stade qui, par son ordonnancement et son programme architectural, peut être qualifié d'excroissance du progressisme. L'idéologie des classes moyennes y laissa son empreinte même si Ebbets Field était également perçu comme le stade des cols-bleus brooklynois dont les valeurs se seraient reflétées dans le jeu inepte des *Daffy Boys*²⁰¹. Ce paradoxe n'est que de surface, car la théorie du miroir (les Dodgers comme cols-bleus) est en fait une image sociale produite dans les années 1980 et 1990. Les pratiques et les discours formés à l'époque étudiée disaient bien quelque chose des attentes, des valeurs, de la « vision du monde » des classes intermédiaires. Il n'empêche, le jeu « clownesque » des Dodgers fut sans doute apprécié parce qu'il offrait une inversion des valeurs capitalistes de Manhattan.

Comme le remarque Nicolas Martin-Breteau,

« un clivage est donc perceptible dans ce public des Dodgers que l'on peut identifier aux classes moyennes mais, en même temps, semble critiquer l'ordre économique sur lequel repose sa position sociale. On a là une autodérision peu commune dans ce genre de milieu social (qu'on aurait vite tendance à caricaturer comme des parvenus pressés de cacher la nouveauté de leur position sociale). Est-ce parce que ces cols blancs de 1940 étaient les anciens cols-bleus de 1920 ? Est-ce une culture particulière refusant l'évolution socio-économique vers le capitalisme de la grande entreprise alors qu'une génération plus tôt le

²⁰⁰ King, *The End of the Terraces*, op. cit.

²⁰¹ L'idéologie est ici entendue comme « les croyances, les attitudes et les habitudes de sentiments qu'une société [une classe sociale] inculque afin de générer une reproduction automatique de ses prémisses structurantes », Michael Ryan, « Political Criticism », in *Contemporary Literary Theory*, Atkins & Morow, 1989, 203.

borough était ouvrier (44% des Brooklynais appartenait au secteur secondaire en 1920) ? »²⁰².

Cette double identité du premier public des Dodgers (à la fois col blanc et col-bleu) ne relève pas tant de l'histoire des catégories socioprofessionnelles que de celle des cultures urbaines. Elle s'explique en fait par un deuxième type d'appartenance, à savoir l'imaginaire de Brooklyn contre celui de Manhattan, vaste schème de représentations qui puise sa source et sa force dans l'histoire de la fierté civique de cette ville indépendante, blessée par sa relégation au rang de simple circonscription (*borough*). De 1898 à 1937, Brooklyn et les Dodgers firent équipe pour panser partiellement cette blessure, thèse explorée dans le chapitre suivant.

²⁰² Nicolas Martin-Breteau, courriel à l'auteur, 9 juin 2009 ; la référence se trouve p. 210.

Chapitre 4 : Les Dodgers et la fierté civique brooklynoise (1883-1937)

LE SPORT ENTRETIENT UN RAPPORT ETROIT avec la notion de fierté civique: des villes jouent contre des villes, des stades rivalisent de majesté avec d'autres stades, des publics bataillent pour être les plus loyaux possibles¹. A Brooklyn il fallut du temps pour que les Dodgers (alors nommés Grays, Superbas ou Robins) deviennent les porte-drapeaux de la ville, autrement dit, avant que l'image de marque de Brooklyn ne soit à la fois véhiculée et façonnée par l'équipe à travers ses résultats ou sa réputation. De sa naissance en 1883 à sa prise en main par le nouveau président MacPhail en 1937, le club construisit sa réputation civique en plusieurs étapes, scandées soit par son histoire propre, soit par celle de la ville.

Ce chapitre défend que les Dodgers, et surtout la symbolique civique du stade Ebbets Field construit en 1913, compensèrent en partie les troubles identitaires causés par la Loi d'unification de 1898 (*Act of Consolidation*), dans une ville où le base-ball avait été facteur de fierté civique depuis les années 1850. L'étude portera donc premièrement sur la place du base-ball dans l'histoire de Brooklyn avant la naissance du club en 1883. Seront analysées ensuite l'émergence d'un discours émanant des élites sur « l'identité » et l'indépendance de Brooklyn au moment même où celle-ci était mise à mal par la Loi d'unification². Troisièmement, ce fut précisément la beauté monumentale d'Ebbets Field qui permit à ces élites de renouer avec le rêve d'une grandeur brooklynoise intacte, notamment lors des commémorations autour de l'ouverture du stade. Toutefois, cette invention du « club de la ville » n'aurait pu se faire sans que la ville ne devienne aussi celle du club. Plus qu'un bassin de population, Brooklyn représentait pour la direction du club une formidable ressource symbolique. Elle s'appropriera son histoire et ses symboles, s'associa à ses milieux politiques et chercha même à éduquer sa jeunesse. Mais cette stratégie rencontra plusieurs limites, confirmant la thèse de la lente et difficile construction de l'image des Dodgers comme icône civique de Brooklyn, du moins jusqu'à la fin des années 1930.

¹ J'utilise le mot « civique » conformément au sens donné par *Le Grand Robert de la langue française*, 5 volumes, 2001, 177, 2^{ème} alinéa : « propre au bon citoyen », entendre ici citoyen d'une ville. L'adjectif qualifie dans ces pages le zèle d'appartenir à une ville précise, une sorte de patriotisme urbain.

² Sur les risques afférant à l'utilisation du mot « identité », Martina Avanza et Gilles Laferté, « Dépasser la « construction des identités » ? Identification, image sociale, appartenance », *Genèses*, vol. 61, décembre 2005, 54-67.

1. BASE-BALL ET FIERTE CIVIQUE DANS LE BROOKLYN D'AVANT 1883

1.1. La naissance des Dodgers : une entreprise commerciale plutôt que civique

Selon Andy McCue, dont le travail pionnier sur la direction des Dodgers est à ce jour inégalé, la naissance des Dodgers en 1883 devait moins au désir de promouvoir la fierté civique brooklynoise qu'à un projet purement financier³. En effet, George Taylor, rédacteur en chef au *New York Herald* décida d'investir dans la création d'une équipe professionnelle de base-ball parce qu'il était convaincu que celle-ci pourrait l'enrichir. Amateur de base-ball, il savait que la *National League* et l'*American Association* espéraient implanter chacune une équipe dans le lucratif marché de New York, où n'existait plus d'équipes professionnelles depuis 1876. En 1882, John B. Day, devenu milliardaire grâce au commerce du tabac, et Jim Mutrie, ancien joueur de base-ball amateur, formèrent donc conjointement et simultanément une équipe dans la *National League* et une autre dans l'*American Association*. Ils s'assurèrent ainsi des recettes confortables grâce aux derbys inter-ligues qui se jouaient sur leur stade commun appelé Polo Grounds situé au nord de Central Park. Devancé par Day et Mutrie, George Taylor se tourna donc vers Brooklyn, marché qui présentait au moins trois avantages : sa population grandissante (voir Tableau 15), l'absence d'équipe professionnelle depuis que les *Atlantics* ne furent pas admis dans la *National League* en 1876 et le coût de l'immobilier plus avantageux qu'à Manhattan, ce qui lui permettait de louer un terrain à bon prix pour construire un stade.

Année	1870	1880	1890
Population	396 099	566 663	806 343
Hausse absolue		170 564	239 680
Hausse en %		43,06	42,23

Tableau 15 : Population de la ville de Brooklyn et évolution décennale 1870-1890

Source : Bureau of the Census, Population of the 100 Largest Cities.
[http://www.census.gov/population/www/documentation/ \(31/01/09\)](http://www.census.gov/population/www/documentation/ (31/01/09)).

Ellen Snyder-Grenier affirme également que la naissance des Dodgers était principalement une opération financière, notamment au vue du profil socio-économique des quatre hommes qui investirent dans le club⁴. Au côté de Taylor se trouvaient en effet un agent immobilier de 39 ans, Charles H. Byrne, son beau-frère Joseph J. Doyle (avec qui il gérait une maison de paris sur Ann Street à Manhattan) et Ferdinand A. Abell, propriétaire d'un casino à

³ McCue, « A History », 34.

⁴ Snyder-Grenier, *Brooklyn !*, 232.

Naragansett dans le Rhode Island⁵. Tous faisaient partie d'une petite bourgeoisie d'affaires qui, si elle ne cherchait pas à tirer des profits directs de son activité dans le base-ball, voulait pour le moins exploiter la visibilité de ce sport pour servir ses intérêts commerciaux⁶.

Une telle analyse réfute la thèse largement répandue selon laquelle les propriétaires d'équipes de base-ball étaient principalement des « citoyens actifs » (*leading citizens*) soucieux de promouvoir le bien public par leur influence économique en tant que magnats du base-ball⁷. Pour être précis, cette thèse est valable pour les clubs du Midwest, comme les Cincinnati Red Stockings ou les Chicago White Stockings, dont la création en 1869 et 1870, respectivement, fut le résultat de la prise de conscience par une cohorte de commerçants, d'entrepreneurs et de politiciens que le financement d'une équipe professionnelle de base-ball représentative de leur ville pouvait promouvoir la réputation de leur cité et attiser un sentiment de fierté civique auprès d'une population dont l'identité urbaine était encore à construire tant le Midwest s'urbanisa rapidement entre 1870 et 1890⁸. Mais dans les grandes villes de l'est, à New York tout particulièrement, la situation était différente : les bibliothèques, les parcs, les monuments civiques, les grands édifices publics ou commerciaux étaient autant d'institutions établies qui conféraient déjà aux citadins un sentiment de continuité et de grandeur⁹. Les propriétaires de club de base-ball et les investisseurs potentiels trouvaient donc dans les grandes villes de l'est un terrain moins propice à la création d'une équipe qui soit représentative de la ville et capable de véhiculer la fierté civique de celle-ci¹⁰.

Cet état de fait est aussi corroboré par le peu de soin accordé à l'esthétique des stades de base-ball à cette époque. A la fin du 19^{ème} siècle, et ce jusqu'à la « révolution du béton armé » des années 1900-1920, peu de *ballparks* pouvaient être considérés comme des monuments civiques, à la différence des grands terminaux ferroviaires ou des imposantes banques des grandes villes¹¹. Ils étaient construits en bois et avec des matériaux de piètre qualité ; ils étaient fréquemment victimes du feu, des termites, et parfois croulaient sous le poids des fans. En conséquence, les équipes déménageaient souvent d'un stade à l'autre, comme ce fut le cas des Chicago White Stockings qui connurent six sites entre 1870 et 1894.

Il paraît donc abusif de proclamer que les Dodgers aient été fondés en 1883 pour promouvoir la seule fierté civique de Brooklyn, tant sont nombreux les indices suggérant que l'entreprise de George Taylor et ses co-investisseurs eut pour fondement la recherche d'un

⁵ McCue, « A History », 34. Pour l'étude approfondie des biographies de ces investisseurs, voir chap. 1, page 45.

⁶ Rader, *Baseball : A History*, 30.

⁷ Ibid., 29, le mot « magnat » fut employé par les propriétaires eux-mêmes à partir des années 1890.

⁸ Ibid., 27.

⁹ Ibid., 26.

¹⁰ Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si New York comptait vers 1880 une demi-douzaine de clubs de base-ball, trop pour qu'un seul puisse être considéré comme l'équipe-phare de la ville, Ibid., 26.

¹¹ Ibid., 34.

profit financier grâce au base-ball, secteur d'activité alors en pleine expansion et en pleine commercialisation à New York et dans ses environs. Mais pour être complète l'analyse doit aussi prendre en compte la situation à part de Brooklyn dans le monde du base-ball à la fin du 19^{ème} siècle.

1.2. Brooklyn comme « berceau du base-ball »

En effet, Brooklyn présentait un profil particulier dans la mesure où, comme l'avait justement remarqué George Taylor en 1883, la ville avait été « le berceau du base-ball » depuis la moitié des années 1850¹². Le sport s'y diffusa plus vite qu'ailleurs et le niveau des équipes brooklynoises était inégalé dans tous les pays durant les années 1860. Cela incita la presse locale et certains résidents à trouver dans les clubs de base-ball locaux un objet de fierté civique. Cela joua probablement un rôle, même discret, dans la lente construction des Dodgers comme équipe pérenne et ancrée dans le tissu culturel brooklynois.

Né officiellement en 1846 à Hoboken (New Jersey) suite à sa codification par les Knickerbockers, club de *gentlemen* menés par Alexandre Cartwright, le base-ball moderne connut un essor considérable à Brooklyn au milieu des années 1850, alors que la ville, encore indépendante de New York, était déjà la 3^{ème} du pays¹³. Ses résidents contractèrent, selon le mot de l'historien James Terry, « une véritable fièvre pour le base-ball »¹⁴. Quatre clubs se formèrent coup sur coup entre 1854 et 1855 : les Excelsiors de South Brooklyn (également issu d'un club de *gentlemen*), les Putnams de Williamsburg (composés d'hommes d'affaires et de personnalités en vue de la bonne société brooklynoise), les Eckfords de Greenpoint (une équipe d'ouvriers qualifiés et de constructeurs de navires) et enfin les Atlantics de Bedford, dont le fondateur, A.R. Samuells, riche propriétaire d'un salon de billard et « boss » démocrate du district, avait fait un club essentiellement pour la population ouvrière et irlando-américaine du quartier¹⁵. Ces quatre clubs pionniers furent imités par une douzaine d'autres jusqu'en 1860, comme le Continental Club de Williamsburg (1855), le Pastime Club (semblable aux Putnams), l'Enterprise, l'Exercise ou le Star Club, qui présentaient tous une organisation similaire¹⁶. Le club se composait d'une équipe « première » qui jouait dans des championnats comme celui de la *National Association of Amateur Baseball Players*, première ligue officielle constituée dès 1858, d'une équipe « réserve » et enfin d'une équipe « du dimanche » (*muffin nine*) pour qui la compétition comptait moins que la sociabilité découlant

¹² McCue, « A History », 34.

¹³ De 1835 à 1855, la population de Brooklyn crût de 24 592 à 205 520, Terry, *Long Before the Dodgers*, 7.

¹⁴ Ibid., 18.

¹⁵ Ibid., 13-15.

¹⁶ Ibid., 16.

de la pratique amateur du sport¹⁷. En plus de ces clubs organisés et hiérarchisés naquit aussi dans le Brooklyn des années 1850 une myriade de petites équipes scolaires, paroissiales ou corporatives, aux noms aussi évocateurs que les « E. Pluribus Unum », les « Lady Washington » ou encore les « Invincible ». Au total, Brooklyn comptait en 1858 pas moins de 71 équipes de base-ball, pour seulement 25 à Manhattan¹⁸.

Ce qui contribua particulièrement à la réputation de Brooklyn comme « berceau du base-ball » fut, en plus de l'aspect quantitatif évoqué ci-dessus, la qualité de ses équipes, notamment les Bedford Atlantics qui, à plusieurs égards, marquèrent durablement l'histoire du sport. En 1862, lors du troisième et dernier match de la finale du championnat qui les opposait aux Excelsiors de Brooklyn, menés par Jim Creighton (dont on sait aujourd'hui qu'il fut le premier joueur de base-ball rémunéré indirectement pour ses services), les supporters des Atlantics, jugeant les décisions de l'arbitre injustes, causèrent une émeute qui provoqua l'arrêt complet du match et, surtout, consacra les Atlantics comme meilleure équipe de l'année¹⁹. Contestant cette auto-proclamation, le Harlem Club de Manhattan invita les Atlantics à jouer un dernier match pour le titre, qu'ils perdirent 28-3 face à un « neuf » de Brooklyn particulièrement en forme. Le lendemain les Empires de Manhattan voulurent eux aussi faire chuter les Atlantics, en vain. La presse brooklynoise en profita alors pour céder aux sirènes du chauvinisme :

« [Les Empires] n'avaient qu'une maigre chance de vaincre n'importe laquelle de nos équipes de Brooklyn. Si nous sommes supérieurs à la grande ville en aucun autre domaine, nous pouvons la battre au base-ball »²⁰.

Au final, tous les titres de champions entre 1859 et 1867 furent remportés par une équipe de Brooklyn, deux fois par les Eckfords et six fois par les Atlantics, menés jusqu'en 1864 par le talentueux A. J. Reach²¹. L'année 1865 fut particulièrement triomphale pour le « neuf » de Bedford et le base-ball brooklynois en général. Avant chaque match, les joueurs offraient à leurs adversaires et au public une photographie encadrée de l'équipe prise l'année précédente par Charles H. Williamson, propriétaire d'un studio de daguerréotype à Brooklyn (voir Illustration 6)²². Cette campagne de publicité contribua sans aucun doute à la popularité

¹⁷ Ibid., 18.

¹⁸ Snyder-Grenier, *Brooklyn !*, 222.

¹⁹ Rader, *Baseball : A History*, 17, le match eut lieu le 23 août 1862 aux Union Grounds de Williamsburg.

²⁰ *Brooklyn Daily Eagle*, septembre 1862, cité dans Terry, *Long Before the Dodgers*, 34.

²¹ Charles A. Peverelly, *The Book of American Pastimes : Containing a History of the Principal Base-ball, Cricket, Rowing, and Yachting Clubs of the United States*, published by the author, 1866, 416 ; Light, « Brooklyn », 119 ; avant de fonder sa société d'équipements sportifs, A. J. Reach fut acheté en 1864 par les Athletics de Philadelphie, qui devinrent alors la première équipe à rémunérer directement un joueur de base-ball, *Study of Monopoly (1951)*, 17.

²² « Brooklyn Atlantics », site web de la Bibliothèque du Congrès, accessible à <http://www.loc.gov/wiseguide/apr03/champions.html> (01/02/09) ; Snyder-Grenier, *Brooklyn !*, 229

de l'équipe dans toute la région (le base-ball n'était alors pas très développé au-delà de la chaîne des Appalaches) et surtout à la réputation de Brooklyn comme ville-phare du base-ball.



Illustration 6 : Les Atlantics de Bedford, « Champions d'Amérique », 1865

Source : « Champions of America », photographie par Charles H. Williamson, Brooklyn, New York, 1865, Library of Congress, Washington D.C., Prints and Photographs Division.

Mais le succès des Atlantics servit également à développer la fierté civique à l'intérieur de Brooklyn. Suite à la large victoire de ces derniers sur les Athletics de Philadelphie en 1865, Corry O'Lanus, éditorialiste au *Brooklyn Eagle* pavana, non sans une dose d'humour :

« Cher *Eagle*,

Je commence à m'intéresser à notre sport national. Qui est le base-ball. Notre noble ville, troisième en population et première en base-ball, a été magnifiée par les exploits sur le terrain de l'Atlantic Club, qui a raflé tout ce qu'il était possible de rafler dans son domaine. En tant que Brooklynois, je suis fier des Atlantics. [...] Ce sont des hommes admirablement intelligents. Ils mesurent plus d'un mètre quatre-vingt-cinq [...], ils peuvent courir trois kilomètres en une minute, sauter une barrière d'un mètre vingt ou alors passer par un trou de souris, ils savent faire la roue et sont capables d'attraper tout et n'importe quoi, une balle de base-ball comme la varicelle. Ils sont un honneur pour Brooklyn »²³.

Enfin, les Atlantics connurent la gloire nationale en réalisant l'exploit de défaire le 14 juin 1870 les redoutables Cincinatti Red Stockings première équipe professionnelle, qui, sous la direction de Harry Wright, ancien joueur de cricket partisan de l'entraînement intensif, était

²³ *Brooklyn Daily Eagle*, 4 septembre 1865, cité dans Ibid., 230.

restée invaincue durant 69 rencontres consécutives²⁴. L'exploit eut un impact d'autant plus grand que les Athletics y mirent la manière : devant leur public du Capitoline Grounds, terrain au nord de Brooklyn, ils tinrent les champions en échec 5 à 5 jusqu'à la 9^{ème} manche. A la demande des professionnels, le match se prolongea. Ces derniers marquèrent deux points dans la 11^{ème} manche, croyant ainsi emporter leur 70^{ème} victoire d'affilé. C'était sans compter sur le panache des joueurs locaux qui firent un retour dantesque dans leur moitié de la manche et obtinrent 3 *runs* de suite, l'emportant ainsi sur les champions nationaux 9 à 8²⁵.

Pour compléter ce tableau dépeignant Brooklyn comme berceau du base-ball, il faut ajouter que la ville fut aussi un des lieux de naissance de la presse spécialisée. Venu de Grande Bretagne en fin connaisseur du cricket, Henry Chadwick, débuta sa carrière à Brooklyn en 1856 pour le compte du *Brooklyn Eagle* en tant que reporter de terrain. En plus de ses comptes-rendus élogieux sur les qualités des équipes locales, il acquit le surnom de « ère du base-ball » grâce à son manuel de vulgarisation, le *Beadle's Dime Base Ball Player*, qui dès le début des années 1860 diffusa à une large partie de la population américaine les règles, statistiques et vertus du base-ball²⁶. Il se fit aussi l'apôtre du sport. Pour lui, comme pour une majorité des autres éditorialistes de l'époque, le base-ball était « un remède aux nombreux maux qui résult[aient] des associations malfaisantes auxquelles les garçons et les jeunes gens [des] villes étaient susceptibles d'être mêlés »²⁷.

D'ailleurs le *Brooklyn Eagle* fut aussi un des premiers journaux à associer reportage sur les matches de base-ball et exposé moralisateur encensant sa fonction sociale, notamment pour la jeunesse. Pour ce quotidien démocrate comme pour le républicain *Brooklyn Daily Union* le « sport national » était « un exercice noble et viril auquel les épouses, les sœurs et les fiancées [pouvaient] assister », et « dont le caractère [était] impeccable du point de vue de la morale »²⁸. Précisons qu'au début du 19^{ème} siècle le sport était vu comme une activité inutile, voire néfaste, parmi de nombreux cercles, mais vers 1850 les leaders civiques, notamment de Brooklyn, inquiétés par les mauvaises conditions de vie et de travail, firent l'éloge des activités de plein air en promouvant, avec les éditorialistes de la presse locale, les

²⁴ Light, « Brooklyn », 119 ; Stephen Weinstein, « Baseball », dans Jackson, dir., *Encyclopedia of NYC* ; sur la personnalité de Harry Wright, voir Adelman, « Gelber's Thesis Reexamined », 289.

²⁵ Cette défaite marqua la fin du règne des Red Stockings et le début de leur longue descente vers la banqueroute, Cohen, *Dodgers !*, 2 ; sur l'impact de cette victoire sur la popularité de l'équipe brooklynoise, McGee, *The Greatest Ballpark*, 22.

²⁶ Snyder-Grenier, *Brooklyn !*, 228 ; B. Rader évalue à 50 000 les ventes de ce manuel mis à jour chaque année, dans lequel Chadwick inventa la « feuille de score » (*box score*), système encore très populaire de nos jours qui permet de noter grâce à des symboles les performances d'un joueur ou d'une équipe sur un ou plusieurs matches, Rader, *Baseball : A History*, 11.

²⁷ Pas de source disponible, cité dans Rader, *Baseball : A History*, 10.

²⁸ *Brooklyn Daily Eagle*, 3 août 1859 et *Brooklyn Daily Union*, 18 juin 1864, cités dans Terry, *Long Before the Dodgers*, 21.

bénéfices physiques et spirituels de l'exercice physique et de la détente²⁹. L'un des plus célèbres d'entre eux, un certain Walt Whitman, alors jeune journaliste au *Brooklyn Eagle*, ne s'était-il pas exclamé en 1846, après avoir vu un groupe de jeunes s'adonnant au « jeu de bases »,

« Nous souhaitons que de tels spectacles soient plus fréquents parmi nous [...] Les employés de bureau sont enfermés de l'aube jusqu'à neuf ou dix heures du soir, les apprentis, après leur journée de labeur vont au lit ou bien se prélassent dans des lieux qui ne fortifient ni leur esprit ni leur corps. [...] Allons de l'avant, laissons nos poumons respirer un meilleur air. Quittons nos salons, la poussière et la corruption des endroits clos et goûtons les bonnes choses que la Providence a parsemé librement autour de nous »³⁰ ?

Avec la bénédiction d'une telle plume, considérée quelques années plus tard comme la plus représentative des lettres américaines, le base-ball brooklynois avait acquis la notoriété nécessaire pour capter une audience nationale.

Un faisceau de facteurs explique donc comment Brooklyn finit par être perçu à la fin du 19^{ème} siècle comme le berceau du base-ball. Le nombre de clubs, leur organisation, leur succès sur le terrain ainsi que la ferveur avec laquelle les journalistes défendaient le base-ball et ses vertus morales contribuèrent à ce que Brooklyn acquiert cette réputation. En 1883, une génération après les succès des *Atlantics* et les éditoriaux élogieux de Chadwick, George Taylor pouvait en effet compter sur la place particulière du base-ball dans l'histoire civique brooklynoise pour que celle-ci participe au succès de l'implantation de son jeune club dans le tissu culturel local. Cela fut d'autant plus efficace que les élites de Brooklyn œuvrèrent dans les années 1880-1890 à la construction d'une identité locale unifiée.

2. LA FUSION DE 1898 ET SES CONSEQUENCES SUR « L'IDENTITE » BROOKLYNOISE

Pendant la majeure partie du 19^{ème} siècle, Brooklyn, qu'on a présenté jusqu'ici comme une unité urbaine, fut en réalité une agglomération de plusieurs communes indépendantes dont les territoires suivaient plus au moins le découpage du comté de Kings en six villages autonomes tel qu'il fut réalisé sous l'occupation anglaise au 17^{ème} siècle³¹. Au fil du 19^{ème} siècle, les communes du sud (Flatbush, Flatlands, New Utrecht et Gravesend) connurent un développement économique et démographique bien plus lent que celles du nord

²⁹ Ibid., 9.

³⁰ « City Intelligence », *Brooklyn Eagle*, 23 juillet 1846.

³¹ Pour une histoire en français de Brooklyn au 19^{ème} siècle, voir Camille Amat, « A Brooklyn State of Mind ? La construction culturelle d'une identité brooklynoise, 1816-1920 », mémoire de Master 2, histoire et civilisations, EHESS, Paris, 2007.

(Bushwick et Brooklyn). Petit à petit la *town of Brooklyn* (commune), devenue *city of Brooklyn* (ville) en 1834, dépassa à tous égards les cités voisines au point de pouvoir annexer cinq d'entre elles entre 1886 et 1896³². Si la construction administrative de cette nouvelle unité urbaine se réalisa sans difficulté, l'établissement d'une culture et d'une « identité » communes ne put se faire si vite. Paradoxalement, il fallut attendre les vifs débats concernant le projet de fusion entre Brooklyn et Manhattan (concrétisé par la Loi d'unification de 1898 instaurant le « Grand New York » et ses cinq *boroughs*, dont Brooklyn) pour que l'ancienne cité indépendante défende, par un virulent discours d'opposition à Manhattan, l'existence d'un « esprit » ou d'une « identité » brooklynoise bien spécifique. Instiguée essentiellement par les élites et la rédaction du *Brooklyn Eagle*, journal élitiste et passéiste, cette entreprise visait à célébrer la grandeur civique de Brooklyn. Il est nécessaire d'expliquer en détail cette étape de l'histoire du *borough* afin de comprendre comment le club de Byrne, Taylor et Abell qui devint les Dodgers quelques années plus tard parvint à s'implanter dans son environnement urbain.

2.1. Du pont de Brooklyn à l'inévitable incorporation dans le Grand New York

a) Pourquoi le projet de fusion ?



Illustration 7 : Le pont de Brooklyn à son inauguration, 1883

Source : gravure de 1883 reproduite in Snyder-Grenier, *Brooklyn!*, op. cit. 122.

Le pont, majesté néo-gothique, représentait à la fois le faite de la fierté civique brooklynoise et son déclin.

Le 24 mai 1883 lorsque fut inauguré après 14 années d'âpres travaux le pont de Brooklyn, premier franchissement au-dessus de l'East River qui reliait New York et Brooklyn, la plupart des observateurs ne s'y trompèrent pas : l'union physique entre la première et la troisième plus grande ville du pays marquait un inévitable rapprochement politique (voir Illustration 7). En effet, cet édifice gothique monumental réalisé par les

³² Ment, *The Shaping of a City*, 62.

Roebing père et fils avait été pensé dès 1867 par une coalition d'hommes d'affaires, de politiciens, et d'agents immobiliers, tous intéressés par une communication plus rentable entre les deux cités³³.

De plus, dans les dernières décennies du 19^{ème} siècle Brooklyn atteignit un point de saturation. En moins de vingt années seulement, de 1882 à 1900, la population connut une augmentation astronomique : 300 000 nouvelles âmes s'installèrent à Brooklyn jusqu'en 1890, rejointes par 310 000 autres lors de la décennie suivante. Pour le recensement de 1900, le chiffre colossal de 1 116 582 fut atteint, plaçant Brooklyn parmi les quinze plus grandes villes du monde³⁴ (voir

	1880	1890	1900
Comté de Kings hausse sur les dix années précédentes, en %	599 495	838 547 + 40	1 166 582 + 39
Comté de New York hausse sur les dix années précédentes, en %	1 206 299	1 515 301 + 26	2 050 600 + 35

Tableau 16).

	1880	1890	1900
Comté de Kings hausse sur les dix années précédentes, en %	599 495	838 547 + 40	1 166 582 + 39
Comté de New York hausse sur les dix années précédentes, en %	1 206 299	1 515 301 + 26	2 050 600 + 35

Tableau 16 : Population totale et hausse décennale pour les comtés de Kings et New York, 1880-1900

Source : *Fourteenth Census of the United States Taken in the Year 1920*, Department of Commerce and Labor, Bureau of the Census, Washington, Government Printing Office, 1921 (compilé par l'auteur).

Certes, ces chiffres cachent l'annexion par la ville de Brooklyn des cités voisines de New Lots, Flatbush, New Utrecht, Gravesend et Flatlands entre 1886 et 1896, mais ils témoignent surtout du fort flux migratoire en provenance d'Europe³⁵. Entre 1880 et 1900, plus de 8,7 millions d'étrangers passèrent les frontières américaines, la plupart transitant par Ellis Island, bâtiment des services d'immigration fédéraux situé dans la baie inférieure de New York à quelques encablures des quais de Brooklyn³⁶. Sur le plan économique, l'ancienne petite ville du comté de Kings était devenue en 1880 la quatrième puissance industrielle du pays : son port gérait plus de marchandises, en tonnage, que celui de New York³⁷. Les usines

³³ Peter Marquis, « pont de Brooklyn », dans Peretz, dir., *New York*.

³⁴ Schroth, *The Eagle*, 103 ; pour la comparaison mondiale, Tertius Chandler, *Four Thousand Years of Urban Growth : An Historical Census*, St. David's University Press, 1987, accessible à <http://geography.about.com/library/weekly/aa011201e.htm>, consulté le 25/01/09.

³⁵ Ment, *The Shaping of a City*, 62, Ralph Foster Weld, *Brooklyn Is America*, New York, Columbia University Press, 1950, 5.

³⁶ Collomp, *Entre classe et nation*, 28.

³⁷ Ment, *The Shaping of a City*, 56 ; Margaret Latimer, « Brooklyn », dans Jackson, dir., *Encyclopedia of NYC*

et entrepôts de Williamsburg et Greenpoint devinrent la capitale nationale de l'imprimerie, de l'édition et des « cinq arts noirs », dont la ferronnerie (Continental Ironworks), l'industrie sucrière (Havenmeyer) et le raffinage du pétrole. Charles Pratt y fonda la société Pratt Astral Oil Works, qui produisait, disait-on, le meilleur kérosène au monde. Racheté par la Standard Oil de John D. Rockefeller, Pratt devint l'homme le plus riche de Brooklyn, avant de fonder, par philanthropie, le Pratt Institute, école d'art industriel, d'architecture et d'ingénierie civile. Les secteurs de la brasserie (Schaefer, Rheingold) et de la pharmacie (Pfizer, Squibb) contribuaient leurs personnels aux 49 000 travailleurs employés dans les 5 000 usines du comté en 1880³⁸.

Une telle croissance mit à mal la majorité des infrastructures de Brooklyn. La plus cruciale, selon le spécialiste Steven Levine, était l'adduction d'eau. La ville courait le risque d'une catastrophe sanitaire majeure si elle ne trouvait pas un moyen pour augmenter sa capacité à délivrer à ses résidents davantage d'eau potable. Ce problème était corrélé à une deuxième carence fondamentale : les caisses de la ville étaient vides et pis, cette dernière avait atteint sa capacité maximale d'emprunt auprès de l'Etat de New York. En effet, en annexant les cinq territoires voisins susmentionnés, la ville de Brooklyn écopa de leurs nombreuses dettes. Pour beaucoup, donc, la croissance non contrôlée de Brooklyn la mettait dans une situation sans équivoque : périr ou exister dans le giron de New York³⁹.

b) Les partisans de la fusion de part et d'autre de l'East River

Parmi les tenants de l'absorption de Brooklyn dans New York, le plus véhément fut sans aucun doute Andrew H. Green. Baptisé « le père du Grand New York », cet avocat et magnat de l'immobilier, fut actif dans la commission pour Central Park qui supervisa le développement de Upper East Side et du Bronx. Dès les années 1870, il appela de ses vœux le mariage de raison entre deux des plus grandes villes du pays et fut directeur de la *New York Bridge Company* qui construisit le pont de Brooklyn. Dans les années 1890, il défendit le projet d'une administration commune pour la zone métropolitaine dans les domaines de l'eau, de la navigation fluviale, des franchissements et des canalisations. Il argumentait que beaucoup de Brooklynais profitaient des infrastructures de New York sans contribuer à son assiette fiscale⁴⁰. Il est vrai qu'en 1867, plus d'un tiers des Brooklynais travaillait à Manhattan, et les cinq lignes de ferries traversant l'East River transportaient cinquante millions de passagers par an⁴¹. Plus cyniquement peut-être, Green tenait à étendre vers

³⁸ Latimer dans Jackson, dir., *Encyclopedia of NYC* ; Peter Marquis, « Brooklyn », dans Peretz, dir., *New York*

³⁹ Steven Levine, « In Gotham's Shadow : Brooklyn and the Consolidation of Greater New York », thèse de doctorat (Ph.D.) en sciences politiques, City University of New York, 2002, 6.

⁴⁰ Ment, *The Shaping of a City*, 65 ; Schroth, *The Eagle*, 107.

⁴¹ Marquis, « Pont de Brooklyn » dans Peretz, dir., *New York*.

Brooklyn les trois marchés très prometteurs du commerce, des transports et de l'immobilier, afin de bénéficier aux intérêts déjà en place à New York⁴². En 1888, Green obtint sans mal l'appui de la Chambre de commerce de New York qui se déclara en faveur de la fusion. Le *Brooklyn Eagle*, farouchement opposé à tout projet d'union, monta immédiatement au créneau. Un éditorial de 1889 déclarait :

« Nous avons assez d'imperfections à Brooklyn pour ne pas nous alourdir davantage. [...] De plus] les Brooklynais ne toléreront pas de se faire submerger par la horde de politiciens ventripotents qui contrôlent New York »⁴³.

Quelques mois plus tard, Green adressa une réponse indirecte à ses rivaux de l'East River :

« Il ne s'agit pas de politique mais de progrès, le progrès des lois de la nature pas moins incontournables [...] que la rencontre des eaux qui [...], sous l'effet du temps, surmontent les barrières qui les divisent et ne forment plus qu'un seul océan »⁴⁴.

Partisan de cette approche, le gouverneur de l'Etat du New York, David B. Hill, édicta en mai 1890, une « commission sur la consolidation », présidée par Andrew Green lui-même.

Pendant quatre ans, la loi fut débattue à New York comme à Brooklyn. Des deux côtés de l'East River, on trouvait des partisans de la fusion, dont la plupart s'enorgueillissaient de devenir les citoyens de la plus grande métropole au monde⁴⁵. Parmi les partisans brooklynois, menés par James Stranahan, on comptait surtout les propriétaires terriens et les professionnels de l'immobilier qui soulignaient la bénédiction économique représentée par l'union des deux marchés. En particulier, Brooklyn profiterait inévitablement de l'extension des lignes de transports collectifs rapides new-yorkais qui désenclaveraient les quartiers au sud du comté de Kings. Ainsi, une association, les « amis du Grand New York » établit à Brooklyn une « ligue pour la consolidation » qui sensibilisa la population du comté aux bienfaits de la fusion, qui, à en croire une affiche écrite en anglais et en allemand, « réduir[ait] de moitié le taux d'imposition global, [...] permettr[ait] aux Brooklynais d'acquérir et de construire de meilleures maisons dans [les] espaces inoccupés, et accroîtr[ait] le prestige social et la fierté civique du Grand New York »⁴⁶. Le dernier point soulignait que le projet de fusion participait d'un vaste mouvement d'« impérialisme urbain », qui vantait la collaboration plutôt que la concurrence. Cette idée en particulier fut mal reçue à Brooklyn, notamment au sein de la rédaction du *Brooklyn Eagle* et de son lectorat aisé dont il se fit le

⁴² Ment, *The Shaping of a City*, 65.

⁴³ Article du *Brooklyn Daily Eagle*, 1889, cité dans Schroth, *The Eagle*, 108.

⁴⁴ Mémo de 1890 envoyé à l'assemblée de l'Etat du New York, Albany, cité dans Ibid., 108.

⁴⁵ Ibid., 108.

⁴⁶ Ibid., 109.

fidèle porte-parole. Cette caractéristique élitiste du quotidien représente un biais archivistique fort qu'il ne faut pas perdre de vue à la lecture des développements qui suivent.

c) *Le Eagle, journal de la communauté des élites*

Né en 1841 pour servir temporairement d'organe au Parti démocrate, le *Brooklyn Daily Eagle* fut pendant la guerre de Sécession le quotidien du soir le plus lu des Etats-Unis selon son « biographe », Raymond Schroth⁴⁷. Au tournant du siècle, il devint un journal local de réputation nationale et même internationale grâce à ses bureaux à Washington et Paris⁴⁸. Au pic de son influence sous la direction éditoriale de St. Clair McKelway, c'est-à-dire de 1886 à 1915, ses éditoriaux étaient cités dans tout le pays⁴⁹. Son tirage de 35 000 exemplaires en semaine et 45 000 le dimanche le plaçait en 1898 loin devant les trois autres quotidiens de Brooklyn et représentait la moitié du tirage du *New York Times* ou du *New York Tribune*⁵⁰. Couronné par quatre prix Pulitzer sur l'ensemble de son existence (notamment pour ses enquêtes sur le crime organisé et la corruption de la police dans les années 1940), le *Eagle* se concevait avant tout comme une institution locale. « Quotidien de la communauté », pour reprendre la formule de Schroth, il couvrait en majorité des événements locaux, comme « les résultats de l'équipe du collège de base-ball, qui a trébuché ce matin sur la grande rue Fulton Street, qui est mort et quand et où aura lieu la cérémonie funéraire », pour citer les critiques fréquentes à l'endroit de son provincialisme⁵¹.

Apôtre de « l'esprit brooklynois », le *Brooklyn Eagle* s'adressait surtout à un lectorat aisé, « une classe supérieurement intelligente et prospère » qui pouvait s'offrir un des seuls journaux de New York à 3 cents⁵². A en juger par l'image que le journal faisait de ses lecteurs, ceux-ci partageaient leur temps entre les mondanités de Brooklyn Heights (le vieux quartier de l'aristocratie hollandaise du nord de Brooklyn) et les plaisirs d'une vie de loisirs dans les *mansions* de Long Island, à jouer au cricket, au golf ou à faire du yachting⁵³. Ainsi, le *Eagle* était « aussi représentatif de Brooklyn que le magazine *Atlantic Monthly* l'était de Boston », selon le bon mot de Robert Moses⁵⁴, ce qui fait du quotidien une source très problématique. Pourtant, il demeure le seul journal de Brooklyn dont les archives complètes

⁴⁷ Ibid., 3.

⁴⁸ Les bureaux du 53 rue Cambon, dans le 9^{ème} arrondissement de Paris, étaient dirigés par Oliver Pilat, jusqu'aux débuts des années 1930 où ils furent supprimés sous l'impact de la Grande Dépression, Ibid., 13.

⁴⁹ Ibid., 3.

⁵⁰ Pour la comparaison, Ibid., 95 ; le *Eagle* tirait en 1898 13 000 journaux de plus que le *Brooklyn Citizen*, son rival le plus proche, *Ayer's American Newspaper Annual*, N. W. Ayer & Son., Philadelphie, 1898, 49.

⁵¹ Ibid., 4, 7 et 4.

⁵² La citation est du rédacteur en chef Howe en 1912, l'autre journal était le *New York Post*, Ibid., 147.

⁵³ Ibid., 127.

⁵⁴ Ibid. 192, l'interview de l'auteur date du 15/07/1970.

sont disponibles⁵⁵. C'est pour cette raison qu'il sert de matériau principal aux analyses suivantes. De plus, c'est une source incontournable car la rédaction fut l'architecte d'une certaine vision de Brooklyn, notamment à travers les dizaines de « campagnes pour l'embellissement civique » qu'elle mena au fil des années et surtout son opposition farouche au projet de fusion dans le Grand New York⁵⁶.

d) *Les élites brooklynoises et le Eagle s'opposent*

Le *Brooklyn Eagle* développa en effet une rhétorique agressive de résistance et de revendication en réponse au projet de fusion porté par Andrew Green, l'assemblée d'Albany et « les amis du Grand New York ». Depuis les années 1840 (et le conflit sur l'usage de l'East River) le *Eagle* se plaignait du « mammouth de l'autre côté du fleuve [...] qui pla[çait] tous les obstacles possibles à la croissance de Brooklyn »⁵⁷. En 1883, pour le numéro spécial célébrant l'ouverture du pont, le quotidien répétait à l'envi sa fierté d'avoir soutenu dès le début un projet qui glorifiait Brooklyn et affirmait son indépendance face à Manhattan. Pour ses éditorialistes, la prospérité de Brooklyn ne devait venir que de la ville elle-même. C'est au nom de la même indépendance que onze ans plus tard, en 1894, en plein débat de la commission sur l'unification, le *Eagle* fonda une « ligue des loyaux citoyens » farouchement opposée au projet de fusion. Ausstôt, Andrew Green qualifia les membres de la ligue de « sachems » et « de barbares claniques », enfermés dans une opposition stérile et contre nature⁵⁸.

La violence des échanges souligne la détermination du journal à préserver ce qu'il considérait comme l'essence de Brooklyn. Ce conservatisme émanait en fait des élites protestantes de Brooklyn Heights. Pour la grande majorité, il s'agissait de descendants de patriciens hollandais qui depuis le 17^{ème} siècle détenaient la plupart des richesses de Brooklyn. Enrichis grâce au commerce fluvial ou à l'agriculture maraîchère rendue lucrative par la large présence de main d'œuvre servile jusqu'aux années 1820, ces brahmans d'une autre sorte qu'à Boston, concentraient à la fin du 19^{ème} siècle les pouvoirs économiques et culturels de la ville⁵⁹. Peu intéressés par la politique électorale, ils possédaient néanmoins de nombreux appuis à la mairie et surtout à la rédaction du *Brooklyn Eagle* qui ne manqua

⁵⁵ Les autres journaux de Brooklyn comme le *Daily Union*, le *Daily Times* ou le *Citizen*, ne furent jamais inventoriés et n'existent que sous forme de microfilm lacunaire dans quelques bibliothèques ; en revanche, les archives complètes du *Eagle* sont disponibles à la New York Public Library ainsi qu'à la Brooklyn Public Library, institution qui est en passe de financer sa numérisation complète pour un usage en ligne.

⁵⁶ En effet, le quotidien endossa régulièrement son rôle d'institution locale en mettant sur pied des campagnes pour l'amélioration de Brooklyn, comme en 1925 pour l'achat d'animaux pour le zoo de Prospect Park ou en 1935 pour sauver le *Brooklyn Academy of Music*, Schroth, *The Eagle*, 10-1 et 165.

⁵⁷ Ibid., 106.

⁵⁸ Levine, « In Gotham's Shadow » ; les *sachems* étaient des chefs amérindiens.

⁵⁹ Terry, *Long Before the Dodgers*, 7.

jamais de se faire le porte-parole de cette caste de nantis, à peine plus nombreux qu'une centaine, mais dont la vision du monde influença grandement le développement de Brooklyn en particulier à partir des années 1900.

Au cœur des attaques lancées par le *Eagle* se trouvait la machine démocrate new-yorkaise, connue sous le nom de Tammany Hall. Mené par le « boss » William Tweed, le parti appuyait son influence sur les immigrants, la classe ouvrière et une section des Irlando-Américains. En échange d'un logement, d'un emploi, ou d'un prêt temporaire (autant de services délivrés par les cadres du parti), la base apportait ses voix lors des élections municipales et législatives. Agacés par un tel clientélisme, les journalistes du *Eagle*, pourtant proches des démocrates de Brooklyn, stigmatisèrent Tammany Hall comme « un organe de pouvoir délictueux » prêt à « battre, piller et soumettre » Brooklyn dès que la ville sera devenue « sa banlieue »⁶⁰. Un slogan populaire à l'époque disait d'ailleurs : « Le Tigre ne franchira pas le pont »⁶¹. En contraste avec ce portait peu flatteur de Tammany, et par extension de New York, le *Eagle* délivrait une litanie sur Brooklyn comme « ville des foyers et des clochers [...] où les maisons s'achet[ai]ent le quart du prix de New York et où la gouvernance [était] issue de l'opinion publique et pour l'intérêt public »⁶². Les échos lincolniens étaient à peine dissimulés ici, témoins que derrière ces harangues se dissimulait une véritable opposition entre le parti républicain, alors au pouvoir à Brooklyn, et le parti démocrate, dominant à New York⁶³. Comme le résume David Ment, avec la croissance sans pareille de la région new-yorkaise, les richesses et les possibilités d'enrichissement devinrent infinies. La bataille pour le contrôle de celles-ci et l'administration de la ville se disputa sur le terrain de la « consolidation »⁶⁴.

Plus précisément, les républicains de Brooklyn, menés par le maire Schieren et le journal *The Brooklyn Daily Union*, se déclarèrent en faveur de l'unification, comme leurs homologues de New York, afin de concurrencer l'influence de Tammany. Le *Brooklyn Eagle*, au contraire, proche des démocrates brooklynois de Hugh McLoughlin, s'opposa en partie à la consolidation afin de ne pas donner trop de pouvoir aux républicains. Le référendum consultatif de 1894 refléta bien cette répartition quasi égalitaire : les Brooklynois approuvèrent très timidement le projet de charte de consolidation à 277 voix près sur plus de

⁶⁰ Schroth, *The Eagle*, 110.

⁶¹ Mary Ellen, Mark Murphy et Ralph Foster Weld, dir., *A Treasury of Brooklyn*, New York, William Sloane Associates, 1949, 177.

⁶² Schroth, *The Eagle*, 110.

⁶³ Dans son célèbre discours de Gettysburg, prononcé sur un champ de bataille de la guerre de Sécession le 19 novembre 1863, le président républicain Abraham Lincoln, dit : « Il nous revient de nous consacrer [...] à ce que le gouverneur du peuple, par le peuple et pour le peuple ne disparaisse pas de la surface de la Terre », Roy P. Basler, dir., *Collected Works of Abraham Lincoln*.

⁶⁴ Ment, *The Shaping of a City*, 62-63.

128 000 scrutins exprimés⁶⁵. L'historien Schroth défend que les classes moyennes et élevées se déclarèrent pour, surtout dans l'espoir de voir les infrastructures s'améliorer, tandis que les classes ouvrières votèrent contre, probablement influencées par la machine de McLoughlin. A New York le « oui » l'emporta largement et en 1896 le gouverneur Morton nomma une commission pour rédiger la charte du Grand New York, mise en application le 1^{er} janvier 1898, date qui marqua la mort de Brooklyn comme ville et sa naissance comme *borough*, c'est-à-dire, une des cinq circonscriptions administratives du Grand New York.

2.2. Brooklyn et le discours de la communauté de 1898 à 1912

Même si la charte de 1897 était très favorable à Brooklyn du point de vue fiscal et de l'autonomie des écoles, le 31 décembre 1897 fut un jour de deuil à la mairie de Brooklyn. Alors que les feux d'artifice illuminaient le ciel de Manhattan et que le *New York Times*, dans un long article plein d'emphase, célébrait « la naissance de la deuxième ville du monde »⁶⁶, St. Clair McKelway, le directeur général du Brooklyn *Eagle*, prononça devant un parterre de notables locaux un long discours d'adieu à Brooklyn. Après avoir rappelé que la ville fut toujours exempte de corruption politique et judiciaire, il termina ainsi : « Et de ce fait, il ne s'agit pas d'un adieu à Brooklyn car même *borough*, elle est Brooklyn. Brooklyn elle reste et Brooklynois nous demeurons »⁶⁷. Derrière ces exhortations se lit le désir que Brooklyn ne change pas, malgré la multitude de mutations qui se déroulèrent pourtant dans les deux décennies 1890-1910. Cet appel à conserver une individualité distincte et intacte relève d'un conservatisme provincial qui caractérisa les élites brooklynoise de 1898 aux années 1920.

Pour Schroth, une des caractéristiques majeures de l'élite de Brooklyn Heights était sa cécité face au changement démographique qui modelait la ville depuis les années 1850. En 1890, Brooklyn comptait 32% de personnes nées à l'étranger soit à peine moins qu'à Manhattan (40%)⁶⁸. Pourtant, jamais avant les années 1930 le *Eagle* n'évoqua le problème des immigrants et, par voie de conséquence, de la pauvreté urbaine, des *tenements*, des inégalités de traitement entre « étrangers » et « natifs », pour reprendre les termes utilisés alors par le Bureau du recensement. Pis encore, le *Eagle* sembla ne pas connaître l'existence de Bedford, quartier noir du centre de Brooklyn, dépassant même Harlem par la taille dans les années 1930. Schroth interprète cette cécité comme un avatar de la xénophobie du journal et des élites. A l'instar de la commission Dillingham de 1907 qui avait classé les immigrants selon qu'ils étaient désirables ou non, les notables de Brooklyn Heights semblaient tant

⁶⁵ Schroth, *The Eagle*, 110.

⁶⁶ *New York Times*, 1^{er} janvier 1898, 1, cité dans Weil, *Histoire de New York*, 177.

⁶⁷ Schroth, *The Eagle*, 112.

⁶⁸ Ment, *The Shaping of a City*, 67.

craindre une invasion de familles d'Europe du sud et de l'est qu'ils ne préféreraient pas évoquer le sujet ouvertement⁶⁹. Pour Schroth, c'est la raison fondamentale pour laquelle le journal s'opposa si vivement à la Consolidation : la fusion des deux villes priverait la municipalité Brooklyn d'un droit de regard sur qui elle accueillait au sein de son environnement privilégié de « foyers et des clochers »⁷⁰.

Peu ouvertes aux populations étrangères à cause du danger qu'elles faisaient courir à l'intégrité de la culture dite « WASP », les élites et le *Eagle* développèrent une autre manière de réaliser leur rêve de grandeur : si New York était la Gomorrhe des temps modernes, alors Long Island en était le parfait opposé, un Eden qui reflétait les qualités intrasèques de Brooklyn. Considérant comme son hinterland agricole naturel le reste de l'île dont elle formait la partie la plus occidentale, les élites de Brooklyn exprimèrent en 1911 leurs projets de développement vers l'est. Dans son éditorial sur les trois défis attendant Brooklyn au 20^{ème} siècle, McKelway n'avait-il pas énuméré : « le maintien de l'esprit de Brooklyn, l'essor de Brooklyn sur une grande échelle, l'extension de Brooklyn vers Long Island »⁷¹ ? Quelques semaines plus tard, Joseph Caccavajo, présenté par le quotidien comme un « expert en croissance urbaine », rendit publique l'utopie qui animait les élites depuis plusieurs décennies. Pour répondre au problème « de la saleté et de la crasse » qui frappait Manhattan, Brooklyn avait un atout imparable : les vertes prairies de Long Island, où s'exprimait « l'esprit de Brooklyn », un mélange de « la conscience et l'énergie de la Nouvelle Angleterre adoucie par la modération néerlandaise et l'amour pour les comforts du foyer »⁷². L'expert se livra même à un morceau de bravoure de science-fiction politique :

« En 1950, Brooklyn, alors peuplé de 10 millions d'habitants, sera la capitale de l'empire Long Island. Montauk Point sera un port mondial, les métros et les trains de voyageurs zigzagueront à travers l'île, entre les villages plaisants, les villes dynamiques et les usines bien dessinées. Toutes les routes mèneront à Brooklyn ! »⁷³

Si, comme le pense Schroth, cet impérialisme brooklynois à l'égard de Long Island avait pour but de nourrir l'espoir d'une rivalité avec Manhattan en terme de population, de richesse et de puissance, alors il faut le comprendre comme une émanation du conservatisme provincial des élites du *borough*. En effet, à travers l'ambition de garder Long Island dans leur giron, ces dernières exprimaient non seulement leur rêve de grandeur mais aussi leur préoccupation pour un passé idéalisé fait de petites maisons, de vertes prairies et de

⁶⁹ Sur la Commission Dillingham, Collomp, *Entre classe et nation*, 32.

⁷⁰ Schroth, *The Eagle*, 116.

⁷¹ Ibid., 112.

⁷² Ibid., 115.

⁷³ Ibid., 115.

convivialité entre résidents. Ce qui définissait « l'esprit de Brooklyn » était avant tout un discours sur la « communauté », ici employé comme l'instrument d'une politique tournée vers le passé.

Ainsi, en 1911, alors que Cass Gilbert et d'autres architectes réputés contribuaient à la métamorphose de Manhattan en la ville du 20^{ème} siècle, les élites rétrogrades de Brooklyn formulaient une vision surannée de leur *borough* :

« Si le nouvel arrivant [...] rejoint l'association civique de son quartier, s'il devient un membre du *Brooklyn Institute*, s'il participe aux activités de l'Eglise chère à sa foi, s'il pratique le tennis ou le golf à Prospect Park et devient un authentique Brooklynois, alors lui et sa famille s'apercevront vite que l'esprit de Brooklyn ne connaît ni étroitesse ni sectarisme. Ainsi, il maintiendra et perpétuera l'atmosphère intangible qui a rendu Brooklyn si différente de toute autre communauté »⁷⁴.

Partisan d'une assimilation des « nouveaux arrivants » à condition qu'ils respectent les us et coutumes de la bonne société brooklynoise, le *Eagle* se montra également attaché à une vision exceptionnaliste de l'histoire du *borough*. En effet, même si Brooklyn fut unie à New York en 1898, elle ne cessa jamais de chercher un projet tangible qui restaurerait son identité spirituelle, perçue comme exceptionnelle. Dans l'esprit des notables et des *leading citizens* dont les biographies faisaient régulièrement la une du *Eagle*, le Grand Brooklyn d'antan ne pourrait renaître qu'à travers un plan de rénovation physique et spirituel fondé sur une vision passéiste des atouts et des défis du *borough*. Témoignage éclatant de l'anachronisme des élites et du journal, c'est le golf et le tennis qui incarnaient leur vision de la modernité urbaine. Pourtant, c'était bel et bien le base-ball qui recevait les faveurs des New-Yorkaises et New-Yorkais dans les années 1900-1920, comme le prouva le succès immense de la construction d'Ebbets Field pour la renaissance civique de Brooklyn.

3. EBBETS FIELD : FACTEUR DE RENAISSANCE CIVIQUE

Vers 1911 donc le *borough* de Brooklyn était en plein trouble identitaire : les élites, prisonnières d'une vision passéiste et erronée de la situation, ne furent jamais en mesure d'accorder leur plan d'action pour faire briller leur ville à la réalité de son imbrication dans l'économie et la démographie du Grand New York. Nombre projets de « renouveau civique » tombèrent à l'eau, comme celui du *Brooklyn Institute of Arts and Science*, véritable centre névralgique de la culture brooklynoise qui regroupait le musée de Brooklyn, l'Académie de musique, les Jardins botaniques et le musée des enfants. Pensé pour rivaliser avec les grands

⁷⁴ *Eagle*, 26 octobre 1911, cité dans Ibid., 116.

travaux d'embellissement menés sur l'autre rive de l'East River, comme la New York Public Library, le projet dut se mettre au point mort en 1897 car Brooklyn avait atteint la limite maximale d'emprunt à l'Etat⁷⁵. Après la fusion, le projet ne fut jamais relancé. Cet échec explique en partie pourquoi les élites de Brooklyn furent si promptes à saluer la construction du premier monument civique digne de ce nom depuis le pont de Brooklyn : le grand stade de l'équipe de base-ball local, Ebbets Field. Sorti de terre en 1913 après 5 années de conception et de travaux, il exhibait une symbolique civique qui compensa en partie les troubles identitaires causés par la Loi d'unification de 1898. Sa beauté monumentale permit au discours exceptionnaliste de s'exprimer et même de se constituer, tandis que les élites du *borough* n'hésitaient pas à se montrer dans les tribunes afin de soutenir une équipe perçue comme le porte-drapeau et le faire-valoir de la ville.

3.1. L'inauguration d'Ebbets Field

a) Un monument pour une communion civique

Ebbets Field fut inauguré en grande pompe le 5 avril 1913 lors d'un match de gala entre les Brooklyn Superbas et les New York Highlanders⁷⁶. Par un temps magnifique, plus de 25 000 personnes assistèrent au derby qui se solda par la victoire *in extremis* 3 à 2 des hommes de Charles Ebbets, grâce aux *home-runs* du jeune Casey Stengel et de la coqueluche locale Jake Daubert⁷⁷. La foule considérable se rendit à Ebbets Field autant pour voir les nouvelles recrues de la nouvelle saison 1913 que pour découvrir ce stade dont on parlait tant. Présenté au grand public dès avril 1912, il avait immédiatement reçu les éloges de la presse new-yorkaise qui le salua pour ses nombreux ornements et innovations⁷⁸. Le *Brooklyn Eagle*, sur un mode hyperbolique, n'hésitait pas à le qualifier de « stade de base-ball le plus beau, le plus moderne, le plus pratique d'accès, et le mieux équipé au monde »⁷⁹.

⁷⁵ Levine, « In Gotham's Shadow », chapitre 7.

⁷⁶ « Ebbets Field Opening... » ; « Superbas Win... » ; les New York Highlanders, menés par Frank Chance, ancienne vedette des Chicago Cubs, étaient les ancêtres des New York Yankees.

⁷⁷ 30 000 personnes assistèrent au match et 3 000 autres occupèrent un gradin de fortune derrière le champ centre, « Ebbets Field Opening... », *NYT*, op. cit.

⁷⁸ Un article du *New York Times* insistait sur la rotonde de marbre, les douze guichets de vente, les dix-huit sorties, les toilettes, les téléphones et le système d'annonce par haut-parleur, « Ebbets Field to Have... », *NYT*, op. cit.

⁷⁹ « Baseball : Ebbets Field... », *BE*, op. cit.

Charles Ebbets était pour beaucoup dans cette médiatisation. Depuis avril 1912 il avait régulièrement invité la presse à constater les avancées des travaux. Un mois avant les premiers matchs, il avait mis en vente les billets donnant droit aux places réservées. On estime que 12 000 d'entre elles furent vendues pour la rencontre du 5 avril, en particulier aux nombreuses associations fraternelles et charitables de Brooklyn⁸⁰. Enfin, le jour même, Ebbets délivra un cérémonial « digne de l'inauguration de l'Exposition universelle », selon le reporteur du *New York Times*. Peu avant 15 heures, accompagnée par les cuivres du 23^{ème} régiment de Shannon qui entonnaient l'hymne national, Madame McKeever, épouse du copropriétaire du club, vêtue d'une robe de soie vert émeraude très remarquée, hissa les couleurs d'*Old Glory* dans le champ centre, à l'extrémité du terrain. Geneviève Ebbets, fille cadette du « vieux colonel », offrit sa contribution à ce « jour des jours » en arborant un magnifique chapeau aux couleurs printanières et en exécutant le premier lancer⁸¹. En un mot, « tout cela avait l'éclat et la solennité d'un jour qui marquerait l'histoire »⁸².



Photographie 20 : « Mlle Geneviève Ebbets, benjamine de Charley Ebbets, fait le premier lancer lors de l'inauguration d'Ebbets Field, 5 avril 1913 »

Source : Library of Congress, Bain Collection, LC-DIG-ggbain-12681

Nouveau lieu à la mode, Ebbets Field accueillait le tout Brooklyn en ces premiers jours d'avril : les édiles politiques, les sociétés fraternelles comme le *Crescent Club* ou les *Elks*, le clergé, représenté par quatre chefs religieux postés derrière la 3^{ème} base, ou bien la fine fleur de la jeunesse brooklynoise, dont beaucoup de demoiselles « tout en beauté »⁸³. Il s'agissait pour certains membres affluents de la société brooklynoise de se montrer et de s'associer symboliquement au progrès dont Ebbets Field était l'emblème. Pour d'autres, ces

⁸⁰ La loge des *Elks* de Brooklyn acheta pour 1 500 dollars de billets, « Thousand Visit... », *NYT*, op. cit.

⁸¹ Pour l'orchestre, « All Brooklyn... », op. cit., Snyder Grenier, *Brooklyn !*, 238, et Goldstein, *Superstars*, 101 ; « Baseball Is Here » ; « Caldwell », photographie citée.

⁸² « Ebbets Field Opening... », *NYT*, op. cit.

⁸³ Ibid. ; « Baseball : Ebbets Field... », *BE*, op. cit.

cérémonies étaient l'occasion de manifester leur soutien à l'équipe : pour le premier match officiel de la saison, le 9 avril contre les Phillies de Philadelphie, les employés du *Hof Brau*, une brasserie de Bridge Street, défilèrent avec 150 fans depuis l'établissement jusqu'au stade en agitant des fanions, des cloches et des castagnettes, avant que le président de ce « comité », Ed Jennings, n'offre une batte en or à Jake Daubert⁸⁴.

Après la victoire, le *Eagle* utilisa un vocabulaire qui insistait sur la fête, le rassemblement et la communion, en recourant parfois au registre épique : « Réjouissez vous, ô fan de Brooklyn, et offrez votre gratitude à nos Superbas qui ont dignement inauguré le splendide stade de Charles Hercule Ebbets [...] en défaisant sévèrement les Yankees de Frank Chase »⁸⁵. Cette mise en scène verbale avait pour but de fédérer un public et lui donner l'allure d'une foule unie autour d'un but commun. Dans le même effort de fabrique d'identité collective, le *Eagle* rappela que les fans « étaient venus de tous les coins du grand New York, comme une armée d'alliés prêt à fondre sur la citadelle Ebbets »⁸⁶. Plus loin, le vocabulaire militaire rivalisait avec le lexique religieux, puisqu'une impressionnante photographie panoramique occupant toute la page montrait des « fidèles » offrant à Ebbets « son baptême »⁸⁷. Les premiers matches tenus à Ebbets Field, furent donc décrits comme de véritables messes profanes où le public communiait avec l'équipe, la ville et, dans une certaine mesure, lui-même. Ces moments de « communion civique », où pouvait s'exprimer un sentiment de fierté locale, étaient sans aucun doute renforcés par l'esthétisme et l'allure monumentale du nouveau stade, fruits d'un contexte architectural novateur⁸⁸.

b) Ebbets Field dans son contexte : renouveau de l'architecture publique

Ebbets Field fut bâti dans une période où l'on rénova les formes et les fonctions des stades de base-ball afin d'augmenter leur capacité de places assises, de rendre le spectacle plus sûr mais surtout d'ancrer la permanence du club dans le tissu urbain. Depuis les années 1880, les stades de base-ball étaient des structures temporaires construites à moindre coût en périphérie des villes. Faites de bois, un grand nombre d'entre elles disparurent dans les flammes, comme en avril 1911, le célèbre Polo Grounds, où jouaient les New York Giants de John T. Brush. Pour limiter ce risque, les propriétaires de clubs s'étaient mis à la recherche d'un matériau résistant et tout aussi abordable. Pionniers parmi eux, Benjamin Shibe, propriétaire des Philadelphia Athletics, modifia irrévocablement l'art de construire des

⁸⁴ « All Brooklyn... » *BE*, op. cit.

⁸⁵ « Superbas Win... » *BE*, op. cit., voir aussi « Baseball Is Here », *BE*, op.cit. et chapitre 2 de cette thèse.

⁸⁶ « Baseball Is Here » *BE*, op. cit.

⁸⁷ « View of Ebbets Field During its Baseball Baptism », Photographie noir et blanc, *Brooklyn Eagle*, 6 avril 1913.

⁸⁸ Je reprends ici la formule de l'ethnologue David Procter, David E. Procter, *Civic Communion : The Rhetoric of Community Building*, Rowman & Littlefield, 2005.

ballparks en 1909. Profitant de la révolution du béton armé, matériau qui permettait aux architectes de bâtir des édifices verticaux et solides à moindre coût, il inaugura cette année-là le premier stade construit principalement de cette manière⁸⁹. Shibe Park, édifice de style renaissance française avec ses arches et sa tourelle florentine, était « un monument fait pour durer » d'une grandiose beauté qui devait exprimer la prospérité, le progrès et la fierté civique⁹⁰.



Photographie 21 : Shibe Park, Philadelphie, 1909

Source : Library of Congress, Picture and Digital Archives.

Shibe Park : la révolution du béton armé mène à son paroxysme le Mouvement pour l'embellissement des villes.

Il fut rapidement imité à Pittsburgh, pour construire Forbes Field, et à New York, pour le nouveau Polo Grounds. « Sur les ruines des tribunes en bois d'antan », écrivit John T. Brush dans *Baseball Magazine* à propos de ce dernier, « s'élève majestueusement à 30 mètres au-dessus du sol et sur plus de 300 mètres de longueur [le stade des New York Giants], dernière contribution au confort et à l'agrément du fan de base-ball »⁹¹. Le style lyrique employé ici reflétait la majesté du stade lui-même : des loges en marbre italien, des aigles sculptés sur les balustrades, des mâts portant des bannières bleues et or, et pour couronner le tout, sur la frise des tribunes, des silhouettes masculines et féminines tenant des boucliers sur lesquels étaient gravés les emblèmes des huit équipes de la *National League*.

Pour l'historien G.E. White, un tel effort architectural prouvait que les nouveaux stades se voulaient l'incarnation de la place grandissante du base-ball dans la ville américaine⁹². Ces structures permanentes cimentèrent le base-ball comme passe-temps

⁸⁹ Le béton armé insère des armatures de fer dans des blocs de ciment ; sa solidité permet d'alléger les autres éléments, comme les charpentes en pierre de taille, lourdes et très coûteuses, Kuklick, *Shibe Park*, 25

⁹⁰ Ibid ; Brian J. Neilson, « Dialogue with the City : The Evolution of Baseball Parks », *Landscape*, vol. 29, n°1, 1986, 43.

⁹¹ John T. Brush, « The Evolution of the Baseball Grandstand », *Baseball Magazine*, avril 1912, 2, cité dans White, *Creating*, 11.

⁹² White, *Creating*, 20 et 46.

national durable, solidement ancré dans l'économie et la culture urbaine. Le base-ball devenait un vecteur de fierté et d'identification civique à travers ses *ballparks*, joyaux du patrimoine urbain à part entière, où se rencontraient tous ceux qui voulaient voir gagner la *home-team*. Cette révolution dans l'art de concevoir et penser l'architecture sportive était d'autant plus frappante qu'elle était étendue : entre 1908 et 1915, quatorze des seize équipes de ligue majeure rénovèrent ou construisirent de nouveaux stades grâce au béton armé⁹³. En revanche, de 1915 aux années 1950, aucun stade ne fut bâti sinon le Yankee Stadium, dans le Bronx, achevé en 1923. En sept petites années, le base-ball était donc entré dans « le nouvel âge des stades » selon la formule de Philip Lowry⁹⁴.

La rénovation des stades, émanation du « chauvinisme civique » (ou *civic boosterism*), si typique du tournant du siècle, eut donc pour conséquence de solidifier les identités urbaines locales. D'ailleurs, John E. Reyburn, maire de Philadelphie, n'hésita pas à affirmer lors de l'inauguration de Shibe Park que le « base-ball [n'était] pas une entreprise comme les autres [car il portait] la fierté de la ville »⁹⁵. De même, Charles Ebbets déclara qu'il construisait Ebbets Field moins pour les retombées financières qu'il en tirerait personnellement que pour « faire gagner Flatbush »⁹⁶. En fait, ce tournant se situe dans un contexte encore plus large, celui du Mouvement pour l'embellissement des villes, ou *City Beautiful Movement*. Dès 1893, ce courant architectural et urbaniste mené par Daniel H. Burnham, commissaire général de l'Exposition de Chicago donnée en l'honneur de Christophe Colomb, diffusa la croyance selon laquelle les villes devaient être embellies, afin que leurs habitants éprouvent du bien-être et de la « fierté civique » en admirant des édifices privés bâtis ou rénovés pour le bien public⁹⁷. Pendant une dizaine d'années, des centaines d'associations oeuvrant pour l'embellissement des villes virent le jour à travers le pays⁹⁸. Ce mouvement très hétérogène s'appuyait sur la conviction qu'il y avait un lien étroit entre l'état moral d'une ville et son apparence physique. Pour François Weil, il s'agissait de « traduire dans le marbre un idéal d'ordre et d'harmonie, de dignité et de vertu civique », autant de qualités qui répondaient aux inquiétudes de nombreux citoyens face à l'explosion démographique des villes au tournant du siècle et surtout à leur diversification sociale, ethnique et raciale⁹⁹. A cet égard, un des monuments emblématiques du *City Beautiful*

⁹³ Ibid., 15 ; les deux équipes étaient les Phillies de Philadelphie et les Cardinals de Saint Louis.

⁹⁴ Lowry, *Green Cathedrals*.

⁹⁵ Kuklick, *Shibe Park*, 30.

⁹⁶ *New York Times*, 7 juillet 1912, cité dans Strohl, « Cornerstone », 1.

⁹⁷ Voir par exemple, les plans de D. Burnham pour le centre civique de Chicago dans Hélène Trocmé, *Chicago 1890-1930, Audaces et débordements*, Paris, Autrement, 2001 ; entre autres influences, le mouvement s'appuyait sur un sentiment d'infériorité vis-à-vis des villes européennes, Boyer, *Urban Masses*, 262-264.

⁹⁸ Boyer, *Urban Masses*, 262-263.

⁹⁹ Weil, *Histoire de New York*, 177.

Movement fut la Custom House de New York, à Bowling Green, bâtiment monumental des douanes fédérales, rénové en 1907 pour être la porte édifiante du nouveau monde aux yeux des immigrants¹⁰⁰. Dans ces mêmes années, l'architecture d'Ellis Island fut enrichie dans un souci de monumentalisation et de métropolisation de New York¹⁰¹. Les édifices privés n'étaient pas en reste. Cass Gilbert, auteur de la Custom House, réalisa en 1913 (l'année où Ebbets Field fut inauguré) le célèbre Woolworth Building, un des premiers gratte-ciels de New York, appelé aussi "cathédrale du commerce" pour son style gothique flamboyant au service de la chaîne de magasin de Frank Woolworth¹⁰². Enfin, vers 1914, le marbre et le béton armé furent utilisés pour rénover dans les styles Beaux Arts et néoclassiques la Gare de Grand Central, vitrine de la métropole et symbole du pouvoir économique de la ville¹⁰³.

Ainsi, plus que jamais, les édifices new-yorkais construits dans les années 1910 devinrent des monuments du patrimoine : ils reflétaient la gloire et la puissance, qu'elle soit publique ou privée, et véhiculaient un projet de refonte morale de l'expérience urbaine. Cette double fonction de la nouvelle architecture publique trouva un écho saisissant dans la manière dont Ebbets Field fut perçu et approprié par ses contemporains.

3.2. La réception publique d'Ebbets Field : la « brooklynisation » en marche

Certains des développements précédents pourraient donner l'impression qu'Ebbets Field fut naturellement intégré au patrimoine brooklynois, mais ce fut au contraire le fruit d'une construction culturelle et d'une stratégie d'appropriation menée par les élites locales. L'étude de la réception publique d'Ebbets Field, notamment par la presse et les dignitaires du *borough* montre que le stade a servi de point de ralliement pour maints acteurs de la vie brooklynoise en quête de communion civique et de refonte morale. Ebbets Field est devenu un totem autour duquel la « communauté » pourrait se rassembler. Porteur de nombreuses promesses, le stade fut intégré à la mémoire civique collective et au patrimoine local¹⁰⁴. Cette « brooklynisation » d'Ebbets Field, c'est-à-dire sa transformation en monument proprement brooklynois par la rhétorique de la communauté, fut le fruit de plusieurs processus qu'il s'agit d'étudier pour comprendre comment le stade en est venu à faire corps avec la ville.

¹⁰⁰ Amanda Johnson, *Architecture de New York*, Paris, Flammarion, 2003, 31.

¹⁰¹ Weil, *Histoire de New York*, 178-184 ; François Weil, « D'Ellis Island à Coney Island, les immigrants et New York », contribution présentée à la conférence « America! America! L'immigration, son histoire et ses représentations », INHA, Paris, 19 décembre 2007.

¹⁰² Voir Peter Marquis, « Woolworth Building » dans Peretz, dir., *New York* ; Ric Burns, James Sanders et Lisa Ades, *New York : An Illustrated History*, New York, Alfred A. Knopf, 2003, 293.

¹⁰³ Burns, Sanders et Ades, *New York*, 269.

¹⁰⁴ Pour une étude des liens entre mémoire publique et architecture, John Bodnar, *Remaking America : Public Memory, Commemoration, and Patriotism in the Twentieth Century*, Princeton University Press, 1989.

a) La presse et l'éloge du génie local

La réception d'Ebbets Field fut unanimement élogieuse. La plupart des quotidiens et hebdomadaires locaux et nationaux vantèrent sa modernité, son confort, et son allure magistrale¹⁰⁵. Ces louanges renforcèrent la popularité du base-ball à Brooklyn ainsi que sa réputation de sport respectable, au moment même où l'industriel et idéologue Albert G. Spalding le sacrait « passe-temps national » en soulignant que seul un peuple aussi vertueux que les Américains pouvaient l'avoir inventé¹⁰⁶. Sans négliger ce genre de discours essentialistes, la presse brooklynoise insista surtout sur la manière dont Ebbets Field allait « mettre Brooklyn sur la carte », c'est-à-dire redonner à la ville ce prestige et cette indépendance qui lui manquaient tant¹⁰⁷. Pour ce faire, rien de mieux que l'hyperbole : devenu sous la plume des journalistes sportifs « une citadelle », « un palais de marbre » ou « le plus beau stade de base-ball [...] au monde », Ebbets Field devint un élément incontournable de l'identité du *borough*¹⁰⁸. En d'autres termes, il intégra sa mémoire civique collective en entrant dans le patrimoine des monuments publics du *borough*. Ce tour de force rapide et efficace fut essentiellement l'œuvre du journal local, le *Brooklyn Eagle*, farouche opposant à la Loi d'unification une vingtaine d'années auparavant et défenseur devant l'éternel de l'« esprit brooklynois ».

En premier lieu, le *Eagle* « brooklynisa » Ebbets Field en encensant dans ses colonnes le talent des artisans du cru qui avaient œuvré à sa construction et lui avait donné nombre de ses joyaux. Les éditions du 9 avril 1913, gouverneur l'ouverture officielle de la saison, étaient littéralement truffées d'articles et de publicités affirmant haut et fort qu'Ebbets Field était le fruit du génie local. Un article présentait même par le menu la liste des entrepreneurs locaux et ce à quoi ils avaient contribué : « J.G. Carlin of Brooklyn » pour la brique et le plâtre, « John Morton's Sons Company of Brooklyn » pour le ciment et le béton, « Snyder of Brooklyn » pour le fer, ou « Vulcan Rail and Construction Company » pour la plomberie et les rambarde ornementales¹⁰⁹. De plus, nombre de ces artisans avaient obtenu du journal qu'il plaçât autour des colonnes dédiés à l'ouverture d'Ebbets Field des encarts publicitaires vantant leurs mérites. Photographies à l'appui, le lecteur brooklynois pouvait apprendre par exemple que « Henry Miles & Sons », du 2073 Fulton Street, et « Brooklyn Steam Marble Co., Inc », du 180 Troisième avenue, avaient fourni, respectivement, le carrelage et le marbre

¹⁰⁵ Voir par exemple à Boston, « Brooklyn Meets Philadelphia in Opening Match », *Christian Science Monitor*, 9 avril 1913 ; à Chicago, « Phils Open Race with Victory, 1-0 », *Chicago Daily Tribune*, 10 avril 1913, et à Washington « Chance Loses in First Try », *The Washington Post*, 6 avril 1913.

¹⁰⁶ Spalding, *America's National Game*, op. cit.

¹⁰⁷ « Ebbets Dinner Is Now Assured », *Brooklyn Eagle*, 9 avril 1913.

¹⁰⁸ Pour les qualificatifs, voir « Baseball Is Here » et « Ebbets Dinner... », *BE*, op. cit., 1913.

¹⁰⁹ Pas de titre disponible, *BE*, 9 avril 1913.

de la rotonde. Ces entrepreneurs faisaient la réclame de leurs services tout en faisant preuve de « loyauté civique » en s'associant à Ebbets Field. Le journal, lui, devenait un lieu de rencontre symbolique entre un club, son public et les forces économiques de sa ville¹¹⁰.

Vu à travers le prisme du *Brooklyn Eagle*, Ebbets Field était donc le fruit du travail d'entreprises brooklynoises dont le savoir-faire et la compétence furent sollicités pour donner à la ville un stade digne de renom. En d'autres termes, ces entrepreneurs avaient fait plus qu'honorer des contrats : ils avaient également œuvré pour Brooklyn, c'est-à-dire pour la « communauté ». Une telle abnégation de la part des bâtisseurs d'Ebbets Field poussa le journal à glisser une plaisanterie à l'endroit de l'architecte Clarence Van Buskirk. Le *Eagle* écrivit qu'« il passait tant de son temps sur le chantier [d'Ebbets Field] que, de retour chez lui, il se sentait comme un invité et tendait une carte de visite à celui qui frappait à sa porte »¹¹¹. Derrière la boutade se lit un message fort : chacun peut se sentir à Ebbets Field comme chez soi, tant le stade était l'émanation même de Brooklyn et de son génie local.

b) *Les pères d'Ebbets Field, deux destins typiquement brooklynois*

Dans cette même entreprise éditoriale de « brooklyniser » Ebbets Field, c'est-à-dire d'en faire un monument proprement brooklynois, le *Eagle* publia à quelques pages d'écart deux portraits élogieux des « pères » du stade, Charles Ebbets et les frères McKeever, ses partenaires dans la construction du stade et co-propriétaires du club.

Dans le premier article, le journaliste souligna la fidélité du « vieux colonel » : impliqué corps et âme dans le club dès 1883, Ebbets ne l'avait jamais quitté par la suite, tel un loyal serviteur¹¹². Puis, une fois élu président, il « insuffla de la vie à une entreprise moribonde » en investissant dans un nouveau stade à South Brooklyn. Enfin, Ebbets sut « passer outre la vexation de finir dixième [du championnat] » en 1898 en signant « un des plus gros marchés réalisés dans l'histoire du base-ball », le partenariat avec le club de Baltimore. Tout dans cette hagiographie montrait Ebbets comme un homme d'affaires rusé et réactif, qui, malgré son goût pour le gain, œuvrait pour le bien commun et restait soucieux que ses victoires personnelles fussent aussi celles de la ville qui l'avait vu prospérer.

La biographie des deux frères McKeever, pour être aussi élogieuse, creusait un autre sillon de cette même rhétorique d'appropriation. Avec une certaine finesse, l'article traçait des liens entre le parcours des deux frères et les caractéristiques saillantes de la ville et de son histoire. Partis de rien dans un quartier difficile du nord de Brooklyn, les McKeever « grimperent l'échelle sociale barreau après barreau », à l'image du *borough* et de sa

¹¹⁰ Sur le *Eagle* et ses liens avec la « communauté », voir Schroth, *The Eagle*.

¹¹¹ Pas de titre disponible, *BE*, 9 avril 1913.

¹¹² « The Story... », *BE*, op. cit.

croissance démographique et économique au fil des siècles¹¹³. Ils étaient Irlandais comme tant d'autres à Brooklyn et amateurs de base-ball depuis les années 1860 (les deux frères étaient « des fans enragés des *Atlantics* », gage inestimable de leur loyauté ancestrale). Ils avaient quitté l'école prématurément pour se lancer dans les affaires et durent affronter maints obstacles administratifs et politiques avant de faire fortune dans la construction, grâce notamment à leur travail de tuyauterie sur le pont de Brooklyn ou la revente avec bénéfice d'un centre d'équarrissage à Barren Island. Proches des démocrates Brooklynois, amateurs de courses hippiques, membres des *Elks* et des *Knights of Columbus*, défenseurs du *Brooklyn Museum of Arts*, ils incarnaient la bourgeoisie locale d'entrepreneurs et d'hommes d'affaires¹¹⁴. S'ils se retrouvaient en 1913, à la tête d'une riche entreprise de construction et surtout co-proprétaires du « stade de base-ball le plus resplendissant du monde », c'était grâce à un mélange si brooklynois de chance et de pugnacité. Le journal conclut avec enthousiasme :

« La chance des McKeever les a enrichis. Vous, les supporteurs qui êtes restés loyaux dans la victoire comme dans la défaite, vous devez vous en souvenir et rester confiants. Peut-être la chance des McKeever se manifestera-t-elle dans les destinées des Superbas pour la saison 1913 ? »

Biographie orientée, visant à ce que le lecteur reconnaisse les McKeever comme de « vrais » Brooklynois, l'article encensait le génie local, la chance de ceux qui ne désespèrent jamais et le profit collectif qu'il y a tiré lorsque l'on fait des grandes choses pour soi-même. Au final, les deux portraits réitéraient, de manière oblique, les liens existants entre Ebbets Field et Brooklyn. Non sans moralisme, il défendaient aussi une certaine vision de Brooklyn fondée sur le sens des affaires et la résistance face à l'adversité, autant de qualités qu'il prêtait aux pères d'Ebbets Field et donc, par ricochet, au stade lui-même ainsi qu'à son public. Toutefois, cette brooklynisation par l'hagiographie des artisans du stade n'était qu'un vecteur parmi d'autres du discours sur la communauté. Il fut également porté par une rhétorique associant comme les deux côtés d'une même pièce la ville et le stade.

3.3. Ebbets Field et l'utopie d'un Brooklyn entre ville et campagne

Après la brooklynisation, le deuxième facteur de fabrique de communauté dans le sillage de l'ouverture d'Ebbets Field fut la rencontre entre l'image d'Ebbets Field et ce que

¹¹³ « McKeever Brothers... », *BE*, op. cit.

¹¹⁴ Ibid. ; Steve, le frère aîné, servit même deux mandats comme *alderman* pour le deuxième district de Brooklyn de 1898 à 1901, *Sporting News*, 10 novembre 1932.

d'aucuns appelaient « l'esprit brooklynois »¹¹⁵. De fait, Ebbets Field incarna ou prolongea un certain nombre de représentations populaires de Brooklyn, au premier rang desquelles l'utopie de la petite ville verdoyante et paisible en plein cœur de la ville moderne. Cette homologie entre les représentations, aiguillée sciemment ou non par les journalistes, déboucha sur une rhétorique qu'on qualifiera de champêtre, dont l'impact se fit sentir sur le marché immobilier aux alentours du stade.

a) *Un îlot de verdure au sein d'un monde urbain*

Dès les jours qui suivirent son inauguration, le stade fut décrit comme un îlot de verdure bienfaisant au centre d'un monde urbain en proie au surpeuplement¹¹⁶. D'emblée, son nom (littéralement « le champ d'Ebbets ») évoquait la campagne, connotation appuyée par la présence à l'intérieur du stade d'éléments rustiques tels le lierre rampant sur le mur du champ centre ou tout simplement le gazon d'un vert tendre¹¹⁷. Mais ce bucolisme latent d'Ebbets Field dépassait le cadre de ses murs. Comme un leitmotiv, une grande majorité des commentaires à son propos rappelait qu'il se trouvait dans une zone encore peu développée, entourée de plusieurs éléments pastoraux. En effet, les grandes étendues de Prospect Park, les promenades des Jardins Botaniques, la verdure des boulevards Ocean Parkway et Eastern Parkway, toutes se trouvaient à proximité du stade et lui conféraient aux yeux des commentateurs une aura champêtre positive. Rarement d'ailleurs était-il associé au pont de Brooklyn ou à d'autres symboles purement urbains. On lit même chez un chroniqueur inspiré cette ode au champ d'Ebbets :

« Une fois confortablement assis dans les tribunes [d'Ebbets Field], le visiteur ne peut s'empêcher de porter son regard vers la campagne environnante ; au-delà du mur qui ceint le champ centre s'étendent les douces collines rondes et paisibles de Crown Heights [...] »¹¹⁸.

De fait, l'inauguration d'Ebbets Field réactiva chez ces commentateurs la vieille tradition *rus in urbe* qu'avaient popularisée les paysagistes Frederick Law Olmsted et Calvert Vaux dans les années 1850¹¹⁹. Architectes de Prospect Park (avant même Central Park) et de

¹¹⁵ Sur cette notion voir Amat, « A Brooklyn State of Mind ? », op. cit., 12 et 63.

¹¹⁶ « Ebbets Field to Have Up-to-Date Features », *New York Times*, 7 avril 1912.

¹¹⁷ Lawrence Ritter, *Lost Ballparks*, New York, Viking, 1992, 57-8.

¹¹⁸ « Ebbets Built (sic) Better than He Knew in Giving Ebbets Field to Brooklyn », *Brooklyn Eagle*, 9 avril 1913. Dans le vocabulaire du base-ball, le « champ centre », ou *center field*, est le centre de l'*outfield**, c'est-à-dire la section du terrain de jeu la plus éloignée de l'emplacement du frappeur, appelé *home plate**.

¹¹⁹ La permanence d'éléments ruraux dans les grands parcs urbains du 19^{ème} siècle est étudié par exemple dans Michael Springer, « Deux modernismes urbains : Paris et New York », in John Dean et Jacques Pothier, dir., *Regards croisés sur New York*, Versailles, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines 2003, 97-116 ; sur les usages sociaux de Central Park, Roy Rosenzweig et Elizabeth Blackmar, *The Park and the People : A History*

plusieurs grandes artères verdoyantes de Brooklyn, ils défendaient l'idée que la ville moderne devait injecter dans son maillage de rues certains éléments rupestres afin d'adoucir la rugosité de la vie citadine et raviver la spiritualité de ses habitants. Conformément à ce projet autant éthique qu'esthétique, les 213 hectares de Prospect Park formaient un parc paysager où une nature édifiante était recrée à grand renfort de lacs, ruisseaux, parterre de fleurs, collines et promontoires incitant à la méditation¹²⁰.

b) Ballparks et idéal champêtre anti-urbain

Les stades de base-ball, ou *ballparks* comme les Américains les appellent, étaient partie prenante de cet idéal champêtre. En effet, le sport lui-même avait été inventé sur une verte prairie du village de Cooperstown, dans le nord de l'Etat de New York, du moins à en croire la légende d'Abner Doubleday popularisée par Albert Spalding et d'autres idéologues ruralistes dans ces mêmes premières décennies du 20^{ème} siècle¹²¹. De plus, de nombreux stades portaient des noms sylvestres : « Fenway Park » (à Boston), « Forbes Field » (à Pittsburgh), ou « Polo Grounds » (à New York) évoquaient à l'oreille anglophone le plein air, les prés, et les vastes étendues verdoyantes. Pour Steven Riess, qui a étudié avec minutie l'enchevêtrement du base-ball et de l'idéologie anti-urbaine, le recours à ce pastoralisme était un moyen pour les promoteurs du base-ball de faire écho à un passé agraire exempt des vices de la ville¹²². Espace de verdure à la lisière de la cité, le *ballpark* était vu par beaucoup comme un sanctuaire où la pauvreté, la corruption, la saleté n'existaient plus¹²³. Les réformateurs progressistes, influencés par le transcendantalisme de Henry Thoreau ou le vitalisme de Walt Whitman, avancèrent même que le contact avec la nature était édifiant, surtout pour les classes laborieuses privées d'air pur dans ces villes industrielles surpeuplées¹²⁴.

of *Central Park*, Ithaca, Cornell University Press, 1992 ; sur Central Park et le sport, Peter Marquis, « Central Park », in Riess, Adelman et Vertinsky, dir., *Encyclopedia of North American Sport*.

¹²⁰ Sur F. L. Olmsted, C. Vaux et Prospect Park, voir nos entrées dans Peretz, dir., *New York*, op. cit.

¹²¹ La légende raconte que A. Doubleday, ancien de West Point et héros de Fort Sumter, inventa le base-ball en 1839 à Cooperstown (New York). Dès 1889, les cadres de la *NL* voulurent donner à ce sport une origine exclusivement américaine. En 1905, A. Spalding nomma une commission *ad hoc* qui confirma les origines américaines et rurales du base-ball, contre la thèse de l'influence britannique défendue par Henry Chadwick. Ne reposant sur aucune preuve, pas même les propos du concerné, le rapport de la commission Mills fut contredit par les historiens dès 1939 ; toutefois le « mythe Doubleday » est encore très répandu de nos jours. Pour une analyse détaillée voir, Levine, *A.G. Spalding*, 115-121, pour un aperçu en français, Benoît Heimermann, *Les Gladiateurs du Nouveau Monde : histoire des sports aux Etats-Unis*, Paris, Découvertes Gallimard, 1990, 30-31.

¹²² Riess, *Touching Base*, 113.

¹²³ Michael Ian Borer, « Important Places and their Public Faces : Understanding Fenway Park as a Public Symbol », *The Journal of Popular Culture*, vol. 39, n°2, 2006, 209.

¹²⁴ Voir par exemple Walt Whitman, « City Intelligence », *Brooklyn Eagle*, 23 juillet 1846 ; pour l'ère progressiste, « *Collier's Magazine on How City Children Adapted Baseball, 1911* », dans H.P. Chudacoff, dir., *Major Problems in American Urban History*, Lexington (MA), D.C. Heath & Co, 1994, 278-280.

Réponse au spectre de la ville dévorante, le vert diamant du stade de base-ball était donc perçu, du moins par certains auteurs, comme un antidote à une vie terne et insalubre. A cause du manque de sources provenant des spectateurs, il est difficile de valider ces discours par la perception des acteurs du stade eux-mêmes. Toutefois, en tant que rhétorique, la louange agrarienne eut probablement un grand impact sur le public brooklynois. En substance, elle évoquait une vie de village, où l'on connaissait ses voisins, où la solidarité régnait, où les sphères professionnelles et familiales s'entremêlaient, bref une *gemeinschaft* idéale et pré-urbaine¹²⁵. En d'autres termes, ce discours champêtre suggérait la survivance de liens de communauté à Brooklyn, liens que l'esthétique du stade de base-ball faisait vivre. Les tenants de ce pastoralisme pouvaient d'autant plus insister que Brooklyn avait, depuis la fin du 19^{ème} siècle, fondé une partie de son identité collective sur l'image d'une ville qui, malgré sa grande taille et ses industries, gardait un attachement aux valeurs des communautés rurales¹²⁶. De même que Brooklyn avait toujours aspiré à rester connecté à la nature, de même Ebbets Field était empreint de pastoralisme. Cette continuité, assurée par une rhétorique répétitive, était facteur de communauté dans la mesure où la ville et le stade semblaient défendre les mêmes valeurs.

c) Rhétorique champêtre et essor immobilier

La veine champêtre que les journalistes n'eurent de cesse d'employer pour évoquer Ebbets Field véhiculait les valeurs communautaires de la « petite ville », tandis que la modernité de son agencement le rangeait parmi les édifices urbains dignes des grandes villes. Ainsi, du point de vue de l'imaginaire collectif, Ebbets Field incarnait un équilibre entre deux aspirations qui se complétaient. Il était un édifice moderne où la communauté d'antan pouvait se recréer, ou du moins se rêver. Cette hybridité était une excellente aubaine pour l'immobilier. En effet, certains articles sur Ebbets Field fonctionnaient comme des brochures publicitaires à destination des investisseurs, agents immobiliers, futurs propriétaires ou locataires. On y répétait à l'envi que les alentours d'Ebbets Field étaient résidentiels, paisibles et verdoyants¹²⁷ ; on soulignait aussi que les lignes de transport rapide passaient non loin, situation améliorée en avril 1913 par la signature du « contrat duel » qui élargissait le service

¹²⁵ A propos de ce terme et de l'évolution de son usage, voir Thomas Bender, *Community and Social Change*, John Hopkins University Press, 1982, 113-5.

¹²⁶ Sur cet équilibre, garant de « l'esprit brooklynois », voir Schroth, *The Eagle*, 112-127.

¹²⁷ Voir par exemple « After the Ball Game, Take a Look Around », *BE*, 9 avril 1913, encart publicitaire dans lequel la compagnie immobilière Westwood Realty Co, sise 685 Flatbush Ave., prédisait que « des milliers de New-yorkais [seraient] surpris de voir autour d'Ebbets Field une section résidentielle idéale à seulement 15 minutes (sic) de Manhattan ».

en coordonnant les deux réseaux majeurs de l'IRT et du BMT¹²⁸. Ainsi, le stade en vint à symboliser l'union de la ville et de la nature que cherchaient ces divers acteurs. Précisément, ce compromis idéal que proposait Ebbets Field était à l'image des quartiers qui l'entouraient. Par exemple Flatbush, zone résidentielle située au sud du stade, était décrite ainsi par un journaliste du *Eagle* :

« A droite et derrière [Ebbets Field] se distingue Flatbush avec ses milliers de petites maisons et son réseau de rues immaculées, offrant un saisissant contraste avec le vert des bosquets et des arbres qui ont fait à juste titre la réputation de cette partie du *borough* »¹²⁹.

Un mois après l'ouverture d'Ebbets Field, un autre encart publicitaire vantait les charmes de Flatbush par rapport au reste de la métropole new-yorkaise :

« Les personnes désireuses d'éviter l'entassement de la vie citadine sont facilement attirées par la section de Flatbush, où ils trouvent une offre de propriété résidentielle plus homogène [...] que nulle part ailleurs à New York City »¹³⁰

Au vu de ces éloges, il n'est pas surprenant de constater qu'une majorité des offres immobilières de cette période concernait des appartements ou maisons situés à Flatbush ou dans un rayon de trois kilomètres autour d'Ebbets Field (voir Tableau 17).

¹²⁸ Le « contrat duel » de 1913 était un accord entre *Interborough Rapid Transit* et *Brooklyn-Manhattan Transit Corporation* pour coordonner leurs deux réseaux, voir « Brooklyn is Bound to Prosper by an Endless Chain of Subway », *Brooklyn Eagle*, 3 avril 1913 ; pour une analyse approfondie, Hood, *722 Miles*, 151-180.

¹²⁹ « Ebbets Builded (sic)... », *BE*, op. cit.

¹³⁰ « Why Flatbush is Popular », *Brooklyn Eagle*, 11 mai 1913.

	Appartements à louer	Maisons à louer	Maisons à vendre
Nombre total d'offres	22	14	17
dont offres			
- à 3 km autour d'Ebbets Field	7	11	
- à Park Slope	3	1	
- à Flatbush sud	1	1	
- à Crown Heights (nord de Eastern Parkway)	3		4
- à East Flatbush/ Kensington	4	1	
- à Bedford Stuyvesant (nord d'Atlantic Avenue)			6
- à Adelphi (Fort Greene actuel)			3
- à Williamsburg			1
- dans les quartiers du littoral sud	4		
- dans les Etats voisins du New York			3

Tableau 17 : Nature et localisation de l'offre immobilière à Brooklyn en avril 1913¹³¹

Ces quelques données quantitatives confirment que les quartiers aux abords d'Ebbets Field avaient le vent en poupe dans les années 1910-1920. Certes, comme le remarque Steven Riess, la valeur du foncier y explosa grâce à l'arrivée du métro, comme ce fut le cas dans presque tous les autres quartiers de New York. Il ne faut pas oublier non plus qu'en 1910 les environs d'Ebbets Field étaient moins développés qu'ils n'auraient dû l'être relativement à leur potentiel, ce qui explique pourquoi les promoteurs immobiliers y investirent en masse, provoquant ainsi une hausse rapide de la valeur foncière dans cette zone¹³². Il faut ajouter à ces facteurs contextuels de développement la force du discours qui associait dans un même ensemble positif Ebbets Field, le passé rural brooklynois et les avantages d'un environnement pastoral.

Ainsi, outre la brooklynsation à l'initiative du *Brooklyn Eagle*, le stade intégra le patrimoine culturel brooklynois grâce à un phénomène de congruence des représentations : les connotations pastorales du stade épousaient un pan de l'identité du *borough* fondé sur l'utopie de la bourgade paisible au sein d'un monde urbain perçu comme inquiétant. Cette homologation entérina la place d'Ebbets Field dans la « communauté imaginée » formée par Brooklyn et son passé mythique¹³³. On peut donc affirmer que la greffe Ebbets Field s'intégra bien dans le terreau culturel local. Toutefois il faut souligner que la congruence allait plus loin. En effet, il est difficile de dire lequel de la ville ou du stade s'adapta à l'autre : est-ce

¹³¹ Décompte quantitatif réalisé à partir des offres publiées sur la page « immobilier » du *Brooklyn Eagle*, 3 avril 1913, intitulée ce jour-là « Come East, Young Men ! », référence inversée à la conquête de l'ouest américain.

¹³² Riess, *Touching Base*, 126-127.

¹³³ Anderson, *Imagined Communities*, op. cit.

qu'Ebbets Field cristallisa des valeurs de Brooklyn ou est-ce que l'image de marque de Brooklyn se nourrit de ce qu'Ebbets Field incarnait ? Dans ce jeu de complémentarité des identités imaginées, il est certain que le stade participa à plein à la fabrique de communauté, d'autant plus que cette congruence culturelle s'accompagna d'un consensus politique formulé par les notables du *borough* dès mai 1913.

3.4. Le banquet en l'honneur de C. Ebbets et la fabrique de communauté

a) Motifs et acteurs d'un banquet de célébration

Le soir du 10 mai 1913, un événement hors du commun se tint à l'hôtel Shelburne de Brighton Beach. Près de 1 200 convives, réunis pour un dîner d'hommage, exprimèrent leur reconnaissance à Charles Ebbets d'avoir « mis Brooklyn sur la carte » et de l'avoir fait connaître « dans tous les hameaux du pays » grâce au nouveau stade « le plus splendide du monde entier »¹³⁴. Dernière étape de la réception publique d'Ebbets Field, ce banquet donné en l'honneur du « vieux colonel » fut un moment crucial dans la fabrique du discours de communauté. En effet, des représentants de tous les groupes d'influence du *borough*, que ce soit des élus, des hommes d'affaires, des chefs religieux, des directeurs d'associations caritatives, des juges ou des commissaires, se réunirent pour louer l'œuvre d'Ebbets. Malgré des intérêts et des méthodes multiples, ces divers *leaders* civiques tombèrent d'accord sur un grand nombre de points et développèrent à l'occasion de ce banquet un discours homogène qui déboucha sur ce qu'on peut appeler une politique de renaissance commune pour Brooklyn.

Un mois avant cet événement, le président du *borough* Alfred E. Steers avait publié une lettre ouverte dans le *Eagle* pour suggérer que les « honnêtes citoyens de Brooklyn » témoignent à Charles Ebbets leur gratitude lors d'un banquet de félicitations. Dès le lendemain, un « comité des citoyens » fut mis en place pour organiser le dîner et lancer les invitations à tous les amis et admirateurs du « vieux colonel ». Piloté par Lewis H. Pounds, superintendant aux travaux publics de Brooklyn et John B. Creighton, secrétaire du président du *borough*, le comité convia tout ce que la ville comptait de personnalités importantes, dont Richard Butler, représentant des démocrates du comté de Kings, Thomas Moore, le président des *Elks*, Edmund Voorhles, le chef des postes, Bernard York, l'ancien directeur de la police, le Général Wingate, directeur de la ligue athlétique des écoles publiques, James A. Farrar, révérend chef de la première Eglise réformée, et plusieurs journalistes. On retint la date du 10 mai puisque c'était le trentième anniversaire de Charles Ebbets dans le base-ball

¹³⁴ « Ebbets Dinner is Now Assured », *Brooklyn Eagle*, 9 avril 1913.

professionnel. Pour cette raison, plusieurs dignitaires de la ligue et propriétaires de clubs furent également conviés. Le banquet donna lieu à une dizaine de discours reproduits *verbatim* le lendemain dans un article fleuve du *Eagle*¹³⁵. Documents d'une grande richesse pour l'historien, ces textes consignaient, non sans grandiloquence, tout le bien que pensaient ces dignitaires de l'« accomplissement » de Charles Ebbets. On y célébra Ebbets Field comme un monument à la gloire de Brooklyn, une institution publique capable de redorer le blason du *borough*, d'éduquer sa jeunesse et de susciter la fierté de ses habitants. Le stade était présenté comme une aubaine pour la « communauté », terme qui revenait sans cesse dans la bouche des orateurs. On peut distinguer trois grands thèmes récurrents au fil de ces discours : la revanche de Brooklyn, la moralité du base-ball (et donc d'Ebbets Field) et la fonction d'institution publique jouée par le stade.

b) *Trois thèmes qui firent consensus*

Premièrement, beaucoup de ces discours étaient frappés au sceau du triomphalisme à l'égard de Brooklyn. Ebbets Field incarnait la grandeur retrouvée de la ville après son absorption dans le Grand New York en 1898. Certains critiques avaient suggéré que le *borough* ne pourrait pas « accueillir un stade si splendide », mais, pour le président Steers, « la foule immense présente à chaque rencontre » prouvait le contraire¹³⁶. Par contraste, Washington Park était décrit comme « un tabernacle du base-ball, mal situé, mal équipé et indigne de la grandeur du *borough* »¹³⁷. Le dynamisme démographique de Brooklyn (dont la croissance fut évaluée à 175 personnes par jour) fut souligné par le président comme un signe que « Brooklyn devait avoir confiance »¹³⁸. D'ailleurs, beaucoup des orateurs firent une analogie entre la grandeur de Brooklyn et la réussite des Superbas sur le terrain. L'après-midi même ces derniers n'avaient-ils pas battu à plate couture les Cincinnati Reds, comme l'avaient fait les illustres Atlantics en 1870 ? Le président Steers alla même jusqu'à « prophétiser un fanion pour les Superbas en 1913 », ce qui n'était pas arrivé depuis 13 ans¹³⁹. Ainsi, toute l'assemblée chantait à l'unisson la ritournelle bien connue à la gloire de la croissance, du progrès, de l'indépendance et la fierté de Brooklyn. En d'autres termes, par l'entremise d'Ebbets Field, le phénix Brooklyn semblait enfin renaître de ses cendres.

La deuxième veine creusée par ces divers orateurs reprenait le vieux thème de la qualité morale du base-ball, sport fondé par les *gentlemen* de New York et de Brooklyn

¹³⁵ « 1,200 Fans Honor Charles H. Ebbets at Big Banquet », *Brooklyn Eagle*, 11 mai 1913 ; sauf mention contraire toutes les citations qui suivent sont tirées de ce long article.

¹³⁶ Discours d'Alfred E. Steers, président du *borough*, cité dans Ibid.

¹³⁷ Discours du de Lewis H. Pounds, commissaire aux travaux publics à Brooklyn, cité dans Ibid.

¹³⁸ Steers, Ibid.

¹³⁹ Steers, Ibid.

soixante ans auparavant. Après avoir vilipendé le député Hardwick qui venait d'ouvrir une enquête sur le « cartel du base-ball » devant le Congrès, Charles Ebbets lui-même rappela que ce sport était « un secteur d'activité propre et honnête » et qu'il le resterait toujours¹⁴⁰. D'ailleurs dans sa jeune équipe, les « buveurs [d'alcool] et les fauteurs de trouble » avaient été évincés par le manager Bill Dahlen. Le superintendant Pounds se lança même dans un éloge du joueur de base-ball moderne, « citoyen de haute classe dont le courage [reposait] plus dans ses qualités de cœur et d'esprit que dans ses muscles ». Le temps était révolu où les qualités physiques suffisaient à devenir un joueur de premier rang. Désormais il fallait « du caractère, du savoir-vivre et un contrôle de soi du plus haut ordre [...] »¹⁴¹. De fait, la même excellence morale était attendue du public. William Baker, propriétaire des Phillies de Philadelphie, loua Ebbets Field comme un « monument au sport national », où « les paris, les turbulences et la vulgarité n'[avaient] pas droit de cité ». Il ne faisait aucun doute que « les propriétaires du club de Brooklyn [sauraient] maintenir le niveau du base-ball au plus haut point » afin que « chaque homme, chaque femme et chaque enfant qui adorent sortir en plein air sous un ciel bleu d'azur [puisse] contempler le jeu le plus élégant du monde »¹⁴². Pour parachever ce sermon plein de bonnes intentions, Ebbets rappela que c'étaient « les fans brooklynois qui [avaient] rendu le stade possible » : « ils mérit[ai]ent tout le crédit pour leur loyauté [éprouvée] dans la peine et l'adversité ». En retour, l'assistance salua la magnanimité du président qui « aurait pu faire des dépenses plus parcimonieuses et augmenter ainsi sa marge de profit » mais avait préféré construire un stade « assez vaste pour accueillir confortablement toute la communauté »¹⁴³.

Un dernier thème dominait les débats : la célébration d'Ebbets Field comme institution publique. On dit d'emblée du stade qu'il surpassait en importance « les parcs, les monuments, les arcs de triomphe, les tombeaux et autels » de toute autre ville¹⁴⁴. De fait, il était pensé comme un lieu de rassemblement pour les Brooklynois où de « grands manifestations publiques » pourraient se tenir comme des « spectacles édifiants », des parades, de « défilés scolaires ». D'ailleurs, le superintendant Pounds rappela qu'en un mois seulement des milliers de jeunes élèves s'étaient rendus à Ebbets Field « pour assister, avec grand intérêt, à un match professionnel », grâce à « la générosité des dirigeants du club ». Au stade, ces « enfants des écoles publiques » y apprenaient une leçon de la vie énoncée par le juge du comté de Kings : « Dans l'éducation d'un homme, les aléas de la victoire et de la

¹⁴⁰ Discours de Charles Ebbets, cité dans Ibid.

¹⁴¹ Pounds, Ibid.

¹⁴² Discours de William F. Baker, ancien directeur de la police, cité dans Ibid.

¹⁴³ Pounds, Ibid.

¹⁴⁴ Pounds, Ibid.

défaite représentent une part aussi considérable que ce qu'il peut apprendre dans les livres ». Pour lui, « Ebbets faisait œuvre éducative » en ouvrant les portes de son stade aux « huit milles jeunes assis dans les tribunes ». Le révérend Farrar alla plus loin :

« Le panneau électrique qui annon[çait] le score [à Ebbets Field] a[vait] remplacé le tableau noir des vieilles écoles publiques. [...] Les gradins [étaient] la plus grande salle de classe de tout le pays : le Ministère de l'Education [devait] mettre Ebbets Field sur sa carte ».

De toute évidence, aucune hyperbole n'était de trop pour signifier à quel point le stade incarnait pour l'ensemble de ces convives une entreprise privée qui œuvrait pour le bien public. Ce genre d'action en faveur de la jeunesse renforçait l'image d'Ebbets Field comme lieu populaire et, surtout, à disposition de la population. Forum des temps modernes, le stade fut d'ailleurs souvent mis en location pour des compétitions interscolaires, des spectacles de cirque, d'opéra ou, plus tard, des naturalisations en masse. Cela garantissait à Ebbets Field une grande popularité auprès des jeunes, de leurs parents et des diverses institutions sociales du *borough* qui en firent un allié de leurs combats. Consciemment ou non, Ebbets avait donc associé durablement son stade à la vie civique de Brooklyn ; il avait donné à ses habitants un lieu où ils pouvaient exprimer leur fierté d'être de Brooklyn. Pour cette raison, le président fut salué comme un bienfaiteur de la communauté, un homme qui, pour citer le proviseur Felter, avait « offert au *borough* un stade de base-ball exemplaire, [ce qui montrait] sa foi dans Brooklyn et dans les Brooklynois »¹⁴⁵.

c) Les mécanismes de la formation de communauté

Il est donc clair que le banquet en l'honneur de Charles Ebbets donna l'occasion à plusieurs groupes d'influence du *borough* de se réunir en un même lieu pour fêter leur héros. Au fil des discours, une sorte d'héritage commun se forma. Malgré leurs divergences d'objectifs et de méthodes, tous les notables présents ce soir-là tombèrent d'accord sur une chose : Ebbets Field était le nouveau cœur civique de Brooklyn. Le nouveau stade était avant tout porteur de foi dans un avenir meilleur, un avenir triomphant où Brooklyn retrouverait de sa superbe, et surtout où les Brooklynois pourraient s'enorgueillir d'appartenir à leur « communauté ». Le révérend Farrar le formula ainsi : « Chaque Brooklynois qui est fier de sa ville et qui sait s'enthousiasmer pour elle appréciera d'être un modèle pour sa ville et s'enorgueillira d'être un fan [des Superbas] ». Au-delà de l'objectif sportif s'exprimait de toute évidence une ambition de réussite globale pour la ville. Ce fut cette quête commune de

¹⁴⁵ Lettre de William Felter, proviseur d'un lycée de jeunes filles, au *Eagle*, cité dans « Ebbets Dinner... » , *BE*, op. cit.

la victoire sportive qui a pu fédérer un sentiment de communauté reposant sur la foi dans la renaissance de Brooklyn.

En effet, le stade était un des seuls endroits où les hommes politiques locaux, les membres du clergé, les directeurs d'associations, bref tout ce que Brooklyn comptait de groupes d'influence pouvait s'engager physiquement pour leur cité. Non seulement ils se montraient au stade en occupant les loges ou en exécutant les premiers lancers par exemple, mais encore ils dissertaient longuement sur les bienfaits que le stade apportait à la ville. Ebbets Field était donc facteur de « loyauté civique ». Pour reprendre la proposition de Boyer, la promotion de cette loyauté servait avant tout à tisser des liens entre les habitants d'une même ville, à une période de l'histoire urbaine où l'on pensait que la vie citadine séparait les gens entre eux et entraînait le déclin des vieux liens de communauté¹⁴⁶. Preuve de cette fonction sociale du stade, Ebbets Field était décrit comme un facteur d'unité. Les trois hommes d'église (un révérend, un prêtre et un rabbin), des « fans enragés » qui avaient coutume d'occuper les places auprès de la troisième base, voyaient leurs « divergences de credo fondre sous l'effet de l'enthousiasme commun ». Le Révérend Farrar, utilisant une tournure empruntée aux sermons, n'hésita pas à dire que l'expérience des tribunes « rendait le monde entier frères et sœur ». Parallèlement, on remarque que les journalistes sportifs avaient fréquemment recours à des métaphores militaires pour décrire le public du base-ball. Des « bataillons » « avançaient d'un pas lourd » vers Ebbets Field pour « envahir » « la citadelle » et espérer décrocher « le fanion »¹⁴⁷. Ce lexique dispersé dans plusieurs comptes-rendus de matches connote l'union d'une armée fédérée autour d'un but commun : la victoire.

Mais comment cette « communauté » unie a-t-elle pu prendre forme ? En effet, les convives présents ce soir-là (élites protestantes rétrogrades, progressistes réformateurs de l'école publique, hommes d'affaires partisans de l'essor économique de Brooklyn, membres de la machine démocrate clientéliste) avaient chacun des objectifs et des méthodes très divers. De plus, jusqu'à ce 10 mai 1913, ces groupes d'influence n'étaient pas liés entre eux ; ils n'avaient pas non plus eu l'occasion de s'exprimer publiquement au sujet du stade. Pourtant, à l'issue du banquet, et surtout grâce à la publication *verbatim* des propos tenus, un discours cohérent fut produit et une sorte de consensus politique élaboré. Tous tombèrent d'accord pour célébrer les bienfaits d'Ebbets Field, un monument à la fois privé et public qui, d'une certaine mesure, faisait oublier « la grande erreur » de 1898¹⁴⁸. Ce discours s'appuyait sur un certain nombre de valeurs récurrentes comme la foi dans la grandeur de Brooklyn, le haut statut moral du base-ball ou le devoir civique de tous les citoyens envers la ville qui les

¹⁴⁶ Boyer, *Urban Masses*, 256.

¹⁴⁷ « Baseball Is Here », *BE*, op. cit.

¹⁴⁸ Pour « la grande erreur », voir Levine, « In Gotham's Shadow », 6.

rendait si fiers. Ces valeurs d'ordre et de loyauté civique formèrent la base du discours qui allait associer par la suite le stade, le club et la ville. En d'autres termes, ce banquet, et donc en substance l'héritage collectif incarné par Ebbets Field, permit à tout ce que Brooklyn comptait de partisans de s'unir derrière une bannière unique : la renaissance de Brooklyn au moyen des valeurs que véhiculait le stade d'Ebbets et surtout des discours qu'il avait produits. Si une communauté repose avant tout sur un consensus de valeurs exprimé à propos d'un sujet commun, alors le banquet en l'honneur d'Ebbets fut véritablement un moment de fabrication de communauté. Il fut surtout l'occasion de faire connaître cette communauté imaginée au-delà du cercle réduit des membres de l'assistance grâce à la publication des propos tenus.

L'étude de la réception d'Ebbets Field par la presse et les notables de Brooklyn montre donc que le stade est entré dans le patrimoine civique du *borough* dès le printemps 1913 par l'entremise de la rhétorique de la communauté. Tous les acteurs utilisèrent en effet ce mot pour qualifier la relation étroite qui unissait désormais le stade et son environnement. Mais plus encore, Ebbets Field était porteur de promesses. Premièrement il incarnait pour ses admirateurs la renaissance brooklynoise après quinze années d'anonymat passées dans l'ombre de Manhattan. Il personnifiait aussi la permanence d'un esprit local fait de nostalgie pour un monde pré-urbain et de certitude quelque peu mégalomane dans un avenir triomphant. Enfin, par l'effet de cette rhétorique cohérente et répétée, Ebbets Field devint un facteur de refonte morale de la vie citadine, centrée sur la formation de la jeunesse (grâce à l'institution publique qu'incarnait le stade) et le respect des valeurs – aussi floues fussent-elles – de la « communauté ». Décoder la brooklynisation d'Ebbets Field par ce discours de la communauté permet de comprendre comment le stade fit corps avec la ville dès ses premiers mois d'existence. Première étape d'un long parcours unissant – sinon dans les pratiques, du moins dans les mentalités – la ville et le club pendant des décennies, l'incorporation d'Ebbets Field dans la mémoire collective relevait bel et bien de la construction du sentiment de communauté par le biais d'une rhétorique faisant la part belle à la promesse de renaissance de Brooklyn. Mais pour que cette promesse soit tenue et que les Dodgers deviennent le club de la ville, il fallut aussi que la direction oeuvre pour faire de Brooklyn la ville du club.

4. LES DODGERS FONT DE BROOKLYN LA VILLE DU CLUB

Si les édiles de Brooklyn surent faire des Dodgers le « club de la ville », c'est-à-dire l'incorporer dans le patrimoine culturel du *borough*, notamment au moyen de la « brooklynisation » d'Ebbets Field, ce processus n'aurait pu se réaliser sans que le club ne

fasse aussi de Brooklyn « sa » ville. En effet, plus qu'un bassin de population, Brooklyn représentait pour la direction du club une formidable ressource symbolique, à laquelle elle s'associa constamment afin de s'inventer comme club naturel et pérenne de la ville. Pour marquer sa « brooklynité », la direction s'appropriâ l'histoire du *borough*, s'associa à ses milieux politiques et chercha même à jouer un rôle civique, notamment par le biais de son action pour la jeunesse. Mais cette stratégie de « dodgerisation » de la ville rencontra de sérieuses limites. La presse par exemple, dont les liens avec la direction étaient nombreux, portait un regard parfois ambivalent sur la « nature » du public brooklynois, donnant ainsi du club une image plutôt négative. De plus, la direction se heurta à un deuxième obstacle : si les huiles municipales aimaient à se montrer au stade, le monde des entrepreneurs ne semblait pas compter le club de base-ball parmi les atouts de « la grandeur brooklynoise ». Cela ralentit la direction dans son dessein de faire reconnaître Brooklyn comme la ville du club.

4.1. L'enracinement dans l'histoire locale : les Dodgers et la bataille de Long Island

Pour conquérir l'attachement de son public local, un club doit en général offrir un jeu de qualité (compétitif sinon victorieux), un stade moderne et confortable, une communication claire et efficace au moyen de la presse, quelques offres de fidélisation des fans et, c'est essentiel, il doit s'ancrer dans le terreau civique qui l'accueille. Une des tâches majeures du club de base-ball de Brooklyn fut, en plus de remporter des victoires sur le terrain, de s'associer durablement à la fierté civique de la ville qui l'accueillait. Cet enracinement fut assez clairement orchestré par la direction des Dodgers, notamment à travers son désir manifeste de s'associer à l'histoire et aux emblèmes de Brooklyn.

Dès la naissance du club en 1883, des liens furent tissés entre le club et l'histoire de la ville, notamment à travers le nom donné au premier stade de l'équipe : « Washington Park ». Le président Byrne opta pour un terrain au sud de Park Slope qui présentait le triple avantage d'offrir une déclivité naturelle propice à l'érection de gradins, d'être au cœur d'un quartier majoritairement irlando-américain (la plupart des joueurs l'étaient aussi) et surtout d'avoir été le théâtre principal de la « Bataille de Long Island » du 27 août 1776 entre les insurgés américains du général Washington et les troupes britanniques de Sir William Howe. Les soldats de la Couronne, débarqués à plus de 30 000 sur les plages de Gravesend quelques jours plus tôt, avaient conquis le comté de Kings sans faire de quartier, semant la terreur sur leur passage et forçant les villageois à l'exil vers le nord¹⁴⁹. Assaillis auprès de la rivière Gowanus, au sud du Park Slope actuel, les Brooklynois purent franchir celle-ci grâce au

¹⁴⁹ Pour ce détail et les suivants, Snyder-Grenier, *Brooklyn !*, 24-5 ; McGee, *The Greatest Ballpark*, 25 ; Ment, *The Shaping of a City*, 23.

courage de 400 « rebelles » du bataillon de Small dont 256 perdirent la vie. Première bataille (et une des plus sanglantes) de la Guerre d'indépendance américaine, cette manœuvre de retardement permit à Washington de fortifier sa position à Brooklyn Heights puis de fuir héroïquement, dans les brouillards nocturnes du 29 août, vers New York et, de là, réorganiser son Armée Continentale, finalement victorieuse des Britanniques en 1781.

Ce fut précisément à cet endroit que 107 ans plus tard le président des futurs Dodgers, Charles Byrne loua à Edwin Litchfield, figure centrale du développement immobilier de Park Slope, un terrain pour la toute jeune équipe des Grays¹⁵⁰. Le lieu était d'autant plus chargé d'histoire que s'y trouvait un vestige de la période coloniale, la Maison Vechte-Cortelyou, bâtie en 1699 pour contenir les raids des Amérindiens sur Brooklyn¹⁵¹. Un temps quartier général de George Washington (puis de son ennemi Cornwallis), la « Old-Stone House », nom sous lequel on la connaît de nos jours, fut en partie transformée en 1883 par le président Byrne : il en fit les sanitaires pour dames de son nouveau stade, situé entre les 3^{ème} et 5^{ème} rues et les 2^{ème} et 5^{ème} avenues¹⁵² au sud de Park Slope, non loin du Gowanus... S'il est vrai que la figure de George Washington, héros de la guerre et premier président du pays, était très populaire à la fin du 19^{ème} siècle, la direction fit plus qu'une simple référence au père de la nation¹⁵³. Baptiser « Washington Park » le stade de la nouvelle équipe de base-ball de Brooklyn, alors surnommé les Grays, revenait à incorporer ce héros national dans l'image publique du club. Si le club avait occupé un terrain ou un parc déjà existant créé et nommé par la ville en l'honneur de Washington, alors il n'aurait fait que capitaliser sur l'héritage historique de la ville. Mais il s'agit du cas inverse : c'est le club de base-ball qui raviva l'histoire héroïque de Brooklyn en donnant une deuxième vie à de ce terrain chargé d'histoire, désormais durablement associée à la réputation du club.

Cette première étape dans l'appropriation de symboles historiques par le club est d'autant plus cruciale qu'elle inaugura une longue tradition dont on peut marquer simplement quelques étapes tant elles sont nombreuses. Premièrement, en 1898, quand Charles Ebbets devint président du club, sa première démarche fut de rapatrier l'équipe depuis East New York vers South Brooklyn, son quartier d'origine. Là, entre Park Slope et le canal Gowanus, au croisement de la 4^{ème} avenue et de la 3^{ème} rue, il fit bâtir un nouveau stade, baptisé... « Washington Park » ! Situé de l'autre côté de la 4^{ème} avenue par rapport à son prédécesseur homonyme, ce nouvel édifice cultivait grâce à son nom l'image de Brooklyn comme ville dont l'histoire s'incarnait dans le club de base-ball. En baptisant le stade suivant « Ebbets

¹⁵⁰ Snyder-Grenier, *Brooklyn !*, 232.

¹⁵¹ McGee, *The Greatest Ballpark*, 25.

¹⁵² Ibid., 25 ; Terry, *Long Before the Dodgers*, 125.

¹⁵³ Karal Ann Marling, *George Washington Slept Here : Colonial Revivals in American Culture, 1876-1986*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1988, 53-84, cité dans Bodnar, *Remaking America*, 22 et 258.

Field », le président rompit donc avec cette tradition, comme s'il préférerait détacher le club de l'histoire de la ville pour mieux le rapprocher de sa gloire personnelle. Mais il faut nuancer cette interprétation.

D'abord, Ebbets se considérait et était considéré par les édiles locaux comme un artisan de la grandeur de Brooklyn¹⁵⁴. Son expérience d'élue municipal, son appartenance à l'entre-soi des clubs et des associations de Brooklyn Heights, en faisait sans aucun doute un représentant éminent de la « communauté ». Par ailleurs, il faut préciser que les propriétaires de clubs de base-ball, communément appelés « magnats » par la presse sportive, n'étaient pas considérés comme de simples entrepreneurs¹⁵⁵. Ils étaient dépeints, souvent à leur initiative, comme des promoteurs du bien public et à ce titre pouvaient négliger, sans faire ciller qui que ce soit, une humilité qui serait sûrement de mise aujourd'hui. Enfin, il faut préciser que le président Ebbets ne rompit pas tout à fait avec la tradition washingtonienne. En effet, à une date qu'il est difficile de situer mais au moins à partir de 1919, il utilisait pour toute sa correspondance un papier à en-tête dont le bandeau supérieur présentait une jolie lithographie avec à gauche une scène de la bataille de Long Island et à droite le pont de Brooklyn¹⁵⁶. Ebbets continua donc de transmettre le message selon lequel son club est l'histoire de Brooklyn ne faisant qu'un. Il alla même plus loin : il s'empara de ces deux icônes de Brooklyn pour garantir la bonne réputation de son club du point de vue des relations publiques et, ce faisant, il érigea les Dodgers au rang de nouvelle icône de la ville¹⁵⁷.

La conquête de la ville par la direction passa donc par l'appropriation de ce symbole historique, mais elle s'accompagna également d'une stratégie plus pragmatique : la séduction des élites locales et des personnalités politiques.

4.2. Le club souligne sa fonction civique

a) La séduction des élites

Nous l'avons vu, l'inauguration d'Ebbets Field en 1913 donna lieu à une véritable communion civique qui fédéra autour de la promesse du nouveau stade tous les acteurs politiques, juridiques, ecclésiastiques ou associatifs de Brooklyn. Se montrer au stade devint la meilleure façon de soutenir la ville aussi bien sportivement que culturellement. Les édiles ne s'y trompèrent pas et ont employé cette stratégie de relations publiques depuis les

¹⁵⁴ Voir *supra*.

¹⁵⁵ Riess, « The Baseball Magnate and Urban Politics in the Progressive Era », 41.

¹⁵⁶ Lettres de Charles Ebbets au maire Walker, 1919, « Walker Papers », New York City Municipal Archives.

¹⁵⁷ Cette stratégie dura d'ailleurs jusqu'à l'après-guerre puisqu'en 1947 le programme officiel des *World Series* contre les New York Yankees exhibait en couverture le nom « Dodgers » entouré d'une photographie du pont de Brooklyn, des Chantiers Navals et d'autres symboles unifiant la ville et le club, reproduite dans Snyder-Grenier, *Brooklyn !*, 218.

premières années d'existence du club jusqu'à son départ en 1957. La séduction des élites fut donc un facteur d'enchevêtrement entre la ville et le club. Toutefois il y eut des variations au sein de cette pratique. Il est instructif de regarder avec attention qui vint au stade, à quelle occasion et surtout dans quel but. Puisqu'il est impossible de faire une histoire sérielle de la présence des élites au stade de base-ball, j'ai opté pour la méthode de l'échantillon. L'identité des personnalités présentes le jour d'ouverture de la saison (*Opening Day*) est à mon sens particulièrement représentative. Sur la période 1912-1916, c'est-à-dire au moment de la transition entre Washington Park et Ebbets Field, et au moment de la concurrence de la *Federal League*, des tendances apparaissent nettement.

Le 4 avril 1912, alors que les Superbas jouent encore à Washington Park ce fut le maire de New York, William Gaynor qui honora les joueurs et le public de sa présence en faisant le premier lancer, tradition inventée par le président Taft deux ans auparavant. Son statut de maire des cinq *boroughs* montre clairement que Ebbets voulut inviter une personnalité qui plaçait Brooklyn dans le contexte large de son appartenance à la ville de New York, d'autant que les adversaires étaient les New York Highlanders (ancêtres des Yankees). En revanche, le 9 avril 1913, lors du premier « Jour d'Ouverture » à Ebbets Field, ce fut un représentant local qui fut convié, en la personne de Alfred T. Steers, alors président du *borough* de Brooklyn¹⁵⁸. Cela illustre probablement la volonté d'Ebbets de faire de son stade un acteur de la renaissance civique de Brooklyn et aussi de son indépendance culturelle (ici, sportive) au sein du Grand New York. Mais cette tendance à inviter des élus du cru ne doit pas être mal interprétée. En effet, le 11 avril 1915, on retrouva le président du *borough*, Lewis H. Pounds, successeur de Steers, à l'inauguration de la saison de base-ball, mais pas à Ebbets Field ! Il se rendit à Washington Park, sur l'invitation des frères Ward, propriétaires des Brooklyn Tip-Tops, équipe phare de la ligue dissidente et jugée « criminelle » par Ebbets, la *Federal League*. Trahison ou souci d'impartialité ? Il est difficile de trancher tant qu'on ne sait pas qui a fait le premier lancer à Ebbets Field en 1915. En tout cas, la présence à Washington Park du président Pounds, accompagné de F.J.H. Kracke, décrit par le *Brooklyn Eagle* comme « le patron de tous les ponts qui desservent le *borough* », suggère que la séduction des élites locales par la direction des Dodgers ne fut pas toujours efficace, ou du moins que les liens tissés ne furent jamais exclusifs. Faut-il conclure que la conquête de la ville a échoué ? En fait, cela montre plutôt que l'association entre les Dodgers et Brooklyn ne fut jamais une certitude ou un acquis, mais bien une construction lente et parfois difficile.

¹⁵⁸ McGee, *The Greatest Ballpark*, 67 ; pour être précis, le premier « premier lancer » fut exécuté par Geneviève Ebbets, la fille du président, le 5 avril 1913 lors du match de gala contre les Yankees, McGee, *The Greatest Ballpark*, 63.

Pour se donner plus de chance de réussite dans cette entreprise, la direction mit en œuvre une troisième stratégie, à savoir, la construction de l'image du club comme partenaire civique de la ville.

b) *Les Dodgers et leur rôle civique pour Brooklyn*

Durant le « premier âge » du club, c'est-à-dire de 1883 à 1937, la direction ne put s'appuyer sur des résultats sportifs mirobolants afin de justifier son importance pour Brooklyn, comme ce fut le cas lors son « deuxième âge » pendant les années 1940 et 1950. Il lui fallut donc parvenir à cela par d'autres moyens. Appuyée par un contexte idéologique favorable et aidée par le trouble identitaire brooklynois suivant la Loi d'unification de 1898, la direction décida d'investir dans son potentiel de club civique, qui prit au moins trois visages, à commencer par la formation de la jeunesse. Rappelons que le base-ball avait véhiculé, depuis sa naissance dans les années 1840, maintes valeurs morales. Durant l'ère progressiste, c'est-à-dire de 1880 à 1920, la presse, la littérature, les œuvres pour la jeunesse, le présentaient comme un sport qui « formait le caractère », garantissait une bonne santé, occupait le temps libre de façon respectable et entretenait la masculinité¹⁵⁹. Cette « nouvelle croyance sportive », pour reprendre la formule de Steven Riess, s'appuyait sur de nombreux facteurs, aux premiers rangs desquels la valorisation du sport dans les milieux scolaires et religieux par le biais notamment de la *Young Men's Christian Association*, des *Boy Scouts*, de la *Public School Athletic League* ou plus généralement du *Playground Movement*, vaste effort des réformateurs urbains visant à aérer le dense bâti de la ville capitaliste en construisant des aires de récréation et des terrains de sport à la disposition des publics citadins, notamment de la jeunesse¹⁶⁰.

Même s'il fallut attendre les années 1940 pour que l'aide à la jeunesse brooklynoise devienne une priorité de la direction du club, Charles Ebbets voulu faire de son stade une institution publique dédiée à la formation des plus jeunes dès son ouverture en avril 1913. Il fit davantage qu'ouvrir gratuitement les portes de son stade à des milliers de jeunes, il les éduquait à un comportement exemplaire, du moins à en croire une longue manchette du *Eagle* parue le 10 mai 1913. Huit mille écoliers parmi les meilleurs de la ville (membres du « Honor Roll » du *Eagle*) assistèrent à la victoire 7-5 des Superbas contre les Chicago Cubs sous le

¹⁵⁹ La fonction coercitive du sport fut largement étudiée dans les années 1980, voir par exemple Dominick Cavallo, *Muscles and Morals : Organized Playgrounds and Urban Reform, 1880-1920*, Philadelphie, Univ. of Pennsylvania Press, 1981 ; David Nasaw, *Children of the City : At Work and at Play*, New York, 1986 ; David I Macleod, *Building Character in the American Boy : The Boy Scouts, YMCA and their Forerunners, 1870-1920*, Madison, University of Wisconsin Press, 1983 ; pour une critique complète de l'historiographie, Steven W. Pope, « Negotiating the "Folk Highway" of the Nation : Sport, Public Culture and American Identity, 1870-1940 », *Journal of Social History*, vol. 27, n°2, hiver 1993.

¹⁶⁰ Rader, *American Sports*, 146 ; voir aussi chap. 7

regard attentif de quelques étudiants du lycée Erasmus Hall qui n'eurent pas de mal à les canaliser¹⁶¹. Ce genre d'action en faveur de la jeunesse renforçait l'image d'Ebbets Field comme lieu à la disposition de la population. De fait, l'enceinte privée endossait un rôle public en se substituant aux structures associatives, parcs et terrains de jeux municipaux de Brooklyn.

Mais Ebbets s'assura que ce forum eut une fonction civique qui dépassât le simple cadre du base-ball et de la jeunesse. En effet, il fit de son enceinte le « terrain de sport le plus grand, le plus pratique et le mieux équipé de tout le Grand New York », selon ses propres dires, ainsi qu'un des lieux de spectacle et de manifestations publiques les plus attractifs de la ville¹⁶². Soucieux que les détracteurs du baseball (peu nombreux à Brooklyn) ne reconnaissent pas Ebbets Field comme monument civique de toute la communauté, Ebbets prit garde d'annoncer à la presse un an avant l'ouverture de son stade qu'il serait équipé pour la course à pied, le football américain, le football européen, et même le saut à la perche¹⁶³. Et il tint parole : lorsque les Dodgers jouaient « à l'extérieur » ou durant l'intersaison (de mi-octobre à fin mars), il louait souvent pour d'autres événements sportifs, par exemple, la finale du championnat de base-ball universitaire dès juin 1913, de nombreux matches de boxe dans les années 1920 et quelques compétitions de football, aussi bien américain qu'euro péen¹⁶⁴. A noter que le 25 août 1934, se déroula un match d'une sélection des meilleurs joueurs noirs contre une *all star team* blanche, dont les recettes financèrent une association du Grand New York pour le base-ball amateur¹⁶⁵. Il s'agit là de notre seul recensement d'un événement associant Ebbets Field, sa mission civique et la communauté africaine-américaine. Ebbets loua également son enceinte pour des séances de cinéma en plein air, ce qui étendait la popularité de son stade à un public élargi et désamorçait la concurrence avec le plus grand rival du base-ball, le cinéma¹⁶⁶.

Au final, la direction des Dodgers s'évertua à faire du club un allié de la ville dans son combat pour redorer le blason civique de Brooklyn. S'il est très difficile d'évaluer *a posteriori* l'efficacité d'une telle stratégie, il nous paraît judicieux d'insister sur ce qu'on appellera les limites au processus de « dodgérisation » de Brooklyn.

¹⁶¹ « Honor Roll... », *BE*, op. cit.

¹⁶² Pour la citation d'Ebbets : « \$750,000 Baseball Park... », *BE*, op. cit.

¹⁶³ Ibid.

¹⁶⁴ « Harvard Meets Yale Today in Final Contest », *Christian Science Monitor*, 21 juin 1913 ; pour la boxe *New York Times (NYT)*, 27 février 1921 et 21 septembre 1921 ; pour la boxe et le football US professionnel à Ebbets Field à l'été 26, « Fugazy to Promote Sport in Brooklyn », *NYT*, 13 novembre 1925 ; pour la venue des Glasgow Rangers, *NYT*, 3 juillet 28 ; boxe de nouveau, *NYT*, 16 août 1928.

¹⁶⁵ « Negro All-Stars Triumph by 11-10 », *New York Times*, 26 août 1934.

¹⁶⁶ Boxerman et Boxerman, *Eight Owners*, 14.

4.3. Deux limites au processus de « dodgérisation » de Brooklyn

a) La presse et ses caricatures

Tout d'abord, la lecture de la presse non-brooklynoise nous renseigne sur un mécanisme inattendu : chercher à associer le club et le ville comme le fit la direction du club eut un effet pervers pour la réputation de l'un et de l'autre. En effet, certains articles du *New York Times* faisaient des Dodgers et de son public les deux versants de la même médaille, dans la louange comme dans la critique. Si en juillet 1917, on pouvait détecter une certaine admiration devant l'empathie que les supporters ressentaient pour l'équipe en pleine débandade contre les Giants (« les natifs de Brooklyn souffraient en même temps que leur équipe »)¹⁶⁷, celle-ci fit place à la moquerie voire au mépris en septembre lorsque le journaliste associa la 7^{ème} place des « Robins » (un des surnoms des Dodgers) à un putatif retard de développement des habitants de Brooklyn (« les dernières nouvelles de la Frontière de Flatbush ne sont pas bonnes »)¹⁶⁸. Le mot « frontière » renvoie ici, avec humour certes, à l'imaginaire des fronts pionniers et à l'existence d'une ligne de démarcation entre la civilisation et la sauvagerie, le premier terme caractérisant New York, le deuxième Brooklyn. Cette caricature s'appuie à la fois sur la persistance jusqu'à la moitié du 19^{ème} siècle d'une économie agricole dans les communes du sud du comté de Kings, comme Flatbush, et sur l'imagerie d'Ebbets Field comme lieu champêtre et tourné vers la nature¹⁶⁹. Or, ce dernier aspect fut précisément appuyé par la direction des Dodgers, comme nous l'avons vu précédemment. Pour le dire simplement, Ebbets se fit prendre à son propre jeu de relations publiques.

¹⁶⁷ « Giants Celebrate Glorious Fourth », *New York Times*, 5 juillet 1917.

¹⁶⁸ « Dodgers Divide Honors », *New York Times*, 4 octobre 1917 ; le terme « frontière » fut également utilisé dans « Robins Now Roost on Lowest Rung », *New York Times*, 31 mai 1918.

¹⁶⁹ Sur l'histoire rurale de Brooklyn voir Marc Linder et Lawrence S. Zacharias, *Of Cabbages and Kings County : Agriculture and the Formation of Modern Brooklyn*, Iowa City, University of Iowa Press, 1999.

Pis pour le président, ce regard condescendant sur Brooklyn n'était pas le propre de la presse new-yorkaise. En septembre 1916, alors que les Robins s'apprêtaient contre toute attente à disputer leur premier match de *World Series* depuis 1900, un dessin paru dans le *Chicago Tribune* reprenait la même imagerie d'Ebbets Field comme lieu reculé, à la lisière de la civilisation (figure 5). Non seulement les joueurs étaient raillés pour leur âge et leur parcours atypique, mais encore la maison sur la gauche, métaphore du club, ressemblait plus à une ferme rurale qu'à un édifice de la 3^{ème} plus grande entité urbaine du pays. Cette distinction nette entre ville et campagne fut appuyée en 1922 lorsque le *New York Times* essentialisa, si l'on peut dire, les déboires sportifs des Dodgers : ils étaient dus à la localisation du club et de ses joueurs « du mauvais côté du pont »¹⁷⁰. Ce déterminisme géographique confirme que la presse non-brooklynoise associait, comme la direction l'avait désiré, le territoire brooklynois à la destinée sportive du club.



Illustration 8 : « Vieux-crampons, tocards et rescapés du foyer d'indigents », 1916¹⁷¹

Ce genre de conséquences non prévues et non désirées du discours associant ville et club agissait comme un anti-symbole de la fierté civique, une sorte de disgrâce civique pour Brooklyn. Bien entendu, ces contre-publicités étaient très négatives pour l'image de marque

¹⁷⁰ « Giants on Rampage Beat Robins 17-10 », *New York Times*, 16 avril 1922.

¹⁷¹ « Brooklyn Robins, Possible Champs, A Team of Discards », *Chicago Tribune*, 3 septembre 1916, B2 ; le dessinateur use d'un double jeu de mot : *over the hill* dénote quelque chose ou quelqu'un qui a « fait son temps », tandis que *bushes* signifie à la fois « buissons/bosquets », « terres sauvages » et, dans le jargon du base-ball, « ligues mineures », où évoluent des joueurs au rabais (*bush leaguers*).

du *borough* et cela peut en partie expliquer pourquoi les élites commerciales de Brooklyn ne s'intéressèrent guère au club.

b) *Le dédain des entrepreneurs*

On remarque en effet une deuxième limite aux efforts consentis par la direction pour que Brooklyn adopte les Dodgers comme club de la ville et vecteur de fierté civique. Contre toute attente, le monde des entrepreneurs ne sembla pas enclin à incorporer le club dans ce qu'il estimait faire la grandeur de Brooklyn. Preuve en est l'absence complète de référence, même furtive, à l'entreprise de Charles Ebbets dans les pages pourtant triomphalistes des rapports annuels de la Chambre de commerce de Brooklyn¹⁷². De même en 1928 lors de l'inauguration en grande pompe par Ralph Jones, président de la Chambre, d'une exposition à la gloire de la croissance de Brooklyn, pas un mot ne fut prononcé sur l'équipe de base-ball. Le triomphalisme et l'esprit de rivalité avec Manhattan y étaient pourtant de mise, à en juger par ces lignes tirées du *Eagle* :

« Brooklyn fit entendre la voix de ses 2 250 000 habitants hier soir à Grand Central Palace et rappela à Manhattan que c'était bien lui le plus grand garçon du Père Knickerbocker [emblème de la ville de New York]. Il montra les accomplissements de ses nombreuses industries et institutions comme autant de preuves de sa vigueur commerciale et civique »¹⁷³.

Plus étonnant encore l'absence du club dans un rapport pourtant détaillé réalisé par l'agence publicitaire d'une compagnie de transport collectif à propos des potentialités du marché brooklynois pour les ventes de bien de consommation courante¹⁷⁴. On imagine bien comment un annonceur pourrait vanter les mérites du club de base-ball d'un point de vue purement publicitaire et pourtant aucune mention ne fut faite des Dodgers, d'Ebbets Field ni même des nombreuses lignes de transport qui le desservaient. Enfin, l'équipe de base-ball fut un absent de taille lors des célébrations de 1934 pour le centenaire de la ville¹⁷⁵.

Face à ces anomalies, il faut tenter quelques hypothèses explicatives qui permettent de mettre dans son contexte les efforts de Charles Ebbets pour implanter les Dodgers dans la fierté civique brooklynoise. Tout d'abord, on peut évoquer un obstacle non conjoncturel : le

¹⁷² Voir entre autres éditions, *Brooklyn Yesterday, Today, Tomorrow*, Brooklyn Chamber of Commerce, env. 1923 ; *Brooklyn, the Greatest borough of the Greatest City in the World*, Brooklyn Chamber of Commerce, 1923 ; *Ten years of Progress*, Brooklyn Chamber of Commerce, 1933.

¹⁷³ « Brooklyn Expands in Exhibit's Glow », *Brooklyn Eagle*, 28 septembre 1928.

¹⁷⁴ « 'Getting Down to Earth' in the Brooklyn Field », *Facts about a great market presented in an interested way*, Broadway Subway and Home boroughs Car Advertising. Co., Inc., Controlling the Advertising of the Brooklyn Rapid Transit & the Broadway Subway, 1919.

¹⁷⁵ Voir la série de Guy Hicock, « 1834 : 100 Years of Progress », *Brooklyn Eagle*, 5-9 mars 1934 ; « Borough Hall in Holiday Costume for the Big Day », *BE*, 7 avril 1934 ; « Brooklyn to Mark Centenary of Its Original City Charter with Parade Next Saturday », *New York Herald Tribune*, 1^{er} avril 1934 ; « City to be Ruled from Brooklyn », *New York Times*, 2 avr il 1834 et « 20,000 Parade in Brooklyn fete », *NYT*, 8 avril 1834.

dédain bien connu des élites intellectuelles ou commerciales pour le sport et les activités physiques en général. Mais au-delà de cette supposition difficile à prouver, on peut également imaginer que les membres de la Chambre de commerce et autres *leading citizens* ne considéraient pas le base-ball comme une activité sérieuse, voire appartenant au monde de l'économie. Aussi peu pensable que cela puisse nous paraître à notre époque où le « sport-business » est inséparable du sport lui-même, il semblerait que dans les trois premières décennies du 20^{ème} siècle, les deux mondes (celui du *ludus* d'un côté, celui du *labor* de l'autre) demeuraient imperméables l'un à l'autre.

Mais il faut aussi évoquer des facteurs plus conjoncturels pour tenter de comprendre pourquoi les Dodgers n'intégrèrent pas plus vite le panthéon des « accomplissements » brooklynois, et donc sa fierté civique. *Primo*, les nombreuses cérémonies organisées pour l'ouverture du pont de Brooklyn en mai 1883 avaient privé de couverture médiatique le lancement de la saison des Grays, qui à cette date ne disposaient même pas d'un stade digne de ce nom¹⁷⁶. *Secundo*, dans ses premières années le nouveau club devait faire face à une concurrence féroce : en 1890, Brooklyn comptait trois équipes professionnelles, qui rivalisaient, chacune dans une ligue différente, pour séduire les meilleurs joueurs et fidéliser le plus grand nombre de spectateurs¹⁷⁷. Il fallut attendre 1915 et la faillite de la *Federal League* pour que les Dodgers soient la seule équipe professionnelle de Brooklyn. *Tertio*, pour des raisons souvent purement commerciales, le club changea quatre fois de stade pendant ses trente premières années. Après Washington Park, il occupa de 1891 à 1897 Eastern Park, un stade plus grand situé à Brownsville dans un quartier excentré et peu propice à la consommation du spectacle du base-ball¹⁷⁸. Sans soutien des spectateurs, sans joueurs de talent, l'équipe finit chaque saison dans les profondeurs du classement durant cette période¹⁷⁹.

Quatrième facteur expliquant la difficulté du club à se faire reconnaître par les élites industrielles comme club de la ville dans ses premières années : entre 1883 et 1913, l'équipe fut connue sous plusieurs noms ou surnoms, comme les Grays, les Bridegrooms, les Superbas, les Trolley Dodgers (en hommage aux spectateurs qui devaient louvoyer entre les voies de tramway à l'approche du stade), les Ward's Wonders, les Foutz' Fillies ou tout simplement les Brooklyn¹⁸⁰. Enfin, entre 1913 et 1937 les résultats des Robins/Dodgers furent

¹⁷⁶ Terry, *Long Before the Dodgers*, 126.

¹⁷⁷ En plus des Grays (désormais appelés « Bridegrooms » par la presse) qui jouaient depuis 1890 dans la *National League*, les Brooklyn Gladiators évoluaient dans l'*American Association* et occupaient un stade de Ridgewood, à la frontière avec Queens, tandis que les Brooklyn Wonders jouaient dans la *Player's League* à Brownsville, Snyder-Grenier, *Brooklyn !*, 232 ; Riess, *Touching Base*, 78 et 108.

¹⁷⁸ 1/5 des Russes juifs de New York y résidaient en 1900, Riess, *Touching Base*, 108.

¹⁷⁹ Bjarkman, *Brooklyn Dodgers*, 14.

¹⁸⁰ Le verbe *dodge* signifie en effet « éviter », « esquiver » ou même « resquiller » dans l'expression *tax-dodger*. Il faut ajouter à cette liste de surnoms, « Robins », « Brooks » « Dodgers » et « Bums », utilisés des années 1920 aux années 1950, Ibid., 10.

loin d'être grandioses : ils finirent en moyenne à la 5^{ème} place sur 8 et les fans durent se contenter de deux premières places et d'une seule maigre seconde place pendant ces 25 saisons¹⁸¹. Dans ces mêmes années, l'équipe avait plus l'allure d'une troupe de cirque que d'une sélection de joueurs professionnels¹⁸², ce qui n'incitait pas les élites commerçantes ou politiques à prendre les Dodgers au sérieux et à en faire un objet légitime de fierté civique.

Au final, sans stade ni identité fixe pendant ses 30 premières années (jusqu'à 1913), malmené par une concurrence féroce, le club peina à se faire reconnaître comme unique club de la ville. Puis après la construction d'Ebbets Field il jouit d'une certaine aura, dérivée en partie de la monumentalité classique du stade et en partie de la volonté des élites à brooklyniser le club. Mais sans résultat sportif mirobolant jusqu'à 1937, il semble qu'aux yeux des élites le club n'ait pu prétendre porter haut les couleurs de Brooklyn.

En conclusion, ce dernier constat ne doit pas être comme l'arbre qui cache la forêt : de 1883 à 1937, les Dodgers entrèrent bel en bien au patrimoine local brooklynois. Les succès sportifs de leurs ancêtres, les Atlantics, mais surtout l'importance que la presse prêta au baseball servirent de terreau fertile à l'éclosion d'une culture sportive locale. Cette naissance fut facilitée par un développement parallèle, à savoir la construction d'une identité politique brooklynoise formée dans l'opposition radicale à la Loi d'unification de 1898. Les élites conservatrices de Brooklyn Heights firent entendre leur position haut et fort *via* leur organe de presse, le *Brooklyn Eagle*. Le quotidien défendait l'existence d'une « identité » brooklynoise, unie et cohérente, dont les valeurs étaient la religion, la propriété foncière, et le goût pour la nature. A cet égard, Brooklyn était, selon ses élites bien nées, le mariage parfait entre la grande ville et la campagne, et non pas la « première banlieue du pays », comme l'écrivit Kenneth Jackson¹⁸³.

La seule opposition au « tigre » de Manhattan ne suffisant pas, les « loyaux » Brooklynois cherchèrent un projet tangible où inscrire et lire à la fois « l'esprit de Brooklyn ». Cette restauration d'une identité spirituelle perçue comme exceptionnelle se réalisa en partie dans la construction du stade des Dodgers, Ebbets Field, et surtout lors des cérémonies civiques qui suivirent son inauguration en 1913. Tout concourut à ce que le stade entre au patrimoine local, au même titre que le pont, le musée ou les jardins botaniques. L'œuvre de Charles Ebbets fut instrumentalisée par les élites locales pour asseoir la rhétorique de la « communauté », c'est-à-dire la revendication de l'existence d'un esprit brooklynois

¹⁸¹ Calculs réalisés à partir de Riess, dir., *Encyclopedia of MLB Clubs*, 22.

¹⁸² Voir chap. 2 et Cohen, *Dodgers !*, 33.

¹⁸³ Kenneth T. Jackson, *Crabgrass Frontier : The Suburbanization of the United States*, New York, Oxford University Press, 1985.

ostensiblement mégalomane et passéiste à la fois. Il est difficile d'évaluer la portée concrète de ce projet de refonte identitaire locale par l'entremise de la célébration du stade, mais Ebbets Field parut à beaucoup le totem idéal derrière lequel la ville et ses habitants pourraient faire corps. Par conviction civique ou opportunisme (il est difficile de trancher), la direction du club épousa le projet des élites et souligna régulièrement l'inscription des Dodgers dans l'histoire et les coutumes du *borough*. La référence à George Washington, les publicités vantant l'environnement champêtre d'Ebbets Field, le grand raouût en l'honneur de Charles Ebbets, furent autant d'éléments convergant à ce que les Dodgers deviennent le club de la ville et, réciproquement, que Brooklyn soit identifié localement et hors du *borough* comme la « communauté » naturelle de cette équipe de base-ball. Si jusqu'en 1937, la relation entre ces deux entités n'était pas encore très spectaculaire (comme le montre la timidité de la Chambre de commerce à embrasser le club comme faire-valoir économique), les fondements étaient bel et bien en place pour que se réalise le paroxysme de l'enracinement identitaire dans les années 1940 et 1950.

Conclusion de la première partie

Sans verser dans l'illusion rétrospective, il faut conclure la première partie de cette recherche en rappelant que, de 1883 à 1937, c'est-à-dire de sa naissance à la « révolution MacPhail », le club des Dodgers fut lentement construit et pensé comme le club local. Malgré des résultats sportifs médiocres, l'équipe de Wee Wee Keeler, Nap Rucker, Jake Daubert, Zach Wheat, Dazzy Vance ou Babe Herman gagna, match après match, le cœur des Brooklynois (et de quelques Brooklynoises) qui affluèrent en nombre croissant à Ebbets Field (environ 6 000 par match dans les années 1930). Cette fidélité produisit pour la direction des profits substantiels (supérieurs à ceux des autres équipes du championnat), prouvant ainsi qu'Abell, Taylor, Byrne et Doyle, les quatre petits entrepreneurs initiaux, avaient vu juste en investissant dans la création d'un club de base-ball à Brooklyn.

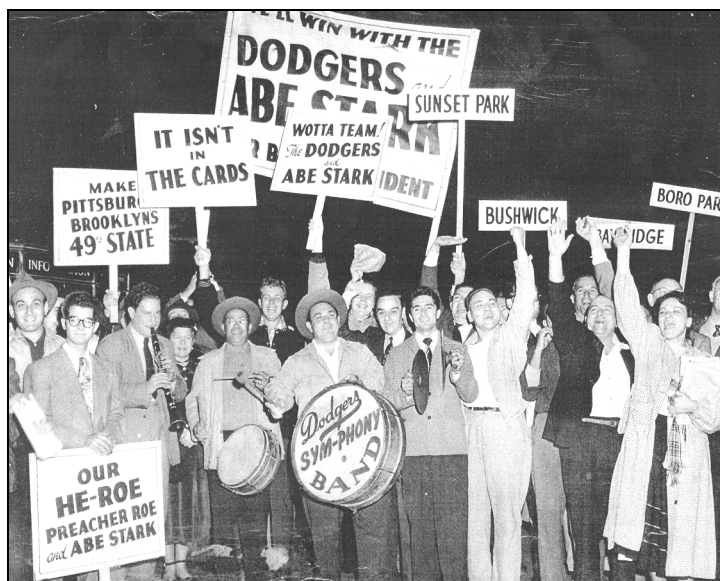
Cette réussite fut indéniablement facilitée par la croissance du *borough*, troisième plus grande ville des Etats-Unis au moment de sa fusion regrettée avec New York, et bassin inégalée d'industriels, de petits salariés, d'ouvriers qualifiés et de migrants qui venaient régulièrement, mais chacun dans leur section du stade (contrairement à une mythologie démocratique répandue), encourager à gorge déployée les vainqueurs de 1916 ou les *Daffy Boys* de 1935. Les succès financiers du club furent aussi alimentés par un contexte global favorable (essor des loisirs, promotion des vertus du base-ball, nouvel âge des stades, urbanisation de la population, ère des frappeurs) et par une presse locale qui sut ancrer dans les mentalités les liens entre la ville et le club¹. Malgré la fonction unificatrice apparente du club, il fut aussi facteur de séparation (horaire des matches, segmentation des places à Ebbets Field), voire de renforcement des rapports de domination entre classes moyennes et ouvriers, entre hommes et femmes, entre blancs et Africains-Américains, entre Américains « de souche » et étrangers. Moins « intégrés » par le base-ball que beaucoup de promoteurs comme Albert G. Spalding le dirent, les migrants brooklynois semblèrent rester à la marge de ce loisir de masse marquée au sceau de valeurs de stabilité comme le moralisme, le patriotisme, la consommation ou la loyauté.

Dans le deuxième âge du club (1938-1957), la plupart de ce qui a été montré précédemment sera répété mais un degré beaucoup plus important. Alimenté par un contexte encore davantage porteur (Deuxième Guerre mondiale, croissance de Brooklyn, prospérité des années 1950, spectre de l'« ennemi intérieur » communiste), la relation entre la ville et les Dodgers se fortifia et donna lieu à des manifestations plus spectaculaires (parade de 1941,

¹ Malheureusement, le regard de la presse locale sur ce phénomène est ici représenté uniquement par le *Brooklyn Eagle*, sur la cause de cette carence page 230 et suivantes.

liesse de 1955, *etc.*). Pourtant derrière cette apparence de « révolution », beaucoup de continuités sont observables grâce aux nombreuses sources disponibles. Entre rupture et permanence, voilà où se situèrent les rapports ville-public-club durant les 20 saisons qui séparèrent l'arrivée de Larry MacPhail de la délocalisation vers Los Angeles en 1957, comme le défend la deuxième partie de notre recherche.

FIN DU PREMIER VOLUME



Brooklyn et « ses » Dodgers

Base-ball et construction des identités urbaines aux
Etats-Unis, une sociohistoire (1883-1957).

VOLUME 2

Thèse en vue de l'obtention du grade de docteur de l'EHESS

Discipline : histoire et civilisations

Présentée et soutenue publiquement le 5 décembre 2009 par

Peter Marquis

sous la direction de M. François Weil

Membres du jury :

M. Jean-Paul Gabilliet, professeur des universités, Université Montaigne-Bordeaux III (rapporteur).

M. Bernard Genton, professeur des universités, Université Marc Bloch-Strasbourg II (rapporteur).

M. Vincent Michelot, professeur des universités, IEP de Lyon, Université Lyon II.

M. Pap Ndiaye, maître de conférences, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris.

M. François Weil, directeur d'études, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, (directeur).

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales

Brooklyn et « ses » Dodgers

Base-ball et construction des identités urbaines aux
Etats-Unis, une sociohistoire (1883-1957).

VOLUME 2

Thèse en vue de l'obtention du grade de docteur de l'EHESS

Discipline : histoire et civilisations

Présentée et soutenue publiquement le 5 décembre 2009 par

Peter Marquis

sous la direction de M. François Weil

Membres du jury :

M. Jean-Paul Gabilliet, professeur des universités, Université Montaigne-Bordeaux III, (rapporteur).

M. Bernard Genton, professeur des universités, Université Marc Bloch-Strasbourg II, (rapporteur).

M. Vincent Michelot, professeur des universités, IEP de Lyon, Université Lyon II.

M. Pap Ndiaye, maître de conférences, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris.

M. François Weil, directeur d'études, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris (directeur).

Illustration de couverture : « Agitant des pancartes inspirées à la fois par la course au titre et les élections municipales, [...] des admirateurs des Dodgers, dont le Sym-Phony Band, accueillent l'équipe victorieuse à Grand Central Station », *World Telegram & Sun*, 30 septembre 1949, « Dodgers Picture Collection », Brooklyn Public Library, Brooklyn Collection Room.

Sommaire

DEBUT DU VOLUME 1	ERROR! BOOKMARK NOT DEFINED.
REMERCIEMENTS ET DEDICACES	4
SOMMAIRE	6
TABLE DES ENCARTS	8
TABLES DES ABBREVIATIONS ET DES SIGLES	12
CARTE GENERALE DE BROOKLYN	13
 INTRODUCTION GENERALE	
"BROOKLYN ETAIT LES DODGERS ET LES DODGERS ETAIENT BROOKLYN"	16
PROLOGUE : LE MATCH DE BASE-BALL	33
 PREMIERE PARTIE :	
LA LENTE EMERGENCE D'UN CLUB LOCAL,	
ECONOMIE, SPECTACLE, ET FIERTE CIVIQUE LORS DU PREMIER AGE DES	
DODGERS A BROOKLYN (1883-1937)	
.....	36
 CHAPITRE 1 :	
LA CONSTRUCTION ECONOMIQUE ET SPORTIVE D'UN CLUB LOCAL (1883-1937)....	
37	
 CHAPITRE 2 :	
LA FABRIQUE DU PREMIER PUBLIC DES DODGERS : ENTRE REALITE ET	
IMAGINAIRE (1883-1937).....	
106	
 CHAPITRE 3 :	
DEVENIR « FAN DES DODGERS » : MECANISMES ET SIGNIFICATIONS DE	
L'EXPERIENCE DU STADE (1883-1937)	
151	
 CHAPITRE 4 :	
LES DODGERS ET LA FIERTE CIVIQUE BROOKLYNOISE (1883-1937)	
218	
 CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE	
268	
 DEBUT DU VOLUME 2	
271	
SOMMAIRE	272
TABLES DES ABBREVIATIONS ET DES SIGLES	274
CARTE GENERALE DE BROOKLYN	275

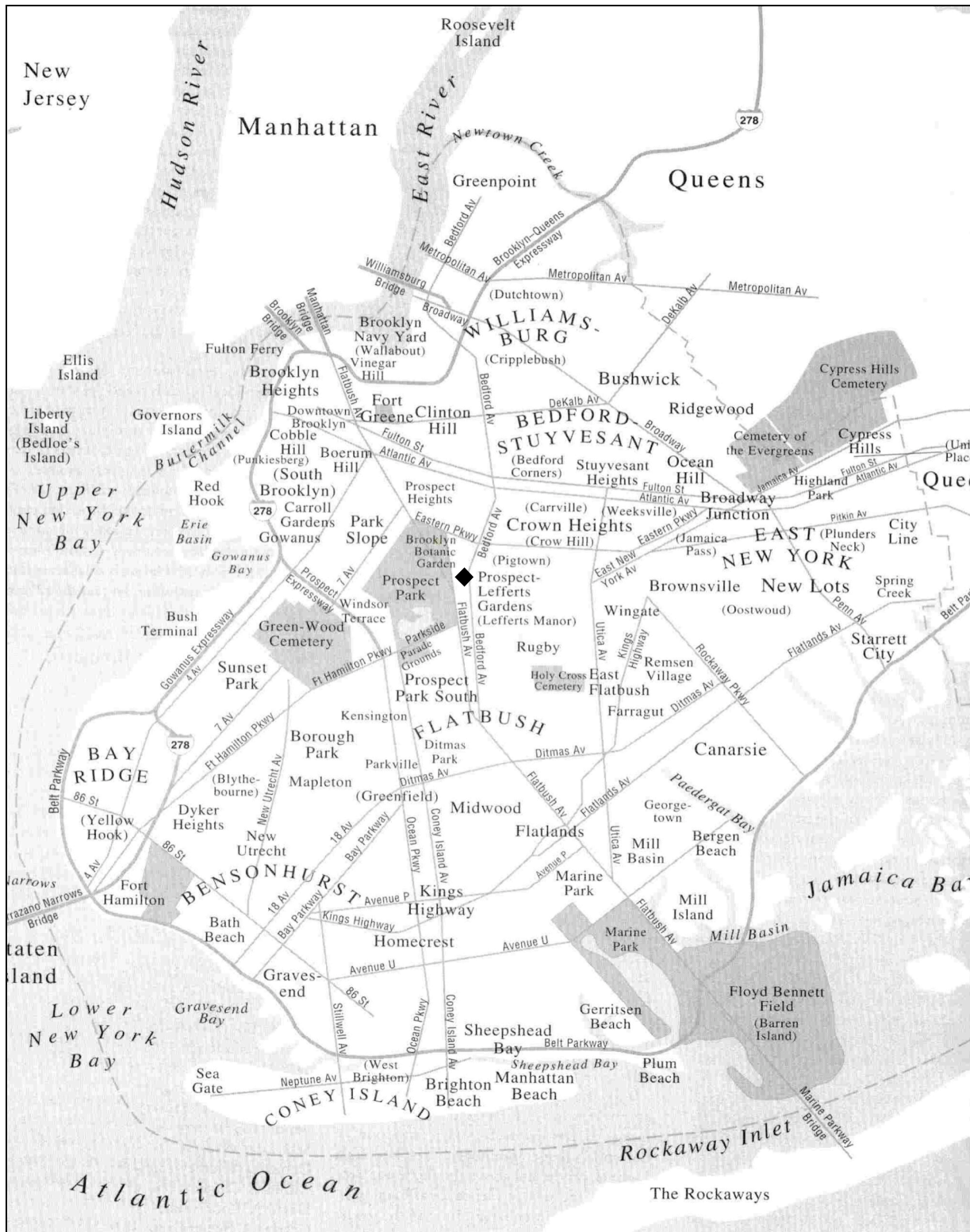
DEUXIEME PARTIE :
LE PAROXYSMES DE LA RELATION ENTRE BROOKLYN ET
« SES » DODGERS
UN DEUXIEME AGE ENTRE RUPTURES ET CONTINUITES (1938-1957)

.....	276
CHAPITRE 5 : LA FABRIQUE D'UN CLUB DE GAGNANTS : L'ENTREPRISE DODGERS LORS DE SON DEUXIEME AGE (1938-1957).....	277
CHAPITRE 6 : LES DEUX FACES D'UNE MEME MEDAILLE : L'IDENTIFICATION ENTRE BROOKLYN ET « SES » DODGERS (1938-1957).....	347
CHAPITRE 7 : L'ENRACINEMENT DANS LA VILLE : LES DODGERS ET LES ŒUVRES CARITATIVES POUR LA JEUNESSE LOCALE.....	420
CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE DU PAROXYSMES A LA MEMOIRE.....	475
CONCLUSION GENERALE	480
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE	491
INDEX	515
GLOSSAIRE DU BASE-BALL	518
ANNEXES	522
TABLE DES MATIERES DES DEUX VOLUMES	560

Tables des abréviations et des sigles

(B)DD : *(Brooklyn) Dodgers Doings*
AFM : *American Federation of Music*
AL : *American League*
Ave. : avenue
BABF : *Brooklyn Amateur Baseball Foundation*
BE : *Brooklyn Eagle*
BHS : *Brooklyn Historical Society*
BIAS : *Brooklyn Institute of Arts and Science*
BMT : *Brooklyn-Manhattan Transit (Company)*
BPL : *Brooklyn Public Library*
BTC : *Brooklyn Trust Company*
chap. : chapitre
CML : classement moyen dans la ligne
Coll. : collection
dir. : dirigé par
DKHC : *Dodger Knot-Hole Club*
DLD : *Dodgers Line Drives*
éd. : édition
ex. : exemple
FHA : *Federal Housing Administration*
FMM : fréquentation moyenne par match
ibid. : *ibidem*, le même ; utilisé en note de bas de page pour renvoyer à une œuvre citée dans la note précédente
IRT : *Interborough Rapid Transit (Company)*
LDD : *Line Drives for the Dodgers*
Lib. : *Library*
NL : *National League*
NY : New York (Etat)
NYT : *New York Times*
op. cit. : *opus citatum*, œuvre citée (y compris les articles ou les œuvres audiovisuelles)
PMSS : Le profit médian par spectateur par match
rééd. : réédition
sd : sans date connue
tabl. : tableau(x)
tr. fr. : traduction française
TRM : taux de remplissage médian par saison
USL : *United States League*
v. : voir
WASP : *White Anglo-Saxon Protestant*
WPA : Works Progress Administration
YMCA : *Young Men's Christian Association*

Carte générale de Brooklyn



Carte 8 : Carte générale du borough de Brooklyn, vers 1995

Source : John Tauranac, in Kenneth T. Jackson, dir., *The Encyclopedia of New York*, New-York Historical Society & Yale University Press, 1995. Les noms entre parenthèses désignent les quartiers d'antan aujourd'hui disparus. Le carré noir indique la position d'Ebbets Field, stade des Dodgers de 1913 à 1957.

DEUXIEME PARTIE :

Le paroxysme de la relation entre Brooklyn et « ses » Dodgers

**un deuxième âge entre ruptures et
continuités (1938-1957)**

Chapitre 5 : La fabrique d'un club de gagnants : l'entreprise Dodgers lors de son deuxième âge (1938-1957)

« Ce qui importe, ce n'est pas tant l'argent que la manière dont on le dépense »¹.

AVANT D'ÊTRE UN CLUB POPULAIRE ET FACTEUR DE FIERTE LOCALE, les Dodgers de Brooklyn furent surtout, dans leur deuxième âge (1938-1957), une entreprise solide, bénéficiaire sur le long terme et habilement menée par trois des plus grands présidents de club de l'histoire du base-ball. Ne pas analyser dans le détail l'histoire entrepreneuriale et sportive des Dodgers conduirait le chercheur à négliger le soubassement concret de la popularité et du rayonnement socio-culturel de ce club durant les années d'après-guerre. Effectivement, les clubs de sport ont beau être souvent qualifiés d'« institutions publiques », de « point d'ancrage de la communauté » voire de « lieu de mémoire », ils sont avant tout des entreprises dont l'objet est de dégager des profits pour les actionnaires². Comme le montre Henry D. Fetter dans sa recherche empruntant à la *business history* sur les Yankees de New York, le succès sans précédent de ce club de 1920 à 1960 reposait sur la production de stratégies managériales, d'une organisation hiérarchique et d'une expertise quasi-scientifique répondant aux défis sportifs, sociaux ou légaux de l'époque³. Pour gagner de l'argent, une entreprise sportive doit en effet remporter des victoires sur le terrain, mais pour devancer les concurrents, elle peut aussi réduire le coût d'achat des joueurs, augmenter la part des revenus indirects (publicité, droits de diffusion, *etc.*) et accroître le nombre de spectateurs payants franchissant les portes du stade. Au final, ce n'est pas l'argent qui importe, mais comment il est gagné, dépensé, réinvesti.

De 1938 à 1957, chacun des trois présidents qui se succédèrent à la tête des Dodgers développèrent des stratégies managériales distinctes mais toutes aussi risquées. Elles furent révolutionnaires pour Larry MacPhail et sa politique d'emprunt massif à un moment où le club croulait sous les dettes, minutieuses pour Branch Rickey, le « de Vinci du base-ball », qui mena le club à sa plus grande période de rentabilité grâce à ses centres de formation et ses recrutements pragmatiques, dont Jackie Robinson en 1947, premier joueur noir depuis les

¹ Henry D. Fetter, *Taking on the Yankees, Winning and Losing in the Business of Baseball, 1903-2003*, New York, W. W. Norton & Co, 2005 (2003), recensé par Jules Tygiel dans *The American Historical Review*, vol. 110, n° 4, 1217.

² Thomas Rice, « Baseball as Public Institution », *Brooklyn Eagle*, 4 avril 1913 ; Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 116-117 ; Charles Little, « Sport, Communities and Identities : A Case Study of Race, Gender and Ethnicity in South Sydney Sport », Ph.D., University of New South Wales, Sydney, 2001, 4.

³ Parmi ceux-ci, les « lois bleues » interdisant le base-ball le dimanche, le développement de la radio, ou la « ligne de couleur » interdisant ce sport aux Africains-Américains, Fetter, *Taking on the Yankees*, recension citée.

années 1880 à évoluer en ligue majeure, paradoxales, enfin, pour Walter O'Malley, homme d'affaires initialement étranger au monde du base-ball, qui changea la façon de gagner de l'argent grâce au sport et chercha, en vain, à construire un nouveau stade pour les Dodgers, plus grand, plus accessible aux automobilistes, plus proche des banlieues résidentielles, bref, plus en phase avec l'Amérique d'après-guerre. Chacun mit tout en œuvre pour faire des Dodgers une équipe de vainqueurs, autant au niveau des infrastructures (rénovation du stade), du développement sportif (recrutement, équipes affiliées), du marketing (radio sous MacPhail puis télévision sous O'Malley) que de l'organisation financière (simplification de l'actionnariat). De toute évidence, leurs efforts portèrent leurs fruits : les Dodgers ne finirent jamais en deçà de la 3^{ème} place dans le championnat de *National League* entre 1947 et 1957, raflant six fois la première place et 3 fois la deuxième ainsi qu'un titre national tant attendu en 1955. La fréquentation du stade Ebbets Field, pourtant une des enceintes les plus exigües de la ligue, atteignit également des sommets entre 1947 et 1957, de même que les profits annuels globaux.

Le but de ce chapitre n'est pas de fournir un récit linéaire de ces années de gloire en insistant, comme beaucoup d'autres, sur le contraste avec la période de vaches maigres des années 1930. Au contraire, je souhaite démontrer que rien de ce qui est arrivé entre 1938 et 1957 était prédéterminé, comme inscrit dans le grand drame du club, avec MacPhail comme *deus ex machina* salvateur et O'Malley en roi Lear courroucé déshéritant ses enfants. En effet, en 1937 les problèmes étaient nombreux : la Deuxième Guerre mondiale, la « radiophobie », l'intolérance raciale, la concurrence des autres loisirs furent autant de défis qui, s'ils n'avaient pas été relevés par chacun des présidents, auraient pu faire couler le club. Comment ce dernier prospéra-t-il ? Quelles stratégies de développement furent employées pour lui permettre d'atteindre une position dominante dans le base-ball des années 1940 et 1950 ? Bref, quelle fut la fabrique de ce club de gagnants ? Le plan suit la chronologie des présidents en insistant sur leurs diverses stratégies et les défis qu'ils devaient relever, en particulier le dernier, celui de O'Malley, empêché par une opposition administrative et idéologique des édiles de New York, dont Robert Moses, à construire son grand stade à Brooklyn, ce qui le poussa à transférer, fin 1957, ses joueurs, son capital et le nom de son entreprise à 5 000 km vers l'ouest, à Los Angeles. Mais auparavant, un panorama critique s'impose pour prendre la mesure des enjeux économiques, sportifs et urbains de ce 2^{ème} âge des Dodgers.

1. ANATOMIE D'UNE PERIODE DE SUCCES SANS PRECEDENT

Le deuxième âge (1938-1957) du club fut l'exact opposé des 50 années précédentes, pour trois raisons principales : l'équipe domina la *National League (NL)* grâce à sa panoplie de joueurs de talents, la gestion efficace d'une direction renouvelée fit de l'entreprise une des plus bénéficiaires du circuit et le public d'Ebbets Field était généralement loué par la presse pour sa fidélité et son expertise. Beaucoup de commentateurs décrivirent d'ailleurs ces 20 années comme l'âge d'or des Dodgers⁴. Pourtant peu d'entre eux se penchèrent en détail sur les mécanismes et les conditions de cette réussite globale, la présentant souvent comme immanente au « roman » (*narrative*) du club. Le but du développement suivant est d'offrir un panorama critique des indicateurs d'amélioration en soulignant que la hausse globale des résultats, des profits et de la fréquentation, ne fut ni homogène ni automatique. Si le modèle économique défendu par les trois présidents successifs fut très profitable au club, grâce en partie à un contexte favorable, il faut y distinguer des phases, des ralentissements voire des blocages. De plus, derrière cette façade de succès se cachent des défaites à répétition dans les derniers instants du championnat. Ces déceptions – comparables à l'éternelle seconde place de Raymond Poulidor derrière Jacques Anquetil dans le Tour de France cycliste – contribuèrent, paradoxalement, à la popularité du club à Brooklyn et dans tout le pays durant les années 1940 et 1950.

1.1. Le tournant de 1938

Pourquoi peut-on affirmer que l'année 1938 marqua le démarrage d'un nouvel âge dans l'histoire sportive et entrepreneuriale du club ? Non seulement, elle correspond à la mort du président Steve McKeever, symbole du Brooklyn du 19^{ème} siècle et du règne de Charles Ebbets, dont il fut le proche associé, mais encore elle s'impose comme date charnière au vu du Tableau 18 reproduit ci-dessous. On y compare plusieurs indicateurs sportifs, économiques et démographiques sur les 20 années entourant en amont et en aval l'année 1938. Le constat est net, autant du point de vue du classement, des profits, que de la place des Dodgers dans la fréquentation de la *NL* : 1938 inaugure une nouvelle ère, qu'il faut détailler et placer dans son contexte.

⁴ Voir, entre autres références, Snyder-Grenier, *Brooklyn !*, 239.

Indicateurs	1918-1937	1938-1957	variation
1. Classement moyen dans la ligue	5,1	2,4	+ 33,75%
2. Rang moyen dans la fréquentation totale de la NL	3,6	2,1	+ 18,75
3. Part médiane de Brooklyn dans la fréquentation de la NL	13,7%	17,2%	+ 25,5%
4. Taux de remplissage médian d'Ebbets Field	30,7%	42,1%	+ 37,1%
5. Rang moyen dans la NL selon les profits annuels	4,6 [pour 1920-37 seulement]	2,8 [sans 1939, 1951 et 1957]	+ 22,5%
6. Profits combinés médians, en milliers de dollars de 2007	1 750,2 [pour 1920-37 seulement]	2 174 [sans 1939, 1951 et 1957]	+ 24,2%
7. Variation de la population totale de Brooklyn	+ 33,7% [1920-40]	- 2,6% [1940-60]	non pertinent
8. Public médian annuel de la Ligue Majeure de Base-ball	8 744 290	15 284 464	+ 57,2%

Tableau 18 : Comparatif de 8 indicateurs sportifs, économiques et démographiques, 1918-1957

Source : voir note ⁵

Commentaire : tous les indicateurs connaissent une progression, même si celle-ci se traduit par un glissement vers un chiffre inférieur, pour les lignes 1, 2 et 5. L'augmentation la plus forte concerne le taux de remplissage d'Ebbets Field, c'est-à-dire le ratio entre le nombre moyen de spectateurs par match et les places assises disponibles. La hausse indique qu'après 1938 les Dodgers furent relativement plus populaires. Les résultats sportifs (ligne 1) connurent également une amélioration considérable. Enfin, les lignes 7 et 8 montrent que la croissance globale des indicateurs économico-sportifs n'était pas due à une hausse de la population brooklynoise, puisque celle-ci diminua légèrement de 1940 à 1960, mais en partie à l'augmentation globale du public du base-ball après 1938.

a) Hausse de tous les indicateurs comptables

Pour compléter dans le détail les informations du Tableau 18 il faut préciser tout d'abord que les bénéfiques (ligne 5 et 6) sortirent du négatif pour la première fois en près de 10 ans en 1939 et restèrent pendant trois années aux valeurs de 1920-1928, c'est-à-dire avant le pic de 1931 et les abysses causés par la Grande dépression. Puis, en 1942-1944, ils chutèrent et plongèrent de nouveau dans le négatif en 1943, essentiellement à cause du ralentissement des activités de loisirs imposé par la Deuxième Guerre mondiale. En 1945, le vrai départ était donné : le club enregistra le troisième plus haut profit depuis 1920, puis connut jusqu'en 1950 une hausse historique, avec un record en 1949. De 1952 à 1956, les bénéfiques se stabilisèrent dans une zone constamment supérieure à tous les résultats précédents, indiquant que les années 1950 furent bel et bien l'apogée de la réussite financière des Dodgers à Brooklyn. Deuxièmement, le classement moyen dans la ligue (CML, ligne 1) bondit après 1938 pour rester dans les 3 premiers jusqu'en 1943. La hausse fut d'autant plus spectaculaire que le club passa des environs de la 7^{ème} place en 1936-38 à la 3^{ème} en 39, la 2^{ème} en 40 et la 1^{ère} en 41 !

⁵ « Coll. de sources quantitatives » et « Collection de données socio-démographiques, voir annexes », voir annexes A1 et A2.

Après une chute vertigineuse en 1944 causée par le départ sous les drapeaux de nombreux Dodgers compétents, le club retourna durablement dans le top 3 de 1945 à 1957, une constance dans la performance jamais réalisée auparavant dans l'histoire de la franchise. Enfin, le rang des Dodgers dans la fréquentation totale de la *NL* (ligne 2 et 3), enregistra également une augmentation d'environ 22%, ce qui est moins spectaculaire que les indicateurs précédents car le club avait occupé depuis 1928 une place toujours supérieure à 4 grâce à son public fidèle, malgré les piètres résultats de l'équipe durant les années 1930. Entre 1940 et 43, les Dodgers devinrent le club le plus populaire de la ligue et restèrent dans le haut du tableau jusqu'en 1956 (sauf en 1948 et 1954), ce qui était inédit en termes de régularité et de performance combinées.

b) Un contexte favorable pour le base-ball et les loisirs

Tous ces indicateurs en hausse furent le résultat de plusieurs politiques managériales conduites efficacement par les divers présidents, comme le montre la suite de ce chapitre. Néanmoins, le base-ball dans son ensemble, de même que l'industrie des loisirs étaient en pleine hausse, surtout après-guerre. La ligne 8 du Tableau 18 montre une hausse d'environ 75% dans la fréquentation totale de la ligue majeure de base-ball entre 1918-1937 et 1938-1957. Un record historique fut atteint en 1948 lorsque près de 21 millions de spectateurs se déplacèrent dans les 16 stades de base-ball majeur, soit deux fois plus que seulement trois ans auparavant, année qui avait déjà enregistré la plus forte fréquentation annuelle dans l'histoire de ce sport⁶. De manière fort logique, les chiffres d'affaires du base-ball explosèrent également : de 1929 à 1945, ils oscillèrent entre 10 et 22 millions de dollars (de l'époque), mais entre 1946 et 1950, ils dépassèrent les 50 millions pour atteindre 67 en 1948, soit une hausse d'environ 274%⁷ ! Quant aux revenus nets, ils furent multipliés par 7,6 entre 1939-1944 et 1945-1950, passant de 446 000 dollars à 3 414 000 dollars pour l'ensemble des clubs⁸. Cela s'explique d'abord par le fait qu'en 1950, 74% des profits provenaient des recettes au guichet (57% à domicile, 14% à l'extérieur et 3% des matches de gala), 10,5% des droits radio et télévisuels (une nouveauté par rapport à 1929), 9,2% des concessions, et 6% d'autres sources, dont la location du stade⁹. La hausse des profits s'appuya également sur une

⁶ « Fréquentation de la Ligue majeure de base-ball », tableau en ligne disponible à <http://www.baseballchronology.com/Baseball/Teams/Background/Attendance> consulté le 14/01/09.

⁷ *Study of Monopoly Power (1952)*, 12.

⁸ Arthur Andersen & Co., *Report to Special Counsel for Organized Baseball*, Washington (DC), Arthur Anderson & Co., déc. 1951 (Baseball Hall of Fame Museum and Library, Cooperstown (NY)), planche VIII.

⁹ *Study of Monopoly Power (1952)*, 6 et 96.

augmentation du prix moyen d'un billet : le droit d'entrée pour un match de base-ball avait augmenté de 60% entre 1930 et 1950, passant de 1 dollar à 1,60 dollars (de l'époque)¹⁰.

Toutefois cette hausse fut largement absorbée par le deuxième facteur contextuel expliquant le succès sans précédent des Dodgers durant leur « deuxième âge » : la prospérité économique d'après-guerre. Seul grand pays à n'avoir pas été directement touché par le conflit mondial, les Etats-Unis devinrent après 1945 le bastion de la démocratie libérale et de la consommation de masse, notamment de biens dits culturels. Le produit intérieur brut passa de 93 millions de dollars en 1920 à 283 en 1950, une richesse assez bien redistribuée qui permit aux citoyens américains de dépenser davantage dans les spectacles (voir Tableau 19)¹¹.

	1929	1950	variation
Cinéma	720	1 235	+ 71,5%
Théâtre/opéra	91	90	- 1,1%
Base-ball	17	55	+ 223,5%
Football universitaire	22,5	102	+ 353,3%

Tableau 19 : Dépense totale de consommation personnelle pour acheter des billets de spectacle, en millions de dollars (de l'époque), 1929-50 (sélection)

Source : d'après *Report of the Subcommittee on Study of Monopoly Power*, 1952, op. cit., 90.

L'augmentation des dépenses de consommation personnelle toucha surtout les sports, dont le base-ball, le football universitaire et professionnel, ainsi que les courses de chevaux et de chiens. Il faut ajouter à cela la hausse des médias comme la télévision ou la radio qui offraient au public un accès nouveau et privilégié au sport : 69 millions de personnes regardèrent au moins un match de la *World Series* 1951 sur NBC, 66 millions de plus qu'en 1947¹². La revente de droits télévisuels (le plus souvent à des annonceurs comme Gillette, Lucky Strike ou Schaefer Beer pour les Dodgers) rapportait beaucoup aux clubs de base-ball : on estime que Walter O'Malley, président des « Bums » de 1950 à 1975, récolta 600 000 dollars par an grâce à ce revenu, soit la moitié de ses profits totaux. En 1956, 40 millions de téléviseurs diffusaient dans tout le pays les matches des Dodgers, des Yankees et des autres grandes équipes, souvent dans les bars mais également de plus en plus dans les foyers, ce qui poussa les propriétaires comme O'Malley à envisager le développement de la télévision par abonnement payant, avec le soutien de la société d'électronique Skiatron, par exemple.

De 1938 à 1957, les Dodgers connurent donc une croissance globale affectant les résultats, la fréquentation et les profits, qui s'appuyait sur un contexte favorable de hausse de

¹⁰ Les *bleachers* coûtaient en moyenne 0,60 dollars, les *pavillons* 1 dollar, les *grandstands* 1,25 dollars, les *reserved* 1,80 dollars et les *boxes* 2 dollars et plus, *The Sporting News*, 16 avril 1952, 27, cité dans Ibid., 98.

¹¹ Alan Brinkley, *American History : a Survey, vol. 2 : since 1865*, McGraw-Hill, 1999 [1983], 994 et 998.

¹² Shapiro, *The Last Good Season*, 131, comme les références suivantes.

dépenses pour les loisirs, surtout à l'après-guerre. Toutefois, cette hausse ne fut ni homogène ni synonyme de victoires.

1.2. Des résultats plus hétérogènes qu'on ne l'a dit

Contre tout un pan de la littérature populaire qui dépeint les années 1938-1957 comme un « âge d'or » homogène et linéaire, on veut montrer que les succès sportifs et financiers des Dodgers s'organisent en trois phases obéissant chacune à un fonctionnement propre. Cette lecture critique appuyée sur les données comptables du club souligne non seulement que la réussite des Dodgers ne fut pas uniforme, mais encore elle nous renseigne sur la cause majeure (et inattendue) de ces succès : la petite capacité d'accueil d'Ebbets Field. Aux vues des indicateurs disponibles comme le classement moyen du club dans la ligue (CML), la fréquentation moyenne par match (FMM), le taux de remplissage médian du stade (TRM) et les profits annuels, il est effectivement possible de discerner trois phases, correspondant à trois régimes de succès différents.

La première, s'étendant de 1938 à 1943, se superpose à la présidence de Larry MacPhail et à la période où les restrictions de la Deuxième Guerre mondiale n'affectaient pas encore le base-ball. Les Dodgers avaient alors un CML de 3 sur 8 pour un profit annuel médian de 134 429 dollars de l'époque (voir Graphique 4). La FMM était à 12 252, soit un TRM d'Ebbets Field à 37%, supérieur de 15 points de pourcentage à la médiane sur toute l'histoire du club (voir Graphique 5). Au final chaque spectateur rapportait alors au club 149 dollars par match et la courbe de la FMM suivait celle du CML, indiquant que la présence ou non de spectateurs dans le stade dépendait essentiellement des succès de l'équipe sur le terrain (voir Graphique 6).

Durant la deuxième phase, qui couvre les années d'après-guerre jusqu'à 1949 (un an avant la fin de la présidence de Branch Rickey), tous ces indicateurs connurent des pics inédits et quasiment inégalés dans l'histoire des Dodgers. Le CML grimpa à 2 sur 8, les profits médians à 519 143 dollars, la FMM à 20 945 (un record) et le TRM à 69%. Autrement dit, pendant 5 saisons, les 32 000 places d'Ebbets Field étaient occupées à plus des 2/3 à chaque match ! Le profit médian par spectateur par match fut multiplié par 1,4, atteignant 212 dollars. Enfin, le record de fréquentation totale annuelle à Ebbets Field fut battu en 1947, année de titre durant laquelle 1 807 526 spectateurs se rendirent au stade, générant un TRM record de 72,4%. Ce qui est frappant est la montée en puissance des profits (x3,9) pour des résultats sensiblement identiques à la période précédente (x0,7) (voir Graphique 4). Cette croissance disproportionnée s'explique en partie par la hausse considérable du nombre de spectateurs à Ebbets Field, sans que la capacité d'accueil de celui-ci fût augmenté. De plus, la

majorité des joueurs des Dodgers de 1945-1949 était issue des équipes mineures affiliées à l'organisation, ce qui impliquait que leur transfert n'avait rien coûté au club et que leur salaire était moins élevé que s'ils avaient été recrutés librement sur le marché¹³. Avec une telle rentabilité, les Dodgers purent figurer cinq saisons de suite à la 2^{ème} ou 3^{ème} place du classement des clubs de la *National League* selon le bénéfice.

Toutefois, cette période d'abondance ne dura pas au-delà de 1950, année qui marqua le début de la troisième phase de succès des Dodgers, s'étendant jusqu'à la délocalisation à Los Angeles en 1957. On assiste ici à une saturation du modèle économique en vigueur. Les Dodgers étaient toujours aussi compétitifs sur le terrain (le RCL était à 1,2 sur 8, un record historique pour la franchise), mais les autres indicateurs ne connurent pas la même hausse : les profits médians baissèrent à 427 195 dollars (-18%) et la FMM dégringola à 13 516¹⁴. Précisons toutefois que, malgré ces contre-performances, les Dodgers restèrent dans les trois équipes les plus populaires et les plus bénéficiaires de la ligue. Néanmoins, aux vues des résultats sportifs exceptionnels (le club remporta pour la première fois la *World Series* en 1955 par exemple), les profits et la fréquentation auraient dû être supérieurs. On peut invoquer quatre facteurs explicatifs : la hausse putative des dépenses d'entretien du vétuste stade Ebbets Field, le réinvestissement des recettes dans d'autres projets coûteux comme Holman Stadium sur le terrain d'entraînement des Dodgers à Vero Beach en Floride, la hausse des salaires des joueurs, désormais parmi les plus expérimentés et couronnés de la ligue, et, concernant la baisse de la fréquentation, due à une certaine lassitude du public brooklynois pour le spectacle du base-ball à Ebbets Field à l'ère de la télévision et de l'exode vers la banlieue¹⁵. Signe révélateur que le modèle économique était comme en proie à un blocage structurel, à classement égal dans le championnat, le rang des Dodgers dans la fréquentation totale de la ligue ne cessait de baisser (voir Tableau 20).

¹³ Sur cet aspect de la stratégie entrepreneuriale de Branch Rickey, voir *infra* page 309 et suivantes.

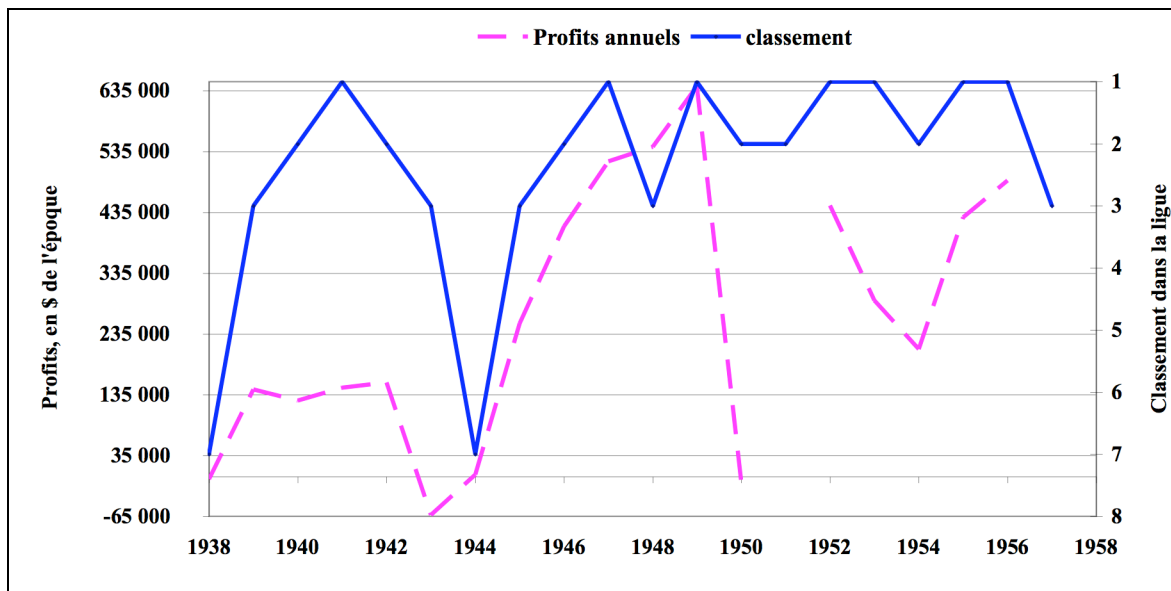
¹⁴ Ces deux derniers chiffres sont calculés sur la période 1952-1957 car pour 1950 et 1951, les données sont manquantes ou incertaines.

¹⁵ La plupart de ces aspects est discuté plus en détail *infra* page 334 et suivantes ; pour Holman Stadium, Brent Shyer, « Dodgertown : Spring's Eternal », *Walter O'Malley - The Official Website*, article en ligne, disponible à http://www.walteromalley.com/hist_dtown_page1.php09, consulté le 02/06/09.

	Classement dans la ligue	Classement dans la fréquentation totale de la ligue
1941	1 ^{er}	1 ^{er}
1943	3 ^{ème}	1 ^{er}
1948	3 ^{ème}	4 ^{ème}
1953	1 ^{er}	2 ^{ème}
1956	1 ^{er}	2 ^{ème}
1957	3 ^{ème}	5 ^{ème}

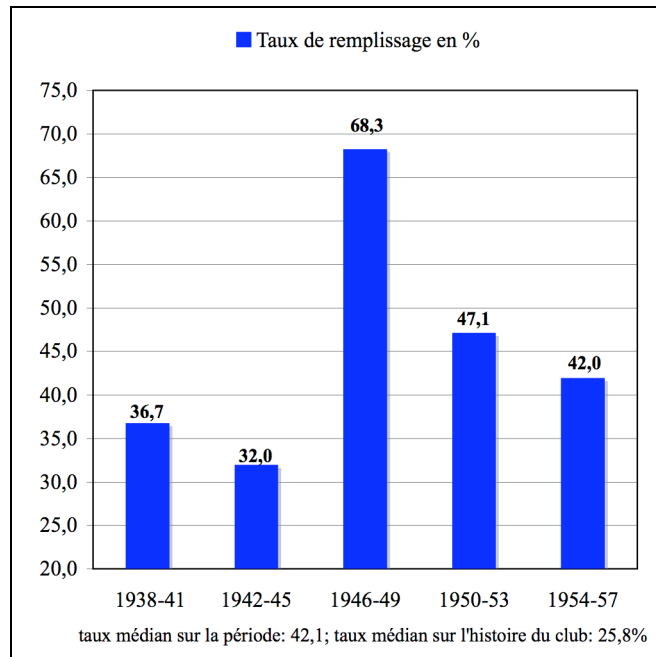
Tableau 20 : Comparaison du classement dans la ligue et du classement dans la fréquentation totale de la ligue, 1941-1957 (sélection)

En conclusion, si trois régimes de réussite émergent de manière nette, infirmant ainsi la vision uniforme du succès des Dodgers de 1938 à 1957, il faut rappeler que l'entreprise de MacPhail, Rickey et O'Malley resta, dans l'ensemble, une affaire sportivement dominante et économiquement bénéficiaire. Les profits les plus volumineux furent générés au sortir de la guerre grâce à la rencontre entre un public demandeur de loisir, une équipe performante et un stade plutôt accueillant (MacPhail l'avait rénové en 1938) et assez petit pour être vite rempli. Paradoxalement, c'est le manque d'espace dans Ebbets Field et surtout aux alentours qui poussa O'Malley à lire la baisse de la fréquentation et des profits comme un signe avant coureur que le stade n'attirait plus les Brooklynais et à envisager d'en construire un nouveau. Cela s'avéra impossible à New York, menant l'homme d'affaires à accepter l'offre séduisante des édiles de Los Angeles.



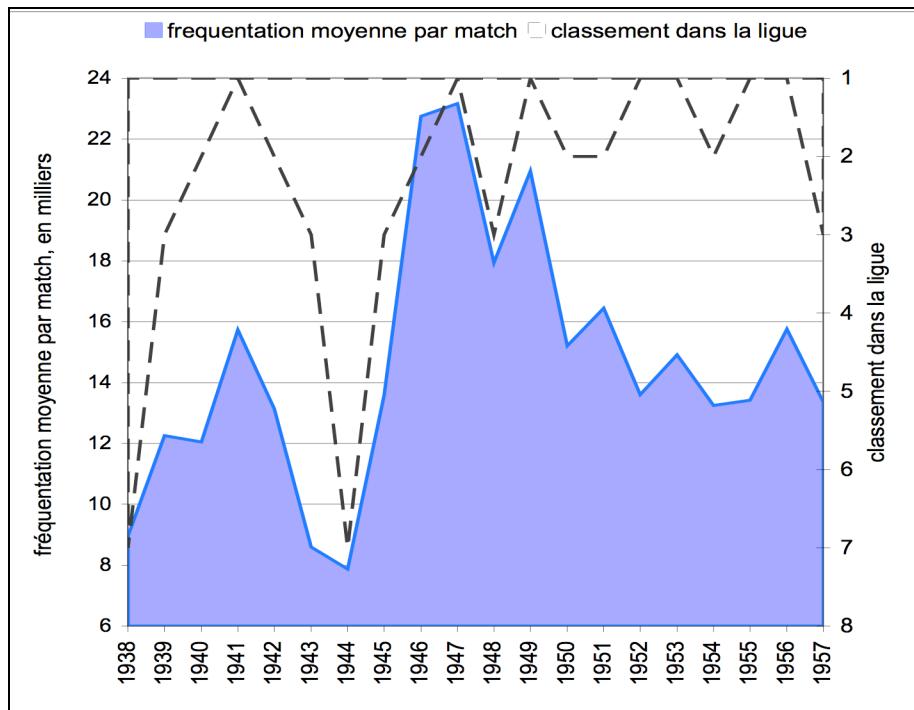
Graphique 4 : Comparaison des profits annuels et du classement dans la ligue, 1938-1957

Source : Coll. de sources quantitatives concernant l'histoire sportive et entrepreneuriale des Dodgers, v. annexes



Graphique 5 : Taux de remplissage moyen à Ebbets Field, 1938-1957 (par tranches de 4 ans)

Source : Coll. de sources quantitatives concernant l'histoire sportive et entrepreneuriale des Dodgers, v. annexes



Graphique 6 : Comparaison de la fréquentation moyenne par match et du classement dans la ligue, 1938-1957

Source : Coll. de sources quantitatives concernant l'histoire sportive et entrepreneuriale des Dodgers, v. annexes

1.3. Un grand club aux grandes défaites : malchance et popularité

Si de 1938 à 1957, les Dodgers de Brooklyn furent indéniablement une des équipes à battre de la Ligue Majeure de Base-ball, ils ne purent la dominer complètement car ils perdaient sempiternellement les derniers matches qui auraient pu (dû ?) leur donner le titre de champion national. Ainsi, en 7 apparitions à la *World Series* (sur 20 saisons), ils ne purent gagner qu'une seule fois, en 1955, s'effondrant chaque année devant les Yankees de New York, redoutable armada invincible dont le stade, Yankee Stadium, se trouvait à quelques kilomètres seulement d'Ebbets Field, de l'autre côté de l'East River, dans le Bronx. Il faut, pour bien comprendre l'importance de ces défaites de dernière minute, se figurer l'émotion d'un public français impatient de voir Raymond Poulidor triompher, enfin, de sa bête noire, Jacques Anquetil au Tour de France, ou encore la tension entourant le tennisman Roger Federer avant sa 4^{ème} finale de suite (il avait perdu toutes les précédentes) au tournoi de Roland Garros en 2009. D'année en année, les Dodgers devinrent la coqueluche du public local et national précisément parce qu'ils brillaient toute la saison avant de chuter à quelques centimètres de la plus haute marche du podium. Seules des équipes aussi malchanceuses – au point qu'on les dit souvent frappées d'un mauvais sort (*spell* ou *jinx*) – ont le pouvoir de fasciner les foules et de marquer les esprits durablement. Elles génèrent aussi souvent un folklore, résumé à Brooklyn par le cri de ralliement des fans à la fin d'une saison perdue : « Attendez l'année prochaine ! » (*Wait 'Til Next Year !*)¹⁶.

a) De 1941 à 1950

La saga des défaites malheureuses et dramatiques, au sens théâtral du terme, commença en 1941 lorsque, après une saison passionnante à jouer un base-ball agressif rappelant celui des années 1910, les Dodgers emportèrent, pour la première fois depuis 1920, le fanion de la *National League* grâce aux *home-runs** et *RBI*s* de Dolph Camilli et du génial Pete Reiser¹⁷. Pour la grande finale désignant le « champion du monde » (*World Series*), ils affrontèrent les Yankees lors de la première d'une longue liste de « série du métro » (*subway series*). Les « Bombardiers du Bronx » paraissaient invincibles après avoir emporté 6 titres nationaux en 7 ans, mais les hommes de Durocher firent bonne figure, perdant seulement 2 des 3 premiers matches. Lors de la 4^{ème} rencontre, jouée à Ebbets Field, les Dodgers étaient tout près de revenir à deux matches partout quand, dans la neuvième et dernière manche,

¹⁶ L'historienne D. K. Goodwin utilisa cette maxime pour intituler son livre de mémoires, Doris Kearns Goodwin, *Wait Till Next Year : A Memoir*, New York, Touchstone, 1998.

¹⁷ L'ensemble des récits de matches qui suit est tiré de trois sources d'histoire sportive principales : Bjarkman, *Brooklyn Dodgers*, Cohen, *Dodgers !* et Durant, *The Dodgers* ; sur Reiser, « Youn Pete Reiser, Who Bats Both Ways and Throws with Either Hands, Makes Two-Berth Bid on Dodgers », *Sporting News*, 6 février 1941.

menant 4 à 3 avec deux hommes retirés, Hugh Casey, en grande forme sur le monticule*, délivra au batteur Tommy Heinrich un lancer courbe qui aurait été le 3^{ème} *strike* mettant fin au match si le receveur Mickey Owen ne l'avait laissé ricocher sur son gant. Il eut beau se redresser de sa position accroupie, se précipiter derrière lui pour attraper au plus vite la balle et la lancer au joueur de 1^{ère} base, Heinrich avait bondi, filé comme une flèche et atteignit, *safe**, le premier coussin*. Après cette « toile la plus notoire de l'histoire des Dodgers », les Yankees revinrent au score et gagnèrent le match¹⁸. Menant la série 3-1, ils avaient pris l'avantage psychologique et remportèrent aisément la suite des rencontres, obtenant ainsi leur 7^{ème} titre d'affilée.

Suivit, de 1942 à 1950, une succession invraisemblable de défaites malheureuses, se déroulant toutes dans les derniers moments d'un match ou d'une saison. En 1942, les Dodgers dominèrent aisément leur rival de *National League*, les Cardinals de St Louis (encore pilotés par Branch Rickey) jusqu'à août, mais en 4 semaines ils perdirent leur avance de 10 matches 1/2 sous l'effet d'une incroyable remontée des Cards (43 victoires contre 8 défaites). Après-guerre, en 1946, dotée d'un équilibre judicieux entre joueurs expérimentés et débutants formés dans les mineurs (comme Carl Furillo, *outfielder** au bras droit redoutable), l'équipe devança les Cards jusqu'aux dernières semaines. A égalité, les deux clubs disputèrent les premiers play-offs* de l'histoire du base-ball... et les Dodgers s'inclinèrent, privés du fanion de la ligue à 2 matches près ! L'année 1947 eut également son lot de « grandes espérances », pour citer Dickens : dans sa première saison, Jackie Robinson et ses 29 vols de base* menèrent les Dodgers en *World Series*, où ils s'opposèrent de nouveau aux Yankees. Les Brooklynais croyaient approcher du paradis, d'autant que Cookie Lavagetto et Al Gionfriddo réalisèrent aux matches 4 et 6 des exploits contre Floyd Bevens et Joe DiMaggio des Yankees¹⁹. Mais à la 7^{ème} et ultime rencontre, Brooklyn dut de nouveau s'incliner, comme d'ailleurs en 1949 contre les mêmes rivaux du Bronx. Un plus tard, les Dodgers perdirent à la porte des play-offs contre les Phillies qu'ils étaient parvenus à rattraper dans les derniers mois de la saison : un mauvais choix tactique dans l'ultime match poussa Cal Abrams à courir vers le marbre alors que le défenseur, Ray Ashburn, avait déjà armé son tir pour l'éliminer. Abrams fut battu de plusieurs mètres et les Phillies revinrent au score, avant d'aller en *World Series* pour battre... les New York Yankees !

¹⁸ Bjarkman, *Brooklyn Dodgers*, 33.

¹⁹ Floyd Bevens, lanceur de Yankees, réussit presque au match 4 un « match parfait » *, mais Cookie Lavagetto frappa un *line drive** à la 8^{ème} manche qui enterra l'exploit et apporta la victoire, car 2 joueurs rapides étaient sur bases ; au match 6, les Yankees menés 6-8 entrevirent dans la frappe de DiMaggio un *home-run*, la victoire et le titre, mais le Dodger Al Gionfriddo chassa la balle et la goba d'une main, au pied du mur marquant la ligne des 126 mètres. DiMaggio, dans une rare manifestation de rage, tapa le pied contre le sol et fit voler la poussière.

b) De 1951 à 1956

Aussi impressionnante soit cette liste de défaites inattendues, la plus mémorable d'entre elles se déroula le 3 octobre 1951 lors du troisième et dernier match de play-off entre les Giants et les Dodgers désignant le vainqueur du fanion de *NL*. Brooklyn avait dominé sans heurt la saison, mais les rivaux de Manhattan effacèrent leur retard de 13 matches $\frac{1}{2}$ pour finir à égalité fin septembre grâce à une série stupéfiante de 37 victoires sur 44 matches. Devant 3 millions de téléspectateurs et environ 56 000 spectateurs réunis à Polo Grounds, les Dodgers entamèrent la fin de la neuvième manche en position de force, menant 4-1 grâce aux bons lanceurs de Don Newcombe. Mais en quelques coups seulement, les Giants revinrent à égalité poussant le manager Chuck Dressen à remplacer le *pitcher** africain-américain par Ralph Branca, qui avait perdu le 1^{er} match de ce tie-break. Face à la vedette des Giants Bobby Thomson, Branca réalisa un *strike** suivi d'une *fastball**, mais le frappeur new-yorkais envoya cette dernière dans les gradins, au-dessus du défenseur Andy Pafko, impuissant. La scène de liesse qui suivit marqua l'Amérique et demeure un des moments les plus connus de l'histoire du base-ball, immortalisé par le commentaire radiophonique de Russ Hodges :

« Une frappe longue et tendue... on dirait que..., je crois bien que... LES GIANTS ONT GAGNÉ !! LES GIANTS ONT GAGNÉ ! LES GIANTS ONT GAGNÉ ! LES GIANTS ONT GAGNÉ LE FANION ! [un temps] Bobby Thomson a frappé sa balle dans l'étage inférieur des tribunes du champ gauche ! Les Giants ont gagné le fanion et ils deviennent fous, ils deviennent fous ! HEEY-OH!!! » [suivi par 10 secondes de pause pour laisser entendre le bruit de la foule]²⁰

Ce « coup qui a retenti dans le monde entier » (*Shot Heard 'Round the World*) donna la victoire et le titre aux Giants. Il se trouve également au cœur de la nouvelle de Don DeLillo « Pafko At the Wall » parue en préface de son roman postmoderne sur la guerre froide *Underworld* sous le titre « A Triumph of Death »²¹.

La déveine des Dodgers continua en 1952 avec la 6^{ème} défaite de suite contre les Yankees, causée en partie par la contre-performance du batteur Gil Hodges et l'action de génie du new-yorkais Billy Martin qui plongea après une course effrénée à travers le diamant pour attraper à la volée une frappe de Jackie Robinson qui aurait pu égaliser le score. De même en 1953, les Dodgers, après avoir conduit la série finale à 2-2, s'inclinèrent face aux Yankees dans la 6^{ème} rencontre grâce à un coup simple* de Martin dans la 9^{ème} manche. En

²⁰ Ironiquement ce commentaire fut à peine entendu à l'époque car diffusé sur une petite radio locale WMCA-AM destinée seulement aux fans des Giants, mais il fut utilisé comme fond sonore pour la rediffusion sur la chaîne de télévision NBC, Richard Sandmir, « The Shot Heard 'Round The World ; A Call Is Born, and Saved by a Mom », *New York Times*, 1^{er} octobre 2001.

²¹ Don DeLillo, *Underworld*, New York, Scribner, 1997.

1955 vint enfin la délivrance : les Dodgers battirent leur Némésis de l'autre côté de l'East River après une saison facile et une série mondiale marquée par les exploits de l'*outfielder* Edwin « Duke » Snider qui frappa 4 *home-runs*, un record. Des joueurs peu connus comme Johnny Podres ou Sandy Amoros, jeune cubain auteur d'une réception insensée contre une frappe du Yankee Yogi Berra, permirent aux Dodgers de gagner 4-2 et de devenir la première équipe de l'histoire à revenir au score après avoir perdu les deux premières rencontres²². Enfin, en 1956, l'espoir de rééditer l'exploit de 55 fut balayé par un acte unique et inégalé depuis : dans le 5^{ème} match de la *World Series* opposant pour la 7^{ème} fois les Dodgers et les Yankees, Don Larsen, *pitcher* pour New York, réalisa un match parfait*, c'est-à-dire qu'il ne concéda aux Brooklynais aucune frappe permettant d'aller sur base ni aucun *walk** ou autre avancement automatique. Il fut le premier (et demeure le seul à ce jour) à avoir réussi, en *World Series*, l'exploit d'éliminer successivement les 27 batteurs (3x9) qui se présentèrent face à lui²³. Les Yankees emportèrent aisément les deux matches suivants, dont le 7^{ème} durant lequel Don Newcombe, éreinté, s'effondra, concédant trois *runs** en deux manches aux New-Yorkais qui clôturèrent l'histoire de la *World Series* à Brooklyn par un humiliant 9-0.



Photographie 22 : La défaite des Dodgers en « une » du *New York Times*, 5 oct. 1951

Source : Interview avec Joshua Praeger, *Jerry Jazz Musician*, 24 novembre 2006²⁴.

Le *home-run* de Bobby Thomson, qui élimina les Dodgers de la course au titre de 1951 lors du dernier *strike* de la dernière manche du dernier match, captura tant l'attention des Américains que le très sérieux *New York Times* en fit sa « une ». A côté, la nouvelle de la seconde explosion d'une bombe atomique soviétique passa presque inaperçue.

Ainsi, en 20 saisons passées à finir dans les 3 premiers de leur ligue, les Dodgers remportèrent 7 titres et une *World Series* mais passèrent extrêmement près d'au moins 3 fanions supplémentaires et de 2 couronnes « mondiales ». Comme sous l'effet d'un mauvais sort, ils s'écroulaient sempiternellement dans les derniers instants, ce qui leur valut,

²² Bjarkman, 56, sur la liesse populaire suivant cette victoire, voir chapitre 7.

²³ Sur les 131 années d'existence des ligues majeures de base-ball, il n'y eut que 17 matches parfaits, soit un tous les huit ans. A titre comparatif, plus de personnes ont approché la Lune qu'elles n'ont réussi un match parfait en ligue majeure, « Perfect Game in Baseball », encyclopédie en ligne Wikipedia, consulté le 19/09/07.

²⁴ Le 24 novembre 06, http://www.jerryjazzmusician.com/linenotes/bobby_thomson.html, consulté le 15/06/09.

paradoxalement, une grande popularité à Brooklyn et dans tout le pays. Beaucoup d'Américains s'intéressaient de près à la destinée de cette équipe multi-ethnique et multi-raciale qui malgré ses talents ne parvenait à débouter du trône la redoutable machine de guerre des Yankees. Nouvelle version de David contre Goliath, les derbys Brooklyn-New York reflétaient pour beaucoup, plus que la déveine accidentelle, l'acharnement des puissants, froids et distants, à ne pas laisser aux humbles venus « de la rue » une part de leur succès et à les condamner, comme le dit un dicton anglais, à « être toujours la demoiselle d'honneur mais jamais la mariée ». La vision globale de ces 20 années de succès étant posée, il faut désormais se pencher sur les enjeux propres à chaque présidence.

2. LARRY MACPHAIL : UNE REVOLUTION KEYNESIENNE A BROOKLYN (1938-1942)

« Larry MacPhail n'était pas votre gratte-papier habituel, mais plutôt un ouragan, un *showman*, un innovateur, un promoteur ; il était la fusion en un seul homme de P. T. Barnum, Billy Rose et Flo Ziegfeld »²⁵.

Ce jugement à la fois flatteur et cynique de Stanley Cohen souligne que le président des Dodgers de 1938 à 1942 considérait le base-ball comme un spectacle grand public semblable aux autres divertissements de masse, tel le cirque ou le music-hall. Sa réussite à Cincinnati puis à Brooklyn est symptomatique du virage pris par le base-ball dans les années 1940 et 1950 : s'il est indéniable que ce sport eut partie liée avec les forces du commerce dès ses premiers développements, sa nature de spectacle marchand pris une autre dimension pendant et après la Deuxième guerre mondiale. Les matches « de nuit », la radio, la télévision, l'essor de la presse spécialisée, tout convergea à ce qu'il entre dans une nouvelle ère vers 1945. Un des artisans de ce tournant fut Larry MacPhail, rouquin aux allures de dandy, « alcoolique notoire et grand manitou irascible », qui avait bâti sa carrière d'entrepreneur de loisirs sur un large réseau (consolidé par des années d'expériences comme homme d'affaires) et sur un goût prononcé pour la prise de risques²⁶. En effet, la situation financière et organisationnelle était désastreuse à Brooklyn avant son arrivée en 1938. Malgré cela, MacPhail sut en quatre années remettre le club sur pied et gagner un pari loin d'être

²⁵ Cohen, *Dodgers !*, 50 ; Phineas Taylor « P.T. » Barnum (1810-1891) fut le premier millionnaire du *show business* grâce à son cirque Ringling Bros ; William « Billy » Rose (1899-1966) était un imprésario et compositeur américain, auteur notamment de « It's Only a Paper Moon », qui produisit des dizaines de spectacles et possédait plusieurs théâtres ; Florenz « Flo » Ziegfeld (1867-1932) était un imprésario américain réputé pour avoir créé sur Broadway les revues « Ziegfeld Follies » inspirées des Folies Bergères, articles de l'encyclopédie en ligne Wikipedia, consultés le 27/05/09.

²⁶ Sur son goût pour l'alcool et son caractère inconstant, Ken Burns, *"Shadowball", 1930-1940*, documentaire, Florentine Films, 1994 et Shapiro, *The Last Good Season*, 27.

enlevé d'avance grâce à une politique budgétaire qu'on qualifiera de keynésienne. Il dépensa abondamment (malgré un taux d'endettement maximal) afin d'attirer à Brooklyn les meilleurs joueurs et de faire du stade Ebbets Field un lieu de spectacle sans égal. Il remporta ses paris car il sut les adapter à la grande demande brooklynoise pour les loisirs lors des premières années de la Deuxième guerre mondiale.



Photographie 23 : Larry MacPhail traversant la salle de presse d'Ebbets Field, vers 1940

Source : Red Barber et Barney Stein, *The Rhubarb Patch*, op. cit., 8.

Manager général et président des Dodgers de 1938 à 1942, MacPhail était un dandy flamboyant qui n'hésitait pas à courtiser les journalistes en les invitant au bar d'Ebbets Field, situé à quelques mètres de la salle de presse, qu'il avait lui-même faite rénover.

2.1. L'homme providentiel

Leland Stanford MacPhail, que tout le monde appelait « Larry » était davantage un homme d'affaires opportuniste qu'un passionné de base-ball. Issu d'une famille aisée (son père était un riche banquier du Michigan), il avait multiplié depuis sa jeunesse les expériences et les prises de risque. A 16 ans, il se porta volontaire pour intégrer le corps d'élite des *Marines* mais, une fois admis, il préféra s'inscrire à Beloit College dans le Wisconsin où pendant une année il fréquenta l'Ecole de Droit, aux côtés d'un certain Branch Rickey²⁷. Mais il obtint son diplôme de juriste à la Washington University de St Louis avant de se lancer dans une carrière pour le moins polymorphe : il travailla pour un cabinet de Chicago, géra un grand magasin de vêtements à Nashville, vendit de l'immobilier ainsi que des voitures d'occasion. Dans la ville du Tennessee, il acquit par la suite une solide réputation d'arbitre de football américain. Pendant la première guerre mondiale, il s'engagea dans l'armée et obtint le rang de capitaine. Une anecdote (légendaire ?) veut qu'il ait, après l'armistice, commandé un escadron secret chargé de capturer Guillaume II dans son refuge d'Amerongen en

²⁷ Cohen, *Dodgers !*, 50, ainsi que les détails biographiques suivants, sauf mention contraire.

Hollande. Pris par les gardes du Kaiser, le capitaine MacPhail s'empara néanmoins d'un cendrier Hohenzollern volé dans la bibliothèque. De retour aux Etats-Unis, il ne se lassait pas de montrer à ses amis ce trophée de guerre²⁸.

En 1930, Branch Rickey, alors manager général des St Louis Cardinals, se souvint de l'étudiant brillant et impétueux et lui confia la gestion d'une équipe affiliée aux Cardinals à Columbus, dans l'Ohio. Il y fit des merveilles et fut alors associé à Powel Crosley, fabricant de pièces pour automobiles, magnat de la radio et propriétaire des Cincinnati Reds, pour remettre sur pied cette équipe moribonde. Entre 1933 et 1937, il parvint à sortir ce club des tréfonds du classement grâce à des techniques promotionnelles innovantes²⁹. Dans la cité de l'Ohio, il marqua l'histoire du base-ball en organisant en 1935 les premiers matches dits « de nuit », c'est-à-dire joués en soirée sous les projecteurs électriques. Pour élargir le public du base-ball, il n'hésita pas non plus à embaucher un journaliste du Sud, Walter « Red » Barber qui commentait « action par action » (*play by play*) les matches à la radio locale. Soutenus par un public de plus en plus nombreux, les « Reds » remontaient au classement saison après saison. Une telle réussite valut à MacPhail de se faire remarquer par un homme qui comptait beaucoup dans la renaissance des Dodgers, Ford C. Frick, président de la *National League*.

Courant 1937, Ford Frick décida d'intervenir dans les affaires du club de base-ball de Brooklyn de peur que les déboires financiers de ce dernier ne le fassent couler et disparaître du circuit dont il était pourtant un pilier depuis 1890³⁰. Il contacta alors George McLaughlin, banquier et président de la *Brooklyn Trust Company (BTC)*, qui *de facto* contrôlait le destin du club même s'il ne siégeait pas au conseil d'administration³¹. McLaughlin, que certains appelaient « George V » en référence à son deuxième prénom et ses manières altières, était impliqué dans les finances du club de longue date depuis que Charles Ebbets avait hypothéqué ses biens auprès d'une banque affiliée à la *BTC* pour honorer la pension alimentaire qu'il devait à sa première épouse³². A la fin des années 1930, la *BTC* demeurait la garante des finances du club, mais l'endettement de ce dernier à hauteur de 700 000 dollars poussa les actionnaires de la banque à exiger soit un remaniement soit une vente au plus offrant. Le problème pour George McLaughlin résidait dans le fait que la *BTC* était également la société fiduciaire chargée de défendre les biens matériels et immatériels des héritiers de Charles Ebbets et d'Edward McKeever, les anciens propriétaires du club tous deux décédés

²⁸ Tommy Holmes, « Sign MacPhail to Long Term as Flock Boss », *Brooklyn Eagle*, 19 janvier 1938.

²⁹ Bjarkman, *Brooklyn Dodgers*, 29.

³⁰ Ibid., 29 et « Sign MacPhail to Long Term », op. cit.

³¹ Andy McCue, « Two out of Three Ain't Bad : Branch Rickey, Walter O'Malley and the Man in the Middle of the Dodger Owners' Partnership », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 14, n°1, 2005, 42.

³² Nom du journal indisponible, 23 décembre 1967 ; sur la carrière de McLaughlin avant et après la *BTC*, voir « George McLaughlin, Banker, 80, Dies », *New York Times*, 8 décembre 1967, où l'on apprend qu'il fut préfet de police de New York de 1926 à 27 sous Jalmes Walker et qu'il siégea de 1934 à 1965 à la *Triborough Bridge (and Tunnel) Authority* aux côtés de Robert Moses, avec qui il se brouilla vers 1964.

en 1925³³. Il savait que vendre à bas prix pour éviter une banqueroute ne donnerait aucune satisfaction aux héritiers ; d'un autre côté, il ne pouvait pas continuer à éponger les dettes d'un club qui n'avait pas été bénéficiaire depuis 1930 et accusait pour l'exercice 1937 des pertes de plus de 120 000 dollars³⁴. Selon le spécialiste Andy McCue, McLaughlin « était d'autant plus gêné que les Dodgers étaient une des institutions les plus importantes de Brooklyn et qu'il risquait un *fiasco* publicitaire s'il prenait une décision perçue comme nuisible à l'équipe qui était, pour beaucoup, le noyau dur de l'identité du *borough* »³⁵.

La situation se débloqua début 1938 : James Mulvey, président de la société de films Samuel Goodywn Productions, membre du conseil d'administration du club, et mari de Ann « Dearie » Mulvey-McKeever (la fille du président Steve W. McKeever) fut convaincu par George McLaughlin de mener les autres actionnaires à élire un nouveau manager général capable de ressusciter le club³⁶. « Jim » Mulvey contacta d'abord Branch Rickey, le brillant responsable des St Louis Cardinals, mais il déclina l'offre, recommandant toutefois, en bon *gentleman*, son protégé Larry MacPhail, dont les relations avec Powel Crosley à Cincinnati s'étaient détériorées grandement courant 1937³⁷. Après plusieurs semaines de tractations, MacPhail signa donc à Brooklyn le 19 janvier 1938 en tant que « vice-président exécutif », c'est-à-dire en charge des activités du stade Ebbets Field et des équipes mineures affiliées aux Dodgers³⁸. Mais le « roux flamboyant », comme on le surnommait parfois, imposa ses conditions : tapant du poing sur le bureau de McLaughlin, il exigea que la banque lui accorde tous les prêts qu'il demanderait et que le directoire ne s'oppose à aucune de ses décisions³⁹. En mai 1939, quatorze mois après le décès, à 84 ans, du « juge » Steve McKeever, le conseil d'administration élit MacPhail au rang de président aux vues de sa politique volontariste qui avait convaincu l'ensemble des décideurs⁴⁰. Avec William L. Hughes, il rejoignit de ce fait le

³³ McCue, « Two out of Three », 43.

³⁴ Soit plus de 1,8 millions en dollars de 2007, « Coll. de sources quantitatives », voir annexes.

³⁵ McCue, « Two out of Three », 43.

³⁶ Nécrologie de James Mulvey, *NYT*, 4 décembre 1973, cité dans Lee Lowenfish, « The Two Titans and the Mystery Man : Branch Rickey, Walter O'Malley, and John L. Smith as Brooklyn Dodgers Partners, 1944-1950 », dans Joseph Dorinson et Joram Warwund, dir., *Jackie Robinson, Race, Sports and the American Dream*, Armand (New York), ME Sharpe, 1998, 170 et J. A. Aberdeen, « James A. Mulvey - SIMPP Executive », *Hollywood Renegades - Archive*, article en ligne, disponible à http://www.cobbles.com/simpp_archive/james_mulvey.htm, consulté le 14/06/06.

³⁷ MacPhail aurait frappé Crosley au visage, Cohen, *Dodgers !*, 50 ; par ailleurs, les altercations de MacPhail avec la police poussèrent Crosley à le limoger après la saison de 1937, Ralph Berger, « Larry MacPhail », *The SABR Baseball Biography Project*, article en ligne, disponible à, consulté le 27/05/09.

³⁸ « Sign MacPhail To Long Term », *BE*, op. cit.

³⁹ Graham, *The Brooklyn Dodgers : an Informal History*, 150-151, éd. de 1945 ; pour le surnom Arthur Daley, « Wait 'Til -- This Year », *New York Times*, 7 septembre 1952.

⁴⁰ Steve « juge » McKeever décéda le 7 mars 1938, transmettant à sa fille Ann et son gendre James Mulvey 25% des actions du club ; son inhumation rassembla tout ce que le monde du base-ball et des démocrates catholiques new-yorkais comptait de personnalités, « Leaders of City Honor M'Keever », *New York Times*, 11 mars 1938.

comité directeur composé de James Mulvey, George A. Barnewall, vice-président exécutif de la *BTC*, et Joseph Guilleaudeau, gendre et héritier de Charles Ebbets⁴¹.

2.2. Dépenser pour gagner

« Larry MacPhail était un génie absolu dans l'art des relations publiques, cela ne faisait aucun doute. Il savait comment utiliser la radio. Il savait comment rénover un stade. Il développa les abonnements à l'année. Il introduisit le baseball de nuit. Sa capacité à faire que le public s'intéresse à son club était extraordinaire. Personne n'était à sa hauteur »⁴².

L'arrivée de Larry MacPhail à Brooklyn en 1938 s'apparenta à une véritable révolution. En effet, depuis au moins 10 années, le club ne se sortait pas d'une récession née de la scission du directoire entre les clans Ebbets et McKeever et aggravée par des dépenses peu opportunes, comme la rénovation d'Ebbets Field en 1931, au cœur de la Grande dépression. En 1936, le club ne pouvait honorer ses factures d'électricité, devait un demi million de dollars à la *BTC* et malgré cela John Gorman, chargé du développement économique des Dodgers, renvoya le manager Casey Stengel alors qu'il lui restait un an de contrat. Le club dépensa donc 13 000 dollars pour qu'un manager ne fasse pas son travail !⁴³ Même absurdité en octobre 1937 lorsque l'arrêt-court vieillissant Ernest « Leo » Durocher fut acheté aux St Louis Cardinals contre 12 500 dollars et pas moins de quatre joueurs⁴⁴. Selon McGee, ce transfert n'avait pas de sens sauf si quelqu'un à Brooklyn le présentait déjà comme manager. Fin 1937, à quelques mois de l'arrivée de MacPhail, les Dodgers étaient donc en très mauvaise posture : l'équipe de « tocards et de ratés » (*has-been and never-was*), pour citer Durocher, avait terminé 6^{ème} avec seulement 40% de victoire et avait perdu 16 des 17 derniers matches de la saison⁴⁵.

Face à cette situation, MacPhail n'avait pas d'autre choix que d'opérer un coup de force : délaissant la politique de prudence budgétaire qui avait caractérisé la politique du club depuis 1930, il opta pour une approche qu'on qualifiera de keynésienne. Il s'agissait d'emprunter rapidement de grosses sommes à l'organisme de créances du club, en

⁴¹ « MacPhail Made Head Dodger », *New York World Telegraph*, 1^{er} mai 1939 ; confirmé par Hoard et Dexter, dir., *The Dodgers 1941*.

⁴² Selon le commentateur Red Barber, in Red Barber et Robert W. Creamer, *Rhubarb in the Catbird Seat*, Garden City (NY), Doubleday, 1968, 31.

⁴³ Sur Stengel, « Stengel Ousted At Brooklyn ; Fight Seen », *The Washington Post*, 5 octobre 1936 ; sur les finances du club, McGee, *The Greatest Ballpark*, 124 ; même Maie Ebbets Cadore, la fille aînée de feu Charles Ebbets, ne parvenait à joindre les deux bouts : en 1936 elle s'inscrivit à l'assistance publique alors que sa part dans l'actionnariat du club faisait d'elle une millionnaire potentielle, McGee, *The Greatest Ballpark*, 124.

⁴⁴ McGee, *The Greatest Ballpark*, 135 ; Ce brillant défenseur d'origine franco-américaine, était dans la ligue majeure depuis 1920 ; il fut débauché des Cards en 1937 mais son contrat de 12 500 dollars plus une prime de 2 500 dollars fut signé en 1938 par Larry MacPhail, proche de Rickey, le manager des Cards, Durocher, *The Dodgers and Me*, 20.

⁴⁵ Durocher, *The Dodgers and Me*, 20.

l'occurrence la *BTC*, afin de revitaliser au plus vite une équipe et un stade à la hauteur du potentiel et des attentes du public brooklynois. Au total, en à peine 3 ans, MacPhail emprunta au moins 400 000 dollars à la *BTC*, alors que l'équipe accusait une dette d'environ 700 000 auprès de celle-ci. Il est probable que l'organisme ait accepté d'accorder ces fonds, dans un premier temps, sur la parole de George McLaughlin, qui avait confiance en MacPhail, puis en raison des succès de cette politique de dépense audacieuse. Dans le détail, la stratégie de MacPhail s'articula autour de trois pôles : le recrutement de joueurs compétents, la rénovation du stade et le développement des matches « de nuit ».

Premièrement, dès 1938, l'ancien manager des Reds exigea 50 000 dollars de la banque pour acquérir des Phillies la vedette Dolph Camilli, « le gracieux joueur de première base qui avait la force de frappe à la batte dont les Dodgers avait besoin »⁴⁶. Cette même année, il fit venir aux Dodgers Harry « Cookie » Lavagetto de Pittsburgh et le lanceur Freddie Fitzsimmons des Giants, qui, deux saisons plus tard, battit le record de matches gagnés en une saison avec 16 contre 2. Non content d'avoir étoffé son équipe, MacPhail demanda 15 000 dollars de plus à la banque pour réaliser un coup de génie promotionnel : il engagea Babe Ruth, idole parmi les idoles, comme *coach* de première base et entraîneur des frappeurs. « Il Bambino » n'avait même pas à connaître les combinaisons tactiques et les signaux cryptés ; il devait juste frapper quelques *home-runs* dont il avait le secret avant le match pour faire venir à Ebbets Field des milliers de curieux⁴⁷. Pour finir, MacPhail embaucha quinze recruteurs et chasseurs de têtes (*scouts*) pour parfaire le banc des Dodgers, acheta six équipes de ligue mineure et passa des accords avec six autres⁴⁸.

Durant les deux saisons suivantes, le « rouquin flamboyant » poursuivit sa politique de recrutement de joueurs aguerris : en 1939 il acquit les lanceurs Luke « Hot Potato » Hamlin et Hugh Casey ; il renvoya également Burleigh Grimes pour incompetence et le remplaça par Leo Durocher qui devint alors manager-joueur. En 1940, après un imbroglio administratif avec Branch Rickey, il réussit à obtenir pour une bouchée de pain l'excellent « Pistol » Pete Reiser, défenseur et frappeur hors pair formé dans l'académie de jeunes talents des St Louis Cardinals. Contre 50 000 dollars, il acquit aussi des Red Sox Harold « Pee Wee » Reese, un jeune arrêt-court de 21 ans plus véloce que Durocher et qui devint un des Dodgers les plus célèbres dans les années 1950. Enfin, il fit venir des Detroit Tigers Fred « Dixie » Walker, frappeur et champ droit sensationnel de l'*American League* qui devint aussi un favori du public jusqu'à son départ en 1947⁴⁹. Les lanceurs Tex Carleton auteur d'un *no-*

⁴⁶ Cohen, *Dodgers !*, 51.

⁴⁷ Bjarkman, *Brooklyn Dodgers*, 29.

⁴⁸ Cohen, *Dodgers !*, 51.

⁴⁹ McGee, *The Greatest Ballpark*, 141.

*hitter** contre les Reds et Curt Davis rejoignirent brièvement les Dodgers, de même que la vedette des Cards Joe Medwick qui fut hospitalisé dès son premier match avec les Dodgers suite à une blessure à la tempe⁵⁰. Au final, MacPhail dépensa plus de 240 000 dollars pour acquérir une majorité de joueurs expérimentés et quelques espoirs qui contribuèrent sans aucun doute à l'incroyable résurrection des Dodgers sous sa houlette⁵¹. De 7^{ème} en 1938, l'équipe finit 3^{ème} en 1939, 2^{ème} en 40 et 1^{ère} en 1941. Parallèlement, l'affluence annuelle à Ebbets Field ne cessa d'augmenter : de moins de 500 000 en 1938, elle bondit à plus de 950 000 en 1939, ce qui plaçait les Dodgers devant les Yankees et les Giants en termes de fréquentation⁵². Ceci s'explique par les résultats sportifs mais aussi par l'amélioration du stade.

Effectivement, MacPhail avait une vision globale de l'économie du base-ball : les résultats sur le terrain, l'image de marque de l'équipe, la personnalité des joueurs, les conditions de consommation du spectacle, tout importait selon lui dans la construction de ce club de gagnants. A cet égard, il avait à cœur de rénover Ebbets Field, le stade où depuis 25 saisons des centaines de milliers de fans étaient venus soutenir leur équipe fétiche sans qu'il soit modernisé. Pour réaliser cela, il demanda pas moins de 200 000 dollars à la *BTC* afin de donner une seconde vie à ce *ballpark* qu'il jugeait « rouillé, poussiéreux et [qui nécessitait] une nouvelle couche de peinture depuis les vestiaires jusqu'au deuxième étage des gradins »⁵³. Il commença donc par faire repeindre les murs, les poteaux et les sièges en bleu turquoise et pâle, puis il construisit de nouvelles toilettes pour dames (à l'emplacement des bureaux des dirigeants), rénova les salons où les actionnaires recevaient leurs convives ainsi que le bar et la salle de presse⁵⁴. Enfin, il replanta le champ intérieur avec du gazon de Long Island, modernisa les tribunes et apposa au-dessus des nouveaux stands de rafraîchissements des photographies murales à l'honneur du club.

⁵⁰ En 1940, « Ducky Wucky » Medwick fut frappé volontairement à la tempe par un lancer de Bob Bowman, un ancien coéquipier des Cards, que lui et Durocher avaient tancé dans un ascenseur avant le match ; il se rétablit rapidement mais ne fut plus jamais le frappeur qu'il avait été avec les Cards dans les années 1930. Ce fut à la suite de cet incident que MacPhail contacta un professeur de chirurgie orthopédique à la *John Hopkins School of Medicine* de Baltimore pour créer des casques de protection pour les frappeurs, une innovation à l'époque, Berger, « Larry MacPhail », consulté le 27/05/09, op. cit.

⁵¹ Chiffre pour 1938 ; cette année-là, 19% des dépenses du club furent dédiées à l'acquisition de joueurs et 26% à leur salaire, Larry MacPhail, « Here's What Dodgers Do With Gate Receipts », *BE*, 8 juillet 1939.

⁵² « Coll. de sources quantitatives », op. cit., voir annexes ; et Berger, « Larry MacPhail », op.cit.

⁵³ McGee, *The Greatest Ballpark*, 137.

⁵⁴ Harold Parrott, « Oh, Gertie ! Those New Stands at Ebbets Field are Turquoise ! », *Brooklyn Eagle*, 15 avril 1938 ; désormais tous les bureaux se trouvaient au 215 Montague Street, à deux pas de la mairie de Brooklyn ; Ebbets Field fut davantage amélioré en 1939 avec de nouveaux stands d'alimentation, une nouvelle salle de presse sous le toit du dernier étage, une salle de radio-diffusion insonorisée, quelques touches de peinture jaune sur les gradins et un nouveau gazon, « Frappes and Sundaes to Cool Dodger Bugs ! », *BE*, 14 avril 1939 ; pour la *World Series* de 1941 des loges furent ajoutées de même qu'une salle de presse de 500 places, *BE*, 27 septembre 1941.

Toutefois, ses efforts ne s'arrêtèrent pas à l'infrastructure : il investit aussi dans la qualité de l'accueil du public d'Ebbets Field. Dès son arrivée, il embaucha Jack Haines, un ancien assistant d'Andy Frain à Chicago, pour diriger, de manière quasi militaire, l'équipe des ouvriers. Selon Jack Kavanagh, une des nouvelles recrues de 1939, tous devaient porter une chemise blanche avec un col détachable, une cravate verte (pour aller avec l'uniforme émeraude) et des chaussures noires ; le moindre écart par rapport au code de conduite (accepter un pot-de-vin d'un fan par exemple) vaudrait une mise à pied immédiate⁵⁵. Pour se faire obéir, Jack Haines usait du fait que beaucoup de jeunes lycéens de Brooklyn convoitaient ce genre de poste privilégié qui permettait de voir des matches gratuitement, d'aborder les stars et de se pavaner auprès des amis : personne ne voulait se faire renvoyer. Avec ce nouveau corps d'une centaine d'ouvriers, on peut supposer que le public était mieux accueilli et se sentait plus en sécurité. MacPhail insistait d'ailleurs sur le confort des spectateurs à en juger par l'installation d'un système de haut-parleurs permettant à un annonceur dans le stade de préciser les changements de joueurs, les décisions de l'arbitre, voire de clarifier le score si celui-ci (annoncé sur un panneau d'affichage gigantesque à la lisière du champ centre) était problématique. Il engagea Gladys Gooding, une organiste remplaçante à Madison Square Garden, qui, assise dans les tribunes derrière la 1^{ère} base, enchantait Ebbets Field en jouant des airs populaires, comme *Three Blind Mice*, *That's My Baby* ou *Happy Birthday* en fonction de ce qui se passait sur le terrain⁵⁶. Enfin, il remplaça les impopulaires costumes bronze et vert émeraude imposés par Grimes en 1937 par des maillots blancs et bleus où figuraient en anglaises déliées le nom DODGERS tel qu'il apparaît encore aujourd'hui sur les chemisettes des joueurs de Los Angeles⁵⁷.

La troisième innovation majeure de « l'ouragan Larry », pour citer Bjarkman, fut de dupliquer à Brooklyn ce qu'il avait si bien réussi à Cincinnati : le développement des matches « de nuit »⁵⁸. Il emprunta de nouveau 110 000 dollars à l'institution de George McLaughlin pour installer sur le toit d'Ebbets Field sept larges pylônes métalliques hauts de plus de 30 mètres supportant des spots d'une puissance de plus de 900 000 watts⁵⁹. Il obtint parallèlement l'autorisation de la ligue pour programmer sept matches au printemps. Le 15

⁵⁵ Jack Kavanagh, « A Dodger Boyhood », dans Peter Levine, dir., *Baseball History 3 : An Annual of Original Baseball Research*, vol. 3, Westport (Connecticut), Meckler, 1990, 122-123.

⁵⁶ Joseph G. Donovan, « The Lady Pipes 'Em Down », *Saturday Evening Post*, 5 novembre 1946, 84.

⁵⁷ http://www.baseball-reference.com/bullpen/Brooklyn_Dodgers, consulté le 12/05/09.

⁵⁸ La ligue autorisa Crosley et McPhail à donner le premier match de nuit de l'histoire des ligues majeures le 31 juillet 1935. La rencontre entre les Reds et le « Gas House Gang » des Cards de Rickey fut un triomphe ; au total plus de 130 000 spectateurs assistèrent aux sept matches disputés en 1935, soit plus que le total de certaines équipes en cette période de dépression économique, William A. Cook, *The 1919 World Series : What Really Happened?*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2001, 156.

⁵⁹ Les 105 tonnes d'acier des pylônes portaient 625 ampoules de 1500 W chacune, assez pour voir « si les joueurs de champ s'étaient rasés ou non », selon Jimmy Wood, « Preview », *Brooklyn Eagle*, 14 juin 1938 ; d'autres détails techniques apparurent dans « Big Town Replay – Red all Over », *New York Daily News*, 18 juin 2003.

juin 1938, à 20h37, après que le champion olympique Jesse Owen eut disputé une course de sprint amicale avec plusieurs joueurs des Dodgers, les sept tours illuminèrent le terrain d'Ebbets Field pour la première fois de son histoire⁶⁰. Le même soir, Johnny Vander Meer, le lanceur des Cincinnati Reds réalisa un exploit jamais égalé depuis : il réussit son second *no-hitter* consécutif. 38 748 personnes assistèrent à cette rencontre doublement historique et 10 000 furent refusées à l'entrée⁶¹. On estime que les matches de nuit amenèrent à Ebbets Field environ 200 000 spectateurs additionnels chaque année⁶². MacPhail avait brillamment réussi son pari : conscient qu'un grand nombre de femmes et d'hommes ordinaires ne pouvaient assister aux matches programmés l'après-midi, il leur offrit la possibilité de goûter au plaisir du base-ball en développant ces matches « de nuit », joués, comme on disait à l'époque, « sous les étoiles ». Dans le même ordre d'idée, il avait mis en place des « packs pré-payés » (*group plans*) qui permettaient aux spectateurs d'acheter par avance des places pour une dizaine de matches, certains en semaine, d'autres en soirée ou les week-ends⁶³. Cette stratégie commerciale, très populaire, permettait au club de lutter contre les resquilleurs (il y avait moins de pénurie de places) et surtout de bâtir un capital risque (l'argent des abonnements était encaissé en début de saison), un atout fort utile pour garantir à la *BTC* le remboursement des emprunts souscrits en masse par MacPhail⁶⁴.



Photographie 24 : Vue aérienne de l'*infield** d'Ebbets Field, vers 1940

Source : Red Barber et Barney Stein, *The Rhubarb Patch*, op. cit., 10 ; on remarque deux des puissants pylônes de projecteurs installés par MacPhail, ainsi que les nouvelles salles de presse et de radio, suspendues au toit du premier et deuxième étage.

⁶⁰ McGee, *The Greatest Ballpark*, 138 ; « No-Hit Vander Meer Mr. Big Under Bulbs », *BE*, 15 juin 1938.

⁶¹ « 'Biggest Thrill', Says McKechnie », *Brooklyn Eagle*, 16 juin 1938.

⁶² *Brooklyn Dodgers Doings*, vol. 3, n°7, 1^{er} novembre 1940 (magazine distribué à Ebbets Field), 3.

⁶³ 22 matches coûtaient 36,3 dollars en « section réservée », soit 340 dollars de 2007, *Brooklyn Dodgers Doings*, op. cit., 1.

⁶⁴ En janvier 1948, le total des préventes pour la saison à venir dépassa le record d'un million de dollars obtenu en 47, *Line Drives for the Dodgers*, vol. 10, n°1, février 1948 ; la politique des *group plans*, initiée par MacPhail et adoptée avec beaucoup de succès par Rickey, puis abandonnée par O'Malley vers 1950.

Ainsi, MacPhail prit des risques en empruntant beaucoup à la *BTC*, mais il sut remporter ses paris car ses innovations étaient adaptées à la situation locale. En effet Brooklyn offrait à l'homme d'affaires une vaste population, demandeuse de divertissements et de loisirs en ce début de conflit mondial, un besoin d'autant plus fort que beaucoup de jeunes Brooklynais partirent servir sous les drapeaux et que le *borough* abritait plusieurs institutions militaires comme les chantiers navals de la *Navy* ou la base de réapprovisionnement Bush Terminal à Sunset Park/Bay Ridge⁶⁵.

2.3. Une innovation révolutionnaire : la diffusion radiophonique

Parmi toutes les innovations que Larry MacPhail apporta au base-ball à Brooklyn, une se distingue par son exemplarité : la diffusion de matches *via* les ondes radiophoniques. Elle synthétise la stratégie adoptée par l'homme d'affaires pour revitaliser le club des Dodgers. Premièrement, elle présentait un risque considérable car les diffusions avaient réputation de faire baisser la fréquentation dans les stades⁶⁶. D'ailleurs, sur la base de cette crainte, les propriétaires des clubs de New York avaient conclu depuis 1934 un accord de *gentlemen* pour interdire cette pratique. Toutefois, MacPhail n'hésita pas à casser cette interdiction un an après son arrivée à Brooklyn en 1938. Deuxièmement, diffuser des matches à la radio s'intégrait dans son dessein d'élargir le public du base-ball, comme il l'avait fait avec les matches nocturnes et l'amélioration globale du club et d'Ebbets Field. L'introduction des retransmissions quotidiennes des matches sur les ondes locales fit connaître les Dodgers à un public peu enclin à se rendre au stade (les femmes et les enfants notamment) et permit parallèlement au club de diversifier ses sources de revenus grâce aux partenariats passés avec les annonceurs radiophoniques. Il ne faut pas se figurer pourtant que cette révolution se déroula sans heurt ; de même, pour que ses effets escomptés deviennent réalité, il fallut que MacPhail adopte une stratégie adaptée au contexte new-yorkais et s'allie de nouveau à un homme qui joua beaucoup dans la renaissance du club, le commentateur « Red » Barber.

a) Les défis de la radio

Faire accepter la diffusion de matches à la radio aux dirigeants des Dodgers ainsi qu'aux cadres de la *National League* relevait effectivement de la gageure à la fin des années 1930. Certes la radio était un médium assez développé à cette époque, mais ses relations avec le monde du sport avaient été houleuses. En 1920, la grande société de diffusion

⁶⁵ Le *Brooklyn Eagle* estima à 200 000 le nombre de Brooklynais engagés, soit 1,6% du contingent national total, « War Only Half Won, Says Truman on VE Day », *Brooklyn Eagle*, 8 mai 1945.

⁶⁶ Rader, *Baseball : A History*, 134.

Westinghouse décida de lancer la première station non expérimentale du pays, KDKA, émettant depuis Pittsburgh en Pennsylvanie⁶⁷. Après avoir annoncé le 2 novembre la victoire de Warren G. Harding à l'élection présidentielle, KDKA paria sur le sport pour faire adopter ce nouveau médium par le public. Coup sur coup elle diffusa deux événements majeurs : la finale du championnat des poids lourds de boxe opposant Jack Dempsey au Français Georges Carpentier le 21 juillet 1921 puis, le 5 août, le match de base-ball durant lequel l'équipe locale des Pirates se fit battre par les Philadelphia Phillies. Ces deux « premières » historiques prouvèrent que le sport pouvait « entrer dans le salon des Américains avec immédiateté et intimité » et laissèrent entendre que la boxe comme le base-ball jouèrent un rôle non pas périphérique mais central dans l'explosion de la radio comme nouveau moyen de communication au 20^{ème} siècle⁶⁸. En 1922, les premiers matches de la *World Series* furent retransmis avec un grand succès depuis Newark par une autre station de Westinghouse, WJZ. La société embaucha l'année suivante le célèbre journaliste de presse écrite Grantland Rice pour commenter la *World Series*, de même qu'en 1923. On estimait que vers 1924, trois millions de postes de radio étaient utilisés dans le pays, qui retransmettaient du sport (professionnel ou universitaire), des *soap operas* (nommés ainsi parce qu'ils étaient sponsorisés par le fabricant de savon Procter & Gamble) et des concerts.

Vers 1930, la radio faisait partie du mobilier de plus de 10 millions d'Américains. Le président Franklin Roosevelt ne s'y trompa pas, quand, à partir de 1932, il lança sa fameuse campagne de vulgarisation des mesures du *New Deal* par le biais d'émissions radiophoniques baptisées « discussions au coin du feu » (*fireside chats*). Lors de sa deuxième intervention, le 7 mai 1933, il ne manqua pas de faire référence au « passe-temps national », très présent sur les ondes, pour capturer l'attention de ses concitoyens :

« Je sais que les gens de ce pays comprendront l'esprit dans lequel nous entreprenons cette politique. Je ne nie pas que nous commettrons probablement des erreurs de procédure en l'appliquant. Je n'ai pas la prétention de frapper un coup sûr (*make a hit*) à chaque fois que je passe à la batte. Ce que je convoite est la plus forte moyenne de frappe possible (*highest batting average*), non seulement pour moi mais aussi pour l'équipe »⁶⁹.

Pourtant, malgré cette popularité et cette diffusion du médium, les propriétaires des clubs de base-ball de ligue majeure furent réticents à autoriser la retransmission de matches

⁶⁷ Eric C. Covil, « Radio and Its Impact on the Sport World », *American Sportscasters Online*, <http://www.americansportcastersonline.com/radiohistory.html>, consulté le 28/05/09.

⁶⁸ Pour la citation, Covil, « Radio and Its Impact », op.cit. ; sur la place du base-ball dans un développement non linéaire de la radio, voir Doug Battema, « Baseball Meets the National Pastime : Baseball and Radio », dans Alvin L. Hall et Peter M. Rutkoff, dir., *Cooperstown Symposium on Baseball and the American Culture*, Jefferson (Caroline du nord), MacFarland, 1999, 168.

⁶⁹ Franklin D. Roosevelt, « Outlining the New Deal Program », 7 mai 1933, discours prononcé à la radio depuis la Maison Blanche, disponible à <http://www.fdrlibrary.marist.edu/050733.html>, consulté le 29/05/09.

sur une base régulière et non exceptionnelle comme la *World Series*. Avec la menace que faisait porter la Grande dépression sur leurs fonds de commerce, la plupart d'entre eux décidèrent de limiter par décret applicable dans toute la ligue la diffusion des matches. Dans quatre villes disposant de deux équipes majeures (Boston, Chicago, Philadelphie et St Louis) un accord fut passé interdisant la retransmission des matches à l'extérieur d'une des deux équipes pour ne pas faire baisser la fréquentation de celle qui jouait à domicile. Sous la pression de certains clubs non concernés par cette situation, les dirigeants de la ligue donnèrent le droit en 1932 à chacun d'opérer sa propre politique avec les sociétés de diffusion locales. Derechef, Chicago décida de diffuser tous ces matches, alors qu'en 1934 les trois propriétaires new-yorkais (ceux des Dodgers, des Giants et Yankees) passèrent un accord de *gentlemen* pour boycotter la radio. Pour Jacob Ruppert, le propriétaire des Yankees,

« L'idée de dépenser de l'argent pour offrir une forme saine de loisir en plein air puis de laisser chacun entrer gratuitement [...] [était] ridicule. La diffusion radiophonique entr[ait] dans cette catégorie. Dispenser des détails sur des matches retransmis par les ondes à des milliers de fans qui par ailleurs s'acquitteraient de leur billet d'entrée au stade [était] une menace pour le Sport National »⁷⁰.

Les dirigeants new-yorkais, tous partisans de la doctrine « si vous l'offrez, ils ne viendront pas » (*if you give it away, they won't come*) interdirent également la diffusion, même différée, dans les villes des équipes visiteuses des matches joués dans un des trois stades de la mégapole.

b) La réussite grâce à la publicité et au génie de « Red » Barber

Dans un tel climat de « radiophobie », la décision de MacPhail d'autoriser dès 1939 la diffusion des matches des Dodgers à la radio représente un vrai coup de force⁷¹. En brisant l'accord tripartite de 1932, il ne craignit pas de se mettre à dos les propriétaires de deux des équipes les plus influentes du base-ball majeur. Outre l'audace bien connue du « rouquin flamboyant », deux explications doivent être fournies pour comprendre cette décision risquée. Premièrement, Larry MacPhail avait pour lui la réussite d'avoir développé les diffusions radiophoniques aux Cincinnati Reds. En 1933, Branch Rickey l'avait recommandé à la *Central Trust Company*, propriétaire du club depuis la banqueroute de Sidney Weil suite au

⁷⁰ « Ruppert Belittles Suggestion Yanks Should Aid Weak Clubs », *New York Times*, 10 novembre 1932, 1, cité dans David G. Surdam, « The New York Yankees Cope with the Great Depression », *Enterprise & Society* décembre 2008, 830.

⁷¹ « Giants and Yanks Complete Arrangements for Broadcasting of Their Home Contests », *New York Times*, 26 janvier 1939, 25.

krach de 1929, pour reprendre les rênes de l'équipe⁷². L'année suivante, MacPhail convainquit un grand industriel local, Powel Crosley, de rentrer dans le capital du club, car ce dernier était un magnat de la radio. Ses modèles portatifs à tubes *Harko* et *Pup* avaient fait de la Crosley Radio Corporation le plus grand fabricant de radio au monde en 1924⁷³. En 1936, l'industriel devint actionnaire majoritaire et le « mariage béni » entre la radio et le base-ball pouvait enfin être consommé : MacPhail bénéficiait de la popularité que la radio conférait au base-ball et Crosley s'enrichissait grâce aux ventes de postes que les clients achetaient pour suivre les matches des Reds⁷⁴.

Fort de cette réussite symbiotique, MacPhail arriva à New York en 1938 avec l'intention de dupliquer sa stratégie. D'ailleurs, la deuxième explication du coup de génie de MacPhail provient du contexte des médias à New York. Depuis longtemps la capitale de la presse écrite, la Grosse Pomme était en passe de devenir celle de la radio. En 1936 plus de 8 millions de radios furent vendues dans tout le pays, diffusant des programmes variés enregistrés dans les studios des grandes sociétés CBS et RCA de Manhattan. De plus, les annonceurs comme Gillette et surtout General Mills (fabricant des céréales Wheaties) étaient prêts à déboursier de grosses sommes pour « casser » l'accord de *gentlemen* de 1934 et laisser la radio conquérir le gigantesque marché new-yorkais⁷⁵. Le géant de l'agro-alimentaire proposa aux Yankees une somme considérable pour être l'annonceur officiel des matches des stars du Bronx, mais Ruppert ne prit pas le risque de voir la fréquentation de Yankee Stadium baisser⁷⁶. MacPhail, lui, n'hésita pas à signer un partenariat avec la marque Wheaties, d'autant qu'il avait un atout de poids à faire valoir, son commentateur vedette « Red Barber ».

Walter Lanier « Red » Barber, né en 1908 dans une famille aisée du Mississippi, avait été un allié de taille pour MacPhail depuis son passage à Cincinnati. Il l'avait embauché en 1934 pour commenter tous les matches des Reds : sa voix délicate (« douce comme le miel » selon Bjarkman) son accent du sud, ses expressions imagées avaient conquis le public de l'Ohio⁷⁷. A Brooklyn, Barber devint un pilier incontestable de la renaissance du club tant ses talents de commentateur firent beaucoup pour élargir le public des Dodgers à un moment où le club était dans une situation financière désastreuse. Selon Ric Burns, il « créa de nouveaux fans grâce à ses commentaires action-par-action. Auparavant, seuls les hommes suivaient le base-ball ; avec Barber des milliers de femmes et d'enfants furent éduqués aux nuances et

⁷² Cook, *The 1919 World Series*, 156.

⁷³ Rusty McClure, D.A. Stern et Michael A. Banks, *Crosley : Two Brothers and a Business Empire That Transformed the Nation*, Cincinnati, Clerisy Press, 2006, 154, 191.

⁷⁴ Covil, « Radio and Its Impact », consulté le 28/05/09, op. cit.

⁷⁵ Barber et Creamer, *Rhubarb in the Catbird Seat*, cité dans Mele, dir., *A Brooklyn Dodgers Reader*, 40.

⁷⁶ Surdam, « The New York Yankees », 830.

⁷⁷ Bjarkman, *Brooklyn Dodgers*, 29 ; sur la subtilité des commentaires de Barber, voir sa nécrologie, George Vecsey, « A Baseball Harbinger from the Catbird Seat », *New York Times*, 23 octobre 1992.

subtilités du jeu »⁷⁸. Si ce dernier point n'est à ce jour encore qu'une hypothèse, il est indéniable que le style de Barber marqua des milliers de Brooklynais, notamment grâce à ses expressions du terroir qui frappaient l'imagination des citadins et des immigrants⁷⁹. Le « vieux rouquin » (*ol' redhead*), comme on le surnommait, usait d'un idiolecte qui devint vite sa marque de fabrique et un objet de ralliement pour les Brooklynais : un lanceur n'ayant commis aucun mauvais lancer et disposant de trois *strikes* était « assis dans le fauteuil du colibri » (*sitting in the catbird seat*), une querelle entre les joueurs, les entraîneurs et les arbitres devenait dans la langue de Barber « une rhubarbe dans un champ de pois » (*rhubarb in a pea patch*), etc⁸⁰.

Ainsi, de 1939 à 1953, « Red » commenta tous les matches des Dodgers à domicile et à l'extérieur, interrompant ses descriptions à la fois précises et compréhensibles de tous par des annonces publicitaires qu'il réalisait lui-même pour les sociétés Wheaties, Gillette ou Old Cigarettes⁸¹. Cela représentait des revenus considérables pour le club, d'autant que les ventes de radio continuaient d'augmenter : en 1941, plus de 29 millions de foyers étaient équipés, soit environ 87% de la population, et plus de 8 millions de voitures étaient pourvues d'un auto-radio⁸². L'impact de Barber fut d'autant plus important que ses commentaires n'étaient pas en direct : puisque la technologie de la fin des années 1930-début des années 1940 ne permettait pas d'envoyer des signaux si rapidement, les commentateurs recréaient les matches depuis un studio (souvent à New York) grâce aux détails du match donnés par télégraphe⁸³. Cette technique laissait une grande part de liberté au journaliste qui devait improviser pour donner un « effet de réel » à ces auditeurs. Barber aimait décrire l'ambiance du stade, les costumes des joueurs, et même la couleur du ciel ! Quand le télégraphe tombait en panne, il inventait des frappes ratées par le batteur pour garder l'auditoire en haleine. C'était précisément grâce à cette mise en scène verbale, pour ainsi dire, que le public de la radio ne fuyait pas les stades : ceux qui ne connaissaient pas la « vraie » expérience du base-ball étaient impatients de se rendre au stade pour « voir ce qu'ils entendaient » ; les autres y retrouvaient un plaisir bien connu en s'imaginant telle ou telle phase de jeu⁸⁴. MacPhail et Barber furent également pionniers dans la retransmission de matches de base-ball à la télévision : le 26 août 1939, la première rencontre de l'histoire fut diffusée localement sur

⁷⁸ Burns, *Baseball : the 4rd Inning* », op. cit. ; confirmé dans Hoyte, « "... and so we played" », 70.

⁷⁹ Voir Battema, « Baseball and Radio », note 4, 162.

⁸⁰ McGee, *The Greatest Ballpark*, 141.

⁸¹ « Dodgers Do It ! Celebrating Brooklyn's 1955 Big Win », exposition à la Brooklyn Historical Society, Brooklyn Historical Society & National Baseball Hall of Fame and Museum, automne, 2005

⁸² Marvin R. Bensman, « The History of Broadcasting, 1920-1960 », *The Bensman Radio Program Archive*, article en ligne, <https://umdrive.memphis.edu/mbensman/public/homes30.html>, consulté le 29/05/09.

⁸³ Tony Silvia, « The Art and Artifice of Early Radio Baseball Re-Creations », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 15, n°2, printemps 2007, 88.

⁸⁴ Burns, *Baseball : the 4rd Inning* », op. cit.

W2XBS, une filiale de NBC, qui considérait MacPhail comme un allié naturel depuis sa promotion de la radiodiffusion⁸⁵. Deux caméras (une derrière le marbre, l'autre dans les gradins) offrirent le match aux rares Américains qui possédaient alors une télévision. De nouveau, la raison de cette innovation était économique : Barber, assis dans une cabine au milieu des gradins, commentait le match tout en faisant la promotion du savon Lifebuoy ou en se servant un bol de Wheaties⁸⁶.

La présidence de Larry MacPhail avait donc tous les atouts d'un sauvetage providentiel. Il sortit le club d'une situation d'endettement faisant craindre la banqueroute grâce à une politique d'emprunt massif, qui aurait échoué si, d'une part, le banquier des Dodgers, George McLaughlin, n'avait pas eu confiance en cet homme fantasque mais compétent et si, d'autre part, McPhail était resté plus longtemps à Brooklyn. Son départ pour servir sous les drapeaux en 1942 fut aussi salvateur pour le club que son arrivée, d'autant qu'il laissa sa place à un autre artisan clé de la transformation des Dodgers en un club de gagnants dans les années 1940 et 1950, Branch Rickey.

3. BRANCH RICKEY : LES SUCCES D'UNE POLITIQUE DE RECRUTEMENT INEDITE (1942-1950)

Arrivé aux Dodgers fin 1942 pour prendre la relève de son protégé Larry MacPhail, Wesley Branch Rickey fut engagé par George McLaughlin – le banquier du club – et le comité directeur des Dodgers pour sa double expérience dans le base-ball (il fut longtemps joueur) et la gestion efficace d'un club de ligue majeure (il avait fait des Cardinals de St Louis une force de la *National League*). Homme de la terre, *businessman* de bon sens, il avait toujours défendu qu'une bonne équipe de base-ball se construisait grâce à de bons joueurs. Or, comme dans tout système où l'offre est supérieure à la demande, acquérir et entretenir des athlètes compétitifs coûtait une fortune aux clubs, dépense que la direction des Dodgers ne pouvait se permettre, après des années d'endettement et de politique dépensière sous MacPhail. Rickey dupliqua donc à Brooklyn la stratégie entrepreneuriale qu'il avait adoptée, avec succès, à St Louis : plutôt que d'acheter de bons joueurs, il acquit des dizaines de clubs de ligue mineure dans lesquels il supervisa la formation de jeunes talents qui, une fois prêts pour les rigueurs de la ligue majeure, entraient aux Dodgers sans que Rickey n'ait à les acheter à prix d'or. Pour que cette technique d'incubation, appelée *farm system*, fonctionne, il

⁸⁵ James R. Walker et Robert V. Bellamy Jr., « Baseball on Television - The Formative Years, 1939-51 », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 11, n°2, printemps 2003, 5-6 ; toutefois, la retransmission télévisée des matches des Dodgers fut surtout le fait de Walter O'Malley, à partir de 1950.

⁸⁶ McGee, *The Greatest Ballpark*, 142 ; le 22 octobre 1939, le premier match de football américain fut également retransmis à la télévision depuis Ebbets Field.

fallait bien évidemment investir dans des académies de formation, des bons entraîneurs et de bons recruteurs, ce que Rickey put faire grâce, d'une part, à son réseau bâti à St Louis et à la confiance de George MacLaughlin, d'autre part.

Appelé parfois le « Léonard du base-ball » pour ses talents d'innovateur et son goût pour la science du base-ball, Rickey adopta donc une politique de recrutement inédite qui le mena à exploiter le filon jusqu'ici laissé intact des joueurs africains-américains. En brisant la « ligne de couleur » avec l'embauche de Jackie Robinson en 1947, il n'agit pas tant pour l'égalité entre Blancs et Noirs, comme beaucoup le pensèrent (et le pensent encore), mais bien pour l'intérêt économique du club, dont il devint co-actionnaire à partir de 1944⁸⁷. Ses efforts pour renouveler la politique entrepreneuriale du club portèrent leur fruit : de 1943 à 1950, le classement moyen grimpa à 2 sur 8, le taux de remplissage d'Ebbets Field à 68,3% (un record historique) et les profits médians annuels à près de 520 000 dollars de l'époque. Pourtant, aucune de ces réussites n'était inexorable : durant sa présidence, Rickey dut faire face à de nombreuses difficultés, comme la Deuxième Guerre mondiale, l'hostilité de la presse new-yorkaise ou les mœurs ségrégationnistes du base-ball. Je montre dans les pages suivantes que Rickey sut relever ces défis et continuer les efforts de MacPhail pour transformer les Dodgers en club de vainqueurs. Il le fit grâce à une stratégie managériale fondée sur la rationalité, le contournement des difficultés et surtout une gestion efficace des relations publiques.

3.1. Un connaisseur du base-ball et un homme d'affaires

« Joueur, *manager*, cadre, avocat, prêcheur, négociant de chevaux, orateur, innovateur, mari, père et grand-père, agriculteur, logicien, obscurantiste, réformateur, financier, sociologue, prosélyte, tricheur, père confesseur, expert aux échecs, ami et combattant » : la personnalité de Branch Rickey était pour le moins multiforme, à en croire le célèbre journaliste sportif Red Smith⁸⁸. L'homme qui fut à la proue des Dodgers de 1942 à 1950, d'abord en tant que manager général puis, à partir de 1944-45, comme co-actionnaire, arriva à Brooklyn avec une très grande expérience dans le base-ball ainsi qu'une solide réputation d'homme d'affaires efficace.

Né en 1881 dans une ferme du comté de Stockdale dans l'Ohio, Wesley Branch Rickey grandit chichement dans une famille de baptistes qui se convertit au méthodisme wesleyen, une branche du protestantisme réputée tolérante et qui incitait à la réflexion

⁸⁷ Pour une analyse fine des motivations de Branch Rickey, voir Lee Lowenfish, « When All Heaven Rejoiced : Branch Rickey and the Origins of the Breaking of the Color Line », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 11, n°1, automne 2002, conclusion, page 14.

⁸⁸ Cité dans McGee, *The Greatest Ballpark*, 169.

individuelle⁸⁹. Ce milieu rural et religieux eut, selon ses biographes, une grande influence sur le jeune Branch⁹⁰. Jusqu'à la fin de sa vie, par exemple, il tint la promesse qu'il avait faite à sa mère de ne pas jouer au base-ball le dimanche. Après avoir fait des études pour être instituteur (une formation qui l'influença probablement dans sa carrière d'entraîneur), il suivit à 20 ans l'exemple de son grand frère et devint base-balleur, sport qu'il découvrit en tant qu'étudiant à l'université Ohio Wesleyan⁹¹. Doué, il fut rapidement engagé à Dallas en ligue mineure, mais il ambitionnait surtout une carrière de juriste : le base-ball ne serait que son gagne-pain. Ses talents de receveur lui valurent une place aux St Louis Browns en 1905 puis aux New York Highlanders. Parallèlement, il suivait des cours à Allegheny College (Pennsylvanie), et à son *alma mater* Ohio Wesleyan où il commença sa carrière de coach. En 1909, toujours sur la liste des base-balleurs professionnels, il s'inscrit à l'Université du Michigan pour faire son droit. De nouveau, il obtint le poste très convoité d'entraîneur en chef. C'est alors qu'il fut remarqué par Robert Lee Hodges, le propriétaire des Browns, qui l'embaucha en 1912 comme manager général pour cette équipe de l'*American League*. Mais Rickey acquit surtout son expérience et sa réputation de 1919 à 1942 en tant que responsable du développement des Cardinals de St Louis, en *National League*. Durant ces 24 saisons, il bâtit un véritable empire sur le Mississippi : le « Gas-House Gang » de Joe Medwick, Pepper Martin, Leo Durocher et les frères Dean firent des « Cards » une des équipes les plus populaires et rentables du circuit, emportant six fanions et deux *World Series* en 1931 et 1934.

Ces succès furent obtenus grâce à une technique de gestion aussi inédite que réussie, remarquée par le magazine le *Sporting News*, « la Bible du base-ball » qui élit deux fois Rickey « dirigeant de l'année »⁹². L'élément central de sa stratégie consistait dans la construction pionnière de ce que les Américains appellent le *farm system*, que l'on traduira ici par le « système de pépinières ». Il s'agissait en effet pour le manager des Cardinals d'acquérir un grand nombre de petites et moyennes formations évoluant en ligue mineure afin d'y former les jeunes pousses, de les faire mûrir et enfin de les engager dans l'équipe majeure pour qu'ils y fassent valoir leurs atouts. Ce système, fondé sur le modèle de l'intégration

⁸⁹ Dr. Ivan M. Tribe, « Sir Knight Branch Rickey : The Man Who Changed Baseball the Most », *Grand Encampment of Knights Templar of the United States of America*, article en ligne, disponible à www.knightstemplar.org/articles/0207/rickey.pdf, consulté le 02/06/09 ; en 1883, les Rickeys déménagèrent 25 km au sud, à Duck Run, comté de Scioto, en bordure du village de Lucasville et continuèrent de mener une vie plus que modeste, Richard J. Puerzer, « Engineering Baseball : Branch Rickey's Innovative Approach to Baseball Management », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 12, n°1, automne 2003, 75.

⁹⁰ Voir par exemple, Lee E. Lowenfish, *Branch Rickey, Baseball's Ferocious Gentleman*, Lincoln (Illinois), University of Nebraska Press, 2007 et Murray Polner, *Branch Rickey : A Biography*, New York, Atheneum, 1982.

⁹¹ Cette information comme les suivantes, Puerzer, « Engineering Baseball », 75-76.

⁹² Joe Hasel, *Baseball's Beloved Bums : The Brooklyn Dodgers*, New York, Weiser Publ. Co., 1947, 7.

verticale typique des grandes entreprises de la fin du 19^{ème} siècle, avait l'avantage de réduire les coûts affairant au recrutement des joueurs, un des postes budgétaires les plus importants dans la comptabilité d'un club de base-ball. En effet, tout joueur évoluant dans n'importe lequel de ces clubs affiliés appartenait *de jure* à l'organisation parente qui n'avait pas à établir de contrat ni même déboursier le moindre dollar pour promouvoir un espoir de la pépinière au rang de joueur majeur. Bien sûr, plus le nombre de *farms* était grand, plus le club parent pouvait s'approvisionner en jeunes recrues à moindres frais, ce qui fut le cas pour les St Louis Cardinals : en 1940 ils possédaient 31 clubs affiliés, un record, d'où avaient émergé les vedettes du « Gas-House Gang »⁹³.

Après avoir acquis de nombreux succès et une solide fortune dans la ville du Missouri, Rickey se brouilla vers 1940 avec le propriétaire des Cardinals, Sam Breadon. Plusieurs options se présentaient alors à ce richissime magnat du base-ball : la politique (il fut pressenti comme gouverneur ou sénateur républicain), une carrière dans l'assurance qui mettrait en valeur ses talents d'orateur, ou alors un nouveau départ dans le base-ball⁹⁴. A 65 ans en 1942, il était encore d'une vitalité phénoménale, tenant en haleine pendant des heures ses auditoires lors de ses fameuses conférences sur le base-ball, la religion, ou la politique. Dans les camps d'entraînement on le voyait encore se baisser près du sol pour montrer à un frappeur encore vert les limites de la zone de prise⁹⁵. Toutefois, deux raisons personnelles le poussèrent particulièrement à accepter de prendre les rênes du club de base-ball de Brooklyn. Son fils, Branch Rickey Jr., y œuvrait depuis 1939 comme responsable des clubs affiliés et il le tardait de le rejoindre⁹⁶. Deuxièmement, Rickey avait toujours considéré Larry MacPhail comme son protégé (leurs chemins s'étaient croisés à la faculté puis à St Louis) et il n'est pas impossible qu'il ait eu à cœur de continuer l'œuvre accomplie à Brooklyn par son disciple. De plus, au départ de MacPhail, les Dodgers étaient une des équipes de la *NL* les plus en vue, disposant d'un vaste bassin de population à New York et de solides ressources financières⁹⁷. C'est pourquoi, quand Jim Mulvey l'approcha fin 1942 pour lui proposer de prendre la tête des Dodgers, Branch Rickey ne refusa pas l'offre comme il l'avait fait 4 ans plus tôt. De plus, une troisième raison acheva de le convaincre : on lui promit un salaire annuel de 50 000

⁹³ Voir <http://www.baseball-reference.com/minors/affiliate.cgi?id=STL&year=1940>, consulté le 02/06/09.

⁹⁴ Lowenfish, « When All Heaven Rejoiced », 3-5.

⁹⁵ Barber le qualifia même de « dynamo humaine » ; photographie de Stein à Bear Mountain en 1942, Barber et Stein, *The Rhubarb Patch*, 63.

⁹⁶ Lowenfish, « When All Heaven Rejoiced », 6.

⁹⁷ En 1940, Brooklyn comptait environ 2,7 millions d'habitants, soit la 3^{ème} plus grande entité urbaine du pays, disponible à <http://www.census.gov/population/www/documentation/twps0027/tab17.txt>, consulté le 2/6/09.

dollars (plus 10% des bénéfiques avant imposition), soit entre de 500 et 600 000 dollars de 2007⁹⁸.

3.2. Fortifier le club

Quand Branch Rickey arriva à Brooklyn, il devait faire face à plusieurs défis pour fortifier le club. Premièrement, les Etats-Unis étaient entrés en guerre un an auparavant suite à l'attaque sur Pearl Harbor. Pour les ligues majeures, cela se traduisit par une restriction considérable de leur marge de manœuvre malgré la célèbre insistance du président Roosevelt à donner « le feu vert » aux propriétaires pour qu'ils maintiennent le base-ball à un haut niveau de jeu afin de préserver le moral de la population⁹⁹. Deux conséquences de l'économie de guerre affectèrent directement les Dodgers. Ils ne pouvaient plus, à cause des restrictions sur le transport imposées par le gouvernement, s'entraîner à Clearwater, Orlando ou Miami en Floride, mais à Bear Mountain et sur le camp de West Point dans l'Etat de New York, où le climat rude, même en mars, rendait difficile les exercices d'extérieur¹⁰⁰. De plus, à partir de 1942, le secrétariat à la guerre exigea de tous les hommes majeurs valides et sans dépendants qu'ils servent sous les drapeaux, ce qui priva le club de 75 jeunes talents, laissant disponibles seulement les joueurs d'un certain âge que Rickey n'hésitait pas à qualifier de « vétérans »¹⁰¹.

Deuxièmement, avec un club vieillissant, il était difficile de maintenir le niveau atteint par les Dodgers durant les années MacPhail : après une troisième place en 1943, le club finit 7^{ème} en 1944. Cette contre-performance rappela aux chroniqueurs de la presse new-yorkaise les déboires des *daffy boys* des années 1920 et 1930 et ils furent prompts à critiquer Rickey¹⁰². Après tout, un des clubs les plus loufoques et virulents de la ligue était désormais piloté par un méthodiste qui ne buvait pas, sermonnait en citant la Bible et avait rejoint Brooklyn pour travailler avec son fils, soit bien assez pour s'attirer le désamour des journalistes locaux. Il commit, de plus, une erreur immense aux yeux du public en limogeant le vieux Dolph Camilli, un des piliers des Dodgers depuis 1938 et symbole de la renaissance du club. Rickey fut alors affublé des surnoms dépréciatifs comme « Le Pingre » (*El Cheapo*) par Jimmy

⁹⁸ McCue, « Two out of Three », 45, soit 10 fois plus que le salaire minimum des joueurs, sans les primes ; pour la conversion en fonction de l'Index des Prix du Consommateurs, <http://www.minneapolisfed.org>, 15/06/09.

⁹⁹ Lettre de F. D. Roosevelt à K. M. Landis, 15 janvier 1942, citée dans James A. Percoco, « Baseball and World War II : A Study of the Landis-Roosevelt Correspondence », *OAH Magazine of History*, vol. 7, n°1, été 1992 ; sur FDR et le base-ball, voir Ron Briley, « Don't Let Hitler (or the Depression) Kill Baseball : Franklin D. Roosevelt and the National Pastime, 1932-1945 », *Class at Bat, Gender on Deck and Race in the Hole : A Line-Up of Essays on Twentieth Century Culture and America's Game*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland & Co, 2003, 23-38.

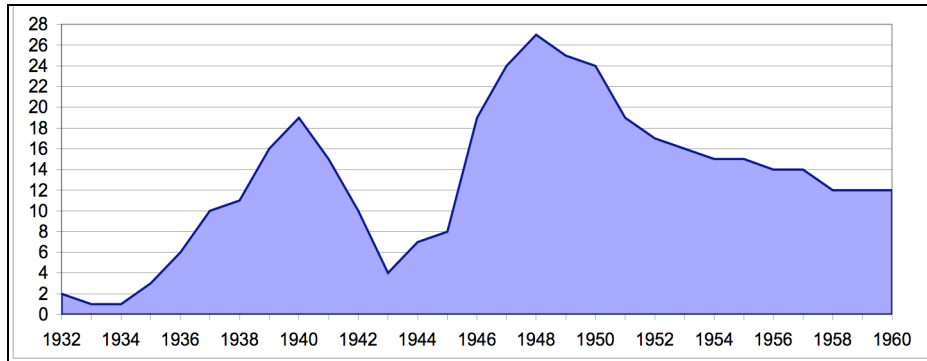
¹⁰⁰ Barber et Stein, *The Rhubarb Patch*, 54 ; pour les localisations de 1923 à 1940, voir <http://www.acmewebpages.com/dodgers/springs.htm>, consulté le 01/06/09.

¹⁰¹ *Dodger Doings*, Vol. 5, n°2, 7 mars 1942, ce chiffre vaut pour toute l'entreprise Dodgers ; sur les « vétérans », Lowenfish, « When All Heaven Rejoiced », 7.

¹⁰² Sur les relations houleuses entre Rickey, la presse et le public d'Ebbets Field pendant la guerre, *Ibid.*, 8.

Powers du *New York Daily News* ou le « Mahatma » (pour son autoritarisme moraliste) par Tom Meany du *New York World-Telegram*.

a) Le système de pépinière (farm system) chez les Dodgers



Graphique 7 : Nombre d'équipes en ligue mineure affiliées aux Brooklyn Dodgers, 1932-1960

Source : données compilées à partir de Streng, « Dodger Farm System History », article en ligne cité.

Pour faire face à ces défis et remettre les Dodgers sur le chemin de la réussite, Branch Rickey dupliqua à Brooklyn ce qui lui avait tant réussi à St Louis : une politique innovante de recrutement des joueurs, associée à une formation quasi-scientifique des jeunes recrues.

Il reprit tout d'abord en main le système de pépinière des Dodgers pour en faire un des plus vastes et des plus brillants du pays. Durant les années MacPhail, on comptait une moyenne de 15 clubs affiliés en ligue mineure ; sous Rickey de 1943 à 1950, ce chiffre passa à 21,5 avec un record de 27 en 1948 et un taux constamment supérieur à 19 dès la fin de la guerre (voir Graphique 7)¹⁰³. Autrement dit, Rickey attendit la fin du conflit mondial pour investir massivement et à une hauteur jamais égalée auparavant dans l'histoire des Dodgers dans le système de pépinière. En 1948, les 27 clubs couvraient l'intégralité du territoire américain, de Cambridge (Maryland) à Santa Barbara (Californie) en passant par Valdosta (Georgie), Danville (Illinois), Fort Worth (Texas) et même Montréal et Trois-Rivières au Canada, province de Québec. Non seulement les équipes filleules des Dodgers étaient nombreuses, mais encore elles brillaient dans les multiples ligues qu'elles occupaient¹⁰⁴. En 1946, 15 sur 20 étaient en première partie de classement et pas moins de cinq d'entre elles finirent avec le fanion de leur ligue en poche : Montréal, Fort Worth, Trois Rivières, Abilene et Danville¹⁰⁵. Autre vertu des équipes pépinières, Branch Rickey put placer à leur tête des managers de qualité comme Ray Blades, John Fitzpatrick, Walter Alston ou Jake Sisler, les deux derniers terminant leur carrière à Brooklyn et à Los Angeles. L'ensemble était géré par

¹⁰³ Données calculées à partir de Patrick Spreng, « Dodger Farm System History », *Acme Dodgers*, article en ligne, disponible à <http://www.acmewebpages.com/dodgers/farmpast.htm>, consulté le 29/05/09.

¹⁰⁴ En effet, la ligue mineure était divisée en une trentaine de sous-ligues auxquelles était attribuée une « classe » pour désigner le niveau de la compétition, de AAA pour les meilleures à D pour les plus faibles.

¹⁰⁵ Hasel, *Baseball's Beloved Bums*, 11 ; voir aussi *Dodgers Line Drives*, vol. 10, n°3, septembre 48, 1.

son fils Branch Rickey, Jr¹⁰⁶. D'un point de vue sportif et entrepreneurial, l'investissement dans le *farm system* porta ses fruits à au moins deux niveaux :

a) La quasi-intégralité des joueurs vedettes qui firent la fortune des Dodgers de 1947 à 1957 émergèrent de ces équipes affiliées, comme Jackie Robinson, Roy Campanella, Duke Snider, Gil Hodges, Carl Erskine, et le reste du groupe qu'on appelle « les garçons de l'été »¹⁰⁷. Dans le détail, sur 13 joueurs majeurs évoluant aux Dodgers de 1945-57, deux seulement n'étaient pas issus des clubs pépinières avant de signer pour Brooklyn (Pee Wee Reese et Preacher Roe). Les onze autres furent recrutés à Montréal, Fort Worth, Nashua, Newport News ou St Paul pendant les années de guerre (Gil Hodges, Duke Snider, *etc.*) ou surtout en 1946 (Roy Campanella, Jackie Robinson, Carl Erskine, Don Newcombe, *etc.*). La majorité d'entre eux signèrent à Brooklyn en 1948, après deux ans de formation dans les mineures. Il est donc indéniable que le *farm system* de Branch Rickey joua un rôle clé dans la domination de Brooklyn sur la *National League* entre 1947 et 1957.

b) En formant dans son sérail entre 1943 et 1946 les joueurs qui allaient lui rapporter des bénéfices quelques années plus tard, le « Mahatma » fit une opération financière qui lui donna un avantage considérable sur les autres propriétaires au sortir de la guerre : il n'avait pas à construire son équipe en achetant à prix d'or les vedettes libérées des forces armées. Alors que ses concurrents avaient adopté pendant le conflit une attitude de « retranchement », Rickey avait envoyé des recruteurs à travers le pays pour construire pendant la guerre les Dodgers d'après la guerre¹⁰⁸. Non seulement, en 1946 il possédait une centaine de joueurs jeunes et performants répartis entre les équipes mineures et l'organisation mère, mais encore il disposait d'un cheptel de joueurs de qualité à transférer, susceptibles de lui rapporter beaucoup d'argent auprès de ses concurrents (et d'augmenter sa prime indexée sur les recettes du club).

En d'autres termes, grâce à ce coup de poker risqué (si la guerre avait duré plus longtemps, Rickey aurait ruiné le club avec sa politique de recrutement), le *general manager* de Brooklyn avait, en 1946, une mainmise quasi-monopolistique sur l'offre dans un marché où la demande était forte. Cette position de force explique en partie les bons résultats sportifs et financiers des Dodgers entre 1947 et 1957, même après le départ de Rickey.

¹⁰⁶ Il les gérait avec Harold Roettger, *Line Drive for the Dodgers*, vol. 8, n°21, janvier 1946, 3.

¹⁰⁷ Données compilées à partir d'un site très complet sur les ligues mineures, <http://www.baseball-reference.com/minors>, et de *The Baseball Biography Project*, <http://bioproj.sabr.org/>, consultés le 29/05/09 ; Kahn, *The Boys of Summer*.

¹⁰⁸ Barber et Stein, *The Rhubarb Patch*, 55.

b) *Spring Training* et « *Dodgertown* »

Un autre aspect important de la stratégie employée par Rickey pour faire des Dodgers une équipe de vainqueurs fut l'amélioration de ce que les Américains appellent *Spring Training*, c'est-à-dire la période allant de début mars à mi-avril durant laquelle les équipes de base-ball professionnel se préparent pour la saison à venir en s'entraînant par des exercices (*drills*) et des matchs amicaux (*barnstorming games*), le plus souvent dans les Etats du sud-est du pays. De nouveau, Rickey appliqua des techniques de gestion efficaces et rationnelles pour préparer au mieux les Dodgers car, comme il le disait souvent, « il [était] surprenant de voir combien de fanions et même de *World Series* [étaient] gagnés – ou perdus – sur les camps de *Spring Training* »¹⁰⁹. Il fut en fait un des premiers managers à reconnaître l'impact potentiel de plusieurs semaines de préparation bien conduites et planifiées, alors que la coutume était de considérer *Spring Training* comme une simple remise en jambe avant la saison.

Le point culminant des efforts de Rickey pour rationaliser l'entraînement physique et moral des joueurs fut le développement à partir de 1947 de « *Dodgertown* », un complexe athlétique global situé à Vero Beach, sur la côte atlantique de la Floride, à 300 km au sud d'Orlando. L'armée américaine y avait construit pendant la Deuxième Guerre mondiale une base temporaire de la *Navy* pour y loger dans des baraquements de fortune les soldats engagés¹¹⁰. En 1946, Bud Holman, un notable local impliqué dans le transport aérien, contacta Branch Rickey car il savait que celui-ci cherchait un lieu unique où accueillir pour *Spring Training* tous les joueurs de ses 26 équipes de ligue mineure ainsi que son équipe majeure. Depuis la fin de la guerre, les Dodgers s'étaient entraînés à Daytona Beach et à Sanford, également en Floride¹¹¹. En 1947, Rickey loua à Pensacola une base de l'armée de l'air pour les équipes mineures, mais il emmena la formation première à la Havane (Cuba) pour éviter toute complication liée à la présence dans l'équipe de Jackie Robinson, premier Africain-Américain à jouer en ligue majeure¹¹². En 1948, pour la même raison, il entraîna les Dodgers et les Royaux de Montréal en République Dominicaine, à Ciudad Trujillo, mais les équipes mineures inaugurèrent *Dodgertown*, alors qualifié de « centre d'entraînement le plus complet et le plus scientifique de toute l'histoire des sports »¹¹³.

En 1949, Rickey réalisa son rêve de réunir en un seul lieu tous ses joueurs afin de les remettre en forme mais surtout d'évaluer leurs capacités, de les mettre en concurrence et de

¹⁰⁹ Cité dans Puerzer, « *Engineering Baseball* », 82 ; *ibid.* pour la suivante.

¹¹⁰ Shyer, « *Dodgertown : Spring's Eternal* », consulté le 17/06/09.

¹¹¹ Barber et Stein, *The Rhubarb Patch*, 91.

¹¹² Pour plus de détails voir *infra* page 314.

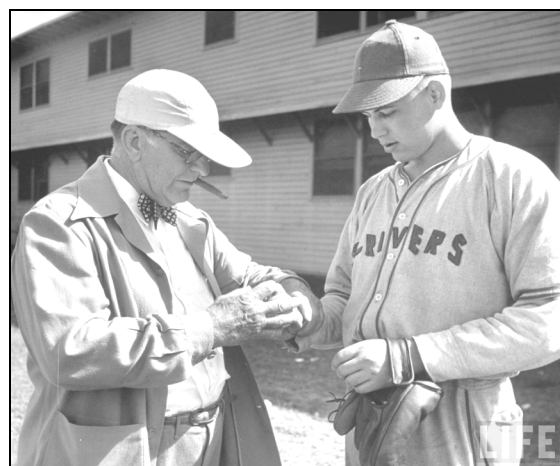
¹¹³ Polner, *Branch Rickey : A Biography*, 134 cité dans Puerzer, « *Engineering Baseball* », 81 ; toutefois, Shyer, in « *Dodgertown* », précise que certains terrains étaient infestés de serpents.

leur enseigner les fondamentaux de la science du base-ball. Pour atteindre ce but, il les fit loger dans les mêmes dortoirs rudimentaires que les soldats quelques années auparavant, servait les repas à heures fixes dans des grandes cantines militaires et organisait chaque soir des « conférences » où il dissertait sur tel ou tel aspect du jeu ou de la psychologie du joueur¹¹⁴. Plus précisément, Dodgertown se composait de plusieurs ateliers où chaque joueur s'entraînait quelques heures selon un système pointu de rotation. Tous passaient devant des dizaines de coaches, comme Jake Sisler, qui leur inculquaient les fondamentaux, parfois aux moyens de machines comme les « lanceuses automatiques », et les évaluaient sur leurs compétences dans les quatre domaines du base-ball : la frappe, le lancer, la défense (*fielding*) et la course. Pour chaque activité, Rickey développa des instruments spécifiques, telles les cages de frappe, les supports de frappe, les rectangles blancs figurant les zones de *strike** ou encore les bancs de sable destinés à perfectionner la technique du vol de base par glissade (voir Photographie 26). Il renouvela également la science du base-ball en embauchant le premier un statisticien, Allan Roth, chargé de développer de nouveaux indices de compétitivité¹¹⁵. Le « Léonard du base-ball », comme on finit par appeler Rickey, croyait en effet que les rudiments et les nuances du base-ball pouvaient être maîtrisés par la pratique répétée et organisée. Ce pédagogue invétéré transforma ainsi son système de pépinières en « usine à produire des joueurs de ligue majeure », selon Red Barber qui passait tous ses printemps à Dodgertown afin de préparer, lui aussi, sa saison de commentateur et de fraterniser avec les joueurs¹¹⁶.

¹¹⁴ Il parlait de courage, d'amélioration de soi, de sobriété, *etc.*, Puerzer, « Engineering Baseball », 82.

¹¹⁵ Ibid., 83 ; dans un article devenu célèbre, Rickey et Roth défendirent que la « moyenne à la batte » (*batting average*) était un indicateur beaucoup moins pertinent que la « moyenne de frappe » (*slugging average*), qui est le ratio entre le nombre de passages au bâton et le nombre de bases obtenues. Par exemple, un *home-run* sur 4 tentatives vaut 25% pour le premier indicateur et 100% pour le second, Branch Rickey, « Good-Bye to Some Old Baseball Ideas », *Life Magazine*, 2 août 1954 et Hasel, *Baseball's Beloved Bums*, 59.

¹¹⁶ Barber et Stein, *The Rhubarb Patch*, 91 ; *Dodgers Line Drives*, vol. 10, n° 3, septembre 1948, 2.



Photographie 25 : Le camp d'entraînement « Dodgertown » à Vero Beach (Floride)

Source : Shyer, « Dodgertown », op. cit. et « Life Magazine Photo Archives ». De haut en bas et de gauche à droite : un joueur s'entraîne à la frappe grâce à un *batting tee* ; un apprenti pratique son vol de base en glissade ; les frappeurs attendant leur tour à la « cage de frappe » ; le « Mahatma » montrant lui-même à une recrue de Trois Rivières comment mettre ses doigts sur les coutures de la balle.

3.3. Un coup de dés gagnant : le recrutement de Jackie Robinson

a) Contexte et historiographie

Le 15 avril 1947, Jack Roosevelt « Jackie » Robinson, né à Cairo en Georgie 28 ans plus tôt, devint le premier joueur africain-américain à porter le maillot d'une équipe de base-ball de ligue majeure. En prenant sa position sur la première base devant 26 623 personnes réunies ce jour-là à Ebbets Field pour voir les Dodgers affronter les Braves de Boston, il changea durablement le base-ball ainsi que la conception de la place des noirs dans la société américaine. Dans les années 1880, les cadres de ce sport avaient conclu un « accord de *gentlemen* » pour exclure les joueurs et dirigeants noirs du base-ball professionnel. L'existence, durable et pérenne, d'une « ligne de couleur » dans ce sport reflétait la nature des relations interraciales dans un pays où les Etats du sud appliquaient des lois discriminatoires

dites « Jim Crow » inspirées par la doctrine « séparés mais égaux » de l'arrêt de la Cour suprême des Etats-Unis *Plessy contre Ferguson* de 1896. Effectivement, la ségrégation affectant l'instruction, le logement, l'emploi, mais aussi les lieux publics comme les trains, hôtels et restaurants, était dupliquée dans le monde du base-ball avec l'existence depuis les années 1900 de « ligues noires » réservées aux joueurs noirs et hispaniques¹¹⁷. Sous l'influence de forces diverses, à partir des années du New Deal, et surtout pendant la Deuxième Guerre mondiale, certains bastions de cette Amérique duale condamnant les noirs à l'invisibilité commencèrent à être remis en cause, à commencer par la ségrégation dans l'armée et dans le base-ball, ce sport « national » dans lequel l'hypocrisie de l'idéal de justice et de démocratie devenaient insoutenables¹¹⁸.

Branch Rickey fut le premier des dirigeants de club à « briser cette ligne de couleur », au terme d'une longue campagne secrète et alambiquée débutée dès son arrivée à Brooklyn en 1942. L'« intégration » de Jackie Robinson, comme on dit en anglais, demeure un des épisodes les plus étudiés et des plus populaires de l'histoire du base-ball, voire de celle des droits civiques¹¹⁹. La main tendue de Rickey, sage conseiller agissant par pitié et intelligence entrepreneuriale, l'abnégation de Robinson, martyr solitaire d'une cause qui le dépassait, la camaraderie interraciale de coéquipiers unis derrière « Jackie » contre les insultes et les coups de crampons, l'accueil triomphal réservé à ce héros d'après-guerre par des milliers de citoyens blancs et noirs, du sud et du nord, fans de base-ball ou non : tous les éléments de ce « grand roman américain épique et édifiant appartiennent à une mythologie nationale qui relie cette saga, où la réalité n'est pas si éloignée du mythe, à une perception partagée de l'équité et du progrès social », selon l'historien et spécialiste Jules Tygiel¹²⁰. Toutefois, la narrativité naturelle de cette histoire et son grand succès obscurcissent les conditions dans lesquelles ce recrutement s'est déroulé ainsi que les risques qu'ils comprenaient au départ. Si les stratégies et les motivations de Branch Rickey sont aujourd'hui bien connues, notamment grâce aux travaux pionniers et toujours séminaux de Tygiel, la vaste littérature scientifique portant sur l'intégration de Robinson adopte systématiquement une approche linéaire qui prend pour argent comptant la réussite de l'entreprise et ne fait que l'expliquer à rebours, sans l'ancrer,

¹¹⁷ Sur les « ligues noires » voir Heaphy, *The Negro Leagues, 1869-1960*.

¹¹⁸ La fin du « dilemme » fut annoncé prophétiquement par le sociologue suédois Myrdal Gunnar dans un essai célèbre, Gunnar Myrdal, *An American Dilemma : The Negro Problem and Modern Democracy*, New York, Harper & Row, 1944, cité pour son rôle dans la déségrégation du base-ball in Tygiel, *Great Experiment*, 8 ; sur la nécessité d'intégrer des joueurs noirs au nom de « l'idéal démocratique » des Etats-Unis, voir « Negroes In Baseball », *New York Times*, 20 novembre 1945, 20.

¹¹⁹ Indice de la nature iconique de Robinson, la Bibliothèque du Congrès choisit une photographie du joueur pour illustrer la section « mémoire américaine » de son site web, <http://www.loc.gov/index.html>, le 13/06/09

¹²⁰ Jules Tygiel, « "A Lone Negro" in Major League Baseball », dans Patrick B. Miller et David K. Wiggins, dir., *Sport and the Color Line, Black Athletes and Race Relations in Twentieth-Century America*, New York, Routledge, 2004, 185.

qui plus est, dans le contexte local brooklynois¹²¹. Il s'agit donc ici de revisiter l'intégration de Robinson à la lumière de la problématique de ce chapitre, à savoir, la transformation des Brooklyn Dodgers en club de gagnants grâce à des politiques managériales audacieuses et adaptées.



Photographie 26 : Jackie Robinson et Branch Rickey signent le contrat historique mettant fin à la ségrégation dans la ligue majeure de base-ball, 1945

Source : dossiers du *Chicago Tribune*

Dans un après-guerre où les émeutes raciales et les lynchages étaient encore fréquents¹²², Branch Rickey brisa la « ligne de couleur » interdisant depuis 60 ans la pratique du base-ball dans les ligues majeures aux Africains-Américains. Sur cette photo – récréation pour le film *The Jackie Robinson Story* de la signature du contrat du 28 août 1945 – Rickey met en scène son rôle de protecteur à l'égard d'un Robinson affable et disponible, sous le regard du « grand émancipateur » Abraham Lincoln, idole républicaine du président des Dodgers.

b) Un recrutement lucratif minutieusement préparé

Longtemps présenté comme le résultat d'une destinée manifeste vouée à faire disparaître les lois Jim Crow et accompli par le génie visionnaire de Branch Rickey, le recrutement de Jackie Robinson s'intégrait plus réalistement dans une logique entrepreneuriale. Celle-ci était fondée sur l'acquisition de nouveaux joueurs à bas prix, alors que la demande était à son plus bas pendant la guerre. L'intégration de Robinson fut donc avant tout une excroissance de la politique entrepreneuriale adoptée par Rickey avec le *farm system* et Dodgertown.

Le projet de déségréguer les ligues majeures, afin d'exploiter, le premier, le vaste filon des talents africains-américains, fut présent dans l'esprit de Branch Rickey dès la fin 1942. Il se pourrait même que, frustré par la loi interdisant aux Noirs de s'asseoir dans les

¹²¹ Même si Rickey ne semble pas avoir parié sur le soutien de la population noire de Brooklyn, alors en plein essor, la réussite de l'intégration de Robinson fut probablement facteur d'une popularité accrue des Dodgers auprès de tous les Brooklynois, Tygiel, *Great Experiment*, 54 et chapitres 7 et 8 pour une discussion critique.

¹²² Chris Lamb, « "I Never Want to Take Another Trip Like This One" : Jackie Robinson's Journey to Integrate Baseball », *Journal of Sport History*, vol. 24, n°2, été 1997, rapporte 9 lynchages et 20 sauvetages, 181.

gradins découverts de Sportsman's Park à St Louis, où il oeuvrait alors, le « Mahatma » soit venu à Brooklyn, une ville du nord réputée plus tolérante, précisément pour réaliser son dessein¹²³. Quoi qu'il en soit, il informa dès 1943 le directoire du club qu'il cherchait à embaucher un joueur noir, suggestion qui reçut l'approbation de George McLaughlin, même si celui-ci le prévint qu'il risquait de perdre beaucoup s'il ne réussissait pas dans son entreprise¹²⁴. Rickey envoya alors plusieurs recruteurs (*scouts*) en mission dans les Caraïbes et au Mexique, où les joueurs de talent étaient nombreux, pour évaluer la possibilité d'engager, d'abord dans un des clubs de ligue mineure affiliée aux Dodgers, un joueur de couleur. Tom Greenwade repéra l'arrêt-court* Silvio Garcia mais il rédigea dans son rapport à Rickey qu'il manquait de contrôle de soi et s'inquiétait de savoir si sa non maîtrise de l'anglais ne serait pas un obstacle à son intégration¹²⁵.

Rickey s'entoura alors des recruteurs Clyde Sukeforth et Wid Matthews pour superviser et accélérer sa recherche de joueurs noirs prometteurs évoluant dans les « ligues noires ». Il cherchait très particulièrement un athlète compétitif, disposant d'une bonne maîtrise de lui-même, et d'un bon niveau d'éducation. Après avoir réparti une demi-douzaine de *scouts* dans tout le pays et dépensé un total de 25 000 dollars, il opta pour un Africain-Américain résidant en Californie, Jack Roosevelt Robinson, que lui avait recommandé Wendell Smith, journaliste au plus grand hebdomadaire noir du pays, *The Pittsburgh Courier*¹²⁶. « Jackie » était diplômé de l'université de Los Angeles (UCLA), un athlète hors du commun, aussi brillant au football, au basket-ball, au base-ball qu'en athlétisme (ses résultats aux épreuves universitaires de saut en longueur lui auraient permis d'aller aux Jeux Olympiques de 1940 si ceux-ci n'avaient pas été annulés par la guerre). De plus, il ne buvait pas, allait à l'église méthodiste (comme Rickey) et était en passe de se marier à Rachel, son amour de jeunesse. Enfin, Robinson avait servi comme lieutenant dans l'armée américaine, même s'il ne fut jamais envoyé au combat¹²⁷. Il y avait développé ses talents de base-balleur, une carrière qu'il décida de suivre au Kansas City Monarchs, club évoluant dans la « negro league » où il fut repéré par Clyde Sukeforth, un des recruteurs de Rickey. Ce dernier pensait alors recruter d'autres joueurs noirs, comme Roy Campanella, Don Newcombe, Sam Jethroe, Roy Partlow ou John Wright pour ne pas être taxé d'opportuniste et pour que ne pèse pas sur

¹²³ L'interdiction, dans cette ville du Missouri la plus au sud des ligues majeures, fut levée en mai 1944 seulement, Lowenfish, « When All Heaven Rejoiced », 9.

¹²⁴ Golenbock, *Bums*, 153.

¹²⁵ Lowenfish, *Baseball's Ferocious Gentleman*, 350.

¹²⁶ Tygiel, *Great Experiment*, 4 ; pour la somme, John Thorn et Jules Tygiel, « Jackie Robinson's Signing : the Real, Untold Story », dans John Thorn et Pete Palmer, dir., *Total Baseball*, New York, Warner Books, 1997, 2432.

¹²⁷ A Fort Hood (Texas), en août 1944, Robinson refusa d'obéir aux lois Jim Crow et de s'asseoir à l'arrière d'un bus militaire, ce qui lui valut la cour martiale. Il fut acquitté. Cet acte de désobéissance civile fut tu par la presse pendant des années, Tygiel, *Great Experiment*, 59-62.

les épaules d'un seul athlète la pression d'être le premier joueur noir à briser la ligne de couleur¹²⁸.

c) *Tactiques et subterfuges*

Le « Mahatma » rencontra alors un problème majeur souvent négligé dans les premiers récits de l'intégration de Robinson : pour ne pas risquer de voir son dessein contrecarré, il devait agir discrètement car toute rumeur de déségrégation des ligues majeures aurait pu causer une levée de bouclier de la part des instances du base-ball syndiqué. Effectivement, le très conservateur commissaire Kenesaw Mountain Landis, le juge qui avait démantelé la *Federal League* en 1915 et qui avait conduit la purge du base-ball après le scandale des « Black Sox » en 1919, avait toujours agi en faveur du maintien de la ligue de couleur, même s'il répétait à l'envi « qu'il n'existait aucune loi, écrite ou tacite, interdisant aux noirs d'accéder aux ligues majeures car il était de la responsabilité des propriétaires d'engager qui ils désiraient »¹²⁹. Il risquait donc de déjouer d'une manière ou d'une autre les plans de Rickey. De plus, pas moins de 2/3 des joueurs de ligue majeure étaient issus du sud des Etats-Unis, ce qui impliquait qu'ils auraient émis des réserves voire boycotté le fait de jouer côte à côte avec un Africain-Américain. Par conséquent, Rickey dut recourir à un certain nombre de tactiques et subterfuges pour mener à bien sa stratégie entrepreneuriale.

L'entrée au capital et l'USL

La première d'entre elles fut de solidifier son pouvoir décisionnel en entrant en capital du club. Président depuis 1942 et le départ sous les drapeaux de MacPhail, Rickey voulut en 1944 devenir actionnaire, sûrement afin d'augmenter ses revenus et asseoir son autorité sur la destinée du club. George McLaughlin, qui restait le créancier du club, approuva ce projet et s'arrangea pour que lui et un certain Walter O'Malley, d'abord détaché par la *Brooklyn Trust Company* pour assainir les comptes des Dodgers puis conseiller juridique du club, acquièrent les parts des héritiers d'Edward McKeever¹³⁰. Dans le double souci de garantir le paiement et de garder quelques actionnaires purement Brooklynois, McLaughlin associa Rickey et O'Malley à John L. Smith, président de l'entreprise pharmaceutique Pfizer située à Brooklyn, devenu richissime grâce au développement de la pénicilline durant la Deuxième Guerre Mondiale et à Andrew J. Schmitz, cadre de la société d'assurance de Manhattan McCooey &

¹²⁸ Après avoir auditionné ces joueurs à l'automne 45 lors d'un match *all star* à Ebbets Field opposant les Dodgers de Dressen aux meilleurs athlètes des « ligues nègres », Rickey les intégra dans le groupe Dodgers au printemps 1946, Thorn et Tygiel, « Jackie Robinson's Signing », 2432.

¹²⁹ Sur le conservatisme de Landis, Tygiel, *Great Experiment*, 30 ; pour la citation, *New York Times*, 4 décembre 1943, cité dans Lowenfish, « When All Heaven Rejoiced », 10.

¹³⁰ Pour plus de détails sur l'arrivée de Walter O'Malley aux Dodgers, voir page 328.

Schmitz¹³¹. Contre 250 000 dollars, les quatre hommes acquirent, le 1^{er} novembre 1944, 25% des parts du club, 50% restants dans les mains des héritiers de Charles Ebbets et 25% dans celles de Ann Mulvey et son mari James, légataires de Steve McKeever¹³². La nouvelle fut remarquée nationalement, d'autant que chacun connaissait le talent de manager de Rickey depuis sa carrière à St Louis¹³³.

Toutefois la vraie offensive de Rickey eut lieu le 13 août 1945 lorsqu'il acheta, seulement 15 jours avant de signer Jackie Robinson, les 50% du clan Ebbets, en association avec O'Malley et Smith, Schmitz ayant quitté le partenariat¹³⁴. Le triumvirat disposait alors de 75% des parts du club, ce qui donnait à Rickey les mains libres pour conduire sa politique audacieuse de recrutement, d'autant que John Smith intervenait peu dans la prise de décisions¹³⁵. Walter O'Malley, lui, en tant que trésorier, conseiller juridique et « protégé » de MacLaughlin, ne s'opposait pas frontalement aux décisions du « Mahatma ». Enfin, Rickey s'assura que les autres membres du directoire, Ann et Jim Mulvey, ne pourraient poser d'obstacle à son dessein en convenant avec O'Malley et Smith d'un accord écrit mais non public stipulant que le triumvirat devrait faire bloc uni contre la parole des Mulveys en cas de litige et qu'il était interdit à un des trois partenaires de vendre ses parts à un acheteur extérieur sans avoir fait une offre au préalable aux deux autres¹³⁶. Entre novembre 1944 et août 1945, Rickey s'était donc arrangé pour, à la fois simplifier l'actionnariat du club (afin de le rendre plus efficace) et se donner les coudées franches dans la conduite de son projet révolutionnaire.

Deuxième tactique, il annonça en mai 1945 la création d'une troisième ligue de base-ball noir, appelé l'*United States League* (USL) qui comprenait une équipe à Brooklyn, baptisée les Brown Dodgers. Il fit croire à la presse (et même aux joueurs qu'il auditionnait) qu'il voulait élargir le *business* du base-ball noir car celui-ci lui semblait prometteur et parce qu'il trouvait indécentes les conditions dans lesquelles les « ligues noires » employaient son personnel¹³⁷. Sans que personne ne déjoue la supercherie, l'*USL* fut inaugurée à l'été 1945 et les Brown Dodgers jouèrent quelques matches à Ebbets Field, avant de couler faute de

¹³¹ Pour un portrait complet de John Smith, voir Lowenfish, « The Two Titans », 167 et 172 ; sur Schmitz, « Andrew J. Schmitz, 83 ; Part-Owner of Dodgers, Dies », *New York Times*, 19 février 1980, B5.

¹³² « Rickey Purchases Share in Dodgers », *New York Times*, 2 novembre 1944, 24 ; A l'occasion de cet article, Schmitz déclara : « John [Smith] et moi sommes tous les deux des gars de Brooklyn ; nous sommes fans des Dodgers depuis longtemps et avons tous les deux espoir dans l'avenir du club. En nous associant à M. Rickey, nous avons le sentiment de garder une part de l'actionnariat du club à Brooklyn, à qui il appartient ».

¹³³ « Rickey Buys Into Dodgers For \$250,000 », *The Washington Post*, 2 novembre 1944, 10.

¹³⁴ « Rickey and Two Associates Obtain Controlling Interest in Dodgers », *New York Times*, 14 août 1945, 24 ; sur Schmitz, McCue, « A History », 41.

¹³⁵ *Ibid.*, 45.

¹³⁶ « Memorandum of Understanding, entered into as of the 21st Day of September, 1945 », Branch Rickey Papers, Library of Congress, Manuscript Division, cité dans McCue, « Two out of Three », 46.

¹³⁷ Polner, *Branch Rickey : A Biography*, 158-60, cité dans Lowenfish, « When All Heaven Rejoiced », 11.

financements adéquats. Cet échec importait peu à Rickey car l'USL n'était qu'un écran de fumée pour dissimuler son vrai dessein.

Un recrutement apolitique

Celui qu'on appelait aussi « le Cerveau du base-ball » employa plusieurs autres techniques d'évitement pour garder secret son projet et faire qu'il se réalise sans encombre. La plus révélatrice d'entre elles consista à faire tout ce qui était en son pouvoir pour que son action pionnière ne passe pas pour acte politique, ce qui était particulièrement difficile dans un contexte où les mouvements en faveur de la déségrégation se multipliaient. S'il ne s'agit pas ici de faire l'histoire de la genèse du mouvement pour l'égalité entre Blancs et Noirs, il faut citer quelques éléments contextuels qui favorisèrent l'intégration de Robinson mais avaient le potentiel de mettre en péril le dessein de Rickey. En effet, pour lui qui ne voulait pas que son joueur devienne un symbole de la déségrégation, l'intérêt économique avait toujours dépassé la lutte contre les préjugés : « Je n'ai pas l'intention de partir en croisade, dit-il à son confident Arthur Mann, mon seul but est d'être équitable avec tout le monde et mon objectif égoïste est de gagner des matches »¹³⁸.

Parmi ces forces poussant la fin des lois Jim Crow, il faut citer la Loi Ives-Quinn votée par la législature de l'Etat de New York le 12 mars 1945 qui « éliminait la discrimination à l'embauche pour des raisons de race, de foi, de couleur ou d'origine nationale »¹³⁹. Déclinaison locale du courant déségrégationniste initiée en 1941 par le président Roosevelt et sa Commission sur les pratiques équitables dans l'emploi (*Fair Employment Practices Commission*), la loi Ives-Quinn mettait Rickey à l'abri de toute illégalité, mais elle risquait de l'associer à ce courant qu'il cherchait à éviter. En effet, depuis les années 1930 et le début des années 1940, les activistes les plus véhéments en faveur de la déségrégation des sports étaient soit la presse noire, comme le *Pittsburgh Courier* ou le *Chicago Defender*, soit la presse communiste, menée par Lester Rodney du *Daily Worker*¹⁴⁰. Or, Rickey, patriote reconnu, haïssait les communistes et ne souffrait d'être associé aux causes qu'ils soutenaient¹⁴¹. Il chercha donc à devancer ce qu'il aurait pu appeler « la croisade des rouges pour le droit des noirs » en s'invitant dans le débat politique. A l'été 1945, il

¹³⁸ Lettre de B. Rickey à A. Mann, octobre 1945, cité dans Rader, *Baseball : A History*, 150.

¹³⁹ *New York Times*, 13 mars 1945, cité dans Lowenfish, « When All Heaven Rejoiced », 12.

¹⁴⁰ Le *Pittsburgh Courier* organisa la campagne « Double V » pour coordonner une victoire dans le domaine des droits civiques à l'intérieur du pays et une victoire militaire à l'étranger, voir Patrick Washburn, « The Pittsburgh Courier and the Double V Campaign in 1942 », *American Journalism*, 3, 1986, 73-86 ; sur le rôle des communistes dans l'intégration de Robinson, Kelly E. Rusinack, « Baseball on the Radical Agenda : The *Daily Worker* and *Sunday Worker* Journalistic Campaign to Desegregate Major League Baseball, 1933-1947 », dans Joseph Dorinson et Joram Warwund, dir., *Jackie Robinson, Race, Sports and the American Dream*, Armand (New York), ME Sharpe, 1998, 75-85 ; parmi leurs actions les plus spectaculaires Wendell Smith et Joe Bostic forcèrent les dirigeants des Dodgers et des Red Sox à auditionner (*try out*) des joueurs noirs le 6 et le 15 avril 45.

¹⁴¹ Tygiel, *Great Experiment*, 54 et Lowenfish, « The Two Titans », 174.

embaucha le sociologue de New York University Dan Dodson pour qu'il monte un « comité sur le Base-ball » au sein du groupe sur les relations interraciales fondé par le maire de New York Fiorello La Guardia (*Committee on Unity*)¹⁴². Son but était de gagner du temps sur les groupes militants en faveur de la déségrégation du base-ball en contrôlant de l'intérieur les décisions prises sur ce sujet à l'échelle de la ville¹⁴³. Cette technique lui permit d'attendre jusqu'à octobre 1945 pour annoncer publiquement qu'il avait engagé Jackie Robinson chez les Brooklyn Dodgers et qu'il jouerait la saison suivante avec les Royaux de Montréal, la meilleure équipe mineure du groupe¹⁴⁴.

d) *Des choix efficaces une fois Robinson signé*

Recruter le premier joueur noir de l'histoire moderne du base-ball comportait pour Branch Rickey de nombreux risques, nous l'avons vu. Néanmoins, une fois Jackie Robinson signé, le chemin restait long à parcourir et les difficultés nombreuses avant que ce recrutement n'atteigne son but initial et primordial : permettre à Brooklyn de gagner des titres¹⁴⁵. Effectivement, la couleur de peau de Robinson généra l'hostilité de plusieurs acteurs de l'époque qui mirent en péril, d'une manière ou d'une autre, la « noble expérience » de Rickey. Ce dernier parvint toutefois à déjouer ou contourner ces risques, que l'on peut classer en trois groupes : la contrainte des lois Jim Crow, l'hostilité de la ligue et la pression de l'opinion publique.

Contre Jim Crow

De fait, la longue marche vers la déségrégation du base-ball commença pour Jackie Robinson et sa femme Rachel le matin du 28 février 1946 quand ils embarquèrent dans un avion au départ de Los Angeles afin de se rendre au camp d'entraînement de printemps des Royaux à Daytona Beach en Floride, où les lois Jim Crow interdisant aux noirs de partager les lieux publics (et les terrains de base-ball) avec les blancs étaient en vigueur. Charles Lamb

¹⁴² Thorn et Tygiel, « Jackie Robinson's Signing », 2432 ; Polner, *Branch Rickey : A Biography*, 175. Le *New York Times* félicita les Dodgers et les Yankees d'avoir monté ce comité en août 1945 sous la tutelle du maire LaGuardia pour étudier la discrimination dans le base-ball : « Les noirs doivent être traités avec équité et en fonction des talents dans toute les ligues majeures [...]. Le base-ball est devenu au fil du temps, une sorte de symbole des Etats-Unis. C'est un sport démocratique dans lequel le garçon des bas quartiers peut quitter ses guenilles et connaître une richesse (relative) grâce à son talent et sa force. Si nous acceptons de laisser des Noirs se battre en tant que soldats dans nos guerres, nous ne devrions pas poser de questions sur la couleur dans notre grand sport américain », « Negroes In Baseball », *New York Times*, 20 novembre 1945, 20.

¹⁴³ Thorn et Tygiel, « Jackie Robinson's Signing », 2432.

¹⁴⁴ Entre temps, Rickey avait secrètement signé Robinson le 28 août 1945 dans les bureaux des Dodgers au 215 Montague Street à Brooklyn, Rader, *Baseball : A History*, 150.

¹⁴⁵ Non sans une teinte de provocation raciale, Rickey déclara quelques jours avant le début de saison de Robinson à Montréal : « Je les ai recrutés [les joueurs noirs], car j'ai un intérêt à gagner des fanions. Si un éléphant pouvait jouer champ-centre mieux qu'un de mes joueurs, je mettrais l'éléphant sur le terrain », *Daytona Beach Evening News*, 1^{er} mars 1946, cité dans Lamb, « Jackie Robinson's Journey », 184.

rapporte que ce voyage fut une épreuve sordide pour le couple Robinson, contraint de changer deux fois d'avion pour des motifs raciaux, de dîner à l'extérieur de l'aéroport de La Nouvelle-Orléans à cause des lois Jim Crow et enfin de rallier Daytona Beach depuis Pensacola par un trajet de 16 heures passées à l'arrière d'un bus¹⁴⁶. Une fois sur place, Robinson envisagea d'abandonner l'expérience de Rickey et de retourner en « ligue noire », d'autant que malgré les précautions prises par le président des Dodgers au préalable, il devait résider et se restaurer dans des établissements différents de ses co-équipiers blancs et sa présence provoqua des protestations à Sanford, Tampa et Jacksonville¹⁴⁷.

Spring Training terminé, les Royaux partirent en tournée d'avant-saison à travers le sud où l'application des lois Jim Crow provoquèrent le boycott de certains matches. Anticipant ces difficultés, Rickey avait judicieusement décidé de placer Robinson à Montréal pour sa première saison. Cette ville du Canada, qui ne pratiquait pas les lois ségrégationnistes du Sud, offrait un climat de tolérance interracial qui profita à l'intégration du joueur noir¹⁴⁸. Dans les autres clubs du système de pépinière des Dodgers, cela aurait été plus difficile, à en juger par le choix fait par Rickey de placer Roy Campanella et Don Newcombe, deux autres recrues noires des Dodgers signées fin 1945, à Nashua (en Nouvelle Angleterre), plutôt qu'à Danville (Illinois) où « ils n'auraient pas été autorisés à jouer », selon Newcombe¹⁴⁹. Dernière stratégie de Rickey pour contourner les lois Jim Crow, il déplaça en 1947 le lieu d'entraînement des Dodgers de la Floride à Cuba (avec une tournée au Venezuela et au Panama), puis en 1948 en République Dominicaine, deux îles où Robinson et les autres joueurs noirs des Dodgers étaient protégés des lois ségrégationnistes du sud¹⁵⁰. De plus, en 1949, tous s'entraînèrent au camp Dodgertown de Vero Beach qui présentait l'avantage de loger les joueurs dans des baraquements et non dans des hôtels, ces derniers étant susceptibles de boycotter les Dodgers pour des raisons racistes ou pour ne pas perdre une clientèle sensible au maintien de la ségrégation.

¹⁴⁶ Ibid., 179.

¹⁴⁷ Rickey avait passé un accord avec le maire de Daytona Beach pour qu'il assouplisse les lois ségrégatives de la ville en échange des bénéfices économiques apportés par la présence des Dodgers et de la presse ; de plus Daytona Beach était la ville d'origine de l'activiste de droits civiques Mary McLeod Bethune et disposait d'une forte classe moyenne noire, Ibid., 183 et 186 ; pour les protestations, Sidney P. Johnston, *A History of Indian River County : A Sense of Place*, Vero Beach (Floride), Indian River County Historical Society, 2000, 116, cité dans Shyer, « Dodgertown : Spring's Eternal », consulté le 02/06/09.

¹⁴⁸ Dorothy W. Williams, « The Jackie Robinson Myth : Social Mobility and Race in Montreal, 1920-1960 », Mémoire pour le diplôme de MA, Histoire, Concordia University, Canada, 1999, 10.

¹⁴⁹ Michael Madden, « Nashua, NH, Was Safe Haven : Campanella and Newcombe Found an Early Home », *Boston Globe*, 28 mars 1997.

¹⁵⁰ McGee, *The Greatest Ballpark*, 191.

Contre l'hostilité du monde du base-ball

Deuxièmement, Branch Rickey dut faire face à une ligue hostile à la déségrégation du base-ball. La majorité des joueurs étaient du sud et craignaient pour leur réputation s'ils acceptaient de jouer aux côtés d'un noir¹⁵¹. D'autres, comme ce manager virulent né en Alabama, n'hésitèrent pas à insulter Robinson, à moquer ses lèvres lippues et son crâne prétendument épais, ou à prévenir ses coéquipiers qu'ils attraperaient des maladies à son contact¹⁵². De plus, un grand nombre de joueurs s'amusa dans les premiers mois de la saison 1947 à lui marcher sur le pied ou heurter son tibia avec les crampons (*spiking*) quand il protégeait la première base ou bien à lui « faire sentir le cuir sous le nez » comme on dit d'un lanceur qui vise le corps du frappeur plutôt que le gant du receveur¹⁵³. Rappelés à l'ordre par leurs managers, les joueurs des Dodgers ou la ligue, ces provocateurs arguaient que tous les débutants avaient le droit au même traitement et que Robinson n'était pas un vrai joueur de ligue majeure s'il voulait que sa couleur de peau le protège des coutumes du monde du base-ball. Malgré ces dizaines de provocations (qui portèrent préjudice à la santé de Robinson)¹⁵⁴, l'ex-star de UCLA et lieutenant de l'armée américaine sut garder son calme afin de ne pas faire de vague et préserver l'expérience de Rickey de toute critique portant sur le fait que les Noirs étaient incapables de résister à la pression des ligues majeures ou qu'ils étaient naturellement violents. D'ailleurs (et c'est un passage incontournable de tous les récits sur l'intégration de Robinson), Rickey lui avait intimé lors de leur première réunion en août 1945 de pas riposter face aux provocations. Trois heures durant, le « Mahatma » l'avait sermonné sur sa mission, allant jusqu'à singer les insultes des adversaires afin de tester le sang-froid de Robinson¹⁵⁵.

Opinion publique et réussite sportive

D'une certaine manière, Rickey et Robinson parvinrent à surmonter ces obstacles grâce à un bon contrôle de l'opinion publique, comme l'illustrent les quatre exemples suivants. Premièrement, lors des premiers *Spring Trainings* en Floride, le président des Dodgers avait engagé le journaliste du *Pittsburgh Courier* Wendell Smith afin que ses articles

¹⁵¹ Les « sudistes » des Dodgers, y compris le commentateur Red Barber, étaient gênés par ce dilemme. D'après Carl Rowan, le joueur Pee Wee Reese pensa : « Que diront mes amis à Louisville si je joue avec un type de couleur ? », dans Carl Rowan et Jackie Robinson, *Wait Till Next Year*, New York, Random House, 1960, 224.

¹⁵² Sur Ben Chapman, antisémite connu, manager des Philadelphie Phillies, voir Tygiel, « "A Lone Negro" », 168 ; en 1953, à Ebbets Field, Eddie Stanky, manager des Cardinals, caricatura physiquement, au vu et au su de tous, Robinson en singe claudiquant, Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 14.

¹⁵³ Enos Slaughter et Joe Garagiola des St Louis Cardinals étaient coutumiers du fait en 1947, Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 10.

¹⁵⁴ Sur les céphalées, et les dépressions de Robinson, Rader, *Baseball : A History*, 152.

¹⁵⁵ *Ibid.*, 141.

mesurés donnent le ton des autres parutions de la presse noire¹⁵⁶. De même, il avait interdit à Robinson de passer des contrats publicitaires afin qu'il reste le plus possible en dehors de l'attention des médias et avait, avec l'accord du couple, décidé d'ouvrir et de répondre aux plus de 5 000 courriers et invitations qu'il reçut durant ses premiers mois à Brooklyn¹⁵⁷. Parallèlement, Rickey, par l'intermédiaire de son assistant personnel Arthur Mann, publia un livre, un film et de nombreux articles de fond où ils présentaient l'intégration de Robinson sous un jour positif¹⁵⁸. Elle était le fruit désintéressé d'un élan de compassion né en 1904 quand Rickey fut touché par la tristesse d'un jeune base-balleur noir interdit de jouer pour sa couleur de peau, et d'une volonté d'assainir les « ligues noires » qui exploitaient vilement les joueurs sans leur offrir de contrat durable¹⁵⁹. Enfin, il semble que Rickey n'ait pas fait tout son possible pour empêcher début avril 1947 la sanction du commissaire du baseball « Happy » Chandler contre Leo Durocher (un an de suspension pour « faute morale ») car ce « pavé dans la mare », comme le décrit McGee, capturerait toute l'attention des journalistes et diminuerait les risques d'une couverture négative des premiers matches de Robinson¹⁶⁰. Au final, le but de cette stratégie de relations publiques était de faire accepter Robinson auprès du public blanc en mettant en lumière son caractère inoffensif et ses talents de joueur.

Il est fort probable que le facteur ayant le plus contribué à la réussite de l'expérience de Rickey fut bel et bien l'attitude de Robinson sur les terrains de base-ball. Malgré un début difficile en 1947 (il resta 20 matchs sans réussir une frappe sur base), Robinson sut rebondir et mener les Dodgers au titre de champion de *National League* dès sa première saison¹⁶¹. Il obtint le prix du « meilleur débutant de l'année » décerné, paradoxalement, par les mêmes journalistes du *Sporting News*, qui l'avaient dédaigné en avril. Le style agressif de Robinson, tout en courses rapides, en vol de bases et en amortis, rappelait au public blanc les grandes

¹⁵⁶ Lamb, « Jackie Robinson's Journey », 183 ; il engagea aussi un photographe officiel, Billy Rowe, les deux hommes devenant *de facto* les confidents de Robinson.

¹⁵⁷ Tygiel, « "A Lone Negro" », 169 ; commentant une telle abondance épistolaire (qui détournait, selon lui, Robinson de son travail), Rickey dit « ce n'est pas un joueur, c'est un phénomène de foire [...] il y a trop de personnes qui croient en lui et trop qui cherchent à l'exploiter », *New York Daily News*, 7 avril 1947 ; voir aussi « Meddling of Well-Wishers Hurts Jackie », *Amsterdam News*, 19 avril 1947 ; l'interdiction de signer des contrats publicitaires fut levée à l'été 46, Tygiel, « "A Lone Negro" », 182.

¹⁵⁸ Pour l'un de ces articles, voir Thorn et Tygiel, « Jackie Robinson's Signing », 2432 ; Le film sur la vie du joueur, *The Jackie Robinson Story*, sorti en 1950 : Robinson y incarne les valeurs du travail, de la discipline, de l'abnégation loin de toute recherche de gratification et la détermination pour endurer la résistance des blancs à l'égalité raciale, Aaron Baker, « Sports Films, History, and Identity », *Journal of Sport History*, vol. 25, n°2, été 1998, 224 ; sur les biographiques co-écrites ou commandées, Prince, 162.

¹⁵⁹ Ces points servaient de réponse à deux critiques principales faites à Rickey, la première, formulée par Jimmy Powers du *Daily News*, selon laquelle Rickey était un opportuniste grippe-sou, et la seconde, avancée – à juste titre – par les propriétaires de club de ligues nègres (dont beaucoup étaient blancs) selon laquelle la déségrégation du base-ball majeur allait signer l'arrêt de mort des « ligues nègres », pourtant le fleuron de l'entreprénariat noir, Tygiel, *Great Experiment*, 38-39, 48-49 et 84-86 sur l'existence incertaine d'un rapport rédigé par les propriétaires désapprouvant l'action de Rickey.

¹⁶⁰ Ce dernier point mérite une enquête approfondie, mais elle semble plausible à la lecture du récit des événements de l'intersaison 1946-47 tels que McGee les rapporte, McGee, *The Greatest Ballpark*, 188-195.

¹⁶¹ Tygiel, « "A Lone Negro" », 174

heures du base-ball « scientifique » des années 1920 et au public noir la « roublardise » (*tricky baseball*) typique des *Negro Leagues*¹⁶². Mais « Jackie » savait aussi frapper des *home-runs* qui faisaient lever la foule d'Ebbets Field et de tous les stades où il passait, brisant régulièrement des records d'affluence¹⁶³. Ce fut également sa compétence sportive qui le fit accepter parmi les autres joueurs des Dodgers, alors même que certains sudistes de l'équipe avaient menacé de signer une pétition au printemps 1947 pour qu'il ne reste pas à Brooklyn¹⁶⁴. En réponse, Rickey avait progressivement « nordisé » la formation et le manager Leo Durocher avait imposé à tous de tolérer Robinson (« je me fous de savoir si ce gars est jaune ou noir ou s'il porte des rayures comme un putain de zèbre : je suis le manager et j'ai dit qu'il jouerait », s'exclama-t-il un jour dans des vestiaires au Panama) car il apporterait des titres et donc de l'argent¹⁶⁵. Carl Prince défend même la thèse selon laquelle les affronts subis par Robinson auraient suscité un ralliement des autres joueurs, unis pour défendre leur première base malgré sa couleur de peau¹⁶⁶.

Au final, que ce soit par sa détermination à ne pas riposter aux injures raciales (conformément aux consignes paternalistes de Rickey), par son talent de joueur (preuve que la campagne de recrutement du « Mahatma » avait été efficace) ou par la fonction interne qu'il joua au sein du groupe Dodgers, Jackie Robinson sut se faire accepter comme un élément essentiel à la réussite sportive et financière de l'équipe, dès sa première saison. Jusqu'à son départ de Brooklyn en 1957, il demeura une figure centrale de l'âge d'or des Dodgers, grâce notamment aux diverses stratégies employées par Rickey pour que sa prise de risque entrepreneuriale atteigne son objectif.

La présidence de Branch Rickey fut donc marquée par une stratégie entrepreneuriale audacieuse de formation et de recrutement, accompagnée par une fine gestion des relations publiques pour que l'intégration de Jackie Robinson soit un coup de dé gagnant. Cette contribution à la fabrique d'un club victorieux sur le terrain et dans les livres de compte n'avait rien d'inexorable en 1942. Elle émana surtout d'un savoir managérial fondé sur une

¹⁶² Sur le *tricky base-ball*, Ibid. 174 et Peter M. Rutkoff, « What Makes Negro Leagues Baseball Black : a Comparative Analysis of Birmingham, AL and Pittsburgh, PA », contribution présentée à la conférence « The Cooperstown Symposium on Baseball and American Culture », Cooperstown (New York), 7-9 juin 2006.

¹⁶³ En 1947, cinq équipes auraient battu leur record de fréquentation grâce à lui, selon Rader, *Baseball : A History*, 151 ; pour un examen critique de l'impact de Robinson sur l'affluence, Henry D. Fetter, « Robinson in 1947 : Measuring an Uncertain Impact », dans Joseph Dorinson et Joram Warwund, dir., *Jackie Robinson, Race, Sports and the American Dream*, Armand (New York), ME Sharpe, 1998, 183-192.

¹⁶⁴ L'événement est rapporté puis nuancé dans Larry Powell, « Jackie Robinson and Dixie Walker, Myths of the Southern Baseball Player », *Southern Cultures*, vol. 8, n°2, 2002, où il rappelle que les joueurs dissidents n'étaient pas tous originaires du sud, tel Carl Furillo, de Reading (Pennsylvanie), pour défendre que la littérature classique sur le sujet (M. Polner, R. Kahn, etc.) exagéra la responsabilité des « sudistes » par commodité, 59-63.

¹⁶⁵ Entre 1947 et 1950, huit joueurs du sud quittèrent les Dodgers, pour leur opposition à Robinson ou un autre motif, dont Hugh Casey, Kirbe Higbe, Pete Reiser, Ed Stanky et Dixie Walker, Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 4 ; pour la citation de Durocher, Tygiel, *Great Experiment*, 170 ; sur la motivation pécuniaire, une place en *World Series* augmentait le salaire de 20%, Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 8.

¹⁶⁶ Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 18-21.

grande connaissance du base-ball et sur la croyance dans la capacité du public brooklynois à épouser ces changements. La politique de recrutement inédite et réussie de Rickey prépara le terrain aux réussites sans précédent de son successeur, Walter O'Malley.

4. WALTER O'MALLEY : UNE PRÉSIDENTE PARADOXALE ENTRE REUSSITE ET DECLIN (1950-1957)

Walter F. O'Malley, fils unique d'une grande famille venue du comté Mayo en Irlande, fut le meilleur président de l'histoire des Dodgers... et le seul à ne pas venir directement du monde du base-ball ! En sept saisons (1951-1957), grâce à une politique entrepreneuriale efficace, l'ingénieur devenu avocat d'affaires mena quatre fois le club à la première place de la *National League* (1952, 1953, 1955 et 1956), deux fois à la deuxième place (1951, 1954) et surtout, en 1955, à la seule et unique victoire à la *World Series* jamais obtenue par Brooklyn. Au final, sur l'ensemble de sa présidence, le classement moyen du club fut de 1,6 sur 8, soit le plus haut de l'histoire de la franchise, supérieur de 1,1 et 1,3 places à ceux de Rickey et MacPhail. Mais la réussite d'O'Malley ne fut pas seulement sportive : de 1951 à 1957, les Dodgers finirent toujours dans les trois premières places du classement des clubs de la *National League* (NL) selon leurs profits, alors que le bilan de Rickey se situait entre la 2^{ème} et la 6^{ème} place¹⁶⁷. Toutefois, sur les cinq dernières saisons d'O'Malley à Brooklyn, les profits médians du club étaient inférieurs d'environ 1 360 000 dollars (valeur de 2007) à ceux de Rickey sur cinq dernières années¹⁶⁸. De même, la part de la fréquentation d'Ebbets Field dans le total de la NL était, durant ces deux mêmes périodes, de 14% pour O'Malley mais de 17% pour Rickey. Si ces taux sont tous deux bien supérieurs à la moyenne théorique de 12,5%, ils indiquent un ralentissement global de la rentabilité de l'entreprise Dodgers durant la fin de la présidence O'Malley.

¹⁶⁷ Ces données, comme les suivantes, sont tirées de « Coll. de sources quantitatives », voir annexes.

¹⁶⁸ Dans le détail, 3 274 000 dollars pour O'Malley de 1953 à 1957 et 4 632 000 dollars pour Rickey de 1946 à 1950, Ibid.



Illustration 9 : Walter O'Malley en couverture de *Time*, avril 1958

Le président des Dodgers, ici croqué dans sa position habituelle un cigare à la bouche et le regard tourné vers l'avenir, fit l'objet de nombreuses critiques en 1958 lorsqu'il délocalisa le club des « Bums » (représentés par un clochard dans la moitié droite du dessin) vers la « Cité des Anges » (en bas au centre).

Les années 1951-1957 marquent donc dans l'histoire entrepreneuriale des Dodgers une hausse inédite et un déclin presque concomitant, évolution paradoxale dont il est difficile de rendre compte de manière cohérente, sinon par un schéma explicatif téléologique. En effet, il est d'autant plus facile de comparer à un chant du cygne les années O'Malley quand on a la connaissance *a posteriori* de la délocalisation des Dodgers à Los Angeles fin 1957. Ce départ, ou *move* en anglais, se fit pour des raisons essentiellement économiques, parmi lesquelles le nombre réduit (700) de places de parking autour d'Ebbets Field, l'impossibilité de construire à Brooklyn un stade plus grand pour l'équipe ou l'appel des grandes villes de l'ouest pour accueillir des clubs de base-ball et les faire prospérer grâce aux droits de retransmission télévisuelle¹⁶⁹. Aussi rationnelle, inévitable et annoncée que paraisse la délocalisation, elle ne fut ni préméditée ni au cœur de la politique entrepreneuriale d'O'Malley durant ses années à Brooklyn, malgré ce qu'une génération d'auteurs, sûrement blessés par le départ de l'équipe, s'évertua à défendre pendant des années. Avant d'analyser dans le détail ce qu'on appellera « la bataille pour Brooklyn » entre O'Malley et le responsable de l'urbanisme new-yorkais Robert Moses, il faut revenir sur les modalités de l'arrivée du président irlandais à la tête des Dodgers puis sur les contours de sa gestion du club. Le but de cette section est de comprendre comment O'Malley a pu être le président à la fois de la réussite et du déclin des Dodgers à Brooklyn, un paradoxe qui éclaire la nature trouble des liens entre le club, la ville et le public dans les années 1950.

¹⁶⁹ La meilleure histoire de la délocalisation des Dodgers reste à ce jour Neil J. Sullivan, *The Dodgers Move West*, New York, Oxford University Press, 1987.

4.1. Un homme d'affaires aux commandes

a) Une lente arrivée au pouvoir...

Le 20 octobre 1950, dans le somptueux Hôtel Bossert de Brooklyn, Walter O'Malley et Mme Mary Louise Smith, héritière des parts de John L. Smith dans le capital des Dodgers, organisèrent une conférence de presse pour annoncer qu'ils acquéraient les 25% détenus par Branch Rickey, amenant ainsi leur contrôle du club à hauteur de 75%¹⁷⁰. La veuve du président de Pfizer Co. ayant délégué à O'Malley son pouvoir décisionnel, l'ancien ingénieur se retrouvait donc pour la première fois de sa longue carrière aux Dodgers en position de diriger seul, ou presque, la destinée de cette entreprise florissante, qu'il avait largement aidé à remettre sur les rails après les déboires des années 1930.

Effectivement, Walter Francis O'Malley, né en 1903 dans le Bronx dans une famille aisée (son père était négociant pour des magasins de tissu et de mercerie puis commissaire des marchés pour la ville de New York sous le mandat de John Hylan¹⁷¹) était entré dans la direction du club probablement vers 1938-39 en tant que consultant indépendant¹⁷². Alors que Larry MacPhail avait pris les rênes du club et s'évertuait à le remettre sur pied en dépensant généreusement grâce aux emprunts de la *Brooklyn Trust Company (BTC)*, le président de cette dernière, George McLaughlin avait introduit dans la direction du club son protégé, un brillant avocat d'affaires nommé Walter O'Malley, qui avait travaillé auparavant pour des clients de la *BTC*¹⁷³. Il avait pour but de conduire des audits et d'assainir les comptes du club, obscurcis par une pratique désinvolte de McPhail, qui, n'hésitait pas à se servir dans les caisses du club pour régler ses dettes de jeu accumulées à l'hippodrome¹⁷⁴. Dès son embauche officielle fin 1941-début 1942, O'Malley estima que le club générait entre 2,5 et 4 millions de chiffre d'affaires (dollars de l'époque), mais, aux vues du désordre des comptes, il ne pouvait donner un chiffre plus précis !¹⁷⁵ Après un an de service comme intervenant extérieur, durant lequel il réussit à racheter les dettes du club, à réduire l'emprunt immobilier de 120 000 dollars ainsi qu'à dégager des profits de plus de 100 000 dollars, O'Malley fut promu par

¹⁷⁰ Brent Shyer et Ron Schweppe, « This Month in Walter O'Malley History », *Walter O'Malley - The Official Website*, http://www.walteromalley.com/thisday_01_01.php, consulté le 04/06/09, date du 20 octobre 1950.

¹⁷¹ *The Sporting News*, 28 octobre 1955, cité dans Boxerman et Boxerman, *Eight Owners*, 98.

¹⁷² Ron Schweppe, un des archivistes des documents de la famille O'Malley, pense que l'avocat eut des rendez-vous dès 1938-39 avec George Bournwall alors vice-président des Dodgers, probablement pour récupérer de l'argent de la *BTC*, Ron Schweppe, entretien avec l'auteur, bureaux de O'Malley & Seidler Partners, Los Angeles, 14 juin 2006 ; l'entrée sur O'Malley dans le *Current Biography* de 1954 fait remonter à 1932 l'arrivée d'O'Malley mais c'est une erreur d'après McCue, cité dans Lowenfish, « The Two Titans », 170.

¹⁷³ En 1933 le jeune O'Malley avait conclu un contrat multi-emprunt pour la *BTC* qui impressionna grandement McLaughlin, Boxerman et Boxerman, *Eight Owners*, 100.

¹⁷⁴ *Ibid.*, 100 et McCue, « A History », 40.

¹⁷⁵ McCue, « A History », 41.

McLaughlin conseiller juridique au sein du nouveau Bureau présidé par Branch Rickey, venu pour remplacer MacPhail, parti servir sous les drapeaux, à la grande joie du banquier¹⁷⁶.

b) *Un avocat étranger au monde du base-ball*

En devenant, sous la présidence Rickey, l'avocat officiel d'un des plus grands clubs de base-ball de l'époque, Walter O'Malley pénétra un milieu qui, il faut le souligner, n'avait pas été le sien jusqu'alors. Après avoir fait ses études secondaires à New York et à Hollis, banlieue chic de Long Island où il déménagea avec sa famille pour y découvrir les joies du scoutisme et de la pêche, O'Malley reçut une instruction militaire à l'académie de Culver dans l'Indiana¹⁷⁷. C'est là qu'il s'essaya pour la première fois au base-ball, même s'il dut arrêter ce sport après qu'une balle lui eut fracturé le nez. Il grandit dans un milieu qu'il qualifia plus tard de « classe moyenne confortable », auprès de sa mère Alma et de son père Edwin, que son poste de commissaire aux marchés rapprocha de la machine politique démocrate de New York¹⁷⁸. D'ailleurs, à l'Université de Pennsylvanie, où O'Malley poursuivit un cursus dans le génie civil, il fit ses armes de politicien en siégeant à la tête du conseil athlétique et comme délégué des élèves (*class president*) de la troisième et quatrième année. Il sortit major de sa promotion en 1926 et entra à l'Ecole de droit de Columbia University à New York, mais le krach de 1929 décima la fortune de la famille, ce qui poussa Walter à suivre des cours du soir à l'université jésuite Fordham dans le Bronx tout en travaillant comme ingénieur assistant pour le Département des transports de la ville et comme géomètre, d'abord salarié puis à son compte¹⁷⁹. En 1930, il obtint son diplôme de droit, mais ne prêta serment que trois ans plus tard comme avocat d'affaires spécialiste de la restructuration des entreprises devant le 1^{er} district judiciaire de Manhattan¹⁸⁰. Entre ces deux dates, O'Malley eut une courte mais brillante carrière dans le génie civil, publiant en 1931 un *Annuaire des sous-traitants* et un guide sur le code de la construction à New York. Surtout, il fonda sa première entreprise, *W. F. O'Malley Engineering Company*, qu'il avait bâtie avec son partenaire, l'ingénieur géologue Thomas F. Riley¹⁸¹. Grâce aux contacts politiques de son père, la société obtint le marché du forage pour le Département de l'Education et la New York Telephone Company, ce qui lui permit de dégager des profits de plus de 50 000 dollars dès la première année¹⁸².

¹⁷⁶ O'Malley remplaça à ce poste Wendell Wilkie, le nommé républicain pour la présidence en 1940, envoyé en Europe par Roosevelt en 1942 pour montrer l'unité politique américaine, Sullivan, *The Dodgers Move West*, 29

¹⁷⁷ Brent Shyer et Ron Schweppe, « Biography », *Walter O'Malley - The Official Website*, article en ligne, disponible à, consulté le 02/06/09.

¹⁷⁸ Boxerman et Boxerman, *Eight Owners*, note 3, 98.

¹⁷⁹ Ibid., 99 et Shyer et Schweppe, « Biography », consulté le 02/06/09.

¹⁸⁰ Shyer et Schweppe, « Biography », consulté le 02/06/09.

¹⁸¹ Milton Gross, « The Artful O'Malley and the Dodgers », *True*, 1954.

¹⁸² Boxerman et Boxerman, *Eight Owners*, 99 ; *Current Biography*, New York, H.W. Wilson Co., 1954, 49..

Avec la récession causée par la crise économique des années 1930, O'Malley décida de réorienter sa carrière dans l'ingénierie vers la pratique du droit, se spécialisant donc dans la gestion des faillites¹⁸³. Affable, persuasif, charmant même, malgré sa silhouette corpulente et son double menton, O'Malley travaillait beaucoup et savait prendre des risques pour étendre son réseau d'influence¹⁸⁴. En l'espace de quelques années, il s'arrangea pour acquérir des actions au capital de plusieurs grandes entreprises locales comme la *Long Island Railroad Company*, la *Brooklyn borough Gas Company*, et la *New York Subway Advertising Company*, toutes dans des domaines (les transports, l'énergie, la publicité) au cœur de sa future activité de président de club sportif. Parallèlement, il acquit une réputation d'avocat et de financier hors pair, travaillant pour les plus grandes banques du pays, dont la *Brooklyn Trust Company*, et ses clients, le club des Dodgers. Entre temps, O'Malley s'était installé dans le *borough* avec sa femme (Katherine Hanson, la fille d'un juge du Long Island qu'il épousa en 1931) et leurs deux enfants, Teresa née en 1934 et Peter né en 1937, qui fut le président et propriétaire des Dodgers à Los Angeles de 1970 à 1998. Jusqu'en 1944, la famille vivait au 780 St Marks Avenue, alors une rue élégante de Crown Heights, à environ deux kilomètres du stade des Dodgers, équipe pour laquelle O'Malley avait acheté un abonnement à l'année pour sa famille et ses clients¹⁸⁵.

Ainsi, quand il fut détaché par McLaughlin pour mettre de l'ordre dans les comptes des Dodgers, il connaissait moins le monde du base-ball que celui du génie civil, de la finance, de la publicité ou des transports. Ce relatif manque d'expérience lui valut de rester dans l'ombre du « Mahatma » Rickey pendant sept années, même si son amitié avec McLaughlin lui donnait un poids conséquent sur les décisions prises. D'ailleurs, lors de la première transaction de vente d'actions en novembre 1944 (qui permit à Rickey, O'Malley et Schmitz d'entrer au capital du club), McLaughlin avança, dit-on, la part de son protégé afin de s'assurer de sa présence au sein du Directoire¹⁸⁶. De même, en août 1945, lors de la deuxième opération conférant 75% des parts au trio Rickey-O'Malley-Smith, George McLaughlin facilita le paiement aux acheteurs afin de garantir aux vendeurs, Joseph Guilleaudeau et Grace Slade Ebbets, respectivement gendre et veuve de Charles Ebbets, le versement, en liquide, de la somme de 750 000 dollars¹⁸⁷. Enfin, en 1950, il est fort probable

¹⁸³ « Beaucoup de membres des professions libérales vendaient des pommes au coin des rues, mais moi j'ai eu la chance de monter un cabinet de conseil juridique, qui gérait surtout des faillites » expliqua O'Malley, cité dans Melvin Durslag, « A Visit With Walter O'Malley », *Saturday Evening Post*, 14 mai 1960.

¹⁸⁴ Boxerman et Boxerman, *Eight Owners*, 100.

¹⁸⁵ Shyer et Schweppe, « Biography », consulté le 02/06/09.

¹⁸⁶ McCue, « Two out of Three », 43 ; il n'aurait payé que 82 000 dollars, Boxerman et Boxerman, *Eight Owners*, 101.

¹⁸⁷ « Rickey and Two Associates Obtain Controlling Interest in Dodgers », *New York Times*, 14 août 1945, 24.

que le banquier ait aidé O'Malley à s'acquitter de la somme astronomique demandée par Rickey (1 050 000 dollars pour seulement 25% du capital) avant de quitter le club¹⁸⁸.

Au final, Walter O'Malley atteignit la plus haute fonction au sein des Dodgers en octobre 1950 grâce à la loyauté de son protecteur George McLaughlin, également un Irlando-américain démocrate proche des milieux politiques municipaux¹⁸⁹, ainsi qu'à sa grande compétence dans les domaines de la gestion et du droit des affaires. Une fois président (et ce jusqu'à son départ de la direction des Dodgers en 1975, soit 25 ans après son entrée en fonction), il développa une autre qualité pour faire prospérer son entreprise et accroître sa popularité : une gestion tournée vers l'innovation technologique et les profits indirects.

4.2. Vers l'innovation technologique et les profits indirects

De 1943 à fin 1950, O'Malley dut cohabiter avec le « Mahatma » Rickey à la tête du club. Tout opposait ces deux fortes personnalités ambitieuses et habituées à travailler seules. L'Irlando-Américain aimait boire et ne se refusait jamais une blague grivoise, le méthodiste de l'Ohio était sobre et haïssait les invectives¹⁹⁰ ; Rickey voulut féliciter les joueurs pour leur deuxième place au terme de la saison 1946 en leur offrant une décapotable Studebaker ; O'Malley convainquit Smith de s'y opposer car les automobiles, au sortir de la guerre, étaient rares et chères¹⁹¹. Plus fondamentalement, ce qui opposait Rickey et O'Malley était un conflit entre le passé et le futur du base-ball. Le premier, fort de son expérience dans les années 1920 à St Louis, avait cru bon de dépenser beaucoup pour développer Dodgertown, le centre de formation des Dodgers en Floride qui servit de pépinière de talents pour toutes les équipes du groupe. Le second, considérant Dodgertown et le *farm system* comme un mal nécessaire,

¹⁸⁸ Cette probabilité est avancée par Schweppe, entretien cité. Fin 1950, Rickey voulait vendre ses parts car il savait que son contrat (gourmand) ne serait pas renouvelé et parce que la mort subite de John Smith en juillet avait amené au bureau sa veuve, Mary Louise, dont O'Malley avait les faveurs, étant un ami de longue date. Conformément à l'accord tripartite de 1945, il proposa en priorité ses parts aux deux autres partenaires. Mme Smith n'était pas intéressée et O'Malley lui fit une offre trop basse. Rickey, déjà embauché chez les Pirates de Pittsburgh, demanda au propriétaire John Galbraith de trouver un acheteur fantôme. Ce fut William Zeckendorf, magnat de l'immobilier new-yorkais, plus tard co-financier avec David Rockefeller du World Trade Center, qui s'engagea à payer 1 million de dollars pour la part de Rickey. O'Malley préféra s'acquitter de la somme (plus 50 000 de commission pour Zeckendorf) que de partager la direction du club avec un spéculateur. Rickey gagna gros, mais dut quitter les Dodgers ; O'Malley, lui, avait fait mainmise sur le club, possédant 50% des actions, le reste étant dans les mains de deux « dames » (Mmes Smith et Mulvey) qui, selon ses propres termes, « ne parlaient jamais de dividendes mais voulaient simplement savoir si le club avait gagné ou perdu et pourquoi », McCue, « Two out of Three », 45 et « Woman of the Week : Mrs John L. Smith », *Brooklyn Eagle*, 3 décembre 1950.

¹⁸⁹ Voir « George McLaughlin, Banker, 80, Dies », *New York Times*, 8 décembre 1967 et note 32.

¹⁹⁰ Boxerman et Boxerman, *Eight Owners*, 101 ; ils partageaient toutefois un goût pour les cigares et les discours.

¹⁹¹ De plus, « El Cheapo » Rickey, plus dépensier que certains le disaient, voulut lancer une équipe de football américain à Brooklyn, les Football Dodgers, mais O'Malley ne parvint pas à lui prouver que c'était une cause perdue, en revanche ce dernier obtint qu'un grande brasserie, Shaefer, sponsorise les Dodgers, McCue, « Two out of Three », 45 : en 47 l'équipe évoluant dans la *All American Football Conference* perdit 300 000 dollars ; pour la brasserie, McCue, « A History », 42.

avait l'intime conviction que le base-ball devait se mettre en phase avec les technologies à venir comme la télévision ou la voiture, quitte à repenser la place jusqu'alors centrale des recettes au guichet dans l'économie d'un club¹⁹². A partir de la saison 1951, une fois seul aux commandes, O'Malley se lança donc pleinement dans la politique entrepreneuriale qu'il affectionnait : autorité, innovation et recherche de profits indirects, tout en entretenant bien sûr la base de son chiffre d'affaires et la qualité du spectacle à Ebbets Field¹⁹³.

Autorité, télévision et image nationale

Pour se donner les coudées franches, il se débarrassa d'abord de ceux qu'il appelait les « hommes de Rickey », auxquels il substitua des associés en qui il avait confiance, comme Fresco Thompson, anciennement directeur du système de pépinière des Dodgers et désormais vice-président, Emil « Buzzy » Bavasie, manager des Royals de Montréal, lui aussi promu au rang de vice-président et Charlie Dressen, venu des Reds, qui prit la place du *gentleman* Burt Shotton comme manager des Dodgers¹⁹⁴. Ensuite, il s'évertua à effacer son image d'expert-comptable étranger au monde du base-ball en s'imposant comme une voix dominante au sein du très influent comité exécutif de la *National League* dès sa première année comme président, ce qui était très rare¹⁹⁵. Deuxième coup de force, il tint tête à Emmanuel Celler, en charge d'une enquête menée par le Congrès américain pour vérifier si la « clause de réserve » pratiquée dans le base-ball n'enfreignait pas les lois fédérales anti-trust¹⁹⁶. Appelé à témoigner, O'Malley défendit son rôle de protecteur des joueurs et la mission civique du base-ball, surtout à Brooklyn. En ramenant le débat sur le terrain de la politique locale (Celler était un élu d'une circonscription du *borough*), il poussa le député à redouter un désaveu de la part de sa base électorale s'il poussait trop loin son enquête. Il finit par adoucir l'objet de l'enquête (est-ce que le base-ball « était un commerce ou vraiment un passe-temps national ? »), permettant au *statu quo* de perdurer et à O'Malley d'affirmer son autorité sur la ligue.

Deuxièmement, il investit dans la technologie de la télévision. Pour beaucoup de propriétaires à l'époque, le « tube » n'était qu'une mode passagère qui ne remplacerait pas la

¹⁹² John Heylar, *Lords of the Realm : The Real History of Baseball*, New York, 1994, 40-41 ; cela est quelque peu contredit dans Shyer et Schweppe, « Biography », consulté le 02/06/09 : « la priorité principale [d'O'Malley] était de continuer la théorie de Branch Rickey », à savoir investir dans les équipes mineures.

¹⁹³ Il favorisa la rencontre entre joueurs et public en rendant visible une partie du couloir des joueurs et en instituant des « journées de l'autographe » ; il embaucha un groupe, le « Sym-Phony Band », ainsi qu'un clown ; il augmenta le nombre de « journées des dames » et rendit disponible à la vente le jour même du match 12 000 places auparavant vendues dans les abonnements, Boxerman et Boxerman, *Eight Owners*, 106 et chapitre 7.

¹⁹⁴ Ibid., 103.

¹⁹⁵ Shyer et Schweppe, « Biography », consulté le 02/06/09.

¹⁹⁶ Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 62-63, il appuie son analyse sur le *Brooklyn Eagle* du 1^{er} et 4 juin 1951 ; la « clause de réserve », votée par les propriétaires en 1879, prévoyait que les joueurs d'un club lui étaient exclusivement réservés, c'est-à-dire non transférables et interdits de négociation pendant une période déterminée.

radio comme moyen de communication. O'Malley fut donc presque le seul à voir les revenus qu'il pourrait en tirer¹⁹⁷. En 1955, les Dodgers diffusèrent tous leurs matches à domicile et plus de 20 matches en déplacements, rapportant ainsi au club près de 790 000 dollars en recettes indirectes fournies par la télévision et la radio, plus que n'importe quel autre club sauf les Giants¹⁹⁸. La même année, le club fut au cœur d'une petite révolution : la première diffusion télévisée en couleur, lors de la *World Series* contre les Yankees, sur NBC TV. Conscient que les Dodgers avaient un public national grâce à la presse, à la radio, aux tournées de pré-saison, *etc.*, O'Malley contacta des annonceurs de tout le pays pour qu'ils signent un contrat avec le club en échange d'un panneau à Ebbets Field ou d'une simple mention par le commentateur. De plus, vers 1957, il envisagea de développer, en pionnier, un abonnement payant aux matches télévisés des Dodgers, en partenariat avec la société Skiatron¹⁹⁹.



Photographie 27 : « Vero Beach, une destination de vacances ouverte toute l'année », 1956

Source : Panneau d'affichage, au bord d'une route, Brent Shyer, « Dodgertown : Spring's Eternal », op. cit. Souhaitant moderniser la stratégie entrepreneuriale des Dodgers en développant les revenus indirects, O'Malley investit beaucoup dans Dodgertown, camp d'entraînement à Vero Beach en Floride, qu'il dota d'un parcours de golf et d'un stade moderne pour accueillir les touristes et les sportifs toute l'année.

Enfin, O'Malley se distingua par une politique entrepreneuriale qui accentuait la rentabilité de toutes les possessions des Dodgers afin de créer plus de revenus indirects et de promouvoir la réputation du club dans tout le pays. Par exemple, il fit construire à Dodgertown un véritable stade en dur de 5 000 places, avec des tribunes, du gazon, des palmiers et même un lac empli de truites aux alentours. En bâtissant Holman Stadium, inauguré en 1953, il cherchait à transformer Dodgertown en une destination touristique pour

¹⁹⁷ Peter Ellsworth, « The Brooklyn Dodgers' Move to Los Angeles : Was Walter O'Malley Solely Responsible », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 14, n°1, 2005, 23.

¹⁹⁸ *Antitrust Subcommittee (1957)*, , 2047, cité dans Sullivan, *The Dodgers Move West*, 35 ; l'année suivante, ce chiffre approcha les 890 000.

¹⁹⁹ Sullivan, *The Dodgers Move West*, 36 ; le projet fut interdit par Celler, du Comité contre les trusts ; une dépêche de *Associated Press* datée du 5 mai 1955 indique qu'O'Malley considérait déjà deux ans plus tôt. l'introduction d'un système de paiement à la rencontre ou *pay per view* (50 cents par match), Shyer et Schweppe, « This Month », consulté le 02/06/09, date du 5 mai 1955.

les locaux et les visiteurs, fans de base-ball ou non (voir Photographie 27)²⁰⁰. Dans une lettre à Bud Holman, un des notables de Vero Beach, il précisa même que le stade pouvait accueillir tout au long de l'année des compétitions sportives autres que les matches de gala des Dodgers²⁰¹. Pour compléter la publicité faite à la radio et à la télévision, il engagea un homme qui distribuait sur la plage et dans les hôtels des affichettes annonçant les matches à Holman Stadium, dont la fréquentation dépassa les 90 000 spectateurs simplement pour l'entraînement de printemps²⁰². De plus, le complexe sportif devint célèbre dans tout le pays car il accueillait chaque été le « Dodgertown Camp for Boys », camp de vacances sportives pour les jeunes garçons, dont les mérites étaient vantés sur une publicité à Ebbets Field et dans la presse sportive nationale. La stratégie d'O'Malley, à Brooklyn ou à Vero Beach, était claire : il voulait investir dans des innovations augmentant à la fois le nombre de personnes qui connaissaient et suivaient les Dodgers (télévision) et les recettes indirectes qui alimenteraient le budget global du club (publicité et dépenses des visiteurs).

En conclusion, comme Ebbets quarante ans avant lui, O'Malley mit l'accent sur le confort, la qualité du spectacle, le lien public-joueur et la création de contacts solides avec les notables locaux à New York et en Floride. Comme MacPhail, il prit des risques pour investir dans des innovations peu populaires parmi ses confrères. Comme Rickey, enfin, il se pressa d'agir avant les autres et continua de former ses recrues dans les clubs pépinière afin de réduire les coûts d'acquisition et de transfert. Synthèse de tous les grands présidents qui avaient fait la popularité des Dodgers à Brooklyn, Walter O'Malley connut un grand succès sportif et économique avec sa politique tournée vers l'innovation. Toutefois, il rencontra un obstacle majeur qu'aucun de ses prédécesseurs n'eut à affronter : il ne put remplacer Ebbets Field par un stade plus grand à Brooklyn. Ce point était capital dans sa stratégie à long terme, ce qui le poussa à délocaliser la franchise sur la côte ouest, en conservant ses joueurs et son capital. Comment ce déracinement s'intégrait-il dans l'histoire entrepreneuriale du club ?

4.3. Un réexamen critique : la délocalisation de 1957 vue sous l'angle de l'histoire entrepreneuriale

a) La « Bataille pour Brooklyn », ou O'Malley contre Moses²⁰³

La délocalisation des Dodgers à Los Angeles est, avec le récit de l'intégration de Jackie Robinson, un des moments les plus célèbres et les plus étudiés de l'histoire du club. La

²⁰⁰ Il finança même une partie de la construction d'un pont, le Merrill Barber Bridge, pour relier le centre de formation à la ville voisine, Shyer et Schweppe, « This Month », consulté le 02/06/09, date du 18 mars 1951.

²⁰¹ Lettre de W. O'Malley à B. Holman, 15 mai 1952, in Brent Shyer, « Dodgertown », article en ligne cité.

²⁰² *Wall Street Journal*, 5 octobre 1978, cité dans Boxerman et Boxerman, *Eight Owners*, 105.

²⁰³ J'emprunte ce titre à « Robert Moses on the Battle of Brooklyn », *Sports Illustrated*, 22 juillet 1957.

nature brutale et inattendue de ce « déménagement » (*move*), ainsi que la perception selon laquelle Walter O'Malley n'agissait qu'au nom de simples motivations financières, firent de cet événement un symbole exacerbant la tension entre sport et *business*, entre fans et propriétaires, entre les valeurs civiques de la côte est et les excès du capitalisme de la côte ouest. L'historiographie populaire et savante analysa ce transfert selon deux paradigmes opposés. Tout d'abord, une génération d'écrivains (souvent des journalistes sportifs proches des Dodgers comme Tom Meany, Roger Kahn, ou Dave Anderson), perçurent la délocalisation comme un déracinement cruel, irrespectueux de l'amour porté pendant de longues années par le public brooklynois à « ses » Dodgers²⁰⁴. O'Malley devint alors, selon le mot d'Arthur Daley du *New York Times*, « le Machiavel gaëlique, un froid intrigant capable de jeter aux orties n'importe quel serment de confiance s'il pouvait empocher un ou deux dollars »²⁰⁵. Plus tard, dans les années 1980, les journalistes Pete Hamill et Jack Newfield inventèrent même une plaisanterie devenue célèbre aujourd'hui qui inclut O'Malley parmi les trois personnes les plus maléfiques du 20^{ème} siècle aux côtés de Staline et de Hitler²⁰⁶.

En réponse à ce courant de diabolisation populaire (et légèrement populiste), émergea, depuis une vingtaine d'années, une littérature scientifique imputant la responsabilité de la délocalisation non pas à la cupidité insensible d'O'Malley mais aux blocages politiques au sein des instances de la mairie de New York. Qualifiée de « révisionniste » par certains pourfendeurs éternels d'O'Malley, cette lecture, qui a le mérite de s'appuyer sur des sources historiques comme la correspondance du président, montre que Robert Moses, « tsar » de l'urbanisme new-yorkais des années 1930 à la fin des années 1960, s'opposa, pour des raisons idéologiques, à la construction d'un grand stade pour les Dodgers à Brooklyn²⁰⁷. Un article récent de Peter Ellsworth résume parfaitement les multiples et complexes étapes menant à cette délocalisation, dont il montre qu'elle n'était nullement préméditée par O'Malley²⁰⁸.

²⁰⁴ Kahn, *The Boys of Summer* ; Meany, *The Artful Dodgers* ; Dave Anderson, « Time Doesn't Relieve the Pain, or Change the Facts », *New York Times*, 30 septembre 2007.

²⁰⁵ Arthur Daley, « Will Dodgers-Giants Gold Rush Pan Out ? », *New York Times Magazine*, 11 mars 1958, 34.

²⁰⁶ Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 98.

²⁰⁷ Alors qu'il ne fut jamais élu, Robert Moses (1888-1981) a la réputation d'avoir eu plus de pouvoir que n'importe quel maire de New York. Il dirigea plusieurs agences clés du développement de la ville au 20^{ème} siècle, aux premiers rangs desquelles le *New York City Department of Parks* (1934-1960), la *Triborough Bridge and Tunnel Authority* (1934-1981) et la *New York City Planning Commission* (1946-1960). Il supervisa, seul ou presque, la construction d'édifices publics aussi importants pour l'extension de la ville vers la banlieue que le Triborough Bridge, le Queens-Midtown Tunnel, la Brooklyn-Queens Expressway, la Cross-Bronx Expressway, la Long Island Expressway et le Verrazano Narrows Bridge. En tant que directeur du Comité fédéral sur l'éradication des taudis, il construisit des centaines d'immeubles HLM et de terrains de jeux ; Charles Kronick, « Robert Moses Papers, 1912-1980 », The New York Public Library Manuscripts and Archives Section, mars 1986, 3. Pour un bilan critique et partisan de la querelle opposant les défenseurs et les pourfendeurs de Moses, Henry D. Fetter, « Revising the Revisionists : Walter O'Malley, Robert Moses and the End of the Brooklyn Dodgers », *New York History*, vol. 89, n°1, hiver 2008, 55-74.

²⁰⁸ Ellsworth, « The Brooklyn Dodgers' Move », 19-40, la plupart des informations du paragraphe suivant sont citées dans cette source.

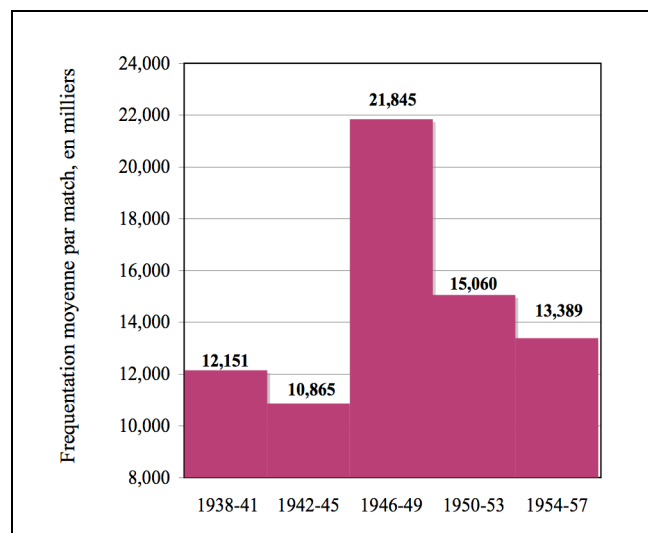
Le but des pages qui suivent n'est pas de chercher un coupable putatif à cette douloureuse délocalisation, ni même de retracer de nouveau les étapes de ce qui s'apparenta à un combat de titans entre O'Malley et Moses. Il faut au contraire réexaminer ce moment clé de l'histoire des Dodgers en discutant les causes et les enjeux de ce transfert vers la côte ouest selon le point de vue de l'histoire entrepreneuriale du club. Est-ce que la délocalisation se justifiait d'un point de vue économique ? Est-ce que la baisse de la fréquentation et des profits à la fin des années 1950 appelaient nécessairement la construction d'un nouveau stade ? Enfin, dans quelle mesure cette délocalisation s'inscrit-elle dans un contexte plus large, liée à la fois à la politique à long terme d'O'Malley et aux changements dans l'économie du base-ball ?

b) Baisse de la fréquentation et des profits : une contre-vérité

Comme il fut montré ci-dessus, les Dodgers connurent trois phases de succès pendant leur « deuxième âge », de 1938 à 1957. La dernière période, qui s'étale de 1949-50 à 1957 et se superpose à la présidence de Walter O'Malley, correspond à un moment de plafonnement pour les résultats (un classement moyen de 1,7 sur 8) mais de baisse absolue et relative de la fréquentation à Ebbets Field (voir Tableau 21 et Graphique 8)

Années	1938-41	1942-45	1946-49	1950-53	1954-57
Part de Brooklyn dans la fréquentation de la <i>National League</i> , en %	21,3	18,9	17,3	16,4	13,1

Tableau 21 : Brooklyn dans la fréquentation de la NL, 1938-1957 (par tranches de 4 saisons)



Graphique 8 : Fréquentation moyenne par match, 1938-1957 (par tranches de 4 saisons)

Source : « Collection de sources quantitatives », archive citée, voir annexes.

Une très grande majorité des auteurs qui ont étudié la question de la délocalisation des Dodgers à Los Angeles firent de cette baisse de l'affluence le facteur majeur, ou presque, expliquant la volonté d'O'Malley de changer de stade, et, partant, de quitter Brooklyn. Peter Ellsworth écrit par exemple : « Malgré toute la prose passionnée dédiée aux "Fidèles de Flatbush", les chiffres de la fréquentation à Ebbets Field étaient plutôt décevants. L'année de leur titre de champion en 1955, les Dodgers n'attirèrent que 1 033 059 fans, soit une moyenne de 13 423 par match, la moitié de la capacité d'Ebbets Field »²⁰⁹. Commentant les mêmes chiffres, Neil Sullivan avait prononcé un jugement identique 18 ans plus tôt et ajouta : « Il se peut que le stade des Dodgers ait été attachant par son âge, sa saleté ou son état vétuste, mais il n'était pas rempli jusqu'au poulailler par des partisans hurlants en faveur de leur équipe »²¹⁰. Même Michael Shapiro, pourtant conscient que l'analyse des chiffres de fréquentation devait prendre en compte la fréquentation des autres équipes et l'affluence sur le long terme, écrivit : « Depuis que Walter O'Malley était devenu le président du club en 1950, la fréquentation des Dodgers à Ebbets Field oscillait entre 13 et 16 000 clients par match, sans qu'aucun signe de reprise ne soit envisageable »²¹¹. Sans les qualifier de menteurs, ces auteurs doivent être critiqués pour leur manque de recul et de nuance. Effectivement, si la fréquentation absolue ou relative, de même que les profits annuels, étaient en baisse durant la présidence d'O'Malley, ce déclin s'inscrivait dans une logique de long terme et s'accompagna d'une domination sur les autres équipes. Dans ces conditions, il est impossible de faire de la baisse de la fréquentation et des profits, la cause objective du départ à Los Angeles. Voyons dans le détail à l'aide du Tableau 21 et du Graphique 8 pourquoi invoquer la baisse de la fréquentation et des profits peut être qualifié de contre-vérité.

Premièrement, à partir de 1950, la baisse de la fréquentation moyenne par match (FMM) était manifeste, mais l'affluence resta supérieure à celle de 1938-1941 et établissait même le record du deuxième taux le plus élevé de l'histoire du club²¹². De plus, ajoutons que les chiffres de la période précédente (1946-1949) étaient exceptionnels, fruits de l'euphorie d'après-guerre et d'un retour aux Etats-Unis de milliers de soldats en mal de divertissements. Deuxièmement, il faut également rappeler que la FMM n'est pas l'indicateur le plus pertinent pour évaluer la popularité d'un club ; il faut lui préférer le taux de remplissage médian par saison (TRM), ratio entre le nombre de spectateurs moyen par match et le nombre de places disponibles dans le stade. Si le TRM baissa substantiellement de Rickey à O'Malley (de

²⁰⁹ Ellsworth, « The Brooklyn Dodgers' Move », 22, citant Jesse W. Markman et Paul V. Teplitz, *Baseball Economics and Public Policy*, Toronto, Lexington Books, 1981, 108.

²¹⁰ Sullivan, *The Dodgers Move West*, 68.

²¹¹ Shapiro, *The Last Good Season*, 12.

²¹² « Coll. de sources quantitatives », voir annexes.

47,5% à 43%), ces proportions restaient très élevées relativement à l'histoire du club. Jusqu'ici le record avait été 41% sur une saison (en 1924), or même O'Malley, celui pour qui l'on disait qu'« aucun signe de reprise n'était envisageable », parvint à faire mieux non pas sur une mais sur huit saisons !

Ces très bons TRM eurent une incidence directe sur les profits annuels globaux qui, s'ils baissèrent de 3,2 millions de dollars de 2007 à 1,6 million entre 1952 et 1954, connurent une hausse de la même valeur entre 1954 et 1956. Sullivan précise d'ailleurs que les Dodgers furent la seule équipe de la *National League* à être globalement bénéficiaire de 1952 à 1956 et que leurs profits totaux (près de 1,7 million) dépassaient ceux des Yankees, pourtant vainqueurs de la *World Series* trois fois sur six²¹³. Le profit moyen par spectateur par match (PMSM) était lui aussi en hausse et de manière très nette : entre 1952 et 1956, un spectateur rapportait 233 dollars de l'époque, soit 10% de plus que de 1945 à 1949, probablement grâce à l'augmentation du coût moyen du billet²¹⁴.

Mais qu'en était-il de la place des Dodgers dans la ligue ? Est-ce qu'elle baissait, étayant ainsi la thèse selon laquelle l'équipe de Brooklyn était de moins en moins populaire et qu'il fallait lui donner un nouveau stade ? Là encore, le regard doit être nuancé et considérer la moyenne durée : la baisse est visible durant les années O'Malley, mais elle avait commencé depuis au moins dix ans et s'était prolongée durant la présidence Rickey (voir Tableau 21). L'accélération de la réduction est indéniable de 1950 à 1957 et s'explique par la hausse de la concurrence, notamment les Milwaukee Braves qui devinrent à partir de 1953 les rivaux directs des Dodgers en termes de résultats et de fréquentation²¹⁵. Toutefois, considérant l'étroitesse d'Ebbets Field (32 000 places maximum), il est remarquable de constater que les Dodgers se maintinrent à plus de 12,5% (la part égale théorique de chaque club dans une ligue de 8) durant plus de 20 saisons, signe que sa popularité relative n'était pas en danger.

Pourquoi alors invoquer le motif de la baisse de la fréquentation et des profits pour justifier la délocalisation ? En fait, les auteurs précédemment cités ont, consciemment ou non, adopté le point de vue qu'O'Malley lui-même avait choisi en regardant ces chiffres. Il ne vit que les baisses des dernières années et non les détails relatifs au contexte et à la moyenne durée. Pour faire taire les critiques, il usa de la formule suivante, aussi simpliste qu'erronée : « Soit le club de Brooklyn est en première place, soit il frise la banqueroute. Je sais, j'ai étudié les archives ». Il semblait, pour dire vrai, obnubilé par une seule cause : la petite capacité d'accueil d'Ebbets Field, stade qu'il voulut rénover de longue date.

²¹³ Sullivan, *The Dodgers Move West*, 68, le profit des Dodgers de 1952 à 56 s'élevait à 13 millions, en dollars de 2007.

²¹⁴ Le rapport de 1952 indique une hausse de 60% du billet moyen entre 1920 et 1950, *Study of Monopoly Power (1952)*, 98.

²¹⁵ Voir *infra* p. 341.

c) Un nouveau stade était-il nécessaire ?

En 1950, à l'arrivée d'O'Malley à la barre du navire Dodgers, Ebbets Field n'était plus le « stade de base-ball le plus beau, le plus moderne, le plus pratique d'accès, et le mieux équipé au monde » comme lors de son inauguration 37 ans auparavant²¹⁶. Ses fondations devenaient dangereuses pour le public, la plomberie défectueuse laissait émaner une odeur d'urine dans les couloirs, et, surtout, sa petite capacité d'accueil (entre 30 et 32 000 personnes) handicapait les Dodgers dans leur rivalité avec les autres équipes de la ligue. Par exemple, lors de la *World Series* de 1953, les trois matches joués au Yankee Stadium attirèrent plus de 198 000 personnes et dégagèrent un chiffre d'affaires de plus de 1 140 000 dollars de l'époque. En comparaison, les trois rencontres disputées à Ebbets Field virent seulement un peu moins de 109 000 spectateurs générer des recettes de 638 171 dollars, soit la moitié ou presque du chiffre réalisé dans le vaste stade du Bronx (entre 50 et 70 000 places assises)²¹⁷. Plus grave encore pour le visionnaire O'Malley, Ebbets Field était comme coincé dans les *blocks* du tissu urbain de Brooklyn, ce qui l'empêchait de construire des parkings aux alentours (voir Photographie 28).



Photographie 28 : Ebbets Field dans le dense tissu urbain brooklynois, vers 1955

Source : Baseball Hall of Fame Library, in Shapiro, *The Last Good Season*, 184 [l'entrée principale est en haut]
Comme coincé par les *blocks* de la ville d'après-guerre, le stade n'offrait aucune possibilité d'agrandissement ou de construction de parking, d'autant que Bedford Avenue, l'artère la plus à gauche sur la photographie, ne pouvait être condamnée par le club car c'était un axe majeur coupant le *borough* du nord au sud.

Bon an, mal an, la direction avait réussi à mettre la main sur seulement 700 places de stationnement autour du stade. Or, dans les années 1950, la voiture était devenue le moyen de

²¹⁶ « Base-ball : Ebbets Field, Special Feature », *Brooklyn Eagle*, 5 avril 1913.

²¹⁷ *Sporting News*, 17 août 1955, 3.

déplacement de prédilection des New-Yorkais, surtout ceux qui avaient profité de la croissance économique d'après-guerre et de diverses mesures fédérales comme le *GI Bill* ou le *Interstate Highway Act* de 1956 pour quitter les centres villes et s'installer en banlieue (Long Island, Staten Island)²¹⁸. De plus, Ebbets Field, n'était desservi par aucune des artères majeures (*parkways*) qui reliaient le vieux centre aux nouvelles banlieues, à la différence du Yankee Stadium qui, même s'il avait été bâti en 1923, se situait au cœur du Bronx, un quartier sûrement moins accueillant en 1955 que Flatbush, était accessible par plusieurs voies rapides aux résidents des comtés périphériques de Westchester, de Nassau ou la totalité du Long Island. En d'autres termes, le vieux stade des Dodgers appartenait, selon la lecture d'O'Malley, à une époque révolue : pour prospérer, il fallait construire du neuf, avec des places de parking et un accès rapide vers les nouveaux centres d'habitations des classes moyenne ou aisées.

Toutefois, si la détérioration d'Ebbets Field comme l'exode vers la banlieue (phénomène appelé « suburbanisation ») jouèrent en faveur de la construction d'un nouveau stade, il ne faut pas négliger que le président O'Malley avait une sorte d'affection personnelle pour ce genre de projet. Ingénieur de formation, spécialiste du code de la construction new-yorkaise, chargé de sonder les sols des écoles de la ville, cet homme d'affaires et avocat avait le goût et l'expérience requis pour ne pas reculer devant un tel projet. On peut même dire qu'il avait tout fait pour que la construction d'un nouveau stade paraisse nécessaire. Dès 1946, alors qu'il n'était qu'actionnaire minoritaire du club, il avait formulé le désir de rénover Ebbets Field en engageant l'ingénieur et ancien instructeur de l'académie de Culver, Emil Praeger, pour qu'il dessine un nouveau stade. En 1952, devenu président, il lança une grande campagne publique pour réaliser la construction de ce stade, qu'il souhaitait entièrement financé par ses fonds privés. La première étape fut de présenter au *New York Times* puis au *Brooklyn Eagle* une maquette réalisée par l'architecte Norman Bel Geddes : le futur stade des Dodgers aurait 52 000 places assises, 7 000 places de stationnement, des sièges en mousse recouverts de plastique, un nouveau système d'éclairage, une surface synthétique pour remplacer le gazon et, surtout, un toit rétractable pour jouer même en cas d'intempérie. Mais ce projet était trop irréaliste pour que la presse et les instances publiques prennent au sérieux la volonté d'O'Malley de quitter Ebbets Field, d'autant qu'il défendit peu de temps après un autre projet futuriste signé par R. Buckminster Fuller et ses élèves de l'Ecole d'architecture de Princeton University²¹⁹.

²¹⁸ James T. Patterson, *Grand Expectations : The United States, 1945-1974*, New York, Oxford University Press, 1996, 316.

²¹⁹ La maquette de ce stade, réalisée par un élève de Fuller, fut montrée par O'Malley dans les halls des banques de Brooklyn et fut baptisée par la presse « le dôme du plaisir d'O'Malley », Shapiro, *The Last Good Season*, 19.

En conclusion, la construction d'un nouveau stade était nécessaire seulement dans une logique d'expansion économique. En effet, les fuites pouvaient être réparées, les liaisons avec la banlieue facilitées par le rail (le terminal du *Long Island Rail Road* se trouvait au croisement de Flatbush et Atlantic, à une ou deux stations de métro d'Ebbets Field), les gradins agrandis vers le nord à condition de demander la condamnation de Montgomery Street, petite rue sans grande importance que la ville avait déjà refusé de céder vers 1931 mais qu'elle aurait pu céder aux Dodgers si son influent président avait insisté, etc. Toutefois, O'Malley choisit de ne pas rester sur ses acquis, quitte à vendre la florissante entreprise et dégager une grosse plus-value. Au contraire, il chercha à faire prospérer encore davantage son capital dans les Dodgers en démontrant à toutes et tous qu'un nouveau stade était nécessaire. En clair, Ebbets Field était encore rentable, mais n'avait plus la capacité à l'être dans l'avenir. En homme d'affaires consommé, O'Malley agissait selon une temporalité bien connue : pour être bénéficiaire demain, il fallait investir aujourd'hui et Ebbets Field avait épuisé tout son potentiel.

d) *La nouvelle économie du base-ball et « l'offre qu'O'Malley ne pouvait refuser »*

Ce stade ne fut jamais réalisé à Brooklyn, ni à Queens comme Moses le suggéra un temps²²⁰. Une suite complexe de tractations prometteuses puis abandonnées, de grandes déclarations sur l'utilité civique des Dodgers sapées par l'atermoisement de la bureaucratie new-yorkaise (causée par une trop grande diffusion du pouvoir au sein de nombreuses instances) empêchèrent O'Malley de réaliser son rêve de grand stade au cœur de la ville qui avait fait prospérer le club dont il était désormais le riche président. Il s'opposa en particulier à Robert Moses pour des raisons idéologiques : le « tsar » de New York haïssait les quartiers populaires traversés par les transports publics et ne jurait que par la banlieue, ses autoroutes, et ses plages payantes qu'il avait construites par dizaines sur Long Island²²¹. De plus, il n'est pas improbable que Walter O'Malley ait été la victime d'une revanche personnelle prise par Moses sur le père du président des Dodgers, Edwin, un cadre de Tammany impliqué dans les agissements louches de cette machine politique dans les années 1920, que le jeune Moses, alors réformateur au côté du gouverneur Al Smith, avait tenté de démanteler²²². Mais O'Malley se heurta aussi aux alliés de son propre camp, à savoir les élus brooklynois, comme

²²⁰ En avril 1957, Moses présenta enfin sa solution aux problèmes des Dodgers : le département des parcs dont il était le président, construirait un stade de 50 000 places à Flushing Meadows (Queens) sur le site de l'exposition universelle de 1939 afin de réaliser son rêve d'un « 2^{ème} Central Park » au cœur géographique de New York, Sullivan, *The Dodgers Move West*, 110-111.

²²¹ Robert A. Caro, *The Power Broker : Robert Moses and the Fall of New York*, New York, Knopf, 1974, 8 pour les parkways, 155 pour les plages et 492 pour les transports publics ; Sullivan ajoute qu'il détestait les loisirs de spectateurs au profit de loisirs de participation et qu'il s'opposait au rail, Sullivan, *The Dodgers Move West*, 50-51.

²²² Ihsan Taylor, « Forever Blue : Q&A With Michael D'Antonio », *New York Times*, 20 mars 2009.

le président de *borough* John Cashmore ou son rival et successeur Abe Stark, qui, à certains moments, votèrent contre un projet susceptible de garder les Dodgers à Brooklyn au profit de leurs intérêts propres²²³.

Toutefois, le plus gros obstacle que Walter O'Malley rencontra fut la nouvelle économie du base-ball, incarnée par les succès des Milwaukee Braves. En 1953, Lou Perini, propriétaire des Boston Braves, obtint contre toute attente l'autorisation de la part du comité directeur de la *National League* de quitter le Massachusetts pour Milwaukee, dans le Wisconsin. En 1948, les Braves avaient remporté le fanion et attiré plus d'un million de fans dans leur stade vétuste, mais depuis ce succès, le club souffrait de piètres résultats (7^{ème} en 1952), d'une fréquentation en chute libre (280 000 pour la même année) et surtout de la concurrence avec l'autre équipe de la ville, les Red Sox, évoluant dans l'*American League*. Dans le sillage de la délocalisation des Braves à Milwaukee -- le premier transfert de franchise depuis 1903 (les Baltimore Orioles devinrent les New York Yankees) --, les Browns de St Louis migrèrent à Washington et les Athletics de Philadelphie à Kansas City, autant de délocalisations qui prouvent, selon Neil Sullivan, la fin d'un système dans lequel des grandes villes de l'Est ne pouvaient plus, à cause de l'exode vers la banlieue, assumer leur statut de « club de la communauté locale »²²⁴.

Dès les neuf premiers matches de leur première saison à Milwaukee, une ville florissante de la région des Grands Lacs, les Braves attirèrent un public supérieur à celui d'une saison entière à Boston et générèrent des profits à hauteur de 500 000 dollars. Ils finirent la saison 2^{ème}, juste derrière les Dodgers qui commençaient à les considérer comme de redoutables concurrents. En 1954 et en 1956, les vieillissants « garçons de l'été » de Brooklyn vainquirent de justesse les jeunes talents de Milwaukee, comme Warren Spahn, Lew Burdette ou surtout Henry « Hank » Aaron, frappeur noir qui battit en 1974 le record de *home-runs* de Babe Ruth²²⁵. Avec leur fréquentation record (ils furent les premiers de l'histoire de la *NL* à attirer plus de 2 millions de spectateurs), les Braves devancèrent les Dodgers d'au moins un million chaque saison, ce qui leur permettait, comme O'Malley l'expliqua quelques années plus tard à Roger Kahn « d'offrir de plus grosses primes [aux joueurs], de gérer plus d'équipes affiliées et de d'embaucher les meilleurs recruteurs de talents du pays »²²⁶. Comme pour prouver la prémonition d'O'Malley, les Dodgers chutèrent à la 3^{ème} place en 1957, devancés par les Braves qui emportèrent la *World Series* ainsi qu'en

²²³ Voir Fetter, « Revising the Revisionists », 66 confirmé par Shapiro, *The Last Good Season*, 11.

²²⁴ Sullivan, *The Dodgers Move West*, 43 ; dans le même ordre d'idée, le *Sunday News* publia un article dans sa section Brooklyn opposant, photographies à l'appui, la modernité du modèle de Braves (parking, location du stade) à l'ancienneté de celui des Dodgers, *New York Sunday News*, 19 février 1956.

²²⁵ Sur le vieillissement des Dodgers, voir Harold Burr, « Dodger Machine Must Replace Aging Parts », *Brooklyn Eagle*, 1^{er} octobre 1952.

²²⁶ Kahn, *The Boys of Summer*, 428, cité dans Sullivan, *The Dodgers Move West*, 43.

1958. Il fallut attendre 1959 pour qu'ils soient défaits par les Dodgers, désormais dotés d'un stade gigantesque, mais à 5 000 km de Brooklyn, à Los Angeles²²⁷.

D'ailleurs, la délocalisation des Dodgers de Brooklyn ne peut se comprendre sans dire quelques mots de « l'offre qu'O'Malley ne pouvait refuser » faite par la municipalité de Los Angeles²²⁸. En octobre 1956, le responsable du comté de Los Angeles Kenneth Hahn rencontra le président des Dodgers à Brooklyn lors de la *World Series* afin de lui exposer que sa ville cherchait à accueillir enfin une équipe de base-ball de ligue majeure²²⁹. Une deuxième rencontre suivit, puis en novembre, le maire de Los Angeles, Norris Poulson, commissionna une équipe d'ingénieurs qui confirmèrent la possibilité de construire un stade de base-ball à Chavez Ravine, une zone en cuvette, excentrée, mais desservie par plusieurs voies rapides²³⁰. En mars 1957, Poulson rencontra O'Malley à Vero Beach, lui promettant la jouissance de 200 hectares pour construire un stade, une exemption des frais de terrassement (évalués à 5 millions de dollars) et une considérable déduction d'impôts²³¹. Le marché fut conclu à l'automne 1957 et le 23 octobre, seulement quinze jours après que des représentants du Bureau annoncèrent à la presse new-yorkaise la délocalisation des Dodgers à Los Angeles, la « cité des Anges », représentée par Ken Hahn et l'influente conseillère Rosalind Wyman, organisa une grande fête civique en l'honneur de la nouvelle équipe locale²³².

Comme le souligne, Neil Sullivan, il ne faut pas tomber dans l'écueil de caricaturer le transfert selon un schéma simpliste : New York n'a pas « abandonné » les Dodgers, tandis que Los Angeles, charmé par l'autorité d'O'Malley, n'a pas « vendu la boutique » pour avoir un club de ligue majeure²³³. Néanmoins, il faut préciser que l'offre globale de Los Angeles correspondait parfaitement à la vision d'une entreprise florissante entretenue par O'Malley : la stade était grand, privé, doté de gigantesques parkings et près des voies rapides (voir Photographie 29) ; les droits de télévision étaient importants, les résidents de Los Angeles en majorité des suburbains, le marché des loisirs y était très développé (Hollywood, Disney World, etc.), les Dodgers y jouissaient d'une bonne réputation grâce à leur exposition nationale dans les médias et, enfin, les New York Giants de Horace Stoneham avaient aussi

²²⁷ Lors d'un match de play-off de la saison 1959, le Los Angeles Coliseum Memorial Stadium accueillit près de 90 000 personnes pour une seule rencontre, Sullivan, *The Dodgers Move West*, 44.

²²⁸ L'expression maintes fois usitée est présente dans Randy Roberts et James Olson, *Winning is the Only Thing : Sports in America Since 1945*, Baltimore, The Johns Hopkins University, 1989, 69.

²²⁹ Sullivan, *The Dodgers Move West*, 87, jusqu'ici existait seulement une ligue mineure, la Pacific Coast League.

²³⁰ La conversion en stade de base-ball de Chavez Ravine, zone prévue pour des logements sociaux, déclencha un scandale, dont les enjeux sont résumés dans Thomas S. Hines, « Housing, Baseball and Creeping Socialism : The Battle of Chavez Ravine, Los Angeles 1949-1959 », *Journal of Urban History*, vol. 8, février 1982, 123-143.

²³¹ Poulson ne put tenir sa promesse mais le négociateur qui le remplaça, Harold McClellan, obtint du conseil municipal de Los Angeles qu'il vote à l'automne 1957 une « formule » (*package*) très favorable à la venue des Dodgers, malgré l'opposition de comités citoyens soucieux de voir l'argent public utilisé à des fins privées, Sullivan, *The Dodgers Move West*, 102-104 ; Roberts et Olson, *Winning is the Only Thing*, 69.

²³² Shyer et Schweppe, « This Month », consulté le 17/06/09, date du 23/10/57.

²³³ Sullivan, *The Dodgers Move West*, 105.

reçu l'autorisation de délocaliser cette vieille équipe new-yorkaise sur la côte ouest, à San Francisco, ce qui promettait des derbys passionnés. Par conséquent, Los Angeles comptabilisait un grand nombre de facteurs d'attractions (*pull factors*) qui étaient en symbiose parfaite avec le modèle économique qu'O'Malley avait développé depuis des années et qu'il n'avait pu trouver à Brooklyn. De plus, l'attentisme des édiles new-yorkais, l'arrogance d'un Robert Moses méprisant les efforts d'O'Malley pour garder les Dodgers près de leur public, et enfin la volonté de ne pas vendre, constituaient autant de facteurs repousseurs (*push factors*) pour le président des Dodgers.



Photographie 29 : Vue aérienne de Dodger Stadium, à Los Angeles, avril 1962

Source : The City Project, <http://www.flickr.com/photos/cityprojectca/898881683/>

Perdu au milieu d'une mer d'asphalte, le stade de 56 000 places construit par Emil Praeger prévoyait pas moins de 50 000 places de parking (700 pour Ebbets Field, voir Photographie 28) et était desservi par plusieurs voies rapides, le rendant accessible au plus de 6 millions de personnes vivant alors à Los Angeles et son comté.

Au final, la présidence de Walter O'Malley correspondit à une période de succès sportifs sans précédent accompagnée par une saturation paradoxale du pouvoir d'attraction d'Ebbets Field, stade le plus exigu de la ligue. Conscient de cette limite handicapante pour la vision à long terme qu'il avait de la politique entrepreneuriale du club, O'Malley chercha, en vain, à compenser les pertes liées à l'étroitesse d'Ebbets Field en développant les sources de revenus indirects et, surtout, en prêchant dès 1952 pour la nécessité de la construction d'un nouveau stade pour les Dodgers. Empêché d'arriver à ses fins, pourtant louables d'un point de vue de la fidélité au bassin de population qui l'avait enrichi, il réalisa un ultime coup de génie d'homme d'affaires visionnaire en délocalisant le club à 5 000 km vers l'ouest. Ce « déménagement » (*move*) procédait paradoxalement de la même logique entrepreneuriale qui l'avait vu transformer les Dodgers en club de gagnants par de multiples moyens. De ce point de vue, la délocalisation était justifiée, même si elle mit fin brutalement à 74 ans d'une forte interaction entre la ville, le public et « leur » club de base-ball. Précisons toutefois, que la

nature complexe des rapports entre ces trois entités dépasse le cadre de l'histoire entrepreneuriale qui était le nôtre dans ces pages et mérite un traitement plus global interrogeant la place changeante du club dans la vie sociale et culturelle de Brooklyn.

Pour conclure, l'objectif de ce chapitre était de montrer par quels processus l'entreprise Dodgers avait transformé, de 1938 à 1957, une équipe moribonde en un club de gagnants, dominant la *NL* autant du point de vue du nombre de fanions obtenus, que de la fréquentation du stade ou que des profits totaux. De fait, les trois présidents successifs remplirent chacun les paris difficiles qu'ils s'étaient fixés.

MacPhail révolutionna le modèle de gestion des Dodgers en dépensant massivement pour rénover le stade, engager des joueurs et implanter à Brooklyn deux points forts des années 1940 et 1950 : les matches de nuit et la radio. Branch Rickey, le coach hors-pair du Midwest, prit les rênes du club en 1942 et prolongea les réformes débutées sous MacPhail en adoptant une politique de recrutement audacieuse fondée sur le développement des équipes affiliées en ligue mineure, la pratique d'un base-ball scientifique à Dodgertown et surtout l'exploitation du filon des joueurs africains-américains. Grâce à une fine gestion des relations publiques, Rickey réussit son pari de faire accepter par les acteurs du base-ball Jackie Robinson et les autres vedettes noires des Dodgers qui amenèrent à Brooklyn un nombre inédit de fanions. Enfin, Walter O'Malley améliora encore la gestion du club dès qu'il prit les commandes fin 1950 : les résultats furent les meilleurs de l'histoire du club grâce à la continuation du « système de pépinières » de Rickey et, surtout, le réinvestissement des revenus au guichet dans des opérations connexes, telles les retransmissions télévisées ou Dodgertown. Sa présidence fut toutefois marquée, paradoxalement, par une lente mais régulière baisse de la fréquentation à Ebbets Field et, surtout, l'échec de la mise en œuvre de son grand dessein : la construction d'un nouveau stade de base-ball à Brooklyn en phase avec les réalités géographico-économiques de l'après-guerre comme la fuite vers la banlieue. Paradoxalement, ce fut sa foi dans l'avenir du base-ball à Brooklyn et dans le Grand New York qui causa la mort de la franchise brooklynoise en 1957 après qu'il se heurta au refus de certains élus new-yorkais (aux premiers rangs desquels Robert Moses, mais pas seulement) de préempter un terrain pour construire un stade de base-ball au cœur du *borough*²³⁴.

Au-delà de ce parcours insistant sur les talents de chef d'entreprise de ces trois présidents, l'intérêt de ce chapitre réside dans sa contribution à une histoire non-linéaire du succès des Dodgers dans les années 1940 et 1950. Alors que la littérature populaire présente

²³⁴ Fetter montre en effet que Moses était entouré d'un corps d'experts également opposés à la construction d'un grand stade à Brooklyn, Fetter, « Revising the Revisionists », 66.

les années MacPhail, Rickey et O'Malley comme les trois actes de résolution d'une pièce de théâtre commencée avec les déboires des années 1920 et 1930, le recours aux archives comptables permet de nuancer cette phase de croissance sans précédent. Ce chapitre montre l'existence de régimes de succès distincts, soulignant que chaque président dut surmonter un grand nombre de difficultés pour arriver à ses fins et, surtout, que la construction de ce « club de gagnants » reposa sur une modernisation générale des techniques de gestion d'une entreprise sportive. Même si Jules Tygiel a raison de remarquer que l'incorporation de stratégies entrepreneuriales dans le monde du base-ball n'avait rien de comparable au niveau d'expertise managériale et financière exhibée par les géants américains comme Dupont ou General Motors, il semble raisonnable de dire que la structure globale de la gestion des Dodgers fut modernisée et rationalisée dans les années 1940 et 1950²³⁵. Cela fut possible grâce aux techniques pionnières employées par les trois présidents successifs et leurs capacités à les adapter au contexte local. Il est impératif de reconnaître que sans cette rénovation ajustée des pratiques entrepreneuriales du club, l'équipe aurait eu peu de chance d'être si populaire et si imbriquée dans la vie sociale et culturelle de Brooklyn. En d'autres termes, ce fut bien cette fabrique d'un club de gagnants qui permit à la relation ville-club-public d'être si étroite et de produire de fortes identités, qu'il faut désormais étudier en détail.

²³⁵ Fetter, *Taking on the Yankees*, recension citée, 1218 ; la spécialisation des fonctions au sein de la direction fut manifeste dès 1950 : il y avait alors au moins 12 charges fixes (soit deux plus qu'auparavant), dont « directeur de la publicité » et « directeur des événements promotionnels », *Dodgers Year Book 1950*, BHS, Ephemera Series 8, sports, boîte 2 sur 5.

Chapitre 6 : Les deux faces d'une même médaille : l'identification entre Brooklyn et « ses » Dodgers (1938-1957)

« On ne peut pas parler de "ce que Middletown pense", "ressent" ou "est" sans une somme considérable de déformations. [...] Pourtant Middletown peut être [...] décrit simplement par la présence de nombreux éléments de répétition et de cohérence dans sa culture. En se déplaçant dans la ville, [...] on entend des points de vue si familiers et si communément admis qu'ils représentent le raccourci intellectuel et émotionnel de compréhension et d'assentiment au sein d'un large groupe de personnes. [...] Ces régularités acceptées [...] donnent une sorte d'unité à la culture de Middletown et permettent aux habitants de parler [...] de « l'esprit de Middletown ». Cela n'implique d'aucune manière que [dans la vie quotidienne] Middletown agit nécessairement en fonction des valeurs qu'elle affirme. [...] Mais ce sont les valeurs *aux noms desquelles* elle agit, les symboles sur lesquels on peut compter [...], la bannière sous laquelle elle marche »¹.

LE BUT DE CE CHAPITRE EST DE MONTRER comment et pourquoi de 1938 à 1957 l'enracinement du club dans la ville atteignit son paroxysme. Au vu des multiples sources historiques disponibles pour cette période, un constat s'impose : les identités de Brooklyn et celles des Dodgers se sont superposées au point qu'elles formèrent pour beaucoup un continuum, un ensemble identifiable et homogène d'équivalences, ressemblant fort aux « régularités acceptées » analysées par les Lynd à Middletown. Les Dodgers incarnaient Brooklyn et Brooklyn incarnait les Dodgers, comme deux faces d'une même médaille. Du moins ce fut ce regard essentialiste que nombre de commentateurs et d'acteurs sociaux de l'époque portèrent sur la relation entre la ville et le club. Les développements qui suivent tentent à la fois de rendre compte avec justesse de ces discours indigènes tout en questionnant leurs fondements, leurs genèses, leurs usages et leurs limites.

Pour que les Dodgers deviennent si populaires non pas seulement comme club sportif mais comme blason de la ville et de ses valeurs imaginées, il fallut que se construise une homologie, une équivalence organique, entre les images publiques du club et celles de la ville. L'émergence et la solidification d'une telle congruence furent à la fois le produit de l'histoire, des « entrepreneurs de cause » (pour utiliser un terme cher aux sociologues) et d'un contexte environnant propice à la formation d'identités fortes, stables et revendiquées². Les

¹ Robert S. Lynd et Helen Merrell Lynd, *Middletown in Transition, a Study in Cultural Conflicts*, New York, Harcourt, 1965 (1937), introduction au chapitre XII « The Middletown Spirit », 402-403.

² J'emprunte cette expression aux sociologues Sandrine Lefranc et Isabelle Sommier, « Les émotions et la sociologie des mouvements sociaux », in Christophe Traïni, dir., *Emotions... Mobilisations !*, Paris, SciencesPo, les Presses, 2009, 279 ; sur le rôle de l'histoire dans la formation des identités sportives nationales, voir

années 1940 et 1950 furent en effet aux Etats-Unis une période de renforcement du consensus national sous l'effet conjoint de la Deuxième Guerre mondiale, de la prospérité économique et de la lutte contre le communisme. Brooklyn, comme ville industrielle au cœur de l'économie de guerre et vaste bassin de population mobilisée, fut grandement affectée par ces facteurs contextuels. En retour, « l'esprit de Brooklyn », pour reprendre le concept des Lynd, était fait de patriotisme, d'américanisme, de maccarthysme et d'une certaine conception de la place de l'homme par rapport à celle de la femme, des Blancs par rapport à celle des Noirs.

A de très nombreux égards, le club des Dodgers, dans son rayonnement extra-sportif, épousa ces valeurs, encouragea leur diffusion, et les légitima même aux yeux de beaucoup de Brooklynais. Cela conforta leur image de « club local » (*home team*), conformément aux conclusions des ethnologues sur la construction des identités locales « par l'appropriation puis l'exhibition des valeurs que les communautés se plaisent à s'accorder »³. Toutefois, les connotations patriotes et anticomunistes ne furent pas tant le fait d'une volonté de contrôle des esprits par les dirigeants que l'illustration d'une congruence entre le club et l'esprit du temps. Cela rendit le club populaire d'une façon qui dépassait la simple sphère sportive : il offrait un lieu où l'Américain moyen pouvait retrouver comme cristallisés ou condensés les thèmes qui faisaient la une des journaux ou des informations télévisées. Un peu comme si de nos jours un club de football abordait d'une manière ou d'une autre, de près ou de loin, des thèmes aussi présents dans l'esprit de ces premières années du 21^{ème} siècle que le terrorisme islamique, la lutte contre le cancer, les OGM, les délocalisations, la parité hommes/femmes, etc. Cette congruence entre le club et son *zeitgeist* eut pour effet de le transformer en mythe, un lieu de cristallisation d'un consensus portant sur l'« identité », aussi figée qu'imaginaire, de Brooklyn⁴. C'est bien cette identification, un processus à historiciser, qui est au cœur de ce chapitre divisé en trois étapes : ses formes, ses mécanismes et ses limites.

1. QUAND LE CLUB ET LA VILLE NE FONT QU'UN : FORMES D'UNE HOMOLOGIE

De 1938 à 1957 les rapports entre la ville et le club atteignirent un niveau jamais égalé auparavant au point que, vers 1945, ces deux entités semblaient à beaucoup d'observateurs les deux versants d'une même médaille. Cette homologie entre ville et club, c'est-à-dire ce

Archambault, Fabien et Loïc Artaga, « Les significations et les dimensions sociales du sport. Sport et identité nationale », *Cahiers français*, vol. "Sport et société", n°320, 38.

³ Voir Duret, *Sociologie du Sport*, chap. 2, citant les travaux de C. Bromberger sur le football et A. Appaduray sur le cricket.

⁴ Pour une controverse sur les usages du terme « identité » dans les sciences sociales, voir Avanza et Laferté, « Dépasser la "construction des identités" ? », 54-67.

rapport d'équivalence entre « deux organes issus de mêmes structures embryologiques et ayant une même fonction »⁵, prit à cette époque une variété de formes tangibles plus spectaculaires que dans les années précédentes, à commencer par l'implication volontaire du club dans la vie quotidienne des Brooklynais et sa participation accrue aux institutions locales. Toutefois, cet effort d'enracinement n'aurait pas si bien fonctionné si la ville, à travers ses édiles ou ses commerçants, n'avait en retour embrassé l'équipe comme étant proprement une institution locale. Au final, ces deux mouvements se rencontrèrent au sein de productions artistiques et discursives dans lesquelles la ville et le club ne semblaient faire qu'un.

1.1. Les Dodgers s'ancrent dans la vie brooklynoise

Pour que cette homologie se réalise, il fallut tout d'abord que les joueurs soient perçus comme des personnalités locales et non comme de simples salariés d'une entreprise sportive sans lien avec la communauté qui les faisait vivre. Même si très peu des Dodgers étaient originaires de Brooklyn ou y habitaient « hors-saison » (soit d'octobre à mars), une grande partie d'entre eux avaient la réputation d'être des locaux, ou, pour reprendre le beau titre de Nicolas Renahy, des « gars du coin »⁶. La familiarité qu'ils dégageaient provenait en premier lieu des efforts des médias locaux ou émanant du club (comme le magazine *Line Drives*) pour donner aux fans le plus d'informations possibles sur les joueurs et leur famille afin qu'ils aient l'impression de les connaître mais surtout qu'ils puissent s'identifier à eux. Cela était d'autant plus possible que les joueurs étaient dépeints comme des Brooklynais ordinaires. Par exemple, quatre d'entre eux, et parmi les plus célèbres (Carl Furillo, Pee Wee Reese, Preacher Roe et Duke Snider), louaient durant la saison des maisons à Bay Ridge, quartier résidentiel du sud-ouest de Brooklyn réputé pour son esprit familial, la sûreté de ses rues et la qualité de son air frais venu du détroit de Verrazano⁷. Ils vivaient à quatre *blocks* les uns des autres, se rendaient mutuellement des services, faisaient garder leurs enfants par des jeunes baby-sitters du quartier et achetaient leurs courses d'alimentation chez les commerçants locaux⁸.

⁵ J'emploie ce terme, tiré des lexiques mathématiques et anatomiques, préférablement à celui d'« analogie », (défini par *Le Nouveau Petit Robert de la langue française 2007* comme « une ressemblance établie par l'imagination [...] entre deux ou plusieurs objets de pensée essentiellement différents ») car il me semble que celles et ceux qui ont produit cette homologie ne l'ont pas fait de manière raisonnée, par *analogie* justement, mais bien parce que la parenté entre Brooklyn et les Dodgers leur semblait immanente.

⁶ Nicolas Renahy, *Les Gars du coin. Jeunes ruraux à l'écart*, Paris, La Découverte, 2005.

⁷ « The Boys of Summer », documentaire VHS, VidAmerica, 1983, confirmé par Bob McGee, « The Dodgers and the Heart of Brooklyn », contribution présentée à la conférence « Remembering Brooklyn's Beloved Dodgers », Brooklyn Public Library, 2 octobre 2005.

⁸ Shapiro, *The Last Good Season*, 151-154.

De plus, pour les Brooklynois qui n'avaient pas la chance d'habiter Bay Ridge et de pouvoir fréquenter quotidiennement ces héros ordinaires, la presse publiait régulièrement des reportages sur la vie des joueurs dans leur cadre familial. Par exemple, en septembre 1941, quelques jours après l'obtention du titre de champion de *National League* attendu depuis 20 ans, le *Brooklyn Eagle* s'invita chez Dolph Camilli, le 2^{ème} base vedette des Dodgers, pour rencontrer ses cinq enfants et demander à sa femme ce qu'elle comptait faire de la prime de *World Series*⁹. L'année suivante les auteurs de *Dodgers Victory Book* allèrent de nouveau à la rencontre des Camilli, cette fois dans leur maison de San Francisco pour montrer Dolph à table ou lors de ses loisirs équestres¹⁰. Les joueurs Pete Reiser, Whit Wyatt et Pee Wee Reese furent également à l'honneur : le premier chez lui à St Louis, le deuxième dans sa ferme de Georgie et le troisième, présenté comme un « All-American boy »¹¹, à Louisville (Kentucky), juste après son mariage. Cette habitude éditoriale se prolongea au cours des années 1940 et 1950 : en 1949, Jackie Robinson était photographié chez lui en train de faire la vaisselle ou pour l'anniversaire de son fils, un article de 1952 montrait la femme de Duke Snider, Beverly Snider (qu'on appelait « la duchesse de Flatbush » parce qu'elle était la femme du « duc » Snider), en train de se passionner pour les exploits de son mari à Ebbets Field, et en 1955 fut commercialisé un album d'images autocollantes destiné aux plus jeunes fans, truffé d'informations personnelles sur la vie des joueurs, leur lieu de résidence, le nom de leurs enfants, etc¹².

a) *Gil Hodges, exemple du héros familial*

Toutefois, de tous les joueurs, aucun ne fut plus souvent représenté dans sa vie familiale que Gil Hodges. Ce natif de l'Indiana avait épousé en 1948 une Brooklynoise originaire de Bay Ridge, Joan Lombardi, année où il commença sa carrière comme joueur de première base des Dodgers après avoir servi chez les *Marines*¹³. Gil, de l'avis de tous un frappeur hors-pair et un gentleman hors le terrain, fut aussitôt considéré comme un fils adoptif par les Brooklynois et par la presse locale qui ne manqua pas de le dépeindre comme l'un des leurs. Ainsi, en 1950 il fut photographié en train de changer les langes de son

⁹ « Little Women Have Series \$ \$ All Spent », *Brooklyn Eagle*, 26 septembre 1941 ; sur le sujet des femmes des joueurs, voir aussi « Meet the Dodger Missuses », *BE*, 14 mars 1940.

¹⁰ « The Private Life of Dolph Camilli » in *Dodgers Victory Book*, Brooklyn, W & H Baseball Publishing, 1942 (épuisé, collection de la Brooklyn Historical Society).

¹¹ L'adjectif « all-American », difficilement traduisible, désigne les qualités caractéristiques des idéaux américains, comme, l'honnêteté, le goût du travail (*industriousness*) et la santé, *New Oxford American Dictionary*, version en ligne, consulté le 30/07/09.

¹² Pour Robinson, *Brooklyn Eagle*, 16 août et 19 novembre 1949 ; pour Snider, « Brooklyn Eagle Picture collection », Brooklyn Public Library, Brooklyn Room, dossier « Duke Snider », 2 octobre 1952 ; pour l'album d'autocollants, « "Dodgers Do It !" (exposition à la BHS, 2005) ».

¹³ John Saccoman, « Gil Hodges », *The SABR Baseball Biography Project*, article en ligne, disponible à, consulté le 22/07/09.

deuxième garçon et admettait avec humour qu'il réussissait plus facilement « une double élimination première-deuxième-première base »¹⁴. Dans la même veine, les Hodges au grand complet firent l'objet en 1951 d'un reportage photographique, Joan servant des verres à toute la famille dans le jardin de leur pavillon de Flatbush, situé non loin d'Ebbets Field et de Brooklyn College, « dans un quartier paisible où tout le monde connai[ssai]t tout le monde »¹⁵ (voir Photographie 20). Gil était d'autant plus apprécié des Brooklynnois qu'il occupait hors-saison un emploi modeste d'employé chez un concessionnaire « Century Motor/Chrysler-Plymouth » au 274 Flatbush Avenue, ce qui faisait de lui un citoyen ordinaire. Son profil de Brooklynnois typique explique pourquoi en 1952-53, alors qu'il traversait une mauvaise passe dans sa capacité à frapper des *hits**, tout un segment de la population locale fut pris de sympathie (voir d'empathie) pour lui et se mit à lui adresser des messages de soutien, des porte-bonheur, et même des prières, par l'entremise du sermon du père Herbert Redmond à la messe de l'école Saint François-Xavier¹⁶.



Photographie 30 : Gil Hodges en compagnie de sa famille et de ses voisins à Flatbush, 1953

Source : Tom Meany, « When Gil Hodges Slumped... », *Collier's*, 21 août 1953.

En les montrant comme des Brooklynnois ordinaires, la presse fit des Dodgers des membres à part entière de la « communauté » locale, à la plus grande joie des joueurs et du public.

Ainsi, aucun autre joueur n'incarnait aussi bien que Gil Hodges une certaine vision de la vie brooklynoise typique des années 1950, caractérisée par le culte des valeurs familiales et l'ancrage dans la communauté locale. Cette homologie entre un joueur et son environnement à la fois spatial et temporel explique en partie pourquoi dans les années 1940 et 1950, les Dodgers étaient considérés comme un club éminemment local. Mais cette symbiose fut

¹⁴ « Brooklyn Eagle Picture collection », BPL, archive citée, dossier « Gil Hodges », 20 août 1950.

¹⁵ Ibid., 1^{er} septembre 1951 ; des articles du même acabit parurent le 2 mai 1952 et le 24 juin 1954 ; une autre série de photos le montre torse nu en train de se muscler avant la reprise de la saison.

¹⁶ La mauvaise phase de Hodges (*batting slump*) commença à la fin de la saison 1952, se prolongea, avec des conséquences désastreuses, durant la *World Series* 1952 pour se terminer au printemps 1953 ; il recevait alors jusqu'à 30 lettres par jour et des objets religieux ou païens de toutes sortes, comme des pieds de lapin, Tom Meany, « When Gil Hodges Slumped, All of Brooklyn Went to Bat for Him », *Collier's*, 21 août 1953, voir aussi Dan Riley, *The Dodgers Reader*, Boston, Houghton Mifflin, 1992, 30.

appuyée par un deuxième facteur prépondérant : l'investissement personnel et institutionnel des Dodgers dans la vie civique et associative du *borough*.

b) *Le club s'engage pour les causes locales*

Pour qu'un club sportif devienne le « club de la ville » (autre traduction de *home-team*), il faut qu'il incarne symboliquement certaines grandes caractéristiques identitaires de cette ville (comme, pour le football, le métissage ethnique à Marseille ou l'héritage ouvrier des mines à Lens¹⁷), mais surtout qu'il tisse des liens tangibles avec la communauté qui l'accueille. A partir de 1940 environ, les Dodgers développèrent particulièrement ces liens afin d'être légitimement perçu comme la *home-team*. Premièrement, les cadres ou dirigeants du club, que ce soit Leo Durocher, Branch Rickey ou Walter O'Malley, ne manquèrent pas une occasion de s'affilier aux grandes institutions civiques du *borough* comme le Rotary Club, le Kiwanis Club, le Montauk Club, les grands hôpitaux ou les associations pour la jeunesse, comme le *Big Brother Movement*, la *Catholic Youth Organization*, le *Mayor of New York's Annual Trophy*, et les *Young Men's Christian Associations (YMCA)*¹⁸. O'Malley par exemple fut nommé en 1948 secrétaire général de la campagne annuelle de levée de fonds pour le *United Hospital de Brooklyn* ; il avait la tâche de diriger 2 645 volontaires afin de collecter de l'argent pour combler les déficits énormes des 86 hôpitaux de bénévoles de New York¹⁹. Rickey, quant à lui, décida en 1949 de donner les recettes de matches de play-offs contre St Louis à trois œuvres caritatives de la ville : il distribua environ 9 500 dollars (soit 82 300 dollars constants) à la *Federation of Jewish Philanthropies*, au *Brooklyn Catholic Diocese/Committee for Charities* et au *Protestant Council of New York*²⁰. De telles actions soulignaient la volonté du club de jouer une fonction sociale dans Brooklyn et d'assumer ce qu'il percevait comme sa responsabilité civique.

Bien sûr, certains de ces engagements relevaient plus d'une démarche des individus que d'une politique générale du club : O'Malley par exemple, notable et homme d'affaires local parallèlement à ses fonctions de dirigeant au sein des Dodgers, était président du conseil

¹⁷ Voir respectivement Bromberger, Hayot et Mariottini, *Le Match de football* et Fontaine, « Les "Gueules Noires" ».

¹⁸ Pour la participation de Rickey aux dîners du Rotary Club, du *Big Brother Movement* et du Kiwanis Club, voir *Brooklyn Eagle*, 14 janvier 1943, 29 juillet 1943 et 28 septembre 1944, respectivement ; Durocher fut convié au Montauk Club, *BE*, 22 avril 1941 ; pour la jeunesse, voir, entre autres exemples, la participation des Dodgers au match de gala du maire de New York, *BE*, 21 juin 1952 ; concernant les liens étroits entre les Dodgers et les associations caritatives pour la jeunesse, étant donné l'ampleur et l'importance de ce sujet, un chapitre entier de cette thèse est y consacré (chap. 7).

¹⁹ Shyer et Schweppe, « This Month », consulté le , date du 25 septembre 1948.

²⁰ 7 400 dollars revinrent aux bonnes œuvres de St Louis, *Brooklyn Eagle*, 30 août 1949 ; pour la conversion http://www.minneapolisfed.org/community_education/teacher/calc, consulté le 30/07/09.

des administrateurs (*trustees*) de l'Académie Froebel, une école privée de Brooklyn²¹. De même, les joueurs des Dodgers défendaient en leur nom propre certaines causes, tel Gil Hodges qui rendit visite avec son coéquipier brooklynois Tommy Holmes à Robert Gray, jeune patient d'un hôpital atteint d'une maladie rare du cœur qui avait demandé à voir la star des Dodgers²². Sur un plan plus politique, Jackie Robinson, en mai 1954, apporta son soutien au *United Negro College Fund* de New York, une organisation vouée à récolter des fonds pour apporter aux universités membres les moyens financiers de mettre en pratique les décisions anti-ségrégation de la Cour suprême des Etats-Unis comme l'arrêt *Brown contre Board of Education* décidé la même année²³. Si dans tous ces exemples l'initiative était personnelle, les retombées en termes d'image publique bénéficiaient sans aucun doute au club des Dodgers dans son ensemble.

c) *Marketing et fabrication d'un club local*

Néanmoins, pour que se constitue une homologie faisant de la ville et du club les deux versants de la même médaille, il fallut encore davantage que des reportages sur les joueurs et l'engagement des officiels du club pour les causes célèbres locales. Si de 1938 à 1957 les Dodgers parvinrent à s'ancrer dans l'imaginaire des identités locales, ce fut aussi grâce à une stratégie marketing efficace, c'est-à-dire une campagne de relations publiques qui, bon an mal an, fit du club une institution avant tout brooklynoise.

Le principe « Brooklyn first », si l'on peut dire, fut mobilisé dès 1941 et la première accession des Dodgers à la *World Series* depuis 1920. Alors qu'il était question de jouer tous les matches de cette grande finale au Yankee Stadium plutôt qu'à Ebbets Field (considéré trop exigü), le président Larry MacPhail mit un point d'honneur à « garder la série à Brooklyn », comme il le dit à la presse²⁴. Pour éviter les pénuries de place afférant à cette décision, il mit en place une deuxième stratégie favorisant les Brooklynois : les ventes de tickets par groupes seraient proscrites (pour lutter contre les spéculateurs) et les habitants de

²¹ Shyer et Schweppe, « This Month », site web cité, date du 23 novembre 1948 ; en 1954, O'Malley était propriétaire de la *New York Subways Advertising Company*, co-propriétaire de *JP Duffy* (matériaux de construction), et président de la *Ebbets-McKeever Exhibition Company* (le secteur foncier des Dodgers) ; quant à ses activités civiques, il siégeait au conseil du *Brooklyn's Swedish Hospital*, de la *Froebel Academy*, de la *Brooklyn Bar Association*, de la *Catholic Lawyers Guild*, et de la *Swedish Engineers Society* ; enfin, il était membre des clubs : Metropolitan, New York Athletic, Brooklyn et Unqua Corinthian, *Current Biography*, 49.

²² « Brooklyn Eagle Picture collection », BPL, archive citée, dossier « Gil Hodges », 9 janvier 1953 ; les deux joueurs réitérèrent à Noël 1954, affirmant ainsi leur rôle de bons samaritains pour la communauté locale, « Hodges and Holmes Help Needy Children in Boro », *Brooklyn Eagle*, 24 décembre 1954.

²³ Co-secrétaire général de la division homme de la section new-yorkaise du *United Negro College Fund*, Robinson s'associa à Richard A. Brennan, président de la *Brooklyn's Brevoort Saving Bank* qui dirigeait la levée de fonds à Brooklyn. L'organisation cherchait à obtenir 1 750 000 dollars dans tout le pays pour satisfaire les besoins de 31 universités membres et de 25 000 étudiants, handicapés par la « barrière du dollar », « Brooklyn Eagle Picture collection », BPL, archive citée, dossier « Jackie Robinson », 30 mai 1954.

²⁴ « Dodgers May Play Series in Yankee Stadium », *Brooklyn Eagle*, 15 juillet 1941.

Brooklyn auraient la priorité sur les autres spectateurs dans l'achat des places réservées par avance²⁵. Ce geste pour « les fans loyaux, ces clients réguliers qui [avaient] fait le succès des Dodgers » provoqua l'admiration du *Eagle* dans un long article à l'honneur de MacPhail, mais n'atténua pas les craintes d'un fan de 19 ans qui écrivit au journal :

« Nous redoutons que les fans qui ne sont pas du *borough* ne s'accaparent les places que nous avons occupées pendant des années et grâce auxquelles le club s'est construit [...]. 3,30 dollars est le prix maximal que nous pouvons payer. Brooklyn n'est pas une ville riche et garder quelques milliers de place en vente libre le jour même n'est pas suffisant »²⁶.

Ce témoignage est la preuve que les Brooklynais avaient à cœur d'être considérés comme l'épine dorsale du club. La direction fit d'ailleurs beaucoup pour répondre à cette attente, notamment en termes de relations publiques. La parution mensuelle d'un magazine « dédié aux fans des Dodgers brooklynois » dès 1941 atteste de cette volonté. Distribué gratuitement à Ebbets Field et disponible par correspondance, *Dodgers Line Drives* (ou *Brooklyn Dodgers Doings* et *Line Drives for the Dodgers* selon les titres qu'il porta au fil des années) se voulait une interface de choix entre l'équipe et les fans²⁷. Les courts articles du magazine donnaient des informations sur la vie privée des joueurs, sur les résultats des équipes mineures affiliées, sur les innovations à Ebbets Field, sur les matches à venir et, commerce oblige, sur les moyens d'acquérir des billets, notamment des abonnements pour la saison. Ainsi courtisé, le fan brooklynois avait des chances de se sentir impliqué dans la vie du club, d'autant que la direction s'évertuait à répondre aux courriers des spectateurs et à s'arranger pour leur donner satisfaction. Ainsi, en juillet 1952, Walter O'Malley offrit à une certaine Miss Joanne Duffy de Long Island un « passe » pour assister gratuitement à un match à Ebbets Field et surtout rencontrer Gil Hodges qu'elle avait demandé à voir après un accident²⁸. De même, O'Malley offrit deux entrées à Millie Gladstone pour la remercier de lui avoir suggéré une amélioration aux modes d'évacuation du stade²⁹.

Plus marquant encore, la stratégie de marketing local des Dodgers s'incarna dans les usages multiples du stade Ebbets Field. En effet, comme c'était déjà son habitude dans les années 1910 (mais dans une moindre mesure), la direction consentit dans les années 1940 et 1950 à louer à de très nombreuses reprises son stade à des institutions locales³⁰. Par exemple, les grands lycées du *borough* y organisaient leur championnat de base-ball scolaire, ce qui

²⁵ « MacPhail's War on Ticket Speculators Deserves Praise », *Brooklyn Eagle*, 20 septembre 1941.

²⁶ Ibid.

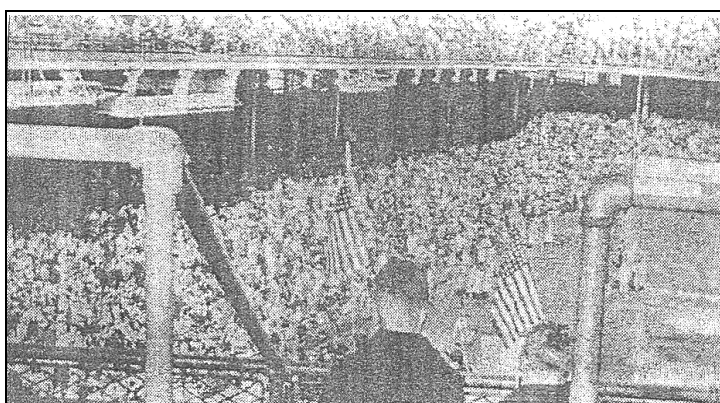
²⁷ Une grande majorité de ces publications est consultable à la Brooklyn Historical Society.

²⁸ Lettre de Walter O'Malley à Joanne Duffy, 29 juillet 1952, Base-ball Hall of Fame and Museum, Cooperstown (New York), A. Bartlett Giamatti Research Center, Gil Hodges Scrapbook.

²⁹ « Dodgers Do It ! », exposition à la BHS, 2005 ».

³⁰ Sur les usages scolaires et civiques d'Ebbets Field dans son « premier âge », voir *supra* chap. 4.

donnait sans aucun doute au stade et à ses propriétaires la réputation d'œuvrer pour le bien de la communauté locale³¹. De plus, par homologie, les jeunes athlètes s'enorgueillissaient probablement de pouvoir jouer sur le même terrain que leurs idoles. Ebbets Field fut également un lieu de rencontre entre le club et Brooklyn lorsque s'y tenaient de grands spectacles populaires, comme des matches de boxe ou surtout l'opéra de Verdi *Aida*, dirigé par Salmaggi chaque week-end de l'été 1945³². Pour un à deux dollars, 15 000 Brooklynois pouvaient assister à cette œuvre célèbre jouée sur une scène de 20 mètres sur 12 installée au milieu de la pelouse, tandis que les ballets et les chœurs se situaient entre la scène et les gradins. La tradition fut prolongée dans les années 1950 lorsque Abe Stark, notable local, organisa au moins quatre années de suite un concert « sous les étoiles » à Ebbets Field au profit de l'*American Fund for Israel*³³. Toutefois, Ebbets Field acquit surtout sa réputation d'institution locale et de monument civique brooklynois en accueillant des événements à connotations patriotiques comme des naturalisations en masse (des milliers de personnes prêtaient serment d'allégeance simultanément sur la pelouse du stade, voir Photographie 31) ou lors de rassemblement à vocation politique³⁴.



Photographie 31 : Naturalisation en masse à Ebbets Field, 1954

Source : « 6,000 Take the Oath », *Brooklyn Eagle*, 12 novembre 1954.

Ebbets Field servit aussi de porte d'entrée symbolique à la vie américaine pour des milliers d'étrangers nés « derrière des rideaux de fer ou des rideaux de soie ou de bambou, où les tyrannies fascistes et communistes les avaient maintenus dans la peur ».

De même, ce ne fut pas un hasard si le président Franklin D. Roosevelt choisit Ebbets Field le 21 octobre 1944 pour prononcer un long discours à quelques jours du scrutin présidentiel,

³¹ Marty Adler, entretien téléphonique avec l'auteur, 20 février 2006.

³² Pour la boxe, voir *Brooklyn Eagle*, 7 juillet 1941 (match diffusé sur NBC) ; pour *Aida*, « Salmaggi Brings Summer Opera to Ebbets Field », *BE*, 9 mai 1945.

³³ « "Music Under the Stars" to Aid Israel », *Brooklyn Eagle*, 6 juin 1952 ; le concert du ténor Robert Merrill et de son épouse, soliste du Metropolitan Opera, était prévu pour le 7.

³⁴ Pas moins de 6 500 étrangers prêtèrent serment et « rejoignirent l'équipe américaine » le 11 novembre 1954 à Ebbets Field, selon un éditorial dithyrambique du *Eagle*, « Should Continue Mass Naturalization Idea », *Brooklyn Eagle*, 22 novembre 1954.

pour lequel il était candidat³⁵. Souhaitant faire taire les rumeurs sur son état de santé fragile, il fit en sorte que le plus grand nombre de New-Yorkais le voit en pleine forme ce jour-là : il choisit Ebbets Field car c'était pour beaucoup le symbole d'une certaine vitalité et d'un patriotisme populaire véhiculé par le base-ball.

Enfin, il faut rappeler que cette vaste campagne de relations publiques visant à faire des Dodgers le club de la ville se déroula dans un contexte de popularisation commerciale de l'équipe à l'échelle nationale. Le 1^{er} mars 1947, les Dodgers furent la première équipe à signer un contrat avec la société des ligues majeures de base-ball (MLB) pour diffuser à la télévision ses 77 matches à domicile grâce à un sponsorat des entreprises Ford et General Mills³⁶. De même, dans les années 1940 et 1950, les Dodgers furent au cœur de la révolution qui touchait le monde de l'édition musicale³⁷. Alors qu'à l'après-guerre, le disque « entraînait dans tous les foyers américains », comme l'écrit Ludovic Tournès, les Dodgers firent l'objet d'au moins une douzaine de chansons gravées sur 78 tours entre 1945 et 1957, avec un pic de production considérable entre 1947 et 1949³⁸. De plus, un disque pédagogique à l'intention des jeunes joueurs de base-ball fut produit et diffusé nationalement en accompagnement d'un livre en 1956³⁹. Si l'on ajoute à cet arsenal médiatique le contrat de radiodiffusion signé avec la station WOR en 1939, il est manifeste que les Dodgers avaient, dans les années d'après-guerre, tout pour être une des équipes les plus connues non seulement dans la région de New York, mais aussi dans le pays entier.

La spécialiste des médias Roberta Newman souligne à juste titre cette double identité des Dodgers « à la fois première équipe nationale du pays grâce à la télévision mais aussi la plus locale des équipes dans l'imaginaire des gens »⁴⁰. Dans un article pionnier, elle explique que « même avec la croissance et l'expansion des médias de masse, les Dodgers et les publicités liées aux Dodgers gardèrent leur accent brooklynois »⁴¹. Il est vrai que la direction fit en sorte de s'associer à des grandes entreprises locales comme le fabricant de bière Schaefer Beer et l'horloger industriel Bulova Watches⁴². Tous deux avaient obtenu à la fois d'être partenaires du club à Ebbets Field (de gigantesques panneaux publicitaires près du

³⁵ FDR, qu'on disait cardiaque et atteint d'un cancer, était en campagne pour une 4^{ème} mandat contre Tom Dewey, Gouverneur de New York, McGee, *The Greatest Ballpark*, 173.

³⁶ « Advertising News and Notes », *New York Times*, 1^{er} mars 1947, 26.

³⁷ Pour un aperçu très général de cette révolution, voir Ludovic Tournès, *Du phonographe au MP3*, Paris, Autrement, 2008 et Ludovic Tournès, courriel à l'auteur, 30 juin 2009.

³⁸ Calcul établi à partir des références mentionnées en mai 2003 par des anciens fans sur un fil de discussion, disponible à <http://www.baseball-fever.com/showthread.php?t=40805&page=22>, consulté le 30/07/09.

³⁹ *The Original Brooklyn Dodgers in Their Own Voices, 1956*, Frank II Corp., 1988.

⁴⁰ Roberta Newman, entretien avec l'auteur, bureaux de NYU, New York, 15 novembre 2005.

⁴¹ Newman, « Now Pitching for the Dodgers », op. cit.

⁴² Les deux signèrent leur contrat en 1951 ; pour s'assurer que les intérêts de Schaefer étaient bien représentés dans la stratégie publicitaire des Dodgers, la brasserie prêta au club un de ses agents, Tom Villante, également employé de la maison de publicité Bath, Baton, Durstein & Osborne de Madison Avenue, pour qu'il travaille de concert avec le responsable des promotions du club Irving Rudd, engagé par O'Malley en 1951, Newman, Ibid.

tableau d'affichage vantaient leurs mérites) et dans les diffusions télévisées nationales de matches des Dodgers⁴³. Un tel choix avait un double avantage : les annonceurs étaient connus dans tout le pays et, aux yeux du grand public américain, les Dodgers étaient perçus comme une institution ancrée dans son environnement local, symbole des liens entre base-ball et la « communauté », au sens de *community*.

A partir de 1938, les Dodgers se sont donc « faits » brooklynois au fil de leurs investissements multiples, comme joueurs et comme institution, dans la vie quotidienne locale. Présents dans le monde civique et associatif du *borough*, ils ont aussi été le fer de lance d'une certaine image de Brooklyn dans les médias nationaux grâce à une politique de relations publiques efficace. Ce « patriotisme local » si l'on peut dire émanait avant tout des décisions de la direction, néanmoins il n'aurait pu prendre toute son ampleur et participer à ce point à l'identification entre le club et la ville si les notables, élus et commerçants de Brooklyn ne l'avaient appuyé en s'appropriant l'équipe et son aura populaire.

1.2. Brooklyn s'approprie les Dodgers

Déjà dans les années suivant l'érection d'Ebbets Field, les élites de Brooklyn (à savoir des juges, des hommes d'affaires, des élus, des figures du monde associatif, *etc.*) s'étaient mobilisées pour incorporer le stade dans le patrimoine architectural local. Ils avaient alors agi au nom de la nécessaire renaissance de Brooklyn après l'annexion dans New York sans imaginer que le club des Dodgers lui-même pourrait faire briller le blason du *borough* (voir chapitre 4). Dans les années 1940 et 1950 au contraire, ces mêmes instances pouvaient s'appuyer sur les victoires des Dodgers afin de dépeindre Brooklyn comme une ville de gagnants, mais ils ne se contentèrent pas de cette analogie. Elus politiques, *leaders* civiques ou commerçants locaux chantèrent les mérites des Dodgers pour souligner que le club agissait dans la communauté locale, qu'il était utile et formait un élément clé d'une certaine brooklynité formée, notamment, dans l'histoire loufoque (mais réinventée) du club.

a) Une utilité reconnue officiellement par les instances de la ville...

Déjà en 1939, la Chambre de commerce de Brooklyn avait salué Red Barber, le commentateur radio récemment amené de Cincinnati par Larry MacPhail, en lui décernant le prix du « jeune homme qui a[vait] fait la plus grande contribution à l'amélioration de

⁴³ Le panneau publicitaire pour Schaefer était particulièrement célèbre car il s'intégrait dans le tableau d'affichage : quand une frappe (*hit*) avait lieu le « H » de « Schaefer » s'allumait, de même avec le « E » lors d'une faute (*error*), Elliot Willensky, *When Brooklyn Was the World, 1920-1957*, New York, Harmony Books, 1986, 37.

Brooklyn »⁴⁴. Sa voix posée, ses expressions imagées, son amabilité, avaient œuvré, d'après les industriels locaux, en faveur de l'image de Brooklyn. L'année suivante, le *Brooklyn Eagle*, toujours prompt à défendre les instances de la « communauté », rappela, alors qu'une rumeur circulait selon laquelle le club allait être acheté par des investisseurs extérieurs à Brooklyn, qu'il « [était] bien que l'équipe reste la propriété des Brooklynois car elle œuvr[ait] pour la publicité de la ville »⁴⁵. Dans ses pages consacrées à la revitalisation de Brooklyn aux moyens d'un « programme en 10 points », le journal donna même la parole au juge Edward Lazansky, de la Cour suprême du comté de Kings, qui affirma que « les Dodgers incarn[aient] l'esprit de Brooklyn, [et qu'ils avaient] mis Brooklyn sur la carte »⁴⁶. Enfin en 1949, lors d'une série d'articles consacrés aux réussites athlétiques du *borough*, le *Eagle* dédia son premier numéro aux Dodgers et à leur longue histoire depuis les années 1840. Un encadré précisait :

« Riche en traditions culturelles, économiques et civiques, le florissant *borough* de Brooklyn a aussi brillé dans ses traditions sportives. Sans aucun doute, son plus grand porte-drapeau a été les Dodgers, un nom devenu familier (*a household name*) dans 48 Etats, à l'étranger et ici à Brooklyn »⁴⁷.

Quatre titres de champion plus tard, la rhétorique était identique, quoique plus appuyée :

« Aucune institution de notre cru a fait davantage que le "Club de Base-ball des Brooklyn Dodgers" pour diffuser la gloire de Brooklyn aux confins les plus reculés de la planète [...]. L'exploit qu'ont réalisé les Dodgers en gagnant deux fois de suite le fanion de la *National League* n'est pas simplement une victoire sportive. Cela garantit une publicité constructive pour notre commune (*town*) partout où des gens s'intéressent au base-ball [...]. Il se peut donc que Pee Wee Reese, Roy Campanella, Carl Erskine, Duke Snider, Carl Furillo, Jackie Robinson et leurs co-équipiers soient bien plus que de grandes stars dans une équipe de champions. Il se peut qu'ils soient, sans même qu'ils le sachent ou n'y pensent, des ambassadeurs d'exception pour Brooklyn. Notre communauté est bien chanceuse d'être représentée par une telle équipe »⁴⁸.

Parallèlement à cette glorification des Dodgers pour la renommée nationale de Brooklyn, le club fut aussi encensé pour son ancrage local. En 1946, Dixie Walker, le joueur que la presse surnommait « le choix du peuple » (« the People's Choice », avec l'accent brooklynois) fut nommé « Brooklynois du mois »⁴⁹. De même, en 1950, un article hagiographique de Wendell Hammer attribua à Walter O'Malley le titre de « Brooklynois du

⁴⁴ *Dodgers Line Drive*, septembre 1948, vol. 10, n°3, 3.

⁴⁵ « What about Brooklyn ? », *Brooklyn Eagle*, 21 août 1940.

⁴⁶ Cité dans Schroth, *The Eagle*, 191.

⁴⁷ *Brooklyn Eagle*, 3 juillet 1949.

⁴⁸ «What the Dodgers' Winning of Pennant Means to Brooklyn», *Brooklyn Eagle*, éditorial, 20 septembre 1953.

⁴⁹ *Brooklyn Eagle*, 7 juillet 1946.

mois » en précisant bien que le président des Dodgers habitait à Brooklyn, au 780 St Marks Street et qu'il avait sa résidence secondaire à Amityville, dans le Long Island, territoire dont on disait souvent alors qu'il était l'arrière-pays de Brooklyn⁵⁰. O'Malley fut d'ailleurs de nombreuses fois salué par les élites locales, comme en 1952 où il reçut les honneurs de Albert S. McGrover, président du *Cathedral Club*, devant Ford Frick, président de la *National League* de base-ball et John Lynch, le commissaire aux travaux du *borough*, réunis à l'hôtel St George de Brooklyn Heights⁵¹. Dans la même veine, un parterre de notables locaux et nationaux (dont le gouverneur du Kentucky et le vice-secrétaire d'Etat Roy W. Henderson) offrit une récompense au joueur Gil Hodges au nom du *Community Hill Men's Club* de la *Cadman Memorial Church* en 1955 pour « ses talents de sportif, son exemplarité auprès de la jeunesse et son caractère réservé et digne »⁵².

Signe supplémentaire que les Dodgers mobilisaient l'attention des notables de la ville, en septembre 1951 un « comité de citoyens » fut monté pour organiser la parade triomphale suivant l'obtention du « fanion » (*pennant*) par les Dodgers. Edward C. Dowden, cadre de la grande chaîne de cinémas Loew's, en était le secrétaire général, épaulé par des personnels des corps de police de la ville de New York et du vice-commissaire aux travaux du *borough* de Brooklyn⁵³. Ce comité faisait immédiatement suite à une autre mobilisation qui avait vu les élites de Brooklyn s'investir dans la défense des Dodgers à travers le comité « A Buck for the Bum's Band » (« un dollar pour l'orchestre des tocards ») chargé de lever des fonds pour le groupe de musiciens amateurs « the Dodgers Sym-Phony Band »⁵⁴. Ces derniers étaient menacés de radiation par le syndicat des musiciens professionnels (voir *infra* p. 375) et, pour conserver la tradition brooklynoise qu'ils représentaient, le comité fut mis en place avec à sa tête nul autre que le maire de New York Vincent Impellitteri, associé au juge Samuel Leibowitz (en passe de devenir célèbre pour sa défense des « Garçons de Scottsboro »), le directeur d'un grand magasin d'articles de sport, Henry Modell, et Rudolph Shaefer, de la firme Shaefer⁵⁵. Tous rendirent hommage « aux 14 années que le Sym-Phony Band a[vait] dédiées à incarner Brooklyn » et le 23 septembre le comité organisa « une journée du Sym-Phony Band » à Ebbets Field en présence de « Miss Flatbush » Moana Holt et du juge Juvenal Marchisio, responsable des relations internes de ce comité.

Enfin, les élus politiques de Brooklyn s'efforcèrent de s'associer au club et sa réputation, probablement à de fins plus électoralistes que personnelles. Le démocrate John

⁵⁰ *Brooklyn Eagle*, 5 novembre 1950.

⁵¹ « Brooklyn Eagle Picture collection », BPL, archive citée, dossier « Dodgers », 10 janvier 1952.

⁵² Propos de John Spata, représentant du *Community Hill Men's Club*, in « Gil Hodges Receives an Award for Merit », *Brooklyn Bulletin*, 15 décembre 1955, vol. 1, n°41.

⁵³ « Brooklyn Eagle Picture collection », BPL, archive citée, dossier « Dodgers », 30 septembre 1952.

⁵⁴ Pour cette référence et les suivantes, *Brooklyn Eagle*, 6, 21 et 22 septembre 1951.

⁵⁵ Sur la menace du *Local 802* de l'*American Federation of Music*, Rudd et Fischler, *The Sporting Life*, 85.

Cashmore fut un des premiers présidents de *borough* à s'investir régulièrement dans les activités extra-sportives des Dodgers. Ses relations avec Rickey et O'Malley étaient celles d'hommes d'affaires ayant un but commun : le profit et la bonne réputation de leur entreprise⁵⁶. L'élu avait tout intérêt à se montrer proche de sa base électorale en soutenant l'équipe locale de base-ball, tandis que la direction du club ne pouvait rêver d'un meilleur ambassadeur pour signifier aux Brooklynnois que soutenir les Dodgers équivalait à défendre le nom de leur ville. Cette communauté d'intérêt était manifeste lors des parades ou des réceptions données à *Borough Hall* (voir Photographie 32).



Photographie 32 : Réception à *Borough Hall* pour les Dodgers victorieux, 1956

Source : Elliot Willensky, *When Brooklyn Was the World, 1920-1957*, New York, Harmony Books, 1986, 37.
Les personnalités civiques et politiques de Brooklyn manquaient rarement une occasion de saluer les bienfaits des Dodgers afin de se montrer proches de leur électorat.

D'autres personnalités locales s'associèrent régulièrement aux Dodgers comme Abraham Stark, conseiller municipal de New York dans les années 1950 et candidat à la présidence du *borough*, James Kelly, historien officiel et greffier du comté de Kings, ainsi qu'une myriade de candidats à l'assemblée d'Albany, au Département de la justice de l'Etat, et même au Sénat fédéral, tous démocrates⁵⁷. La fanfare « Dodgers Sym-Phony Band » semblait d'ailleurs travailler régulièrement pour les « Brooklyn Democrats for [Thomas] Dewey », comité de soutien au gouverneur républicain, candidat malheureux à la présidence de 1940 à 1948⁵⁸.

⁵⁶ Ron Schweppe, entretien avec l'auteur, Los Angeles, 19 juin 2006.

⁵⁷ Voir par exemple, *Brooklyn Eagle*, 14 septembre 1946, 28 septembre 1948 et 14 octobre 1954.

⁵⁸ « Brooklyn Eagle Picture collection », BPL, archive citée, dossier « Dodgers Sym-Phony », 31 octobre 1948.

b) ... et soutenue par les commerçants locaux

Comme on l'a vu à travers l'identité des membres du comité de défense du « Symphony Band », les Dodgers furent aussi amplement soutenus par les industriels ou commerçants locaux, mais Dowden, Schaefer et Modell n'étaient pas les seuls à associer leur nom à l'équipe locale dans un but à la fois commercial et civique. En 1941, à l'occasion de l'accession des Dodgers à la *World Series*, quatre grands magasins (Abraham & Strauss, Namm's, Martin's et Oppenheim Collins) tous situés sur Fulton Street, l'artère commerçante principale de Brooklyn, firent la publicité de leurs produits tout en adressant des messages de félicitations aux Dodgers⁵⁹. L'un d'eux disait même : « nous, vos fans fanatiques, savions que vous aviez ce qu'il fallait pour gagner. Foncez, n'ayez crainte Dodgers et décimez les Yanks ! ». Hormis ces messages de circonstance à un moment d'effervescence générale, certaines enseignes de Brooklyn soutenaient les Dodgers de manière régulière, comme Schaefer, Bulova, le magasin de costumes d'Abe Stark à Brownsville et le grand magasin Abraham & Strauss. Ce dernier sponsorisait officiellement les journées promotionnelles à l'attention des dames (*Ladies' Day*) durant lesquelles les femmes accédaient à Ebbets Field le samedi à tarif réduit. « A&S », comme on appelait cette institution de Fulton Street, avait aussi mis sur pied des « cours sur le base-ball » (*baseball clinics*) destinés aux femmes du borough, à en juger par ce gros titre du *Eagle* : « Mesdemoiselles ! Vous n'avez pas le droit de jouer au base-ball en ligue majeure... mais vous pouvez tout savoir sur ce sport ! »⁶⁰. Jackie Robinson et sa femme firent leur apparition dans le grand magasin à cette occasion, de même que M. et Mme « Pee Wee » Reese, le commentateur radio Vin Scully, et « Happy Felton », un comédien de vaudeville qui assurait la présentation d'un programme pour les enfants d'avant-match à la télévision, « Happy Felton's Knothole Gang ».

Dernière institution privée locale à soutenir les Dodgers, et non des moindres, le *Brooklyn Eagle* avait été, depuis la création du club en 1883, son meilleur porte-parole. A cause d'une querelle insoluble entre le syndicat des journalistes et la direction du journal dans les années 1950, le quotidien dut déclarer faillite en janvier 1955, et manquer, ironie du sort, la seule et unique victoire des Dodgers en *World Series*⁶¹. L'importance du journal qui avait appelé les Dodgers « la fierté du Gowanus » fut telle qu'en mars 1955, un journaliste sportif de New York, Dan Daniel, écrivit depuis Miami : « la voix du *Eagle* nous manquera [...], aucun quotidien dans les villes de ligue majeure ne fut si intimement identifié avec l'équipe locale [...]. Si, avec le temps, le base-ball devint une religion à Brooklyn, le *Eagle* en forma

⁵⁹ *Brooklyn Eagle*, publicités, 26 septembre 1941.

⁶⁰ « Ladies to Learn Inside Baseball at A & S Clinic », *Brooklyn Eagle*, 17 juin 1952.

⁶¹ Sur le conflit syndical et la fermeture du journal, voir Schroth, *The Eagle*, 220-251.

son Deutéronome »⁶². L'impact du *Eagle* sur la fabrique de l'identification entre Brooklyn et les Dodgers ne saurait être sur-estimé : il fut bel et bien, comme Dave Sullivan le rappela en 2005, le journal local (*the home paper*), servant sans faille les intérêts de l'équipe locale (*the home team*)⁶³.

c) *Le recours à l'histoire : « l'invention d'une tradition »*

Pour compléter ce tableau, il faut se pencher sur le rôle du recours à l'histoire, qui, comme souvent, sert à des fins présentes. Ce ne fut pas un hasard si à plusieurs reprises dans les années 1940 et 50, la direction des Dodgers sollicita les anciennes vedettes d'Ebbets Field, comme Dazzy Vance, Zach Wheat, Nap Rucker ou Cookie Lavagetto pour apparaître devant les fans et réaliser un lancer typique, voire rejouer (*reenact*) une action mémorable⁶⁴. Ce recours au passé servait à ancrer le présent des Dodgers dans une longue tradition de baseball et créer du lien social mémoriel entre les générations de fans. Toutefois, cette instrumentalisation de l'histoire jouait un rôle plus profond que nous nous proposons d'analyser à la lumière de l'ouvrage *The Invention of Tradition* publié en 1983 sous la direction d'Eric Hobsbawm et Terence Ranger et qui a durablement marqué les sciences sociales⁶⁵.

The Invention of Tradition montre comment certaines pratiques sociales ritualisées ou exprimées en symboles étaient délibérément construites en revendiquant une continuité avec le passé⁶⁶. La thèse centrale de Hobsbawm consiste à mettre en rapport la production massive de traditions nouvelles à partir de la Révolution industrielle (et en Europe en particulier pendant la période 1870-1914) avec l'accélération de la modernisation des rapports sociaux, économiques et politiques⁶⁷. Selon Hobsbawm, l'invention massive de néo-traditions répond à des fonctions sociales et politiques bien particulières. Elle entretient avec le passé un lien ambigu, comme l'écrit l'historien britannique :

« La où c'est possible [les "traditions inventées"] tentent normalement d'établir une continuité avec un passé historique approprié [...]. Toutefois, même

⁶² Dan Daniel, « Dodgers Anniversary Recalls Colorful Years », *New York World Telegram*, non daté, 1955.

⁶³ Dave Sullivan, « My Days Covering the Dodgers », contribution présentée à la conférence « Remembering Brooklyn's Beloved Dodgers », Brooklyn Public Library, octobre 2005.

⁶⁴ Voir « 1916 Dodgers Watch '49 Variety », pas de source disponible, non daté, 1949 ; « Old-Timers in Spotlight at All-Timers' Fete », *New York Times*, 15 août 1955 ; notons également qu'une strophe de la chanson « The Brooklyn Dodgers Jump » (George T. Simon/Joe Ricardelis, 1949) fait la louange des vieilles gloires « Vance, Wheat et Uncle Robbie » et rappelle avec humour les frasques de Babe Herman.

⁶⁵ Eric Hobsbawm et Terence Ranger, dir., *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983 [tr. fr. de l'introduction, 1995].

⁶⁶ Dejan Dimitrijzvic, dir., *Fabrication de traditions, invention de modernité*, Paris, Editions de la MSH, 2004, quatrième de couverture.

⁶⁷ Alain Babadzan, « L'"invention des traditions" et l'ethnologie : bilan critique », dans Dejan Dimitrijzvic, dir., *Fabrication de traditions, invention de modernité*, Paris, Editions de la MSH, 2004, 313.

lorsqu'il existe une telle référence à un passé historique, la particularité des « traditions inventées » tient au fait que leur continuité avec le passé est largement fictive »⁶⁸.

Dans une certaine mesure, on peut dire que la parution des premières histoires du club des Dodgers dans les années 1940 et 1950 correspond à la définition donnée des « traditions inventées », même si les récits proposés entretenaient un lien avec le passé non pas fictif mais sélectif.

Tout d'abord, rappelons que jusqu'à la fin des années 1930, aucune rétrospective sur les Dodgers n'eut paru. Ce genre de littérature vit le jour vers 1942, probablement à la demande de Branch Rickey qui, conscient que les rapports entre ville et club étaient à un tournant pendant la Deuxième guerre mondiale, voulut à la fois solidifier la base des fans existant en jouant la carte de la mémoire collective et en séduire de nouveaux en proposant des récits hauts en couleur sur le passé des Dodgers, brillants même dans leur loufoquerie. En effet, toutes les premières histoires du club suivaient le même schéma narratif : une naissance glorieuse suivie de plusieurs années difficiles à Eastern Park jusqu'à ce que Charles Ebbets construise un stade digne de ce nom à Flatbush, qui fut la scène pendant les années 1920 et 1930 d'un base-ball loufoque et hors du commun délivré par des joueurs plus clowns que champions⁶⁹. Un article de 1947 publié dans l'*American Legion Magazine* faisait ainsi la part belle à l'extravagance (*wackiness*) des « Riotous Robins » aussi surnommés « Flatbush Funnymen » et « Daffiness Boys », avant de préciser que depuis 1941 ils « combin[aient] l'excentricité à la sagacité, le peps et un je-ne-sais-quoi qui faisaient joyeusement tourner les portillons »⁷⁰. Employant le même schéma contrastif, une longue rétrospective signée Arthur Daley du *New York Times* précisait en 1952, dans un style volontairement ampoulé : « les Dodgers ont atteint l'âge de la maturité [...], ils en ont terminé avec leur passé. Le bouffon de la cour a abandonné ses clochettes pour endosser la sobre hermine de la royauté »⁷¹.

Dans tous les cas cités, il est clair que le recours au passé loufoque des Dodgers servait non seulement à mettre en valeur ses succès contemporains, mais aussi à offrir au lecteur un répertoire d'anecdotes humoristiques qui lui serait utile pour parler des Dodgers en connaisseur et amateur. Si les joueurs des années 1950 venaient à commettre une erreur sur le terrain, ce répertoire pourrait être mobilisé afin de montrer l'existence d'une continuité entre le présent et le passé. Bien sûr les Dodgers des années 1920 et 1930 n'étaient pas tous des bouffons au jeu inepte, mais les publications d'après-guerre sélectionnèrent cet aspect afin de

⁶⁸ Hobsbawm et Ranger, dir., *The Invention of Tradition*, 1-2 [174 de la tr. fr.].

⁶⁹ Hoard et Dexter, dir., *The Dodgers 1941* ; Graham, *The Brooklyn Dodgers : an Informal History* ; Hasel, *Baseball's Beloved Bums*.

⁷⁰ Charles E. Parker, « Hiya, Dodgers ! », *American Legion Magazine*, n°196, octobre 1942, 22.

⁷¹ Arthur Daley, « Wait 'Til -- This Year », *New York Times Magazine*, 7 septembre 1952, 23.

créer à la fois de la connivence et de la continuité avec un passé marqué au sceau de l'exceptionnalisme brooklynois. Pour appliquer les analyses de Hobsbawm au contexte des Dodgers, on peut dire que la fonction sociale et politique de l'invention de la tradition loufoque fut d'associer les Dodgers à une identité brooklynoise exceptionnelle, unique en son genre.

Ainsi, la « brooklynité » (une manière *sui generis* d'être au monde relativement à l'identité brooklynoise) se forma dans l'histoire répétée, donc réinventée, de la loufoquerie des Dodgers. Celle-ci accompagnait un mouvement de fond durant lequel tout ce que Brooklyn comptait de notables s'était approprié l'aura du club en saluant ses bienfaits pour la « communauté » ou sa contribution au rayonnement national du *borough*. Grâce aux Dodgers, Brooklyn dominait le pays, comme le montrait une illustration de 1941 intitulée « Brooklyn gagne »⁷². Nonobstant ce triomphalisme, il est indéniable que le double mouvement d'investissement du club dans la ville et d'appropriation du club par la ville contribua à ce que beaucoup d'observateurs passés et contemporains qualifient la relation entre Brooklyn et les Dodgers de symbiotique. Cette identification d'une entité à l'autre ne put pleinement se concrétiser dans les esprits que grâce à des productions artistiques et discursives qui participèrent sur le plan des identités imaginées à ce que ville et club ne fassent qu'un.

1.3. Les deux faces d'une même médaille

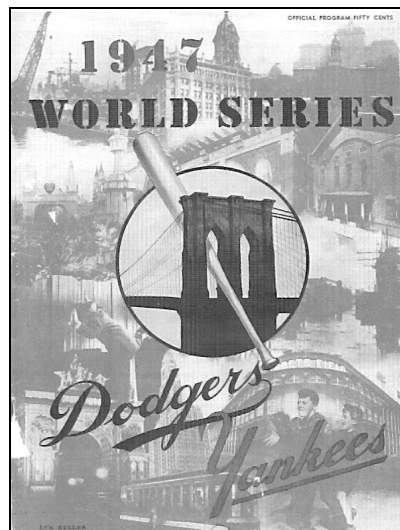


Illustration 10 : Couverture du *Guide pour la World Series 1947*

Source : BHS, dossier « Sports Ephemera ».

Vers 1950, l'appartenance des Dodgers au répertoire des icônes brooklynoises était consommée. Sur cette affiche, on voyait, de haut en bas et de gauche à droite, les chantiers navals, l'immeuble du *Eagle*, *Borough Hall*, le Gowanus, Ebbets Field, un tramway, la *Williamsburg Savings Tower*, Grand Army Plaza, un jeune du *knot-hole club* (voir chap. 7 pour ce terme), et Coney Island.

⁷² Illustration « Brooklyn Wins », *Brooklyn Eagle*, 26 septembre 1941, 16.

Aucun document iconographique n'illustre mieux l'union symbolique entre la ville et le club que l'illustration 10, couverture du *Guide pour la World Series 1947* sur laquelle on voyait le nom des Dodgers associé à tout ce qui faisait la célébrité de Brooklyn dans le pays, comme les chantiers navals, le pont de Brooklyn ou Coney Island. Destiné au public national, ce guide faisait des Dodgers un pilier de l'identité du *borough* car il les intronisait au panthéon des icônes brooklynoises reconnues dans tout le pays. De même, en 1951, le premier lancer de la saison fut effectué par Betty Smith, l'auteure du roman *A Tree Grows in Brooklyn*, qui, dès sa publication en 1943, avait rendu Brooklyn célèbre à travers le pays⁷³.

Mais plus encore que dans l'imagerie populaire, ce fut dans les discours publics que le lien de contiguïté entre les Dodgers et Brooklyn fut le plus fortement et répétitivement tracé. Dès 1946, un court-métrage intitulé *I Love You Brooklyn*, produit par la société Paramount et diffusé avant les films dans les salles de cinéma, rendit cette homologie on ne peut plus explicite⁷⁴. Un journaliste fictif interviewait des citoyens américains pour connaître ce dont ils étaient le plus fiers quant à leur ville : un bourgeois de Boston se lança dans l'historique rébarbatif des cimetières locaux, un riche planteur de Savannah (Georgie) fit l'éloge des champs de coton et des belles filles, le Brooklynois, lui, peu aimable et suspicieux des intentions du journaliste, dit : « Hein ? qu'est-ce qu'il y a Brooklyn qu'il n'y a nulle part ailleurs ? Les Dodgers, pardi (avant de répéter lentement, face à l'ignorance du reporter), les Dod-gehs l'équipe de base-ball de Brooklyn ». Puis à la fin du reportage, après une longue plongée dans l'univers « unique » d'Ebbets Field, la même voix-off compara à plusieurs reprises « l'esprit combatif » (*fighting spirit*) des Dodgers au caractère déterminé et accrocheur des Brooklynois. Elle dit même du manager Leo Durocher (toujours prêt à contester une décision de l'arbitre) qu'« en se battant pour les Dodgers, il se battait pour Brooklyn ».

Exactement 40 ans plus tard, la ville et le club continuaient d'être présentés comme les deux faces d'une même médaille : Elliot Willensky, historien de l'architecture reconnu, écrivit dans son ouvrage sur Brooklyn : « la destin de l'équipe locale représentait pour beaucoup le destin de Brooklyn »⁷⁵. Un autre historien contemporain, Stanley Cohen, développa la même idée en ces termes :

⁷³ *Brooklyn Eagle*, 18 avril 1951 ; Betty Smith, *A Tree Grows in Brooklyn*, New York, Harper & Bros, 1943 (tr. fr. "Le Lys de Brooklyn", Paris, Hachette, 1946), ce *Bildungsroman*, adapté au cinéma en 1945, dépeint avec nostalgie le Williamsburg des années 1910 en faisant le portrait de la jeune Francie Nolan, une Irlando-Américaine qui triomphe, grâce à son amour des petites choses, de la pauvreté et de la saleté, voir Joseph Dorinson, « Much Laughter, Some Tears : Brooklyn Comedians Take on the World », contribution présentée à la conférence « Imagining Brooklyn », Center for the Study of Brooklyn & Ethyl R. Wolfe Institute for the Humanities, Brooklyn College (New York), 26 février 2007.

⁷⁴ Justin Herman, « Brooklyn, I Love You », court-métrage, Paramount Pacemaker Series, 1946, collection personnelle de Pegi Vail. Je remercie cette vidéaste de m'avoir donné accès à cet enregistrement.

⁷⁵ Willensky, *When Brooklyn Was the World*, op. cit., 12.

« Rarement une équipe et une ville furent si ajustées l'une à l'autre que Brooklyn et les Dodgers. Les résidents de Brooklyn étaient, de réputation, un rassemblement de râleurs, pluriels par leurs origines, ouvriers par leur statut, plutôt chahuteurs dans leurs manières et prompts à se piquer du manque de respect que leur accordaient les snobinards cosmopolites de Manhattan »⁷⁶.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 3, ce genre de thèse exagérait l'homogénéité du public brooklynois, mais elle a le mérite de souligner que dans les années 1990, la communauté (supposée) d'une identité entre Brooklyn et les Dodgers était clairement conceptualisée et verbalisée⁷⁷. Ce genre de discours fut en fait le fruit d'un travail historique commencé quarante ans plus tôt, quand les Dodgers étaient encore à Brooklyn. Au détour d'un éditorial, d'un article, voire d'une brève, il n'était pas rare de trouver une remarque concernant les liens de parenté entre la ville et le club. Pour ne prendre que deux exemples à la fois symptomatiques et particuliers, citons d'abord le journaliste Irving Kaufman (par ailleurs, un syndicaliste trotskiste artisan du bras de fer avec la direction du journal dans les années 1950⁷⁸), qui écrivit dans un long article sur les 300 ans de Flatbush :

« Dans tous les cas, les ouailles de Flatbush d'aujourd'hui sont les descendants spirituels de tous les fans qui les ont précédés dans cette grande ville du baseball. [...]. Au tournant du siècle, Brooklyn perdit son indépendance pour devenir une partie de New York, mais l'équipe de base-ball resta plus violemment qu'auparavant (si cela était possible) une entité distincte, et elle l'est restée jusqu'à aujourd'hui »⁷⁹.

Ici l'association entre les Dodgers et Brooklyn se fait encore plus précise : l'équipe est apparentée au quartier historique du centre du *borough* et surtout elle est décrite comme le vecteur naturel de la distinction entre Brooklyn et Manhattan. Deuxième exemple, un historique sur Brooklyn, « ville de champions », publié en 1955 disait : « Dès 1833, il fut suggéré que le village de Brooklyn soit incorporé dans la ville de New York, mais déjà le bon vieil esprit de fierté local incarné par les Dodgers était puissant »⁸⁰. Quand bien même le club n'existait pas encore (il fut fondé 50 ans plus tard), certains journalistes des années 1950 aimaient à voir dans les Dodgers un instrument de la fierté brooklynoise et de sa volonté à rester indépendante de Manhattan. Ce n'est pas un hasard si un élu brooklynois, proposant en 1943 la sécession de Brooklyn hors du Grand New York, présenta la séparation comme « la

⁷⁶ Cohen, *Dodgers !*, 2.

⁷⁷ Pour ma critique de la thèse homologique dans les années 1930, voir chap 2, page 206 et suivantes.

⁷⁸ Schroth, *The Eagle*, 264.

⁷⁹ Irving Kaufman, « Flatbush Turns 300 », *Brooklyn Eagle*, 25 mai 1952 ; Charles Dressen, manager du club, compléta l'article en souhaitant un « bon anniversaire » au quartier, au nom des Dodgers.

⁸⁰ En anglais : « good old Dodger spirit of local pride », in « Home of the Champions », *News from Home*, vol. 16, n° 4, hiver 1955.

meilleure façon de mettre plus que l'East River entre les deux villes berceaux des Dodgers et des Giants »⁸¹.

En clair, vers 1945, Brooklyn et les Dodgers formaient aux yeux de beaucoup de commentateurs contemporains un tout indissociable, une unité insécable de valeurs et d'identités. Il reste à voir comment cette identification fonctionna, c'est-à-dire fut rendue opérante par le contexte des activités extra-sportives du club et son image publique globale.

2. L'IMAGE PUBLIQUE DES DODGERS REND L'IDENTIFICATION VILLE/CLUB OPERANTE

Il ne suffit pas d'une coopération matérielle (aussi fine soit-elle), ni même d'un vaste ensemble de discours pour que les liens d'identité entre une ville et un club de sport professionnel soient actés, ou comme on dirait en anglais « performés ». Pour que le registre de l'homologie Brooklyn/Dodgers « fonctionne », il fallait qu'il s'appuie sur un ensemble d'identifications secondaires, moins spectaculaires mais nécessaires, pour que le jeu de la coopération et des discours « prenne ». Ces identifications secondaires appartenaient à un contexte « actif », c'est-à-dire plus qu'une toile de fond ou un décor, qui se composait de toutes les causes populaires des années 1940 et 1950 que les Dodgers avaient soutenu ou entretenu *volens nolens*. Pour la clarté de la démonstration, nous en avons retenu trois : le patriotisme, la politique anti-communiste et le maintien de rapports raciaux et de genre. En participant activement ou passivement à la construction de ces grands thèmes des années d'après-guerre, le club de Dodgers a acquis une popularité qui dépassait celle générée par les exploits sportifs. Il est devenu effectivement *a household name*, c'est-à-dire une institution familière à toutes et à tous, pleinement de son temps et qui avait même participé à la construction sociale et culturelle de son temps. Sans cette congruence entre le *zeitgeist* et l'engagement extra-sportif du club, l'identification entre Brooklyn et les Dodgers (qui n'est en fait que la partie visible d'un iceberg volumineux fait d'autres liens d'équivalence) n'aurait pas fonctionné d'une manière aussi forte et aussi durable dans le temps.

2.1. L'identité des Dodgers et l'esprit patriote du temps

a) Dodgers, patriotisme et Deuxième guerre mondiale

En 1942, la maison d'édition brooklynoise *W&H Baseball Publishing*, travaillant pour le compte des Dodgers, publia un livret qui commençait par cette préface :

⁸¹ Cité dans "Why Brooklyn Would be City", *New York Sun*, non daté, 1943.

« Nous vous offrons ce « livre de la victoire de 1942 » avec humilité. Notre pays est en guerre [...], le base-ball semble futile dans des moments comme ceux-ci. Pourtant le base-ball a un rôle à jouer [...]. Il apporte un soutien financier aux familles de nos héros américains. Il paie l'équipement envoyé dans les camps de repos des soldats et des marins. Comme l'a écrit le président Roosevelt dans sa lettre au juge Landis l'hiver dernier, le base-ball soulage le travailleur après de longues heures de labeur [...], il construit et renforce le moral. [Les quelques milliers de joueurs] donnent du repos physique et mental à 20 millions de travailleurs et de soldats engagés dans la bataille pour la victoire »⁸².

Ces quelques lignes marquèrent en quelque sorte l'acte de naissance de plusieurs années d'étroite collaboration entre les Dodgers et l'effort de guerre américain. Ce dernier, un des éléments clés de la stratégie du président Roosevelt pour remporter la victoire durant la Seconde Guerre mondiale, fut mené à la fois par l'Etat fédéral, le secteur privé et par le tiers-secteur associatif⁸³. Au final, on estime que 186 milliards de dollars de l'époque furent levés grâce à la campagne dite des « titres d'emprunt de guerre » (*war bond drive*) conduite par la presse, les illustrateurs, les célébrités d'Hollywood, la radio et les équipes de base-ball⁸⁴. Ces dernières organisaient des matches amicaux (*exhibition games*) pour lesquels le billet d'entrée était majoré afin que l'acheteur souscrive simultanément à un titre d'emprunt de guerre. Les Dodgers de Brooklyn furent un artisan majeur de cette campagne, ce qui conféra à donner à l'équipe une réputation patriotique.

La mobilisation des Dodgers commença dès 1942 (c'est-à-dire quelques semaines après l'attaque japonaise sur Pearl Harbor et l'entrée en guerre officielle des Etats-Unis contre les forces de l'Axe). Premièrement le magazine gratuit *Line Drive* distribué à Ebbets Field donnait régulièrement la liste des joueurs des Dodgers appelés ou engagés volontaires sous les drapeaux⁸⁵. Cette célébration des héros locaux était appuyée par le *Brooklyn Eagle*, qui, par exemple, dédia en octobre 1942 une colonne élogieuse à Lew Riggs « huitième Dodger à servir Uncle Sam »⁸⁶. La liste quasi exhaustive des activités des Dodgers en faveur de l'effort de guerre et du soutien aux « troupes combattantes » fut publiée dans le *Eagle* par le président Larry MacPhail, lui-même ancien soldat de la Première Guerre mondiale :

⁸² Charles Dexter, « Speaking to You », in *Dodgers Victory Book*, 3.

⁸³ Brinkley, *American History*, 942.

⁸⁴ Information tirée de « Cartoon Against the Axis », exposition au Museum of Comic and Cartoon Art (MoCCA), New York, novembre, 2005.

⁸⁵ Voir la majorité des *Dodgers Line Drive* de 1941 à 1945, BHS, Brooklyn.

⁸⁶ *Brooklyn Eagle*, 27 octobre 1942 ; plus tard, 92 joueurs de ligue majeure et mineure étaient sous les drapeaux.

- Entrée gratuite pour 150 000 soldats pendant la saison.
- Usage libre d'Ebbets Field et de son système de sonorisation pour la promotion de la vente de titres et de timbres d'emprunt de guerre.
- Accord avec tous les employés du club pour qu'ils reversent 10% de leur salaire au Fonds de l'emprunt de guerre.
- Organisation de matches de gala sur des bases militaires (Camp Wheeler, Fort Benning), ou à Polo Grounds (contre les Giants) dont les recettes (hors coût de fonctionnement du stade) bénéficiaient aux clubs sportifs de l'armée, à la *Navy Relief Society* (société de soutien de la Marine) ou au Fonds d'urgence de l'armée.

Tableau 22 : Les efforts des Dodgers au profit des troupes, vers 1942

Source : Larry McPhail, « The Dodgers' Efforts – in Support of Our Fighting Troops », *Brooklyn Eagle*, non daté, vers 1942, Brooklyn Historical Society, « Dodgers Ephemera », boîte 3.

La coopération des Dodgers pour l'effort de guerre s'illustra tout particulièrement dans ce que la direction du club appela la « Dodgers Spring Offensive ». Débutée en avril 1943, cette initiative était, selon Red Barber, « un cas unique dans l'histoire des relations étroites entre base-ball et patriotisme »⁸⁷. Elle consistait à offrir à chaque acheteur d'une place à Ebbets Field une carte de « donneur officiel » signée par le Département du Trésor de l'Etat américain. Ce même Red Barber, probablement l'employé des Dodgers le plus connu en dehors des joueurs, fut nommé en 1944 « Secrétaire général pour Brooklyn de la Croix Rouge » ; ce fut lui qui annonça lors du dîner annuel de l'organisation tenu au luxueux Hôtel Astor de Manhattan que la Croix Rouge de New York avait atteint 85% de son objectif dans sa levée de fonds pour la guerre⁸⁸. Les Dodgers, par l'entremise de leur porte-parole comme Barber, étaient donc intimement associés à l'effort de guerre au point qu'assister aux matches de base-ball à Brooklyn était devenu un acte patriotique. Une telle équivalence n'aurait pu voir le jour sans l'apport d'un double contexte favorable : la place du patriotisme à Brooklyn et la place du patriotisme dans le base-ball.

b) Un contexte doublement favorable

Effectivement, la vie quotidienne dans le Brooklyn des années 1941-1945 était marquée au sceau de l'engagement pour les soldats et la victoire américaine, autant sur le front européen que pacifique. Tout d'abord, dès juillet 1941 le *Brooklyn Eagle* rapportait que 6 000 jeunes Brooklynais de plus de 21 ans avaient choisi de devancer la conscription et de s'engager volontairement, sur un total de 15 000 à New York⁸⁹. Quelques mois plus tard, le *borough* organisa une vaste simulation d'invasion par les forces de l'Axe : toute la population

⁸⁷ Barber et Stein, *The Rhubarb Patch*, 60.

⁸⁸ *Brooklyn Eagle*, 4 avril 1944.

⁸⁹ « Over 15000 City Youths Register Early in the Draft », *Brooklyn Eagle*, 1^{er} juillet 1941.

se mobilisa pour apprendre les « gestes qui sauvent » en cas de raid aérien, de bombardement chimique, *etc*⁹⁰. Outre cette mobilisation temporaire, la guerre était aussi présente dans la vie quotidienne des Brooklynois par l'entremise de la presse qui, à partir de 1943, n'imprimait pas une page sans une invite accrocheuse à acheter des emprunts du trésor pour sa 3^{ème} tournée⁹¹. De manière générale, on peut dire que le *borough* tout entier vivait à l'heure des levées de fonds et des campagnes de solidarité constantes.

Même les grands magasins de Fulton Street s'étaient mis à la mode patriotique : Abraham & Strauss avait installé un « guichet pour la victoire » (*Victory booth*) où les clients pouvaient acheter des titres d'emprunt de guerre⁹². Une publicité précisait même que la générosité des Brooklynois permettrait aux chantiers navals de « produire le porte-avion Shangri-La qui ira[it] bombarder Tokyo une nouvelle fois (sic) ». Une telle effusion patriotique n'avait rien à envier aux initiatives du président du *borough*, John Cashmore, qui, en 1943, nomma officiellement, et non sans une certaine grandiloquence, une poignée de jeunes scouts sur le point d'être appelé sous les drapeaux « membres des commandos pour la 2^{ème} tournée des titres d'emprunts de guerre »⁹³. Enfin, le 8 mai 1945, pour « VE Day » (c'est-à-dire « Victory in Europe Day »), mille personnes se réunirent à *Borough Hall* pour prier et écouter le discours du même Cashmore et les témoignages d'anciens combattants, comme Charles Stehli, 19 ans, engagé auprès de De Gaulle⁹⁴. Que les Dodgers soutiennent activement les troupes américaines engagées dans les combats en Europe ou dans le Pacifique n'avait donc rien de surprenant dans un Brooklyn qui vivait au rythme de la guerre, autant par le nombre de familles dont les fils servaient sous les drapeaux que par les diverses mobilisations engageant la population lors de ses activités quotidiennes⁹⁵. Le soutien des Dodgers à la cause patriotique avait donc pour toile de fond un contexte favorable qui rendit possible l'assimilation du club à une institution patriote.

Deuxième facteur facilitant cette réputation, le base-ball en général avait partie liée avec la mobilisation pour la victoire américaine. Le président Roosevelt lui-même n'avait-il pas rappelé dans une lettre au commissaire du base-ball Kenesaw Landis que ce sport était bon pour le moral des troupes et des civils, justifiant ainsi que les saisons ne soient pas

⁹⁰ « City Girds to Repulse All-Out Mock Invasion », *Brooklyn Eagle*, 3 octobre 1941.

⁹¹ Voir par exemple *Brooklyn Eagle*, 9 septembre 1943, où figure également une grosse publicité pour l'United States Air Force intitulée « This Is Where I Belong ».

⁹² *Brooklyn Eagle*, 4 juillet 1943.

⁹³ « Brooklyn Scouts Will Aid ; Youths to Push Sales of War Bonds in Schools of Borough », *New York Times*, 11 avril, 1943, 44.

⁹⁴ *Brooklyn Eagle*, 9 mai 1945 et « Boro Youth, 19, Fighting with De Gaulle Forces », *BE*, 4 juillet 1943.

⁹⁵ Brooklyn avait engagé 327 000 hommes et femmes dans l'armée, « plus que n'importe quelle autre communauté dans l'histoire du monde », John Richmond et Abril Lamarque, *Brooklyn USA*, New York, Creative Age Press, 1946, 2.

interrompues⁹⁶ ? Depuis 1910 (et le premier lancer de Taft), le base-ball était devenu le sport de choix des occupants de la Maison Blanche et depuis 1931 l'hymne américain « Star-Spangled Banner » servait rituellement de musique d'avant-match⁹⁷. Il était d'ailleurs de coutume que le président des Etats-Unis reçoive des mains du président du base-ball syndiqué (*Organized Baseball*) un laissez-passer pour assister à tous les matches des deux ligues⁹⁸. L'assimilation entre base-ball et patriotisme s'exprimait également au niveau de la culture populaire. Un film comme *The Pride of the Yankees* (une biographie de Lou Gehrig, joueur des Yankees mort brutalement en 1941 après une carrière brillante) commençait avec l'avant-propos suivant : « Ce qui suit est un conte sur la simplicité et la modestie dans la plus grande tradition américaine. [... Lou Gehrig] s'est battu comme d'autres se battent aujourd'hui sur des terres lointaines »⁹⁹. Plus subtilement, la métaphore guerrière se glissait dans la presse sportive : quand les Dodgers entamèrent la *World Series* au Yankee Stadium du Bronx, le *Eagle* titra « Le général Durocher lance sa guerre éclair sur le Bronx », référence à la *Blitzkrieg* de la Wehrmacht¹⁰⁰. Enfin, la plupart des clubs pratiquaient la même politique qu'à Brooklyn où tous les jeunes qui parvenaient à vendre cinq titres d'emprunt de guerre obtenaient des places gratuites¹⁰¹.

c) Dodgers et guerre de Corée

La mobilisation du base-ball pour la cause patriotique, qui était née durant la Première Guerre mondiale et avait atteint son paroxysme durant la deuxième, se prolongea au moment de la guerre de Corée (1950-53). De nouveau, les Dodgers de Brooklyn jouèrent un rôle important pour soutenir les troupes engagées, ce qui leur valut en retour d'être perçus comme un club défendant les valeurs traditionnelles de l'Amérique. Premièrement, en 1951 plusieurs joueurs des Dodgers accompagnés par les artistes Happy Felton, Gladys Goodding, le Symphony Band et le commentateur Vin Scully, assistèrent au dîner annuel des « Pères, des Enfants et des Orphelins » donné au Rivoli Theater par le *Men's Club of Union Temple* afin de soutenir la cause de la « défense civile »¹⁰². Puis en avril de la même année, le général Douglas MacArthur, fraîchement relevé de ses fonctions en Corée par le président Truman

⁹⁶ Lettre de F. D. Roosevelt à K. M. Landis, 15 janvier 1942, citée dans Percoco, « Baseball and World War II : A Study of the Landis-Roosevelt Correspondence » ; sur FDR et le base-ball, voir Briley, « Don't Let Hitler (or the Depression) Kill Baseball : Franklin D. Roosevelt and the National Pastime, 1932-1945 », , 23-38.

⁹⁷ L'hymne fut joué la toute première fois dans un stade de baseball en 1918, durant la Première guerre mondiale, voir Joshua Fleer, « The Church of Baseball and the U.S. Presidency », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 16, n°1, automne 2007, 52-53.

⁹⁸ FDR reçut le sien des mains de Ford Frick en avril 1942, *Brooklyn Eagle*, 10 avril 1942.

⁹⁹ Wood, *The Pride of the Yankees*, avec Gary Cooper, Teresa Wright, Babe Ruth.

¹⁰⁰ « General Durocher Directs Blitz on the Bronx », *Brooklyn Eagle*, 1^{er} octobre 1941.

¹⁰¹ Voir par exemple la photographie des deux garçons, Peter Di Prima et Hyman Silkes, in « *Brooklyn Eagle* Picture collection », BPL, archive citée, dossier « Ebbets Field », 18 août 1945.

¹⁰² *Brooklyn Eagle*, 8 mai 1951, in Brooklyn Historical Society, dossier « Dodgers Ephemera ».

pour insubordination, fit son retour sur la scène publique en venant assister à un match à Ebbets Field¹⁰³. Dans son discours (écrit par le publiciste des Dodgers Irving Rudd), il dit « un homme n'a pas vécu tant qu'il n'a pas vu Ebbets Field, ni vu jouer les Dodgers au baseball » ; il devint par la suite un habitué du stade¹⁰⁴. Les anciens combattants étaient régulièrement à l'honneur grâce à la bienveillance patriotique de Walter O'Malley (voir Photographie 33).



Photographie 33 : Un prisonnier de guerre rapatrié de Corée, à Ebbets Field, 1953

Source : BPL, Brooklyn Collection Room, Picture Collection, « Ebbets Field », 29 août 1953.

Entouré d'autres anciens combattants « héros de la Corée », Rafael Movarosa, eut les honneurs de faire le premier lancer avant un match opposant les Dodgers aux Redlegs de Cincinnati (nom modifié pour cause de guerre froide), signe que les Dodgers prenaient au sérieux leur mission patriotique, une longue tradition dans le baseball.

O'Malley reçut même une lettre du lieutenant général W. A. Burgess qui le remerciait d'avoir invité des soldats et offert des équipements aux clubs militaires, autant de signes de coopération qui permirent « à des milliers de combattants de profiter de plusieurs heures de loisir sain, mais surtout de leur montrer que la communauté des civils les considérait avec beaucoup d'estime »¹⁰⁵. Personne n'aurait pu faire un plus beau compliment aux dirigeants des Dodgers qui, depuis 1941, s'étaient efforcés de donner au club une image publique patriotique. Ce facteur de popularité fut renforcé par l'inscription des Dodgers dans la lutte anticommuniste.

¹⁰³ Harvey Frommer, cité in Riley, *The Dodgers Reader*, 15.

¹⁰⁴ Rudd et Fischler, *The Sporting Life*, 24.

¹⁰⁵ Lettre de W. A. Burgess à Walter O'Malley, 22 septembre 1953, Shyer et Schweppe, « This Month », consulté le 12/08/09.

2.2. Les Dodgers et la politique

« Miroir de son époque et de la communauté de Brooklyn, l'équipe des Dodgers était probablement plus anticommuniste que n'importe quelle autre équipe de cette décennie de Guerre froide [...]. Dans ce contexte politique, le club des Dodgers était tout à fait partie prenante de la culture conformiste des années 1950 »¹⁰⁶.

Si l'on ne peut souscrire aveuglément au jugement de Prince sur le « conformisme » des années 1950, il est indéniable que les Dodgers, par le biais des déclarations de sa direction, fut de manière répétée et cohérente un acteur de l'anticommunisme prégnant aux Etats-Unis dans les années 1950¹⁰⁷. Cette période est appelée le « maccarthysme », du nom du sénateur républicain Joseph McCarthy, artisan principal de cette doctrine visant à identifier, stigmatiser, et condamner tous les sympathisants communistes et socialistes du pays dans ce qu'il est convenu d'appeler, depuis Arthur Miller, la « chasse aux sorcières »¹⁰⁸. Le soutien des Dodgers à la cause anticommuniste prit deux formes distinctes : l'une, doctrinale, consistait à soutenir par des prises de positions claires la chasse aux sorcières ; l'autre, plus suggestive, à inviter à Ebbets Field des personnalités liées à la droite conservatrice et à ne pas prêter attention aux syndicats des employés du club.

a) La doctrine anti-communiste s'invite à Ebbets Field

Premièrement, la direction des Dodgers se prononça en faveur de la lutte contre le communisme, notamment Branch Rickey qui, selon son biographe Lee Lowenfish, avait « une haine viscérale de toute chose communiste »¹⁰⁹. Le méthodiste de l'Ohio ne se priva pas de faire connaître son opinion politique à ses joueurs, et ce dans n'importe quelles circonstances. Ce pouvait être durant le petit-déjeuner à Vero Beach, le centre d'entraînement des Dodgers, quand il faisait écouter aux jeunes recrues le « serment d'allégeance » alors que le drapeau était hissé sur un mât visible de tous ; ce pouvait être, en soirée, *via* un sermon sur l'importance de la responsabilité individuelle donnée dans la salle de conférence du centre de formation ; ce pouvait être, enfin, lors d'une remontrance informelle dans les vestiaires ou dans son bureau¹¹⁰. Les « leçons de vie » (*lectures*) de Rickey étaient réputées dans tout le pays car la presse sportive ne manquait pas de les diffuser. Son intervention devant la conférence des cadres du base-ball mineur en janvier 1948 fut particulièrement remarquée. Il

¹⁰⁶ Prince, *Brooklyn's Dodgers*, xi.

¹⁰⁷ Sur l'anti-conformisme des années 1950, voir par exemple le chapitre « the Other America » dans Brinkley, *American History*, 1012-1018.

¹⁰⁸ Arthur Miller, *The Crucible*, Londres, Penguin, 1952.

¹⁰⁹ Lowenfish, *Baseball's Ferocious Gentleman*, 351.

¹¹⁰ Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 29.

y énumérait toutes les qualités incarnées par le base-ball qui expliquaient, selon lui, son grand succès à l'après-guerre : « l'honnêteté, la loyauté, la justesse, la confiance, le goût du travail (*industry*), [...], l'amitié et les chances de promotion sociale (*opportunity*) », autant de valeurs qui à cette époque définissaient aux yeux de l'Américain moyen son pays par opposition à la Russie soviétique¹¹¹.

Un élément supplémentaire participa à ce que le grand public perçoive les Dodgers comme un club engagé dans la lutte anticommuniste. En 1949, le très célèbre Jackie Robinson, alors une icône consensuelle de l'Amérique blanche et noire, accepta de témoigner devant la « Commission de la Chambre (des représentants) sur les activités anti-américaines » (*House Unamerican Activities Committee*, ou *HUAC*), un organe fondé en 1938 pour enquêter sur les subversifs fascistes. Robinson était venu témoigner avec sa femme Rachel contre Paul Robeson, un célèbre acteur, chanteur et activiste africain-américain qui avait déclaré publiquement que les Noirs ne se battraient pas pour l'Amérique dans une guerre contre la Russie soviétique. Le 2^{ème} base des Dodgers réfuta les propos de Robeson en précisant que les Noirs américains seraient prêts à livrer bataille pour les Etats-Unis. Un grand nombre de commentateurs prirent cette intervention de Robinson comme une trahison de Robeson et surtout comme un alignement sur la doctrine maccarthyste de Rickey, un homme que le 2^{ème} base des Dodgers admirait. En réalité, c'est une erreur d'interprétation de voir dans Robinson un fervent anti-communiste simplement parce qu'il avait obtempéré à l'injonction faite par la ligue du base-ball de se présenter devant le *HUAC*. En effet, dans sa déclaration officielle, le joueur prit la peine de préciser qu'il n'était pas « un expert en communisme » et que les Noirs américains seraient prêts à se battre pour leur pays avant tout « en l'aidant à rester en paix (*stay out of war*) et, si cela échouait, en faisant de leur mieux pour que leur pays gagne la guerre, contre la Russie et tout autre pays qui [le] menacerait »¹¹². Il est manifeste que la nuance dans ses propos indique qu'il ne cherchait pas à cautionner à tout prix la doctrine sectaire et violente du sénateur Joseph McCarthy ou la position radicale de son patron Branch Rickey. Toutefois, il est peu probable que le grand public ait eu accès à sa déclaration complète, retenant seulement que le premier joueur noir à jouer en ligue professionnelle de base-ball avait rejoint le camp des conservateurs anti-communistes.

¹¹¹ Il voyait aussi dans le base-ball un reflet de l'inclination des Américains pour le succès, sous toutes ses formes : il conseillait d'ailleurs à chacun de « porter les habits de la réussite et de jouer le jeu » car c'était « le moyen le plus sûr de parvenir à ses fins » ; toutes les citations tirées de Ron Briley, « "Amity is the Key to Success" : Baseball and the Cold War », dans Ron Briley, dir., *Class at Bat, Gender on Deck and Race in the Hole : A Line-up of Essays on Twentieth Century Culture and America's Game* Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2003, 57-58.

¹¹² Robinson devant le *HUAC*, 1949, cité dans *Ibid.*, 59.

b) Un club conservateur ?

Deuxième élément qui poussa le public à typifier les Dodgers comme un club actif dans la lutte anticomuniste, ce dernier entretenait une image de club « républicain », ou « de droite » selon la terminologie française. Celle-ci fut véhiculée par l'habitude que les dirigeants du club avaient prise d'inviter au stade des personnalités issues de la frange anti-communiste de la classe politique. S'il est impossible de les énumérer tous, le tableau suivant donne une idée des dignitaires qui avaient souhaité se rendre à Ebbets Field de leur propre chef ou à l'invitation du président O'Malley.

Nom	Date et fréquence de venue à Ebbets Field	Fonctions publiques et/ou lien avec la droite républicaine
Dwight Eisenhower ¹¹³	1956, lance la première balle	Président (républicain) des Etats-Unis, 1953-1961.
Thomas Dewey ¹¹⁴	25 juillet 1950	Gouverneur (républicain) du New York (1945-1955) et candidat à la présidentielle, deux fois battu en 1944 et 1948.
John Foster Dulles ¹¹⁵	1956	Secrétaire d'Etat, 1953-1961, partisan d'une attitude agressive face au communisme russe ou indochinois.
Roi Fayçal II d'Iraq ¹¹⁶	13 août 1952	Invité aux Etats-Unis par le président Truman ; défend les intérêts anglo-américains au Moyen-Orient avant le coup de 1958.
Averell Harriman ¹¹⁷	Régulièrement	Ambassadeur des Etats-Unis à Moscou de 1943 à 46 sous Truman, puis Secrétaire au commerce et gouverneur démocrate du New York de 1955 à 1958.
Richard Nixon ¹¹⁸	Régulièrement, en particulier en octobre 1952 où il posa avec Robinson, Campanella et Erskine.	Candidat républicain à la vice-présidence en 1952, vice-président (1952-1960), proche de McCarthy.
Wendell Wilkie ¹¹⁹	Régulièrement.	Avocat des Dodgers avant l'arrivée de Walter O'Malley ; candidat républicain à la présidentielle de 1940.
Walter Winchell ¹²⁰	Régulièrement	Célèbre journaliste radio ; après avoir soutenu le New Deal, il devint un fervent partisan du maccarthysme.

Tableau 23 : Quelques dignitaires présents à Ebbets Field et leur lien avec le conservatisme.

Sources : voir notes individuelles dans le tableau.

¹¹³ « Nation's Leaders Visit Ebbets Field », *Dodgers Yearbook 1957*, 1.

¹¹⁴ Ibid., 04/08/09, date du 25 juillet 1950.

¹¹⁵ « Nation's Leaders Visit Ebbets Field », op. cit. et http://en.wikipedia.org/wiki/John_Foster_Dulles, consulté le 05/08/09.

¹¹⁶ Shyer et Schweppe, « This Month », consulté le 04/08/09, date du 17 novembre 1955 citant la visite de 1952.

¹¹⁷ Harvey Frommer in Riley, *The Dodgers Reader*, 15.

¹¹⁸ Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 31-32 et *Brooklyn Eagle*, 6 octobre 1952.

¹¹⁹ Sullivan, *The Dodgers Move West*, 29.

¹²⁰ Harvey Frommer in Riley, *The Dodgers Reader*, 15 ; http://en.wikipedia.org/wiki/Walter_Winchell, consulté le 04/08/09.

On trouve dans le Tableau 23 un grand nombre de sympathisants maccarthystes (Nixon, Winchell) ou de partisans d'une approche agressive face à l'URSS (Harriman, Foster Dulles). Si O'Malley lui-même n'afficha jamais publiquement sa sympathie pour le parti républicain, sa position d'avocat et d'homme d'affaires très actif dans les milieux catholiques faisait de lui un président plutôt conservateur que progressiste, comme la plupart de ses prédécesseurs d'ailleurs. Cela peut paraître une anomalie aux vues de l'image progressiste des Dodgers, image façonnée à la fois par leur action pionnière en faveur de la déségrégation raciale et par la réputation ouvrière de leur bassin de fans¹²¹. En réalité, la direction du club avait majoritairement soutenu des causes conservatrices, comme l'illustre son attitude face aux syndicats liés à Ebbets Field.

A l'été 1951, le groupe de musiciens amateurs, le « Dodger Symp-Phony Band », qui animait gratuitement les travées d'Ebbets Field depuis la fin des années 1930, entra dans le collimateur du puissant syndicat des musiciens professionnels, l'*American Federation of Music (AFM)*. La section du Grand New York (*Local 802*), dirigée par James Petrillo se plaignit à Walter O'Malley que les activités du Sym-Phony Band représentaient un cas de concurrence déloyale et que ces musiciens amateurs devaient être remplacés par des professionnels syndiqués à l'*AFM*. Pour éviter cette expulsion, les membres de l'orchestre montèrent un comité de défense où siégeaient des personnalités brooklynoises comme l'industriel Henry Modell ou le juge Samuel Leibowitz, devenu avocat de l'orchestre pour l'occasion¹²². La défense des humbles amateurs contre ce qui était perçu comme la bureaucratie syndicaliste devint une cause célèbre à Brooklyn et même à New York : quand Walter O'Malley fit pression pour que James Petrillo obtempère, un éditorial du *Daily News* soutint sa démarche en démontrant que le syndicat, « des professionnels payés 100 dollars par match », tentait une « escroquerie » (*shakedown*) en insistant sur l'illégalité du Sym-Phony Band¹²³. L'*AFM* avait beau être un puissant syndicat réputé pour son conservatisme, dans ce contexte de guerre froide sa défense des droits du travailleur avait une connotation trop soviétique pour que la direction n'accède à leur demande¹²⁴. Un éditorial du *Brooklyn Eagle* reflétait clairement cette position : « Le syndicats des musiciens n'a pas plus le droit de forcer un groupe de musiciens amateurs à prendre leur carte de membres que Staline avait le droit de

¹²¹ A noter également que le *borough* de Brooklyn dans son ensemble était majoritairement démocrate, voir « élections » in Jackson, dir., *Encyclopedia of NYC* ; cette anomalie est explorée en partie dans Prince, *Brooklyn's Dodgers*, chapitre 2, « Political Culture : Reds And Dodger Blue ».

¹²² *Brooklyn Eagle*, 27 juillet 1951 ; « Sym-Phony Ban Sets Flock Fans Fumig », *BE*, 23 juillet 1951.

¹²³ Sur O'Malley, *Brooklyn Eagle*, 30 juillet 1951 ; *New York Daily News*, éditorial, 27 juillet 1951.

¹²⁴ Dans les années 1910, l'*AFM* avait refusé l'adhésion des musiciens de ragtime, de blues et de jazz, puis après-guerre elle défendit, avec l'*ASCAP*, un « isolationisme culturel » anti-européen, Reinhold Wagnleitner, *Coca-Colonization and the Cold War : The Cultural Mission of the United States in Austria After the Second World War*, Chapel Hill, Univ. of North Carolina Press, 2003, 194.

prendre possession des pays satellites »¹²⁵. Une telle défiance n'était pas surprenante dans un contexte où base-ball, Brooklyn et lutte anti-communiste étaient des notions étroitement liées¹²⁶.

Effectivement, à en juger par un éditorial du *Eagle* daté de juillet 1941, c'est-à-dire bien avant le paroxysme du maccarthysme, Brooklyn avait déjà choisi son camp : le *borough* ferait de la lutte anticommuniste un point de ralliement¹²⁷. Par exemple quand un professeur de Brooklyn College fut suspendu « pour avoir répandu la pensée communiste », l'*Eagle* approuva et rappela que beaucoup d'arrestations contre des agents espions au sein du FBI avaient eu lieu dans le *borough*, ce pour quoi le journal félicitait J. Edgar Hoover et le Bureau en entier¹²⁸. Outre cette chasse aux sorcières locale, le contexte était porteur car le base-ball, qui depuis A. G. Spalding avait servi à célébrer les « valeurs américaines » (aussi floues fussent-elles), s'était très clairement engagé dans la lutte contre les « Rouges ». L'historien Ron Briley rapporte par exemple les propos anti-chinois du sénateur maccarthyste John Bricker, républicain de l'Ohio et invité, avec Branch Rickey, à la conférence annuelle des cadres du base-ball mineur en 1949 :

« Alors que les Chinois avancent à marche forcée pour propager la doctrine du communisme, les cadres de la Ligue Majeure de Baseball font tout leur possible pour que la démocratie fonctionne dans notre pays et que chaque jeune ait la chance de sculpter son propre destin »¹²⁹.

Le base-ball, comme sport et comme institution organisée, était donc utile à l'endiguement du communisme notamment par son action positive sur la jeunesse américaine. En approfondissant cette question, on remarque que ce sport était également présenté comme une arme efficace pour l'exportation des « valeurs américaines » à l'étranger et que les Dodgers en particulier jouèrent un rôle clé dans cette mission.

c) Les Dodgers comme incarnation de l'Amérique à l'étranger

Tout d'abord, Ron Briley rappelle que lorsque l'ambassadeur des Etats-Unis au Venezuela Walter J. Donnelly proposa d'importer le base-ball dans ce pays, il fut loué par la

¹²⁵ « Dodger Fans Should Tell Petrillo to Toot His Horn Somewhere Else », *Brooklyn Eagle*, 26 juillet 1951.

¹²⁶ Notons qu'en 1943, le prédécesseur d'O'Malley, Branch Rickey, avait fait une cérémonie en l'honneur du personnel d'Ebbets Field en saluant tout particulièrement les employés qui avaient servi ou servaient encore sous les drapeaux, « Ebbets Employees Ring the Welkin », *Brooklyn Eagle*, 9 septembre 1943.

¹²⁷ *Brooklyn Eagle*, 1er juillet 1941.

¹²⁸ Cette nouvelle était d'autant plus importante que Brooklyn College accueillait depuis les années 1930 plusieurs groupes d'étudiants auto-déclarés communistes et que cette faculté était surtout fréquenté par des Juifs non pratiquants engagés à gauche, comme d'ailleurs la majorité du réseau *City University of New York (CUNY)*.

¹²⁹ John Bricker, discours lors de la seconde Conférence annuelle des cadres des ligues mineures, Columbus (Ohio), 21 janvier 1949, cité dans Ron Briley, *Class at Bat, Gender on Deck and Race in the Hole : A Line-up of Essays on Twentieth Century Culture and America's Game* Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2003, 58.

presse qui y voyait un moyen « plus efficace que le double langage [des diplomates] pour améliorer l'état du monde »¹³⁰. En 1946, le *New York Times* salua tout particulièrement le rôle des Dodgers dans l'endiguement du communisme en Russie et plus encore dans « l'américanisation » du monde :

« Le statut des Dodgers comme force aidant au maintien des traditions (*old way of life*) à Brooklyn ne peut être surestimé. Il fut suggéré l'autre jour que l'Amérique envoie en Russie soviétique assez de joueurs pour former 100 équipes de base-ball dépêchés comme nos meilleurs ambassadeurs possibles de notre bonne volonté et du style de vie américain. [...] Si le base-ball est de nos jours bel et bien ancré dans les passions américaines au même rang que la propriété foncière (*home-ownership*), il est évident que nous avons à l'œuvre dans les Dodgers un remarquable agent d'américanisation »¹³¹.

Ce contingent très spécial ne fut jamais dépêché, en revanche les Dodgers marquèrent de leur sceau trois pays liés par leur histoire au communisme. Cuba d'abord où l'équipe de Branch Rickey organisa sa session d'entraînement d'avant-saison en 1947, douze ans avant que le régime dictatorial de Fulgencio Batista ne soit renversé par la révolution de Fidel Castro. La popularité des Dodgers sur l'île caribéenne était telle qu'un badge en espagnol fut réalisé à l'effigie des Dodgers (voir Illustration 11).



Illustration 11 : « Les Dodgers sont ici », badge en espagnol pour *Spring Training* à Cuba.

Source : Brent Shyer, « Dodgertown: Spring's Eternal », article en ligne,

Deuxièmement, le club s'engagea beaucoup pour la victoire des troupes américaines contre la Corée du nord communiste au point que le 26 août 1951, Lee Doo Hak, un petit enfant coréen, fut photographié portant une casquette et un t-shirt à l'effigie des Dodgers en train d'« apprendre le jeu avec ses coaches brooklynois le premier Lieutenant William Bixler et le Capitaine Edwin McCue »¹³². Le message était limpide : par l'enseignement du base-ball que

¹³⁰ Dan Parker du *New York Daily Mirror*, cité dans Briley, « "Amity is the Key to Success" : Baseball and the Cold War », op. cit., 59.

¹³¹ « Topics of The Times », *New York Times*, 3 octobre 1946, 2 ; la référence à la propriété foncière est ici mobilisée pour signaler la dichotomie entre l'individualisme américain et le collectivisme russe.

¹³² « Dodgers Have Fans All Over, Meet Lee Doo Hak, 12, of Korea », *Brooklyn Eagle*, 26 août 1951.

lui prodiguaient les militaires américains ce jeune asiatique s'armait contre un autre endoctrinement, celui des communistes de son pays.

La même volonté de formation des populations susceptibles de tomber sous l'influence russe ou chinoise s'exprima à grande échelle en octobre 1956 quand les Dodgers embarquèrent pour une « tournée de bonne volonté » (*goodwill tour*) au Japon. Ils furent invités par un grand journal de Tokyo en tant que représentant du sport américain le plus célèbre (ils étaient champions de *National League* pour la deuxième fois consécutive) et parce qu'ils furent les premiers à faire jouer un base-balleur noir¹³³. La tournée se composait de matches amicaux avec des équipes locales (le base-ball était célèbre au Japon depuis l'ère Meiji¹³⁴), de réceptions, de rencontres avec le public et de visites dans des lieux chargés d'histoire comme Nagasaki ou Hiroshima. Ambassadeurs de la « bonne volonté » américaine, c'est-à-dire de son désir de rapprochement politique, les Dodgers déposèrent une plaque en bronze devant le stade de base-ball de cette dernière ville avec un message de condoléances aux « fans de base-ball [...] morts dans l'action (sic) atomique du 6 août 1945 ».



Illustration 12 : Une affiche pour la tournée des Dodgers au Japon en 1956.

Source : Mark Langill, « Brooklyn Dodgers' 1956 Japan Tour », www.walteromalley.com, op. cit.

La tournée des Dodgers avait pour but de représenter les valeurs du base-ball américain dans un Japon en pleine occidentalisation. On remarque toutefois que les visages de Duke Snider, Don Newcombe et Roy Campanella furent légèrement modifiés, comme pour se conformer au morphotype japonais.

Déjà en 1948, Douglas MacArthur avait invité les Dodgers au Japon pour faire leur *Spring Training*, mais Rickey avait refusé arguant que le voyage coûterait trop cher et que les équipes adverses ne seraient pas assez compétitives. Cette proposition montre toutefois qu'aux yeux du général et ancien commandant en chef des forces alliées pendant la Deuxième

¹³³ Il s'agissait du journal *Yomiuri Shimbun*, propriété de Matsutaro Shoriki qui avait déjà fait venir au Japon quatre équipes américaines depuis 1931 ; pour la référence à Jackie Robinson, voir *The Japan Times*, 19 octobre 1956, cité dans Mark Langill, « Brooklyn Dodgers' 1956 Japan Tour », *Walter O'Malley - The Official Website*, article en ligne, disponible à www.walteromalley.com, consulté le 26/05/06.

¹³⁴ Guttmann, *Games and Empires : Modern Sports and Cultural Imperialism*, 79. Pour l'auteur, le baseball perça au Japon car il était synonyme de modernité et non de tradition, ce qui en faisait un vecteur de choix pour la démarche modernisatrice de l'ère Meiji vers 1870.

Guerre mondiale, les Dodgers incarnaient l'Amérique et offraient un bon condensé de ce que les Affaires Etrangères voulaient exporter dans les nouveaux territoires dominés politiquement ou culturellement par les Etats-Unis. Il est d'ailleurs frappant de constater à quel point dans les années 1940 et 1950, les Dodgers étaient devenus les symboles de l'Amérique à l'étranger : en 1944, à la libération de Paris, une bannière flottait sur les Champs-Élysées avec l'inscription destinée aux GI's : « Welcome Home, from the Land of the Dodgers »¹³⁵ ; dix ans plus tard, 1955 : l'équipe professionnelle de base-ball de Florence en Italie se renomma « Brooklyn Florence Baseball Club » en hommage aux « héros de Flatbush »¹³⁶ ; enfin, une légende probablement apocryphe raconte que pendant la guerre un soldat allemand essayant de se faire passer pour un Américain parla base-ball avec deux gardes¹³⁷. L'imposteur fit illusion jusqu'au moment où dit que le stade des Dodgers était les Polo Grounds (et non Ebbets Field) : les soldats américains le démasquèrent et l'emprisonnèrent immédiatement.

2.3. Les Dodgers et les rapports dominants de genre et de race

Le troisième point sur lequel il faut insister ne concerne pas, à la différence des deux premiers, des causes que les Dodgers ont soutenues mais bien un environnement socio-culturel qu'ils ont contribué à entretenir et auquel ils donnèrent une légitimité. Il s'agit tout particulièrement du regard porté sur l'homme et ses attributs stéréotypiques à une époque d'après-guerre où la masculinité traditionnelle avait été mise à mal par les avancées socio-professionnelles des femmes durant la guerre. Par leur image publique, à travers la publicité notamment, les Dodgers renforcèrent des stéréotypes de genre, au point de devenir une équipe masculiniste, néologisme qui définit un sexisme favorable aux hommes¹³⁸. A cet égard, on peut dire que les Dodgers étaient pleinement de leur temps et même qu'ils avaient façonné leur temps. Ce fut bel et bien cette congruence entre leur image publique et la vision stéréotypique de l'homme (et donc de la femme) des années 1950 qui les rendit populaires et qui en fit un agent de la « normalité », cette construction sociale définie comme ce qui paraît socialement acceptable au plus grand nombre. Deuxièmement, le même type de processus de légitimation des rapports de « normalité » fut à l'œuvre en ce qui concerne le regard porté sur

¹³⁵ Ce message fut réalisé par le bureau parisien du *Brooklyn Eagle* situé au 53 rue Cambon, entre l'opéra Garnier et la Madeleine, pas de source disponible.

¹³⁶ « Viva La Bums – in Italy Too », *Herald Tribune*, 14 avril 1955.

¹³⁷ Hasel, *Baseball's Beloved Bums*, 5.

¹³⁸ A la suite de l'historienne Joan Scott, je définis le « genre », comme « l'organisation sociale de la différence des sexes », Joan Wallach Scott, *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, 1988, 10 et 34 citée dans Patricia A. Vertinsky, « Gender Relations, Women's History and Sport History : A Decade of Changing Enquiry, 1983-1993 », *Journal of Sport History*, vol. 21, n°1, printemps 1994, 3.

la « condition noire », pour reprendre le beau titre de Pap Ndiaye¹³⁹. Les Dodgers participèrent là encore au maintien de positions stéréotypées par rapport à la notion de race et surtout aux rapports entre les groupes dits raciaux (c'est-à-dire entre blancs et noirs, ici)¹⁴⁰.

a) *Les Dodgers incarnent l'homme moderne et les rapports de genre stéréotypiques*

Premièrement, à travers leur image publique les Dodgers firent la promotion d'une certaine vision de la masculinité, à la fois moderne et traditionnelle. Cela s'exprima par exemple en 1949 lorsque Branch Rickey lança une campagne de recrutement « de jeunes talents » pour ses équipes de ligue mineure en publiant une longue annonce dans le magazine « pour hommes » *Argosy*¹⁴¹. Le gagnant du concours gagnerait un contrat avec les Dodgers et les 20 premiers une semaine d'entraînement à Dodgertown, rien de moins. Selon l'historien Tom Pendergast, *Argosy* était une publication populaire et abordable (elle avait commencé sous la forme d'un *pulp magazine* dans les années 1880) qui se voulait destinée à un public masculin, comme l'illustre son sous-titre : « fiction and fact for men »¹⁴². Elle publiait des histoires d'aventure, des reportages de chasse et de pêche, ou des rubriques sur comment s'habiller « pour pas cher ». On y trouvait aussi, comme dans le magazine *True*, des photographies de femmes dénudées, mais, pour Pendergast, *Argosy* offrait « une vision assez éclairée de la masculinité ». Quoi qu'il en soit, ce choix de la part de Rickey témoignait qu'il voulait associer l'image publique de son club à un magazine qui dictait, d'une manière ou d'une autre, ce que la masculinité devait être. De ce point de vue, les Dodgers participaient à un vaste mouvement de définition de la masculinité pendant et après la Deuxième Guerre mondiale, une époque de patriotisme exacerbé où il était fréquent de trouver dans la presse des annonces publicitaires demandant aux hommes : « Avez-vous ce qu'il faut pour faire ce boulot ? »¹⁴³.

Dans ce contexte de masculinité stéréotypée, il n'est pas surprenant de trouver dans les publicités où figurent des joueurs des Dodgers une large place faite à la consommation d'alcool, et de bière en particulier. Non seulement depuis les années 1890 les divers stades

¹³⁹ Pap Ndiaye, *La Condition noire, Essai sur une minorité française*, Paris, Calmann-Lévy, 2008.

¹⁴⁰ J'utilise le mot « stéréotype » dans le sens « croyances partagées concernant les caractéristiques personnelles, généralement des traits de personnalité, mais souvent aussi des comportements, d'un groupe de personnes », définition de Leyens, Yzerbyt et Schadrone, citée dans Aïna Chalabaev, « L'Influence des stéréotypes sexués sur la performance et la motivation en sport et en éducation physique et sportive », Thèse de doctorat, Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives, Université Joseph Fourier, Grenoble, 2006, 4.

¹⁴¹ La campagne de recrutement était destinée tous les moins de 24 ans non inscrits au lycée et était gérée par le *Argosy-Dodger Rookie Hunt Committee*, voir *Dodgers Line Drives*, vol. 10, n°2, 15 juin 1948, 3.

¹⁴² Tom Pendergast, *Creating the Modern Man : American Magazines and Consumer Culture, 1900-1950*, Columbia (Missouri), University of Missouri Press, 2000, 238-241.

¹⁴³ « Are you Man Enough to Tackle the Job », publicité pour l'United Air Force, *Brooklyn Eagle*, 9 septembre 1943 ; c'est aussi l'époque où les magazines promeuvent le *he-man* (le macho) et le *tough guy* (le dur), Ibid., 238 ; pour une étude de la « remasculinisation » de la société vers 1945, voir Joanne J. Meyerowitz, *Not June Cleaver : Women and Gender in Postwar America, 1945-1960*, Philadelphia, Temple University Press, 1994.

des Dodgers étaient emplis de publicités pour des marques de bières ou de spiritueux¹⁴⁴, mais encore, dans les années 1940 et 1950, le partenaire principal de l'équipe était la brasserie brooklynoise Schaefer Beer. D'ailleurs, un des slogans promotionnels de l'entreprise en dit plus que n'importe quel autre document sur les rapports entre le club et la marque :

« Deux choses remplissent mon cœur de bonheur,
Le premier est un point marqué par les Dodgers
Le deuxième est quand je déguste une bière Schaefer »¹⁴⁵.

Cette comptine imprimée sur un dessous-de-verre et dans la presse complétait l'association de la marque à l'équipe déjà illustrée par l'existence d'une maquette en couleur et en trois dimensions de l'équipe victorieuse de 1955 sponsorisée par la brasserie¹⁴⁶. De plus, les stars de l'équipe, comme Leo Durocher ou Pee Wee Reese, vantaient dans des publicités imprimées les plaisirs de Rheingold ou Schaefer¹⁴⁷.

Parallèlement à cette image traditionnelle de la masculinité « alcoolique », les Dodgers apparaissaient aussi dans des publicités qui les montraient comme des *gentlemen* soucieux de leur image auprès des femmes. On apprend par exemple que Duke Snider prenait des cours de danse sur la 43^{ème} rue est à Manhattan et aussi à Brooklyn car « autrefois, les femmes [I]e laissaient sur le banc... » ; le manager Walter Aston, lui, défendait la qualité des chaussures Thom McAnn, au plus grand plaisir de son épouse; enfin, Jackie Robinson, faisait la promotion d'une montre luxueuse « Luck Watch » vendue 70 dollars courants¹⁴⁸. Une certaine idée de la masculinité transparaisait également dans des publicités pour les sous-vêtements (« avec les t-shirts et les slips de la marque Mayo Spruce, sentez-vous toujours libre et à l'aise ; pour un réel confort dans l'action, idéal pour un homme ») mais surtout dans la promotion des savons¹⁴⁹. Lifebuoy Soap était un annonceur officiel à Ebbets Field et on trouve régulièrement dans la presse des publicités où les Dodgers vantent l'efficacité du savon en expliquant qu'après « s'être donnés sur le terrain », ils utilisaient cette marque et ressortaient « aussi frais qu'une marguerite »¹⁵⁰. Ici l'image du joueur comme brute virile se mue en celle du *gentleman* séduisant.

¹⁴⁴ Sur la masculinisation de l'environnement du stade dans les années 1920 et 1930, voir chap. 3.

¹⁴⁵ « Two things fill my heart fulla cheer / One's a run by dem bums / And the other one comes / Whenever I taste Schaefer Beer », publicité *Dodgers Line Drives*, vol. 15, n°4, juillet-août 1956, 3.

¹⁴⁶ Collection personnelle Millie et Bill Gladston, « Dodgers Do It ! », exposition citée.

¹⁴⁷ Leo Durocher, ivrogne notoire, posa en uniforme et une batte à la main dans une publicité dont le slogan était « My beer is Rheingold, the dry beer » ; Reese, lui, disait boire de la bière Schaefer après les matches, car elle est « aussi bonne hier qu'aujourd'hui et aussi régulière qu'un bon arrêt-court », « Dodgers Do It ! », exposition citée.

¹⁴⁸ Pour la conversion http://www.minneapolisfed.org/community_education/teacher/calc/ (9,95 dollars de 1955) ; pour toutes ces annonces, « Dodgers Do It ! », exposition citée.

¹⁴⁹ Publicité de Duke Snider, « Always feel free and easy. For real man-sized confort in action », Ibid.

¹⁵⁰ Publicité de Red Barber, pour « Zephyrs Fresh Lifebuoy », Ibid.

A cette vision à la fois classique et moderne de l'homme répondait une vision stéréotypée de la femme, prouvant que l'histoire des représentations de la masculinité est toujours inséparable de celle des images de la féminité¹⁵¹. Dans les années 1940 et 1950, la femme telle que la mettait en scène l'image publique des Dodgers était à la fois un trophée, sexuel, une fan dévote et élégante, et une enfant à instruire. Premièrement, la femme était fréquemment associée à une récompense obtenue après les efforts sportifs, comme le montre clairement un dessin de 1952. Dans celui-ci le joueur des Dodgers, gominé et entreprenant, doit surmonter quatre obstacles (quatre enfants représentant quatre matches) pour atteindre son « trophée », une femme légèrement vêtue, plantureuse, au regard chaste mais aguicheur¹⁵².



Illustration 13 : La femme comme trophée sportif et sexuel, 1952.
Source : « Four Little Brothers in Between », *Brooklyn Eagle*, 1^{er} octobre 1952.

Une telle mise en scène de la libido phallocrate peut choquer de nos jours, mais dans les années 1950, cette représentation de la femme en objet sexuel était courante. Les femmes des joueurs elles-mêmes se conformèrent à cette vision de la normalité sociale et sexuelle (en anglais *gender order*) en posant à plusieurs reprises en maillot de bains dans une posture rappelant les concours de beauté. Le but non avoué de ces *cheesecake pictures* était de montrer au grand public combien les épouses de joueurs étaient belles, donc combien ces derniers étaient à envier et combien ils avaient réussi socialement¹⁵³. Héros sportif, le joueur de base-ball était aussi un héros de la masculinité sexiste triomphante.

¹⁵¹ A ce sujet, voir Perrot, dir., *Une Histoire des femmes*, 15.

¹⁵² Une semaine plus tard, après la défaite des Dodgers contre les Yankees, un nouveau dessin présentait la femme plantureuse dans les bras d'un Yankee tandis qu'un des enfants disait au Dodger déconfit : « c'est sa régulière » (*he's her steady*), « There's No Tomorrow at Ebbets Field », *Brooklyn Eagle*, 8 octobre 1952.

¹⁵³ Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 83-84 ; le terme « cheesecake » désigne dans la langue populaire une photographie ou tout autre support artistique dépeignant les femmes sous un jour qui accentue l'attraction sexuelle stéréotypique, *New Oxford American Dictionary* en ligne.

Sa position de domination était renforcée par le fait que les femmes des Dodgers posaient souvent pour la caméra en fans dévotes, écoutant la radio les poings serrés et les yeux écarquillés¹⁵⁴. Les supportrices, elles aussi, étaient représentées par la presse sous un jour semblable, comme des groupies toujours « prêtes à soutenir leurs chéris »¹⁵⁵. La dévotion naturelle de la femme, généralement présentée comme « l'ange du foyer » depuis le 19^{ème} siècle, ne se cantonnait donc pas à la sphère privée mais s'étendait au domaine sportif. Ce trait de caractère définissant l'éternel féminin était renforcé par un troisième aspect également traditionnel.

La femme, selon les Dodgers, était à la fois élégante et une enfant à instruire. Effectivement quand la direction des Dodgers relança les *Ladies' Day* (cette offre promotionnelle pratiquée depuis les 19^{ème} siècle durant laquelle les femmes bénéficiaient de tarifs avantageux, voire de la gratuité, certains jours), elle décida d'en faire la publicité non pas dans les magazines sportifs mais dans les pages mode du *New York Times*¹⁵⁶. Les directeurs cherchaient ainsi à attirer des femmes d'une certaine élégance tout en s'offrant la possibilité de former cette nouvelle clientèle aux subtilités du base-ball. Les Dodgers furent aidés dans ce dessein par le grand magasin de Fulton Street Abraham & Strauss qui organisa en 1952 une conférence sur le base-ball (*base-ball clinic*) destinée « exclusivement aux femmes » comme l'annonçait la plaquette d'invitation¹⁵⁷. Le document regorgeait d'allusions à l'ignorance de la femme pour les choses du base-ball et se proposait d'y remédier en utilisant le vocabulaire... des taches ménagères ! Elles y apprenaient par exemple que le terme « batter up »* n'avait « rien à voir avec le fait de faire monter des œufs ». La conférence devait également leur enseigner l'art de remplir un tableau de marque (*score card*), de manger des cacahuètes, de boire du soda, mais surtout les « mettre au goût du jour » en leur expliquant les subtilités du « passe-temps national ». Notons que cette tonalité paternaliste partageait la page avec des propos à la teneur émancipatrice comme « rangez le balai-brosse et laissez votre petit mari (*hubby*) à la maison : il est l'heure que les femmes de Brooklyn deviennent des *managers* dans les tribunes ». Perdue dans une logorrhée de propos machistes, cette invite à quitter la sphère domestique et devenir une spectatrice avertie n'était qu'une façade rhétorique, au mieux une allusion aux avancées sociales que les Brooklynais avaient connues pendant la Deuxième Guerre mondiale, comme travailler dans les usines de

¹⁵⁴ Dix épouses se réunirent chez Mme Harold Parrott à Belle Harbor, dont Anne Mulvey (future Branca), Mme Harold Reese, Mme Gil Hodges, etc., « Brooklyn Eagle Picture collection », BPL, archive citée, dossier « Dodgers wives », 20 septembre 1951.

¹⁵⁵ « Brooklyn Eagle Picture collection », BPL, archive citée, dossier « Dodgers fans », 20 août 1951, légende au dos : « *four lovely girls during Ladies' Day are ready to root for their boys* ».

¹⁵⁶ Newman, « Now Pitching for the Dodgers », op. cit.

¹⁵⁷ « Ladies to Learn Inside Baseball at A & S Clinic », *Brooklyn Eagle*, 17 juin 1952 et pour la plaquette, « "Dodgers Do It !" » (exposition à la BHS, 2005) ; la présence à la conférence de J. Robinson, C. Dressen, F. Thompson, P. W. Reese, H. Felton et V. Scully et leurs femmes était annoncée.

la défense nationale, devenir formatrice pour la Croix Rouge ou la WPA, et même conduire des taxis pour remplacer les conducteurs partis au front¹⁵⁸.

Au final, l'abondance de représentations stéréotypées de l'homme et de la femme diffusées par l'image publique des Dodgers avaient pour but de faire du club une institution « normale », c'est-à-dire en phase avec ce que la société des années 1940 et 1950 concevait comme socialement acceptable. Ce faisant, le club légitima des rapports de force largement asymétriques à la faveur des hommes, ce qui en faisait un club en phase avec son temps et donc assez populaire pour pouvoir passer comme le double identitaire de Brooklyn. Un processus similaire présida à la représentation stéréotypée des Africains-Américains.

b) *Le club légitime les rapports interraciaux asymétriques*

De même que les rapports de genre stéréotypés furent légitimés par l'image publique des Dodgers, de même les diverses représentations que le club donna de la population africaine-américaine faisaient la part belle à un regard condescendant et une attitude, au final exclusionniste, malgré la réputation libérale du club depuis 1947. Tout d'abord, vers 1939-40, le club employait un jeune garçon noir en guise de mascotte : le « petit exilé aux cheveux crépus » était censé porter bonne chance aux joueurs. Pratique courante dans le base-ball, cet emploi des Africains-Américains comme êtres magiques, à la lisière de l'humanité, était un signe de la position d'infériorité dans laquelle ils étaient tenus¹⁵⁹. Deuxièmement, malgré le geste pionnier en faveur des droits civiques que fut l'intégration de Jackie Robinson en 1947, la direction des Dodgers demeura conservatrice vis-à-vis de l'égalité entre blancs et noirs, du moins en à juger par les nombreuses déclarations de Branch Rickey visant à maintenir un *statu quo* interracial. Par exemple, dans un discours à Bedford Stuyvesant destiné à la communauté noire de Brooklyn, il incita ses auditeurs à ne pas faire de « Jackie » une icône politique et insista sur « le besoin de calmer les ardeurs revendicatrices des gens de sa race »¹⁶⁰. Cinq ans plus tard, Jackie Robinson demeurait une menace potentielle pour le *statu quo* interracial : après qu'il eut reproché sur le plateau de l'émission télévisée *The Youth Wants to Know* à la direction des New York Yankees de refuser implicitement d'engager des joueurs noirs, les instances officielles du base-ball lui intimèrent d'arrêter ce genre de remarque « dans le meilleur intérêt du sport »¹⁶¹.

¹⁵⁸ Sur les formations pour la Works Progress administration et les taxis, voir « 'Hi There Toots' May Soon Be Call For Cabbie As Borough Taxi Firm Seeks Women Drivers », *Brooklyn Eagle*, 7 juillet 1941.

¹⁵⁹ « Branch Rickey Jr. No Target for Lip's Needlin », *Brooklyn Eagle*, pas de date vers 1939-40. Pour d'autres exemple voir Nasaw, *Going Out*, 100.

¹⁶⁰ Branch Rickey cité dans *Amsterdam News*, 19 avril 1947.

¹⁶¹ La direction ne voulait pas, selon Robinson, que le Yankee Stadium soit « envahi par un déluge de Nègres et de Portoricains qui allaient faire fuir tous leurs bons clients de Westchester [un comté aisé au nord du Bronx] », Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 7, pour les deux citations.

A l'inverse, l'œuvre sociale de Jackie Robinson suscitait fréquemment les louanges des responsables civiques quand celle-ci se conformait aux attentes d'une société encore convaincue de l'infériorité des Africains-Américains. Ainsi, le président du *borough* de John Cashmore félicita chaudement le joueur des Dodgers pour un article tiré de sa biographie lénifiante en ces termes :

« J'attends avec impatience les autres chapitres et quand le récit total sera fini, je suis sûr que vous aurez encore fait une grande contribution en faveur d'une meilleure compréhension et plus de bonne volonté [...] »¹⁶².

« Understanding » et « good will » : voici les deux notions conservatrices au noms desquelles Robinson était constamment loué, reflet d'une société qui s'évertuait à ne pas faire de Robinson une icône noire subversive¹⁶³. La « blanchité » (*whiteness*) de Robinson est d'ailleurs soulignée par l'historienne Roberta Newman quand elle précise que les nombreuses publicités dans lesquelles figurait le joueur donnaient de lui une image de noir politiquement inoffensif¹⁶⁴.

Parallèlement à cette représentation de Robinson par les faiseurs d'opinion blancs, il semble que la minorité noire ait au contraire adopté « Jackie » comme un porte-drapeau fédérateur et véritablement révolutionnaire. Dans la culture populaire d'abord, le 2^{ème} base des joueurs inspira plusieurs productions artistiques dont une chanson interprétée en 1949 par le célèbre Count Basie Orchestra (« Did You Hear Jackie Robinson Hit that Ball ») qui vantait ses prouesses athlétiques et la joie qu'il apportait à la communauté noire¹⁶⁵. Plus concrètement peut-être, Robinson semble avoir été une icône dans les Etats du sud comme la Floride ou la Géorgie, où à chaque fois qu'il y jouait avec les Dodgers (souvent la première venue d'une équipe professionnelle racialement mixte), la foule affluait dans des proportions records¹⁶⁶. Malgré cette popularité, lui et sa femme ne devinrent jamais des « Brooklynais à part entière » (*bonafide Brooklynites*) : comme le rapporte un article du quotidien noir *The Amsterdam News*, ils durent résider à l'hôtel en 1947 faute de pouvoir acheter une maison

¹⁶² John Cashmore à Jackie Robinson, lettre publiée dans le *Brooklyn Eagle*, 16 août 1949.

¹⁶³ Notons que dans les mêmes années, le *Brooklyn Eagle* resta parfaitement aveugle à la croissance de la communauté noire à Brooklyn ; il fallut attendre 1954 pour que le rédacteur en chef Schroth commande une série d'articles sur « la contribution des noirs à Brooklyn ». Celle-ci présentait sous un jour rassurant la nouvelle population noire et intégrait son histoire dans la tradition protestante locale, Schroth, *The Eagle*, 219.

¹⁶⁴ Newman, « Now Pitching for the Dodgers », op. cit. ; pour une analyse similaire, quoique plus idéologique, de la liquidation du potentiel subversif du basketteur noir Michael Jordan, voir David L. Andrews, « Basket-ball, politique et culture de rue » in Fabien Archambault, Loïc Artaga et Gérard Bosc, dir., *Double Jeu. Histoire du basket-ball entre France et Amériques*, Paris, Vuibert, 2007.

¹⁶⁵ Wiles, « Music Matters in Baseball's History », 17.

¹⁶⁶ *Miami Herald*, 13 mars 1949 ; coupure de presse, source non identifiable, 8 avril 1949, « Jackie Robinson Scrapbook », A. Bartlett Giamatti Center, Baseball Hall of Fame and Museum, Cooperstown (New York).

dans le *borough*¹⁶⁷. Par la suite, les Robinson habitaient le quartier noir de St Albans, à Queens, et fréquentaient plutôt les restaurants de Harlem que ceux de Brooklyn, même de Bedford Stuyvesant¹⁶⁸. Au final, cela reflétait la structuration bipartite d'une société ségrégée où les noirs et les blancs continuaient de vivre dans des sphères séparées. Signe de cet *apartheid*, au moment même où les Dodgers accueillaient en grande pompe des équipes de jeunes venues du monde entier pour disputer la série amateur « Brooklyn contre le monde », la vedette des « ligues noires » Satchel Paige attirait à Dexter Park, plus de 15 000 spectateurs lors de deux matches interraciaux opposant les Kansas City, les Brooklyn Bushwicks et les New York Cubans¹⁶⁹.

Pour résumer, l'imbrication réciproque des Dodgers dans Brooklyn et de Brooklyn dans les Dodgers avait fait en sorte que, au tournant des années 1940, un grand nombre de commentateurs considérait le club et la ville comme les deux versants d'une même médaille. Deuxièmement, pour que cette homologie fonctionne à plein, il fallut que l'image publique des Dodgers incarne une certaine « normalité » typique des années d'après-guerre, caractérisée par le patriotisme, l'anti-communisme et un conservatisme quant à la place des hommes, des femmes et des Africains-Américains dans la société. Il faut insister maintenant sur le revers de cette homologie : l'équivalence publique entre les Dodgers et Brooklyn n'était pas toujours bénéfique pour le club car le *borough* avait une réputation de territoire provincial, inculte, risible. Plus généralement, les phénomènes d'identification précédemment décrits rencontraient des limites, des appropriations voire des résistances.

3. LIMITES ET PLASTICITE DE L'IDENTIFICATION

L'identification entre Brooklyn et son club de base-ball connut des limites de plusieurs natures. Premièrement, la société formée par le public du stade était sans doute moins consensuelle que la presse ne voulut le faire croire : parades, banderoles, effigies montraient une appropriation « par le bas » des codes et valeurs du spectacle sportif tel qu'il était organisé « par le haut ». Deuxièmement, le club fut stigmatisé par le portrait fait, d'une part, de son public (connaisseur mais aussi excessif) et d'autre part par l'image péjorative de Brooklyn façonnée par Hollywood et la presse new-yorkaise. Mais ce dénigrement servit aux édiles de Brooklyn pour lancer une campagne de réhabilitation au cœur de laquelle se trouvaient les Dodgers et leur image de « *bums* » (bons à rien). Aussi paradoxal que cela

¹⁶⁷ « Star Athlete Waits Rickey OK on Plans », *Amsterdam News*, 19 avril 1947.

¹⁶⁸ Par exemple pour fêter son 1^{er} home-run à Polo Grounds, il fut invité à dîner chez Bowman à Harlem, « Jackie on the Hill », *Amsterdam News*, 28 août 1947.

¹⁶⁹ *Brooklyn Eagle*, 7 et 10 août 1946, sur la série « Brooklyn contre le monde », voir chap. 7 page 437.

puisse paraître, les Dodgers et Brooklyn trouvèrent un objet de fierté commun dans la figure du clochard déclassé, quitte à entériner bon nombre de stéréotypes négatifs imposés de l'extérieur. Au final, l'ensemble de ce jeu identitaire plastique et non-linéaire reposait avant tout sur le phénomène fréquent des rivalités culturelles entre les sections des grandes villes. Il alimentait précisément l'identification contrastive de Brooklyn par rapport à New York.

3.1. Un nouveau public entre appropriation et catégorisation

a) La nouvelle société du stade et sa « marge de manœuvre »

Pour comprendre ces phénomènes de limites et d'appropriations, il faut se pencher d'abord sur la composition et les attitudes de la nouvelle société du stade. S'il n'est évidemment pas possible de généraliser à propos de tous les spectateurs, l'existence de sources variées permet de dessiner et commenter les formes de supporterisme lors du deuxième âge des Dodgers. Étaient-elles en accord avec les valeurs et préceptes des instances identificatrices mentionnées plus haut ? Respectaient-elles les normes des attitudes acceptables dans l'enceinte du stade ? Est-il juste de parler d'appartenance en rupture avec l'image sociale ou plutôt d'appartenance qui s'approprie, voire modifie de l'intérieur, les discours et catégorisations venus de l'extérieur ? Le concept de « marge de manœuvre » (*agency*), emprunté aux études sur les loisirs de masse, permet de comprendre ces appropriations et usage non conventionnels d'un loisir codifié, au-delà de ce qui était défini comme socialement acceptable¹⁷⁰.

Dans les années d'après-guerre le public du base-ball à Ebbets Field changea profondément, du moins d'après la reconstruction que l'on peut en faire *a posteriori* avec les sources parcellaires disponibles. Alors que les spectateurs du premier âge des Dodgers formaient un ensemble assez homogène d'hommes blancs issus de la classe moyenne, le « deuxième » public d'Ebbets Field était beaucoup plus diversifié. Premièrement, la multiplication des matches joués en soirée, la tenue de « doubles affiches » (*doubleheaders*) les fins de semaine et, tous simplement, la meilleure qualité du spectacle offert sur le terrain attirèrent au stade un public élargi comprenant plus des femmes, plus de jeunes (notamment l'été), plus de personnes issues des classes ouvrières (aussi vague soit ce terme) et plus d'Africains-Américains¹⁷¹. Pour être plus précis, un échantillon d'une cinquantaine de

¹⁷⁰ Sur le concept d'*agency*, voir les travaux du *Centre for Contemporary Cultural Studies* de Birmingham University, notamment ceux de Stuart Hall ou pour une approche plus récente Tamar Liebes et Elihu Katz, *The Export of Meaning : Cross-cultural Readings of Dallas*, New York, Oxford University Press, 1990.

¹⁷¹ La proportion de femmes dans les stades de base-ball fut évaluée à 10% en 1917 et 30% trente années plus tard, Riess, *Touching Base*, 36 et Dewey, *The 10th Man*, 341 ; à Brooklyn, certaines journalistes du *Eagle*, expertes en base-ball, revendiquaient même leur place au sein du cénacle des commentateurs sportifs afin de

spectateurs constitué à partir de renseignements glanés dans les pages du *Brooklyn Eagle* montre que les matches des Dodgers à Ebbets Field étaient suivis par des hommes et des femmes (53 et 47%), majoritairement adultes (50% avaient entre 20 et 60 ans), d'origine italienne ou anglo-allemande (40 et 30%), qui résidaient dans les quartiers d'urbanisation récente, au sud et à l'est de Brooklyn (60%)¹⁷². A ce nouveau public du stade s'ajoutait les milliers d'anonymes (du *borough* et d'ailleurs) qui suivaient les matches à la télévision (après 1950) et surtout à la radio, comme cette fillette qui consignait sur papier toutes les actions des matches commentés par Red Barber ou Vin Scully pour les narrer à son père quand il rentrait du travail. Une anecdote fréquemment citée atteste de la place de la radio dans le nouveau supporterisme brooklynois : les Dodgers étaient si populaires (et les postes à transistor si nombreux) que l'on pouvait suivre le déroulement d'un match simplement en marchant dans une rue de Flatbush, de Bensonhurst ou de Brownsville, où la plupart des résidents écoutait leur radio les fenêtres ouvertes. « Tout le monde s'intéressait aux Dodgers et tout le monde parlait du match de base-ball », résume un fan de l'époque¹⁷³.

Outre son hétérogénéité et son nombre, ce qui caractérisait ce nouveau public des Dodgers était une tendance accrue à la démonstration partisane, signe de son autonomie vis-à-vis des normes du supporterisme. Ebbets Field devint dans les années 1940 et 1950 un théâtre d'émotions où s'exprimaient de manière spontanée, quoique régulée par le regard d'autrui, les sentiments d'appartenance et les espoirs de rédemption d'un *borough* souvent ridiculisé¹⁷⁴. Seule une étude ethnographique aboutie pourrait offrir les outils épistémologiques nécessaires à l'interprétation juste de tels comportements, néanmoins on fera trois constats. Premièrement, loin d'être des spectateurs passifs, les supporters des Dodgers s'approprièrent le spectacle que proposaient la direction du club et les normes du base-ball *lato sensu*. Cela était visible lors des parades organisées par le club et la ville à l'issue des grandes victoires des Dodgers, en 1941, 1955 et 1956, par exemplz. Les corps constitués de Brooklyn défilaient dans les rues depuis le stade jusqu'à la mairie du *borough*, ouvrant la

proposer une « vision non masculine » des matches, Margaret Pettigrew, « We Ate Those Yanks, Hat and Bat ! », *Brooklyn Eagle*, 3 octobre 1941 ; sur les ouvriers en col-bleu, voir le témoignage de Bill Reddy in Golenbock, *Bums*, 10 ; si, comme le montre Henry Fetter, le nombre d'Africains-Américains se rendant à Ebbets Field n'a pas autant augmenté qu'on ne l'a dit, leur présence était très médiatisée depuis l'arrivée de Robinson en 1947, ce qui eut pour effet de donner du public du stade une image plurielle et tolérante, voir Fetter, « Robinson in 1947 », op. cit., 187-190, et les nombreuses photographies de la collection du *Eagle* montrant des scènes de mixité raciale (voir annexes page 550).

¹⁷² Plus le public était jeune, plus il était féminin, d'Europe méridionale et habitait les quartiers récents du sud et de l'est de Brooklyn, voir « Enquête sur l'origine ethnique et le lieu de résidence de fans des Dodgers, 1945-1954 », voir annexes p. 541 pour les sources et la méthodologie.

¹⁷³ Pour la fillette, Goodwin, *Wait Till Next Year : A Memoir*, 12 ; pour l'anecdote, interview de Joel Berger in Myrna Frommer et Harvey Frommer, *It Happened in Brooklyn : An Oral History of Growing up in the Borough in the 1940s, 50s and 60s*, New York, Harcourt Brace, 1993, 124, confirmé par un fan dans Hoyte, « "... and so we played" », 70 ; pour la citation, John Sexton, entretien avec l'auteur, New York University, 1^{er} mars 2006.

¹⁷⁴ J'emprunte le terme de « rédemption » à Little, « Sport, Communities and Identities », 17.

marche à l'équipe et aux *managers*, le tout sous les applaudissements d'un large public amassé sur les trottoirs, portant banderoles et messages d'encouragement¹⁷⁵ (voir Photographie 34).



Photographie 34 : La parade victorieuse du 29 septembre 1941 (global et détail)

Source 1 : Durant, *The Dodgers*, 111 ; le cortège quitte Fulton Street pour entrer sur la place de la mairie.

Source 2 : forum « Base-ball Fever », <http://208.84.112.223/showthread.php?t=33257&page=11>, consulté le 31/07/09 ; la voiture de tête conduisant le président MacPhail et le manager Durocher passe sous une banderole « Battez les Yankees », tandis qu'un fan tient une pancarte « Lippy à la mairie » (Lippy était le surnom de Durocher). Une autre banderole (non visible ici) disait « Yes Mr. Terry we're still in the league », référence à l'affront du *manager* des Giants en 1934, « Brooklyn Lavishes... », *Herald Tribune*, op. cit. et page 182.

Deuxièmement, le même phénomène d'appropriation se manifesta en août 1951 lorsque le président Walter O'Malley suggéra de laisser entrer gratuitement tout spectateur muni d'un instrument de musique pour montrer au syndicat *American Federation of Music*, alors en bisbille avec l'orchestre amateur « Dodgers Sym-Phony Band », que les membres de ce dernier étaient des fans comme les autres et non des musiciens professionnels¹⁷⁶. Les spectateurs adoptèrent la proposition immédiatement. Le 13 août 1951 entra dans les annales de l'histoire du club sous le nom de « Music Depreciation Night » à cause de la cacophonie régnant à Ebbets Field ce soir-là : près de 2 500 personnes avaient fait entendre les sons stridents du ukulélé, de la guitare, de la trompette, de la flûte, du tambourin, de la caisse claire et même du tuba dans les travées du stade¹⁷⁷. Une spontanéité similaire s'exprimait dans la

¹⁷⁵ Voir la somme d'articles publiés dans le *Brooklyn Eagle* : « 60,000 Will Parade in Huge Fete » et « Everybody Goes Beautifully Wacky ; Mad Pennant Spree for Our Boys », 26 septembre 1941 ; « Million Roar Salute to Parading Dodgers – Marching Throngs Go Wild, Scream 'Murder the Yanks' » (1^{ère} page), 29 septembre 1941 ; voir aussi dans d'autres journaux, « Brooklyn Lavishes Its Praise on the Dodgers in Baseball » et « 500,000 Bowl Police Over to Cheer Dodgers », *New York Herald Tribune*, 30 septembre 1941.

¹⁷⁶ Sur l'incident, voir pages 359 et 376.

¹⁷⁷ « Zany Rooters Toot the Flock on Victory », *Brooklyn Eagle*, 14 août 1951 ; « They Played Everything Last Night », *New York Post*, 14 août 1951 ; « Dodgerville Blow its Top in Music Depreciation Night », *New York Daily News*, 14 août 1951 ; « Music Loses Tilt at Ebbets Field », *New York Times*, 14 août 1951 ; pour deux photographies, voir annexes.

confection de banderoles écrites à la main sur des tissus ou des cartons, certaines pendues aux gradins, d'autres arborées dans les files d'attente (voir Photographie 35). Par ces gestes, le public prenait possession d'Ebbets Field et semblait également s'appropriier le club et sa destinée. Rien n'illustre mieux cette effervescence et cette autonomie des spectateurs que la liesse qui suivit la victoire du 4 octobre 1955 : les lignes téléphoniques du *borough* furent coupées pendant plusieurs heures, la circulation paralysée, les rues envahies de fans extatiques célébrant à la fois la fin d'un mauvais sort (« Bums no more », lisait-on sur certaines banderoles) et la joie d'être « champions du monde » (voir Photographie 35)¹⁷⁸.

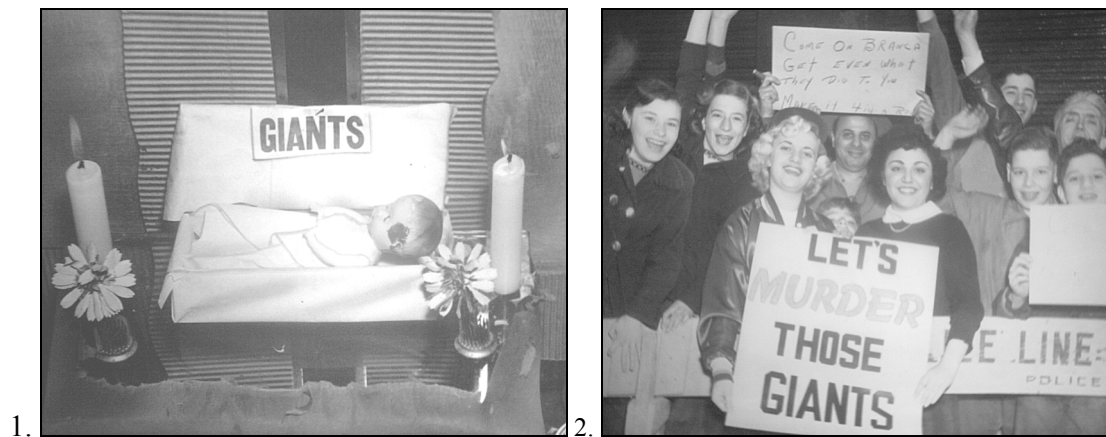


Photographie 35 : Les Brooklynais s'affichent pour « leur » équipe, vers 1950

Source 1 : après la défaite dans la *World Series* contre les Yankees, des fans écrivent sur une banderole : « qu'ils perdent ou qu'ils gagnent, nous sommes fiers de nos *bums* », United Press Photo, 7 octobre 1952, « *Brooklyn Eagle* Picture Coll. », Brooklyn Coll. Room, Brooklyn Public Library, dossier « Interior of Ebbets Field, miscellaneous » ; source 2 : quatre jeunes femmes italo-américaines du « Avenue U Dodgers Club » affichent leur soutien à « Brooklyn », 14 avril 1953, « *Brooklyn Eagle* Picture Coll. », archive cité, dossier « Exterior of Ebbets Field, 3, bleachers entrance » ; source 3 : Joe Masterson, du New Jersey, s'affiche pour le retour de « Leo » Durocher après la suspension du *manager* par les instances du base-ball, 15 avril 1947, « *Brooklyn Eagle* Picture Coll. », archive cité, dossier « Interior of Ebbets Field, miscellaneous » ; source 4 : même les voitures servent de support pour exprimer l'allégresse et le soulagement des fans après la victoire dans la *World Series* de 1955, 4 octobre 1955, Baseball Hall of Fame, Cooperstown (New York).

¹⁷⁸ Meyer Berger, « Dodger Fans Have their Innings », *New York Times*, 5 octobre 1955, 1 ; « Brooklyn Does It », *NYT*, 5 octobre 1955, 34 ; Wolpin, *Bums No More !*, « The Celebration », 104-123.

Troisièmement, cette appropriation prenait parfois une allure anthropologique, notamment lors des matches contre les New York Giants, les ennemis jurés venus de Manhattan. A ces occasions, le supporterisme brooklynois puisait dans le répertoire des rites mortuaires prémodernes pour exprimer le principe appelé *mors tua, vita mea*, qu'on pourrait traduire par « pour que je vive, il faut que tu meures »¹⁷⁹. L'idée était de souhaiter, non simplement la défaite des Giants, mais leur trépas pur et simple (métaphorique, bien entendu). Plusieurs cercueils miniatures et des couronnes mortuaires portant l'inscription « ci-gît l'équipe des Giants » furent fabriqués et existe également la photographie d'un groupe de jeunes femmes portant une pancarte « assassinnons ces Giants » (Photographie 36).



Photographie 36 : Supporteurisme et rites mortuaires, vers 1950

Source 1 : Le barman du Eisen's bar (46 Hoyt Street, Brooklyn) réalisa ce cercueil miniature dans lequel « reposaient les restes d'un certain club de baseball de l'autre côté du fleuve », 3 octobre 1951, « *Brooklyn Eagle* Picture Coll. », archive citée, dossier « Fans – general » ; source 2 : Anne Greene et Anita Tanikoff, 18 ans, « ne mâchent pas leurs mots pour montrer leur dédain envers les adversaires de leurs chers Dodgers lors du match d'ouverture de la saison » : « assassinnons ces Giants » dit leur pancarte, tandis que Joseph Santangelo, au fond, « offre son propre encouragement : "Allez Branca, fais leur payer ce qu'ils t'ont fait l'année dernière" », 18 avril 1952, « *Brooklyn Eagle* Picture Coll. », archive citée, dossier « Exterior Ebbets Field, 4, general ».

Au final, ces aperçus ethnographiques attestent que les normes du spectacle du baseball étaient bel et bien appropriées par les fans des Dodgers, expression de leur marge de manœuvre face à ce que d'aucuns ont appelé l'hégémonie des loisirs dits de masse¹⁸⁰. Il s'agissait toutefois moins d'une résistance que d'une adaptation pour servir leurs intérêts propres, tels la fierté locale, comme l'indiquent les messages *pro domo* des banderoles. Parallèlement à cette relative autonomie, le public des Dodgers était amplement catégorisé depuis l'extérieur, notamment par la presse, même locale.

¹⁷⁹ « Un match de football nous place brutalement devant quelques vérités essentielles, obscurcies ou affadies dans le quotidien. Il nous rappelle ainsi, sous une forme dramatique et caricaturale, que le malheur des uns est la condition du bonheur des autres (*Mors tua, vita mea*) », Bromberger *et al.*, *Le Match de football*, 41-44.

¹⁸⁰ Voir les discussions sur T. Adorno, A. Gramsci ou H. Marcuse dans George Harvey Sage, *Power and Ideology in American Sport : A Critical Perspective*, Champaign (Illinois), Human Kinetics, 1998, 34 et dans T. J. Jackson Lears, « Mass Culture and Its Critics » in Mary Kupiec Cayton, Elliott J. Gorn et Peter W. Williams, dir., *Encyclopedia of American Social History* 3 vol., New York, Scribner & Macmillan, 1993, 1591-1609.

b) Un public connaisseur mais excessif : construction d'un répertoire

Avec la renaissance sportive et financière du club à la fin des années 1930, la presse se mit à écrire davantage qu'auparavant sur les Dodgers et son public « haut en couleur »¹⁸¹. Au fil des années 1940 et 50, les journalistes façonnèrent un répertoire d'images répétitives qui décrivaient le public d'Ebbets Field comme connaisseur, loyal et excessif tout à la fois. Nul exprime mieux cette synthèse qu'un article du *Brooklyn Eagle* publié au début de saison 1949 :

Les mots « Brooklyn » et « base-ball » sont synonymes dans le monde entier : le *borough* s'est fait connaître pour de nombreuses raisons mais d'aucune façon plus que grâce aux réussites des Dodgers. Personne ne peut expliquer pourquoi c'est ainsi, pourquoi le club local génère une telle excitation [...]. Ils jouent avec un tel enthousiasme, [...] égalé parfois par l'excès de leurs admirateurs dont le nombre est si important que l'on peut dire que le soleil ne se couche jamais sur les fans des Dodgers. Ils souffrent depuis longtemps d'une fièvre bienfaisante, mais jamais elle ne fut plus intense que pendant ce printemps 1949 ; c'est une extase unique et époustouflante qui ravit ses victimes [...] »¹⁸².

Six ans plus tôt, alors qu'il venait de prendre ses fonctions à la présidence du club, Branch Rickey avait tenté de rationaliser ce qu'il nomma « le fanatisme des fans ». Pour lui, il s'expliquait par le fait que le base-ball avait de « profondes racines » à Brooklyn, ce pourquoi les « présidents de banque et les spectateurs assis sur les gradins en bois (*bleacherites*) [étaient] des fans aussi enragés (*rabid*) les uns que les autres »¹⁸³.

Le même sentiment fut exprimé en 1946 lors de la parution simultanée (mais probablement non concertée) d'un court-métrage sur Brooklyn intitulé *Brooklyn I Love You* et d'un livre de promotion du *borough* destiné au grand public, *Brooklyn USA*. Le film mettait en scène un journaliste qui enquêtait sur la fierté civique dans plusieurs villes américaines. Après avoir appris qu'à Brooklyn, c'étaient les Dodgers, il plongea dans la vie quotidienne du *borough* et découvre qu'il existe « une véritable histoire d'amour entre les natifs de Brooklyn et leur équipe de base-ball »¹⁸⁴. Que ce soit le boucher, sa cliente, un policier ou les vieilles dames jouant au bridge, toute la ville « vi[va]it au rythme de la fortune des Dodgers ». « Si vous voulez savoir quelle est la moyenne à la batte de l'équipe », commentait la voix-off, « rendez-vous dans une famille brooklynoise à l'heure du dîner [...] tout le monde sait ça ! et

¹⁸¹ L'emploi de l'adjectif *colorful* pour décrire le public d'Ebbets Field est devenu un *topos*, voir par exemple, préface de l'album d'autocollants, « "Dodgers Do It !" (exposition à la BHS, 2005) et « à travers toutes ces années, Brooklyn pouvait être fière d'une deuxième chose : les fans les plus hauts en couleur de tout le base-ball », *Yearbook 1956*, Brooklyn Historical Society.

¹⁸² « Brooklyn Boils With Baseball Fever as New Season Opens », *Brooklyn Eagle*, 30 avril 1949.

¹⁸³ Arthur Daley, « The Dodger Deacon Discourses », *New York Times*, 12 février 1943, 26.

¹⁸⁴ Herman, « Brooklyn I Love You », op. cit.

Pistol Pete Reiser pourrait être maire ou bien Pee Wee Reese si Brooklyn n'était pas simplement un *borough* de New York City, un *borough* qui est aussi la plus grande ville de base-ball au monde ». Ces propos enlevés trouvent un écho exact dans les lignes du livre *Brooklyn USA* :

« Ni la chaleur, ni la foule ne peuvent éloigner d'Ebbets Field des fans loyaux; ils ne remplissent pas les gradins simplement pour regarder un match, mais ils sont aussi là pour gérer l'équipe, parce qu'ils ont le sentiment enivrant qu'il s'agit de leur équipe. Nulle part ailleurs qu'à Brooklyn le base-ball ne suscite des telles frénésies fantastiques et féroces. Qu'ils perdent ou qu'ils gagnent, aucune équipe n'a un public aussi dévoué que les Dodgers. Les fidèles de Flatbush aiment leur « bums » comme une mère son fils favori [...]. Un vrai fan des Dodgers n'est pas seulement le premier à défendre son équipe, il se réserve l'étrange privilège d'être le seul à pouvoir les critiquer »¹⁸⁵.

Ce dernier point est devenu au fil du temps un *topos* rhétorique : le fan des Dodgers est si susceptible, si pinailleur (*picky*) à propos de « son » équipe qu'il refusait à quiconque de la critiquer, excepté un Brooklynois bien sûr¹⁸⁶ ! Enfin, ce mélange d'expertise, de dévotion et de susceptibilité produisit un quatrième élément du répertoire rhétorique habituel : l'excessivité des fans des Dodgers. Un compte-rendu de la parade suivant la victoire de 1941 paru dans le *Herald Tribune* disait : « Les fans des Dodgers, ces fanatiques incroyables, sont de bonne composition, mais dangereux dans leur absence de limites : il faut dire qu'ils sont heureux de lâcher du lest après 21 années à avoir dit 'attendons l'année prochaine' »¹⁸⁷. Face un tel phénomène, le *Brooklyn Eagle* n'avait put s'empêcher de remarquer quelques mois plus tôt :

« Depuis les débuts de la saison [1941] Ebbets Field a accueilli 1/5 du public des deux ligues [16 clubs, NDA]; 300 000 personnes virent les 18 premiers matches à domicile ; la plupart sont des fans des Dodgers, même si nous devons confesser qu'il semble y avoir un nombre croissant de gens qui viennent à Ebbets Field pour nous voir, nous, les fans des Dodgers autant que pour voir les joueurs. Nous remarquons un nombre croissant (sic) de commentaires de la part des visiteurs venus d'autres villes qui l'an passé avait voulu voire l'Exposition Universelle mais cette année veulent voir le fan des Dodgers en action »¹⁸⁸.

Cet article en dit long sur la perception du public des Dodgers par l'extérieur : devenus objet d'attraction, presque comme les créatures des *freak shows* de Coney Island, les fans d'Ebbets

¹⁸⁵ Richmond et Lamarque, *Brooklyn USA*, 44.

¹⁸⁶ Sur ce *topos*, voir entre autres références, Larry MacPhail, *Brooklyn Eagle*, pas de date, 1939 et Daley, « Wait 'Til -- This Year » , op. cit, qui écrit « une lionne défendant son petit est un ange de douceur comparée à un Brooklynois défendant ses chers Dodgers, car "les Brooks ne peuvent pas être nuls !" ».

¹⁸⁷ *New York Herald Tribune*, pas de date, septembre 1941.

¹⁸⁸ *Brooklyn Eagle*, 12 mai 1951.

Field portaient en réalité le stigmate d'une ville souvent perçue comme provinciale, inculte ou simplement déclassée.

3.2. Brooklyn et son image publique : un borough stigmatisé

« Moi j'suis né à l'origine à Brooklyn, tu piges ?
J'ai poussé (comme le Petit du même nom) à Greenpernt
Mais maintenant j' crèche dans un trou appelé New Joisey.
Tout' ma vie j' dois me farcir ces crétins
Qui font des r'marques sac-plastiques sur les Dod-gehs
Comme si qui z'étaient les clowns de la ville [...]
Et plein d'aut' salades du genre, tu piges ? »¹⁸⁹

C'est avec ce poème en *brooklynese*, le dialecte attribué aux habitants de Brooklyn, que Dan Parker du *New York Daily Mirror* mit en scène la découverte par un Brooklynnois typique que les Dodgers allaient jouer neuf matchs à Jersey City en 1956. Au-delà de la nouvelle (elle faisait suite à l'impossibilité de construire un plus grand stade à Brooklyn), ce document est surtout un exemple rare de *brooklynese* tel que les journalistes de Manhattan voulaient le présenter au grand public. Ecrit en langue phonétique ce long poème d'environ 80 vers, dont sont traduits ci-dessus seulement les premières lignes, accumulait les fautes de grammaire, les inepties, les néologismes (*revengeance*, *re-attribution*) et les vulgarités. Les sons /ɜ:/ de *girl* et /ɔɪ/ de *boy* en américain standard s'inversent en /ɔɪ/ et /ɜ:/ en *brooklynese* : ainsi *thirty third* se dit *doidy doid* car, de surcroît, les /ð/ de *the* deviennent des /d/. Les vers « Who's da draw-ring cahd dis year – da Jyntz or da Yanks ? / Are you kiddin' brudda ? Da Bums – none udda ! » se traduit donc par « Qui attire tous les regards cette année ? Les Giants ou les Yankees ? / Tu veux rire, l'ami ? Les Dodgers, rien de moins ! »¹⁹⁰. Cette langue populaire, dont l'existence est accréditée par Henry Louis Mencken dans *The American Language*, devint célèbre à travers les Etats-Unis *via* la popularité des Dodgers¹⁹¹. Pourtant, comme s'en défendirent les auteurs de *Brooklyn USA* dès 1946, ce dialecte n'existait pas en tant que tel : « les bases scientifiques semblent manquer complètement pour avérer cette phraséologie grotesque et cette prononciation étrange constamment attribuées aux Brooklynnois »¹⁹². Le consensus des linguistes est que le dialecte appelé *brooklynese* par les

¹⁸⁹ « Me, I'm a former native of Brooklyn, y'unnastan', / Bornt and breaded, like a veal cutlet in Greenpernt / But now livin' in a dump called New Joisey. / All me life I gotta listen to dem udda creeps / Passin' sidecastic remahks about da Dodgehs, / Jest like as if dey wuz da town clowns [...] And a lot of baloney like dat, y'unnastan', [...] », Dan Parker, « What a Day to Be Bornt and Breaded in Brooklyn ! », *Daily Mirror*, 17 avril 1956.

¹⁹⁰ En anglais standard, « Who's the drawing card this year, the Giants or the Yanks ? Are you kidding brother ? The Bums, none other ! »

¹⁹¹ Hughson, « "Smoke and mirrors" : Evocations of the Brooklyn Dodgers and Ebbets Field in *Blue in the Face* » , 274.

¹⁹² Richmond et Lamarque, *Brooklyn USA*, 4.

auteurs satiriques des années d'après-guerre n'est en fait qu'une variante de l'accent de la région de New York particulièrement prononcé chez les descendants d'immigrants issus des classes populaires¹⁹³. Pour un socio-ethnologue contemporain, l'invention de l'existence de ce dialecte proprement brooklynois aurait fonctionné comme un « blason populaire », c'est-à-dire une construction culturelle par un groupe dominant qui prête à un groupe dominé un folklore avilissant et le maintient ainsi dans une position d'infériorité¹⁹⁴.

Il est vrai que le *brooklynese* constituait l'élément pilier de nombreux sketches comiques faits sur Brooklyn pendant et immédiatement après la Deuxième Guerre mondiale. Au grand regret des auteurs de *Brooklyn USA*, « la simple référence à *Greenpernt* [un quartier de Brooklyn] ou *boïd* [*bird*, un oiseau] causait l'hystérie et amenait certains au bord de l'apoplexie »¹⁹⁵. Toutefois, le mot « Brooklyn » lui-même faisait rire parce qu'il connotait un déclassement quasi pathologique. Joseph Dorinson, historien spécialisé dans les regards sur l'humour brooklynois, rapporte ces trois blagues célèbres :

« - Le touriste au chauffeur de taxi : "Où sommes nous ?"
Le chauffeur : "Nulle part, c'est Brooklyn".
- Un docteur ausculte un patient : "Alors, mon garçon, où es-tu né ?"
Le garçon : "à Brooklyn"
Le docteur : " d'autres problèmes sérieux ?"
- Question innocente : "pourquoi on a construit le métro à Brooklyn ?"
Réponse du petit malin de service : "pour que les gens qui vivent là-bas puissent rentrer chez eux sans se faire voir" »¹⁹⁶

Dans les trois cas, Brooklyn était la risée du pays parce que le *borough* était typifié comme un lieu honteux, sans aucun intérêt, une condamnation à l'échec pour celui qui y habitait. Ce « particularisme de Brooklyn » trouvait son origine, selon Richmond et Lamarque, dans les « particularismes des Dodgers », à savoir leur excentricité sur le terrain durant les années 1920 et 1930 qui leur valurent le surnom de « Daffy Boys ». Quoique cette théorie soit plausible, il paraît plus pertinent de considérer la production télévisuelle et cinématographique des années 1940 comme facteur prépondérant à cette réputation péjorative de Brooklyn.

¹⁹³ Pour l'origine régionale, Robert Hendrickson, *American Talk : the Words and Ways of American Dialects*, New York, Viking Penguin, 1986, 68-71 ; Mencken avait lui-même remarqué que le *brooklynese* dérivait du *boweryese*, dialecte des classes inférieures de Manhattan, Henry L. Mencken, *The American Language. An Enquiry Into the Development of English*, Supplement Two, New York, Knopf, 1956, 107 et 187-188.

¹⁹⁴ Geoffrey D. Needler, « Facts and Folklore of Brooklyn Speech », in Rita Seiden Miller, dir., *Brooklyn USA : The Fourth Largest City in America*, New York, Brooklyn College Press & Columbia University Press, 1979.

¹⁹⁵ Richmond et Lamarque, *Brooklyn USA*, 4.

¹⁹⁶ Joseph Dorinson, « Brooklyn : The Elusive Image », *Long Island Historical Journal*, vol. 1, n°2, 128.

Image médiatique et stigmatisation

A la télévision, « l'esprit de Brooklyn » était incarné par le célèbre comédien Jackie Gleason dans son rôle de Ralph Kramden, humble chauffeur de bus de Bensonhurst qui, avec sa femme et son comparse (s'exprimant uniquement en *brooklynese*) tentaient bon an mal an de gravir l'échelle sociale¹⁹⁷. Dans un épisode, il est promu *manager* des Dodgers, dans un autre il est convaincu par un agent immobilier d'acheter le Pont de Brooklyn, plaisanterie récurrente à l'époque raillant la crédulité de certains New-yorkais. Si le Brooklynais typique à la télévision était de classe ouvrière mais plutôt ambitieux, Hollywood en fit un portrait beaucoup moins sympathique surtout dans les films de guerre. Le comédien William Bendix jouait sempiternellement les mêmes rôles de GI un peu simplet qui, à l'article de la mort, sur le champ de bataille, cherchait à savoir si les Dodgers avaient gagné leur match ; si oui, il pouvait partir en paix¹⁹⁸. Comme l'explique Dorinson, le Hollywood des années 1930 à 1950 adorait les personnages stéréotypés (*stock characters*), du cow-boy laconique à la blonde pulpeuse, mais Brooklyn était un stéréotype en soi : c'était la ville « où tout pouvait arriver », comme le rappelle le prologue du film de Frank Capra *Arsenic et vieilles dentelles*¹⁹⁹. Dans cette histoire un peu surréaliste d'empoisonnement à Flatbush, les sœurs Brewster incarnent la folie brooklynoise, même si dans ce rôle elles sont surpassées par les joueurs des Dodgers. En effet, le film dédie ses deux premières minutes à une plongée dans le chaudron Ebbets Field où « tout arrive ». Le compte-rendu suivant montre à quel point *Arsenic et vieilles dentelles* condensait le répertoire entier des attributs prêtés à la fois à Brooklyn et aux Dodgers, comme l'irrationalité, l'imprévisibilité, la violence verbale et physique, la haine de New York, la position à la lisière des Etats-Unis, *etc.*

¹⁹⁷ Cette série télévisée s'appelait *The Honeymooners*, Peter Marquis, « Honeymooners » in « Dictionnaire », Peretz, dir., *New York*.

¹⁹⁸ Dorinson, « Brooklyn : The Elusive Image » .

¹⁹⁹ Frank Capra, *Arsenic and Old Lace*, film en noir et blanc avec Cary Grant et Priscilla Lane, Warner, 1944.

Générique :

Des dessins de chats noirs, de sorcières, de potions magiques, de citrouilles ; on devine des églises pointues comme un village du moyen âge. Musique de Noël un peu inquiétante.

Texte en surimpression sur un paysage urbain :

« Ceci est un conte d'Halloween à Brooklyn, où tout peut arriver, et c'est souvent le cas... A 15 heures ce jour-là, voici ce qui arrivait... »

Scènes suivantes : 40 secondes à Ebbets Field :

Plan par plan : d'abord on a un plan resserré sur le visage d'un Brooklynais, chemise blanche, bretelles, cheveux noirs tirés en arrière. Il crie : « J'aimerais t'exploser la batte, tu n'es qu'un bon à rien... ». Puis un zoom arrière nous plonge dans une cohue de fans debout : un homme au cigare, une femme dodue en chapeau ; on voit que sur le monticule* se trouve au joueur avec maillot « New York ». Dans les gradins, trois musiciens enjoués portent un badge « Our Bums » ; on entend un air de trompette et on reconnaît un nain, inspiré du vrai Shorty Laurice du Dodgers Sym-Phony Band. Soudain, un Dodgers subit un strike out*, il revient sur ses pas et frappe l'arbitre : il est tapé en retour par le receveur, puis le lanceur se jette sur eux et un membre du public s'élance. Au plan suivant, les joueurs du dugout* courent vers le terrain et commencent une bataille générale, à laquelle même les managers participent. Dans les gradins, le marchand de cacahuètes quitte son présentoir portable, un spectateur enjambe la balustrade, laisse plein champ l'objectif sur un autre badge de « Our Bums ».

Scène suivante ; retour à une musique douce, image d'un ferry, voix off :

« Pendant ce temps, de l'autre côté du fleuve, aux Etats-Unis, il y avait de la romance dans l'air (la scène au bureau des mariages commence).

Tableau 24 : Description plan par plan des premières images d'*Arsenic et vieilles dentelles*.

Source : Frank Capra, *Arsenic and Old Lace*, Warner, 1944. L'extrait est consultable dans les annexes multimédia de cette thèse à <http://sites.google.com/site/brooklynetsesdodgers>.

Précisons que les Dodgers eux-mêmes participèrent à cette stigmatisation de Brooklyn comme ville violente et imprévisible en figurant dans un long-métrage de 1943, *Whistling in Brooklyn*²⁰⁰. Dans cette comédie policière, ils jouaient leurs propres rôles, sous le nom des « Battling Beavers », au côté du comique Red Skelton qui tentait d'échapper à la mafia locale car celle-ci cherchait à lui faire endosser la responsabilité du meurtre d'un policier. Son personnage s'en sort en se faisant passer pour un joueur opposé aux Dodgers, dont il se moque ouvertement. Dans la même veine, dans *The Pride of the Yankees*, sorti en 1942, Gary Cooper incarnant Lou Gehrig se fait entendre dire : « tu es assez fou pour jouer aux Brooklyn Dodgers »²⁰¹. Irrationalité, accent rustique, caractère impétueux : autant de stigmates qui définissaient l'image publique de Brooklyn au tournant des années 1940, une image péjorative que la presse ne manqua pas d'appuyer²⁰².

Troisièmement, Brooklyn était souvent caricaturée comme une ville reculée, provinciale, immature. En tant que *borough* à la périphérie d'une grande ville de laquelle elle

²⁰⁰ S. Sylvan Simon, *Whistling in Brooklyn*, long métrage avec Red Skelton et Ann Rutherford, 1943 ; « The Dodgers Go Hollywood », *Brooklyn Daily Eagle*, 23 mars 2001, 22.

²⁰¹ Wood, *The Pride of the Yankees*, op. cit.

²⁰² Sur le concept de « stigmaté », voir l'ouvrage classique Erving Goffman, *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 1975.

dépendait politiquement et financièrement, Brooklyn souffrait de ce qu'on peut appeler le syndrome des villes satellites, ou « du bout de la ligne »²⁰³. En effet, malgré la présence du métro depuis 1920 Brooklyn restait perçu par les habitants de Manhattan (du moins ceux qui ont laissé des écrits, comme les journalistes) comme un territoire lointain, « un endroit où se perdre » pour citer le numéro spécial du magazine *Fortune* de 1939²⁰⁴. Sur un mode à la fois comique et méprisant, le journaliste sportif Arthur « Bugs » Baer rédigea un article sur le public d'Ebbets Field à la manière d'un anthropologue partant à la découverte de peuplades reculées²⁰⁵. Il parlait de « spécimen », de « mœurs », de « rituels » ; il insistait tout particulièrement sur la consommation d'alcool dans les travées du stade, qui faisait agir les fans brooklynois « comme des singes ». Dans la même veine, une série de dessins publiés dans le magazine de l'armée *Yank* et dans *Collier's* montrait les Brooklynois comme une population de chauvins, de rustres, d'Italiens et de bavards, perdus au milieu de la jungle, le plus souvent parmi des tribus cannibales (voir Illustration 14).

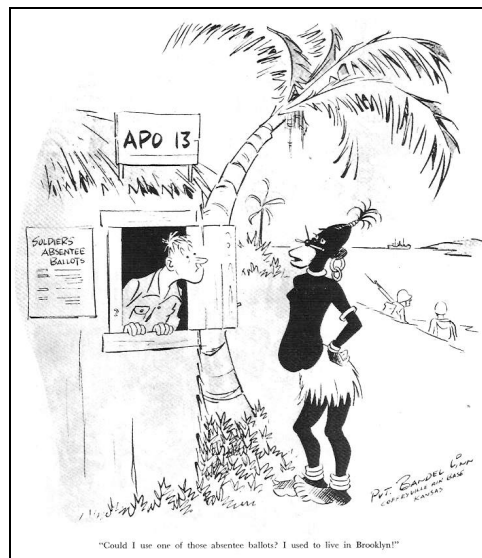


Illustration 14 : La caricature de Brooklyn comme terre de peuplades reculées, sd

Source : Richmond et Lamarque, *Brooklyn USA*, op. cit., 118, originellement dans *Collier's*. La légende dit : « Puis-je utiliser un des ces bulletins de vote par correspondance ? J'habitais Brooklyn autrefois ».

Le paroxysme de cette stigmatisation apparut sous la plume au vitriol de Jimmy Cannon, éditorialiste réputé du *New York Post* qui, le 15 août 1952, publia une vraie-fausse

²⁰³ Voir Goldstein, *Superstars*, ii, citant Alfred Kazin dans ses mémoires *A Walker in the City* : « We were the end of the line. We were the children of the immigrants who had camped at the city's back door, in New York's rawest, remotest, cheapest ghetto ». Le sort des Brooklynois est ici comparable à celui des habitants de Montreuil qui, pour beaucoup de Parisiens vivant *intra-muros*, sont « perdus à l'autre bout de la ligne 9 ».

²⁰⁴ Le reste du numéro dépeint un Brooklyn sans identité car abandonné par ses élites, trop tournées vers Manhattan où elles travaillent et passent leur vie sociale, cité dans Schroth, *The Eagle*, 185.

²⁰⁵ Arthur Baer, « Screwball, Inc », pas de source, pas de date. : voir, par exemple, les phrases « J'ai fait mon safari en métro au fin fond de Brooklyn où les indigènes scrutèrent mes chaussures d'un air stupide. Une fois par an, je vais à *Bums-haven Park* pour étudier le supporteur de Flatbush qui se balance d'une poutrelle à l'autre ».

lettre accablant Brooklyn et sa population en se faisant passer pour un fan des Giants courroucé²⁰⁶. Il commençait ainsi :

« Pour moi Brooklyn n'est pas plus dans New York qu'Albany. Je ne vois même pas pourquoi ils laissent voter un type de Brooklyn pour les municipales de New York. [...] Tout ce qu'ils ont à Brooklyn c'est un club de base-ball, et il ne mérite même pas ce nom »,

Puis, avant de s'en prendre aux églises et aux cimetières de Brooklyn, il décrivit ce qui était selon lui le pitoyable état du paysage culturel brooklynois :

« S'ils vont au cinéma là-bas, ils doivent attendre qu'on ait fini de le voir à New York. Ils ont les mêmes films que nous, sauf qu'ils doivent attendre qu'on n'en veuille plus. »

Enfin, Cannon déguisé en fan des Giants lança sa diatribe sur le sujet qui l'irritait le plus, le fan des Dodgers :

« Tout ce qu'ils peuvent faire à Brooklyn c'est aller au stade ou rester à la maison et se prendre une cuite [...]. Je suis allé voir les Giants battre les Dodgers hier soir et je me disais en écoutant ces pauvres gens que Brooklyn était trop bon pour eux. Leur façon de crier et tout ça. Ils ont la grosse tête parce que dans un film William Bendix dit 'je suis de Brooklyn' et tout le monde éclate de rire. Alors ils pensent tous que ce sont des comédiens à Brooklyn. Pour moi, ils sont pas drôles [...] Brooklyn, Brooklyn, Brooklyn, j'ai en marre d'entendre ça. À les entendre parler on croirait que c'est un pays entier avec une armée, un roi ou un truc du genre. Tout ce qu'ils ont à Brooklyn, c'est un club de base-ball, et il mérite même pas ce nom ».

Avec cet éditorial agressif et même blasphématoire à des endroits non cités, Cannon s'attira les foudres des élites bien pensantes brooklynoises qui, dès le surlendemain, montèrent au créneau pour défendre les églises, les cimetières, les écrivains brooklynois, la vie de quartier, le talent des Dodgers, la fidélité des fans, la moralité des enfants, le rôle du *Eagle*, etc²⁰⁷. Deux lectrices seulement appelèrent leurs concitoyens à considérer l'article de Cannon comme une fiction humoristique qui soulignait à force trait la haine viscérale pour l'adversaire que peut susciter l'expérience sportive partisane²⁰⁸. Il est difficile d'évaluer le degré de sincérité derrière cette diatribe atypique, mais ce qui est certain est que Cannon avait poussé à l'extrême des stigmates déjà présentées par ailleurs, comme l'absence de culture et le côté passionnel des Brooklynois.

²⁰⁶ Jimmy Cannon, « Protest by a Giant Fan », *New York Post*, 15 août 1952.

²⁰⁷ Robert M. Grannis, « Cannon's Cheap Cracks at Brooklyn a Foul Ball », *Brooklyn Eagle*, 17 août 1952 ; « New York Post Owes Apology For Vicious Attacks by Communist », *BE*, 19 août 1952 ; « Condemn Cannon's Slurs at Brooklyn », Letter to the Editor, *BE*, 21 août 1952.

²⁰⁸ Grace Ward et Barbara Odell, *Brooklyn Eagle*, 24 août 1952.

Trois ans plus tard, Robert Moses, le « tsar de New York », responsable de tous les projets urbanistiques de la mégapole entre les années 1930 et 1960, joignit sa voix (de baryton paraît-il) au chœur des détracteurs de Brooklyn²⁰⁹. Devant un parterre d'étudiants du Pratt Institute, école technique du quartier de Fort Greene, il dit :

« Brooklyn est un *borough* étrange, une collection désordonnée de villages et de colonies hollandaises qui grandirent ensemble mais qui pourtant ne font pas partie de New York, une agrégation de trois millions de personnes conscientes de leur identité, nostalgiques du passé, [...], sensibles aux moqueries, mêmes imaginaires, fières de leurs monuments, de leur parcs, de leur littoral inégalé, loyales jusqu'au fanatisme à leur équipe de base-ball [...], mais pour le moment privé de la force directrice (*leadership*) qui rend une communauté exceptionnelle »

Moses faisait référence en particulier à la banqueroute du *Eagle* quelques mois plus tôt, un journal qui avait souvent défendu la vision autoroutière de Moses pour le développement de Brooklyn²¹⁰. Il en dit davantage sur le public des Dodgers ensuite :

« Quand les Dodgers sont devant, c'est le matin des matins à Flatbush [...], quand ils sont derrières, il n'y a plus de joie sur le Gowanus, [...] et tous les volets sont fermés dans la vieille ferme de Canarsie. Quels drôles de gens ! Heureux ou malheureux, leur disposition dépend du classement de l'équipe. [...] Rappelons-nous que si seulement une fraction de l'enthousiasme sincère suscité par les Dodgers était canalisé vers la construction d'un nouveau Brooklyn, quelle ville cela ferait ! [...] ».

Ce portrait du *borough* le dépeint comme immature politiquement et trivial culturellement. La passion pour les Dodgers est ici perçue comme un frein au développement de Brooklyn, comme si les habitants étaient trop stupides pour se passionner pour autre chose que le sport.

3.3. La campagne pro-Brooklyn exploite les Dodgers

Pour contrecarrer ces stigmates négatifs qui caractérisaient Brooklyn aux yeux du grand public des années 1940 et 1950, le *borough*, avec ses édiles, ses journalistes et parfois ses citoyens, se lança dans une campagne de réhabilitation de son image. Cette revanche identitaire connut plusieurs visages, mais elle s'appuya tout particulièrement sur l'image publique positive des Dodgers. Cette dernière fut même exploitée pour asseoir la reconstruction civique de Brooklyn désirée par le *Eagle* et son lectorat conservateur.

²⁰⁹ « Pratt, in Graduating 290 ; Hears Moses on the Dodgers », *New York Herald Tribune*, 4 juin 1955 et extraits du discours, Brooklyn College Library, Special Collections, Brooklyn files, dossier « Moses ».

²¹⁰ Schroth, *The Eagle*, 162.

a) Une campagne multiforme

En juin 1939, alors que les Dodgers de Larry MacPhail sortaient enfin des profondeurs du classement, le *Brooklyn Eagle* voulut, lui aussi, œuvrer pour la renaissance de *borough*. Il publia une série de cinq articles rédigés par Violet J. Brown qui soulignaient à la fois les problèmes urbanistiques à résoudre et rappelaient dans un encadré bien visible pourquoi « Brooklyn [était] splendide »²¹¹. Ainsi, la critique du métro aérien au-dessus de Fulton Street donna l'occasion au journaliste de répéter la litanie *pro domo* qui était typique du quotidien depuis sa fondation :

« Brooklyn est une des communautés les plus saines et les mieux situées du monde ; elle a un magnifique assemblage de citoyens conscients de leur rôle civique (*public-spirited*) et a fourni au pays nombre de ses talents. Elle a été une communauté extraordinaire pour les citoyens qui fondent des familles américaines vertueuses ; [...] c'est une ville de grande richesse, et elle va tirer profit de ces richesses avec le même esprit enthousiasmé qui caractérisait ses citoyens d'antan »²¹².

Le même fantasme de grandeur habitait les pages de *Our Brooklyn*, un court pamphlet tout à l'honneur du *borough* publié en 1940 par Ralph Weld, historien rattaché au *Brooklyn Institute of Arts and Science (BIAS)*, institution centrale à l'indépendance culturelle de Brooklyn au 19^{ème} siècle²¹³. *Our Brooklyn* était construit comme un *Bildungsroman* dont le *borough* était le personnage principal : le « jeune enfant de la nouvelle République » devint un « adulte américain confiant et fier au milieu du 19^{ème} siècle » puis « une ville gigantesque après 1898 »²¹⁴. De même en 1944, l'historien Harold Syrett publia une « histoire politique de Brooklyn » qui « évoquait le complexe d'infériorité de cette dernière mais aussi son particularisme, sa fierté civique unique, [...] et considérait le *borough* comme une société unique, aux modes de fonctionnements particuliers »²¹⁵. La (re)découverte de l'histoire locale brooklynoise dans les années 1940 faisait donc la part belle au triomphalisme et à la thèse de l'exceptionnalisme.

Dans la culture populaire, un même vent de revalorisation se fit sentir, à commencer par la création vers 1938 de la très symptomatique « Société pour la prévention des remarques

²¹¹ « What I Don't Like About Brooklyn » et l'encadré « Brooklyn's Grand Because... », *Brooklyn Eagle*, 19-22 juin 1939.

²¹² « What I Don't Like About Brooklyn – It's (sic) Fulton Street L », *Brooklyn Eagle*, 19 juin 1939.

²¹³ Sur le *BIAS* et sa place dans les débats sur la fusion de 1898, voir Levine, « In Gotham's Shadow », , chap. 7.

²¹⁴ Ralph Foster Weld, *Our Brooklyn*, Brooklyn, The Brooklyn Institute of Arts and Science, 1940, 10, 23 et 34.

²¹⁵ Harold C. Syrett, *The City of Brooklyn, 1865-1898 : A Political History*, New York, Columbia University Press, 1944 ; commentaire tiré de Amat, « A Brooklyn State of Mind ? », , 63-64.

dépréciatives sur Brooklyn »²¹⁶. Fondé par un certain Sidney E. Ascher, journaliste habitant Brownsville, ce comité de vigilance comptait vers 1945 pas moins de 40 000 membres dont la tâche était de défendre la réputation de Brooklyn en fustigeant publiquement les auteurs de plaisanteries dépréciatives à l'égard du *borough*, notamment à la radio²¹⁷. Il est difficile d'évaluer l'efficacité de ce comité car toutes les sources primaires à son sujet le traitent avec dédain en suggérant qu'il témoignait avant tout de la susceptibilité puérile des Brooklynais²¹⁸. Quoi qu'il en soit, les sentiments d'Ascher et son comité furent repris en écho par les artistes Lanny et Ginger Grey qui composèrent en 1945 une chanson intitulée « Why Do They All Pick on Brooklyn » (« Pourquoi s'en prennent-ils tous à Brooklyn ? ») qui se termine par le vers : « Pourquoi s'en prennent-ils tous à Brooklyn ? J'aimerais savoir. Pour moi, c'est le Paradis parce que les Dodgers viennent de là »²¹⁹. Les années 1940 virent également naître l'idée selon laquelle Brooklyn devrait se séparer de New York, car la fusion de 1898 lui aurait été désavantageuse et elle bénéficiait d'une base électorale plus large que Manhattan. Il est fort probable toutefois que ce projet de sécession émis par le sénateur démocrate Fred G. Moritt en 1943 n'eut que peu de retentissement : le *Herald Tribune* l'apparenta même à une « bêtise de printemps »²²⁰.

Outre ces manifestations éparses d'un sentiment de défense de Brooklyn, le paroxysme de la campagne de réhabilitation s'exprima sans doute avec la parution en 1946 du livre *Brooklyn USA*. Sur plus de 200 pages, et maintes photographies grand format, cet ouvrage savant quoique partisan cherchait à « donner des faits solides pour débouter les maigres arguments convoqués par les esprits idiots qui rient en entendant "Greenpernt" ou "boids" »²²¹. La thèse de Lamarque et Richmond est que Brooklyn est méconnu, que cette « communauté déterminée est plus compliquée que la plupart des gens l'imaginent ». Ils incriminent pour cet état d'ignorance les « critiques de Manhattan qui ont entretenu des préconceptions absurdes sur les citoyens du *borough* [...] sans jamais y avoir mis les pieds [...] et qui connaissent mieux les tribus indiennes reculées que leurs voisins ». Cette apologie de Brooklyn s'appuyait sur plusieurs chapitres, chacun dédié à une caractéristique ou des valeurs dignes de fierté : les contributions de Brooklyn au « who's who américain », la mosaïque harmonieuse des quartiers mixtes, la joie de vivre à Coney Island, le calme des banlieues résidentielles, l'industrie cinématographique, l'efficacité du système scolaire et la

²¹⁶ Sur la « Society for the Prevention of Disparaging Remarks About Brooklyn », voir Jay Nelson Tuck, « Brooklyn – There She stands », *New York World Telegram*, 30 septembre 1941.

²¹⁷ Richmond et Lamarque, *Brooklyn USA*, 8.

²¹⁸ Voir par exemple, « Brooklyn – There She stands », *New York World Telegram*, 30 septembre 1941.

²¹⁹ « Why Do They Pick on Brooklyn ? » (Lanny Grey / Ginger Grey), Orange Music, 1945.

²²⁰ « Shall Brooklyn Secede ? », *Herald Tribune*, 24 février 1943.

²²¹ Richmond et Lamarque, *Brooklyn USA*, 4.

tolérance des Eglises. Cette liste incluait bien sûr les Dodgers, dont le portrait (accompagné de celui de ses « fans fidèles ») ouvrait en grande pompe l'ouvrage.

Au final, avec *Brooklyn USA* et les autres manifestations de réhabilitation de Brooklyn, on assiste à la revanche d'une ville stigmatisée, pour ne pas dire maltraitée, qui cherchait à prendre possession de son patrimoine et son histoire publique pour contrôler son image et en finir avec sa réputation de « borough de bons à rien » (*borough of bums*)²²². Paradoxalement, ce furent les Dodgers, institution qui donna à Brooklyn cette image de « Bums », qui furent utilisés pour redorer le blason de la ville.

b) Brooklyn tient sa revanche sur ses détracteurs

« What's Brooklyn got that no other city's got ? The Dod-gehs ! »²²³

Comme le dit un Brooklynais typique interrogé dans le court-métrage *Brooklyn I Love You*, une partie de la population du borough semblait trouver dans le club de base-ball une fierté civique toute particulière, du moins c'était ainsi que certains médias la représentaient. Cette fonction du club pour l'image de marque de la ville intervenait à un moment où cette dernière était malmenée par les détracteurs de Manhattan qui en faisaient un territoire rural peuplé « de cousins pas très malins »²²⁴. Le président du borough John Cashmore ne s'y trompa pas quand il écrivit le 26 septembre 1941, au lendemain de l'obtention du titre de *National League* par les Dodgers (le premier depuis 20 saisons) :

« Brooklyn est une communauté connue d'un bout à l'autre [du pays]. Ils peuvent bien nous taquiner dans les films et nous charrier sur notre façon de jouer au base-ball, mais nous savons que nous avons ce qu'il faut ici même à Brooklyn pour prendre les devants dans tous les Etats-Unis »²²⁵.

Comme dans les années 1910 et 1920, les Dodgers étaient donc voués à servir la revanche de Brooklyn, mais cela fut d'autant plus facile après-guerre que l'équipe devint enfin victorieuse. Par exemple, les réactions suivant le triomphe de 1955 (1^{er} sacre en *World Series* après dix tentatives) furent unanimes : Brooklyn tenait là sa revanche.

« Un large sourire s'étend d'un bout à l'autre du borough », écrivit le *New York Times*, « disparues les misères des habitants de Brooklyn [...] ; les Brooklyn Dodgers ont vaincu [...] et se sont vengés aux yeux de leurs fans, fidèles mais à

²²² Pour la formule, voir par exemple « Brooklyn No "Borough of bum" », *Brooklyn Eagle*, sans date, octobre 1953.

²²³ « Qu'est-ce qu'on a qu' les aut' ont pas ? Les Dodgers, pardi ! », extrait de dialogues dans Herman, « Brooklyn, I Love You ».

²²⁴ Jay Nelson Tuck, « Brooklyn – There She stands », *New York World Telegram*, 30 septembre 1941.

²²⁵ *Brooklyn Eagle*, 26 septembre 1941.

l'agonie depuis de longues années. Ce moment appartient à Greenpoint, et Flatbush et Bedford Stuyvesant et Ridgewood et le reste »²²⁶.

L'hiver suivant, le magazine *News From Home* enfonça le clou :

« On l'a surnommé la Cité des Foyers, la Cité des Clochers, le Dortoir de New York. Pour une raison inexplicable, la simple mention de son nom a toujours déclenché les rires à la radio ou dans les pièces de vaudeville. Mais tout a changé désormais. Depuis que certains événements historiques ont eu lieu cet automne, les huées se sont transformées en bravos et, quoique la nouvelle semble superflue sauf pour l'éventuel Rip Van Winkle qui viendrait de se réveiller, Brooklyn est désormais entrée au temple de la renommée, admirée dans le monde entier car elle est le berceau des Dodgers, vainqueurs de la *World Series* de 1955 »²²⁷.

Le style légèrement grandiloquent témoignait d'un véritable moment de triomphe contre l'adversité et semblait incarner un juste retour des choses. La dramatisation était d'autant plus efficace que la « provinciale » Brooklyn avait enfin vaincu l'« arrogante » New York, dans un combat rappelant celui de David contre Goliath²²⁸. Malgré ces apparences, il serait abusif de conclure à une réussite sans équivoque de la campagne de réhabilitation de l'image de Brooklyn *via* le succès des Dodgers. En effet, l'efficacité de ce mouvement multiforme porté par le sport était bien plus ambivalent que ne le suggère la lecture de ces colonnes triomphatrices.

3.4. La promotion ambivalente d'une identité négative et contrastive

Aussi véhément que fut le mouvement de réhabilitation de Brooklyn au tournant des années 1940, il ne parvint pas à débarrasser le *borough* de ses stigmates. Non seulement, ses artisans avaient face à eux une redoutable machine à créer des stéréotypes (l'industrie journalistique de Manhattan), mais encore ils furent eux-mêmes responsables d'une grande partie de son échec. Effectivement, leur défense de Brooklyn, par le choix des mots ou la couleur des expressions, entretint paradoxalement nombre de clichés existant sur le *borough*. Plus profondément, Brooklyn ne se débarrassa pas de cette image de « bons-à-rien » précisément parce que ce cliché fut adopté par la presse locale et une partie de la population, comme si ce blason *a priori* dépréciateur pouvait servir de totem fédérateur. En effet, en dernière analyse, il faut préciser que cette bataille pour l'image de Brooklyn *via* la

²²⁶ « Brooklyn Does It », *New York Times*, 5 octobre 1955.

²²⁷ « Home of the Champions », *News from Home*, vol. 16, n° 4, hiver 1955 ; Rip Van Winkle est le héros célèbre d'une histoire de Washington Irving, qui s'endormit dans les Catskills pour se réveiller 20 ans plus tard dans un monde complètement nouveau.

²²⁸ La métaphore fut d'ailleurs reprise par le président du *borough* Markowitz pour le 50^{ème} anniversaire de la victoire, Marty Markowitz, « The Day Brooklyn Conquered the World (Series) », *New York Daily News*, 3 octobre, 2005.

réputation des Dodgers reposait et alimentait le jeu complexe des identités contrastives et la rivalité culturelle entre Brooklyn et Manhattan.

a) Des clichés entretenus

Premièrement, les défenseurs de Brooklyn virent leurs efforts de réhabilitation annulés par l'emploi, probablement innocent, de mots et expressions qui venaient confirmer les stéréotypes entretenus à propos de Brooklyn. La députée Genevieve B. Earle, par exemple, confirma malgré elle la position subalterne du *borough* par rapport à Manhattan en rappelant qu'un des avantages de Brooklyn était « son point de vue inégalé sur la *skyline* de Manhattan », alors même qu'elle tâchait de défendre la « démocratie » brooklynoise, son partage équitable des richesses, sa « vie sociale simple et sans prétention »²²⁹. Il est ici ironique qu'une des forces de Brooklyn réside dans sa contemplation de Manhattan ! Dans la même veine, le court-métrage *Brooklyn I Love you*, dont le but non avoué était de faire une peinture attachante des Dodgers et de son public loyal offrit au pays entier l'occasion de confirmer ses préjugés sur la rustrerie des Brooklynois en choisissant comme « citoyen typique » un homme gominé, en chemise et pantalon, aux traits agressifs et à l'accent prononcé (voir Photographie 37).



Photographie 37 : Un « citoyen typique » de Brooklyn vu par Hollywood, 1946.

Source : capture d'écran tirée de Justin Herman, *Brooklyn, I Love You*, Paramount Pacemaker Series, 1946. L'homme répondait au journaliste que les « Dod-gehs » étaient la fierté locale, « bien évidemment ».

Un phénomène similaire de typification involontaire parcourait la comédie musicale *It Happened in Brooklyn*, dans laquelle le jeune Danny (joué par Frank Sinatra), de retour à Brooklyn après la guerre, s'efforçait de montrer son *borough* natal sous un jour positif, communautaire et solidaire. Au départ, le film semblait vouloir tordre le coup aux idées reçues en montrant un Danny maussade, taciturne, désabusé par la guerre, aux antipodes du portrait gouaillieur du héros guerrier joué par William Bendix dans *Guadalcanal Diary* par exemple. Mais à peine posé le pied sur le sol brooklynois, une certaine brooklynité lui revint,

²²⁹ Violet J. Brown, « What I Don't Like About Brooklyn – No Civic Unity », *Brooklyn Eagle*, 22 juin 1939.

faite de sentimentalisme pour le Pont (il chante en le traversant « Isn't she a beauty, isn't she a queen ? ») et de bons sentiments galvaudés. Ses pérégrinations l'amènent ainsi à donner confiance à un jeune *lord* anglais timide auprès des filles, à prouver à une institutrice blasée que « tout le monde est amical à Brooklyn », à un jeune pianiste prodige mais sans le sous que « tout peut arriver » si l'on croit en soi²³⁰. A travers la mise en scène de l'aide fournie à l'artiste en herbe, Brooklyn apparaît comme une petite ville de province où toute la population, du président de *borough* jusqu'aux policiers, savaient se mobiliser pour aider ceux qui ont en besoin. Si les Dodgers ne sont pas explicitement mentionnés dans *It Happened in Brooklyn* la passion populaire et la loyauté qu'ils suscitaient sont perceptibles à travers cette représentation d'une solidarité brooklynoise essentialisée.

Par conséquent, il semble que les œuvres de l'esprit voulant débarrasser Brooklyn de ses stigmates négatifs échouaient dans leur entreprise faute de pouvoir exploiter un répertoire autre que celui de la doxa dominante.



Photographie 38 : Hilda Chester et d'autres fans à Ebbets Field

Source : Richmond et Lamarque, *Brooklyn USA*, New York, Creative Age Press, 1946, 5.

Ce cliché met en scène l'excentricité du public d'Ebbets Field ; notons que Chester porte un badge « I'm from Brooklyn, New York », reflet de la fierté locale des fans des Dodgers.

Rien n'illustre mieux ce point que les contradictions de l'ouvrage *Brooklyn USA*. Dès l'introduction (intitulée « In Defense of Brooklyn »), les auteurs Richmond et Lamarque renforcèrent ces clichés en dépeignant leur ville comme une communauté « haute en couleur », alors qu'ils voulaient casser les stéréotypes et donner une vision amicale et paisible

²³⁰ Richard Whorf, *It Happened in Brooklyn*, comédie musicale en noir et blanc avec Frank Sinatra, Kathryn Grayson et Jimmy Durante, MGM, 1947.

du *borough*²³¹. Pis, les illustrations grand format choisies contredisaient parfaitement ce que les mots tentaient de démontrer. Ainsi, la troisième page de l'ouvrage montrait une foule compacte embarquant dans un métro à Times Square, avec la légende « beaucoup [de Brooklynois] font la navette vers Manhattan deux fois par jour » : la réputation de Brooklyn comme cité dortoir était ici confirmée. Deux pages plus loin, l'exubérante Hilda Chester, fan des Dodgers, est représentée à Ebbets Field aux côtés d'un voisin au visage tordu par la colère, levant le poing, l'air simiesque. Là, c'était l'excentricité des Brooklynois qui était avérée (voir Photographie 38).

Le reste de l'ouvrage, notamment les pages dédiées aux Dodgers, continuait d'employer les mots mêmes que les auteurs reprochaient aux détracteurs de Brooklyn d'utiliser. Les Brooklynois apparaissent alors comme des êtres excessivement attachés à leur patrimoine local et même à des choses aussi puérides que « les plantes et buissons de Prospect Park ». Cela rappelle le reproche d'immaturation fait par Robert Moses aux Brooklynois en 1955²³². Le sempiternel accent brooklynois et la fréquente assimilation essentialiste entre les joueurs des Dodgers et le public brooklynois sont évoqués :

« [Les joueurs] furent des *gentlemen* tordus dont les frasques ahurissantes ont donné des convulsions à leurs fans et les ont transporté dans une extase loufoque que seul le jargon si typique de Brooklyn pourrait décrire. [...]. Dans toutes les villes américaines, le base-ball est un sport ; à Brooklyn, pour le dire posément, c'est une religion. [...] Parmi ces excentriques hauts en couleur, Lippy [Leo Durocher] est le plus hâbleur et le plus querelleur de tous, surtout quand il dirige sa truculence féroce contre les arbitres. Les fans de Brooklyn admirent sa pugnacité car ils se rendent compte, peut-être, que son agressivité tapageuse reflète parfaitement leur propre combativité innée »²³³.

Dans leur discours sur les Dodgers et leurs fans, les auteurs recoururent donc au répertoire classique de l'identification entre la ville et le club : humour, fanatisme, gouaille et détermination quasi guerrière. Comme s'ils ne pouvaient s'émanciper de ce registre d'expressions figées, Lamarque et Richmond, pourtant partisans d'une réhabilitation factuelle de Brooklyn, entérinèrent la mystique des Dodgers et de sa ville, deux entités parfaitement imbriquées l'une dans l'autre. Notons que le *Brooklyn Eagle*, organe de presse réputé pour sa défense de Brooklyn, participa, lui aussi, à cette réification du public des Dodgers (et donc de Brooklyn) en publiant régulièrement des clichés où les fans étaient agrippés à leur radio, se rongeaient les ongles, hurlaient, priaient, se déguisaient, s'accroupissaient, buvaient

²³¹ L'expression est employée pages 4 et 6 ; pour la peinture d'un *borough* paisible : « posé, calme, propre et spacieux », 6 ; « la plupart des habitants de Brooklyn se mettent au lit vers 21 heures », 6 ; « une unité remarquable et une camaraderie chaleureuse », 8, in Richmond et Lamarque, *Brooklyn USA*.

²³² « Pratt, in Graduating 290 ; Hears Moses on the Dodgers », *New York Herald Tribune*, 4 juin 1955.

²³³ Richmond et Lamarque, *Brooklyn USA*, 42.

allégrement, dans une mise en scène quelque peu hyperbolique de la loyauté pour le club local²³⁴. En un mot, l'image du fan des Dodgers, même présentée par les défenseurs de Brooklyn, collait trait pour trait à celle que la presse et les médias nationaux avaient façonnée. De plus, elle se nourrissait et influençait la réputation de Brooklyn. Le club et la ville devinrent donc les deux versants de la même médaille, mais une médaille dont l'effigie serait un *Bum*, un bon à rien.

b) *Un stigmatisme approprié : Brooklyn et l'image du « Bum »*

« Le Limousin, dès l'aube des Temps modernes, a été la victime d'une image noire, fabriquée par les élites parisiennes. Les habitants de la région se sont révélés incapables d'élaborer une contre-image capable de la valoriser. Plus grave : l'image dépréciative, reçue de l'extérieur, profondément intériorisée, a contribué à forger l'identité régionale et, en fin de compte, à modeler les attitudes politiques. Le socialisme qui triomphe en Limousin à l'extrême fin du XIX^e siècle participe de cette conscience identitaire née de la dépréciation »²³⁵.

A Brooklyn, le socialisme n'a pas triomphé dans les années 1950, au contraire. Pourtant, ce que décrit l'historien du sensible Alain Corbin à propos du Limousin au 19^{ème} siècle correspond assez fidèlement à l'existence d'un « sentiment d'infériorité » de Brooklyn par rapport à Manhattan, et surtout d'un processus d'intériorisation de la dépréciation²³⁶. Effectivement, Brooklyn a été longtemps dénigré comme un *borough* provincial, sans intérêt, voire à la lisière de la civilisation. Fruit de cette « image reçue de l'extérieur », la figure du « Bum », et son adoption par une partie des élites et de la population, méritent une analyse approfondie²³⁷. Quels sont les processus menant à la revendication d'une identité négative ?

La légende veut que Willard Mullin, caricaturiste pour le *New York World Telegram*, sauta dans un taxi après avoir vu les Dodgers perdre deux matches d'affilée à Ebbets Field en 1937. Le chauffeur lui demanda : « Alors, z'ont fait quoi nos bons à rien aujourd'hui ? » ; Mullin ne répondit pas, mais une fois arrivé chez lui à Manhattan il dessina un clochard (*bum*) qui devint la mascotte non officielle des Dodgers²³⁸. Avec son chapeau écorné, sa barbe de trois jours, son cigare éternellement fiché au bord des lèvres, ses guenilles et ses chaussures trouées, le « bum » de Mullin s'inspirait largement du clown Auguste, personnage

²³⁴ Voir par exemple « Brooklyn Eagle Picture collection », BPL, archive citée, dossier « Dodgers fans », 30 septembre et 1^{er} octobre 1951, 3 et 4 octobre 1953 (série sur Tom Barbutto).

²³⁵ Alain Corbin, « Du Limousin aux cultures sensibles », dans Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli, dir., *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, 103.

²³⁶ L'expression « complexe d'infériorité à l'échelle du *borough* » fut employée dans Barber et Creamer, *Rhubarb in the Catbird Seat*, 17 ; voir annexes multimédia pour une copie du passage entier.

²³⁷ « Bum » signifie littéralement « vagabond », et par extension, « une personne fainéante et bonne à rien », *New Oxford American Dictionary*, version en ligne, 2009. Dans un souci de transparence linguistique, je le laisse en anglais dans le texte dans le cadre de cette partie.

²³⁸ Wolpin, *Bums No More !*, 10.

traditionnel du théâtre et du cirque (voir Illustration 15)²³⁹. A la différence du clown blanc, Auguste représentait l'optimisme débonnaire et philosophe de celui qui, tel Diogène, se contente de peu pour vivre. Mais est-ce un choix ou une nécessité ? Disons que le « bum » brooklynois, comme Auguste, a accepté sa relégation aux marges de la société et la maquette en manque de chance.

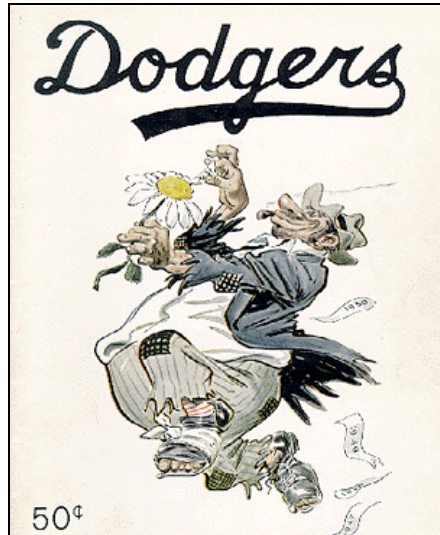


Illustration 15 : le « Bum » de Brooklyn vu par Willard Mullin, 1951

Source : *Dodger Year Book 1951*, BHS, Sports Ephemera.

Mullin, un illustrateur renommé, créa en 1937 le « Bum » de Brooklyn et donna aux Dodgers et à leur public une mascotte dépréciative mais adoptée.

Dans un premier temps, la caricature de Mullin resta confidentielle : les Dodgers étaient en pleine ascension et leur public n'avait sans doute aucune envie de chérir une icône dépréciative. Puis vint le temps des films de guerre caricaturant le GI venu de Brooklyn ainsi que les premières rétrospectives dans lesquelles les frasques loufoques des Dodgers des années 1920 et 1930 occupaient une grande partie de l'espace éditorial. Il semblerait que vers 1949, les surnoms « Dodgers » ou « Brooks » laissèrent leur place à celui de « Bums », et ses variations « dem bums » ou « dem beloved bums »²⁴⁰. Comme les Napolitains supporters du Napoli qui choisirent un âne comme mascotte, les Brooklynois optèrent pour un vagabond en haillons, car ils avaient intériorisé leur statut de citoyens de seconde zone, image dépréciative que la presse de New York avait donnée d'eux au fil des années²⁴¹. L'optimisme des fans face aux défaites chroniques des Dodgers en *World Series* contre les Yankees (incarné par le

²³⁹ Sur « l'Auguste », voir Dario Fo, Franca Rame et Valeria Tasca, *Le Gai savoir de l'acteur : manuale minimo dell'attore*, Paris, L'Arche, 1990, 170.

²⁴⁰ *Dem* est une version oralisée de *them*, employé ici de manière agrammaticale pour marquer l'origine populaire des fans brooklynois ; sur l'usage du sobriquet dans la presse new-yorkaise, voir, parmi des dizaines d'autres articles, « There's Lot of a Joy in Bum-ville », *Daily Mirror*, 5 octobre 1955.

²⁴¹ Sur 'o *cuccio* et le « choix totémique paradoxal » qu'il représente, Bromberger, Hayot et Mariottini, *Le Match de football*, 26.

slogan « Attendons voir l'année prochaine... ») fit le jeu des chroniqueurs sportifs qui, à tort ou à raison, trouvaient cet entêtement risible voire pitoyable, car dénué de toute analyse rationnelle des chances de réussite de l'équipe dans le championnat. Fier, confiant, malchanceux, voilà trois adjectifs qui définissent le clown Auguste/le « bum » de Mullin, mais surtout la représentation des Dodgers et de leurs fans par la presse new-yorkaise puis locale.

Mais la théorie de l'intériorisation, trop victimiste, ne suffit pas à comprendre les mécanismes présidant à l'appropriation par un groupe dominé de l'arme utilisée contre lui par le groupe dominant. Sans plaquer froidement le schème de la dialectique hegelienne (avec Brooklyn dans le rôle de l'esclave qui s'émancipe par la conscience de son pouvoir sur le maître), on peut évoquer la fonction fédératrice du « Bum » comme totem de toute une population. Que la majorité des fans de Brooklyn soit ou non issue de la classe ouvrière (et donc potentiellement susceptible de s'identifier à un clochard) n'a pas autant d'importance que de comprendre la métaphore du « Bum ». Sans toit fixe, sans attache, il est plus libre que le bourgeois propriétaire foncier ; avec son air mal soigné et asocial, il repousse les bien pensants philistins et attire les gens de cœur, les compagnons d'infortune, les fidèles comme lui. Ce raisonnement n'est qu'une hypothèse, mais elle peut expliquer pourquoi le public des Dodgers s'est approprié ce stigmaté venu de l'extérieur, du moins jusqu'à la victoire de 1955²⁴².

En effet, à cette date, le totem fédérateur ne pouvait plus fonctionner car l'équipe avait gagné, le vagabond avait trouvé un toit. Il n'est donc pas étonnant de voir, sur les photographies du *Eagle* notamment, des groupes de jeunes fans qui avaient écrit à la peinture sur leur voiture : « Bums No More » (« Les bons à rien, c'est du passé). Sensible à ce revirement d'allégeance, le *Daily News* titra au lendemain de la victoire « Who's a Bum ! » (« Qui est un bon à rien ! »), un coup de génie qui frappa les esprits²⁴³ (voir Illustration 16). D'autres, comme Walter O'Malley, pensèrent que même après 1955 le « Bum » devait continuer d'incarner les Dodgers : il embaucha le comédien de vaudeville Emmet Kelly pour jouer le rôle du clown Auguste avant et pendant les matches²⁴⁴. Sa fonction était davantage de

²⁴² Plusieurs photographies montrent des fans avec des badges « Our Bums » ou des pancartes, voir « Brooklyn Eagle Picture collection », BPL, archive citée, dossier « Dodger fans ».

²⁴³ Le *cartoon* fut dessiné par Leo O'Malia du *Daily News* et « fut l'une des premières pages les plus populaires dans l'histoire du journal » ; elle permit la vente de 125 000 exemplaires supplémentaires, Bill Gallo, « Leo the Lion », in *The 1995 Brooklyn Dodgers 40th Anniversary Collector's Edition*, New York, The Daily News, 1995, 6.

²⁴⁴ Kelly, « un des clowns les plus populaires du pays » depuis son passage chez Ringling et Barnum, avait pour but d'amuser les fans et les enfants venus à Dodgertown et, selon O'Malley, de « calmer les tensions à Ebbets Field », Meyer Berger, « 'Dem Bums' Sign Emmet Kelly », *New York Times*, 29 janvier 1957 ; beaucoup considèrent ce choix promotionnel dégradant pour le base-ball, « It's Funny – But Is It Baseball ? », *Sporting News*, 6 février 1957.

faire rire que de fédérer le public d'Ebbets Field (sur une photographie, on le voit en train d'ensorceler la balle du lanceur Carl Erskine avec une bombe anti-insectes²⁴⁵). D'ailleurs on peut supposer que le propriétaire des Dodgers l'avait engagé pour attirer le public au stade à une époque où la télévision offrait de nombreux avantages ; cela était d'autant plus pertinent qu'en 1957 les Dodgers jouèrent des matches au Roosevelt Stadium de Jersey City face à un public qui avait beaucoup entendu parler des « Bums » et cherchait à créer un lien avec Brooklyn. L'exploitation de la figure du « Bum » survécut à la victoire de 1955, notamment à travers les couvertures des *Yearbooks* des Dodgers²⁴⁶. Pour Raymond Schuck, auteur d'une thèse récente sur les soubassements politiques de l'image publique des Dodgers depuis leur départ de Brooklyn, le recours à la figure du clochard sans le sou alors même que l'équipe était victorieuse et riche montrait que les Dodgers avaient une vision matérialiste du monde : le « Bum » était né parce que le club n'avait pas les moyens de s'équiper ; le « Bum » a survécu pour souligner que toute réussite est avant tout une réussite matérielle²⁴⁷.

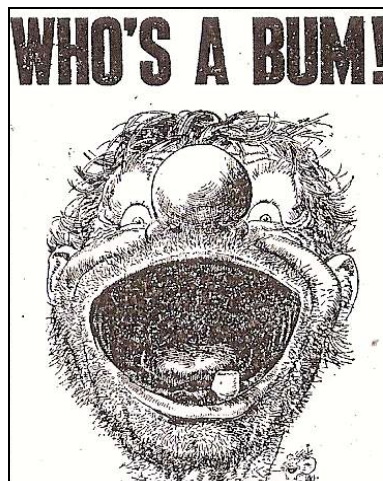


Illustration 16 : « Qui est un bon à rien ! », couverture du *Daily News*, 1955

Source : dessin de Leo O'Malia, *New York Daily News*, couverture du 5 octobre 1955, reproduit in Bill Reel, « The Brooklyn Dodgers Now & Forever », *Daily News*, 11 août 1988.

Au final, la promotion par les journalistes et le public d'Ebbets Field d'une identité *a priori* négative fut un élément marquant des rapports d'identification entre Brooklyn et les Dodgers. La popularité, voire le culte, du « bum » provenait d'une ambivalence fondatrice quant au positionnement du *borough* face aux stigmatisations venues de l'extérieur : à la fois Brooklyn les haïssait, et à la fois elle les exploitait pour créer un point de ralliement et surtout pour se donner une identité distincte de celle de New York, arrogante et chanceuse.

²⁴⁵ « Brooklyn Eagle Picture collection », BPL, archive citée, dossier « Emmet Kelly ».

²⁴⁶ Pour une reproduction de toutes les couvertures, voir <http://www.walteromalley.com/photogallery>, consulté le 12/08/09.

²⁴⁷ Schuck, « Dodging the Past », 92-93.

c) Brooklyn contre New York : rivalité ou complémentarité ?

Les spectacles sportifs offrent une rare occasion, dans nos sociétés dites postmodernes, de prendre parti. Le terrain de sport apparaît comme une scène où exprimer passions partisans et antagonismes locaux. A Brooklyn, la pensée binaire « eux contre nous » fut un moteur incontesté du soutien pour les Dodgers depuis les premiers derbys avec les New York Giants à la fin du 19^{ème} siècle²⁴⁸. Puisque les Giants jouaient dans la même ligue que les Dodgers, les deux équipes new-yorkaises se rencontraient 22 fois par saison, ne laissant aucun fan indifférent et donnant lieu à des mobilisations de fierté locale spectaculaires. De plus, New York comptait une troisième équipe, les Yankees, sempiternels champions de l'*American League*, devant lesquels les Dodgers s'inclinèrent 6 fois en *World Series* entre 1941 et 1956. Cette rivalité interurbaine participa pleinement à la fabrique de l'identification entre Brooklyn et les Dodgers car aux styles de jeu des autres équipes new-yorkaises étaient prêtées des caractéristiques reflétant, dans l'imaginaire populaire, les styles de vie des habitants de New York par opposition à ceux de Brooklyn. Ce jeu complexe d'identifications réciproques et contrastives, typiques dans l'économie de passions sportives partisans, révèle une logique de différenciation entre Brooklyn et les « autres », mécanisme qui généra probablement un sentiment d'unité au sein du *borough*.

Premièrement, la littérature populaire regorge de références au combat archétypal entre les Yankees, équipe de l'Amérique des grandes entreprises capitalistes (*corporate America*), et les Dodgers, club des ouvriers en col-bleu et des immigrants. De manière frappante, cette distinction semble être devenue populaire surtout dans les années 1990, près de 40 ans après que les Dodgers eurent quitté le *borough*, comme pour ressusciter une mémoire ouvrière perdue. Denis Hamill, frère de Pete, auteur new-yorkais réputé, écrivit en 1999 :

« Mon paternel (sic) [...] soutenait les Dodgers car il détestait les Yankees. Pour un syndicaliste comme lui, soutenir quiconque portait des costumes à rayures [*pinstripes*, le style d'uniforme des Yankees] revenait à s'aligner avec le patronat. Comme des millions d'autres immigrants, mon père est réellement devenu américain quand il découvrit le base-ball en soutenant les Brooklyn Dodgers, une équipe d'outsiders pugnaces (*scrappy underdogs*) qui reflétait le mieux ce *borough* de souffrances où tant d'immigrants et de membres des minorités travaillaient et trimaient »²⁴⁹.

²⁴⁸ Pour l'analyse de ces premières rivalités, voir chap. 1 et chap. 3.

²⁴⁹ Denis Hamill, « Dad & Me Going with Amazin's », *Daily News*, 12 octobre 1999, 5. Son frère, Pete Hamill, tint le même discours en 2005 : « Mon père était un homme de silences [...], mais le base-ball nous donnait un sujet de conversation. Il est devenu américain grâce au base-ball. Il ne lisait pas De Tocqueville ou *Le Fédéraliste*. Il lisait Dick Young dans le *Daily News* », Pete Hamill, « The Year of Years - The Boys of Summer

La même dichotomie riches/pauvres émane d'autres témoignages contemporains, que ce soit les propos que tint l'auteur Roger Kahn en 2005 à Brooklyn Public Library (« les Yankees étaient pour ceux qui pouvaient prendre des abonnements dans les loges : c'était l'entreprise Enron en costumes à fines rayures ») ou bien, de manière encore plus caricaturale, le DVD *1955 - Seven Days in Fall* dans lequel le réalisateur assène l'antithèse « corporate Yankee » / « blue collar Dodgers » comme un leitmotiv obsessionnel²⁵⁰.

Si dans les années 1990, les Yankees figuraient l'opposé parfait de Brooklyn, il semble que dans les années 1940 et 1950, c'étaient bien les Giants qui incarnaient tout ce que les Dodgers n'étaient pas. Dès 1936, l'équipe du nord de Manhattan était présentée comme les « cousins inamicaux vivant de l'autre côté du pont »²⁵¹. Trois ans plus tard, la métaphore familiale était abandonnée : un long dossier publié par le *Brooklyn Eagle* récapitulait tous les affrontements entre Giants et Dodgers depuis 1889 et appelait les Brooklynois à se mobiliser en masse pour que leur équipe prenne enfin le dessus sur celle de Manhattan²⁵². Ed Hughes, responsable des sports au *Eagle* compara l'« inimitié viscérale » entre les deux équipes à la querelle meurtrière qui avait opposé les familles Hatfield et McCoy en Virginie occidentale vers 1880, précisant qu'il s'agissait là de bien plus qu'une « rivalité interurbaine routinière » mais d'un conflit ancré dans l'histoire et résultant de plus de 40 années durant lesquelles les Dodgers avaient du s'incliner devant les équipes de New York²⁵³. A partir de 1938 le rapport de force changea et, même si l'équipe de Durocher ne finissait pas première du championnat, elle se félicitait souvent de finir devant les Giants²⁵⁴. Dans ces années d'hostilité intense, la rivalité entre les deux équipes était d'ailleurs souvent représentée sous la forme de *cartoons* dans lesquels les joueurs prenaient des airs de géants chthoniens affublés de massues cloutées et proférant des menaces de mort²⁵⁵.

De toute évidence, la presse brooklynoise avait largement exploité cette rivalité, quitte à donner une importance exagérée à l'antagonisme Brooklyn / New York. Toutefois, cette fiction sportive devint une opinion dominante et même un puissant effet de croyance, à

Turn 50 », *New York Daily News*, 9 octobre 2005, disponible à <http://www.petehamill.com/yearofyears.html>, consulté le 14/08/09.

²⁵⁰ Roger Kahn, contribution présentée à la conférence « Remembering Brooklyn's Beloved Dodgers », Brooklyn Public Library, 2 octobre 2005, confirmé par Joe Palladino, « Brooklyn's Enduring Love Affair », *Republican-American*, 4 octobre 2005 ; Fielding, *1955 - Seven Days of Fall* .

²⁵¹ « Roosevelt », *New York Times*, 19 avril 1936.

²⁵² Dossier spécial, « Beat the Giants », *Brooklyn Eagle*, juillet 1939, 20 pages.

²⁵³ Editorial, « Beat the Giants », *Brooklyn Eagle*, 8 juillet 1939.

²⁵⁴ Voir par exemple, « Giants Face Big Shake-Up », *Brooklyn Eagle*, 26 août 1939, « Hail to the Dodgers », *BE*, 2 octobre 39 et *BE*, 17 avril 1940 où l'on lit : « le jour fut rendu parfait pour les fans loyaux de Flatbush car les honnis Giants furent battus [...] : une défaite des hommes du Colonel Terry est toujours une victoire morale pour les fidèles d'Ebbets Field ».

²⁵⁵ Voir par exemple, *Brooklyn Eagle*, 8 juillet 1939 et 20 avril 1940 où l'on voit un Dodger géant tenant dans sa main un petit Giant abasourdi par sa défaite 12-0.

en juger par les propos de trois acteurs différents. Premièrement, Ed Hugues, citant un fan des Giants, probablement imaginaire, écrivit en 1939 :

« Oh, les Brooklynois sont des gens fabuleux, mais aux yeux de Manhattan, leur *borough* est comme une petite ville, malgré sa taille. [...] Brooklyn n'arrive pas à la cheville de New York. Elle est en retard dans tous les domaines sauf dans sa qualité de vie. Donc, vous voyez, s'ils pouvaient au moins frimer devant New York pour une chose, ils seraient satisfaits. C'est pour ça qu'ils veulent que les Dodgers battent les Giants ».

Un argument similaire avait été avancé en 1943 par le président du club Branch Rickey, pourtant connu pour son incrédulité, lors de son discours devant le Rotary Club de Brooklyn :

« Brooklyn a plus d'industries que New York mais la plupart des bureaux des cadres sont à Manhattan. Que se passe-t-il alors ? Les Brooklynois n'apprécient guère que Manhattan suscite tous les éloges. Ils ont une vraie fierté pour leur territoire et refusent de devenir des parasites. S'il se trouve qu'une chose à distinctivement l'air d'être de Brooklyn, ils se rangent derrière elle parce que c'est une expression d'eux-mêmes, y compris une entité aussi humble qu'un club de base-ball. "A bas les Giants" disent-ils, et ils ont raison. C'est ce vaste soutien pour l'équipe, [...], qui lui donne son succès »²⁵⁶.

Enfin, dans ses mémoires publiées en 1968, le commentateur radio des Dodgers, Red Barber, interpréta la passion des Brooklynois pour leur équipe de base-ball à l'aune de la fusion de Brooklyn dans New York en 1898 :

« Les gens de Brooklyn détestaient l'idée [de la fusion]. Ils avaient le sentiment d'y avoir été contraints par la législature [l'Etat de New York] et ils n'aimaient pas ça. Quand je sus arrivé à Brooklyn en 1939 – 41 ans plus tard – le ressentiment était encore présent et à un degré bien moins qu'inconscient. [...] Après tout, quelqu'un qui avait eu 12 ans en 1898 avait à peine la cinquantaine quand je suis arrivé à Brooklyn. A 12 ans, on ressent les choses fortement. [...] En grandissant, ce garçon avait exprimé son ressentiment et ses enfants l'avaient entendu parler de ça toute sa vie. Il détestait New York et ses enfants aussi détestaient New York . C'est cela qui a formé le tempérament brooklynois (*Brooklyn character*)»²⁵⁷.

A en croire ces trois auteurs, l'identité de Brooklyn et des Brooklynois ne se serait pas tant fondée dans des événements historiques marquants (la fusion de 1898, l'immigration, la Dépression, *etc.*) que dans la mise en exergue de ceux-ci par les relations entre le club de base-ball local et ceux de New York. Dans cette interprétation, les Dodgers auraient servi de faire-valoir sportif à une population intimidée par les succès et la richesse de ses voisins.

²⁵⁶ Rickey cité dans Daley, « The Dodger Deacon Discourses », op. cit., 1943.

²⁵⁷ Barber et Creamer, *Rhubarb in the Catbird Seat*, 16.

Malgré la grande popularité de cette théorie, auprès des journalistes (par son potentiel dramatique), mais aussi chez les auteurs contemporains, elle ne semble pas épuiser la question des rapports entre ville et club. En effet, elle répond assez bien au « pourquoi ? » (le club fut instrumentalisé par la population à des fins compensatoires), mais très mal au « comment ? ». Cette lacune est compréhensible étant donné le manque de sources statistiques sur la véritable composition socio-économique des fans des Dodgers. Plutôt que de corroborer aveuglément la théorie de la compensation (ou bien de la dénigrer pour ses lacunes), il paraît plus judicieux de placer cette « détestation de New York » par les Brooklynais dans le contexte plus large des relations interurbaines et dans la problématique de la construction des identités urbaines. En effet, que les querelles entre fans des Dodgers et fans des Giants soient fondées ou non sur des considérations socio-politiques, elles ont surtout alimenté le folklore de la culture citadine. Comme le remarqua un journaliste dès 1942, évoquer les Dodgers et leur bouffonnerie innée donnait « aux fans et aux journalistes quelque chose de quoi parler plus drôles que les moyennes de frappe »²⁵⁸. Par sa fonction phatique, la rivalité Dodgers/Giants servait en fait à faire du lien social à Brooklyn, et peut-être à créer une unité selon le principe contrastif décrit par Artiaga et Archambault :

« Les circulations d'images et de stéréotypes sportifs ont surtout pour fonction de conforter ou de créer sa propre identité au sein d'un paysage symbolique [local]. Les défauts de [l'autre] sont souvent des faire-valoir des qualités que l'on s'arroe, car comme le notait Robert Frank : "l'image de l'autre est souvent un prétexte qui renvoie à l'image ou à la contre-image de soi" »²⁵⁹.

Au final, l'antagonisme culturel Brooklyn/New York portée par la rivalité Dodgers/Giants serait moins une opposition, même symbolique, entre deux façons d'être au monde qu'une sorte de prétexte pour que les deux « clans » se définissent l'un par rapport à l'autre. En conséquence, Brooklyn et New York, par leurs images sportives contrastives, formaient, elles aussi, les deux faces d'une même médaille. Rien n'illustre mieux cette complémentarité mêlée à l'adversité que la couverture du programme de la *World Series* de 1941 où l'on voit le « père Knickerbocker », symbole traditionnel de New York, tenir dans sa main une balance avec sur chaque plateau un joueur des Dodgers et un joueur des Yankees. Il enjambe l'East River, comme pour signifier que le base-ball réunissait les New-Yorkais dans leur ensemble tout autant qu'il les opposait.

²⁵⁸ Parker, « Hiya, Dodgers ! », 22.

²⁵⁹ Fabien Archambault et Loïc Artaga, « Les significations et les dimensions sociales du sport. Sport et identité nationale », *Cahiers français*, vol. "Sport et société", n°320, 42, citant Robert Frank, « Images et imaginaires dans les relations internationales de 1938 à nos jours : problèmes et méthodes », *Les cahiers de l'IHTP*, n°28, 1994, 5-11.



Illustration 17 : Le père Knickerbocker unissant Dodgers et Yankees, 1941

Source: Programme de la *World Series* 1941, BHS, dossier « Sport Ephemera ».

Symbole que le sport unit autant qu'il oppose, cette affiche mettait littéralement en équilibre les deux *boroughs* de New York, sur un paysage dramatique où se distingue le pont de Brooklyn, les chantiers de la Navy et le *Municipal Building* de Manhattan.

Pour terminer ce développement, l'identification de Brooklyn aux Dodgers et *vice versa* ne fut jamais linéaire ou aussi figée que ne le laissent croire les apparences. Au contraire, les identités de la ville et du club étaient labiles et évoluaient au gré des années surtout des usages que les acteurs pouvaient en faire. Cette plasticité s'est en particulier exprimée quand la symbiose Brooklyn/Dodgers servit d'image négative aux détracteurs du *borough*. A l'inverse, ce fut cette image stigmatisée que la ville sembla s'approprier pour se définir à la fois comme cité ouvrière et radicalement opposée à New York. Sans chercher à contredire à tout prix cette interprétation dominante, il paraît plus juste d'intégrer cette identification contrastive dans l'économie complexe des identités interurbaines complémentaires.

En conclusion, une des questions à laquelle ce chapitre se proposait de répondre était : comment et pourquoi les Dodgers devinrent un élément central de l'identité brooklynoise à l'après-guerre, et par extension, comment un club de sport put-il en arriver à définir une ville ? Les développements précédents ont montré que ce phénomène fut rendu possible par la rencontre entre les identités typifiées de la ville et l'image publique du club. Non seulement les Dodgers s'imbriquèrent dans les rouages de la communauté locale (à travers leur participation à la vie sociale et culturelle) mais encore les faiseurs d'opinion du *borough* furent prompts à voir dans le club une aubaine pour défendre le nom et les intérêts de

Brooklyn. De cette convergence naquit une congruence : Brooklyn et les Dodgers fusionnèrent au point de devenir les deux faces de la même médaille. Cette homologie opéra grâce à l'existence d'identités fortes dans cette période de l'histoire américaine (patriotisme, maccarthysme, sexisme et racisme), autant de « valeurs » que les Dodgers défendirent *volens* au point de devenir aux yeux des Brooklynois et des observateurs nationaux une incarnation de l'Amérique des années 1940 et 1950²⁶⁰. L'intégration de Jackie Robinson confirma pour beaucoup la dimension progressiste du club, quand bien même les dirigeants se montrèrent très conservateurs par leur choix de causes défendues et par les personnalités qu'ils invitaient à Ebbets Field. Malgré ce paradoxe, les Dodgers incarnaient l'Amérique « normale », c'est-à-dire porteuse de ce qui était socialement acceptable. Ils furent donc aussi artisans de cette normalité.

Aussi figé soit le résultat de cette identification entre la ville, le club et l'esprit de l'époque, il était également fragile et malléable. Les images générées étaient à la fois négatives et positives. D'ailleurs, Brooklyn dans son ensemble s'appropriâ l'image de perdants imposée de l'extérieur pour en faire un porte-drapeau fédérateur : le « Bum » devint un héros local et ce fut ainsi que les Dodgers contribuèrent à « faire » Brooklyn, du moins dans les esprits. Comment, dès lors, ne pas donner raison à l'écrivain Irvin Shaw, qui dépeignant avec grande justesse son *borough* natal, résuma, dès 1950, la complexité des rapports entre le Brooklyn réel et le Brooklyn imaginé ?

« Dans nos géographies mentales, Brooklyn est un territoire vaguement limité d'un côté par les films, de l'autre par les pages "sport" des journaux. De cette terre ambiguë sortent des silhouettes étranges, produisant des sons rauques et drôles, si comiquement différents du reste des citoyens de cette nation. La vérité, bien évidemment, doit être différente, mais le mythe persiste [...] »²⁶¹.

Il semble en effet que le processus historique d'identification entre Brooklyn et les Dodgers donna naissance à un « mythe » puissant, assez opérant pour rester intact de nos jours, quoiqu'un demi-siècle ait passé depuis le dernier match joué à Ebbets Field²⁶². Dans le mythe des Dodgers, l'étrangeté, le son de la voix, l'humour, jouèrent, comme Shaw le souligne, un rôle fondateur. Le sérieux des identités convoquées par le club (patriotisme, maccarthysme, *etc.*) côtoyait donc la futilité émanant du terrain et des journalistes sportifs (clown, tribu, excès, monstres). Ces deux régimes ne se rencontrèrent pas, mais créèrent une ambivalence,

²⁶⁰ Voir l'introduction intitulée, « America's Team » dans Bjarkman, *Brooklyn Dodgers*, 2-10.

²⁶¹ Irvin Shaw, « Brooklyn », *Holiday*, juin 1950, 35-36.

²⁶² Sur cette notion, voir Frederic Roberts, « A Myth Grows in Brooklyn : Urban Death, Resurrection, and the Brooklyn Dodgers », *Baseball History* 2, n°2, 1987, 4-26.

or les ambivalences sont souvent plus susceptibles de capturer l'imagination des populations que les systèmes univoques.

Au final, il faut donc s'écarter de la thèse des Dodgers comme liant social dans une Amérique des années 1950 à la fois paisible et solidaire (thèse avancée par Ralph Weld naguère et Carl Prince aujourd'hui²⁶³) pour souligner au contraire la plasticité de ce consensus. Si l'identité entre Brooklyn et les Dodgers a si bien fonctionné c'est qu'elle était à la fois figée et souple. Cet âge d'or des relations entre ville et club fut le produit de plusieurs processus d'identification multilatéraux qui reposaient pour la plupart sur une conception imaginaire de l'identité brooklynoise. Comme souvent en histoire urbaine, l'imaginaire a un impact sur la vie des citoyens²⁶⁴. Le discours de l'unité apportée par les lieux de vie du quotidien brooklynois (« la rue, Coney Island, l'opéra et Ebbets Field » pour citer Weld²⁶⁵) est donc à retenir en tant que discours qui provoque des effets de croyance. En effet, l'utilité sociale d'Ebbets Field ne peut être avérée (au mieux il fournit une harmonie temporaire) mais le fait qu'il existe un lieu (le stade) et un objet (l'équipe) potentiellement fédérateurs dans le discours crée *de facto* l'unité dont on parle. C'est la réalité langagière qui fait réalité : l'unité ne se crée pas au stade mais dans les discours sur le stade. Si les Dodgers servirent une fonction unificatrice, celle-ci fut construite de l'extérieur. Le chapitre suivant se penche sur un aspect concret de cette « fabrique de ville » par le sport : les relations entre les Dodgers et la jeunesse brooklynoise.

²⁶³ Weld, *Brooklyn Is America*, 13-14 ; Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 116.

²⁶⁴ Sur l'impact des représentations dans l'histoire urbaine voir l'article à la fois programmatique et empirique de Saunier, « Représentations sociales de l'espace », 28.

²⁶⁵ *In extenso* : « La démocratie se nourrit de nombreuses sources dont les livres d'écoles ne parlent pas. Elle peut être impulsée par un auditoire applaudissant poliment un concert à l'Académie de Musique. Elle est alimentée par les rencontres faites au hasard d'une rue ou d'un carrefour. Les plages bondées de Coney Island, sous le soleil d'un jour d'été, sont propices à son essor. Elle s'exprime enfin – d'une manière inconsciente, vivace et profondément authentique – dans le cri redoutable poussé à l'unisson par 30 000 Brooklynais lorsque les Dodgers marquent un point à Ebbets Field », Weld, *Brooklyn Is America*, 13-14.

Chapitre 7 : L'enracinement dans la ville : les Dodgers et les œuvres caritatives pour la jeunesse locale¹

« Si nous arrivons à ce que nos jeunes pensent base-ball à cet âge, nous n'aurons pas de souci à nous faire pour eux dans les années à venir »².

- Walter O'Malley, 1955

« [...] Les terrains de jeu devraient être autant que possible associés à des institutions qui forment la personnalité, comme l'École ou l'Eglise. En effet, alors que la vieille génération fut éloignée de son ancrage local par l'immigration et les déplacements, la jeune génération, [...], elle] est irrésistiblement attachée aux lieux dans lesquels elle vit »³.

- Robert Park, 1925

MALGRE LES TRENTE ANNEES QUI SEPARENT ces deux jugements, le président des Dodgers Walter O'Malley et le sociologue Robert E. Park semblent s'accorder sur un point : les activités quotidiennes de la jeunesse (comme le sport) jouent un rôle crucial dans la construction d'une identité et d'un équilibre social à l'échelle de la ville. Ce fut exactement sur ce genre de croyance que se fonda l'action caritative du club des Dodgers en faveur de la jeunesse brooklynoise. Durables et raisonnées, ces initiatives reposaient sur l'idée que la pratique du sport (et du base-ball tout particulièrement) était bénéfique à la formation d'une jeunesse saine de corps et d'esprit, conformément au vieil adage *mens sana in corpore sano*⁴.

Qu'un grand club sportif joue un rôle social dans la ville qui l'accueillait n'était ni surprenant ni exceptionnel : non seulement la pratique fut courante avant et après l'époque des Dodgers, mais encore cette dernière équipe se targuait d'être une « institution publique » pour la ville⁵. Dans les années 1910, sous la présidence de Charles Ebbets, le club avait d'ailleurs souvent invité des jeunes au stade. Toutefois, l'ampleur de ses actions s'accéléra dans son « deuxième âge », c'est-à-dire de 1938 à 1957 avec la création en 1946 de la *Brooklyn Amateur Baseball Foundation* (ou Fondation brooklynoise pour le base-ball

¹ Une version préliminaire de ce chapitre fut présentée lors de la journée d'étude sur « Le Spectacle sportif » organisée par Patrick Mignon à l'EHESS le 28 juin 2007. Je remercie les participants pour leurs commentaires.

² Lettre de Walter O'Malley à Richard Brennan, 6 juin 1955, [document en ligne], <http://www.walteromalley.com>, « documents historiques », consulté le 25/06/07.

³ Robert E. Park, « Community Organizing & Juvenile Delinquency », Robert E. Park, Ernest W. Burgess et Roderick D. McKenzie, dir., *The City, Suggestion for Investigation of Human Behavior in the Urban Environment*, The University of Chicago Press, 1984 [1925], 124.

⁴ Tiré de Juvénal (*Satire*, X), ce dicton populaire était d'ailleurs un des favoris du président Truman, *Education Update*, juin 2009, 14, http://issuu.com/educationupdate/docs/edupdate_jun09/14, consulté le 21/07/09.

⁵ Sur sport et action sociale voir Riess, *City Games* ; pour la mission sociale attribuée au club, voir par exemple, « 1,200 Fans to Honor Ebbets », *Brooklyn Eagle*, 12 mai 1913.

amateur). Le club se dota alors d'une sorte de sous-département à l'action sociale qui rassemblait en son sein une vingtaine d'associations religieuses, sportives ou laïques dont le but était d'occuper d'une manière jugée saine et constructive la jeunesse locale (définie ici comme des jeunes âgés de 8 à 20 ans⁶). Dans le détail, le club offrait aux associations affiliées du matériel de base-ball (gants, balles, battes, *etc.*) et celles-ci se chargeaient d'encadrer les jeunes de Brooklyn *via* la pratique de ce sport. De plus, les Dodgers offraient plusieurs centaines de milliers de places gratuites par an pour voir l'équipe jouer à Ebbets Field et organisaient, chaque début de saison, un repas de gala dont les bénéfices revenaient aux associations affiliées au club.

Ce fut en partie grâce son action auprès de la jeunesse que le club s'enracina dans le quotidien de milliers de Brooklynois dans les années 1940 et 1950. Grâce à ce faisceau d'actions, les Dodgers endossèrent une fonction sociale au sein de Brooklyn et de ses environs qui dépassa largement la sphère du sport professionnel *stricto sensu*. Les valeurs que portait le club par l'entremise de son action caritative étaient inséparables du contexte politico-moral de l'époque. Par exemple, la lutte contre la « délinquance juvénile », une cause célèbre que le club défendit ardemment, était un combat socialement valorisé à l'époque, car jugé nécessaire. Une telle congruence entre l'esprit du temps et l'action caritative du club explique pourquoi ce dernier suscita un tel engouement auprès du public brooklynois. Bien sûr, ces initiatives n'étaient pas dénuées d'intentions mercantiles : un jeune qui avait joué au base-ball grâce au matériel offert par les Dodgers avait des chances de développer, une fois adulte, une loyauté envers le club et, partant, de devenir un fidèle de l'équipe. Mais plus que la fidélisation précoce d'un public, le soutien actif aux œuvres charitables locales valut au club d'améliorer son image de marque auprès des Brooklynois et, en quelque sorte, d'imposer un rapport d'admiration en soutenant une cause aussi noble que la formation de la jeunesse et la lutte contre l'oisiveté, mère bien connue « de tous les vices ».

Jusqu'ici, aucun spécialiste ne s'est penché sur ces questions, à l'exception de Carl Prince qui, dans son ouvrage sur les Dodgers à Brooklyn de 1947 à 1957, y consacre un chapitre⁷. Toutefois, il cantonne son analyse aux jeunes joueurs nés à Brooklyn qui ont tenté de faire carrière dans le base-ball professionnel en profitant des structures de ligues amateurs financées par les Dodgers. Si Prince souligne avec conviction que la direction des Dodgers cultivait chez ces jeunes l'espoir, quelque peu illusoire selon lui, de briller un jour sur la

⁶ La Fondation des Dodgers gérait des jeunes de 8 à 20 ans et 60% du *Flatbush Boys' Club*, une grande organisation pour la jeunesse liée aux Dodgers, avaient entre 8 et 13 ans, « Brooklyn Amateur Baseball Foundation », fiche de renseignement pour le « Brooklyn Council on Social Planning », renseignée le 12/12/1950, Brooklyn Public Library, Brooklyn Coll., archives du *BCSP*, boîte n°42 ; « Flatbush Boys' Club, Activities Program, 1952-3 », Brooklyn College Library, Special Collections.

⁷ Prince, *Brooklyn's Dodgers*, « Kids' Ball : The Dodgers and Brooklyn's Boys », 119-137.

pelouse d'Ebbets Field, son exposé ne se penche que superficiellement sur la question des liens entre associations caritatives et entreprise sportive. L'auteur se contente de remarquer que « la direction adhéra au raccourci sociologique des années 1950 selon lequel la pratique assidue du sport diminuait la délinquance juvénile »⁸. Ne questionnant pas l'origine de ce discours lénifiant, il propose, de son aveu, une lecture « cynique » des relations entre le club et la jeunesse⁹.

Au contraire, mon ambition dans ce chapitre est à la fois de démontrer l'enracinement grandissant du club dans la ville (250 000 enfants furent invités à Ebbets Field et la Fondation gérait jusqu'à 20 associations), et surtout d'expliquer les processus par lesquels cet enracinement a pu se réaliser. Comment l'action des Dodgers pour la jeunesse s'accommoda-t-elle du contexte politique et moral de l'époque (maccarthysme, guerre froide, prémices de la déségrégation raciale)? Par quels mécanismes organisationnels a-t-il su fédérer un large réseau d'associations, toutes imbriquées les unes dans les autres? Comment rompit-il avec une prétendue neutralité du sport pour apposer, sans que cela ne soit nécessairement le fruit d'une décision consciente, une connotation morale voire idéologique au fait de soutenir l'équipe? Pour traiter de ces questions, le parcours retenu passe par quatre moments : le contexte de « sportisation » de l'offre caritative en faveur de la jeunesse dans les grandes villes américaines au 20^{ème} siècle, la place centrale des Dodgers dans le tissu associatif brooklynois dédié à l'encadrement de la jeunesse à partir de 1946, les enjeux et mécanismes de construction d'une cause célèbre, la « délinquance juvénile », et, enfin, les formes et motifs d'une anomalie de taille : la relative indifférence de l'action caritative des Dodgers à l'égard des jeunes africains-américains et hispaniques de Brooklyn.

1. UN CONTEXTE FAVORABLE : SPORT, BASE-BALL ET ŒUVRES CHARITABLES DANS LES VILLES AMÉRICAINES AU VINGTIÈME SIÈCLE

En premier lieu, il est impératif de dépeindre le contexte dans lequel la mission sociale des Dodgers auprès de la jeunesse locale a pu éclore et croître au point de devenir un pilier de l'identité du club. Effectivement, depuis la fin du 19^{ème} siècle, à un moment où l'urbanisation intense des villes américaines faisait naître de nouveaux besoins, une très grande majorité des institutions caritatives, qu'elles soient religieuses, laïques ou étatiques,

⁸ Ibid., 128.

⁹ Selon Prince, en offrant jusqu'à 1 500 entrées gratuites par match, les dirigeants s'assuraient de remplir le stade, de créer de l'ambiance, de satisfaire les annonceurs, tout en oeuvrant pour la constitution d'une loyauté locale en faveur de l'équipe. Le vocabulaire employé dans son chapitre emprunte à la doxa marxiste qui fustige une putative relation à sens unique dans laquelle le public serait aliéné par les stratagèmes des propriétaires de club, Ibid., 119.

eurent recours au sport (et au base-ball en particulier) pour encadrer et former les jeunes citadins. Ce mouvement de « sportisation » de l'action sociale toucha très particulièrement New York et Brooklyn.

1.1. Le sport : revitalisation de la nation et formation de la jeunesse

Le base-ball est devenu aux Etats-Unis un sport de masse dans les années 1910, puis a connu un pic d'engouement populaire dans les années 1920, durant ce que les spécialistes appellent « l'âge des héros »¹⁰. Babe Ruth, Jack Dempsey, Red Grange emplissaient les stades et fascinaient les foules, entretenant à eux seuls le rêve d'une Amérique conquérante. Cet essor du sport est inséparable de son contexte intellectuel, qui vit paraître une multitude d'ouvrages lui prêtant de nombreuses vertus, aussi importantes pour la nation que pour l'individu¹¹. Déjà à la fin du dix-neuvième siècle, dans un contexte alimenté par la guerre hispano-américaine de 1898, certains idéologues s'étaient joints à un corps d'experts pour affirmer que la pratique proprement régulée des sports et d'autres activités physiques était essentielle à la santé de la nation, plus encore que l'approfondissement de la spiritualité ou l'accumulation de richesse par le travail¹². La suspicion envers l'argent, qui, selon l'amiral Alfred Mahan « efféminait et ramollissait les pulsions masculines », mena les élites intellectuelles à promouvoir « la vie ardente » (*the strenuous life*), un mode de vie viril et nationaliste appelé de ses vœux par Theodore Roosevelt¹³. Grand sportif, amateur de football et de chasse, le gouverneur de l'Etat de New York en passe de devenir le 26^{ème} président des Etats-Unis défendit cette vision des relations entre corps et âme dans un essai publié en 1897 : « aucune somme de prospérité obtenue par le commerce ne peut combler le manque de vertu héroïque »¹⁴, écrivait-il, participant ainsi d'un élan global de revitalisation de la nation qui devint dominant au début du vingtième siècle.

Parallèlement, l'approche en faveur de la « vie ardente » fut influencée par l'émergence d'un ensemble d'experts du corps humain et de l'activité motrice. Ces

¹⁰ Voir par exemple Rader, *American Sports*, Chapitre 9 « The Age of Sport Heroes », 131-150, où il inclut Babe Ruth pour le base-ball, Jack Dempsey et Jack Johnson pour la boxe, Red Grange pour le football, Bobby Jones pour le golf, William Tilden et Suzanne Lenglen pour le tennis.

¹¹ Pour une analyse critique du sens du sport et de ses évolutions dans les discours savants à cette époque, voir Mark Dyreson, « The Emergence of Consumer Culture and the Transformation of Physical Culture : American Sport in the 1920s », *Journal of Sport History*, vol. 16, n°3, hiver 1898, 261-281.

¹² En cela, le début du 20^{ème} siècle marqua le passage de la « Muscular Christianity » (une conception de l'activité physique liée à la morale chrétienne) à une vision plus laïque mais aussi plus orientée vers les valeurs de la société marchande. Sur cette transition et les débats qu'elle a suscités, voir Ibid. 265 et sq ; sur la « chrétienté du muscle », voir Clifford Putney, *Muscular Christianity : Manhood and Sports in Protestant America, 1880-1920*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2001 et en français Nicolas Martin, « Basketball politics. Le basket-ball et la construction de l'identité africaine-américaine aux Etats-Unis, 1945-1980 », Mémoire de DEA, EHESS, Paris, 2004, chapitre « Esquisse d'une histoire sociale du basket-ball américain ».

¹³ Alfred T. Mahan, cité dans Rader, *American Sports*, 123.

¹⁴ Theodore Roosevelt, *American Ideals and Other Essays*, New York, 1897, 11.

« éducateurs physiques » parmi lesquels le plus influent fut Dudley A. Sargent, de l'Université Harvard, affirmaient que les sports violents permettaient aux jeunes hommes d'imiter le courage et la vaillance que leurs aïeux avaient connus lors de la guerre de Sécession¹⁵. Façonneur de personnalité et de caractère, l'activité physique compétitive était par ailleurs considérée essentielle pour le développement de l'enfant et son passage à l'âge adulte. Les travaux des psychologues G. Stanley Hall et Luther H. Gulick, Jr., tout particulièrement leur « théorie évolutive du jeu », furent largement lus et adoptés par les professionnels de l'éducation. Ils devinrent les ingrédients principaux des programmes destinés à gérer le temps libre des adolescents¹⁶. Ils influencèrent aussi considérablement l'émergence des institutions phares pour la jeunesse comme la *Young Men's Christian Association (YMCA)*, dont Luther Gulick était membre, les *Public Schools Athletic Leagues* ou le mouvement en faveur de la construction de terrains de jeu en ville (*playground movement*)¹⁷. Toutes privilégiaient le sport à la religion, et considéraient le premier comme un facteur de socialisation des plus jeunes, à la condition *sine qua non* que les activités sportives soient encadrées par des adultes professionnels. Ces théories furent amplement relayées dans la littérature juvénile, notamment dans les plus de deux cents livres écrits par Gilbert Patten sous le nom de plume Burt L. Standish qui forment la saga *Frank Merriwell*¹⁸. A chaque épisode, le jeune héros devait faire face à des péripéties qui mettent au défi sa masculinité de jeune garçon. Grâce à sa vitalité acquise par l'exercice physique, il parvenait à se tirer d'affaires sans jamais contrevenir à la morale. La série d'Edward Stratemeyer, les *Rover Boys*, empruntait également aux doctrines chrétiennes, même si à partir des années 1920, la tonalité moralisatrice fit place à l'aventure et à l'humour.

Cette littérature de jeunesse, aux confins de la littérature prescriptive, associait donc sport, bien-être physique et vigueur morale. Elle reflétait un contexte intellectuel né au tournant du siècle qui plaçait le sport au centre des valeurs de la nation car il favorisait l'esprit d'équipe, le courage, la rapidité d'action et la prise de décision. Il paraissait d'autant plus essentiel de développer les programmes sportifs auprès des plus jeunes que ces derniers

¹⁵ Rader, *American Sports*, 124.

¹⁶ Ibid., 125 et 219. La « théorie évolutive du jeu », développée par Gulick en 1898-99 et reprise par Hall dans son *Adolescence* en 1905, associe à chaque âge une gamme d'activités qui reflète l'évolution de l'espèce humaine : les nourrissons crient, courent et lancent des objets à la manière des primates ; tandis que les 7-12 ans apprécient les jeux de plein air où l'on cherche à capturer les adversaires, conformément aux instincts chasseurs acquis à l'étape pré-sauvage de l'évolution. L'activité physique pratiquée pendant l'enfance développe aussi bien les muscles que les centres neuronaux et même le sens moral.

¹⁷ Ibid., 211 ; la *YMCA*, association protestante née en 1844 à Londres pour pallier les problèmes de la socialisation des jeunes dans les grandes villes de la révolution industrielle, fut exportée en Amérique du Nord en 1851 où elle connut un grand succès notamment dans les villes de l'est. Ce fut d'ailleurs dans un institut de formation des cadres de la *YMCA* que le basket fut inventé en 1893, à Springfield, (Massachusetts) par James Naismith, voir Jean-Pierre Augustin et Nicolas Staes, « Les YMCA et les débuts du basket-ball aux Etats-Unis » in Archambault, Artaga et Bosc, dir., *Double Jeu*.

¹⁸ Rader, *American Sports*, 214-5.

incarnaient l'avenir du pays, la promesse de son essor et de sa vigueur sur le plan intérieur comme mondial¹⁹.

Le base-ball : « passe-temps national »

Si cet ensemble de discours prescriptifs et nationalistes louait les mérites des activités physiques compétitives en général, un sport en particulier semblait condenser ces vertus. Proclamé en 1911 « passe-temps national » par l'ancien joueur devenu industriel et dirigeant de ligue Albert G. Spalding, le base-ball devint le sport de choix accompagnant les profondes mutations qui traversèrent la société américaine dans les premières décennies du vingtième siècle²⁰. Non seulement les matches professionnels de ligue majeure et mineure attiraient chaque année de plus en plus de spectateurs, au point de doubler entre 1904 et 1908, mais encore le jeu et son univers mental capturaient, pour de nombreux observateurs de l'époque, le caractère de la nation américaine²¹. Affirmer que le base-ball était le « passe-temps national » revenait à dire, selon le mot de Spalding, que « deux et deux [faisaient] quatre »²². Signe que la passion pour le base-ball et la grandeur de la nation étaient indissociables, le président William H. Taft inaugura une tradition toujours d'actualité en faisant le premier lancer de la saison en 1910²³.

De nouveau, l'engouement populaire trouva un écho dans les publications savantes. Journaliste d'opinion pour la revue *Outlook*, H. Addington Bruce encensa dans un long article de mai 1913 les nombreuses vertus du base-ball²⁴ : outre son apport à la vitalité de la nation, il était également une fabrique d'égalitarisme démocratique et contribuait à la mixité sociale en mettant côte à côte des avocats et des ouvriers, des protestants et des juifs, des natifs et des immigrés. Le même souci d'intégration se lit dans les pages du *Forverts*, journal écrit en yiddish, lorsque Abraham Cahan, alors rédacteur en chef, répond à un père juif inquiet pour la santé de son fils qui s'entiche du base-ball : « Nous disons qu'il faut laisser les garçons jouer au base-ball et devenir excellents dans ce sport. [...] Dans un corps sain vit un esprit sain. Dans un corps vif, un esprit vif. Et surtout, gardons-nous d'élever nos enfants de sorte qu'ils

¹⁹ Sur sport et jeunesse à cette époque, voir Macleod, *Building Character in the American Boy : The Boy Scouts, YMCA and their Forerunners, 1870-1920*.

²⁰ Spalding, *America's National Game* ; pour une analyse de la congruence entre ce pamphlet nationaliste et son temps, Levine, *A.G. Spalding*, 110-20.

²¹ Pour l'augmentation du nombre de spectateurs, Riess, *Touching Base*, 5.

²² Albert G. Spalding, *America's National Game*, New York, 1911, 4, cité dans Rader, *American Sports*, 152 ; dans son pamphlet, Spalding composa un abécédaire devenu célèbre où il citait par ordre alphabétique les vertus cardinales de la nation que le base-ball incarnait.

²³ David Q. Voigt, « Reflections On Diamonds : American Baseball and American Culture », contribution présentée à la « 1st Annual Convention of the North American Society for Sport History », Ohio State University, Columbus (Ohio), 25-26 Mai, 1973.

²⁴ Bruce, « Baseball and the National Life », .

deviennent étrangers à leur propre lieu de naissance »²⁵. On voit, comme le rappelle Hélène Harter, que les élites considéraient le sport comme un outil de régulation sociale, capable de remoraliser et régénérer les masses citadines mais aussi de les préparer à une vie « à l'américaine »²⁶.

En conclusion, le sport, et le base-ball en particulier, se trouvaient donc à la croisée des préoccupations majeures de l'époque, comme la vitalité de la nation ou la question de l'immigration. Toutefois, c'est dans ces rapports avec la ville, et plus précisément l'urbanisation, qu'il eut un impact encore plus grand.

1.2. La « sportisation » des œuvres caritatives pour la jeunesse urbaine

En 1920, la population urbaine dépassa pour la première fois la population rurale, sous l'effet de deux forces : la migration interne venue du sud et la migration venue d'Europe²⁷. Comme le remarqua le sociologue de l'Université de Chicago Robert E. Park en 1925, ce double influx démographique eut un impact considérable sur l'organisation sociale des villes du nord :

Le simple mouvement de population d'une partie du pays à une autre [...] est un facteur perturbateur. [...] Cela désorganise les communautés que les [migrants] quittent et celles vers lesquelles ils se déplacent. [...] La masse considérable de délinquance, juvénile et adulte, qui existe de nos jours [...] dans les villes du nord est due, en partie, quoique pas entièrement, au fait que les migrants ne soient pas capables de s'accommoder immédiatement à un environnement neuf et relativement étranger. On pourrait dire la même chose des immigrants européens. [...] « Le progrès », comme le remarqua William James, « est une terrible chose ». C'est une terrible chose dans la mesure où il délite le fonctionnement routinier sur lequel repose un ordre social existant et brise par conséquent les valeurs culturelles et économiques [...] qui sont le contenu de cet ordre social »²⁸.

Dans un tel contexte de bouleversement de l'ordre urbain (et de la pensée sur celui-ci), il n'est donc pas étonnant de constater que dès les premières années du 20^{ème} siècle, les spécialistes de l'éducation avaient défendu l'idée selon laquelle la pratique du sport pouvait se substituer à la socialisation offerte par les traditions rurales alors en perdition, telles que le travail

²⁵ Abraham Cahan, *Forverts* (ou *Daily Forward*), 1903, cité dans Sorin, *The Nurturing Neighborhood, The Brownsville Boys Club and Jewish Communities in Urban America, 1940-1990*, 76.

²⁶ Hélène Harter, « Le basket-ball et la culture sportive urbaine aux États-Unis : un regard historique » in Archambault, Artaga et Bosc, dir., *Double Jeu*, op. cit., 45-59.

²⁷ De 1900 à 1920, New York crût de 2,2 millions, Chicago d'1 million et Detroit de 425 000. La hausse est surtout due aux 17 millions d'immigrants qui arrivèrent entre 1900 et 1917, dont la grande majorité restèrent en ville. Boyer, Paul, *Urban Masses and Moral Order in America, 1820-1920*, Harvard University Press, 1992 (1978), 189.

²⁸ Robert E. Park, « Community Organization and Juvenile Delinquency », in Park, Burgess et McKenzie, dir., *The City*, 108.

domestique ou la pratique de la religion²⁹. Les thèses de Gulick et Hall sur les bienfaits du sport dans la formation du jeune individu influencèrent directement les diverses organisations implantées dans les villes. Par exemple, la *YMCA* de Brooklyn fut la première en 1904 à organiser des compétitions sportives les dimanches, au détriment de l'enseignement religieux qui alors dominait ses activités. Cette laïcisation des *YMCAs* trouva un écho dans l'abandon des programmes spirituels de nombreuses églises protestantes des grandes villes au profit d'activités sportives allant de la danse au base-ball³⁰. De manière générale, le succès des théories « évolutives » de Gulick et Hall se fit sentir dans toutes les institutions à vocation sociale. En faisant du développement corporel la clé de l'essor intellectuel et moral des garçons, elles mettaient au deuxième plan les pratiques religieuses et encouragèrent la naissance de ce qu'on peut appeler une « sportisation » de l'action sociale en faveur de la jeunesse³¹.

a) De la « Ligue athlétique des écoles publiques »...

A New York rien n'illustre mieux cette tendance que l'émergence à partir de 1903 de la « Ligue athlétique des écoles publiques » (*Public School Athletic League*, ou *PSAL*). Œuvre de Gulick alors qu'il officiait à Brooklyn comme principal du *Pratt Institute High School* puis comme responsable de l'éducation physique dans les écoles publiques du Grand New York, la *PSAL* était une ligue indépendante qui rassemblait les 630 écoles de la ville³². Convaincu que « tous les jeunes garçons av[aient] besoin des bénéfices physiques ainsi que des leçons sociales et morales apportées par la pratique régulée des sports », Gulick ajouta au programme habituel de gymnastique des compétitions inter-établissements dans presque tous les sports. Le base-ball et le tir à la carabine attiraient le plus de participants, parmi lesquels les plus méritants recevaient trophées et honneurs de la part du général Wingate, président de la *PSAL*, de la firme Du Pont de Nemours ou encore d'Andrew Carnegie ou de John Rockefeller qui finançaient une grande partie des rencontres³³. La *PSAL* eut un impact sur le sport des jeunes à New York dans la mesure où chaque participant pouvait gagner, à son niveau, une médaille, qui s'accompagnait inévitablement d'un mot du président Wingate sur les bienfaits du sport contre « les mauvaises influences de la rue »³⁴. Un système de sanction

²⁹ Sur le rôle des éducateurs physiques dans le réformisme urbain et le regard des historiens sur celui-ci, voir l'étude Stephen Hardy et Alan Ingham, « Games, Structures, and Agency : Historians of the American Play Movement », *Journal of Social History*, vol. 17, hiver 1983, 285-301.

³⁰ Rader, *American Sports*, 221.

³¹ Les relations entre sport et morale « conventionnelle » sont étudiés dans Guy Lewis, « Sport, Youth Culture, and Conventionality, 1920-1970 », *Journal of Sport History*, vol. 4, été 1977, 129-50.

³² Rader, *American Sports*, 221, comme la citation *infra* tirée de Luther Gulick, « Athletics for School Children », *Lippincott's Monthly Magazine*, vol. 88, 1911, 201.

³³ *Ibid.*, 222.

³⁴ George B. Wingate, « The Public Schools Athletic League », *Outing*, vol. 52, 1908, 174.

permettait aux enseignants de priver de compétitions les élèves chahuteurs ou qui ne fournissaient pas le travail attendu. Un rapport de 1910 sur la *PSAL* pompeusement intitulé « La plus grande organisation sportive au monde » conclut que, davantage que l'excellence physique, c'étaient « l'éthique, la discipline scolaire et l'esprit de corps » qui avaient nettement bénéficié des efforts de la ligue à New York mais aussi dans les dix-sept autres villes qui en adoptèrent le modèle³⁵.

b) ... au « Mouvement pour les terrains de jeux »

Parallèlement, les réformateurs progressistes, dans leur croisade pour améliorer les conditions de vie dans les grandes villes ne furent pas indifférents à la révolution qui frappait alors le monde de l'éducation physique³⁶. Le « Mouvement pour les terrains de jeux » (*playground movement*), qui naquit en 1903 à Chicago et connut un grand succès à New York par la suite reprit à son compte nombre des préceptes théorisés et appliqués par Gulick et Wingate au sein de la *PSAL*³⁷. La théorie évolutive du jeu justifiait la présence de professionnels de l'éducation pour encadrer la formation des enfants ainsi que des infrastructures conçues dans le double dessein physique et moral qui caractérisait cette théorie. Les formateurs étaient donc des experts du développement des jeunes, « non de simples instructeurs, chefs ou meneurs de jeu », qui avaient pour mission de bannir toute forme de jeu spontané³⁸. Pour Edward B. DeGroot, responsable du Mouvement à Chicago, ils se devaient d'être « des gestionnaires intelligents, des interprètes de la vie des enfants et des adolescents, des chimistes du désir humain et des capitaines des légions de jeunes gens progressant vaillamment vers une citoyenneté honnête ». Les réformistes new-yorkais adoptèrent cette philosophie et bâtirent 36 terrains de jeux à Manhattan, neuf à Brooklyn, et un à Queens³⁹. A Muncie dans l'Indiana, rebaptisée « Middletown » par les sociologues Robert et Helen Lynd qui en firent la base de leur travaux sur la ville « moyenne » américaine dans les années 1920 et 1930, le « mouvement des terrains de jeux » connut également un essor vers 1935. Les fonds alloués par l'Etat fédéral pour reconstruire la ville après la Grande

³⁵ Albert B. Reeve, « The World's Greatest Athletic Organization », *Outing*, vol. 57, 1910, 108.

³⁶ Sur les liens entre la coalition progressiste et l'essor de l'« athlétisme » (*athletism*), voir Dyreson, « The Emergence of Consumer Culture », 262-4.

³⁷ La « Playground Association of America » fut fondée en 1906 par des réformistes aussi célèbres que Jane Addams, Joseph Lee ou Luther Gulick, voir Gerald R. Gems et Linda J. Borish « Sports, Colonial Era to 1920 » in Priscilla Ferguson Clement et Jacqueline S. Reinier, « Boyhood in America : An Encyclopedia », ABC-CLIO, 2001, 642, pour une étude classique du « Mouvement pour les terrains de jeux », voir Cavallo, *Muscles and Morals* ; pour une étude critique de l'efficacité de « mouvement », Roger Hart, « Containing Children : Some Lessons on Planning for Play from New York City », *Environment and Urbanization*, vol. 14, n° 2, 2002, 135-148.

³⁸ Edward B. DeGroot, « The Management of Park Playgrounds », *Playground*, 8, 1914, 273, comme la suivante

³⁹ *Report of the Public Recreation Commission*, 1913 cité in « Playgrounds in Parks » [article en ligne] disponible à http://www.nycgovparks.org/sub_about/parks_history/playgrounds.html, consulté le 08/07/09

dépression permirent la construction de plusieurs terrains, mais ce qui frappa les sociologues fut « l'organisation croissante des loisirs infantiles, non par les parents ou la famille, mais par une variété d'« agences » pour la jeunesse »⁴⁰.

Cette évolution témoigne d'une conception dominante au sein de la pensée sur la ville du début du 20^{ème} siècle : les maux de l'urbanisation pouvaient être atténués si la jeunesse était amenée à assouvir son énergie « naturelle »⁴¹ dans des pratiques sportives organisées, encadrées, régentée par des adultes et des professionnels. Robert Park, lui-même, avait appelé de ses vœux cette nouvelle fonction du « terrain de jeu » :

« [...] le terrain de jeu devrait être plus qu'un lieu où l'on se délasse par l'exercice physique de la pression quotidienne et où l'on tient les enfants loin des tentations de commettre des délits. Il devrait être un lieu où les enfants bâtissent des associations permanentes [...] Dans les conditions actuelles de la vie citadine, où le foyer tend à devenir guère plus qu'un [...] dortoir, le groupe de jeu (*play group*) endosse une importance croissante »⁴².

Vers 1925, les bienfaits des liens entre urbanisation, jeunesse et vie associative étaient donc admis par un grand nombre de réformistes et de professionnels de l'action sociale⁴³. C'est dans ce contexte porteur qu'il faut comprendre l'essor de la sportisation des œuvres charitables de Brooklyn.

1.3. Le sport au sein des œuvres caritatives de Brooklyn

a) Une demande et une offre croissantes

Les premières décennies du siècle virent se multiplier à Brooklyn une myriade d'associations ou « organisations », pour reprendre le mot anglais, à vocation sociale ou de charité. Celles-ci pouvaient aussi bien être des maisons de quartiers (*Flatbush Boys' Club*) que des œuvres sous la tutelle de l'Eglise (*Catholic Youth Organization*). Toutes avaient en commun de placer le sport au cœur de leur action sociale en faveur de la jeunesse locale. Institutions privées, elles complétaient le tissu de l'ingénierie sociale émanant du gouvernement municipal et de la force publique fédérale. Les besoins, en effet, étaient grands : de 1910 à 1960, la population brooklynoise augmenta de près de 61 points de pourcentage, passant de 1 634 351 à 2 627 319 habitants⁴⁴. Sur l'ensemble de l'agglomération

⁴⁰ Lynd et Lynd, *Middletown*, 290.

⁴¹ Hardy et Ingham, « Games, Structures, and Agency », 286.

⁴² Park, op. cit., in Park, Burgess et McKenzie, dir., *The City*, 111.

⁴³ Sur le *playground* comme réponse aux problèmes des bandes, voir Mark Wild, *Street Meeting Multiethnic Neighborhoods in Early Twentieth-Century Los Angeles*, Berkeley, University of California Press, 2005, 111.

⁴⁴ Calculé à partir de l'entrée « Population » in Jackson, dir., *Encyclopedia of NYC*.

new-yorkaise, la part des 5-19 ans dans la population totale dépassait constamment les 25% au cours des trois premières décennies du 20^{ème} siècle (voir Tableau 25).

années	1900	1910	1920	1930
% des 5 - 19 ans dans la population totale de New York	28,9	27,7	26,4	26,9

Tableau 25 : Part des 5-19 ans dans la population totale de New York, 1900-1930
Calculé à partir de Walter Laidlaw, dir., *Population of the City of New York, 1890-1930*. vol. in quarto, New York, Cities Census Committee, 1932, tableau 70, 299.

A Brooklyn en particulier, cette tranche d'âge était très nombreuse car le *borough*, avec ses emplois, ses quartiers abordables et ses habitations collectives subventionnées fut pendant longtemps un lieu attractif pour les familles de migrants européens, des Etats noirs du sud des Etats-Unis et plus tard de Porto-Rico. Même si les données démographiques disponibles ne sont pas satisfaisantes (car non comparables), il semble raisonnable d'affirmer que la tranche des 5-19 ans resta constamment au-dessus de 25% de 1920 à 1960, avec des pointes autour de 35% en 1930, 1950 et 1960⁴⁵. Si sur cette même période entre 90 et 98% des 6-15 étaient scolarisés (ce qui facilitait le travail des œuvres sociales), une fois l'âge des 16 ans atteint, le taux de scolarisation baissait régulièrement et d'autant plus rapidement que le jeune considéré était de sexe féminin, d'origine étrangère ou de couleur noire⁴⁶. Il fallait donc que les œuvres caritatives brooklynoises redoublent d'efforts pour s'occuper des adolescents entre 16 et 20 ans, d'autant qu'en 1950 « seulement » 56% environ des plus de 14 ans étaient recensés comme actifs professionnellement⁴⁷.

Face à une demande aussi importante, l'offre brooklynoise se divisait en trois grands groupes : les maisons de quartier ou clubs pour la jeunesse locale, souvent laïcs, comme le *Flatbush Boys' Club* ou le *Brownsville Boys Club* ; les antennes locales de grandes associations nationales comme la *Young Men's Christian Association (YMCA)* ou sa variante féminine (*YWCA*), les *Boy Scouts* et *Girl Scouts*, *Big Brothers* et *Little Brothers* ou encore, sur un mode plus militaire, l'*American Legion* et la *Police Athletic League* ; enfin il existait des œuvres religieuses qui jouissaient d'une ample pénétration parmi les divers groupes confessionnels constituant la population variée du *borough*. Sur les 1 500 garçons interrogés pour les besoins d'un rapport municipal en 1931, deux tiers déclaraient aller chaque dimanche à l'église, à la synagogue ou au temple⁴⁸. L'essor de la population d'origine italienne (majoritairement catholique) et d'origine russe (majoritairement juive) poussa les associations

⁴⁵ Calculé à partir de plusieurs données, voir le tableau récapitulatif et les sources détaillées dans « Collection de données socio-démographiques, voir annexes », section « jeunesse » page 527.

⁴⁶ Florence DuBois, *Population in Health Areas, New York City, 1930*, Research Bureau, Welfare Council of New York City, 1931, tableaux 16 et 25.

⁴⁷ H. Brunsman, *Census Tract Statistics, New York, New York*, Population and Housing Division, 1950 in *Population Census Report Vol. III*, chapitre 37, United States Government Printing Office, 1952, tableau I, 44.

⁴⁸ Welfare Bureau of New York City, *A Survey of Works for Boys*, op. cit., 6-7.

locales à mettre l'accent sur ce deux groupes⁴⁹. Toutefois, une estimation de 1928 indiquait que seulement 10% de la population juive était en contact avec les institutions juives du *borough*, alors même que près d'un Brooklynais sur trois était juif en 1925⁵⁰.

b) Deux associations typiques : le Flatbush Boys' Club et la Catholic Youth Organization

Le *Flatbush Boys' Club (FBC)*, maison de quartier fondé en 1912, avait pour mission de « donner un foyer aux plus indigents de toute race et de toute confession, afin de les tenir écartés des dangers de la rue »⁵¹. Financé par des donateurs individuels, le *FBC* appartenait à un réseau de *Boys Clubs* répandu dans tout le pays qui offrait aux jeunes la possibilité de pratiquer pour une somme modeste (de 50 cents à 2 dollars en 1952) des activités d'intérieur (menuiserie, bricolage, jeux de société) ou de plein air (natation, basket, camping)⁵². Le *FBC* avait cela de particulier qu'il fut un des premiers à tracer une équivalence entre le jeu de base-ball et le bien-être des enfants (voir Illustration 18).

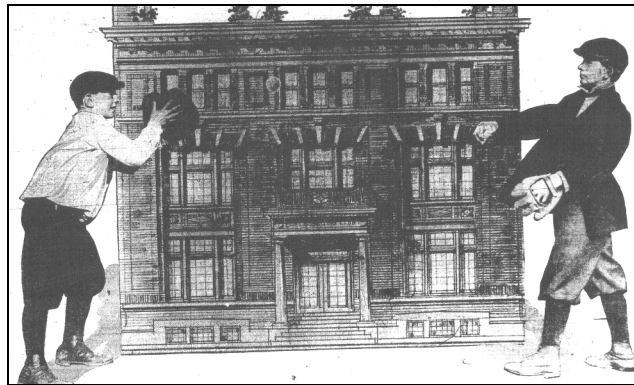


Illustration 18 : Publicité pour une levée de fonds du *Flatbush Boys' Club*

Source : « Wanted : 20,000 One-Dollar Bills to Build this House », *Brooklyn Eagle*, 1 avril 1913.

Effectivement, accompagnant l'appel à contribution pour construire un nouveau foyer en 1913, une gravure publiée dans la presse locale montre deux jeunes qui se lancent dignement une balle de base-ball de part et d'autre de l'imposant bâtiment (voir Illustration 18 :). La date n'est pas fortuite : la même semaine Charles Ebbets inaugurait le nouveau stade des Dodgers, au cœur du quartier de Flatbush. De toute évidence, les dirigeants du *FBC* cherchaient à tirer parti des vertus positives associées au base-ball pour sensibiliser le public à leur cause et à leur mission de bienfaisance pour les jeunes de la ville. Ces efforts furent

⁴⁹ Dans l'ensemble, la population juive de Brooklyn atteignait 800 000 en 1930, soit 7 fois plus qu'en 1905, un tiers de la population totale du *borough* et près de 50% des Juifs de tout New York City. Après-guerre, elle dépassa le million, formant la plus grosse communauté juive de tout le pays, Ilana Abramovitch et Jan Rosenberg, *Jews of Brooklyn, a Photographic Exhibition*, New York, Long Island University Press, 2003, 8.

⁵⁰ Ce faible taux s'explique par la hausse de 41 points de la population juive à Brooklyn entre 1916 et 1925, croissance si forte et prompte que les diverses associations juives n'eurent pas le temps de développer les ressources adéquates, Welfare Council, *A Survey of Works for Boys*, op. cit.

⁵¹ *Flatbush Boys' Club Annual Report 1952-1953*, Brooklyn College Library, Special Collections, #2002-02.

⁵² *Flatbush Boys' Club Activity Program, 1952-1953*, Brooklyn College Library, Special Collection, #2002-02.

d'ailleurs relayés par les organes de presse, qui furent prompts à encadrer des ligues de jeunes joueurs, à l'instar du *Brooklyn Eagle*, premier quotidien du *borough*, qui comptait dans les rangs de ses *Junior Eagles* pas moins de 1 200 joueurs en 1909⁵³.

Le poids du sport dans les activités de l'Association catholique pour la jeunesse (*Catholic Youth Organization*, ou *CYO*) était encore plus frappant. Qualifiée de « plus grande maison centrale (*clearing-house*) pour les sports de tout le *borough* » en 1943, le *CYO* de Brooklyn, dont le siège se trouvait au 191 Joralemon Street, dans le quartier historique de Brooklyn Heights, proposait la pratique du « basket-ball, du bowling, de la boxe, du baseball et de l'athlétisme » à des dizaines de milliers de jeunes sous la tutelle de 283 « meneurs pour la jeunesse » (*youth leaders*) répartis dans 138 paroisses à travers les comtés de Kings (Brooklyn), Queens, Nassau et Suffolk⁵⁴. Le but avoué du *CYO* de Brooklyn était, selon les propos de Jack Crane responsable du département « sport », de « donner l'habitude aux garçons de fréquenter l'aumônerie de la paroisse plutôt que la salle de billard du coin de la rue ou les bandes (*gangs*) du quartier ». « Nous nous efforçons de leur enseigner le *fair play* », ajoutait-il, « l'esprit de compétition, le contrôle de soi et la loyauté envers Dieu et la Patrie »⁵⁵. Le *CYO* était destiné aux 7-19 ans, divisés en 5 divisions d'âge, dont la plupart participait au grand tournoi de base-ball organisé sur un week-end d'avril chaque année depuis 1948 aux « Parade Grounds » de Brooklyn (un vaste complexe sportif amateur situé au sud de Prospect Park)⁵⁶. Plus de 20 matches étaient disputés entre les meilleures équipes *junior* du *CYO* et celles des autres championnats comme la *Bay Ridge League*, la *Flatbush League* ou les *American Legion Juniors*⁵⁷. Le *CYO* de Brooklyn supervisait également « le plus grand championnat de basket » du *borough* (220 équipes et 2 700 joueurs) ainsi qu'une « ligue féminine de bowling « où concourraient 59 équipes réparties sur 27 paroisses »⁵⁸. Les bienfaits de cette association pour la jeunesse brooklynoise furent salués en 1951 par le président du *borough* John Cashmore lorsqu'il fit du 26 octobre « la journée du *CYO* ». Dans son discours, il souligna « les magnifiques objectifs de l'association », son rôle de « guide et de leader pour la jeunesse [d'alors] », et sa contribution à l'enseignement du « caractère, de la discipline sur soi, et des devoirs du citoyen [...] »⁵⁹.

⁵³ On comptait 39 équipes, composées de joueurs entre 9 et 16 qui évoluaient à Prospect Park, « Junior Eagle Baseball Will Begin Tuesday », *Brooklyn Eagle*, 11 avril 1909.

⁵⁴ Harold C. Burr « Boro's Largest Clearing House for Sports », *Brooklyn Eagle*, 12 mai 1943.

⁵⁵ Ibid.

⁵⁶ *Brooklyn Eagle*, 28 avril 1950.

⁵⁷ En effet, une des activités du *CYO* était d'organiser un championnat inter-paroissial (*CYO Junior League*), dans lequel concourraient des équipes comme « Saint Thomas d'Aquin », « Saint Athanase » (à Bensonhurst), « Notre Dame de la Paix », ou « Notre Dame de Pompéi », Ibid.

⁵⁸ *Brooklyn Eagle*, 16 novembre 1951.

⁵⁹ *Brooklyn Eagle*, 26 octobre 1951.

Ainsi, le *FBC* et la *CYO* témoignaient, chacune à sa manière, de la vitalité des associations pour la jeunesse dans le Brooklyn des années 1940 et 1950, à une époque où les besoins pour les services à la jeunesse augmentaient tant la ville de Brooklyn croissait à grande vitesse. Le *FBC* comme la *CYO* placèrent l'activité sportive au cœur de leurs efforts pour la jeunesse, illustrant ainsi que la doctrine de Juvénal *mens sana in corpore sano* n'était pas obsolète aux yeux des professionnels de l'action sociale. Leur action s'inscrivait dans un contexte où l'engagement pour les causes civiques était à la fois répandu et socialement valorisé, surtout pendant la Deuxième Guerre mondiale et son lot de levées de fonds et de mobilisations citoyennes au profit des soldats et de leur famille⁶⁰. La « santé » de la jeunesse devint après-guerre un sujet de préoccupation politique nationale comme l'attesta la création en 1956 par le Dwight Eisenhower du *President's Council of Youth Fitness*, amélioré ensuite par le président J. F. Kennedy⁶¹. Le base-ball ne resta pas insensible à cette évolution : en 1947, les New York Yankees annoncèrent la distribution de 300 000 places gratuites pour les jeunes de la ville⁶². Le même genre d'initiative avait cours à Brooklyn depuis la fin des années 1930, amis avec une différence majeure : le club se trouvait au cœur des mouvements locaux pour la formation de la jeunesse.

2. LES DODGERS AU CŒUR DES MOUVEMENTS LOCAUX POUR LA FORMATION DE LA JEUNESSE

Entre 1900 et 1920, Brooklyn se dota d'une kyrielle d'associations caritatives qui ne se contentaient pas d'encenser la pratique du sport chez les jeunes : elles l'organisaient et l'incorporaient dans un dessein moral et social. Les cadres de la *CYO*, du *FBC*, des *Boys & Girls Scouts*, etc. déclaraient œuvrer pour la canalisation des élans de la jeunesse et pour l'adaptation de celle-ci aux besoins de la société moderne. Pour être complet, il faut ajouter à cette liste d'associations brooklynoises, le club de base-ball des Dodgers. En effet, dans ces mêmes années, il devint une institution publique œuvrant pour l'éducation de la jeunesse *via* la promotion du base-ball. Dès l'inauguration du stade Ebbets Field en 1913, mais plus encore à partir de 1938 puis sous la présidence de Branch Rickey, le club des Dodgers tissa des relations étroites avec les associations caritatives du *borough* œuvrant pour la jeunesse.

⁶⁰ Par exemple l'association « Youth United » du juge brooklynois George J. Beldock fut saluée par le Gouverneur O'Dwyer et le président Eisenhower en 1949 lors d'une réception où furent décernés des « oscars » à une trentaine « de fils et filles de Brooklyn pour service rendu à communauté », « Brooklyn Honors 31 'Favorite Sons' », *New York Times*, 2 novembre 1949, 22 ; voir également le développement sur la patriotisme civique dans le chapitre 6.

⁶¹ « The Federal Government Take on Physical Fitness » [article en ligne], *JFK in History*, disponible à <http://www.jfklibrary.org/Historical+Resources.htm>, consulté le 15/09/07.

⁶² « Yanks Give Free Tickets », *New York Times*, 1^{er} mai, 1947, 30.

Avec la création en 1946 de la *Brooklyn Amateur Baseball Foundation*, le club s'enracina dans la vie de milliers de jeunes et endossa une fonction sociale qui dépassait la sphère du sport *stricto sensu*. Quelles furent les mécanismes, les objectifs et les effets de cet enracinement du club dans la ville ?

2.1. La lente mise en place d'une coopération club/jeunesse

a) Les premières années : un investissement personnel plutôt qu'institutionnel

Produit de la montée en puissance du base-ball comme sport national américain, le club moderne des Dodgers se forma dans les premières décennies du 20^{ème} siècle⁶³. En avril 1913, le président Charles Ebbets installa en grande pompe l'équipe à Ebbets Field, stade jugé par tous comme le *nec plus ultra* de la modernité du base-ball et le temple du public⁶⁴. Il est frappant de lire dans l'édition du 6 avril 1913 du *Brooklyn Eagle*, c'est-à-dire à peine une semaine avant l'inauguration d'Ebbets Field, que le journal inviterait une vingtaine de jeunes lecteurs tirés au sort pour assister à un match professionnel⁶⁵. Par la suite 8 000 élèves parmi les plus studieux des écoles de Brooklyn (les membres du « Honor Roll) furent conviés à voir un match⁶⁶. De même courant mai, 300 lycéennes entrèrent gratuitement à Ebbets Field pour réaliser une série de travaux pratiques sur les statistiques appliquées au base-ball⁶⁷. Ce genre d'action en faveur de la jeunesse renforçait l'image du club comme institution populaire investie d'une mission civique pour la « communauté » qui le faisait vivre et qu'il contribuait en retour à structurer et faire prospérer grâce à son rôle pédagogique. D'ailleurs les édiles locales ne s'y trompèrent pas : toutes encensèrent la fonction sociale du club. En mai 1913, le surintendant Pounds rappela qu'en un mois seulement des milliers de jeunes élèves s'étaient rendus à Ebbets Field « pour assister, avec grand intérêt, à un match professionnel », grâce à « la générosité des dirigeants du club »⁶⁸. Au stade, ces « enfants des écoles publiques » y apprenaient une leçon de la vie énoncée par un juge du comté de Kings : « Dans l'éducation d'un homme, les aléas de la victoire et de la défaite représentent une part aussi considérable que ce qu'il peut apprendre dans les livres ». Pour lui, « Ebbets faisait œuvre éducative » en ouvrant les portes de son stade aux « huit milles jeunes assis dans les tribunes »⁶⁹.

⁶³ J'appelle « club moderne » la période post-1898, c'est-à-dire à partir de la présidence de Charles Ebbets.

⁶⁴ Voir l'entretien donné à la presse new-yorkaise, *Brooklyn Eagle*, 3 janvier 1912 et les publicités à l'inauguration : « Ebbets Field, the Home of the Brooklyn Baseball Club. It is the most beautiful, modern, perfectly appointed and conveniently located Baseball Field in the World », *BE*, 5 avril 1913.

⁶⁵ *Brooklyn Eagle*, 6 avril 1913.

⁶⁶ « Honor Roll Pupil See Superbas Win », *Brooklyn Eagle*, 10 mai 1913.

⁶⁷ « Baseball for Students », *Washington Post*, 4 mai 1913.

⁶⁸ Lewis H. Pounds in « 1,200 Honor Charles H. Ebbets at Big Banquet », *Brooklyn Eagle*, 11 mai 1913.

⁶⁹ *Ibid.*

Néanmoins, de plus amples sources sont nécessaires pour affirmer que, dès les premiers temps, la direction des Dodgers s'associa volontairement et durablement à des œuvres charitables ou à vocation sociale. Il semble au contraire que les initiatives en faveur de la jeunesse procédaient d'un engagement personnel plutôt qu'institutionnel. Effectivement, ce furent les dirigeants du club eux-mêmes (ou leur proches) qui prenaient en charge les invitations, et non une « Fondation » ou un responsable des relations publiques comme ce fut le cas dans les années 1940 et 1950. Outre les exemples fournis par l'œuvre de Charles Ebbets citée plus haut, durant la présidence de Steve McKeever (1931-1938) ce fut Marie Mulvey, la femme d'un des membres du comité directeur, qui prenait en charge la distribution des places aux enfants les plus nécessiteux de Brooklyn⁷⁰. Connue par tous sous le nom de « Dearie », Mme Mulvey était une assidue des Dodgers : assise dans la loge 117 d'Ebbets Field, elle ne rata pas un match entre 1930 et 1957. Elle et son mari James habitaient à cinq *blocks* du stade, au 39 Maple Street, et c'était là qu'elle distribuait des centaines de billets gratuits aux jeunes Brooklynais. Par ailleurs, elle était « toujours prompte à aider un ou une jeune scout, ou bien un enfant handicapé, [...] car elle avait le désir de rendre la vie plus heureuse à quiconque croisait son chemin », comme l'écrivirent les membres de la *Mother's Day Commemorative League* qui l'élirent en 1941 « Mère idéale de l'année »⁷¹. Régulièrement, Marie Mulvey était aidée par le président McKeever qui invitait lui-même de un à deux mille jeunes à Ebbets Field, comme le 26 juin 1936⁷². Toutefois ces initiatives restèrent isolées, intermittentes et, surtout, non reliées au mouvement associatif brooklynois.

b) Les années 1940, tournant dans les rapports club/ jeunesse

Il fallut attendre 1938 et la « révolution MacPhail » pour qu'une coopération durable se mette en place entre le club et les œuvres pour la jeunesse locale. S'il est bien connu que l'arrivée de Larry MacPhail à la direction des Dodgers marqua un tournant dans l'histoire du club (sa présidence révolutionna la gestion du club et le spectacle offert à Ebbets Field⁷³), il est moins souvent remarqué qu'il modifia aussi durablement les rapports entre le club et la ville grâce à son action pour la jeunesse. Effectivement, il fut l'un des co-fondateurs, avec James Kelly, figure locale et historien du *borough*, et George Wildermuth, avocat de Long Island très impliqué dans la vie associative de Brooklyn, du *Dodger Knot-Hole Club* (ci-après *DKHC*)⁷⁴. Les *Knot-Hole Clubs* existaient de longue date dans la plupart des villes où

⁷⁰ « James A. Mulvey of Dodgers Dead », *New York Times*, 4 décembre 1973, 48.

⁷¹ « Mrs. James A. Mulvey, 70, Dies ; Heiress to Share of the Dodgers », *New York Times*, 25 novembre 1968.

⁷² McGee, *The Greatest Ballpark*, 128.

⁷³ Voir chap. 5, page 291.

⁷⁴ *Brooklyn Eagle*, 13 avril 1954.

évoluait une équipe de base-ball professionnel⁷⁵. Il s'agissait de fournir des billets gratuits aux jeunes gens forcés, souvent par manque d'argent, de regarder les matches à travers les trous se trouvant dans les palissades de bois (*knot-holes*). La fonction du *DKHC* était ouvertement sociale : George Wildermuth déclara avoir fondé un tel groupe car il était convaincu que « stimuler l'intérêt pour le base-ball [pouvait] canaliser l'énergie excessive menant à la délinquance juvénile »⁷⁶. Toutefois, les sources primaires suggèrent que le *DKHC* fut plutôt inactif jusqu'en 1946, comme s'il était concurrencé par les nombreuses mobilisations citoyennes que la Deuxième Guerre mondiale engendra⁷⁷. Pour utiliser la métaphore de l'enracinement, il semble juste de dire que pendant la présidence de MacPhail et la première partie de celle de Branch Rickey (1942-1945) les graines de la coopération club/jeunesse furent plantées, mais qu'elles ne donnèrent pas naissance immédiatement à un arbre solide.

2.2. Dix années de rapports étroits entre club et jeunesse (1946-1956)

a) Un ancrage grandissant après-guerre

Le président Rickey, considéré aujourd'hui comme un de plus grands gestionnaires de l'histoire du base-ball, comprit au sortir de la Deuxième Guerre mondiale que le club pouvait jouer un rôle beaucoup plus important dans le paysage culturel brooklynois qu'il ne l'avait fait jusque là. Le titre de la ligue obtenu en 1941, après 21 années de résultats médiocres, l'incita à investir dans les relations entre la ville et le club. Pour élargir la popularité de l'équipe, déjà grande parmi les résidents du *borough*, Rickey fit publier les premières histoires du club, qui le firent connaître à un public national⁷⁸. Il chercha également à attirer les notables et les chefs d'entreprise du *borough* en les convaincant d'associer leur nom et leur image à celui du club de la troisième plus grande ville du pays. Ses efforts portèrent leurs fruits, surtout au lendemain de la guerre. Brooklyn jouissait alors d'une réputation dans tout le pays. Nombre des cuirassés qui servirent dans le Pacifique furent construits dans les chantiers navals localisés au nord du *borough* et l'engagement massif des Brooklynois dans les troupes armées fit connaître la ville, et par ricochet les Dodgers, aux soldats des autres

⁷⁵ D'après Paul Adomites, le premier « Knothole Gang » fut formé à St Louis en 1917, Adomites, « Fans and Concession », .

⁷⁶ « Wildermuth is Brooklyn's Man of the Week », *Brooklyn Eagle*, 14 mai 1953.

⁷⁷ Je pense en particulier à la contribution des Dodgers à la vente des titres d'emprunt de guerre (*war bonds*) lors de la *Dodger Spring Offensive* (voir chap. 6) ainsi qu'à la mobilisation des œuvres juvéniles du *borough* pour cette même cause, voir « Brooklyn Scouts Will Aid ; Youths To Push Sales of War Bonds in Schools of Borough », *New York Times*, 11 avril 1943, 44, 30.

⁷⁸ La première fut, Frank Graham, *The Brooklyn Dodgers*, New York, G.P. Putnam's sons, 1945. La même maison d'édition publia entre 1943 et 1952 sept ouvrages sur les plus grandes équipes de l'époque.

Etats⁷⁹. Rickey, fervent patriote, ne manquait jamais de souligner qu'il était fier de ses joueurs qui furent appelés sur le théâtre des opérations⁸⁰.

b) *L'acte fondateur : La World Series amateur « Brooklyn contre le monde » (1946)*

C'est dans ce contexte guerrier et teinté de patriotisme que se tint ce qu'on peut considérer comme l'acte fondateur de 10 années de relations étroites entre le club et les œuvres charitables de la ville. En août 1946, alors que le *Brooklyn Eagle* venait de fêter en grande pompe le tricentenaire de la ville et que les Dodgers caracolaient en tête du championnat, Lou Niss, rédacteur de la section sport du journal, et Mickey McConnell, chef des offres promotionnelles du club, organisèrent un tournoi en 3 matches opposant une sélection de *juniors* venus de Brooklyn à une équipe composée des meilleurs joueurs des Etats-Unis, du Canada et même d'Hawaii⁸¹. L'événement, baptisé sans ambiguïté « Brooklyn contre le Monde » attira au total plus de 30 000 personnes à Ebbets Field, parmi eux beaucoup de recruteurs des autres équipes du championnat⁸². Mais au-delà de l'aspect sportif, l'intérêt de cette série de matches résidait dans les discours qu'elle généra.

Par exemple, la couverture de cette « *World Series* du base-ball amateur », assurée par Holmes du *Eagle*, fit la part belle au chauvinisme pour redorer le blason de la ville et souligner le rôle qu'elle avait joué pendant la guerre⁸³. D'ailleurs, entre les matches, les jeunes visitèrent le porte-avion *USS Kearsage* qui mouillait au *Navy Yard*⁸⁴. Dans le même esprit, la réception donnée le 11 août par le président du *borough*, le démocrate John Cashmore, en hommage aux jeunes Brooklynais vainqueurs de la sélection continentale, servit de faire-valoir à la ville et à son économie⁸⁵. Un parterre de notables du monde des affaires ou de la vie citoyenne, comprenant entre autres David Tilly, président de la Chambre de commerce de Brooklyn, trois députés au congrès (Rayfield, Rooney, Hefferman), deux juges de la Cour suprême du comté de Kings, et Roy Hart le président de la *Brooklyn Queens YMCA*, offrit aux vainqueurs des cadeaux et des souvenirs « faits à Brooklyn »⁸⁶. Pour souligner la valeur morale du sport, Anthony DiGiovanna, élu politique du *borough*, se

⁷⁹ On dit que le *Navy Yard* produisit un nombre de navires de guerre supérieur à toute la flotte japonaise ; le *Brooklyn Eagle* estima à 200 000 le nombre de Brooklynais engagés, soit 1,6% du contingent national total, « War Only Half Won, Says Truman on VE Day », *Brooklyn Eagle*, 8 mai 1945.

⁸⁰ Sur le patriotisme de Rickey et du club en général, voir chap. 6.

⁸¹ « It's Brooklyn vs. the World Tonight », *Brooklyn Eagle*, 7 août 1946.

⁸² « Brooklyn All-Stars Seek 2nd Win Tonight », *Brooklyn Eagle*, 8 août 1946 ; « Victory Dinner Honors Boro, World Ball Stars », *BE*, 11 août 1946.

⁸³ Dans son édition du 8 mai 1945, le *Eagle* rapporta que sur les 200 000 Brooklynais engagés au combat, près de 15 000 furent tués, blessés ou capturés, « War Only Half Won » *Brooklyn Eagle*, op. cit.

⁸⁴ « Brooklyn vs. World in Title Tilt Tonight », *Brooklyn Eagle*, 9 août 1946.

⁸⁵ « Victory Dinner Honors Boro, World Ball Stars », *Brooklyn Eagle*, 11 août 1946.

⁸⁶ La firme brooklynoise Bulova offrit des montres aux 40 joueurs et Eversharp des stylos aux journalistes invités et aux mascottes. Le but était de « montrer aux visiteurs que Brooklyn n'[était] pas seulement une ville de base-ball, mais un géant industriel, classée sixième nationalement pour la production », Ibid.

félicita dans son discours que l'événement « fournisse un exemple de ce qui peut être fait pour éliminer l'intolérance et la haine de l'autre » : le thème de la victoire contre le fascisme fut donc repris en écho lors de cette cérémonie. La même approche triomphaliste (voire chauvine) se retrouvait dans un encart du *Eagle* intitulé « Ce qu'ils disent sur la série "Brooklyn contre le Monde" » où les orateurs vantaient la vaillance du *borough* et les talents de ses jeunes habitants. L'acteur comique brooklynois Danny Kaye se disait « absolument ravi et certain que [cette série de matches] allait prouver au monde que personne ne pouvait égaler les Brooklynois » ; le gouverneur de Californie (et futur président de la Cour suprême des Etats-Unis) Earl Warren déclara que cette « compétition de base-ball amateur [était] une entreprise nécessaire et admirable », tandis que William Harridge, président de l'*American League* rappela que « de tels programmes [...] serv[aient] à réduire durablement la délinquance juvénile »⁸⁷.



Photographie 39 : Frank Graham, Jr., faisant la promotion de la série de matches amateur « Brooklyn contre le monde », 1950

Source : « Geo-Baseball », *Brooklyn Eagle*, 20 juillet 1950.

Graham était le secrétaire de la Fondation brooklynoise pour le base-ball amateur et organisait depuis 1946 des matches opposant les meilleurs jeunes base-balleurs de Brooklyn aux « all stars » du monde entier.

La série de matches eut un impact immédiat : au lendemain des rencontres, Tommy Holmes, éditorialiste pour le *Eagle*, déplora le faible nombre de joueurs nés à Brooklyn évoluant en ligue majeure. Il attribua cette carence à l'insuffisance d'infrastructures sportives dans le *borough*, au petit nombre de terrains disponibles et au manque de moyens des ligues amateurs pour acquérir de l'équipement⁸⁸. Il appela donc de ses vœux la création d'une fondation brooklynoise pour le base-ball amateur, appelée *Brooklyn Amateur Baseball Foundation*. Selon lui, elle devrait être financée par des matches de gala comme le tournoi « Brooklyn contre le monde », dont il souhaitait d'ailleurs la tenue les années suivantes tant

⁸⁷ Encart « What They're Saying About Boro vs. World Series », 6 août 1946, *Brooklyn Eagle*, 11.

⁸⁸ Tommy Holmes, « Boro Stars Champs Beat the World », *Brooklyn Eagle*, 10 août 1946.

celle-ci fut un succès⁸⁹. Pour convaincre ses lecteurs, Holmes réaffirma la mission sociale du base-ball à Brooklyn : « c'est un projet lié à la communauté qui a du mérite. Chaque dollar dépensé au guichet est un dollar pour votre enfant et celui du coin de la rue ».

c) *Un organe structurant : la « Fondation brooklynoise pour le base-ball amateur »*

Une vingtaine d'années avant que Holmes ne déplore l'absence d'une telle institution, « l'Enquête sur les œuvres charitables en faveur des garçons à Brooklyn » avait déjà conclu que le *borough* manquait de moyens pour éduquer la jeunesse. En 1929, la dépense par tête pour les services à la jeunesse était de 81 cents à Manhattan et 60 à Brooklyn, un chiffre jugé « alarmant au vu de la hausse rapide de la population de Brooklyn dans les années passées et le déclin de celle de Manhattan ». Au sortir de la guerre, la situation ne s'était pas améliorée, d'autant plus que Brooklyn ne cessait de croître, portant à saturation son réseau d'écoles et de services sociaux, notamment ceux œuvrant pour la jeunesse. Il est significatif que ce soit le club de baseball de la ville qui se charge de cette superstructure coordonnant tous les efforts fournis en faveur de la pratique du base-ball dans un but éducatif et social. Le club avec Rickey à sa tête, lança donc six mois après l'appel d'Holmes, en février 1947, la *Brooklyn Amateur Baseball Foundation* (ci-après la « Fondation »). Était-ce pour pallier en partie les manques du secteur public ? Il est difficile de répondre sans posséder une vue panoramique de la vie associative à Brooklyn à cette date. En tout état de cause, la naissance de la Fondation marqua une étape fondamentale dans l'enracinement du club dans la ville.

Fonction	Nom	Affiliation
Président	Frank D. Shroth	Brooklyn Eagle
Secrétaire Général (honorifique)	John Cashmore	président du <i>borough</i>
Secrétaire exécutif	Frank Graham, Jr.	Brooklyn Dodgers / journaliste
Membres du comité directeur	Lou Niss et Stuart Patton	Brooklyn Eagle
	Mickey McConnel	Brooklyn Dodgers

Tableau 26 : Composition du Bureau de la « Fondation brooklynoise pour le base-ball amateur », 1950
Source : « Brooklyn Amateur Baseball Foundation », Brooklyn Coll., archives du BCSP, boîte n°42, op. cit.

Co-dirigée par les Dodgers, en particulier Frank Graham Jr, chef des relations publiques, et le *Brooklyn Eagle* (voir Tableau 26), la Fondation était conçue comme une super-organisation chargée de redistribuer les fonds acquis lors des matches de gala aux œuvres religieuses, charitables, ou sociales qu'elle affiliait⁹⁰. Parallèlement au tournoi

⁸⁹ La compétition de 1946 rapporta entre 22 600 et 29 000 dollars, distribués aux clubs amateurs des villes participantes, Ibid et « « Victory Dinner » ; la « Série mondiale » fut réitérée au moins jusqu'en 1952.

⁹⁰ En février 1951, Frank Graham fut remplacé par Irving Rudd, le nouveau directeur des Relations Publiques, Golenbock, *Bums*, 564.

« Brooklyn contre le Monde » que la Fondation organisa à partir de 1946 et jusqu'en 1950, elle tirait ses revenus de deux autres manifestations : un match de gala contre les Cleveland Indians à la mi-juin et surtout le « trophée annuel du maire de New York », qui opposait chaque juillet depuis 1947 les Dodgers aux Yankees. A lui seul, ce dernier match rapporta à la Fondation plus de 37 000 dollars en 1952, soit plus de la moitié de ses recettes annuelles⁹¹. Son activité essentielle consistait à fournir aux associations affiliées du matériel de base-ball : en 1950, l'équivalent de 20 000 dollars en équipement fut distribué ; deux ans plus tard, elle partagea entre 23 organisations de base-ball amateur (*sandlot baseball*) plus de 30 000 balles et plus de 2 400 battes, l'équivalent de 2 600 dollars par groupe ; enfin, en 1953, on estimait à 60 000 dollars la valeur des équipements distribués⁹². Cette même année, Jimmy Powers, grand journaliste sportif du *New York Daily News*, et proche du président Walter O'Malley estima que la Fondation permettait à 20 000 jeunes joueurs de Queens, Long Island et Brooklyn de « pratiquer le base-ball dans de bonnes conditions », soit 25% de plus qu'en 1949⁹³. Outre ce succès grandissant, la Fondation se chargeait d'entretenir les terrains du *New York Board of Education* afin que les associations affiliées puissent y jouer les week-ends et elle organisait des stages d'entraînement, appelés *baseball clinics*⁹⁴.

d) *Au-delà du sport, la mission sociale*

Au-delà de la sphère sportive *stricto sensu*, la Fondation avait également vocation à améliorer les conditions de vie de jeunes qu'elle encadrait. Dès sa première année d'existence en 1947, elle fonda une équipe de base-ball amateur dans « le pâté de maison le plus difficile de Brooklyn », le long de Dean Street⁹⁵. La formation évoluait dans la *Police Athletic League* (*PAL*) sous la houlette du policier Vincent Mamone, qui déclara le jour de l'inauguration vouloir faire de ses jeunes recrues des joueurs de première division. Trois ans plus tard, le *Eagle*, dont le rédacteur en chef Frank Schroth co-présidait la Fondation, publia un nouvel article, photo à l'appui, sur les bienfaits de la Fondation pour Brooklyn : quatre jeunes du *Sheepshead Bay Boys' Club*, membres du réseau, transformèrent durant l'été un terrain vague au croisement de Emmons Avenue et Knapp Street en terrain de base-ball amateur⁹⁶. Un simple regard sur l'activité des vingt-trois associations affiliées en 1952 confirme très

⁹¹ Soit environ 290 000 en dollars de 2007, http://www.minneapolisfed.org/community_education/teacher/calc

⁹² Pour 1950, « Brooklyn Amateur Baseball Foundation », fiche de renseignement pour le « Brooklyn Council on Social Planning », remplie le 12/12/50, Brooklyn Public Library, Brooklyn Coll., archives du BCSP, boîte n°42 ; pour 1952, *The Tablet*, 1^{er} novembre 1952 et *BE*, 30 décembre 1952 ; pour 1953, *New York Daily News*, 13 janvier 1953.

⁹³ Ibid., de même que pour les *clinics*.

⁹⁴ *Brooklyn Eagle*, 30 juillet 1950.

⁹⁵ Ibid. et sur Dean street « Attackers and Defenders Found For 'Worst Block' in Brooklyn », *New York Times*, 20 février 1947, 20.

⁹⁶ « Before and After », *Brooklyn Eagle*, 30 juillet 1950.

nettement que la Fondation avait une double vocation, à la fois sportive et sociale (voir Tableau 27).

La Brooklyn Amateur Baseball Foundation, co-dirigée par les Brooklyn Dodgers et le <i>Brooklyn Eagle</i> ...			
distribue des équipements sportifs à...			
8 organisations sportives :	5 organisations religieuses :	5 organisations pour la jeunesse :	5 œuvres de bienfaisance :
Bay Ridge Baseball League	B'nai Brith	Betsy Head	Brooklyn Kiwanis
Coney Island Baseball League	Catholic Youth Organization	Brownsville Boys Club	Queens Kiwanis
Parade Grounds Baseball League	Salvation Army	Ice Cream	Nassau-Suffolk Kiwanis
Little League Baseball	Huntington YMCA	Navy Yard Boys Club	Police Athletic League
Nassau County Baseball League	Long Island YMCA	Sheepshead Bay Boys Club	Kings County American Legion
Queens-Nassau Baseball League			
Shore Parkway Baseball League			
Suffolk County Baseball League			

Tableau 27 : La « Fondation brooklynoise pour le base-ball amateur » et son réseau d'associations, 1952

Source : *BE*, 30 décembre 1952.

Il est frappant de constater que la majorité des associations n'avait pas une activité exclusivement sportive. Cela confirme que la Fondation visait plus large que le base-ball uniquement. De plus, on remarque une forte présence des organes traditionnellement détenteurs de l'autorité morale comme l'Eglise et l'Armée. En effet, cinq associations religieuses reflètent la représentation tripartite des groupes confessionnels à Brooklyn (catholiques, juifs, protestants), signe que la Fondation était bien implantée au sein des divers cultes et qu'elle ne favorisait pas une foi plutôt qu'une autre⁹⁷. Deuxièmement, la *Kings County American Legion* ou la *Police Athletic League* étaient proches de l'armée. Enfin, on notera que sur les 8 ligues de base-ball, seulement la moitié se situent à Brooklyn même, les quatre autres se trouvant dans les comtés avoisinants, surtout à Long Island. Cette répartition géographique indique que l'influence des Dodgers dépassait les frontières de Brooklyn et

⁹⁷ On pourrait arguer qu'aux vues de la forte présence de migrants juifs ou de filiation juive à Brooklyn, le judaïsme souffre de sous-représentation (seul le B'nai Brith était lié aux Dodgers).

s'étendait vers la banlieue proche, là même où une majorité de Brooklynais se mirent à déménager en masse à partir des années 1950⁹⁸.

e) *La Fondation et l'image de marque du club*

Outre la mission sportive et sociale de la Fondation étudiée plus haut, on peut également lui trouver une troisième fonction : il est indéniable en effet que le club des Dodgers avait tout intérêt à s'associer activement à une cause aussi populaire que l'encadrement de la jeunesse. Cela améliorerait son image de marque, grandissait son prestige comme entreprise responsable et ancrée dans la réalité de la « communauté », tout en lui apportant des bénéfices directs, à savoir une clientèle plus nombreuse. Sans tomber dans le cynisme d'un Carl Prince qui voit dans les efforts du club pour « séduire » la jeunesse une stratégie d'instrumentalisation à but strictement commercial⁹⁹, il faut pour comprendre l'ancrage grandissant des Dodgers dans Brooklyn se pencher sur les mécanismes de cette valorisation de la mission sociale du club.

Premièrement, les efforts des Dodgers pour encadrer la jeunesse locale ne lui auraient pas profité en termes d'image de marque si ceux-ci n'avaient été mis en valeur par un appareil médiatique collaboratif. Comme on l'a vu précédemment, le *Brooklyn Eagle* était partie prenante de la coopération club/jeunesse, que ce soit lors des rencontres amateurs « Brooklyn contre le monde » (que le journal avait aidées à financer avec Branch Rickey à hauteur de 50 000 dollars chacune¹⁰⁰) ou lors de la création de la Fondation (que le rédacteur en chef pour le sport Tommy Holmes avait publiquement appelé de ses vœux). Plus précisément, les journalistes du *Eagle* ne reculaient devant aucune hyperbole pour redorer le blason du club. En août 1949 par exemple, alors que Rickey avait annoncé qu'il donnerait la recette des matches de play-offs entre les Dodgers et les Cardinals « aux bonnes œuvres catholiques, aux philanthropies juives et aux associations protestantes du borough », le journaliste s'empressa de louer « la grâce de Rickey dont la générosité bénéficierait tous les citoyens de Brooklyn le 23 août »¹⁰¹. Quatre ans plus tard, ce fut au tour de Walter O'Malley d'être encensé sur la place publique comme « un Père Noël, non pas seulement le 25 décembre, mais 365 jours par an » après qu'il eut expédié une douzaine de balles de base-ball neuves à un certain frère Théophile d'un monastère de l'Indiana qui lui demandait quelques

⁹⁸ Après la Deuxième Guerre mondiale, la hausse des salaires, l'expansion des routes, l'économie de crédit et les prêts du gouvernement facilitèrent le déménagement de nombreux habitants de Brooklyn vers Richmond (l'actuel Staten Island), Queens et les comtés de Nassau et Suffolk (Long Island), qui gagnèrent un million d'habitants entre 1950 et 1960, Rosenwaik, *Population Hist. of NYC*, 132.

⁹⁹ Prince, *Brooklyn's Dodgers*, op. cit., « Kids' Ball : The Dodgers and Brooklyn's Boys », 119-137.

¹⁰⁰ « Victory Dinner Honors Boro, World Ball Stars », *Brooklyn Eagle*, 11 août 1946.

¹⁰¹ *Brooklyn Eagle*, 5 août 1949.

balles usagées¹⁰². Quelques mois plus tard, un éditorial du *Eagle* résumait, non sans emphase :

« Aucune institution de notre cru a fait davantage que le club de base-ball des Brooklyn Dodgers pour répandre la gloire de Brooklyn aux confins les plus reculés de la planète. [...] De surcroît, le président O'Malley endosse la responsabilité envers la communauté qui incombe au chef d'une institution si remarquable et il contribue généreusement aux associations charitables et sociales du *borough* en mettant un accent tout particulier sur la jeunesse »¹⁰³.

Les initiatives du club en faveur de la jeunesse, comme la Fondation, valaient donc au club les éloges dithyrambiques de la presse qui encensait régulièrement son sens des responsabilités envers la population locale et son dévouement pour une cause aussi noble. Toutefois, la médiatisation des actions sociales du club fonctionnait sur un deuxième pilier : une fine triangulation entre le club, la presse et les écoles du *borough*.

En effet, le *Eagle* défendait son rôle de « quotidien de la communauté » en publiant très régulièrement les résultats des ligues interscolaires : il donnait les noms des joueurs, les détails du match, les classements et dressait même le portrait de certaines « futures vedettes » comme Frank Fontana « de St Patrick, sur Kent Avenue » ou Jimmy Midlaw, « de Ste Barbe, à Parade Grounds »¹⁰⁴. De tels reportages (sans intérêt en dehors du lectorat brooklynois) faisaient écho aux initiatives des Dodgers en faveur de la jeunesse car le club « s'évertuait », d'après Carl Prince, à recruter régulièrement une dizaine de joueurs issus de ces équipes amateurs au sein de leur organisation, afin de faire miroiter aux jeunes locaux que le base-ball des *sandlots* (terrains vagues) menait naturellement au base-ball professionnel¹⁰⁵. A titre d'exemple, on peut citer deux manchettes parues, pour l'une dans le *Eagle*, pour l'autre dans le bulletin d'information des Dodgers, *Line Drive*, faisant état de 4 lanceurs du *CYO* de Brooklyn (mais résidant à Long Island) signés aux Dodgers en 1943 et d'un total de 108 jeunes locaux engagés dans les équipes mineurs des Dodgers en 1947¹⁰⁶.

Pour résumer, la presse locale faisait la publicité des équipes scolaires du *borough*, chez qui les Dodgers recrutaient, avec un clair dessein communautaire, des joueurs du cru. Mais pour que la synergie soit parfaite, il fallait que les trois acteurs se retrouvent en un seul lieu : Ebbets Field. Effectivement, les Dodgers, prêtaient régulièrement leur stade aux quarante équipes scolaires de la ville, fait unique dans le pays d'après Marty Adler, ancien fan

¹⁰² Jimmy Powers, pas de titre, *New York Daily News*, 13 janvier 1953.

¹⁰³ « What the Dodgers' Winning of Pennant Means to Brooklyn », *Brooklyn Eagle*, 20 septembre 1953.

¹⁰⁴ Pour le surnom du *Eagle*, voir la « biographie » du journal par Schroth, *The Eagle* ; pour la couverture des matches locaux, voir *BE*, 25 juillet 1951 (« victoire de St Athanase contre Ste Bernadette, 3-0 ») ou *BE*, 23 juillet 1951 pour le portrait des « stars » montantes.

¹⁰⁵ « Avec habileté, les Dodgers engageaient jusqu'à dix garçons de Brooklyn chaque année en les formant dans le système complexe des programmes amateurs du Parade Grounds », Prince, *Brooklyn's Dodgers*, xii.

¹⁰⁶ « Flock Signs Four Rookies », *Brooklyn Eagle*, 12 mai 1943 ; *Line Drive*, janvier 1947, 9-1, 3.

et président du *Brooklyn Dodgers Hall of Fame*¹⁰⁷. De plus, Johnny Haines, le chef des ouvriers d'Ebbets Field, avait signé un partenariat avec des lycées locaux, comme St Francis, Brooklyn Prep, ou St John's, chez qui il recrutait son personnel fixe et ses « bataillons d'extras » en cas d'affluence inattendue¹⁰⁸. Ce faisant, Haines contribuait grandement à l'ancrage du club dans la vie locale, ici les milieux scolaires, même si sa politique étant discriminatoire (il se refusait à engager des filles, de son aveu incapables de contrôler la foule si turbulente du stade).

Au final, la rencontre du club, de la presse locale et des écoles du *borough* à Ebbets Field fournit un exemple patent de la relation d'interdépendance entre ces trois acteurs. Elle leur était mutuellement bénéfique et servait l'enracinement du club dans la ville ainsi que son incarnation au cœur même de ce qui rythmait la vie locale. L'analyse de cette synergie triangulaire illustre les mécanismes par lesquels le club tirait un grand bénéfice en termes d'image de marque de son action pour la jeunesse, une action d'autant plus aboutie qu'elle incorporait le *Dodger Knot-hole Club* que la Fondation finançait et pilota avec subtilité dans les années 1950.

2.3. Le Dodger Knot-Hole Club et le Welcome Home Dinner : entre commerce et morale

a) Un succès croissant pour une institution à plusieurs facettes

Né en 1938 à l'instigation de Larry MacPhail, le *Dodger Knot-Hole Club (DKHC)*, dont le but était de distribuer des places gratuites pour Ebbets Field aux jeunes défavorisés du *borough* et des environs, ne connut un réel essor que dans les années 1950. A cette époque, un comité directeur, élu chaque année par les membres actifs, choisissait celles des associations pour la jeunesse qui recevrait les billets promotionnels. Ces derniers étaient valables pour une rencontre sans grand enjeu, souvent un après-midi de semaine : ce choix permettait d'emplir Ebbets Field à moindre frais (ce qui était bon pour le moral des joueurs) et n'empiétait pas pour autant sur les ventes de billets lors des matches à forte influence du samedi et du dimanche après-midi. Aux vues des chiffres, l'initiative du *DKHC* connut un grand succès : de 1951 à 1955, alors que l'équipe connaissait son heure de gloire sur les terrains, le nombre de places gratuites mises à disposition annuellement par le *DKHC* augmenta de 100 000 à 250 000¹⁰⁹. Cette hausse témoigne à la fois que le club n'y perdait pas

¹⁰⁷ « Brooklyn était le seul endroit où tous les lycées jouaient à Ebbets Field. Moi j'y ai joué. On était autorisé à faire des matches inter-lycée [...]. Il y avait des matches des ligues de jeunes aussi », Marty Adler, entretien cité.

¹⁰⁸ « Ebbets Usherettes ? Banish the Thought », *Brooklyn Eagle*, 6 avril 1945.

¹⁰⁹ *Brooklyn Eagle*, 24 janvier 1951 et 29 janvier 1954 ; *New York Journal American*, 12 avril 1955.

financièrement, gage d'une bonne stratégie commerciale, mais aussi que de plus en plus d'associations trouvaient un intérêt à amener leurs jeunes à Ebbets Field.

On trouvait parmi les bénéficiaires du *DKHC* des associations pour la jeunesse également membres de la Fondation comme le *Brownsville Boys Club*, organisation de jeunes juifs d'un quartier pauvre de l'est de Brooklyn, soutenue par Abraham Stark, commerçant local réputé, et présidé par Jack « Doc » Baroff¹¹⁰. La passion des jeunes de Brownsville pour les Dodgers était telle que les 25 places offertes par le *DKHC* ne suffisaient pas : Baroff fut contraint un jour de demander à son homologue gestionnaire de la *Police Athletic League* qu'il fournisse les quelques 175 entrées manquantes¹¹¹ ! Parallèlement, certains bénéficiaires n'étaient pas dans la Fondation, comme les jeunes garçons et filles sous l'autorité de Monseigneur James Rogers du *Queen of All Saints Rectory* à qui James Kelly, figure du tout Brooklyn et membre actif du *DKHC* se chargea d'envoyer des places en 1955, après un échange courtois de lettres¹¹². Le succès populaire du *DKHC* provenait probablement de sa qualité trans-générationnelle. En effet, les *Knot-Hole Clubs* existaient dans toutes les grandes villes du base-ball depuis les années 1920 et avaient marqué l'enfance de beaucoup de fans devenus adultes dans les années 1940 et 1950. Un poème de John L. McAteer reproduit dans un livret publié par les Dodgers en 1946 atteste cette présence mémorielle et affective. Il traite d'un fan affluant, assez riche pour s'offrir des places près du banc (*dugout*) des joueurs, mais qui regrette le temps du « knot-hole » :

« Comme un monarque perché sur son trône / jouissant d'un vue panoramique
du champ-centre* jusqu'au marbre* / [...] je sens que quelque chose en moi fait
défaut / ce frisson et ce suspense insoutenable / que seul un gamin peut
connaître, quand il regarde à travers le trou d'une palissade »¹¹³.

Mais cette appartenance du *DKHC* au passé était complétée par une inscription dans la réalité de son temps : de 1950 à 1957, les Dodgers supervisèrent une émission télévisée pour la jeunesse appelée « Happy Felton Knot-Hole Gang Show ». Comme son nom l'indique, ce programme, diffusé l'après-midi avant les matches à Ebbets Field, faisait figurer un comédien bedonnant, Happy Felton, et trois jeunes joueurs membres du *DKHC*, auxquels un professionnel des Dodgers montrait quelques techniques de jeu avant de les évaluer et

¹¹⁰ voir Gerald Sorin, *The Nurturing Neighborhood, the Brownsville Boys Club and Jewish Community in Urban America, 1940-1990*, New York, New York University Press, 1990.

¹¹¹ Cette anecdote est rapportée dans le livret « Up from Nanny Goat Park », *Brownsville Boys Club*, 1953, Brooklyn Public Library, Brooklyn Coll., archives du *BCSP*, boîte « BBC ».

¹¹² James Kelly, échange de lettres avec James Rogers, 6 juin et 19 juillet 1955, Brooklyn College, Special Collection, James Kelly Papers.

¹¹³ John L. McAteer, « Knothole Days », in livret « Welcome Home Dinner, 1946 », collection privée O'Malley & Seidlers, Los Angeles.

d'offrir au meilleur d'entre eux des cadeaux payés par le sponsor, Mutual Savings Banks of Brooklyn¹¹⁴.

Le *DKHC* était donc une sous-division de l'action des Dodgers pour la jeunesse locale qui connut un grand succès, essentiellement parce qu'il était bien implanté dans les quartiers de Brooklyn et qu'il jouissait d'une bonne image auprès d'un large public. Sa fonction était commerciale autant que caritative.

b) *Le Welcome Home Dinner*

Ces deux volets du succès du *DKHC*, commercial et caritatif, sont inséparables et se retrouvent tous deux présents lors de ce qui constituait le point d'orgue de l'année du *DKHC*, le repas annuel du début de saison (*Knothole Club Welcome Home Dinner*). Cet événement, tenu avec rigueur la veille du premier match des Dodgers à domicile, se déroulait dans le somptueux hôtel St George de Brooklyn Heights devant un parterre de plus de 1 000 jeunes garçons et filles, membres du *DKHC*, triés sur le volet par leurs associations respectives¹¹⁵. Ils avaient l'occasion de rencontrer les dirigeants, les personnalités du club et surtout une demi-douzaine de joueurs afin de discuter avec eux de base-ball, de la saison à venir, et de se faire autographier « en masse tout ce qu'ils pouvaient se mettre sous la main », comme l'écrivit un journaliste en 1954¹¹⁶. L'année suivante, certains joueurs comme Carl Erskine ou Preacher Roe montrèrent aux jeunes joueurs comment tenir correctement une balle de base-ball ; d'autres comme Pee Wee Reese, Russ Meyer ou le manager Walt Alston, se contentaient de prêcher un optimisme de rigueur en prédisant la victoire des Dodgers en fin de saison. Mais de tous c'était Gil Hodges, le talentueux défenseur de 1^{ère} base, qui était le plus applaudi, sûrement car il était le seul des Dodgers à habiter le *borough* toute l'année et parce que les Brooklynais l'avaient pris en affection depuis sa mauvaise phase à la batte (*batting slump**) lors de la *World Series* de 1952 et d'une partie de la saison 1953¹¹⁷. De surcroît, les commentateurs pour la radio ou la télé, comme Connie Desmond, Vin Scully ou Andre Baruch, véritables membres de l'équipe aux yeux des fans, étaient présents, de même que Happy Felton, animateur du jeu télévisé d'avant match, le « Knothole Gang Show », et Gladys Gooding l'organiste tant aimée d'Ebbets Field. Le raout eut tant de succès qu'à partir de 1954, il était retransmis à la télévision, sur le canal WOR, pour « les millions qui n'avaient

¹¹⁴ Diffusée sur WOR-TV channel 9, la chaîne new-yorkaise qui retransmettait les matches des Dodgers, ces émissions étaient enregistrées en direct à Ebbets Field, message de « Matha531 » posté le 7/12/06 sur le forum *Baseball Fever*, disponible à <http://www.baseball-fever.com/showthread.php?t=54751>, consulté le 09/07/09.

¹¹⁵ Voir *Brooklyn Eagle*, 11 avril 1954, pour l'édition de 1954 par exemple ; les jeunes avaient entre 10 et 12 ans

¹¹⁶ *Brooklyn Eagle*, 13 avril 1954.

¹¹⁷ Dave Anderson, « Team Determined to Win, Knot Hole Club Fans Told », *New York Journal American*, 12 avril 1955 et Saccoman, « Gil Hodges », consulté le .

pu venir en personne » faute de place¹¹⁸. Au final, tout lors de ce dîner concourrait à procurer au jeune fan l'excitation de la saison renaissante et un avant-goût des plaisirs à venir. Ed Wilson, Jr., directeur exécutif du *Brooklyn Eagle*, présent à l'édition de 1954, ne s'y trompa pas : par ces attentions, le club « s'assurait la fidélité de futurs fans de base-ball et des Dodgers », dit-il sans son discours inaugural¹¹⁹.



Photographie 40 : « La manière forte » : les joueurs des Dodgers rencontrent la jeunesse locale, 1955

Source : « Strong Arm Tactics », *New York World-Telegram & Sun*, 12 avril 1955

L'apparition des joueurs des Dodgers lors des réceptions organisées par le DKHC (ici le *Welcome Home Dinner* de 1955) tendait à faire d'eux des héros aux yeux de la jeunesse locale. Ici Carl Furillo et Billy Loews (à droite) montrent à des jeunes du *Knot-Hole Club* comment tenir une ball de base-ball, sous le regard d'O'Malley.

Mais cette fidélisation du public juvénile s'accompagnait d'un discours moralisateur. Effectivement, Wilson remarqua également que les dîners étaient « l'occasion de donner à la jeunesse un exemple de bonne conduite sur et en dehors du terrain ». En 1953, le *Sunday News* rappelait que les recettes tirées du dîner seraient converties en équipement de base-ball distribué aux jeunes joueurs, à la manière de la Fondation¹²⁰. Deux ans plus tard, ce fut le président du Conseil du DKHC, George Wildermuth lui-même, qui clôtura son long discours adressé aux joueurs sur ces mots : « les Dodgers font plus que toute autre association que je connais afin de combattre la délinquance juvénile. Par votre attitude sur le terrain et votre *fair play*, vous êtes des héros pour ces jeunes garçons »¹²¹. Cette exemplarité s'illustre dans les photographies qui étaient prises des joueurs en compagnie des jeunes fans : ils étaient à la fois accessibles (par leur âge, leur sourire,) et distants (leur talent, les costumes qu'ils portaient), conformément à la définition classique du héros¹²² (voir Photographie 40).

¹¹⁸ « Knot-Hole Welcome Mat Out for Dodgers », *Brooklyn Eagle*, 11 avril 1954.

¹¹⁹ Gene Lushbaugh, « Cheering Throng Welcomes Dodgers at Gala Knot-Hole Fete », *BE*, 13 avril 1954.

¹²⁰ *Sunday News*, 5 avril 1953.

¹²¹ Dave Anderson, « Team Determined to Win », op. cit., avril 1955.

¹²² Les héros sont des « êtres particuliers, proches et distants à la fois, insaisissables et familiers », Vigarello, « Le regard et les spectacles », 138.

Au final, il est évident que l'objectif mercantile du *Welcome Home Dinner* était indissociable d'une visée éducative, de même que l'œuvre du *DKHC* en général. Il s'agissait d'impliquer les dirigeants, les joueurs, les élites de la ville et les plus jeunes fans dans une célébration des bienfaits de l'équipe pour la jeunesse brooklynoise.

Pour conclure plus généralement, le club des Dodgers, par l'entremise de sa Fondation pour le base-ball amateur, se chargeait de financer et de superviser un grand nombre, probablement la majorité, des actions émanant du monde associatif ou caritatif en faveur du base-ball amateur à Brooklyn. Tout concourrait à démontrer que le soutien pour l'équipe et l'engagement dans la lutte contre la délinquance juvénile étaient inextricablement liés. Mais cette communion autour des valeurs du base-ball s'accompagnait d'une volonté de contrôle social.

3. LES DODGERS DANS LA LUTTE CONTRE LA « DELINQUANCE JUVENILE »

A lire les déclarations d'intention des associations, les comptes-rendus d'après-match et les propos tenus lors des dîners de gala, il semble que toutes les œuvres de bienfaisance liées de près ou de loin aux Dodgers partageaient un objectif commun : juguler la « délinquance juvénile ». Dans les années 1950, ce mot fourre-tout avait perdu tout contenu empirique au profit d'une définition moralisatrice et chargée politiquement. Ce qui nous intéresse ici est la relation que la lutte contre la « délinquance juvénile » entretenait avec la promotion de la pratique du base-ball amateur par le club des Dodgers. Se fondant sur la longue tradition de sportisation des œuvres charitables, les acteurs de la charité brooklynoise ont, avec le concours des dirigeants du club, élaboré une axiologie manichéenne autour du combat contre la « délinquance juvénile ». Elle eut pour conséquence de moraliser la pratique et le spectacle du base-ball en traçant des lignes de failles très nettes entre le « bien et le mal », le « foyer et la rue », la « démocratie et le communisme ». L'exposé suivant se penche, pour finir, sur les mécanismes présidant à la construction d'un réseau cohérent et intégré d'acteurs sociaux impliqués à la fois dans la promotion du base-ball, la formation de la jeunesse, la lutte contre la « délinquance juvénile » et la défense des intérêts brooklynois.

3.1. Un combat de circonstance pour une cause mal définie

Très à la mode dans les années 1940 et 1950, ce concept mis au point au début du 20^{ème} siècle par les sciences sociales behavioristes puis diffusé au grand public avait une

définition élastique¹²³. Objet de fascination pour les éducateurs, les psychologues, les parents de classe moyenne ou les forces de l'ordre, la « délinquance juvénile » décrivait aussi bien les bandes criminelles organisées que les « rebelles sans causes » popularisés par James Dean en 1955¹²⁴. Dans le contexte de la guerre froide, ce syntagme prit une tournure moralisatrice et s'éloigna encore davantage de toute définition appuyée sur un travail empirique et contextualisé, comme l'avait pourtant appelé de ses vœux le sociologue de l'Ecole de Chicago Robert E. Park :

« Le problème de la délinquance juvénile semble avoir sa source dans des conditions sur lesquelles, dans l'état présent de nos connaissances, nous avons très peu de contrôle, ce pourquoi l'ensemble du problème mérite une enquête plus approfondie que celle que nous lui avons consacré jusqu'ici » [...] « Ce que nous savons déjà sur les relations étroites entre l'individu et la communauté atteste clairement que la délinquance juvénile n'est pas, avant tout, un problème de l'individu mais du groupe »¹²⁵

Au contraire, dans les années 1950, ce terme englobait de manière homogène et réifiante tout ce qui se rapportait de près ou de loin aux manifestations du comportement social des adolescents, sans distinction d'âge, de sexe, de résidence ni de milieu socio-professionnel ou ethno-racial. La « délinquance juvénile » devint un « mot fourre-tout » (*catch-all phrase*), le combat pour la juguler une « panacée » (*cure-all*) et s'opposer à ses méfaits faisait partie du répertoire obligatoire du réformisme américain ordinaire. Il n'est donc pas étonnant que ce qu'on appellera son « contenu politico-moral » puise dans le contexte des années 1940 et 1950, à savoir la Deuxième Guerre mondiale et la lutte contre le communisme.

3.2. Le contenu politico-moral du combat contre la « délinquance juvénile »

a) Le poids de la guerre, le rôle de la famille et le besoin de « leaders »

Dans un premier temps, la lutte contre la « délinquance juvénile » s'inscrit dans un contexte marqué par le souvenir proche de la Deuxième Guerre mondiale et en particulier la lutte contre le fascisme. Une rétrospective sur la Fondation de Bert Hochman dans le *Eagle* en 1950 donnait le ton : « En voyant les contributions de la Fondation aux quartiers les plus

¹²³ Sur les usages du mot voir David B. Wolcott, *Cops and Kids : Policing Juvenile Delinquency in Urban America, 1890-1940*, Ohio State University Press, 2005, 10-13.

¹²⁴ Hollywood donna un visage inquiétant au « délinquant juvénile » à travers une série de films comme *Rebel Without a Cause* (1955), *Riot in Juvenile Prison* (1956) ou *The Cool and the Crazy* (1957), James Stuart Olson, *Historical Dictionary of the 1950s*, Greenwood Publishing Group, 2000, 149.

¹²⁵ Robert E. Park, « Community Organization and Juvenile Delinquency », in Park, Burgess et McKenzie, dir., *The City*, 110-1.

pauvres de Brooklyn, vous comprendrez sans mal la pertinence qu'il y a à armer les gangs d'adolescents avec des balles et de battes (...). Ce sont des armes fabuleuses dans la guerre incessante [contre la délinquance juvénile] »¹²⁶. La métaphore était limpide : la bataille contre l'ennemi continuait, un ennemi intérieur cette fois. En effet, à l'après-guerre, l'aisance financière des GI's rentrés du front avec une bonne paye côtoyait les difficultés des plus jeunes, dont certains sombrèrent dans la névrose et les gang jusqu'aux années 1950 où la guerre décorée d'une part et les décès causés par la prise d'héroïne d'autre part mirent un terme au phénomène des gangs de jeunes blancs¹²⁷. Lucide sur ce problème de la jeunesse, l'ancien président des Etats-Unis Herbert Hoover avait déclaré lors d'un discours à Brooklyn en 1944 à l'invite du *Boys Club of America* :

« Alors que le monde attend, l'oreille tendue, les dernières nouvelles du front, une autre bataille se déroule à l'intérieur de nos frontières. Il s'agit de la bataille contre la montée de la délinquance chez les jeunes. C'est une bataille cruciale car de son issue dépend le futur de milliers de jeunes gens et dans une large mesure le futur de la nation elle-même »¹²⁸.

Echo aux propos d'Hochman, ce combat capital était d'autant plus difficile à remporter que les années de guerre avaient laissé la jeunesse dans un désarroi moral le plus complet, du moins aux yeux de John Cashmore, président du *borough* de Brooklyn de 1940 à 1961. Les brouillons d'un de ses discours devant le *Flatbush Boys' Club* révèlent une grande inquiétude. A une époque où « les fondements moraux de l'humanité [furent] mis à mal par les horreurs de la guerre », écrivit-il, « quatre années de la plus abjecte brutalité [avaient rendu] les jeunes esprits influençables incapables de faire montre d'un comportement moral ». Afin de ne pas « succomber aux forces paralysantes qui incitent à faire le mal et d'apaiser l'équilibre émotionnel perturbé des garçons et des filles », il suggérait à chaque « membre de la communauté » de participer au combat contre la délinquance juvénile¹²⁹.

Pour endiguer ce « mal de l'époque »¹³⁰, il proposait de revenir à des valeurs morales établies, à commencer par celles de la famille. Cashmore en appelait aux parents pour être à la fois « un conseiller et un ami » et « revivifier les relations avec ceux qui devraient trouver en [eux] les valeurs d'un *leader* ». Selon lui, « trop de parents s'en remet[taient] à l'école pour endosser seule les responsabilités de l'éducation ». Il développa une série d'oppositions

¹²⁶ *Brooklyn Eagle*, 30 juillet 1950.

¹²⁷ Shroth, *The Eagle*, 196-198.

¹²⁸ Herbert Hoover, « A Statement Relative to the Problem of Juvenile Delinquency », 1944, in Lester Donald Crow, *Our Teen-age Boys and Girls*, Ayer Publishing, 1969. Le discours fut publié à l'origine dans le *Brooklyn Eagle*.

¹²⁹ John Cashmore, « Brouillons du discours devant le *Flatbush Boys' Club* », Brooklyn College Library, Special Collection, John Cashmore Papers, #2002-02, pas de date.

¹³⁰ « Flatbush Boys' Club, Annual Report, 1952-3 », Brooklyn College Library, Special Collections, 1.

qui mettaient en valeur le foyer face aux mille dangers de « la rue », espace fantasmée sans identité précise qui condensait toutes les inquiétudes. Le jeune y était soumis aux influences des plus vieux qui narraient les récits de « vols, de meurtres, de cambriolages ou d'autres actes délictueux »¹³¹. La « rue » l'attirait vers les endroits sombres comme les salles de billard, les maisons abandonnées ou les espaces interlopes, loin du regard des adultes. En fait, l'extérieur n'était valorisé que s'il était le lieu d'activités physiques ou éducatives encadrées par des adultes. D'ailleurs, si la meilleure école restait pour lui, le foyer familial, il incitait donc les jeunes à se mettre sous la tutelle des *Boys Scouts* ou de la *Police Athletic League (PAL)* qui avaient « une influence considérable sur la manière dont les jeunes du pays construis[aient] leurs corps et leurs esprits ». Il est vrai qu'à travers la *PAL*, les forces de police organisaient un grand nombre de rencontres sportives pour les jeunes dans la plupart des quartiers de Brooklyn, mais des associations comme le *FBC* participaient aussi à l'instruction morale des jeunes : « ils se font des esprits purs et sains en ayant de saines lectures (*the right kind of literature*) ». L'harmonie idéale entre corps et esprit était encore de rigueur dans le Brooklyn des années 1950.

b) *Le joueur de base-ball comme héros pour la jeunesse*

Le président du *borough* n'était pas le seul à tracer un parallèle entre la pratique sportive, « la formation de corps forts », et l'instruction morale : les dirigeants des Dodgers n'hésitèrent pas à solliciter l'exemplarité des joueurs de l'équipe, perçus comme de véritables *leaders*. Ils étaient d'abord des modèles sur le terrain : le jeu de base-ball, quoique le plus souvent individuel, comporte des moments où un joueur se sacrifie pour son équipe, comme pendant un amorti (*sacrifice bunt*)¹³². Exemple de solidarité pour le bien commun, le *bunt* était le propre des frappeurs moyens comme Pee Wee Reese ou Carl Furillo, tous deux appréciés à Brooklyn pour leur sens du dévouement au service des frappeurs de longue distance comme Duke Snider ou Gil Hodges. De plus, l'humilité des joueurs était encensée lors des entraînements d'avant-match, auxquels le public avait accès. On les voyait répéter avec application, et une grande dextérité, les exercices fondamentaux du base-ball comme les réceptions de balle au sol (*fielding groundballs**) ou les simples lancers, ceux-là mêmes que les joueurs amateurs et juniors s'évertuaient à maîtriser lors de leurs propres entraînements.

Mais les joueurs faisaient surtout office de modèles moraux, tant un grand nombre d'entre eux étaient actifs dans le milieu des associations caritatives de Brooklyn. Pete Reiser,

¹³¹ Cashmore, « Brouillons du discours devant le Flatbush Boys' Club », op. cit., de même que les suivantes.

¹³² Il s'agit d'une action de jeu durant laquelle le frappeur retient son coup afin de placer la balle au plus près du marbre, dans le but de permettre à un joueur déjà placé sur base d'avancer tandis que la défense est occupée à attraper cet amorti.

Bruce Edwards et Rex Barney se rendirent par exemple en 1948 au dîner de gala donné par la *CYO* pour la fin de sa saison amateur¹³³. En soutenant la *CYO Junior League* et en posant pour le journal *Brooklyn Eagle* avec deux prêtres, ils associaient directement l'image du club à celle des œuvres de bienfaisance du *borough*, notamment celles qui luttèrent le plus contre la délinquance juvénile. Dans la même veine, en 1949, le révérend Powell, directeur de la *CYO*, invita cinq joueurs des ligues professionnelles de base-ball nés à Brooklyn à participer au petit-déjeuner de communion organisé annuellement à la cathédrale St James. Si seulement deux d'entre eux jouaient aux Dodgers (Steve Lembo et Cal Abrams), ce dernier était un des rares joueurs juifs de l'équipe, ce qui montrait aux jeunes présents que le club ne pratiquait pas de discrimination religieuse et donnait, pour ainsi dire, sa chance à tout le monde, un message particulièrement populaire dans les années 1950¹³⁴. D'ailleurs, il est frappant de constater que les joueurs africains-américains des Dodgers étaient très actifs dans les œuvres charitables du *borough* et du Grand New York, du moins d'après les sources consultées. Par exemple, en décembre 1949, quelques jours avant Noël, le receveur Roy Campanella (dont la mère était Italienne et le père Africain-Américain) se rendit avec Jackie Robinson dans un hôpital pour donner des cadeaux à des orphelins¹³⁵. De même, ce dernier participa à une « fête de la Liberté » organisée par le maire de New York pour décerner des prix aux « jeunes citoyens remarquables » de 175 quartiers de la ville¹³⁶.

Malgré ces investissements tangibles pour la jeunesse locale de la part des joueurs des Dodgers, rien ne semble avoir eu plus d'influence que leur aura symbolique. En effet, le joueur de base-ball était une idole pour les jeunes depuis le début du siècle : les succès de Ty Cobb et de Honus Wagner puis de Babe Ruth et Lou Gehrig furent médiatisés *via* des romans, des magazines, des cartes à collectionner, des livres d'autographes, *etc.* A l'après-guerre, sa stature était encore plus grande, comme l'illustre un remarquable dessin montrant un gigantesque joueur des Dodgers, couronne de champion sur la tête s'adressant à un jeune membre du *Knot-Hole Club* pour lui demander si celle-ci lui allait bien. Et le jeune, au comble de l'admiration, de répondre avec l'accent brooklynois, « ell' t' va parfait'ment » (voir Illustration 19). Même si ce dessin (un cadeau personnel de Maximilian Moss, du *DKHC*, à James Kelly) appartient à la sphère privée et ne fut probablement pas reproduit ailleurs, il illustre que les jeunes admiraient (*looked up to*, littéralement) les joueurs de base-

¹³³ « Help Celebrate », *Brooklyn Eagle*, 5 octobre 1948.

¹³⁴ Les trois autres joueurs étaient Tommy Holmes (Boston Braves), Rudy Yandoli (club mineur des Giants) et Georges Liddy, (club mineur des Yankees), « Outstanding Baseball Players of the Boro Met Up Again Yesterday », *Brooklyn Eagle*, 30 octobre 1949.

¹³⁵ « Orphans Cheered at Yule Parties ; Youngsters in Hospitals, Too, Receive Gifts as New York Aids Its Unfortunates », *New York Times*, 21 décembre 1949, 60.

¹³⁶ « Youths Honored At Play Centers ; 350 Chosen as "Good Citizens" Get Mayor's Certificates at Freedom Train Fete », *New York Times*, pas de date connue.

ball, héros sportifs et modèles moraux par leur investissement dans les causes touchant la jeunesse.

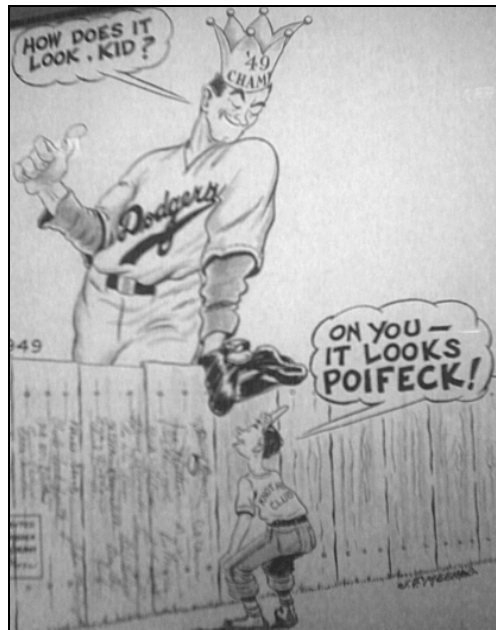


Illustration 19 : « How Does it Look, Kid ? », ou le joueur des Dodgers comme héros du jeune Brooklynais, 1949

Source : dessin agrandi en poster, nom de l'auteur illisible, 1949, Brooklyn College Library, Special Collections
Dans les années 1950, le joueur de base-ball était souvent représenté comme un héros sportif doublé d'un modèle moral pour les enfants qui l'idolâtraient à travers plusieurs médiums, comme la collection d'autographes. Ici les signatures des Dodgers de 1949 figurent sur la palissade, symbole du *Knot-Hole Club*.

Il est difficile de savoir si cet engagement de la part des joueurs relevait d'un choix personnel ou plutôt d'un mot d'ordre de la direction. Dans tous les cas il participait d'une volonté globale de la part du club de s'afficher avec les représentants des autorités morales brooklynoises. Cet engagement communautaire reposait sur un axiome très simple : les Brooklynais aimaient et soutenaient les Dodgers ; il fallait donc que le club s'engage dans les causes qui touchaient son public. Il s'ensuivait que les joueurs devaient avoir un comportement public et privé des plus irréprochables. Du moins, ce fut ce que souligna la brève crise qui opposa la direction des Dodgers au révérend Vincent J. Powell, directeur du *CYO* de Brooklyn.

c) Un contre-modèle : Leo Durocher face au CYO

Le *CYO* de Brooklyn, depuis sa fondation en 1940, avait été très proche des activités caritatives des Dodgers, surtout compte tenu de l'amitié entre Branch Rickey, président du club jusqu'en 1950 et le révérend Vincent J. Powell¹³⁷. L'intérêt de ce dernier pour les activités sociales des Dodgers se prolongea dans les années 1950, sous la présidence de

¹³⁷ *Brooklyn Eagle*, 27 février 1947.

Walter O'Malley, avec qui il entretenait de bons rapports, facilités sans doute par l'obédience catholique du président d'origine irlandaise. Ce n'est donc pas un hasard si vers 1952, Powell siégeait comme vice-président du *Dodgers Knot-Hole Club (DKHC)*¹³⁸. Pourtant au printemps 1947, les relations entre l'homme d'Eglise et le « Mahatma » traversèrent une courte crise, révélatrice du poids de la morale sur les œuvres charitables pilotées par les Dodgers.

Le 27 février 1947, Powell annonça par courrier à George Wildermuth, président du *DKHC*, qu'il était contraint de retirer le *CYO* de ce dernier, suite aux frasques matrimoniales de Leo Durocher, alors *manager* et joueur du club. Aussi célèbre pour sa hargne de vaincre que pour son goût de l'alcool et des jeux d'argent, Durocher avait épousé en secondes noces l'actrice hollywoodienne Laraine Day, alors même que son premier mariage n'avait pas été annulé par les autorités¹³⁹. La lettre de démission de Powell, reproduite *in extenso* dans le *Eagle*, n'était pas outragée mais solennelle : selon lui, le *CYO* ne pouvait cautionner un tel acte commis par une personnalité phare des Dodgers. Leo Durocher n'était pas « le genre de meneur que la jeunesse de Brooklyn devait idéaliser et imiter », écrivit-il, et rester dans le giron du *DKHC* aurait été « en contradiction avec les enseignements moraux que le *CYO* dispens[ait] aux 125 000 jeunes dont il s'occup[ait] » et aurait « sap[é] la confiance que les jeunes et leurs parents accord[aient] au *CYO* »¹⁴⁰. L'affaire suscita beaucoup de réactions parmi le public brooklynois, certaines réprouvant la décision de Powell, d'autres la saluant. Par exemple, un certain Clarence Heller loua dans une lettre au *Eagle* ce qu'il appela « la purification du sport » mené par l'homme d'Eglise et incita Rickey à limoger sur le champ Durocher, « un employé qui attire la critique de tout le pays sur l'entreprise qui l'embauche »¹⁴¹. Pour Heller, « aucun champion n'[était] au-dessus des codes moraux ». Fustigeant le crime d'*hubris* de Durocher il rappela en quelque sorte que le club appartenait au peuple de Brooklyn, cette « grande communauté qui ne perd[ait] jamais une occasion d'œuvrer pour la bonne santé de ses jeunes ». Ce témoignage illustre que, pour certains fans, la pureté morale reflétée par l'équipe prévalait sur les résultats sportifs et la popularité de tel joueur. Il en allait de l'identité même du club que ses joueurs demeurent en tous points exemplaires.

Ce jugement semblait partagé par Ford Frick, président de la *National League*, qui suspendit le 10 avril 1947 Leo Durocher des terrains de base-ball au motif qu'il se montrait trop souvent avec des membres de la mafia et qu'il partageait son appartement avec un

¹³⁸ *Brooklyn Eagle*, 24 janvier et 18 février 1951, 29 janvier et 11 avril 1954.

¹³⁹ McGee, *The Greatest Ballpark*, 191.

¹⁴⁰ « Durocher Hit as *CYO* Quits Knot-Hole Club », *Brooklyn Eagle*, 27 février 1947.

¹⁴¹ Cette citation et les suivantes, Clarence Heller, « Sees Rebuke to Durocher as Step in Sports Cleanup », Letter to the Editor, *Brooklyn Eagle*, 6 mars 1947.

bookmaker notoire¹⁴². Cette suppression mit indirectement un terme à la crise entre le CYO et les Dodgers : le 10 avril, soit deux mois environ après sa missive de démission, Powell s'exprima en faveur du retour de son association dans le *DKHC*, réintégration entérinée neuf jours plus tard par le président Wildermuth¹⁴³. Suite à ce retour à l'ordre, Powell fournit lui-même l'épilogue à cette anecdote en rappelant quelle était selon lui la mission du club : « le club de base-ball des Dodgers est avant tout la réunion de citoyens responsables qui ont à cœur le bien être et le développement moral des jeunes de cette ville »¹⁴⁴.

d) *Les Dodgers et la lutte multiforme contre le communisme*

Le vocabulaire axiologique employé dans la lettre de Heller ou les déclarations outragées de Powell (« purification », « codes moraux », « enseignements moraux ») soulignent nettement que la morale constituait un pilier de la lutte contre la délinquance juvénile par le biais du base-ball. Mais ce combat se caractérisait par d'autres attributs, relatifs au contexte de l'époque, à savoir la guerre froide. Sport éminemment américain, encouragé par Franklin Roosevelt pendant la guerre, le base-ball fut, selon l'historien Ron Briley, un des instruments de la politique culturelle anti-communiste. Selon lui, un certain nombre de sénateurs, de propriétaires de club, de journalistes, cherchèrent à engager le base-ball dans la guerre froide, prônant que le sport était essentiel au maintien du « mode de vie américain » et à l'endoctrinement des jeunes pour endiguer l'influence de l'idéologie communiste¹⁴⁵. A Brooklyn, le combat contre la délinquance juvénile convergea avec la propagande anti-communisme à trois niveaux.

Primo, ce qui comptait avant tout était que les jeunes soient maintenus occupés (*kept busy*). Pour Arthur C. Ebinger, président du bureau du *Flatbush Boys' Club*, cela était d'autant plus important qu'il estimait les jeunes, par essence, inaptes à se guider eux-mêmes. « Dans chaque communauté », disait-il pour justifier le rôle de son association, « il y a des centaines de garçons qui n'ont pas l'occasion d'utiliser leur temps libre de manière constructive et auquel il manque des leaders et des guides »¹⁴⁶. Cette abondance de liberté sans guide lui paraissait dangereuse au plus haut point : sans repère ni garde-fou, le jeune tomberait à coup sûr dans les mains des idéologues communistes. D'ailleurs, la possibilité de la délinquance juvénile naissait des valeurs mêmes de l'Amérique, à savoir la « liberté de pensée, de culte, de parole », qui, si elle n'était pas supervisée par un l'adulte, inciterait le

¹⁴² Ces charges étaient exagérées et laissent plutôt penser à une cabale contre le véhément Durocher, seulement quelques jours avant l'intégration de Jackie Robinson, McGee, *The Greatest Ballpark*, 191, voir aussi chap. 5.

¹⁴³ « CYO Set to Rejoin Lip-less Knot-Hole Club », *Brooklyn Eagle*, 10 avril 1947 et *BE*, 19 avril 1947.

¹⁴⁴ « CYO Ban on Durocher Withdrawn », *Brooklyn Eagle*, 5 décembre 1947.

¹⁴⁵ Briley, *Class at Bat*, 55-72, sur l'anti-communisme de Branch Rickey, Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 24.

¹⁴⁶ « FBC, Activities Program, 1952-3 », 1.

jeune à l'utiliser à des fins criminelles¹⁴⁷. C'est pourquoi Ebinger se félicita que son œuvre sociale propose en 1954 un nombre d'activités supérieur à l'année précédente et que davantage de jeunes y aient participé¹⁴⁸.

Secundo, cette guerre à l'oisiveté, mère de tous les vices, s'accompagnait d'une réprobation de toute forme de fainéantise et d'assistantat. Pour John Cashmore, grâce aux œuvres pour la jeunesse, « l'adolescent n'attend[ait] pas qu'on lui serve le monde sur un plateau d'argent »¹⁴⁹. Il était volontaire et actif car suscité par des *leaders* « sachant tirer le meilleur de lui-même et lui donner le désir du succès ». Le conservatisme moral se muait donc en éloge du volontariat et, ce qui n'est pas une surprise en pleine période de guerre froide, en condamnation du communisme. Pour le président du *borough*, « être membre du *FBC* [était] la meilleure munition contre le communisme et tous les autres « -ismes » contraires à l'esprit de l'Amérique (*unamerican*) qui pourraient être une menace pour le bien-être de notre pays ». En bref, de la pratique du base-ball au salut de la nation, il n'y avait qu'un pas. Pour citer de nouveau les brouillons de John Cashmore : « s'engager dans la compétition sportive et par la même acquérir l'esprit de fair-play et de démocratie [était] la colonne vertébrale de la prospérité nationale ». Au final, le problème de la délinquance juvénile tel que les acteurs des œuvres de bienfaisance le considéraient alors, était indissociable du combat idéologique qui opposait les Etats-Unis à l'URSS.

Enfin, on soulignera un troisième parallèle : le combat contre la délinquance juvénile *via* la promotion du base-ball, comme la politique culturelle anti-communiste, reposaient sur une conception positiviste de l'action humaine. En effet, les deux entreprises postulaient que l'esprit humain était malléable et qu'à force de conditionnement, toute forme de déviance, qu'elle soit comportementale ou idéologique, pouvait être corrigée. A cet égard, l'action sociale fournie par le *Juvenile Guidance Center* est éloquent. Cette clinique psychiatrique située à Brooklyn Heights se targuait en mai 1951 d'avoir remis dans le droit chemin les plus coriaces délinquants de la ville¹⁵⁰. Sa directrice, Mme Ford Bartlett, se félicitait d'avoir recours aux toutes dernières techniques psychothérapeutiques : en plus d'un traitement médicamenteux, les jeunes patients subissaient une thérapie comportementale fondée sur l'adaptation à la société environnante¹⁵¹. Dans cette conception, le délinquant juvénile était un inadapte social qui méritait un redressement pour s'accorder aux normes de la société.

¹⁴⁷ « *FBC*, Annual Report, 1952-3 », op. cit.

¹⁴⁸ « *Ibid.* », en 1952, l'organisation s'occupa de 2768 garçons, dont 60% avaient entre 8 et 13 ans. 600 d'entre eux, soit plus d'1/5, allèrent au moins une fois à Ebbets Field, grâce au partenariat entre le *FBC* et le *DKHC*.

¹⁴⁹ John Cashmore, « Brouillons du discours devant le *Flatbush Boys' Club* », John Cashmore Papers, Brooklyn College Library, Special Collection, 2002-02, pas de date ; comme la citation suivante.

¹⁵⁰ « By Laws of Brooklyn Juvenile Protective Association », Brooklyn Public Library, Brooklyn Coll., archives du BCSP, boîte 43, série 7

¹⁵¹ *Brooklyn Eagle*, « Juvenile Guidance Center to Treat Kids to Ball Game », 15 mai 1951.

Témoignage saisissant du potentiel thérapeutique accordé au base-ball durant la guerre froide, le *Juvenile Guidance Center* s'associa en 1951 aux efforts consentis par le club des Dodgers en faveur de la jeunesse. En effet, la directrice se proposa d'envoyer à Ebbets Field quelques jeunes lors de l'opération nommée « amène un gamin au match »¹⁵². En fait, le sens profond de cette action tient dans un détail linguistique : le *Eagle* titra « Juvenile Guidance Center to Treat Kids to Ball Game », or le mot « treat » signifie à la fois « faire plaisir » et « traiter », comme on administre un traitement à un malade. Le jeu de mot, bien intentionnel, indique que dans l'esprit des travailleurs sociaux de l'époque emmener les jeunes délinquants à Ebbets Field revenait à les divertir tout en leur prodiguant un soin censé corriger leur inadaptabilité sociale.

Cette assimilation entre la sortie au match de base-ball à Ebbets Field et la thérapie comportementale fondée sur l'adaptation aux normes perçues de la société souligne qu'on prêtait au club des Dodgers la capacité d'agir sur la qualité morale et sociale des enfants et adolescents. Cette croyance, loin d'être immanente, fut façonnée par le contexte ambiant de lutte contre la délinquance juvénile, un combat très vivace à l'immédiat après-guerre et au début de la guerre froide qui était indissociable d'une lutte pour les valeurs de l'Amérique. Le base-ball – le club l'avait bien compris – constituait un des piliers de cette américanité. Pour asseoir ce rapport d'équivalence entre base-ball, protection de la jeunesse et défense de l'américanité, il fallut que le club construise méticuleusement des affiliations avec les institutions caritatives de la ville. Au vrai, les Dodgers étaient au cœur d'un réseau intégré et cohérent d'acteurs sociaux impliqués dans la promotion du base-ball et la lutte contre la « délinquance juvénile », réseau dont il faut étudier la sociologie, les mécanismes de fonctionnement et les effets.

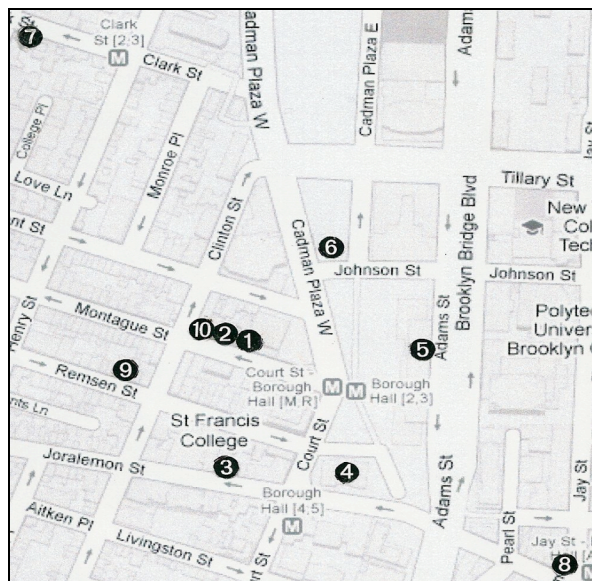
3.3. Comprendre le consensus : sociologie du réseau d'actions caritatives

a) Un réseau intégré géographiquement

Le club des Dodgers se trouvait au centre (symbolique et littéral) d'un réseau d'œuvres charitables dont les membres se connaissaient et se fréquentaient régulièrement. Toutes ces œuvres charitables avaient leur bureaux dans un rayon de 460 mètres autour du siège des Dodgers, situé au 215 Montague Street, comme le montre la Carte 9. La convergence géographique de ces lieux de décisions dans une petite section de Brooklyn, où figuraient des institutions aussi importantes que la mairie du *borough*, la rédaction du *Brooklyn Eagle* ou la Cour suprême du comté de Kings, suggère l'existence d'un réseau

¹⁵² Ibid.

intégré et au fonctionnement fluide. Les personnels de cette dizaine d'institutions liées à la fois aux Dodgers et au combat contre la « délinquance juvénile » pouvaient aisément déjeuner ensemble chez Gage & Tollner's ou à l'hôtel St George, organiser une réunion dans les salons de l'élitiste « Brooklyn Club » ou se croiser dans les couloirs de la *Brooklyn Trust Company*, du palais de justice ou de la mairie du *borough*. Par ailleurs, ce carré décisionnel était situé à Brooklyn Heights, quartier historique, habité depuis le 18^{ème} siècle par les élites politiques et commerçantes de la ville et relié directement au quartier financier et politique de Manhattan par le pont de Brooklyn (voir Carte 10).



Carte 9 : Convergence géographique des œuvres caritatives liées aux Dodgers

Source : Google Maps pour le fond de carte; archives primaires pour les adresses
Echelle : à cette taille de carte (8 x 7,55 cm) 2 cm valent 230 m.



Carte 10 : Carte de situation de la Carte 9 au sein de la partie nord et centrale de Brooklyn

Sources : Google Maps pour le fond de carte ; légende : le rectangle vide indique la zone représentée dans la Carte 9 ; le carré noir la localisation du stade Ebbets Field. Cette carte montre très nettement que le cœur décisionnel des Dodgers (Brooklyn Heights) était séparé de son cœur sportif (Ebbets Field, à Crown Heights, à environ 5 kilomètres au sud).

Vignette	Siège ou édifice	Adresses et remarques
1	Brooklyn Dodgers Brooklyn Amateur Baseball Foundation Dodgers Knot-Hole Club	215 Montague Street ; siège du club et des ses œuvres pour la jeunesse
2	Juvenile Guidance Center	201 Montague Street ; institut de rééducation pour les jeunes
3	Catholic Youth Organization	191 Joralemon Street ; puissante association catholique liée aux Dodgers par l'entremise du <i>Knot-Hole Club</i>
4	Brooklyn <i>borough</i> Hall	209 Joralemon Street ; siège de la vie politique locale
5	Cour suprême du comté de <i>Kings</i>	360 Adams Street ; de nombreux juges étaient des proches de l'ancien avocat Walter O'Malley
6	Siège du Brooklyn Eagle	24 Johnson Street ; journal de la "communauté" ¹⁵³ , partenaire régulier des Dodgers
7	Hôtel St George	51 Clark Street ; lieu où se tenaient toutes les réceptions données par les Dodgers
8	Restaurant Gage & Tollner's	372-4 Fulton Street ; restaurant fréquenté par les élites du quartier ¹⁵⁴
9	Brooklyn Club	131 Remsen Street ; club social élitiste où se rencontraient les notables du <i>borough</i> ¹⁵⁵
10	Brooklyn Trust Company	177-9 Montague Street ; partenaire financier depuis les années 1910

Tableau 28 : Légende de la Carte 9

Une telle proximité géographique mettait les individus en contact les uns avec les autres et formait ce que le sociologue de l'économie Mark Granovetter appelle un « réseau encadré » (*embedded network*). Dans ce type d'organisation,

« Les choix d'un individu sont relatifs aux choix et comportements des autres individus, de même qu'aux liens personnels prévalant dans les réseaux, ces derniers étant définis comme un ensemble régulier de contacts ou de relations sociales entre les individus ou des groupes d'individus »¹⁵⁶.

Il y a donc fort à parier que les individus membres de cette dizaine d'institutions s'influencèrent réciproquement, mécanisme qui débouche fréquemment sur la création d'un consensus, entendu comme l'« opinion de la majorité », voire d'une coalition, définie comme la « réunion momentanée de [...] personnes dans la poursuite d'un intérêt commun

¹⁵³ Raymond A. Schroth, *The Eagle and Brooklyn : A Community Newspaper, 1841-1955*, op. cit.

¹⁵⁴ *Ibid.*, 187.

¹⁵⁵ Le club fut fondé en 1865 et accueillait, sous l'influence de Henry E. Pierrepont, les notables de l'élite protestante, remplacés dans les années 1900 par les démocrates irlandais qui firent mainmise sur la politique locale, Edward Lewine, « Neighborhood Report : Brooklyn Heights ; a Club Dies ; So Does Part of Brooklyn », *New York Times*, 24 janvier 1999 ; Charles Ebbets était un habitué et Walter O'Malley était membre du conseil, *Current Biography*.

¹⁵⁶ Mark S. Granovetter, *Le marché autrement : les réseaux dans l'économie*, Sociologie économique, Paris, Desclée de Brouwer, 2000, préface, 12, je souligne.

d'oppositions ou de défense »¹⁵⁷. On peut donc raisonnablement faire l'hypothèse qu'outre cette convergence géographique des lieux de décision, la plupart des membres de ces institutions étaient liés par le partage d'une même opinion, notamment à propos de la lutte contre la « délinquance juvénile ». En effet, une grande majorité d'entre eux étaient des experts de la formation de la jeunesse, aussi bien des éducateurs, des policiers que des juges, comme le montre l'étude prosopographique suivante.

b) *Prosopographie des « entrepreneurs de causes »*¹⁵⁸

La méthode prosopographique (du grec *prosopos*, la personne) permet de mettre en valeur les liens personnels qui existent entre les membres d'un groupe et le fonctionnement d'une institution ou la construction d'un projet commun. L'étude pionnière de Sir Lewis Namier sur les membres de l'aristocratie anglaise et les députés aux Communes montra par exemple des liens « que l'observation directe du fonctionnement politique de l'institution ne permettait pas de percevoir »¹⁵⁹. Comme l'écrit Jean-Philippe Genet,

« seule l'étude méticuleuse des origines sociales, régionales, des relations familiales des carrières et des formations intellectuelles permettait de découvrir l'ensemble de ces liens et de mettre à jour la structure qui, pour l'essentiel, permettait d'expliquer de façon cohérente le fonctionnement de l'ensemble ».

Sur le même modèle, le but du tableau analytique qui suit (Tableau 29) est de montrer non pas tant les liens entre les membres du Bureau du *Knot-Hole Club* des Dodgers entre 1946 et 1953 que la similarité de leur profil professionnel et, par inférence, de leur expertise en matière de formation de la jeunesse. L'identité professionnelle des membres du bureau atteste que le *DKHC* était animé par une coalition d'experts de l'éducation, d'industriels, de juges et d'hommes politiques brooklynois, ainsi que des représentants des autorités morales comme l'Eglise, la police ou l'armée¹⁶⁰. De plus, beaucoup de ceux-ci étaient salariés des Dodgers ou siégeaient au comité directeur du club (7). Enfin huit membres sur 37 étaient actifs à temps plein ou partiel dans des associations caritatives. On peut dès lors parler d'un écheveau d'interrelations au sein d'un milieu plutôt homogène professionnellement et en termes de valeurs.

¹⁵⁷ Le Nouveau Littré, Dictionnaire historique de la langue française, 2008 ; Le Nouveau Petit Robert, 2008.

¹⁵⁸ J'emprunte ce terme à Sandrine Lefranc et Isabelle Sommier, « Les émotions et la sociologie des mouvements sociaux », in Traïni, dir., *Emotions... Mobilisations !*, 279.

¹⁵⁹ Jean-Philippe Genet, « introduction », in Françoise Autrand, dir., *Prosopographie et genèse de l'Etat moderne*, Paris, Ecole Normale Supérieure de jeunes filles, 1986, 10, je souligne.

¹⁶⁰ Précisément 3, 6, 5, 3 et 7 sur 37 individus considérés.

Nom (et fonction si autre que membre du Bureau)	Profession / Charge
Ahern, William	Policier (prob.)
Anderson, Howard (Sec. de 1946 à 1953)	Membre de la YMCA de Bedford
Barnewall, George A.	A partir de 1930, VP. et membre du Conseil des <i>trustees</i> de la <i>Brooklyn Trust Company</i> ; en 1934, prés. de la Chambre de commerce de Flatbush ; VP. du <i>Brooklyn National League Baseball Club</i> à cette époque ; en 1947 prés. du comité de campagne du Conseil brooklynois des <i>Boy Scouts</i> d'Amérique ; leader franc-maçon ¹⁶¹
Bermingham, Charles E. (VP. en 1946)	Révérénd ; en 1945, était dir. de la <i>CYO</i>
Boyer, James	Arbitre de Ligue majeure ¹⁶²
Collins, John F.	Business manager des Dodgers
Craig, Thomas	Sergent dans l'armée américaine (prob.)
Crane, John	Cadre du <i>CYO</i> de Brooklyn ¹⁶³
Cuff, Thomas J.	Juge à la Cour suprême de Garden City (Long Island)
Day, Chase L.	Sec. de la National City Bank ¹⁶⁴
Dixon, Robert J.	Général décoré de la Seconde Guerre mondiale
Donovan, Edmund C. (Trés. de 1946 à 1953)	Agent immobilier brooklynois (prob.)
Dunn, William P	Avocat (prob.)
Finch, Robert	Assistant de Branch Rickey ¹⁶⁵
Gunderson, Christopher	Cadre des <i>Boys Scouts</i> de Brooklyn ¹⁶⁶
Hickey, Harry R. C.	Ami d'O'Malley, ancien membre du directoire des Dodgers ¹⁶⁷
Kelly, James	Haut-fonctionnaire du comté de Kings
Lister, Harry	Maire de Rockville Centre (Long Island)
Livingston, Jacob H (Hon)	Démocrate dans les années 1930 puis juge à la Cour suprême de Brooklyn
Loomis, Richard B. (VP. de 1951 à 1953)	SG. de la Croix Rouge de Brooklyn ¹⁶⁸
Lyons, Timothy D.	Industriel (<i>Brooklyn Gas Company</i>) (prob.)
Meagher, Edward (VP. de 1946 à 1951)	Capitaine de police (prob.)

¹⁶¹ « Barnewall Elected to the Board of Brooklyn Trust Co. » *New York Times*, 22 mars, 1940, 34 ; « Heads Boy Scout Drive », *New York Times*, 6 novembre 1946 ; « G. A. Barnewall, 64, Dodger Executive ; Vice President Of The Brooklyn Club Succumbs -- Official Of Manufacturers Trust », *New York Times*, 16 avril 16, 1952.

¹⁶² A partir de 1963, il fut nommé cadre exécutif assistant des conseils des Boy Scouts du Grand New York ; auparavant, il occupait la même fonction à Brooklyn, « Umpires For Opening Day ; National And American Leagues Assign Men For Tuesday » *New York Times*, 14 avril 1946 ; « Scout Executive Named », *New York Times*, 14 juillet 1963, 35.

¹⁶³ *Brooklyn Eagle*, 24 janvier et 18 février 1951 ; 29 janvier et 11 avril 1954.

¹⁶⁴ « Brooklyn Bankers Club Elects New President », *New York Times*, 13 décembre 1939, 48.

¹⁶⁵ « Owen Returning To Dodgers' Fold », *New York Times*, 9 avril 1946.

¹⁶⁶ « Brooklyn Scouts Will Aid ; Youths to Push Sales of War Bonds in Schools of Borough », *New York Times*, 11 avril 1943, 44.

¹⁶⁷ Golenbock, *Bums*, 568.

¹⁶⁸ « Heads Red Cross Drive In Brooklyn Second Time », *New York Times*, 28 juin 1950, 13.

Moss, Maximillian (VP. en 1946)	Avocat puis juge à la Cour suprême de Brooklyn ; Membre du <i>Board of Education</i> de New York à partir de 1946 ; en 1947, SG. du comité de levée de fond pour la Croix Rouge de Brooklyn ; en 1949, élu prés. du <i>Board of Education</i> de New York pour 7 ans ¹⁶⁹
Murray, Alexander F.	Enseignant (prob.)
Nolan, James B. (VP. en 1953)	Vice-préfet de la police de New York
Parrott, Harold	Ancien journaliste, puis responsable des déplacements pour les Dodgers
Powell, Vincent J. (VP. de 1951 à 1953)	Révérant, dir. de la branche bowling de la <i>CYO</i> en 1945, puis de la branche baseball
Rhatigan, Joseph M	En 1941, dir. de l'assistance publique pour la ville de New York, puis en 48 dir. assistant du service "loisirs" ¹⁷⁰
Shiebler, Howard A. (VP. en 1946)	En 1935, journaliste et sec. du Surintendant des écoles ; jusqu'en 1947, chargé des camps d'été ; puis coordinateur des relations publiques du <i>Board of Education</i> de l'Etat de New York jusqu'en 1956 ¹⁷¹
Stark, Abe	Commerçant local, philanthrope, chef de campagne du maire O'Dwyer, candidat à la présidence du <i>borough</i> de Brooklyn en 1949, puis président du conseil municipal de New York de 1953 à 1970 ¹⁷²
Trum, Walter E Sr.	Notable et industriel brooklynois depuis les années 30 ; membre en 1939 du cercle d'amis de Charles Ebbets se réunissant au Brooklyn Club ; SG. de la société EJ Trum, Inc., fabriquant de carton à Brooklyn ¹⁷³
Ughetta, Henry (Hon)	Juge à la Cour suprême de Brooklyn
Wildermuth, George C. (prés. puis SG. de 1946 à 1953)	Prés. de l'Association du barreau de Brooklyn
Wilson, Edwin B. (prés. de 1951 à 1953)	Dir. exécutif du <i>Brooklyn Eagle</i> ; pour Schroth, est « typique de l'esprit du <i>Eagle</i> » et « assure [par son ancienneté dans le journal] la continuité entre le vieux et le jeune Brooklyn » ¹⁷⁴
Wyrzten, Harry M.	En 1942, cadre du <i>FBC</i> ¹⁷⁵
Zeitz, Harry	En 1943, à la tête d'un grand magasin, décoré par la Fédération des bonnes oeuvres juives de New York et de Brooklyn pour sa philanthropie, puis en 1946, SG. d'une campagne de levée de fonds pour une oeuvre juive ¹⁷⁶

Tableau 29 : Prosopographie des membres du bureau du *Knot-Hole Club* des Dodgers, 1946-1953¹⁷⁷

Source : « Welcome Home Dinner, 1946 », livret publié par le *Brooklyn Eagle*, Collection privée, O'Malley & Seidler Partners, Los Angeles ; *BE*, 24 janvier et 18 février 1951 ; *BE*, 29 janvier et 11 avril 1954.

¹⁶⁹ En 1961, il devint président du Conseil de la communauté juive de Brooklyn « Brooklyn Lawyer, Civic Worker Made Member Of School Board ; Moss Is Sworn in by O'Dwyer for a Full Term of 7 Years » *New York Times*, 11 mai 1946, 25 ; « Red Cross Aide Named ; Maximilian Moss Will Head Brooklyn Drive Committee », *NYT*, 12 janvier 1947, 31 ; « Moss Named Head of School Board ; 4 Members Abstain As Attorney Succeeds Clauson in Most Bitter Contest in 25 Years », *NYT*, 11 mai 1949, 31 ; « Soviet Suppression of Judaism Charged », *NYT*, 15 juin 1962, 5.

¹⁷⁰ « Youths Honored at Play Centers ; 350 Chosen as 'Good Citizens' Get Mayor's Certificates at Freedom Train Fete », *New York Times*, 16 décembre 1948, 39.

¹⁷¹ Shiebler, Howard A. « Play Camps are Filled ; Thousands of Children are 'Making Things' in the Summer Centres », *NYT*, 18 août 1935 ; « State Education Aide Resigns », *NYT*, 20 octobre 1956, 29.

¹⁷² Il fut élu président du *borough* de 1960 à 1970 « Abe Stark of Brooklyn, Who Led City Council Dies », *New York Times*, 4 juillet 1972, 20.

¹⁷³ « Ebbets Toasted at Diner Paid For by Request », *Brooklyn Eagle*, 30 octobre 1934.

¹⁷⁴ Schroth, *The Eagle*, 179.

¹⁷⁵ « Flatbush Parade Opens CDVO Drive ; Procession Ends at Brooklyn College Stadium, Where a Patriotic Rally is Held ; 25,000 Workers Sought ; Speakers Emphasize that All Have a Duty to Perform in the Present Struggle », *New York Times*, 5 juillet 1942.

¹⁷⁶ « Federation Honors Four ; Namm, Rothschild, Schaap And Zeitz Guests at Dinner », *New York Times*, 24 novembre 1943, 7.

¹⁷⁷ Légende : dir. : directeur ; prés. : président ; (prob.) : probablement ; sec. : secrétaire ; SG. : secrétaire général (Chairman) du conseil des directeurs ; trés. : trésorier ; VP. : vice-président.

L'existence d'un tel entre-soi eut une conséquence sur l'action des Dodgers pour la jeunesse locale. Issu des classes moyennes ou aisées, cette cohorte d'experts et de notables locaux partageait probablement une vision consensuelle de la nature de la « délinquance juvénile » et des voies à considérer pour la diminuer. Il n'est d'ailleurs pas sûr que la politique choisie (à savoir, l'influx d'argent et le recours aux distinctions des membres les plus exemplaires) fût efficace. En suivant le sociologue de l'Ecole de Chicago Robert Park, on peut même supposer, au contraire, que l'action de cette coalition d'experts et de notables locaux était inefficace. Une grande partie de ces entrepreneurs de cause ne vivait pas « au même niveau » que ceux qu'il prétendait connaître et aider, à la différence de ceux que Park nomme les « experts efficaces », ancrés dans la « communauté »¹⁷⁸. Cette hypothèse est étayée par les analyses de Raymond Schroth sur la distance grandissante dans les années d'après-guerre entre les besoins de la population du *borough* et la vision que s'en faisait l'élite de Brooklyn, une cohorte de juristes, d'hommes d'affaires, d'élus et de responsables associatifs fédérée autour du *Brooklyn Eagle*¹⁷⁹.

Pour conclure, le club des Dodgers par ses affiliations avec une vingtaine d'associations caritatives et juvéniles du *borough* et des environs participa à plein au combat très populaire dans les années 1940 et 1950 contre la « délinquance juvénile ». Quoique ce syntagme ne possédât aucune définition claire ou empirique, il présida à la naissance d'une sorte de coalition conservatrice. Celle-ci était fédérée à la fois autour d'une proximité géographique et d'une communauté de position sociale et elle avait à cœur de défendre des valeurs telles que la famille, le rôle meneur des adultes et la lutte contre le communisme. Il est donc manifeste que le combat des Dodgers contre la « délinquance juvénile » était inextricable des préoccupations culturelles et sociales qui caractérisaient Brooklyn à l'échelle locale. Pour aller plus loin, on constate même que les divers acteurs sociaux impliqués dans cette coalition défendirent une identité brooklynoise peu encline à la mixité raciale.

4. LA JEUNESSE AFRICAINE-AMERICAINE, UNE CAUSE OUBLIEE ?

De toute évidence, le club des Dodgers s'évertuait à toucher un large public à travers la vingtaine d'œuvres caritatives qu'il soutenait : associations de quartier, œuvres catholiques ou protestantes, sociétés juives d'entraide, toutes trouvaient leur place sous le grand chapiteau de la générosité du club. Pourtant cette préoccupation prétendument universelle négligea un pan entier de la jeunesse brooklynoise, à savoir les jeunes Africains-Américains, arrivés en

¹⁷⁸ Robert E. Park, « Community Organizing & the Romantic Temper », Park, Burgess et McKenzie, dir., *The City*, 113-114.

¹⁷⁹ Schroth, *The Eagle*, 182-192.

masse dans le *borough* dans les années 1940 et 1950¹⁸⁰. Sur les 26 associations membres de la Fondation en 1952, seulement une seule était une œuvre de la communauté noire, de plus aucun *leader* de la « communauté africaine-américaine » de Brooklyn ne figurait au comité directeurs du *DKHC*¹⁸¹. Le réseau d'œuvres de bienfaisance piloté par les Dodgers fut donc peu ou prou indifférent à la cause des jeunes Africains-Américains alors que les besoins en aide sociale de la communauté africaine-américaine étaient considérables, et que les gangs des *Saints*, *Falcons* ou autres *Beavers* commencèrent dès 1943 à causer le trouble dans les rues des quartiers noirs¹⁸². Il ne s'agit pas ici de condamner *a posteriori* ce qu'on pourrait qualifier de racisme institutionnel, mais de questionner et expliquer ce que Carl Prince a justement nommé une « anomalie digne d'intérêt »¹⁸³.

4.1. L'action en demi-teinte en faveur de la jeunesse africaine-américaine

La direction des Dodgers n'utilisa pas à des fins politiques ou sociales l'événement majeur dans l'histoire de la déségrégation raciale que fut, le 15 avril 1947, l'intégration de Jackie Robinson chez les Dodgers. Ce paradoxe saisissant fut souligné à juste titre par Carl Prince en 1996,

« Il était très clair que l'équipe des Dodgers était, à un degré unique à l'échelle du pays, intimement imbriquée dans la vie et la conscience collective (*psyche*) de Brooklyn, en particulier de ses jeunes issus des minorités ethniques (*ethnic kids*). Toutefois, il faut relever une anomalie digne d'intérêt : les Dodgers furent des pionniers dans l'intégration raciale du base-ball ; en même temps, la communauté africaine-américaine resta invisible aux yeux des cadres du club, du moins à en juger par les sources journalistiques »¹⁸⁴.

De fait, ce silence est d'autant plus frappant que le club aurait pu faire de Robinson un héros et un modèle pour la jeunesse noire, comme le préconisaient les nombreux experts cités plus hauts qui estimaient que les jeunes avaient besoin de *leaders*. De plus, Robinson n'était pas un cas isolé puisqu'en 1952 quatre autres joueurs de couleur l'avaient rejoint aux Dodgers, portant ainsi à cinq sur neuf le nombre d'Africains-Américains dans l'équipe. Mais les changements dans la composition des Dodgers sur le terrain ne furent pas actés dans le profil

¹⁸⁰ Sur l'histoire sociale des Africains-Américains à Brooklyn, voir Craig S. Wilder, *A Covenant with Color : Race and Social Power in Brooklyn*, New York, Columbia University Press, 2000 (1994).

¹⁸¹ Seule la *CYO* se montra encline à soutenir la cause des Africains-Américains, mais de manière indirecte : en avril 1948, l'antenne du *CYO* de Chicago remit une médaille à Jackie Robinson et en novembre, la branche de Brooklyn rédigea un manifeste pour mettre fin à la ségrégation raciale dans le bowling ; *Brooklyn Eagle*, 13 avril et 23 octobre 1948.

¹⁸² Eric C. Schneider, *Vampires, Dragons and Egyptian Kings : Young Gang in Postwar New York*, Princeton University Press, 2001, 63.

¹⁸³ Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 133.

¹⁸⁴ *Ibid.*, 133.

général de l'action caritative du club en faveur de la jeunesse, qui resta très majoritairement aveugle aux besoins des jeunes Africains-Américains. Au vrai, l'intégration de Robinson, qui mit un terme à plus de 70 ans d'existence d'une « ligne de couleur » dans le base-ball, eut un impact très modéré dans le monde associatif piloté par les Dodgers : ni la Fondation ni le *DKHC* ne saluèrent de manière conséquente cette « noble expérience », à en juger par trois indices tangibles et au moins deux symboliques¹⁸⁵.

a) *Evidence tangible et symbolique d'une absence*

Premièrement, en 1953, soit 6 ans après l'intégration de Robinson, la Fondation ne comptait qu'une seule association « noire » sur les 23 qu'elle pilotait. Il s'agissait de « Betsy Head », présidée par l'Africain-Américain Fred Durham, et qui gérait un terrain de sport dans le quartier difficile de Brownsville¹⁸⁶. Deuxièmement, aucun des membres du comité directeur du *DKHC* entre 1946 et 1953 n'appartenait à ce qu'on appelle communément « la communauté africaine-américaine ». Troisièmement, on s'étonnera de l'absence remarquable des joueurs noirs au dîner annuel du *DKHC* : d'après les comptes-rendus, pourtant fouillés du *Brooklyn Eagle*, ni Jackie Robinson, ni Roy Campanella, ni Don Newcombe, ni Joe Black, ni Junior Gilliam n'honorèrent de leur présence cette grande cérémonie d'avant-saison, du moins avant 1955. De même, cette même année, le journaliste Dave Anderson remarqua que « tous les joueurs étaient présents, sauf Sandy Amoros et la jeune recrue Chico Fernandez »¹⁸⁷. Faut-il conclure que les Africains-Américains et les Hispaniques étaient *persona non grata* ou que des obstacles matériels (comme des conflits d'emploi du temps, des lieux de résidence trop éloignés de Brooklyn) empêchaient leur venue à ces grandes réunions entre le club et son public de jeunes fans ? Dans tous les cas, on ne peut imputer ces absences à leur niveau sportif tant au moins quatre de ces sept joueurs contribuèrent aux succès des Dodgers dans les années 1940 et 1950.

Sur le plan symbolique, on remarquera premièrement que sur une photographie représentant une sélection des membres du *Flatbush Boys' Club (FBC)* datée de 1952, seulement deux enfants étaient noirs, soit à peu près 10%¹⁸⁸. Certes ce taux est supérieur à celui de la population noire de Brooklyn (7,4% en 1950), mais il faut rappeler, avec l'historien Harold Connolly, que les besoins en aide sociale étaient disproportionnellement

¹⁸⁵ J'emprunte ce terme à Tygiel, *Great Experiment*.

¹⁸⁶ *Brooklyn Eagle*, 30 décembre 1952 (on voit grâce à une photographie que Fred Durham était un Africain-Américain). Malheureusement les archives manquent pour établir la nature des liens précis entre cette œuvre et le club des Dodgers.

¹⁸⁷ Dave Anderson, « Team Determined to Win, Knot Hole Club Fans Told », *New York Journal American*, 12 avril 1955, Amoros et Fernandez étaient des Cubains à la peau mate et passaient pour des Africains-Américains, voir les entrées sur ces deux joueurs dans <http://www.baseball-reference.com/bullpen>, consulté le 10/07/09.

¹⁸⁸ « FBC, Annual Report, 1952-3 », couverture.

grands dans cette tranche de la population du *borough*¹⁸⁹. Enfin, de manière générale, les enfants africains-américains étaient très rarement représentés sur les photographies ou dessins publiés dans le *Eagle* ou les brochures des associations caritatives concernées par la promotion du base-ball comme vecteur de socialisation des jeunes, ou alors de manière caricaturale. Un exemple saisissant de cette intégration en demi-teinte est fournie par la couverture du programme des activités du *FBC* pour 1952 (voir Illustration 20)¹⁹⁰. Elle montre une quinzaine de jeunes garçons entrant dans un temple à l'effigie du *FBC*. Parmi eux, un seul jeune noir, en bras de chemise portant une casquette et une batte sur l'épaule. Son profil est à s'y méprendre celui de Jackie Robinson, comme si le seul noir qui pouvait participer aux activités du *FBC* devait avoir le profil physique et moral de Robinson. En cinq ans, il était devenu le stéréotype du « bon nègre », athlétique, gouailleur mais rendu inoffensif politiquement par son isolement. A travers ce dessin se lit un pan de l'histoire culturelle de Brooklyn dans les années 1950 : elle avait été la première ville à faire tomber la ligne de couleur (ce qui la rendait légitime pour brandir à tout vent la drapeau de la mixité raciale) mais elle se contentait parfois de représentations caricaturales et d'une intégration de façade.

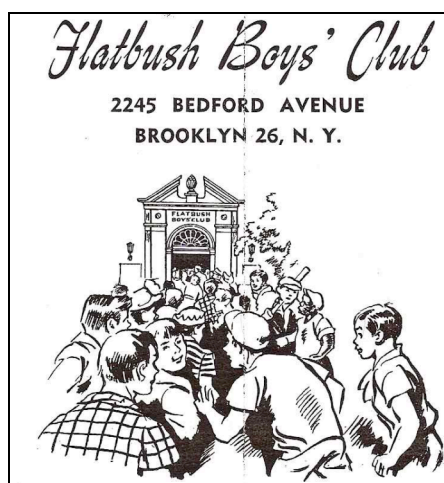


Illustration 20 : Couverture du programme des activités du *Flatbush Boys' Club*, 1952-53

Source : « FBC, Activities Program, 1952-3 », op. cit.

b) Des réactions isolées et ambiguës

Face à ces réserves à la fois tangibles et symboliques de la part des institutions caritatives, il fallut des initiatives personnelles, comme celle de l'Africain-Américain Leon Holmer, pour que les jeunes noirs puissent se rendre gratuitement à Ebbets Field. Ce résidant de Bedford Stuyvesant offrit sur ses propres deniers vingt entrées à des enfants du quartier

¹⁸⁹ Rosenwaïke, *Population Hist. of NYC*, 103 ; sur les carences en matière d'aide sociale à Bedford-Stuyvesant et les débats autour du développement ou non de la YMCA de Carlton Avenue, voir Connolly, *A Ghetto Grows*, 147.

¹⁹⁰ « FBC, Activities Program, 1952-3 », couverture.

pour assister à un match de gala joué au stade des Dodgers en juin 1948¹⁹¹. Acte isolé, difficilement renouvelable, ce geste de philanthropie avait probablement pour but de permettre aux jeunes de voir en personne Jackie Robinson, symbole du combat pour l'égalité raciale pour de nombreux Africains-Américains (quoique lui-même se défendît souvent de jouer ce rôle)¹⁹². De plus, lors des rares occasions où le club des Dodgers mit à l'honneur la communauté africaine-américaine, il s'agissait de souligner le travail accompli pour affirmer l'ordre public et d'inculquer la discipline, autant de motifs lourds de sous-entendus. Par exemple, en 1953, un policier noir, Julius Helfard, assistant du procureur du district chargé de l'escadron anti-racket reçut avant un match à Ebbets Field une plaque en reconnaissance des « services exemplaires [rendus] à la communauté » de la part de l' « Association pour le bien-être de *East Flatbush* », quartier en crise situé non loin du stade. Le même jour, Daniel Schneider, président de la Fondation lui remit, au nom des Dodgers, du matériel de base-ball pour les jeunes de cette association¹⁹³. Cela illustre que les Dodgers préféraient célébrer publiquement à Ebbets Field les approches coercitives plutôt que les élans en faveur de l'intégration raciale par le droit, du moins à cette occasion.

A cet égard, il faut se demander quelle était la position des dirigeants des Dodgers au sujet de la population africaine-américaine de Brooklyn. Il est ardu de répondre nettement à cette question tant le sujet de la discrimination raciale était tabou dans les années 1950. Par exemple, Walter O'Malley, président des Dodgers de 1951 à 1975, laissait rarement transparaître son avis, même lors de communications privées. Écrivant au banquier Richard Brennan qui lui fit part en juin 1955 de l'extension de la *Little League*, ligue de base-ball pour les jeunes adolescents, à Bedford Stuyvesant, quartier noir de Brooklyn, l'avocat de formation répliqua :

« C'est certainement une bonne chose de lire que la zone de Bedford Stuyvesant est désormais dans la *Little League*. Vous savez Dick, rien n'a été une meilleure aubaine pour le base-ball [professionnel] que la *Little League*. Si nous arrivons à ce que nos jeunes pensent base-ball à cet âge, nous n'aurons pas de souci à nous faire pour eux dans les années à venir »¹⁹⁴.

Et le président de conclure en réitérant une thèse souvent évoquée alors : « de la *Little League* sortiront nos futures joueurs de base-ball ainsi que nos fans de demain ». Face à ce style plein

¹⁹¹ *Brooklyn Eagle*, 8 juin 1948.

¹⁹² A ce sujet, Donald Spivey, « The Black Athlete in Big-Time Intercollegiate Sports, 1941-1968 », *Phylon*, vol. 44, n°2, 1983, 116-125.

¹⁹³ « Center to Present Plaque to Helfard for Civic Service », *Brooklyn Eagle*, 15 juillet 1953.

¹⁹⁴ Lettre de Walter O'Malley à Richard Brennan, 6 juin 1955, [document en ligne], <http://www.walteromalley.com>, « documents historiques », consulté le 25/06/07.

de précaution, il est impossible, en toute impartialité, de faire du président un champion de la déségrégation ni un bigot partisan du racisme établi.

En extrapolant, il serait donc erroné de conclure à une absence totale de préoccupation de la part du club pour la cause de la jeunesse africaine-américaine, mais les faits et représentations étudiés ici attestent que le combat fut mené timidement, comme en demi-teinte. Cette frilosité est d'autant plus problématique que les besoins en matière d'aide sociale étaient pourtant considérables pour les Africains-Américains et les Portoricains de Brooklyn.

4.2. Des besoins considérables pour les Africains-Américains et les Portoricains

Si la population noire de Brooklyn ne dépassa jamais 4% du total jusqu'en 1940¹⁹⁵, la diaspora venue des Etats du sud du pays (Georgie, Caroline du Nord et du Sud) changea profondément les rapports sociaux au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale surtout dans certains quartiers qui se colorèrent largement en l'espace de quelques années, comme Bedford Stuyvesant¹⁹⁶. Couplés à l'exode des classes moyennes vers la banlieue, les effets de cette « Grande Migration » eurent pour conséquence de stigmatiser la « population noire », considérée par la presse comme une entité homogène. Le terme devint synonyme d'appauvrissement économique, de déliquescence de la vie de quartier et d'émergence de troubles sociaux¹⁹⁷. Parallèlement, les migrants portoricains, les premiers de l'histoire à arriver par avion, affluèrent à New York après 1945. Plus de 40 000 s'installèrent entre la fin de la guerre et 1946¹⁹⁸. Leur répartition géographique dans les quartiers de Brooklyn fut là aussi disparate. Certains quartiers, comme Williamsburg au nord ou Sunset Park au sud-ouest virent leur population hispanique croître en une vingtaine d'années, conférant à la population blanche un sentiment d'invasion¹⁹⁹. Une grande partie de cette dernière migrait alors vers Queens, Long Island ou le New Jersey, attirée par les subventions fédérales en faveur de l'accès à la propriété dans les zones socialement « harmonieuses »²⁰⁰.

Frappés par la discrimination à l'embauche, les hommes africains-américains de New York gagnaient en moyenne 68% du salaire d'un homme blanc²⁰¹. Cantonnés dans des emplois mal rémunérés de serveurs, de plongeurs, de blanchisseurs, les rares salariés noirs ne

¹⁹⁵ La population noire de Brooklyn passa de 18 367 (1,6% du total) en 1910 à 107 263 (4,0%) en 1940 à 208 478 (7,6%) en 1950 à 371 405 (14,1%) en 1960. Miller, dir., *Brooklyn USA : The Fourth Largest City in America*, 28.

¹⁹⁶ Le quartier de Bedford Stuyvesant vit sa population noire passer de 4% en 1920 à 11% en 1930 à 33% en 1940, avant d'atteindre 49% dix ans plus tard. Ibid., 227-230.

¹⁹⁷ Schneider, 62.

¹⁹⁸ Schneider, 38.

¹⁹⁹ Ment rapporte qu'il y avait 1 820 Portoricains à Sunset Park en 1950 (1,6% du total), 5 000 en 1960 (5%) et près de 24 000 en 1970 (25%). David Ment et Mary S. Donovan, *The People of Brooklyn, A History of Two Neighborhoods*, Brooklyn Educational and Cultural Alliance, 1980, 74.

²⁰⁰ Schneider, *Vampires*, 49.

²⁰¹ Ibid., 36.

pouvaient accumuler la richesse nécessaire pour quitter les vieux quartiers en détresse, comme Bedford à Brooklyn²⁰². Malgré la clarté de leur peau, les Portoricains furent sujets à la même stigmatisation sociale que les noirs parce qu'ils étaient contraints par une politique du logement discriminatoire à résider dans les mêmes quartiers que ces derniers²⁰³. Leur intégration économique fut tout aussi difficile : en 1950, 70% des Portoricains de New York travaillaient dans les trois secteurs les moins bien rémunérés (le textile, la restauration et la manufacture légère)²⁰⁴. Puisque l'économie new-yorkaise passa après guerre d'une économie de biens à une économie de services, migrants noirs et hispaniques furent d'autant plus soumis au chômage qu'ils ne disposaient que de faibles qualifications dans les secteurs porteurs. Pire, leurs enfants ne pouvaient trouver en l'école un espoir de mobilité sociale ascendante. Souvent mal équipés et sur-fréquentés, les lycées techniques des quartiers noirs ne les préparaient pas à être attractifs sur le nouveau marché du travail new-yorkais²⁰⁵.

Incapables de trouver à New York la terre promise que leurs parents étaient venus chercher, beaucoup d'adolescents noirs de Bedford Stuyvesant formèrent des gangs, attirés selon l'historien Eric Schneider, par l'argent facile et l'envie de « créer leur propre monde dans la rue »²⁰⁶. Ainsi, début 1943, les *Saints*, *Falcons*, *Bishops* ou autres *Beavers* se mirent à causer le trouble dans les rues du quartier, frappant des femmes et des personnes âgées, arrachant des sacs à main, brisant des vitrines, commettant délits en tout genre²⁰⁷. Survenant une année avant les émeutes d'Harlem, cette poussée de violence « devint le point focal de réactions racistes et un prétexte pour faire de toute une communauté des criminels »²⁰⁸.

Ainsi, malgré les besoins importants des populations noires et portoricaines en matière d'aide sociale comme en termes d'image auprès de l'opinion publique, les Dodgers et leurs réseau d'associations affiliées n'inclurent pas ces groupes minoritaires et dominés dans leurs nombreuses initiatives en faveur de la jeunesse locale et contre la « délinquance juvénile », efforts que plusieurs entrepreneurs de cause liés à ce réseau avaient pourtant dépeint comme destinés « aux plus indigents de toute race et de toute confession, afin de les tenir écartés des dangers de la rue »²⁰⁹. Comment comprendre ce décalage ?

²⁰² Bedford, quartier noir historique de Brooklyn, devint pour le grand public « Bedford Stuyvesant » à partir des années 1930. Il conserve ce nom de nos jours, Miller, dir., *Brooklyn USA : The Fourth Largest City in America*, op. cit. 231.

²⁰³ Schneider, *Vampires*, 41.

²⁰⁴ Ibid., 40.

²⁰⁵ Ibid., 39.

²⁰⁶ Ibid., 42.

²⁰⁷ Ibid., 63. Liste établie à partir des lettres de plaintes envoyées par des résidents du quartier au maire de New York, par exemple Louis Schachter à Fiorello LaGuardia, 19 juillet 1943, LaGuardia Papers, New York City Municipal Archives.

²⁰⁸ Schneider, *Vampires*, 61.

²⁰⁹ « FBC, Annual Report, 1952-3 », op. cit.

4.3. Trois facteurs explicatifs

Aux vues de ces faits et représentations, il serait erroné de conclure à une absence totale de préoccupation de la part du club pour le combat contre la « délinquance juvénile » africaine-américaine. Mais ils illustrent bien que le combat fut mené timidement, comme en demi-teinte. Comment comprendre cette frilosité, si ce n'est en englobant la question de l'aide à la jeunesse africaine-américaine dans l'épineux sujet des relations interraciales des années 1950 ? Trois facteurs explicatifs se dégagent, de la culture interne du base-ball aux cadres intellectuels utilisés pour penser la race.

Premièrement, depuis les années 1920, base-ball noir et base-ball blanc évoluaient séparément. Résultat du séparatisme racial institué par les lois de la fin du 19^{ème} siècle, comme les lois Jim Crow ou l'arrêt *Plessy contre Ferguson*, les *Negro Leagues* rassemblaient des équipes composées exclusivement de joueurs de couleur. Ces derniers, que certains spécialistes considèrent supérieurs aux vedettes du base-ball blanc, s'affrontaient dans des championnats rendus erratiques par le peu de moyens dont les *Negro Leagues* disposaient²¹⁰. Dans ce contexte culturel, il était presque inconcevable, même après 1947 et l'intégration de Jackie Robinson, de rassembler sur un même terrain des jeunes joueurs noirs et blancs²¹¹. Cela peut expliquer en partie l'absence quasi totale d'œuvre caritative noire dans la Fondation.

Deuxièmement, il est impossible d'interpréter la présence d'une seule association africaine américaine dans le giron de la Fondation comme une exclusion consciente et raisonnée des œuvres noires au service de la jeunesse. Seules les archives de la Fondation, notamment les demandes d'affiliation et les débats qui suivirent, pourraient avérer cette hypothèse. De plus, il est prouvé que les œuvres noires de Brooklyn, notamment celles chapotées par les Eglises épiscopales et abyssiniennes, bien implantées à Bedford Stuyvesant, préconisaient un développement social autonome au sein de la communauté²¹². Cette forme de développement séparé, inspiré des écrits de Booker T. Washington, explique pourquoi les échanges et partenariats avec les œuvres blanches étaient parfois découragés. *A contrario*, il faut souligner que sous l'égide de l'influent *Brooklyn Council on Social Planning* (sorte de secrétariat municipal aux affaires sociales dont la Fondation faisait partie), l'antenne de Brooklyn de la *National Association for the Advancement of Colored People* ainsi que le « comité des relations interraciales » mené par Edward Cleaveland prônaient « un travail de

²¹⁰ Rader, *Baseball*, 152 cite l'étude de John Holway sur les rencontres de gala entre équipes noires et blanches.

²¹¹ Le *Eagle* relate l'existence de matches semi-professionnels interraciaux, mais non de compétitions intraraciales (noirs et blancs mélangés dans une équipe), *Brooklyn Eagle*, août 1946 (jour non connu).

²¹² Clarence Taylor, *The Black Churches of Brooklyn*, New York, Columbia University Press, 1994, xvi.

collaboration et de répartition égalitaire de l'aide sociale »²¹³. Il est donc difficile de trancher : est-ce que la maigre représentation des œuvres noires dans la Fondation était davantage due à l'isolement volontaire des œuvres noires ou à un mot d'ordre conservateur émanant de la direction du club ?

Troisième et dernier facteur, la « délinquance juvénile » africaine-américaine n'était pas conçue par les experts comme le fait de bandes organisées, ou *gangs*. Le rapport de l'enquête faite à la suite des troubles de l'été 1943 conclut qu'il s'agissait d'actes d'individus « isolés, exubérants ou inadaptés » et non de groupes organisés²¹⁴. Ceci empêcha les autorités locales d'acquérir les outils intellectuels, si l'on peut dire, pour comprendre la formation de ces gangs. Par ricochet, il n'était donc pas surprenant que la branche caritative des Dodgers ne s'en inquiétât pas davantage. L'historien Schneider explique que les opinions racistes de l'époque aveuglaient les observateurs, incapables de voir que les gangs étaient le fruit de la pauvreté et de l'aliénation sociale endurées par les adolescents des quartiers noirs²¹⁵. Le rapport incendiaire du grand jury de Brooklyn en août 1943, lu publiquement au conseil municipal, raviva le racisme latent des résidents blancs de Bedford Stuyvesant²¹⁶. Monseigneur Belford, pasteur de la paroisse de la Nativité, qui avait auparavant exhorté par courrier le maire de New York Fiorello LaGuardia à enseigner à l'homme noir « de vivre et de se comporter comme un homme et non comme un animal », attribua, avec d'autres, la vague de violence à la présence accrue de jeunes hommes noirs dans le quartier²¹⁷. Ainsi, pour expliquer les troubles urbains des années 1940, nombreux « entrepreneurs de cause » brooklynois développèrent une lecture raciale, atemporelle et essentialiste : l'« homme noir », impulsif et asocial par nature, terrorisait sans raison les honnêtes gens de Brooklyn. Pour Schneider, au contraire, l'organisation en gang témoignait d'une frustration collective s'exprimant par des actes politiques pour le contrôle d'un territoire au détriment d'un groupe ethnique ou racial rival²¹⁸.

Ainsi, les attitudes face à la « délinquance juvénile » africaine-américaine reflétaient la conception dominante à l'époque des rapports entre groupes raciaux. Mais la politique du club, à savoir sa frilosité vis-à-vis des œuvres noires, fit davantage que refléter ces représentations : en négligeant le combat pour l'avenir de la jeunesse noire, la direction des Dodgers entérina et transposa dans le domaine du sport la structuration asymétrique des

²¹³ Article de presse, pas d'autres renseignements disponibles, Brooklyn Public Library, Brooklyn Collection.

²¹⁴ Schneider, *Vampires*, 64 cite le rapport de police et notamment l'enquête du commissaire Valentine ; il donne aussi des témoignages précis des résidents de Bedford-Stuyvesant sur les agissements des *Saints*.

²¹⁵ *Ibid.*, 50 et 64.

²¹⁶ En détail, le rapport évoquait le « vandalisme », les « bandes de voyous », la « crasse » et les « maladies vénériennes » qui caractérisaient Bedford-Stuyvesant, cité dans Connolly, *A Ghetto Grows*, 137.

²¹⁷ Schneider, *Vampires*, 61.

²¹⁸ *Ibid.*, 33.

rapports entre groupes raciaux. Il paraissait inconcevable aux acteurs des fondations et associations caritatives pour la jeunesse de donner en partage aux jeunes Africains-Américains leur foi optimiste (et quelque peu simpliste) en la capacité du base-ball à transformer les jeunes en citoyens responsables et voués à la réussite sociale. En d'autres termes, les bienfaits du base-ball amateur ne s'appliquaient pas naturellement aux jeunes Africains-Américains. Une ligne invisible séparait, selon la couleur de leur peau, les bénéficiaires des œuvres caritatives pour la jeunesse. Cette exclusion idéologique, inséparable d'un racisme ordinaire, reflète l'atavisme d'une société américaine blanche qui tenait, depuis le temps de l'esclavage, les Africains-Américains comme inférieurs. Dans les années 1940 et 1950, la pleine appartenance des jeunes noirs à la nation demeurait problématique. Paradoxe puissant, c'était pourtant la direction des Dodgers qui avait été l'artisan, avant quiconque, d'un acte historique en faveur de la déségrégation du base-ball, et par ricochet, des esprits. Toutefois, il semble qu'elle n'ait jamais voulu le penser de la sorte, comme si, au contraire, cette non-intégration de la minorité africaine-américaine sous le grand chapiteau de la générosité du club avait pour but, inconscient sans doute, de renforcer les rapports de forces et les asymétries sociopolitiques.

Pour conclure ce chapitre, il faut préciser clairement quel fut le sens pour l'enracinement des Dodgers dans Brooklyn de l'action caritative du club en faveur de la jeunesse brooklynoise et surtout les mécanismes présidant à son éclosion et sa croissance. Premièrement, le club de Dodgers marqua de son empreinte ces œuvres de bienfaisance car le contexte idéologique lui était favorable. De 1880 à 1920 environ, la ville de New York s'était dotée d'associations caritatives qui encensèrent la pratique du sport dans le dessein de revitaliser la population. Fruit du courant nationaliste de la fin du siècle ainsi que de l'émergence d'une « théorie évolutive du jeu », cette « sportisation » des œuvres sociales toucha directement Brooklyn. Dès la présidence de Charles Ebbets, mais plus encore à partir de 1938 durant la « révolution MacPhail », le club des Dodgers développa des relations étroites avec les nombreuses associations caritatives du *borough*, en tout premier lieu celles oeuvrant pour la jeunesse. La création de la « Fondation brooklynoise pour le base-ball amateur » en 1946 marqua le deuxième temps de ce long processus : faisant vivre grâce à ses dons en équipement une vingtaine d'associations dédiées au bien-être de la jeunesse locale, le club endossa une fonction sociale et culturelle qui dépassait la sphère du sport *stricto sensu*.

Toutefois, ces œuvres de bienfaisance avaient en commun de promouvoir le sport, et le base-ball en particulier, non pas simplement pour ses bénéfices physiques mais parce qu'il incarnait les valeurs d'une Amérique conservatrice inquiète pour l'avenir de sa jeunesse mais

certaine de pouvoir redresser les esprits retors grâce à cette nouvelle forme de socialisation politique et morale. « Penser base-ball »²¹⁹ signifiait bien plus que se concentrer sur les subtilités du jeu : arme contre la « délinquance juvénile » et le communisme, le base-ball formait l'esprit de futurs citoyens et portait les valeurs que l'Amérique célébrait alors, comme la vie de famille, le bénévolat, l'engagement ou l'engagement « communautaire ». Ceci éclaire le troisième mécanisme présidant à l'enracinement du club dans la ville : les valeurs qu'il défendait à travers son action pour la jeunesse était en symbiose avec la plupart des grands thèmes du temps. Indéniablement, une telle congruence entre l'image publique du club et le *zeitgeist* des années d'après-guerre contribua à faire des Dodgers un club populaire au-delà même de l'admiration suscitée par les exploits sportifs. Si le club s'enracina si bien dans la ville, ce fut bel et bien grâce à son imbrication dans les grands thèmes de son époque, qu'il cristallisait et incarnait de manière ludique mais concrète.

Quatrièmement, l'œuvre des Dodgers en faveur de la jeunesse locale eut un fort retentissement car elle joua un rôle dans l'histoire interne de Brooklyn. Effectivement, dans la répartition des prérogatives entre le Grand New York et les cinq *boroughs*, ces derniers ne disposaient pas de moyens pour administrer de manière indépendante les divers services sociaux nécessaires. Sans son propre secrétariat à la jeunesse, Brooklyn était inféodée aux politiques décidées à Manhattan. Les nombreux efforts des Dodgers (une institution éminemment locale par son nom même²²⁰) pour encadrer la jeunesse de sa circonscription confortèrent les élites politiques, commerçantes et civiques du *borough* qu'elles avaient, *de facto*, un pouvoir de décision autonome et qu'une indépendance brooklynoise survivait. Cette croyance fut d'autant plus partagée que l'aide sociale à la jeunesse pilotée par les Dodgers était dispensée par un groupe cohérent et restreint de notables locaux formant un entre-soi d'acteurs civiques unis par le même intérêt de la défense de Brooklyn.

Enfin, la fonction sociale du club se fit encore davantage sentir dans ses rapports avec la jeunesse africaine-américaine. En négligeant d'inviter des œuvres noires dans sa fondation charitable, le club des Dodgers participa directement (mais peut-être pas délibérément) à l'exclusion sociale des Africains-Américains hors de la « communauté » brooklynoise. Il est fort probable que cette mise au ban renforça les attitudes quant aux rapports interraciaux prégnants à cette époque où le mouvement pour la déségrégation des lieux publics, incarné par l'arrêt de la Cour suprême des Etats-Unis *Brown contre Board of Education* (1954), coexistait avec un ferment raciste toujours vivace (le *Southern Manifesto* des députés sudistes anti-déségrégation, par exemple). A Brooklyn cette ambivalence s'exprimait selon la logique

²¹⁹ Je fais ici référence à la lettre de Walter O'Malley à Richard Brennan du 6 juin 1955, citée en exergue p. 420.

²²⁰ L'équipe était en effet la seule de la ligue à représenter un *borough* et non une ville.

suivante : les jeunes noirs n'étant pas présents dans les œuvres charitables des Dodgers (une organisation qui se voulait pourtant œcuménique), ils n'avaient pas leur place dans le creuset de l'identité brooklynoise, aussi cosmopolite fût-il. Syllogisme implacable imposant et justifiant à la fois des rapports asymétriques entre les groupes raciaux, ce point souligne que le sport n'est pas seulement le lieu passif où s'expriment et se révèlent des tensions et des conflits, mais bien une matrice active qui fabrique et façonne des attitudes sociales. Ces dernières, nées dans la sphère sportive, se propagent parfois à la société toute entière et souligne le rôle du sport comme processus et non simplement comme site, pour reprendre une dichotomie courante dans l'histoire urbaine américaine²²¹.

²²¹ Voir François Weil, *Naissance de l'Amérique urbaine, 1820-1920*, Paris, S.E.D.E.S., 1992, 26-29.

Conclusion de la deuxième partie

Du paroxysme à la mémoire

Pour conclure ces développements sur le deuxième âge des relations entre le club des Dodgers, la ville de Brooklyn et le public d'Ebbets Field, il faut rappeler que les années 1938-1957 représentèrent le paroxysme de l'imbrication de ces trois éléments les uns dans les autres. Celle-ci reposait sur trois facteurs, au final indissociables, qui expliquent, selon nous, pourquoi la relation Brooklyn/Dodgers survécut à la délocalisation à Los Angeles en 1957 et devint un puissant objet de mémoire dans les Etats-Unis contemporains.

Le premier facteur fut indéniablement la bonne santé économique et sportive d'un club qui gagna entre ces deux dates deux fois plus de titres que durant toute son existence. Cette réussite inédite (générant une fréquentation et des profits records) était le fruit d'une gestion efficace de la part des trois présidents qui se succédèrent à la barre des Dodgers, chacun confrontés à des défis qu'il sut résoudre : le passage à l'âge de la radio et des matches de nuit pour MacPhail, l'ouverture du base-ball aux Africains-Américains pour Rickey et, pour O'Malley, le développement de revenus indirects afin de compenser une baisse relative du poids des Dodgers dans l'économie du base-ball en raison de la concurrence de villes comme Milwaukee, plus adaptées aux modes de vie suburbains. Deuxièmement, le paroxysme de l'imbrication reposait sur une forte identification entre la ville et le club, assurée par des vecteurs divers (la vie privée des joueurs, la presse, la politique des élites locales) et participant, au final, d'un mariage symbolique entre les Dodgers, Brooklyn et les grandes causes et rapports sociaux de son temps. L'image même de Brooklyn fut alors en jeu, tiraillée entre la revendication d'une indépendance glorieuse et l'appropriation d'un stigmaté dégradant (le *bum*), mais adapté à l'économie des symboles culturels intra-new-yorkais. Enfin, la réussite sportivo-économique et ce jeu identificatoire s'incarnèrent dans un aspect bien concret du rôle social du club dans la ville : la formation de la jeunesse locale à travers sa Fondation pour le base-ball amateur. Véritable centre névralgique d'un système étendu et imbriqué impliquant la plupart dans œuvres caritatives de Brooklyn et les unissant dans un tout cohérent, la Fondation fut assez conservatrice idéologiquement pour légitimer l'exclusion *de facto* de la jeunesse africaine-américaine hors de son réseau d'aide sociale et donc de briser la promesse des Dodgers comme équipe démocratique et pluraliste.

On le voit, ces trois éléments entraient intimement en discussion avec les développements de l'histoire sociale et culturelle des grandes villes américaines à cette époque, illustrant que le sport et son spectacle sont bel et bien des reflets et des acteurs des sociétés urbaines. Interdépendants, ces trois thèmes sont aussi davantage le fruit d'une

continuité historique que de ruptures avec la période précédente, contrairement à ce qu'écrivirent beaucoup d'auteurs. En effet, si la hausse de la moyenne dans le classement est indéniablement une nouveauté des années 1940 et 1950, la popularité du club à l'échelle locale, la puissance de l'identification ville/club, la reconnaissance que le base-ball pouvait jouer un rôle social, *etc.*, étaient déjà là, en germe, lors du premier âge du club. Ce fut d'ailleurs cette continuité qui donna, selon nous, toute sa force symbolique aux nouveaux développements ayant cours à l'après-guerre et même à l'existence d'une aura des Dodgers au-delà du déménagement du club à Los Angeles à la fin 1957. En effet, comme le rappela un documentaire diffusé en 2007 sur la chaîne de télévision HBO :

« En février 1960, la boule de destruction s'abattit sur Ebbets Field et ce stade quarantenaire laissa place à un complexe d'appartements. Une de plus belles équipes de base-ball aurait pu ainsi disparaître dans les poubelles de l'histoire. Mais tout le contraire se produisit. Malgré leur départ pour Los Angeles en 1957 et la destruction déchirante de leur stade, les Dodgers et leur aura continuent d'exister dans le cœur des fans et de l'Amérique tout entière »¹.

Ces propos reflètent parfaitement le regard porté sur les Dodgers depuis les années 1970 moment à partir duquel, loin de « disparaître dans les poubelles de l'histoire », le club connut une seconde naissance, elle aussi intimement liée à l'image et aux représentations de Brooklyn et de sa vie socioculturelle. Les Dodgers et Ebbets Field devinrent un « lieu de mémoire » pour reprendre l'expression désormais galvaudée de Pierre Nora². Ce souvenir public du club véhicula des significations culturelles et politiques très contrastées entre les années 1960 et le début des années 2000. Schématiquement on distinguera trois grands moments : les Dodgers comme repoussoir à l'échec du libéralisme social (1957-78), comme vecteur de renaissance communautaire (1980-1997) et enfin comme support à la discussion sur la place du sport dans la culture publique urbaine contemporaine. Premièrement, la « communauté » des Dodgers ne mourut pas avec le transfert de l'équipe à Los Angeles, même si dans un premier temps, la mémoire de Dodgers n'était pas très vivace. Une grande partie du public brooklynois ayant quitté le *borough* pour les banlieues aisées, les Dodgers symbolisaient le « vieux monde » ouvrier new-yorkais si distant des nouvelles sociabilités suburbaines des années 1960³. Mais progressivement, la mémoire des Dodgers servit à fustiger la paupérisation et la ghettoïsation des vieux centres des grandes villes américaines⁴.

¹ *The Ghosts of Flatbush*, documentaire télévisuel, HBO, 2007, prologue.

² Schulman, « Remembering Next Year », *op. cit.* Sur l'usage abusif de l'expression, voir Bernard Cottret, dir., *Naissance de l'Amérique du Nord : les actes fondateurs, 1607-1776*, Paris, Les Indes savantes, 2008, conclusion.

³ Brinkley, *American History*, 999-1004.

⁴ « A Street Headed Downhill », *Herald Tribune*, 26 juillet 1962 ; « Last Hot Dog Stand Strikes Out », *Herald Tribune*, 16 mai 1963 ; « Vigilantes Against Crimes », *Herald Tribune*, 29 mai 1964 ; N. Adam, « Fort Greene : One of the Most Dangerous Neighborhoods in New York », *Journal American*, 31 août 1964 ; Jimmy Breslin,

Pour le dire autrement, les émeutes raciales de 1964 ou de 1967 étaient inconcevables dans le monde des Dodgers. A travers la mythification de la grandeur des Dodgers et du Brooklyn des années 1940 et 1950 se lisait chez beaucoup l'échec du *liberalism* américain, cette politique progressiste du centre gauche favorable, notamment, à la déségrégation raciale des écoles et des lieux publics⁵.

Au début des années 1980, ce recueillement nostalgique aux connotations anti-progressistes, incarné par le *best-seller* de Roger Kahn *Boys of Summer* (1971), laissa place à un usage positif de la mémoire des Dodgers. Dans un Brooklyn en pleine renaissance patrimoniale, le club servit à promouvoir la vie de quartier, la solidarité interethnique, l'harmonie sociale et l'héritage commun. Brooklyn était alors représenté, sur papier, à la télévision ou au cinéma, comme « un endroit pas comme les autres » doté d'un « esprit de communauté » unique, visible notamment dans le film-documentaire de Paul Auster et Wayne Wang *Brooklyn Boogie* ou dans la comédie de Spike Lee *Do the Right Thing*⁶. Dans les même années, les premiers *fan clubs* posthumes virent le jour un peu partout dans le pays, tel le « Brooklyn Dodgers Hall of Fame » (1984) ou la lettre de diffusion *The Flatbush Faithful* (1991). On assista même à une institutionnalisation de la mémoire des Dodgers : diverses bibliothèques enrichirent et organisèrent leurs fonds d'archive sur le club pour célébrer son héritage public lors d'expositions⁷. Toutefois, alors que Jackie Robinson était élevé au rang d'icône nationale censée apaiser les conflits de mémoire à propos de la ségrégation raciale, la « culture publique » des Dodgers demeura étrangère au « nouveau » Brooklyn, celui des Africains-Américains, des Hispaniques et des Antillais, plus férus de football, de basket-ball et de cricket que de base-ball, ce qui explique le relatif anonymat des Dodgers dans certains quartiers du Brooklyn contemporain⁸.

Troisièmement, depuis le début des années 2000, la mémoire des Dodgers connaît un deuxième souffle grâce aux médias en ligne. Des « communautés » virtuelles sont créées par

« The View from Brownsville », pas de source, 16 octobre 1968 (« ils viennent à Brownsville depuis la Caroline du nord et la Georgie, depuis Newark et Baltimore, depuis Ponce et San Juan ; ils forment Brownsville, qui est peut-être le pire taudis (*slum*) de tout le pays ») ; « Inside the BedStuy Jungle », *New York Mirror*, pas de date ; « East Flatbush – What's To Be ? », *New York Sunday News*, 10 août 1969.

⁵ Pour une source primaire, « Borough Park : Reagansville, U.S.A. », *Daily News*, 16 janvier 1983 ; pour un ouvrage mêlant analyse locale et nationale, Jonathan Rieder, *Canarsie, the Jews and Italians against Liberalism*, Cambridge, Harvard University Press, 1985.

⁶ Voir la préface « A Special Place for a Special Team », in Duke Snider et Bill Gilbert, *The Duke of Flatbush*, New York, Citadel Press/Kensington Pub. Corp, 1988 ; Paul Auster et Wayne Wang, *Blue in the Face*, film avec Harvey Keitel, Miramax, 1995 (tr. fr. *Brooklyn Boogie*) ; Spike Lee, *Do the Right Thing*, 40 Acres and a Mule, 1989. Mookie, livreur de pizza de Bedford-Stuyvesant joué par Lee, y porte le maillot n° 42 de Jackie Robinson.

⁷ Le *Dodger Hall of Fame*, fondé par le Brooklynais Marty Adler, fut longtemps situé à la *Long Island Historical Society* avant de déménager dans une salle prêtée par les Brooklyn Cyclones à Keyspan Park ; il y eut une exposition à la BHS en 1986 et à Brooklyn College en 1987 puis de nouveau à la BHS en 2005, v. sources.

⁸ Sur la mémoire de Robinson, voir le déluge de publications et de commémorations lors du 50^{ème} anniversaire de son « intégration », par exemple, Joseph Dorinson et Joram Warwund, dir., *Jackie Robinson, Race, Sports and the American Dream*, Armand (New York), ME Sharpe, 1998 ; « A Hit and Run – and then an Error in E. Flatbush », *Newsday*, 31 janvier 1997 ; la page « American Memory » sur le site web de la Bibl. du Congrès.

le biais de forums très fréquentés : on y partage des souvenirs et revendique une identité liée à « l'esprit des Dodgers », qu'on ait ou non connu les Dodgers à Brooklyn⁹. Dans ce supportérisme posthume et à distance, les conflits de mémoire demeurent nombreux, comme l'atteste la levée des boucliers des « vrais fans » début décembre 2007 contre l'intronisation de Walter O'Malley au *Baseball Hall of Fame* de Cooperstown¹⁰. Les Dodgers perdurent aussi dans la sphère publique : plusieurs institutions brooklynoises, dont la Brooklyn Public Library et la Brooklyn Historical Society, célébrèrent en 2005 le cinquantième anniversaire de la victoire en *World Series*. Le président du borough, Marty Malkowitz, membre de cette génération née après-guerre, ne rate d'ailleurs jamais une occasion de parler des Dodgers pour encenser le multiculturalisme « inhérent » à Brooklyn¹¹.



Illustration 21 : Maquette de CitiField, stade des New York Mets, 2009

Source : <http://www.totalprosports.com/blog/wp-content/uploads/2009/05/citi-field.jpg>, consulté le 12/09/09
La façade de ce stade situé à Flushing (Queens) s'inspire de celle d'Ebbets Field ; de plus, il contient une rotonde dédié à l'héritage de Jackie Robinson la société américaine.

Cette présence de l'équipe dans la sphère publique a des effets économiques : tout ce qui touche aux Brooklyn Dodgers rapporte. Preuve de ce phénomène, les Brooklyn Cyclones, équipe de ligue mineure fondée sur la mémoire des Dodgers, furent formés en 2003 et leur stade Keyspan Park (à Coney Island) ne désemplit pas saison après saison. Les comparaisons entre la diversité du public d'Ebbets Field et la « mosaïque » du Brooklyn multiethnique de Keyspan Park vont d'ailleurs bon train¹². Plus récemment encore, Fred Wilpon, propriétaire des New York Mets et ancien fan des Dodgers, remplaça le vétuste Shea Stadium de cette grande équipe de la *National League*, finaliste en 2006, pour bâtir CitiField, stade largement inspiré de l'architecture d'Ebbets Field inauguré en avril 2009, (voir Illustration 21). Enfin,

⁹ Le plus fréquenté semble être celui hébergé à <http://www.baseball-fever.com>, consulté le 2 septembre 2009.

¹⁰ Andy Newman, « New Hall of Famer Stirs Both Sides in Brooklyn », *New York Times*, 4 décembre 2007 ; Richard Pyle, « Hall of Fame Heresy in Brooklyn? Former Dodgers Owner Makes Hall of Fame », 3 décembre 2007, http://www.usatoday.com/sports/baseball/2007-12-03-1829201291_x.htm ; Joe Gergen, « New Hall of Famer O'Malley Still Hated in Brooklyn », www.newsday.com, 9 décembre 2007.

¹¹ Voir Marty Markowitz, « The Day Brooklyn Conquered the World (Series) », *Daily News*, 3 octobre 2005.

¹² Ed Shakespeare, *When Baseball Returned to Brooklyn*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2003, 13.

les résidents du quartier de Fort Greene accusèrent récemment le complexe sportif et immobilier Atlantic Yards (dessiné par l'architecte Frank Gehry pour accueillir à Brooklyn une équipe de basket-ball) de sacrifier leur « communauté prospère » sur l'autel du profit privé, saisissante inversion du « traumatisme » de 1957¹³. Cela est la preuve ultime que le souvenir des Dodgers n'a pas fini d'alimenter le débat sur la place du sport dans l'espace public à Brooklyn et aux Etats-Unis plus généralement.

¹³ Voir Delia Hunley-Adossa, « '57 Dodgers Vs. '07 Nets : An Outside Opinion », *Queens Ledger Online*, 22 février 2007 ; Aurin Squire, « Rumble in Brooklyn : The Civilians' Brooklyn at Eye Level », *The Brooklyn Rail*, 13 décembre 2008 ; et le blog <http://atlanticyardsreport.blogspot.com/>, consulté le 15 juin 2009.

Conclusion générale

Il est tentant de débiter la conclusion de cette recherche en évoquant ce que *n'ont pas été* les Dodgers pour Brooklyn. Malgré les nombreuses réussites sportives de l'équipe dans les années 1940 et 1950, le club ne créa pas d'unité civique, il ne lia pas les quartiers entre eux, il ne servit pas de moteur à l'économie, n'effaça pas les sectionalismes ethniques, raciaux, ou socio-économiques du *borough*, ne fut pas le bassin où aurait pu s'ancrer l'indépendance culturelle, civique voire politique de Brooklyn ; bref il ne fut pas ce « facteur commun » dont parle Carl Prince, cette matrice où se serait développée la « communauté » tant espérée depuis la fin du 19^{ème} siècle¹. Deuxième « échec » patent, la délocalisation du club en 1957 offre bien la preuve que la relation ville/club n'était pas assez étroite pour « garder les Dodgers à Brooklyn », comme le demandaient les badges produits par le club à l'occasion de l'unique manifestation contre le départ à Los Angeles². Doit-on, dès lors, se ranger derrière un Robert Creamer ou un Ken Jackson admettant, publiquement pour le premier, en privé pour le second, que les Dodgers n'étaient pas aussi importants que certains voulurent le faire croire (Roger Kahn et ses disciples, par exemple)³ ? Faut-il conclure à l'exagération du phénomène d'imbrication de la ville dans le club et du club dans la ville ?

Il est impossible de répondre à ces questions sans apporter plusieurs recadrages. Premièrement, il faut ramener les Dodgers à ce qu'ils furent : un club de sport. Nulle part ailleurs dans le monde, une institution de ce type ne parvint à unir une ville ou un pays plus que temporairement. Même dans les grandes villes du football comme Barcelone, Buenos Aires, Glasgow, Liverpool, Naples, Manchester, Marseille ou Saint Etienne, le spectacle sportif ne sut effacer durablement les distinctions et les stratifications sociales. Même les scènes de communion populaire suivant la victoire des « Bleus » d'Aimé Jacquet à la coupe du Monde ne permirent à la France « Black-Blanc-Beur » d'exister au-delà de la fête du 12 juillet 1998. Au final, le sport reste une fiction (celle de l'adversité, et donc du « nous » contre « eux ») et à ce titre connaît de nombreuses limites : au travail, dans la rue, en privé, les identités individuelles reprennent le dessus. Cela est d'autant plus vrai de nos jours avec l'érosion des grandes institutions communautaires, à en croire Daniel Putnam pour les Etats-Unis, ou l'émergence de sociabilités de plus en plus individualisantes, si l'on suit les thèses

¹ « Alors que même les Dodgers ne purent empêcher les diverses sphères de la vie brooklynoise de se heurter, l'équipe offrit bel et bien un terrain d'entente apaisant où au moins un certain degré de civilité urbaine perdurait », Prince, *Brooklyn's Dodgers*, xii-xiii.

² Dossier « Keep the Dodgers in Brooklyn », Brooklyn Public Library, Brooklyn Collection Room.

³ Robert Creamer, « The Brooklyn Myth », *New York Times*, 24 mai 1998 ; Kenneth Jackson, conversation avec l'auteur, Brooklyn Public Library, 2 octobre 2005.

du sociologue français Bernard Lahire⁴. Au mieux, le sport serait un passe-temps passionné, mais guère plus.

Deuxièmement, ce constat d'échec (à considérer qu'il soit avéré) n'est pas surprenant au vu de la position tutélaire de Brooklyn dans l'économie politique du Grand New York. Il était tout simplement impossible pour ce *borough* de développer une politique cohérente de promotion de son image par le biais de l'équipe de base-ball locale. Ses prérogatives, qui étaient limitées aux domaines de la voirie et des canalisations, n'incluaient d'aucune manière l'équivalent d'un sous-secrétariat aux sports ou aux relations publiques. Brooklyn était bel et bien un satellite de Manhattan, phénomène qui aurait été en soi sans importance si ce *borough* n'avait été pendant plus d'un siècle une ville indépendante et florissante, si son territoire n'avait été intégré à Long Island, si cette ville n'avait disposé de son propre accès à l'Atlantique, de son propre journal et même de son propre aéroport (Floyd Bennett Field). A ce titre, le 24 mai 1883, inauguration du pont de Brooklyn, fut un jour béni et maudit à la fois pour Brooklyn car ce premier franchissement de l'East River résolut nombre de problèmes qui entachait le développement de la ville (voir chap. 4 et Photographie 41), mais il sema aussi les graines de son anonymat futur.



Photographie 41 : Le pont de Brooklyn et le bas-Manhattan, vers 1950

Source : montage à parti de Richmond et Lamarque, *Brooklyn USA*, op. cit., 1946, 10-11.

Le géant de pierre et d'acier inauguré en 1883 permit l'essor de Brooklyn tout en plaçant cette ancienne ville indépendante dans l'anonymat de Manhattan, notamment de son architecture triomphale (ici, de gauche à droite, le Municipal Building, le Woolworth Building, et les gratte-ciels du quartier financier).

Perdue dans l'ombre des tours de Manhattan, transformée en cité dortoir de près de trois millions d'habitants, sans centre civique réel ni même attraction digne de ce nom, Brooklyn chercha pendant toute la première partie du 20^{ème} siècle à ressusciter sa gloire

⁴ Robert D. Putnam, *Bowling Alone : The Collapse and Revival of American Community*, New York, Simon & Schuster, 2000 ; Lahire, *La Culture des individus : dissonances culturelles et distinction de soi*, op. cit.

indépendante d'antan. Les chances étaient bien maigres qu'un club de base-ball, né, ironie de la chronologie, quelques semaines avant ce 24 mai 1883, puisse jouer ce rôle de taille.

Enfin, il faut rappeler que les villes sont davantage des lieux de passage que des points de permanence : citadines et citadins vont et viennent en fonction des grandes tendances économiques, migratoires, ou politiques. Cela peut expliquer pourquoi les communautés urbaines essaient, en vain, de se donner à elles-mêmes des ciments ou des « terrains d'entente ». La sociabilité générée par le soutien à un club sportif entre dans cette logique. Comme l'écrivit le sociologue Emile Durkheim en 1912 :

« Il ne peut y avoir de société qui ne sente le besoin d'entretenir et de raffermir, à intervalles réguliers, les sentiments collectifs et les idées collectives qui font son unité et sa personnalité. Or, cette réfection morale ne peut être obtenue qu'aux moyens de réunions, d'assemblées, de congrégations où les individus étroitement rapprochés les uns les autres, réaffirment en commun leurs communs sentiments »⁵.

Tenter de congédier la fragilité de l'expérience citadine était d'autant plus crucial dans un environnement comme Brooklyn, lieu des métissages, des mobilités et des multitudes. Il est tentant ici de contraster ce portrait de Brooklyn comme « fontaine de changement », pour reprendre le mot du poète Rainer Maria Rilke, à la stabilité que procure le sport et le base-ball en général. Les championnats se déroulaient selon un calendrier identique saisons après saisons, offrant un séduisant retour du même, les règles, inchangées depuis leur codification en 1846, étaient connues de tous, et les joueurs des Dodgers demeurèrent tout particulièrement fidèles à leur attache locale en restant en moyenne huit saisons à Brooklyn⁶.

Malgré les constats d'« échec » présentés plus haut, il est indéniable que « la singulière constellation de ferveur »⁷ suscitée par les Dodgers, notamment dans l'enceinte d'Ebbets Field, était bien réelle, ou plus exactement relevait d'un phénomène par lequel une population urbaine se racontait à elle-même la fiction de son unité. Cette « feintise ludique partagée », pour reprendre les termes du linguiste Jean-Marie Schaeffer, était un lieu métaphorique où se renforçaient, voire se créaient, les représentations de la ville telle que se l'imaginaient les Brooklynais, unis, non pas tant par leur soutien aux Dodgers que par la *croyance* que leur soutien aux Dodgers les unissait⁸. Cette fiction de l'unité par le sport, produit tripartite des intérêts du club, de la ville et du public, était bel et bien éphémère. Mais

⁵ Emile Durckheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1960 (1912), 610.

⁶ « Enquête socio-démographique sur les joueurs », voir annexes A3, page 538.

⁷ J'emprunte ce titre à Fontaine, « Les "Gueules Noires" », 3^{ème} partie, 395.

⁸ « [...] Il ne suffit pas que l'inventeur d'une fiction ait l'intention de ne feindre que « pour de faux », il faut encore que le récepteur reconnaisse cette intention [...]. C'est pour cela que la feintise qui préside à l'institution de la fiction publique ne doit pas seulement être ludique, mais encore partagée », Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, 1999, 147.

il y a fort à parier quelle ait mobilisé les esprits plus longuement qu'un discours, qu'elle ait incarné le « style » de Brooklyn d'une manière plus charnelle que tout monument, qu'elle ait été plus polysémique (donc plus fédératrice) que n'importe quel président de *borough* ou figure politique⁹. Il faut revenir sur les étapes de cette interaction entre les trois entités qui structurent notre argument (le club, la ville et le public).

De 1883 à 1957, cette relation tripartite connut plusieurs moments et plusieurs types de manifestation, correspondant chacune à des changements dans l'histoire sociale et culturelle de Brooklyn. A sa naissance en 1883, l'équipe (qui ne s'appelait pas encore Dodgers) jouissait d'une petite popularité mais put se développer grâce à l'essor des loisirs populaires dans les grandes villes américaines et surtout grâce à la hausse phénoménale de la population brooklynoise (la barre du million fut dépassé en 1900)¹⁰. Ce fut justement cette croissance incontrôlée qui força les élites de Brooklyn à accepter le projet de fusion de Brooklyn dans le Grand New York en 1898, garante d'une assiette fiscale plus large et d'une meilleure distribution des services de base¹¹. Malgré ces avantages, les élites brooklynoises menèrent alors une intense campagne de revendication et de crispation identitaire sur l'image passée et souvent inventée de Brooklyn comme « ville des clochers et des foyers ». Dans une certaine mesure, le club de base-ball local servit de faire valoir à cet appétit d'indépendance culturelle, sinon politique. Le stade Ebbets Field notamment, érigé en grande pompe en 1913, entra vite au panthéon des monuments civiques locaux et participa à la renaissance symbolique de Brooklyn, devenu simple *borough* de New York.

Dans les années 1920, le club entra dans une phase ambivalente, à la fois très peu efficace sur le terrain mais très populaire parmi les habitants locaux. Le style de jeu loufoque de certains joueurs, l'ambiance gouailleuse d'Ebbets Field, la rivalité avec les autres équipes de New York (les Yankees et surtout les Giants), l'existence d'une classe intermédiaire disposant des moyens financiers et matériels de se rendre au stade, expliquent en partie ce paradoxe. Si les instances de la ville restèrent plutôt insensibles à cet engouement, la direction du club, elle, sut en tirer profit. Cela fut surtout manifeste dans les années 1940 et 1950

⁹ J'emprunte la notion de « style » à la fois à Michael Kammen (« un style national [ce sont] les manières dont on revêt certains rôles sociaux et vêtements affectifs émotionnels [...] les adaptations et les compromis que l'on fait », in *Peoples of Paradox : on the Origins of American Civilization*, 1980, 3-4, cité in Fohlen, Heffer et Weil, *Canada et Etats Unis*, 405) et à Christian Bomberger, s'appuyant lui-même sur Michel Vovelle in *Idéologie et mentalités*, 1982 (« le style [...] n'est pas le simple reflet d'une pratique particulière, mais plutôt comme l'image stéréotypée, enracinée dans la durée, qu'une collectivité se donne d'elle-même et qu'elle souhaite donner aux autres, [...] compromis valorisant entre une identité réelle et une identité fantasmée », Bromberger, Hayot et Mariottini, *Le Match de football*, 124).

¹⁰ On notera, avec Kathy Peiss, que ces loisirs new-yorkais attiraient, pour la plupart, un public diversifié et mélangé, illustration du passage d'une culture homosociale à une culture hétérosociale, Peiss, *Cheap Amusements*, 6.

¹¹ Shapiro, *The Last Good Season*, 4.

lorsque, sous l'impulsion de trois présidences efficaces, le club se forgea une image étroitement liée à celle de Brooklyn, symbolisée à la fois par son patrimoine historique (la bataille de Long Island, le pourtour côtier) et sa population pugnace, experte en base-ball et « haute en couleur ».

Les années d'après-guerre représentent à cet égard le paroxysme de cette imbrication de la ville dans le club et du club dans la ville, autant à un niveau discursif (éditoriaux, proclamations) que matériel (parades, participation du club aux œuvres locales pour la jeunesse, présence des joueurs dans la vie quotidienne des Brooklynais). L'obtention en 1955 du premier (et dernier) titre de « champion du monde » fut l'occasion de célébrer et de magnifier cette communauté d'identité entre le club, la ville et le public. Ce moment de liesse fut d'autant plus vivace dans les mémoires que deux ans plus tard le propriétaire des Dodgers, Walter O'Malley, décida de délocaliser le club à Los Angeles à la fois parce que les autorités de New York, dont le « tsar » de l'urbanisme Robert Moses, ne voulait accéder à sa demande de construire un stade plus grand à Brooklyn et à la fois parce que le marché californien représentait à ses yeux un eldorado immanquable. Il y eut, étrangement, peu de réactions publiques de la part des « fans », signe que le « supporterisme » brooklynois était déjà entré dans une autre phase, marquée par l'usage de la télévision et la vie en banlieue, loin des quartiers de plus en plus métissés de Brooklyn¹².

L'intérêt de ce parcours est de souligner que le déferlement de discours homologiques dans la période posthume ne doit pas nous laisser penser que l'impact des Dodgers sur Brooklyn ne fut qu'une réalité mémorielle, grossie par des années de ressentiment, de nostalgie ou d'usage sociaux du passé. Au contraire, on distingue une véritable relation symbiotique durant les années d'existence du club à Brooklyn, au point qu'il ne semble pas exagéré de dire que la ville et le club furent bel et bien les deux versants d'une même médaille... mais pas n'importe laquelle. En effet, les Dodgers en vinrent à être partie prenante de l'identité brooklynoise non pas tant parce que l'origine ethnique des joueurs, leur style de jeu, ou même leur ancrage dans la communauté auraient reflété l'hypothétique « caractère » de Brooklyn, mais bien parce que le club, dans toute son envergure, fournissait une exceptionnelle matrice d'identifications. C'est ce phénomène qui explique avant toute chose la spécificité de Brooklyn comme ville représentée par un club sportif et non par son activité économique, son passé, ou sa culture populaire. Ce point mérite qu'on s'y arrête plus avant.

¹² La plupart des lettres envoyées au maire Wagner pour qu'il « garde les Dodgers à Brooklyn » furent expédiées tardivement, fin février-début mars 1957, à un moment où O'Malley avait déjà acquis un terrain à Los Angeles (celui des LA Angels, acheté à Phil Wrigley des Chicago Cubs le 21 février) ; les lettres sont microfilmées : *Brooklyn Sports Center* (3), 1957, Mayor Wagner Subject File, rouleau 8, boîte 15, dossier 176, New York City Municipal Archives ; voir aussi Henry D. Fetter, intervention au colloque « Robert Moses : New Perspectives on the Master Builder », New York, 2 mars 2007.

En effet, pour résumer les mécanismes de l'identification entre Brooklyn et les Dodgers, phénomène complexe d'ancrage local de la culture sportive et de promotion d'une identité urbaine par le biais de la *home team*, il faut préciser que les Dodgers avaient la particularité d'offrir un vaste éventail identificatoire qui les rendaient potentiellement fédérateurs pour un très grand nombre et leur permettaient de servir à plusieurs acteurs aux objectifs variés. Par ses multiples ramifications tangibles et symboliques, le club pouvait être identifié à (du plus manifeste ou plus implicite) :

- un pionnier pour l'égalité raciale, réalisation de la promesse démocratique américaine,
- le miroir d'un certain visage de la classe ouvrière, gouailleuse, vociférante, excessive,
- la mise en corps, si l'on peut dire, d'un certain « style » brooklynois,
- un moteur du patriotisme durant pas moins de quatre guerres (hispano-américaine, Première et Deuxième Guerres mondiales, guerre de Corée),
- un acteur clé du combat contre le communisme,
- un organe de formation de la jeunesse locale selon des préceptes conservateurs inspirés par la morale chrétienne,
- une institution dédiée à l'américanisation des « éléments étrangers » de Brooklyn (pour reprendre la terminologie de l'époque) dans la grand messe du base-ball,
- un lieu où faire l'expérience d'une « culture de la consommation » née à l'entre-deux-guerres et qui faisait la part belle aux loisirs dits « de masse »¹³,
- le symbole de la nouvelle géographie new-yorkaise, transformée entre 1890 et 1920 par la révolution des transports rapides et bon marché (aller à Ebbets Field impliquait pour beaucoup prendre le métro ou le tramway),
- un site socioculturel où les rapports inégaux de pouvoir entre hommes et femmes et entre blancs et noirs étaient reproduits voire légitimés.

C'est ce vaste répertoire d'identités cohérentes (telle une armoire à tiroir où chacun des acteurs concernés pouvait y piocher ce qu'il cherchait) qui explique non seulement la grande popularité de l'équipe, mais aussi la réputation du club comme institution publique.

Ces potentialités étaient rendues opérantes par un phénomène essentiel, l'inscription du club dans ses diverses époques. En effet, de 1883 à 1957, les Dodgers traversèrent plusieurs moments de l'histoire américaine, mais il semble qu'à chaque grande phase (à considérer que l'on puisse découper ainsi le flot du temps humain), ils aient proposé au public

¹³ Richard W. Fox, et T. J. Jackson Lears, *The Culture of Consumption : Critical Essays in American History, 1880-1980*, New York, Pantheon, 1983, cite dans Fohlen, Heffer et Weil, *Canada et Etats Unis*, 220.

des identités activables à dessein en fonction des grandes préoccupations du moment. Nous avons insisté, par exemple, sur la congruence entre les valeurs, organisations et inquiétudes de « l'ère progressiste » et le programme architectural d'Ebbets Field (chap. 3). Avec plus de documents primaires disponibles (notamment des archives du club), on pourrait sans doute faire des recoupements similaires entre l'esprit d'entreprise de l'« âge doré » (*gilded age*) et la naissance des Dodgers dans les années 1880, entre la refonte du consensus national pendant la Deuxième Guerre mondiale et la réorganisation hiérarchique et idéologique des Dodgers sous Branch Rickey, entre le début de l'ère des droits civiques et l'intégration de Jackie Robinson en 1947, entre la dénonciation du système soviétique et le discours triomphaliste porté par le base-ball sur la liberté, le bonheur et le « mode de vie » américains¹⁴, enfin, bien sûr, entre la naissance de la société suburbaine dans les années 1950 et le départ de l'équipe vers Los Angeles en 1957. En résumé, l'histoire interne du club, mais surtout son image sociale, étaient en harmonie avec son temps. Conséquence capitale d'une telle congruence, les Dodgers purent captiver les esprits à toutes les époques de leur histoire et, donc, générer une base de « fans » qui s'étendait de génération en génération et qui héritaient « d'un passé plus vieux qu'eux-mêmes », pour utiliser la belle formule de James Hardy¹⁵. Un de facteurs de la puissance des relations ville/club fut donc l'histoire elle-même, entendue ici comme fabrique de présent, permanence créatrice d'appartenances sociales.

Le vaste répertoire identificatoire eut pour conséquence également de servir à plusieurs objectifs. La direction du club cherchait principalement à attirer au stade le plus grand nombre possible de spectateurs, mais, conformément à ce qu'a montré Roland Marchand pour les grandes entreprises, elle désirait aussi se faire « aimer », c'est-à-dire mettre en avant son rôle pour la « communauté » grâce à des campagnes de relations publiques efficaces¹⁶. Les élites dirigeantes de Brooklyn, elles, voulaient à la fois promouvoir l'image du *borough* et servir leurs intérêts économiques ou électoraux par la même occasion (les plus grands sponsors des Dodgers étaient le brasseur local Schaefer, le tailleur Abe Stark, les patrons dans grands magasins de Fulton Street, tous des individus impliqués dans les cercles mondains de Brooklyn Heights). Enfin, le public brooklynois cherchait sans doute une cause commune pour compenser le morcellement du *borough* en quartiers ethniques (bien montré par Prince) et l'absence d'institution publique fédératrice¹⁷. Toutefois, ce ne sont là que des hypothèses car aucun entretien ne l'atteste et il paraît de toutes façons mal aisé

¹⁴ Je m'inspire d'Brinkley, *American History*, 993 et de Eric Foner, *The Story of American Freedom*, New York, W.W. Norton, 1998, chap. « Cold War Freedom », 199-273.

¹⁵ Hardy, *The New York Giants*, 2.

¹⁶ Roland Marchand, *Creating the Corporate Soul, The Rise of Public Relations and Corporate Imagery in American Big Business*, University of California Press, 1998, 357-361.

¹⁷ Prince, *Brooklyn's Dodgers*, chap. 7, « The Dodgers and Brooklyn's Ethnic Isolation », 102-118.

d'assigner à tout un public une seule et unique motivation, à considérer d'ailleurs qu'il y ait une raison au fait d'aller au stade sinon celle du plaisir et/ou de la passion partisane.

Loin d'être contradictoires, ces trois groupes d'objectifs se complétaient parfaitement : le public, avide de consommation de loisirs à vocation identitaire, s'enthousiasmait d'autant plus facilement pour le club que ce dernier était présenté par ses propriétaires comme local et dédié à la cause publique, une mission facilitée par la collaboration des élites politiques et civiques du *borough*, soucieuse de maintenir la fierté de l'« esprit brooklynois ». Synergie apparemment sans faille, le phénomène Brooklyn/Dodgers devait donc son efficacité à la multiplicité des identités convocables, à la congruence avec « les horizons majeurs de [son] temps »¹⁸ et à la complémentarité des intérêts engagés. Cela explique pourquoi le club de base-ball fut un bon candidat au statut de « texte », pour reprendre les termes de l'anthropologue Clifford Geertz, susceptible de créer une culture commune et de permettre à Brooklyn de dire quelque chose sur elle-même¹⁹.

Ces conclusions posent deux problèmes : en quoi cette « synergie » fut facteur d'identité proprement locale et comment cette lecture se distingue-t-elle de la thèse du « facteur commun » avancée par Prince et d'autres ? Il faut pour répondre entrer dans le détail des mécanismes à l'œuvre. Premièrement, la synergie fut facteur d'identité locale car le vaste répertoire évoqué plus haut, effectivement porteur de caractéristiques nationales plutôt que locales, constituait en fait la condition *sine qua non* à ce que le club accède à son statut d'institution publique. Pour qu'il atteigne une envergure de la sorte, il fallait qu'on lui prête des compétences outrepassant la simple sphère sportive, transfiguration réalisée par la longue liste de causes et de valeurs nationales qu'il incarnait. Le statut d'institution extra-sportive acquis, le club pouvait ensuite épouser des missions plus locales, notamment dans la rivalité intra-urbaine avec les Giants de New York.

Par un processus similaire, on peut montrer que la thèse des « Dodgers comme facteur d'unité » et celle défendue ici sont distinctes. Prince et les autres tenants de cette lecture irénique posent une relation d'homologie et de complémentarité entre Brooklyn et « ses » Dodgers, sans toutefois la prouver scientifiquement. De fait, elle est impossible à démontrer. En revanche, la *croyance* dans l'unité, elle, est nettement détectable à la fois dans les histoires orales des anciens « fans » mais également dans la « mémoire publique » des Dodgers, colportée par la centaine d'ouvrages à ce sujet²⁰. Plus que la véracité ou la fausseté de la thèse de l'unité, ce qui compte sont les effets de celle-ci. Avec Pierre-Yves Saunier et d'autres, il

¹⁸ Bromberger, Hayot et Mariottini, *Le Match de football*, 349.

¹⁹ Clifford Geertz, « Jeu d'enfer. Notes sur le combat de coq balinais », in *Bali, Interprétation d'une culture*, Gallimard, Paris, 1983 (pour la tr. fr.), surtout les pages conclusives 212-215.

²⁰ Shuck, « Dodging the Past », op. cit.

faut rappeler que les représentations sociales des territoires ont des effets sur le vécu des habitants et sur les politiques de développement urbain²¹. Ici, l'effet de la croyance dans l'existence d'une unité entre les Brooklynais fournie par l'identité du club eut pour effet de donner un corps et un visage à ce *borough* en proie à l'anonymat et à le faire exister au sein des autres territoires qui formaient le Grand New York.

En effet, s'il nous paraît clair que l'adhésion aux « valeurs » d'un club sportif relève de la fiction, cela est d'autant plus porteur de sens et d'effet dans un contexte de rivalité intra-urbaine. Soutenir les Dodgers plutôt que les Giants ou les Yankees était le résultat de processus identificatoires complexes, dépassant la simple appartenance territoriale à Brooklyn plutôt qu'à New York. Les images sociales collectives des clubs respectifs et les logiques personnelles se mêlaient pour créer ces appartenances, plutôt pérennes que fugaces, prises dans un jeu de concurrence des « styles ». Si cette fiction de l'adversité ne donna pas lieu à des débordements remarquables, voire aux formes de hooliganisme que connut l'Europe du football dans les années 1980, les identités sportivo-urbaines jouèrent un rôle clé au sein du Grand New York. Brooklyn, candidate idéale au statut de ville stigmatisée, trouva une partie de sa rédemption dans sa confrontation avec « l'Autre », qui dans son mépris la grandissait, dans sa différence radicale lui donnait de quoi dialoguer. Il est à regretter que n'existe aucune sociohistoire des Giants de New York, pour éclairer l'autre versant de ce jeu identitaire intra-urbain²² ; toutefois, en ce qui concerne Brooklyn, ce fut bien dans l'opposition aux autres clubs new-yorkais que l'identité des « fans » des Dodgers a pu se former.

Cette fiction des rivalités contrastives intra-urbaines s'accompagna d'un deuxième niveau de « feintise », le jeu sportif. En effet, un match de base-ball est un loisir populaire différent du cinéma, du théâtre ou du vaudeville en ce que l'issue du spectacle n'est pas connue à l'avance. Cela crée un investissement affectif maximal, au coeur, selon Roland Barthes, de la mobilisation et la démonstration de passions rarement exprimées collectivement (voir Photographie 42) :

« Il faut d'abord se rappeler que tout ce qui arrive au joueur, arrive aussi au spectateur. Mais alors qu'au théâtre, le spectateur n'est qu'un voyeur, dans le sport, c'est un acteur [...] Regarder, ici, c'est non seulement vivre, souffrir, espérer, comprendre, mais aussi et surtout le dire, de la voix, du geste du

²¹ Saunier, « Représentations sociales de l'espace », op. cit.

²² On notera l'exception de Hardy, *The New York Giants*, mais la recherche s'arrête à 1900.

visage, c'est prendre à témoin le monde entier : en un mot, c'est communiquer »²³.



Photographie 42 : Ebbets Field, théâtre d'émotions, vers 1952

Source : « *Brooklyn Eagle* Picture Collection », dossier « Dodgers fans », Brooklyn Coll. Room, BPL
« Regarder, ici, c'est non seulement vivre, souffrir, espérer, comprendre, mais aussi et surtout le dire, de la voix, du geste du visage, c'est prendre à témoin le monde entier [...] », R. Barthes, op. cit., 67.

La thèse du spectacle sportif comme objet de discussion intra-urbaine mais aussi de communication d'individu à individu nous paraît pertinente pour conclure cette recherche. En effet, le jeu de base-ball, par ses décomptes répétés (3 *strikes*, 4 balles, 3 retirés, 9 manches, 4 bases, *etc.*), se prête à la narration. Pour captiver un interlocuteur, rien de mieux qu'une mise en situation de l'intensité dramatique en précisant à quel moment du match telle anecdote a eu lieu : « c'était à la 9^{ème} manche, le lanceur avait deux *strikes* contre lui et 3 balles, les bases étaient pleines et il y avait déjà deux éliminés ; le score était à égalité ». Tout dans le base-ball se prête au récit circonstancié. Parce que cette fable est faite invariablement des mêmes intrigues (seuls les acteurs changent), elle dit quelque chose d'immuable, ou du moins d'ancré dans son époque, impliquant un certain rapport à l'idée qu'une société se fait d'elle-même. Comme le résume Daniel Hardy, le base-ball parlait des « caractéristiques morales que [les Américains] en tant que peuple utilisaient pour se définir, [comme] le caractère, le courage, la résolution, l'abnégation, le travail, l'acceptation du sacrifice pour l'équipe, *etc.* [...] ». Il ajoute : « le base-ball reflétait autrefois ce que nous pensions que nous aurions dû être [...] mais les auto-définitions culturelles ont changé, pas le base-ball ; cela explique sa marginalité aujourd'hui »²⁴.

²³ Roland Barthes, *Le Sport et les hommes*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004 (texte du film "Le sport et les hommes" d'Hubert Aquin, 1961), 65-67.

²⁴ Hardy, *The New York Giants*, 1. L'auteur ajoute que le football dépassa en popularité le base-ball dans les années 1960, quand « ce que l'Amérique pensait d'elle-même » changea profondément.

Pour résumer, la fonction phatique du spectacle du base-ball est le dernier élément d'un processus impliquant quatre identités : l'*identité idéale* (l'image du fan local souhaitée et construite par le club-entreprise), l'*identité contrastive* (celle fabriquée dans les rapports entre Brooklyn et Manhattan), l'*identité de conformité* (les valeurs morales légitimées par le club et son rayonnement dans la vie sociale locale) et enfin l'*identité épaisse* (les rapports entre jeu sportif et existence humaine). Ces quatre dimensions couvrent presque entièrement le spectre de l'expérience humaine, du plus distant au plus intime. Cela peut fournir l'explication maximale à la force des liens unissant Brooklyn et les Dodgers. Une approche complémentaire consisterait à rappeler ce qui constitue probablement l'originalité de cette recherche, à savoir qu'à la différence de la plupart des travaux étudiant la place du sport dans la société, il a été montré ici non pas tant la présence des valeurs sportives dans la société (compétition, individualisme) que la diffusion de celles de la société dans le sport. Le spectacle du base-ball à Ebbets Field rendait les préoccupations du temps palpables (quoique non matérielles), omniprésentes (quoique non doctrinales). Au final, il a manifesté et légitimé *publiquement* et *charnellement* des réalités socioculturelles comme le discours de la tolérance raciale, le patriotisme, l'anti-communisme, le conservatisme dans la formation de la jeunesse, les rapports asymétriques entre hommes et femmes, *etc.* Il ne les a pas tant révélées qu'il a étendu leur sphère d'influence. Il reste à savoir ce que la nature ludique, corporelle, spectaculaire du vecteur sportif fait à ces réalités. Pour être « mises en corps » sur un terrain, paraissent-elles plus acceptables et moins idéologiques, plus discutables et donc plus supportables ? C'est bien à une plongée dans la réception sociohistorique du spectacle sportif qu'appelle cette recherche et, partant, à l'exploitation de nouvelles sources.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

A- SOURCES

1. Sources manuscrites

a) Archives comptables du baseball et/ou émanant de la direction des Dodgers

« Lee Allen Vertical Files », microfilm, Bartlett A. Giamatti Center for Research, Baseball Hall of Fame and Museum, Cooperstown (New York).

Archives privées de la famille O'Malley, O'Malley & Seidler Partners Offices, Los Angeles.

« Enquête sur les joueurs de Ligue majeure », microfilm, Bartlett A. Giamatti Center for Research, Baseball Hall of Fame and Museum, Cooperstown (New York).

Federal Writers' Project, *WPA Manuscripts*, microfilm « History of Sports », rouleau 1/8 : « Baseball », [New York City Municipal Archives].

O'MALLEY, WALTER, correspondance à propos de la construction du nouveau stade, Brooklyn Historical Society.

O'MALLEY, WALTER, correspondance d'affaires et privée (sélection), section « historical documents », disponible à <http://www.walteromalley.com>, consulté le 20/08/09.

« Original Plans - Ebbets Field Seating Diagram, 1952 », Brooklyn Public Library, Brooklyn Room Collection.

b) Archives émanant des spectateurs

« Fan mail », sélection réalisée par O'Malley et Seidler Partners, 2007 (don à l'auteur).

« Gil Hodges Scrapbooks », Bartlett A. Giamatti Center for Research, Baseball Hall of Fame and Museum, Cooperstown (New York).

« Jackie Robinson Scrapbooks », Bartlett A. Giamatti Center for Research, Baseball Hall of Fame and Museum, Cooperstown (New York).

« Letters to the Mayor Regarding the Move of the Dodgers to Los Angeles », Brooklyn Sports Center (3), 1957, rouleau 8, boîte 15, dossier 176, Mayor Wagner Subject File, New York City Municipal Archives.

« Pee Wee Reese Scrapbooks », Bartlett A. Giamatti Center for Research, Baseball Hall of Fame and Museum, Cooperstown (New York).

c) Archives constituées par l'auteur

« Collection de données socio-démographiques assemblées par l'auteur à partir des publications du bureau du recensement et d'autres organismes (1910-1970) », diverses sources, voir annexes.

« Collection de sources quantitatives assemblées par l'auteur concernant l'histoire sportive et entrepreneuriale des Brooklyn et Los Angeles Dodgers (1883-1960) », diverses sources, voir annexes.

« Enquête socio-démographique sur les joueurs réguliers des Dodgers, 1910-1957 », sources diverses, voir annexes.

« Enquête sur l'origine ethnique et le lieu de résidence de fans des Dodgers, 1945-1954 », diverses sources, voir annexes.

d) Entretiens et courriels

ADLER, MARTY, entretien téléphonique avec l'auteur, 20 février 2006.

ADELMAN, MELVIN, courriel à l'auteur, 23 mars 2003.

DORINSON, JOSEPH, entretien avec l'auteur, Long Island University, 28 février 2006.

FRANK, MIRIAM, entretien avec l'auteur, Washington Heights, 10 mars 2006.

- FRUBELL, BOB, entretien téléphonique avec l'auteur, 18 février 2006.
GIDLUND, LEONORA, entretien avec l'auteur, New York City Municipal Archives, 7 mars 2006.
JACKSON, KENNETH, conversation avec l'auteur, Brooklyn Public Library, 2 octobre 2005.
KRASE, JERRY, entretien avec l'auteur, Park Slope, 9 mars 2006.
LANGILL, MARK, entretien téléphonique avec l'auteur, 25 mai 2006.
MAY BRITT, JOYCE, entretien avec l'auteur, Cooperstown, 15 mai 2006.
MCCUE, ANDY, courriel à l'auteur, 13 janvier 2009.
MELE, ANDY, entretien avec l'auteur, Kensington, 3 mars 2006.
NEWMAN, ROBERTA, entretien avec l'auteur, New York University, 15 novembre 2005.
NICOLETTI-KRASE, SUZANNE, entretien avec l'auteur, Fort Greene Hospital, 30 mars 2006.
PRINCE, CARL, entretien avec l'auteur, New York University, 24 février 2006.
ROSEN, BOB, entretien avec l'auteur, Midwood, 5 novembre 2005.
SCHWEPPE, RON, entretien avec l'auteur, Los Angeles, 14 juin 2006.
SEXTON, JOHN, entretien avec l'auteur, New York University, 1^{er} mars 2006.
SHONENBOOM, HENRY, entretien téléphonique avec l'auteur, 5 mars 2006.
SHYER, BRENT, entretien avec l'auteur, Los Angeles, 14 juin 2006.
SOGLUIZZO, TONY, entretien avec l'auteur, Brooklyn Public Library, 1^{er} mai 2006.
TOURNES, LUDOVIC, courriel à l'auteur, 30 juin 2009.
WALKOWITZ, DANIEL, entretien avec l'auteur, New York University, 12 mars 2006.

d) *Histoire sociale de Brooklyn*

- « Brooklyn Council on Social Planning », archives complètes, Brooklyn Public Library, Brooklyn Collection.
CASHMORE, JOHN, « Brouillons du discours devant le *Flatbush Boys' Club* », Brooklyn, Brooklyn College Library, Special Collection, John Cashmore Papers, pas de date.

2. Sources imprimées

a) *Archives comptables et/ou émanant de la direction*

- ANDERSEN & CO., ARTHUR, *Report to Special Counsel for Organized Baseball*, Washington (DC), Arthur Anderson & Co., déc. 1951
Dodger Yearbooks, 1947-1957, Brooklyn Historical Society, Brooklyn (New York).
Dodger Doings / Dodger Line Drives / Line Drives for the Dodgers, 1941-1957 (discontinu), bulletin d'information vendu aux fans, Brooklyn Historical Society, Brooklyn (New York).
World Series Guide, 1946, 1947, 1949, 1952, 1955, 1956, Brooklyn Historical Society, Brooklyn (New York).

b) *Audiences du congrès des Etats-Unis*

- United States House Committee on the Judiciary, *Study of Monopoly of Power, Hearing Before the Subcommittee on Study of Monopoly Power*, Chambre des Représentants, 82^{ème} congrès, session 1, 6^{ème} partie, 3 juillet-24 octobre 1951.
———, *Report of the Subcommittee on Study of Monopoly Power*, Submitted by Mr Celler, 82^{ème} congrès, session 1, 27 mai 1952.
———, *Hearing Before the Antitrust Subcommittee*, session 1, 1957.

c) *Cartes et plans*

- « Atlas of New York City », in *Geological Atlas of the United States*, U.S. Geological Survey, 1902.
« Atlas of the *Borough* of Brooklyn, City of New York : from Actual Surveys and Official Plans by George W. and Walter S. Bromley », *Atlases of New York City*, G.W. Bromley, 1907-1908.

« Brooklyn City Map, 1890 », disponible à <http://www.historicmapworks.com/sections/maps>, consulté le 12/01/2008.

« Map of Borough of Brooklyn », Supplement to the Brooklyn Eagle Almanac, 1913.

KENNEDY, ROD, JR., « Ebbets Field : The Original Plans », New York, The Brooklyn Dodgers Hall of Fame, 1992.

d) Démographie et recensement

A Social-Economic Grouping of the Gainful Workers of the United States, by Color, Nativity, Age, and Sex, by Industry, with Comparative Statistics for 1920 and 1910, United States Government Printing Office, Washington DC, 1938.

BRUNSMAN, H. (préparé par) *Census Tract Statistics, New York, New York*, prep by, Population and Housing Division, 1950 Population Census Report Vol III, chap 37, United States Government Printing Office, 1952.

Census Tract Data on Population and Housing, New York City, 1940.

BUREAU OF THE CENSUS, *Thirteenth Census of the United States Taken in the Year 1910*, Abstract of the Census with Supplement for New York, Department of Commerce and Labor, Washington DC, Government Printing Office, 1913

———, *Fourteenth Census of the United States 1920 - Population by States*, Department of Commerce and Labor, Washington DC, United States Government Printing Office, 1922

———, *United States Censuses of Population and Housing : 1960. Census Tracts, New York, SMAS, part 1*, Department of Commerce and Labor, Washington (DC), United States Government Printing Office, 1962.

———, *Characteristics of Population in New York City, Health Areas*, Department of Commerce and Labor, Washington (DC), United States Government Printing Office, 1970.

———, *Population of the 100 Largest Cities*, disponible à <http://www.census.gov/population/www/documentation>, consulté le 31/01/09.

BUREAU OF LABOR STATISTICS, « Consumer Price Index », United States Government, disponible à http://www.minneapolisfed.org/community_education/teacher/calc, consulté le 11/11/2008.

DROLET ET LOWELL (compilé par), *Health Conditions, New York City, by Health Center Districts and Boroughs, from 1936 to 1940*, New York Tuberculosis and Health Association, 1942.

DUBOIS, FLORENCE (préparé par), *Population in Health Areas, New York City, 1930*, Research Bureau, Welfare Council of New York City, 1931.

LAIDLAW, WALTER E., dir., *Statistical Sources for Demographic Studies of Greater New York 1920*, New York, The New York City 1920 Census Committee, 1922.

———, dir., *Population of the City of New York, 1890-1930*. vol. in quarto, New York, Cities Census Committee, 1932.

New York City : A Study of its Population Change, 1940-1948. Population Report Vol. I, City Planning Commission, City of New York, 1951.

PLANT I. (préparé par), *Population Growth of New York City by Districts, 1910-1948*, Consolidated Edison Company of New York, Industrial and Development Department, 1948.

WELFARE COUNCIL OF NEW YORK CITY, *A Survey of Works for Boys in Brooklyn*, Research Bureau, 1931.

e) Histoire sociale de Brooklyn

“Getting Down to Earth” in the Brooklyn Field, *Facts about a Great Market Presented in an Interested Way*, Broadway Subway and Home Boroughs Car Advertising. Co., Inc., Controlling the Advertising of the Brooklyn Rapid Transit & the Broadway Subway, 1919.

« Brooklyn, the Greatest Borough of the Greatest City in the World - Why Is it the Fourth Industrial City of the United States », brochure, Brooklyn Chamber of Commerce, 1923 [Brooklyn Public Library].

« Flatbush Boys' Club, Activities Program, 1952-3 », Brooklyn College Library, Special Collections.

« Flatbush Boys' Club, Annual Report, 1952-3 », Brooklyn College Library, Special Collections.

Brooklyn Yesterday, Today, Tomorrow, Brooklyn Chamber of Commerce, 1923, [New York City Municipal Archives].

RODGERS, CLEVELAND, *Our Brooklyn, A Series of Articles on Brooklyn's Rich Historical Heritage*, Published on the Occasion of the Sixty-Fifth Anniversary 1889-1954 of the Kings County Trust Company [New York City Municipal Archives].

Wide Wide Brooklyn, Annual report, Brooklyn Chamber of Commerce, 1956, [New York City Municipal Archives].

f) Presse

Amsterdam News, microfilm, Elmer H. Bobst Library, New York University, New York.

Baseball Magazine, 1922-1930, disponible en version électronique sur le site de l'AAFLA.

Brooklyn Dodgers Brooklyn Eagle Clippings, 30 sous-dossiers thématiques, Brooklyn Public Library, Brooklyn Collection.

Brooklyn Eagle (1841-1955), Brooklyn Public Library (microfilm)

Brooklyn Eagle Online (1841-1902), site web disponible à : <http://eagle.brooklynpubliclibrary.org>.

Chicago Daily Tribune, *New York Post*, *New York Times*, *New York Tribune*, *Washington Post*, etc., consultées en ligne sur ProQuest. Autres journaux et magazines consultés : *The American Legion Magazine*, *Brooklyn Citizen* (quelques dates), *Christian Science Monitor*, *Collier's*, *Harper's Weekly*, *Outlook*, *Williamsburg News* (quelques dates).

The Sporting News, microfilm, Elmer H. Bobst Library, New York University, New York.

3. Sources iconographiques ou multimédia

a) Catalogues d'exposition

DINHOLFER, SHELLY, catalogue de l'exposition « Brooklyn & the American Popular Song », Brooklyn College, avril 1987.

Dodgers Do It! Celebrating Brooklyn's 1955 Big Win, catalogue d'exposition, Brooklyn Historical Society, automne 2005.

RAWSON, ELIZABETH R., catalogue de l'exposition « Brooklyn Baseball and the Dodgers », Brooklyn Historical Society, 1986.

The New Metropolis : 1898-1998, catalogue d'exposition, The Museum of the City of New York, 1997.

b) Chansons

BERKMAN, TED / DAN PARKER ET BUD GREEN, « Leave Us Go Root For The Dodgers, Rodgers », 1943.

« Did you See Jackie Robinson Hit that Ball ? », enregistré par le Count Basie Orchestra, 1949.

GOODDING, GLADYS, « Follow The Dodgers », 1947.

KLEIONSINGER, GEORGER / MICHAEL STRATTON, « Brooklyn Baseball Cantata », 1937/1947.

NORWORTH, JACK / ALBERT VON TILZER, « Take Me Out to the Ball Game », York Music Company, 1927 (1908).

RICARDEL, JOE / GEORGE T. SIMON, « Brooklyn Dodgers Jump », 1949.

ROSS, ROY / SAM DENOFF ET BILL PERSKY, « Let's Keep The Dodgers In Brooklyn », 1957.

c) Documentaires et films

BURNS, KEN, « Shadowball, 1930-1940 », in *Baseball*, documentaire, 9 vol. Florentine Films, 1994

———, « The Faith of Fifty Million People, 1920-1930 », in *Baseball*, documentaire, 9 vol. Florentine Films, 1994

FIELDING, RORY, 1955 - *Seven Days of Fall*, documentaire DVD, 2007.

HERMAN, JUSTIN, *Brooklyn, I Love You*, court-métrage, Paramount Pacemaker Series, 1946

KAHN, ROGER, *At Nightfall, the Roy Campanella Story*, VHS, 1996.

———, *The Quiet Ambassador, the Pee Wee Reese Story*, VHS, 1996.

- SIMON, S. SYLVAN, *Whistling in Brooklyn*, long métrage avec Red Skelton et Ann Rutherford, 1943-97
- The Ghosts of Flatbush*, documentaire télévisuel, HBO, 2007.
- The Top Five Reasons You Can't Blame Walter O'Malley for the Dodgers Leaving Brooklyn*, documentaire télévisuel, ESPN, 2006.
- WHORF, RICHARD, *It Happened in Brooklyn*, comédie musicale en noir et blanc avec Frank Sinatra, Kathryn Grayson et Jimmy Durante, MGM, 1947.
- WOOD, SAM, *The Pride of the Yankees*, film en noir et blanc avec Gary Cooper, Theresa Wright et Babe Ruth, 1942.

e) Photographies

- « *Brooklyn Eagle Picture Collection* », 10 dossiers thématiques, Brooklyn Public Library, Brooklyn Collection.
- « Brooklyn, New York, A History in Postcard », Brooklyn Public Library, 1999.
- « Brooklyn Picture Collection », Brooklyn Historical Society (notamment les dossiers « Brooklyn Dodgers » et « Crown Heights »).
- « George Bain Collection », Library of Congress, Washington (DC), disponible à <http://lcweb2.loc.gov/pp/ggbainhtml/ggbainabt.html>, consulté le 20/08/09.
- D'agostino, Dennis et Bonnie Crosby, *Through a Blue Lens : The Brooklyn Dodgers Photographs of Barney Stein, 1937-1957*, Chicago, Triumph Books, 2007.
- IERALDI, ERIC, *Brooklyn in the 1920s*, Arcadia, 1988.
- MERLIS, BRIAN, *Brooklyn, the Way it Was*, Brooklyn, Israelotitz Publishing, 1995.
- ROSEN, BOB, Collection personnelle de photographies couleur, mai/juillet 1955 (don à l'auteur).
- RUCKER, MARK, *Brooklyn Dodgers*, Charleston (Caroline du Sud), Arcadia, 2002.

e) Sources en ligne et sites web

- <http://memory.loc.gov/ammem/collections/robinson/> : une rétrospective électronique sur Jackie Robinson, le premier Africain-Américain à jouer en ligue majeure de base-ball, sur le site de la *Library of Congress* ; également accessible sur ce site la collection de photographies noir et blanc de George Bain.
- <http://search.la84foundation.org/search/> : site de de l'AAFLA qui héberge la version électronique de plusieurs revues d'histoire du sport, dont le *Journal of Sport History* (1974-2003).
- <http://sites.google.com/site/brooklynetsesdodgers> : site crée par l'auteur pour présenter au lecteur de cette thèse des documents multimédia sur les Dodgers (extraits de matches, chansons, sources primaires scannées).
- <http://www.baseball-almanac.com> : « where what happened yesterday is being preserved today ».
- <http://www.baseball-fever.com> : forum de discussions sur le base-ball contemporain et d'antan. Un sous-groupe est dédié aux Dodgers (musique, détails, culture matérielle, souvenirs, sentiment d'appartenance)
- <http://www.baseballrecordings.com> : site dédié aux enregistrements historiques traitant du base-ball ou de ses joueurs. Extraits disponibles au format mp3.
- <http://www.baseball-reference.com> : toutes les statistiques, de tous les joueurs de toutes les époques !
- <http://www.brooklynballparks.com> : une mine d'informations sur l'histoire du base-ball amateur et professionnel à Brooklyn à travers ses stades (sources primaires et riche iconographie)
- <http://www.oah.org/pubs/magazine/sport/index.html> : un numéro spécial du *Magazine of History* de l'OAHS consacré à l'histoire du sport et son enseignement dans le secondaire et le supérieur.
- <http://www.sabr.org> : la *Society for American Baseball Research* regroupe à travers des centaines d'antennes locales près de 7 000 chercheurs amateurs spécialisés dans les aspects biographiques, historiques, statistiques, sociaux et techniques de ce sport.
- <http://www.walteromalley.com> : site crée en 2003 par Peter O'Malley et Terry Seidler, les enfants du président des Dodgers, afin de fournir aux journalistes et chercheurs des archives de première main (et espérer réhabiliter son image publique).
- TREDER, STEVE, « Sociology of the MLB Player : 1940 » in *The Hardball Times*, 2005, article en ligne disponible à <http://www.hardballtimes.com/main/article/major-league-ballplayers-in-1940-a-sociological-profile>, consulté le 21/03/09.

———, « Sociology of the MLB Player : 1952 » in *The Hardball Times*, 2005, article en ligne disponible à <http://www.hardballtimes.com/main/printarticle/sociology-of-the-mlb-player-1952>, consulté le 21/03/09.

B- BIBLIOGRAPHIE

A

- ABELSON, ELAINE S., « The City as Playground : Culture, Conflict, and Race », *American Quarterly*, vol. 48, n°3, septembre 1996, p. 523-529.
- ABRAMOVITCH, ILANA et JAN ROSENBERG, *Jews of Brooklyn, a Photographic Exhibition*, New York, Long Island University Press, 2003.
- , dir., *Jews of Brooklyn*, Brandeis University Press, 2002.
- ADDAMS, JANE, *The Spirit of Youth and the City Streets*, New York, Macmillan, 1909.
- ADELMAN, MELVIN L., *A Sporting Time : New York City and the Rise of Modern Athletics, 1820-70*, Urbana, University of Illinois Press, 1990 [1986].
- , « Academicians and Athletics : Historians' View of American Sports » *The Maryland Historian*, vol. 4, n°1, automne 1973, p. 123-127.
- , « Baseball, Business, and the Workplace : Gelber's Thesis Reexamined », *Journal of Social History*, vol. 23, n°2, hiver 1989, p. 285-301.
- ADOMITES, PAUL, « Fans and Concession », dans THORN, JOHN et PETE PALMER dir., *Total Baseball*, New York, Warner Books, 1997.
- ALEXANDER, CHARLES C., *Breaking the Slump : Baseball in the Depression Era*, New York, Columbia University Press, 2002.
- ALLEN, LEWIS, « New York City », dans *Look at the U.S.A*, Boston, Houghton Mifflin, 1955.
- AMAT, CAMILLE, « A Brooklyn State of Mind ? La construction culturelle d'une identité brooklynoise, 1816-1920 », mémoire de DEA, EHES, 2007.
- ANDERSON, BENEDICT, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1991 [1983].
- ANDERSON, WILLIAM, « Creating the National Pastime : The Antecedents of Major League Baseball Public Relations » *Media History Monographs*, vol. 4, n°2, 2001-2002.
- ANDREWS, DAVID L., dir., *Michael Jordan, Inc : Corporate Sport, Media Culture, and Late Modern America*, Ithaca (New York), State University of New York Press, 2001.
- ANDREWS, I., « The Transformation of "Community" in the Australian Football League. Part One : Towards a Conceptual Framework For Community », *Occasional Papers in Football Studies*, vol. 1.2, août 1998, 103-114.
- ANGELL, ROGER, *The Summer Game*, New York, Viking Press, 1972.
- ANTONUCCI, TOM, *Brooklyn Dodger Baseball : "Them Wonderful Bums" 1901-1956*, Verplanck, NY, Historical Briefs, Inc, 1993.
- APPEL, MARTY, « Brooklyn Baseball Timeline », manuscrit non publié, Brooklyn Public Library, Brooklyn Collection, 2001.
- ARCHAMBAULT, FABIEN et LOIC ARTAGA, « Les significations et les dimensions sociales du sport. Sport et identité nationale », *Cahiers français*, vol. "Sport et société", n°320, p. 38-42.
- ARCHAMBAULT, FABIEN, LOIC ARTAGA et GERARD BOSC, dir., *Double Jeu. Histoire du basket-ball entre France et Amériques*, Paris, Vuibert, 2007.
- ARNAUD, PIERRE, dir., *Les Athlètes de la République : gymnastique, sport et idéologie républicaine, 1870-1914*, Toulouse, Privat, 1987.
- ARNAUD, PIERRE, MICHAEL ATTALI et JEAN SAINT-MARTIN, dir., *Le Sport en France, une approche politique, économique et sociale*, Paris, La Documentation française, 2008.
- ASINOF, ELLIOT, *Eight Men Out : The Black Sox and the 1919 World Series* New York, Holt, Rinehart and Winston, 1963.
- ATHERTON, JOHN, dir., *Le Sport en Grande Bretagne et aux Etats-Unis*, Presses Universitaires de Nancy, 1988.
- AUBERT, DIDIER, « Baseballogie, sur trois romans de Philip Roth », *Europe*, n°806-807, juin-juillet 1996, p. 186-190.
- AVANZA, MARTINA et GILLES LAFERTE, « Dépasser la "construction des identités" ? Identification, image sociale, appartenance », *Genèses*, vol. 61, décembre 2005, p. 134-152.

B

- BABADZAN, ALAIN, « L'"invention des traditions" et l'ethnologie : bilan critique », dans DIMITRIJZVIC, DEJAN dir., *Fabrication de traditions, invention de modernité*, Paris, Editions de la MSH, 2004, p. 313-325.
- BAKER, AARON, « Sports Films, History, and Identity », *Journal of Sport History*, vol. 25, n°2, été 1998, p. 217-233.
- BALDASSARO, LAWRENCE, « Dashing Dagos and Walloping Wops Media Portrayal of Italian American Major Leaguers before World War II », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 14, n°1, automne 2005, p. 98-106.
- BALLOON, HILLARY et KENNETH T. JACKSON, dir., *Robert Moses and the Modern City : The Transformation of New York*, New York, W. W. Norton, 2007.
- BARBER, RED, 1947, *When All Hell Broke Loose in Baseball*, Garden City (New York), Doubleday, 1982.
- BARBER, RED et BARNEY STEIN, *The Rhubarb Patch; The Story of the Modern Brooklyn Dodgers*, New York, Simon and Schuster, 1954.
- BARBER, RED et ROBERT W. CREAMER, *Rhubarb in the Catbird Seat*, Garden City (New York), Doubleday, 1968.
- BARTH, GUNTHER, *City People : The Rise of Modern City Culture in Nineteenth Century America*, New York, Oxford University Press, 1980.
- BARTHES, ROLAND, *Le Sport et les hommes*, texte du film *Le sport et les hommes* d'Hubert Aquin, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004 [rééd.]
- Baseball as America : Seeing Ourselves Through Our National Game*, Washington (DC), National Geographic Society & National Baseball Hall of Fame and Museum, 2002.
- BATTEMA, DOUG, « Baseball Meets the National Pastime : Baseball and Radio », dans HALL, ALVIN L. et PETER M. RUTKOFF dir., *Cooperstown Symposium on Baseball and the American Culture*, Jefferson (Caroline du nord), MacFarland, 1999, p. 147-174.
- BAYEUX, JEROME, « Un sport américain : le baseball », mémoire de DEA, histoire et civilisations, EHESS, Paris 1995.
- BELL FORD, CAROLE, *The Girls, Jewish Women of Brownsville, Brooklyn, 1940-1995*, Albany (New York), State University of New York Press, 2000.
- BENDER, THOMAS, *Community and Social Change*, John Hopkins University Press, 1982.
- , dir., *Rethinking American History in a Global Age*, Berkeley, University of California Press, 2002.
- BETTS, JOHN R., « The Technological Revolution and the Rise of Sports, 1850-1900, » *Mississippi Valley Historical Review*, vol. 40, septembre 1953, p. 231-56.
- BEVIS, CHARLIE, *Sunday Baseball, The Major League's Struggle to Play Baseball on the Lord's Day*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2003.
- BINDER, FREDERICK M. et DAVID M. REIMERS, *All the Nations Under Heaven : An Ethnic and Racial History of New York City*, New York, Columbia University Press, 1995.
- BJARKMAN, PETER C., « Bum's Lit : The Literary Boys of Summer » in Paul Adomites, dir., *The Cooperstown Review*, vol. 1, Pittsburgh, Sheraden Publishers (SABR), 1993, p. 54-70.
- , dir., *Encyclopedia of Major League Baseball Team Histories*. vol. 1, National League, Westwood (Connecticut), Meckler, 1991.
- , *The Brooklyn Dodgers*, Secaucus, New Jersey, Chartwell, 1992.
- BLONDIN, ANTOINE, *Sur le tour de France*, Paris, Mazarine, 1979.
- BODNAR, JOHN, *Remaking America : Public Memory, Commemoration, and Patriotism in the Twentieth Century*, Princeton University Press, 1989.
- BOLI, CLAUDE, *Manchester United : l'invention d'un club : deux siècles de métamorphose*, Paris, La Martinière, 2007.
- BORER, MICHAEL IAN, « Important Places and their Public Faces : Understanding Fenway Park as a Public Symbol », *The Journal of Popular Culture*, vol. 39, n°2, 2006, p. 205-224.
- BORST, BILL, *The Brooklyn Dodgers, 1953-1957 : A Fan's Memoir*, St. Louis, Krank Press, 1982.
- BOSMAN, FRANÇOISE, PATRICK CLASTRES ET PAUL DIETSCHY, *Le sport : de l'archive à l'histoire, actes du colloque tenu les 8 et 9 juin 2005*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2006.
- BOURDIEU, PIERRE, « Comment peut-on être sportif ? » in *Questions de sociologie*, Paris, Editions de Minuit, 1980.

- , « Sport, classes sociales et subcultures, conférence introductive », Actes du VIII^e symposium de L'ICSS (Paris, ICSS, 1983), Paris, Insep, 1984.
- BOUVET, Laurent, *Le communautarisme. Mythes et réalités*, Paris, Lignes de repères, 2007.
- BOXERMAN, BURTON A. et BENITA W. BOXERMAN, *Ebbets to Veeck to Busch : Eight Owners Who Shaped Baseball*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2003.
- BOYER, PAUL, *Urban Masses and Moral Order in America, 1820-1920*, Harvard University Press, 1992 [1978].
- BREEN, TIMOTHY H., « Horses and Gentlemen : The Cultural Significance of Gambling Among the Gentry in Virginia », *William and Mary Quarterly*, vol. 34, avril 1977, p. 329-47.
- BRILEY, RON, « "Amity is the Key to Success" : Baseball and the Cold War », dans BRILEY, RON dir., *Class at Bat, Gender on Deck and Race in the Hole : A Line-up of Essays on Twentieth Century Culture and America's Game* Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2003, p. 55-72.
- , « Don't Let Hitler (or the Depression) Kill Baseball : Franklin D. Roosevelt and the National Pastime, 1932-1945 », dans BRILEY, RON dir., *Class at Bat, Gender on Deck and Race in the Hole : A Line-up of Essays on Twentieth Century Culture and America's Game* Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2003, p. 23-38.
- , « Recension de Charles C. Alexander, "Breaking the Slump : Baseball in the Depression Era" et Bill Werber et C. Paul Rogers III, "Memories of a Ballplayer : Bill Werber and Baseball in the 1930s" », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 12, n°1, 2003, p. 156-159.
- , « Ruth and Cobb as Cultural Symbols : the Development of a Mass Consumer Ethic for Baseball in the 1920s », dans BRILEY, RON dir., *Class at Bat, Gender on Deck and Race in the Hole : A Line-up of Essays on Twentieth Century Culture and America's Game*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2003, p. 7-23.
- BRINKLEY, ALAN, *American History : a Survey*, vol. 2 : since 1865, McGraw-Hill, 1999 [1983].
- , *The Unfinished Nation, a Concise History of the American People*, 2 vol., New York, McGraw-Hill, 2004 [1993].
- BROHM, JEAN-MARIE, *Les Meutes sportives. Critique de la domination*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- BROMBERGER, CHRISTIAN, dir., *Passions ordinaires : football, jardinage, généalogie, concours de dictée*, Paris, Hachette 2002.
- BROMBERGER, CHRISTIAN, ALAIN HAYOT et JEAN-MARC MARIOTTINI, *Le Match de football : ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1995.
- BROMBERGER, CHRISTIAN et JEAN-MARC MARIOTTINI, « Le rouge et le noir : un derby turinois », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 103, n°1, 1994, p. 79-89.
- BROWN, BILL, « Recension de Charles F. Springwood "Cooperstown to Dyersville : A Geography of Baseball Nostalgia, Boulder (Colorado), Westview Press, 1996" », *Journal of Sport History*, vol. 24, n°3, automne 1997, p. 438-443.
- BROWN, JOSHUA ET DAVID MENT, *Factories, Foundries and Refineries*, Brooklyn, Educational and Cultural Alliance, 1980.
- BRUBAKER, ROGERS, « Au-delà de l'identité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°139, 2001, p. 66-85.
- BURK, ROBERT F., *Never Just a Game : Players, Owners, and American Baseball to 1920*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2001.
- BURNS, RIC, LISA ADES et JAMES SANDERS, *New York : An Illustrated History*, New York, Alfred A. Knopf, 2003.
- BURROWS, EDWIN G. et MIKE L. WALLACE, *Gotham : a History of New York City to 1898*, New York, Oxford University Press, 1999.
- BUTSCH, RICHARD, *For Fun and Profit : The Transformation of Leisure into Consumption*, Philadelphia, Temple University Press, 1990.
- C**
- CARO, ROBERT A., *The Power Broker : Robert Moses and the Fall of New York*, New York, Knopf, 1974
- CASHMAN, RICHARD et MICHAEL MCKEMAN, dir., *Sport in History : The Making of Modern Sporting History*, Queensland, 1979.
- CAVALLO, DOMINICK, *Muscles and Morals : Organized Playgrounds and Urban Reform, 1880-1920*, Philadelphie, Univ. of Pennsylvania Press, 1981.

- CAYTON, MARY KUPIEC et PETER W. WILLIAMS, dir., *Encyclopedia of American Cultural & Intellectual History*, 2 vol., New York, Scribner, 2001.
- CAYTON, MARY KUPIEC, ELLIOTT J. GORN et PETER W. WILLIAMS, dir., *Encyclopedia of American Social History*, 3 vol., New York, Scribner & Macmillan, 1993.
- CHADWICK, BRUCE, *The Dodgers : Memories and Memorabilia from Brooklyn to L.A.*, New York, Abbeville Press, 1993.
- CHALABAEV, AINA, « L'Influence des stéréotypes sexués sur la performance et la motivation en sport et en éducation physique et sportive », thèse de doctorat, STAPS, Université Joseph Fourier, 2006.
- CHUDACOFF, H.P. dir., *Major Problems in American Urban History*, Lexington (Massachusetts), D.C. Heath & Co, 1994.
- CLASTRES, PATRICK ET PAUL DIETSCHY, *Sport, société et culture en France du XIX^e à nos jours*, Paris, Hachette, 2006.
- CLEMENT, PRISCILLA FERGUSON et JACQUELINE S. REINIER, *Boyhood in America : An Encyclopedia*, Santa Barbara, abc-clio, 2001.
- COHEN, STANLEY, *Dodgers! : The First 100 Years*, New York, Carol Paperbacks, 1992 [1990].
- COLLOMP, CATHERINE, *Entre classe et nation : mouvement ouvrier et immigration aux Etats-Unis, 1880-1920*, Paris, Belin, 1998.
- CONNOLLY, HAROLD X., *A Ghetto Grows in Brooklyn*, New York, NYU Press, 1977.
- CONOLLY-SMITH, PETER, *Translating America : an Immigrant Press Visualizes American Popular Culture, 1895-1918*, Washington, Smithsonian Books, 2004.
- COOK, WILLIAM A., *The 1919 World Series : What Really Happened?*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2001.
- COOVER, ROBERT, *Universal Baseball Association, Inc., J. Henry Waugh, Prop.*, New York, Random House, 1968.
- CORBIN, ALAIN, « Du Limousin aux cultures sensibles », dans RIOUX, JEAN-PIERRE et JEAN-FRANCOIS SIRINELLI, dir., *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997.
- , dir., *L'Avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Flammarion, 2001 [1995].
- , *Les Cloches de la terre : paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX^e siècle*, Paris, Flammarion, 2000 [1994].
- COTT, NANCY F., dir., *No Small Courage : A History of Women in the United States*, Oxford, Oxford University Press, 2000.
- COUVARES, FRANCIS G., *The Remaking of Pittsburgh : Class and Culture in an Industrial City, 1877-1919*, Albany (New York), State University of New York Press, 1984.
- COVIL, ERIC C., « Radio and Its Impact On the Sport World », article en ligne disponible à <http://www.americansportcastersonline.com/radiohistory.html>, consulté le 28/05/09.
- COZENS, FREDERICK W. ET FLORENCE SCOVIL STUMPF, *Sports in American Life*, Chicago, University of Chicago Press, 1953.
- CREPEAU, RICHARD C., *Baseball, America's Diamond Mind, 1919-1941*, Orlando, University Press of Florida, 1980.
- CUMBLER, JOHN, *Working Class Community in Industrial America : Work, Leisure, and Struggle in Two Industrial Cities, 1880-1930*, Westport (Connecticut), Greenwood Press, 1979.

D

- D'ANTONIO, MICHAEL, *Forever Blue : The True Story of Walter O'Malley, Baseball's Most Controversial Owner, and the Dodgers of Brooklyn and Los Angeles*, New York, Riverhead Books, 2009.
- DA MATTA, R., « Notes sur le football brésilien », *Le Débat*, n°19, 1982, p. 68-76.
- DARBON, SEBASTIEN, *Rugby, mode de vie. Ethnographie d'un club, Saint-Vincent-de-Tyrosse*, Paris, Jean-Michel Place, 1995.
- DASH MOORE, DEBORAH, « On the Fringes of the City : Jewish Neighborhoods in Three Boroughs », dans ZUNZ, OLIVIER et DAVID WARD dir., *The Landscape of Modernity : Essays on New York City, 1900-1940*, New York, Russell Sage Foundation, 1992, p. 252-272.
- DAWIDOFF, NICHOLAS, *Baseball : A Literary Anthology*, New York, Library of America, 2002.
- DEAN, JOHN et JACQUES POTHIER, dir., *Regards croisés sur New York*, Versailles, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines 2003.
- DEARDOFF II, DONALD L., *Sports, A Reference Guide and Critical Commentary, 1980-1999*, Westport, Greenwood Press, 2000.

- DEFRANCE, JACQUES, « La politique de l'apolitisme. Sur l'autonomisation du champ sportif », *Politix*, n° 50, 2000, p. 13-37.
- , *Sociologie du sport*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2003.
- DELEPLACE, JEAN-MICHEL, dir., *L'Histoire du sport, l'histoire des sportifs : le sportif, l'entraîneur, le dirigeant. XIXe-XXe siècle*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- DELILLO, DON, *Pafko at the Wall*, repris sous le titre « Triumph » dans *Underworld*, New York, Simon and Schuster, 1997.
- DELLA DEMINA, JERRY, *An Italian Grows in Brooklyn*, Boston, Little Brown, 1977.
- DEMAZIERE, D., et al., *Le Peuple des tribunes. Les supporters de football dans le nord-Pas-de-Calais*, Documents d'Ethnographie Régionale du nord-Pas-de-Calais, n° 10, Béthune, Musée d'Ethnologie de Béthune, 1998.
- DEWEY, DONALD, *The 10th Man : The Fan in Baseball History*, New York, Carroll & Graf Publishers, 2004.
- DIETSCHY, PAUL, *Football et société à Turin, 1920-1960*, thèse de doctorat, histoire, université Lyon II, 1997.
- Dodgers Victory Book*, Brooklyn, W & H Baseball Publishing, 1942 [épuisé, collection de la Brooklyn Historical Society].
- DORINSON, JOSEPH, « Brooklyn : The Elusive Image », *Long Island Historical Journal*, vol. 1, n° 2, p. 128-135.
- , « Much Laughter, Some Tears : Brooklyn Comedians Take on the World », conférence présentée à la conférence « Imagining Brooklyn », Brooklyn College (New York), 26 février 2007.
- DORINSON, JOSEPH et JORAM WARWUND, dir., *Jackie Robinson, Race, Sports and the American Dream*, Armand (New York), ME Sharpe, 1998.
- DREIFORT, JOHN E., dir., *Baseball History from Outside the Lines : a Reader*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2001.
- DRYSDALE, DON et BOB VERDI, *Once a Bum, Always a Dodger*, New York, St. Martin's Press, 1990.
- DUMONS, BRUNO, GILLES POLLET et MURIEL BERJAT, *La Naissance du sport moderne*, Lyon, La Manufacture, 1987.
- DURANT, JOHN, *The Dodgers, an Illustrated Story of Those Unpredictable Bums*, New York, Hastings House, 1948.
- DURET, PASCAL, *Sociologie du Sport*, Que sais-je ?, Paris, PUF, 2008.
- DUROCHER, LEO, *The Dodgers and Me, the Inside Story*, Chicago, Ziff-Davis, 1948.
- DYRESON, MARK « The Emergence of Consumer Culture and the Transformation of Physical Culture : American Sport in the 1920s », *Journal of Sport History*, vol. 16, n° 3, hiver 1998, p. 261-281.

E

- EBBETS, CHARLES H., « A Defense of Sunday Baseball, Why I Believe Major League Baseball On Sunday Night Ought to be Permitted in Eastern Cities », *Baseball Magazine*, vol. 19, n° 5, 1917, p. 477, 535.
- , « Lettre à G. Herrmann, président de la *National League* », Cooperstown (New York) : National Baseball Hall of Fame, A. Bartlett Giamatti Research Center.
- EHRENBERG, ALAIN, « Aimez-vous les stades ? Architectures de masse et mobilisation », *Recherches*, n° 43, avril 1980, p. 25-34.
- , *Le Culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.
- , « Le football et ses imaginaires », *Les Temps modernes*, n° 460, novembre 1984.
- EISEN, GEORGE et DAVID KENNETH WIGGINS, dir., *Ethnicity and Sport in North American History and Culture*, Westport, CN, Greenwood Press, 1994.
- ELIAS, NORBERT ET ERIC DUNNING, *Quest for Excitement, Sport and Leisure in the Civilizing Process*, Oxford, Basil Blackwell, 1986 [tr. fr. Sport et civilisation, la violence maîtrisée, Fayard, 1994].
- ELIOT, MARC, *Song of Brooklyn : An Oral History of America's Favorite Borough*, New York, Broadway Books, 2008.
- ELLEN, MARY, MARK MURPHY et RALPH FOSTER WELD, dir., *A Treasury of Brooklyn*, New York, William Sloane Associates, 1949.

- ELLSWORTH, PETER, « The Brooklyn Dodgers' Move to Los Angeles : Was Walter O'Malley Solely Responsible », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 14, n°1, 2005, p. 19-40.
- ERENBERG, LEWIS, *Steppin' Out : New York Nightlife and the Transformation of American Culture, 1890-1930*, Westport (Connecticut), Greenwood Press, 1981.
- ERICKSON, HAL, *Baseball in the Movies : A Comprehensive Reference, 1915-1991*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 1992.
- ERSKINE, CARL, *Tales from the Dodger Dugout*, Champaign (Illinois), Sports Pub. Inc, 2000.
- ESCAFFRE, FABRICE, « Espace publics et pratiques ludo-sportives à Toulouse. L'émergence d'une urbanité sportive ? », thèse de doctorat, géographie-aménagement du territoire, Université de Toulouse II - Le Mirail, 2005.
- EVANS CHRISTOPHER H. ET WILLIAM R. HERZOG, *The Faith of Fifty Million : Baseball, Religion, and American Culture*, Louisville (Kentucky), Westminster John Knox Press, 2002.

F

- FETTER, HENRY D., « Revising the Revisionists : Walter O'Malley, Robert Moses and the End of the Brooklyn Dodgers », *New York History*, vol. 89, n°1, hiver 2008.
- , « Robinson in 1947 : Measuring an Uncertain Impact », dans DORINSON, JOSEPH et JORAM WARWUND dir., *Jackie Robinson, Race, Sports and the American Dream*, Armand (New York), ME Sharpe, 1998, p. 183-192.
- , *Taking on the Yankees, Winning and Losing in the Business of Baseball, 1903-2003*, New York, W. W. Norton & Co, 2005 [2003].
- FIRMRITE, RON, dir., *Birth of a Fan*, New York, MacMillan, 1993
- FISCHLER, STAN, *Confession of a Trolley Dodger from Brooklyn*, Flushing (New York), H & M Prod. Inc. II, 1995.
- FISHWICK, NICOLAS F.B., *English Football and Society, 1910-1950*, Manchester, Manchester University Press, 1989.
- FITZGERALD, ED, dir., *The Story of the Brooklyn Dodgers*, New York, Bantam Books, 1949.
- FLEER, JOSHUA «The Church of Baseball and the U.S. Presidency », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 16, n°1, automne 2007, p. 51-61.
- FOHLEN, CLAUDE , JEAN HEFFER ET FRANÇOIS WEIL, *Canada et Etats Unis depuis 1970*, Paris, PUF, 1997.
- FONER, NANCY, *From Ellis Island to JFK : New York's Two Great Waves of Immigration*, New Haven, Yale University Press, 2000.
- FONTAINE, MARION, « I minatori alla conquista del calcio. Modernizzazione sportiva e costruzione identitaria nel mondo operaio francese (Les mineurs à la conquête du football, modernisation sportive et construction identitaire dans le monde ouvrier français) », *Memoria e Ricerca*, n°27, janvier-avril 2008, p. 63-77.
- , « Les « Gueules Noires » et leur club. Sport, sociabilités et politique à « Lens les Mines » (1934-1956) », thèse de doctorat, histoire, EHESS, 2006.
- FOX, RICHARD W. ET T. J. JACKSON LEARS, *The Culture of Consumption : Critical Essays in American History, 1880-1980*, New York, Pantheon, 1983.
- FRANKS, JOEL S., *Whose Baseball : The National Pastime and Cultural Diversity in California, 1859-1941*, Lanham (Maryland), Scarecrow Press, 2001.
- FREEDMAN, STEPHEN, « The Baseball Fad in Chicago, 1865-1870 : An Exploration of the Role of Sport in the Nineteenth-Century City », *Journal of Sport History*, vol. 5, n°2, été 1978, p. 42-64.
- FREEMAN, JOSHUA B., *Working-class New York : Life and Labor Since World War II*, New York, New Press, 2000.
- FROMMER, HARVEY, *Jackie Robinson*, New York, F. Watts, 1984.
- , *New York City Baseball : The Last Golden Age, 1947-1957*, San Diego, Harcourt Brace Jovanovich, 1992.
- , et MYRNA FROMMER, *It Happened in Brooklyn : An Oral History of Growing up in the Borough in the 1940s, 50s and 60s*, New York, Harcourt Brace, 1993.

G

- GABILLIET, JEAN-PAUL, « Culture savante/culture populaire », intervention au colloque « Ateliers Amérique du Nord », ENS-LSH, avril 2007.

- GEERTZ, CLIFFORD, « Deep Play : Notes on the Balinese Cockfight », in *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973, chap. 14, paru originellement dans *Daedalus*, hiver 1972.
- , « Jeu d'enfer. Notes sur le combat de coq balinais », in *Bali, Interprétation d'une culture*, Gallimard, Paris, 1983 (pour la tr. fr.).
- , « Thick Description : Toward an Interpretive Theory of Culture », in *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Book, 1973, p. 4-30.
- GELBER, STEVEN M., « "Their Hands Are All Out Playing : " Business and Amateur Baseball, 1845-1917 », *Journal of Sport History*, vol. 11, n° 1, printemps 1984, p. 5-27.
- GERLACH, LARRY R., « Not Quite Ready for Prime Time : Baseball History, 1983-1993 », *Journal of Sport History*, vol. 21, n° 2, été 1994, p. 103-137.
- GETZ, MIKE, *Brooklyn Boy, A Memoir*, Brooklyn, Montauk Press, 2001.
- , *Brooklyn Dodgers and Their Rivals, 1950-1952*, Brooklyn, Montauk Press, 1999.
- GIAMATTI, A. BARTLETT et KENNETH S. ROBSON, *A Great and Glorious Game : Baseball Writings of A. Bartlett Giamatti*, Chapel Hill (Caroline du nord), Algonquin Books, 1998.
- GIARDINA, MICHAEL D., dir., *Youth Culture and Sport : Identity, Power, and Politics*, New York, Routledge, 2008.
- GLEASON, PHILIP, « Identifying Identity : A Semantic History », *Journal of American History*, vol. 69, n° 4, mars 1983, p. 910-931.
- GLUECK, GRACE ET PAUL GARDNER, *Brooklyn : People and Places, Past and Present*, New York, Harry N. Abrams, 1991.
- GOFFMAN, ERVING, *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit, 1975.
- GOLDSTEIN, RICHARD, *Superstars and Screwballs : 100 Years of Brooklyn Baseball*, New York, Dutton, 1991.
- GOLDSTEIN, WARREN, *Playing for Keeps, A History of Early Baseball*, Ithaca (New York), Cornell University Press, 1989.
- GOLENBOCK, PETER, *Bums : an Oral History of the Brooklyn Dodgers*, New York, Putnam, 1984.
- GOODWIN, DORIS KEARNS, *Wait Till Next Year : A Memoir*, New York, Touchstone, 1998.
- GORN, ELLIOTT et WARREN GOLDSTEIN, *A Brief History of American Sports*, New York, Hill and Wang, 1993.
- GRAHAM, FRANK, *The Brooklyn Dodgers : an Informal History*, Carbondale (Illinois), Southern Illinois University Press, 2002 [1ère ed., New York, G.P. Putnam's Sons, 1945].
- , *The New York Giants : an Informal History of a Great Baseball Club*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2002 [rééd.]
- GRANOVETTER, MARK S., *Le marché autrement : les réseaux dans l'économie*, Sociologie économique, Paris, Desclée de Brouwer, 2000.
- GRATTON, CHRIS ET IAN P. HENRY, dir., *Sport in the City : the Role of Sport in Economic and Social Regeneration*, New York, Routledge, 2001.
- GREEN, HARVEY, *Fit for America : Health, Fitness and Sport in American Society*, New York, Pantheon, 1986.
- GRIGNON, CLAUDE ET JEAN-CLAUDE PASSERON, *Le Savant et le populaire, misérabilisme et populisme en sociologie et littérature*, Paris, Gallimard, 1989.
- GUTTMANN, ALLEN, *Games and Empires : Modern Sports and Cultural Imperialism*, New York, Columbia University Press, 1994.
- , *Sports Spectators*, New York, Columbia University Press, 1986.
- , « Who's on first ? Books on the History of American Sports », *Journal of American History*, vol. 66, n° 2, septembre 1979, p. 348-354.

H

- HARDY, JAMES D., *The New York Giants Base Ball Club : The Growth of a Team and a Sport, 1870-1900*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 1996.
- HARDY, STEPHEN et ALAN INGHAM, « Games, Structures, and Agency : Historians of the American Play Movement », *Journal of Social History*, vol. 17, hiver 1983, p. 285-301.
- HARDY, STEPHEN, *How Boston Played : Sport, Recreation, and Community, 1865-1915*, Boston, Northeastern University Press, 1982.
- HARGREAVES, JOHN, *Sport, Power, and Culture : a Social and Historical Analysis of Popular Sports in Britain*, New York, St. Martin's Press, 1986.

- HASEL, JOE, *Baseball's Beloved Bums : The Brooklyn Dodgers*, New York, Weiser Publ. Co., 1947.
- HASKELL, GUY H., « Book Review », *The Journal of American Folklore*, vol. 105, n°418, automne 1992, p. 489-491.
- HAZELTON, HENRY ISHAM, *The Boroughs of Brooklyn and Queens : Counties of Nassau and Suffolk, Long Island, New York, 1609-1924*, New York-Chicago, 1925.
- HEAPHY, LESLIE A., *The Negro Leagues, 1869-1960*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2002.
- HEIMERMANN, BENOIT, *Les Gladiateurs du Nouveau Monde : histoire des sports aux Etats-Unis*, Paris, Découvertes Gallimard, 1990.
- HIGHAM, JOHN, *Strangers in the Land, Patterns of American Nativism*, New York, Rutgers, 3^{ème} édition, 1988.
- HINES, THOMAS S., « Housing, Baseball and Creeping Socialism : The Battle of Chavez Ravine, Los Angeles 1949-1959 », *Journal of Urban History*, vol. 8, février 1982, p. 123-143.
- HOARD, CLINTON H. et CHARLES DEXTER, dir., *The Dodgers 1941, Today and Yesterday in Brooklyn Baseball*, Brooklyn, W. & H. Baseball Publishing Co., 1941 [épuisé, collection de la *Brooklyn Historical Society*].
- HOBSBAWM, ERIC et TERENCE RANGER, dir., *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983 [tr. fr. de l'introduction, 1995].
- HOBSBAWM, ERIC, *The Age of Empire, 1875-1914*, Londres, Abacus, 1994 [1987].
- HOCH, PAUL, *Rip Off the Big Game, the Exploitation of Sports by the Power Elite*, New York, Doubleday, 1972.
- HOFSTADTER, RICHARD, *The Age of Reform : from Bryan to F.D.R.*, New York, Knopf, 1955.
- HOGGART RICHARD, *La culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1986 [1ère éd. *The Uses of Literacy : Aspects of Working Class Life*, Londres, Chatto et Windus, 1957].
- HOLMES, TOMMY, *Dodger Daze and Knights : Enough of a Ball Club's History to Explain Its Reputation*, New York, D. McKay, 1953.
- HOLMES, TOT, *Brooklyn's Babe : The Story of Babe Herman*, Gothenburg (Nebraska), Holmes, 1990.
- HOLT RICHARD, *Sport and Society in Modern France*, Londres et Oxford, MacMillan Press et St. Antony's College, 1981.
- , « Working Class Football and the City : the Problem of Continuity », *British Journal of Sport History*, vol. 3, mai 1986, p. 5-17.
- ET TONY MASON, *Sport in Britain, 1945-2000*, Malden (Massachusetts), Blackwell Publishers, 2000.
- HOMBERGER, ERIC, *The Historical Atlas of New York City : A Visual Celebration of Nearly 400 Years*, New York, H. Holt and Co, 1994.
- HONIG, DONALD, *The Brooklyn Dodgers : An Illustrated Tribute*, New York, St. Martin's Press, 1981.
- HOOD, CLIFTON, *722 Miles : The Building of the Subways and How They Transformed New York*, Baltimore, John Hopkins UP, 2004 [1993].
- HOURCADE, NICOLAS, « La Place des supporters dans le monde du football », *Pouvoirs*, n°101, avril 2002, p. 75-87.
- , « "Vivre ultra pour vivre" ? Significations de l'engagement dans un groupe de supporters ultras », intervention présentée à la conférence « Premières Rencontres Jeunes & Sociétés en Europe et autour de la Méditerranée », Marseille, 22, 23 et 24 octobre 2003.
- HOYTE, THOR ANSEN « "... and so we played" : memory, place and the Brooklyn Dodgers », Mémoire pour le *Master of Arts*, études américaines, Lewis & Clark College/Syracuse University, 1993/1998.
- HUBSCHER RONALD, JEAN DURRY, BERNARD JEU, GILBERT GARRIER, *L'Histoire en mouvement, le sport dans la société française, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Armand Colin, 1992.
- HUGHSON, JOHN, « "Smoke and mirrors" : Evocations of the Brooklyn Dodgers and Ebbets Field in *Blue in the Face* », *Sport in Society*, vol. 11, n°2, 2008, p. 265-278.

J

- JACKSON, KENNETH T. et JOHN B. MANBECK, dir., *The Neighborhoods of Brooklyn*, Yale University Press, 2004.
- JACKSON, KENNETH T., *Crabgrass Frontier : The Suburbanization of the United States*, New York, Oxford University Press, 1985.

- , dir., *The Encyclopedia of New York*, New-York Historical Society & Yale University Press, 1995.
- JACOBS, BARRY, « Sentimental Journey : Brooklyn after the Dodgers », *New York Affairs*, vol. 7, n° 4, 1983, p. 139-148.
- JACOBSON, MATTHEW FRYE, *Whiteness of a Different Color : European Immigrants and the Alchemy of Race*, Harvard University Press, 1999 [1998].
- JAMES, C. L. R., *Beyond A Boundary*, Londres, Hutchinson, 1963.
- JOHNSON, AMANDA, *Architecture de New York*, Paris, Flammarion, 2003.

K

- KAHN, ROGER, intervention présentée à la conférence « Remembering Brooklyn's Beloved Dodgers », Brooklyn Public Library, 2 octobre 2005.
- , *The Boys of Summer*, New York, Signet Classics, 1973 [Harper & Row, 1971].
- , *The Era : 1947-1957, When the Yankees, the Giants, and the Dodgers Ruled the World*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2002.
- KAMMEN, MICHAEL G., *American Culture, American Tastes : Social Change and the 20th Century*, New York, Knopf, 1999.
- KAMMER, DAVID JOHN, « "Take Me Out to the Ball Game" : American Cultural Values as Reflected in the Architectural Evolution and Criticism of the Modern Baseball Stadium », thèse de doctorat (Ph.D.), études américaines, University of New Mexico, 1982.
- KASPI, ANDRE, dir., *New York 1940-1950, Terre promise et corne d'abondance : l'emblème du « rêve américain »*, Paris, Autrement, 1995.
- KASSON, JOHN F., *Amusing the Million : Coney Island at the Turn of the Century*, New York, Hill & Wang, 1978.
- , *Houdini, Tarzan and The Perfect Man : the White Male Body and the Challenge of Modern America*, New York, Hill and Wang, 2001.
- , *Rudeness & Civility : Manners in Nineteenth-Century Urban America*, New York, Hill & Wang, 1990 [tr.fr. "Les Bonnes manières", Belin, Paris].
- KAUFMAN, JASON A., *For the Common Good? : American Civic Life and the Golden Age of Fraternity*, Oxford University Press, 2002.
- KAVANAGH, JACK, « A Dodger Boyhood », dans LEVINE, PETER dir., *Baseball History 3 : An Annual of Original Baseball Research*, vol. 3, Westport (Connecticut), Meckler, 1990, p. 119-132.
- KAVANAGH, JACK ET NORMAN MACHT, *Uncle Robbie*, Cleveland, SABR, 1999.
- KESSNER, THOMAS, *The Golden Door ; Italians and Jewish Immigrants Mobility in New York City : 1880-1915*, New York, Columbia Univ. Press, 1979.
- KIMMEL, MICHAEL S., « Baseball and the Reconstruction of American Masculinity, 1880-1920 », dans LEVINE, PETER dir., *Baseball History 3 : An Annual of Original Baseball Research*, vol. 3, Westport (Connecticut), Meckler, 1990.
- KING, ANTHONY, *The End of the Terraces : The Transformation of English Football in the 1990s*, éd. révisée, Continuum International Publishing Group, 2002 [1998].
- KING, LARRY et MARTIN APPEL, *When You're from Brooklyn, Everything Else Is Tokyo*, New York, Simon & Schuster, 1992.
- KIRSCH, GEORGE B., *The Creation of America Team Sports : Baseball and Cricket, 1838-72*, Urbana (Illinois), Univ. of Illinois Press, 1989.
- KOLKO, GABRIEL, *The Triumph of Conservatism, a Reinterpretation of American History, 1900-1916*, New York, The Free Press, 1963.
- KOOLHAAS, REM, *Delirious New York : A Retroactive Manifesto for Manhattan*, New York, Oxford University Press, 1978.
- KORR, C., *West Ham United : the Making of a Football Club*, Duckworth, London, 1986.
- KRASE, JEROME, « Italian American Urban Landscapes : Images of Social and Cultural Capital », manuscrit non publié, 2005.
- , *Self and Community in the City*, Washington (DC) University Press of America, 1982.
- KUKLICK, BRUCE, *To Every Thing a Season, Shibe Park and Urban Philadelphia, 1909-1976*, Princeton University Press, 1993 [1991].

L

- LAFORSE, MARTIN W., « Baseball and Urbanism », in LAFORSE ET DRAKE, dir., *Popular Culture and American Life : Selected Topics in the Study of American Popular Culture*, Chicago, Nelson-Hall, 1981, p. 163-228.
- LAHIRE, BERNARD, *La Culture des individus : dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004.
- LAMB, CHRIS, « "I Never Want to Take Another Trip Like This One" : Jackie Robinson's Journey to Integrate Baseball », *Journal of Sport History*, vol. 24, n° 2, été 1997, p. 177-191.
- LANGILL, MARK, « Brooklyn Dodgers' 1956 Japan Tour », disponible à www.walteromalley.com, consulté le 26/05/06.
- LE BON, GUSTAVE, *La Psychologie des foules*, Paris, PUF, 1971 [Paris, Félix Alcan, 1895].
- « Le sport, le héros et l'argent, une histoire du Tour », *Histoire & Sociétés*, n° 7, juillet 2003.
- LECH, ANTOINE, « Comment peut-on être supporter(s) ? », thèse de doctorat, sociologie, Université Paris Descartes - Sorbonne, 2008.
- LEFEBVRE, HENRI, *The Production of Space*, Oxford, Blackwell, 1991.
- LEVINE, PETER, *A.G. Spalding and the Rise of Baseball, the Promise of American Sport*, New York, Oxford University Press, 1986.
- , *Ellis Island to Ebbets Field, Sport and the American Jewish Experience*, New York, Oxford University Press, 1992.
- LEVINE, STEVEN, « In Gotham's Shadow : Brooklyn and the Consolidation of Greater New York », thèse de doctorat (Ph.D.), sciences politiques, City University of New York, 2002.
- LEWIS, GUY, « Sport, Youth Culture, and Conventionality, 1920-1970 », *Journal of Sport History*, vol. 4, été 1977, p. 129-150.
- LIEBES, TAMAR et ELIHU KATZ, *The Export of Meaning : Cross-cultural Readings of Dallas*, New York, Oxford University Press, 1990.
- LIGHT, JONATHAN F., « Brooklyn », dans *The Cultural Encyclopedia of Baseball*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 1997.
- LINDER, MARC et LAWRENCE S. ZACHARIAS, *Of Cabbages and Kings County : Agriculture and the Formation of Modern Brooklyn*, Iowa City, University of Iowa Press, 1999.
- LITTLE, CHARLES, « "Community Identity" or "Communities" and "Identities" : Sport and Identities in an Australian Suburb », intervention présentée à la conférence « Sixth International ISHPES Conference », Kanazawa, Japon, juillet 2002.
- , « Sport, Communities and Identities : A Case Study of Race, Gender and Ethnicity in South Sydney Sport », thèse de doctorat (Ph.D.), sociologie, University of New South Wales, 2001.
- LOWENFISH, LEE, *Branch Rickey, Baseball's Ferocious Gentleman*, Lincoln (Illinois), University of Nebraska Press, 2007.
- , « The Two Titans and the Mystery Man : Branch Rickey, Walter O'Malley, and John L. Smith as Brooklyn Dodgers Partners, 1944-1950 », dans DORINSON, JOSEPH et JORAM WARWUND dir., *Jackie Robinson, Race, Sports and the American Dream*, Armand (New York), ME Sharpe, 1998, p. 165-177.
- , « When All Heaven Rejoiced : Branch Rickey and the Origins of the Breaking of the Color Line », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 11, n° 1, automne 2002.
- LOWENFISH, LEE et TONY LUPIEN, *The Imperfect Diamond : The Story of Baseball's Reserve System and the Men Who Fought to Change It*, New York, Stein and Day, 1980.
- LOWENSON, JOHN, *Sport and the English Middle Classes, 1880-1914*, Manchester University Press, 1993.
- LOWRY, PHILIP, *Green Cathedrals*, Reading (Massachusetts), Addison-Wesley, 1992.
- LOY, JOHN W., JR., GERALD S. KENYON ET BARRY D. MCPHERSON, dir., *Sport, Culture, and Society : a Reader on the Sociology of Sport*, 2^{ème} édition, Philadelphie, Lea & Febiger, 1981.
- LYNCH, FREDERICK R., « Social Theory and the Progressive Era », *Theory and Society*, vol. 4, n° 2, été 1977, p. 159-210.
- LYND, ROBERT S. et HELEN MERREL LYND, *Middletown in Transition, a Study in Cultural Conflicts*, New York, Harcourt, 1965 [1937].

M

- MACDONALD, NEIL W., *The League that Lasted : 1876 and the Founding of the National League of Professional Base Ball Clubs*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2004.
- MACHT, NORMAN L., *Roy Campanella : Baseball Star*, New York, Chelsea House Publishers, 1996.
- MACLEOD, DAVID I., *Building Character in the American Boy : The Boy Scouts, YMCA and their Forerunners, 1870-1920*, Madison, University of Wisconsin Press, 1983.
- MAHLER, JONATHAN, *Ladies and Gentlemen, the Bronx Is Burning : 1977, Baseball, Politics, and the Battle for the Soul of the City*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 2005.
- MANBECK, JOHN, *The Brooklyn Film, Essays in the History of Filmmaking*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2003.
- MANDELL, RICHARD, *Sport : A Cultural History*, New York, Columbia Univ. Press, 1984.
- MANGAN, J.A., dir., *Reformers, Sport, Modernizers : Middle-Class Revolutionaries*, London, Frank Cass, 2002.
- MANGAN, J.A., dir., *The Cultural Bond : Sport, Empire, Society*, Portland (Oregon), Frank Cass, 1992.
- MARCHAND, ROLAND, *Creating the Corporate Soul, The Rise of Public Relations and Corporate Imagery in American Big Business*, University of California Press, 1998.
- MARLING, KARAL ANN, *George Washington Slept Here : Colonial Revivals in American Culture, 1876-1986*, Cambridge, Harvard University Press, 1988.
- MARQUIS, PETER, « Africains-Américains », « baseball », « Bedford Stuyvesant », « Brooklyn », « Flatbush », « Grande dépression », « pont de Brooklyn », etc. in « Dictionnaire », in PERETZ, dir., *New York, Histoire, promenade, anthologie et dictionnaire*, Coll. Bouquins, Robert Laffont, Paris, 2009.
- , « Central Park » et « Federal League » in STEVEN A. RIESS, MELVIN ADELMAN et PATRICIA VERTINSKY, dir., *Encyclopedia of North American Sport*, Armonk (New York), ME Sharpe, à paraître.
- , « La balle et la plume, le regard universitaire sur la place du sport dans la société américaine », *Transatlantica, Revue d'études américaines/American Studies Journal*, en navette.
- , « Une ville et son club : histoire socio-culturelle des Dodgers de Brooklyn, 1908-1960 », mémoire de DEA, histoire et civilisations, EHESS, 2003.
- MARTIN, NICOLAS, « Basketball politics. Le basket-ball et la construction de l'identité africaine-américaine aux Etats-Unis, 1945-1980 », mémoire de DEA, histoire et civilisations, EHESS, 2004.
- MARTIN-BRETEAU, NICOLAS, « "Un laboratoire parfait" ? Sport, race et génétique : le discours de la différence athlétique aux Etats-Unis », manuscrit non publié, 2009.
- MARZANO, RUDY, *The Brooklyn Dodgers in the 1940s : How Robinson, MacPhail, Reiser, and Rickey Changed Baseball*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2005.
- , *The Last Years of the Brooklyn Dodgers : A History, 1950-1957*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2008.
- MASON, DANIEL, « Professional Sports Facilities and Developing Urban Communities : Vancouver's Recreation Park, 1905-1912 », *Urban History Review [Canada]*, vol 26, n°1, 1997, p. 43-51.
- MAYER, EGON, *From Suburb to Shtetl, Jews of Boro Park*, Philadelphia, Temple University Press, 1979.
- MCCAULEY, JOSEPH, *Ebbets Field : Brooklyn's Baseball Shrine*, Bloomington (Indiana), Author House, 2004.
- MCCUE, ANDY, « A History of Dodger Ownership », *The National Pastime*, n°13, 1993, p. 34-42.
- , « Two out of Three Ain't Bad : Branch Rickey, Walter O'Malley and the Man in the Middle of the Dodger Owners' Partnership », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 14, n°1, 2005, p. 41-46.
- MCCULLOUGH, DAVID W., *Brooklyn-- and How it Got that Way*, New York, Dial Press, 1983.
- MCGEE, BOB, « The Dodgers and the Heart of Brooklyn », intervention présentée à la conférence « Remembering Brooklyn's Beloved Dodgers », Brooklyn Public Library, 2 octobre 2005.
- , *The Greatest Ballpark Ever : Ebbets Field and the Story of the Brooklyn Dodgers*, New Brunswick (New Jersey), Rivergate Books, 2005.
- MCGIMPSEY, DAVID, *Imagining Baseball : America's Pastime and Popular Culture*, Bloomington, Indiana University Press, 2000.
- MEANY, TOM, *The Artful Dodgers*, New York, A.S. Barnes, 1953.

- MELE, ANDREW P., dir., *A Brooklyn Dodgers Reader*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2005.
- MENT, DAVID, *The People of Brooklyn : a History of Two Neighborhoods*, Brooklyn Educational & Cultural Alliance, 1980.
- , *The Shaping of a City, a Brief History of Brooklyn*, Brooklyn Educational Committee Alliance, 1979.
- MEYEROWITZ, JOANNE J., *Not June Cleaver : Women and Gender in Postwar America, 1945-1960*, Philadelphia, Temple University Press, 1994.
- MICHON, BERNARD ET THIERRY TERRET, dir., *Pratiques sportives et identités locales*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- MIGNON, PATRICK, « Supporters et hooligans en Grande-Bretagne », *Vingtième Siècle*, n°26, mai-juin 1990, p. 37-47.
- , *La Passion du football*, Paris, Odile Jacob, 1998.
- , *La Société du samedi : supporters, ultras et hooligans : Etude comparée de la Grande-Bretagne et de la France*, Paris, IHESI, 1993.
- MILLER, PATRICK B., « Homo Faber - Homo Ludens : Sport History And The Working Class », *International Labor And Working-Class History*, vol. 44, 1993, p. 79-94.
- MILLER, RICHARD ET DAVID K. WIGGINS,, dir., *Sport and the Color Line. Black Athletes and Race Relations in Twentieth-Century America*, New York, Routledge, 2004.
- MILLER, RITA SEIDEN, dir., *Brooklyn USA : The Fourth Largest City in America*, New York, Brooklyn College Press & Columbia University Press, 1979.
- MONTI, RALPH, *I Remember Brooklyn : Memories of Favorite Sons and Daughters*, New York, Carol Pub. Group, 1991.
- MORGAN DROWNE, KATHLEEN et HUBERT PATRICK, *The 1920s*, Westport (Connecticut), Greenwood Press, 2004.
- MOSS, ROBERT A., « Expulsion from Eden », *Elysian Fields Quarterly, the Baseball Review*, vol. 23, n°3, 2006.
- MOTS, « Politique et sport », n°29, décembre 1991.
- MROZEK, DONALD, *Sport and American Mentality, 1890-1910*, Knoxville, University of Tennessee Press, 1983.
- MURPHY ROBERT, « After Many a Summer : The Passing of the Giants and Dodgers and a Golden Age in New York Baseball », nd, 2008.
- MURRAY, B., *The Old Firm : Sectarianism, Sport and Society in Scotland*, Edinburgh, John Donald, 1984.
- N**
- NASAW, DAVID, *Children of the City : At Work and at Play*, New York, 1986.
- , *Going Out : The Rise and Fall of Public Amusements*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 2000 [1993].
- NDIAYE, PAP, *La Condition noire. Essai sur une minorité française*, Paris, Calmann-Lévy, 2008.
- NEILSON, BRIAN J., « Dialogue with the City : The Evolution of Baseball Parks », *Landscape*, vol. 29, n°1, 1986.
- NEWMAN, ROBERTA. « "Now Pitching for the Dodgers" : The Local Character of Baseball and Advertising in Brooklyn, 1890-1957 », intervention présentée à la conférence « SABR's 35th Annual Convention », Toronto, 4-7 août 2005.
- NOIRIEL, GERARD, préface à Emmanuelle Saada, *Les Enfants de la colonie : les métis de l'empire français entre sujétion et citoyenneté*, Paris, Découverte, 2007.
- NOLL, ROGER G., *Government and the Sports Business*, Washington (DC) Brookings Institution, 1974.
- NOVAK, MICHAEL, *The Joy of Sports : End Zones, Bases, Baskets, Balls, and the Consecration of the American Spirit*, New York, Basic Books, 1976.
- NUYTENS, WILLIAM, « Le "supportérisme" régional : le mythe de la tradition », *Revue du nord*, 2004.
- O**
- OAH Magazine of History*, « History of Sport, Recreation, and Leisure », LINDA J. BORISH, dir., vol. 7, n°1, été 1992.

- OJALA, CARL et MICHAEL T. GADWOOD, « The Geography of Major League Baseball Production, 1876-1988 », dans HALL, ALVIN L. dir., *Cooperstown Symposium on Baseball and the American Culture*, Meckler in association with the State University of New York, College at Oneonta, 1989, p. 165-185.
- OKKONEN, MARC, *The Federal League of 1914-1915 : Baseball's Third Major League*, Garrett Park (Maryland), Society for American Baseball Research, 1989.
- OLIPHANT, THOMAS, *Praying for Gil Hodges : A Memoir of the 1955 World Series and One Family's Love of the Brooklyn Dodgers*, New York, Thomas Dunne Books/St. Martin's Griffin, 2006.
- OLSON, JAMES STUART, *Historical Dictionary of the 1950s*, Greenwood Publishing Group, 2000.
- , « Sports As Cultural Currency In Modern America », *Journal Of Urban History*, 19, 1, 1992, p. 127-130.
- ORIARD, MICHAEL, *King Football : Sport and Spectacle in the Golden Age of Radio and Newsreels, Movies and Magazines, the Weekly & the Daily Press*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2001.
- P**
- PARK, ROBERT E., « Community Organization and Juvenile Delinquency », in ROBERT E. PARK, ERNEST W. BURGESS et RODERICK D. MCKENZIE, dir., *The City, Suggestion for Investigation of Human Behavior in the Urban Environment*, The University of Chicago Press, 1984 [1925].
- PARROTT, HAROLD, *The Lords of Baseball : A Wry Look at a Side of the Game the Fan Seldom Sees, the Front Office*, Atlanta, Longstreet Press, 2001.
- PATTERSON, JAMES T., *Grand Expectations : The United States, 1945-1974*, New York, Oxford University Press, 1996.
- PAXSON, FREDERICK L., « The Rise of Sport », *Mississippi Valley Historical Review*, n° 4, septembre 1917, p. 144-168.
- PEISS, KATHY LEE, *Cheap Amusements : Working Women and Leisure in Turn-of-the-Century New York*, Philadelphia, Temple University Press, 1986.
- PENDERGAST, TOM, *Creating the Modern Man : American Magazines and Consumer Culture, 1900-1950*, dir. 2000, Columbia (Missouri), University of Missouri Press, 2000.
- PERCOCO, JAMES A., « Baseball and World War II : A Study of the Landis-Roosevelt Correspondence », *OAH Magazine of History*, vol. 7, n° 1, été 1992.
- PERETZ, PAULINE, dir., *New York : Histoire, Promenades, Anthologie et Dictionnaire*, Paris, Robert Laffont-Bouquins, 2009.
- PERROT, MICHELLE, dir., *Une Histoire des femmes est-elle possible ?*, Marseille, Rivages, 1984.
- PETERSON, ROBERT, *Only the Ball Was White*, Englewoods Cliffs (New Jersey), 1970.
- PEVERELLY, CHARLES A., *The Book of American Pastimes : Containing a History of the Principal Baseball, Cricket, Rowing, and Yachting Clubs of the United States*, publié par l'auteur, 1866.
- PINCON, MICHEL et MONIQUE PINCON-CHARLOT, *Sociologie de la bourgeoisie*, Paris, La Découverte, 2000.
- POCIELLO, CHRISTIAN, *Sports et science sociales, histoire, sociologie et prospective*, Paris, Vigot, 1999.
- POLNER, MURRAY, *Branch Rickey : A Biography*, New York, Atheneum, 1982.
- POPE, S. W., dir., *The New American Sport History : Recent Approaches and Perspectives*, Urbana, University of Illinois Press, 1997.
- POPE, S. W., *Patriotic Games : Sporting Traditions in the American Imagination, 1876-1926*, New York, Oxford University Press, 1997.
- POPE, STEVEN W., « Negotiating the "Folk Highway" of the Nation : Sport, Public Culture and American Identity, 1870-1940 », *Journal of Social History*, vol. 27, n° 2, hiver 1993, p. 327-340.
- , « Sport History : Into the 21st Century », *Journal of Sport History*, vol. 25, n° 2, été 1998, p. i-x.
- POUZOLET, CATHERINE, *New York, construction historique d'une métropole*, Paris, Ellipses, 1999.
- POWELL, LARRY, « Jackie Robinson and Dixie Walker, Myths of the Southern Baseball Player », *Southern Cultures*, vol. 8, n° 2, 2002, p. 56-71.
- PRINCE, CARL E., *Brooklyn's Dodgers : The Bums, the Borough, and the Best of Baseball*, New York, Oxford University Press, 1996.
- PRITCHETT, WENDELL E., *Brownsville, Brooklyn, Blacks, Jews and the Changing Face of the Ghetto*, Chicago, University of Chicago Press, 2002.

- , « Race and Community in Postwar Brooklyn : the Brownsville Neighborhood Council and the Politics of Urban Renewal », *Journal of Urban History*, vol. 27, n° 4, 2001, p. 445-470.
- PROCTER, DAVID E., *Civic Communion : The Rhetoric of Community Building*, Rowman & Littlefield, 2005.
- PUERZER, RICHARD J., « Engineering Baseball : Branch Rickey's Innovative Approach to Baseball Management », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 12, n° 1, automne 2003.
- PUTNAM, ROBERT D., *Bowling Alone : The Collapse and Revival of American Community*, New York, Simon & Schuster, 2000.
- PUTNEY, CLIFFORD, *Muscular Christianity : Manhood and Sports in Protestant America, 1880-1920*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 2001.

R

- RABINOWITZ, BILL, « Baseball and the Great Depression » *Baseball History*, vol. 1, 1988, p. 49-61.
- RADER, BENJAMIN G., *American Sports : from the Age of Folk Games to the Age of Televised Sports*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1990 [1983].
- , *Baseball : A History of America's Game*, Urbana, University of Illinois Press, 1992.
- , « Compensatory Sports Heroes : Ruth, Grange and Dempsey » *Journal of Popular Culture*, vol. 16, printemps 1983, 11-22.
- , « The Quest for Subcommunities and the Rise of American Sport », *American Quarterly*, vol. 29-4, automne 1977, p. 355-369.
- RAMPERSAD, ARNOLD, *Jackie Robinson : A Biography*, New York, A.A. Knopf, 1997.
- RAUCH, ANDRE, *Histoire du premier sexe, de la Révolution à nos jours*, Paris, Hachette, 2006 [2000, 2004].
- RENAHY, NICOLAS, *Les Gars du coin. Jeunes ruraux à l'écart*, Paris, La Découverte, 2005.
- RHEA DULLES, FOSTER, *America Learns to Play, A History of Popular Recreation, 1607-1940*, New York, Appleton-Century, 1940.
- RICHMOND, JOHN et ABRIL LAMARQUE, *Brooklyn USA*, New York, Creative Age Press, 1946.
- RIEDER, JONATHAN, *Canarsie, the Jews and Italians against Liberalism*, Cambridge, Harvard University Press, 1985.
- RIELLY, EDWARD J., *Baseball, an Encyclopedia of Popular Culture*, Santa Barbara, abc-clio, 2000.
- RIESS, STEVEN A., *City Games : The Evolution of American Urban Society and the Rise of Sports*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1989.
- , dir., *Encyclopedia of Major League Baseball Clubs*. 2 vol., University of South Carolina Press, 2006.
- , dir., *Major Problems in American Sport History*, Boston, Houghton Mifflin, 1997.
- , « From Pike to Green with Greenberg in Between », dans BALDASSARO, LAWRENCE et RICHARD JOHNSON dir., *The American Game : Baseball and Ethnicity*, Carbondale (Illinois), Southern Illinois University Press, 2002.
- , « From Pitch to Putt : Sport and Class in Anglo-American Sport », *Journal of Sport History*, vol. 21, n° 2, été 1994, p. 138-184.
- , « Professional Baseball and Social Mobility », *Journal of Interdisciplinary History*, vol. 11, n° 2, automne 1980, p. 235-250.
- , « Professional Sunday Baseball : A Study in Social Reform », *The Maryland Historian*, vol. 4, n° 1, automne 1973, p. 95-108.
- , *The American Sporting Experience : a Historical Anthology of Sport in America*, New York, Leisure Press, 1984.
- , « The Baseball Magnate and Urban Politics in the Progressive Era », *Journal of Sport History*, vol. 1, n° 1, 1974, p. 41-62.
- , « The Historiography of American Sport », *OAH Magazine of History*, vol. 7, n° 1, été 1992.
- , « The New Sport History », *Reviews in American History*, vol. 18, n° 3, septembre 1990, p. 311-325.
- , *Touching Base : Professional Baseball and American Culture in the Progressive Era*, Urbana, University of Illinois Press, 1999 [1983].
- , « Sport and the Redefinition of Middle-Class Masculinity in Victoria America », dans POPE, STEVEN W. dir., *The New American Sport History : Recent Approaches and Perspectives*, Urbana-Chicago, University of Illinois Press, 1997, p. 172-197.

- RIESS, STEVEN A., MELVIN ADELMAN et PATRICIA VERTINSKY, dir., *Encyclopedia of North American Sport*, Armonk (New York), ME Sharpe, à paraître.
- RILEY, DAN, *The Dodgers Reader*, Boston, Houghton Mifflin, 1992.
- RILEY, JAMES A., *The Biographical Encyclopedia of the Negro Baseball Leagues*, New York, Carroll & Graf, 1994.
- RIOUX, JEAN-PIERRE et JEAN-FRANCOIS SIRINELLI, dir., *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, 1997.
- RITTER, LAWRENCE, *Lost Ballparks*, New York, Viking, 1992.
- , *The Glory of Their Times : The Story of the Early Days of Baseball Told by the Men Who Play It*, New York, Macmillan, 1984 [1966].
- ROBBINS, MICHAEL W. et WENDY PALITZ, *Brooklyn : A State of Mind*, New York, Workman Pub, 2001.
- ROBERTS, FREDERIC, « A Myth Grows in Brooklyn : Urban Death, Resurrection and the Brooklyn Dodgers », *Baseball History*, vol. 2, n°2, 1987, p. 4-26.
- , « Dem Bums Become the Boys of Summer : from Comic Caricatures to Sacred Icons of the National Pastime » *American Jewish History*, vol. 83, n°1, 1995, p. 51-63.
- ROBINSON, JACKIE ET WENDELL SMITH, *Jackie Robinson : My Own Story*, New York, Greenberg, 1948.
- ROCK, HOWARD B., DEBORAH DASH MOORE et DAVID LOBENSTINE, *Cityscapes : A History of New York in Images*, New York, Columbia University Press, 2001.
- ROEDIGER, DAVID R., *Working Toward Whiteness : How America's Immigrants Became White : The Strange Journey from Ellis Island to the Suburbs*, New York, Basic Books, 2005.
- ROJEK, CHRIS, *Decentring Leisure, Rethinking Leisure Theory*, Thousand Oaks (Californie), Sage Publications, 1995.
- ROSENFELD, HARVEY, *The Great Chase : The Dodgers-Giants Pennant Race of 1951*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 1992.
- ROSENWAIKE, IRA, *Population History of New York City*, Syracuse University Press, 1972.
- ROSENZWEIG, ROY et ELIZABETH BLACKMAR, *The Park and the People : A History of Central Park*, Ithaca, Cornell University Press, 1992.
- ROSENZWEIG, ROY, *Eight Hours for What We Will : Workers and Leisure in an Industrial City, 1870-1920*, New York Cambridge University Press, 1983.
- ROTH, PHILIP, *Portnoy's Complaint*, New York, Random House, 1969.
- ROWAN, CARL et JACKIE ROBINSON, *Wait Till Next Year*, New York, Random House, 1960.
- RUDD, IRVING et STAN FISCHLER, *The Sporting Life*, New York, St Martin's, 1990.
- RUSINACK, KELLY E., « Baseball on the Radical Agenda : The *Daily Worker* and *Sunday Worker* Journalistic Campaign to Desegregate Major League Baseball, 1933-1947 », dans DORINSON, JOSEPH et JORAM WARWUND dir., *Jackie Robinson, Race, Sports and the American Dream*, Armand (New York), ME Sharpe, 1998, p. 75-85.
- RUTKOFF, PETER M., « Two-bass Hit, Baseball and New York, 1945-1960 », *Prospect*, n°20, 1995, p. 285-328.
- , « What Makes Negro Leagues Baseball Black : a Comparative Analysis of Birmingham, (AL) and Pittsburgh (PA) », intervention présentée à la conférence « The Cooperstown Symposium on Baseball and American Culture », Cooperstown (New York), 7-9 juin 2006.

S

- SAGE, GEORGE HARVEY, *Power and Ideology in American Sport : A Critical Perspective*, Champaign (Illinois), Human Kinetics, 1998.
- SAMMONS, JEFFREY T., « "Race" and Sport : A Critical, Historical Examination », *Journal of Sport History*, vol. 21, n°3, automne 1994, p. 203-278.
- SANCHEZ, TOBY, *Neighborhood Profile : Bushwick*, Brooklyn, Brooklyn In Touch Information, 1988.
- SAUNIER, PIERRE-YVES, « Représentations sociales de l'espace et histoire urbaine : les quartiers d'une grande ville française, Lyon au XIX^e siècle », *Histoire sociale/Social history*, vol. 57, juillet 1996, p. 23-52.
- SCHNEIDER, ERIC C., *Vampires, Dragons, and Egyptian Kings : Youth Gangs in Postwar New York*, Princeton University Press, 1999.

- SCHOENEBAUM, ELEONORA W., « Emerging Neighborhoods : the Development of Brooklyn's Fringe Areas », thèse de doctorat (Ph.D.), sciences politiques, Columbia University, 1976.
- SCHOOR, GENE, *A Pictorial History of the Dodgers : From Brooklyn to Los Angeles*, New York, Leisure Press, 1984.
- SCHOR, PAUL, *Compter et classer. Histoire des catégories de la population dans le recensement américain, 1790-1940*, Paris, Editions de l'EHESS, à paraître.
- SCHROTH, RAYMOND A., *The Eagle and Brooklyn : A Community Newspaper, 1841-1955*, Westport (Connecticut), Greenwood Press, 1974.
- SCHULMAN, PETER. « Remembering Next Year : The Brooklyn Dodgers as Lieu de Mémoire in Contemporary American Fiction », intervention présentée à la conférence « Imagining Brooklyn Conference », Brooklyn College (New York), mai 2007.
- SCOTT, JOAN WALLACH, *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, 1988.
- SEYMOUR, HAROLD, *Baseball*, New York, Oxford University Press, 2 vols, *The Early years*, 1961 ; *The Golden years*, 1971
- SHAKESPEARE, ED, *When Baseball Returned to Brooklyn*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2003.
- SHAPIRO, MICHAEL, *The Last Good Season : Brooklyn, the Dodgers, and Their Final Pennant Race Together*, New York, Doubleday, 2003.
- SHUCK, RAYMOND IGNATIUS, « Dodging the Past : the Brooklyn Dodgers as Public Memory », thèse de doctorat, études américaines, Arizona State University, 2006.
- SHYER, BRENT, « Dodgertown: Spring's Eternal », disponible à http://www.walteromalley.com/hist_dtown_page1.php, consulté le 02/09/09.
- SHYER, BRENT ET RON SCHWEPPE, « This Month In Walter O'malley History », disponible à http://www.walteromalley.com/thisday_01_01.php, consulté le 04/09/09.
- SILBER, IRWIN, *Press Box Red : The Story of the Lester Rodney, the Communist Who Helped Break the Color Line in American Sports*, Philadelphie, Temple University Press, 2003.
- SILVIA, TONY, « The Art and Artifice of Early Radio Baseball Re-Creations », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 15, n° 2, printemps 2007, p. 87-94.
- SIMMONS, WILLIAM, « Jackie Robinson and the American Mind : Journalistic Perceptions of the Reintegration of Baseball », *Journal of Sport History*, vol. 12, n° 1, 1985, p. 39-64.
- SIMONS, WILLIAM M. et ALVIN L. HALL, dir., *The Cooperstown Symposium on Baseball and the American Culture, 2005-2006*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2007.
- SINGER, MARC, « The After-Image of Ebbets Field and the Shape of Baseball History », *Journal of Sport History*, 1994, 62-63.
- SMITH, BETTY, *A Tree Grows in Brooklyn*, New York, Harper & Bros, 1943 [tr. fr. "Le Lys de Brooklyn", Paris, Hachette, 1946].
- SMITH, LEVERETT T., JR., « "Wandering Among Old Dodgers" : the Sports Journalism of Roger Kahn », *Journal of Sport History*, vol. 8, n° 2, été 1981, p. 111-117.
- SNIDER, DUKE et BILL GILBERT, *The Duke of Flatbush*, New York, Citadel Press/Kensington Pub. Corp, 2002 [1988].
- SNYDER-GRENIER, ELLEN M., *Brooklyn! An Illustrated History*, Philadelphia, Temple University Press, 1996.
- SORIN, GERALD, *The Nurturing Neighborhood, the Brownsville Boys Club and Jewish Community in Urban America, 1940-1990*, New York University Press, 1990.
- SPALDING, ALBERT G., *America's National Game; Historic Facts Concerning the Beginning, Evolution, Development and Popularity of Base Ball, with Personal Reminiscences of its Vicissitudes, its Victories and its Votaries*, New York, American Sports Publishing Company, 1911.
- SPANER, DAVID, « From Greenberg to Green : Jewish Ballplayers », dans THORN, JOHN et PETE PALMER dir., *Total Baseball*, New York, Warner Books, 1997.
- SPRENG, PATRICK, « Dodger Farm System History », article en ligne disponible à <http://www.acmewebpages.com/dodgers/farmpast.htm>, consulté le 29/05/09.
- SPRINGWOOD, CHARLES FRUEHLING, *Cooperstown to Dyersville : A Geography of Baseball Nostalgia*, Boulder (Colorado), Westview Press, 1996.
- STEELE, EDWARD E., *Ebbets, The History and Genealogy of a New York Family*, St. Louis Genealogical Society, 2005.
- STEIN, FRED, *A History of the Baseball Fan*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2005.

- STONEHILL, JUDITH et FRANCIS MORRONE, *Brooklyn : A Journey Through the City of Dreams*, New York, Universe, 2004.
- STOUT, GLENN et DICK JOHNSON, *The Dodgers : 120 Years of Dodgers Baseball*, Boston Houghton Mifflin, 2004.
- STRUNA, NANCY L., « Beyond Mapping Experience : The Need for Understanding in the History of American Sporting Women », *Journal of Sport History*, vol. 11, printemps 1984, p. 120-134.
- SULLIVAN, DAVE. « My Days Covering the Dodgers », intervention présentée à la conférence « Remembering Brooklyn's Beloved Dodgers », Brooklyn Public Library, octobre 2005.
- SULLIVAN, DEAN A., dir., *A Documentary History of Baseball*, 3 vol., Lincoln, University of Nebraska Press, 2002.
- , « Faces in the Crowd : A Statistical Portrait of Baseball Spectators in Cincinnati, 1886-1888 », *Journal of Sport History*, vol. 17, n°3, hiver 1990.
- SULLIVAN, NEIL J., *The Diamond in the Bronx : Yankee Stadium and the Politics of New York*, New York, Oxford University Press, 2001.
- , *The Dodgers Move West*, New York, Oxford University Press, 1987.
- SURDAM, DAVID G., « The New York Yankees Cope with the Great Depression », *Enterprise & Society*, décembre 2008, p. 816-840.
- SUSMAN, WARREN I., *Culture as History : The Transformation of American Society in the Twentieth Century*, New York, 1984.
- SYRETT, HAROLD C., *The City of Brooklyn, 1865-1898 : A Political History*, New York, Columbia University Press, 1944.

T

- TAYLOR, CLARENCE, *The Black Churches of Brooklyn*, New York, Columbia University Press, 1994.
- TERRET, THIERRY, *Sport et genre*, 4 vol., Collection "Espaces et temps du sport", Paris, Harmattan, 2005.
- TERRY, JAMES L., *Long Before the Dodgers : Baseball in Brooklyn, 1855-1884*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2002.
- The 1995 Brooklyn Dodgers 40th Anniversary Collector's Edition*, New York, The Daily News, 1995.
- THIESSE, ANNE-MARIE, *La création des identités nationales. Europe, XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Seuil, 1999.
- THOMPSON, CHRISTOPHER S., *The Tour de France : a Cultural History*, Berkeley, University of California Press, 2006.
- THOMPSON, LAFAYETTE FRESCO et CY RICE, *Every Diamond Doesn't Sparkle*, New York, McKay, 1964.
- THORN, JOHN et JULES TYGIEL, « Jackie Robinson's Signing : the Real, Untold Story », dans THORN, JOHN et PETE PALMER dir., *Total Baseball*, New York, Warner Books, 1997.
- TOURNES, LUDOVIC, *Du phonographe au MP3*, Paris, Autrement, 2008.
- TRAINI, CHRISTOPHE, dir., *Emotions... Mobilisations!*, Paris, SciencesPo, les Presses, 2009.
- TRAVERS, STEVEN, *Dodgers Past & Present*, Minneapolis, MBI Pub. Co, 2009.
- TROCME, HELENE, *Chicago 1890-1930, Audaces et débordements*, Paris, Autrement, 2001.
- TUNIS, JOHN R *Keystone Kids*, San Diego, Harcourt Brace Jovanovich, 1990 [rééd.]
- , *The Kid from Tomkinsville*, San Diego, Harcourt Brace Jovanovich, 1989 [rééd.]
- TYGIEL, JULES, « "A Lone Negro" in Major League Baseball », dans MILLER, PATRICK B. et DAVID K. WIGGINS dir., *Sport and the Color Line, Black Athletes and Race Relations in Twentieth-Century America*, New York, Routledge, 2004, p. 167-190.
- , *Baseball's Great Experiment : Jackie Robinson and his Legacy*, New York, Oxford University Press, 1983
- , *Extra Bases : Reflections on Jackie Robinson, Race, and Baseball History*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2002.
- , *Past Time : Baseball as History*, New York, Oxford University Press, 2001.
- , *The Jackie Robinson Reader : Perspectives on an American Hero*, New York, Dutton, 1997.
- TYLER MAY, ELAINE, « Pushing the Limits, 1940-1961 », dans COTT, NANCY F. dir., *No Small Courage : A History of Women in the United States*, Oxford, Oxford University Press, 2000, p. 473-587.

TYRREL, IAN, « The Emergence of Modern American Baseball, c. 1850-80 », dans CASHMAN, RICHARD et MICHAEL MCKEMAN dir., *Sport in History : The Making of Modern Sporting History*, University of Queensland Press, St. Lucia, 1979.

U & V

UMINOWICZ, GLENN, « Sport in a Middle-Class Utopia : Asbury Park, New Jersey, 1871-1895 », *Journal of Sport History*, vol. 11, n°1, été 1984.

VALK, MARTIN, « The Consolidation of New York According to Brooklyn », mémoire de maîtrise (MA), histoire, Vanderbilt University, Nashville (TN), 1984.

VARGAS, YVES, *Sur le sport*, Philosophies, PUF, 1992.

VERTINSKY, PATRICIA A., « Gender Relations, Women's History and Sport History : A Decade of Changing Enquiry, 1983-1993 », *Journal of Sport History*, vol. 21, n°1, printemps 1994, p. 1-24.

———, « Sport History and Gender Relations, 1983-1993 », *Journal of Sport History*, vol. 21, n°1, printemps 1994, p. 25-58.

VIGARELLO, GEORGES, *Du jeu ancien au show sportif : la naissance d'un mythe*, Paris, Seuil, 2002.

———, « Le regard et les spectacles », dans CORBIN, ALAIN, JEAN-JACQUES COURTINE et GEORGES VIGARELLO dir., *Histoire du corps*, vol. 3 : *Les Mutations du regard, le XXème siècle*, Paris, Seuil, 2006.

———, *Passion Sport, Histoire d'une culture*, Paris, Textuel, 2000.

VINCENT, TED, *Mudville's Revenge : The Rise and Fall of American Sport*, New York, Seaview Books, 1981.

VIVIER, CHRISTIAN ET LOUDCHER JEAN-FRANÇOIS, *Le Sport dans la ville*, Paris, L'Harmattan, 1998.

VOIGT, DAVID Q., *American Baseball*, 3 vol., University of Oklahoma Press & Pennsylvania State University Press, 1966, 1970, 1983.

———, « Out with the Crowds : Counting, Courting and Controlling Ballpark Fans », *Baseball History 2 : An Annual of Original Baseball Research*, vol. 2, 1989.

W

WAHL, ALFRED, *Les Archives du football, sport et société en France (1880-1980)*, Paris, Gallimard/Julliard, 1989.

WALKER, JAMES R. et ROBERT V. BELLAMY JR., « Baseball on Television - The Formative Years, 1939-51 », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 11, n°2, printemps 2003, p. 1-15.

WALKOWITZ, DANIEL J., « The Cultural Turn and a New Social History : Folk Dance and the Renovation of Class in Social History », *Journal of Social History*, 2006.

WARD, GEOFFREY C. et KEN BURNS, *Baseball : An Illustrated History*, New York, Kopf, 1994.

WARFIELD, DON, *The Roaring Redhead*, South Bend (Indiana), Diamond Communications, 1987.

WEIL, FRANCOIS « D'Ellis Island à Coney Island, les immigrants et New York », intervention présentée à la conférence « America! America! L'immigration, son histoire et ses représentations », INHA, Paris, 19 décembre 2007.

———, *Histoire de New York*, Paris, Fayard, 2000.

———, *Naissance de l'Amérique urbaine, 1820-1920*, Paris, S.E.D.E.S., 1992.

———, « Usines en ville. Histoire sociale d'une entreprise textile américaine, la Dwight Manufacturing Company, 1841-1930 », thèse de doctorat, histoire, EHESS, 1991.

WELD, RALPH FOSTER, *Brooklyn Is America*, New York, Columbia University Press, 1950.

———, *Our Brooklyn*, Brooklyn, The Brooklyn Institute of Arts and Science, 1940.

WHITE, G. EDWARD, *Creating the National Pastime : Baseball Transforms Itself, 1903-1953*, Princeton University Press, 1996.

WHORTON, JAMES C., *Crusaders for Fitness : The History of American Health Reformers*, Princeton University Press, 1982.

WIGHTMAN FOX, RICHARD, « The Discipline of Amusement » in WILLIAM R. TAYLOR, dir., *Inventing Times Square : Commerce and Culture at the Crossroads of the World*, New York, 1991, p. 83-98.

WIEBE, ROBERT H., *The Search for Order, 1877-1920*, New York, 1967.

WIETING, STEPHEN G., dir., *Sport and Memory in North America*, London, Frank Cass, 2001.

- WILD, MARK, *Street Meeting : Multiethnic Neighborhoods in Early Twentieth-Century Los Angeles*, Berkeley, University of California Press, 2005.
- WILDER, CRAIG S., *A Covenant with Color : Race and Social Power in Brooklyn*, New York, Columbia University Press, 2000 [1994].
- WILLENSKY, ELLIOT, *When Brooklyn Was the World, 1920-1957*, New York, Harmony Books, 1986.
- WILLIAMS, DOROTHY W., « The Jackie Robinson Myth : Social Mobility and Race in Montreal, 1920-1960 », thèse de doctorat, sociologie, Concordia University (Canada), 1999.
- WILES, TIMOTHY, J., « Music Matters in Baseball's History », *Memories and Dreams*, hiver 2005, 15-18.
- WOLCOTT, DAVID B., *Cops and Kids : Policing Juvenile Delinquency in Urban America, 1890-1940*, Ohio State University Press, 2005.
- WOLPIN, STEWART, *Bums No More! : The Championship Season of the 1955 Brooklyn Dodgers*, New York, St. Martin's Press, 1995.

Y & Z

- YONNET, PAUL, *Huit leçons sur le sport*, Paris, Gallimard, 2004.
- ZUNZ, OLIVIER, *L'Amérique en col blanc*, trad. PAP NDIAYE, Paris, Belin, 1991 [1^{ère} éd. « Making America Corporate », 1990].
- , *The Changing Face of Inequality : Urbanization, Industrial Development, and Immigration in Detroit, 1880-1920*, Chicago, University of Chicago Press, 1982.
- ZUNZ, OLIVIER ET DAVID WARD, *The Landscape of Modernity : Essays on New York City, 1900-1940*, New York, Russell Sage Foundation, 1992.

Index

- 4 octobre 1955, 31, 168, 266, 277, 283, 283, 286, 289, 336, 381, 390, 403, 404, 410, 411, 485
- Abell, Ferdinand, 48, 49, 51, 54-58, 61, 62, 105, 185, 218, 225, 267, 546
- Africains-Américains/noirs, 28, 44, 73, 118, 132-135, 140-144, 148-150, 202, 203, 214, 227, 260, 267, 276, 305, 313-322, 347, 373, 384-388, 397, 429, 464-474, 507, 532, 545, 564, 569
- American League*, 8, 61, 74, 80, 92, 170, 273, 296, 307, 324, 341, 412, 437, 461, 511, 524, 541
- Amsterdam News*, 323, 384, 385, 386, 495
- Arsenic et vieilles dentelles*, 396
- Auster, Paul, 478
- Avanza, Martina, 23, 24, 172, 192, 193, 217, 347
- banlieue(s)/suburb(s), 31, 46, 119, 236, 266, 278, 284, 529, 340-342, 403, 442, 468, 476, 484, 486
- Barber, Red, 30, 209, 291, 294, 299-303, 308, 311-313, 322, 333, 356, 368, 381, 388, 408, 414, 561, 562, 567
- bataille de Long Island, 255, 257, 485, 566
- Bay Ridge, 18, 299, 348, 349, 431, 440, 545
- Bedford Avenue, 67, 70, 73, 99, 100, 178, 185, 338, 552, 557
- Bedford Stuyvesant, 145, 248, 384, 386, 404, 467-472, 507
- Bender, Thomas, 31, 83, 106, 148, 246
- Bensonhurst, 141, 388, 396, 431, 545
- Bleachers*, 94, 99, 129, 132, 194, 202, 281, 390
- BMT*, 8, 9, 69, 90, 247, 273
- Bobby Thomson, 288, 289
- Boston Red Sox, 75, 76, 181
- Boxe, 75, 128, 135, 146, 260, 300, 354, 422, 431
- Bromberger, Christian, 25, 108, 110, 163, 180, 183, 193, 347, 351, 391, 409, 484, 488
- Bronx, 58, 123, 146, 227, 239, 286, 287, 302, 327, 328, 338, 339, 370, 384, 507, 513
- Brooklyn Atlantics, 10, 41-44, 54, 105, 116-118, 218, 220-224, 243, 250, 265
- Brooklyn Bridesgrooms, 53-57, 119, 123, 157, 264, 539
- Brooklyn Citizen*, 29, 124, 125, 156, 171, 229, 230, 495
- Brooklyn Excelsiors, 41, 116-221
- Brooklyn Grays, 11, 46, 50, 52, 53, 119, 120, 122, 123, 167, 217, 256, 264, 539
- Brooklyn Heights, 59, 229-232, 256, 257, 265, 358, 431, 445, 455-458, 487
- Brooklyn Superbas, 11, 60-63, 76, 80, 119, 123, 124, 148, 164-167, 170, 177-189, 197, 217, 235, 237, 243, 250, 252, 258, 259, 264, 433, 539
- Brooklynese* (accent), 394, 395, 396, 559
- Browns, St Louis, 53, 306
- Brownsville, 28, 52, 55, 85, 123, 141, 142, 147, 190, 264, 360, 388, 402, 425, 429, 440, 444, 466, 477, 498, 510, 512, 532, 545, 562
- Bum(s)*, 18, 33, 158, 214, 381, 386, 390, 403, 408-410, 411, 476, 554, 559
- Byrne, Charles, 47, 49, 53-59, 105, 121, 185, 218, 225, 255, 256, 267, 539
- Campanella, Roy, 310, 317, 321, 357, 374, 378, 451, 466, 496, 507, 543, 561
- Cashmore, John, 341, 359, 369, 385, 403, 431, 436, 438, 449, 450, 455, 493
- Catholic Youth Organization*, 431, 432, 442, 451-454, 461, 463, 465, 569
- catholique(s), 429, 431, 453, 458
- Central Park, 93, 218, 227, 244, 340, 507, 511
- Chadwick, Henry, 117, 154, 170, 223, 224, 245
- Chester, Hilda, 11, 158, 406, 407
- Cincinnati Reds, 77, 84, 94, 98, 119, 250, 291, 295, 296, 298, 302, 303, 331, 375
- Cinéma, 16, 126, 129, 135, 147, 149, 260, 364, 399, 478, 489
- classes moyennes, 33, 56, 110, 115-121, 125-129, 134, 136, 149, 150, 156, 193-205, 215, 216, 232, 267, 463, 469, 543, 564, 565
- classes ouvrières, 4, 128, 172, 209, 215, 231, 396, 410, 486
- Cobb, Ty, 19, 83, 92, 167, 451, 499
- Communauté, 18, 19, 21, 29, 30, 33, 120, 126, 144, 145, 151, 173, 176, 189, 193, 196, 204, 205, 207, 229, 232, 234, 240, 242, 243, 246, 248-254, 257, 260, 265, 276, 341, 348, 350-359, 363, 365, 369-372, 384, 385, 400-406, 416, 430-433, 438, 441, 442, 448, 449, 453, 454, 458, 462-468, 470-481, 485, 487, 565, 566
- communisme/communiste(s), 267, 320, 347, 372-377, 447, 448, 454, 455, 464, 473, 486, 569
- Coney Island, 32, 51, 57, 68, 82, 126, 128, 142, 178, 240, 363, 364, 394, 402, 418, 440, 479, 505, 514
- conservatisme, 13, 81, 205, 230, 232, 233, 317, 374, 375, 386, 455, 491
- Cooperstown, 5, 29, 41, 146, 177, 245, 280, 300, 324, 353, 385, 390, 479, 492, 493, 498, 499, 501, 509, 511, 512, 513, 541, 542
- Corbin, Alain, 25, 74, 164, 408
- Corée, guerre de, 11, 370, 371, 377, 486, 568
- Cour suprême des Etats-Unis, 315, 353, 438, 473
- Cuba, 10, 312, 321, 377
- Daily News*, 10, 18, 158, 298, 309, 323, 375, 389, 404, 410-412, 439, 442, 478, 479, 513, 560
- Daubert, Jake, 76, 77, 80, 84, 148, 164, 235, 237, 267, 543
- débordements, 116, 123-125, 135, 149, 152, 197, 239, 489, 513
- délocalisation (*move*), 17, 31, 12 », 269, 284, 327, 334-338, 342-344, 348, 475, 480, 552
- Deuxième Guerre mondiale, 33, 267, 277, 279, 282, 305, 311, 314, 347, 379, 380, 383, 395, 432, 435, 441, 448, 469, 487
- Dewey, Donald, 107, 117, 154, 155, 166
- Dewey, Thomas, 374
- Dexter Park, 134, 386
- DiMaggio, Joe, 19, 145, 146, 287, 562
- Dimanche(s)/*Sunday Ball*, 43, 45, 82, 91, 119, 132, 134, 156, 190-192, 221, 229, 276, 306, 426, 429, 443, 539
- Dodgers Sym-Phony Band, 358, 359, 389, 397
- Dodgertown Camp for Boys, 333
- Dodgertown, 11, 283, 311-316, 321, 322, 330-333, 344, 377, 380, 410, 512, 567
- Dorinson, Joe, 293, 320, 324, 364, 395, 396, 478, 492
- Doubleday, Abner, 208, 245, 294, 498, 504, 512
- Doyle, Joseph, 47-56, 105, 122, 185, 195, 218, 267
- Durkheim, Emile 483
- Durocher, Leo, 90, 104, 212-214, 286, 294-296, 307, 323, 324, 351, 364, 370, 381, 389, 390, 407, 413, 452, 453, 454, 539, 542, 543, 569
- Eastern Park, 52, 54-56, 58, 61, 64, 66, 67, 70, 112, 123, 244, 248, 264, 362, 539, 563

- Ebbets, Charles, 38, 55-62, 69, 76-89, 94, 99, 104, 123, 128, 136, 155, 188, 190, 197, 205, 236, 240, 243, 250-257, 264, 279, 293, 295, 319, 330, 363, 420, 431, 434, 472, 543
- Eisenhower, Dwight, 374, 432
- Elias, Norbert, 108, 193, 502
- Federal League*, 79, 80, 106, 258, 264, 317, 507, 509
- femmes, 5, 76, 108, 109, 115, 117, 122, 128, 132, 133, 135, 149, 152, 165, 166, 184, 188, 192, 204, 214, 267, 298, 300, 303, 347, 349, 360, 369, 379-383, 386, 387, 390, 391, 470, 486, 491, 509, 531, 544, 545
- Fenway Park, 245, 498
- Fetter, Henry, 276, 324, 334, 341, 344, 345, 388, 485
- Flatbush, 10, 11, 64-69, 85, 90, 138, 141, 175, 185, 188, 224, 226, 239, 246-248, 261, 336, 339, 340, 349, 350, 358, 362, 365, 379, 388, 393, 396, 398, 400, 404, 413, 420, 428, 429, 430, 431, 449, 450, 454, 455, 461, 463, 466, 467, 468, 477, 478, 493, 494, 496, 507, 512, 532, 544, 545, 548, 549, 554, 568
- Forbes Field, 132, 238, 245
- fréquentation, 8, 9, 13, 45, 52, 53, 54, 55, 59, 61, 74, 77, 78, 80, 83, 84, 86, 87, 91, 92, 94, 98, 100, 102, 103, 112-114, 137, 273, 277-285, 296, 299, 301, 302, 324, 325, 333, 335-337, 341, 344, 476, 534, 535, 540, 567
- Geertz, Clifford, 26, 163, 488
- Gehrig, Lou, 135, 145, 146, 397, 451
- GI Bill*, 339
- Golenbock, Peter, 20, 65, 90, 103-105, 207, 210, 213, 316, 388, 438, 461
- Gradins, 11, 174
- Greenberg, Hank, 135, 143, 146, 147, 510-512
- Grimes, Burleigh, 85, 87, 97, 101, 187, 296, 297, 539, 543, 561
- Guilleaudeau, Joseph, 95, 96, 293, 329
- Hamill, Pete, 334, 412
- Harlem, 145, 221, 232, 386, 470
- Herman, Babe, 85, 89 (notes), 101, 142, 213, 267, 361, 504
- Herman, Justin, 364, 405, 562
- Hobsbawm, Eric, 20, 361-363
- Hodges, Gil, 11, 168, 288, 307, 310, 349, 350, 352, 353, 358, 383, 445, 450, 492, 509, 543, 552, 561, 568
- Hofstadter, Richard, 128, 199, 205
- immigration, 26, 136, 137, 140, 141, 147, 196, 202, 204, 226, 240, 414, 419, 425, 500, 514
- Irlandais, 116, 122, 137, 141, 142, 145, 147, 150, 159, 164, 182, 202, 243, 326, 458
- Italiens, 64, 137, 140, 142, 145-147, 149, 202, 398
- Jackson, Kenneth, 28, 265, 481
- Japon, 10, 378, 506
- Jim Crow, 118, 144, 203, 314, 315, 317, 319, 321, 471
- Juifs, 55, 137, 143, 145-147, 202, 264, 376, 424, 430, 440, 444, 451, 544
- Kahn, Roger, 20, 30, 310, 324, 334, 341, 413, 478, 481, 512
- Krase, Jérôme, 4, 141, 177, 493
- Ladies' Day*, 117, 121, 134, 361, 384
- Laferté, Gilles, 23, 24, 172, 192, 193, 217, 347
- LaGuardia, Fiorello, 320, 470, 472
- Lee, Spike, 478
- liberalism*, 478, 510
- Loi d'unification, 217, 225, 231, 235, 241, 259, 265
- Long Island, 19, 50, 70, 123, 171, 229, 233, 255, 257, 297, 328, 329, 334, 339, 340, 353, 358, 395, 430, 434, 439-442, 461, 469, 478, 482, 485, 492, 497, 501, 504
- Los Angeles, 4, 5, 11, 19, 20, 28, 31, 32, 39, 53, 90, 146, 268, 277, 283, 284, 297, 310, 316, 321, 326-329, 332, 333, 336, 342, 343, 359, 428, 444, 463, 476, 477, 481, 485, 487, 492, 493, 500, 502, 504, 512, 515, 534, 535, 549, 555
- Lynd, Robert et Helen, 346, 347, 427, 428
- MacArthur, Douglas, 370, 378
- MacPhail, Larry, 11, 39, 94, 96, 98, 108, 212, 217, 267, 268, 276, 277, 282, 284, 290-309, 317, 325, 327, 333, 344, 352, 353, 356, 367, 389, 393, 401, 434, 443, 473, 476, 507, 539, 546, 567
- Manhattan, 18, 19, 21, 24, 27, 34, 43, 46, 49, 51, 58, 68, 69, 70, 82, 90, 123, 138, 141, 178, 180, 182, 185, 207, 209, 210, 215, 216, 218, 220, 221, 225, 227, 230, 232, 233, 234, 246, 254, 263, 265, 288, 302, 318, 328, 365, 368, 381, 391, 394, 395, 398, 402-408, 413, 414, 416, 427, 438, 457, 474, 482, 491, 505
- masculinité, 92, 133, 144, 177, 203, 214, 215, 259, 379, 380-382, 423
- Mathewson, Christy, 81, 83, 147, 182
- McCue, Andy, 5, 47, 48, 59, 60, 62, 74, 80, 95, 155, 218, 220, 292, 308, 318, 327, 329, 330, 377
- McGee, Bob, 5, 30, 47, 50, 57, 58, 64-67, 93, 95, 97, 100, 101, 130, 176, 177, 223, 255, 256, 258, 294-298, 303, 304, 306, 322, 323, 348, 355, 434, 453, 454
- McGraw, John, 62, 75, 81, 124, 182, 186
- McKeever, Edward, 95, 539
- McKeever, Steve, 39, 95-99, 278, 293, 318, 434, 539
- McLaughlin, George, 97, 105, 184, 292, 298, 304, 305, 316, 317, 327-330
- Mignon, Patrick, 5, 23, 25, 419
- Moses, Robert, 12, 229, 277, 292, 326, 333-335, 340, 343, 344, 400, 407, 485, 498, 500, 502, 548, 549, 567
- Mulvey, Ann, 318
- Mulvey, James, 292, 293
- Nasaw, David, 57, 82, 108, 111, 126, 129, 131-134, 144, 151, 173, 203, 204, 259, 384
- National League*, 8, 9, 19, 33, 43, 44, 45, 54, 68, 70, 113, 115, 120, 123, 136, 170, 182, 186, 190, 191, 218, 238, 264, 273, 277, 278, 283, 286, 287, 292, 300, 305, 307, 310, 324, 325, 331, 335, 337, 341, 349, 357, 358, 378, 403, 453, 461, 479, 498, 501, 507, 524, 539, 541, 546
- Navy Yard, 363, 436, 440
- Negro Leagues*, 134, 314, 324, 471, 504, 511
- New Jersey, 4, 47, 57, 106, 220, 390, 469, 498, 508, 509, 514, 534, 539
- New York Giants, 54, 58, 62, 75, 81, 85, 101, 123, 124, 134, 143, 170, 181-183, 186, 237, 238, 261, 262, 288, 295, 296, 301, 302, 332, 342, 366, 368, 389, 391, 394, 399, 412-415, 451, 484, 487-489, 490, 503-505, 558, 562, 565
- New York Yankees, 92, 145, 235, 257, 287, 301, 303, 341, 384, 432, 513
- Newcombe, Don, 288, 289, 310, 317, 321, 378, 466, 543, 561
- Newman, Roberta, 5, 190, 191, 355, 383, 385, 479
- Nixon, Richard, 374, 375
- parade(s), 11, 94, 124, 184, 185, 190, 267, 358, 389, 393, 565

- Park Slope, 49, 65, 66, 123, 248, 255, 256, 493, 545
 Park, Robert 428, 463
 Polo Grounds, 75, 123, 165, 180, 183, 197, 218, 237, 238, 245, 288, 368, 379, 386
 Polonais, 140, 142, 149, 528
 pont de Brooklyn, 10, 11, 50, 68, 71, 125, 225, 226, 227, 235, 243, 244, 257, 264, 364, 416, 457, 482, 507, 566
 Portoricains, 384, 468, 469, 530, 569
 Pounds, Lewis H., 249-251, 258, 433
 Première Guerre mondiale, 83, 84, 102, 367, 370
 Prince, Carl, 30, 276, 322-324, 331, 334, 372, 374, 375, 382, 384, 418, 420, 421, 441, 442, 454, 465, 481, 487, 488, 493
 profits, 9, 43, 45, 49, 79, 85, 87, 97, 98, 105, 106, 117, 219, 267, 276-284, 305, 325, 327, 328, 330, 331, 335-337, 341, 344, 476, 534, 564, 567
 Progressisme/progressiste(s), 33, 110, 128, 145, 194-206, 215, 245, 253, 259, 375, 417, 427, 478, 487, 565
 Prospect Park, 64-70, 90, 137, 177, 178, 230, 234, 244, 245, 407, 431, 544
 Queens, 58, 70, 123, 134, 184, 264, 340, 386, 427, 431, 436, 439, 440, 441, 469, 479, 480, 504, 549, 555
 race/racial, 13, 26, 33, 74, 109, 111, 140, 143, 148, 149, 167, 176, 192, 202, 204, 208, 241, 276, 293, 308, 314, 319, 320, 321, 324, 373, 376, 379, 380, 384, 430, 464, 470-472, 478, 497-515, 529, 532, 568
 Rader, Benjamin, 49, 81, 83, 92, 94, 116, 135, 167, 194, 195, 219-223, 259, 299, 319-324, 422-424, 426, 471
 radio, 18, 30, 94, 135, 170, 208, 276-281, 288, 290-294, 299-303, 332, 333, 344, 356, 360, 367, 374, 383, 388, 402, 404, 407, 414, 445, 476, 562, 567
 Reds, Cincinnati, 77, 84, 94, 98, 119, 250, 291, 295, 296, 298, 302, 303, 331, 375
 Reese, Pee Wee, 296, 310, 322, 348, 349, 357, 360, 381, 383, 393, 445, 450, 492, 496, 543, 561
 Rickey, Branch 11, 33, 81, 83, 276, 282-284, 287, 291-337, 344, 351, 359, 362, 372-386, 392, 414, 432, 435-441, 452-454, 461, 463, 476, 487, 506-510, 534, 539, 546, 547, 561, 562
 Riess, Steven, 59, 110, 119, 120, 133, 136, 146, 196, 211, 245, 248, 259, 540
 rites, 11, 16, 391
 Robinson, Jackie, 4, 11, 16, 19, 31, 276, 287, 288, 293, 305, 310-325, 333, 344, 349, 352, 357, 360, 373, 378, 381, 384, 385, 417, 451, 454, 465-467, 471, 478, 479, 487, 492, 496, 501, 502, 506, 510-515, 543, 562, 567
 Roosevelt, Franklin D., 300, 454
 Roosevelt, Theodore, 60, 201, 422
 Rucker, Nap, 61, 62, 77, 80, 177, 267, 361
 Russe(s), 140, 142, 149, 202, 264
 Ruth, Babe, 16, 19, 76, 92, 135, 145, 146, 167, 169, 214, 295, 341, 370, 422, 451, 496, 499, 510
 Schaefer (brasserie), 227, 281, 355, 356, 360, 381, 487
 Schroth, Raymond 29, 226-233, 242, 246, 357, 360, 365, 385, 398, 400, 442, 458, 463, 464
 Shibe Park, 11, 67, 238, 239, 506
Shot Heard Round the World, 562
 Snider, Duke, 289, 310, 348, 349, 357, 378, 381, 450, 478, 543
 Spalding, Albert, 19, 30, 42, 43, 55, 120, 121, 203, 241, 245, 267, 376, 424, 506
 spectateurs, 27, 28, 35, 50, 55, 59, 64, 77, 79, 86, 88, 94, 105-110, 115-137, 140-161, 173-179, 185-187, 197, 198, 206, 210-215, 246, 264, 276, 279-282, 288, 297, 298, 333-341, 353, 386-392, 424, 487, 492, 543, 569
 St Louis Cardinals, 287, 294, 296, 298, 307
 Stark, Abe, 190, 341, 354, 359, 360, 444, 463, 487
 Staten Island, 53, 339, 441
 Stengel, Casey, 76, 97, 101, 104, 142, 148, 164, 182, 183, 213, 214, 235, 294, 539, 543
Sunday Ball, voir *dimanche(s)*
 supporterisme, 27, 29, 388-389, 392, 484
 tarif(s), 45, 54, 122, 360, 383
 Taylor, Charles, 46-49, 218-225, 267, 290, 340, 471, 515, 539, 543
 télévision, 18, 29, 277, 281, 283, 288, 290, 304, 331, 333, 342, 355, 360, 388, 396, 411, 445, 477, 478, 485, 562
 Terry, Bill, 41, 42, 47, 50, 53, 101, 116-118, 123, 166, 167, 182, 183, 220-223, 230, 256, 264, 389, 413, 497
 Terry, James, 41, 118, 220
 Théâtre, 11, 49, 57, 82, 120, 122, 127, 128, 147, 149, 167, 196, 203, 255, 345, 388, 409, 436, 489, 490, 553
 Tygiel, Jules 30, 31, 144, 150, 276, 314-317, 320-324, 345, 466
 Van Buskirk, Clarence, 72, 126, 129, 242, 556
 Vance, Dazzy, 85, 89, 90, 101, 142, 186, 187, 267, 361, 543, 561
 Vigarello, Georges, 25, 107, 108, 115, 142, 214, 446
 Wagner, Honus, 84, 92, 451
 Washington Park, 11, 13, 50-64, 76-79, 106, 112, 114, 120-126, 130, 177, 180, 197, 250, 255-258, 264, 539
 Washington, Booker T. , 471
 Washington, George, 256, 266, 507
 Weil, François, 1, 2, 4, 20, 25, 239, 240, 269, 270, 475, 502
 Wheat, Zach, 76, 77, 85-89, 142, 148, 186, 187, 267, 361, 539, 543
 Whitman, Walt, 224, 245, 561
 Wiebe, Robert, 128, 204, 205
 Wildermuth, George, 434, 435, 446, 453, 454, 463
 Wiles, Timothy, 5, 29, 160, 385, 515
 Williamsburg, 117, 141, 220, 221, 227, 248, 363, 364, 469, 495
World Series, 10, 11, 17, 54, 75, 76, 86, 92, 101, 136, 144, 153, 154, 157, 161, 165-186, 257, 262, 281, 283, 286-289, 297-302, 307, 311, 324, 325, 332, 337, 338, 341, 342, 349-352, 360, 363, 370, 390, 403, 404, 409, 412, 415, 416, 436, 437, 445, 479, 493, 497, 500, 509, 524, 559, 562, 569
 Yankee Stadium, 92, 94, 239, 286, 302, 338, 339, 352, 370, 384, 513
 YMCA, 8, 185, 191, 259, 273, 351, 423-429, 436, 440, 461, 466, 507
 Zunz, Olivier, 141, 210

Glossaire du base-ball

Ci-dessous se trouve une liste de termes officiels ou jargonneux (*baseball lingo*) et leur équivalent français ou québécois. La plupart sont suivis d'un astérisque (*) dans le texte de la thèse. Dans un effort de clarification de ce jeu méconnu, même les termes connus (*bat*) et d'autres aisément devinables (*first baseman*) sont mentionnés¹.

Expression anglaise	Equivalent francophone
« the bases are loaded »	Les trois bases sont occupées par un joueur prêt à courir.
at bat	Le moment où chaque joueur se présente sur le marbre pour frapper.
bag	Base, coussin, sac.
ball	Un lancer hors des limites de la <i>strike zone</i> .
bat	La batte, le bâton.
bat-boy	Jeune employé préposé à ranger et présenter les battes aux joueurs sur le terrain.
batter up	« en place » : ce que dit l'arbitre au batteur avant de commencer une manche.
batter, hitter	Le batteur ou frappeur.
batting average	La moyenne de frappe (comp. <i>slugging average</i>).
batting order	Ordre de passage au bâton ; doit être scrupuleusement respecté pour éviter les joueurs qui passeraient deux fois ou ceux qui ne passeraient jamais (en fonction de leurs compétences).
bean ball	Lancer du <i>pitcher</i> visant volontairement le corps du frappeur.
beat the play at 1st, 2 nd ...	Arriver en base 1 ou 2, <i>etc.</i> , avant la balle jouée par la défense.
bullpen	L'aire d'entraînement pour le lanceur.
bunt (sacrifice or hit)	Un amorti (sacrifice ou frappé).
bottom of the inning	Deuxième partie d'une manche, quand l'équipe locale passe à la batte. Fait suite à <i>top of the inning</i> .
catcher	Le receveur.
curved ball	Une balle courbe : type de lancer qui va droit puis s'écarte à droite ou à gauche.
diamond	Par métaphore, nom donné au terrain de base-ball en général, à l' <i>infield</i> en particulier.
defensive stance	Position d'attente active en défense.
double / triple play	Double ou triple élimination dans un seul jeu défensif.
dugout	L'abri des joueurs.
earned-run average (era)	Statistique concernant les lanceurs : moyenne du nombre de points (<i>runs</i>) concédés par un lanceur toutes les neuf manches.
fastball	Une balle rapide : type de lancer qui va très vite (parfois 155 miles par heure) et tout droit.
fielding	Un des quatre compartiments du jeu : les techniques de réception de la balle.

¹ Tiré de Marquis, « Une ville et son club », 144-145 et « Lexique anglais-français des sports olympiques », disponible à <http://www.lexique-jo.org/liste4.cfm?rubrique=BASE>, consulté le 08/04/09.

first baseman, second baseman, third baseman	En défense, le première base, le deuxième base, le troisième base ; québécois : le premier but, <i>etc.</i>
fly ball	Une balle en l'air (attrapée de volée), une chandelle.
forced play	Phase offensive dans laquelle un coureur est obligé à quitter sa base pour avancer car le joueur suivant arrive sur celle qu'il occupait.
foul tip	Lancer qui effleure le haut du bâton et est attrapé par le receveur.
ground ball ou grounder	Une balle au sol qui rebondit.
hit-and-run	Frapper à tout prix.
home plate, home base, hitting area	Plaque du marbre : carré au sol où se positionne le frappeur au début de sa course et également la 4 ^{ème} base à toucher pour marquer le point.
home-run	Frappe assez longue pour permettre au batteur de parcourir les 4 bases d'un seul coup ; le plus souvent, une balle qui atteint les tribunes ; en québécois : coup de circuit.
infield	Champ intérieur : la partie du terrain (à l'intérieur du « diamant » défini par les 4 bases). Voir Photographie 43.
infielder	Joueur de champ intérieur : 1 ^{ère} , 2 ^{ème} , 3 ^{ème} bases et arrêt-court.
inning	Désigne une manche c'est-à-dire, le passage à la batte des deux équipes.
line drive	Un coup tendu à mi-hauteur le long des lignes.
line-up	Liste officielle des joueurs qui vont jouer. Donne leur nom, leur numéro, leur position en défense et leur numéro de passage au bâton (<i>batting order</i>).
manager	Manager ou gérant : celui qui compose l'équipe et formule les stratégies de jeu. Il est assisté par plusieurs coaches (ou entraîneurs).
mound, the hill	Le monticule (zone de lancer).
no-hitter	Match dans lequel une équipe ne concède aucun <i>hit</i> , c'est-à-dire aucune frappe valide qui permet d'avancer sur base. Puisque les <i>walks</i> ou les <i>errors</i> permettent d'avancer sur base, il peut y avoir des joueurs sur base, voire des points marqués, lors d'un <i>no-hitter</i> .
outfield; right-field, center-field, left-field, deep, narrow	Le champ extérieur : droit, centre, gauche, le plus lointain, le plus proche.
outfielder	Joueur de champ extérieur.
pennant	« fanion » : trophée offert aux vainqueurs du championnat de la ligue.
perfect game	Match dans lequel le lanceur, ou une combinaison de lanceurs, empêche pendant au moins 9 manches l'équipe adverse d'accéder à la première base, par une frappe valide, un <i>walk</i> , une <i>error</i> , <i>etc.</i> Autrement dit, « 27 joueurs au bâton, 27 joueurs éliminés » (<i>27 up, 27 down</i>). Par définition, un « match parfait » est aussi un <i>no-hitter</i> et un <i>shutout</i> .
pick up play (at first)	Phase défensive dans laquelle le lanceur envoie la balle au 1 ^{ère} base plutôt que vers le receveur afin de tenter d'éliminer un coureur en 1 ^{ère} base qui se serait trop écarté du coussin.
pinch hitter	Un frappeur remplaçant, spécialiste des gauchers, des balles courbes, <i>etc.</i> Le remplacé ne peut revenir dans le match ensuite (il est rayé du <i>line-up</i>).
pinch runner	Un coureur remplaçant, plus rapide, pour augmenter les chances de faire un <i>run</i> . Le remplacé ne peut revenir dans le match ensuite, même en défense.
pitch (curved, fast, slow)	Le lancer lui-même et sa qualité (courbe, rapide, lent, <i>etc.</i>).
pitcher	Le lanceur.

play-off	(dans les années 1940 et 1950) : Match, ou série de matches, censés départager deux équipes qui ont exactement le même nombre de victoires et défaites au terme de la saison.
pop fly	Similaire à <i>fly ball</i> , mais plus haut en courbe.
rhubarb	Mot d'argot pour désigner une querelle entre joueurs, entre les joueurs et l'arbitre ou entre les managers et l'arbitre.
rightfielder, centerfielder, leftfielder	Le joueur de champ droit, centre, gauche.
run	Un point ; quand un joueur touche le marbre après avoir touché les 3 autres bases dans l'ordre.
runs batted in (RBI)	Calcul statistique qui analyse le nombre de points qu'un frappeur réussit à « faire entrer » par un de ses coéquipiers lors de son passage au bâton (proche de la passe décisive au basket-ball).
safe (be)	Etre sauf, être sur le coussin avant la balle.
short stop	L'arrêt court (position sur le terrain entre les bases 2 et 3).
shutout game	Match durant lequel le lanceur initial (<i>starting pitcher</i>) ne concède aucun point à l'équipe adverse.
single, a double, a triple (hit a)	Réaliser une frappe qui permet de parcourir une base, deux bases, etc.
slow roller	Une balle lente au sol.
slugger	Un frappeur d'exception.
slugging average	Le ratio entre le nombre de passages au bâton (<i>at bat</i>) et le nombre de bases obtenues. Ex : 1 home-run, en 4 passages, donne un SA 100% ; avec les mêmes données la « moyenne de frappe » est 25%.
slump	Phase prolongée de contre-performance, à la batte ou au lancer.
starting pitcher	Lanceur initial, celui qui débute un match. Il est généralement remplacé vers la 7 ^{ème} manche.
steal a base	Voler une base : passer d'une base à l'autre pendant le lancer, pendant la préparation du lancer, ou pendant une <i>foul ball</i> .
strike	Un lancer légal dans les limites de la <i>strike zone</i> ; en québécois : une prise .
strike zone	Le carré imaginaire qui définit les lancers légaux, du genou à la moitié du dos en hauteur et la longueur de la plaque de marbre pour la largeur ; en québécois : zone de prise. Voir Illustration 22
strike-out	Éliminer un frappeur par trois lancers légaux (par nécessairement consécutifs).
sweet spot	La zone de la batte qui permet de frapper le plus loin.
swing	Action d'amener la batte depuis les épaules vers l'avant du corps pour frapper la balle. Ils sont plus ou moins « naturel » ou « forcés ». Un <i>swing</i> raté vaut comme un <i>strike</i> , même si le lancer était une <i>ball</i> .
pick someone off	Éliminer quelqu'un (en le touchant).
play carom	Quand la balle rebondit dans les angles des murs du fond ou contre les panneaux de score ou publicitaires.
steal a base	Voler une base, c'est-à-dire passer d'une base à la suivante pendant que le lanceur est en train de faire son <i>pitch</i> .
tag someone out	Éliminer un coureur en le touchant avec la balle.
throw someone out	Éliminer un coureur en lançant sur la base où il doit aller.

throw to first	Au sens littéral, lancer pour éliminer le coureur allant vers la 1 ^{ère} base ; au sens figuré, se contenter d'une action facile et sans panache.
umpire	L'arbitre ; ils sont quatre de nos jours, un à chaque base.
walk	Avancer en premier base si le lanceur a fait 4 <i>balls</i> .
wild pitch	Lancer d'un coéquipier mal ajusté et dur à rattraper pour le receveur
wild throw	Lancer d'un coéquipier mal ajusté et dur à rattraper pour n'importe quel défenseur.
World Series	Superfinale jouée au meilleur des 7 matches entre les champions de l' <i>American League</i> et de la <i>National League</i> se déroulant fin septembre début octobre depuis 1903.



Photographie 43 : Disposition des sections d'un terrain de base-ball amateur

Source : Peter Marquis, photomontage depuis le marbre, Plaine de Mortemart, Vincennes, mai 2003

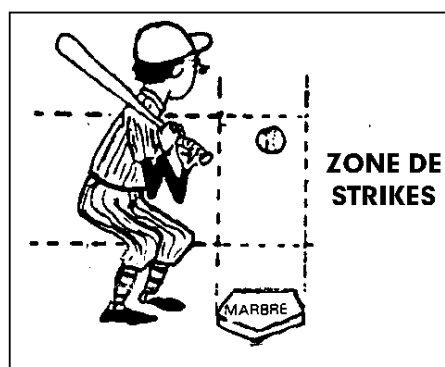


Illustration 22 : Schéma de la zone de strike

Source : http://bruno.chauzi.free.fr/baseball_règles.htm, consulté le 14 /05/2003.

Annexes

A1. DONNEES SOCIO-DEMOGRAPHIQUES

1. « Collection de données socio-démographiques assemblées par l'auteur à partir des publications du Bureau du Recensement et d'autres organismes (1910-1970) »

Ouvrages utilisés pour compiler les données produites sous cette appellation. Le numéro à gauche sert de référence courte pour la suite de cette annexe. Ex : « S2 » désigne l'ouvrage de Laidlaw, *Statistical Sources for Demographic Studies*). Le rangement est par ordre chronologique de parution.

1. *Thirteenth Census of the United States Taken in the Year 1910. Abstract of the Census with Supplement for New York*. Department of Commerce and Labor, Bureau of the Census, Washington DC, United States Government Printing Office, 1913.
2. LAIDLAW, WALTER, dir., *Statistical Sources for Demographic Studies of Greater New York, 1920*, New York, The New York City 1920 Census Committee, 1922.
3. *Fourteenth Census of the United States 1920. Population by States*. Department of Commerce and Labor, Bureau of the Census, Washington DC, United States Government Printing Office, 1922.
4. *Fifteenth Census of the United States : 1930, Population, Volume III, Part 2. Reports by States Showing the Composition and Characteristics of the Population for Counties ; Cities, and Townships or Other Minor Civil Divisions, Montana-Wyoming*, Department of Commerce and Labor, Bureau of the Census, Washington, Government Printing Office, 1932.
5. *Population in Health Areas, New York City, 1930. Prep. by Florence DuBois*, Research Bureau, Welfare Council of New York City, 1931.
6. LAIDLAW, WALTER, dir., *Population of the City of New York, 1890-1930*, vol. in quarto, New York, Cities Census Committee, 1932.
7. *A Social-Economic Grouping of the Gainful Workers of the United States, by Color, Nativity, Age, and Sex, by Industry, with Comparative Statistics for 1920 and 1910*, United States Government Printing Office, Washington DC, 1938.
8. *United States Bureau of the Census, Housing and Population Employment and Ethnicity by Health Areas - Brooklyn Borough*, Washington DC, United States Government Printing Office, c1940.
9. Welfare Council of New York City, *Census Tract Data on Population and Housing, New York City, 1940, prep. under the supervision of Dr. Leon E. Truesdell, Committee on 1940 Census Tract Tabulations for New York City*, Research Bureau, United States Bureau of the Census, 1942.

10. *Health Conditions, New York City, by Health Center Districts and Boroughs, from 1936 to 1940, compiled by Godial Drolet and Anthony Lowell, New York Tuberculosis and Health Association, 1942.*
11. *United States Census Bureau, 16th Census, 1940, Population 2nd series, characteristics of population (with limited data on housing): New York, United States Government Printing Office, Washington DC, 1943.*
12. *Population Growth of New York City by Districts, 1910-1948, prep. by I. Plant, Consolidated Edison Company of New York, Industrial and Development Department, 1948.*
13. *New York City : A Study of its Population Change, 1940-1948. Population Report Vol. I, City Planning Commission, City of New York, 1951.*
14. *United States Census of Population : 1950, Census tract statistics : New York, New York., prep. by H. Brunsman, Population and Housing Division, 1950 Population Census Report, Vol. III, cha.p 37, United States Government Printing Office, 1952.*
15. *United States Censuses of Population and Housing : 1960. Census Tracts, New York, SMAS, part 1, Department of Commerce and Labor, Bureau of the Census, Washington DC, United States Government Printing Office, 1961.*
16. *Characteristics of Population in New York City, Health Areas, Department of Commerce and Labor, Bureau of the Census, Washington DC, United States Government Printing Office, 1970.*

2. Tableaux : quelques synthèses sur l'histoire socio-démographique de Brooklyn et New York (1880-1970)

a) Population de Brooklyn : généralités

Année	Valeur	Changement décennal en point de pourcentage
1910	1 634 351	↗ 40,1%
1920	2 018 356	↗ 23,5%
1930	2 560 401	↗ 26,9%
1940	2 698 285	↗ 5,4%
1950	2 738 175	↗ 1,5%
1960	2 627 319	↘ 4,0%

Tableau 30: Population totale de Brooklyn et variation décennale, 1910-1960

Sources : Kenneth T. Jackson, dir., *The Encyclopedia of New York*, New-York Historical Society & Yale University Press, 1995.

b) Population de Brooklyn : ethnicité

Tableau 31 : Population de Brooklyn par lieu de naissance et couleur de peau, 1910-1960

Source: S3, tabl. 21 & E40 ; S4, tabl. 11 & 12a. Cette page et la suivante.

Pays de naissance et couleur de peau	1910		1920		1930				
	total	% de la population totale	total	% de la population totale	total	% de la population totale			
Toutes les races	1634351	100%	2018356	100%	2560401	100%			
Blancs	1610487	98,5%	1984953	98,3%	2488448	97,2%			
Noirs	22708	1,4%	31912	1,6%	68921	2,7%			
Autres, dont Mexicains (avant 1940)	1156	0,1%	1491	0,1%	2665	0,1%			
Natifs (tous)									
Total	1059235		64,8						
Blancs	1039031	63,6%	1325666	65,7%	1619678	63,3%			
Noirs	20204	1,2%			57655	2,3%			
autres	Nd0	nd	nd	nd	nd	nd			
Blancs natifs avec des parents nés à l'étranger, par pays d'origine		% du total de Blancs natifs avec des parents nés à l'étranger	% de la population totale	% du total de Blancs natifs avec des parents nés à l'étranger	% de la population totale	% du total de Blancs natifs avec des parents nés à l'étranger	% de la population totale		
Total	375548	100%	23,0%	nd	nd	1126953	100%	44,0%	
Autriche	22596	6,0%	1,4%	nd	nd	65755	5,8%	2,6%	
Angleterre	15094	4,0%	0,9%	nd	nd	35621	3,2%	1,4%	
Allemagne	119213	31,7%	7,3%	nd	nd	95934	8,5%	3,7%	
Eire	108512	28,9%	6,6%	nd	nd	106970	9,5%	4,2%	
Italie	63446	16,9%	3,9%	nd	nd	293909	26,1%	11,5%	
Russie	94844	25,3%	5,8%	nd	nd	260480	23,1%	10,2%	
Pologne	nd	nd	nd	nd	nd	104181	9,2%	4,1%	
Autres	56250	15,0%	3,4%	nd	nd				
Blancs nés à l'étranger (des pays les plus significatifs)		% du total de Blancs nés à l'étranger	% de la population totale	% du total de Blancs nés à l'étranger	% de la population totale	% du total de Blancs nés à l'étranger	% de la population totale		
Total	571356	100%	35,0%	659287	100%	32,7%	869074	100%	33,9%
Autriche	35913	6,3%	2,2%	40776(a)	6,2%	2,0	47471	5,5	1,9
Angleterre	28316	5,0%	1,7%	nd	nd	nd	25410(b)	2,9	1,0
Allemagne	87912	15,4%	5,4%	56778	8,6%	2,8	56134	6,5	2,2
Eire	70653	12,4%	4,3%	53660	8,1%	2,7	45299	5,2	1,8
Italie	100424	17,6%	6,1%	138245	21,0%	6,8	193435	22,3	7,6
Russie	160596	28,1%	9,8%	189481	28,7%	9,4	219483	25,3	8,6
Pologne	nd	nd	nd	51928 (c)	7,9%	2,6	106714	12,3	4,2
Norvège	15150	2,7%	0,9%	nd			26142	3,0	1,0
Roumanie	7809	1,4%	0,5%	12109	1,8%	0,6	19240	2,2	0,8

Nativité et couleur de peau	1940		1950 (c)		1960				
	total	% de la population totale	total	% de la population totale	total	% de la population totale			
Tous	2698285	100%	2738175		2628230	100%			
Blancs	2587951	98,5%	2525118	92,2	2245859	85,5			
Noirs	107263	1,4%	208478	7,6	371405	14,1%			
Autres	3071	0,1%	4579	0,2	4635	0,2			
Portoricains									
Natifs (tous)									
Total	1920231	71,2%	nd	nd	2111881	80,4			
Blancs	1820313	67,5%	1894592	69,2	978299	37,2%			
Noirs	?	4%	nd	nd	330356	12,6%			
Autres	nd	nd	nd	nd	nd	nd			
Blancs natifs avec des parents nés à l'étranger, par pays d'origine		% du total de Blancs natifs avec des parents nés à l'étranger	% de la population totale	% du total de Blancs natifs avec des parents nés à l'étranger	% de la population totale	Total Blancs natifs avec des parents nés à l'étranger et Blancs nés à l'étranger	% du total de Blancs natifs avec des parents nés à l'étranger et Blancs nés à l'étranger	% de la population totale	
Total	1110380	100	41,2			803226	100	30,6	
Autriche	71660	6,5	2,7			486231	100	18,5	
Angleterre	27700	2,5	1,0%			75031	15,4	2,9	
Allemagne	62920	5,7	2,3%			47010 (e)	9,7	1,8	
Eire	83440	7,5	3,1%			56001	11,5	2,1	
Italie	326540	29,4	12,1			70484	14,5	2,7	
Russie	280980	25,3	10,4			372518	76,6	14,2	
Pologne	101120	9,1	3,7			245912	50,6	9,4	
Roumanie	20020	1,8	0,7%			23080	4,7	0,9	
Blancs nés à l'étranger (des pays les plus significatifs)		% du total de Blancs nés à l'étranger	% de la population totale	% du total de Blancs nés à l'étranger	% de la population totale		% du total de Blancs nés à l'étranger	% de la population totale	
Total	767638	100	28,4	630526	100	23,0	486231	100	18,5
Autriche	56621	7,4	2,1	42729	6,8	1,6	nd	nd	nd
Angleterre	19216	2,5	0,7	15451(d)	2,5	0,6	nd	nd	nd
Allemagne	42111	5,5	1,6	29038	4,6	1,1	nd	nd	nd
Eire	34775	4,5	1,3	29013	4,6	1,1		nd	nd
Italie	183702	23,9	6,8	153727	24,4	5,6	nd	nd	nd
Russie	201961	26,3	7,5	153942	24,4	5,6	nd	nd	nd
Pologne	20214	2,6	0,7	17205	2,7	0,6	nd	nd	nd
Norvège	87980	11,5	3,3	79582	12,6	2,9	nd	nd	nd
Roumanie	16349	1,5	0,6	12080	1,9	0,4	nd	nd	nd

Suite du tableau précédent

nd : donnée non disponible

(a) avec la Hongrie

(b) sans l'Ecosse (13 316)

(c) inclut les Polonais allemands, russes, autrichiens et inconnus

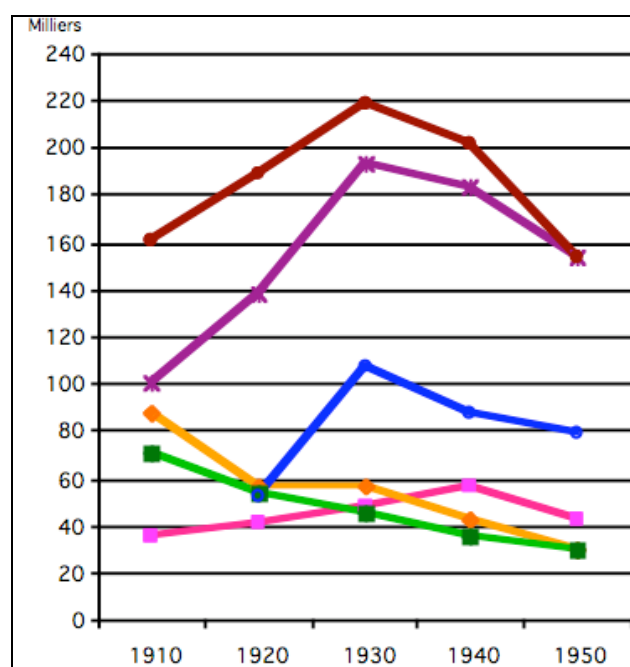
(d) avec le Pays de Galles

(e) pour tout le Royaume-Uni

Year	Total	Race			Nativity of white	
		White*	Negro	Other	Foreign-born	Native-born
		Number % of total population	Number % of total population	Number % of total population	Number % of total population	Number
1960	2,627,319	2,245,859 85,5%	371,405 14,1%	10,055 0,4%	486231 18,5%	1,761,548
1950	2,738,175	2,525,118 92,2%	208,478 7,6%	4,579 0,2%	630526 23%	1,894,592
1940	2,698,285	2,587,951 95,9%	107,263 4,0%	3,071 0,1%	767638 28,4%	1,820,313
1930	2,560,401	2,488,815 97,2%	68,921 2,7%	2,665 0,1%	869074 33,9%	1,619,741
1920	2,018,356	1,984,953 98,3%	31,912 1,6%	1,491 0,1%	659287 32,7%	1,325,666
1910	1,634,351	1,610,487 98,5%	22,708 1,4%	1,156 0,1%	571356 35%	1,039,131

Tableau 32 : Population de Brooklyn, par race et origine pays de naissance, 1910-1960

Sources : Ira Rosenwaik, *Population of New York*, 133.



Graphique 9 : Population brooklynoise née à l'étranger, 1910-1950

Sources : synthèse des publications du bureau du recensement ; sont représentés seulement les pays les plus importants. En orange l'Allemagne, en rose l'Autriche, en violet l'Italie, en bleu la Pologne, en vert la République d'Irlande et en marron la Russie.

Année de recensement et pays de naissance	New York City		Etats-Unis
	Chiffre	% du total national	
Nés à Porto-Rico			
1910	554	36,6	1 513
1920	7364	62,4	11 811
1930	nd	nd	52 774
1940	61 463	87,8	69 967
1950	187 420	82,9	226 110
Nés aux Etats-Unis de parents portoricains			
1950	58 460	77,7	75 265

Tableau 33: Population d'origine portoricaine à New York, 1910-1950

Source : 1950 United States Census of Population, Special Reports, Puerto-Ricans in Continental United States, United States Government Printing Office, 1953, tabl. A.

c) Démographie de la jeunesse

1. Ville de New York

	1900	1910	1920	1930
- de 5 ans	11,6*	10,6	10*	7,7
5 à 9 ans	10,3	9,2	9,5	8,3
10 à 14 ans	8,8	8,9	8,8	8,7
15 à 19 ans	8,8	9,6	8,1	9,9
20 à 24 ans	10,3	11,2*	9,7	10*
5 à 19 ans	28,9	27,7	26,4	26,9

Tableau 34 : Population new-yorkaise selon les tranches d'âge, en %, 1900-1930

Source : S5, tableau 70, 299.

* : le taux le plus haut de toutes les tranches d'âge.

2. Borough de Brooklyn

	1919	1930	1940	1950	1960
6 à 20 ans, soit 15 ans	471 767				
7 à 19 ans, soit 13 ans		874 127			
5 à 19 ans, soit 15 ans			646 726		
0 à 25 ans, soit 26 ans				998 510	
0 à 25 ans, soit 26 ans					1 016 422
Nombre médian d'enfants scolarisés ou nombre médian d'années de scolarisation	303 589	nd	8,1 années	8,9 années	9,5 années

Tableau 35 : Nombre de jeunes entre 0 et 26 ans à Brooklyn, 1919-1960 (selection)

Sources : pour 1919 : S1, tabl. V ; pour 1930 : S5, tabl. 16 et 25 ; pour 1940 : S8 tabl. 135, 51 ; pour 1950, S14, tabl. I, 44 ; pour 1960, S15, P123.

d) Profil socioprofessionnel de la population brooklynoise : zoom sur 1940

En 1940, dans le comté de Kings (coextensif avec le *borough* de Brooklyn) :

80,1% des hommes âgés de 14 ans et plus étaient dans la population active et 31,4% des femmes.

570 000 étaient employés et salariés, 120 000 employeurs, 30 000 travaillaient pour le WPA (emplois publics de solidarité), 130 000 étaient au chômage.

Dans le détail :

Nombre de travailleurs	Catégorie générale	Exemples d'emplois
163 000	service et vente (<i>clerical</i>)	comptables, caissiers, <i>clerks</i> , messagers, sténodactylos, assistants, employés des communications, agents d'assurance et de courtage, finance, représentants, <i>etc.</i>
157 000	ouvriers opérateurs (<i>operatives</i>)	apprentis, assistants, chauffeurs, conducteurs de bus, de taxi, de camion, livreurs, pompiers, personnels de maintenance sur fonderie, conditionnement agro-alimentaire, employés de centrales, <i>etc.</i>
118 000	artisans et contremaîtres (<i>foremen</i>)	boulangers, ferronniers, maçons, charpentiers, électriciens, joailliers, machinistes, peintres, ouvriers de la construction, plombiers, cordonnier, imprimeurs, <i>etc.</i>
92 000	responsables (<i>officers</i>)	propriétaires, managers, <i>etc.</i>
63 000	service non domestique	pompiers, gardes, gardiens, policiers, coiffeurs, barmen, cuisiniers, intendants, infirmières et sages femmes, serveurs, employés de parcs d'attractions, ouvriers, <i>etc.</i>
45 400	ouvriers non fermiers	pêcheurs, garagistes, jardiniers, dockers, conducteurs de bétail, <i>etc.</i>
38 000	libéraux (professionnels)	artistes, clergé, professeurs d'université, dentistes, avocats, pharmaciens, bibliothécaires, architectes, <i>etc.</i>

Tableau 36 : Profil socio-professionnel des travailleurs brooklynois, 1940

Source : S11, page 8 pour les définition, p. 5 pour les informations.

Selon une autre source (S8, tabl. 10a et B3a, p 87 pour les femmes) : 76 000 des hommes Brooklynois étaient opérateurs dans la manufacture dont 33 000 dans le textile, 51 000 étaient travailleurs cléricaux, 38 000 chauffeurs, 34 000 propriétaires de restaurants et bars, 31 400 étaient représentants, 27 000 étaient agents et courtiers, 16 400 mécaniciens, 15 000 comptables ou caissiers, *etc.*

290 000 femmes étaient employées dont

114 000 dans comme *clerks* (37 000 sténodactylos, 21 000 comptables et caissières)

70 000 dans la manufacture (43 000 dans le textile)

29 000 dans le service domestique.

Parallèlement, la population « non blanche » de Brooklyn comptait 83 672 personnes âgées de 14 ans et plus. 50 818 étaient dans la population active, dont 35 300 salariés, 17 000 travailleurs à domicile (dont 16 650 femmes) 8 800 au chômage, 4 200 employés par le WPA, et 2 125 employeurs. Sur les 61 554 Brooklynois de couleur âgés de 25 ans et plus, seulement 4 300 étaient sortis du lycée diplômés, et le nombre médian d'années passées à l'école était de 7,6, soit inférieur de 2 ans à la médiane du *borough* entier.

d) Evolution de la démographie autour d'Ebbets Field (1910-1940)

1/ Croissance du sud de Brooklyn par rapport au nord,

	Nord ouest	Sud est
1905	81,8	17,8
1930	46,5	53,4

Tableau 37 : Répartition de la population de Brooklyn par grandes zones, 1905-1930

Source : S5, 82 & 85.

2/ Croissance autour d'Ebbets Field (zone K9C dans la terminologie de Laidlaw)

	Part de K9C dans le borough, en %	Population approximative
1905	1,5	20 000
1930	2,8	70 000

Tableau 38 : Population des 20 blocks autour d'Ebbets Field et le reste du borough, 1905-1930

Source: S5, 82 & 85.

Remarques : K9C était la seule des 13 zones du nord-ouest qui augmentait ; elle était entourée par deux zones en plein essor : au sud K6A (Flatbush, le plus peuplé en 1930 – alors que 15^{ème} 25 ans plus tôt) et à l'est K8 (Brownsville, 4^{ème} plus peuplé).

3/ Croissance autour d'Ebbets Field : échelle plus petite (zone K61 dans la terminologie de Laidlaw)

	Part de K61 dans le borough, en %	Population approximative
1905	2,64	35 000
1930	7,44	190 000

Tableau 39 : Les environs d'Ebbets Field et le reste du borough, 1905-1930

Source : S5, 83.

Remarques : de 1905 à 1910, la plupart des zones autour d'Ebbets Field augmentait :

- Bloc Troy Ave. – Buffalo Ave. (dans Brownsville ouest) : + 468 % (+ 3 374 personnes)
- Bloc Sterling Ave. – Troy Ave. - New York Ave. – Lefferts Ave. : + 253% (+ 3 317 personnes)
- Bloc Lefferts Ave. –Albany Ave. - Church Ave. – Bedford Ave. : + 100% (grand carré au sud du stade)

On note parallèlement à cette hausse des zones centrales une baisse des quartiers au nord de Atlantic Ave. et à l'ouest de Bedford Ave.

4/ Découpage « racial » autour d'Ebbets Field (zone K9C) [page 132]

	Blancs natifs	Natifs nés des parents nés à l'étranger	Nés à l'étranger	« nègre »
1920	39,3	39,3	19,8	1,5
1930	25,4	42,5	28,4	3,6

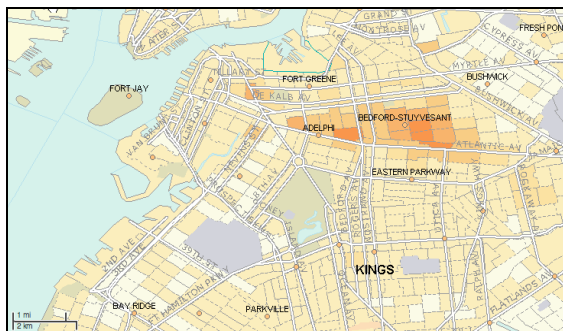
Tableau 40 : Origine « raciale » des résidents autour d'Ebbets Field, en %, 1920-1930.

Source : S5, p132.

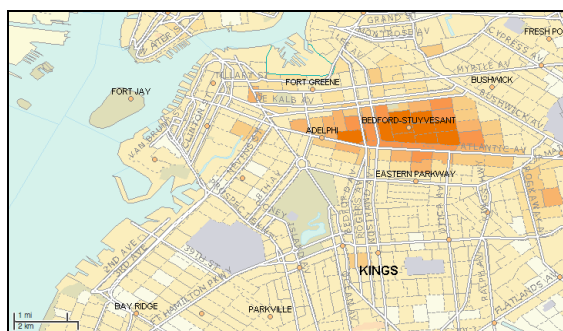
Notons que trois zones (*tract areas*) sont au-dessus de 30% pour la catégorie « nés à l'étranger » en 1930 (n° 431, 433 et 367) ; et que deux zones sont au-dessus de 30% pour la catégorie « noirs » en 1930 (n° 311 et 309).

e) Croissance de la population noire à Brooklyn, 1940-1970 (deux échelles)

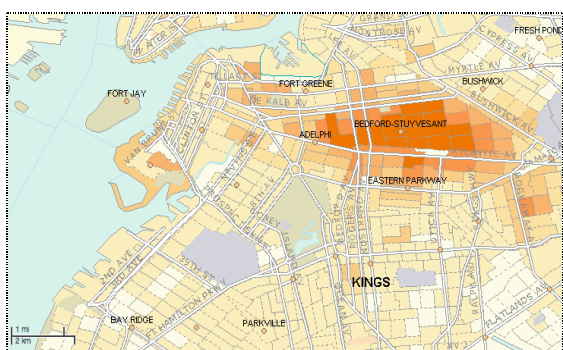
Echelle 1 : les cartes 1 à 4 représentent environ 1/3 du borough



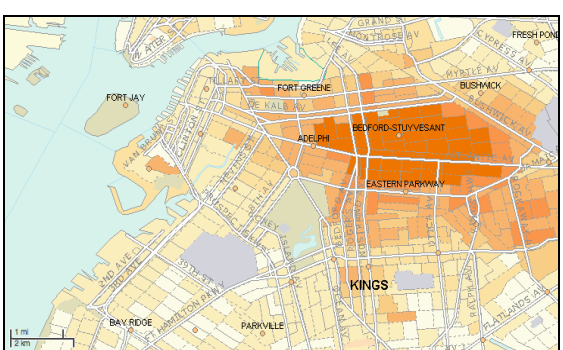
1. 1940



2. 1950



3. 1960

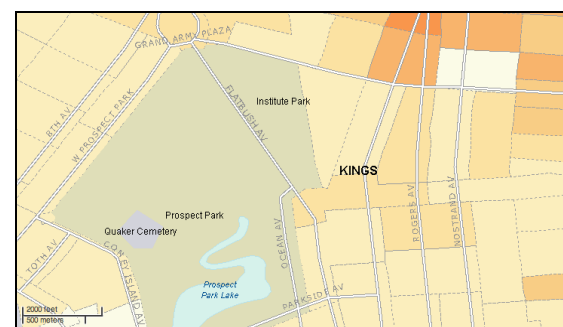


4. 1970

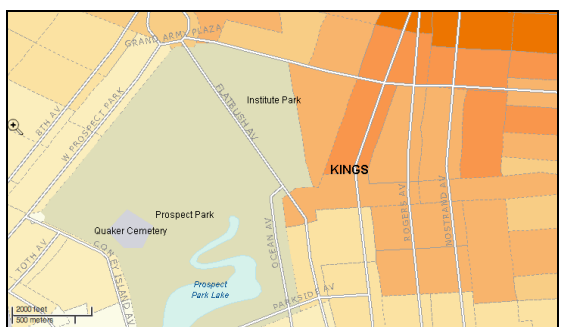
Echelle 2: les cartes 5 à 8 représentent les environs d'Ebbets Field (à l'emplacement du mot « Kings »)



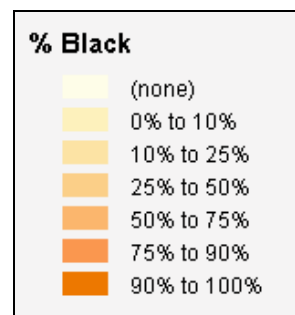
5. 1950 : zoom autour d'Ebbets Field



6. 1960 : zoom autour d'Ebbets Field



7. 1970 : zoom autour d'Ebbets Field



Légende

Carte 11 : Répartition dans Brooklyn de la population auto-désignée comme « noire », 1940-1970

Source : Données du recensement de l'Etat de New York, cartes tirées du site « Social Explorer », consulté le 07/09/09

A2. HISTOIRE SPORTIVE ET ENTREPRENEURIALE DES DODGERS

L'histoire économique et entrepreneuriale des Dodgers que je propose dans les chapitres de cette thèse repose sur une recherche inédite réalisée à partir de données éparses, certaines disponibles sur la toile (mais fréquemment contradictoires), d'autres accessibles seulement dans des sources érudites (mais régulièrement incomplètes). J'ai donc constitué les bases de données qui suivent en vérifiant et recoupant les informations venues de droite et de gauche. Ceci rend difficile la mention des sources précises au bas de chaque tableau, et encore davantage auprès de chaque chiffre donné au sein du texte. C'est pourquoi j'ai constitué ci-dessous un corpus des sources primaires et secondaires qui m'ont permis de rassembler ces données. Cet ensemble, appelé en note de bas de page « **Collection de sources quantitatives assemblées par l'auteur concernant l'histoire économique et entrepreneuriale des Brooklyn et Los Angeles Dodgers (1883-1960)** », a pour but de servir de référence unique pour une lecture plus fluide du texte final. Ces sources donnent des données brutes : la plupart des calculs (moyenne, médianes, taux, conversion en dollars courants, capacité d'accueil des stades avant 1912, *etc.*) sont de mon fait.

1. Sources

a) Sources générales (fréquentation, profits, composition de la direction)

1. MCCUE, ANDY, « A History of Dodger Ownership », *The National Pastime*, n°13, 1993, p. 34-42.
2. ———, « Two out of Three Ain't Bad : Branch Rickey, Walter O'Malley and the Man in the Middle of the Dodger Owners' Partnership », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 14, n°1, 2005, p. 41-46.
3. MCGEE, BOB, *The Greatest Ballpark Ever : Ebbets Field and the Story of the Brooklyn Dodgers*, New Brunswick (New Jersey), Rivergate Books, 2005.
4. RIESS, STEVEN A, dir., *Encyclopedia of Major League Baseball Clubs*. 2 vol., University of South Carolina Press, 2006.
5. Site web qui présente la fréquentation totale équipe par équipe et stade par stade depuis 1890 : http://mtlexpos.tripod.com/attendance/1890_1900.htm
6. Site web : www.baseball-almanac.com
7. Site web : www.baseball-reference.com
8. Site web : www.sabr.org
9. Site web des Los Angeles Dodgers : <http://losangeles.dodgers.mlb.com/index>
10. United States House Committee on the Judiciary, *Study of Monopoly of Power, Hearing Before the Subcommittee on Study of Monopoly Power*, Chambre des Représentants, 82^{ème} congrès, session 1, 6^{ème} partie, 3 juillet-24 octobre 1951, 102-229.
11. ———, *Report of the Subcommittee on Study of Monopoly Power*, Submitted by Mr Celler, 82^{ème} congrès, session 1, 27 mai 1952, chap. V, 16-86.
12. VOIGT, DAVID Q., « Out with the Crowds : Counting, Courting and Controlling Ballpark Fans », *Baseball History*, vol. 2, 1989.

b) Sources pour les stades (localisation, fréquentation, nombre de places, architecture)

1. « Original Plans - Ebbets Field Seating Diagram », Brooklyn Public Library, Brooklyn Collection, 1952.
2. Kennedy, Rod, Jr., « Ebbets Field: The Original Plans », New York, The Brooklyn Dodgers Hall of Fame, 1992.
3. Lowry, Philip, *Green Cathedrals*, Reading (Massachusetts), Addison-Wesley, 1992.
4. Riess, Steven A. *Touching Base : Professional Baseball and American Culture in the Progressive Era*, Urbana, University of Illinois Press, 1999 [1983], 107-108.
5. Ritter, Lawrence, *Lost Ballparks*, New York, Viking, 1992.
6. site web : <http://www.brooklynballparks.com> : une mine d'informations sur l'histoire du base-ball amateur et professionnel à Brooklyn à travers ses stades (sources primaires et riche iconographie).

2. Données

a) L'histoire sportivo-entrepreneuriale des Dodgers en quelques chiffres clés

Voir sur les trois pages suivantes le

Tableau 41 : Bilan sportivo-entrepreneurial des Dodgers de Brooklyn, 1883-1957, 3 pages

Sources : « Collection de sources quantitatives assemblées par l'auteur concernant l'histoire économique et entrepreneuriale des Brooklyn et Los Angeles Dodgers (1883-1960) ».

Remarques :

- le signe « - » signifie que l'information n'est disponible dans aucune source.
- colonne 5 : dans les premières années, les Dodgers jouaient dans des ligues au nombre d'équipes fluctuant ; le classement moyen donné ici rétablit le rang sur 8, comme pour la période 1890-1957.
- colonne 7 : estimer la capacité des stades ne peut être qu'approximatif (approx.), étant donné le nombre de places debout, les exagérations des propriétaires, *etc.* ; des recoupements ont été effectués pour donner un chiffre plausible.
- colonne 9 : la conversion en dollars de 2007 fut effectuée grâce à la page web <http://www.westegg.com/inflation/infl.cgi>, consulté le 07/01/09.
- colonne 11 : le « Profit moyen par spectateur par match » est calculé en divisant le profit net par la fréquentation moyenne par match. Cela est pertinent car, jusqu'à 1950, environ 80% des profis d'un club provenaient des recettes au guichet.

Années	Classement dans la ligue	% Victoires/ Défaites	Fréquentation moyenne par match, en milliers	Fréquentation totale, en milliers	Rang dans la fréquentation de la ligue, /8	Part de Brooklyn dans la National League, en %	Capacité d'accueil du stade (approx.)	Taux de remplissage moyen du stade, en %	Profits nets, en milliers de \$ de 2007	Rang dans la National League selon les profits	Profit moyen par spectateur par match, en \$ de 2007
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
COLONNET											
1883	1	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
1884	9	38,5	1,193	65	-	-	6 000	19,9	-	-	-
1885	5	47,3	1,518	85	-	-	6 000	25,3	-	-	-
1886	3	55,5	2,624	185	-	-	6 000	43,7	-	-	-
1887	6	44,8	3,957	273	-	-	6 000	66,0	-	-	-
1888	2	62,9	3,427	245	-	-	6 000	57,1	-	-	-
1889	1	67,9	5,053	353,69	1	-	6 000	84,2	-	-	-
1890	1	66,7	1,641	121,412	2,5	15,6	18 000	9,1	-	-	-
1891	6	44,5	2,521	181,477	3,3	13,6	18 000	14,0	-	-	-
1892	3	61,7	2,355	183,727	2,7	10,1	18 000	13,1	-	-	-
1893	7	50,8	3,507	235	2,7	10,6	18 000	19,5	-	-	-
1894	5	53,4	3,101	214	3,3	8,8	18 000	17,2	-	-	-
1895	5	54,2	3,433	230	4,7	8,0	18 000	19,1	-	-	-
1896	10	44,3	3,092	201	5,3	6,9	18 000	17,2	-	-	-
1897	7	46,2	3,155	220,831	4,7	7,6	18 000	17,5	-	-	-
1898	10	37,2	1,656	122,514	5,3	5,2	16 000	10,4	-	-	-
1899	1	68,2	3,595	269,641	2,7	10,6	16 000	22,5	-	-	-
1900	1	60,3	2,577	183	7	10,0	16 000	16,1	861,478	-	239,63
1901	3	58,1	2,915	198,2	6	10,3	16 000	18,2	-	-	-
1902	2	54,3	2,897	199,868	6	11,9	16 000	18,1	-	-	-
1903	5	51,5	3,078	224,67	6	9,4	16 000	19,2	-	-	-
1904	6	36,6	2,824	214,6	6	8,1	16 000	17,7	-	-	-
1905	8	31,6	2,96	227,924	7	8,3	16 000	18,5	-	-	-
1906	5	43,4	3,65	277,4	7	10,0	16 000	22,8	-	-	-
1907	5	43,9	4,058	312,5	5	11,8	16 000	25,4	-	-	-

Années	Classement dans la ligue	% Victoires / Défaites	Fréquentation moyenne par match, en milliers	Fréquentation totale, en milliers	Rang dans la fréquentation de la ligue, /8	Part de Brooklyn dans la National League, en %	Capacité d'accueil du stade (approx.)	Taux de remplissage moyen du stade, en %	Profits nets, en milliers de \$ de 2007	Rang dans la National League selon les profits	Profit moyen par spectateur par match, en \$ de 2007
Colonnes	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
1908	7	34,4	3,579	275,6	6	7,8	16 000	22,4	-	-	-
1909	6	35,9	4,067	321,3	5	9,2	16 000	25,4	-	-	-
1910	6	41,6	3,492	279,321	7	9,5	16 000	21,8	-	-	-
1911	7	42,7	3,635	269	7	8,3	16 000	22,7	2199,435	-	629,85
1912	7	37,9	3,197	243	6	8,9	16 000	20,0	-	-	-
1913	6	43,6	4,506	347	4	12,3	18 000	25,0	-	-	-
1914	5	48,7	1,553	122,671	7	7,2	18 000	8,6	-	-	-
1915	3	52,6	3,818	297,766	4	12,3	18 000	21,2	-	-	-
1916	1	61	5,74	447,747	4	14,7	18 000	31,9	-	-	-
1917	7	46,4	2,841	221,619	6	9,4	22 000	12,9	4708,129	-	820,23
1918	5	45,2	1,552	83,831	7	6,1	22 000	7,1	-	-	-
1919	5	49,3	5,153	360,721	4	12,5	22 000	23,4	-	-	-
1920	1	60,4	10,368	808,722	2	20,0	22 000	47,1	-	-	-
1921	5	50,7	7,862	613,245	3	15,4	22 000	35,7	1948,971	2	187,98
1922	6	49,4	6,396	498,865	5	12,7	22 000	29,1	1743,423	3	221,75
1923	6	49,4	7,239	564,666	5	13,9	22 000	32,9	1796,431	3	280,87
1924	2	59,7	10,635	818,883	2	18,9	26 000	40,9	1122,321	4	155,04
1925	7	44,4	8,564	659,435	3	15,1	26 000	32,9	3177,284	1	298,76
1926	6	46,4	8,563	650,819	5	13,2	28 000	30,6	48,903	6	5,71
1927	6	42,5	8,611	637,23	5	12,0	28 000	30,8	1576,773	5	184,14
1928	6	50,3	8,635	664,863	4	13,6	28 000	30,8	1756,921	5	204,03
1929	6	45,8	9,505	731,886	3	14,9	28 000	33,9	744,033	5	86,16
1930	4	55,8	14,251	1097,329	2	20,1	28 000	50,9	1489,146	4	156,67
1931	4	52	9,91	753,133	3	16,4	28 000	35,4	5256,594	2	368,86
1932	3	52,6	8,741	681,827	2	17,7	32 000	27,3	-71,653	5	-7,23
1933	6	42,5	6,585	526,815	4	16,7	32 000	20,6	-2410,432	7	-275,76
1934	6	46,7	5,639	434,188	3	13,6	32 000	17,6	-771,998	3	-117,24

Années	Classement dans la ligue	% Victoires/Défaites	Fréquentation moyenne par match, en milliers	Fréquentation totale, en milliers	Rang dans la fréquentation de la ligue, /8	Part de Brooklyn dans la National League, en %	Capacité d'accueil du stade (approx.)	Taux de remplissage moyen du stade, en %	Profits nets, en milliers de \$ de 2007	Rang dans la National League selon les profits	Profit moyen par spectateur par match, en \$ de 2007
	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
1935	5	45,8	6,111	470,517	4	12,9	32 000	19,1	-2114,416	7	-374,96
1936	7	43,5	6,198	489,618	3	12,5	32 000	19,4	-2224,799	8	-364,06
1937	6	40,5	6,348	482,481	3	11,5	32 000	19,8	-628,912	8	-101,47
1938	7	46,3	8,961	663,087	3	14,5	32 000	28,0	-1846,642	8	-290,90
1939	3	54,9	12,252	955,868	4	20,3	32 000	38,3	-54,676	5	-6,10
1940	2	57,5	12,049	975,878	1	22,2	34 219	35,2	2123,452	-	173,31
1941	1	64,9	15,739	1214,91	1	-	34 000	46,3	1832,871	2	152,12
1942	2	67,5	13,136	1037,765	1	-	34 000	38,6	2045,902	2	129,99
1943	3	52,9	8,594	661,739	1	-	34 000	25,3	1957,543	1	149,02
1944	7	40,9	7,869	605,905	3	-	34 000	23,1	-744,392	7	-86,62
1945	3	56,5	13,58	1059,922	2	20,1	34 000	39,9	45,783	6	5,82
1946	2	61,5	22,745	1796,824	1	-	32 000	71,1	2883,016	2	212,30
1947	1	61	23,173	1807,526	1	-	32 000	72,4	4335,150	3	190,60
1948	3	54,5	17,935	1398,967	4	-	32 000	56,0	4771,303	3	205,90
1949	1	63	20,945	1633,747	1	-	32 000	65,5	4631,182	2	258,22
1950	2	57,8	15,204	1185,896	2	14,3	32 000	47,5	5534,090	2	264,22
1951	2	61,8	16,444	1282,628	1	-	32 000	51,4	-73,218	4	-4,82
1952	1	62,7	13,609	1088,704	1	-	31 902	42,7	-	-	-
1953	1	68,2	14,916	1163,419	2	-	31 902	46,8	3449,344	1	253,46
1954	2	59,7	13,254	1020,531	4	-	31 902	41,5	2224,584	2	149,14
1955	1	64,1	13,423	1033,589	2	13,5	31 902	42,1	1602,698	3	120,92
1956	1	60,4	15,761	1213,562	2	-	31 902	49,4	3273,728	2	243,89
1957	3	54,5	13,354	1028,258	5	-	31 902	41,9	3680,367	1	233,51

b) Surnoms, championnats, managers, présidents et stades

1. Surnoms communs de l'équipe (dates approximatives)

1883 : Brooklyn Club
 1884-1888 : Grays
 1889-1891 : Bridegrooms/Brooks
 1892-1897 : Foutz' Follies / Trolley Dodgers
 1898-1899 : Dodgers
 1900-1913 : (Hanlon's) Superbas
 1914-1929 : Robins
 1930-1940 : Dodgers
 1941-1957 : Dodgers/Bums

2. Championnats

1883 : Interstate League (ligue mineure)
 1884-1889 : American Association
 1890-1957 : National League

3. Nom du/des manager(s) :

1883 : Charles Byrne
 1884 : George Taylor
 1885 : Charlie Hackett et Charles Byrne
 1886-1887 : Charles Byrne
 1888-1890 : Bill McGunnigle
 1891-1892 : John Montgomery Ward
 1893-1896 : Dave Foutz
 1897 : William Barnie
 1898 : Mike Griffin / Charles Ebbets
 1899-1904 : Ned Hanlon
 1905-1908 : Patsy Donovan
 1909 : Harry Lumley
 1910-1913 : Bill Dahlen
 1914-1924 : Wilbert Robinson
 1925 : Wilbert Robinson / Zach Wheat
 1926-1931 : Wilbert Robinson
 1932-1933 : Max Carey
 1934-1936 : Casey Stengel
 1937-1938 : Burleigh Grimes
 1939-1946 : Leo Durocher
 1947 : Durocher / Clyde Sukeforth / Burt Shotton
 1948 : Leo Durocher / Burt Shotton
 1949-1950 : Burt Shotton
 1951-1953 : Charlie Dressen
 1954-1957 : Walter Alston

4. Nom des présidents

1883 - 1897 : Charles Byrne
 1898 - avril 1925 : Charles Ebbets
 avril 1925 (10 jours) : Ed McKeever
 avril 1925 - 1929 : Wilbert Robinson puis comité directeur

1930 - 1931 : Frank York
 1932 - mars 1938 : Steve McKeever
 mars 1938 - janvier 1939 : comité directeur
 janvier 1939 - février 1942 : Larry MacPhail
 février 1942 - décembre 1950 : Branch Rickey
 décembre 1950 - 1975 : Walter O'Malley

5. Nom des stades et capacités d'accueil approximatives

1883-1890 : Washington Park (1) : 6 000 places ; une fois refait à neuf après l'incendie de 1889 : 18 000 (certains dimanches le club jouait à Ridgewood Park ou Union Grounds)
 1891-1897 : Eastern Park : 18 000 places
 1898-1912 : Washington Park (2) : 16 000 places (la rénovation de 1908 n'augmenta pas le nombre de places)
 1913-1957 : Ebbets Field (+ quelques matches à Roosevelt Field, Jersey City, New Jersey en 1957)
 1913-1917 : 18 000 places
 1918-1923 : 22 000 places
 1924-1925 : 26 000 places
 1926-1931 : 28 000 places
 1932-1939 : 32 000 places (rénovation majeure)
 1940 : 34 219 places
 1941-1945 : 34 000 places
 1946-1951 : 32 000 places
 1952-1957 : 31 902 places

6. Nombre de places par section à Ebbets Field

Sur les 32 000 places de la période 1946-1951, Ebbets Field comptait 6803 loges basses (soit 21,6%), 11 613 « réservées » basses (soit 36,9%), 1 550 loges hautes boxes (soit 4,9%), 10 053 « réservées » hautes (soit 31,9%) et 1 478 places libres (4,7%).

Sources : *Ballparks Encyclopedia*, informations non disponibles, 62.

c) Le base-ball pendant la Grande dépression

	1 ^{er}	2 ^{ème}	3 ^{ème}	4 ^{ème}	Fréquentation totale saison	Fréquentation moyenne par match
1930	Chicago 19	Brooklyn 14	New York 11	St. Louis 7	5,446,532	8,813
1931	Chicago 14	New York 11	Brooklyn 10	St. Louis 8	4,583,815	7,417
1932	Chicago 13	Brooklyn 9	Boston 6,5	New York 6	3,841,334	6,216
1933	New York 8	Chicago 8	Brooklyn 7	Boston 7	3,162,821	5,118
1934	New York 9,5	Chicago 9	Brooklyn 6	St. Louis 4	3,200,105	5,263
1935	New York 10	Chicago 9	St. Louis 6,5	Brooklyn 6	3,657,309	5,928
1936	New York 11	Chicago 9	Brooklyn 6	Cincinnati 6	3,903,691	6,296
1937	New York 12	Chicago 12	Brooklyn 6	Pittsburgh 6	4,204,228	6,814
1938	Chicago 12	New York 10,5	Cincinnati 9	Brooklyn 9	4,560,827	7,477
1939	Cincinnati 12,5	Brooklyn 12	Chicago 9	New York 9	4,707,177	7,642

Tableau 42 : Fréquentation totale (et classement) des équipes de NL, 1930-1939

Source : http://mtlexpos.tripod.com/attendance/1890_1900.htm

Sous chaque ville se trouve la fréquentation moyenne par match arrondie au millier supérieur.

d) Salaires des équipes de Ligue majeure de base-ball

Teams	1929	1933	1939	1943	1946
Boston AL	\$171,260	\$145,806	\$227,237	\$212,982	\$511,025
Chicago	*200,000	*150,000	243,041	213,129	386,377
Cleveland	215,523	178,598	272,359	204,864	378,773
Detroit	185,771	138,758	297,154	172,733	504,794
New York	365,741	294,982	361,471	301,229	442,854
Philadelphia	255,231	166,533	165,258	135,405	271,925
St. Louis	200,312	140,789	159,925	186,441	221,789
Washington	231,618	187,059	165,849	192,190	356,631
Boston NL	*238,260	*218,776	171,159	138,000	322,000
Brooklyn	245,309	179,702	204,047	271,424	313,369
Chicago	310,299	266,431	292,178	251,026	348,546
Cincinnati	224,655	160,788	231,389	196,329	316,137
New York	291,368	210,645	291,448	201,661	344,635
Philadelphia	*250,000	197,503	234,141	185,624	312,312
Pittsburgh	140,422	171,322	144,255	158,008	302,471
St. Louis	219,815	197,267	192,085	195,597	313,530

Tableau 43 : Totaux des salaires dépensés par les équipes de Ligue majeure, 1929-1946 (sélection)

Source : compilé depuis les audiences du congrès, reproduit in Steven Riess, dir., *Encyclopedia of Major League Baseball Clubs*, op. cit., 972, appendice M. L'astérisque dénote une estimation ; les chiffres donnés incluent les salaires des managers, des entraîneurs et des employés de sociétés affiliées (pour Brooklyn et Pittsburgh).

A3. ENQUETE SUR LE PROFIL SOCIO-DEMOGRAPHIQUE DES JOUEURS

« Enquête socio-démographique sur les joueurs réguliers des Dodgers, 1910-1937 »¹.

1. Objectif, sources et méthodologie

Le but de cette enquête quantitative fut d'en savoir plus sur les « grands » joueurs des Dodgers, non pas du point de vue de leurs exploits sportifs (la presse s'en est très bien chargée) mais de celui de leurs origines géographiques et sociales. Mon hypothèse était (comme beaucoup l'ont écrit) que les joueurs des Dodgers, notamment dans les années 1930, reflétaient la composition socio-ethnique du *borough* de Brooklyn, favorisant ainsi une relation d'identification entre la ville et le club. Pour confirmer ou infirmer cette thèse, j'ai pu tirer profit des données collectées au centre de recherches du *Baseball Hall of Fame & Museum* de Cooperstown (New York). En effet, à plusieurs moments de leur histoire, les Ligues majeures décidèrent de contacter les joueurs actuels et passés pour rassembler des informations, soit à des fins de publicité, soit à des fins de propagande. Par exemple, le questionnaire envoyé aux anciens combattants avait pour but de montrer le sacrifice que ces hommes avaient fait pour leur pays. Au-delà de cet objectif, les témoignages des scènes de guerre sont particulièrement troublants.

Sources

- Allen, Lee, « Questionnaires », A. Bartlett Giamatti Center for Research, National Baseball Hall of Fame and Library, Cooperstown, New York (New York), 1950-1980.
- American League of Baseball, « Questionnaires », A. Bartlett Giamatti Center for Research, National Baseball Hall of Fame and Library, Cooperstown (New York).
- Dodgers Alumni Association.
- « MLB Questionnaire Collection », microfilms, A. Bartlett Giamatti Center for Research, National Baseball Hall of Fame and Library, Cooperstown (New York), 2002.
- National League of Baseball, Bureau Service, « Questionnaire Regarding Activity During WWII », A. Bartlett Giamatti Center for Research, National Baseball Hall of Fame and Library, Cooperstown (New York), 1947.
- « Questionnaire », Washington Senators Players Bureau.
- Pour compléter les informations biographiques et les carrières des joueurs : <http://en.wikipedia.org> ; <http://www.baseball-reference.com> ; <http://www.baseball-almanac.com>.

Méthode retenue pour le recrutement

Etant donné le nombre de microfiches consultables, j'ai opéré une sélection sur la base du critère de popularité. En effet, pour qu'un spectateur puisse s'identifier à un joueur, il faut que ce dernier soit connu, c'est-à-dire (mais ce n'est qu'*a priori*) qu'il joue souvent et longtemps pour le même club. En conséquence le recrutement des individus dont les données furent comptabilisées se fonda sur les critères de popularité suivants :

- pour un joueur de champ, qu'il ait joué, sous le maillot des Dodgers, au moins 100 matches pendant 3 saisons consécutives, ou 70 matches pendant 5 saisons consécutives ;
- pour un lanceur, qu'il ait joué, sous le maillot des Dodgers et en tant que lanceur initial*, 33 matches pendant 3 saisons consécutives ou 20 pendant 5 saisons consécutives².

¹ Les données sont disponibles jusqu'à 1957, mais les conclusions ne portent que sur les années 1910-1937.

² Au vu de leur popularité, quelques joueurs furent sélectionnés alors qu'ils ne correspondaient pas à ces termes : Rex Barney, Joe Black, Leo Durocher, Gene Hermanski, Kirby Higbe, Luis Olmo et Walt Wyatt.

2. Résultats bruts

A noter : les réponses n'étaient pas contraintes par la présence de grilles de choix multiples.

1. Lieu de naissance (ce qui n'est pas forcément le lieu d'éducation)

N= 37 (100% de réponses)

Midwest : 17, soit 50%

Sud : 10, soit 29,4

« Middle-Atlantic » : 7, soit 20,5

Nouvelle-Angleterre : 1, soit 2,9%

Ouest : 1, soit 2,9%

Les Etats d'où venaient le plus les joueurs :

Illinois : 5, soit 14,7%

Missouri : 4, soit 11,7%

Géorgie, New York, Pennsylvanie, Ohio : 3 chacun

Autres informations :

Né à la « ferme » ou sur une « plantation » : 4, soit 11,7%

Grandes villes : 11, soit 32,3%

New York City : 2 (mais Brooklyn : 0)

Cette origine géographique est conforme aux conclusions d'Ojala et Gadwood qui établirent l'existence d'un « ruban » Missouri-Illinois-Ohio-Pennsylvanie-New York d'où venaient beaucoup de joueurs des Ligues majeures³. Toutefois, elle ne témoigne pas de la croissance du Texas et surtout de la Californie (premier bassin de production de joueurs dans les années 1930)

2. Origine ethnique : réponse auto-formulée à la question « nationalité ? Américaine, mais de quel descendance ? »

N= 29 (sur 37)

Iles britanniques : 13 (44,8%) dont 8 avec au moins un « Irish » (27,5%)

Allemagne : 7 (24,1%)

Autres : 3, dont 2 au moins un « Indian »

France : 3 (10,3%)

Pays-Bas : 2

NB : aucun ne marque « Juif »

3. Niveau d'éducation

N= 32 (sur 37)

Université : 12 (dont diplômés : 5) 37,5% ou 15,6% du total.

Collège/Lycée seulement : 11 (dont diplômés du lycée seulement : 7) soit 34,4% et 21,9% respectivement.

Elémentaire : 9 soit 28,1%.

Collège et lycée : 71,9% , mais diplômés : seulement 37,5%.

3. Conclusion

- Le joueur populaire typique des années 1913-1937 venait du Midwest et a une descendance irlandaise ou allemande.
- Cela n'est pas très conforme au nouveau paysage démographique de Brooklyn dans ces années-là (voir chap. 2, partie 4 pour une discussion de ce décalage).

³ Carl Ojala et Michael T. Gadwood, « The Geography of Major League Baseball Production, 1876-1988 », dans Alvin L. Hall dir., *Cooperstown Symposium on Baseball and the American Culture*, Meckler in association with the State University of New York, College at Oneonta, 1989, 165-185.

- Le jour type restait une médiane de 6 ans, allant de 3 pour Buddy Hasset et 23 et 28 pour Otto Miller et Zach Wheat respectivement.
- Il avait un niveau scolaire plus élevé que son public : 60% étaient diplômés du lycée ou de l'université (15,6% de l'université), contre 12,6% diplômés du lycée et 3,4 de l'université à Brooklyn en 1950. Remarque : les spectateurs qui allaient au stade sont peut-être plus éduqués que la moyenne du *borough* (cf. les liens entre classes moyennes et base-ball).

4. Annexe A : liste des 70 joueurs les plus « populaires » des Dodgers, 1913-1957

Amoros,	Johnston,
Barney, Bissonette, Black, Branca, Bressler,	Labine, Lavagetto, Lombardi, Lopez,
Cadore, Camilli, Campanella, Casey, Cheney,	Marquard, McWeeny, Medwick, Miller;
Clark, Cox, Cuccinello, Cutshaw,	Mungo, Myers,
Daubert, Durocher,	Newcombe,
Ehrardt, Erskine,	Olson, Owen,
Fournier, Frederick, Frey, Furillo,	Petty, Pfeffer, Phelps, Podres,
Galan, Gilbert Gilliam, Griffith, Grimes,	Reese, Reiser, Robinson, Roe,
Hamlin, Hassett, Hatten, Hendrick, Herman	Smith, Snider, Stanky; Stengel, Stripp,
(Babe), Herman (Billy), Hermanski, Higbe,	Taylor,
High, Hodges,	Vance,
	Walker, Wheat, Wyatt

Tableau 44 : Liste des 70 joueurs les plus « populaires » des Dodgers, 1913-1957

Source : « Enquête », v. *supra* ; par ordre alphabétique du nom de famille

5. Annexe B : liste des 10 joueurs les plus performants et les plus « populaires », vote du public, 1949

Tableau 45 : Liste des 10 joueurs les plus performants et les plus « populaires » des Dodgers, 1949

Source : « Dodgers Players Showered with Presents at Fox », *Brooklyn Eagle*, 31 août 1949.

Lou Niss, du *Eagle*, et les cinémas Fabia Fox et Strand organisèrent un vote populaire, dont les gagnants reçurent des télévisions, des montres, des sacs de voyage offerts par les commerçants locaux (ci-dessous).

Joueurs les plus performants :

1. Jackie Robinson (11 358 voix)
 2. Pee Wee Reese (9 167 voix)
 3. Gil Hodges (4 733 voix)
 4. Duke Snider (2 603 voix)
 5. Don Newcombe (2 116 voix)
- puis Campanella, Branca, Cox, Roe et Olmo

Joueurs les plus populaires :

1. Pee Wee Reese (11 453 voix)
 2. Jackie Robinson (9 207 voix)
 3. Gil Hodges (5 638 voix)
 4. Carl Furillo (2 060 voix)
 5. Duke Snider (2 031 voix)
- puis Hermanski, Newcombe, Campanella, Branca, Cox.

A4. ENQUETE QUANTITATIVE SUR LES FANS DES DODGERS

« Enquête sur l'origine ethnique et le lieu de résidence de fans des Dodgers, 1945-1954 ».

a) objectifs et méthodologie

dessiner une carte des bassins de supportérisme.
connaître l'âge moyen des supporteurs et leur sexe.
avoir une idée (même vague) de l'origine ethnique des supporteurs.

J'ai réalisé une base de données sous *Excel* puis j'ai fait une série de calculs en croisant les variables suivantes :

- ethnicité (déduite de la consonance du nom de famille, un *a priori* contestable)
- sexe
- âge (soit donné, soit déduit d'après la photographie ; 4 catégories : moins de 10 ans, adolescents, adulte, adulte âgé)
- adresse de résidence (ensuite agrégée dans les grandes zones de Brooklyn : nord, est, sud, ouest et centre, Prospect Park et l'artère Eastern Parkway servant de limite entre le nord et le sud, Flatbush Avenue entre l'est et l'ouest)

b) sources et critique

Archives iconographiques du *Brooklyn Eagle*, Brooklyn Public Library, Brooklyn Collection Room, 1945-1954. Certaines photographies ont paru, d'autres non. Dans tous les cas, il existe une légende assez complète avec la date, le nom des photographié(e)s, leurs âges et souvent leurs adresses. 55 profils ont donc pu être analysés.

Cet échantillon est-il représentatif des « fans » des Dodgers dans leur ensemble ? On peut arguer que les photographié(e)s étaient certainement plus actifs ou démonstratifs que d'autres puisqu'ils attirèrent l'attention du photographe et/ou du journaliste ; on pourrait aussi avancer qu'ils furent choisis justement pour leur typicité.

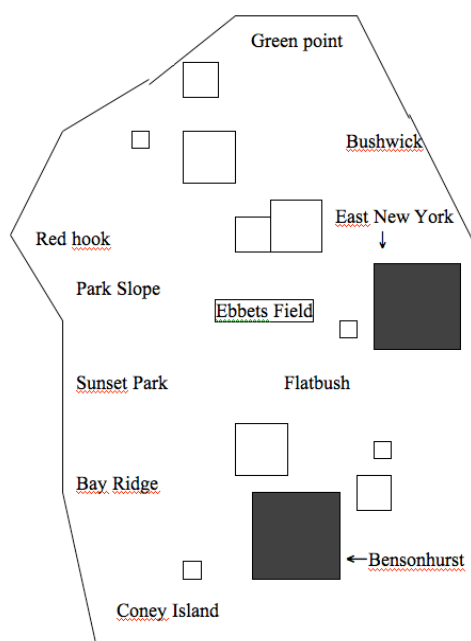
c) conclusions

Ethnicité : le décompte (inévitablement subjectif) des consonances patronymiques suggère que 40% des fans étaient d'origine italienne tandis que 33% portaient un nom d'origine britannique ou allemande. Les noms d'Europe de l'est représentent 10% du total comme ceux venant de l'Europe méridionale non italienne (Grèce). Ramenés sur 100 fans, 50 seraient Européens du sud (dont 40 italo-américains), 30 seraient Américains de souche, 10 Européens de l'est et 10 d'une autre origine. Remarque 1 : conforme au nouveau profil démographique de New York depuis les années 1910 à l'exception notoire du petit nombre de juifs ou plus généralement d'Européens de l'est, qui est une anomalie.

Sexe : sur 100 fans, 47 seraient des femmes, 53 des hommes. Remarque : cela contredit l'idée courante selon laquelle le sport et en particulier l'enceinte du stade étaient un domaine majoritairement masculin.

Age : 50% des sondé(e)s avaient entre 20 et 60 ans ; près de 33% entre 10 et 20 ans, 10% moins de 10 ans.

Lieu de résidence : l'agrégation par zones montre que les quartiers sud et est (les plus récemment urbanisés) sont les plus représentés (60%) ; 23% vivent dans les quartiers nord et 16,5% dans les quartiers intermédiaires, à la fois au centre de Brooklyn et dans des quartiers urbanisés avant l'arrivée du métro. Remarque 1 : 33% résident dans les quartiers très éloignés de Ebbets Field, mais sur les lignes de transport (*Nostrand Avenue Line* et *Brighton Beach Line* pour ceux de Bensonhurst ; *Brooklyn Line* et *Fulton Street Line* pour ceux de Brownsville/East New York) ; remarque 2 : il y a une sous-représentation relative de Flatbush, de Park Slope, de Red Hook, de Bay Ridge.



Carte 12 : Schéma des lieux de résidence des fans des Dodgers dans Brooklyn, 1945-1954

Source : « Enquête sur l'origine ethnique et le lieu de résidence de fans des Dodgers, 1945-1954 ».

Plus les carrés sont noirs, plus les fans des Dodgers y résidaient.

Analyse croisée :

a. 80% des adolescents habitent dans les zones d'urbanisation récente, dont 67% dans seulement trois quartiers, les adultes habitant à part égale dans les quartiers anciens et nouveaux. Remarque 1 : cela est logique si l'on considère que les zones d'urbanisation récente sont propices à la vie de famille ; remarque 2 : il y a une surreprésentation statistique des adolescents car le *Eagle* choisit de donner leur adresse (100% des adresses non disponibles concernent des moins de 10 ans, des adultes ou des adultes âgés).

b. A propos du rapport sexe/âge : 70% des adolescents étaient des femmes, et 72% des adultes étaient des hommes.

c. En comparant âge et ethnicité : 52% des moins de 20 ans étaient d'Europe du sud, et 26% d'Europe du nord. En revanche 41% des plus de 20 ans sont d'Europe du sud et 31% d'Europe du nord.

Conclusion générale : les matches des Dodgers à Ebbets Field étaient suivis par des hommes et des femmes adultes, d'origine italienne ou anglo-allemande, qui résidaient dans les quartiers d'urbanisation récente, au sud et à l'est de Brooklyn. Plus le public était jeune, plus il était féminin, d'Europe méridionale et habitait les quartiers récents du sud et de l'est.

A5. QUELQUES SOURCES PRIMAIRES

1. La direction du club

a) Ebbets, MacPhail et Rickey



Illustration 23 : Portrait de Charles H. Ebbets (photogravure), 1898

Source : inconnue. On remarque, outre la moustache en guidon de vélo (symbole des *sportsmen* de la Belle Epoque), la signature ouvragée du jeune dessinateur industriel, alors en passe de devenir président du club en 1898, suite aux difficultés financières de F. Abell.



Photographie 44 : Larry MacPhail et Branch Rickey, 1941

Source : Barney Stein, *Through a Blue Lens*, op. cit., 25 septembre 1941, Pennsylvania Station.
Au soir même de la victoire qui donna aux Dodgers leur premier titre de *National League* en 20 ans, le président MacPhail est salué par Rickey, son mentor à St Louis, et le futur dirigeant des Dodgers.

b) Le «Mahatma» s'exprime sur Brooklyn et ses habitants

FOR a man who was not supposed to have Larry MacPhail's flair for the unusual, the flamboyant and the rambunctious, Branch Rickey has stirred up sufficient excitement in Brooklyn to date to satisfy even the most rabid Dodger fan.

He has reformed that wayward (?) soul, Leo Durocher, and placed his penitent feet on the straight, narrow and non-gambling path; he has eliminated two popular Flatbush figures in John McDonald and Charlie Dressen without getting the outraged citizenry up in arms; he has installed Brooklyn's Spring training headquarters at the Bear Mountain Winter resort to the complete approval of every one; he has started a campaign to devise a striking Dodger insignia, a good idea if it works and a harmless publicity space-catcher if it doesn't, and he was the first baseball executive to speak up forthrightly for the sport while others took their medicine in fearful silence, never knowing what was in the bottle.

The Deacon of the Dodgers was also the star target of the Baseball Writers Show, although he undoubtedly would have preferred to yield that honor to MacPhail or Bill Terry, the chief victims of other years. Yet even that was a left-handed tribute to his importance. Inconsequential figures in the sport never have their pride pricked by even a mild barb.

Brother Branch is kindly, pleasant and verbose. He talks with such pontifical oratory that he could and would make a reading of batting averages sound as impressive and as stirring as Lincoln's Gettysburg Address. It is too bad that he is starting at Montague Street under the handicap of a war year. For once Mr. Rickey has to play his cards close to his vest—if he will pardon so sinful and mundane an expression—but as soon as the war is over then Brooklyn will go to the races in a big way. Excuse that one, too, Branch. It just slipped out.

A Capital Idea

The President of the Dodgers has some big ideas, but he needs time to develop them. If you will brace yourself, we'll tune in on Brother Branch and find out what they are. Here is Mr. Rickey at the microphone:

"If our aim is to make Brooklyn the baseball capital of America, by Judas Priest, we'll do it! This town is where you get your onions and your suds. The Yankees made New York the capital of the American League and they didn't do that by any chance or any luck. They did it by personnel, industry and program. They have been winning not because God has been smiling on them and on no one else. They toiled and they sweated to get something and they got it.

"The people here are entitled to the same thing. Baseball has deep roots here, which undoubtedly explains the fanaticism of the fans. Bank presidents, I have found, are as rabid as the bleacherites. This feeling should be held and capitalized.

"Some ungovernable effusions have given color to the opinion that all Brooklyn is daffy. When you have devotion, however, you'll have effervescence, because it has to flow over. But that daffiness label is unjust to Brooklyn. No one ever accuses college men of any lunacy for tearing down the goal posts in wild joy over winning a football game. That is considered perfectly proper. But if Brooklyn fans were to do the same, figuratively speaking and in a baseball way, people would think them insane."

There was a far-away look in Branch's eye as he thought with fond delight of his Flatbush faithful not knocking down goal posts but knocking down turnstiles in their eagerness to get into Ebbets Field. His gaze reached the moose head on the far side of his office, Larry MacPhail's moose, and that brought him down to earth.

Brooklyn Is Different

"I regard this job as a challenge," boomed Branch sonorously. "Larry MacPhail did such a fine over-all job that he is a hard man to follow. Before I came here I had thought that I had some idea of what a baseball job was like. Brooklyn, though, is different. I find that baseball is stimulated here to a far greater extent than anywhere else. I find it in my mall and on the phone and in the man I meet in the street. The Brooklyn fan is far different from one in St. Louis or elsewhere. Why?"

"The facts of the matter go back yonder to the past. This section was populated by old Dutch settlers, essentially a neighborhood people. They had different villages and as the town grew it became a community of communities. Ask a Manhattanite where he lives and he'll tell you, 'New York.' A Brooklynite, however, will say at least 'Brooklyn,' but is more likely to answer, 'Greenpoint' or 'Columbia Heights' or whichever one of the twenty-one distinct communities it is in which he lives.

Down With the Giants

"Brooklyn has more industries than New York, but most of the executive offices are in Manhattan. What happens then? The Brooklynites resent Manhattan getting all the credit. They have a real pride in their own and refuse to become parasitical. When anything comes along distinctly Brooklyn, they rally behind it because it is an expression of themselves, even an entity as lowly as a baseball club. 'Poo on the Giants,' they say, and they are right. It is the pooling of support behind the team, by George, which makes it successful.

"It is gratifying to me to run into a condition of this sort. I can remember once a superannuated minister in a town where McKendry College is located in Illinois. When his wife died he had her buried in the cemetery near the college. I'll never forget the inscription on the tombstone. It said, 'She was more to me than I expected.' I never was able to figure out exactly what he did expect, but I can echo his sentiments in so far as Brooklyn is concerned."

Document écrit 1 : Branch Rickey défend la « différence de Brooklyn » devant le Rotary Club, 1943
Sources : Arthur Daley, « The Dodger Deacon Discourses », in *Sport of the Times, New York Times*, 12 février 1943, 26. Également cité dans Lee Lowenfish, « When All Heaven Rejoiced: Branch Rickey and the Origins of the Breaking of the Color Line », *NINE : A Journal of Baseball History and Culture*, vol. 11, n°1, automne 2002, 1 et 2.

c) La bataille des titans : Walter O'Malley contre Robert Moses, un échange de lettres

Source écrite 1 : Walter O'Malley à Robert Moses, 28 octobre 1953

Source : www.walteromalley.com, section « historical documents »

Dans cette lettre, O'Malley défend l'utilité publique de son projet de stade/parking. Cet argumentaire sera employé en 1955 pour convaincre Moses d'acquérir un terrain appartenant à la ville de New York afin de construire un stade à l'intersection des avenues Atlantic et Flatbush, au cœur de Brooklyn, sur l'ancien emplacement d'une gare vétuste du *LIRR* et d'un marché également obsolète.

October 28, 1953.

Hon. Robert Moses,
Randalls Island,
New York 35, N. Y.

My dear Bob:

Your letter of October 20th and copy of letter you wrote Frank Schroth on the 16th, leave me with some hope that when we get together after the election a way will be found for a new Dodger stadium.

I quite agree with your phrase that "---it must be on terms which are constitutional, legal and other acceptable". Of course! Referring to your next sentence I do grasp the restrictions under which you work on quasi-public matters.

Your fourth paragraph bothers me as I did try to make it clear at our luncheon meeting that I did not expect any of the quasi-public agencies to help finance the stadium. I said I hoped to build a baseball stadium where the parking garage facilities would justify the cost.

Let us suppose it costs \$3,000 a car to build a parking garage. A 200 car facility would cost \$6,000,000. By designing the garage to be part of a stadium it would probably cost \$2,500,000 extra for the playing field, seats, and extras. IF, the parking garage-stadium was so located that a 2000 car capacity would be financially sound, then it is entirely within the realm of possibilities for this corporation to privately finance the total. This I would want to demonstrate to you and your associates. It is obvious that location becomes a matter of great importance when planning for the parking garage feature.

This parking item is not for the baseball park's customers alone. Baseball games would be played on weekday nights and on Saturday, Sunday and holiday afternoons. Thus, the capacity would be available to the public during the business hours and on "off" hours open to the customers of the stadium.

I am aware of your encouragement to industry to finance, build and operate public parking garages and I was hoping that my plans were in that direction.

I want a new baseball stadium. You want a parking garage to ease a public problem. It is my hope that we can combine the two needs, using public authority to assemble the plot and private money to finance it.

page 1/2

-2-

Incidentally, I have not harped on the semi-public nature of a major league franchise nor its importance to a community. I should let our public, Borough officials, Chamber of Commerce and others make that presentation. In order to successfully operate a baseball franchise in Brooklyn I know we need a new stadium, well located, whose design will permit substantial income from non-baseball activities to wit - a parking garage.

We do not ask that this community acquire land, build a stadium and rent it at a nominal rate to the Dodgers - and while other communities have done so and more will do so, all we want is the understanding cooperation and advice of those who know the answers to tell us (1) Is a combination parking garage and stadium logical and legal (2) If so, where is the best location (3) How do we go about acquiring the land.

And now, Bob, referring to the last paragraph of your letter, John Cashmore has full knowledge of my hopes and plans and since 1946 has been cooperating on the stadium idea. I do look forward to our meeting after election. John and I will be away for a week at Vero Beach, November 5th to 14th. You set a date convenient to your engagements and I am sure Bob Blum, Frank Schroth, John Cashmore and I will be present. How about Emil Praeger at this time, or should that come later.

Sincerely,

Walter F. O'Malley,
President.

WFO:M:EM

page 2/2

Source écrite 2 : Robert Moses à Walter O'Malley, 2 novembre 1953 (réponse)

Source : www.walteromalley.com, section « historical documents »

Dans sa réponse, Robert Moses (qui appelle O'Malley par son prénom et nom son surnom, à la différence du président des Dodgers) précise séchement qu'il veut « simplifier le problème » : le paragraphe IX de la Loi sur l'éradication de taudis (auquel O'Malley se référerait) ne pourra être utilisé afin de construire un stade de base-ball, entreprise privée sans but public aux yeux du « tsar » de l'urbanisme new-yorkais. Même s'il évoque l'intersection Flatbush/Atlantic, il décourage aussitôt O'Malley de la considérer pour son projet. *In fine*, après d'autres arguties du même acabit, Moses ne fit pas mieux que de proposer à l'ancien avocat un terrain sans attrait à Queens, ce qui ne convint pas à ce dernier, d'autant qu'il était en pourparlers avec les édiles de Los Angeles pour délocaliser les Dodgers sur la côte ouest.

CITY OF NEW YORK
OFFICE OF COMMITTEE ON SLUM CLEARANCE
RANDALL'S ISLAND
NEW YORK 35, N. Y.
TELEPHONE TRAFALGAR 6-9700



GEORGE E. SPARGO
ASSISTANT TO CHAIRMAN
HARRY TAYLOR
DIRECTOR

*(S)
Dodge
Stadium*

MEMBERS
ROBERT MOSES, CHAIRMAN
CONSTRUCTION CO-ORDINATOR
JOHN J. BENNETT
CHAIRMAN, PLANNING COMMISSION
PHILIP J. CRUISE
CHAIRMAN, HOUSING AUTHORITY
LAZARUS JOSEPH
COMPTROLLER
DENIS M. HURLEY
CORPORATION COUNSEL
ROBERT G. MCCULLOUGH
CHIEF ENGINEER, BOARD OF ESTIMATE

November 2, 1953

Mr. Walter F. O'Malley
President
Brooklyn National League Baseball Club
215 Montague Street
Brooklyn 2, New York

Dear Walter:

I have your letter of October 28th with further reference to the proposed new Dodger Stadium.

Let me see if I can simplify this matter. What you now propose is that the City or a public agency acquire the land for this stadium and for a large parking garage accommodating two thousand cars. (In one place in your letter you refer to two hundred cars and in another place to two thousand. I assume you mean two thousand.) The implication in your letter is that either the City or the public agency would then build the necessary structures on this land and rent the whole area to you on a basis which would amortize the public investment and perhaps including some additional revenue to the City or public agency.

You ask whether such a combination of garage and stadium is practical and where it should be located. Let me take up the questions you raise in order:

First, neither the City nor any existing public agency has any power or right to acquire by eminent domain property for the purposes you outline. It is true that there is existing law which permits the acquisition of property for public garage purposes, but in this instance it is obvious that the garage is financially incidental to the stadium and that the real purpose is to build a new Dodger Stadium. It may be that you could get special legislation establishing a stadium of this kind as a public purpose. I should have some doubts about this, but others are better judges than I.

Mr. Walter F. O'Malley

-2-

November 2, 1953

Second, as to the feasibility of a combination of stadium and garage for two thousand cars, the stadium being built upon the lines recommended by Mr. Praeger, I would personally have the gravest doubt about the practicability of this plan because a reasonable location for the stadium, that is a location on land which is either vacant or relatively inexpensive, would not lend itself to a garage of the kind you mention. For example, the run-down, private charitable institution on Atlantic Avenue looks like a piece of land you could acquire for the Stadium at a reasonable cost, but it certainly would not be a place for a two-thousand car garage because the cars wouldn't be there except when games were played. There is an indication in your letter that you still have in mind the possibility of locating a stadium and garage within a Title I Slum Clearance Project at a central location where the garage would carry the stadium. As previously indicated to you, I can see no way in which this can be done.

Third, as to acquisition of land for the stadium with or without the garage you refer to, it seems to me you should shop around with the idea of purchasing land at reasonable cost such as the institutional property on Atlantic Avenue. If you succeed in buying property of this kind or, in fact any other property you can purchase, I am quite sure that you would get every possible cooperation from public officials from the Borough President on down. This cooperation could be extended in the form of street widenings and other nearby needed public improvements such as school, park, and similar facilities, all being part of a general neighborhood improvement approved by the City Planning Commission. I would earnestly suggest that you and the others interested proceed along these lines which seem to offer the best prospect of success.

Cordially,



Chairman

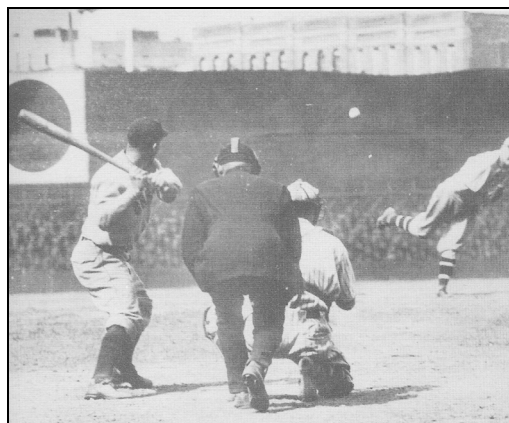
page 2/2

2. Le match de baseball : un récit en images

Tout d'abord, il y a la pose intimidante des frappeurs, batte à la main, qui attendent leur tour sur le marbre (photographie A), puis le lanceur décoche une balle courbe ou rapide pour faire un *strike* et tenter d'éliminer le frappeur, trompé par la trajectoire retorse de la balle (photographie B).



Photographie A (Snyder Grenier, 124)



Photographie B (Durant, 69)

Pendant ce temps, la défense se prépare (photographie C) : de droite à gauche, l'arrêt-court, le champ gauche et le 3ème base sont campés sur leurs jambes élastiques, prêts à bondir pour « gober » une chandelle ou faire un double jeu, c'est-à-dire envoyer un « boulet de canon » vers le 1ère base avant que le coureur n'arrive sur le coussin. Ici (photographie D) c'est trop tard pour le n°7 (de dos) : Gil Hodges, le « chouchou » d'Ebbets Field, fait un grand écart pour prendre la balle d'une main tout en gardant un pied sur le coussin. L'arbitre va crier "Out!" (éliminé), en accompagnant sa sentence d'un geste de la main, le poing serré lancé vers l'avant.

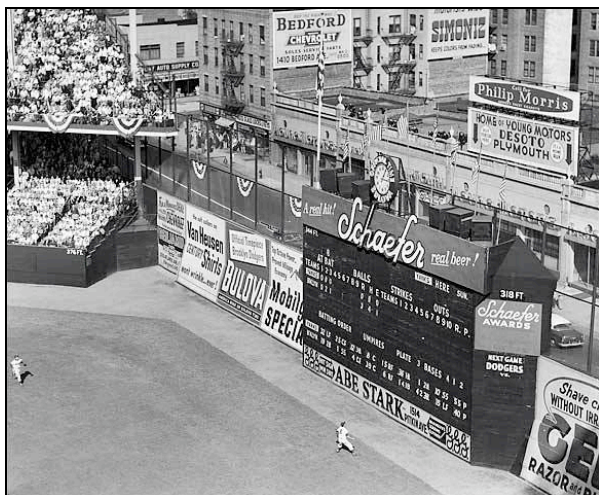
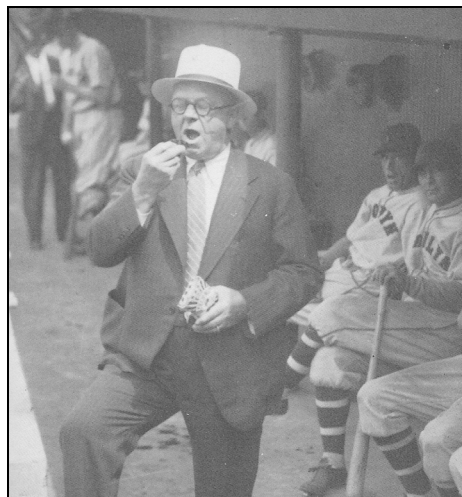


Photographie C (BPL Picture Coll.)



Photographie D (BPL Picture Coll.)

Autre scénario, le frappeur a su déjouer l'astuce du lanceur pour renvoyer avec force une balle qui traversera le terrain comme une étoile filante. Le public retient son souffle : atterrira-t-elle sur le panneau d'affichage si bigarré d'Ebbets Field, devant lequel « patrouille » attentivement le défenseur Carl Furillo (photographie E), ou volera-t-elle au-dessus de la barrière et jusqu'à Bedford Avenue pour un superbe home run ? Rien de cela ne semble perturber « Oncle Robbie », le ventripotent manager des Dodgers/Robins qui fit maintes fois rire le public d'Ebbets Field par ses frasques clownesques de 1914 à 1931 (photographie F).

Photographie E (*Sports Illustrated*, 1955)

Photographie F (Durant, 55)

3. Les fans et l'expérience du stade

Depuis que le base-ball existe, les « fans » ont été partie prenante de son spectacle, autant offert sur le terrain que dans les tribunes. Durant ses 44 années d'existence, Ebbets Field fut un véritable théâtre d'émotions, exutoire des passions les plus libérées (Photographie G) comme des plus retenues (la photographie de William Klein, « Crowd and cigar and sunflower », prise au stade en 1955).

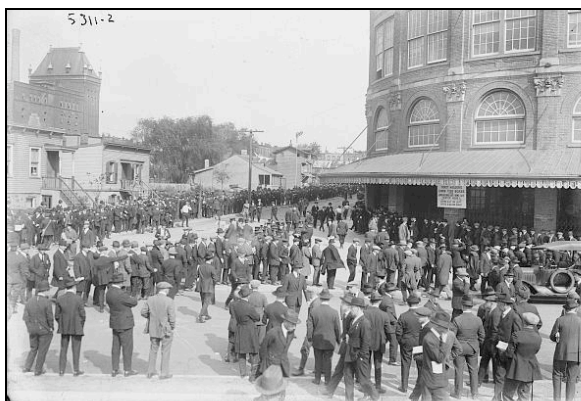


Photographie G (Lamarque, 51)



Photographie H (William Klein, 1955)

Le contraste est également saisissant dans les deux représentations que nous avons de l'attente avant le début d'un match à Ebbets Field. Au calme relativement ordonné de la foule de 1920 (Photographie I) fit place dans les années 1950 une impression d'effervescence et surtout de mixité sociale (Photographie J, « Coffee outside Ebbets Field »).



Photographie I (Bain Coll., 5 oct. 1920)



Photographie J (BPL Picture Coll.)

Qu'il soit homme ou femme, amateur de cigares ou de hot-dogs, entouré de camarades gouailleurs ou venu avec ses amies du beau sexe, le public d'Ebbets Field fut souvent représenté sous ses allures les plus diverses, mais toujours partisans. A gauche, un certain Dom Barbuto posa plusieurs fois pour le *Brooklyn Eagle*, journal local probablement à la recherche d'un « bum » en chair et en os (Photographie K) A droite, en revanche, pas de mise en scène cohérente : des « fanettes » portant broches en or et manteau de vison se délectent d'un hot dog, assises dans les loges d'Ebbets Field (Photographie L)



Photographie K (Barbuto, BPL Picture Coll.)



Photographie L (BPL Picture Coll., 1941)

Malgré les différences de styles, tous les « fidèles de Flatbush » voulaient la même chose : une victoire des Dodgers. Pour conjurer le sort de la défaite à la dernière minute (sempiternelle à Brooklyn), aucun sortilège n'était de trop. A droite, le lanceur Carl Erskine se fait immuniser sa balle par le clown Emmet Kelly, employé depuis 1956 par Walter O'Malley afin d'incarner le « bum » que tout le monde connaissait (« Photographie M »). Le ridicule accoutrement de cet Auguste de circonstance marié au sérieux feint du lanceur engendre une tonalité tragi-comique. Même mélange de rire et de sérieux lors de la fameuse « Music Depreciation Night » du 13 août 1951, où tous les fans apportant un instrument purent entrer gratuitement à Ebbets Field en protestation contre l'accusation de concurrence déloyale portée contre le « Dodger Sym-Phony Band » par le syndicat *American Federation of Music*.



Photographie M (BPL Picture Coll.)



Photographie N (BPL Picture Coll., in Stout)

Ce qui distinguait le public d'Ebbets Field (et le rendit sûrement si célèbre dans tous les Etats-Unis) était sa propension à exprimer collectivement sa joie de se rendre à Ebbets Field pour assister à un match des Dodgers. D'innombrables clichés présentent cette foule déterminée et bigarée, n'hésitant pas à arriver dès l'aube pour acheter des places ou encourager les joueurs (photographie O et P).



Photographie O (BPL Picture Coll.)

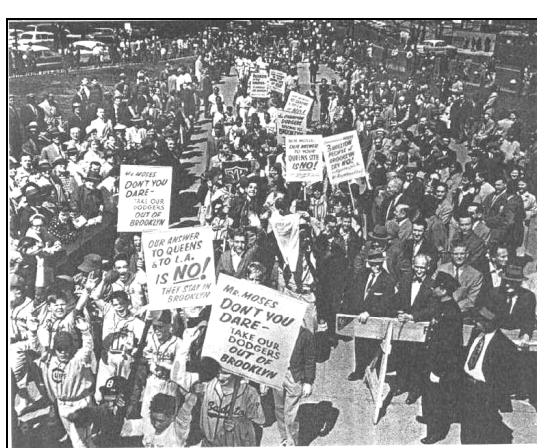


Photographie P (BPL Picture Coll.)

Une fois la victoire emportée, la liesse était encore plus grande, comme sur la photographie Q où une vingtaine de fans (dont une femme africaine-américaine) félicitèrent bruyamment le *manager* Charley Dressen pour le titre de 1952. Le cliché R ne doit pas faire illusion : malgré sa propension aux rassemblements pour défendre le club, le public d'Ebbets Field ne se mobilisa que tardivement et en petit nombre contre le projet de délocalisation à Queens ou à Los Angeles.



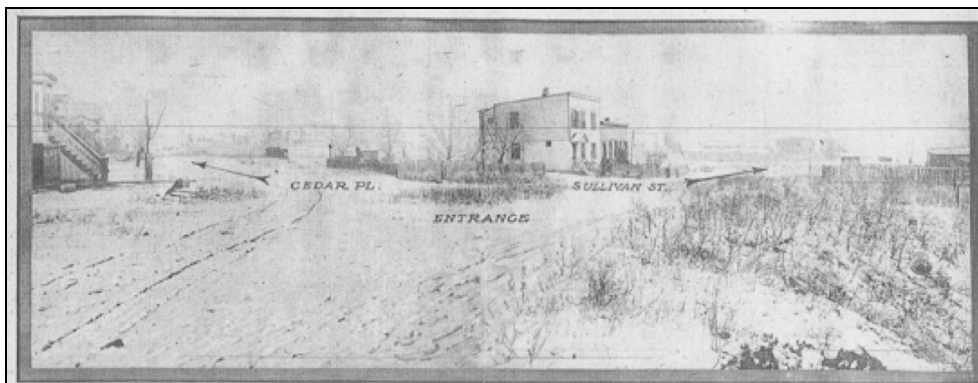
Photographie Q (BPL Picture Coll.)



Photographie R (Snyder-Grenier)

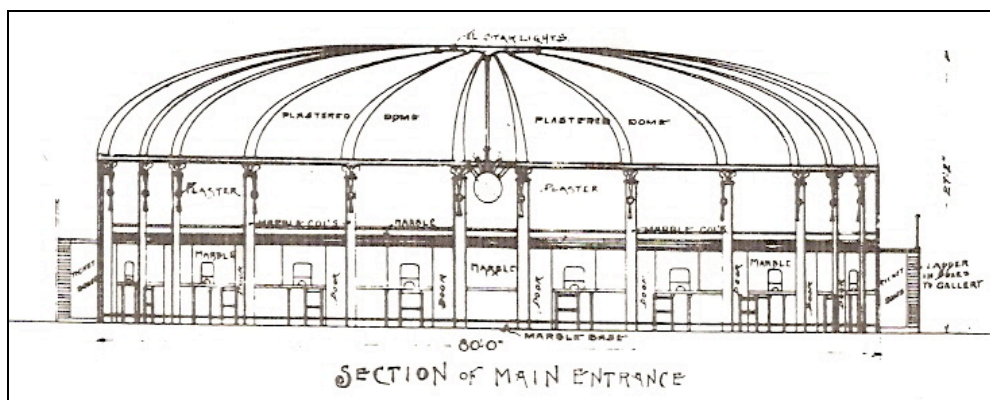
4. Ebbets Field : un historique en images

a) Genèse et projets initiaux



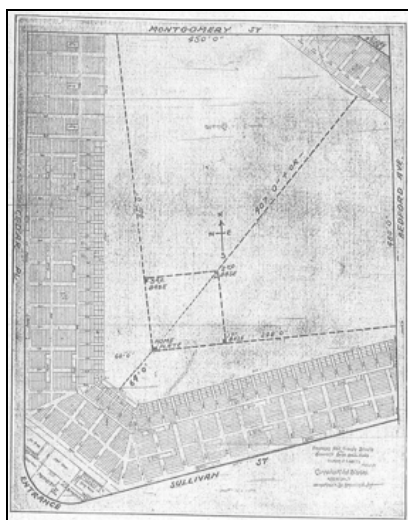
Photographie A-4 Ebbets Field 1 : le site d'Ebbets Field avant la construction du stade

Source : *Brooklyn Eagle* dans www.brooklynballparks.com, consulté le 31/07/09.



Photographie A-4 Ebbets Field 2 : Coupe transversale de la rotonde d'Ebbets Field, avant 1913

Source : Plan de Van Buskirk (extrait), reproduit dans Rod Kennedy, Jr, « Ebbets Field », op. cit., 1992.



Photographie A-4 Ebbets Field 3 et 4 : plan initial et l'electrolier

Source : *Brooklyn Eagle* dans www.brooklynballparks.com, consulté le 31/07/09.

Notons la forme asymétrique d'Ebbets Field et l'absence des tribunes dans le champ gauche, palliée en 1931.

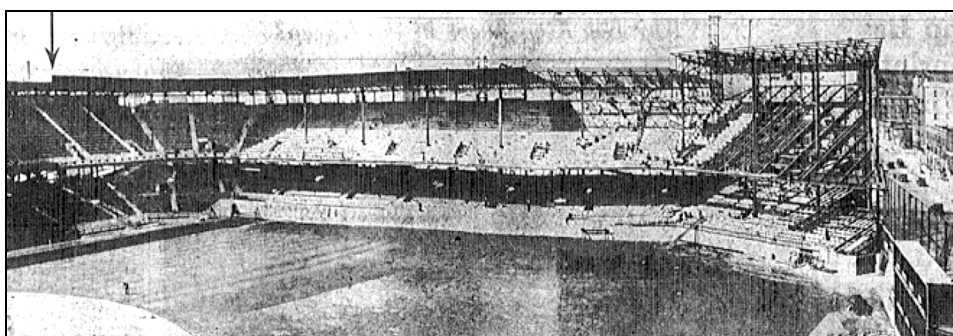
b) Place dans le décor urbain et évolution



Ebbets Field vu de Flatbush Avenue, 1916
 Source : www.brooklynpix.com, (31/03/09)
 On voit que trois ans après sa construction le stade était encore le seul édifice imposant des environs.



Match de nuit à Ebbets Field, 1939
 Source : www.brooklynballarks.com (31/07/09)
 Construits par Larry MacPhail les projecteurs attirèrent à Ebbets Field un public plus nombreux.



Photographie A-4 Ebbets Field 7 : la rénovation de 1931
 Source : non citée, in www.brooklynballparks.com, (31/07/09). La flèche marque là où s'arrêtaient les anciennes tribunes bordant la ligne de 3^{ème} base. En 1931, des tribunes couvertes remplacèrent les vieux gradins devant le champ gauche (le long de Montgomery Street) et dans le champ centre, près de Bedford Avenue, qu'on distingue à l'extrême droite de la photographie.



Ebbets Field en 1945
 Source inconnue. Au sortir de la guerre, un « V » de la victoire s'afficha sur la façade du stade



« Ebbets Field Apartments », mai 2003
 Photographie : Peter Marquis, prise à l'angle de Bedford Avenue (vers le haut) et Eastern Parkway, près de l'ancienne tribune de 1^{ère} base. Le garage sur Sullivan Street était déjà là à l'époque des Dodgers.

5. La presse et les arts

a) Quand la presse popularise (et conditionne) l'expérience du stade

No.	Player	Pos.	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	AB	R	H	RBI
7	Lofton	CF	F-8 ₁		F-6 ₁					K ₂			4	0	1	0
11	Grudzielanek	2B					5-3 ₁			X ₂			3	1	1	0
21	Sosa	RF			5-4 ₃			5-3 ₁					3	1	1	0
18	Alou	LF				F-9 ₁		F-2 ₂					3	1	1	3
32	Karros	1B	1-3 ₂			F-8 ₂		K ₂					3	0	0	0
16	Ramirez	3B	K ₂						5-3 ₁				3	0	1	0
8	Gonzalez	SS		F-5 ₁		F-7 ₁				K ₂			3	0	0	0
27	Miller	C		F-9 ₂			5-3 ₁		F-3 ₁				3	0	0	0
3	Clement	P		F-9 ₂			F-8 ₂			K ₁			3	0	0	0
			3	0	0	0	1	0	1	0	0	0	28	3	5	3
Pitchers			IP	H	R	ER	BB	SO	Notes							
30	Clement		9	2	0	0	2	8	Win							

Illustration 24 : Feuille de marque d'un match de juillet 2003 (détail)

Source : Chicago Cubs-San Francisco Giants, 27 juillet 2003, Wrigley Field, par John S., disponible à <http://www.baseballscorecard.com/gallery.htm>, consulté le 12/04/09.

Lofton s'est fait éliminer par le joueur de champ centre sur une chandelle ; Grudzielanek et Sosa, après avoir réussi un simple chacun, ont marqué grâce au home-run de Alou ; Ramirez a subi un strike-out, etc.

The Frenchman, whose volatile, excitable nature might make him love the game, is also a little man with little claws, while the German and the Russian have the large red fin that naturally gobbles the flying pellet and holds it in a deadly grip. I fancy, too, that the disposition of the German and the Russian is better for baseball than that of the Frenchman. Can you imagine a French ballgame, with the championship at stake? M. de Chauvenette comes up with the bases full and two down. Le duc de Roquefort Chiz winds up and slips in a fast one. "The strike of the one time!" cries le Marquis de Camembert, who is umpiring.

"Sacre, milles tonnerres!" ejaculates M. de Chauvenette. "The strike of the one time? Nom d'un chimpanse, it was the ball of the one time, of a certitude ten feet from the plate of the outer side!"

Le duc de Roquefort Chiz sends in another. "The strike of the two-time!" shouts le Marquis de Camembert.

"Ah-h-h, coquin, assassin!" shrieks M. de Chauvenette. "It is the robbery outrageous that you would commit! It is that I denounce you as the Apache, the Corsican brigand, the despoiler of la patrie and the traitor that is sold of a sureness to those Germans!"

"M. de Chauvenette," replies the undaunted umpire, "you have impugned of me the honor of a de Camembert. My card, Monsieur!"

"After the ninth inning, M. le Marquis," hisses M. de Chauvenette, "my friends shall wait upon you. With pistols at sunrise in the wood of Fontainebleau!"

And things like this would have a tendency to gum the game.

One reason, perhaps, for the prowess of the negro in baseball is the fact that he has a mammoth hand, too large to muff the leather. Down in Cuba I have seen the black athletes make startling catches with stupefying ease, and I noted that they had vast paws, engulfing the ball as if it had fallen in a basket. They are wonders, too, at taking throws, thanks, probably, to the same monstrous lunch-hooks. Australians and Englishmen, of course, have hands like those of Americans for magnitude—and Englishmen would be good baseballists if they weren't devoted to their own game of cricket. And, by the way: we denounce this cricket as a soft and coddled game;

Source écrite 3 : « M. de Chauvenette et le Duc de Roquefort Chiz jouent au base-ball », 1913

Source : WM. A. Phelon, « Thirty Days of Baseball History » *Baseball Magazine*, mars 1913, 119.

A la fin d'un article anodin sur la saison 1913, Phelon se lança dans une légitimation des hiérarchies ethnoraciales par les capacités athlétiques prêtées aux Français, « Nègres », Australiens, Britanniques, etc.

b) Représentation du fan et des joueurs dans l'illustration et la chanson populaire

a) Le « bum » de Willard Mullin, 1955



Illustration 25 : « Parfois le r'mède est pire qu'la maladie », 1955

Source : Dessin de Willard Mullin, 1955, Brooklyn College Library, Special Collections.

Après la victoire à la *World Series* de 1955, le « bum » devient fou et mérite l'internement. Dans l'encart on lit, en parfait *brooklynese* : « Leave not let no one tell yez the cure ain't not sometimes more virulent than th' mallard-dy ! ».

b) Chanson : « Take Me Out to the Ball Game », 1909

Katie Casey was base ball mad.
Had the fever and had it bad;
Just to root for the home town crew,
Ev'ry sou Katie blew.
On a Saturday, her young beau
Called to see if she'd like to go,
To see a show but Miss Kate said,
"No, I'll tell you what you can do."

"Take me out to the ball game,
Take me out with the crowd.
Buy me some peanuts and cracker jack,
I don't care if I never get back,
Let me root, root, root for the home team,
If they don't win it's a shame.
For it's one, two, three strikes, you're out,
At the old ball game."

Katie Casey saw all the games,
Knew the players by their first names;
Told the umpire he was wrong,
All along good and strong.
When the score was just two to two,
Katie Casey knew what to do,
Just to cheer up the boys she knew,
She made the gang sing this song:

"Take me out to the ball game,
Take me out with the crowd.
Buy me some peanuts and cracker jack,
I don't care if I never get back,
Let me root, root, root for the home team,
If they don't win it's a shame.
For it's one, two, three strikes, you're out,
At the old ball game."

Source écrite 4 : « Take me Out to the Ball Game », (chanson), 1909

Source : Norworth et Von Tilzer, op. cit.

c) Poème « *Welcome to the Brooklyn Baseball Team* », 1912

« Whoop'er up and drink'er down ; hats off in a row
 Ebbets' pets are back in town to give their baseball show.
 Lemonade a dime a throw, score cards, peanuts hot,
 Chocolate, drinks were there again to tempt and touch the spot.
 Office boys, with Grandmas dead, schoolboys 'on the hook',
 Merry men, who came there 'staggered', some who girlies took,
 Endless types were medleyed there to have the opening look.

Drink'er down and whoop'er up ; what's one little game ?
 Other games are still to come, and one won't win us fame.

Don't you worry, dig the ground for the pennant hole,
 Gorge the spirit spread it wide, this isn't such a hole.
 Even though the New York fans do say we're near the 'stream,'
 Rave for Brooklyn, boos it high, and put on all the steam.
 Start the band and welcome in Brooklyn baseball team.
 - FWR »

Source écrite 5 : « *Welcome to the Brooklyn Baseball Team* », 1912 (poème)

Source : « A Welcome to the Brooklyn Baseball Team » (by a model Brooklyn fan), *Brooklyn Eagle*, 12 avril

d) Poème « *Leave Us Go Root For The Dodgers, Rodgers* », 1942

Murgatroyd Darcy, a broad from Carnarsie,
 Went 'round with a fellow named Rodge.
 At dancing the rhumba or jitterbug numbah,
 You couldn't beat Rodge – 'twas his dodge.

The pair danced together, throughout the cold
 weather,
 But when the trees blossomed again,
 Miss Murgatroyd Darcy, the belle of Carnarsie
 To Rodgers would sing this refrain :

Leave us go root for the Dodgers, Rodgers.
 They're playing ball under lights.
 Leave us cut out all the juke jernts, rodgers,
 Where we've been wastin' our nights

Dancin' the shag or the rumba is silly
 When we can be rooting for Adolf Camilli
 So leave us go root for the Dodgers, Rodgers
 Them Dodgers is my gallant knights.

Variation pour la chanson (refrain et 2ème couplet)

Leave us go root for the Dodgers, Rodgers.
 That's the team for me.
 Leave us make noise for the boisterous boys on the
 BMT.

Summer or winter or any season,
 Flatbush fanatics don't need no reason.
 Leave us go root for the Dodgers, Rodgers.
 That's the team for me.

Source écrite 6 : « *Leave Us Go Root for the Dodgers, Rodgers* », 1942 (poème)

Source : Dan Parker du *New York Daily News* en 1942 ; mis en musique en 1943 par Ted Berkman.

e) Chanson « *The Brooklyn Dodger Jump* », 1949

VERSE

Brooklyn, Brooklyn Hear us while we say
 Brooklyn, Brooklyn, just for you we play.
 You're the very greatest *borough* in the U.S.A.
 Brooklyn, Brooklyn, you ain't got no squares.
 Brooklyn, Brooklyn, you got no long hairs.
 'Cause that Barberman , he tells you 'bout those Brooklyn play'rs.

PATTER

He tells you of Hermanski, Furillo and the Duke
 Of Shotten, Blades and Pitler, not to mention good ol' Suke;
 Of Robinson and Hodges and Captain Pee Wee Reese,
 Of Cox and Campanella, how their efforts never cease.
 Oh! Barber, Barber, don't you ever stop
 You're the very greatest tonic in our barber shop.

CHORUS

Oh! Brooklyn, Oh! Brooklyn, Oh! Brooklyn, U.S.A.
 Oh! Dodgers, Oh! Dodgers, Oh! Dodgers , how you play.
 Oh! Brooklyn, Oh! Dodgers, you both are here to stay.

PATTER

That Barberman he tells you of Barney, Branca, Roe
 Of Banta, Minner, Martin and of good ol' Hatten, Joe
 Palica, Newcombe, Edwards, McCormick, Whitman, Brown
 And Miksis, Rackley, Jorgy, how the whole gang goes to town!
 Oh! Barber, Barber, you're a good ol' soul.
 You're the very highest fellow on our barber pole.

CHORUS

VERSE

We sing the praises of the stars you knew
 Like Vance and Grimes and Uncle Robbie, too
 And of all the many others to whom much credit's due.
 We sing about one Dodger, who, 'tis said,
 When catching flies would really use his head.
 It's too bad they couldn't teach him to use his glove instead.

PATTER

But don't you start afrettin' there's no cause for alarm
 The Dodgers now are learnin' how to keep away from harm.
 They're gettin' really healthy in mind as well as arm
 'Cause all of them are bloomiin' down on Mister Rickey's farm.
 Oh! Rickey, Rickey he's on top you see
 He's the very highest Branch on our family tree.

CHORUS

PATTER

Our tree holds lots of Dodgers, some old and some are new
 And some are strictly Minor, but then lots are Major, too.
 Though there may be some lemons, the most of them are plums
 But no matter how you slice 'em, they are all still Brooklyn Chums!
 Oh! Dodgers, Oh! Dodgers, hear us while we say
 You will always be our champions of the U.S.A.

CHORUS

Source écrite 7 : « *The Brooklyn Dodger Jump* », 1949 (chanson)

Source : George T. Simon (musique) et Joe Ricardel (paroles).

Elle fut interprétée par certains joueurs des Dodgers, dont Ralph Branca, Carl Furillo et Erv Palica.

A6. MENU DU SITE WEB CONSACRE AUX ANNEXES MULTIMEDIA

Site web créé par l'auteur pour permettre aux lecteurs de la thèse de consulter des documents multimédia d'intérêt historique.

Adresse : <http://sites.google.com/site/brooklynetsesdodgers/>



- Chansons :
 - « Take Me Out to the Ball Game », 1909
 - « Joltin' Joe DiMaggio », 1941/1949
 - « Follow The Dodgers », 1947
 - « Brooklyn Dodgers Jump », 1949
 - « Did You See Jackie Robinson Hit that Ball », 1949
 - « Say Hey » (swing sur Willy Mays des Giants, musique Quincy Jone), 1954
- Extraits sonores
 - Red Barber commentant la « réception » (catch) d'Al Gionfriddo en 1947
 - « The Shot Heard Round the World » (1951) : commentaire radio
 - « The Brooklyn fan », sketch de Phil Foster mis en musique, pas de date
- Photographies
 - George Grantham Bain Collection, Library of Congress
 - *Brooklyn Eagle* Picture Collection
 - Couverture des *yearbooks* et *World Series Guides*
 - Diverses photographies d'art (H. Cartier-Bresson, W. Klein, B. Stein)
- Source primaires
 - Courrier de Charles Ebbets
 - Discours de Branch Rickey
 - Lettres de Walter O'Malley
 - Courrier des fans, 1957
 - Extrait des mémoires de Red Barber
- Vidéos
 - Justin Herman « Brooklyn I Love you », court-métrage, 1946
 - Meilleurs moments des World Series 1947, 1952, 1955, 1956 (télévision)
 - « Shot Heard 'Round the World », de Billy Tomson des Giants, 3 octobre 1951 (télévision)
 - Deux films d'époque (sans titre) au contenu varié (dont des plans à l'intérieur d'Ebbets Field), collection personnelle de Pegi Vail, années 1950
 - « Saying Goodbye to Ebbets Field », extrait de Burns, Baseball (1994)
 - « 1955-Seven Day of Fall », documentaire DVD, bande-annonce, 2007
 - « A Visual Trip Down Memory Lane : Growing Up in Brownsville, Brooklyn, in the 50s », vidéo amateur contemporaine
 - « Dem Bums – the Brooklyn Dodgers », documentaire DVD, bande-annonce

Table des matières des deux volumes

DEBUT DU VOLUME 1	ERROR! BOOKMARK NOT DEFINED.
REMERCIEMENTS ET DEDICACES	4
SOMMAIRE	6
TABLES DES ABBREVIATIONS ET DES SIGLES	12
TABLE DES ENCARTS	8
1. Cartes	8
2. Graphiques	8
3. Illustrations	8
4. Photographies	9
5. Sources écrites	10
6. Tableaux	10
CARTE GENERALE DE BROOKLYN	12
INTRODUCTION GENERALE	
"BROOKLYN ETAIT LES DODGERS ET LES DODGERS ETAIENT BROOKLYN"	16
PROLOGUE : LE MATCH DE BASE-BALL	33

PREMIERE PARTIE : LA LENTE EMERGENCE D'UN CLUB LOCAL

ECONOMIE, SPECTACLE, ET FIERTE CIVIQUE LORS DU PREMIER AGE DES DODGERS A BROOKLYN (1883-1937)

.....	36
-------	----

CHAPITRE 1 :

LA CONSTRUCTION ECONOMIQUE ET SPORTIVE D'UN CLUB LOCAL (1883-1937)....37

1. BROOKLYN S'IMPOSE COMME VILLE DE BASE-BALL, 1883-1897	38
1.1. Les raisons d'une naissance tardive (1846-1882).....	39
a) Le riche passé des ancêtres des Dodgers	39
b) Professionnalisation et déclin dans les années 1870.....	40
c) La conquête du marché new-yorkais	43
1.2. La naissance des « Dodgers »	44
a) Des investisseurs new-yorkais aux revenus douteux	45
b) Pourquoi Brooklyn ?	48
1.3. Comment Brooklyn s'imposa comme ville de base-ball (1883-1897)	50
a) 1883-1889 : une première décennie triomphale	50
b) 1890-1897 : les difficultés à Eastern Park	53

2. CHARLES EBBETS : NOUVEAU PRESIDENT, NOUVEL ANCRAGE, 1898-1919	56
2.1. Le tournant Ebbets	56
a) Itinéraire personnel et accession à la présidence.....	56
b) Ancrage local et politique de succès.....	57
c) Un début de siècle difficile.....	59
2.2. Le stade Ebbets Field : un nouvel ancrage pour le club.....	62
a) La localisation : un pari sur l'urbanisation	62
b) La construction d'un stade monumental.....	69
c) Ebbets Field dans son contexte : le base-ball en plein essor	73
2.3. Quels effets sportifs et financiers pour Ebbets Field ?.....	75
a) Une renaissance.....	75
b) ... en trompe l'œil.....	76
c) De multiples concurrences.....	78
3. L'EMERGENCE D'UN CLUB RENTABLE ET POPULAIRE, 1920-1937.....	84
3.1. Le tournant des années 1920 : rentabilité et résultats sportifs	84
a) Indicateurs positifs et profits élevés.....	84
b) Trois facteurs explicatifs	87
3.2. Les Dodgers dans la crise des années 1930	92
a) Grande dépression et base-ball.....	92
b) Chez les Dodgers : une crise à plusieurs visages	94
c) De faibles résultats mais une popularité en hausse : raisons d'une anomalie	101
CHAPITRE 2 :	
LA FABRIQUE DU PREMIER PUBLIC DES DODGERS, ENTRE REALITE ET	
IMAGINAIRE (1883-1937).....	106
1. FAIRE L'HISTOIRE DU PREMIER PUBLIC DES DODGERS	109
1.1. Comment reconstituer l'histoire des publics du base-ball à Brooklyn ?.....	110
1.2. La question du « combien ? » : un public de plus en plus fidèle.....	112
2. 1883-1912 : LA LENTE APPARITION D'UN PUBLIC LOCAL.....	115
2.1. La construction sociale des premiers fans de base-ball (1840-1880).....	115
a) 1840-1860 : du gentleman au parieur	115
b) 1860-1880 : du « voyou » étranger à « l'âne » africain-américain.....	116
2.2. Le premier public des Dodgers (1883-1913).....	118
a) Domination des classes moyennes et stigmatisation des cols-bleus.....	118
b) Moralisation « démocratique » du spectacle du base-ball.....	119
c) Naissance d'un public partisan à Brooklyn	122
3. EBBETS FIELD, TEMPLE REEL DES CLASSES MOYENNES ET MIROIR IMAGINAIRE DES	
MINORITES (1913-1920)	125
3.1. Un monument dédié au « public » et aux classes moyennes	125
3.2. Ebbets Field et la ségmentation des publics.....	128
3.3. Ebbets Field et les publics issus des minorités sexuelles et raciales	132
4. L'AMERICANISATION EN QUESTION : L'ORIGINE ETHNIQUE DU PUBLIC ET DES JOUEURS	
(1920-1937)	134
4.1. Ebbets Field dans la nouvelle démographie brooklynoise.....	136

4.2. Des étrangers à Ebbets Field ?	140
4.3. Des héros ethniques sur le terrain ?	142
La fonction de l'exclusion des Africains-Américains pour la cohésion des « races » banches	144
4.4. Cadre urbain défavorable et préjugés racistes sur les compétences athlétiques	146
CHAPITRE 3 :	
DEVENIR « FAN DES DODGERS » : MECANISMES ET SIGNIFICATIONS DE	
L'EXPERIENCE DU STADE (1883-1937)	151
1. L'ECOLE DU FAN : PARTICIPER, RESSENTIR, APPRECIER	153
1.1. Participer, ou la fabrique du « 10 ^{ème} homme »	153
a) Se faire une opinion (et l'exprimer)	154
b) Quand le public décide	155
c) Influencer sur le cours du match	157
1.2. Ressentir : le spectateur en la mise en scène de l'effervescence	159
a) Médias et « découverte » du fan	159
b) Joie, impatience et rituel	159
c) Cultiver le plaisir des sens	163
1.3. Apprécier, ou les joies de l'expertise	167
a) Feuille de marque et socialisation de l'expert	167
b) Portait du fan en connaisseur	168
2. EXPERIENCE DU STADE ET FABRIQUE D'IDENTITES	172
2.1. Le stade comme lieu d'identifications multiples	173
a) Une identification entre fans	173
b) ... et avec les divers acteurs du club	175
c) Identification au sein du groupe masculin	177
2.2. L'adaptation au style local de supportérisme	180
a) Style local et public typiquement brooklynois	180
b) La rivalité avec les Giants	182
2.3. Le club à la rencontre de son public au sein de la ville	184
a) Le banquet de 1899	184
b) La parade de 1916	185
c) La réception de 1924	186
2.4. Fonction sociale du club	188
a) Base-ball et jeunesse locale	188
b) Base-ball et publicité locale	189
c) Base-ball et patriotismes	190
3. SENS DES RAPPORTS VILLE-CLUB-PUBLIC : DEUX HYPOTHESES	193
3.1. Ebbets Field : lieu pour les classes moyennes et excroissance du progressisme	194
a) Les rôles du base-ball : compensation et instrumentalisation	194
b) De la quête de sécurité au souci de distinction sociale	197
c) Segmentation du public et « angoisses » des classes moyennes	199
d) La méfiance à l'égard des « foules » étrangères et non-blanches	201
e) L'usage social du stade : progressisme et « communauté »	204
3.2. Les <i>Daffiness Boys</i> : une homologie sociale ?	206
a) Naissance d'un folklore : les Dodgers en col-bleu	207
b) Une vue de l'esprit ?	209
c) La théorie de l'envers et du héros déchu	212

CHAPITRE 4 :	
LES DODGERS ET LA FIERTE CIVIQUE BROOKLYNOISE (1883-1937)	218
1. BASE-BALL ET FIERTE CIVIQUE DANS LE BROOKLYN D'AVANT 1883	219
1.1. La naissance des Dodgers : une entreprise commerciale plutôt que civique	219
1.2. Brooklyn comme « berceau du base-ball »	221
2. LA FUSION DE 1898 ET SES CONSEQUENCES SUR « L'IDENTITE » BROOKLYNOISE	225
2.1. Du pont de Brooklyn à l'inévitable incorporation dans le Grand New York	226
a) Pourquoi le projet de fusion ?	226
b) Les partisans de la fusion de part et d'autre de l'East River	228
c) Le <i>Brooklyn Eagle</i> , journal de la "communauté" des élites	230
d) Les élites brooklynoises et le <i>Eagle</i> s'opposent	231
2.2. Brooklyn et le discours de la "communauté" de 1898 à 1912	233
3. EBBETS FIELD : FACTEUR DE RENAISSANCE CIVIQUE	235
3.1. L'inauguration d'Ebbets Field	236
a) Un monument pour une communion civique	236
b) Ebbets Field dans son contexte : renouveau de l'architecture publique	238
3.2. La réception publique d'Ebbets Field : la « brooklynisation » en marche	241
a) La presse et l'éloge du génie local	242
b) Les pères d'Ebbets Field, deux destins typiquement brooklynois	243
3.3. Ebbets Field et l'utopie d'un Brooklyn entre ville et campagne	244
a) Un îlot de verdure au sein d'un monde urbain	245
b) Ballparks et idéal champêtre anti-urbain	246
c) Rhétorique champêtre et essor immobilier	247
3.4. Le banquet en l'honneur de C. Ebbets et la fabrique de communauté	250
a) Motifs et acteurs d'un banquet de célébration	250
b) Trois thèmes qui firent consensus	251
c) Les mécanismes de la formation de communauté	253
4. LES DODGERS FONT DE BROOKLYN LA VILLE DU CLUB	255
4.1. L'enracinement dans l'histoire locale : les Dodgers et la bataille de Long Island	256
4.2. Le club souligne sa fonction civique	258
a) La séduction des élites	258
b) Les Dodgers et leur rôle civique pour Brooklyn	260
4.3. Deux limites au processus de « dodgérification » de Brooklyn	262
a) La presse et ses caricatures	262
b) Le dédain des entrepreneurs	264
CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE	268
DEBUT DU VOLUME 2	270
SOMMAIRE	272
TABLES DES ABBREVIATIONS ET DES SIGLES	274
CARTE GENERALE DE BROOKLYN	275

DEUXIEME PARTIE :
LE PAROXYSMES DE LA RELATION ENTRE BROOKLYN ET
« SES » DODGERS

UN DEUXIEME AGE ENTRE RUPTURES ET CONTINUITES (1938-1957)	276
CHAPITRE 5 :	
LA FABRIQUE D'UN CLUB DE GAGNANTS : L'ENTREPRISE DODGERS LORS DE SON DEUXIEME AGE (1938-1957).....277	
1. ANATOMIE D'UNE PERIODE DE SUCCES SANS PRECEDENT	279
1.1. Le tournant de 1938.....	279
a) Hausse de tous les indicateurs comptables.....	280
b) Un contexte favorable pour le base-ball et les loisirs.....	281
1.2. Des résultats plus hétérogènes qu'on ne l'a dit.....	283
1.3. Un grand club aux grandes défaites : malchance et popularité.....	287
a) De 1941 à 1950.....	287
b) De 1951 à 1956.....	289
2. LARRY MACPHAIL : UNE REVOLUTION KEYNESIENNE A BROOKLYN (1938-1942)	291
2.1. L'homme providentiel.....	292
2.2. Dépenser pour gagner.....	295
2.3. Une innovation révolutionnaire : la diffusion radiophonique.....	300
a) Les défis de la radio	300
b) La réussite grâce à la publicité et au génie de « Red » Barber.....	302
3. BRANCH RICKEY : SUCCES D'UNE POLITIQUE DE RECRUTEMENT INEDITE (1942-1950)	305
3.1. Un connaisseur du base-ball et un homme d'affaires.....	306
3.2. Fortifier le club	309
a) Le système de pépinière (<i>farm system</i>) chez les Dodgers	310
b) <i>Spring Training</i> et « Dodgertown »	312
3.3. Un coup de dés gagnant : le recrutement de Jackie Robinson.....	314
a) Contexte et historiographie.....	314
b) Un recrutement lucratif minutieusement préparé.....	316
c) Tactiques et subterfuges.....	318
d) Des choix efficaces une fois Robinson signé.....	321
4. WALTER O'MALLEY : UNE PRESIDENCE PARADOXALE ENTRE REUSSITE ET DECLIN (1950-1957)	326
4.1. Un homme d'affaires aux commandes.....	328
a) Une lente arrivée au pouvoir.....	328
b) Un avocat étranger au monde du base-ball.....	329
4.2. Vers l'innovation technologique et les profits indirects.....	331

4.3. Un réexamen critique : la délocalisation de 1957 vue sous l'angle de l'histoire entrepreneuriale.....	334
a) La « bataille pour Brooklyn », ou O'Malley contre Moses	334
b) Baisse de la fréquentation et des profits : une contre-vérité.....	336
c) Un nouveau stade était-il nécessaire ?	339
d) La nouvelle économie du base-ball et « l'offre qu'O'Malley ne pouvait refuser »	341
CHAPITRE 6 :	
LES DEUX FACES D'UNE MEME MEDAILLE : L'IDENTIFICATION ENTRE BROOKLYN ET « SES » DODGERS (1938-1957).....	347
1. QUAND LE CLUB ET LA VILLE NE FONT QU'UN : FORMES D'UNE HOMOLOGIE	348
1.1. Les Dodgers s'ancrent dans la vie brooklynoise	349
a) Gil Hodges, exemple du héros familial	350
b) Le club s'engage pour les causes locales.....	352
c) Marketing et fabrication d'un club local.....	353
1.2. Brooklyn s'approprie les Dodgers	357
a) Une utilité reconnue officiellement par les instances de la ville	357
b) ... et soutenue par les commerçants locaux	361
c) Le recours à l'histoire : « l'invention d'une tradition »	362
1.3. Les deux faces d'une même médaille.....	364
2. L'IMAGE PUBLIQUE DES DODGERS REND L'IDENTIFICATION OPERANTE.....	367
2.1. L'identité des Dodgers et l'esprit patriote du temps	367
a) Dodgers, patriotisme et Deuxième guerre mondiale.....	367
b) Un contexte doublement favorable	369
c) Dodgers et guerre de Corée	371
2.2. Les Dodgers et la politique	373
a) La doctrine anti-communiste s'invite à Ebbets Field.....	373
b) Un club conservateur ?	375
c) Les Dodgers comme incarnation de l'Amérique à l'étranger.....	377
2.3. Les Dodgers et les rapports dominants de genre et de race	380
a) Les Dodgers incarnent l'homme moderne et les rapports de genre stéréotypiques.....	381
b) Le club légitime les rapports interraciaux asymétriques	385
3. LIMITES ET PLASTICITE DE L'IDENTIFICATION	387
3.1. Un nouveau public entre appropriation et catégorisation	388
a) La nouvelle société du stade et sa « marge de manœuvre »	388
b) Un public connaisseur mais excessif : construction d'un répertoire	393
3.2. Brooklyn et son image publique : un <i>borough</i> stigmatisé.....	395
Image médiatique et stigmatisation.....	397
3.3. La campagne pro-Brooklyn exploite les Dodgers	401
a) Une campagne multiforme	402
b) Brooklyn tient sa revanche sur ses détracteurs	404
3.4. La promotion ambivalente d'une identité négative et contrastive.....	405
a) Des clichés entretenus.....	406
b) Un stigmate approprié : Brooklyn et l'image du « Bum »	409
c) Brooklyn contre New York : rivalité ou complémentarité ?	413

CHAPITRE 7 :

L'ENRACINEMENT DANS LA VILLE : LES DODGERS ET LES ŒUVRES CARITATIVES POUR LA JEUNESSE LOCALE	420
1. UN CONTEXTE FAVORABLE : SPORT, BASE-BALL ET ŒUVRES CHARITABLES DANS LES VILLES AMERICAINES AU VINGTIEME SIECLE	422
1.1. Le sport : revitalisation de la nation et formation de la jeunesse.....	423
1.2. La « sportisation » des œuvres caritatives pour la jeunesse urbaine	426
a) De la « Ligue athlétique des écoles publiques »	427
b) ... au « Mouvement pour les terrains de jeux »	428
1.3. Le sport au sein des œuvres caritatives de Brooklyn	429
a) Une demande et une offre croissantes	429
b) Deux associations typiques : le <i>Flatbush Boys' Club</i> et la <i>Catholic Youth Organization</i>	431
2. LES DODGERS AU CŒUR DES MOUVEMENTS LOCAUX POUR LA FORMATION DE LA JEUNESSE	433
2.1. La lente mise en place d'une coopération club/jeunesse.....	434
a) Les premières années : un investissement personnel plutôt qu'institutionnel.....	434
b) Les années 1940, tournant dans les rapports club/ jeunesse.....	435
2.2. Dix années de rapports étroits entre club et jeunesse (1946-1956).....	436
a) Un ancrage grandissant après-guerre	436
b) L'acte fondateur : La <i>World Series</i> amateur « Brooklyn contre le monde » (1946)	437
c) Un organe structurant : la « Fondation brooklynoise pour le base-ball amateur »	439
d) Au-delà du sport, la mission sociale	440
e) La Fondation et l'image de marque du club	442
2.3. Le <i>Dodger Knot-Hole Club</i> et le <i>Welcome Home Dinner</i> : entre commerce et morale.....	444
a) Un succès croissant pour une institution à plusieurs facettes.....	444
b) Formes et enjeux du <i>Welcome Home Dinner</i>	446
3. LES DODGERS DANS LA LUTTE CONTRE LA « DELINQUANCE JUVENILE »	448
3.1. Un combat de circonstance pour une cause mal définie	448
3.2. Le contenu politico-moral du combat contre la « délinquance juvénile »	449
a) Le poids de la guerre, le rôle de la famille et le besoin de « leaders »	449
b) Le joueur de base-ball comme héros pour la jeunesse	451
c) Un contre-modèle : Leo Durocher face au CYO.....	453
d) Les Dodgers et la lutte multiforme contre le communisme	455
3.3. Comprendre le consensus : sociologie du réseau d'actions caritatives	457
a) Un réseau intégré géographiquement.....	457
b) Prosopographie des « entrepreneurs de causes »	460
4. LA JEUNESSE AFRICAINE-AMERICAINE, UNE CAUSE OUBLIEE ?	463
4.1. L'action en demi-teinte en faveur de la jeunesse africaine-américaine	464
a) Evidence tangible et symbolique d'une absence.....	465
b) Des réactions isolées et ambiguës.....	466
4.2. Des besoins considérables pour les Africains-Américains et les Portoricains	468
4.3. Trois facteurs explicatifs	470
CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE	
DU PAROXYSMES A LA MEMOIRE.....	475

CONCLUSION GENERALE	480
SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE	491
A- SOURCES	491
1. Sources manuscrites	491
a) Archives comptables du baseball et/ou émanant de la direction des Dodgers	491
b) Archives émanant des spectateurs.....	491
c) Archives constituées par l’auteur	491
d) Entretiens et courriels	491
d) Histoire sociale de Brooklyn	492
2. Sources imprimées	492
a) Archives comptables et/ou émanant de la direction.....	492
b) Audiences du congrès des Etats-Unis	492
c) Cartes et plans.....	492
d) Démographie et recensement	493
e) Histoire sociale de Brooklyn	493
f) Presse	494
3. Sources iconographiques ou multimédia.....	494
a) Catalogues d’exposition	494
b) Chansons.....	494
c) Documentaires et films	494
e) Photographies	495
e) Sources en ligne et sites web	495
B- BIBLIOGRAPHIE	496
INDEX	515
GLOSSAIRE DU BASE-BALL	518
ANNEXES	522
A1. DONNEES SOCIO-DEMOGRAPHIQUES	522
1. « Collection de données socio-démographiques assemblées par l’auteur à partir des publications du bureau du recensement et d'autres organismes (1910-1970) ».....	522
2. Tableaux : quelques synthèses sur l’histoire socio-démographique de Brooklyn et New York (1880-1970).....	523
A2. HISTOIRE SPORTIVE ET ENTREPRENEURIALE DES DODGERS	531
1. Sources	531
2. Données.....	532
A3. ENQUETE SUR LE PROFIL SOCIO-DEMOGRAPHIQUE DES JOUEURS	538
1. Objectif, sources et méthodologie	538
2. Résultats bruts.....	539
3. Conclusion	539
4. Annexe A : liste des 70 joueurs les plus « populaires » des Dodgers, 1913-1957.....	540
5. Annexe B : liste des 10 joueurs les plus performants et les plus « populaires », 1949	540
A4. ENQUETE QUANTITATIVE SUR LES FANS DES DODGERS	541

A5. QUELQUES SOURCES PRIMAIRES	543
1. La direction du club	543
2. Le match de baseball : un récit en images	549
3. Les fans et l'expérience du stade.....	550
4. Ebbets Field : un historique en images	553
5. La presse et les arts	555
a) Le "Bum" de Willard Mullin, 1955.....	556
b) Chanson : « Take Me Out to the Ball Game », 1909.....	556
c) Poème « Welcome to the Brooklyn Baseball Team », 1912	557
d) Poème « Leave Us Go Root For The Dodgers, Rodgers », 1942	557
e) Chanson « The Brooklyn Dodger Jump », 1949.....	558
A6. MENU DU SITE WEB CONSACRE AUX ANNEXES MULTIMEDIA	559
TABLE DES MATIERES DES DEUX VOLUMES	560